Université Paris Nanterre

ED141 Ecole doctorale Droit et Science Politique

Psychiatrie, psychanalyse et communisme

Essai de sociobiographie des psychiatres communistes
(1924 – 1985)

DANIELLE PAPIAU

Tome 1

•

Thèse présentée et soutenue publiquement le 16 juin 2017
en vue de l'obtention du doctorat de Science politique de l'Université Paris-Nanterre

Sous la direction de Monsieur **Bernard Pudal**
Professeur émérite de Science politique Université Paris-Nanterre

— Jury —

Madame **Marie Claire Lavabre** - Directrice de recherche au CNRS - Présidente
Monsieur **Laurent Jeanpierre** - Professeur de Science politique (Parix VIII)
Madame **Frédérique Matonti** - Professeure de Science politique (Paris I-Sorbonne) rapporteur
Madame **Francine Muel-Dreyfus -** Directrice d'étude honoraire (EHESS)
Monsieur **Patrice Pinell** - Directeur de recherche émérite (INSERM-CNRS) rapporteur

PSYCHIATRIE, PSYCHANALYSE ET COMMUNISME

Essai de sociobiographie
des psychiatres communistes

(1924 – 1985)

Paul Éluard

Le cimetière des fous

Ce cimetière enfanté par la lune
Entre deux vagues de ciel noir
Ce cimetière d'archipel de mémoire
Vit de vents fous et d'esprit en ruine

Trois cents tombeaux réglés de terre nue
Pour trois cents morts masqués de terre
Des croix sans nom corps de mystère
La terre éteinte et l'homme disparu

Les inconnus sont sortis de prison
Coiffés d'absences et déchaussés
N'ayant plus rien à espérer
Les inconnus sont morts dans la prison

Leur cimetière est un lieu sans raison

Asile de Saint-Alban 1943.

Recueil paru en 1944 sous le titre « Pour vivre ici ».

Paul Éluard, *Œuvres complètes* Gallimard, 1968, collection La Pléiade.

SOMMAIRE

AVANT-PROPOS — *page 8*

PREMIÈRE PARTIE :
La construction d'une identité de psychiatre communiste et sa mise en crise (1924-1960) — *page 13*

INTRODUCTION — *p. 14*

ÉLEMENTS D'INSTITUTION DU CHAMP PSYCHIATRIQUE ET DU CHAMP COMMUNISTE : ENJEUX CROISÉS — *page 33*

I : LE CHAMP MÉDICAL ET SES ENJEUX — *page 33*
1 / L'espace hospitalier : un espace hiérarchisé et sélectif, sous domination libérale — *page 33*
2 / La psychiatrie et ses enjeux — *page 34*
3 / Les années 1930 — *page 38*

II : ENJEUX PSYCHIATRIQUES DANS L'ESPACE COMMUNISTE DE L'ÉPOQUE — *page 44*
1 / Le rationalisme moderne : une nouvelle façon d'être intellectuel — *page 45*
2 / Antifascisme, Front populaire et réforme de la psychiatrie — *page 47*
3 / Les psychiatres dans le « parti de la classe ouvrière » — *page 49*

I — LES RESSORTS DE L'ENGAGEMENT ET LES PRÉMISSES D'UNE IDENTITÉ COLLECTIVE — *page 53*

A : LES TRAJECTOIRES DIFFÉRENCIÉES DES PRÉCURSEURS — *page 53*
1 / Les trajectoires en rupture avec le projet familial de deux internes en psychiatrie : Lucien Bonnafé et Sven Follin — *page 53*
2 / Psychiatres, juifs et communistes — *page 59*

B : LES PRÉMISSES D'UNE IDENTITÉ COLLECTIVE : DE LA CENTRALE INTERNATIONALE DE SANTÉ A LA RÉSISTANCE— *page 65*
1 / Le creuset : La centrale internationale de santé en Espagne (1936) — *page 65*
2 / Les premiers actes du refus (1940-1942) — *page 66*

3 / La mobilisation par le verbe : *Le Médecin français* (1941-1944) — *page 67*
4 / Sven Follin : « interdit de carrière », l'aide aux juifs — *page 69*

C : UN LIEU D'EXCEPTION : L'HÔPITAL PSYCHIATRIQUE DE SAINT-ALBAN-SUR-LIMAGNOLE (1942-1944) — *page 69*
1 / La transformation de la psychiatrie — *page 70*
2 / La lutte contre la faim — *page 71*
3 / La résistance intellectuelle — *page 73*
4 / Le service médial FTP — *page 74*

D : DANS L'APRES-GUERRE, LES NOUVEAUX ENTRANTS AU PCF — *page 76*
1 / La génération de la Libération — *page 76*
2 / Du compagnon de route à l'intellectuel communiste éminent — *page 79*

II — L'HISTOIRE PROBLÉMATIQUE DE LA VIE ET DE L'ŒUVRE DE GEORGES POLITZER — *page 84*

A : ÉLEMENTS BIOGRAPHIQUES — *page 84*
1 / Un lycéen hongrois révolté — *page 85*
2 / Une trajectoire d'immigration qui passe par Vienne — *page 89*
3 / Politzer en France : dans la nébuleuse de l'avant-garde intellectuelle — *page 90*

B : UNE ŒUVRE EN PSYCHOLOGIE : POLÉMIQUE, CONTRADICTOIRE, EN MOUVEMENT, INACHEVÉE… — *page 92*
1 / Polémique étudiante autour de la psychanalyse (1924-1925) — *page 92*
2 / La tentative de définition d'une nouvelle science (1928) — *page 94*
3 / Une année de crise et de réorientation (1929) — *page 96*

C : INTELLECTUEL D'INSTITUTION — *page 98*
1 / Politzer et le freudo-marxisme (1933) — *page 98*
2 / L'impossible conciliation entre psychanalyse et matérialisme historique (1939) — *page 101*
3 / Politzer et l'idéologie nazie — *page 104*

III — LES PSYCHIATRES COMMUNISTES ET « LE PARTI » PENDANT LA GUERRE FROIDE (1947-1956) — *page 109*

A : L'INVENTION D'UNE TRADITION SCIENTIFIQUE : LA SECONDE VIE DE POLITZER — *page 110*
1 / Le Politzer du parti : enrôlé dans la guerre froide — *page 111*
2 / Le Politzer des psychiatres : entre psychologie concrète et aliénation — *page 113*

B : LA CONSTRUCTION D'UNE IDENTITÉ PAR LES PRATIQUES PARTISANES — *page 115*
1 / La question de l'encadrement des intellectuels — *page 115*
2 / La commission des médecins — *page 118*
3 / Des pratiques d'expertise au sein du système d'action communiste — *page 121*

4 / La désignation des rôles — *page 124*

C : LA CONSTRUCTION D'UNE IDENTITÉ THÉORIQUE COLLECTIVE — *page 129*

Enjeux externes : la psychanalyse appropriée par les luttes politiques — *page 132*

1 / La psychanalyse dans ses différents états — *page 132*

2 / L'hygiène mentale dans la gouvernance mondiale — *page 135*

3 / La création de la revue *Psyché* — *page 137*

4 / 1949 : « les » condamnations de la psychanalyse — *page 141*

Enjeux internes — *page 143*

1 / La construction d'une « position marxiste » en psychiatrie — *page 144*

2 / Les marges d'autonomies — *page 155*

IV — L'EXISTENCE DES PSYCHIATRES COMMUNISTES DANS LE PÔLE RÉFORMATEUR : DU DÉSALIENISME AU SECTEUR — *page 159*

A : LE DÉSALIENISME EN ÉCHEC POLITIQUE — *page 161*

1 / Les transformations du rapport de force entre psychiatrie asilaire et hospitaliers-universitaires autour de la question de la famine — *page 161*

2 / La relève générationnelle (1945-1947) — *page 164*

3 / La reconnaissance par le milieu professionnel de la position communiste — *page 170*

B : LA LONGUE MARCHE DE L'INSTITUTIONALISATION DU SECTEUR (1949-1960) — *page 177*

1 / Alliance avec la haute fonction publique — *page 177*

2 / Le jeu des communistes dans les enjeux du champ — *page 182*

C : LA TRANSACTION : RÉFORME DES ÉTUDES MEDICALES EN ÉCHANGE DU SECTEUR — *page 191*

V — CRISES, RUPTURES ET RENÉGOCIATIONS IDENTITAIRES (1954-1956) — — *page 193*

A – L'ÉBRANLEMENT DE L'AUTORITÉ POLITIQUE — *page 194*

1 / La crise de la croyance : « le complot des blouses blanches » (janvier - avril 1953) — *page 194*

2 / L'année 1956 : la rupture avec les médecins — *page 198*

3 / La déstalinisation chez les psychiatres — *page 204*

3 / La normalisation — *page 209*

B- LES STRATÉGIES DE RECONVERSION — *page 210*

1 / L'exit : disciplines nouvelles et pratiques innovantes — *page 210*

2 / Régénérer de l'intérieur — *page 218*

DEUXIEME PARTIE :

La recherche d'une nouvelle identité communiste et son échec. De l'aggiornamento à la désaffection (1960-1986) — *page 224*

INTRODUCTION — *page 225*

VI — LES PSYCHIATRES COMMUNISTES DANS L'AGGIORNAMENTO : PSYCHIATRIE ET PSYCHANALYSE DANS L'INTELLECTUEL COLLECTIF — *page 230*

A : LA RÉOUVERTURE DES POSSIBLES (1960-1967) — *page 232*

1 / Le recul de l'autorité symbolique communiste — *page 232*

2 / Sous le magistère Garaudy — *page 236*

3 / Argenteuil et ses effets (1966-1967) — *page 246*

4 / L'arrivée de jeunes psychiatres formés dans les luttes anticoloniales : un nouveau rapport à l'autorité sociale — *page 254*

B : LES PSYCHIATRES COMMUNISTES EN MAI 68 — *page 250*

VII — LES PSYCHIATRES COMMUNISTES ENTRE PSYCHIATRIE RÉFORMATRICE ET ANTIPSYCHIATRIE (1960-1968) — *page 263*

A : LES COMMUNISTES DANS LA CONTINUITÉ : LA PSYCHIATRIE RÉFORMATRICE — *page 264*

B : LES COMMUNISTES ET « LA SECONDE RÉVOLUTION PSYCHIATRIQUE » — *page 269*

1 / Bonnafé : l'ouverture à Foucault — *page 269*

2 / La seconde « révolution psychiatrique » — *page 269*

3 / Les communistes et l'antipsychiatrie — *page 272*

VIII — LE COLLECTIF DES PSYCHIATRES COMMUNISTES APRES 68 — *page 278*

A : LE COLLECTIF DES PSYCHIATRES COMMUNISTES APRES 68 — *page 281*

1 / Tony Lainé : l'aristocratie psychiatrique — *page 281*

2 / Bernad Doray : dans la lignée de Le Guillant — *page 285*

3 / Jean-Pierre Rumen : un psychiatre à l'UGICT-CGT — *page 287*

4/ Le héritiers — *page 290*

B : LES PRATIQUES MILITANTES : L'HOMOGÉNÉISATION POLITIQUE ET SES LIMITES — *page 297*

1 / De la commission des médecins à la commission santé — *page 297*

2 / La psychanalyse devenue un objet politique — *page 301*

3 / La pluralité des discours — *page 303*

4 / La distance au monde ouvrier — *page 311*

C : RESTITUER LA PAROLE AUX EXCLUS : LA FIGURE RENOUVELÉE DU PSYCHIATRE COMMUNISTE — *page 312*

D : L'ARTICULATION ENTRE MARXISME ET PSYCHANALYSE ET LES ÉVOLUTIONS DU MODE DOCTRINAL (1969-1977) — *page 313*

1 / Restaurer l'autorité politique : Lucien Sève : *Marxisme et théorie de la personnalité* — *page 314*

2 / La réaction des universitaires communistes — *page 316*

3 / Pour une critique marxiste de la psychanalyse — *page 323*

E : PSYCHIATRIE OU POLITIQUE ? — *page 327*

1 / Contre l'antipsychiatrie et le freudo-marxisme — *page 327*

2 / De la différence entre « le fou » et « l'exploité » — *page 329*

3 / Dissidence et psychiatrie : conseillers du prince pour l'eurocommunisme — *page 334*

IX — LES COMMUNISTES DANS L'ESPACE PROFESSIONNEL : ALLIANCES FRATRICIDES — *page 344*

A : MAINTENIR LE LIEN ORIGINEL ENTRE COMMUNISME ET PSYCHIATRIE — *page 346*

1 / Le pôle communiste de l'Essonne : la psychiatrie sans l'hôpital — *page 346*

2 / La mise en récit de l'histoire du secteur : *Recherches* n°17 — *page 348*

B : LA SECONDE RÉVOLUTION PSYCHIATRIQUE : LES TENTATIVES DU SYNDICAT DE LA PSYCHIATRIE ET LEUR ÉCHEC — *page 350*

1 / Le Syndicat de la psychiatrie (1974) — *page 350*

2 / Le réseau international : Alternative à la psychiatrie — *page 351*

C : PROGRAMMER L'ANTIPSYCHIATRIE : ENTRE GUATTARI ET BONNAFÉ : UNE ALLIANCE FRATRICIDE — *page 353*

X — LA FIN DE L'IDENTITÉ DE PSYCHIATRE COMMUNISTE — *page 358*

A : LES LOGIQUES DU DÉSENGAGEMENT (1977-1980) — *page 359*

1/ L'intellectuel collectif en crise — *page 359*

2 / La gestion de la contestation par la direction — *page 364*

3 / La réaction des psychiatres — *page 368*

4 / Le renouvellement provisoire de l'institution : l'adhésion de Philippe Rigal — *page 371*

B : DE L'ESPOIR MITIG É A LA TENTATIVE AVORTÉE (1981-1984) — *page 373*
1 / Les bénéfices de la participation au gouvernement — *page 374*
2 / Le prix de la participation au gouvernement — *page 376*
3 / La réactivation de la fidélité — *page 380*
4 / La déprise subjective — *page 381*

C : DE LA CONTESTATION INTERNE À L'EXPRESSION PUBLIQUE (1984-1986) — *page 382*
1 / Voices au sein du parti : l'orthodoxie impossible — *page 382*
2 / Voices à l'extérieur : l'entrée en dissidence — *page 385*

D : LA FIN DE L'IDENTITÉ DE PSYCHIATRE COMMUNISTE — *page 393*
1 / Militer pour la psychiatrie — *page 393*
2 / Une autre façon de faire de la politique — *page 394*
3 / Psychiatre *et* communiste — *page 398*

E : POUR CONCLURE : RETOUR SUR CETTE HISTOIRE — *page 401*
1 / Tony Lainé : « Histoire et traumatisme » — *page 401*
2 / Lucien Bonnafé : *Psychanalyse de la connaissance* — *page 403*

CONCLUSION — *page 408*

ACRONYMES — *page 424*

REMERCIEMENTS — *page 427*

INDEX NOMINAL — *page 429*

AVANT-PROPOS

Un parcours atypique

On ne peut pas travailler sur la biographie d'une série d'acteurs sociaux, sans prendre conscience qu'un récit biographique est une tentative de restituer une cohérence et un sens à une trajectoire, qu'il implique la recherche de causes pour justifier des choix, et le sens donné aux événements comme explication ou comme cause des différente séquences biographiques. Sans savoir aussi, qu'il touche à l'intime, à la famille, qu'il est fait de retenue et de reconstruction, qu'il comporte une part d'inconscient, d'histoire incorporée et conserve une part d'opacité. La tentative d'objectivation du rapport à l'objet choisi, et de la position que l'on occupe dans l'histoire étudiée trouve ses limites, mais elle n'exclut pas de tenter de répondre au « pourquoi et au comment » d'une entreprise hasardeuse, choisie sans objectif de carrière ni de bénéfice social particulier et grâce à cela, dénuée de contrainte et orientée par un intérêt pers**o**nnel.

Lorsqu'il me vint à l'esprit en 2005, d'aller chercher à l'Université des clés de compréhension de l'histoire du communisme, j'étais dans un moment de transition dans ma vie personnelle, celui de la fin d'une carrière politique locale, et d'un passage progressif à la retraite professionnelle. J'avais mis fin à un mandat municipal d'adjointe-au maire de Nanterre assuré pendant 18 ans, en 2001 et la fin de ma carrière de directrice d'un Centre Médico Psycho Pédagogique s'annonçait pour 2008. La quasi-disparition du Parti Communiste de la scène politique, le délitement d'une sociabilité militante puissante à Nanterre et l'effondrement international du système du socialisme portait à s'interroger, et laissait une place vacante dans le temps, que l'engagement militant avait mobilisé durant mon existence. C'était peut-être aussi, une façon de renouer avec un possible de ma trajectoire, que les aléas de la vie sentimentale et familiale avaient fait bifurquer vers la vie professionnelle et l'action dans la réalité.

Se posait la question de quel savoir mobiliser ? Si j'imaginais ce que pouvait être « faire » de l'histoire, et si j'avais côtoyé la psychologie et la psychanalyse, la sociologie était un continent qui semblait faire lien entre histoire individuelle et histoire collective. La sociologie se résumait pour moi à un livre : *La misère du monde* de Pierre Bourdieu. Ce livre qui avait traversé les frontières du monde savant pour arriver jusqu'au monde profane impliqué dans les luttes sociales, m'avait frappé par « son effet de vérité ». L'étude des récits de vie donnait à comprendre en quoi tel quartier pavillonnaire sans problème, pouvait voter Front national, en quoi l'action sociale de la ville, pourtant multiple, pouvait laisser amers et révoltés des jeunes issus de l'immigration, en quoi des militants syndicaux chevronnés pouvaient tenir des propos de rejet et d'exclusion. Les gens qui parlaient à l'équipe de Bourdieu étaient les mêmes que ceux que je rencontrais chaque semaine à ma permanence d'élue ou dans la vie municipale. L'écoute et l'analyse de leur histoire singulière semblaient pouvoir éclairer ce qui se passait dans le tissu social. Il prenait en compte ce que mon expérience professionnelle m'avait fait découvrir, l'existence d'une vérité subjective du sujet, d'un sens donné aux faits, au moins aussi efficiente que la réalité objective et parfois en contradiction avec elle.

La rencontre de Christian Topalov, le premier « vrai » sociologue que je rencontrais, eut valeur de levée des barrières dont j'ignorais à l'époque qu'elles étaient symboliques. Une recherche me dit-il « c'est une question, un terrain un chercheur et des savants ». La simplicité biblique de cette définition d'un travail scientifique instituait une proximité et un possible. Elle était formulée par un directeur de recherche qui parlait de l'École des Hautes Études en Sciences sociales. Le prestige du nom de cette institution – dont je percevais sans rien en connaitre – sa dimension

particulière dans le système de l'enseignement, ouvrait le chemin vers la forteresse légitime de l'université. Le lien qu'il fit me permit de rencontrer Bernard Pudal, professeur à ce qui était encore dénommé Paris X – Nanterre. Topalov m'avait incité à lire *Prendre Parti* publié à partir de sa thèse, sur la fondation du Parti Communiste. L'analyse des dispositions sociales du noyau ouvrier fondateur du PCF et des mécanismes de construction de ce qu'on appelait « le culte de la personnalité » forgea ma conviction que la sociologie était bien l'appareil conceptuel qu'il fallait mobiliser. Sa lecture, et la rencontre avec Pudal m'amenèrent à penser qu'il était possible de repenser son histoire militante sans la renier. Plus ou moins implicitement, je perçus que l'on pouvait condamner le stalinisme sans condamner les militants. Le recours à la sociobiographie dont il était un spécialiste reconnu, donnait une forme et ouvrait la possibilité d'une réflexion théorique à mon trop vague projet. La production d'une copie d'une autobiographie de parti rédigé par mon père en 1931, issue des archives de Moscou que Bernard Pudal me remit**,** scella une alliance amicale.

Mon apprentissage d'une position de sociologue commença par les mémoires de master. Ils portaient directement sur la période récente : la question du désinvestissement militant fondé sur une série d'entretiens de militants de Nanterre et l'analyse de leur trajectoire biographique. Il posait la question « des » identités militantes et de leurs transformations. Le sujet du mémoire du master 2 concernait *le métier de permanents en crise dans les années 78-86*, période charnière où se nouent toutes les contradictions. Le travail s'appuyait sur les archives personnelles d'un ajusteur devenu premier secrétaire de la section du PCF entre 1978 et 1986. Localisées à l'usine de Renault-Billancourt en phase de fermeture, il s'agissait des cahiers de note prises méthodiquement dans les fonctions qu'il occupait. L'encouragement que me témoigna un jury informel à l'EHESS, avec Rose Marie Lagrave, Christian Topalov et Bernard Pudal m'incita à poursuivre, par un travail de thèse. Le choix de l'objet et du groupe d'observation : les psychiatres communistes et les relations qu'avait entretenues le parti communiste avec la psychiatrie et la psychanalyse, s'enracine évidemment dans mon histoire sociale, entre engagement communiste et engagement professionnel au service de la réussite scolaire des enfants des couches populaires, dans un établissement médico-social lié à l'Éducation nationale.

Il est probable que le recours à l'université avait aussi à voir, avec un héritage familial double. Mon père, Victor Michaut, fut un cadre thorézien, formé dans la création de la Jeunesse communiste dans les années 1925-1939, en parallèle et en interaction avec la construction et la stabilisation du Parti Communiste. Son investissement dans l'étude, la culture et la lutte des idées faisait partie pour lui, de l'ethos révolutionnaire. Issu d'un milieu ouvrier parisien avide de lectures, politisé en communisme après une scolarisation élémentaire réussie dont l'engagement militant interrompt la poursuite, il adhère au Parti communiste à 15 ans après avoir été arrêté lorsqu'il colle des papillons antimilitaristes contre la guerre au Maroc. Il devient permanent de la Jeunesse communiste en 1929 et est désigné comme le secrétaire à la propagande de la région parisienne. Adjoint de Raymond Guyot à la direction de l'organisation de la Jeunesse en 1934, son activisme est rapidement orienté vers la presse. Il devient dans le début des années 30 rédacteur, puis rédacteur-en-chef et directeur de *L'Avant-garde*, alors que le quotidien de la jeunesse passe de 10 000 à 40 000 exemplaires[1] en s'enracinant dans les luttes qui ont amené le Front populaire. Soutien actif à la réorientation de Thorez dans les années 30 vers un « un retour au réalisme politique, et à la construction d'un ouvriérisme élaboré, cultivé (…) doté d'une doctrine arrêtée, la doctrine stalinienne »[2] pour lui l'accès au savoir participait du militantisme quotidien. En 1939 au 10ème congrès du PC il quitte la Jeunesse, pour devenir responsable de la rubrique de politique intérieure à *L'Humanité*, tout en devenant membre du comité central. Un des seuls dirigeants non

1 Ce qu'il annonça dans le rapport qu'il présenta au congrès de Marseille de 1936. ibid.p.211 ;

2 Pudal (B .) *Prendre Parti* p.cit.p.186.

mobilisés en 1939, du fait de ses problèmes de tuberculose, il est chargé de la reparution de *L'Humanité* centrale clandestine en 1939 et de la propagande dans l'armée, avec la publication du bulletin *Le Trait d'union* jusqu'en 1940.

Arrêté puis emprisonné à partir de 1941 à la prison de Tarbes puis à la centrale d'Eysses, il est déporté à Dachau après la révolte organisée dans la prison. À son retour, membre du bureau politique de 1947 à 1954, il est chargé à partir de 1947 de la direction des *Cahiers du Communisme* la revue théorique du parti. Durant la guerre froide, il fut l'adjoint de Casanova chargé de l'encadrement des intellectuels. Il devint ensuite directeur-adjoint de l'Institut d'histoire Maurice Thorez aux côtés de Georges Cogniot, jusqu'à sa mort en 1974. À l'école centrale où il intervenait souvent, il était un spécialiste de la question de la place des intellectuels dans l'entreprise communiste et de l'histoire du Parti Socialiste français (SFIO). Les problèmes de santé qu'il a eus tout au long de sa vie, marqués par une succession de séjours dans les sanatoriums ou les établissements de santé, ont surement influé sur le choix des responsabilités intellectuelles qui lui ont été confiées. Son investissement dans la culture et dans la réflexion théorique constituait une véritable conquête identitaire, dont il refusait avec acharnement qu'elle soit le monopole des intellectuels. Sa trajectoire est un archétype de « l'intellectuel d'institution d'origine ouvrière » promu et valorisé par le PCF. Les lectures politiques ou non, et le débat faisaient partie intégrante de la vie familiale.

Il rencontra ma mère, sa seconde épouse alors qu'il était député de Rouen et secrétaire fédéral de Seine-Maritime. Formée à l'École Normale des institutrices de Rouen, elle en sortit en 1938. Entrée dans la Résistance normande, elle devint à la Libération, rédactrice du quotidien départemental communiste *l'Avenir normand.* Elle devint ensuite à Paris*,* rédactrice puis directrice du journal *Femmes Française,* revue communiste issue de la Résistance, destinée aux femmes. En 1954 elle reprit son métier d'institutrice. Elle incarnait le modèle républicain de l'école laïque, dont la mission était la promotion scolaire des enfants du peuple.

Ma trajectoire bénéficia des dispositions acquises dans l'habitus familial, mais elle avait été marquée par la crise de la « vérité de parti » de l'après 56. Voltaire et l'affaire Calas furent une référence contre la vérité du dogme et l'inhumanité qu'elle contenait. Elle supposait la valorisation de l'autonomie intellectuelle en lien avec une indépendance professionnelle, qui orienta mon engagement militant vers le syndicalisme, dans une position minoritaire dans le Syndicat des Instituteurs. Mon arrivée dans l'âge de l'action politique dans la première partie des années 60 actualisa les dispositions acquises dans la période de l'aggiornamento partisan, séquence qui ouvrait le débat intellectuel et favorisait la promotion des professions à caractère intellectuel.

L'embauche massive d'enseignants sans droit d'entrée, liée au développement du public scolaire se doublait d'une transformation des attentes à l'égard de l'école dans les couches populaires et moyennes. L'échec scolaire comme phénomène social « symptôme » tout à la fois d'un « progrès historique sans précédent : l'anticipation plus ou moins réaliste et évidement graduelle d'un avenir scolaire au-delà du baccalauréat – et de l'inertie d'un système scolaire – inconsciemment programmé pour s'opposer à la généralisation scolaire »[3] amenait dans l'Éducation nationale, la multiplication des classes spécialisées, et les logiques institutionnelles privilégiaient leur attribution aux débutants. Le choix d'une formation, puis de faire carrière dans ce que l'on appelait alors, l'enfance inadaptée, fut une autre façon d'hériter, tout en me distinguant, par une psychopédagogie fondée sur les progrès de la psychologie moderne. Face aux inquiétudes de leur population et dans leur traditionnel objectif de démocratisation de l'enseignement, les politiques des municipalités communistes s'orientèrent dans les années 70, vers la création de CMPP. Le jeu

3 Damamme(D.) Gobille (B.) Matonti (F.) Pudal(B .*) Mai-juin 68*, Paris, Ed. L'Atelier, 2008, p.66 in « Ordre symbolique et système scolaire dans les années 60 » par B.Pudal.

conjoint des réseaux partisans et de la professionnalisation comme directrice d'établissement spécialisé m'amena à la direction du CMPP de Nanterre. Lieu de diffusion de la psychanalyse dans les couches moyennes en quête d'ascension sociale, le choix d'une direction de CMPP n'était pas exempt d'une certaine forme de transgression des interdits politiques, en même temps qu'il maintenait la fidélité à l'objectif de promotion des enfants, dont la distance sociale à la culture légitime en faisait des candidats potentiels à l'inadaptation. Le passage d'une position contestataire et revendicative de délégué du personnel, à une position d'encadrement gestionnaire constituait un rôle intermédiaire. Il m'amena à une réorientation militante, du syndicalisme vers le parti. Je devins membre du bureau de section, responsable de l'activité des cellules d'enseignants, nombreuses à cette époque dans les établissements scolaires de la ville. La fonction élective municipale qui me fut proposée en 1983 élargissait l'espace de la contestation politique à celui de l'administration des choses. Elle constituait dans le rapport à l'État, liant dialogue et contestation, une forme d'homologie avec ma position dans l'espace professionnel.

Si le moment de l'enquête de terrain et de plongée dans les archives fut un moment enchanté plein de surprises et d'intérêt, la dure réalité de l'écriture et sa dimension solitaire, n'ont été possible que grâce à la formation et l'accompagnement qu'a constitué, durant ces dix années, la participation à de multiples séminaires. Cette insertion relative dans des circuits de circulation des idées, dans des lieux de sympathie, aux côtés de jeunes chercheurs, accueillants pour l'autodidacte que j'étais, et à qui il était possible de poser des questions sur « la façon » de faire, questions difficiles à poser aux professeurs a été un élément déterminant pour concrétiser cette recherche. Le séminaire « Territoire et militants communistes » animé par Bernard Pudal et Claude Pennetier, puis par Isabelle Gouarné et Paul Boulland autour de l'équipe du Maitron a constitué le fil rouge de mon insertion. Il offrait un lieu original de présentation et de discussion d'une production intellectuelle sérieuse, ouvert à des militants, reconvertis dans la construction d'une biographie collective du mouvement ouvrier et du mouvement social, qui contrevient aux hiérarchies – fussent-elles militantes. Elle réhabilitait les « sans-grades » tout en constituant une importante ressource pour l'analyse des réseaux, des socialités formatrices, contre les mécanismes de réification des entités collectives. Elle fut un lieu de problématisation de la question de la politisation des classes populaires, de la circulation internationale des idées et de la diversité « des » communismes. Les séminaires suivis auprès de Francine Muel-Dreyfus, Dominique Memmi, et tout particulièrement de Patrice Pinell, au milieu de jeunes thésards mirent en scène « la recherche en train de se faire », ses aléas, ses bégaiements, sa formalisation et les questions méthodologiques qu'elle posait. Réalisés dans une atmosphère bienveillante, l'ancienne pédagogue que j'ai en partie été, y a profité d'une attitude pédagogique à la fois exigeante et constructive. Les séminaires plus théoriques sur l'histoire de la sociologie, l'épistémologie en science sociales, l'histoire des idées avec Gisèle Sapiro, Frédérique Matonti, Bernard Pudal, et la présentation de multiples recherches comblèrent pour partie, le manque d'un cursus universitaire de formation.

La conscience des limites de ma formation théorique me fit privilégier les références à l'œuvre de Pierre Bourdieu. Parce qu'il avait intégré l'ensemble de l'histoire de la science sociologique, et l'avait l'enrichie d'une reploblématisation globale et d'un appareil conceptuel nouveau, il était pour moi une référence théorique « économique ». Sa prise en compte critique de l'œuvre de Marx, attentive à toutes les dominations, et l'étendue de son travail sur la domination symbolique furent pour moi une sorte de « marxisme du XXème siècle », dont les communistes avaient eu le tort de ne pas se saisir. Cette thèse est le résultat de cette combinaison un peu improbable, de dispositions et d'attentes, de rencontres et de lieux de socialisation, d'un appareil conceptuel et d'une grande institution.

Il reste que la sociologie utilise les mots du langage social, tout en traquant l'histoire de leur utilisation, et des mots savants référés à des théories concurrentes ou en interrelation. Mon illégitimité culturelle m'a laissée une crainte quant à l'utilisation des « mots savants ». Si j'ai essayé d'en faire fonctionner certains qu'il me semble m'être approprié, j'ai plutôt évité de les utiliser, ce qui ne peut qu'être une faiblesse dans un travail présenté à l'université, limite que je mesure.

L'accès à une position scientifique n'a rien de spontané. La conversion d'un habitus marqué par le politique à une position sociologique est un travail compliqué, d'autant plus qu'il intervient tardivement dans ma trajectoire. Ma propre position dans l'histoire du communisme, à la fois distanciée de l'appareil, et marquée par les bénéfices culturels, et une expérience sociale enrichie par l'engagement collectif, éclaire vraisemblablement la façon de construire mon objet et de faire mon enquête. Dénuée de ressentiment, en réaction à la réduction d'une histoire ramenée à « l'autocritique des psychiatres communistes et à la condamnation de la psychanalyse comme science bourgeoise », elle n'est probablement pas totalement exempte d'un désir de sauvetage de ce qu'il y a à sauver, et d'une problématique qui ne manque pas d'actualité, quant aux conditions de politisation des couches populaires. Au moins ai-je tenté de trouver une juste distance.

PREMIÈRE PARTIE

La construction d'une identité de psychiatre communiste et sa mise en crise (1924-1960)

INTRODUCTION

Évoquer les relations entre psychiatrie, psychanalyse et communisme, c'est faire immédiatement surgir entre les interlocuteurs deux images fortes: l'hôpital psychiatrique de Saint-Alban d'où naquit dans la Résistance communiste une psychiatrie humanisée et moderne, et l'existence d'une « tache » sur cette image, celle de la condamnation de la psychanalyse comme « science bourgeoise » en 1949 par ces mêmes psychiatres communistes et résistants, sous l'injonction du politique, signe d'aberration scientifique et de trahison de l'idéal d'autonomie intellectuelle. L'utilisation de la psychiatrie soviétique dans la répression contre la dissidence politique en URSS ne sera évoquée par nous, qu'à travers sa réception au sein des débats politiques et psychiatriques français.

La signature par huit psychiatres communistes, les plus connus, de cette « autocritique » de 1949[4] marque la soumission à Moscou et illustre, tant dans le champ politique que dans le champ universitaire, l'affirmation mainte fois reprise, que durant la guerre froide « les intellectuels engagés au sein du Parti Communiste n'avaient d'autres choix que de se soumettre ou se démettre ».[5] Le caractère collectif de la signature conforte l'image de l'obéissance en politique, et s'oppose à la résistance individuelle du généticien Marcel Prenant, face aux théories génétiques de Lyssenko qui lui valut son éviction du Comité Central. La « trahison » des psychiatres communistes est d'autant plus stigmatisée que l'organisation de la psychiatrie s'est structurée au cours du XIX siècle autour de la problématique de la liberté des individus opposée aux contraintes étatiques de l'ordre public. La remise en cause de cette image constituée n'a pas été sans rapport avec le point de départ de notre travail.

Notre but est de comprendre comment se sont nouées, en France, les relations entre psychiatrie, psychanalyse et communisme de 1945 à la fin de la décennie 80. Comment s'articulent les enjeux du communisme stalinisé, dont la stalinisation n'est jamais totale, et est contrebalancée par des périodes comme le Front populaire, la Résistance ou l'Union de la gauche, qui ouvrent de nouveaux systèmes de relations entre professions intellectuelles et organisation militante, avec les enjeux du monde psychiatrique en quête de reconnaissance au sein du champ médical ? À quelles

---

4 Courtois (S.) Lazar (M.) Histoire du Parti communiste français, PUF, (2è ed.), 2000 p.290. Dans la logique du rapport de février 1949 énoncé par Laurent Casanova, membre du Bureau Politique, de février 1949 devant la section des intellectuels qui vient d'être créée concernant la mission des intellectuels communistes, il s'agit de« rallier toutes les positions idéologiques et politiques de la classe ouvrière, de défendre en toute circonstances avec la plus extrême résolution toutes les positions du Parti, de nous garder de l'esprit de suffisance, de cultiver en nous l'amour du Parti, de donner au prolétariat les raisons supplémentaires et les justifications nouvelles, que vous pouvez lui apporter par des œuvres probantes ».

La Nouvelle Critique publie dans les numéros 1-2-3-4-5 de 1949 une série d'articles d'intellectuels sous la rubrique «Autocritiques»: Dominique Desanti « Le philosophe et le prolétaire »,Francis Cohen « Lettre a un intellectuel sur l'affaire Lyssenko», Henri Lefebvre «Contribution à l'effort idéologique Un texte intitulé « La psychanalyse une science bourgeoise » »signé par sept psychiatres et psychanalystes communistes :Lucien Bonnaffé ,Sven Follin, Jean et Evelyne Kestenberg, Serge Lebovici, Louis Le Guillant, Emile Monnerot, SalemShentoub, et un texte de Roger Garaudy intitulé «Autocritique. »

5 Pudal (Bernard) Un monde défait, les communistes français de 1956 à nos jours, Bellecombes-en-Bauges Broissieux 73340, Ed du Croquant (savoir agir) , 2009, p40.

communions, quelles contradictions et quelles négociations, le double engagement des acteurs les amène, en fonction des transformations stratégiques de la sphère politique, et des reconfigurations de l'espace psychiatrique ? Comment le capital politique intervient dans la définition du capital professionnel, et comment projet de transformation sociale et projet de rénovation du système psychiatrique ont pu se conjuguer ?

Nous prendrons pour cela, comme objet d'étude le groupe des psychiatres communistes formé en 1945 au sein du PCF, sa spécificité dans le groupe des intellectuels du parti, sa création, ses évolutions, ses crises, son renouvellement et sa disparition au sein de l'entreprise partisane. Nous observerons son insertion dans l'élite des psychiatres des hôpitaux publics, porteurs de la volonté de réforme, et les luttes théoriques qui opposent les différents acteurs, en relation avec leur position au sein des espaces concurrents de la psychiatrie publique et du monde libéral, de la psychanalyse et de la psychiatrie.

Le choix de cette période de quarante années correspond à la présence d'un puissant Parti communiste sur la scène politique française, puis à son déclin jusqu'à sa quasi-disparition du jeu politique national, et à l'existence, parallèlement, de la psychiatrie comme un segment distinct au sein du champ médical, jusqu'à la remise en cause de cette spécificité. C'est dans le même temps, que la psychanalyse se présente comme une réponse à la montée de l'objectif thérapeutique face à la maladie mentale, et réinterroge la philosophie, les sciences sociales et les grands appareils idéologiques que sont le catholicisme et le marxisme, dans leur conception de l'homme, puis recule face au développement des neurosciences et du comportementalisme, lié au retour à une conception symptomatique de la maladie mentale.

Après le Font Populaire et la Résistance, le Parti communiste devient en 1945 un acteur légitime de la scène politique comme représentant du monde ouvrier et de la lutte contre l'injustice sociale, porteur d'un projet radical de transformation de la société. Il regroupe alors nombre d'intellectuels qui participent à son rayonnement et dont l'engagement s'effectue au sein de leur profession, créant une identité professionnelle communiste qui intervient en tant que telle au sein du champ professionnel.

L'étude de la carrière du groupe des psychiatres constitue un analyseur, des relations entre professionnels intellectuels et cadres dirigeants d'origine ouvrière, des contradictions et de la gestion de celles-ci, question centrale dans les conditions de possibilité de cette subversion des logiques de la domination sociale, que constitue la production d'un personnel politique réellement issu du monde ouvrier. Problématique qui ne manque pas d'actualité, alors que la crise de l'église catholique, celle du PCF et celle de l'institution scolaire ont pratiquement fait disparaitre la fonction d'encadrement qu'occupaient ces « intellectuels d'institution », qui orientaient la politisation des couches populaires.

Du point de vue du champ médical, avec « la forte dynamique de différenciation des espaces de production des biens de santé »[6] qui caractérise l'espace médical à partir de la fin du XIXème siècle et le système de hiérarchisation qui l'unifie, la loi de 1838 sur les aliénés, a constitué un nouvel espace institutionnel. L'apparition d'établissements spécialisés : les asiles, d'un corps de médecins fonction-naires formés au sein d'un internat spécifique : « le cadre des hôpitaux psychiatriques », et d'un statut particulier des malades : celui d'aliéné, crée un segment original, qui coexistera à la fin du XIXème siècle avec la neuropsychiatrie universitaire. [7]

6 Pinell Patrice «La genèse du champ médical: le cas de la France » (1795-1870), Revue Française de sociologie, 2009/2, vol. 50 pp.315-341.

7 Ibid.

L'espace dominé de la psychiatrie publique voit émerger à la Libération du pays, une élite réformatrice en lutte pour la transformation des conditions d'accueil des malades mentaux, et pour la reconnaissance d'une discipline spécifique du psychisme, qui débouche en 1960 sur l'institutionnalisation du secteur, et en 1968 sur la reconnaissance de la discipline. L'existence d'un petit groupe de psychiatres com-munistes intégré au groupe réformateur, au cours de ces quatre décennies, crée un lien fort entre communisme et institutionnalisation du champ psychiatrique. Dans leurs interactions vont se jouer les luttes de concurrence entre freudisme et marxisme : la question de la relation entre l'inconscient et le social, et les oppositions politiques entre positions sociales-démocrates et positions révolutionnaires. Luttes qui vont se réfracter, tant dans la définition de l'organisation de la psychiatrie que dans la légitimation des positions thérapeutiques : entre positions adaptatives au monde social, de la psychologie et de la psychanalyse, ou positions « puristes », sans lien avec les enjeux sociaux.

Le groupe d'observation

À l'intersection de ces trois espaces sociaux, psychiatrique, psychanalytique et communiste, les psychiatres communistes – qu'ils l'aient été sur le long terme, ou sur des périodes plus courtes – ont voulu concilier carrière professionnelle vécue comme un engagement, et engagement militant.

Incarnant ce double engagement, les psychiatres communistes ont servi de modèle au sein du monde partisan. Ils ont été parmi les plus actifs, ceux qu'on retrouve fréquemment dans les récits des acteurs, ceux dont les positions sont discutées, et dont les talents d'organisateurs contribuent à susciter les débats, à mobiliser, à réunir, l'ensemble de ces pratiques les constituant en porte-paroles. Il s'agit en fait d'une élite militante située à proximité de la direction du parti, et promue par elle, qui se trouve être aussi inscrite dans l'élite du cadre professionnel formée par l'internat des hôpitaux de la Seine.

Bien que formant un groupe militant peu nombreux, ils ont été amenés à jouer la plupart des rôles offerts aux militants : professionnels engagés dans le soutien à l'Espagne républicaine ou dans la Résistance, acteurs de l'État et syndicalistes, théoriciens dans les débats idéologiques, élus locaux ou experts au sein du système d'action communiste. Ils circulent dans les espaces proches de la direction politique destinés aux intellectuels : commission des médecins, commission médicale du Centre d'Études et de Recherches Marxistes, et accèdent pour quelques-uns d'entre eux, à des postes politiques de l'organisation sans jamais dépasser les instances de base ou moyennes (comité de section ou comité fédéral). Seul Jacques Roux,[8] membre de l'Académie de médecine, sera membre du Comité Central de 1964 à 1984. Il faudra attendre 1976, pour que, David Wizenberg un psychiatre, et 1985 Jacqueline Fraysse une cardiologue, rejoignent l'instance dirigeante.

L'étude des différentes séquences de leurs trajectoires donnent à voir en quoi la carrière de l'engagement rencontre les problématiques professionnelles. Comment les conditions historiques donnent sens à une activité professionnelle innovante, comment certains moments lient intimement l'investissement professionnel et l'investissement politique, et certains autres amènent

8 Jacques Roux professeur agrégé de médecine, titulaire de la chaire de microbiologie à la faculté de médecine de Montpellier, directeur de recherche à l'INSERM a découvert un nouveau vaccin. Président du jury d'agrégation de médecine, membre de l'Académie de médecine, résistant, membre du comité central de 1964 à 1984, directeur de cabinet de Jack Ralite, ministre de la Santé (1981-1983).

à des crises et des tensions qui conduisent à des renégociations identitaires ou à des replis professionnels.

Elle permet aussi de prendre en compte «le travail social complexe au terme duquel un individu en vient à dire du métier qu'il exerce: « *j'en ai fait mon métier* »,[9] et comment un psychiatre se présente, et est perçu comme « psychiatre communiste ».

Les psychiatres partagent avec les autres intellectuels communistes un engagement fervent jusqu'à l'héroïsme, jouant un rôle dans le rayonnement du PCF. Ils sont confrontés aux logiques de stalinisation, aux crises et aux périodes d'ouverture, et de participation au jeu politique. Il s'agira d'étudier leur spécificité comme intellectuels communistes, et leur apport particulier dans le champ professionnel.

Au sein de l'élite réformatrice de la psychiatrie, elle-même liée à l'avant-garde intellectuelle, ils ont formé un groupe et leurs positions ont pesé dans l'histoire de la psychiatrie française et dans les luttes entre le pôle dominant de la médecine clinique et le pôle dominé de la médecine sociale, mêlant indissociablement schèmes de représentation, et répertoires d'action politiques et professionnels.

À l'extérieur du groupe des psychiatres, nous nous attacherons à une figure particulière, celle de Georges Politzer. Philosophe, Politzer est, au sein de l'histoire communiste, dans ses rapports à la psychiatrie, à la psychologie et à la psychanalyse,[10] la figure matricielle, celle qui habite l'imaginaire de l'ensemble des acteurs, figure idéale-typique de la conversion intellectuelle. Nul texte, nul débat concernant le psychisme ou l'affectivité dans le parti communiste, ne peut exister sans débuter par une référence – voire une déférence – à Politzer. Auteur de l'ouvrage *Critique des fondements de la psychologie* publié en 1928, il est le créateur de la *Revue de psychologie concrète.* Il est l'auteur d'une dizaine d'articles concernant la psychanalyse, publiés dans *La Pensée* ou dans *Commune* avant la seconde guerre mondiale. Dans l'espace psychiatrique, la référence à Politzer fonctionne aussi, comme une sorte de mètre-étalon de la soumission ou de la distance au marxisme et au Parti communiste, en ce sens elle constitue un bon analyseur du capital symbolique acquis par celui-ci dans ce milieu psychiatrique.

La figure de Georges Politzer est présente dans certaines histoires disciplinaires de la psychologie et de la psychanalyse[11], en tant qu'il se positionne par rapport à la psychologie et à la psychanalyse

9 Muel-Dreyfus (Francine), Le métier d'éducateur Les Editions de minuit, Paris « Le sens commun », 1983, p.7.

10 De façon extrêmement schématique, on peut caractériser ce qu'il nous arrive de nommer « les sciences du psychique » comme constituées de : la psychiatrie comme spécialité médicale dont l'objet est la connaissance et la thérapeutique de la maladie mentale ; la psychologie, science sociale de constitution récente, ayant pour objet le fonctionnement du psychisme en général. Les deux spécialités bénéficient de deux cursus universitaires et sont pratiquées par des personnels certifiés. En France, le développement d'une branche de la psychologie dite « clinique » a été fortement adossée aux évolutions du savoir sur la pathologie et «l'anormalité ». La psychanalyse est la théorie du psychique et sa pratique, élaborée par Sigmund Freud, et fondée sur la découverte de l'inconscient. La pathologie est de ce point de vue le résultat de conflits inconscients. L'acquisition d'une position de psychanalyste résulte le plus souvent, de l'expérience personnelle de la cure analytique et du contrôle réalisé lors d'une analyse didactique par un psychanalyste reconnu par une société de psychanalyse. La psychanalyse se revendique donc comme « une science différente des autres » non validée par un cursus universitaire et n'ayant pas nécessairement un objectif thérapeutique.

11 Carroy (Jacqueline), Ohayon (Annick) Plas (Régine) Histoire de la psychologie en France (XIXè-XXè siècles), Paris, La Découverte, 2006 – Ohayon (A.) Psychologie et psychanalyse en France. L'impossible rencontre (1919-1969), Paris, La Découverte, Roudinesco (Elisabeth) Histoire de la psychanalyse en France, La Bataille de cent ans,

au sein du PCF. L'image qui domine le champ intellectuel actuel est celle d'une rupture de trajectoire entre les années 20, années d'engagement dans l'avant-garde intellectuelle avec le projet de fonder une nouvelle psychologie, et celles de la remise de sa vie au Parti et de l'abandon de son œuvre théorique, au profit d'une position de « collaborateur savant des dirigeants communistes » au cours des années 30.[12] Un engagement dans le combat collectif qui le mènera jusqu'au poteau d'exécution du Mont-Valérien en 1942. Cette conversion serait explicative et symbolique de la relation du PC avec la psychanalyse : ouverture dans les années 20, condamnation dans les années suivantes, puis pendant la guerre froide, et la mise en avant de Politzer, comme figure fondatrice d'une psychologie marxiste concurrente et opposée à celle de Freud. Nous nous intéresserons pour notre part, à la biographie et à l'œuvre de Politzer notamment à ce qu'il nomme « la psychologie concrète », à son rapport à la psychanalyse, ainsi qu'à l'ensemble des rééditions de ses textes, après sa mort héroïque, et aux enjeux qui y sont attachés.

L'approche par la sociobiographie et la sociologie historique

L'histoire indigène présente souvent l'action et les productions de grandes figures comme Jacques Lacan, Henri Ey ou François Tosquelles. Elle s'attache aux formes institutionnelles : la sectorisation, la psychothérapie institutionnelle, l'antipsychiatrie, et aux débats théoriques sur la genèse de la maladie mentale, les poids respectifs de l'hérédité et du social dans l'histoire du sujet, les fondements théoriques de la thérapie.

Les approches envisageables pour traiter cet objet sont évidemment multiples. J'ai opté pour une analyse croisée des trajectoires biographiques des psychiatres communistes dont j'ai pu retrouver les traces, avec l'offre partisane, et l'état du champ professionnel. La biographie des plus notables des psychiatres réformateurs, permet de comprendre les réseaux auxquels ils appartiennent, et de rapporter les prises de position aux prises de positions dans l'espace spécialisé.

L'analyse des « grandes messes » de la profession permet de repérer les luttes de légitimité et le jeu du groupe militant dans le jeu professionnel. Les affrontements internes au groupe réformateur pour les définitions légitimes de la maladie et du soin et pour le pouvoir symbolique qui y est lié s'y font jour, mettant un terme à ce qui avait été l'unité des débuts liée à leur formation. Nous nous attacherons, quant à nous, à la mise en scène de la biographie des psychiatres communistes au sein des dispositifs militants, au sens où l'entend Michel Foucault: « Un ensemble résolument hétérogène, comportant des discours, des institutions, des aménagements architecturaux, des décisions réglementaires, des lois, des mesures administratives, des énoncés scientifiques, des propositions philosophiques, morales ou philanthropiques, bref du dit aussi bien que du non-dit ».[13]

En combinant l'étude des archives avec une enquête rétrospective de terrain auprès des acteurs et de leurs héritiers, il a été possible de reconstituer leurs trajectoire sociales, politiques et professionnelles, et ainsi de rendre compte de la façon dont ils avaient acquis des dispositions et des capitaux spécifiques leur permettant de jouer successivement ou simultanément dans différents champs, d'accumuler du « savoir-faire militant »[14] et de le reconvertir dans l'espace professionnel, et à l'inverse, de reconvertir le capital symbolique attaché à la position de

---

Paris Seuil, 1986.

12 Note de B. Pudal «Politzer, le don de soi au Parti» inédite.

13 Foucault (Michel) cité par Veyne (P) Michel Foucault, sa pensée, sa personne, Paris, Albin Michel, 2008, p.53.

14 Matonti (F.) « Le capital militant, essai de définition », ARSS n°155, 2004/5, p.5-11.

psychiatre dans l'espace politique du parti communiste. On s'est intéressé également, à la façon dont ils ont construit une identité collective, et comment celle-ci a existé au sein du groupe réformateur des psychiatres publics, et en quoi leur capital professionnel mis au service de l'influence du parti, a joué un rôle dans la prise en compte de l'individu singulier, dans le discours communiste. Comment ils ont géré cette appartenance à des espaces sociaux aux règles et aux valeurs différentes, et parfois antagonistes.

L'analyse biographique permet de repérer le mode sur lequel l'individu participe à l'histoire, en quoi « le devenir biographique est le produit d'un double mouvement, celui de l'action sociale des individus et celui du déterminisme social des structures »[15] entre « le mort et le vif »[16]. Nous nous placerons dans la perspective de Pierre Bourdieu : « Les biographies, lorsqu'elles sont sociologiquement construites font en fait, l'histoire du champ dans lequel est inscrite la biographie. »[17]

Ainsi la sociobiographie est utilisée comme outil à comprendre comment au sein d'un même individu fonctionnent « les mécanismes de la croyance politique (l'énigme même de la croyance en un être collectif le Parti (...) à reconstituer les processus historiques et sociaux par lesquels les acteurs individuels dans leur diversité, s'agrègent, s'excluent, s'institutionnalisent »[18]et la pluralité des relations à l'institution partisane que recouvre l'engagement.

Les partis pris

Peu de travaux ont été consacrés aux psychiatres communistes en tant que groupe spécifique, et s'ils l'ont été, ils n'ont considéré que la période de la guerre froide. La plupart du temps les psychiatres ont été inclus dans le groupe plus large des intellectuels.[19]

Notre travail se situera, par rapport aux travaux existants, dans la perspective d'une histoire sociale des idées : l'analyse des conditions de possibilités et de réception des idées, de leurs usages mis en relation avec la position des acteurs dans le champ de production. L'étude du militantisme communiste, centrée sur l'histoire interne de l'institution, est une perspective un peu épuisée. Nous nous inscrivons dans le courant plus récent, qui rapporte l'engagement partisan à son insertion dans l'histoire d'un groupe social.

Bernard Foutrier, enseignant, ancien militant ayant rompu avec le PCF en 1967-69 et chercheur indépendant a publié une thèse intitulée « L'identité communiste... la psychanalyse, la psychiatrie, la psychologie » en 1994.[20] Le travail se fonde sur « la méthode de description bibliographique »,[21]

---

15 Passeron (Jean Claude), « Biographie, flux, itinéraires, trajectoires » Revue Française de sociologie XXXL 1989, p3-22.

16 Bourdieu (Pierre) « Le mort saisit le vif. Les relations entre l'histoire réifiée et l'histoire incorporée » ARSS n°32-33 avril juin 1980, p. 3-14.

17 Bourdieu (Pierre) Sur L'Etat. Cours au collège de France (1989-1992) Paris, Seuil, (Raisons d'agir), 2012, p.160.

18 Pudal (Bernard) Prendre Parti. Pour une sociologie historique du PCF Presses de la Fondation Nationale des Sciences politiques, 1989, p.13.

19 Verdès-Leroux (Jeanine) Au service du parti. le PC, les intellectuels et la culture (1944-1956) Fayard/Minuit, 1983 - Matonti (Frédérique) Intellectuels communistes ; essai sur l'obéissances en politique : La Nouvelle Critique (1967-1980), Paris, La Découverte, 2005.

20 Foutrier (Bernard) L'identité communiste...la psychanalyse, la psychiatrie, la psychologie L'Harmattan, Paris, 1994.

21 D'après B. Foutrier il s'agit de « la totalité des textes concernant la psychologie, la psychanalyse et la psychiatrie publiés dans le PCF entre 1944 et 1980 soit environ 2700 articles, notes, collaborations, courriers et réponse aux lecteurs, parues dans les productions du PCF entre (Humanité -France Nouvelle (290 notes bibliographiques)- Cahiers du Communisme (4notes) et spécialisées (La Raison). La Nouvelle Critique n'est pas étudiée, sauf en ce qui concerne » l'Autocritique de 1949 ». Regroupés chronologiquement par publication, et selon certains thèmes, les

soit le recensement exhaustif des textes parus dans une grande partie des publications communistes, concernant les sciences du psychisme. Foutrier considère que la psychologie, la psychiatrie et la psychanalyse dans l'univers du PCF « est, et n'est rien d'autre que l'ensemble des textes qui, dans l'univers du PCF concerne la psychologie, la psychiatrie et la psychanalyse ».[22] L'objectif est d'analyser « le destin dans l'univers communiste, du statut de l'ordre psychique et de sa spécificité, dans l'enchevêtrement confus de ses rapports à l'ordre biologique, à l'ordre social et à l'ordre culturel »[23] et à partir de cet objet, de comprendre « le processus de structuration et de déstructuration de son identité, comme " entité totalitaire" »[24]. La condamnation de la psychanalyse en 1949 « constitue l'un des axes principaux politico-idéologiques de l'achèvement de l'identité communiste fondée sur l'esprit de parti »[25]. La réintroduction de la psychanalyse dans la décennie 70 est « au cœur de la dissociation entre sphère idéologique et sphère politique dans l'univers du PCF, jusqu'à ses limites de cohérence interne de l'identité communiste. »[26]

Situé dans l'approche du communisme sous le paradigme totalitaire, largement déconstruits par les travaux récents,[27] la focalisation sur les textes et sur l'interprétation que l'exégète en donne, ainsi que l'essentialisation de l'entité « parti » et de l'entité « psychanalyse » évacuent l'étude de tout ce qui lie le texte au champ dans lequel il a été produit, et au moment historique de sa production. Le classement, réalisé par revue exclut la mise en relation des productions discursives, même du point de vue de l'analyse interne. Cette pratique scolastique du commentaire érudit constitue, de fait, la légitimation d'une position idéologique. Après « la mort politique » des expériences démocratiques européennes, que constitue la guerre de 14-18, il s'agit de montrer que « le phénomène communiste est l'axe majeur, l'axe actif du passage de la démocratie au système totalitaire ». « La » psychanalyse réifiée est une sorte d'entité, dont l'exclusion marquerait l'identité totalitaire et dont le retour désagrègerait la cohérence, et serait au principe de la crise de l'institution communiste dans les années 80. Au-delà de la méthode scolastique, la surévaluation de la place faite à la psychanalyse, jouant certes, un rôle dans les débats intellectuels, ne nous semble vraiment pas être au cœur de la problématique du PCF de légitimation d'une figure d'homme politique issu du monde ouvrier[28].

C'est dire que, partant d'un même sujet[29], notre thèse se situera dans une perspective totalement différente : d'une part, en étudiant l'engagement communiste à partir des trajectoires des individus, en relation avec les problèmes sociaux inscrits dans l'histoire du pays, d'autre part en considérant l'histoire des idées et des controverses dans leurs liens aux événements historiques extérieurs, aux productions discursives du moment et aux conditions sociales de leur « mise en texte ». Nous nous référerons dans l'étude des trajectoires des acteurs étudiés, au programme de recherche proposé par Olivier Fillieule dans « son analyse processuelle de l'engagement »,[30] en partant de la tension constitutive de l'appartenance à une pluralité de mondes sociaux. Il s'agira d'articuler « une analyse compréhensive des raisons d'agir avancées par les individus, à

---

textes cités sont commentés par l'auteur, souvent sans qu'il soit possible de saisir ce qui revient à l'auteur du texte, et ce qui revient au commentateur.

22 Ibid. p.23.

23 Ibid . p.22.

24 Ibid. p.12

25 Ibid. p.12.

26 Ibid. p. 36-37. J'ai repris les formulations de Foutrier.

27 Dreyfus (M.) Groppo (B.) Ingerflom (C ;) Lew (R.) Pennetier (C.) Pudal (B.) Wolikow (S.) Le siècle de communismes, Ed. de l'Atelier/ Ed. Ouvrières, 2004.

28 Voir les travaux de B. Pudal.

29 Au demeurant, nous avons utilisé pour notre travail, le recensement des textes effectué par Fautrier.

30 Fillieule (Olivier) «Propositions pour une analyse processuelle de l'engagement individuel», Revue Française de Science politique, 2001/1-vol.51, p199-215.

l'objectivation des positions occupées » par ceux-ci, tant au plan professionnel qu'au plan politique. L'étude longitudinale de l'engagement comme carrière prendra en compte l'effet des stratégies politiques de l'organisation, en quoi les problématiques politiques rencontrent les questionnements de l'espace professionnel, et les mécanismes de traductions des enjeux politiques en enjeux médicalement pertinents, les transactions entre le pôle réformateur de la psychiatrie et le groupe communiste des psychiatres.

La sociologie des professions s'est aussi intéressée au milieu des psychiatres. Fondée sur une approche d'interactionnisme symbolique, la thèse de Nicolas Henkes[31] se propose de faire la critique de l'histoire constituée en épopée par les acteurs présents en 1945, celle d'une « libération, d'une sortie de l'obscurantisme », histoire dont « les acteurs de la psychiatrie connaissent les détails, sont en mesure de rappeler les différentes péripéties, le caractère de ses héros, les résistances rencontrées, les succès auxquels ils sont parvenus, les limites qu'ils ont dû concéder ».

Pour cela, Nicolas Henkes s'intéresse à « la trajectoire de la réforme: reconstituer les étapes du changement dans le cadre de la construction de cause et de schémas d'institutionnalisation réussis ».[32] Le rapport au politique est analysé en fonction du rapport à l'État, du développement de la planification sanitaire, de l'essor de l'administration de la santé, de la mobilisation des normes de l'OMS et de l'activité de « lobbying » d'un groupe de psychiatres réformateurs, caractérisés comme « un groupe de jeunes médecins, des jeunes turcs, formés durant la second moitié des années 30 dans la voie royale des carrières aliénistes, qui ont vécu la guerre à distance de la capitale, puis se sont engagés dans la Résistance (...) Le contexte de faillite des élites professionnelles, permet de faire aboutir le coup de force d'une vision renouvelée de la psychiatrie, imposée à leurs collègues, à travers une alliance avec la haute administration ».

La perspective interactionniste mobilisée enferme l'action réformatrice au sein du champ spécialisé, et l'énonce en termes d'échanges entre discours technique et discours étatique, portés par différents groupes. Ainsi le groupe des réformateurs est considéré comme une entité homogène, caractérisée par son appartenance professionnelle et ses liens avec la Résistance, évacuant l'hétérogénéité des socialisations primaires et des parcours de professionnalisation. La description de l'espace social considéré se centre sur les aspects visibles des interactions entre agents sociaux, et ne prend pas en compte ce qui se construit à l'extérieur de celui-ci, dans le champ intellectuel ou politique, qui n'en intervient pas moins dans la définition des problématiques produites par les acteurs. Ce point de vue, fondé sur un modèle d'analyse qui réduit le mouvement réformateur à la poursuite d'intérêts professionnels fait l'impasse sur ce que la dimension politique a de spécifique.

Plus généralement, les traditions disciplinaires ont séparé la sociologie des mobilisations de celle des professions, et « n'ont pas permis de prendre la mesure de ce qui lie profession et professionnels et engagement (...) les formes d'hybridation sociales, pratiques et intellectuelles qui se nouent dans l'action, notamment, entre pratiques militantes et activité professionnelle des personnes qui s'engagent (...) Les dispositions professionnelles ont été considérées comme des ressources symboliques utilisables dans le champ politique, sans repérage des articulations, entre problématiques spécialisées et rhétorique des mobilisations. »[33] L'hypothèse défendue, est celle « d'un lien étroit et spécifique entre activité professionnelle et engagement, pouvant se traduire à la fois par des engagements d'une nature particulière, dont l'expertise est le ressort, et par des

31 Henkes (N) «Le nouveau monde de la psychiatrie française » Thèse de sociologie EHESS, 2007.

32 Henkes (N) « La trajectoire de la réforme des hôpitaux psychiatriques en France, de l'avant-guerre aux années 60. » Genése, 2009/3 n° 76, Belin.

33 Champy (F) Israel (L) « Professions et engagements public » Société contemporaine n° 73, 2009.

pratiques professionnelles modifiées, pour les rendre compatibles avec les idéaux revendiqués ».[34] Les capitaux issus de champ professionnel sont utilisés dans l'accès à des positions dans l'entreprise partisane, et les capitaux politiques deviennent des ressources dans la construction de positions professionnelles. Ce parti pris nous semble d'autant plus légitime qu'il prend au sérieux, sans pour cela la «prendre au mot», l'histoire incorporée et la part de politique qu'elle comporte. D'abord, dans les débats de l'après-seconde guerre mondiale, alors que la figure de l'intellectuel engagé que symbolise Jean-Paul Sartre, domine le paysage intellectuel, et que l'engagement communiste constitue une sorte d'archétype de l'engagement. Dans ce moment historique où la direction ouvrière du parti soumet le groupe professionnel à un encadrement rigoureux, nous étudierons comment les psychiatres communistes construisent une identité collective, reconnue dans l'espace professionnel. Au cours des décennies 60/70 alors que la revalorisation de la psychiatrie dans le champ médical, s'accompagne de la diffusion des problématiques psychiatriques dans l'espace social, et que la remise en cause des formes de l'autorité sociale devient le thème central de la contestation politique, nous porterons notre regard sur la recherche d'une identité renouvelée, de psychiatre communiste. Au cours de ces mêmes décennies, l'institution communiste, fragilisée par la crise internationale du communisme de l'année 1956, est confrontée à la redéfinition des formes de l'autorité politique, et amenée à réévaluer à la hausse, la place des intellectuels. Les questions de la conception de l'individu dans le marxisme, et de la liberté individuelle dans une société socialiste, sont au cœur du débat politique de la gauche. Elles font du rapport à la psychanalyse une ressource de validation/disqualification dans le jeu politique, notamment entre le PC et l'extrême-gauche, ce qui contribue à majorer le poids du réseau communiste des psychiatres, dans l'organisation communiste.

La sociologie des intellectuels et les histoires disciplinaires se sont aussi intéressées aux positions des psychiatres communiste durant les années 50. Les travaux récents ont montré les limites de l'analyse de Jeanine Verdès-Leroux[35] qui voit l'organisation communiste comme une contre-société, pour ne prendre en compte dans les déterminations des acteurs, que les enjeux internes à l'entreprise communiste. L'interprétation fondée sur la notion « d'intellectuels prolétaroïdes » « dépourvus de ressources légitimes et de reconnaissance dans leur univers professionnel [qui] accepteraient de se soumettre à l'autorité partisane en échange d'un ersatz de carrière »[36] a été remise en question par les travaux de Frédérique Matonti. Elle ne s'applique d'ailleurs pas aux psychiatres, qui bénéficient d'une carrière indépendante, symboliquement valorisée, et qui sont une fraction, certes dominée, de l'élite du champ médical. Nous partageons la critique d'Isabelle Gouarné lorsqu'elle écrit : « Jeanine Verdès-Leroux oppose « l'intellectuel autonome » groupe minoritaire selon elle, dans le PCF de l'après Seconde Guerre mondiale, à « l'intellectuel de parti » catégorie regroupant les « intellectuels autodidactes des couches négativement privilégiées » (les permanents d'origine populaire ou issue de la petite bourgeoisie) et « les intellectuels prolétaroïdes » (les intellectuels dont, par exemple, la formation scolaire a été interrompue par la guerre, et qui deviennent permanents). La construction de cette typologie permettait, selon J. Verdès-Leroux, de rendre compte des rapports d'obéissance, de soumission, de dissidence au PCF, en fonction des ressources académiques dont disposaient les agents. En réalité, ce souci classificatoire vise surtout à poser une différence de nature entre « intellectuels de parti » et « vrais intellectuels » renouant ainsi avec les dénonciations et les critiques auxquelles sont confrontés,

34 Ibid.

35 Verdès Leroux (J) Au service du Parti. Le Parti Communiste, les intellectuels et la culture (1944-1956) Fayard / Ed de Minuit, 198. Philosoviétisme et rationalisme moderne, L'introduction du marxisme dans les sciences humaines en France. Thèse de Science politique Université de Nantes 2010, p.15.

36 Matonti (Frédérique), Intellectuels communistes. Essai sur l'obéissance en politique. La Nouvelle Critique (1967-1980) Paris, La Découverte, (l'espace de l'histoire), p. 8.

depuis l'entre-deux guerres, les intellectuels s'engageant aux côtés du PCF. Nous rejoignons la perspective d'étude proposée par Frédérique Matonti, celle « des mécanismes complexes de l'adhésion politique, des rapports multiples que les intellectuels et les artistes communistes entretiennent avec le parti, des manières diverses dont leur rapport à l'autorité se matérialisent dans leurs œuvres et leurs textes théoriques [qui] ont été délaissés », même s'il nous semble que la notion « d'obéissance en politique » mérite d'être questionnée dans sa double dimension entre l'adhésion et la contrainte. L'ensemble de ces travaux focalisé sur la problématique de l'autonomie intellectuelle, ne s'intéresse aux psychiatres que comme un exemple de soumission des intellectuels communistes pendant la guerre froide, et non en tant que groupe spécifique, et reste cantonné dans une analyse interne des enjeux de l'institution, fut-elle appréhendée dans sa complexité. Elle gomme l'insertion dans les différents univers sociaux, isole des problématiques propres à leur champ d'activité, méconnaît les inscriptions institutionnelles des protagonistes.

L'histoire de la psychanalyse en France d' Élisabeth Roudinesco, et celle de la psychologie et des rapports à la psychanalyse d'Annick Ohayon ont repris l'épisode de « l'autocritique» : ce moment ou sept psychiatres communistes ont, sur injonction du parti, condamné la psychanalyse comme science, produite par la classe dominante, et à son service. Ces travaux se sont attachés à rompre avec une vue monolithique de l'organisation communiste, et l'ont analysée comme le résultat d'une négociation entre injonction du groupe dirigeant et positions des professionnels, eux-mêmes dans un rapport personnel diversifié et contradictoire à la psychanalyse. Mais elle met hors-jeu les productions externes à l'univers communiste donc l'espace des possibles dans les prises de position, et contre quoi se définit le groupe. Focalisés sur l'épisode de 1949 ces travaux ne prennent en compte que le moment de la guerre froide, évacuant le passé comme l'avenir de la relation, entre le marxisme et la théorie viennoise.

Nous tenterons pour notre part, de montrer comment les affrontements spécifiques du monde politique, les luttes du champ intellectuel, les luttes internes au champ médical et les conditions de réception de la psychanalyse en France, l'ensemble de ces conditions externes, participent à la construction des mécanismes de la croyance politique, et rendent compte en partie, de l'efficacité des injonctions politiques, en lien avec les positions des psychiatres dans leur champ professionnel.

Par le biais des biographies, nous décentrerons le regard sur les pratiques sociales des acteurs, la construction d'une identité théorique du groupe des psychiatres communistes, sur ses crises, son renouvellement, et ses transformations sous l'effet de l'arrivée de nouvelles générations, et sur les conditions de sa disparition, tant dans l'univers communiste, que dans une psychiatrie « normalisée » dans le monde médical. Il s'agira de mettre à jour le travail d'ajustement entre les différents systèmes de référence, et de prendre au sérieux la cohérence des engagements que les acteurs revendiquent.

Psychanalyse et sociologie

À vouloir interroger les trajectoires des communistes dans leurs rapports à la psychiatrie, à la psychanalyse, voire latéralement à la psychologie, à faire le choix d'une entrée par la biographie, c'est-à-dire par le récit d'un sujet individuel pris dans la multiplicité de ses relations sociales, face à la dimension « totale » de leur investissement idéologique, on peut être tenté de faire usage des concepts psychanalytiques, pour comprendre l'institution et les relations à l'institution. S'y joue

en effet, la relation de la « personne totale » ou de l'instance du moi, et un objet visé comme totalité (personne, entité, idéal) »[37] que l'on pourrait assimiler au surmoi.

Pour sa part, Freud n'avait pas manqué de proposer une explication de la construction du monde social à partir de son expérience de la cure analytique et des concepts qu'il avait élaborés. Psychanalyse et sociologie ont en effet en commun de chercher, à partir des pratiques et des discours des acteurs, à élucider un inconscient méconnu du sujet et qui pourtant, oriente ses actions.

D'autres se sont essayés au passage de l'individuel à l'institution : Gérard Belloin, permanent de l'organisation, qui publie deux autobiographies[38] après avoir quitté le PCF et avoir fait l'expérience du divan, puis tente une explication de l'expérience collective dans un texte intitulé : « *La faucille, le marteau et le divan* » en 2008,[39] et Bernard Muldworf, psychiatre et psychanalyste qui publie en 2000 : « *Figures de croyance : amour, foi religieuse, engagement militant* »,[40] dont l'objectif est de réfléchir sur son parcours militant, à la lumière de son expérience de thérapeute. Notons en premier lieu, que ces tentatives se situent dans un moment de disqualification de l'histoire communiste, et alors que leurs auteurs se sont séparés du PCF.[41] La dimension de perte de l'objet aimé, la démarche autojustificatrice du désengagement sont patentes: « Il ne reste rien du grand œuvre auquel nous avons voué notre existence, sinon un champ de ruines et un cimetière, dont jour après jour, nous mesurons l'étendue »[42]ou encore: « la réflexion qui a travaillé longtemps en sourdine, s'est cristallisée brutalement en une question douloureuse, et nous voilà mis à la question. »[43]La référence à la figure d'un Freud qui n'a pas failli, vient prendre la place d'un Marx que ses héritiers communistes ont dévoyé.

Le témoignage « en première personne » d'un acteur de l'histoire communiste passé au crible de l'expérience individuelle de l'analyse, constitue pour nous une ressource, que nous avons largement utilisée (Belloin, Sapir, Tomkiewicz), mais il convient de confronter ces récits à d'autres sources, et de les mettre en rapport avec l'histoire institutionnelle. Cette expérience met à jour les mécanismes de filiation, d'identification, le processus singulier de rencontre entre un individu et la lecture du monde social offert par le PCF, et donne quelques indices, quant à la place du militantisme ou de son manque, dans l'économie psychique du sujet.

Autres sont les tentatives d'application des concepts psychanalytiques à l'objet collectif qu'est l'entreprise partisane. Elles se heurtent, soit à une transposition sauvage et mal maîtrisée des concepts de la psychanalyse à un objet social : « le Parti était toujours supposé savoir (...) L'abstraction Parti fonctionnait comme un père idéal (…) Le socialisme réel, marqué par les effets maternant de l'unité peuple-parti-chef »,[44] valables tout au plus comme des métaphores soit,

---

37 Pudal (B.) Transferts disciplinaires, la psychanalyse et les sciences sociales » Table ronde introduite par B.Pudal et D. Memmi, Politix n°29, 1995, p.186-221.

38 Belloin (Gérard) Nos rêves camarades, Paris, Seuil 1979 (coll. « J'écris ton nom...Liberté ») et Mémoires d'un fils de paysans tourangeaux entré en communisme. L'enfance dure longtemps, Ed. de l'Atelier, 2000.

On peut se référer à l'analyse de B. Pudal « L'aggiornamento au prisme de la trajectoire d'un permanent communiste. » Un monde défait, Les communistes français de 1956 à nos jours, pp107-130.

39 Belloin (Gérard) La faucille, le marteau et le divan, Ed. Du Rocher, coll. S. Courtois), 2008.

40 Muldworf (Bernard) Figures de la croyance. Amour-Foi religieuse- Engagement militant, Paris, L'Harmattan, (coll Psychologiques) 2000. La biographie de Bernard Muldworf sera évoquée longuement dans la deuxième partie de la thèse. (Chapitre: la réouverture des possibles).

41 Même si B. Muldworf affirme sa fidélité: «Je pense que le communisme n'est pas une question de carte, mais une question d'engagement.» Entretien avec B. Muldworf du 3 mai 2010.

42 Belloin (G) La faucille, le marteau et le divan, op.cit.

43 Muldworf (B) Ibid. p. 11.

44 Belloin (G) Ibid.

et c'est le cas de B. Muldworf, à une oscillation entre redécouverte des mécanismes universels de l'appartenance à un groupe (besoin d'autorité, pulsion crédule comme défense narcissique, désir de reconnaissance…) et la projection généralisante de ce qui relève de sa propre histoire : « la fragilité narcissique produit des militants avides de reconnaissance, qui trouvent dans l'activité militante, le ravitaillement narcissique qui leur est une nécessité vitale. »[45]

Ces tentatives se heurtent au problème épistémologique des transferts disciplinaires de l'étude d'un objet individuel sur un objet collectif, l'engagement social. On doit à Robert Castel, qui en fut pourtant un sociologue très critique, cette énonciation qui tend à éviter les contresens : « La psychanalyse est la pratique et la théorie des effets de l'inconscient, qui met entre parenthèses la question de leur finalités socio-politique, abstraction défendable dans des limites bien précises et très étroites.»[46] Les sciences humaines, que ce soient l'histoire, la sociologie ou la psychologie clinique, prennent en compte le discours du sujet comme objet d'étude. En cela elles prennent au sérieux la conscience des individus, ce qui les sépare irréductiblement de l'objet découvert par Freud : le savoir clinique de l'inconscient. Comme le montrent les deux exemples cités, l'utilisation de concepts analytiques permet une forme de compréhension, que l'on peut accepter comme générale, concernant l'investissement libidinal dans un objet collectif, mais il se heurte à deux obstacles majeurs : il n'y a pas d'appareil psychique du groupe, et s'il existe dans l'idéologie des effets d'occultation, ils ne peuvent se réduire aux phénomènes de l'inconscient.[47]

Nous reprendrons pour notre part une double prudence, celle de Marie-Claire Lavabre comme sociologue, qui précise : « Je fais la distinction entre bagage théorique, les outils théoriques que l'on peut acquérir, et la clinique qui nécessite autre chose, une expérience et des conditions qui autorisent à faire état de cette expérience. La rencontre concrète, dans des groupes de travail, avec les psychanalystes, me fait dire que je n'ai pas ce savoir-faire spécifique, qui m'aurait permis de faire ce travail-là », et la prudence de Franck Chaumon (un de nos acteurs) comme psychanalyste : « Les concepts de la psychanalyse sont indissociables des conditions méthodologiques de sa pratique, ce qui fonde son point de vue éthique, voire politique, en lui permettant de tenir sa place dans la société. Que la psychanalyse recèle un enseignement de portée universelle, n'implique pas qu'elle puisse être opératoire sans condition, c'est-à-dire en dehors du cadre méthodologique et éthique de l'expérience de la cure. À séparer le discours sur le sujet, des conditions de possibilité de son repérage, le discours analytique encourt le risque de prétendre parler de tout, en tous lieux, et donc de se poser en modèle normatif ».[48] Paul Laurent Assoun nous semble énoncer à la fois l'intérêt du questionnement issu de la psychanalyse, quant aux objets des sciences sociales, et la prudence souhaitable quant à leur utilisation : [49] « Pour moi la psychanalyse n'est pas du tout « un savoir normal. » C'est la science de l'homme, ou plutôt « la science de ce qui manque à l'homme (…) Il faut que chacun garde le sens de son objet, même si la psychanalyse peut poser « la » question de l'objet. »[50]

---

45 Muldworf (B) Ibid. p.99. On verra, dans sa biographie étudiée ultérieurement, combien la formule a une dimension projective.

46 Castel (R.) Le psychanalysme, Paris, UGE, 1976 (1ère édition, Maspéro, 1973), p.11-12.

47 Table ronde op. cit p.207.

48 Chaumon (F.) Lacan, la loi, le sujet et la jouissance, Paris, Michalon, 2004.

49 Paul Laurent Assoun professeur de psychologie et psychanalyste, animateur du groupe de recherche « Psychanalyse et pratiques sociales » créé par J.P. Chevènement en 1982, in « Table ronde… » op. cit.

50 Ibid.

Présentation de la thèse

La thèse se présente en deux parties, fondées sur la correspondance chronologique entre les différentes configurations de l'organisation psychiatrique, et celles correspondantes dans le temps, des différentes phases de l'histoire du PCF.

1. De 1934 à 1960 : domine une représentation idéale unitaire de la psychiatrie, intégrant maladies nerveuses et maladies psychiques dominée par la neurophysiologie. La psychiatrie publique qu'incarne la figure dominante d'Henri Ey, tend à faire reconnaitre la spécificité de la dimension psychique et prend appui pour cela, sur la diffusion de la psychanalyse dans le monde médical. Parallèlement, le courant progressiste de la psychiatrie publique conteste l'unicité de la réponse asilaire, et tend à promouvoir des formes alternatives de prise en charge de la maladie mentale. La crise engendrée par la seconde guerre mondiale, l'invasion du territoire et le moment résistant créent un lien original entre psychiatrie novatrice et communisme, qui se prolonge durant la guerre froide, et aboutit à l'institution-nalisation d'une nouvelle organisation de l'assistance psychiatrique en 1960, par l'officialisation du « secteur ».

À la sortie de la seconde guerre mondiale émerge un petit groupe de psychiatres communistes réunis par la Résistance et par la critique de l'institution psychiatrique. Le jeu conjoint de la mise en place d'un encadrement des intellectuels par le parti communiste, et des appropriations de l'engagement que réalisent les professionnels, aboutit à la formation d'une identité de psychiatre communiste, et à l'existence d'un groupe efficient dans l'espace professionnel. Mais celui-ci entre en tension, sous l'effet de la crise internationale du communisme de 1956. Le groupe explose, et amène la plus grande partie de ses acteurs à se replier dans le champ professionnel, et à se faire les promoteurs de pratiques thérapeutiques innovantes, tandis que l'autre partie, qui maintient son adhésion, assure la continuité du collectif.

2. De 1960 à 1985 : l'officialisation par l'État du secteur inspiré du projet de 1945, affaiblit la dynamique du projet collectif, et laisse place à des conflits de définition concernant l'objet et le rôle de l'institution psychiatrique, devenue un modèle des institutions du contrôle social. Les problématiques de la psychiatrie sont progressivement construites comme des questions politiques autour de la norme, de l'exclusion, du rapport entre savoir et pouvoir, et font l'objet de nouvelles formes de lecture politique. La domination symbolique de la psychanalyse comme référence thérapeutique qui prend la place de l'organo-dynamisme, s'accompagne de violents affrontements entre psychanalystes orthodoxes affiliés à l'Organisation internationale de la psychanalyse, et hérétiques lacaniens. La psychanalyse devient une ressource dans les luttes de concurrence du champ politique, et participe à la structuration d'une extrême-gauche, qui conteste le monopole de la radicalité politique, au Parti Communiste.

Contraint à chercher de nouvelles formes de légitimité, le Parti Communiste s'engage dans un processus d'aggiornamento[51] : « mouvement complexe où la révision théorique, la pratique d'alliances électorales, le renouvellement du personnel dirigeant et le nouveau statut concédé aux intellectuels s'appellent les uns les autres. »[52] La question de la prise en compte de la place du l'individu dans le marxisme, ouvre de nouveaux espaces d'intervention aux psychiatres.

Le retournement stratégique du parti communiste de 1977 qui interrompt sa démarche de rénovation et rompt avec la stratégie unitaire, amène une nouvelle crise quant à l'engagement partisan des psychiatres communistes. L'incapacité de la direction politique à gérer ces tensions

51 Selon la formule de B. Pudal et F.Matonti.

52 Matonti (F.) Intellectuels communistes. Essai sur l'obéissance en politique, Paris, La Découverte, 2005.p.27.

dans les années 80, se termine par la disparition de la figure de psychiatre communiste, et le déclin du PCF.

Les deux parties que nous proposons seront donc :

1. La construction d'une identité de psychiatre communiste et sa mise en crise (1934-1960).
2. Du bonheur communiste à la désaffection. La tentative de redéfinition identitaire et son échec. (1960-1985)

Les sources mobilisées

Orientée par le numéro 17 de la revue *Recherche* de 1975, dirigée par Félix Guattari, qui se présentait comme l'histoire orale produite par les acteurs directs de la construction du secteur psychiatrique , la première phase de l'enquête a consisté à se nourrir de données empiriques, obtenues par un travail de première main dans les archives des trois grandes figures de psychiatres communistes qui dominent cette histoire : Lucien Bonnafé, Louis Guillant et Tony Lainé, puis à les recouper avec les archives institutionnelles du parti communiste, en particulier de celles des cadres de l'appareil chargés d'encadrer les intellectuels. Surprise ou savoir inconscient, j'y ai trouvé les traces d'une partie de l'activité de mon propre père. Des entretiens réalisés avec une série d'acteurs, psychiatres et cadres communistes ont constitué une observation de terrain qui est venue compléter ma fréquentation des groupes sociaux concernés.

LES ARCHIVES

Au point de départ, et du point de vue de l'espace communiste, nous avons recoupé archives privées et archives institutionnelles.

Les archives privées de Lucien Bonnafé et de Tony lainé étaient déposées à l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine à Caen, et celles de Louis Le Guillant aux Archives nationales du monde du travail à Roubaix.[53] Les archives de Lucien Bonnafé, transférées de la Ville Du Bois (Essonne) où il habitait, ont été organisées par lui, et ont fait l'objet d'un classement thématique par boite lors du dépôt, mais ne sont pas classées. Elles comprennent trente-six boîtes « d'Écrits » classées par dossiers thématiques (Psychiatrie, Lois sur la psychiatrie, Groupes de travail et Colloques, Syndicat des médecins, Urbanisme, Résistance, dont huit boites concernent le PCF). Pour l'essentiel il s'agit de dossiers « truffés » de notes, de textes, de correspondance. Elles permettent de reconstituer, pour l'essentiel, la vie de la Commission des médecins auprès du Comité Central, la vie des commissions médicales du Centre d' Études et de Recherche Marxistes, et les débats sur la psychiatrie, la psychanalyse et parfois la psychologie. Douze boîtes sont consacrées à des revues comme *Commune,* la *Nouvelle Critique*, *Europe* et une collection complète de *La Raison.* Nous les avons complétées par les documents déposés par Lucien Bonnafé au Musée de la Résistance à Champigny-sur-Marne (Fonds Bonnafé»)[54], par les comptes rendus des conseils municipaux de la

53 Institut Mémoires de l'édition cntemporaine (IMEC) Abbaye d'Ardenne (14280) Saint Germain le Blanche Herbe. Archives Lucien Bonnafé : Relevé de documents du 13 mars 2006 effectué par Albert Dichy et José Ruiz-Funes-

Archives Tony Lainé. Description du 18 mai 2009.

Centre des Archives du monde du travail (CAMT) Roubaix -79bd du Général Leclerc(59057), Louis Le Guillant Fonds 8C- 2002067- Description réalisée par Eric Pierre.

54 Musée de la Résistance nationale de Champigny-sur-Marne. Collection complète de la presse clandestine. Le

ville de Sotteville-lès-Rouen (1952-1957). Yves Gigou infirmier psychiatrique et formateur au CEMEA m'a communiqué un certain nombre de documents personnels, notamment les originaux des textes de Bonnafé pour la revue de CEMEA *Vie sociale et traitement* au cours des dernières années de sa vie, alors que le mouvement d'éducation populaire restait son seul lieu d'expression.

Les archives de Tony Lainé (trente-neuf boites) déposées après sa mort brutale, ont fait l'objet d'un tri par une personne désignée par sa première épouse, couvrant la période de 1959 (année de sa thèse de doctorat) à 1992 (année de son décès). On y retrouve ses articles publiés, les transcriptions de ses interventions dans les colloques et les conférences, ses interviews ainsi que ses travaux médicaux, la trace de ses multiples activités associatives. Une place importante concerne son expérience télévisuelle (*La mal vie, La raison du plus fou, l'Amour en France*...) et à sa réception (presse, débats, critiques). Manifestement le choix a été de restituer l'œuvre publique, et de préserver les dimensions privées et plus personnelles. Nous avons donc tenté de mieux cerner le personnage dans sa singularité, auprès d'une série de témoins proches : sa deuxième épouse Ketty, sa fille Anne, un de ses collaborateurs psychologue Yves Lebon, ses amis de toujours Raymond et Monique Chaumon.

Les archives de Louis Le Guillant couvrent la période 1944-1968 et sont constituées de vingt-neuf unités documentaires, classées entre les Notes et les cours, l'Activité syndicale et associative, l'activité auprès du Centre d'études des méthodes d'éducation active (CEMEA), à la revue *La sauvegarde de l'enfance,* et un certain nombre de documents et d'hommages. L'essentiel du fond est constitué des manuscrits originaux de sa production intellectuelle : articles et travaux de 1932 à 1969. Ils concernent un vaste champ de santé public, la psychiatrie adulte, celle de l'enfant et de l'adolescent, et leurs relations avec les grandes institutions, éducation, justice, État, la promotion de disciplines nouvelles comme la neuropsychiatrie infantile, la psychologie du travail, et un ensemble de recherches concernant l'articulation entre aliénation sociale et psycho pathologie. Choix de Le Guillant ou de ses légataires ? Ces archives ne comportent que peu de traces spécifiques de sa pratique communiste. Pourtant la présence de ses convictions politiques et éthiques, son activité organisatrice et son attention à ses collaborateurs irriguent les documents, révélant en quoi l'engagement professionnel est orienté par ses convictions politiques.

Franck Chaumon m'a permis de consulter ses documents personnels, notamment en ce qui concerne la revue *Psychiatrie Française, revue du Syndicat de la psychiatrie* créé en 1975 dont il a été un des fondateurs.

Ces archives privées ont été croisées avec les archives institutionnelles du PCF[55] déposées pour l'essentiel aux archives départementales de la Seine-Saint-Denis à Bobigny : réunions du Bureau politique et du Comité Central, ainsi que les fonds des anciens ministres de la Santé (Billoux, Arthaud), des responsables politiques chargés de l'encadrement et de l'animation des structures destinées aux intellectuels communistes (fonds Billoux, Guyot, Michaut, Rochet, Leroy, Cohen). Les documents de travail des commissions de travail auprès du Comité Central et du CERM ne sont pas accessibles actuellement, mais le recoupement entre les sources privées et les fonds des permanents, a permis une reconstitution assez précise de l'activité de celles-ci. Le fonds Victor Leduc et les microfiches des engagés des Brigades internationales, (copies des biographies archivées à Moscou) sont déposés à la Bibliothèque de documentation internationale

---

Médecin Français de 1941 à 1944 (85AJ/1/1/30), Fonds Raymond Leibovici(2 boites)- Carton « Asiles psychiatriques(Seine) dossier de l'épuration(carton n°150) Fonds L.Bonnafé (3 cartons) brochures clandestines. Notes manuscrite du Régiment du Rhône FTPF région HI, dispositif du sous- secteur de Vaise1-2-3 septembre 1944.)

55 Archives du PCF déposées aux Archives départementales du 93 à Bobigny.

contemporaine à Nanterre (BDIC), le fonds Marty à la bibliothèque Jean Maitron (Paris1). Ils ont complété mes informations sur la participation des médecins à la guerre d'Espagne, ainsi que sur le fonctionnement de la section des intellectuels du PC dans les années 50.

Le Dictionnaire Biographique du Mouvement Ouvrier (DBMO) dirigé par Claude Pennetier et Paul Boulland a été une ressource permanente, complétée par le Dictionnaire International de la Psychanalyse, dirigé par Alain de Mijolla. Grace à la convention établie entre le Maitron et le PCF, il m'a été possible consulter les autobiographies de Parti des acteurs étudiés.

Les autobiographies, et les œuvres faisant référence à leur biographie produites par les acteurs eux-mêmes, ont été prises en compte (*La Somme et le Reste* d'Henri Lefebvre, *Figure de la croyance* par Bernard Muldworf, l'ensemble des livres publiés par Lainé etc.)[56] Pour ce qui concerne Stanislas Tomkiewicz et Michel Sapir, c'est à partir des autobiographies approfondies qu'ils ont rédigées à la fin de leur vie, que nous avons travaillé, sans méconnaître les aspects de reconstruction inhérents à l'exercice. Le fond Meyerson, aux Archives nationales de Fontainebleau, nous a permis d'accéder à la correspondance privée entre René Angélergues, Rodolphe Roelens et Ignace Meyerson.

Les productions-hommage et une série d'interviews biographiques sur DVD, réalisés par Marianne Persine à la Société de Psychanalyse de Paris (René Diatkine, Hélène Chaigneau, Lucien. Bonnafé, Jean Ayme), par les CEMEA et par Jean Ménéchal sur un projet piloté par Yves Buin, médecin-chef du secteur de Gennevilliers, à l'occasion d'entreprises mémorielles professionnelles, ont complété nos sources,[57] et nous ont permis d'entendre la voix, de certains de nos acteurs décédés.

LES REVUES

La bibliothèque médicale Henri Ey, située dans l'enceinte de l'hôpital Sainte-Anne, haut lieu de la psychiatrie, regroupe un très grand nombre de publications médico-psychiatriques et psychologiques, en particulier la collection complète de *L'Évolution Psychiatrique* et de *L'Information Psychiatrique*, ainsi que les collections complètes de *La Raison et de Psyche.*[58]

Il n'est évidemment pas question d'embrasser l'ensemble des revues, produites par l'espace communiste, l'espace psychiatrique et l'espace psychanalytique. Nous nous sommes concentrés sur l'étude de quatre revues qui ont été centrales, sur une longue période, pour les acteurs concernés par notre enquête, et où se sont exprimées les croyances, les prises de positions et les controverses concernant la psychiatrie et la psychanalyse, et leurs relation au marxisme et aux pratiques militantes. *France Nouvelle* (1946-1978) et *La Nouvelle Critique* (1945-1977) pour l'espace communiste, revues destinées aux intellectuels communistes et aux cadres du parti, *L'Évolution Psychiatrique* (1945-2002) la revue unificatrice de la profession et *L'Information Psychiatrique,* (1945-1995) la revue syndicale, pour l'espace professionnel, ont été étudiées systématiquement, sans bien évidemment s'interdire le recours ponctuel à d'autres publications lorsqu'elles traitaient de

56 Voir dans les annexes la liste des livres publiés par Bonnafé et Lainé.

57 Entretiens réalisés par Marianne Persine à l'initiative de la SPP (R.Diatkine)1994, et par le Groupe Interdisciplinaire de vidéo-recherche sur l'Enfance(association La Licorne) animé par Jean Ménéchal sur une idée de Yves Buin, médecin chef de Service du secteur de Gennevilliers, Villeneuve.(2000-2001)Entretiens avec Héléne Chaigneau, Lucien Bonnafé, Jean Ayme

58 Voire notre chapitre III

notre sujet. [59]

Les revues « constituent la source imprimée la moins figée, pour comprendre le réseau des relations objectives, existantes entre divers agents du champ. La création d'une revue est un moment d'explicitation des positions défendues par des nouveaux venus, dans un jeu de référence aux concurrents ou aux alliés déjà en place. (...) [Elles permettent] l'analyse de la circulation des collaborateurs, des thèmes, livre la dynamique des enjeux, l'espace des possibles, et l'état des problématiques constitutif du sous-champ.»[60] Lieux d'expression des controverses, elles cristallisent la relation entre l'institution politique et les acteurs, et permettent de repérer les caractéristiques des agents, et leurs positions dans les différents espaces d'appartenance. La mise en regard, avec les éditions militantes et les œuvres individuelles ou collectives des acteurs, permet de saisir les processus de construction identitaire ou leur dissociation.

L'ENQUÊTE RÉTROSPECTIVE PAR ENTRETIENS

L'ensemble de ces documents écrits a été complété par une enquête ethnographique rétrospective de trente personnes (dix-huit psychiatres, deux psychologues-psychanalystes, quelques-uns de leurs collaborateurs ou de leurs partenaires) soit trente-sept entretiens réalisés entre 2009 et 2016, et de responsables politiques intellectuels. Parmi les psychiatres rencontrés trois acteurs du groupe fondateur de la rénovation psychiatrique : Bernard Muldworf, Jean Oury, Rodolphe Roelens, et des acteurs de la génération suivante, dont plusieurs fils ou filles des premiers, tous encore en activité comme psychanalystes.

Muldworf affirmait sa fidélité à son engagement, qui était au principe de la position sociale qu'il avait acquise, et dont témoignait son appartement qu'il me fit visiter, dans le 17ème arrondissement. Roelens, que je rencontrais à l'occasion d'un déjeuner organisé par sa fille, rendit hommage à ceux qui avaient été ses maitres, Le Guillant et Angélergues, dans la quête intellectuelle qu'avait constitué pour lui, l'engagement communisme. C'est à Laborde, où il continuait à recevoir des patients, dans ce domaine qui lui appartenait, et dans lequel il habitait avec son épouse, au milieu des malades et des soignants que l'on ne distinguait pas, lorsqu'ils circulaient entre le parc et les bâtiments, que Jean Oury me reçut. S'il insista beaucoup sur la dimension libertaire et antistalinienne de Tosquelles son mentor, et sur sa trentaine d'années « d'analyse » avec Lacan, Oury, à plus de 80 ans, était habitée d'une telle furie contre les contraintes bureaucratiques et dénuées de sens humain imposées à la Clinique, qu'il évoqua avec une grande chaleur son histoire commune – conflictuelle en politique et unitaire en psychiatrie – avec Bonnafé.[61] La génération suivante, Marie Bonnafé, Franck Chaumon, Tania Roelens, témoigna de l'héritage reçu, et de la révolution qui avait été la leur : celle de la psychanalyse. Le petit groupe des fils et filles des fondateurs étaient des témoins « doubles », entre leur enfance vécue dans la sociabilité militante des hôpitaux psychiatriques et comme acteurs de la période suivante, encore praticiens dans le présent. Leur témoignage fut particulièrement utile pour l'observation des filiations et des ruptures entre générations. Tous gardaient le gout de la dispute

---

[59] L'Humanité (1946-1979), Commune (1933),La Pensée(1955)-(1969) les Cahiers du communisme(juin 1972, octbre1973, janvier1980), Les Lettres françaises (1948) l'Ecole et la Nation .

L' Évolution Psychiatrique crée en 1925, dirigée à partir de 1945 par Henri Ey, regroupe l'ensemble des courants de la psychiatrie et dialogue avec la psychanalyse. L'information Psychiatrique est la revue du Syndicat National des Psychiatres des Hôpitaux Publics. Nous y avons aussi consulté certains numéros des Annales Médico Psychologiques (1993) La lettre de la psychiatrie Française (2000) Synapse et les collections complète de La Raison et de Psyche

[60] Serry (Hervé) Naissance de l'intellectuel catholique, Paris, La Découverte, L'espace de l'histoire, 2004, p.22-23.

[61] Depuis les entretiens qu'ils m'ont accordé Rodolphe Roelens le 17.6.2013 et Jean Oury le 15 mai 2014 sont décédés.

et de la controverse quant à l'état du monde et de la psychiatrie. Dans la génération des « successeurs » souvent retraités du secteur public, tous poursuivaient leur activité de psychanalyste.

Interrogations partagées et réhabilitation d'une histoire perdue par des anciens militants, évocation d'une période heureuse, où la psychiatrie revendiquait son originalité de science de l'homme contre celle des organes, où la psychanalyse rapportait la maladie à une structure de la personnalité, et la folie à l'histoire possible de chaque homme, toutes mes demandes d'entretien furent facilement acceptées. Ce ne fut pas sans une connivence amusée, que je fus invitée à m'asseoir dans le fauteuil du patient, tout en invitant le psychiatre-psychanalyste à évoquer son histoire familiale et militante. Ma carrière professionnelle aux côtés des psychiatres, et ma carrière militante, préalables à une position de recherche, créait cette situation facilitante « d'en avoir été, sans pour cela être », dans le plaisir partagé de l'évocation d'un passé qui nous était commun et créait d'emblée un climat de sympathie.

ÉLEMENTS D'INSTITUTION DU CHAMP PSYCHIATRIQUE ET DU CHAMP COMMUNISTE : ENJEUX CROISÉS

Comprendre la trajectoire de professionnels communistes nécessite de la rapporter aux enjeux des champs auxquels ils appartiennent : le champ médical, système matriciel des représentations, des rôles des positions, avec au sein de celui-ci la place spécifique de la psychiatrie, et l'espace communiste, ses évolutions, ses stratégies et la place qu'il réserve aux intellectuels, dans une organisation fondée sur la promotion d'un personnel politique d'origine ouvrière. Durant la période de l'entre-deux guerres s'établit une première rencontre entre une élite psychiatrique publique contestataire du système du Front Populaire. La Résistance, au cours de la seconde guerre mondiale, noue de façon originale et improbable le lien entre communisme et psychiatrie novatrice. Ce lien va perdurer, selon des formes évolutives, jusqu'à la disparition du segment spécifique de la psychiatrie publique créé par la loi de 1838, à l'occasion de la réforme des études médicale des années 80, et parallèlement, à l'effondrement international du projet porté par le parti communiste, et sa quasi disparition du jeu politique.

Nous mobiliserons la notion de « champ » par laquelle Pierre Bourdieu entend rendre compte, à la fois des relations et des rapports de force entre agents intéressés à un même type d'activité (ici les activités politiques et les activités professionnelles), des effets des processus d'institutionnalisation, et des façons de penser et de faire, qui permettent de participer aux activités considérées. C'est par elle que nous essaierons d'appréhender la plasticité de l'ordre politique et l'affrontement des stratégies, qui tendent à en préserver ou à en modifier l'ordonnance, et ses interactions avec les enjeux du champ médical. Les systèmes d'opposition qui structurent les divisions du monde médical permettent d'appréhender en quoi ils modèlent les lectures de la politique, comment les luttes institutionnelles influencent les prises de position, et comment les mobilisations politiques leur offrent un débouché. À l'opposé, nous nous attacherons à observer comment les dispositions professionnelles sont utilisées par l'organisation politique, et en quoi le capital symbolique des psychiatres intervient dans la définition d'un « humanisme communiste ».

Le champ médical sera appréhendé en référence aux travaux de Patrice Pinell,[62] concernant la genèse du « champ de la médecine moderne », défini comme les relations entre l'espace clinique, la médecine sociale et la médecine biologique, et la structure de la relation entre les médecins, rapportés à leurs positions dans l'espace médical, mais en prenant aussi en compte, « ceux qui sont investis dans le champ, et qui entretiennent avec les médecins, des relations de collaboration et de concurrence »[63] ce qui à l'extérieur du corps médical, interagit dans « les biens de la santé » : les auxiliaires médicaux (par exemple les infirmiers ou les psychologues), les scientifiques producteurs de savoir, (notamment pour la psychiatrie, les acteurs de l'espace psychanalytique) et les agents de l' État, décideurs des formes d'organisation et des conditions de certification, au principe du monopole de la pratique légitime. Le fait de s'intéresser à des médecins engagés en

62 Pinell (Patrice) « La Genèse du champ médical: le cas de la France. (1795-1870) », *Revue Française de sociologie,* 2009/2 vol. 50,pp. 315-349 et «Champ médical et processus de spécialisation. » ARSS n°156-157, 2005/1-2. pp.4-36.

63 Ibid. « La genèse… » p.318.

politique, amènera à intégrer l'observation les luttes internes à l'État, entre promoteurs d'un service public et laïc et courant familialiste et assistanciel, et les luttes propres au champ politique.

I : LE CHAMP MÉDICAL ET SES ENJEUX

1/ L'espace hospitalier : un espace hiérarchisé et sélectif, sous domination libérale (1802-1820)

L'ordre médical qui émerge de La Révolution française en rupture avec la tutelle religieuse et celle des corporations, amène l'extension du rôle de l'État qui « organise la formation et la certification, et délègue en contrepartie, la pratique légitime aux agents certifiés. »[64] Il opère une réorganisation des hôpitaux, en leur assignant une triple fonction, de soins aux malades indigents, de terrain privilégié d'observation des maladies, et de lieu de formation clinique des étudiants».[65] L'hôpital devient ainsi le lieu de construction du capital clinique et de reproduction du corps professionnel. Ressource d'une clientèle pauvre assistée, l'hôpital[66] est du fait de ses activités scientifiques le lieu de profits symboliques considérables, qui assurent une clientèle privée dans l'élite sociale et produit une homologie de position entre les catégories de médecins et leur clientèle. Avec la création de l'internat de médecine, à l'image des grandes écoles, le Consulat structure un espace hiérarchisé, par une série de concours sélectifs qui conditionnent la carrière de l'excellence : l'externat qui ouvre au concours de l'internat, l'internat auquel n'accède que 10% d'une génération de praticiens, seul lieu de formation « au lit du malade » et qui ouvre aux positions de chef de clinique. L'obtention du médicat des hôpitaux permet l'accès aux postes de chefs de service, et la possibilité de recrutement pour une fonction de professeur agrégé, au sein de la faculté de médecine. Parmi ces derniers sont désignés les professeurs titulaires de chaires cliniques ou théoriques[67].

L'originalité de la faculté de médecine tient au fait que « la grande majorité des professeurs étant des hospitaliers, ils sont aussi des médecins libéraux aux revenus élevés, et non des universitaires fonctionnaires. Ils ne sont hospitaliers qu'à temps partiel, et leurs profits économiques viennent de la pratique libérale, d'où un ancrage de la faculté de médecine dans le monde libéral et sa domination par rapport au champ universitaire. Dans ces conditions l'élite médicale se préoccupe de la définition de l'image morale du médecin, fondée sur la capacité clinique, la relation individuelle attachée au secret professionnel et au dévouement, garants de l'attachement du patient "payant" à son médecin, et aux limites du groupe professionnel, garant de la protection des revenus »[68]. Les rapports de pouvoir entre médecins sont à comprendre, non seulement en termes de carrière, mais aussi en fonction d'une différenciation des institutions hospitalières. Aux hôpitaux généralistes, dont les plus prestigieux accueillent les chaires de médecine, dominés par les chefs de service, s'opposent les « hospices » et les hôpitaux spécialisés pour « chroniques » et « incurables »[69] où domine le pouvoir de l'administration.[70]

---

64 Ibid. « la génèse »…p.317

65 Ibid.

66 Faure (Olivier) *Histoire de la médecine (XIII-XX siècle),* Paris Anthropos, 1994, p. 233. « Il faut attendre 1941 pour que l'Hôpital soit ouvert à tous (…) administrateurs du bien des pauvres et médecins hospitaliers s'opposant farouchement à l'ouverture de l'hôpital public aux classes aisées, que la qualité croissante des soins y attire.»

67 Ibid.p.322.

68 Ibid. p.329.

69 Ibid. p.323.

70 Ibid.p323

Durant le XIXème siècle, la promotion d'un nouveau paradigme qui associe la maladie à son siège dans le corps, et la réorganisation des hôpitaux en fonction des pathologies « crée les conditions de l'émergence d'un regard clinique spécialisé par l'étude des populations regroupées, qui peut être converti en projet intellectuel »,[71] et est au principe de la construction des spécialités. La tendance à la spécialisation devient un des traits principaux de l'évolution du champ, dont l'encadrement juridique n'interviendra qu'après la seconde guerre mondiale

Parallèlement à la médecine anatomo-clinique, s'est développée une médecine au service de la société qui prend en charge la lutte contre les maladies épidémiques. Structurée à l'origine autour des institutions de l'hygiène, elle étend son objet à la gestion des problèmes sociaux : les maladies vénériennes, puis la tuberculose et la folie. La maladie y est alors considérée dans son rapport à l'environnement et comme source potentielle de désordre social. Fondée sur des lieux de relégations (le lazaret, les hôpitaux spéciaux puis, après la première guerre mondiale, les établissements pour tuberculeux, l'asile), la médecine sociale nécessite une intervention des pouvoirs publics, et des relations à l'autorité politique. Son caractère hybride fait intervenir un savoir médical contraint à prendre en compte les normes sociales, et intégrant l'objectif de protection de la société. La psychiatrie publique, va en devenir la réalisation la plus achevée et la plus importante. « Une différence de statut sépare les deux groupes [de médecins] qui recouvre une différence sociale majeure : les uns appartiennent à l'élite hospitalière, alors que les autres sont des fonctionnaires salariés à plein temps de l'État. »[72]

2/ La psychiatrie et ses enjeux

Les deux pôles de la psychiatrie

Au sein du processus multiforme des spécialisations, à partir de 1791, les Hôpitaux de Bicêtre pour les hommes et de la Salpêtrière pour les femmes, se trouvent réaffectés à l'accueil en différentes sections de la vieillesse, de la folie, de l'épilepsie et de l'imbécillité, auxquels viendra se joindre l'hystérie, lorsque celle-ci sera dissociée des maladies de l'appareil génital féminin et des maladies vénériennes. Le travail clinique, consiste en un classement qui sépare les « agités » des « tranquilles », en vue de faire respecter l'ordre institutionnel. Il se heurte « à l'échec répété de l'anatomie pathologique à objectiver la lésion, ce qui fait de la pathologie mentale une pathologie marginale ».[73] La classification nosographique, à l'image des sciences naturelles, fonctionne sur une description symptomatique, sans rapport avec l'étiologie, et comme transcription médicale des normes sociales. La fraction dominante des hospitalo-universitaires est attachée à l'existence d'une psychiatrie unitaire sous la tutelle des neurologues, garante d'une double clientèle : celle des maladies nerveuses et celle des maladies psychiques.

Inscrite dans les politiques d'assistance mises en place par les régimes qui succèdent à la Révolution, portée par l'alliance entre philanthropes et médecins, la loi sur les aliénés du 30 juin 1838 construit un nouvel espace institutionnel au sein du champ médical. Plutôt que d'ouvrir de nouveaux quartiers d'asiles dans les hôpitaux généraux, la loi de 1838 met en place un dispositif spécifique dans chaque département : un établissement spécial, l'asile d'aliénés, un statut d'exception pour le malade, celui de l'aliéné, « un mineur assisté »[74] et un corps unique de

71 Pinell (P.) « Champ médical et processus de spécialisation », ARSS n°156-157,2005

72 Pinell (P) « La genèse… op. cit. pp.312-333

73 Ibid.p.13

74 Castel (Robert), *L'ordre psychiatrique,* Paris, Les Editions de Minuit,2008, p.12 La loi de 1838 définit un code théorique(par exemple, au XIXè siècle, les nosographies classiques),une technologie d'intervention(par exemple le traitement moral), un dispositif institutionnel(par exemple l' asile), un corps de professionnels (par exemple les

médecins fonctionnaires, interdits d'exercer en libéral, nommés par la capitale et placés sous l'autorité des préfets. L'asile Sainte-Anne est le premier asile inauguré à Paris, en 1867, après l'adoption de la loi de 1838 et avant ceux qui formeront le réseau de le la région parisienne : Ville Évrard (1868), Perray-Vaucluse (1869), puis Villejuif (1884), Maison Blanche (1900) et Moiselles (1904).

La création des « hospices pour la folie » marque un tournant majeur de la prise en charge des fous, en ce qu'elle les sépare des autres malades, après que la Révolution les a différenciés des criminels en les confiant aux médecins, dans le but de réduire le désordre sans recours à l'incarcération. L'espace psychiatrique se retrouve donc divisé entre deux pôles, l'un dominant, le pôle historique, autonome, lié à la neurologie, qui maîtrise la reproduction professionnelle et l'accès au statut libéral, l'autre dominé, sous contrôle de l'État, les aliénistes du service public, exerçant dans des hôpitaux départementaux spécialisés, exclus des filières d'élite de la médecine somatique.

Recrutés à partir de 1888 par un concours spécifique qui devient national en 1902, les aliénistes accèdent au « médicat des asiles » dans une filière extérieure à la certification universitaire. Le décret du 2 février 1910 crée un statut des médecins des asiles, auquel les médecins des asiles privés sont assimilés en 1922, ce qui amène la création d'un corps unique. Le « Cadre » ainsi constitué, garantit le monopole des nominations à partir de 1938, y compris pour les chefs de service des hôpitaux généraux. Les postes sont attribués à l'ancienneté, ce qui fait des postes les plus éloignés des centres urbains, des postes de début de carrière. La mise en place d'un internat des hôpitaux psychiatriques, à l'image de l'internat de médecine, bien que moins prestigieux, constitue une élite interne et homogénéise le groupe. Les hôpitaux psychiatriques de la Seine auxquels on accède par un concours spécifique, deviennent des postes de couronnement de carrière, et bénéficient à ce titre d'une légitimité renforcée. « Le groupe des aliénistes opère dans la médecine une découpe originale, dont la spécificité se maintiendra jusqu'en 1968. Il réalise l'unité d'une formation homogène, décalée par rapport à l'enseignement des facultés, et d'un statut de fonctionnaire rattaché à une institution hospitalière. Cette situation est aussi différente de l'exercice privé de la médecine que de la carrière hospitalière des facultés. Elle est le creuset du «cadre» des médecins aliénistes (devenus médecins chefs des HP en 1937). Ses traits originaux [sont] la distance par rapport à l'université pour la formation, l'homogénéité et la spécificité du recrutement, le poids des traditions liées aux conditions de la pratique dans le milieu clos de l'asile, et le statut, longtemps unique en médecine, de fonctionnaires à plein temps, directement nommés par le pouvoir central.»[75] En contrepartie de cette position déqualifiée, le médecin-chef possède en plus de l'autorité médicale, une autorité administrative et juridique sur l'ensemble des malades et du personnel. Seul maître dans son service, il dispose d'un pouvoir de négociation avec les autorités locales ou étatiques, et se considère comme légitime dans la définition de l'organisation de la prise en charge des malades.

Le groupe des psychiatres-aliénistes élabore une démarche clinique intégrant un système de valeur qui tend à inverser les stigmates : médecins de l'homme global et non de l'organe, une thérapeutique fondée sur la relation et sur un questionnement sur sa propre névrose, qui transgresse la distance traditionnelle que le savoir institue entre le médecin et le malade. En marge de la hiérarchie hospitalo-universitaire, critique par rapport au savoir objectivant le malade mental et questionnant sa propre névrose, le groupe professionnel réinterroge les limites du normal et du pathologique.

---

médecins-chefs), un statut de l'usager (par exemple l'aliéné défini comme mineur assisté).

75 Castel (Robert) *«L'ordre psychiatrique. L'âge d'or de l'aliénisme.*» Paris, Editions de Minuit, (Le sens commun), 2008, p.106.

La carrière de la psychiatrie publique se résume à l'assistanat ou à la position de médecin chef, position sous rémunérée par rapport au monde hospitalier. Contre les valeurs dominantes du champ médical : la science bio-médicale et les signes de la réussite économique (la chirurgie et la cardiologie sont les spécialités nobles), le choix de la psychiatrie publique, espace dominé de la médecine, se légitime par le désintéressement et peut constituer un débouché pour des acteurs peu dotés en capital économique. La distinction se fonde sur un investissement dans la culture (la littérature, la philosophie, les arts, les sciences humaines) et sur un intérêt pour le monde social.

Les luttes de représentations concernant la maladie

Entre la deuxième partie du XIXème siècle et la première guerre mondiale, le développement dans l'espace scientifique des sciences expérimentales, biologiques (Claude Bernard et Pasteur) et chimiques, sort progressivement la médecine clinique de ses impasses descriptives, et l'ouvre à la compréhension des causes de la maladie, et aux applications thérapeutiques par la découverte de produits médicalement utiles, légitimant le caractère scientifique d'une médecine moderne, qui ne deviendra réellement soignante, qu'après la découverte des antibiotiques en 1945.

« La psychiatrie commence à élaborer une approche clinique des maladies du système nerveux, qui trouvera dans les populations de personnes âgées un terrain d'études riche par la variété des cas. Charcot, médecin-chef de la Salpétrière, réorganisera l'hospice en faisant évacuer les vieux valides à l'hospice du Vésinet, pour ne garder que les patients présentant des maladies neurologiques. L'hospice de la Salpétrière deviendra ultérieurement un hôpital. Mais si « Antoine Bayle parvient à individualiser "avec la paralysie générale" une forme particulière de folie, liée à une inflammation chronique des méninges, la maladie qu'il décrit reste unique en son genre »[76]. Pour les autres, la question de l'origine de la maladie mentale est l'objet d'un débat sur l'origine de la pathologie : lésion cérébrale non encore observable, dérèglement fonctionnel du système neveux ou origine psychogénétique. De ce fait, « la psychiatrie mêle des conceptions indissociablement médicales et philosophiques, engageant des croyances dans « la nature humaine » et le monde social, objet de luttes acharnées pour la définition de la discipline »,[77] qui constitue un des enjeux majeurs du champ, entre pôle dominant des hospitalo-universitaires et pôle dominé de la médecine des asiles. Ces affrontements ont leur traduction, dans des représentations de la folie qui fondent des approches pratiques antagonistes, à l'image de ce qui distingue les deux fondateurs Pinel et Esquirol, entre une folie partie intégrante de l'histoire humaine, une folie à écouter, et une folie clivée par rapport au normal, une folie à administrer.

« Pinel fait partie de la dernière génération des philosophes des Lumières, celle des idéologues. Il participe avec enthousiasme à l'effervescence de 1789, fréquente Condorcet, les Girondins et le salon de Madame Helvétius, et passe au modérantisme à l'époque de la Terreur ».[78]Nommé médecin- chef de Bicètre par la Convention, il rencontre l'infirmier Pussin et désentrave les fous. Pour lui, la folie est un dérangement des facultés cérébrales, dont les passions et les excès sont les causes principales. L'aliénation n'est jamais complète : « Tout sujet qui entre dans la folie conserve en lui un reste de raison, qui marque sa distance avec l'aliénation, et qui est susceptible de perfectibilité (…) L'asile pinélien fonctionne comme un centre de rééducation, où la soumission à l'autorité est le premier pas vers une curabilité. (…) Pinel est à l'écoute d'un homme qui lui ressemble. Il est du côté du rêve des Montagnards exprimé par Barrère en l'an II[79] selon

76 Ibid.p.13.

77 Pinell (P.) « La normalisation de la psychiatrie française », Regards sociologiques, n°29,2004, p3.

78 Roudinesco (E), Théroigne de Méricourt . Une femme mélancolique sous la Révolution », Paris, Albin Michel, 2010, p.214.

79 Barrère : discours devant la Convention 23 Messidor an II : «Doit-il y avoir une partie de l'humanité qui soit en souffrance? [..]Mettez donc au-dessus de la porte des asiles, des inscriptions qui annoncent leur disparition prochaine.

lequel, l'asile suppose la fin de l'asile, dans la mesure où la Révolution réussie doit entraîner l'abolition du malheur des hommes et l'éradication de la folie, utopie révolutionnaire dans la lignée de laquelle se situeront la théorie freudienne, le désaliénisme et l'antipsychiatrie.

À contrario, « Esquirol appartient à la génération plus tardive. Il ne garde de la Révolution que les mauvais souvenirs de la Terreur et des troubles du Directoire (...) Son frère aîné, royaliste convaincu, est condamné puis exécuté en Thermidor (...) Esquirol est déjà un psychiatre « moderne », un législateur du XIXème siècle, un fonctionnaire des institutions de la science. C'est lui l'organisateur de la loi de 1838 sur l'internement des aliénés. L'asile devient une fin en soi, « le paradis immuable de la folie administrée, [sous] la toute-puissance du regard médical (…) Il enferme le sujet dans un pur déterminisme de l'aliénation : sociale d'un côté, puisque toute tentative de changer l'ordre établi devient symptôme d'égarement, asilaire de l'autre, puisque tout espoir de curabilité morale semble voué à l'échec.»[80]

Contrainte par ces visions contradictoires, la psychiatrie oscille « entre deux modèles : un schème organiciste supposant une liaison localisée, à l'origine de la maladie, et une nosographie morale et sociale des symptômes du désordre, renvoyant à une psychopathologie des passions, et à un terrain social pathogène. »[81] « L'humiliation de la défaite de 70, la peur de la Commune, jouent un rôle essentiel dans l'avènement de la notion de dégénérescence au rang de concept politique »[82] confortant une sorte de darwinisme social, qui cohabite parfaitement avec l'internement sans limitation de fous incurables. Le combat contre la notion d'hérédité-dégénérescence va être le premier ciment du groupe hétérodoxe des aliénistes, pour lesquels la psychanalyse qui se diffuse à la fois, par le biais de la création de la Société Psychanalytique de Paris en 1925, et par les milieux de l'avant-garde littéraire (Gide, Breton) va devenir une ressource, en offrant une conception de la maladie mentale fondée sur des conflits psychiques, et au fondement d'une position thérapeutique.

Dernier espace anatomo-clinique, alors que l'ensemble du champ médical se renouvelle par l'apport des sciences du vivant, la neuropsychiatrie s'est constituée, parmi les premières, un espace spécialisé dominé par les neurologues. Mais c'est au prix de l'organisation d'un sous-champ, destiné à gérer pour l'essentiel la population non productive, et potentiellement dangereuse des fous, sur l'ensemble du territoire national. La conséquence en est la constitution d'un nouveau groupe d'acteurs, unifiés par leur formation spécifique, par leur statut de fonctionnaire, et par une forte sociabilité. Ils constituent en leur sein une élite, porteuse d'aspirations à l'autonomie, à la valorisation de leur statut, à l'amélioration des conditions de prise en charge des malades, et au renouvellement théorique. Contre la domination de l'organogénèse, la psychanalyse apparaît comme une ressource spécifique pour théoriser les phénomènes psychiques.

Encore faut-il que celle-ci gagne sa légitimité scientifique. Bien qu'élaborée par un médecin viennois, la psychanalyse, avec l'inconscient au fondement de la psychogénèse des troubles, le délire qui prend sens dans l'histoire du malade, la proximité psychique du malade et du thérapeute et la thérapie par la parole, présente toutes les caractéristiques d'une hérésie médicale, de ce fait elle est contrainte à se constituer un espace autonome, cependant dépendant pour sa diffusion, de la psychiatrie.

Car si, la Révolution finie, nous avons encore des malheureux parmi nous, nos travaux révolutionnaires auront été vains. » Ibid.p.228.

80 Ibid. p229- 230.

81 Castel (R.) op. cit. p. 117.

82 Muel- Dreyfus (F.) *Vichy et l'éternel féminin, Paris,* Seuil, 1996, p.293.

Ainsi tout se passe comme si l'internat de psychiatrie, sorte d'École Normale « dans le Supérieur», avait fonction de former une élite médicale légitime dominée, chargée d'encadrer les couches populaires de malades et d'infirmiers, dans une homologie structurale avec la position de cadre communiste. Comme le sera la figure de « l'intellectuel organique »[83], les aliénistes appartiennent à cette famille « d'intermédiaires culturels spécialisés dans la gestion de l'encadrement des profanes, où ils côtoient d'autres figures, auxquelles elle est moins fréquemment associée, celle du prêtre rural et de l'instituteur. Tous ont en commun de détenir leur autorité des savoirs produits dans le champ intellectuel, tous dépendent de d'institution d'encadrement, de formation et de "gestion" des classes dominées, tous partagent le privilège d'avoir été élus par leur institution pour la servir, et d'avoir souvent vécu cette reconnaissance comme vocation ».[84] Durant l'entre-deux guerres, l'émergence d'un groupe d'élite hétérodoxe, et la création d'un accueil ouvert des malades, à l'hôpital Henri Roussel, créent les conditions de possibilité d'une mise en cause du système psychiatrique. Plusieurs grandes figures vont dominer l'espace public de la psychiatrie, et construire une position d'engagement professionnel réformateur. C'est de ce terreau, qu'émergera la petite minorité de psychiatres engagés en communisme.

Le système psychiatrique mis en place par la loi de 1838 touche à ses limites et est traversé par une double crise : celle de son organisation, caractérisée par l'inhumanité des conditions de l'enfermement asilaire, et par l'alternative que constitue l'expérimentation de pratiques extra-muros ; celle de son « savoir » et dont les classifications descriptives et normalisatrices, sont ébranlées par une série de théories nouvelles, notamment l'organo-dynamisme et la psychanalyse.

3/ Les années 1930

Les années 1930 sont le moment d'une montée des affrontements dans le monde social où interagissent : une crise économique liées aux inégalités de développement du monde capitaliste, marqué par la fragilisation des classes rurales et des classes moyennes et la montée des revendications ouvrières, l'affrontement entre la laïcisation républicaine et la résistance de l'église et des courants cléricaux, et au plan international la lutte entre bolchevisme et fascisme.

Les luttes du champ médical

La faculté de médecine de Paris qui produisait 200 docteurs en 1916 en produit 2065 en 1935, ce « qui se heurte aux limites de la solvabilité des malades, dans une société encore largement rurale, majoritairement pauvre, et inégalement pénétrée par la circulation monétaire ».[85] « L'ancienne théorie des humeurs est abandonné au profit d'une nouvelle approche localisant la maladie dans le corps au niveau de la lésion tissulaire (…) Cette nouvelle approche anatomo-clinique commune à la médecine et à la chirurgie ouvre une période nouvelle dont la tendance à la spécialisation devient un des traits principaux ».[86] Se réalisant sans encadrement par l'État, à la veille de la seconde guerre mondiale, le rapport des force entre spécialiste et généralistes bascule au profit des premiers »[87] exacerbant la concurrence économique entre une médecine moderne et scientifique et la médecine généraliste. Parallèlement, la législation sur les assurances

83 La formule est d'Antonio Gramcsi qui considère que tout groupe social secrète de façon organique, ses propres intellectuels.

84 Pudal (B.) *Prendre Parti* op.cit, p. 16-17.

85 Faure (O.) *Histoire sociale de la médecine (XVIII-XXème*), Paris, Anthropos, 1994, p.101.

86 Pinell (P.) « Champ médical et processus de spécialisation » ARSS n°156-157, 2005.p.9

87 Pinell (P.) « Champ médical et processus de spécialisation » ARSS n°156-157, 2005.p.9.

sociales[88] et le développement d'institutions d'hygiène publique (maladies infectieuses, loi sur les aliénés) ouvrent un marché concurrentiel. La figure traditionnelle du médecin de famille, notable provincial, issu d'une lignée médicale et garant d'une éducation familiale traditionnaliste, se trouve fragilisée. Une intense polémique se développe dans le monde médical, à l'origine de la montée de la revendication de la création d'un « Ordre » désigné par la profession, obligatoire pour tous, dont l'objectif est la lutte « contre la pléthore » et la formation d'un contre-pouvoir face à l'État. « Les médecins qui écrivent sur la crise de la médecine dans les années 30 voient la cause de « cette pléthore » dans l'abaissement des barrières au seuil de l'enseignement secondaire, à l'afflux d'un contingent féminin auquel les conditions d'après-guerre ne permettent plus de se consacrer à sa tâche primordiale, le foyer domestique, et l'intrusion d'une foule d'étrangers, trop souvent indésirables, attirés par le mirage des facilités de la vie en France et les complicités occultes du pouvoir ».[89] L'Action française y trouve un terrain de mobilisation et développe des actions « musclées » : « Dès 1931 un tract est publié par les étudiants de l'Action française, alertant sur la proportion de « médecins étrangers et juifs ». Une série d'articles est consacrée en septembre 1934 à « la médecine française et les métèques ».[90] « Au début de 1935, les étudiants en médecine de Montpellier lancent un mouvement de grève qui fait tache d'huile (…) et est ponctué de manifestations violentes, au cours desquelles des étudiants étrangers sont molestés. »[91]

La biologisation du corps social et la médecine comme science politique

Cette remise en question des formes de hiérarchies et du mode de reproduction du corps médical s'inscrit dans une situation de crise économique et politique,[92] au sein de laquelle « le discours biologique et médical sur les pathologies sociales atteindra une très vaste audience, dépassant largement les milieux professionnels pour devenir un élément ordinaire du discours politique et de la culture de crise. »[93] La légitimation des « inégalités naturelles », du don, de la transmission héréditaire, et un « familialisme spécialiste d'une science de l'éducation revisitée par les théoriciens de l'enseignement libre »,[94] garant d'un monde qui se sent menacé, se déploient. « Ainsi le déterminisme biologique, qui nourrit le nationalisme barrésien au moment de l'affaire Dreyfus, renait inchangé dans ce moment de crise politique et sociale où resurgit, comme aux lendemains de la commune, la théorie de la dégénérescence porteuse d'une vision biologique du monde social. »[95]

L'émergence d'une élite aliéniste contestatrice

La transformation morphologique du champ bénéficie à la psychiatrie publique. Le faible prestige des aliénistes avait eu pour conséquence le vieillissement du corps, une grande partie des internes

---

88 La législation sur les assurances sociales adoptée en 1928 et en 1930) prévoit l'obligation d'une inscription et de cotisation, et aménage un financement et une gestion paritaire entre ouvriers. Faure (O.) Histoire sociale de la médecine op.cit. p.198.

89 Muel-Dreyfus (Francine), *Vichy et l'éternel féminin*, Paris, Le Seuil, 1996, p.304.

90 Ibid.pp.305-306.

91 Ibid.

92 Borne (D.) Dubief (H.) La crise des années 30(1929-1938). Nouvelle histoire contemporaine de la France, Paris, Le seuil, 1989.

93 Muel-Dreyfus (F.) « La rééducation de la sociologie sous le régime de Vichy » in Heilbron(J.) Lenoir(R.) Sapiro (G.)Pour une histoire des sciences sociales, Fayard, 2004.

94 Muel-Dreyfus op.cit. p.108

95 Muel-Dreyfus (Francine) « La rééducation de la sociologie sous le régime de Vichy », in Heilbron (J ;) Lenoir (R.) Sapiro (G.), *Pour une histoire des sciences sociales,* Paris, Arthème Fayard, 2004,p. 120.

en psychiatrie abandonnant la carrière, pour une pratique en cabinet, plus rémunératrice et plus considérée. À partir des années1930, le phénomène s'inverse. Elle permet le rajeunissement du Cadre, l'élévation du niveau du concours, et le maintien dans la carrière de 86% des reçus à l'internat. Sous l'impulsion d'Henri Ey, à partir de 1932, *L'Evolution psychiatrique*[96] « va être l'instrument de la promotion d'un courant critique, et un lieu d'accueil de la théorie freudienne ». Celle-ci se diffuse, par ailleurs, dans le champ de l'avant-garde littéraire, par le surréalisme. Dans un article de 1948 Henri Ey expliquera « que c'est à travers le surréalisme, et non dans la littérature médicale qu'il a découvert l'importance du freudisme. »[97] Dans une « lettre aux médecins chefs des asiles de fous », inspirée par Antonin Artaud et rédigée par Robert Desnos, « les asiles sont comparés à la caserne, au bagne et à la prison, et les auteurs revendiquent le droit de tous à l'acte individuel, antisocial par excellence.»[98]

Spécialiste, sélectionnés par concours, fonctionnaires sous l'autorité du préfet, revendiquant des « services ouverts », impliqués dans les courants intellectuels iconoclastes du surréalisme, l'élite des psychiatres publics se situe dans le pôle opposé de l'espace médical.

L'entrée dans le jeu d'un groupe d'acteurs nourris de théories nouvelles du psychisme (la phénoménologie, la psychanalyse) et de culture d'avant-garde, revendiquant une identité de soignant, et révoltés par les conditions d'internement des malades, remet en cause la subordination structurale du pôle aliéniste de la médecine mentale. Elle crée les conditions d'émergence d'une élite psychiatrique et d'un pôle contestataire au cœur de l'hôpital Sainte-Anne, lieu de formation des internes. En effet, depuis la création de la première Chaire de clinique des maladies mentales en 1877 et son rattachement à Sainte-Anne, l'asile parisien occupe une position importante dans la reproduction du corps des psychiatres parisiens tout en bénéficiant de la légitimité scientifique que lui confèrent ses liens (via cette Chaire) avec la faculté de médecine. À partir de 1922, à l'initiative d'Edouard Toulouse, et avec le soutien financier du Conseil de Paris, s'y crée une structure innovante, le premier service libre « ouvert aux psychopathes légers », le Centre de Prophylaxie du département de la Seine. Renommé Hôpital Henri-Rousselle en 1926, il est redéfini comme « un service d'observation des malades psychopathes ne nécessitant pas de séquestration, un dispensaire de traitement des malades en cure ambulatoire, complété par un service social et un laboratoire de psychologie expérimentale ». Il devient un foyer actif de recherche et d'expérimentation, et un lieu de rayonnement intellectuel de la psychiatrie, où se rencontrent psychologues expérimentaux,[99] psychiatres phénoménologues,[100] et psychanalystes.[101] Sainte-Anne est aussi le siège de l'Infirmerie Spéciale de la Préfecture de Police de Paris, chargé de la rétention provisoire en vue d'un diagnostic, de tous ceux qui ont troublé l'ordre public du département de la Seine, formidable lieu d'observation clinique, dominé par la figure de Gaétan de Clérambault. C'est dans ce lieu de bouillonnement intellectuel et d'échanges entre recherche et clinique, que le temps d'un internat, entre 1930 et 1935 émerge du groupe des psychiatres en formation, une série d'acteurs hors norme.

Ils sont tous nés au début du siècle : Henri Ey (1900), Jacques Lacan (1901), Pierre Mâle(1900), Daniel Lagache (1903), Louis Le Guillant (1900). Deux maîtres balisent leur espace : Georges Dumas, titulaire de la chaire de psychopathologie de la Sorbonne, chef du laboratoire de

96 L'association fondée par Edouard Toulouse et par les futurs fondateurs de la Société de Psychanalyse de Paris en 1925, publie dans sa revue trimestrielle *L'Evolution psychiatrique* des articles originaux, ouverts à l'ensemble des courants de la pensée psychiatrique et philosophique, de la recherche clinique, et de la réflexion critique qui se développe dans son champ propre comme dans les disciplines voisines.

97 Roudinesco (E.) *Histoire de la psychanalyse en France* (tome 2).Seuil (éd. 1986),p. 24. et 26.

98 Ibid.

99 Ohayon (A.) op. cit. p.35. Jean-Marie Lahy, Jean-Marie Laugier.

100 Ibid. Eugène Minkovski.

101 Henri Codet, Paul Schift, Jacques Lacan, Pierre Mâle, Daniel Lagache.

psychologie de la clinique des maladies mentales, médecin et philosophe, perpétuant la tradition psychiatrique française, redoutable adversaire de la psychanalyse,[102] grand clinicien qui, à l'amphithéâtre de Sainte-Anne, effectue chaque dimanche des présentations de malades où se pressent étudiants en philosophie et internes en psychiatrie »,[103] et Henri Claude, titulaire de la Chaire clinique des maladies mentales, importateur du courant dynamique allemand, qui gère sa rivalité avec Dumas en se faisant le protecteur officiel de la psychanalyse, et ouvre une consultation qui regroupe les psychanalystes[104]. Ces figures nouvelles de l'aliénisme vont cultiver le dialogue avec les avant gardes intellectuelles.

Henri Ey appartient à une famille catholique de viticulteurs catalans qui compte sept médecins et un aïeul avocat. Il fait ses études secondaires chez les dominicains, et débute ses études de médecine à Toulouse. Docteur en médecine en 1926, il est interne des hôpitaux psychiatriques de la Seine de 1928 à 1933, chef de clinique du professeur Claude en 1931.

Daniel Lagache est issu d'une famille bourgeoise picarde. Son père est avocat à la cour d'appel de Paris. Il entre à l'ENS en 1924 dans la promotion Aron, Nizan, Sartre et Canguilhem, et est agrégé de philosophie en 1938. Interne à Sainte-Anne de 1931 à 1936, il suit les cours de Dumas, et de Janet au collège de France, devient chef de clinique de Claude en 1937. Après une analyse avec Lowenstoein, il devient membre de la Société Psychanalytique de Paris en 1937. Grand ami de Wallon (lui aussi agrégé de philosophie et médecin), il souhaite intégrer la psychanalyse à la psychologie.

Pierre Mâle est fils d'un académicien, historien d'art. Élève du lycée Henri-IV, il s'engage après son baccalauréat dans des études de médecine. Externe chez le professeur Claude, puis interne des hôpitaux psychiatriques en 1926, il engage une analyse avec Lowenstein, puis avec Marie Bonaparte, et devient, lui aussi membre de la SPP en 1932. Il participe à la naissance de la neuropsychiatrie infantile auprès du Professeur Heuyer, titulaire de la chaire de neuropsychiatrie infantile créée en 1926 aux Enfants-malades. En 1948, médecin à l'hôpital Henri-Rousselle il y ouvre la première consultation de guidance infantile.

Jacques Lacan est issu d'une famille catholique de commerçants aisés de l'Orléanais. Il suit des études secondaires au collège Stanislas, puis des études de médecine. Entre 1927 et 1931 il réalise le parcours classique de la neurologie à la psychiatrie, devient chef de clinique de Claude, assistant à l'Infirmerie Spéciale de la Préfecture de Police de Clérambault et d'Heuyer, puis rejoint pour deux ans Henri Rousselle. Il fait ensuite un stage à la clinique du Burghôzli, dépendant de la chaire de Zurich interne en 1932 quand Jung et Bleuler inventaient une nouvelle appréhension de la folie, fondée sur l'écoute de la parole du malade.[105]

Au sein de l'élite bourgeoise et intellectuelle de Sainte-Anne, les origines de Louis Le Guillant dénotent. Fils d'une institutrice et d'un père marchand de tissus, il est un pur produit de la promotion scolaire des élites républicaines. En 1918 il engage des études de médecine et de sciences naturelles à Rennes. Externe des hôpitaux de Paris en 1921, interne des hôpitaux psychiatriques de la Seine, en 1926 à Ville-Évrard, il est médecin de l'Infirmerie Spéciale de la Préfecture de Police en 1928, devient le chef de clinique de Georges Heuyer aux Enfants-Malades

---

102 Lors d'une confrontation avec Laforgue que Dumas a invité et qu'il ridiculise, un jeune étudiant de philosophie défendra vigoureusement Freud : il s'appelle Georges Politzer.

103 Roudinesco (E) Jacques Lacan. Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée. Paris, Fayard, 1993, p.43.

104 Angelo Hesnard, Eugénie Sokolnika, Henri Codet, Adrien Borel.

105 D'après E.Roudinesco : Jacques Lacan, esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée. Fayard, 1993, pp.37-38.

en 1929, puis celui de Claude à Sainte-Anne.[106] Son lien privilégié avec Heuyer, qui déterminera une part notable de sa carrière, n'est pas sans rapport avec le parcours social de celui-ci[107].

Chef de clinique de deux grands patrons, Louis Le Guillant a tout pour entrer dans l'élite hospitalo-universitaire. En passant le concours des médecins des hôpitaux psychiatriques de la Seine – où il est reçu premier – il renonce aux profits symboliques de l'excellence médicale et aux profits économique de la carrière privée, pour une médecine des pauvres, et retrouve la vocation du service public de sa mère. La « distance aristocratique »[108] qui le caractérise, soulignée à mainte reprises par Henri Ey, témoigne peut-être de la distance sociale ressentie au sein du groupe. Formé dans l'entre-deux-guerres, il possède les caractéristiques des intellectuels décrits par Isabelle Gouarné : « Promus par l'action volontariste de la IIIème République, position qui favorise l'ouverture sur le social. Une formation mêlant étroitement théorie et pratique, plus ou moins portée sur la réflexion philosophique ou littéraire, disposée à un rapport intellectualisé à la politique qu'ils trouvent dans le marxisme, rejetant les cloisonnements disciplinaires entre science et humanité, des gens de passage entre fermeture et ésotérisme du travail scientifique, et histoire et philosophie».[109] Cette position d'ascension sociale adossée au capital scolaire se conjugue avec une volonté acharnée d'asseoir la psychopathologie et chacune de ses interventions théoriques sur des données scientifiques, au principe d'une distance persistante à l'égard de la psychanalyse. Nommé à 25 ans médecin-chef de l'hôpital psychiatrique de La Charité-sur-Loire « ce premier » dans le groupe dominé de la psychiatrie publique, négociera sa fidélité aux origines par son intérêt pour les plus faibles (les enfants, les bonnes, les cheminots) et pour des disciplines émergentes : la neuro psychiatrie infantile, la psychopathologie du travail.

Ces jeunes gens constituent « à la cantine de la salle de garde de Sainte-Anne, une aristocratie de candidats au clinicat. Ils prenaient leurs repas à la petite table animée par Henri Ey, où l'on employait le vocabulaire élégant de la phénoménologie, en regardant avec mépris le vieil organicisme d' Édouard Toulouse. La jeune génération rêvait de Révolution d'Octobre, se réclamait de surréalisme et se voulait absolument moderne.»[110] L'élite du groupe des internes de Sainte-Anne des années 30, pourvu d'un capital social et d'un capital culturel largement plus élevé que celui de ses prédécesseurs, se forme dans l'opposition à l'élite traditionnelle, à l'intersection de l'Assistance Publique et de l'asile, dans un espace où la porosité entre espace intellectuel et espace médical est grande. Ils y côtoient les représentants de la psychologie scientifique formée d'une longue tradition d'agrégés de philosophie devenus médecins (Janet, Ribot, Wallon, Blondel).

---

106 Quelle psychiatrie pour notre temps ? Travaux et écrits de Louis Le Guillant, Toulouse, Eres, 1984.

107 G.Heuyer (1884-1977) Fils d'un père vétérinaire qui meurt alors qu'il a18 mois, il connaît la pauvreté, et ne fera ses études de médecine que grâce au soutien de son frère médecin militaire. Il construit sa carrière sur l'investissement dans un espace médical à faible valeur sociale : l'enfance arriérée, délinquante .Sans renoncer au constitutionnalisme dominant, il a cherché à s'appuyer sur les tendances nouvelles de la psychologie de l'enfant et de la psychanalyse pour légitimer sa position. Fondateur de la neuro-psychiatrie infantile, il devient titulaire de la chaire qui institutionnalise la discipline, sans être professeur agrégé, mais devenu le personnage incontournable de la psychiatrie de l'enfant. D'après Ohayon (A.) Psychologie et psychanalyse en France, Paris, La Découverte, 2006, p.177

108 « C'est que l'élégante silhouette de son personnage, parfois la superbe désinvolture de son jugement, toujours le raffinement et les nuances de sa dialectique relationnelle, ce rien de souveraineté qui était comme un trait aristocratique de son caractère, ce style brillant de sa manière souvent exquise de paraître, n'étaient que les remous et les reflets d'une flamme intérieure qui n'a jamais cessé d'être brûlante et de brûler. »Extrait de l'allocution de H.Ey aux obsèques de L.Le Guillant (10 février 1968).

109 Gouarne (I) Philosoviétisme et rationalisme moderne. L'introduction du marxisme en France thèse de sociologie, Université de Nantes, 2010.

110 Roudinesco (Elisabeth) *Jacques Lacan* op.cit. p.38.

Ils sont rejoints par la génération suivante d'apprentis-psychiatres, de dix ans plus jeunes, qui va intégrer l'internat de Sainte-Anne à l'orée de la seconde guerre mondiale. Ils se nomment Paul Sivadon, Georges Daumezon, Henri Duchène, Lucien Bonnafé, Sven Follin, Paul Bernard, Hubert Mignot et Julian de Ajuriaguerra et vont constituer le noyau du groupe des réformateurs. Leur position d'outsiders les amène à chercher des terrains inexplorés, comme la psychiatrie infantile, et pour certains, à radicaliser la critique professionnelle et à politiser les enjeux du champ professionnel.

Ce pôle d'excellence, qui associe capital clinique, capital culturel associé au surréalisme et de la philosophie, et psychanalyse, revendique le droit de définir lui-même les principes de sa légitimité et de les imposer. Ce mouvement induit la valorisation de positions hétérodoxes, et une prise de rôle professionnel comme forme d'engagement. Ils contestent l'asile et l'enfermement. Ils affirment la curabilité de la folie par la thérapeutique relationnelle, privilégient la psychogénèse, et réinscrivent la pathologie mentale dans le parcours humain. La phénoménologie leur permet d'inscrire la maladie dans un système de réseaux relationnels, et non dans la constitution individuelle, et la psychanalyse rompt avec la distance médicale au patient pour interroger la névrose du médecin et donner sens au symptôme.

Les dernières années de l'entre-deux guerres sont un moment de remodelage symbolique du système existant, et de définition d'un nouveau rôle professionnel, dont l'objectif thérapeutique est privilégié contre le rôle jusque-là dominant de maintien de l'ordre. L'autonomie relative du champ de la psychiatrie publique dans le champ médical va être l'enjeu des luttes à venir.

Dans ce climat subversif, l'affrontement avec le courant libéral, clérical et familialiste en fait un groupe réceptif à l'image d'une médecine de service public, au service de tous et délié de la compétition économique que porte l'image de la révolution bolchevique. Le Front Populaire constitue un premier débouché concret aux aspirations du groupe d'élite, et l'émergence d'une position intellectuelle marxiste, va constituer un pôle d'attraction pour les entrants les plus radicaux, en prolongeant leurs questionnements.

Le surréalisme comme vecteur de politisation

Doublement dominés dans le champ médical et dans l'espace spécialisé, ces entrants dans le champ vont se constituer des formes de capital hors le champ médical, le Surréalisme et la Révolution. La conférence que prononce Henri Ey en 1948 devant les membres de l'association de *l'Évolution psychiatrique*[111] sous le titre : « La psychiatrie devant le surréalisme » décrit longuement cette rencontre, et le sens que lui donnait le groupe des professionnels. Ey entend rendre compte du « drame de la rencontre entre cette nouvelle forme d'art à la séduction tyrannique et invincible » et la psychiatrie, tout en prenant garde de ne pas y perdre son identité, afin que « la psychiatrie ne chavire et ne risque de s'y engloutir ».[112] L'esthétique surréaliste c'est « ériger en règle d'or la spontanéité et non la construction (…) c'est la liberté, non la discipline (…) un moyen de connaissance de continents non explorés : l'inconscient, le merveilleux, le rêve, la folie les états hallucinatoires (…) l'envers du décor logique [113](…) c'est une position de contre-pied « révolutionnaire » subversive, par des attitudes farouchement agressives, en un sens des tabous négatifs ». Les moyens en sont « la libération de l'automatisme de

111 Publiée par la revue *L'Evolution psychiatrique* dans un numéro exceptionnel, la conférence est aussi l'objet d'un tiré à part, inscrit dans la Bibliothèque neuropsychiatrique de langue française. Paris, Ed. Centre d'éditions psychiatriques en 1948.

112 Ibid. p.5.

113 Ibid p .8.

l'inconscient » et « l'humour noir » autour de tout ce qui est jeu simulacre, fantaisie ou sarcasme, cette « semi-réalité » qui ramène au plus profond du sens tragique de la vie (…) L'attitude surréaliste, se révèle comme une mystique de l'angoisse ». Sont cités Éluard : « La guerre de la liberté doit être menée avec colère » et Aragon : « Il n'est pas de révolution totale, il n'est de révolution que perpétuelle, vie véritable comme l'amour, éblouissante à chaque instant. Il n'est pas d'ordre révolutionnaire, il n'est que désordre et folie… »[114] S'appuyant sur une observation largement documentée d'une séries de « productions esthétiques et psychopathologiques », Ey après une vibrante « mise en évidence de ce qu'il y a de profondément identique dans toute production esthétique, et notamment dans celle du surréalisme et de la folie »,[115] prend garde à maintenir la spécificité de son objet professionnel, et à définir « les différences structurales qui séparent l'art et la folie ». Chez les surréalistes, il y a « une apparence de folie, c'est à dire une libre-folie, c'est-à-dire une absence de folie ». Leur production esthétique est liée à une intention de l'auteur, dont elle se détache ensuite. Alors que la production des psychotiques n'est qu'une expression pulsionnelle, prise « dans le gelée du délire », sans distance et sans représentation, parce que la folie est atteinte de la liberté et impuissance.

Cette sacralisation de la folie par l'art attaque les hiérarchies disciplinaires de l'univers médical, et valorise sans limite toutes les formes de révolte. La révolution esthétique, anticonformiste, contre les cadres de pensée dominants, produit des catégories de pensée qui rejoignent celles du politique. L'effervescence intellectuelle qui lie poésie et folie, la position de rejet des élites dominantes, et la polysémie de la notion de révolution qui politise le questionnement psychiatrique, marque profondément l'élite professionnelle constitué dans les années 30. Elle fabrique un « habitus » commun qui va transcender les oppositions, les rivalités, et les conflits durant plusieurs décennies, au profit de la reconnaissance d'une spécialité du psychisme et de l'humanisation de « l'assistance psychiatrique ».[116]

II : ENJEUX PSYCHIATRIQUES DANS L'ESPACE COMMUNISTE DE L'ÉPOQUE

Durant les années 20 émerge sur la scène politique nationale, un parti communiste fondé sur la promotion d'élites ouvrières dans le jeu politique. Après le massacre humain de la première guerre mondiale, les années 20 ont été une période de perte de crédibilité des élites, de démobilisation culturelle, de crise de légitimité de l'ordre social. Dans un tel contexte, le Parti communiste naissant, et sa référence fondatrice la Révolution bolchevique, apparaît hors des compromissions politiques, porteur d'un projet de transformation sociale et en capacité de promouvoir des élites nouvelles. Le processus de convergence entre avant-garde culturelle et avant-garde-politique, en œuvre à la fin du XIXème siècle vers le parti socialiste, s'accélère et s'oriente vers le parti communiste, comme en témoigne l'adhésion du groupe surréaliste au parti communiste en 1927. Il va aboutir à la constitution d'une position « d'intellectuel engagé », fondée sur une relecture du marxisme, et se présentant comme « le rationalisme moderne ».

114 Ibid.p.19.

115 Ibid. p.46.

116 Pour reprendre la formulation de l'époque.

1/ Le rationalisme moderne : une nouvelle façon d'être un intellectuel

Un groupe d'intellectuels « soucieux d'articuler engagement politique et travail scientifique »[117] rompt avec l'apolitisme traditionnel du monde universitaire, s'engage dans la construction d'une position intellectuelle marxiste, que concrétisent une série d'initiatives (organisation du Cercle de la Russie neuve, création de la revue *La Pensée*) qui les conduisent à se rapprocher du Parti Communiste Français. « En rupture avec la pensée scolastique, contestant les élites dominantes, ils inaugurent des pratiques nouvelles de recherche, collectives et ouvertes aux non savants ». Ils inventent ainsi « une nouvelle façon d'être intellectuel » et une position théorique originale qu'ils définissent comme « le rationalisme moderne»[118]. Le refus de la domination bourgeoise, le capitalisme et le fascisme étant identifiés à la décadence intellectuelle et au nationalisme, l'évaluation critique des savoirs, la projection vers des potentialités d'avenir, la volonté de s'inscrire dans un effort créateur, le marxisme, apprécié comme philosophie consciente, et comme volonté de dévoilement des mécanismes d'oppression, trouvent dans l'entreprise communiste, une institution porteuse.

Après la période dite de « classe contre classe »[119] qui a permis de bouter hors le parti socialiste les élites en place, et les a remplacées par des cadres issus du monde ouvrier, l'arrivée de Maurice Thorez au secrétariat général, et la stabilisation d'une nouvelle équipe dirigeante dans les années 30, amènent une réorientation de la politique à l'égard des intellectuels à partir de 1934. Elle permet l'intégration dans l'entreprise militante d'une partie des « compagnons de route » comme Georges Politzer ou Paul Nizan, et Henri Lefebvre. Il s'agit de construire une doctrine cohérente pour les militants, de répondre aux besoins nouveaux qu'induit l'insertion du PCF dans le jeu politique national, et de construire l'unité avec les couches moyennes, dans la lutte contre la montée des fascismes. Le PCF est convaincu que l'échec de cette alliance est, en Allemagne, la cause de l'ascension d'Hitler. Il effectue alors un travail de réappropriation des catégories républicaines et nationales. Les « intellectuels thoréziens » qui ont choisi l'adhésion, animent un important travail de diffusion de ce « marxisme à la française » dans le monde universitaire, et de rassemblement pour la défense de la culture, contre la montée du fascisme, en même temps qu'ils participent à un travail d'éducation des militants ouvriers.

C'est ce parti-là, qui a noué des liens avec les intellectuels et qui s'engage dans des pratiques de rassemblement antifasciste et républicain, que vont rencontrer les jeunes étudiants en médecine contestataires, qui ont réussi le concours de l'internat des Hôpitaux psychiatriques de la Seine en 1935. Ils vont y trouver un écho à leurs préoccupations et une légitimation de leur rôle, un lieu d'affrontement avec l'hygiénisme médical dominant – qui n'est pas sans correspondance avec les théories raciales du IIIème Reich – et avec comme « concept de combat » l'aliénation sociale. Le philosophe Henri Lefebvre et le sociologue Norbert Gutermann publient chez Gallimard en 1936 *La conscience mystifiée*, une réflexion sur les luttes de représentation comme enjeu de la lutte de

---

117 Concernant cette période nous nous référons à la thèse d'I.Gouarné : *Philosoviétisme et rationalisme moderne. L'introduction du marxisme en France* (1920-1930), Thèse de doctorat de sociologie Paris-Ouest- Nanterre, 2010

118 Ibid.

119 Wolikow(Serge)*L'internationale communiste. Le komintern ou le rêve déchu du parti mondial de la révolution*, Paris, Ed de l'Atelier/Ed. ouvrières.2010. Sous l'impulsion de l'IC en 1927-1928 la stratégie « classe contre classe « tend à purifier les partis communistes des sociaux-démocrates et des trotskystes et à forger un instrument pour faire la révolution. Le fascisme est alors interprété comme « la lutte contre le communisme avec l'appui de la sociale démocratie. Après une période contradictoire (1929-1933), et « pétrifiée » par l'échec du parti communiste allemand, sous l'impulsion du bulgare Georges Dimitrov, en 1924, l'IC prend une orientation explicitement antifasciste. Le mot d'ordre du « Front unique » met au premier plan le rassemblement antifasciste et la défense des libertés démocratiques, il s'engage dans la politique unitaire qui mène au Front populaire à l'épicentre des préoccupations de l'IC. La décision de non-participation au gouvernement du Front populaire (contre l'avis de M.Thorez) marque la limite des marges de manœuvre du PC par rapport à l'I.C

classe et Paul Nizan, se fait l'écho dans *l'Humanité* d'une réception favorable de la thèse de Lacan, contre l'organicisme psychiatrique.

Aliénation sociale et aliénation mentale

Henri Lefebvre fait partie du groupe d'intellectuels, qui en 1924 avec Georges Politzer, Norbert Guterman et Georges Friedman a créé la revue *Philosophie,* revue d'avant-garde philosophique, introductrice du marxisme en France. Lefebvre et Guterman traduisent et commentent des «*Morceaux Choisis*» de K. Marx et les *Cahiers de Lénine*. La notion d'aliénation, qu'ils trouvent dans les œuvres de jeunesse de Marx et qu'ils vont explorer, décrit une forme de contrainte intériorisée des dominations du monde social : « Sur les conditions sociales d'existence, s'élève toute une superstructure d'impressions, d'illusions, de façons de penser, de conception de la vie, diverses et façonnées d'une manière spécifique [pour] l'individu isolé, à qui elles sont transmises par la tradition et l'éducation », cite-t-il,[120] liant cette aliénation sociale avec l'histoire des sujets, dont la rupture du contact avec les autres, constitue l'aliénation mentale. L'utilisation de ce lexique, à la fois pathologique et politique, fait résonance à la fois avec la critique du système « inhumain » de prise en charge des malades mentaux, et les idées de dégénérescence et de fixité de la maladie. Le concept d'aliénation rend compte de l'expérience irréductible de la perturbation de la relation au monde au fondement de leur objet professionnel, en même temps que des mécanismes de domination et d'exclusion dont elle est aussi le produit.

Lacan enrôlé dans le marxisme dans *l'Humanité*

La thèse de Jacques Lacan, « *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité* » soutenue en 1932, va cristalliser les débats et apporter une vision nouvelle des causes de la maladie mentale dans un héritage et une relecture de Freud, en rupture avec la diffusion édulcorée et « latinisée » de la doctrine viennoise introduite en France par la Société Psychanalytique de Paris[121]. Lorsqu'il écrit sa thèse, Lacan débute une analyse avec Rudolph Loewenstein, s'initie à la philosophie avec l'aide d'un étudiant communiste Pierre Verret (1931) fréquente les séminaires d'Alexandre Koyré (1925-26)[122] « et se trouve plongé au cœur du débat qui traversait l'intelligentsia française à propos du communisme. »[123] Lacan s'intéresse spécialement à une patiente qu'il nomme Aimée. En 1932 il présente devant un jury présidé par Henri Claude, sa thèse de médecine. Pour lui : « L'étiologie de la paranoïa et de la psychose en général, relève d'une histoire concrète du sujet dans ses relations au monde, même quand intervient, par ailleurs une symptomatologie d'origine organique (...) Il fait appel à une doctrine totalisante de la maladie mentale, centrée sur l'histoire existentielle du sujet, dans sa relation au temps, à l'espace et à autrui, mettant en jeu la notion d'altération du rapport de l'homme avec le monde, dans lequel la structure n'est pas assimilée à une construction de type statique, mais à un dynamisme.»[124] Il opère ainsi, une synthèse entre l'inconscient freudien, la clinique psychiatrique la plus moderne, les deux voies d'entrée de la psychanalyse, et la phénoménologie de Minkovski, tout en se référant à la tradition de Spinoza. La personnalité est l'attribut d'une substance unique, qui serait l'existence de l'individu en tant qu'existence sociale, constituée par un réseau de comportements multiples.

120 Marx (K) Le 18 brumaire de Louis Bonaparte ,1852

121 Roudinesco (E.) op.cit. « vie et mort de la SPP »

122 Roudineco (E.) Jacques Lacan. Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée, Fayard, 1993, p. 125.

123 Ibid. p.26

124 Ibid. p.72.

Présentée devant la jeune garde des psychiatres, publiée dans la revue surréaliste *le Minotaure,*[125] la thèse fait l'objet de recensions élogieuses dans la revue psychiatrique *l'Encéphale,* mais aussi dans *l'Humanité* du 10 février 1933, où Paul Nizan n'hésite pas à écrire *:* « C'est une thèse de doctorat en médecine, le genre peut paraître assez étrange à nos notes de lecture. Mais il faut signaler un livre qui, contre les principaux courants de la science officielle, malgré les précautions que doit prendre l'auteur d'une thèse universitaire, traduit une influence très certaine et très consciente du matérialisme dialectique. Le docteur Lacan n'a pas encore clarifié toutes ses positions théoriques, mais il réagit contre divers idéalismes, qui corrompent actuellement toutes les recherches de psychologie et de psychiatrie. Le matérialisme triomphera de l'ignorance des savants professeurs. Il apparaîtra comme la méthode véritable du progrès scientifique ».[126] Dans la logique du jeune philosophe Georges Politzer passée de l'anti psychologie philosophique de Bergson à l'opposition léninisme – matérialisme /spiritualisme – Lacan, dont la tradition familiale frôle plutôt l'Action française, se trouve enrôlé, du fait de son hétérodoxie psychiatrique, du côté du marxisme.

Ainsi le rapprochement qui s'élabore entre les psychiatres hétérodoxes et le communisme est le résultat d'échange et de circulation des idées, et n'est pas sans rapport avec les luttes internes du champ médical, au sein duquel la médecine libérale est fragilisée par l'ouverture de nouveaux marchés maitrisés par l'État, et faisant place à l'initiative d'organisations issues du monde ouvrier.

2/Antifascisme, Front populaire et réforme de la psychiatrie

Face à la montée des fascismes, à partir de 1934 la stratégie de l'Internationale Communiste s'oriente vers la nécessité d'une riposte fondée sur l'action commune avec les socialistes, puis avec les radicaux, pour la défense des libertés démocratiques. Le parti Communiste crée et anime alors, une série d'organisations et d'initiatives qui rassemblent les intellectuels de gauche : le Comité Amsterdam-Pleyel en 1932, le Comité de Vigilance Antifasciste des Intellectuels en 1934. Contre l'antisémitisme et « le fascisme français », les quelques étudiants en médecine progressistes trouvent dans le Parti communiste une réponse collective, et le lieu d'un projet de transformation radicale de l'ordre social prolongeant leur révolte, et liant lutte pour la défense « des fous » et lutte contre les formes de l'exploitation et de l'aliénation sociale.

La structure du jeune Parti communiste stabilisée, « propose une vision intégrée du mouvement social et du politique (…) une légitimité républicaine sans estomper la vitalité et la radicalité de son projet social (…) couplée à une génération d'intellectuels radicalisés, étouffés par l'immobilité des structures officielles, et en attente eux aussi, d'une reconnaissance sociale. »[127] L'activisme antifasciste, l'entreprise électorale du Front populaire et le mouvement social qui lui est associé constituent l'horizon politique et le débouché des aspirations radicales des plus contestataires des psychiatres en formation.

La circulaire Rucart (octobre 1937)

Le rapport intrinsèque au politique de la médecine sociale trouve au moment du Front populaire une série de débouchés pratiques et symboliques. Il ouvre la voie d'une première réforme de la loi de 1838 issue du dialogue entre une fraction du monde aliéniste et la politisation socialo-

125 Lacan(J) « Le problème du style et de la conception psychiatrique des formes paranoïaques de l'expérience. » *Le Minotaure,* 1, 1933, p. 68-69.

126 Roudinesco (E.) *Lacan* op.cit. p. 90.

127 Martelli (Roger)*, L'archipel communiste, une histoire électorale du PCF.,* Paris, Editions Sociales-La Découverte, 2009, p. 32.

communiste du Front populaire. Cent ans après la loi fondatrice, il effectue une première rupture symbolique : de l'aliéniste au psychiatre. Les interactions entre acteurs des lieux innovants de la psychiatrie, administrateurs réformateurs sociaux, gestionnaires du pouvoir financier nouvellement créé par les cotisations salariales, réunis sur un mode associatif, et les acteurs politiques que promeut la victoire électorale du Front populaire, ont construit la modernisation de la psychiatrie en problème politique, et rendu possible la promulgation de la circulaire Rucart.

L'intervention de l'État dans la médecine a trouvé sa motivation dans la lutte contre les fléaux sociaux. Après la guerre de 14-18, la lutte contre la tuberculose domine les préoccupations sanitaires du monde politique, et offre un modèle d'intervention publique. À ce titre est apparue la nécessité d'un service gratuit, de la démultiplication de ses lieux de soin au plus près de la population, et d'une coordination des interventions des services (lutte anti tuberculeuse, protection de l'enfance et de la maternité, prévention des maladies vénériennes). À la Ligue d'Hygiène mentale française créée en 1921 par Édouard Toulouse, le promoteur du service libre recevant des malades hors contrainte, à l'hôpital Henri-Rousselle, se côtoient le professeur Georges Heuyer qui, à l'hôpital des Enfants-malades « invente » une psychiatrie infanto-juvénile en s'ouvrant à la psychanalyse, chez qui les internes sont en stage, et Henri Sellier, Marc Rucart ou Henri Ey.

Henri Sellier ministre socialiste de la Santé du Front populaire nomme comme conseiller technique Robert-Henri Hazeman. Cet hygiéniste, engagé jusqu'en 1928 dans le parti communiste, promoteur des politiques d'hygiène et des politiques sociales des villes de Vitry-sur-Seine et d'Ivry, puis du département de la Seine-et-Oise a quitté le parti communiste au moment de la bolchevisation. Parti compléter sa formation aux États-Unis, il devient à son retour en France directeur des services d'hygiène de la ville de Paris. C'est là qu'il rencontre Henri Sellier, conseiller général de la Seine et maire de Suresnes, qui en fait son collaborateur.

Les dispensaires d'hygiène Sociale (OPHS) créés dans la période 1926-1929 pour les tuberculeux, sont les modèles et les lieux d'expérimentation de consultations psychiatriques pour les enfants, que Hazeman propose aux internes d'Heuyer et qu'il finance avec les excédents des Caisses d'Assurances Sociales, bousculant la tradition médicale libérale qui veillait jalousement à préserver la clientèle « payante »[128] des employés de la Seine, en obtenant parallèlement des financements du département de la Seine.

Marc Rucart succède à Henri Sellier en juin 1936. Il adresse 13 octobre 1937, une circulaire aux préfets. Elle préconise « la création dans chaque département, de dispensaires d'hygiène mentale avec des consultations externes, un service social et un service libre d'observation » [129]. Le 5 avril 1937 un décret fait disparaître le nom d'asile au bénéfice de celui d'hôpital psychiatrique. Il affirme symboliquement la fonction de soin de l'hôpital psychiatrique, et incite à combattre la sous-médicalisation. Cet appel à la modernisation donne légitimité à une psychiatrie extra-hospitalière, tout en garantissant le monopole des médecins-chefs du public sur l'ensemble du

---

128 La tradition médicale libérale qui veillait jalousement à préserver la clientèle «payante» garante du statut économique des médecins, est provisoirement bousculée, lorsqu' est adoptée la législation sur les assurances sociales. (1828-1930).La législation sur les assurances sociales garantit à tous les salariés une couverture alimentée par des versements paritaires. Faure (Olivier), *Histoire sociale de la médecine (XVIIIe-XXe siècles),* Paris, Anthropos-historiques, 1994.

René-Henri Hazeman désigné par Henri Sellier comme responsable des Offices Publics d'Hygiène Sociale (OPHS) négocie avec Marcel Martin, qui a fondé en 1930, la Caisse d'Assurances Sociales de Paris (plusieurs millions d'assurés sociaux) sur les excédents de gestion de la caisse, le financement de consultations psychiatriques destinées aux enfants, et installées dans les dispensaires de l'OPHS. *Recherches « Le secteur impossible »,* revue du CERFI, n°17, p.74.

129 Bueltzingsloeven (Isabelle) L'hécatombe des fous. La famine dans les hôpitaux psychiatriques sous l'Occupation Paris, Aubier (coll. historique), 2007.p276-278.

dispositif. La création des dispensaires ouvre au malade la possibilité de se présenter lui-même pour être traité. Dans les hôpitaux psychiatriques, la promulgation le 13 novembre 1936, d'un nouveau statut garantissant au personnel secondaire des droits en matière de congé, de progression de carrière et de salaire, puis l'application du décret du 22 mars 1937 instaurant la semaine de 45 heures dans les établissements hospitaliers, permettent de recruter massivement, et revalorisent la fonction infirmière. Une tentative d'aménagement de la loi de 1838 créant un lieu d'observation avant l'internement et favorisant des modalités diversifiées de sortie, est même adoptée par les députés en juin 1939. L'entrée en guerre empêche l'aboutissement du processus législatif.

Depuis 1838, les débats n'avaient pas manqué concernant l'application de la « loi sur les aliénés ». Mais ils étaient centrés sur les conditions arbitraires de limitation de la liberté des individus, étiquetés « fous ». À l'orée de la seconde guerre mondiale, c'est la définition des « malades » et l'organisation de l'internement, qu'ébranle la circulaire Rucart ouvrant un questionnement qui va structurer les cinquante ans à venir.

La fraction des entrants dans le champ (Ajurriaguerra, Bonnafé, Mignot, Follin, Bernard) plus radicale que la génération qui la précède, dont l'hétérodoxie se définissait dans ses rapports au surréalisme et à la psychanalyse, politise ses positions, et se tourne avec intérêt vers le parti communiste.

3/ La place des psychiatres dans « le parti de la classe ouvrière »

La dramatisation du contexte politique, avec la montée des fascismes, la guerre d'Espagne, les risques de guerre avec l'Allemagne et la fragilisation du système républicain, amènent quatre psychiatres – selon des trajectoires singulières – à adhérer au parti communiste. Ils vont être l'ossature de ce qui formera, à la Libération du pays, un groupe de psychiatres communistes, dont la carrière constitue l'objet de cette recherche.

Comme membre des professions intellectuelles les psychiatres participent au champ de production idéologique « univers relativement autonome, où s'élaborent, dans la concurrence et le conflit, les instruments de pensée du monde social objectivement disponibles à un moment du temps et où se définit du même coup, le champ du pensable politique, ou si l'on veut, la problématique légitime[130] ». Certains vont adhérer au parti communiste dans le climat de la fin des années 1930 en se référant « aux groupements intellectuels contestataires et d'avant-garde » que sont les surréalistes, en concevant leur position critique et hétérodoxe dans l'espace psychiatrique comme une subversion de l'ordre social. À ce titre, ils transgressent les frontières entre activités spécialisées et sont amenés à prendre en compte les débats intellectuels de leur champ d'activité.

Leur adhésion se fonde sur une identification, entre la situation d'extériorité et de domination des malades dont ils se considèrent comme les défenseurs, et la position dominée et exclue de la représentation politique populaire que veut subvertir le PCF. Leur intégration dans un appareil idéologique porte l'impératif de s'ajuster à la demande politique, et les place en position dominée par rapport aux détenteurs de l'autorité politique. En contrepartie, leur profession, détentrice du capital scientifique de la médecine, représente une caution scientifique à la cause du prolétariat. Ils ouvrent la possibilité d'un activisme en faveur de la transformation sociale, à des acteurs issus de couches sociales non concernées par les luttes ouvrières. C'est au nom de leur capital scientifique, que la psychanalyse et sa reconnaissance dans l'entreprise partisane, va constituer un

130 Sapiro (Gisèle), « Modèles d'intervention politique des intellectuels. Le cas français », ARSS n°176-177,p .8-31.

enjeu permanent de l'histoire de leur groupe militant. La dimension philosophique de la définition de leur objet : la limite entre le normal et le pathologique, et la théorie freudienne du psychisme les situent aussi comme acteurs des débats philosophiques qui traverseront le marxisme.

Leur position va osciller entre celle d'intellectuel expert auprès du politique, et celle d'intellectuel critique participant à repenser les catégories du monde social. Ils se feront les relais de la parole des dominés, et les interlocuteurs des « intellectuel d'institution », chargés de prélever dans leur champ, des formes de légitimation théorique de la stratégie politique. Leur rôle consistera à retraduire les enjeux politiques en questions pensables du champ professionnel.

L'enjeu de notre propos, concernant l'espace communiste, sera centré sur la place qu'ils vont occuper dans « l'intellectuel collectif ». La notion d'intellectuel collectif que l'on réfère à Antonio Gramcsi, bien que celui-ci ne l'ait pas utilisée, et qu'elle revienne à Palmiro Togliatti dans une préface à l'édition des œuvres de Gramcsi[131], relève du langage indigène. Formulée par les cadres dirigeants ouvriers, en particulier dans les moments de crise, elle a pour fonction de valider l'autorité des dirigeants politiques contre les prétentions des intellectuels (en 1957, en 1978), mais elle prend aussi une large place dans la rhétorique partisane des années 60/70 comme signe de l'élargissement du rôle de ceux-ci.

Pour notre part, nous l'utiliserons comme un analyseur des interrelations entre les trois catégories d'intellectuels présents dans le parti : les « intellectuels organiques » au sens restreint que sont les cadres ouvriers produits par l'organisation, détenteurs de la définition de la vérité partisane, les « intellectuels de profession » intégrés dans l'appareil, qui transfèrent leur capital universitaire en capital politique, et ont une fonction homologues à celle des « théologienss » de l'église catholique : la mise en cohérence doctrinale entre le canon, les évolutions du monde social et la stratégie, et les professionnels intellectuels, insérés et reconnus dans leur terrain professionnel qui ont fait le choix de l'adhésion, catégorie dans laquelle se situent les psychiatres étudiés.

À côté des formes d'organisations communes à l'ensemble de l'entreprise partisane, « les lieux » de l'intellectuel collectif, concédés par la direction politique, reconnaissent la spécificité de la fonction intellectuelle, productrice de légitimité. Mais ils sont aussi, des lieux d'élaboration d'un activisme fondé sur l'inscription professionnelle, producteurs d'identité collective, et de ce fait porteur de tendance à l'autonomie. Cette tension, constitutive d'un parti politique, d'autant plus vive dans le parti communiste qu'elle entend subvertir les logiques de domination culturelle est l'objet de notre observation.

Notre enquête porte sur la constitution d'un groupe de psychiatres membres du Parti communiste en 1945. Autour des deux précurseurs que sont Lucien Bonnafé et Sven Follin s'amalgame un petit groupe d'une dizaine de psychiatres. Pour nombre d'entre eux, ils ont été victimes des persécutions antisémites du gouvernement de Vichy et sont entrés dans la Résistance, rencontrant le Parti communiste comme acteur central de la lutte intérieure de libération nationale.

Il nous a paru légitime de procéder à une sorte de « portrait de famille » regroupant les principaux acteurs que nous retrouverons dans la suite de l'exposé, au sein d'une séquence historique durant laquelle se distinguent deux grands moments, l'un qui va de la guerre d'Espagne à la Libération du pays, celui d'une période de guerre, l'autre, de 1949 à 1960 période de paix durant laquelle fonctionne une autre forme de guerre, une guerre idéologique.

131 Pudal (B.) Le PCF, Gramcsi et « l'intellectuel collectif », Communication au colloque Gramcsi de Luxembourg, 2007.

Dans un premier chapitre : « Les ressorts de l'engagement » nous procéderons à l'observation des mécanismes sous-jacents à la production de l'engagement, de ce qui dans l'histoire singulière du sujet et de ses dispositions, favorise sa rencontre avec la politique communiste, de ce qui dans l'expérience professionnelle résonne avec l'histoire individuelle et prend un sens collectif. Enfin nous analyserons comment au sein de la crise que constitue l'Occupation vont se nouer enjeux professionnels et enjeux de libération nationale.

Les médecins, en temps de guerre, cumulent une série de compétences utiles aux combats. Que ce soit en Espagne contre les troupes franquistes, ou dans la couverture des premières prises de parole publiques contre l'occupant, dans les maquis ou lors des combats de la Libération, les médecins accompagnent la lutte armée. Par ailleurs, leurs dispositions intellectuelles permettent de les associer aux combats par la parole qu'animent les intellectuels, autour du choix accepter ou résister. Mais, c'est en redonnant sa fonction d'asile à l'hôpital psychiatrique de Saint-Alban et en luttant contre la famine qui menace la population aliénée, que des psychiatres vont réactiver la question de la rénovation de leur domaine et mettre en œuvre une expérience concrète au principe d'un mouvement de réforme de l'assistance psychiatrique, qui va prendre de l'ampleur après la seconde guerre mondiale.

Autour du projet politique de la réforme psychiatrique, deux autre types de parcours vont amener de nouveaux acteurs à rejoindre les psychiatres communistes résistants : celui de deux étudiants en médecine trop jeunes pour avoir combattu, sensibles au capital héroïque du PCF et à la promotion de la justice sociale René Angélergues et Rodolphe Roelens, et celui de Louis Le Guillant, longtemps compagnon de route, qui adhère en 1947.

Le deuxième chapitre s'attardera sur « L'histoire problématique de la vie et de l'œuvre de Georges Politzer » philosophe communiste fusillé par les Allemands, construite par le PCF comme figure fondatrice d'une psychologie scientifique.

Notre troisième chapitre « Les psychiatres communistes et " le parti " pendant la guerre froide » traitera des processus d'unification et d'homogénéisation réalisés par le PCF en direction des nombreux intellectuels qui l'ont rejoint dans l'après-guerre, à partir de la diversité des voies de l'engagement. Nous tenterons de repérer ce qui revient à l'imposition partisane et ce qui revient à l'appropriation par les acteurs des rituels et des discours de l'institution, autrement dit, ce qui va fonder une identité collective stable du groupe, repérable, et devient une forme de présentation de soi. Nous montrerons combien les injonctions politiques fonctionnent lorsqu'elles coïncident avec des enjeux de positions à l'intérieur de l'espace spécialisé, et comment le groupe professionnel, tout en utilisant le label communiste que seul l'appareil dirigeant peut décerner, organise des distances et une autonomie relative, qui créent les conditions d'existence d'une « position communiste des psychiatres ».

Un quatrième chapitre permettra de repérer le rôle de ce groupe au sein du pôle réformateur, et le système de transactions qui se réalise entre l'élite professionnelle et le collectif militant, au bénéfice de l'institutionnalisation d'une organisation psychiatrique rénovée par la circulaire de mars 1960.

Le dernier chapitre, de cette première partie : « Crise, ruptures et renégociations » prendra pour objet la rupture des équilibres réalisés entre bénéfices symboliques et engagements militants, non pas à l'occasion de prises de positions ponctuelles concernant la psychanalyse, mais lorsque le capital symbolique du PCF et la confiance déléguée aux organisations communistes sont remis en cause en 1956, à la fois par les révélations du XXème congrès du PCUS et par l'intervention des troupes soviétiques en Hongrie. La crise internationale du communisme contraint les psychiatres communistes à une série de renégociations identitaires qui ne sont pas sans relations avec les

positions acquises dans l'espace militant, amenant certains à l'exit et d'autres à une position interne de soutien à la fraction dirigeante modernisatrice.

CHAPITRE I

LES RESSORTS DE L'ENGAGEMENT ET LES PRÉMISSES D'UNE IDENTITÉ COLLECTIVE (1936-1947)

Dans une période de montée des fascismes et avant l'arrivée au pouvoir du Front populaire, Lucien Bonnafé et Sven Follin, deux jeunes internes des Hôpitaux de la Seine, issus de familles liées avec le monde médical, mais en rupture avec les projets familiaux adhèrent au Parti Communiste, le premier en 1934 et le second en 1935.

À des dates différentes, liées à leur âge, à leurs trajectoires d'exilés, aux conditions de leur arrivée en France, donc à leur carrières professionnelles, quatre médecins-psychiatres juifs exilés d'Europe centrale et orientale vont les rejoindre, en lien avec la Résistance et dans la lutte contre le nazisme : Victor Laffitte, Jean Kestenberg, Serge Lebovici, Michel Sapir.

L'hôpital psychiatrique de Saint-Alban en associant lutte contre la famine, transformation de la vie des malades, accueil des intellectuels résistants et aide aux combattants du maquis, va constituer un lieu et un moment fondateurs qui lient la rénovation psychiatrique à la libération nationale, et est au principe d'une nouvelle identité professionnelle.

Autour de ces figures de résistants, s'agrègent, trois autres médecins juifs, plus jeunes, qui ont subi les discriminations antisémites : Stanislas Tomckiewicz, Tony Lainé et Bernard Muldworf. Ils sont rejoints après la Libération par deux jeunes étudiants en médecine qui, dans un même mouvement, s'engagent dans la psychiatrie novatrice et dans le PCF : Rodolphe Roelens et René Angélergues. Quant à Louis Le Guillant, situé dans l'élite du cadre psychiatrique de la génération précédente, il adhère lorsque se déclenche la guerre froide, alors qu'il a 50 ans, espérant trouver dans le PCF une voie qui lie projet scientifique et progrès social.

C'est par la description des situations dans lesquels ils se sont trouvés, que nous pourrons mettre à jour ce qui va constituer les prémisses d'une identité collective.

A : LES TRAJECTOIRES DIFFÉRENCIÉES DES PRÉCURSEURS

1 / Les trajectoires en rupture avec le projet familial de deux internes en psychiatrie : Lucien Bonnafé et Sven Follin

La rencontre entre les dispositions subversives de leurs trajectoires sociales, un milieu de formation psychiatrique contestataire, un contexte de dramatisation des événements politiques trouve dans l'offre de radicalité du Parti communiste une réponse politique. Elle amène Bonnafé et Follin à construire une position d'intellectuel professionnel engagé, au sein du groupe des

psychiatres critiques du système existant. Lucien Bonnafé sera celui qui anime la totalité de cette histoire.

Lucien Bonnafé : des ruptures familiales et esthétiques conduisant au Parti Communiste

Né à Figeac (Lot) Lucien Bonnafé est l'aîné d'une fratrie de cinq enfants (deux frères et deux sœurs). Son père Toussaint Bonnafé, fils d'un employé de l'enregistrement, après des études de médecine, a connu une trajectoire d'ascension sociale, en épousant Marie Dubuisson, la fille d'un médecin aliéniste hétérodoxe. Généraliste estimé, il prend la direction de la clinique locale d'accouchement. Devenu un notable, respectueux des codes de la bourgeoisie locale, il devient aussi médecin du personnel pour la compagnie des chemins de fer. Il reporte sur le seul fils brillant dans ses études, Lucien, l'espoir de la poursuite de la trajectoire familiale ascendante.

Mais Lucien Bonnafé, en révolte contre un père souvent violent face aux difficultés scolaires de ses frères, dévoué à ses patients mais « hanté par la réussite sociale au point de (lui) faire reproche de préférer les enfants du peuple, aux enfants de la bourgeoisie, pas seulement du côté des filles mais aussi des copains »[132]et contre les codes de la petite bourgeoisie, choisit la filiation du grand-père, qui « dans une atmosphère d'anarchisme bourgeois de l'époque, possédait une importante bibliothèque de poésie, emmenait son petit-fils faire de la spéléologie et lui fournissait pour jouets les œuvres des fous ».[133] Cette dimension littéraire de sa trajectoire le différencie des étudiants en médecine, souvent plus motivés par les valeurs scientifiques ou le statut social.

Après le lycée Champollion, Il entreprend de 1931 à 1937 des études de médecine à Toulouse. C'est là qu'il rencontre le groupe local des jeunes surréalistes. En 1932, L. Bonnafé crée à Toulouse avec Georges Sadoul l'Union fédérale des étudiants, proche du Parti communiste. Avec Jean Marcenac, Jacques Matarrasso, Gaston Massat, il fonde le groupe « Chaos » qui anime le ciné-club de Toulouse où ils vont projeter « *Le cuirassé Potemkine* », « *L'Âge d'or* » de Bunuel et les films scientifiques de Jean Painlevé. Il utilise ses facilités de transport à la SNCF (dues à la fonction paternelle) pour être « le messager sans frais de la cinéphilie toulousaine et le porteur des sacs verts fatigués qui contenaient les précieuses bobines »[134] ce qui l'amène à rencontrer Paul Éluard, Max Ernst, René Crevel ou Man Ray. Il s'essaie lui-même à des collages, des planches contact-photo…

Le surréalisme est né de la colère de jeunes littérateurs contre le drame de la première guerre qu'ils ont vécu, et d'une révolte esthétique contre toutes les formes consacrées. Il s'ouvre aux productions de la folie et de l'inconscient. En réexaminant les rapports du réel et du langage il associe révolution esthétique et révolution sociale ce que dit Aragon à sa manière « Seul le mouvement social comme morale concrète, peut encore faire jaillir la poésie. Celle-ci sera donc, à cause de la pression des événements, révolutionnaires, ou elle ne sera pas.»[135] Pour l'adolescent formé dans la bibliothèque poétique de son grand-père, au milieu des jouets fabriqués par les fous, la rencontre avec la mouvance surréaliste le marque profondément et constitue le lieu où se nouent esthétique poétique, enjeux révolutionnaires et révolte contre l'annulation du discours des fous. « L'acte de lecture des ressorts linguistiques variés, fondé sur la capacité à maitriser les possibilités qui peuvent s'engendrer à partir du sens ordinaire des mots »[136] n'est pas pour

132 Entretien de L. Bonnafé avec F. Matonti du 2 février 1994 rapporté dans Intellectuels communistes La Découverte 2005 (p271)

133 Ibid.

134 Bonnafé (L) «Lettre du Dr Cagliari» texte destiné à la revue des CEMEA 1987(archives L .Bonnafé)

135 Aragon (L) «Ecrits sur l'art moderne»,Paris, Flammarion, 2011

136 Charpentier (Isabelle) Politix , 2002,volume 15,n°60 note critique sur Bandier (Norbert) *Sociologie du surréalisme,*

Bonnafé un acte de lecture savant, « mais une rencontre bouleversante, sur laquelle il ne cessera de revenir, à partir duquel il ancre son rapport éthique à la folie »[137] qu'il considère comme « la juste protestation de l'esprit contre l'injuste contrainte »[138] et lie la révolte du poète engagé dans les luttes de son temps aux luttes de transformation sociale. « La parole du poète est résistance et dire nouveau, de même que le fou qui résiste et proteste. »[139]

Bonnafé rencontre Jeanne Tall, une étudiante en biologie, dont il tombe amoureux. Issue d'une famille juive cultivée d'Odessa, ville ouverte sur l'Europe, ses parents l'ont envoyée à Paris en 1905 pour la protéger des pogromes. Sa mère Perla Tall a épousé un ingénieur letton, fils de pasteur, qui faisait ses études à Paris. Engagé volontaire durant la guerre de 14, il disparaît en 1917. Elle perd tout lien avec sa famille à partir de 1920. Perla Tall se remarie avec un communiste alsacien auprès duquel grandit Jeanne qui « refusait tout ce qui était son côté juif.»[140] La jeune étudiante est désignée par les Renseignements généraux comme « la Vierge rouge.»[141] Elle est membre des Etudiants Communistes. Et de l'Union des Jeunes Filles de France. Le couple se marie, et une petite fille Marie, naît en 1935.

L'activisme politique et le mariage, l'excès de « provocation » de Lucien amène son père à cesser de financer ses études de médecine, ce qui n'empêchera pas les grands-parents d'accueillir leur petite fille. L'internat de psychiatrie, pour lui, et un poste d'institutrice pour elles, permettent au couple de vivre.

La faculté de médecine et la faculté de droit sont des hauts lieux de l'antisémitisme et de la domination des ligues antirépublicaines et fascisantes, comme le souligne Bonnafé lui-même : « Être contre les youpins et contre les métèques, la peur que les juifs nous prennent les meilleures places à la fac de médecine, et puis la fac de droit, grand foyer de notables : Xavier Vallat en tournée au grand hôtel... »[142] La petite minorité de progressistes passe à la bataille de rue. L. Bonnafe est dénoncé comme complice d'une contre-manifestation antifasciste le 13 décembre 1934. Il est condamné à une amende de 200 francs-or et à trois mois de prison avec sursis. En sortant du tribunal, avec son ami Marcenac, ils adhèrent au Parti Communiste.

Bonnafé a évoqué à de nombreuses reprises les conditions de sa formation intellectuelle. Entre 1934 et 1936 avec ses amis surréalistes de Toulouse il fréquente les lieux de l'immigration antifasciste italienne, le bistrot le Tortoni et la librairie de Sylvio Trentin, député communiste de Venise. Il se lie avec deux professeurs de philosophie du lycée de Toulouse Wladimir Jankélévitch et Georges Canguilhem arrivé en 1936 :

Depuis1935, Canguilhem, comme en témoigne la publication en cours de ses *Œuvres complètes*, est actif dans la lutte pour la paix et contre le fascisme. Il est proche d'intellectuels communisants engagés dans la relecture de Marx (…) pour chercher dans les écrits de Marx, « non pas un corps de doctrine, mais une méthode (…) L'utiliser pour reprendre son esprit »[143]. On peut imaginer la

---

1924-1929, Paris , La Dispute,

137 Bonnafé (L.) *La psychanalyse de la connaissance*, post-face F. Chaumon, Ramonville-Saint-Agne, Eres, 2002, p. 170.

138 Ibid.p.171.

139 Ibid.

140 Entretien avec Marie Bonnafé du 10.11.2010

141 Archives nationales de Fontainebleau. Dossier R.G L.Bonnafé COTE INT 2004 /34 MI 33n° 6544.Cette qualification de « vierge rouge » signe du mépris du policier face à une jeune femme engagée, ne semble pas désigner une jeune femme prude, ce dont témoigne Marie Bonnafé en évoquant le discours de son père « rouge oui, vierge surement pas ! » Entretien 21.12.2010

142 Entretien de Yoran Mouchenik avec Lucien Bonnafé pour la revue *Synapse*. Décembre 2001 n° 181.Y.Mouchenik est psychologue clinicien, psychothérapeute dans les Hauts de Seine, co thérapeute dans la consultation de psychothérapie transculturelle du professeur M.R Moro,

143 Gouarné (I.) note sur Canguilhem (Georges) *Ecrits philosophiques, 1926-1939. Œuvres complètes*, tome 1,Paris,Vrin,

fascination que cette vision ouverte et non dogmatique du marxisme, dialoguant avec les sciences sociales exerce sur ces jeunes étudiants contestataires, et que Bonnafé résume par cette formule : « un pôle d'intelligence antifasciste »[144] et dont il fera, à la fin de sa vie, avec la théorie freudienne, les racines de son engagement, aussi bien en psychiatrie qu'en communisme.

Dans la mouvance du Front populaire et du rassemblement des intellectuels antifascistes, ces jeunes contestataires trouvent de quoi alimenter leur volonté d'action et de réflexion théorique : « Vivre c'est valoriser les objets, les circonstances de son expérience, (...). La vie c'est le contraire d'une relation d'indifférence avec le milieu. L'apport personnel de Canguilhem, quant à la malfaisance des scientismes obscurantistes sert là à aider à comprendre pourquoi et comment les plus nocifs usages de propos d'allure scientifique se situent aux registres d'hérédité, souches, lignées, ethnies, races etc. En somme, toute problématique de ségrégation est champ privilégié pour cette recherche.»[145]

La rencontre avec le communisme est aussi un moment d'intense initiation intellectuelle. Il rencontre en 1936 Henri Lefebvre, professeur délégué de lettres et de philosophie à Privas. Celui-ci a participé à la revue *Philosophie* créée par de jeunes intellectuels proches du marxisme, Norbert Guterman, Pierre Morhange et Georges Politzer au cours des années 24-25. Bonnafé lit les *Morceaux choisis de Hegel, Les cahiers de Lénine sur la dialectique de Hegel* traduits par H. Lefebvre, et tout spécialement « *La conscience mystifiée »* écrite en collaboration avec Norbert Guterman, centrée sur la notion d'aliénation. Issue des œuvres de Marx avant 1845, cette notion résonne particulièrement chez cet apprenti psychiatre qui a réussi l'internat de la Seine et « monte » à Paris en 1937[146]. Il évoque son expérience militante de débat avec l'abbé Naurois[147], aumônier des étudiants à Toulouse, sur le thème « les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde, il s'agit de le changer » et « la misère religieuse, une part de l'expression de la misère réelle. »

La contestation sociale et le radicalisme politique trouvent aussi un point d'ancrage dans la formation professionnelle. Lucien Bonnafé est interne des Hôpitaux psychiatriques de la Seine de 1938 à 1941. Il fait ses stages à Moisselles, à Ville- Évrard, où il rencontre Sven Follin l'autre interne, qui a adhéré au PCF. Opposés à l'enseignement purement nosographique de la faculté de médecine, ils font partie du petit groupe de la nouvelle génération (Hubert Mignot, Henri Duchêne, Georges Daumezon, Paul Bernard, Paul Sivadon) qui suivent l'enseignement clinique de Henri Ey. Aux théories de la dégénérescence et de la lésion neurologique piliers de l'orthodoxie médicale, l'enseignement de Ey oppose l'organo-dynamisme comme théorie du psychisme, l'écoute du sujet délirant comme individu souffrant et le sens donné au symptôme que soutient la psychanalyse.

Façonné par le projet surréaliste, « la poésie comme ce qui peut donner à entendre ce qui ne peut se dire tout à fait en raison, cette part de l'humain toujours menacée de réduction dans le discours de la science »[148], Bonnafé envisage une thèse de médecine sur les problèmes du langage. Mais, arrivé à la limite de son sursis, et pour satisfaire à ses obligations militaires, il devra se résoudre

---

2011,p1033.

144 Entretien Y.Mouchenik op.cit. Bonnafé (Lucien) *Psychanalyse de la connaissance* Ramonville Sainte-Agne, Eres, 2002, p.52.

145 Bonnafé (Lucien) *La psychanalyse de la connaissance*, Ramonville Sainte-Agne, Eres, 2002, p. 52.

146 D'après H. Lethierry : «Sa mère avait une religion très rigide. A l'âge de 18 ans, il l'accompagna à l'hôpital psychiatrique. »(1919) *Penser avec Henri Lefebvre. Sauver la vie et la ville?* Chronique Sociale (Savoir penser), 2009, p122.

147 Aumonier des étudiants de Toulouse, l'abbé Naurois sera plus tard, un responsable de la Résistance à l'école professionnelle d'Uriage. « La solitude du marxiste de fond » lettre à Henri Lefebvre, janvier 1986, (Archives privées d'Yves Gigou.)

148 Chaumon (Franck F) post face à La p*sychanalyse de la connaissance.* Eres ,2002 le dernier livre écrit par L.Bonnafé.

« pour devenir docteur certifié »[149] à une production plus conventionnelle sur la « Psychose chez les diabétiques ». Dès cette période, un travail d'observation du langage sur vingt ans de certificats médicaux d'internement l'amène « à observer l'observateur, en découvrant à quel point la parole du certificateur en disait plus sur lui-même, que sur la personne certifiée».[150]

Au cours de l'internat, Bonnafé découvre « le cas Aimée » dans la revue surréaliste *Le Minotaure*[151] et se dit « saisi par la splendeur du texte (…) Lacan est identifié par moi comme le personnage de la parole. »[152] Il est lié avec Julian de Ajurriaguerra, qui a le même âge que lui « Le plus proche de la mouvance surréaliste, grand ouvreur d'esprit pour notre génération, fut Julian de Ajurriaguerra. Nous fumes si proches, que parler de lui est incitation autobiographique (…) C'est mon maître très éclairant sur l'anatomie, la physiologie, la pathologie du système nerveux central, mon grand copain Ajurriaguerra à qui je dois d'avoir eu l'occasion de rentrer dans la grande divergence entre lecteurs, quant aux regards sur la folie et à leurs changements »[153]. Aux liens estudiantins que partagent Bonnafé et Ajuriaguerra vont s'ajouter leur solidarité commune avec l'Espagne républicaine.[154]

Bonnafé expérimente avec ses amis de l'internat des pratiques nouvelles. René Henri Hazeman [155] est le responsable des Offices publics d'hygiène Sociale (OPHS) de la Seine. Conseiller municipal à Athis-Mons en 1925 sur la liste communiste, il délaisse sa clientèle pour prendre la direction des services d'hygiène et du dispensaire de Vitry-sur-Seine, des services d'hygiène de l'Essonne puis de l'hygiène sociale d'Ivry, auprès du maire Georges Marrane. Ce médecin hygiéniste novateur a adhéré au PC en 1928, mais l'a quitté dans la période « classe contre classe ». Après avoir complété sa formation aux États-Unis, il est nommé en 1932 directeur de l'Office public d'hygiène de la Seine. Faisant alliance avec les mutualistes[156], il offre aux internes de Georges Heuyer, à l'hôpital des Enfants-malades, les conditions de l'expérimentation d'une prise en charge des enfants en milieu ouvert, en créant des consultations psychiatriques dans les dispensaires antituberculeux (Bonnafé à Aubervilliers, Mignot à Bobigny, Follin à Maison Alfort…) ce qui leur permet d'améliorer leurs faibles salaires, en même temps que d'expérimenter les consultations « de terrain » et le travail avec les familles des banlieues populaires.

En 1942, Hazeman propose à Lucien Bonnafé le poste à plein temps de psychiatre de la ville de Paris pour coordonner et développer l'expérience. Mais Bonnafé doit fuir Paris. C'est Fouquet puis Henri Duchène qui de 1948 à sa mort en 1965 se consacrera à cette tâche.

Il fallait cette trajectoire, faite de multiples apports disruptifs, pour amener ce jeune médecin – ils étaient rares à l'époque – à s'engager dans le Parti communiste. La tragédie de la guerre

149 Bonnafé op.cité p50

150 Bonnafe (L) op.cit. p. 50.

151 Lacan (Jacques), « Le problème du style et de la conception psychiatrique des formes paranoïaques de l'expérience », *Le Minotaure* (I, 1933, p68-69)

152 Bonnafé (L.) La psychanalyse de la connaissance op.cit.

153 Op.cit., p.47.

154 Militant de la cause basque J. de Ajurriaguerra, fils d'un père entrepreneur du bâtiment, vient faire ses études de médecine à Paris en 1928. Il passe son internat en 1933 et s'engage dans l'apprentissage de la neurologie à Sainte-Anne. Il rencontre une militante trotskyste qu'il épouse. En 1936 il part à Barcelone rejoindre les troupes de l'Espagne républicaine, combat à Majorque puis sur le front aragonais. Il revient à Paris en 1938 et sera contraint de se cacher dans une mansarde de l'Hôpital Henri Rousselle durant toute la guerre où il poursuivra ses recherches théoriques. L'originalité de la pensée d'Ajuriaguerra professeur agrégé de neurologie et de psychiatrie, directeur du laboratoire de Sainte-Anne, tient à ce qu'il concilie de manière originale approche psychanalytique et neurophysiologie, dans ses travaux concernant l'enfant. Il deviendra titulaire de la chaire de neurophysiologie au collège de France (1976-1981)

155 Voir notice Dictionnaire biographique du mouvement social.

156 *Recherches* n°17 revue du CERFI « Histoire de la psychiatrie de secteur ou le secteur impossible », p.64.

d'Espagne transforme soudain son mode d'intervention politique, en mettant directement en jeu sa compétence professionnelle. La passion de la poésie, et sa créativité linguistique, vont constituer, tant dans l'espace du discours politique que dans l'espace de la psychiatrie où la parole est l'outil de travail, un capital distinctif qui le spécifie et qui bien souvent transcende les clivages politiques.

Sven Follin… la paix, le pain, la liberté, le rationalisme moderne

Né à Tunis en 1911 de parents suédois émigrés, Sven Follin est le fils d'un gymnaste qui devient kinésithérapeute et invente ce qu'on appellera la gymnastique corrective. Il arrive en France en 1927, à la suite du décès d'un frère et de la dépression nerveuse consécutive de sa mère. Son père s'installe à Cannes où Follin fait ses études secondaires. Il est naturalisé en 1932.

Après cette double émigration, Follin rompt avec le souhait paternel de poursuivre ses études en Suède. À Paris, où il réussit le concours de l'internat des HP, il s'inscrit en philosophie à la fois à la faculté de théologie protestante et à la Sorbonne, où il suit les présentations de malades de G. Dumas et les cours au Collège de France de P. Janet. Selon une des trajectoires probables de l'époque, c'est par la philosophie qu'il rencontre la psychiatrie, dont il découvre la réalité pratique en servant d'interprète dans les consultations de G. de Clérambault à l'Infirmerie spéciale de la Préfecture de police.

Pendant trois ans, de 1935 à 1938 pour financer ses études il travaille comme surveillant d'internat, adhère au syndicat CGT des maitres d'internat avec son ami Victor Leduc qui l'évoque dans son autobiographie[157] : « Le petit syndicat des maitres d'internat était très combattif, à la pointe de la Fédération des Fonctionnaires qui militait pour la fusion CGTU/CGT. À l'occasion de la remise en cause de notre statut par le gouvernement Laval, je devins secrétaire général, avec à mes côtés Sven Follin. Notre petite équipe unie et ardente obtint une victoire complète. » Leduc adhère au PCF au cours de la manifestation antifasciste du 12 février 1934 et Follin l'année suivante « dans le cadre du Front populaire, avec la certitude de lutter pour le pain, la paix et la liberté, mais aussi pour la rigueur en l'étude des faits qu'exigeait la théorie marxiste »[158].

Pour ces jeunes gens, l'orientation vers la psychiatrie est une forme de négociation, entre le refus de s'inscrire dans le projet parental d'accession à la bourgeoisie médicale tout en conservant la dimension vocationnelle de la médecine au service des plus démunis. En rupture avec l'enseignement traditionnel, contre la scolastique et la nosographie psychiatrique, en recherche d'une position scientifique et d'une relation entre la théorie et l'action, ils trouvent dans le marxisme un cadre explicatif, une théorie de la transformation du monde social et la légitimité scientifique.

« Entrants » dans le champ de la psychiatrie, face aux « grands de l'internat de Sainte-Anne », la politisation de leur position qu'effectuent Bonnafé et Follin constitue une forme de distinction, et tend à concilier avant-garde intellectuelle, contestation professionnelle et radicalité politique. Pierre Bailly-Salin secrétaire général du SNPHP [159]témoigne : « Il faut se rendre compte de la situation difficile de Bonnafé. Il a appartenu à cette génération d'internes à cheval… c'était la salle de garde de Sainte-Anne en 1932… il y avait H. Ey, P. Male, J. Lacan, D. Lagache… un noyau de grands anciens… ça a été dur pour les suivants… Les seuls qui ont émergé, c'est Paul Sivadon, Lucien Bonnafé et Hubert Mignot… ce qui explique d'ailleurs l'alliance faite avec Mignot, alors

157 Leduc (V.) *Les tribulation d'un idéologue*, Paris Syros, 1986.

158 Follin (S.) « Vivre en délirant », *Nervure journal de la psychiatrie*, 1973.

159 Le Syndicat national des psychiatres des hôpitaux publics, (site internet lucien bonnafe.org.)

qu'ils ne pouvaient pas être plus différents… » Comme l'écrit Jacques Lagroye : « La politisation constitue une requalification des activités sociales (...) requalification qui résulte d'un accord pratique entre des agents sociaux enclins, pour des raisons multiples, à transgresser ou à remettre en cause la différenciation des espaces d'activité».[160] L'adhésion de ces deux jeunes internes inscrit leur contestation familiale dans une histoire collective, et relie leur volonté de transformer les conditions de vie des malades mentaux à une lutte plus universelle, contre toutes les injustices.

De la même génération que Lucien Bonnafé, Victor Laffite et Jean Kestenberg rejoignent eux aussi le PCF dans l'entre-deux guerres, mais ils se situent à l'extérieur du groupe des internes de la Seine.

2/ Psychiatres, juifs et communistes

Issus de familles de la bourgeoisie, contraints par le numérus clausus qui les exclut de l'Université, ces jeunes juifs sont contraints à l'exil pour s'engager dans les études médicales, au cours des années 30. Émigrés, victimes de l'antisémitisme, cette expérience de stigmatisation les prédispose à une radicalité politique, et à une entrée en résistance face à la montée du fascisme, qu'ils trouvent dans l'adhésion au parti communiste.

Victor Laffite : formé par l'Internationale Communiste, le détenteur de l'autorité politique d'institution

Le cas de Victor Laffite acteur majeur du groupe, est un cas particulier. Révolutionnaire professionnel dans la mouvance de l'Internationale Communiste, avant la seconde guerre, son expérience activiste qui allie légalité et illégalité en fait un organisateur du parti communiste interdit, puis de la stratégie du Front national[161] et de la Résistance, et un des cadres dont dépend Bonnafé durant la Résistance.

Fils d'un petit commerçant juif, Lazard Katz[162], est né en 1910 à Bolosani en Roumanie. Sa mère est décédée. Le numérus clausus appliqué aux juifs dans les universités roumaines le contraint à émigrer en France pour faire ses études de médecine[163]. Il obtient en 1939 le grade de docteur en médecine et accède à la psychiatrie par la voie peu prestigieuse du médicat des hôpitaux psychiatriques[164]. Mais du fait des lois antisémites,[165] ses diplômes ne seront reconnus qu'en 1947.

Son multilinguisme (Laffite parlait le roumain, l'allemand, l'anglais et comprenait l'espagnol) fait de lui en 1932-33 le responsable du groupe en langue roumaine de l'Union fédérale des étudiants,

---

160 Lagroye (Jacques), dir. *La politisation,* Paris, Belin, 2003, p.360.

161 Front national de lutte pour l'indépendance et la liberté de la France

162 D'après le DBMO. Lazard Katz transforme son nom en Victor Laffite lorsqu'il est naturalisé français. (La date n'est pas précisée dans son autobiographe de parti rédigée en 1947). Son nom de Kominternien était André Victor.

163 Son frère membre du PC roumain passe du côté de l'armée rouge, vit à Moscou et anime radio-moscou en langue roumaine.

164 En 1888 est créé « le médicat des asiles » un concours de recrutement pour des médecins-chefs et des médecins adjoints, devient annuel en 1902 et national en 1906. Il comprend des épreuves d'administration, de médecine légale et un dosage variable de pathologie et d'épreuves clinique évaluées par les pairs. En 1907 est créé un internat des asiles des hôpitaux de la Seine auquel on accède par un concours sélectif, à l'image de celui de l'internat de médecine, bien que moins prestigieux. Il donne accès à une série de stages dans les hôpitaux psychiatriques, constituant une formation « au lit du malade » et ouvre un accès direct à la position de médecin-chef.

165 Loi du 16 juillet 1940 « Accès aux emplois dans les administrations publiques », Loi du 22 juillet 1940 « révision des naturalisations ».

liée à l'Internationale communiste, sous la responsabilité de Raymond Guyot et un rédacteur de *Correspondance balkanique,* collaborateur de *Correspondance internationale*[166]. Dans ce cadre il se déplace en Angleterre, en Belgique, au Danemark (1935) milite en Espagne (1937-1938), en Tchécoslovaquie (1938) où il popularisa la stratégie des Fronts populaires initiée par l'Internationale communiste à partir de 1934 en conformité avec les orientations de l' État soviétique contre le fascisme. En France il milite sous le nom d'André Victor. Il est arrêté en 1934 à l'occasion de la manifestation place de la République.

Entre 1934 et 1939 il devient secrétaire du Rassemblement mondial des étudiants, responsable de la commission internationale des étudiants communistes. En aout 1938, il participe à l'organisation aux États-Unis du 2ème Congrès mondial de la Jeunesse pour la Paix sous l'égide de la Société des Nations, qui se tient à l'université des filles au Vassar Collège, et accueille plus de 2500 délégués, initiative que valorisera *l'Humanité* par une vingtaine d'articles.

Dès 1939 il devient rédacteur de la presse clandestine[167] du PC (confection de *l'Humanité* clandestine et des tracts dans le Vème arrondissement de Paris) et s'engage dans la Légion étrangère, à l'école militaire de Paris[168]. En 1940 il constitue le groupe de résistance de l'hôpital de la Salpêtrière. En 1941 il participe au groupe technique de préparation du matériel chimique, puis en 1942 organise le service sanitaire. Avec Bonnafé ils assurent la couverture de la manifestation de femmes de la rue de Buci[169]. Recherché pour non déclaration de sa qualité de juif, la police se présente huit fois à son domicile, et finit par l'arrêter fin novembre 1941. Mais, mis en liberté provisoire, il entre dans la clandestinité (il sera condamné par défaut en 1942). Lafitte fait partie des fondateurs du Comité directeur du Front national des médecins français avec Robert Debré, Hector Descomps, Yves Cachin, et coordonne la rédaction et la parution du *Médecin français*, journal du Front national des médecins, dont il assurera le secrétariat de rédaction jusqu'en 1949. Il recrute Jenny Aubry[170] pour organiser quotidiennement le sabotage du fonctionnement du STO par un trucage complexe d'examens de laboratoire « qui certifient les lésions tuberculeuses, sur les poumons des candidats récalcitrants »[171]. Durant la libération de Paris, il dirige les équipes mobiles de médecins et de chirurgiens de la région parisienne.

Polyglotte, ressource essentielle chez les Kominterniens, il est possesseur d'un capital politique précoce, profondément intégré aux enjeux internationaux du communisme, en particulier dans son rapport à l'Union Soviétique. Son militantisme lui interdit l'entrée dans l'aristocratie professionnelle des internes et le capital de position qui lui est lié. Mais son rôle d'organisateur de la Résistance, reconnu y compris par la résistance gaulliste[172], et son « expérience de révolutionnaire » lui assure une forte autorité politique au sein du groupe que vont former les psychiatres communistes.

---

166 Créé en 1921 à l'issue du 3ème congrès de l'IC *Correspondance Internationale* est une revue publiée en plusieurs langues en vue d'alimenter en information et en documentation les partis communistes. Wolikow (S.) *L'Internationale communiste* (1919-1943) Paris, Ed. de l'Atelier, 2010,.p.152.

167 Suite à la signature du pacte germano-soviétique, le 26 septembre 1939, le gouvernement décrète la dissolution du PCF et toutes les organisations rattachées à l'Internationale communiste . En aout la presse communiste est interdite.

168 A suite de la signature du pacte germano-soviétique, Bolosoni est annexée par l'URSS.

169 London (Lise.) La mégère de la rue Daguerre. Souvenir de résistance, Paris, Seuil, 1995, p.137.

170 La mère d'Elisabeth Roudinesco.

171 Roudinesco (E.) *Généalogies*, Paris, Fayard, 1994, p.36.

172 Lorsque, en 1944, le *Médecin Français* devient le journal officiel du Syndicat des Médecins redevenu légal V.Laffitte en reste le secrétaire de rédaction jusqu'en 1949. Il est homologué Lieutenant FFI, titulaire de la Médaille de la Résistance, et Chevalier de la Légion d'honneur.

Quoique doté d'une autorité intellectuelle fragile, à l'interface entre la direction des intellectuels et le groupe des professionnels, il est à la fois la vigie politique et le garant de l'orthodoxie, et un acteur des mécanismes de mise en conformation du groupe qui émerge en 1945.

Jean Kestenberg : médecin des Brigades Internationales[173]

Si l'on possède des sources quant à l'activité de Jean Kestenberg comme psychanalyste et comme psychiatre après la seconde guerre mondiale, il en existe très peu sur sa jeunesse juive et polonaise, son arrivée à Paris et les conditions de sa vie entre 1930 et 1937, date où il s'engage dans les Brigades internationales. Sa fille évoque le silence de son père sur son passé, et les questions qui sont restées pour elle sans réponse, du fait de sa mort brutale en 1975, alors qu'elle n'a que vingt-trois ans. Nous allons tenter d'inscrire les éléments biographiques en notre possession, dans le climat et les problématiques de l'immigration juive polonaise des années 1930 étudiées par l'historien Ivan Jablonka, lui-même parti à la recherche de la trajectoire de ses grands-parents, juifs, polonais, émigrés et communistes.[174]

Jean Kestenberg est né en 1912 à Kielce, ville industrielle moyenne devenue après l'indépendance de la Pologne en 1919 la capitale régionale de la Voivodie, une province du sud de la Pologne, où règne un fort antisémitisme[175]. « D'une famille bourgeoise aisée, de juifs pratiquants traditionalistes… qui s'habillaient à l'occidentale, et qui tenaient la grande librairie de Kielce »[176]. Kestenberg appartient à cette jeunesse bourgeoise juive cultivée, confrontée à l'absence de toute perspective d'avenir. « Dans l'entre-guerres les juifs polonais subissent expropriation, discriminations fiscales, exclusion des marchés publics, numerus clausus dans les universités, licenciements dans la fonction publique et divers secteurs de l'économie »[177]. Dans ce terreau « après la grande guerre, la soif de connaissance se mue en effervescence politique (…) Les partis juifs foisonnent « entre les sionistes qui prônent l'autonomie d'un pouvoir juif, le Bund socialiste et les Communistes du KPP, le parti communiste polonais fondé en 1919 ». En 1926 comme le font beaucoup de jeunes issus de la classe ouvrière ou de la petite bourgeoisie paupérisée, enracinés dans le monde séculier yiddish, Kestenberg rejoint le KPP[178] sans que ses parents le sachent. Les risques sont considérables : le parti est illégal, ses militants sont traqués, haïs pour leur internationalisme et leur soutien à un pays qui a si longtemps asservi la Pologne, et stigmatisés comme acteurs « du complot judéo-communiste », ce qui les contraint et les initie à l'action clandestine.

Kestenberg quitte la Pologne dans les années 30 pour faire des études de médecine à Paris, où il retrouve une cousine germaine. « Il fait des petits boulots, plongeur, serveur, il a cousu des porte-monnaie… des petits boulots accessibles à un jeune juif polonais. Il était toujours membre du

---

173 *Kestenberg* en polonais s'écrit avec un *n* .Une erreur de transcription de l'Etat-civil français transforme, selon les règles du français le *n* en *m*. Evelyne et Catherine, sa femme, et sa fille conserveront le « *m français* », tandis que Jean restera attaché au *« n polonais* ». C'est sa fille Catherine Hardenberg qui m'en a précisé la signification, que je me suis attachée à respecter.

174 Jablonka (Ivan) *Histoire des grands parents que je n'ai pas eus*, Librairie du XXIème siècle, Seuil, 2012.

175 La quasi-totalité de la population juive polonaise disparait au cours de la guerre 1939-1945. L'antisémitisme ne prend pas fin avec la seconde guerre mondiale. Le 4 juillet 1946 la foule emmenée par les 600 ouvriers de la fonderie,dans la ville, de Ludwikow , se dirige vers le conseil juif sous l'œil bienveillant de la police. Le pogrome fera 42 morts chez les juifs.

176 Entretien C.Hardenberg-Kestemberg du 21.1.2016

177 Jablonka(I.) op. cit.p.59.

178 « En 1933 le KPP et ses organisations satellites s'élèvent à 30 000 militants, ce qui est loin d'être négligeable, compte tenu de la répression qui s'abat sur eux. » Jablonka (I.) op.cit.p.59.

parti, mais clandestinement puisqu'il était étranger, c'était interdit »[179]. S'afficher auprès du parti est dangereux et risque de conduire à l'expulsion. Le fait qu'il n'ait aucun dossier aux Renseignements généraux indique qu'il n'a pas été repéré comme étranger dangereux. Milite-t-il dans le Parti Communiste français ? C'est possible, il existe une sous-section juive de la MOI, mais celle-ci sera dissoute fin 1937 au moment où le PC réinvestit le discours national. Fréquente-t-il les organisations juives antifascistes qui sont nombreuses, clubs sportifs, (YASK) théâtre ouvrier juif de Paris, (PYAT) centre communautaire juif de la rue de Lancry où il arrive à Jacques Duclos de faire une conférence, et où ne manque pas un numéro de *l'Humanité ?* « Militant sans militer » participe-t-il aux manifestations ou aux meetings antifascistes ? On peut le supposer, et comprendre le manque de traces dans les archives. Ce qui est certain, en revanche, c'est qu'il s'engage en 1937 dans les Brigades internationales comme médecin. « Il ne s'engage pas dans une brigade juive, mais comme communiste contre le nazisme, précise sa fille. Il était avancé dans ses études de médecine. Il est parti comme médecin, mais bien entendu quand il fallait prendre le fusil… C'était une médecine de guerre, avec les moyens limités qu'ils avaient. Les trachéotomies c'était avec un stylo… » Il est affecté à la 11ème Brigade Internationale de la Défense contre les bombardements de Madrid.[180] Sa fiche ne figurant pas dans le fichier des brigadistes recensés à Moscou,[181] c'est probablement par le biais de la Centrale sanitaire Internationale qu'il rejoint les brigades. Le docteur Teldge, chef du service de santé des Brigades, dans un discours d'inauguration de l'hôpital Frédéric Montsery à Murcie en avril 1937 insiste sur le fait que « les médecins français et allemands de gauche ont été les pionniers de l'organisation sanitaire, et que la Centrale sanitaire à Paris a joué un rôle primordial dans la coordination et dans la fourniture de matériel. Cent soixante médecins y ont participé, dont une trentaine se sont affirmés communistes, aux côtés de 246 infirmiers »[182].

En octobre 1938 les Brigades quittent l'Espagne. « En septembre 1939 Hitler a lancé les divisions blindées contre la Pologne. Le 3, la France et la Grande Bretagne entrent en guerre. Le 9, un accord signé entre la Pologne et la France « prescrit à tout citoyen polonais de se présenter devant la commission de révision »[183]. Kestenberg s'engage alors dans l'armée française, en tant que polonais cette fois-ci.

Démobilisé en 1940, il part pour Marseille où il travaille dans une usine qui fabrique des bonbons et cache les résistants, en les nourrissant d'ersatz, ce qui prouverait qu'il est en contact avec les réseaux résistants. Quand les Allemands envahissent la zone-sud, il s'embarque pour Casablanca. C'est à cette occasion qu'il rencontre Evelyne Hassin, sa future épouse. Née en 1918, titulaire d'une licence de philosophie, elle est fille d'une mère juive russe qui a fui la révolution bolchévique, et d'un père commerçant français. Le couple émigre au Mexique. Jean Kestenberg travaille comme médecin dans les régions montagneuses, puis reprend contact à Mexico, avec le comité de la France libre. À son retour en France, à la Libération, il est naturalisé « dans la grande fête de la naturalisation, dont bénéficient tous les étrangers qui ont été dans la Résistance, et en particulier les communistes. »[184] Kestenberg garde des liens avec les organisations juives. Aux dires de sa fille, à son retour en France « il s'est occupé en tant que médecin du rapatriement des personnes déplacées en Europe centrale. Il a dû passer par la Pologne. Il en parlait peu, mais ça a dû être terrible. Il a raconté qu'il avait fait un accouchement. Il a eu très peur car le bébé était foncé… en fait c'était un métis d'un soldat américain noir. Il a aussi, été médecin-expert pour les

179 Entretien C. Hardenberg-Kestemberg

180 Source DBMO et *Dictionnaire international de la Psychanalyse* (dir. A de Mijolla.)Hachette,2007

181 L'ensemble de ces fiches micophotographiées se trouve à la BDIC sous la référence RGASPI Brigades Internationales.

182 BDIC Documents concernant le service de santé . F.delta res 0744/4

183 Communiqué de l'ambassade de Pologne, *le Populaire* 18 octobre 1939 cité par Jablonska op.cit.p.170.

184 Entretien C. Hardenberg-Kestemberg du 21.1.2016.

victimes juives des dommages de guerre. Lui, il a toujours refusé le moindre sou des allemands, mais pour les autres il a été expert » précise sa fille.

Il se qualifie en 1946 en psychiatrie, avec la première thèse de médecine sur le travail[185] et devient l'assistant de Le Guillant à Villejuif, où il participe à la transformation des conditions d'accueil des malades. Le récit familial a retenu « qu'il est le premier qui donne des couteaux aux aliénés ». Il engage une analyse avec Lacan, devient membre de la Société Psychanalytique de Paris en 1950 puis est titularisé en 1953. « Les analyses, à ce moment-là, ça ne durait pas très longtemps. Un an… je ne parle pas des séances courtes. Je parle du temps de l'analyse » précise Catherine Kestemberg, elle-même psychanalyste. Dès ce moment, il exerce à temps partiel en libéral.

À la différence de la génération précédente qui s'engage dans le communisme entre les deux guerres, c'est directement dans la lutte contre l'Allemagne nazie et sous l'effet des persécutions antisémites que Michel Sapir, Serge Lebovici, Stanislas Tomckiewicz, Bernard Muldworf et Tony Lainé vont rejoindre le PCF.

Michel Sapir : de la résistance gaulliste à la résistance communiste

Né à Moscou en 1915 dans une famille juive russe de la grande bourgeoisie industrielle, de tradition progressiste et intellectuelle, Michel Sapir n'est en rien prédisposé à l'engagement communiste. La révolution bolchevique confisque les biens familiaux, et contraint la famille en 1920 à émigrer à Dantzig puis en Pologne.

Michel Sapir fait l'expérience d'une double stigmatisation au lycée de Varsovie, où il fait ses études secondaires : juif modeste au milieu de la bourgeoisie juive et… russe au milieu des polonais. Le déclassement vécu (sa mère ouvre un atelier de textile dans les années 30, son père décède en 1937) le met en contact avec le « Yiddishland révolutionnaire » constitué d'artisans et d'ouvriers juifs, puis avec un milieu de lycéens de gauche ouverts à tout ce qui se passait : fascisme, grèves, élections. Karl Liebknecht et Rosa Luxembourg étaient nos idoles (…) J'avais acquis deux convictions, écrit-il dans son autobiographie, nous vivions dans un monde d'injustice, mais on pouvait le réparer par l'action militante»[186]. Après un baccalauréat polonais mention très bien, il décide d'être médecin et s'inscrit à la faculté de philosophie.

En 1933 il part pour Paris « qui résumait à mes yeux, tout ce que Varsovie n'était pas : l'harmonie des paysages, les grâces de l'esprit, la tolérance, la liberté d'expression, la douceur de vivre ».[187] Il y rejoint un milieu d'immigrés intellectuels (un oncle médecin, des cousins à Supélec et à la faculté de droit, et une cousine qui participe à une société de production cinématographique). Il se lie avec les milieux littéraires et les peintres. Dans une faculté de médecine où « les factions de droite faisaient la loi » il devient l'ami de Charles Cachin[188], tout en étant auditeur à l'institut de psychanalyse. Spectateur le 6 février de la manifestation de la droite nationaliste, il adhère au Comité de vigilance des intellectuels antifascistes et s'enthousiasme pour le Front populaire, partagé entre les communistes qui semblent les plus résolus dans le soutien à l'Espagne, et l'antistalinisme virulent de ses parents.

185 *Dictionnaire international de psychanalyse*. Notice Jean Kestenberg par Liliane Abensour.

186 Sapir (M) Du côté de chez Marx, du côté de chez Freud Flammarion, 1998, p.51.

187 Ibid.

188 Le fils de Marcel Cachin, un des fondateurs du Parti Communiste.

Fraîchement naturalisé, il n'est pas appelé par l'armée et fait fonction d'interne dans les hôpitaux, désertés par les médecins mobilisés. « En détresse idéologique » après la signature du pacte germano soviétique, il refuse de porter l'étoile jaune et se réfugie en zone sud. Il y est accueilli par Jacques Prévert dont il est, et restera l'ami proche. Engagé dans le groupe Combat puis contacté par le BCRA, il est déçu par le manque d'action. Il rejoint le Front national pour la libération de la France, devient le commandant Darbois, participe à la libération de Nice, devient le secrétaire régional du Front national. Il refuse un poste de préfet des Alpes-maritimes, et poursuit le combat dans une antenne médicale FFI, sur le front de l'Atlantique. Il adhère au Parti Communiste : « Parmi les mouvements de résistance, l'organisation communiste était la plus solide, la plus sure, en même temps que la plus nombreuse. Aussi j'avais adhéré avec joie, bien que sous la pression de Brandon, et les yeux ouverts »[189] . À son retour à Paris il reprend contact avec le PCF. Il est intégré dans sa cellule de quartier où il milite avec Henri Wallon.

Serge Lebovici : la protection des réseaux communistes, communiste par « dette »

Fils d'un médecin généraliste réputé en dermatologie, et d'une mère juive alsacienne francophile, dont le père était polonais, Serge Lebovici est né le 10 juin 1915. Il est l'ainé d'une famille de trois enfants. Son père Solo Lebovici est un juif originaire de Roumanie qui a émigré en 1904 et a connu les tranchées de Verdun, ce qui lui a valu la Légion d'honneur et la Croix de guerre. Solo Lebovici qui a rompu avec sa famille d'origine, est un homme pieux qui s'est converti pendant la grande guerre, admiratif de l'ordre de l'armée allemande et de Mussolini, à l'éducation rigide et exigeante. Il s'engage en 1939, est fait prisonnier à Fontainebleau, puis libéré en 1941.

Brillant élève, Serge entreprend des études de médecine, est reçu à l'internat de médecine de Paris en 1933, et se destine à la pédiatrie selon les désirs paternels. Mobilisé pendant la drôle de guerre, puis « fait prisonnier au moment de la débâcle à Haguenau,[190] il est lui aussi, libéré en janvier 1941. Il épouse Ruth Rooth. Ils ont une fille, Marianne en 1943. Il poursuit son internat protégé par les professeurs Milliez et Kourilsky à l'hôpital de Garches, passe son doctorat, mais est finalement exclu par les lois antisémites. Son père, arrêté en 1942, parviendra de justesse à sauver sa femme en la présentant comme sa maitresse non juive.[191] Il mourra à Auschwitz. Du côté de la famille maternelle, les parents et les sœurs de sa femme ne reviendront pas non plus.

À partir de ce moment Serge Lebovici, et sa femme vivent dans la clandestinité, avec de faux papiers procurés par une employée de la Mairie de Paris, et sont protégés par le réseau des résistants communistes, auquel il apporte son concours en intégrant les Francs-Tireurs. « Tout naturellement », comme il le rapporte dans sa biographie,[192] il adhère au Parti communiste ainsi que sa femme, en 1945. « Les communistes étaient les seuls à avoir pris clairement parti contre le nazisme. De plus j'avais soigné des communistes. Nous nous étions trouvés mêlés à leurs activités. Et puis, pour moi, le communisme était également synonyme de liberté à cette époque. C'est comme cela que Ruth et moi, nous sommes inscrits au parti, dès l'armistice. Nous avons commencé à fréquenter la cellule du parti de notre quartier, porte Champerret et à vendre *l'Humanité Dimanche*[193].»

189 M.Sapir op.cit.

190 Serge Lebovici par lui-même et ceux qui l'ont connu, Paris, Bayard, 2003, p.16.

191 Notice biographique du Dictionnaire Internationale de psychanalyse, A.de Mijolla (dir.), Calmann-Levy, 2002,Hachette littérature, 2005.

192 Ibid.p.17 ;

193 Ibid. p.19.

Sous des formes différentes, notamment en raison des différences de génération, la résistance communiste a constitué pour ces juifs émigrés, plus ou moins en voie d'intégration et brutalement stigmatisés par leur origine, un lieu de lutte et de protection, auquel ils manifestent leur reconnaissance par l'adhésion militante.

C'est par la description des situations dans lesquels ils se trouvent engagés, que nous pourrons mettre au jour ce qui va constituer les prémisses d'une identité collective.

B : LES PRÉMISSES D'UNE IDENTITÉ COLLECTIVE : DE LA CENTRALE INTERNATIONALE DE SANTÉ À LA RÉSISTANCE

Les mobilisations antifascistes ont conduit quatre psychiatres (Laffite, Kestenberg, Bonnafé et Follin), au sein du courant intellectuel progressiste, à rejoindre le Parti communiste. Ces précurseurs, au sens de la temporalité de leur engagement, vont être les animateurs d'une activité multiforme qui se développe de 1937 à 1944 : résistance intellectuelle, résistance médicale et résistance combattante. Le lieu de l'hôpital psychiatrique retrouve sa fonction d'asile et de refuge, en même temps qu'il est le lieu d'un combat spécifique : la lutte pour le ravitaillement de la population aliénée.

Pour la première fois se conjuguent leur activité de médecin et leur action politique et sont associés psychiatrie et communisme. L'aide à L'Espagne républicaine, la publication d'un journal de la Résistance médicale, l'aide aux juifs, la participation au service médical des FTP vont se conjuguer aux réponses pratiques face à la désorganisation majeure du système des hôpitaux psychiatriques. L'engagement résistant décloisonne les activités spécifiques et rend possible des rencontres intellectuelles improbables, qui alimentent et légitiment une réflexion théorique sur une nouvelle représentation de la folie, liant des acteurs, qui pour certains ne se rencontreront qu'après la Libération, dans un projet politique, qui associe libération nationale et refondation psychiatrique.

1/ Le creuset : la Centrale Internationale de santé en Espagne (1936)

Une première expérience intègre Follin et Bonnafé à l'entreprise partisane en répondant à leur désir d'action. L'aide à l'Espagne est la première expérience d'une fusion entre l'activité professionnelle et la politique, et constitue le creuset de leur engagement dans la Résistance médicale.

Pierre Rouques médecin-chef de la polyclinique du syndicat des métallurgistes part en 1936 et jette les bases d'un service de santé pour les Brigades internationales. Il crée en 1937 « la Centrale internationale de santé » en liaison avec la Conférence internationale pour la coordination de l'aide à l'Espagne présidée par Victor Basch et Paul Langevin. Bonnafé et Follin sont envoyés en mission pour fournir médicaments et soins. À la fin de la guerre, avec Maurice Ténine,[194] ils accueilleront les républicains qui passent la frontière en essayant de contrecarrer l'activité policière.

194 Marcel Ténine juif russe émigré arrivé en France en 1909. Membre du PCF en 1929. Médecin en 1935. Il gagnait sa vie durant ses études en faisant des traductions de l'allemand ou du russe. C'est lui qui en 1934 traduisit le premier texte de W.Reich «la crise sexuelle» publié aux ESI.

Bonnafé témoigne de ce moment fondateur de leur identité militante. « Quand je dis Front populaire, pour l'étudiant toulousain que j'ai été, c'est la guerre d'Espagne. Le Front populaire et la guerre d'Espagne sont une seule et même aventure, et le discours des gens qui ont vécu cela est perpétuellement référé à la guerre d'Espagne, cette guerre a été notre école. J'ai fait à l'époque le travail de la Centrale sanitaire internationale, les traversées de la frontière, avec le problème de la solidarité, la fourniture des médicaments, de médecins. J'ai fait la permanence de Cerbère au moment du reflux, de l'anti-police. Cette expérience était notre expérience fondamentale, et comme par hasard dans la résistance (…) tout le système militaire a été articulé et structuré sur les bases des anciens d'Espagne, ce qui montre bien que toute cette filière Front populaire, Guerre d'Espagne, Occupation, combats de la clandestinité… représentent la continuité et la fidélité…»[195]

Ces aspirants psychiatres, interviennent comme médecins et ne portent pas un regard « psychiatrique » à la différence de Tosquelles, intégré à l'état-major républicain comme responsable du service psychiatrique de l'armée. C'est comme médecins qu'ils font l'expérience de la nécessité de s'organiser en tant que tel. L'entrée en guerre du pays interrompt brutalement leur carrière. Ils doivent tous rejoindre l'armée. Mobilisé en 1939, Bonnafé est intégré comme médecin-lieutenant mais, avec son ami Marcenac ils perturbent dans un restaurant, le discours du président du Conseil. Dénoncé, Bonnafé est cassé de son rang d'officier, dégradé en « infirmier 2ème classe » et effectue quinze jours de prison. Il est démobilisé en août 1940.

Face au pacte germano-soviétique, Bonnafé confirme dans son autobiographie de parti rédigée en 1947 son accord avec : « la position du parti sans hésitation. Les arguments : conduite agressive du fascisme, politique d'abandon, de complicité, de trahison des démocraties occidentales fondées sur l'anti-soviétisme. »

2/ Les premiers actes du refus (1940-1942)

Après leur démobilisation, Lucien Bonnafé et Sven Follin retrouvent l'hôpital de Ville- Évrard. Bonnafé prend contact avec l'infirmier Gaubert, secrétaire du Syndicat CGT des services de Santé à l'hôpital, avec Sven Follin, puis avec les docteurs Marcel Ténine et Macel Penin qu'il a connus en Espagne. Il participe à la réorganisation des contacts entre médecins communistes et à la fondation du journal clandestin *Le médecin Français* dont il sera un rédacteur durant toute la guerre.[196] Avec Raymond Leibovici, chirurgien communiste parisien d'origine juive, Jean-Claude Bauer, Marcel Penin, Victor Laffite et Hubert Descomps, homme de gauche qui fait le lien entre les communistes et les gaullistes, Bonnafé participe aux activités du Comité médical des médecins d'août 1941 à novembre 1942. C'est à Hubert Descomps qu'il ira faire ses adieux lorsqu'il est contraint de quitter Paris. « Ma position d'apprenti psychiatre débarqué de province et très anonyme sur Paris, me fit figurer parmi les premiers responsables du Front national des médecins.»[197]

---

195 *Recherches* n° 17 (revue du FGERI) op.cit. p.83-84

196 Le premier numéro du *Médecin français* est diffusé en mars 1941. En mai 1943 *Le Médecin français* tire à 1000 exemplaires. D'après Virieux (D) *Le Front national de lutte pour la liberté et l'indépendance de la France.*» Thèse de doctorat. Paris-VIII, 1996.

197 Bonnafé (L.) « Du faux témoignage par omission», *Vie Sociale et Traitement ,* Octobre 1987.
«C'est vraisemblablement par la liaison qu'il a avec les médecins communistes que Lucien Bonnafé, alors interne à l' HP de Ville-Evrard, à Neuilly-sur-Marne, reçoit une vingtaine d'exemplaires du texte de Politzer anti-nazi *Révolution et contre Révolution, réponse à M.Rozenberg,* publié en février 1941 (témoignage de Bonnafé) *Politzer contre le nazisme,* Paris, Messidor/ Ed. Sociales, 1984 , p. 20.

Une première vague de répression touche Ville- Évrard. « Coupé par l'arrestation de Ténine début 1941 j'ai repris contact en allant voir le docteur Penin à Cachan, qui accueille un groupe de camarades qui ont participé à l'aide à l'Espagne. Coupé par l'arrestation de Bauer fin 41, j'ai été récupéré par Costes[198] qui connaissait mon adresse fin 42. L'arrestation de Costes m'empêche de donner mes liaisons à Follin qui devait me remplacer. J'ai quitté Paris avec l'accord du cadre qui m'avait "bioté" à Saint-Mandé. »[199] Affecté le 15 novembre 1941 à l'hôpital Sainte-Anne, reçu au médicat des Hôpitaux Psychiatriques en juillet 1942 ce qui permet une nomination de médecin-chef, Bonnafé est informé par le préfet Verlhomme (préfet républicain limogé par Vichy et nommé directeur de l'hôpital Sainte-Anne qu'il lui faut « changer d'air ». Il profite de sa nomination comme médecin-chef de l'hôpital de Saint -Alban en Lozère pour passer en zone sud.

3/ La mobilisation du verbe : *Le Médecin Français* (1941-1944)

Dès le début 1940 le PCF s'est doté d'une direction des intellectuels, constituée par Danielle Casanova, Georges Politzer, Jacques Solomon et Jacques Decour qui prend l'initiative d'action contre la révocation du professeur Langevin et pour la commémoration de la Révolution française. Elle impulse la création de journaux clandestins orientés vers les différents secteurs professionnels. *L'université libre* suivi de *L'École laïque* en janvier 1941, puis *La Pensée libre* en février 41 et en mars *Le Médecin français,* sous la responsabilité du docteur Jean-Claude Bauer.[200]

Le régime de Vichy trouve dans le courant médical dominant, libéral, familialiste, catholique et anti-État un terrain de réception, et un acteur de « la construction d'un élément central de sa philosophie politique : le don naturel et la transmission héréditaire, la vision biologique du corps social. La « vieille science familiale » va se moderniser dans le cadre futuriste de la Fondation française pour l'étude des problèmes humains mise en place en 1941, sous la direction d'Alexis Carrel (…) Elle prêtera son concours au département de « Biologie de la population » pour « recenser les souches saines de France, les familles fécondes et professionnellement douées », afin « d'établir une recension des « classes biologiques et sociales » et « un inventaire mental de la population » dans la perspective de « relever le niveau de la France ». [201] L'institution d'un Ordre des médecins en 1941 auquel l'adhésion est obligatoire, chargé d'appliquer les lois d'exclusion des médecins juifs ou étrangers, donne droit aux revendications corporatistes, et participe de la mise en œuvre de la « révolution nationale ».

Le Médecin français se fait le porte-parole de la résistance à ce courant dans la continuité des luttes professionnelles d'avant-guerre, en liant indissolublement lutte pour une médecine sociale et lutte contre le régime. Le premier numéro paru affirme : « Nous voulons une réorganisation de la médecine par les médecins eux-mêmes. La médecine de demain, celle de la France édifiant le socialisme, sera ce que feront les médecins français luttant aux côtés du peuple [202] ».

---

198 Alfred Coste, militant du syndicat de la Métallurgie, un des principaux dirigeants de la CGTU, membre du Comité Central du PCF (DBMO)

199 Autobiographie de parti de Lucien Bonnafé rédigée en 1947. (Archives PCF, Paris, Place du Colonel Fabien).

200 J.C Bauer membre de la direction des intellectuels du PC clandestin, assure la rédaction du *Médecin Français* à partir de mars 1941. Arrêté le 2 mars 1942 interné et torturé Bauer ne parla pas. Il fut fusillé au Mont Valérien le 23 mai 1942 avec G.Politzer G.Dudach et J.Solomon, DBMO.

201 « Rapport au chef de l'Etat sur l'activité de la fondation en 1942 », (Archives nationales 2 AG 78) cité par F.Muel-Dreyfus, « La rééducation de la sociologie sous le régime de Vichy », op. cit. , pp.118-122.

202 *Le Médecin Français*, mars 1941. La publication clandestine, sera un élément de liaison et de coordination entre les divers centres médicaux et organisations civile et le maquis qui aboutissent à la création du Comité médical de la Résistance. .Ibid. p.295. En mai 1943 le journal clandestin tire à 1000 exemlaires ;Fin 43, jusque-là ronéoté, il devient imprimé.

Paradoxalement l'affirmation anti-étatique de l'Ordre des médecins va progressivement se heurter aux volontés de contrôle de Vichy. Lorsque celui-ci, en avril 1944 édicte une circulaire concernant la levée du secret médical, dans le but d'imposer la dénonciation de soins donnés aux maquisards blessés, « *Le Médecin français* assurera une diffusion nationale imprévue, mais méritée » de la prise de position du Conseil départemental de la Seine de l'Ordre des médecins affirmant « que le secret médical lie le médecin d'une façon absolue, et doit être gardé rigoureusement, comme une des plus honorables caractéristiques de la médecine française[203] ». Relativement confidentiel à ses débuts il finira par devenir en 1944 l'expression du Comité de la Résistance médicale. Victor Laffite en assure le secrétariat de rédaction jusqu'en 1949.

Comme l'indique D. Virieux[204] : « Fondé sur des liens quotidiens, des lieux et du temps partagé, le support du milieu professionnel est déterminant dans la création des premiers groupes de résistance et des premières formes de luttes. La profession de foi, l'appel de juillet 40, et l'appel pour le front national de lutte pour la liberté et de l'indépendance de la France » appellent à l'union contre le capitalisme, assimilé à l'union de la Nation, contre la trahison des classes dirigeantes, pour le rassemblement autour de la classe ouvrière, porteuse des espoirs de la Libération nationale. La stratégie est celle de comités populaires pour un front unique à la base. L'articulation entre la portée immédiate des luttes quotidiennes et la libération nationale fait l'unité du combat. »

« L'attaque de l'URSS par Hitler en juin1941 élargit le conflit et déplace le « programme révolutionnaire et de défense des intérêts populaires » du Front national, vers un discours de la lutte des peuples contre le nazisme, discours de convergence avec les gaullistes, en lien avec les comités populaires. Il amorce le lien entre action armée et combat social. »[205]

La ligne du *Médecin français* centrée sur les méfaits de Vichy et la trahison des classes, l'exaltation de la Révolution française, publie en juillet 1941 dans son n°6 l'appel général pour le Front national. Sur les six appels nationaux qui suivront, trois seront orientés en direction des médecins. Un article de Bonnafé écrit sous le pseudonyme de Julien[206] annonce dans le numéro 8 de septembre-octobre 1941 la création de la section médicale du Front National, et incite ses confrères à s'engager en donnant des soins aux patriotes de l'Organisation Secrète : « L'arrivée de Laval a ouvert les yeux des plus aveugles. La France s'est trouvée unie. La France va reprendre les armes. Médecin de nos provinces et de nos campagnes, vous devez aider les partisans de France. La section médicale du Front National lance un appel à votre patriotisme. Vous devez assurer aux partisans blessés les soins… Vous devez renseigner les partisans. Le FN vous donnera les moyens d'agir… »

En 1942, alors que la politique des otages menée par Vichy pour discréditer la Résistance est condamnée par le général De Gaulle le journal justifie la lutte armée. On peut repérer l'intervention de Bonnafé dans le signalement en 1942 de la tenue du congrès des aliénistes à Montpellier « l'occasion d'une ardente manifestation de patriotisme et de résistance » et dans la dénonciation d'Alexis Carrel intitulée « Le Docteur Alexis Carrel pétainiste intégral et discret

---

203 Simonin (Anne), « Le Comité médical de la Résistance : un succès différé », *Le Mouvement social*, n°180, Ed. de l'Atelier, juillet-septembre 1997.

204 Virieux (Daniel) « Le front national de lutte pour la liberté et l'indépendance de la France, mai-1941-aout 1944 »Thèse de doctorat Paris VII, 1996.

205 Ibid.

206 D'après son autobiographie de parti rédigé en 1947 Julien est son pseudo dans la Région parisienne. Dans le maquis de Lozère il prend le nom de Sylvain Forestier, un aliéné de Saint-Alban qui faisait de la peinture. Gévaudan son 3ème pseudo concerne ses contacts dans les productions éditoriales clandestines, en liaison avec les responsables de la résistance intellectuelle qui se réfugient à Saint-Alban.

Kollaborateur[207]». Une note manuscrite de 1943 de Georges Cogniot[208] informe la direction clandestine du PCF que « dans les professions médicales d'importants progrès ont été enregistrés. Deux comités et des organisations adjointes aux FTP en liaison avec d'importantes personnalités médicales (…) Le *Médecin Français* bi-mensuel tire à 2500 exemplaires pour Paris et la province. Besoin d'étendre ce journal pour toucher les médecins de campagne. »

4/ Sven Follin : « interdit de carrière », l'aide aux juifs.

Mobilisé en 1939, Sven Follin perd le contact avec le PCF et ne réussit à le rétablir qu'en septembre 1940 lorsqu'il retrouve Bonnafé à Ville-Évrard. Il diffuse alors les premiers tracts du Front national universitaire et du *Médecin français* avec l'aide de sa femme. Le premier réseau de Ville-Evrard est démantelé. Le départ de Bonnafé et l'arrestation du docteur Coste le coupent à nouveau de ses liaisons.

Sa naturalisation est annulée et, comme fils d'étrangers, Sven Follin est interdit de passer le médicat et d'accéder à la fonction publique.[209] Sa femme issue d'une famille de la petite bourgeoisie parisienne, occupe un poste de secrétaire au ministère des Affaires Étrangères. Elle collabore techniquement avec certains ministres dans le cadre de la SDN et se retrouve directement sous l'autorité allemande rue des Saussaies. Elle démissionne au bout d'un an.

Follin est lié d'amitié avec le pédiatre juif Sacha Kaplan qui laisse son appartement avenue Carnot, dans le quartier de l'Étoile, lorsqu'il parvient à passer en zone sud. Follin reprend sa clientèle assurant la subsistance familiale. Avec son épouse ils s'engagent dans le Mouvement contre le Racisme (MNR qui deviendra le MRAP) et assurent le sauvetage d'enfants juifs en liaison avec Guy Chertok, Adam Ryaski et le docteur Cathala. De mars 1943 à la Libération il sera médecin d'un poste de secours FFI dans le 17ème arrondissement de Paris.

C : UN LIEU D'EXCEPTION : L'HOPITAL PSYCHIATRIQUE DE SAINT-ALBAN-SUR-LIMAGNOLE (1942-1944)

Après l'expression du refus et l'isolement des premières actions contre l'occupant qui va de l'été 40 à l'été 42, les milieux professionnels par les réseaux de sociabilité antérieures sur lequel ils se fondent, vont constituer le terreau dans lequel se trament lutte nationale et enjeux spécifiques de l'espace professionnel. L'autonomie des acteurs confortée par les difficultés de circulation dans un pays coupé en deux et par les contraintes de la clandestinité, va permettre des initiatives originales et promouvoir des acteurs improbables.

L'hôpital psychiatrique de Saint-Alban est un de ces lieux où vont se rejoindre la lutte contre la famine, la transformation des pratiques psychiatriques, l'hébergement de la résistance intellectuelle et le service médical des FTP.

---

207 *Le Médecin français* n°17, septembre 1942

208 Citée par Daniel Virieux (Archives G.Cogniot 012MRN)- op.cit.

209 La loi du 16 août 1940 stipule que «Nul ne peut exercer la médecine en France s'il ne possède la nationalité française à titre originaire comme étant né de père français.» Muel Dreyfus (F), *Vichy et l'éternel féminin,* Paris, Seuil, 1996, p.306.

1/ La transformation de la psychiatrie

Lucien Bonnafé arrive à Saint-Alban[210] comme médecin-chef fin 1942. Dans une lettre à son ami Paul Bernard, il y décrit à la fois les tristes conditions matérielles et locales, le plaisir de la rencontre avec cet « assistant » qu'est François Tosquelles[211], les axes de la transformation de l'hôpital déjà largement engagée par son prédécesseur Paul Balvet, et le programme de réflexion qu'engagent ces deux jeunes médecins de 30 ans[212]. « L'hôpital surplombe le village crasseux, prodigieusement arriéré ; je connaissais des campagnes bien sordides mais rien qui n'approche cela (…) Autour du château et dans son sein même, le service des femmes, le mien, bâtiments sordides entassés dans un espace restreint. Le plus absurde que tu puisses imaginer comme construction asilaire est dépassé. Sur le plateau, le service des hommes (à 1012m), trois grands quartiers style caserne (…) avec cours très vastes mais aménagements intérieurs sordides, d'un entretien abominablement difficile, car les hommes, partout plus sales que les femmes, sont ici plus particulièrement éteints. C'est le domaine de Chaurand (…) collaborateur tout à fait bien. À 800 mètres la ferme et l'Institut Médico Pédagogique, assez grossier comme contenant, d'un aspect un peu trop lozérien, mais bien, même très bien comme organisation et recrutement (...) À part Chaurand et moi, le service médical comprend 2 internes (avec un poste vacant) et un trésor inestimable, Tosquelles, catalan réfugié ici – *Balvet regnante* – un type d'une valeur exceptionnelle, avec des idées plus qu'excellentes, travailleur comme pas un, et qui a participé avec acharnement à la réorganisation de l'hôpital sous Balvet. On ne sait ce qui est le plus remarquable chez lui, de la valeur spéculative ou de la valeur pragmatique. Inutile de te dire que c'est un trésor pour moi, de le voir dépenser sans compter son activité insatiable dans le service.»[213]

L'enfance de François Tosquelles s'est déroulée en Catalogne dans un milieu progressiste et avide de culture. Après son baccalauréat qu'il obtient à 15 ans, il s'inscrit à la faculté de médecine de Barcelone où il rencontre Sandor Eiminder et Werner Wolf, réfugiés autrichiens fuyant le nazisme, qui l'initient à la psychanalyse, et lui font découvrir les réflexions d'Hermann Simon. À 20 ans Tosquelles est nommé médecin à l'institut Pere Mata, haut lieu de la novation psychiatrique à Barcelone. En 1934, il participe à la réflexion avec la Généralité de Catalogne à la réflexion sur la réorganisation des services de santé, et fonde la prise en charge des malades mentaux sur la collaboration avec les formes d'organisation traditionnelles catalanes en petits secteurs géographiques : les comarques. Il lit l'œuvre d'Hermann Simon psychiatre allemand

---

210 L'hôpital de Saint Alban-sur-Limagnole est fondé en 1921dans un château féodal construit au XIème siècle, tenu par des religieuses, situé à 950 m d'altitude dans les terres granitiques de la Margeride, dans un village de 3000 habitants, à l'extrémité de «la route de l'enfer». Il accueille jusqu'à 600 malades. Paul Balvet en est le médecin directeur depuis1936. Il a engagé la rénovation du fonctionnement de l'HP par la création d'un club des malades, qui utilise une salle commune et anime les activités quotidiennes, culturelles et sportives. André Chaurand rejoint Saint-Alban après avoir eu quelques difficultés avec la congrégation qui gérait l'HP du Puy où il avait été nommé. C'est lui, qui par l'intermédiaire de Maurice Dides, responsable du groupe Combat à Toulouse, enseignant à la faculté de psychopathologie et médecin-chef de l'hôpital de Bracqueville de 1900 à 1937, recommande à Paul Balvet de prendre contact avec François Tosquelles, qui anime «un service de psychiatrie» au Camp de Sept Fonds, dont la mission est surtout de faciliter les évasions. Au début de la guerre Balvet affiche sa fidélité à Vichy, puis il cache des juifs. D'après Jonhes(L.) *Desaliénisme à l'hôpital psychiatrique de Saint Alban sur Limagnole. L'accueil de la folie dans un hôpital public de la deuxième guerre mondiale au début des années1970,* Mémoire de Master II. Université Montpellier III (histoire) 2009/2010.

211 F. Tosquelles est d'abord employé comme infirmier, ses diplômes espagnols n'étant pas reconnus en France. Du fait du gouvernement de Vichy qui interdit l'accès de la fonction publique aux étrangers, il ne peut plus percevoir de salaire. C'est le gouvernement du Mexique, le seul à ne pas reconnaître Franco, qui va le rémunérer, jusqu'à ce qu'il repasse ses examens en France. Sa thèse est validée en 1948.Ce n'est qu'en 1952, qu'il obtient le grade de médecin-chef et qu'il est nommé officiellement à la direction de l'hôpital de Saint Alban. op.cit.

212 Bonnafé et Tosquelles sont nés l'un et l'autre en 1912.

213 Courrier L.Bonnafé à Paul Bernard légué à P. Noel, remis par celui-ci à Marie Bonnafé et publié dans Chevillon(B) (textes rassemblés par) *L. Bonnafé, psychiatre desaliéniste,* Paris, L'Harmattan, (Pratiques de la folie) 2005.

promoteur du fait de soigner l'institution psychiatrique par l'activité sociale des malades, plutôt que les patients. Tosquelles a aussi en poche la thèse de Jacques Lacan de 1933 qui ouvre le champ de la psychose à la psychanalyse[214].

Républicain, marxiste de tradition libertaire, Tosquelles a participé à l'État-major de l'armée républicaine comme responsable de la psychiatrie, non sans avoir été mêlé aux affrontements entre « poumistes » et « staliniens » de la région de Barcelone. Condamné à mort, par les franquistes, il se retrouve en France, au camp de Sept-Fonds. C'est là que Paul Balvet, en mission d'inspection, le récupère et l'emmène à Saint-Alban.

Les trois jeunes médecins forment un groupe de réflexion qu'ils dénomment le « Gévaudan », en référence au monstre mythique de la région. Le Gévaudan siège tous les mercredis, parfois Gévaudan littéraire, une fois par mois Gévaudan au Villaret (IME) en session infantile. « Une chose capitale est l'institution de conseils amorcés par Balvet et que je fais marcher régulièrement : réunion de tout le personnel, subalterne et supérieur du quartier, discussion d'organisation générale, de détails ménagers, de l'état de telle ou telle malade… Ceci donne une vitalité extraordinaire au quartier et à des effets thérapeutiques inespérés. Marchent le conseil de l'infirmerie, le conseil de l'ergothérapie. L'ergothérapie est la préoccupation axiale du service. La thérapie par le travail n'en est que le noyau, l'essence en est l'exploitation profonde chez tous les malades des capacités non aliénées : rendement social, responsabilité, dignité (…) Le centre vital de cette activité d'humanisation est la salle commune, bibliothèque, salle de jeu, de spectacle, de permanence. Je voudrais que tu vois mes catatoniques planter des fleurs ou faire de la gymnastique. La « thérapeutique active » c'est le titre du bouquin d'Hermann Simon qui n'est pas publié en français, (je te communiquerai dès que possible la traduction que Balvet en a fait faire)[215] est la base de l'activité hors l'infirmerie. Elle donne des résultats excellents contre l'agitation, le gâtisme, les multiples faces de l'encroûtement asilaire[216]».

La rencontre des deux hommes, Bonnafé et Tosquelles, liés par le Front populaire et la guerre d'Espagne, baignés dans le surréalisme et connaisseurs de l'œuvre freudienne aux côtés du Dr Chaurand, gomme provisoirement les différences politiques entre les deux hommes. Les conditions particulières de l'occupation vont susciter une expérience amicale dans ce milieu psychiatrique en même temps qu'un moment fécond de réflexion théorique.

2/ La lutte contre la faim*[217]*

---

214 *Recherches* op.cit. p84-85 Témoignage de Tosquelles : «Quand la guerre d'Espagne a commencé, j'avais 24 ans, ça faisait 4 ans que j'étais médecin psychiatre à l'Institut Pere Mata à Réus (…) J'avais eu la chance d'avoir comme introducteur, professeur et ami, un type exceptionnel qui s'appelait Mira (…) Il m'avait dit que si je voulais m'intéresser à la psychiatrie pour m'occuper des fous, il fallait que je connaisse d'abord les hommes «normaux». Alors j'allais travailler tous les soirs avec les ouvriers dans les centres d'apprentissage, faire de l'orientation professionnelle et des études d'organisation du travail. A partir de cette pratique préparatoire à la psychiatrie, je ne me posais pas du tout le problème de l'étrangeté foncière du fou (...) J'avais la responsabilité du service psychiatrique de l'armée....pendant deux années je m'occupais de beaucoup d'autres choses que de l'hôpital (...) C'était con de confier un tank ou des mitrailleuses, ou de nommer un officier dans l'armée républicaine à des types qui foutaient tout en l'air. Nous avons essayé de faire quelque chose de positif à ce sujet. Je faisais partie de l'État-major, en tant que psychiatre, non pas pour décider s'il fallait faire telle bataille ici ou là, mais pour articuler les problèmes d'hygiène mentale....»

215 Le frère de P.Balvet était un aviateur, décédé durant la guerre de 1914 .Balvet s'intéresse à l'allemand et sa sœur est germaniste. Elle traduit le livre d'Hermann Simon apporté par Tosquelles dans ses bagages espagnols. La « légende » professionnelle veut que la thèse de Lacan aurait été réimprimée à Saint-Alban, sur une imprimerie de type Freinet.

216 Ibid.

217Bueltzingsloewen (Isabelle von*) L'hécatombe des fous,* Paris, Aubier, «coll. historique», 2007.

Abandonnés des autorités, bénéficiant des rations les plus faibles des catégories de tickets d'alimentation, les malades mentaux vont payer un lourd tribut à la guerre. La procédure des marchés publics se heurte aux difficultés de ravitaillement et de transport de l'ensemble de la population, aux réquisitions et au marché noir. Le personnel mal nourri prélève sur les rations des pensionnaires. Une forte désorganisation est due à la mobilisation des médecins et des infirmiers psychiatriques, le plus souvent des hommes. 45 000 malades mourront de froid et de faim dans l'ensemble des hôpitaux psychiatriques du pays. [218]

À Saint-Alban, on ne souffrira pas de la faim. Bousculant procédures administratives et tradition médicale, engagés dans l'action politique, Bonnafé, Tosquelles et Chaurand mobilisent malades et personnels, pour le jardinage, le ramassage des pommes et des champignons. La couture, le filage, le cordage, le tricotage réalisés par les femmes, sont troqués contre des produits qui font défaut, négociables chez les paysans voisins, par l'économe. On échange le tabac et le vin contre la viande ou les œufs. Tout l'hôpital est tendu dans une lutte contre la famine.[219] Les malades participent activement à cette « sociothérapie » imprévue et sortent de leur isolement. La nouvelle organisation améliore notablement la symptomatologie des patients, et transforme la relation soignants-soignés. Les médecins vont aussi chercher les malades signalés, ce qui leur permet de

---

Lafont (Max) *L'extermination douce* Edition des bords de l'eau, (coll. Clair &Net),1987.
Docteur Escoffier-Lambiotte *Le Monde* 10 juin1987.
Ajzenberg (Armand) *L'abandon à la mort...de 76 000 fous par le régime de Vichy, suivi de Un hôpital psychiatrique sous Vichy* (1940-1945), Paris, L'Harmattan, (Historiques), 2012.

218 Une polémique, encore présente en 2012 (Ajzenberg A.) *L'abandon à la mort...76 000 fous par le régime de Vichy* conteste le niveau de la surmortalité dans les hôpitaux psychiatriques durant la seconde guerre mondiale. La dénomination « d'extermination douce» défendue par Max Lafont dans les années 80 est abandonnée au profit de «l'abandon à la mort.».

L.Bonnafé lorsqu'il est conseiller technique auprès du ministre de la Santé en 1945 tente de façon administrative et empirique, de réaliser un enquête à ce sujet. Il aboutit à l'hypothèse de 40 000 morts de malnutrition.

L.Bonnafé préface *L'extermination douce* de Max Lafont qui paraît en 1987 (réédité en 2000 et préfacé par A.Spire), et qui assimile le traitement des fous par le gouvernement de Vichy à celui à l'extermination programmée par le régime national-socialiste, bien que réalisée «en douceur par un abandon à la mort».

Ce travail fut contesté par les historiens J. Postel, C. Quétel, H. Rousso.

Un article dans *le Monde* du dDocteur Escoffier-Lambiotte, vint conforter l'interprétation de M.Lafont, mais en incriminant directement la responsabilité des médecins-chefs. La réédition du texte « *Le Train des fous*» de P. .Durand et la publication de *Droits d'asile* par un autre psychiatre, Patrick Lemoine, en 1998, fut suivie en 2001 du lancement d'une pétition intitulée «Pour que douleur s'achève.... » en vue d'obtenir des autorités françaises, la reconnaissance de la responsabilité du régime de Vichy dans le drame. La polémique s'inscrivait dans les débats mémoriels qui ont abouti à la reconnaissance par Jacques Chirac, en 1995, des responsabilités de l'État Français dans la déportation.

La recherche scientifique réalisée en 2000 par l'historienne Isabelle von Bueltzingsloewen, publiée en 2007 a permis de saisir à la fois, les problèmes pour établir des chiffres fiables, les problèmes du ravitaillement liés à la guerre et à la collaboration établie par le régime de Vichy, les actions et leurs limites réalisées par les médecins- chefs, et la diversité des situations locales.

En tout état de cause, l'historienne établit la distinction entre «L'hécatombe» qui eut lieu dans des asiles et l'extermination systématique effectuée par les nazis. Notre thèse s'appuiera sur ces travaux.

Si L.Bonnafé encouragea le projet de Max Lafont de révocation du silence concernant la famine dans les Hôpitaux psychiatriques, et soutint que le degré de civilisation d'une société se mesurait la façon dont elle traitait les fous, il fut sensible à la critique de Paul Balvet, son vieil ami catholique de Saint-Alban, concernant la notion d'extermination.

Il écrivit qu'il était «profondément d'accord avec le scrupule de Balvet sur les rigueurs du sens. Le parcours attentif de mes dossiers me fait découvrir que j'ai pris trop d'aise avec la justesse du sens, affirmant par exemple que le mot est tout à fait approprié. Par-ci, par- là, pour des circonstances polémiques diverses, ai-je du moi- même abuser de liberté d'usage du langage qui sont dans l'ordre de ce que je défends chez tout autre : un droit de jouer des effets dans les contextes.» citation de M.Guyader dont l'origine n'est pas précisée .p.cit.p.16.

219 Jonhes(l) Desaliénisme à l'hôpital psychiatrique de Saint Alban sur Limagnole. L'accueil de la folie dans un hôpital public de la deuxième guerre mondiale au début des années1970 Mémoire de Master II.Université Montpellier -. Recherches n°17 « La Résistance : Saint-Alban » pp80-95, Bueltzingsloewen (I) L'hécatombe des fous op.cit.pp.367-373

suivre l'évolution de ceux qui sont sortis de l'hôpital, inaugurant de nouvelles formes de consultations extra-hospitalières qu'ils dénommeront « géopsychiatrie ». On y attend les parachutages d'armes et les visiteurs clandestins, en lien avec le maquis local où se retrouvent gendarmes, instituteurs, notaire ou curé. Les psychiatres animent le ciné-club local ou font des conférences aux gendarmes sur la folie. Saint-Alban fait la démonstration que l'on peut transformer radicalement un établissement archaïque, en un instrument efficace de soin. Saint-Alban est aussi lieu de passage pour les anciens internes parisiens : Daumezon et Le Guillant.

3/ La résistance intellectuelle

La forteresse sert aussi de refuge. Tristan Tzara, Paul Éluard et Nush Éluard y résident et vivent au milieu des malades[220].

Depuis juin 42, Éluard est le directeur des Éditions de Minuit.[221] Saint-Alban sert de plate-forme pour une partie importante des productions intellectuelles résistantes imprimées à Saint-Flour par l'imprimeur Amarger, en liaison avec les Matarrasso et Germaine Le Hénaff (la future madame Le Guillant) qui y séjournent aussi. Les agents de liaison de l'organisation résistante Georges Sadoul ou le phtisiologue Gaston Baissette y passent. Georges Canguilhem, médecin dans le maquis du Cantal, s'y réfugiera avec les blessés, après la bataille du Mont-Mouchet.

Dans ce bouillonnement intellectuel, le groupe du Gévaudan remet tout en question, et passe au crible tous les concepts de la psychiatrie : phénoménologie, gestalt, psychanalyse. De ces réflexions sortiront une série de communications à la Société médico psychologique signées par Tosquelles et Bonnafé.[222]

Comme le rappelle Emmanuel Bourdieu : « dès que le cours habituel des occasions d'agir est modifié de manière significative, autrement dit, dès que le seuil d'adaptation acritique de nos dispositions est dépassé, tout se passe comme si la réflexion et la délibération consciente de l'agent prenaient le relais de ses dispositions pour guider son action. Bref, la conscience critique est le fruit de situations critiques, c'est à dire extraordinaires[223] ».

L'expérience faite à Saint-Alban qui retourne les dramatiques contraintes de l'époque en un projet novateur, invalide définitivement l'ancien fonctionnement asilaire et légitime la vocation thérapeutique de l'hôpital psychiatrique, fondée sur une sociothérapie liée au travail. Les acteurs ont trouvé dans leur engagement militant à la fois le sens de la résistance et de la subversion nécessaires, et dans les pratiques activistes (réunion discussions, autonomisation des activités et des initiatives) la dynamique de leur projet thérapeutique. Saint-Alban offre un cadre pour penser le mouvement de la réforme et réalise un exemple concret, revendiquant une double affiliation théorique à Freud et à Marx. « L'analyse marxiste du champ social inspire la mise en place de

---

220 S'y réfugieront aussi Jacques Matarasso, le docteur Bardach de l'Institut Pasteur, Denise Glazer . Daenincks (Didier) *Cachée dans la maison des fous*, Paris, Ed.Bruno Doucey, 2015.

221 Sapiro (Gisèle) *La guerre des écrivains* (1940-1953), Fayard, 1999, p. 520 « Chez René Amarger, l'imprimeur de Saint-Flour qui a été contacté par Eluard et Ternet paraitront les brochures de la Bibliothèque Française, maison d'édition clandestine commune à tous les comités intellectuels de zone sud, qui constitue un relais pour les périodiques clandestins de zone nord. Elle imprime les éditions de zone sud de *l'Université Libre* et *du Palais Libre* et les Editions de Minuit dont elle reprend des volumes (*Le silence de la mer*) en éditions populaires.

222 Communications à la SMP issues des réflexions du groupe du Gévaudan : de Tosquelles et Bonnafé : «Expérience onirique, début d'un accès maniaque.», Bonnafé : «Premières notes sur la notion de structure: ambiguïté du terme», « Structure et sens de l'événement «morbide», Chaurand : «La direction médicale, condition essentielle de l'unité de l'assistance psychiatrique.», Bonnafé : «Gestalt théorie et structures en psychiatrie», « L'évolution du behaviorisme et la notion de structure en psychiatrie.» cité par N. Henkes .op.cit.

223 Bourdieu(E) Contribution à une théorie dispositionnelle de l'action. Seuil, (Savoir Faire),1998, p. 166.

structures collectives visant à dépasser l'aliénation sociale engendrée par la dépossession des travailleurs du fruit de leur travail (...) L'idéologie est un élément constitutif de la vie des soignants et des soignés et les rapports sociaux de classe ont une incidence directe sur la pratique psychiatrique (…) Une action volontaire sur les conditions objectives d'existence est au cœur du principe de transformation de l'hôpital »[224] ainsi que l'engagement collectif des soignants dans l'action thérapeutique. Au-delà du moment fondateur, le référentiel théorique marxiste que manient Bonnafé comme Tosquelles informe pour une longue durée le projet de transformation institutionnelle, liant marxisme et refondation psychiatrique.

4/ Le service médical FTP

En Lozère, Bonnafé ne réussit pas à retrouver le contact avec le Parti communiste clandestin. Il rejoint la résistance départementale par le biais de son beau-frère maire de Saint-Alban[225], avec Bourrillon du groupe Combat, chef de l'Armée secrète. Bourrillon arrêté, il continue avec Peytavin chef de l'AS (qui adhérera au PCF) par l'intermédiaire du beau-frère de Clément son interne à Saint-Alban. Peytavin est, en fait, le préfet clandestin du département. Bonnafé est nommé « commandant du secteur dans le sud cévenol sous le nom de Sylvain Forestier, puis à la mi-juillet 1944 de l'ensemble MUR/AS dans la pointe nord du Gévaudan.[226] « Cette double appartenance FN-FTP-AS-MUR[227] me réjouissait, moi qui était des rares militants qui considérions l'exaspération des clivages dans la guerre d'Espagne, suicidaires de l'antifascisme, comme la perversion historique à contrecarrer[228]».

En mai 1944 une concentration de forces considérables s'effectue dans la région du Mont-Mouchet à la jonction du Cantal et de la Lozère, dirigées par Gaspard chef militaire des MUR de la région de Clermont qui devient chef d'état-major des FFI d'Auvergne.[229] Bonnafé tente, conformément aux positions du PC et du FN, de contester la stratégie de regroupement au maquis, provoquant une réplique de Gaspard, qu'il racontera à de multiples occasions. À l'évocation du drame des Glières Gaspard répond : « Ils ont eu les savoyards, ils n'auront pas les auvergnats! ». Au Mont Mouchet, Bonnafé retrouve Canguilhem, qui rejoint Saint-Alban alors qu'une partie des blessés y est soignée et cachée.[230] En juin 1944 le docteur Tauber responsable sanitaire FTP de la zone sud vient demander à Bonnafé de passer dans la clandestinité à Lyon. Celui-ci obtempérera après la bataille du Mont-Mouchet.[231]

---

224 Jonhes (L) op.cit.

225 L.Bonnafé, Autobiographie de parti rédigée en 1947 : « Sur le plan de la Résistance départementale, j'ai pris contact par mon activité personnelle, atteignant par mon beau-frère, maire de Saint-Alban, Bourrillon de Combat chef de l'AS en Lozère... ».

226 Correspondance D.Virieux/Bonnafé du 20/11/1999.

227 FN/ FTP dirigés par les communistes. Les MUR ou Mouvements Unis de la Résistance regroupent les groupes Libération, Combat, Francs-Tireurs d'obédience gaulliste.

228 Archives L.Bonnafé, musée de la Résistance de Champigny.

229 Les renseignements viennent de la 2ème subdivision d'après les rapports de l'AS de S.Forestier, (d'après D.Virieux op.cit.)

230 «L'hôpital a fonctionné comme hôpital pour les blessés FFI avec un service clandestin de soins établi dans le Château, avec la complicité de la mère supérieure et de quelques sœurs. Les médecins ont dispensé d'abord des soins sur le terrain, notamment au Mont Mouchet, puis les maquisards blessés et intransportables ont été cachés durant tout l'été 1944 dans les caves et les greniers.» Jonhes (L) op.cit. p.13.

231 Au Mont Mouchet, après plusieurs jours de combat les 10 et 11 juin 1944, la dernière attaque allemande obligea les maquisards à se replier. Les allemands pillèrent plusieurs villages. Les pertes des FFI furent sévères: 260 tués, 180 blessés ainsi qu'une centaine d'otages fusillés par les nazis. C'est après cette bataille que la Résistance auvergnate réalisera son unification.

Le 6 juin 1944 Bonnafé quitte Saint-Alban pour Lyon, comme officier FFI. Évitant de peu une souricière, il se réfugie à l'hôpital du Vinatiers chez Paul Balvet, et réussit à reprendre contact avec Georges Sadoul. Le 15 mai 1944, la quasi-totalité du Comité militaire de la zone est tombée, excepté Boris Guimpel. Celui-ci échappe à l'arrestation malgré une balle dans le pied. Bonnafé «est chargé de vérifier l'état du pied de B. Guimpel. Boris Guimpel étant soupçonné d'automutilation, alors qu'il a pu s'échapper quand sa femme a crié « qu'ils l'attendaient à la maison».[232] La direction militaire décapitée, ce sont les politiques qui s'y substituent. Entre la volonté des dirigeants politiques de déclencher l'insurrection nationale des dirigeants politiques et la volonté de déclencher l'action militaire, des divergences s'expriment au sein de l'encadrement, ce qui aboutira à différer l'offensive. Lyon est abandonné par les Allemands qui font sauter les ponts, le 3 septembre.[233] Les 1, 2 et 3 septembre 1944 Bonnafé se trouve dans le Ier régiment FTPF du Rhône dans le secteur de Vaise. Il assure une fonction de secrétariat et d'officier de liaison, dont témoignent ses archives déposées au Musée de la Résistance de Champigny.[234]

Intégré comme médecin inspecteur du service de santé FFI zone sud, il devient médecin-chef dans l'armée régulière. Il est envoyé dans le sud de la France, en vue d'assurer l'unification du service de santé « grand amalgameur en chef »[235]. C'est ainsi qu'il retrouvera Henri Ey chef du service médical de l'Armée Secrète à Bourges, et Sacha Nacht[236] responsable FFI à Saint-Tropez. Il participe à la libération du Puy, et du Gard.

La guerre se termine et Lucien Bonnafé est nommé conseiller technique chargé de la psychiatrie auprès du ministre de la Santé. Il y retrouve Louis Le Guillant chargé de la coordination de la politique de l'enfance. Auprès des ministres communistes de la Santé, René Arthaud, François Billoux et Georges Marrane, de 1944 à 1947 Louis Le Guillant et Lucien Bonnafé, légitimés par le pouvoir d' État vont jouer un rôle déterminant comme initiateurs, organisateurs et législateurs, des nouvelles politiques de la psychiatrie et de l'enfance.

« Dans l'étude qu'il a consacré aux ministères et aux secrétariats d' État confiés aux communistes dans la période 1944-1947, Yves Roucaute a démontré que la composition des équipes ministérielles accordait très majoritairement le primat des compétences intellectuelles et technico-administratives (…) Il y voit le signe du ferme attachement du PCF à la participation gouvernementale. Le primat accordé aux compétences, se traduisait également dans le recrutement des militants communistes appelés à jouer un rôle dans les ministères. En d'autres termes, le PC a su privilégier des communistes, dont la formation et le métier étaient directement adaptés aux postes attribués, et fortement ancrés dans les FTP. Cette logique favorisa l'intégration d'un personnel politique nouveau, dont le profil échappait au modèle du cadre thorézien d'avant-guerre, et

---

232 Giovaninnetti (Marc) Thèse d'histoire Paris IX -2009 « Raymond Guyot : 50 ans au cœur du système communiste. »

233 Ibid.

234 Archives Bonnafé au musée de la Résistance de Champigny .On y trouve un tableau recensant le matériel du bataillon (1er régiment FTPF région HI -5ème bataillon- dispositif général du sous-secteur de Vaise) et une centaine de petites notes de liaison, manuscrites datées des 1,2,3 septembre. Par exemple :

«J'ai l'honneur de vous faire savoir que je viens de recevoir du colonel Darciel le message suivant: tous vos éléments doivent faire mouvement immédiatement sur Lyon-Vaise, et tenter le passage de la Saône ce soir. Le plan d'opération est celui que vous avez prévu .Même ordre a été envoyé au Colonel Renau. Ses troupes doivent se diriger sur la Croix Rousse et Vaise .Le PC du colonel Darciel est à Izeron jusqu'à 6heures du matin. A partir de 7 heures, il sera à Crapone .Envoyer les FM et toutes les armes automatiques .Officier d'État- major Henri Laurent »

235 Selon une formule de L.Bonnafé, formule qu'il reprendra à de nombreuses reprises.

236 Sacha Nacht est né en 1901.Entré dans la Résistance en 1942, il devient permanent du réseau Brick des Forces Françaises Libres dans le sud de la France. Arrêté par la Gestapo il est interné à Compiègne. Il échappe au camp de concentration grâce aux relations de sa femme qui lui fabriquent une généalogie aryenne. A la Libération il est capitaine en psychiatrie, et devient l'analyste d'une partie des futurs titulaires de la SPP. Ohayon(A) *Psychologie et Psychanalyse* op.cit. p.248.

introduisait une concurrence culturelle avec les militants ouvriers.[237] Parallèlement, la réorganisation de la haute fonction publique par le général De Gaulle par des cadres issus de la Résistance, formait un assemblage de solidarités durables qui transgressait en partie les oppositions politiques.

D : DANS L'APRÈS-GUERRE, LES NOUVEAUX ENTRANTS AU PCF

1/ La génération de la Libération : René Angélergues et Rodolphe Roelens

Inscrits tous les deux dans des familles d'instituteurs, produit de l'excellence scolaire comme base de l'ascension sociale, ces jeunes adultes participent du mouvement générationnel qui fait du PCF un acteur politique important, au capital héroïque lié à la Résistance, et en lien avec le monde populaire. Leurs aspirations sociales et culturelles trouvent une réponse dans le marxisme, leur anticonformisme et la dimension vocationnelle de leur profession dans l'organisation politique. En intégrant les réseaux communistes ils trouvent des « patrons », des modèles et des camarades et deviennent les internes ou les assistants de Bonnafé, de Le Guillant et de Follin.

René Angélergues : engagement politico-professionnel

René Angélergues est né en 1922 issu d'une famille du Limousin, d'origine paysanne. Ses deux parents instituteurs puis directeurs d'école, sont de sensibilité radicale socialiste, laïque et anticléricale. Brillant élève, notamment en mathématique, l'engagement dans des études de médecine est pour lui, un moyen de quitter son milieu provincial qui le conduit à la faculté de médecine d'abord de Toulouse, puis de Paris. Il est accueilli par sa sœur institutrice communiste. Son engagement, comme le dit son fils « s'inscrit dans des logiques de contre-pied par rapport à ses origines, et dans un mouvement collectif des gens de sa génération[238] ». Il rencontre, à l'Union des Jeunesses Républicaines de France (UJRF)[239] en 1947, celle qui deviendra sa femme. Marcelle Roth a un douloureux parcours de déportation. Son père, industriel autodidacte s'est engagé dans l'armée Secrète. Dénoncé, arrêté, torturé à Lyon puis déporté à Buchenvald, il adhère au Parti Communiste en déportation, aux côtés de Marcel Paul. La mère de Marcelle, issue de la bourgeoisie juive alsacienne est arrêtée et déportée avec ses quatre enfants. Elle meurt, gazée à Auschwitz ainsi que sa fille. Marcelle et ses deux frères ont survécu. Revenue de déportation, elle trouve dans l'UJRF et le PCF une façon « de se retrouver dans un monde où tout a disparu »[240] et rencontre René Angélergues dans l'activisme militant et à la faculté de médecine, où elle reprend ses études commencées avant la guerre.

Le contact avec des médecins comme Bonnafé, Tosquelles, Le Guillant les oriente vers la psychiatrie. Le couple réussit le concours de l'internat de psychiatrie de Seine Maritime, et devient interne chez Lucien Bonnafé, puis chez Follin à Ville- Évrard. L'internat leur offre des postes rémunérés alors qu'ils viennent d'avoir un enfant, Jacques né en 1949.

---

237 Boulland (P.) *Acteurs et pratiques de l'encadrement communiste à travers l'exemple des fédérations PCF de banlieue parisienne* (1944-1974) Thèse de doctorat d'histoire Paris1-Panthéon -Sorbonne 2011, p.49,en référence à Roucaute (Yves) *Le PCF et les sommets de l'Etat de 1945 à nos jours.* Paris, PUF, 1981, p. 131-156.

238 Entretien avec Jacques Angélergues 19 mai 2012.

239 Organisation de la jeunesse mise en place par le Parti Communiste à la Libération jusqu'en 1956.

240 Entretien avec Jacques Angélergues 19 mai2012.

Rodolphe Roelens : de la culture à la psychiatrie

Rodolphe Roelens est né en 1924 à Rocroy près de la frontière belge. Son père est fonctionnaire des douanes. Sa mère est institutrice, issue d'une famille de la région de Dunkerque et dans laquelle, sur huit enfants trois sont instituteurs. Rodolphe est fils unique d'une famille, que l'avancée des Allemands en 1939 jette sur les routes de l'exode et amène à Toulouse, où ils se fixent. Les parents accueillent pendant un temps deux jeunes juives pendant un temps, dont la disparition n'est pas expliquée au sein de la famille et qui ont été déportées. Rodolphe bénéficie du fort investissement culturel familial. Il passe ses bacs en 1940 et 1941 et s'inscrit en médecine à Toulouse. Marqué par la guerre d'Espagne qui le rapproche des communistes, il entre 1944 à l'organisation des Étudiants Communistes et devient secrétaire du cercle, puis adhère au PCF en 1945.

Peu motivé par les études de médecine, il abandonne en 4ème année, parce qu'il rêve de faire du théâtre. Il rencontre sa première femme Mathilde, une danseuse, puis monte à Paris en vue d'une formation théâtrale auprès de J.-L. Barrault. Mais ne pouvant accéder au cours du maitre , Roelens s'oriente vers la danse comme sa femme. Durant deux années, ils travaillent dans la compagnie d'un chorégraphe allemand, communiste. C'est là qu'il rencontre celle qui sera sa deuxième femme Sonia Honcir, danseuse d'origine tchèque. Sonia est une communiste orthodoxe. Sous sa pression, après deux années, Roelens reprend ses études de médecine et découvre la psychiatrie, lors d'un stage chez Jean Delay, et décide alors de préparer l'internat psychiatrique. Il devient interne à Maison-Blanche en compagnie de Wladimir Granof qui l'entraîne vers la psychanalyse. La préparation du concours lui a fait prendre quelque distance avec le PC, d'autant plus qu'il est réticent devant la condamnation du titisme et les procès en démocratie populaire.

De l'autre côté de la rue, à l'hôpital de Ville-Évrard, l'équipe de Paul Sivadon[241] transforme au quotidien la vie de l'hôpital dans le sens du désaliénisme. Sven Follin que Sivadon a fait venir de Montauban fait fonction de chef de service. C'est Marcelle Angélergues qui vient convaincre Roelens de rejoindre les autres internes communistes de Ville-Évrard. La cellule du Parti Communiste, avec Follin, Torrubia, Angélergues et les infirmiers communistes de la CGT très nombreux à Ville-Évrard, innove et transgresse les cadres hiérarchiques, comme en témoigne

241 Né en 1907 Paul Sivadon est fils de pasteur protestant. Après des études secondaires à Clermont-Ferrand, il devient interne en psychiatrie en 1929, en contact avec Henri Ey et Lucien Bonnafé. Nommé médecin-chef à la Colonie d'Ainay-le-Chateau, dans l'Allier, qui accueille dans des familles rurales, les malades mentaux difficiles du département de la Seine, il constate l'amélioration considérable de leur comportement. Lorsqu'il arrive à Ville-Evrard en 1943, il transforme avec vigueur les conditions de vie et d'accueil des malades. Il démolit les murs d'enceinte, instaure le vouvoiement, organise une ferme proche pour faciliter la reprise de l'autonomie. Il est un acteur important du noyau réformateur, notamment du fait de ses liens avec la Sécurité Sociale et avec la Ligue d'hygiène mentale.

Sa sœur, Jane Sivadon, engagée dans la Résistance dans le réseau du musée de l'Homme est déportée à Ravensbruck. Elle revient dans une extrême détresse qui marque profondément Sivadon. Membre du premier Conseil Syndical du SNPHP il en devient secrétaire général en 1954.Médecin-conseil de la Sécurité Sociale il négocie avec celle-ci le financement de personnels complémentaires et crée, en même temps que Le Guillant, le premier Centre de Traitement et de réadaptation sociale (CTRS) en 1948. Il prend pour assistants Follin, Roelens, Torrubia et fonde l'association L'élan retrouvé qui expérimente une série de structures alternatives à l'internement (hôpital de jour, centre de traitement à temps partiel, consultations de psychopathologie du travail et de médecine psycho somatique.)

Il réanime la Ligue d'hygiène mentale, et quitte le service public pour mettre en place, en 1956, l'ensemble des services psychiatriques de la puissante MGEN notamment le centre de La Verrière (1958-1972)

En 1959 il obtient une charge universitaire d'enseignement à l'Université de Bruxelles, et devient en 1959 Président de la Fédération mondiale pour la Santé mentale.

Danielle Sabourin-Sivadon[242]: « Après la guerre, il y eut au Centre de traitement et de réadaptation une période « communiste ». Follin l'assistant du service était au PC, beaucoup d'internes aussi. Il y avait une complicité au niveau de la cellule de Neuilly-sur-Marne ; en outre leurs femmes étaient à l'Union des Femmes Françaises… Mon père n'était pas communiste, mais il était fasciné par cela. Dans son service il y a eu Roelens, Torrubia… c'étaient des types extrêmement militants… il y avait les infirmiers (…) On était à une époque où les infirmiers n'osaient pas parler aux médecins, et cependant, à la cellule ils se tutoyaient, ils allaient vendre *l'Humanité-Dimanche* ensemble... »[243]

Roelens termine son internat chez Le Guillant au CTRS de Villejuif, puis devient son assistant durant trois ans. Il se lie avec Angélergues. « Angélergues, il m'a adopté. On a été très amis pendant des années. Il était mon grand frère. J'avais pour lui une admiration, une affection… c'était une intelligence, un esprit de synthèse...[244] » Cette sociabilité, qui lie les psychiatres communistes, y compris pendant leurs week-ends ou leurs vacances, et leurs enfants, se fonde sur une conviction partagée et des relations d'égalité. Aussi fonctionne-t-elle comme un puissant moteur collectif. Elle fait fonction de capital social pour des agents peu dotés en capital économique, en même temps qu'elle présente une image sociale collective anticonformiste celle de médecins au contact avec le peuple.

Stanislas Tomkiewics : Le parti comme famille d'accueil

Plus jeune de dix ans que Michel Sapir et que Serge Lebovici, Stanislas Tomkiewicz est un fils de la bourgeoisie juive polonaise. Il a fait l'expérience directe des persécutions nazies dans le ghetto de Varsovie, celle de l'inégalité sociale face à la famine et à la mort. En mai 1943 il s'échappe du train qui emmène sa famille à Tréblinka d'où ils ne reviendront pas. Après une errance dans la Pologne occupée il est déporté à Bergen-Belsen. Libéré par les troupes américaines, il rejoint la France en 1945.

C'est au sanatorium où l'a conduit la tuberculose, qu'il rencontre des communistes déportés, des anciens d'Espagne. Il adhère en 1946 au Parti Communiste « sa première famille en France ». « Ta place est au parti, lui dit l'un d'eux, tu as besoin de t'entourer de camarades et nous allons changer le monde[245] ». Cet engagement dynamise « son amour pour les opprimés, le prolétariat, les colonisés et la haine de tous les oppresseurs ». Le communisme et l'URSS lui paraissent « le meilleur rempart contre le retour de l'horreur. » Dès ce moment il partage profondément l'ambiance familiale, la solidarité des pratiques militantes communistes, notamment dans sa cellule de l'hôpital Saint-Vincent-de-Paul, tout en ayant ses plus proches amis dans les milieux trotskistes. Il se maintiendra « sur une ligne ultra gauchiste permanente » et sur la ligne « entriste des trotskistes ».[246]

242 Fille de Paul Sivadon, elle aussi psychiatre à Ville-Evrard, interne en 1966.

243 *Recherches* « Histoire de la psychiatrie de secteur ou le secteur impossible. » *Revue du CERFI* dirigée par Félix Guattari, n° 17, mars1975, p.131.

244 Entretien avec Rodolphe Roelens du 11 avril 2011.

245 Tomkiewicz (Stanislas) *L'adolescence volée* Calmann-Levy (coll. Le passé recomposé dirigée par Jacques Angélergues), 1999, p.144.

246 En 1958 lorsque le PCF vote les pouvoirs spéciaux pour l'Algérie, il veut déchirer sa carte. C'est un ami trotskyste qui le convainc de rester à l'intérieur du parti afin «de maintenir le lien avec la classe ouvrière.». Tomckiewicz(S) *C'est la lutte finale...etc* Ed Lamartinière, 2003.

Bernard Muldworf et Tony Lainé : jeunes juifs pendant la guerre

Bernard Muldworf né en 1923 et Tony Lainé en 1930 ne sont encore que des élèves du secondaire lorsque la France est envahie par l'armée allemande. La répression anti-juive interrompt leurs études et les conduits très tôt à l'engagement politique.

D'une famille juive d'émigrés polonais pauvres, marchands forains qui ont investi l'ensemble de leurs ressources dans l'éducation de leurs enfants B. Muldworf fait des études pendant la guerre, dans l'enseignement secondaire catholique. Il en est exclu comme juif, et entre au maquis communiste de l'Ain. Il adhère au parti communiste en 1945.

La mère de Tony Lainé est une juive russe émigrée d'une famille riche et cultivée, arrivée en France pour des raisons médicales en 1910. Elle a épousé Roger Lainé ouvrier métallurgiste et militant socialiste, et est devenue institutrice. Durant la guerre le père de Tony s'engage dans le maquis et devient lieutenant FFI. L'adolescent doit protéger sa mère des poursuites antisémites et subvenir aux besoins de la famille, ce qui le contraint à interrompre ses études. Il adhère en 1946, à seize ans, à l'Union de la Jeunesse républicaine, puis en 1947 au Parti communiste.

« Les difficultés à se conformer qui se jouent sur la scène du déracinement social appellent des rationalisations susceptibles de donner sens à cet anticonformisme : l'engagement politique aux côtés des humiliés en est une des formes.»[247] Le choix de la psychiatrie publique au sein de la médecine n'est pas sans présenter une certaine homologie.

Ainsi se trouve constitué en 1945, un groupe d'une douzaine de psychiatres adhérents au parti communiste, réunis par la séquence historique de la guerre et de la Résistance, et pour lesquels l'objectif de « la libération de fous » par la sortie de l'asile, constitue le projet professionnel. Ils sont rejoints par un des « grands anciens » : Louis Le Guillant.

2/ Du compagnon de route à l'intellectuel communiste éminent

Louis Le Guillant est depuis longtemps un compagnon de route des communistes, tant en ce qui concerne la rénovation du système psychiatrique, que dans la promotion d'une science psychopathologique centrée sur les interactions de l'homme et de son milieu, renouvelée par le rationalisme moderne. Médecin-chef de l'hôpital de La Charité-sur-Loire, en liaison avec deux autres médecins et un directeur d'entreprise, Le Guillant assiste le maquis nivernais par ses soins aux blessés, et participe à son ravitaillement en vêtements et en médicaments. À plusieurs reprises il évite la réquisition de l'hôpital en simulant des épidémies, accueille et participe au sauvetage de Georges Sales, instituteur à Nevers, responsable d'un important groupement de résistance.[248] En 1945 il est membre du Comité de la Libération de Nevers. Cependant, c'est son expérience de conseiller technique auprès du ministre communiste de la Santé qui va le conduire à l'adhésion, alors que se déploie la guerre froide. La question de l'enfance « déficiente ou en danger », à l'intersection des luttes médicales et des luttes scolaires, surdéterminée par l'affrontement entre le courant républicain et laïc et le courant clérical et familialiste est au cœur de son engagement. Ce dont témoignera Bonnafé : « Pendant l'Occupation, le pétainisme est allé très loin dans le sens d'un mouvement d'investissements sociaux en direction de l'enfance. Ce développement " impétueux" a été l'objet d'un conflit latent (car tout à cette période ne pouvait être que latent) d'une densité tout à fait à fait extraordinaire (…) qui traite de l'enfance coupable, de l'enfance

247 Pudal (Bernard), *Prendre parti. Pour une sociologie historique du PCF,* Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques,1989, p.129.

248 Témoignage de Renée Pasquet adressé à Germaine Le Guillant le 13 mars 1968 après le décès de son mari. Archives Le Guillant – 8C26 CAMT

malheureuse, de l'enfance en danger moral (…) On cherche quelqu'un pour s'occuper de cet énorme morceau, de cet héritage du système ultra-paternaliste pétainiste et de ses énormes investissements (…) Il va falloir traiter ça, et le pauvre Le Guillant se farcit des difficultés sans nom, y compris les aventures de la coopération médico-pédagogique (…) [Alors que] les courant anti-paternalistes, résistants se sont caractérisés par une coopération médico-pédagogiques ultra-féconde, le pétainisme nous a fait hériter d'une situation largement dominée par les conflits graves entre les médecins et le monde de la pédagogie, d'où une mobilisation absolument pernicieuse, des appétits de puissance sur l'enfant[249] ».

Combattre l'héritage du régime de Vichy

L'invention de l'enfance anormale remonte au début du siècle. Elle a été marquée par des batailles autour de la nomenclature, entre les catégories des aliénistes : « les imbéciles, les idiots », une ligne de partage ente les « éducables » et les « inéducables », et la progressive domination de catégories portées par les psycho-pédagogues « l'instable, le débile, le déficient léger », définis grâce à l'invention du quotient intellectuel ». À l'organicisme des premiers, les seconds opposent des classements liés à la conformité aux normes sociales : l'instable qui subvertit les règles, et le déficient intellectuel qui ne peut se conformer aux exigences de la scolarité[250]. La « révolution nationale », son idéologie hygiéniste de rénovation de « la race », de biologisation du monde social et de naturalisation de l'inégalité, va remettre la question du classement des individus au centre de ses préoccupations : « Vichy est hanté par le classement des aptitudes naturelles, les tests, l'orientation professionnelle et la « biotypologie » ou la « morphopsychologie qui permettent de repenser le problème de l'ordre social en minimisant le rôle de l'École. »[251]

L'héritage institutionnel de Vichy concernant l'enfance est lourd : la « Fondation française pour l'étude des problèmes humains », créée par un décret du 17 novembre 1941, dont Alexis Carrel devient le « régent », a pour ambition la synthèse et la recherche interdisciplinaire, en vue de « l'édification de *la* science de l'homme, propre à assurer le bon gouvernement de la cité »,[252] et pour fonction « d'œuvrer au relèvement moral psychologique et biologique de la France ». Le Conseil technique de l'enfance déficiente et en danger moral créé le 27 juillet 1943 avec une commission dépistage, a pour but de déterminer les conditions de dépistage et de rééducation de ces enfants.[253] Les associations régionales de sauvegarde de l'enfance et de l'adolescence (ARSEA), créées en octobre 1943 coordonnent l'aide technique et la création d'œuvres privées. Elles sont un bastion de l'initiative privée contre l'Éducation nationale placé sous l'autorité de la neuropsychiatrie.

Georges Heuyer est nommé président du Conseil pour l'enfance arriérée et en danger moral. Il choisit Le Guillant pour être secrétaire de la sous-commission du dépistage.[254] Avec Daniel

---

249 *Recherches* n° 17 op.cit. p.58.

250 Pinel (P.) Zafiropoulos (M.) *Un siècle d'échec scolaire*, Ed. Ouvrières, 1983.

251 Muel-Dreyfus (F.) *Vichy l'éternel féminin*, op.cit.p.292.

252 Ohayon (A.) Psychologie et psychanalyse en France p.256.

253 Il comprend 13 médecins sur 24 membres.

254 Sous le Front populaire, une commission présidée par H.Wallon et G.Heuyer avait fonctionné jusqu'en 1937en vue « d'élaborer un plan tendant à compléter l'armement sanitaire de la France, au point de vue de l'enfance anormale », de modifier la loi de 1909 sur les classes de perfectionnement, et de trouver une définition médicale, pédagogique, psychologique et administrative, de la déficience. Une enquête nationale concernant le dépistage des enfants déficients avait été envisagée et Le Guillant pressenti. S'y affrontaient déjà, la position de Wallon, tendant à amenuiser le nombre des « anormaux scolaires », en vue d'assurer une large prise en charge par l'EN, et celle de Heuyer, qui tendait à « dépister les troubles du caractère, du fait des risques sociaux qu'ils portent en germe » sous responsabilité de la neuropsychiatrie infantile d'après .(Ohayon (A.) op.cit. p. 201.

Lagache[255] il va « produire une nomenclature et une classification de l'enfance inadaptée ».[256] Il s'agit d'une part de remettre en cause les notions d'arriéré et d'enfance délinquante, sous-tendue par la théorie de la dégénérescence et du constitutionalisme, au profit de la catégorie des « inadaptés », qui inscrit le jeune dans une évolution, et prend en compte les conditions sociales et familiales de son existence, et d'autre part de prévoir des établissements de prise en charge éducatifs et soignants diversifiés et adaptés aux besoins des jeunes.

Conseiller technique du Ministre, pour l'Enfance Inadaptée

Lorsque le secrétariat d'État à la famille est dissous en 1944. Le Guillant est nommé responsable de la coordination pour l'Enfance Inadaptée d'un nouveau Conseil technique pour l'enfance déficiente et en danger, présidé par Henri Wallon devenu communiste, éphémère ministre de l' Éducation Nationale, Conseiller technique du ministre communiste de la Santé communiste, il œuvre pour la mise en place d'une législation de la protection de l'enfance, pour réintégrer la prise en charge des enfants inadaptés dans la scolarisation publique et pour le développement de structures publiques, alternatives aux institutions issues de la charité. La réalisation de ces objectifs suppose, pour lui de pouvoir développer une neuropsychiatrie infantile, dégagée de la nosographie adulte et intégrant les savoirs sociaux, pédagogiques et psychologiques, au bénéfice d'une compréhension globale d'un enfant conçu comme en construction et aux potentialités ouvertes.

La loi du 30 juillet 1944 qui soustrayait au contrôle de l'Éducation nationale l'enseignement des enfants déficients au profit des œuvres privées, est abrogée. Au courrier de Monsieur Pinatel, inspecteur des services administratifs du ministère de l'Intérieur qui revendique « que les organismes d'assistance et d'éducation des mineurs soient divisés en deux catégories : ceux qui appliquent les méthodes médicales et pédagogiques, et ceux appliquant « les méthodes sociales », le domaine par excellence du domaine des œuvres. À l'État reviendrait l'organisation des méthodes médicales et pédagogiques de redressement. Pour les seconds, le contrôle se limiterait à la protection matérielle et sociale des mineurs, et à la saine gestion financière de l'œuvre », Le Guillant répond sèchement qu'il y a là « Un point de vue impossible à partager. Ces œuvres, à qui l'on accorderait si aisément une entière indépendance, constituent 95% des lits existants, alors que l'éducation surveillée ne gère que 1500 lits. Tous ont besoin de gens qualifiés. L'État est responsable des conditions techniques de l'assistance et de la rééducation. Les associations régionales, n'ont pas à avoir de visée impérialiste, et ne sont pas destinées au contrôle des œuvres. C'est la tâche de l'État[257] ».

Parmi les fondateurs de la revue *La Sauvegarde de l'enfance,* Le Guillant y impulse la collaboration médico-pédagogique. Il signe la circulaire adressée au directeur de l'Hygiène scolaire, au recteur de Paris, aux chefs d'établissement, et aux parents d'élèves concernant la création du centre Claude Bernard. Le centre destiné à recevoir les jeunes en difficultés réunit une équipe de pédagogues et de psychanalystes, expérience fondatrice de ce qui deviendra les Centre médico

255 Daniel Lagache,(1903-1972) normalien, ami personnel de Wallon, tous les deux originaires de la bourgeoisie républicaine du nord, agrégé de philosophie (1928), médecin des HP(1935)psychanalyste de la SPP (1937), professeur de philosophie à Strasbourg (1937) ; Il tente durant toute sa carrière de réaliser « un mariage de raison entre psychologie et psychanalyse, sous la forme de la psychologie clinique » dont il sera le promoteur institutionnel. En cela, , il s'opposera à Lacan. En 1939, mobilisé comme médecin légiste. Prisonnier il s'évade, regagne l'université de Strasbourg, repliée à Clermont-Ferrand, où il retrouve Canguilhem.D'après E.Roudinesco , il ne participe pas à la résistance , mais aide des juifs à se cacher ou à franchir la ligne de démarcation.

256 Daniel Lagache «Nomenclature et classification des jeunes inadaptés » *Sauvegarde de l'Enfance* n°2-3 1948 cité par Annick Ohayon *Psychanalyse et psychologie en France,* Paris, La découverte, 2006, p. 255.

257 Archives de Louis Le Guillant . Centre des archives du monde du travail (Roubaix)- 8C24 *La Sauvegarde-*

psycho-pédagogiques et se félicite de la création d'un institut de psychopédagogie spéciale à l'université de Montpellier, géré à la fois par les professeurs de médecine et par les représentants des associations de la sauvegarde pour l'enfance et l'adolescence : « Cette création venant après Claude Bernard, semble montrer que l'ère des oppositions stériles se termine, et que nos espoirs d'une collaboration sincère seront couronnés de succès[258] ». Avec le départ des ministres communistes, la tradition démocrate chrétienne de la politique familiale reprend du service et il doit quitter son poste en 1947. En réaction, il propose à François Billoux son adhésion au Parti communiste.[259]

Le Guillant qui a renoncé à une carrière hospitalo-universitaire que sa réussite intellectuelle lui permettait de choisir, pour la psychiatrie publique. Intellectuel critique, compagnon de route des communistes, résistant, Le Guillant est un médecin de santé publique législateur, profondément engagé dans la laïcité et dans le développement d'un service public porteur de protections sociales. Expert auprès de l'État, en contact avec les dirigeants communistes, il passe de la position de compagnon de route à celle d'intellectuel au sein du Parti.

Les neufs psychiatres dont nous venons de retracer les trajectoires biographiques qui seront rejoints par Muldworf et Lainé constituent à la Libération, le groupe fondateur à partir duquel va se construire une identité collective de « psychiatre communiste », enracinée dans une sociabilité forte.

Tous manifestent une forme de révolte par rapport à leur milieu d'origine (critique du mode d'ascension sociale, distance à la tradition familiale juive, radicalisation par rapport aux positions familiales). L'expérience des conditions de vie à l'asile, à laquelle ils se confrontent dès qu'ils intègrent l'internat, toujours décrite comme une sorte de traumatisme entre en résonance avec leur aptitude critique et leur sensibilité à la question sociale. La faiblesse de leur capital économique par rapport à l'endogamie médicale les conduit au choix d'une médecine sociale, qui rejette les logiques de compétition du monde médical et leur évite de s'y confronter. L'adhésion au parti communiste donne corps à un espace médical solidaire qui se présente sans hiérarchie.

Le poids des drames vécus par les psychiatres juifs (sept d'entre eux sont juifs), antisémitisme, répression, déportation, marque fortement ce groupe, tant par ceux que ce destin concerne directement (Laffite, Kestenberg, Lebovici, Sapir Tomckiewicz, Muldworf, Lainé) que par leurs liens conjugaux (Bonnafé -Angélergues) ou par l'aide apportée (Follin).

Que ce soit dans une trajectoire sociale ascendante, ou dans une position dévaluée d'exilé, tous sont le fruit d'une promotion par l'excellence scolaire, marquée par une certaine proximité au « peuple », que l'on retrouve dans le choix de la psychiatrie au sein du champ médical et d'un investissement dans le monde culturel. Bonnafé, Le Guillant et Lainé, qui sont appelés, avec des bonheurs plus ou moins grands à être les leaders ou les incarnations les plus visibles de l'identité de psychiatre communiste ont en commun une dimension « d'intellectuel » marquée. (Lucien Bonnafé par le surréalisme et ses liens avec Henri Lefèbvre, Louis Le Guillant lié à Ey et aux ambitions théoriques et de recherche, Tony Lainé, qu'on peut considérer comme le successeur de Bonnafé, dont on analysera le poly-activisme). Deux d'entre eux ont été intégrés à l'appareil d'État et à l'appareil politique central.

---

258 Ibid.

259 Billoux (F.) *Quand nous étions ministres.* Editions Sociales, Paris, (coll. histoire),1972, p.167. «C'est après l'éviction des ministres communistes qu'il demanda spontanément son adhésion au Parti Communiste.»

Leur trajectoire marquée par un puissant investissement culturel[260] les prédispose à l'ouverture aux théories hétérodoxes (avant-gardisme, surréalisme, psychanalyse et marxisme), et à un rapport intellectualisé au politique que propose le Parti Communiste. Ils trouvent dans la rencontre avec cette « religion séculière » qu'est le marxisme stalinisé « cette capacité à mobiliser une logique rationnelle, suffisamment puissante pour pouvoir satisfaire les besoins intellectuels, à la fois des intellectuels et des masses.»[261]

Mis à part Lafitte, au capital politique considérable et engagé dès la fin des années vingt, qui de ce fait, n'a pas fait l'internat, et de Kestenberg qui investit la psychanalyse comme capital distinctif, ils font partie de l'élite du cadre professionnel, et sont des adhérents communistes des luttes antifascistes (Front Populaire, Résistance, Libération).

En retour, ils ont reçu de l'organisation communiste une diversité de bénéfices : du modeste médecin-chef d'un asile de province, le parti a fait un brillant lieutenant FFI[262] qui parcourt le pays comme représentant du ministre et définit devant ses confrères la nouvelle figure du psychiatre,[263] aux juifs immigrés il a offert une famille d'accueil dans la France mythique qu'ils voulaient rejoindre, aux plus jeunes il offre le capital héroïque en modèle et la radicalité sociale comme projet. Le capital militant a fonctionné comme substitut à la faiblesse de leur capital social d'origine, jusqu'à la reconnaissance d'une fonction d'expertise au service de l'État.

À l'exception de Le Guillant, d'une autre génération tant chronologique que d'adhésion, le groupe des psychiatres membres du Parti communiste en 1945 s'est formé à partir d'acteurs jeunes[264] étudiants ou professionnels débutants, dans une séquence politique en crise, durant laquelle le parti communiste a permis des possibilités d'action, de résistance et parfois de protection, valorisant l'insoumission, l'exercice de la liberté, le goût du risque. Comme le souligne Eric Hobsbawn « l'engagement communiste des intellectuels ne relève pas tant "d'un choix pur" que "d'une réponse pratique" à des situations historiques ». Il convient de ne pas « dissocier les idées ou les intellectuels de leur contexte et des situations historiques spécifiques »[265]auxquels ils sont confrontés.

Notre objectif est maintenant de comprendre les mécanismes d'homogénéisation mis en place par le Parti communiste, les conditions de réception et d'appropriation que réalisent les acteurs à travers les schèmes d'interprétations professionnels, et comment le groupe va élaborer une identité collective au principe de la construction d'un rôle de « psychiatre communiste » qui pour chacun d'eux devient un mode de présentation de soi.

Afin de comprendre comment se construit l'identité collective du groupe des psychiatres communistes constitué à la Libération, il nous faut porter attention au personnage de George Politzer, cas idéal-typique de la conversion d'un intellectuel qui a remis sa vie au parti, et qui va fournir une référence et un modèle à l'ensemble des psychiatres communistes.

---

260 Ils ont pour la plupart fait des études hors de la médecine (Sapir et Follin la philosophie, Le Guillant les Sciences naturelles,) ou sont liés avec les milieux culturels (Sapir avec J.Prevert, Roelens par le théatre et la danse, Lainé dont la mère est écrivaine, Lafitte polyglotte)

261 Ibid. p.12.

262 Témoignage de Marie Bonnafé : « A cette période –là, il arrivait beau comme un astre, avec un uniforme en popeline de coton américain, avec une voiture citroën treffle, une voiture de 1900…Il a toujours aimé les belles voitures… » Entretien du 10.11.2010.

263 *L'Evolution Psychiatrique* n°3, 1948 Bonnafé(L.) « Le personnage du psychiatre, étude méthodologique. » Conférence faite au groupe de *l'Evolution psychiatrique* le 25 mars 1947.

264 Age d'adhésion au PCF : Bonnafé 22 ans, Follin 24ans, Kestenberg 14 ans, Laffite 25ans, Tomckiewicz 20 ans, Sapir 28 ans, Lebovici 30ans, Angélergues 23ans, Roelens 20ans.

265 Hobsbawn (E) «Histoire et illusion» *le Débat* n°89 mars-avril 1996, p.128-138 cité par I.Gouarné op.cit.

CHAPITRE II

L'HISTOIRE PROBLÉMATIQUE DE LA VIE ET DE L'ŒUVRE DE GEORGES POLITZER

Ce jeune philosophe communiste se fait au début de sa carrière, le porte-parole d'une psychologie renouvelée par le marxisme. Puis il devient permanent intellectuel de l'organisation. Engagé parmi les premiers acteurs de la Résistance intellectuelle et fusillé par les Allemands en 1942, il devient une figure mythique qui incarne pour le parti, la relation entre le marxisme, la psychiatrie, la psychologie et la psychanalyse. Cet intellectuel novateur est intégré dans le panthéon des grands résistants du PCF et participe de ce que Marie-Claire Lavabre appelle « la mémoire communiste [266] ». Il va être une figure matricielle, objet de luttes d'interprétation légitimantes tant à l'intérieur du parti, en relation avec les différentes phases stratégiques qu'à l'extérieur de l'organisation, dans l'univers des psychologues, des psychiatres et des philosophes. Durant les cinq décennies dans lesquelles se situe l'objet de notre travail, Politzer est la référence obligée lorsque les communistes abordent la question du sujet individuel et, à l'extérieur, la référence à son œuvre constitue une sorte de mètre-étalon par lequel se mesure le poids symbolique du PCF. Il nous faut donc faire un détour par la biographie et par l'œuvre du jeune philosophe, dans le domaine qui nous intéresse.

Dans le contexte de l'après-guerre, le personnage de Politzer sacralisé est constitué comme le garant de la prise en compte de l'individu singulier dans le marxisme, et comme ayant posé les fondements d'une théorie scientifique du sujet conçu dans sa double construction individuelle et collective.

A : ÉLEMENTS BIOGRAHIQUES

Il n'existe pas de biographie scientifique qui ait été consacrée à Georges Politzer. Nous disposons cependant de documents (notamment l'extraordinaire autobiographie de parti de 1933), de témoignages et même, récemment d'une recherche entreprise par son fils, qui donne des éléments relativement fiables et nous autorise à interroger les « blancs », les « silences » et les moments-clés de son itinéraire intellectuel. Nicole Racine lui avait consacré une notice pour le DBMOF complétée à l'occasion de la recherche sur les Fusillés. Il faut bien reconnaître qu'entreprendre une biographie sérieuse de Politzer est évidemment une tâche qui exigerait à elle seule une étude entière. On est en effet confronté à de redoutables questions : l'histoire des minorités juives bourgeoises dans l'Empire austro-hongrois, l'histoire de la révolution post-Octobre 1917 en Hongrie au sein de laquelle la bourgeoisie juive et intellectuelle joue un rôle décisif, l'histoire de l'immigration de jeunes intellectuels d'Europe centrale vers la France encore auréolée à leurs yeux par la philosophie des Lumières et la République et, pour une minorité

266Lavabre (Marie Claire) *Le fil rouge, sociologie de la mémoire communiste*, Paris, Presses de la fondation des sciences politiques, 1994.

comme Georges Politzer, le choix d'un projet universaliste qui va le conduire au PCF C'est aussi l'histoire de la philosophie dans laquelle ce jeune intellectuel va se faire très vite une notoriété avec un pamphlet contre Bergson, dont on sait par nombre de témoignages dont celui de Canguilhem, qu'il fut l'objet d'une réception enthousiaste, l'histoire d'une première génération de jeunes intellectuels marxistes parmi lesquels Politzer se singularise par ses travaux sur la psychologie et la psychanalyse. Travaux qu'il interrompt pour embrasser une carrière d'intellectuel de parti au Centre de documentation de la CGTU[267] où il fournira aux dirigeants et aux élus des analyses utiles dans la période du Front populaire et de la montée du fascisme. Il s'investit alors dans nombre de domaines nouveaux pour lui, comme l'économie politique ou les statistiques. Il écrit dans les *Cahiers du bolchevisme*, la revue théorique officielle, joue un rôle d'animateur critique dans les revues intellectuelles comme *Commune* ou *La Pensée* et participe à la formation en philosophie des cadres ouvriers dans les écoles du parti, gagnant la confiance des dirigeants politiques. Quand le parti est interdit, il devient un acteur-clef de la lutte contre l'idéologie nazie, puis dans « la » Résistance intellectuelle. Arrêté, il est torturé puis fusillé au Mont Valérien le 23 mai 1942.

1/ Un lycéen hongrois révolté

« Né le 3 mai 1903 à Nagyvarad, dans une famille juive assimilée » [268] Politzer est le fils d'un médecin fonctionnaire de l'ancienne Hongrie (alors dans l'Empire austro-hongrois). Il adhère à quinze ans au parti communiste au lycée de Szeged (près de Budapest). Il exprime, dans son autobiographie[269], le violent rejet qu'il éprouve face aux pratiques de médecin de son père. « Mon père était de cette bourgeoisie juive assimilée et ultra-chauvine qui représentait dans l'ancienne Hongrie avec un zèle particulier, l'impérialisme hongrois. En tant que médecin de l'administration, il avait la possibilité d'exercer sous couvert de mesures sanitaires, des brimades contre les paysans. Il en usait largement. Par la suite, il s'établit dans un petit centre industriel, non loin de Budapest. Mes souvenirs me le montrent comme un agent zélé du patronat, autoritaire et brutal, mais par ailleurs inconscient, se mettant mal avec tout le monde, la direction des usines, les ouvriers (…) Ma chambre était contiguë au cabinet de consultation de mon père, et mes premières révoltes à contenu social sont nées du spectacle que me donnait mon père par sa conduite vis-à-vis des paysans et vis-à-vis des ouvriers[270] ». À quinze ans, Politzer va vivre « une vraie révolution » mais celle–ci ne dure que 133 jours.

267 Officiellement Centre de documentation de la CGTU, mais surtout ressource documentaire pour la direction du PCF .

268 Notice DBMO de N. Racine

269 Autobiographie communiste d'institution rédigée le 26 novembre 1933 (.RGASPI 495 270 2871)

270 Ibid.

La révolution Hongroise 1918-1919

La république des Conseils[271]

Au XVIII et au XIXème siècle les 4/5èmes de la population israélite est concentrée en Europe orientale dans des communautés ethniquement isolées, confinées sans droit et sans scolarisation. Les décrets de Tolérance de Joseph II en 1781, puis les lois civiques des États généraux de 1840 et la loi d'émancipation de 1867 créent en Hongrie une situation originale, favorable à l'émigration juive, localisée dans les grandes villes et particulièrement dynamique au sein du capitalisme naissant et de l'urbanisation. Une division du travail de domination sociale se réalise entre classes moyennes et aristocratiques appauvries hongroises qui trouvent leur voie dans l'administration et la politique mais se révèlent incapables de modifier leur mode de vie, et une bourgeoisie majoritairement juive qui développe son pouvoir économique (commerce, finance). Cette alliance épouse la cause nationaliste et une idéologie libérale, contre les tenants de la monarchie et de la noblesse des grands propriétaires terriens[272].

Dans ce contexte se constitue « une intelligentsia juive, reléguée dans les métiers libéraux du fait des rigidités du marché intellectuel (médecine, journalisme, production artistique) et est à la base d'un noyau révolutionnaire dur, dont la conviction est que leur intégration « normale » dans le marché intellectuel devait passer par la subversion des règles du jeu de ce marché[273]». On trouve parmi eux l'économiste-anthropologue Karl Polanyi, le psychanalyste Sandor Ferenczi, le philosophe et sociologue Georg Lukàcs qui sera commissaire à l'instruction dans le gouvernement de Belà Kun[274].

La Hongrie, située en 1918 du côté des vaincus est occupée dans sa partie périphérique par les troupes de l'Entente (serbes, roumains, tchèques, croates) qui bénéficient du démantèlement de son territoire. La chute de la monarchie autrichienne amène la proclamation le 16 novembre 1918 d'une république de Hongrie dirigée par un aristocrate libéral, le comte Karolyi. « Expérience révolutionnaire de type « bourgeois » et pacifique par laquelle l'ancienne opposition politique à sympathie radicale-socialiste tentait sans succès, de faire face à la défaite militaire et de conserver l'intégrité du territoire national de la Hongrie historique à la suite de la dislocation de la monarchie bicéphale, et de démocratiser les institutions[275] ».

Mais, dans ce pays désorganisé, amputé d'une grande part ses richesses économiques par l'occupation étrangère, où règne un chômage de masse, alors que les soldats démobilisés et les prisonniers reviennent de la Russie soviétique, le pays se couvre de conseils de soldats et de conseils d'ouvriers, les usines sont occupées. Le 30 octobre 1918 se crée le Conseil des ouvriers de Budapest, et le 2 novembre le Conseil national central des ouvriers.

Le 24 novembre se constitue le parti Communiste de Hongrie, formé de la réunion de groupes de communistes, d'anarcho-syndicalistes et de socialistes dissidents sous la direction de Belà Kun (1886-1938). Fils d'un notaire juif et d'une mère calviniste qui a magyarisé son nom en 1904, c'est un ancien social-démocrate, mobilisé en 1914 et fait prisonnier en 1916 sur le front russe. Il découvre le bolchevisme dans le camp de

271 D'après Victor Karady « Les juifs dans la structure des classes sociales en Hongrie », ARSS n°22, 1978.

272 Ibid.

273 Ibid.

274 Le gouvernement de Belà Kun existe de Mars 1919 à Août 1919.

275 Ibid.

prisonniers, est repéré par Lénine et suit les cours de formation révolutionnaire à Moscou.

Devant l'intransigeance territoriale des voisins roumains et tchèques[276] Karolyi démissionne. Le parti communiste fusionne avec le parti social-démocrate, devient le Parti socialiste du Pays de Hongrie, et une République des Conseils de Hongrie est proclamée le 21 mars 1919.

Le gouvernement est composé de trente commissaires du peuple dont un nombre important est juif. Le directoire présidé par Sandor Garbaï, un social-démocrate est de fait, sous l'autorité des communistes. Bela Kun est commissaire aux affaires étrangères, Rakosy au commerce et Lukacs à l'instruction publique. Il décide la nationalisation des entreprises industrielles, financières, du commerce en gros, des immeubles locatifs et des terres des gros propriétaires terriens mais, il s'aliène l'appui des paysans par une politique de collectivisation des terres et non de leur redistribution. Il crée alors des milices répressives : « les gars de Lénine » tandis que le blocus économique de la Hongrie est décidé par la Conférence de la paix.

En juin 1919 est proclamée l'Assemblée nationale constituante et la dictature du prolétariat dans l'État social et fédératif de Hongrie. En pleine lutte de redéfinition des frontières, dans le contexte de la révolution russe qui menace la suprématie des alliés sur l'Europe centrale (des conseils d'ouvriers apparaissent à Vienne en 1918, en Roumanie en 1919), la Hongrie est au centre des conflits régionaux et du combat contre le communisme.

Face à de nouvelles avancées des troupes étrangères, le 25 mars 1919 est signé le décret de création de l'armée rouge, et la mobilisation générale déclarée le 19 avril. « La politique authentiquement nationale de la République des conseils, face aux prétentions territoriales exorbitantes de ses voisins bénéficie du soutien de la majorité bourgeoise à forte composante juive, et d'une partie des officiers sur une base nationaliste[277] ». L'armée rouge obtient des succès en avril-mai 1919 mais elle s'effondre sous la contre-offensive des forces roumaines, serbes, et nationalistes, soutenues et armées par la mission française de Berthelot, qui occupent Budapest le 6 aout 1919. Elles mettent en place le gouvernement de l'amiral Horty, dernier commandant en chef de la marine impériale et ministre de la guerre du gouvernement contre-révolutionnaire, qui s'était formé à Szeged en juin 1919.

Le triomphe de la contre-révolution s'accompagne en 1919-1920 d'une terreur blanche qui vise particulièrement les intellectuels et les artistes. La majorité des commissaires du peuple était juifs ce qui sert de prétexte aux exactions antisémites, et aux mesures discriminatoires.

276 Audoin-Rousseau (S.) Prochasson (C.) dir. « Sortir de la grande guerre, le monde d'après 1918 » Paris, Tallandier, 2015. D'après Rauchensteiner (M.) « La Hongrie (1918-1920). Dix gouvernements en vingt mois ». Lors de la signature de la Convention militaire de Belgrade par le gouvernement Karolyi (13 novembre 1918) qui fixe la ligne de démarcation du front sud, les slovaques réclament la Haute-Hongrie et les Roumains la Transylvanie ; Les états successeurs de la double-monarchie ne vont avoir de cesse de repousser ces lignes et de rétrécir le territoire de la Hongrie.

277 Ibid.

Sur la jeunesse lycéenne et révolutionnaire de Politzer, on ne dispose que de l'enquête réalisée par son fils en 2009[278] qui est allé rechercher les traces de son père et de sa famille en Hongrie, traces peu nombreuses, et de son autobiographie d'institution.

Politzer était en passe d'être renvoyé du lycée où il avait pris la tête de la lutte contre la discipline dans l'hebdomadaire local, et organisé la bastonnade d'un surveillant symbole de l'autoritarisme, votée par ses camarades[279]. Il adhère au Parti communiste hongrois en janvier 1919. Il effectue un travail de propagandiste auprès de la jeunesse étudiante et milite auprès d'Andorka Kovàcs le responsable de l'organisation de jeunesse sociale-démocrate qui se rallie au Parti communiste de Hongrie à Szeged, deuxième bastion du PC après Budapest. Le 2 février 1919 il est le délégué de Szeged au meeting des étudiants de Budapest. Il participe à « la bataille de Szolnok, petite ville sur la rivière Tisza, sur les berges de laquelle les troupes roumaines ont repris l'offensive [280]» et est contraint de s'enfuir dans le nord lorsque la commune est écrasée fin juillet 1919. Il bénéficie alors, de la protection paternelle[281] dans la petite ville de Lörinci à une quarantaine de kilomètres de Budapest, et peut terminer ses études secondaires. Il apprend le français, passe son bac en mai 1921 dans un lycée de Budapest où on retrouve la trace de ses bulletins. Il part pour la France alors qu'il a dix-huit ans.

Politzer est un révolté. À quinze ans, il a fait l'expérience d'une « vraie » révolution, qui se veut à l'image de celle des soviets, mais aussi de son écrasement et d'une terrible répression. « Cinq mille personnes mourront dont 3000 juifs, 75 000 seront incarcérés, 100 000 émigreront de gré ou de force...[282] » Cette expérience « très concrète » en pleine adolescence ne peut pas, ne pas le marquer profondément et infléchir les choix de son itinéraire ultérieur. Sa fascination pour la recherche du « concret » en psychologie comme en philosophie, et d'une science « pour l'action » s'articulera avec la recherche d'un mouvement organisé[283]. Il évoque ainsi son premier engagement communiste : « Ma première adhésion avait été purement sentimentale, et je ne connaissais du marxisme-léninisme que ce qu'un lycéen de 15 ans peut savoir à la suite de quelques lectures. Par la suite mes connaissances augmentèrent quelque peu, mais je n'avais pas la moindre notion concernant l'organisation du Parti et les devoirs de la discipline. Je n'ai d'ailleurs rien appris sur ce point durant mon appartenance au parti hongrois. Je n'avais aucune idée des organisations illégales, ni même l'idée qu'il pouvait en exister. Mes sentiments n'avaient jamais changé, mais j'étais « terrorisé », au sens propre du mot. Lorsque j'ai décidé de changer de pays, la pensée de me mettre en règle avec le parti, ne m'est jamais venue[284] ».

---

278 Politzer(Michel) *Les trois morts de Georges Politzer*, Paris, Flammarion, 2013. Michel Politzer, qui n'est pas historien, mais peintre, bénéficie de l'aide d'une archiviste de Budapest Andréa Kozàry. Il a pu consulter les archives du lycée où G. Politzer a fait ses études, déposées à la bibliothèque de la ville de Szeged, un article de Endre Bajomi Làzàr sur la « jeunesse de Politzer » dont on ne connait pas la source, fondé sur des témoignages d'anciens camarades, et l'hebdomadaire local (*La vérité*) de février 1919 où figure un article qui semble être de Politzer.

279 Ibid. p.119.

280 Ibid.p.124.

281 Michel Politzer semble avoir recueilli des témoignages à ce sujet.p.128.

282 Ibid.p.126.

283 Ibid.

284 L'enquête sociobiographique se met progressivement en place dans les années 20, sous la direction d'A. Kurella, le représentant de l'IC à Paris en vue de valider une élite ouvrière. Elle prend une forme institutionnelle plus codifiée dans les années 30 d'après B. Pudal, « Une sociobiographie : le cas Vassart », « le sujet communiste », PUR, 2014.. En 1933 elle s'inscrit dans une politique de vérification par la commission des cadres. Politzer doit justifier la coupure existant, entre son engagement dans le PC hongrois et son adhésion au PCF.

2/ Une trajectoire d'émigration qui passe par Vienne

La matrice « hongroise » est opératoire aussi sur un autre plan. La Hongrie, au sein de l'Empire austro-hongrois, est un pays où s'opère une réception presque immédiate des théories freudiennes dans les années 1900. Ferenczi[285], un des disciples les plus proches de Freud et des plus créatifs, fonde la Société de psychanalyse de Budapest en 1913 et en devient le président. Ferenczi est lié aux milieux artistiques hongrois où il diffuse la théorie viennoise. Le Vème congrès international de Psychanalyse a lieu à Budapest en 1918. La Commune de Budapest de 1919 a le temps de créer à l'université, la première chaire d'enseignement de la psychanalyse qu'elle lui confie[286]. Celle-ci sera fermée avec le triomphe de la contre-révolution en 1920.

Politzer part pour la France, mais il séjourne auparavant à Vienne. On ne possède aucune source concernant ce séjour, qu'il fait disparaître de sa biographie de parti, sinon le témoignage d'Henri Lefebvre quant à l'intérêt passionné de Politzer pour la psychanalyse et ses lectures de Freud dans le texte, lorsqu'il est étudiant en France[287]. Une chose est certaine c'est que « il adopte le freudisme avec un incroyable sectarisme, choisissant pour lui-même [et pour ses amis] une pratique furibonde de l'auto analyse[288] », attitude fréquente des nouveaux convertis. La révolution introduite par Freud dans sa théorie du psychisme, répond à son besoin de radicalité, et n'est probablement pas sans écho avec les failles de sa propre histoire[289].

Cette double matrice initiale, politique et psychanalytique fait de Georges Politzer, lorsqu'il émigre en France en 1921, un apprenti intellectuel original, quasi unique par son contact direct avec le freudisme, qu'il lit avec passion et en allemand, alors qu"il faudra attendre 1936, la thèse de Dalbiez pour que la psychanalyse fasse une première entrée officielle à la Sorbonne.

---

285 Sandor Ferenczi (1873-1933) 8ème enfant d'une famille juive dont le père est imprimeur, libraire et agent de concert il devient médecin en 1894 et s'intéresse à la neurologie, puis à la psychologie. Il lit *l'Interprétation des rêves,* s'intéresse aux tests d'associations de Jung, et rencontre Freud en 1908. Se crée entre eux, une amitié intime et durable jusqu'à la mort de Ferenczi. Ils échangeront 1400 lettres. Freud analyse Ferenczi entre 1914 et 1916.Celui-ci l'accompagne dans de nombreux voyages, en particulier aux USA en 1909. Ferenczi est un des membres fondateurs de la Société Internationale de psychanalyse en 1910 (IPA). Son apport théorique est considérable, même si des divergences apparaissent entre les deux hommes entre 1928 et 1932. Ferenczi estimait que le thérapeute devait s'adapter à la pathologie des patients au prix d'innovations thérapeutiques, contre un Freud plus théoricien et plus formaliste. (*Dictionnaire International de la psychanalyse,* dir. De Mijolla), Hachette, 2007. C'est d'ailleurs au congrès de Budapest que Freud affirmera la rigueur des formes de l'analyse, contre la position de Ferenczi.

D'après E. Roudinesco (*La guerre de cent ans op. cit*.) Budapest fut choisi pour le premier congrès de psychanalyse d'après la grande guerre pour éviter Berlin et l'assimilation de la psychanalyse à « une science boche ».Il se tient le 28 et 29 septembre 1918 à l'Académie hongroise des sciences en présence des autorités hongroises, autrichiennes et allemandes et de 44 psychanalystes, alors que la République de Hongrie n'est pas encore proclamée.

286 C'est Georg Lukacs commissaire à l'instruction publique du gouvernement de Belà Kun qui signe le décret de création de la première (et l'unique, de toute l'histoire la psychanalyse) chaire de psychanalyse. Le 10 juin 1919 Ferenczi inaugure ses cours dans un amphithéâtre rempli d'étudiants enthousiastes.

287 Lefebvre(Henri) *La somme et le reste, (autobiographie)* Ed. Paris, Anthropos, 2009.

288Roudinesco (E.) op.cit; tome 2, p.75.

289Politzer(G) «Autobiographie communiste d'institution», 1933. Outre ses conflits avec son père, il décrit: «Quant à ma mère, elle a toujours été, depuis son divorce, motivée principalement par son inaptitude à la vie commune, provenant en majeure partie d'une constitution mentale pas particulièrement normale (irresponsabilité pratique, gaspillage maladie etc.) bien que travaillant dans des conditions difficiles ».

3/ Politzer en France, dans la nébuleuse de l'avant-garde intellectuelle

« Arrivé à Paris, mon souci principal était de faire des études et de ne pas mourir de faim », précise-t-il dans son autobiographie. Etudiant étranger, pauvre et juif[290], cette position d'extrême fragilité durant ses deux premières années parisiennes l'amène à interrompre toute activité politique et à investir dans la constitution d'un capital universitaire, condition d'acculturation et d'assimilation. Comme l'indique Victor Karady, « la surscolarisation des juifs dans l'enseignement d'élite (secondaire ou supérieur) est un élément déterminant de leur devenir social [291] ». Ce vécu de déclassement et de précarité transforme l'expérience d'une solidarité révolutionnaire idéalisée avec les classes populaires en une communauté pratique d'expérience des difficultés de vie, fortifiant le sens de son engagement – la révolution hongroise s'est faite en référence à la révolution bolchevique – et le prédisposant sur le plan intellectuel à la réception de positions théoriques hérétiques. Lorsque sa situation se stabilise en 1924, à la fois par le mariage avec une jeune bourgeoise, par sa naturalisation et par l'obtention d'un diplôme d'études supérieures qui lui ouvre la possibilité d'un poste dans l'enseignement, il reprend le chemin de la critique de l'ordre social, cette fois-ci dans le milieu universitaire qui est le sien tout en préparant l'agrégation de philosophie.

Avec l'émergence de théories scientifiques nouvelles, la relativité universelle, les théories de la géométrie non euclidiennes d'une part, et le développement des sciences humaines comme la sociologie et la psychanalyse, s'élabore ce que Frédéric Worms appelle un nouveau « moment philosophique » un moment qui articule les différents auteurs autour d'une question centrale, nouvellement formulée. À la dualité du corps et de l'esprit se substitue celle d'une dualité interne entre l'expérience et le mode de connaissance, le passage d'un questionnement métaphysique à la construction de l'épistémologie scientifique concernant les conditions de validité des sciences. La guerre de 14-18 provoque de l'extérieur du champ philosophique une rupture, à l'origine d'un contexte de démobilisation culturelle, d'une crise de l'ordre social et de la remise en cause des élites, accusées de complicité ou de compromission avec la bourgeoisie responsable du massacre.

Les années 1930 sont alors, l'occasion pour une jeune génération d'intellectuels « d'une rupture violente, majeure qui signale un changement d'époque (…) dont Politzer, Nizan et leurs amis du groupe Philosophie vont être les acteurs. Ce que Politzer et Nizan[292] reprochent aux maitres de leur génération, ce n'est certes pas d'avoir « engagé » indûment leur philosophie dans l'action et dans l'histoire, c'est même exactement le contraire ! C'est de ne pas l'avoir fait ou, plus encore, d'avoir prétendu éviter de le faire, et donc de l'avoir fait malgré eux, en « mystifiant » qui plus est leurs lecteurs. C'est justement, selon eux, la revendication d'un « Esprit » supposé « pur » qui est une trahison ; c'est elle qui trahit ce qu'ils appellent d'un mot devenu *mot de passe* « le concret », les « hommes concrets », l'histoire envers lesquels tout philosophe a une responsabilité[293].

Politzer se lie avec d'autres étudiants contestataires, Pierre Morhange, Nicolas Guterman, Henri Lefebvre, et fonde avec eux le groupe et la revue *Philosophies*. Ils ont en commun « le rejet des

---

290 Il s'adresse à l'Association des étudiants protestants, chargée de la mise en œuvre des secours aux étudiants étrangers. Celle-ci le met en rapport avec le professeur Eizenmann qui le fait affecter au Centre d'hébergement du boulevard Jourdan, au quartier réservé aux « Russes blancs ». A la suite d'une « friction » il quitte le centre. Il bénéficie ensuite d'une bourse de l'Instruction publique, puis d'un prêt de l'ICA « une entreprise coloniale de Rothschild ». (ACI)

291 Karady (V.) « Les intellectuels juifs dans les sciences sociales », in Heilbron (J.) Lenoir (R.)Sapiro (G.) *Pour une histoire des sciences sociales.* Paris, Fayard, 2004, p.167.

292 Politzer marque « ce moment philosophique par la publication de « La fin d'une parade philosophique :le bergsonisme » (1929) et Paul Nizan par « Les chiens de garde » (1932).

293 Worms (Frédéric) La philosophie en France au XXème siècle. Moments, Gallimard, 2009.p.196.

savoirs dominants : le rationalisme incarné par Léon Brunschvicg et la philosophie de la pure intériorité de Bergson, une quête du nouveau, un désir de faire aboutir une révolte de l'esprit[294] ». « Dans tous les domaines, ce qui est refusé c'est le recours à l'esprit comme norme subjective et intérieure, pour voir plutôt comment sans disparaitre, il faut désormais le saisir dans sa relation *au dehors,* et en même temps *dans* le dehors, *dans le monde, dans la connaissance, dans l'histoire*, prises et étudiées pour elle mêmes et de manière concrète [295] ». « La recherche du concret pas plus que la crise de l'esprit ne sont de simples motifs pamphlétaires ou polémiques. Ils indiquent bien l'un et l'autre une rupture profonde, entre deux problèmes et même entre deux moments philosophiques[296]». Cette contestation philosophique se double d'un désir de révolution sociale. « Ils partagent un même esprit de révolte contre les guerres, une même fascination pour la révolution bolchevique, et un même souci de créer une culture[297]». Proches, et parfois rivaux des surréalistes dans la définition de l'avant-garde, ils participent à la fondation de revues novatrices qui, non sans contradictions, tendent à se rapprocher du Parti Communiste : *Philosophies* (1924), *Esprit* (1927), *la Revue marxiste* et la *Revue de psychologie concrète* (1929), signant une série d'appels ou de manifestes, contre la guerre au Maroc, pour la révolution, contre les expéditions coloniales[298]. Ces entreprises participent à l'élaboration d'un rôle nouveau « d'intellectuel engagé » et à la construction d'une position qu'ils vont dénommer « le Rationalisme moderne, combinant production savante et engagement[299] ». Plusieurs d'entre eux sont tentés par les sciences sociales. Politzer va utiliser un capital qui le distingue, celui qu'il a construit à Vienne, et se faire le théoricien d'une science nouvelle, « la psychologie concrète », qu'il veut utile et liée à l'action.

B : UNE ŒUVRE EN PSYCHOLOGIE : POLÉMIQUE, CONTRADICTOIRE, EN MOUVEMENT, INACHEVÉE …

L'arrivée en France en 1921 de Politzer correspond au moment où la théorie de Freud se diffuse dans les milieux médicaux et psychologiques, ce qui se concrétise par la création de la Société Psychanalytique de Paris (SPP) en 1926. Mais le freudisme s'implante en France dans un climat marqué par l'antisémitisme et par une germanophobie qui oppose la culture germanique « barbare et obscure » à la latinité subtile de l'introspection et du cartésianisme. Il trouve de surcroit, une solide tradition psychologique portée par des philosophes devenus médecins : Wallon, Bergson, Blondel, Janet et une tradition psychiatrique autoritaire fondée sur des systèmes (l'hérédité-dégénérescence de Morel, l'opposition entre l'hystérie de Charcot et la neurophysiologie de Babinski). Les premiers « passeurs » de la SPP vont tenter de faire admettre la psychanalyse en séparant la forme du fond, comme une thérapeutique nouvelle rénovant la psychiatrie mais en excluant l'étiologie sexuelle, ce qu'ils désignent comme « le pansexualisme » de Freud, son « symbolisme exacerbé », et entretenir la confusion entre le « subconscient » statique français de Janet[300], et l'inconscient dynamique de Freud.

---

294 Racine (Nicole) notice DBMO

295 Worms op. cit. p.198.

296 Ibid. p .199.

297 Gouarné (I.) L'introduction du marxisme en France, Philosoviétisme et sciences humaines, PUF de Rennes, 2013, p.33.

298 Appel d'Henri Barbusse « Aux travailleurs intellectuels. Oui ou non condamnez-vous la guerre ? », *l'Humanité* 2 juillet 1925, « La révolution d'abord et toujours » L'*Humanité,* octobre 1925 contre la guerre du Rif (1927)

299 Gouarné (Isabelle) L'introduction du marxisme en France p.33.

300 Pierre Janet titulaire de la chaire de psychologie au collège de France, successeur de Ribot. Freud disait de Janet : « une fine intelligence, partie sans la sexualité, un subconscient statique qui évacue la libido (d'après E.Roudinesco op.cit. tome 1 p.181-257.)

1/ Polémique étudiante autour de la psychanalyse (1924-1925)

Politzer prépare l'agrégation de philosophie qui intègre encore en partie la psychologie. Cet étudiant de vingt et un ans va dénoncer les distorsions que l'accueil français fait subir à l'œuvre de Freud, et se confronter à tout ce qui représente une autorité dans l'univers des sciences -, Dumas aliéniste, et patron de la psychologie clinique à la Sorbonne et à la Faculté de médecine, Lafforgue et Allendy fondateurs de la SPP, Blondel philosophe et professeur reconnu de psychologie à l'université de Strasbourg[301] en rapport avec sa thèse de 1919 sur « La Conscience morbide ». Il publie en 1928 puis en 1929, une vigoureuse critique de la psychologie existante et un pamphlet contre l'œuvre de Bergson « apparue rétrospectivement comme un obstacle à la réception de Freud[302]».

En 1924, Politzer réagit à l'ouvrage de Lafforgue et Allendy : *La psychanalyse et les névroses* par un article « Médecine et philosophie »[303] publié dans la revue *Philosophies*. Il reconnait aux auteurs, respectivement président et secrétaire de la SPP « un travail utile de liaison entre la France et la psychanalyse » tout en ironisant : « malheureusement les philosophes ne peuvent s'associer à ces compliments que les médecins de bonne foi et les lettrés curieux ne refuseront sans doute pas à Lafforgue et à Allendy [304]». Il pointe la germanophobie du discours concernant cette « invention allemande » appliquée « à une clinique latine » et « la sobriété et la prudence » quant au « rôle attribué à la sexualité, l'instinct du moi et l'exclusivité thérapeutique, voire la libido ou les résistances qui amène les auteurs à « de véritables inepties mettant à nu un manque de culture psychologique[305] » ou leur moralisme. Si Politzer émet déjà, l'idée que « la charpente théorique de Freud est provisoire et contestable », il dénonce la tentative de réintégrer la théorie freudienne dans la psychologie de Janet faisant « remorquer par une science jeune et alerte le poids lourd d'un ensemble d'attitudes et de doctrines défraichies et stériles[306] ».

Un an plus tard, il se moque de l'enseignement de la psychiatrie : « Quiconque a lu une seule fois seulement un manuel de psychiatrie, quiconque a assisté une seule fois à une démonstration de malades ne peut pas ne pas être frappé de l'incertitude et de l'incohérence de la psychiatrie officielle[307] » et n'épargne pas le *Nouveau traité de psychologie*[308] de Dumas qui fait autorité parmi le étudiants : « Il y a plus de psychologie dans un roman, même médiocre que dans les deux volumes du gros traité de Monsieur Dumas[309] ». Ce qui n'empêche pas celui-ci d'utiliser le jeune hongrois pour dépouiller et résumer des textes allemands.

Mais c'est surtout à Blondel qu'il s'en prend avec vigueur, suite au pamphlet que celui-ci a commis contre la psychanalyse. Pour Blondel, il convient de réagir contre cette méthode qui se prétend à la fois « procédé thérapeutique, théorie étiologique et philosophie [310] ». Il s'agit de

---

301 Blondel est renommé, notamment suite à sa thèse « La conscience morbide » Il est influencé par la pensée bergsonnienne, durkheimienne, et de Lévi-Bruhl (d'après Ohayon (A.) *Psychologie et psychanalyse*, op.cit. p.97)

302 Worms op.cit.p.118.

303 Politzer (Georges), « Médecine et philosophie », *Philosophies* n°4, 1924, réédité dans Bruyeron « Contre Bergson et les autres…p.261-274.

304 *Georges Politzer, contre Bergson et quelques autres, Ecrits philosophiques* (1924-1939) présentation par Roger Bruyeron, Paris, Flammarion, 2013, p. 266. « Médecine ou philosophie » *Philosophies* n°4, novembre 1924.

305 Ibid.p.269.

306 Ibid.p.273.

307 Ibid. p.305 « Le mythe de l'antipsychanalyse »,*Philosophies* n° 5/6, mars 1925.

308 Dumas (G.) *Nouveau traité de psychologie*, Paris, Alcan, 1924. Synthèse de la psychologie physiologique, à la psychopathologie et à la sociopsychologie.

309 Contre Bergson et les autres…op. cit p.301.

310 Blondel (Charles), *La Psychanalyse*, Paris, Alcan, 1924.

prendre position sur le système de Freud. « Il vote contre ce qu'il appelle une « obscénité qui se dit scientifique ». Politzer ironise : « On peut admirer la franchise d'une critique qui annonce que l'attitude objective n'est plus de saison (…) On se serait attendu à des critiques précises, cliniques expérimentales. Car il est permis de supposer que lorsqu'un psychologue professionnel prend parti dans une question de psychologie, il explique son vote par des arguments tirés de la science même dont il est question ». Comme le livre de Blondel se présente comme un « réquisitoire de la science contre la psychanalyse » il mérite qu'on démasque « Le mythe de l'antipsychanalyse[311] » ainsi que Politzer intitule sa contribution.

À la différence de l'essai qu'il produira en 1928 et qui se veut une théorisation d'une future science plus proche des normes du discours savant, Politzer déploie là, son talent polémique, met en avant avec force le poids de l'expérimentation pratique, condition d'une réfutation pertinente, et termine en explicitant sa propre position, à la fois défense et critique de Freud.

La théorie de Freud n'est pas « un système » comme le prétend Blondel, mais l'accumulation d'une série de faits qui convergent (les rêves, les actes manqués, les névroses). Freud a attiré l'attention sur des faits que la psychologie livresque avait mis « hors-la-loi ». L'hypothèse de Freud que « le symptôme névrotique est en quelque sorte la solution erronée d'un problème qui se pose pour le normal comme pour l'anormal » et que le sujet y joue un rôle, apparaît féconde pour comprendre la névrose, ce qui n'est pas le cas de « La théorie des constitutions morbides » de Blondel, qui par ailleurs, se révèle incapable de penser l'extension freudienne de la notion de sexualité au de-là de la génitalité. Politzer justifie l'existence d'une sexualité pluri-objet, engageant la totalité de l'être et qui n'apparait pas « brusquement sous l'influence magique du treizième ou du quatorzième printemps comme ces fontaines de la fable qui jaillissent miraculeusement d'un rocher jusque-là aride et sec [retrouvant] alors la sexualité infantile[312]».

À l'argument que l'analyse ne serait qu'un roman, qu'une fiction, Politzer oppose avec passion, l'expérience, et il le fait avec une telle précision, qu'il nous en dit peut-être plus sur son passage à Vienne qu'on ne croit : « Comment expliquera-t-on qu'à partir d'un certain moment, et la révolte et toutes les émotions sociales sont dépassées par le sujet qui est seul, comme seul avec lui-même, et se laisse déborder par la révélation du secret de son propre être, tout ému de l'intuition d'une sincérité dont jusqu'ici il n'a jamais eu l'expérience ? Et comment expliquera-t-on qu'après ce moment, le sujet se sente libéré joyeux, et qu'il renait à la vie au sens propre du mot ?[313] » Cette formulation qui semble échapper à la seule connaissance livresque de Freud peut amener l'hypothèse que lors de son passage à Vienne, par le biais des réseaux hongrois de l'immigration juive liée à la révolution, son contact avec la psychanalyse n'a pas été uniquement intellectuel, bien que nous devions convenir que cette question est, et restera sans réponse.

Son appréhension fine de la pratique freudienne et son enthousiasme quant à sa valeur concrète d'expression du sujet constitue une constante de sa position, qui contraste avec sa critique des abstractions de Freud. À Blondel, il « accorde avec grand plaisir » que la psychanalyse recourt à un « biologisme passé de mode » et même qu'il n'est pas impossible que la psychanalyse puisse un jour se passer de l'inconscient. Mais ajoute-t-il « cela démontre qu'elle peut survivre à ses propres hypothèses, mais non qu'elle doit succomber à ses blessures "formelles"[314]. Politzer termine en informant sur sa position : « En réalité quant à moi, la psychanalyse me semble excellente comme « position d'attente » (…) Je pense qu'il n'y a aucune raison de s'arrêter au

311 Politzer(G), «Le mythe de l'antipsychanalyse» publié dans la revue *Philosophie* n°5/6 mars 1925 op.cit.

312 Ibid. p.294.

313 Ibid. p.286.

314 Ibid. p .292.

dogmatisme freudien et qu'on peut très bien le dépasser ou faire des réserves, là où la nécessité s'en fait sentir ».

Politzer va se retourner contre la psychanalyse pour dénoncer son incapacité à expliquer les phénomènes collectifs à partir de concepts individuels et biologiques : la classe sociale par l'instinct sexuel. En somme, il refuse la théorie de l'inconscient tout en acceptant la pratique de Freud.

2/ La tentative de définition d'une science nouvelle

C'est en fait le programme qu'il va réaliser, trois ans plus tard, avec la « *Contribution à la critique des fondements de la psychologie. La psychologie et la psychanalyse* » publiée en 1928 aux Presses universitaires de France, et qui lui vaudra une certaine notoriété dans le monde universitaire. Auparavant, durant l'année 1926 il a traduit Schelling[315]auquel il reprend la notion de « drame » comme objet de la psychologie : « La notion de drame apparait avec l'existence et définit l'être parce qu'il est vouloir. C'est par l'enchainement des actes qu'il se singularise. L'objet de la psychologie, ce n'est pas l'acte rapporté au sujet, c'est l'"interaction entre ce que le sujet reconnait comme soi (ses choix) et les nécessités extérieures[316]».

Politzer présente *La contribution à la critique des fondements de la psychologie* comme une première étude, un matériau préparatoire « une série d'écrits préliminaires qui doivent préparer la critique elle-même, en l'éclairant sur le plan de ses articulations et en lui apportant même les pièces constitutives[317]». Il veut construire une psychologie « concrète » qui prend en compte le sujet individuel, ses actes et le sens qu'il leur donne ce qu'il nomme « le drame », une psychologie, matérialiste et utile à l'action. « La difficulté sur laquelle nous avons besoin des lumières du psychologue n'est pas de savoir ce qu'est la difficulté d'apprendre à lire ou de vivre avec ses semblables, mais celle de savoir pourquoi cet enfant-ci, dans ses conditions d'existence propre, éprouve de telles difficultés[318]».

Dans un premier temps c'est la « mort de la psychologie » qu'argumente Politzer, la psychologie scientifique des laboratoires « celle de Ribot qui compte les cellules cérébrales pour savoir si elles peuvent loger toutes les idées[319] » et se transforme en une mythologie qui cherche à devenir une science de la nature, et la psychologie classique doublement fausse : fausse sagesse qui se donne pour objet la vie intérieure et l'introspection, et fausse science qui repose sur la fragmentation des facultés et leur transformation en abstraction. Une « rupture sans ménagement » est donc nécessaire. Il s'intéresse alors, aux tendances qui comptent pour envisager une psychologie de l'avenir, mais qui renferment encore les traces des erreurs du passé. Il évacue le béhaviorisme comme situé dans une impasse, reporte l'étude de la gestalt-théorie à son travail ultérieur, et se centre sur la psychanalyse. « C'est en réfléchissant sur la psychanalyse que nous avons aperçu la vraie psychologie (…) Elle constitue la première phase de la rupture avec l'idéal traditionnel de la psychologie avec ses occupations et ses forces inspiratrices, la première évasion du champ

315 Schelling (F.W.J. von) *Recherches philosophiques sur l'essence de la liberté humaine* Ed. Rieder, 1926, (préfacé par Henri Lefebvre).

316 Bruyeron (R.) Colloque sur l'œuvre de Politzer, ENS, 27 janvier 2010. « La notion de drame »

317 Politzer (G.) *Critique des fondements de la psychologie*, Paris, PUF (première édition 1928) Réedition 1974, p. 32.

318 Ibid.p.12.

319 Ibid.p.3.

d'influence qui la tient prisonnière depuis des siècles, de même que le behaviorisme est le pressentiment de la rupture prochaine avec ses notions et ses conceptions fondamentales[320] ».

Il précise où il se situe : « Nous voulons chercher l'enseignement que la psychanalyse comporte pour la psychologie (…) il s'agira d'une part de dégager la psychanalyse des préjugés dont l'enveloppent partisans et adversaires en recherchant son inspiration véritable, en opposant constamment celle-ci aux démarches constitutives de la psychologie classique, dont elle implique la négation et d'autre part, de juger les constructions théoriques de Freud [321] ». Il part de la théorie des rêves où s'exprime le génie de Freud. Elle se fonde sur l'expérience concrète, prend en compte le sens donné par le sujet singulier dans sa totalité, et le rattache à la théorie du désir par une méthode qui organise une « enquête » pour accéder à la signification individuelle. Mais à partir du contenu latent et du contenu manifeste du rêve, Freud en arrive à l'inconscient et à une représentation topique (le conscient, le préconscient et l'inconscient) qui renoue avec l'abstraction classique de la psychologie. « On peut dire alors sans paradoxe, que Freud est aussi étonnamment abstrait dans ses théories qu'il est concret dans ses découvertes[322] ». Par une longue démonstration autour de l'existence de deux récits, dont l'un est méconnu par le sujet « l'être en première personne contient plus que le récit disponible ». Politzer accepte la méconnaissance mais refuse de la situer dans l'histoire infantile et dans « le postulat » de l"inconscient comme instance psychique. Il conclut que « les psychanalystes ont tort de croire que la psychanalyse et l'inconscient sont inséparables » tout en se défendant de revenir à l'exclusivité de la conscience.

L'affirmation que « l'inspiration fondamentale de la psychanalyse est précisément l'orientation vers le concret, alors que l'inconscient est inséparable des démarches constitutives de la psychologie abstraite le conduit à affirmer que la psychanalyse et la psychologie concrète relèvent de deux démarches antinomiques. Cependant, ce jeune critique n'est pas totalement aveugle aux ambiguïtés de son discours, et il tente de les surmonter : « En d'autre termes nous n'avons pas encore de psychologie concrète à l'œuvre dans l'analyse du « drame » avec des notions appropriées à son plan et à son aspiration. Afin que le caractère abstrait des spéculations freudiennes ne puisse être considérées comme la révélation de l'impuissance théorique de la psychologie concrète, telle que nous la concevons, il faut montrer qu'au milieu de toutes les notions et hypothèses que Freud fut amené à construire, il s'en trouve qui, tout en étant placées sur le même plan que les autres, sont déjà celle de la psychologie concrète[323]». Pour le coup, Politzer récupère les concepts d'identification et du complexe d'Œdipe « des notions qui satisfont à la condition essentielle que doivent remplir les notions de la psychologie concrète : elles restent sur le plan du *je* et sont taillées dans la matière même du drame humain[324]».

Défenseur et critique de la psychanalyse, passionné autant dans la défense que dans la critique, Politzer durant ces années d'insertion dans les milieux universitaires, utilise la psychanalyse pour construire une position originale. Freud est utilisé pour dynamiter la psychologie officielle. Il en a saisi l'originalité mais il en conteste la notion centrale celle de l'inconscient, au nom du refus de l'abstraction qu'il assimile à la scolastique.

Lacan, Ey, Le Guillant, Ajurriaguerra, le groupe d'élite des psychiatres rénovateurs qui se constitue à Saint-Anne dans une atmosphère de contestation intellectuelle et professionnelle, a connaissance et reçoit avec intérêt les travaux de Politzer et leur ton de critique radicale. Canguilhem quant à lui, « se livre en 1929 dans *Libre Propos* à un compte rendu élogieux du

320 Ibid.p.23.

321 Ibid.p.25.

322 Ibid.p.209.

323 Ibid. p.230.

324 Ibid.p.233.

pamphlet de Politzer contre Bergson et sa psychologie philosohique fondée sur l'introspection[325]. Pour Bonnafé, en formation à la psychiatrie et au marxisme, en contact à Toulouse avec Canguilhem et avec Henri Lefebvre, lui aussi membre du groupe « Philosophies », les textes de Politzer sont des textes d'initiation.

3/ Une année de crise et de réorientation de sa trajectoire (1929)

Alors que le parti communiste, (engagé dans sa période "de classe contre classe")[326] se referme sur une radicalité qui interdit les marges du jeu intellectuel toléré dans la phase instable de sa construction, l'année 1929 est à la fois celle, où Politzer crée la *Revue de Psychologie concrète* grâce aux fonds que met à disposition du groupe « Philosophies » Georges Friedmann, et celle où le groupe se scinde sur la question de l'autorité du parti dans les affaires théoriques. De ce fait, le groupe cesse ses activités.

Dans la lignée de *La contribution,* et face aux puissantes institutions d'une psychologie qui depuis les années 20 s'autonomise par rapport à la philosophie, Politzer compte sur sa revue pour réunir tous ceux qui se détachent de la psychologie officielle. Il la présente comme une « publication internationale de recherche, pour une psychologie positive ». Elle ne vivra que le temps de deux numéros, en février et en juillet 1929. Si elle bénéficie de la collaboration de psychologues allemands à forte coloration sociale et de celle critique, d'Hesnard comme psychanalyste, elle n'obtient aucune participation des psychologues français[327].

Pour Politzer, la crise de la psychologie tient « aux conciliateurs, véritables réformistes de la psychologie »[328] qui n'ont pas effectué la rupture indispensable entre une « métapsychologie » pré-scientifique : « cette discipline qui a fini par se détacher sous le nom de la psychologie de la philosophie [329] », et qui a voulu donner une forme scientifique aux préoccupations méta-physiques. La psychologie concrète qu'il s'agit de définir, a pour objet d'étude légitime le drame. « À côté de la vie biologique, il y a une vie proprement humaine, un drame, là où se place notre expérience quotidienne. Dramatiques sont aussi nos intentions… nos contacts avec nos semblables… dramatique aussi la compréhension que nous avons des autres… nous vivons aussi des significations qui nous touchent, dans un sens ou dans un autre[330] ». La science à venir doit

---

325 Gouarné (I.) note de lecture de 2015, concernant *Ecrits philosophiques et politiques, 1926-1939.Oeuvres complètes,* Tome 1, Paris, Vrin (Bibliothèque des textes philosophiques) 2011.

326 En 1929 l'Internationale communiste constate que la révolution mondiale marque le pas. La construction du socialisme dans un seul pays devient l'objectif révolutionnaire. La paupérisation du prolétariat doit entrainer la radicalisation des masses ouvrières. Les classes dominantes s'orientent vers la fascisation pour briser le mouvement révolutionnaire. Les organisations réformistes sont leurs complices. Le prolétariat doit préparer la Révolution. Les communistes doivent donc mettre en avant leur singularité pour et soutenir la politique de l'URSS. Toute tentative de Front unique est bannie. Cette phase dite « classe contre classe » perdure jusqu'en 1933, où l'arrivée d'Hitler au pouvoir en Allemagne et le démantèlement du PCA amène une réorientation progressive du mouvement communiste qui s'explicite clairement en 1934. Le mot d'ordre du Front populaire antifasciste prévaut alors, sous l'impulsion du bulgare George Dimitrov. Wolikow (S). « Aux origines de la galaxie communiste, l'Internationale. » Le siècle des communismes, op.cit. pp. 293-317.

327 Concernant ce qu'il nomme la crise de la psychanalyse, Hesnard premier introducteur de la psychanalyse en France, lui oppose que «face à la très intéressante tentative d'édifier une psychologie concrète (...) Politzer juge en théoricien et non en praticien, et que la psychanalyse est un art laborieux et empirique, comble de l'ironie contre le philosophe « du concret », qui le renvoie à son statut de philosophe.

328 Ibid.p.323.

329 Ibid. p 348.

330 Politzer (G) « Psychologie mythologique et psychologie scientifique » *Revue de psychologie concrète* n°1, fev. 1929, Réédition par R. Bruyeron « *Georges Politzer, contre Bergson et quelques autres... Ecrits philosophiques (1924-1939)* Flammarion, 2013 p.335.

rejeter non seulement la psychologie scolastique de l'observation de la vie intérieure, mais aussi les critiques de celle-ci (la psychologie expérimentale, le behaviorisme). La psychanalyse n'est pas épargnée, qui après le moment fondateur de Freud, s'est sclérosée dans ses institutions et intégrée aux savoirs dominants, et « veut expliquer les réalités par les significations, alors que la réalité doit être expliquée par d'autres réalités ». Débarrassée des abstractions qui la dénature, Politzer l'invite à ne pas s'ériger comme une « science à part » pour qu'une nouvelle génération de psychanalystes [fonde] la vraie psychologie.

Sa position se radicalise dans le numéro de juillet. Sa lecture de Lénine et son engagement partisan l'amènent à déplacer le débat sur la psychologie, du plan épistémologique au plan des positions antagonistes de la philosophie : « De l'opposition vague entre psychologie "classique" et psychologie "nouvelle" nous étions arrivés dans nos écrits antérieurs, à une opposition plus précise : l'opposition entre la psychologie "abstraite" et la psychologie "concrète". De cette dernière opposition dont nous avons expliqué la nécessité, il faut cependant parvenir à la forme vraiment fondamentale de cette opposition qui est la base de la crise de la psychologie, l'opposition entre psychologie idéaliste et psychologie matérialiste[331] ». Le discours de Politzer est une revendication impérative de rupture avec le passé, à l'image des ruptures personnelles qu'il est en train de réaliser. Il constate que son projet suscite une résistance passive des psychologues ou bien un engouement pour la psychologie concrète dont il se méfie, car « une théorie psychologique n'est possible qu'enchâssée dans la théorie économique… La détermination des faits psychologiques est matérialiste sur le plan dramatique et non sur celui des processus[332]».

Confronté à la fermeture du milieu universitaire, méconnaissant les luttes concurrentielles que se livrent la psychologie et la psychanalyse dans la construction de leurs champs respectifs, alors que le raidissement du parti communiste fait exploser la sociabilité intellectuelle dans laquelle il avait fait ses premières armes, Politzer fait le choix d'un retour à l'action « révolutionnaire » dans une entreprise qui valorise l'organisation et la discipline qui lui avait manquées en Hongrie[333]. Il abandonne son entreprise scientifique et s'investit dans l'activisme militant, tout en poursuivant sa carrière d'enseignant de philosophie. « D'octobre 1930 à mai 1931, j'ai milité activement dans ma cellule et dans la section, dans le quartier du père Lachaise puis à Bagnolet[334] ».

Cette rupture de la socialisation universitaire se double d'une rupture avec sa première épouse et le milieu bourgeois auquel elle appartenait, redoublant le rejet de son origine familiale. Sa nouvelle compagne Marie Lacasade[335] dite « Maie » au départ sage-femme, devient suite à des problèmes de santé, assistante sociale à la mairie de Bagnolet et adhère au PC en 1930. Ce repli sur le militantisme de base, comme forme sacrificielle de ses aspirations intellectuelles est décrit par Lefebvre comme un moment de crise personnelle. « Politzer dissimulait mal à la fois ses déceptions et ses colères[336] ». Son choix va bénéficier de l'arrivée de Maurice Thorez en juillet 1930 au poste de secrétaire général[337] appuyé par une équipe dirigeante ouvrière stabilisée, qui revalorise progressivement la place des intellectuels de profession. Ceux-ci sont mobilisés, d'une part dans un travail de production et de légitimation du discours politique dans la période du

331 Ibid. (Réédition dans *Ecrits II,* Paris, Ed. Sociale 1969), p. 207.

332 « Vers une psychologie concrète » *Revue de psychologie concrète* n°2 juillet ,1929 citée par Henri Lefebvre dans la préface à la republication de l'article dans *La Raison* n° 18 1957.

333 Autobiographie communiste d'institution du 26.11.1933 (ACI)

334 Ibid.

335 Le père de Maie, Joseph Lacasade, chef de cuisine dans des maisons bourgeoises ou aristocratiques à Biarritz, avait investi dans une maison d'accouchement, pour sa fille. Mais les problèmes de de santé de Maie amenèrent le projet à péricliter et ruinèrent son père. Ibid.

336 Lefebvre (H.) préface à la republication de l'article sur le freudo-marxisme dans le numéro N°18 de *La Raison*

337 Maurice Thorez ne devient secrétaire général en titre qu'en 1936. Il dirige le parti de fait avec Henri Barbé, puis seul à partir de 1931 (DBMO notice de Nicole Racine)

Front populaire et d'autre part, dans la constitution d'une nébuleuse de « compagnons de route », l'animation et l'encadrement des regroupements antifascistes. Politzer va retrouver le chemin de la production intellectuelle, mais cette fois-ci comme professionnel de la politique.

C : INTELLECTUEL D'INSTITUTION

Sur la recommandation de Racamond qui parla de ce jeune agrégé de philosophie « qui aspirait avant tout à servir et à se rendre utile[338] », Politzer est embauché en 1931 par Vassart pour diriger le Bureau de documentation de la CGTU[339]. Il acquiert des compétences nouvelles, élabore une documentation et des analyses à la demande du bureau politique[340]. « Responsable de la commission économique du Comité central, il publie un nombre considérable d'articles dans les *Cahiers du bolchevisme* et dans *l'Humanité*. Il enseigne la philosophie à l'Université ouvrière à partir de décembre 1932 et le marxisme dans les écoles du parti, participe à la création de la revue *La Pensée* en juin 1939[341]. « L'importance de la contribution de Politzer qui signe nombre d'articles économiques, mais aussi plusieurs contributions sur l'unité organique est à souligner, dans la mesure où ces analyses interviennent dans le domaine privilégié d'intervention des dirigeants du parti, l'exposé de la ligne politique du parti, son illustration ou son application dans tel ou tel secteur[342] ». Pendant près d'une dizaine d'années, Politzer trouve là une reconnaissance intellectuelle[343] que les milieux universitaires de la psychologie lui avait refusée, modifiant la composition de son capital, validé progressivement sur la scène interne du parti, et inaugurant une position de « conseiller du prince »[344], qui va le conduire aux premières lignes de l'organisation de la Résistance intellectuelle.

1/ Politzer et le « freudo-marxisme » (1933)

Pourtant, en 1933 dans la revue *Commune,* Politzer intervient à nouveau sur la psychanalyse sous le titre « Un faux contre révolutionnaire : le freudo-marxisme ». Politzer a changé de registre. Comme il l'écrit la même année dans son autobiographie : « J'avais réellement acquis la conviction qu'il n'y a, comme l'a dit Dimitrov, qu'une seule sorte de révolutionnaire. J'avais particulièrement senti l'instabilité, le confusionnisme et le creux de ma position de révolutionnaire en dehors du parti. Je l'avais senti particulièrement, parce que j'ai failli construire une doctrine dont les premières manifestations furent vivement appréciées par des milieux bourgeois, et qui auraient pu servir d'écran entre une fraction de la jeunesse et le marxisme. Mais en même temps, m'étant attaqué à un problème scientifique (psychologie), j'avais abouti à une

338 ACI

339 Officiellement placé sous la responsabilité de la CGTU le bureau de documentation alimentait la réflexion de l'équipe dirigeante du PCF.

340 En mars 1933, le BP demande un dossier sur la politique du parti socialiste, puis une documentation sur André Tardieu, puis à la demande de J. Duclos sur l'arrestation d'Ernst Thaelman le 8 mai 1933, ainsi que des dossiers sur le Parti Communiste allemand, avant et après l'arrivée d'Hitler (DBMO)

341 DBMO

342 Pudal (B.) *Prendre parti* op.cit. p.190.

343 Seul agrégé de philosophie, parmi les collaborateurs les plus titrés des *Cahiers du bolchevisme* (Cogniot agrégé de lettres, Solomon physicien, Bruhat agrégé d'histoire, Georges agrégé de géographie) durant les années 1935-36-37.

344 Matonti (F.) Intellectuels Communistes essai sur l'obeissance en politique, La découverte, 2005, p.59.

Position des intellectuels dans le PC définie par Frédérique Matonti comme participation à la définition de la stratégie, participation à la conquête du pouvoir politique et production de la théorie à partir de laquelle les stratégies sont décidées.

impasse et je me voyais condamné à un bavardage pseudo-scientifique. J'ai compris, alors qu'il fallait m'assimiler le marxisme[345] ».

C'est en priorisant les schèmes du combat politique qu'il intervient désormais, largement influencé par les positions de l'Internationale communiste qui interprète « le fascisme comme un choix de la classe dominante contre le mouvement révolutionnaire, bénéficiant de la complicité des organisations réformistes et au sein duquel, les courants de gauche sont considérés comme les plus dangereux[346] ». Il réagit à l'article de Jean Audard « Du caractère marxiste de la psychanalyse » publié dans les C*ahiers du sud*. Jean Audard a co-fondé en 1920 avec d'autres jeunes poètes une revue *Justification,* puis une revue plus philosophique *Zarathoustra*. Écrivain, il participe à « Raison d'être » un groupe de poètes suisses. Il est proche de Breton et des surréalistes et lié par ailleurs, à des intellectuels qui s'opposent aux bolcheviques, au nom d'un marxisme qu'ils estiment trahi. Elisabeth Roudinesco rapporte : « L'article reprend l'essentiel d'une conférence donnée à la Mutualité en présence des surréalistes qui soutiennent ardemment le travail de Jean Audard (…) La rencontre tourne au pugilat. Tandis que Politzer s'acharne sur son ennemi et cherche à l'humilier, des tomates et des œufs pourris traversent la salle. Dans la confusion générale on entend des injures contre les staliniens d'un côté, et les valets de l'impérialisme de l'autre[347]».

Politzer énonce son objet, dénoncer « les contrefaçons de la psychanalyse au gout de l'idéalisme[348] » dans « lequel sont prélevées le tribut des nouvelles subtilités pour la lutte contre le marxisme[349]», et la lecture qui est la sienne : « Derrière le clivage des marxistes entre « pro-freudiens matérialistes » et « anti-freudiens idéalistes » se retrouve l'opposition entre « deux sortes de marxistes, les moscoutaires soutien des bolcheviques, et les adversaires de la révolution bolchevique assimilés aux trotskystes, un affrontement qui ne se situe pas qu'entre Paris et Moscou, mais aussi dans l'espace politique parisien[350] », entre marxistes fidèles aux enseignements de Marx, Engels, Lénine et « marxistes particuliers » situés dans la haine de la révolution prolétarienne, et regroupés autour de d'André Breton, de Jean Bernier et de Boris Souvarine. Audard affirme en effet que « c'est seulement la théorie freudienne de l'invention de la sublimation qui permet au marxisme d'éviter une faille idéaliste de son système ».

Ainsi donc, il ne s'agit plus d'une controverse scientifique, mais des usages politiques de la psychanalyse, distinction faite non sans humour par Politzer, entre « la démonstration du caractère matérialiste ou, pour parler le langage psychanalytique : « le contenu manifeste », et le "contenu latent" » : la croisade contre-révolutionnaire contre le marxisme[351] ». L'essentiel de l'article est donc consacré à démontrer que la psychanalyse n'est ni matérialiste, ni dialectique et à pourfendre ce qu'il dénomme « la sociologie freudienne, inventée de toute pièces par le procédé de transposition purement abstraite sur le plan social, de théories concernant la psychologie individuelle » et ayant pour fonction première de s'opposer à la sociologie marxiste de la lutte des classes. Non matérialiste, puisqu'elle procède de manière abstraite « et que la sociologie psychanalytique [s'est chargée] d'expliquer par les complexes la lutte de classe, et de remplacer la révolution par une cure psychanalytique. Les psychanalystes n'ont jamais déterminé aucune

345 Autobiographie de Parti du 26 .11.1933.

346 Wolikow (Serge) *L'internationale communiste (1919_1943)* Ed. de l'Atelier/Ed. Ouvrières, 2010, p.83.

347 L'histoire de la psychanalyse en France, op. cit.. , tome 2, p .67.

348 Polizer « Un faux contre-révolutionnaire : le freudo-marxisme » *Commune,* novembre 1933, republié dans *La Raison* n° 18, 1957. Réponse à J.Audard : « Du caractère marxiste de la psychanalyse *» Les cahiers du sud*, 2ème série, sept.1933.

349 Ibid.p.7.

350 Ibid.

351 Ibid.p.9.

recherche destinée à mettre en relief la détermination matérielle des faits psychologiques[352] ». Freud a découvert l'importance des préoccupations sexuelles, le symbolisme des rêves et des symptômes névrotiques. Il les a expliqué avec les références de « sa culture générale bourgeoise classique et de sa culture médicale, également classique ». Il a de ce fait, méconnu la dialectique. Quant au contenu dialectique qu'évoque Audard, avec les notions de conflits ou d'instances, les psychanalystes « n'ont pas cherché à savoir si on leur parlait de ces conflits ou de ces luttes qui sont réelles, ou de conflits ou de luttes n'existant que dans la tête des psychanalystes (…) De surcroit, Freud a subi l'influence du courant énergétistes de son époque en élaborant sa théorie de la libido[353]». La psychanalyse enfin, a perdu « ce que la mise en évidence du facteur sexuel pouvait comporter "d'anti-bourgeois" qui a été complètement liquidé par la théorie de la libido » et peut ainsi « prendre rang parmi les doctrines dont la bourgeoisie peut se servir pour combattre le marxisme[354]».

La revue *Commune,* dans laquelle s'exprime Politzer, est la revue de l'Association des Écrivains et artistes révolutionnaires (AEAR) créée en mars 1932, première tentative de rassemblement des intellectuels littéraires « sympathisants » contre le fascisme[355], qui précède et prépare les regroupements antifascistes qu'animeront les communistes. Le freudo-marxisme qu'attaque l'article de *Commune* n'a que peu à voir avec Wilhem Reich[356] qui est à peine cité. Les «f reudo-marxistes » qu'attaque Politzer, ce sont les surréalistes en conflit avec le PC soutiens d'Audard et les souvariniens, ceux de la revue « *La Critique Sociale* » très active entre 1930 et 1934. Ils tentent de fonder une union antifasciste, le « Centre de liaison antifasciste » regroupe la SFIO, Boris Souvarine[357], Marceau Pivert[358] et l'extrême gauche, cercle qui disparaît en 1934 devant le succès des regroupements antifascistes animés par le PC. Le freudo-marxisme, le courant le plus « à gauche » de la mouvance psychanalytique est assimilé au déviationnisme des « trotskystes, ennemis du peuple ».

La condamnation du « freudo-marxisme s'est déjà exprimée dans les partis communistes soviétique et allemand. « En 1930 s'est tenu, en URSS, le premier congrès pour l'étude de la

---

352 Ibid. p .13.

353 Ibid.p.17-18.

354 Ibid.p.22.

355 Wolikow op. cit p.89 : « Les tentatives d'inflexion de l'IC, ébauchées en 1932 avec le mouvement contre la guerre et le fascisme lors de son premier congrès à Amsterdam, ne sont pas confirmées en 1933. Ce n'est qu'à partir de l'été 1934 que des modifications sans précédent interviennent dans le discours et la tactique de l'IC sous l'impulsion de Dimitrov.». Le démantèlement du parti communiste allemand, l'affrontement de Dimitrov avec les nazis concernant l'incendie du Reichstag lors du procès de Leipzig, et sa promotion à la tête de l'IC, l'ébauche d'une stratégie d'unité d'action engagée par le PCF sous l'impulsion de Maurice Thorez devenu secrétaire général du PCF(1930-31) ne seront pas pour rien dans cette rupture stratégique de l'IC en 1934, dont la ligne devient la défense de la démocratie et le mot d'ordre, celui du Front populaire.

356 Reich n'est cité qu'une seule fois, comme précurseur de Audard qui voulait concilier le marxisme et la psychanalyse.

357 Boris Souvarine (1895-1984) Dessinateur d'art, puis journaliste. Secrétaire du comité de la IIIème internationale. Soutien de Lénine, il devient le représentant du parti français à l'exécutif de l'IC et milite pour la bolchevisation du PCF. Dans la lutte de succession de Lénine, il prend le parti de Trotsky contre l'alliance Zinoviev, Kaménev , Staline. Il est exclu du Comité Exécutif de l'IC en 1926. En France, dirigeant de l'aile gauche du PC il est exclu en 1924. Il fait rupture avec Trostky en 1929 en dénonçant « le bluff du plan quinquennal et la guerre contre la paysannerie par la collectivisation ». Fondateur du Cercle communiste Marx et Lénine et de la Fédération communiste indépendante de l'Est, Il crée la revue *La critique sociale* qui se réfère au marxisme et s'ouvre aux sciences sociales. Il est aussi Franc-maçon. (DBMOF)

358 Marceau Pivert (1895-1958) issu d'une famille de petits paysans devient instituteur puis professeur de physique (ENS de Cachan). Dirigeant syndical du SNI, franc maçon, il adhère à la SFIO en 1920 dans lequel il devient le leader de l'extrême-gauche. Après le 6 février, il crée une sorte de milice ouvrière contre les groupes d'extrême-droite. Il considère que la lutte révolutionnaire est la meilleure façon de combattre le fascisme. Il organise le courant de la gauche révolutionnaire.

conduite humaine, où le parti intervient officiellement pour prendre la responsabilité de la nouvelle orientation vers une psychologie dialectique[359] ». L'écho qui parvient en France passe par les Éditions Sociales Internationales que contrôle l'Internationale communiste. Deux articles parus dans la collection essais que les ESI développent en 1933 concernent Reich : « La crise sexuelle » (traduit par un étudiant du nom de Ténine)[360] et « Le matérialisme dialectique et la psychanalyse de Wilhem Reich », sont accompagnés de la prise de position officielle soviétique exprimé par un antifreudien confirmé qui assimile Freud et Reich, et les condamne tous les deux au nom du matérialisme. On peut faire l'hypothèse que la discordance entre le titre, explicitement référé à Reich et le corps du texte cantonné aux rivalités françaises, fait cependant écho au moment soviétique de condamnation des sciences humaines, dans une vague référence aux polémiques de Moscou dont l'écho ne parvient à Paris qu'à travers des textes allemands. Reich est exclu du KPD cette même année 33. Politzer responsable du Bureau de documentation du PC et germaniste ne doit pas l'ignorer.

Le statut du texte de 1933 n'a rien d'une controverse théorique avec la théorie viennoise. C'est contre ses usages sociologiques et philosophiques que polémique Politzer. La note située à la fin du texte évoque son rejet de la métapsychologie[361]. La théorie viennoise est certes rangée dans le camp d'un matérialisme énergétiste dépassé et passée dans le camp de l'idéalisme, mais c'est d'abord une arme des opposants ou des rivaux du PCF. C'est aussi la réconciliation de la bourgeoisie avec la psychanalyse dans les milieux médicaux. Politzer a fait le choix du Parti dans la lutte de légitimité quant aux productions intellectuelles, que ce soit dans l'affrontement avec les surréalistes ou concernant les productions du groupe Philosophies. Sa relation à la psychanalyse participe de cet enjeu. Alors qu'Hitler vient de prendre le pouvoir, c'est la fonction de rassemblement des intellectuels antifascistes qu'anime *Commune* qui est l'objet de son intervention, contre les concurrents « trotskisants ».

2/ L'impossible conciliation entre psychanalyse et matérialisme historique (1939)

Si Politzer a abandonné l'idée de la création d'une science nouvelle, il n'en pas pour autant perdu tout intérêt pour la psychologie et la psychanalyse, comme en témoigne sa réaction à l'annonce la mort de Freud.

Alors qu'il est mobilisé, que la France et l'Allemagne sont entrées en guerre le 3 septembre, parvient l'annonce de la mort de Freud le 23 septembre 1939. Il prend l'initiative[362] d'un texte intitulé « La fin de la psychanalyse »[363] présenté sous le pseudonyme de W. T. Morris,[364] en vue de le publier dans le numéro 3 de *La Pensée* du denier trimestre de 1939. Ce numéro ne verra jamais le jour du fait de l'interdiction du PCF et de sa presse, après la signature du Pacte germano-soviétique.

---

359 Roudinesco (E) op.cit., tome 2, p. 56.

360 Un des contacts de L.Bonnafé dans le soutien médical aux républicains espagnols.

361 Une note de dernière page précise « Nous n'avons pas voulu dans cet article, épuiser la question de la psychanalyse, cela va de soi, et même au point de vue de notre objet particulier, il y aurait beaucoup à dire encore ; Nous signalons notamment tout le problème de la détermination sociale du sexuel. Dans la psychanalyse, ce qu'il y a, en dernière analyse, c'est la détermination du social par le sexuel.

362 On imagine mal dans ce moment historique que ce soit une commande du bureau politique !

363 Politzer (G.) « La mort de la psychanalyse », *La Pensée* n°3 oct.nov.dec.1939 (Réédition Bruyeron *Politzer contre*… p.394-418.)

364 C'est-à-dire « vive Maurice Thorez ». Hommage dont on saisit le sens en référence à l'influence de Thorez pour redonner place aux intellectuels dans le parti. L'anonymisation est contrainte par la mise hors la loi du PCF après la signature du pacte germano-soviétique.

« La mort de Freud replace devant notre esprit la psychanalyse qui, en fait appartient déjà au passé »[365] écrit-il alors. Il évoque l'histoire de l'implantation de la doctrine viennoise et sa déception : « La psychanalyse a eu une période d'élaboration, une période de controverse et de prestige croissant, enfin une période d'insertion dans la science officielle et de décadence scolastique. Elle a, de ce fait perdu sa capacité subversive et n'a pas justifié les grands espoirs qu'elle a suscités[366] » sur le plan thérapeutique comme sur le plan pédagogique « en faisant abstraction des conditions historiques au milieu desquels se développe l'homme psychopathe[367] ».

Politzer évoque comment « la psychanalyse a été amenée à se dresser contre le matérialisme historique. « Elle s'est dressée contre lui tout d'abord d'une manière " inconsciente", c'était la conséquence de son confusionnisme. Mais par-là, elle a retrouvé un courant idéologique réactionnaire, et dès lors, cet aspect de la psychanalyse – une explication des faits historiques par les instincts – fut développé systématiquement : la « sociologie psychanalytique fut dressée contre la sociologie marxiste[368] ».

Les travaux d' Élisabeth Roudinesco, sur l'introduction de la psychanalyse en France, comme sa biographie récente de Freud[369] semblent confirmer ce que Politzer a perçu des conditions d'implantation de la psychanalyse, même si son éloignement de dix années du monde spécialisé, lui fait sous-estimer l'importance de sa diffusion. En effet, celle-ci se réalise dans les milieux du conservatisme social : à la SPP où règne un climat d'antisémitisme explicite (Pichon, Hesnard)[370] et où même Marie Bonaparte, qui ne peut être taxée d'antisémitisme, utilise avec Lafforgue la notion de « personnalité juive », et dans la revue de *l'Évolution Psychiatrique* destinée aux professionnels de la psychiatrie. L'affrontement entre la tendance à l'autonomie la psychanalyse ou sa mise sous tutelle psychiatrique s'inscrit dans un contexte où persistent les traces des idéaux de l'hérédité-dégénérescence, liés aux notions de race, d'élite et de masses.

Quant à « la sociologie psychanalytique » qui s'oppose à celle du marxisme évoquée par Politzer, elle se réfère à « la métapsychologie » que Freud développe après la guerre de 14-18. « Conçu comme une suite à *Totem et Tabou*, *Malaise dans la civilisation* publié en 1929 puis réédité en 1931 fut un best-seller. Il affirmait l'existence d'une analogie entre les stades de l'évolution humaine et ceux de la névrose[371] (…) Il s'inscrivait en faux contre toutes les croyances modernes en l'avènement d'un homme qui serait libéré de toute emprise du passé. C'est ainsi qu'il critiquait tout autant l'utopie du "juif nouveau", que le rêve américain de l'arrachement au passé, et que le projet communiste de l'abolition des classes[372] ». Freud « attribuait la formation des classes sociales aux luttes ancestrales entre les hordes humaines, ou des races, peu différentes les unes des autres[373]», prise de position difficile à concilier avec le point de vue de Marx !

Politzer a donc des raisons d'associer la théorie viennoise au courant réactionnaire. Il persiste, dans sa double position : la validité de la pratique analytique, et le rejet de son appareil conceptuel et philosophique, auquel il ajoute son inutilité dans les urgences du présent. « La psychanalyse contient une part de vérité, mais les grandes masses, par exemple, se trouvent en présence de préoccupations d'une objectivité autrement décisive que les rapports entre le *Ich* et le *Es* (…) Il

365 Politzer(G) «La fin de la psychanalyse.» *Contre Bergson et les autres* (rééd. 2013), op. cit. p.394.

366 Ibid.

367 Ibid. p.398.

368 Ibid. p.406.

369 Roudinesco (E) Sigmund Freud en son temps et dans le nôtre, Paris. Seuil, 2014.

370 Pichon est un militant de l'Action Française et Hesnard publie une réflexion sur « les éléments ethniques de la personnalité de Freud ».

371 Ibid.p.228.

372 Ibid.p.433.

373 Ibid.p. 437.

existe une réalité physique et sociale dont la vie n'est nullement déterminée par les mécanismes familiers aux psychanalystes[374] ». Il revient sur l'éclectisme philosophique de Freud, influencé par le matérialisme mécaniste de son époque au fondement de ses notions de libido, d'énergie et d'instincts dont l'abstraction ramène à l'idéalisme, et dont le dogmatisme interdit la prise en compte des faits nouveaux. « La psychanalyse est entrée dans la sphère d'attraction de la réaction philosophique du XIXème siècle pour en subir les effets et de plus en plus, l'influence néfaste[375] ».

L'objet central du texte, c'est le constat d'une irréductible opposition entre le récit historique de la lutte des classes sociales et la pensée structurale des instances psychiques de Freud, appliquée à la construction du monde social, entre une « sociologie scientifique » et une « sociologie psychanalytique », entre une révolution sexuelle et une révolution prolétarienne. « La fin de la psychanalyse » est surtout la fin d'un possible compromis entre psychanalyse et matérialisme historique.

Avec une étonnante précocité, alors qu'il n'a en soutien aucun praticien communiste, Politzer énonce l'ensemble des problématiques qui vont structurer des décennies de confrontation entre le communisme et la psychanalyse. Le passage de l'explication psychologique à l'explication de l'histoire et de la société : « Freud cherche une explication des faits historiques au moyen des instincts, qui ramènent pratiquement à une explication de l'histoire par la psychologie individuelle, non pour accorder à celle-ci sa part légitime, mais pour l'ériger en facteur déterminant », se dressant ainsi contre le matérialisme historique, et « rejoignant par de-là, la réaction philosophique, la réaction sociale et politique (…) En cherchant à appliquer la méthode psychanalytique à des mouvements sociaux, les disciples de Freud ont dressé contre leur explication par des causes historiques réelles, des explications fantaisistes par des causes imaginaires (…) Ils cherchent dans les idées, non le reflet du monde réel mais le reflet des complexes qui sont conçus en fait, en dehors de l'histoire[376] (…) Freud a transformé la confusion initiale qui existe chez lui entre la psychologie et l'histoire en thèse dogmatique, et il s'est imaginé que « ses complexes » fournissent également la clé de l'histoire ». En cela, il a été incapable d'articuler l'individuel et le collectif : « Jamais Freud et ses disciples ne sont parvenus à une compréhension claire des rapports entre l'individu, entre la loi psychologique individuelle et la loi historique[377] ». Même si la critique de Politzer est marquée par les schèmes scientistes du marxisme de l'époque, où individu et société sont régis par des lois comme celles de la nature, il n'en reste pas moins que Freud, dont la métapsychologie entend « décrire le chemin qui mène de la collectivité à l'individu[378] », s'inspire largement des thèses de Gustave Lebon, confond le peuple avec la foule et est « convaincu que les élites [doivent] guider les foules et non pas se contenter du rôle de représentants du peuple[379] ».

Politzer exécute de surcroit, les « bavardages sur la synthèse du marxisme et la psychanalyse » et le caractère révolutionnaire de la psychanalyse. « La sociologie scientifique a créé les bases théoriques pour la suppression de l'exploitation de l'homme par l'homme. La psychanalyse a brisé les chaine de l'instinct sexuel, doctrine de libération dans les deux cas » ironise Politzer : « il

374 Bruyeron op.cit. « La fin de la psychanalyse. » p.398.

375 Ibid. p.405.

376 Ibid. p.408.

377 Ibid. p. 408.

378 Roudinesco (E.) *Sigmund Freud*… op.cit. p.283.

379 Ibid.p.284. « Freud partage avec les idéologues la peur des foules, l'idée que l'avènement de la société de masse liée à l'essor de l'industrialisation mettait en danger la relation des élites avec le peuple, au risque de favoriser la tyrannie. Mais contrairement à eux, il soutenait que cette dangereuse attitude collective des foules constituait la partie archaïque de la subjectivité individuelle, et qu'en passant de l'une à l'autre- de l'archaïque de la subjectivité à une couche supérieure de celle-ci- le psychisme humain avançait vers le progrès. »p.285.

n'est pas inutile d'insister sur l'absurdité qu'il y a à mettre en parallèle le prolétariat, c'est-à-dire une classe sociale, et l'instinct sexuel, c'est-à-dire, dans le meilleur des cas, un concept biologique. En fait « la psychanalyse est plus intéressante comme fait historique, qu'en tant que mouvement scientifique, et elle plus instructive par les faits sociaux dont elle contient les reflets, que par le contenu des théories au moyen desquelles elle a voulu nous instruire[380] ».

La première et la dernière phrase du texte sont aussi péremptoires l'une que l'autre : « La psychanalyse appartient au passé » et « Il est vraisemblable aujourd'hui que la psychanalyse subira un sort analogue à celui de la phrénologie[381] ou l'hypnotisme ». Mais le ton général du texte est celui de la nostalgie. « La psychanalyse n'a pas justifié les espoirs qu'elle avait suscités ». Elle a montré son incapacité à comprendre les évènements historiques, et les successeurs de Freud ont pu être utilisés dans le déni de la lutte de classe, voire par le fascisme[382].

À côté de la condamnation matérialiste sur laquelle Politzer n'a pas varié et qu'il reprend, il évoque la fin de la psychanalyse, où plutôt la fin de sa relation à la psychanalyse et la déception d'une impossible synthèse, dont il renvoie la responsabilité à la théorie viennoise. Il clôture ses années de jeunesse, des années où les combats se situaient dans le champ intellectuel, et voulaient lier révolution théorique et révolution sociale, et son rêve d'une science nouvelle fécondée par le marxisme, alors qu'il se trouve face aux combats très « concrets » contre l'armée allemande et le nazisme.

3/ Politzer contre l'idéologie nazie

Passé dans la clandestinité après sa démobilisation, Politzer est désormais en guerre. « La lutte ne peut être simplement pratique, elle doit être soutenue par la lutte des idées » écrit-il à l'occasion de la mort de Bergson[383], dont il rend compte après avoir évoqué celle de Freud. « Il ne s'agit plus d'examiner la pensée de l'auteur pour elle-même mais d'en dénoncer les conséquences, d'en indiquer les dérives, d'en combattre les effets[384] ». Son combat concerne maintenant l'idéologie du national-socialisme et de la Révolution nationale, le racisme, et la guerre que se livrent les capitalismes allemands, anglais et français. C'est la défense de la science, à l'occasion de l'arrestation de Paul Langevin le 30 octobre 1940, et la réponse au discours d'Alfred Rosenberg du 28 novembre 1940, devant les hauts dignitaires nazis et « leurs laquais », intitulé « Sang et Or » et « Règlement de comptes avec les idées de 1789 », largement diffusée et commentée par la presse de Vichy « où pour la première fois étaient révélés à l'usage des bons français, dans le cadre solennel et symbolique de la salle des séances de la Chambre des députés les mystères du *Rassenseele,* l'âme de la race[385] ».

Sous le titre, « L'obscurantisme au XXème siècle » puis dans « Révolution et contre-révolution au XXème siècle » publiés dans la revue clandestine *La Pensée libre,* Politzer appelle au refus et au combat pour que « la pensée française continue. Interdite, en France, privée de tout moyen d'expression, en butte à la trahison, menacée par les vagues d'irrationalisme, [elle] doit retrouver et reprendre les traditions authentiques de notre culture nationale, pour mener, avec les écrivains,

380 Ibid. p.400.

381 La phrénologie : étude de la forme du crane pour déterminer le caractère.

382 Cf Carl Gustav Jung.

383 « Après la mort de de Bergson » *La Pensée libre,* Février 1941.

384 Bruyeron (R.*)* Combattre en philosophie : Les écrits clandestins de Georges Politzer (1939-1942) *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, PUF, 2002/3 Tome 127, p. 303-314

385 *La pensée libre* « L'obscurantisme au XXème siècle. » n°1, Février 1941 sous le pseudonyme de Rameau.

les penseurs, les savants et les artistes de tous les pays opprimés, la grande lutte des LUMIERES, contre l'obscurantisme, climat intellectuel de la Nouvelle Europe[386] ».

Il associe dans un même rejet Freud : la libido, les instincts comme concepts biologiques, et les luttes ancestrales de la horde, chargés d'expliquer l'histoire humaine, et Bergson dont l'irrationalisme de la connaissance par l'intuition et la notion d'élan vital, ont été un terreau pour le développement de l'idéologie nazie. Il dissocie par contre, la culture allemande placée du côté des lumières et le national-socialisme : « Nous savons que le racisme n'a rien à voir avec les grandes traditions intellectuelles de l'Allemagne de Goethe et de Beethoven, et d'Hegel, de Marx et de Engels[387] ».

Remis aux autorités allemandes le 20 mars 1942, sauvagement torturé, Politzer est fusillé le 23 mai 1942 alors qu'il n'a pas 40 ans.

Politzer est un jeune garçon très en colère, contre son père et le monde qu'il représente. Sa révolte d'adolescent lycéen rencontre l'expérience « concrète » de l'action révolutionnaire et constitue une expérience fondatrice, dans laquelle s'enracine une farouche volonté d'action et de transformation du monde social. Mais elle est aussi marquée par l'échec, les limites du spontanéisme, la répression et l'impératif de l'exil. Le passage par Vienne est un itinéraire qui n'est pas improbable pour un jeune bourgeois, juif hongrois, épris de radicalité, en route pour l'exil. Ferenczi ou son entourage est probablement l'intermédiaire. L'hétérodoxie de la doctrine viennoise trouve un terrain de réception chez cet acteur à la trajectoire familiale et sociale bouleversée. Ainsi Politzer lorsqu'il arrive en France possède trois types de capitaux qui le distinguent et le prédisposent à l'anti conformisme : l'expérience de la lutte révolutionnaire, la connaissance de la psychanalyse, et comme germaniste un accès direct à la philosophie allemande, qui à la Sorbonne participe de la pensée moderne.

Le groupe des jeunes apprentis-philosophes, révoltés contre la scolastique universitaire auquel il participe a acquis une reconnaissance politique dans les milieux de l'avant-garde littéraire, mais aussi au sein du PCF. Leur position d'intellectuel engagé, se fonde sur la méthode de Marx, comme condition fondamentale de toute production de sciences modernes enracinées dans le réel et politiquement située. C'est aussi la constitution d'un capital social collectif, à partir duquel Politzer peut s'inventer une position individuelle spécifique, en utilisant ce qui le distingue, son expérience viennoise et sa connaissance de l'œuvre de Freud, d'abord dans la polémique, comme défenseur de la pureté doctrinale de Freud contre les trahisons de ses « passeurs français officiels », puis dans le projet de fondement de la psychologie concrète, dont il se veut le précurseur.

« L'univers philosophique se caractérise par ce que Pierre Bourdieu appelle « l'enfermement scolastique » c'est-à-dire « l'ignorance de ce qui se passe dans le monde pratique » et « le refoulement des conditions économiques et sociales de possibilité » de la pensée. « Le retour au concret prenait de ce fait, une forme souvent bien plus radicale en philosophie que dans d'autres disciplines. Il supposait une certaine rupture avec l'enfermement scolastique qui était au cœur de la formation philosophique. En tentant de rejoindre « le réel » (dont ils étaient coupés par leur formation) les philosophes étaient donc conduits à contester, voire à rejeter, le dispositif intellectuel de la discipline[388]». Œuvre d'un jeune homme de 25 ans, agrégé de philosophie depuis deux ans, *La contribution à la critique des fondements de la psychologie* est toute entière traversée par l'idée d'un retour au concret conçu comme un drapeau et comme un dogme, d'où cette contradiction, que Politzer rationalisera ultérieurement par l'opposition idéalisme /matérialisme,

386 Cité par R.Bruyeron *Politzer contre le nazisme. Ecrits clandestins*. Février 1941, Ed. Sociales, 1984, p.11.

387 « L'obscurantisme au XXè siècle »Ibid.p.68.

388 Gouarné (I.) op. cit. p.50.

entre un soutien passionné à la pratique de Freud, et le refus tout aussi excessif de sa découverte essentielle, celle de l'inconscient.

Fondateur du courant de psychologie sociale, Émile Meyerson[389] communiste et professeur de psychologie, est le seul nous semble-t-il à juger avec lucidité la tentative que représente l'essai de 1928. Vers la fin des années 60 Roelens, un des psychiatres communistes qui a adhéré à la Libération, fait le projet d'une thèse qui étudierait les relations entre la folie et les œuvres d'art. Il correspond régulièrement avec Meyerson (qu'il a connu à Toulouse, à l'Université aux côtés de Vernant et de Malrieu). Celui-ci, lui adresse quelques conseils méthodologiques et lui suggère une bibliographie. C'est à cette occasion qu'il émet ce jugement sur la *Contribution* de Politzer de 1928 : « Livre de jeunesse d'un garçon étourdi et passionné, il est faible ; quand Politzer qui a été mon élève, est venu après l'envoi de son livre, me demander mon opinion, je lui ai fait une série de critiques auxquels il a été attentif et qu'il a en partie admises dès cet entretien ; je suis persuadé qu'il n'aurait pas réédité ce livre. On n'a pas rendu un bon service à sa mémoire en le faisant[390] ».

En 1929 lorsqu' il fait le choix de la carrière politique, Politzer est certes contraint par la radicalisation du parti et par l'impératif de reconnaissance de son autorité sur la théorie, mais comme il l'écrit lui-même[391], il est aussi dans une impasse, qui plus est, une double impasse, institutionnelle et théorique. C'est moins en polémiquant – et avec quelle vigueur de ton – avec toutes les autorités de la psychiatrie, de la psychologie et de la philosophie qu'il ferme l'espace des possibles à sa psychologie concrète, qu'en méconnaissant les luttes propres aux champs disciplinaires. Entre les deux espaces professionnels très structurés que sont la psychiatrie, qui trouve dans la psychanalyse un moyen de se rénover, sous condition de garder la maitrise du pouvoir et la psychologie qui s'est construit une série d'institutions solides, le savoir venu de Vienne se diffuse, au risque de dénaturer son originalité : l'idée que le savoir est du côté du patient, et non chez le médecin ou le psychologue. Politzer récemment arrivé, dénué de capital social et de position institutionnelle, qui n'entend rien moins que « abattre la psychologie classique » ne perçoit ni la lutte d'autonomisation de la psychanalyse, ni la concurrence qu'elle représente pour la psychologie, autant d'éléments à la base de son isolement. Il est aussi pris dans une impasse théorique entre sa défense vigoureuse de l'interprétation des rêves et des névroses, dont il ne conteste jamais l'effet de « concret », et son rejet de l'appareil conceptuel de Freud et de l'inconscient comme instance psychique[392]. Or Politzer ne fait pas le choix qui aurait pu étayer par une pratique, sa réflexion épistémologique. À la différence de ses amis du « rationalisme moderne » (Friedman, Guterman, Nizan pendant un moment, Hainchelain, Bruhat) Politzer interrompt son parcours vers les sciences humaines. Il ne devient ni psychologue, ni psychanalyste.

Formé au contact de la fraction moderniste et universaliste du milieu juif, Politzer a choisi la philosophie, qui outre sa dimension de discipline de consécration dans le système universitaire,

---

389 Emile Meyerson né en 1888 à Varsovie dut s'exiler après avoir participé au mouvement insurrectionnel russo-polonais en 1905. A Paris il fit des études de sciences, de lettres et de médecine .Il fut aussi le premier traducteur de *La science des rêves de Freud* en 1926. Il devient secrétaire général de la Société française de psychologie (1920-1962). Au sein de laquelle il invita Pavlov en 1925. Directeur-adjoint du Laboratoire de psychologie expérimentale de Pieron en 1923, puis en 1940 détaché à l'EPHE à Toulouse, il fut révoqué par Vichy. Membre de la SFIO puis du Comité de vigilance des intellectuels antifascistes, il s'engage dans la Résistance. Il adhère au PCF en 1945 et fonde avec Jean Pierre Vernant le courant de la psychologie historique. Il sera toujours proche des psychiatres communistes avec qui, il correspond, en particulier avec Roelens et Angélergues qu'il incitait à s'engager dans la recherche. Le frère de René Angélergues était son médecin.

390 Courrier d'E. Meyerson à R. Roelens du 16 mai 1967. (Archives Nationales de Fontainebleau, 521.AP 45).

391 ACI

392 Louis Althusser analysera de nombreuses années plus tard l'impasse dans laquelle se trouvait Politzer : « Toute la vertu du terme « concret » s'épuisait en effet dans son usage critique, sans pouvoir fonder la moindre connaissance, qui n'existe que dans l'abstraction des concepts[392] ».

ouvre le passage vers la psychologie et la psychopathologie. Ces « sciences nouvelles » « permettaient aux jeunes générations de juifs en quête d'ascension et de reconnaissance sociale de se faire valoir, à armes en principe égales face aux membres des élites majoritaires[393] » dans des espaces où tous les postes n'étaient pas encore monopolisés par les élites traditionnelles, et au sein desquels les capacités d'innovation pouvaient être valorisées.

Son choix de la carrière de militant communiste ne lui interdit pas de conserver la distinction de la philosophie, et c'est un retour vers celle-ci, que vont lui permettre les instances de formation partisanes. Même si par ailleurs, « travailleur infatigable ayant une productivité considérable » comme le décrit Vassart dans ses mémoires inédites[394], il s'investit dans une pluralité de disciplines nouvelles au service de la production du discours politique. À partir de là, son rapport à la psychanalyse devient un rapport au politique, un enjeu dans les luttes entre les différents courants politiques qui entendent animer le regroupement des intellectuels antifascistes. Il privilégie la critique des usages idéologiques de la psychanalyse, et de sa vision de la société. La validité de la théorie freudienne est subordonnée à son utilité/inutilité dans le combat antifasciste.

Politzer n'est pas plus un fanatique de la psychanalyse qu'il n'en est devenu un apostat, mais plutôt un défenseur critique, qui maintient un questionnement épistémologique, d'abord dogmatique en lien avec sa courte expérience du débat philosophique, puis plus mature, quant à la question de la transposition de concepts issus d'une pratique thérapeutique singulière au collectif, et quant à l'opposition entre ces deux visions de la construction de la société que portent respectivement la psychanalyse et le matérialisme historique. L'acuité de sa perception des contradictions, des impasses et des limites de la psychologie institutionnalisée, comme des conditions de diffusion de la psychanalyse se double d'un talent de polémiste, qui n'est pas toujours dénué de mauvaise foi ou de schématisme, et que conforte le passage d'un statut d'universitaire critique de sa première jeunesse, à un statut de professionnel de la compétition politique.

Quant au « sacrifice » d'une carrière scientifique au profit du rôle ingrat de producteur savant assujetti à l'autorité politique, il convient de le rapporter à l'expérience révolutionnaire fondatrice de sa carrière militante, et à la violence politique que représente pour un jeune juif, le développement du fascisme dans lequel s'inscrit son parcours de professionnalisation politique. Son capital philosophique trouve une reconnaissance dans une entreprise où « les liens qu'entretient la philosophie avec les vérités ultimes, sa prétention à énoncer le discours du vrai »[395] rencontre l'impératif de légitimation d'une organisation ouvrière en construction.

Sur un sujet, qui le distingue de ses amis du groupe Philosophies, il est le seul à traiter de la vie psychique. Son œuvre marquée d'une fascination à l'égard du freudisme, en même temps que d'une critique épistémologique travaillée par les enjeux politiques, hétéroclite, inachevée et contradictoire, au style polémique flamboyant, lestée de sa destinée de héros et de martyr va être l'objet de longues et violentes luttes d'appropriation.

Si Politzer s'est trompé dans sa prophétie concernant la psychanalyse, il a cependant énoncé, dans un essai et une dizaine d'articles, les fondements d'une interrogation communiste quant à la psychanalyse : la question du statut scientifique et philosophique de la doctrine viennoise, la contradiction irréductible entre une visée structurale du psychisme et la prise en compte des réalités de la domination sociale, la question de l'articulation, au sein de l'individu entre l'histoire singulière, « interne » et le poids des évènements vécus, ce qu'il appelle « le drame ». S'il n'est pas le précurseur de Lacan, de Canguilhem ou de Foucault, tous ceux- là, et bien d'autres (Tosquelles,

393 Karady (V.) « Les intellectuels juifs dans les sciences sociales », op.cit. p.170.

394 Note inédite de B.Pudal

395 Pudal (B.) *Un monde défait*. Bellecombe-en –Bauge (73340), Ed. Le Croquant, 2009.p.55.

Minkovski) se réfèreront à lui à un moment donné, comme précurseur, comme instance de légitimation ou au contraire, dans les années 60 pour le déqualifier.

Dès 1943 le Parti Communiste cultive sa mémoire dans l'animation de la lutte nationale. Un tract, sans doute de 1943, est intitulé : « Les brutes sinistres de la Gestapo ont assassiné deux grands intellectuels français : Georges Politzer professeur de philosophie et Jacques Solomon[396] docteur en sciences ». Suit une biographie de Politzer qui évoque *La critique des fondements de la psychologie* de 1928 « Une critique qui fit sensation dans le monde universitaire. Ce fut un des ouvrages les plus marquants produit par la philosophie française entre les deux guerres ; par la vigueur de sa pensée, la netteté mordante et la souplesse de l'argumentation, par la verve et le bon sens, "la psychologie concrète" de Politzer fit grande impression, et apparut comme le développement des meilleures traditions philosophiques française, illustrée par les noms de Descartes, Voltaire, D'Alembert et Diderot. On attendait la suite de cet ouvrage qui s'annonçait comme le premier d'une série. Politzer ne le donna pas, mais dépensa son inépuisable puissance de travail et son dévouement infatigable au service du peuple[397]». Suit l'évocation de son renoncement aux honneurs qui l'attendaient, de sa participation aux cours de l'Université ouvrière et de l'école centrale du parti, ses articles dans *les cahiers du bolchevisme* et dans *la pensée* : « Ses cours ont appris à des dizaines d'hommes et de femmes du peuple à penser et à agir avec la méthode marxiste-léniniste ».

Ce texte dessine la figure du héros communiste, celui qui allie l'excellence intellectuelle à la fonction d'éducateur du peuple, qui est inscrit dans la culture nationale, en même temps que celui qui refuse les consécrations sociales au profit d'un engagement total au service du parti et du peuple ».

L'intensité de cette trajectoire, la diversité des rôles font de Politzer, un personnage support de l'imaginaire, à l'œuvre propice aux utilisations polysémiques. Durant sa courte destinée, il a incarné les contradictions entre intellectuel et intellectuel organique, entre psychanalyse et marxisme, entre théorie et action, dans une pluripositionalité favorable à toutes les identifications. C'est de cette « deuxième vie » après la libération du pays, que nous allons traiter maintenant.

396 Fils d'un médecin radiologue, Jacques Solomon débuta des études de médecine en 1928. Mais après avoir rencontré Paul Langevin, dont il épousa la fille Hélène, il se réorienta vers la physique théorique et devint docteur es science en 1931. Membre du parti communiste depuis 1934, il fut un compagnon de Politzer, tant à l'Université Ouvrière qu'à la rédaction des *Cahiers du bolchevisme*, de *la Pensée* ou de *l'Humanité*. Ils traduisirent ensemble *La dialectique de la nature* d'Engels. Il participa à la création des publications clandestines, *l'Université libre* et *La pensée libre*. Arrêté le 2 mars 1942 avec le docteur Jean Claude Bauer, ils furent fusillés au Mont Valérien en même temps que Politzer.

397 Dauzou (Laurent) Tacts et papillons clandestins de la Résistance. Papiers de l'urgence, Ed. Antalis (Médiapart 29.1.2016.)

CHAPITRE III

LES PSYCHIATRES COMMUNISTES ET « LE PARTI » PENDANT LA GUERRE FROIDE

(1948-1956)

Dans le premier chapitre de ce travail, nous avons rendu compte des conditions de constitution d'un groupe de psychiatres communiste, et comment se sont nouées les relations entre communisme et psychiatrie rénovatrice. L'évocation de la biographie de Politzer et de son œuvre concernant la psychologie, a eu pour but de nous permettre de saisir ce qui permettra à « cette ressource de l'histoire » d'être mobilisée par l'organisation communiste durant plusieurs décennies, en en sélectionnant les différentes facettes selon les enjeux du moment. La captation de son héritage va être l'objet de luttes symboliques dans la définition d'une « vision marxiste de la psychologie ». Il s'agit maintenant de rendre compte des conditions de production d'une identité théorique collective, « enchâssée » comme dirait Politzer, dans les affrontements de la guerre froide.

En 1947 les relations entre les alliés de la seconde guerre mondiale se dégradent. Le monde est désormais divisé en deux systèmes antagonistes et fonctionne dans un climat de guerre idéologique, alimenté par la hantise d'une troisième guerre mondiale atomique. La radicalisation des positions tend à interdire les espaces de jeu intermédiaires, impose à chacun de choisir son camp, et politise les prises de positions intellectuelles. « L'ensemble des champs intellectuels sont soumis à des logiques interprétatives, comme l'épopée maccarthyste suffit à le rappeler[398]» à laquelle s'oppose « l'esprit de Parti ». La théorie des deux sciences « science bourgeoise et science prolétarienne » produite par le camp soviétique, est la traduction épistémologique de ce clivage.

La psychanalyse qui se diffuse par les multiples canaux de la production culturelle se trouve enrôlée à l'Ouest, réactivant le rejet et la condamnation dont elle avait fait l'objet dans l'URSS des années 30. Mobilisée dans la gestion du monde social et dans la définition de l'homme par le biais de l'hygiène mentale, elle est l'objet de lectures politiques, et d'un conflit d'héritage qui oppose le courant français France au courant de *l'ego-psychology* dominant aux États-Unis.

Le déclenchement de la guerre froide tend à autonomiser la bataille idéologique des enjeux sociaux, contribue à la mise en mouvement de l'ensemble des intellectuels qui ont rejoint le parti. « Le contexte antifasciste [avait déjà] conféré un rôle politique aux intellectuels de profession avec le Comité de Vigilance Antifasciste, puis les luttes du Front Populaire (…) Certains intellectuels [avaient] commencé à jouer un rôle non négligeable, dès lors qu'ils respectaient les formes « techniques » d'expertise[399] et de représentation, auxquels ils étaient affectés. Cette configuration nouée avec le Front Populaire se perpétue durant la guerre et la Libération, mais cette fois-ci,

398 Pudal(B) «Censures symboliques et contrôles des appropriations: le PCF face aux textes «hérétiques» durant la guerre froide », Colloque Paris 1998, «Livres et éditions», IFLA6 ENSIV média X

399 Les fonctions « techniques » auxquelles ils étaient affectés : le journalisme, la propagande , la formation et le syndicalisme.

avec une implantation sans commune mesure avec celle qui a caractérisé les années 30. Elle exige le développement d'un travail partisan spécifique. Se met en place un dispositif complexe d'encadrement des intellectuels[400] ».

Transformer l'engagement sentimental ou résistant en un « engagement dans la lutte de classe », prélever dans le champ intellectuel les ressources utiles à la légitimation de la ligne politique, fournir un espace d'organisation adapté aux producteurs intellectuels, propice à l'invention de formes d'activisme qui rendent visible le parti communiste dans des espaces sociaux loin de son ancrage ouvrier, tels sont les défis auxquels est confrontée l'entreprise partisane. L'objet de ce chapitre est donc de comprendre comment, au sein de cette nouvelle séquence historique, marquée par le clivage du monde en deux camps et par de violentes luttes sociales, le groupe des psychiatres communistes constitué à la Libération tente de construire une identité collective stable, lisible et active dans l'espace professionnel. Le retour de la vie sociale à la normale réanime les hiérarchies traditionnelles, et en contrepartie le parti communiste réactive le primat de l'antagonisme social. Nous tenterons d'éclairer « le sens social de l'investissement, et les médiations par lesquelles les projets institutionnels prennent corps[401] », quelles conditions sociales permettent l'intégration des acteurs et la transformation de l'« identification » qu'a constituée l'adhésion, en un sentiment d'appartenance, constitutive de la présentation de soi, comment s'effectue l'homogénéisation des discours et des pratiques au principe de la cristallisation d'une identité collective de psychiatre communiste.

En premier lieu nous étudierons les mécanismes d'imposition de l'autorité institutionnelle, par la construction de la « tradition » d'une psychologie scientifique autour de la figure de Politzer, et la mise en place des structures d'encadrement des intellectuels. En second lieu, nous nous intéresserons aux conditions de réception et d'appropriation des injonctions politiques par les acteurs, à travers les pratiques militantes et les pratiques d'expertise, et à travers également le travail de conformation qu'ils réalisent, en rapport avec les effets d'élection et de nomination par l'institution. Enfin, nous centrerons notre regard, sur la construction d'une identité théorique, production discursive partagée qui fait le groupe, délimite ses frontières, définit contre quoi il se construit, et qui se matérialise dans la création et l'animation d'une revue communiste spécialisée intitulée *La Raison,* à partir de 1951. Comme on le verra, la construction de cette identité théorique collective, fruit du mariage entre injonction politique et problématique structurante du champ professionnel, est aussi porteuse d'une tendance à l'autonomie relative du groupe par rapport à l'appareil partisan, qui rend possible l'existence d'une identité de psychiatre communiste, lisible et efficiente dans l'espace professionnel.

A : L'INVENTION D'UNE TRADITION SCIENTIFIQUE : LA SECONDE VIE DE POLITZER

On peut comprendre, que Politzer, en tant qu'intellectuel – et de ce point de vue il est unique – ayant interrompu sa carrière académique pour se mettre au service du parti communiste, à un moment où celui-ci cherchait à se légitimer dans le champ politique, et qui a été également un précurseur de la résistance intellectuelle, puisse devenir un héros communiste à la Libération. Et ce d'autant plus, que son œuvre de jeunesse, œuvre évolutive au statut incertain (aujourd'hui encore) peut être enrôlée dans les batailles idéologiques d'après-guerre. Nous essaierons de voir, à

400 Pudal(B), «Eléments de problématique pour une histoire du PCF comme intellectuel collectif» (inédit)

401 Muel Dreyfus (F.) Le métier d'éducateur Op. cit.p.10.

partir de l'image d'intellectuel militant héroïque, que construit le PCF, quel Politzer se sont donnés les psychiatres communistes.

1/ Le Politzer du parti : enrôlé dans la guerre froide

La question du sujet individuel n'est pas une préoccupation première pour Marx, qui s'attache à trouver les lois de l'histoire, et conteste la notion philosophique d'essence humaine dans la sixième Thèse sur Feuerbach : « L'essence de l'homme n'est pas une abstraction inhérente à l'individu isolé. Dans sa réalité, elle est l'ensemble des rapports sociaux ». Ni pour Engels, qui pour sa part, dans *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l' État* établit une relation entre le type d'organisation familiale et le mode de production, dans une perspective plutôt anthropologique. Politzer ouvre donc un questionnement qui n'existait pas dans le Parti communiste. Après 1945 il va être constitué en père fondateur d'une science marxiste de la psychologie. Mais à la différence de Marx, Politzer est un « auteur sans texte ». Les Éditions sociales publient en 1947 quatre textes de lui, dont les *Principes élémentaires de philosophie*, tirés des notes prises à ses cours de l'Université Ouvrière par un de ses étudiants, et remaniés par Kanapa[402]. Un seul concerne la psychologie intitulé « La crise de la psychologie. »

La décision de publication de « La crise de la psychologie » fin 1946-début 1947 (si l'on se réfère à la date de la préface) correspond à un moment où le PCF est en difficulté. Les rebondissements internationaux (guerre d'Indochine, répression à Madagascar, discours de Churchill à Fulton sur « le rideau de fer qui s'abat sur l'Europe ») vont aboutir à son éviction du gouvernement en mai 1947. Il constate que « ses effectifs reculent et que la remise des cartes stagne.[403]» Du côté des responsables idéologiques, Victor Leduc témoigne des inquiétudes du parti « À ce moment, la boulimie des disciples de Freud déborde de partout. La psychanalyse n'est pas seulement une explication des phénomènes psychiques, elle détient les clés de l'histoire de la société, surtout aux USA où elle prétend tenir la solution aux guerres et aux conflits. Force est de se situer pour les communistes.[404] »

Responsable des collections philosophiques des Éditions sociales, Kanapa choisit dans l'œuvre de Politzer ce qui correspond à la ligne politique. Il publie une brochure intitulée *La crise de la psychologie contemporaine* en choisissant deux articles de la *Revue de psychologie concrète* de 1929. Ceux-ci ont été écrits au moment où Politzer radicalise sa position, interrompt sa carrière d'enseignant pour la carrière politique, et reconnait la primauté de l'autorité politique sur la théorie, préconisant « une psychologie enchâssée dans le matérialisme historique[405] ». Dans sa préface d'avril 1947, Kanapa – et à travers lui, la direction du parti – consacre la légitimité des textes de Politzer comme exemple de science prolétarienne : « Nous estimons que les deux articles de Politzer constituent selon toute vraisemblance, un matériel de choix pour la réflexion sur la psychologie contemporaine (…) pour tous les psychologues, qui voient dans le matérialisme dialectique la source de toute connaissance authentique [406]». Mais la sélection des textes ne suffit pas, la préface reconstruit l'histoire à la mode stalinienne. « L'essentiel de la *Revue de psychologie concrète,* écrit Kanapa, ne contenait que des articles d'un intérêt médiocre, et d'une tendance douteuse. Les psychanalystes et les dissidents non moins fumeux comme Rank, Adler, Prinzhorn, s'y taillaient la part du lion, et contredisaient sans vergogne les intentions et les volontés de

402 Jean Kanapa porte-drapeau du jdanovisme à la française, directeur de la *Nouvelle Critique* à partir de 1948 (DBMO note de G.Streiff).

403 Courtois (S.) Lazar (M.) *Histoire du parti communiste français*, Paris, PUF (2è édition), p.257-258.

404 Leduc (V.) Les tribulations d'un idéologue, Paris, Syros, 1986, p.129.

405 Politzer « Où va la psychologie concrète n°2 juin/juillet 1929.

406 Politzer (G.) *La crise de la psychologie contemporaine*, Préface de Kanapa(J.)Editions sociales, 1947.

rénovation exprimées par Politzer dans ses deux articles de base (…) La revue n'a eu que deux numéros, parce qu'il s'est rendu compte que l'« éclectisme bâtard » et le « confusionnisme intéressé » qu'il tolérait sous couvert de la revue, était intolérable, que l'amour qu'il portait à la naissante psychologie concrète, la psychanalyse, risquait de le déconsidérer et de le stériliser en peu de temps, que l'attirance que la psychologie concrète ressentait pour la psychanalyse, malgré la critique approfondie et souvent acerbe de Politzer, était une erreur d'aiguillage qui, à brève échéance allait jeter la psychologie concrète dans l'abstraction… il abandonna la revue. (…) De l'aventure bizarre de la *Revue de psychologie concrète*, il reste aujourd'hui dans leur nudité ces deux textes... » En réalité la revue cessa de paraître parce que, dans une histoire non élucidée, Morhange[407] perdit en jouant au casino de Monté-Carlo, l'argent qui finançait *la Revue marxiste* et la *Revue de psychologie concrète.*[408] Niant le sens même du projet de Politzer, une revue de recherches et de débats regroupant les critiques de la psychologie classique, et à ce titre ouverte aux psychanalystes, (les seuls français qui aient accepté d'y participer) Kanapa fait endosser à celui-ci, la prise de conscience de ses « faiblesses » face à la psychanalyse et le redressement en cours, sur le ton méprisant du révolutionnaire, face au manque de fermeté des intellectuels. Le processus est en cours qui se durcira, suite au rapport Jdanov de septembre 1947 et jusqu'à la série des autocritiques de 1949.

Les années de la guerre froide sont donc celles d'un usage relâché de Politzer, fondé sur quelques formules répétitivement reprises, qui ont fonction de « tradition scientifique marxiste de la psychologie ». Le mot « concret » accolé à psychologie, ou le mot « drame » deviennent des mots fétiches communistes. « La psychanalyse veut expliquer les réalités par les significations, alors que la réalité doit être expliquée par d'autres réalités[409] », « la psychologie cherche à expliquer l'histoire par la psychologie et non la psychologie par l'histoire »,[410] « les psychanalystes n'ont pas cherché à savoir si on leur parlait de "conflits" ou des "luttes *réelles"* ou de "conflits" et de "luttes" qui n'existent que dans la tête des psychanalystes[411] » sont autant de citations qui, découpées et décontextualisées, alimentent le discours politique de disqualification de la psychanalyse et légitiment l'autorité du parti.

En 1950, le parti convoque à nouveau le Politzer philosophe. La republication de sa polémique contre Bergson, *Une mystification philosophique* évoque la psychologie introspective condamnée. Elle est préfacée par Kanapa, et annoncée comme « un texte partiel, en vue de ne pas publier d'ouvrage trop volumineux, et parce que certains passages, fort peu nombreux, ont perdu de leur actualité, et que Politzer lui-même les aurait, nous en sommes sûrs, supprimés[412]». Kanapa a pris soin de supprimer tous les passages contenant une référence positive à l'œuvre de Freud, et fait disparaitre le nom même de Freud lorsqu'il est cité[413]. Le contexte politique est alors celui de la condamnation de la psychanalyse comme « idéologie réactionnaire ».

---

407 Pierre Morhange (1901-1972) D'une famille juive de musiciens. Ecrivain et poète, il devient professeur de philosophie en 1932. Membre du groupe surréaliste, il rompt avec Breton en octobre 1937et rejoint le PCF. Parmi les fondateurs du groupe Philosophies, il fut accusé d'avoir joué et perdu l'argent des revues du groupe au casino de Monte-Carlo. La direction du PCF, informée de l'affaire décida de l'exclure, en même temps que Norbert Gutermann. En fait le conflit avait un enjeu politique. Morhange et Gutermann défendaient une certaine indépendance de la pensée marxiste vis-à-vis du PCF. Politzer et Nizan consentirent à faire de la théorie, une affaire de parti. D'après Gouarné (I.) *L'introduction du marxisme en France*, PUF de Rennes, 2013, p. 35.

408 Notice DBMO de N. Racine

409 Revue de psychologie concrète n°2 ,1929.

410 « Un faux contre-révolutionnaire le freudo-marxisme » op.cit. 1933.

411 Ibid.

412 *Le bergsonnisme, une mystification philosophique*, Ed. Sociales, 1950, préface de Kanapa, p.6. Le titre original était : « La fin d'une parade philosophique : le bergsonisme », publié en 1929 aux éditions « Les revues »créées par le groupe Philosophies.

413 Le texte de 1950 est aussi expurgé de la partie qui associait Bergson au soutien du nazisme.

2 / Le Politzer des psychiatres : entre psychologie concrète et aliénation

La psychologie concrète

Pour le groupe des psychiatres de 1945, Politzer fait donc œuvre novatrice. Il légitime l'individu singulier, son affectivité, son histoire sociale et les aléas de sa raison comme objet du marxisme, en cela il assure leur reconnaissance dans le parti. Cependant l'ensemble du groupe rejette la condamnation du concept d'aliénation, contesté par Politzer et absent de la version stalinisée du marxisme. Ils vont mobiliser l'autorité philosophique d'un autre philosophe communiste, leur ami Henri Lefebvre, et se bricoler une tradition scientifique en associant la psychologie concrète de Politzer, et la critique de l'aliénation de Lefebvre.

Bonnafé, Le Guillant, Follin et Kestenberg ont lu les textes originaux. Ils connaissent la sympathie de Politzer à l'égard de l'apport original de Freud, sa capacité à le prendre en compte accompagnée, dès ses premières interventions polémiques, son insatisfaction théorique, et sa critique de plus en plus violente de ses usages sociaux. Il a énoncé les postulats de ce qui restera la tension structurelle entre les communistes et les psychanalystes, l'incapacité de la psychanalyse à prendre en compte la dimension sociale du sujet, le biologisme de Freud dépassé par le matérialisme dialectique, le déterminisme des évènements de la petite enfance contre les effets du présent et d'un avenir possible, la transposition de concepts concernant l'individu à l'explication de la société. C'est de ce Politzer-là, dans sa complexité qu'ils choisissent d'hériter. Ce dont témoigne Jeanine Verdès-Leroux[414] en les décrivant « catastrophés par la brutalité » de la position du parti, lorsque le 12 décembre 1948 une réunion, présidée par Kanapa donne le coup d'envoi à la polémique sur « les deux sciences », à la suite du rapport Jdanov.

La jeune génération, par contre, informée par les textes de 1947 sera favorable "au combat dur" qui entend séparer le plomb de l'or[415] ». En érigeant Georges Politzer en figure fondatrice de l'intellectuel communiste, le Parti Communiste prescrit un idéal militant : un intellectuel bourgeois allié du monde ouvrier et soumis à l'autorité du parti, lesté du capital héroïque de la Résistance et un projet théorique : la psychologie concrète. Comme l'indique Marie Claire Lavabre « ces stéréotypes, évocations utiles ou interprétation imposées du passé, répétitives dans la forme comme dans les contenus, sont un élément important de formation et d'information du militant, ils contribuent également à nourrir la polémique (...) enfin ils assurent l'identité visible du groupe. »[416]

Sur un mode durable, l'identité de psychiatre communiste s'enracine dans ce récit des origines. « Les identités sont liées à l'invention de la tradition autant qu'à la tradition elle-même, qu'elle nous oblige à lire, non comme une réitération sans fin, mais comme le même changeant (…), elles prennent source dans une construction narrative, dont la nature nécessairement fictionnelle du processus, ne diminue pas pour autant son efficacité discursive, matérielle ou politique[417] ». L'œuvre de Politzer est, pour le groupe, moins celle d'un apport scientifique, que l'énonciation d'un projet politique, auquel vont s'identifier des générations de psychiatres communistes, et que leur origine sociale, leurs rapports aux études, à la philosophie, leur expérience clinique, et leur

414 Verdès-Leroux (J.) Au service du parti. Le Parti communiste, les intellectuels et la culture (1944-1955) Paris, Fayard, 1983.

415 Ibid.

416 Lavabre (M.C.) *Le fil rouge, sociologie de la mémoire communiste,* Presses de Sciences-Po, 1994, p.27.

417 Hall (Stuart) "Qui besoin d'identité? » *Identités et culture*, Ed. d'Amsterdam, 2008, p.271.

reconnaissance de l'autorité partisane prédisposent à s'approprier. Mais si le discours politzérien leur trace un programme de recherche, ils en prendront néanmoins le contrepied sur la notion d'aliénation.

La suite de la querelle de l'aliénation

Concept juridique « élevé à la dignité philosophique » par Hegel, si on se réfère au *Dictionnaire critique du marxisme* de Georges Labica, « la notion d'aliénation[418], développée par Feuerbach à partir de l'aliénation religieuse mute, dans les œuvres de jeunesse de Marx vers le politique, c'est-à-dire l'idéologique, puis est maintenue dans sa version économique. La notion, précise Labica, engage des interprétations les plus diverses dans l'œuvre de Marx. Considérée par certains comme un errement philosophique, elle est pour d'autres une notion fondamentale du matérialisme historique, absente du stalinisme ou utilisée de façon inflationniste dans les années 60 (religieuse, sexuelle, sociale) au point de perdre toute spécificité marxiste. »

Pour ces intellectuels de l'institution médicale et de l'institution politique que sont les psychiatres communistes, l'aliénation est à la fois une réalité quotidienne de leur pratique, et la reconnaissance de l'autonomie des luttes idéologiques. Les controverses autour du concept d'aliénation dont la première phase s'est située en 1936 à l'occasion de la parution de *La conscience mystifiée* vont avoir une longue carrière au sein du PCF.

La conscience mystifiée de Lefebvre et Guterman est publiée par Gallimard. Ceux-ci interrogent le lien entre aliénation économique et aliénation individuelle. Ils affirment l'existence d'un enjeu révolutionnaire, qui n'est pas fondé sur l'économie mais sur les représentations : « Les idées et les institutions sont œuvres sociales des hommes (…). L'inconscient social est la distance et le conflit entre ce qu'on fait et ce qu'on vit. La conscience tout comme la réalité sociale, est aliénée. (…) La formation et le fonctionnement des illusions et des idéologies ont un fonctionnement quotidien, anonyme et continu dans la vie de tous les hommes (…) Une idée existe, cela veut dire qu'elle agit (…) Le concept d'aliénation décrit cette réalité, il est central pour la construction d'une théorie de l'idéologie bourgeoise, qui doit être un objet de la critique révolutionnaire[419] ». Au sein de l'individu singulier, se trouvent intriqués l'incorporation des productions idéologiques extérieures, l'expérience individuelle de la dépossession du travail devenu marchandise, le sentiment de liberté dans lequel se perçoit l'individu et l'irréalité de cette liberté, créant une aliénation fondée sur le déchirement interne et le clivage. Les notions de clivage et de dépossession de soi, décrites par Lefebvre, ont à voir avec ses échanges avec ses amis psychiatres.

Fils d'une famille aux injonctions éducatives paradoxales, entre un père breton, épicurien et une mère béarnaise proche du jansénisme, Lefebvre débute en 1936 une carrière aux orientations contradictoires. Après avoir fait Polytechnique et obtenu un diplôme d'ingénieur du génie maritime, il se réoriente en 1936 vers la faculté de lettres et de droit, tout en suivant les cours de psychologie de Blondel, puis trouve enfin sa voie avec la philosophie, qu'il entend rénover en se référant au marxisme. Il en deviendra un enseignant, sur les conseils de Politzer qui aurait perçu le flou et l'indétermination des choix de son ami[420]. Devenu professeur de philosophie à Privat en Ardèche, Lefebvre qui a passé son enfance dans un village de la même région que Bonnafé, fait sa

418 Labica (Georges) dir. *Dictionnaire critique du marxisme*, PUF, 1982, rééd. 1985, (note rédigée par G.Labica).

419 Guterman (N.) Lefebvre (H.) *La conscience mystifiée,* Gallimard, 1936, p 176-177.

420 Lefebvre (H) *La somme et le reste*, Paris, La Nef, 1959, p.298. «J'ai côtoyé le morbide et l'aliénation au sens psychiatrique (…) Nos relations avec Politzer : des plaisanteries sadiques et des sarcasmes, mais un discours valable : tu vas devenir un déclassé. Attention au gauchisme, à l'infantilisme (...) Sur ses conseils, je demandais un poste d'enseignant. Je fus nommé en 1929 à Privas », p.297.

connaissance à Toulouse, où ce dernier est étudiant en médecine. Tous les deux fréquentent les surréalistes et sont marqués par les avant-gardes littéraires. De dix ans l'aîné, Lefebvre est devenu un militant communiste actif auprès des chômeurs, des travailleurs des cimenteries et des industries de la soie. Promoteur dans sa région de l'alliance avec les socialistes, il est élu conseiller municipal en 1935 sur une liste d'union antifasciste[421]. Le fait que Henri Lefebvre a conduit sa mère dans un asile d'aliénés lorsqu'il était adolescent, et que lui-même a connu dans sa période étudiante, des moments de perte de repères, n'est probablement pas étranger à son attachement persistant à la notion d'aliénation, qu'il transfère sur un plan philosophique, et à une amitié qui durera toute sa vie avec les psychiatres. Les thèmes du clivage et de la dépossession qu'il aborde dans son texte, tentent de prendre en compte la polysémie de la notion, entre champ philosophique et champ médical.

Politzer est un adversaire déterminé du concept d'aliénation. Il l'a combattu en 1936, à la sortie du livre de N. Guterman et H. Lefebvre, accusant Lefebvre de « complicité avec l'ennemi » d'après ce que celui-ci rapporte. Le concept d'aliénation, qui renvoie à une autonomie relative des formations idéologiques, pose la question de l'autorité du parti sur les productions théoriques. Politzer (et Nizan) se rangent du côté de l'autorité du parti, tandis que Guterman et Morhange sont exclus. Lefebvre devenu professeur de philosophie à Privas, se replie sur un activisme de base.

Les psychiatres communistes en 1947, en conformité avec le vœu de l'autorité politique reprennent dans l'œuvre de Politzer le projet d'une science matérialiste et concrète, intégrant la place du social dans la trajectoire singulière de l'individu, mais ils le contredisent aussi, en lui opposant Henri Lefebvre[422] afin de maintenir la place d'un concept qui les concerne au plus haut point.

Ainsi se donnent à voir les marges de jeu qui existent entre imposition de l'autorité politique et usages qu'en font les acteurs, et comment « lire des textes qui n'existent pas, revendiquer l'autorité d'un auteur qui n'existe que par la création de ses lecteurs, se reconnaitre dans une image où se reflètent les imaginaires, [c'est] entrer dans une arène ouverte à toutes les luttes de légitimation, et de captation d'autorité, entre orthodoxes et hérétiques[423] ». Ce « bricolage conceptuel produit une généalogie intellectuelle et politique, qui renforce la légitimité du PCF tout en marquant la reconnaissance du groupe des professionnels dans l'entreprise partisane.

B : LA CONSTRUCTION D'UNE IDENTITÉ PAR LES PRATIQUES PARTISANES

1/ La question de l'encadrement des intellectuels

On a vu que l'arrivée importante d'intellectuels à l'issue de la période résistante conduit le PCF a trouver des formes nouvelles d'encadrement pour ces nouveaux acteurs, afin de préserver les conditions de l'autorité politique, et d'homogénéiser les schèmes de perception et d'action. Après une série de tâtonnements, le PC entre 1944 et 1956 institue différentes formes d'organisations spécifiques dont l'objectif est de prendre en compte les contraintes internationales auquel le PCF est soumis, tout en s'adaptant aux conditions sociales et intellectuelles de la société française. L'histoire de ces structures informelles est faite de tension permanente, entre enjeux disciplinaires

421 Notice biographique DBMO

422 Henri Lefebvre, inscrit au PCF depuis 1928, est un des huit membres du Comité de rédaction de la *Nouvelle Critique* mis en place par Kanapa.

423 Bourdieu (P.) Les règles de l'art, genèse et structure du champ, Le Seuil, 1992,1998.

et enjeux politiques, et entre la prise d'autonomie par les acteurs et l'imposition des décisions politiques.

Dès le 5 octobre 1944, le bureau politique décide de la création d'une Section des intellectuels auprès du Comité Central, sous l'autorité de François Billoux et de Victor Johanès, à laquelle est associé Étienne Fajon, comme responsable à l'éducation[424]. Durant les trois années de participation au gouvernement, le PCF est confronté à la gestion des problèmes concrets, à la réorganisation de l' État et à une activité législative intense. L'organisation en amicales et en commissions, s'inscrit dans le prolongement des logiques unitaires du Front National, en utilisant les inscriptions professionnelles et la fraternité résistante avec les non communistes, dans l'effervescence des débats autour de la reconstruction du pays. Cette première tentative révèle « des faiblesses importantes dans le travail idéologique[425] », les professionnels traitant plus des questions internes à leur spécialité que de leur rapport avec le marxisme-léninisme.

En septembre 1947, suite au rapport Jdanov, Laurent Casanova, membre du Bureau politique est désigné comme responsable aux intellectuels. Des « cercles idéologiques » sont créés. Victor Leduc[426] est chargé d'en coordonner l'activité. Il s'agit de promouvoir « l'idéologie scientifique du prolétariat contre la conscience fausse de l'idéologie bourgeoise, et de substituer à l'alliance antifasciste, celle des partisans de la paix[427] ». La section idéologique, dominée par les philosophes, devient le fer de lance d'une campagne sur le thème des « deux sciences ». Le 7 novembre 1949, Leduc dans un rapport à la direction[428] note parmi les difficultés rencontrées : « la survivance de l'esprit de spécialité qui perpétue les limites existantes et fait perdre de vue les objectifs du parti, des activités en vase clos, et la stérilité de certaines discussions ». Il signale comme positif, « la lutte contre la décadence de la littérature, contre le formalisme et les préjugés de l'esthétique bourgeoise, et l'autocritique des psychanalystes et des psychiatres communistes contre cette dangereuse forme d'idéologie réactionnaire (…) qui n'ont pas craint eux-mêmes, de rompre le fer avec certaines habitudes de pensée ». Un autre rapport de Leduc de juin 1953[429], concernant la réunion plénière des cercles, destinée à préparer les Journées des intellectuels d'Ivry, reprend les objectifs définis par Georges Cogniot l'année précédente : assimiler et diffuser la grande conquête de la culture soviétique, lutter contre le cosmopolitisme, contre toutes les entreprises de pression, de corruption dans les milieux scientifiques, contre la pénétration de l'influence américaine, ne pas négliger la bataille contre la social-démocratie, et mobiliser les intellectuels contre la réaction sociale.

Mais la mission de production d'un discours stalinisé adapté à la France, est contradictoire avec l'objectif d'assurer une influence de masse du PCF dans chacune des professions intellectuelles. Cette contradiction conduit les cercles à se démultiplier en sous-commissions en réintroduisant l'inscription professionnelle, comme en témoigne la création d'une commission de la psychologie animée par Henri Wallon et Pierre Fougeyrollas. Les médecins, solidement liés par leur statut et par leur pratique professionnelle, conservent une commission nationale, et une sous-commission (fédérale) pour les médecins de la Seine[430]. Le Parti dote les psychiatres et les psychologues en 1951 d'une revue spécialisée[431], qu'ils intitulent *La Raison*, *cahiers de psychopathologie scientifique* placée

424 Uztopal (Deniz) « *Pouvoir idéologique et savoir scientifique* », Thèse de sciences politiques, Paris X ,2012.

425 Uztopal(D) Ibid.

426 Victor Leduc, d'une famille de juifs communistes, professeur de philosophie, résistant, permanent à la section idéologique, coordinateur des cercles idéologiques.

427 Leduc (V) BDIC Fonds Leduc. Textes manuscrits, syndicalisme, politique américaine, stalinisme. (F delta res 0761/2)

428 Ibid.

429 Ibid.

430 D'après Jeanine Verdès-Leroux

431 La même année est créée pour les enseignants *l'Ecole et la Nation.*

sous le patronage de Wallon avec Louis Le Guillant comme rédacteur en chef. Comme initiateur de la psychopathologie infantile et législateur pour l'enfance, Le Guillant connait bien Wallon et a souvent travaillé avec lui.

C'est à l'occasion des tensions qui traversent le groupe des médecins, en 1953 et sur lesquelles nous reviendrons, qu'une note de Leduc adressée à Billoux redéfinit l'organisation du secteur médical. Les deux commissions (nationale et fédérale de la Seine) fusionnent en une seule, chargée d'organiser avec les provinciaux deux ou trois réunions par an. La commission comporte vingt à vingt-cinq membres, et un bureau restreint de huit ou neuf membres qui se réunit de façon hebdomadaire.[432]

Le contrôle idéologique se révèle toujours compliqué, du fait du flou qui règne dans les articulations avec les structures traditionnelles de l'organisation. En novembre 1955, un rapport de Victor Leduc[433] et de Victor Michaut[434] les adjoints de Laurent Casanova, énonce les principes d'organisation. « À mesure que se sont étendues les ramifications des cercles idéologiques, des inconvénients sont apparus. Les groupes par discipline sont en contradiction avec les groupements par établissement (cellules, écoles, fac) avec des confusions idéologiques et politiques, et un affaiblissement du contrôle de l'organisation de base régulière. L'étude des problèmes idéologiques a été déviée de son objet principal (lutte contre l'idéologie bourgeoise, influence du marxisme léninisme), d'où une tendance aux discussions académiques. Étant donné la propension des intellectuels, de s'attribuer un rôle à part dans le Parti, le développement d'une tendance à mettre en cause la direction du Parti. Nous proposons donc, que le travail idéologique des intellectuels soit effectué sous la responsabilité des organismes dirigeants. Nous proposons, que soit créée auprès du CC une commission des intellectuels. Nous proposons que soit créée auprès du CC, en accord avec la commission des intellectuels, une série de commissions de travail correspondant à ce qui existe chez les médecins, les juristes, les ingénieurs, destinés à répondre aux nécessités de la lutte idéologique des divers domaines philosophie, sociologie, biologie, physique chimie, sciences de la terre, histoire géographie, histoire littéraire. Ces commissions auront pour tâche de fournir à la commission des intellectuels des éléments d'appréciation des problèmes idéologiques dans leur spécialité, de préparer, en liaison avec la commission centrale, la participation des communistes aux colloques scientifiques, de donner une impulsion au travail scientifique des communistes dans leur spécialité, de proposer au CC la convocation d'assemblées quand des discussions sont nécessaires. La commission des intellectuels, assurera la liaison avec les communistes spécialisés et les revues (*N.C, La Pensée, La Raison*) dont les comités de rédaction doivent être renforcés, et qui pourraient développer des conférences, des colloques, un travail idéologique de masse, et le lien entre les commissions[435] ».

Ainsi sont clairement posés le primat de la direction politique et le contrôle des initiatives des intellectuels, auxquels sont délégués « le conseil, l'information, la suggestion » et la militance dans l'espace professionnel. En contrepartie, ils bénéficient d'un espace d'activité spécifique, et de l'autorité symbolique déléguée.

---

432 Note de mars 1953. Le bureau comprend : Follin (activité idéologique) Chrétien (syndicats) Descomps (lutte pour la Paix) Klotz et Albert (défense des libertés). La commission comprend : Lafitte, Sapir (commission médicale de France-URSS) Beaulieu, Nicolas (Ivry), Réverdy (interne lien étudiants) Ridoux, J.Levy, Aboulker (Conseil Nat. de la Paix) Dalsace (Mouvt. de la Paix) Reignier (Dispensaires).

433 V. Leduc et V. Michaut furent tous deux incarcérés à la prison d'Eysses (Villeneuve –sur –lot)durant la guerre.

434 Victor Michaut militant ouvrier , responsable des Jeunesses Communistes et directeur de *l'Avant Garde* avant la seconde guerre mondiale, résistant , déporté, membre du Bureau Politique depuis 1947, directeur-adjoint de la revue théorique communiste « *Les cahiers du Communisme »* depuis 1947 est désigné par le secrétariat pour être adjoint à L. Casanova à la direction des intellectuels..

435 Archives de Bobigny - Fond V.Michaut (271-J)

Dans cet espace spécialisé que concède l'organisation, hors les cadres militants traditionnels, l'objectif est de retraduire les injonctions politiques en problématiques médicales, mais les professionnels y importent aussi des préoccupations extra-politiques, liées aux enjeux de l'espace professionnel. En contrepartie, le choix de thèmes scientifiques orientés par des questionnements politiques, bénéficie du capital militant et du capital symbolique du parti, ressources utiles dans la construction d'une position dans l'univers professionnel, comme nous le verrons ultérieurement pour les psychiatres[436].

2 / La commission des médecins

À la Libération, la commission des médecins est présidée par Pierre Rouquès, puis à la suite de son décès en 1952 par le chirurgien Yves Cachin[437]. Victor Lafitte en est le secrétaire. Elle est constituée par les médecins résistants, et par les médecins des centres de santé municipaux, que développent les villes communistes. Sven Follin y est le représentant des psychiatres, membre du bureau et responsable de l'action idéologique. Les psychiatres s'organisent en sous-groupe spécialisé, et peuvent imaginer des initiatives qui leur sont propres. René Angélergues en est le jeune leader, sous l'autorité bienveillante de Lucien Bonnafé qui est aussi son patron, et de Louis Le Guillant avec qui, lui et Rodolphe Roelens forment équipe à la rédaction de *La Raison*.

En mars 1952, Yves Cachin organise, en présence de François Billoux, une conférence nationale des médecins sur le thème de la lutte idéologique en médecine. Les notes de son rapport introductif donnent le cadre : « Les sciences médicales sont au cœur d'une bataille idéologique (Mitchourine, Lyssenko, Pavlov[438]). Les médecins sont soumis à une offensive idéologique : envahissement par les courants irrationnels de l'idéologie américaine, perte d'autonomie de la France (psychanalyse, psychochirurgie, racisme d'Alexis Carrel dans l'enseignement médical, néo-malthusianisme, avec le livre de Vogt *La faim dans le monde*) et en corollaire, la préparation de la guerre. Pour les médecins communistes, nécessité de compréhension et d'assimilation de l'apport de la science soviétique, effort que poursuit la commission des médecins ».

« Les soviétiques nous apportent une théorie de la médecine, une conception globale de l'homme révolutionnaire et scientifique, s'inscrivant dans les perspectives marxistes-léninistes, l'exemple de la liaison théorie-pratique, comme c'est le cas pour les études de Pavlov et l'accouchement sans douleur, la planification, la gratuité de la médecine, le droit à la santé et le désintéressement. Il nous faut aussi souligner l'apport de la médecine française : Claude Bernard, Déjérine[439], Leriche.[440]» La bataille concernant Pavlov et Lyssenko sera leur « contribution spécifique à la lutte idéologique menée par le prolétariat[441] ».

---

436 Chapitre 4 - L'existence des psychiatres communistes au sein du pôle réformateur.

437 Né en 1916, Yves Cachin est le neveu de Marcel Cachin. Interne des Hôpitaux de Paris, chirurgien, résistant il représenta les internes au comité d'épuration. L'adhésion au PCF empêche son accession à la carrière hospitalo-universitaire, et l'amène à s'orienter vers la recherche sur le cancer à l'institut Gustave Roussy, qu'il dirigera de 1974 à 1978. Il est considéré comme le père de l'oncologie ORL moderne (DBMO)

438 L'affirmation d'une position révolutionnaire passe par le rejet de tout déterminisme qui limiterait le pouvoir de transformation de la réalité. Lyssenko et Mitchourine contestent les théories génétiques de Mendel. En fait il s'agit de répondre sous la forme d'une idéologie scientifique, aux difficultés rencontrées du fait de la collectivisation de l'agriculture.

439 Joseph Jules Déjerine (1849-1917) médecin neurologue, titulaire de la chaire des maladies du système nerveux

440 René Leriche (1879-1955) chirurgien physiologiste spécialiste de la douleur

441 Fonds Lucien Bonnafé IMEC (1950-1959) non classé.

Au cours de ces journées de travail, le groupe des psychiatres communistes s'approprie le cadre cognitif créé par le parti, qui va orienter leurs pratiques, et à partir duquel ils fabriquent un système d'action, en intégrant les questions qui travaillent le monde professionnel.

S'inspirant des rituels propres à l'espace psychiatrique[442], Angélergues propose à Bonnafé, dans un courrier du 15 septembre 1952, de mettre en œuvre les consignes de Cachin adaptées à leur spécialité : « Au cours de la dernière réunion des psychiatres, j'ai repris la suggestion, dont j'avais vaguement entendu parler, sur le mode des journées de Bonneval qui pourraient être organisées à Rouen, et dont le thème serait "les conditions de milieu dans la maladie mentale". Tous les camarades présents ont été d'accord… Les représentants de toutes les idéologies y seraient invités. Nous pourrions ainsi, à la fois réaliser le dialogue avec d'autres psychiatres, et le combat pour nos positions d'une façon très concrète. Le compte rendu de ces journées pourrait faire l'objet d'un numéro spécial des *Cahiers*[443]. Je crois, que si une telle manifestation est bien préparée, elle sera d'une grande utilité, à la fois pour l'affirmation de nos positions et pour la diffusion des *Cahiers*[444]. Voudrais-tu m'envoyer un mot pour me dire ce que tu en penses. Il serait peut-être mieux que nous en parlions quand tu viendras à Paris. Mais Follin m'a dit que tes apparitions pour le congrès seraient très courtes[445] ».

La commission des médecins participe ensuite, à la Journée des intellectuels communistes, en mars 1953 « où 600 intellectuels et étudiants communistes de toutes spécialités, se réunissent pour définir l'orientation idéologique et pratique à donner à leur activité scientifique, construisant ainsi la cohérence idéologique pour l'ensemble des intellectuels. Aux médecins, est assignée la tâche d'assimiler et de faire connaître les conceptions pavloviennes, et de poursuivre l'application des thérapeutiques déduites de sa théorie[446] ». D'après *l'Humanité*, soixante médecins et trente-six psychologues sont présents.[447] À la suite de ces journées, sera décidée la création d'une revue *La Nouvelle médecine* sous la direction d'Yves Cachin. Héléne Gratiot-Alphandéri, une élève de Wallon, y énonce les liens entre marxisme et psychologie : « Le matérialisme historique établit la continuité entre sciences de la nature et sciences humaines (…) La conscience de l'homme ne peut exister sans la société. Elle en a suivi l'évolution dont la condition essentielle est le langage, ce que Pavlov appelle le second système de signalisation (...) Il y a partage, entre l'activité matérielle qui a ses propres lois, et les activités d'adaptation qu'elle rend possible dans un milieu qui n'est pas seulement naturel, mais qui est aussi le milieu social, là où opère l'action dialectique des représentations, tour à tour effet et cause[448] ».

Ces « grandes messes » où le parti se met en scène comme « intellectuel collectif », servent « à définir ou à rationaliser la distribution et la hiérarchisation des rôles dans l'entreprise. Elles font de ceux qui « savent » des chefs légitimes[449] » et constituent des rituels d'institution, qui construisent pour « les profanes » un profond sentiment d'appartenance, et fabriquent un univers de sens partagés qui oriente les pratiques.

Le 19 mars 1953, Angélergues écrit à nouveau à son patron : « À l'occasion des journées d'études organisées pour les intellectuels membres du Parti, il nous a semblé utile de réunir les médecins

442 Les colloques de Bonneval.

443 La Raison cahiers de psychopathologie scientifique.

444 Archives de L. Bonnafé IMEC (1950-1959)

445 Ibid.

446 Résumé des plans de travail élaborés aux journées nationales d'Ivry. Document dactylographié du 27 mai 1953 (archives d'Yves Cachin) cité par Caron-Leulliez (M) Georges (J) *L'accouchement sans douleur. Histoire d'une révolution oubliée*, Paris, L'Atelier, 2004, p.73.

447 *L'Humanité* du 30 mars 1953.

448 *La nouvelle Critique,* compte rendu de la Journée des Intellectuels n°45, 1953.

449 Lagroye (J.) *La vérité dans l'église catholique*, Paris, Belin, 2006, p.131.

psychiatres, pour faire le point de l'application des décisions prises ». Il précise les tâches : « la défense des actions professionnelles nécessite d'accentuer la mobilisation des psychiatres, contre la fascisation progressive du régime, la dénonciation des conditions faites aux malades mentaux, les conditions de notre participation au comité Daumezon[450] qui n'a jusqu'ici pas su définir des perspectives et des formes d'action, et notre action éventuelle au sein de ce comité. Pour ce qui est de *La Raison* et la lutte idéologique : Étant donné le succès de la revue, [il nous faut] développer son rayonnement en accélérant sa parution, organiser des débats publics et privés. [Il y a] nécessité pour les camarades d'apporter des critiques sur les premiers numéros. [Il nous faut] organiser de grands centres d'enseignement de Pavlov pour répondre à l'intérêt des médecins, et particulièrement pour les jeunes[451] ». À l'image des journées de Bonneval ou de la revue *l'Évolution Psychiatrique*, la commission permet l'élaboration d'un activisme militant qui reprend les formes de l'engagement professionnel.

La constitution des positions professionnelles s'alimente du questionnement politique. « Cher patron », écrit Angélergues à Bonnafé en septembre 1950, « je viens de commencer ma thèse dont le titre n'est pas encore fixé, mais qui sera l'étude critique de la notion de constitution infantile, en m'appuyant essentiellement sur 60 dossiers de l'enquête Heuyer, et sur des documents soviétiques que doit me prêter Wallon. Je joins à ma lettre les grandes lignes, afin que tu puisses m'apporter tes suggestions. La partie perspective est doctrinale : hérédité et constitution liées dans une conception dialectique, et historique de l'être vivant et de son milieu, l'unité de l'homme et de la maladie, et pratique[452]. L'article qu'il tire de sa thèse, publié dans *l'Évolution psychiatrique* donne à Le Guillant l'occasion d'écrire cette critique au ton à la fois professoral et politique : « Dans l'ensemble un travail remarquable, mais la notion de constitution n'a pas été creusée jusqu'au fond. Ton souci légitime de ne pas séparer l'individu du milieu… mais cette unité est celle d'un couple. Les termes si inséparables soient-ils, n'en sont pas les mêmes, c'est de la diversité de cette équation que naît la diversité clinique. C'est à côté de la critique des conceptions traditionnelles des constitutions, à l'étude scientifique de ce qui est donné, qu'il faut procéder. Tu ne le refuses pas. Tes références aux travaux de psycho-physio-pathologie d'Heuyer, les espoirs légitimes que tu mets en Pavlov le prouvent, mais tu ne te poses pas assez la question, en quoi consistent ces dispositions (ces tares) héréditaires. Pour moi, le donné héréditaire, (la constitution) est fait d'éléments plus ou moins permanents, plus ou moins plastiques, susceptibles d'être plus ou moins facilement remaniés, plus ou moins facilement intégrés. C'est la mise en évidence, l'analyse, de ces éléments (peut-être les types pavloviens, peut-être d'autres ?), puis l'étude de leur intégration dans la personnalité de l'individu à travers les événements vécus, qui restent la tâche primordiale de la neuropsychiatrie infantile. Il me semble qu'on ne le voit pas assez apparaître dans ton travail[453] ».

Ainsi, les psychiatres de la commission utilisent leur expertise pour transcrire les injonctions politiques en questions médicalement pertinentes, par un travail interne d'appropriation des catégories d'analyse partisanes. En contrepartie, ils font de cette position qui les distingue, une ressource pour construire une position professionnelle, à la fois individuelle et collective. La commission est profondément investie par ses acteurs qui y trouvent des possibilités d'initiative, des moyens d'expression, des solidarités inédites dans le monde médical. La concordance entre attentes de l'appareil dirigeant et dispositions du groupe, conditionne la méconnaissance des limites imposées, et de la position dominée des médecins.

---

450 Georges Daumezon, est le secrétaire général du syndicat des psychiatres des hôpitaux publics. Il s'agit probablement d'une initiative syndicale en vue d'élargir la bataille en faveur de l'humanisation des hôpitaux psychiatriques.

451 Archives L.Bonnafe (IMEC).

452 Ibid.

453 Ibid.

Unifié par ce travail de construction de représentations partagées, le groupe va donner vie à son engagement par des pratiques collectives au sein du système d'action communiste, qui le distingue de ses confrères.

3/ Des pratiques d'expertise au sein du système d'action communiste

« Le travail de conformation de ses membres, par la répétition des pratiques est continu. Il contribue puissamment à modifier et à rapprocher les comportements, donc à limiter les effets de la diversité des investissements[454] ». Le Parti communiste offre à la fois aux psychiatres, la participation aux formes traditionnelles de l'activité militante, pratiques qui intègrent, et des pratiques d'expertise au sein du système communiste marquant la reconnaissance et la valorisation de leur compétence professionnelle.

Stanislas Tomkiewicz témoigne de cette intégration réalisée par les pratiques militantes : « Je n'ai jamais raté les « manif », la vente de *l'Humanité Dimanche*, le porte-à-porte, les affiches, les beaux enterrements, les meetings du Vel d'Hiv, la mort de Staline ou la manifestation contre Ridgway. La campagne de Stockholm chez les paysans berrichons… j'en ai connu la chaleur…» et se souvient de l'accueil qu'il reçoit dans la famille de la surveillante générale, secrétaire de sa cellule de Saint-Vincent-de-Paul, dans un village du sud-ouest : « Tout le village disait: c'est un petit toubib communiste, ancien déporté qui vient nous voir. Il faut lui faire honneur...[455] » Pour ce déraciné, les pratiques partisanes constituent une terre d'accueil, conforme à la France idéale qu'il avait rejointe.

Le travail d'expertise au sein des structures de santé, mises en place dans les municipalités ou dans les organismes mutualistes, participe de ce même sentiment. « Au dispensaire de Malakoff (où consultent Angélergues, Sapir et Muldworf), nous avions la conviction d'être associés, tous ensemble, à une belle aventure. Nous avions organisé une fête qui avait obtenu un grand succès, et qui avait achevé de nous faire sentir combien nous étions solidaires les uns des autres[456] ». Les psychiatres communistes s'inscrivent, par leur compétence, dans ce réseau d'intense sociabilité, réseau à la fois protecteur et signifiant, diffuseur de croyances et d'informations, de pratiques communes et souvent innovantes, qui les spécifient parmi leurs confrères.

René Angélergues et sa femme sont internes chez Bonnafé à Sotteville-les-Rouen, puis à Ville-Evrard chez Follin. Roelens et Muldworf deviennent les assistants de Le Guillant à l'hôpital de Villejuif. Sous sa direction, ils mettent en place des protocoles d'observation, à partir des théories de Pavlov. Sapir et Kestenberg ont des consultations à Villejuif. Sapir expérimente la cure de sommeil dans le traitement des hypertendus, à l'Hôpital Rothschild. Il est le médecin d'un sanatorium pour mineurs silicosés, dans le sud de la France.

Les psychiatres et l'accouchement sans douleur (ASD)

Tous se retrouvent à la polyclinique des Bluets, pour la promotion de l'Accouchement sans douleur. Ils sont intégrés à l'équipe des accoucheurs, des sages-femmes, des infirmières et des kinésithérapeutes. Tomkiewicz chef de clinique en pédiatrie et en psychiatrie, « vient s'occuper

454 Fillieule (Olivier), «Proposition pour une analyse processuelle de l'engagement individuel», *Revue de Science Politiques,* Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, vol. 51, n°1-2 février-avril 2001, p.199-217.

455 Tomkiewicz (S.) *L'adolescence volée,* Calmann Levy, 1999 (collection Le passé recomposé dirigée par Jacques Angélergues.) p.88.

456 Sapir(M.) Du Côté de chez Marx, du côté de chez Freud, Flammarion, 1998, p.51.

des nourrissons communistes ».[457] C'est l'occasion d'échanges interdisciplinaires entre obsttriciens et neuropsychiatres qui créent une atmosphère inédite, bien différente de ce que ces jeunes professionnels ont rencontré durant leurs études médicales

Ces échanges fonctionnent avec une efficacité telle, que l'institution va leur déléguer l'administration de l'autorité, lorsqu'éclate un conflit, à la clinique des Bluets en 1953.

Fils d'un instituteur alsacien, Fernand Lamaze est un gynécologue parisien réputé. Homme de culture, ouvert aux préoccupations du social, il a participé à la résistance médicale avec Milliez et Rouquès. C'est au cours du voyage en URSS d'une délégation de douze médecins, comprenant Yves Cachin, Victor Lafitte, Hubert Descomps, Georges Heuyer, André Bourguignon, Benjamin Weil-Hallé et sa femme Andréa elle aussi médecin[458], que Lamaze découvre l'accouchement « sans douleur» par la méthode psychoprophylactique inspirée des théories de Pavlov[459]. Cette *découverte bouleversante* fait du docteur Lamaze le promoteur en France, et l'expérimentateur de la méthode qui peut vaincre la malédiction millénaire de la douleur de l'enfantement, par une découverte de la science soviétique, libérer les femmes en partageant le savoir médical avec les futurs pères et mères, et en instituant une relation de confiance qui permet de rompre avec le réflexe conditionné de la douleur.

Le projet bénéficie de l'accord de l'Union syndicale de la métallurgie CGT qui gère les Bluets, de l'engagement militant du PCF et de l'Union des Femmes Françaises, et transgresse les règles habituelles de la profession médicale, en s'adressant directement à l'opinion publique. Le directeur administratif en est François Le Gay, polytechnicien catholique, membre de l'état-major FFI de l'Isère ingénieur chez Renault, un des rares cadres resté à la CGT après la scission, licencié par l'entreprise en 1949, membre du Conseil National du Mouvement de la Paix. L'ASD et la science pavlovienne qui en est , en principe le fondement, seront promues tout particulièrement par *La revue de la Nouvelle médecine* créée en 1953. Du côté des médecins, l'adjoint de Lamaze est le docteur Vellay, gendre de Jean Dalsace, membre du PCF depuis 1920, grand gynécologue et ami des psychiatres et des psychanalystes. Victor Lafitte participe à l'équipe qui met en place l'ASD ainsi que Stanislas Tomkiewicz. Michel Sapir, rejoint par Roelens qui apprend le russe, traduit pour Lamaze, les articles scientifiques soviétiques.

Fernand Lamaze, le gynécologue directeur de la polyclinique des métallurgistes fait appel à Victor Lafitte, psychiatre à l'hôpital Saint-Antoine, et chroniqueur régulier du journal de l'Union des femmes françaises,[460] pour former en neurophysiologie, l'équipe des infirmières, des sages-femmes et des kinésithérapeutes des Bluets. En 1953 lorsque les docteurs Lamaze et Velay présentent une communication sur leurs premiers résultats concernant l'accouchement sans douleur (ASD), ils annoncent un taux de réussite aussi bon qu'en URSS. Lafitte s'en alarme, et les dément. Il remet en cause les chiffres donnés qui ne peuvent atteindre la réussite soviétique,

457 Tomkiewicz (S.) Ibid.

458 Andréa Lagroua-Weil Hallé gynécologue et future fondatrice du Planning familial

459 La méthode psychoprophylactique s'appuie sur l'existence d'un « second système de signalisation » constitué par le langage, capable de créer de nouveaux réflexes. L'équipe obstétricale accompagne la grossesse de la mère par une série de cours sur les mécanismes de l'accouchement et d'un apprentissage d'une forme de respiration appropriée de la mère, qui permet de contrôler les contractions douloureuses de l'accouchement. Le partage du savoir médical tend à réduire l'angoisse traditionnelle de l'enfantement, à faire de la mère une actrice consciente de la naissance de son bébé, et d'y associer le père.

460 UFF Organisation des femmes issue de la Résistance et dirigée par le PCF

dans les conditions sanitaires et sociales de la France, incomparables à celles du modèle. Les médecins de l'établissement soutiennent Lamaze et Velay, et manifestent auprès de la direction du PCF. L'affaire remonte jusqu'à la fédération de la Seine. Lafitte est contraint à l'autocritique, et Raymond Guyot secrétaire fédéral,[461] adresse au docteur Lamaze, un courrier de félicitations publié dans *l'Humanité* du 15 mai 1953. Yves Cachin mobilise Angélergues pour contredire Lafitte, et règle le conflit politique par l'éviction de l'ancien militant du Komintern, trop intransigeant défenseur de la « patrie du socialisme[462] ». En réalité, Lafitte n'a fait qu'appliquer la consigne transmise par Leduc : « Il n'est aucun domaine matériel, social, économique culturel, artistique ou militaire, où le pays du socialisme puisse se trouver en état d'infériorité. »[463]

René Angélergues intervient également dans la polémique médicale qui opposait Lamaze à ses confrères obstétriciens, pour soutenir le premier contre les thèses du gynécologue américain Read : « Read a affirmé sa foi en la nature, par essence bonne et bienveillante. L'accouchement devait être indolore si la peur, qui s'était développée avec la civilisation, ne venait engendrer des tensions génératrices de douleur » et fustige « cette interprétation idéaliste, qui empêche Read d'aller au fond des choses, qui fige dans une description empirique les liens entre la peur et la douleur, sans voir que l'explication réside dans la physiologie cérébrale décrite par Pavlov[464] ».

Laffite, rétrogradé à la consultation de psychiatrie, Angélergues entre dans l'équipe de l'ASD. «Angélergues n'avait aucun intérêt particulier pour les questions d'obstétrique. Ce sont les arguments politiques de Cachin qui le convainquent. L'ASD est la meilleure vérification pratique du pavlovisme, et c'est une œuvre de première importance, portant jusque dans les masses les plus larges, la notion du caractère supérieur de la science soviétique, et les préoccupations humanistes du pouvoir soviétique[465] ». Ainsi sont mobilisés pour dire le vrai dans une histoire gynécologique, les spécialistes de Pavlov que sont les psychiatres, au nom de l'autorité politique, ce dont témoigne Benjamin Steinberg, le directeur adjoint de la clinique : « Lafitte était en désaccord avec Lamaze sur l'interprétation pavlovienne, donc pour moi Angélergues avait la confiance totale du parti. Je ne sais pas dans quelles conditions les choses s'étaient faites… j'avais tendance à penser qu'Angélergues avait l'imprimatur…[466] » Les professionnels sont ainsi amenés à s'identifier aux pratiques de l'appareil.

Symbole de l'alliance des intellectuels et de la classe ouvrière, la participation des psychiatres communistes à cette multiplicité d'espaces sociaux transgresse les limites de leur spécialisation, les engage dans des pratiques nouvelles, légitime leur capital militant, les constitue et les spécifie. Elles sont « un réseau d'apprentissage des rôles sociaux, diffuseur d'information et de croyance. On y apprend à « bien agir ou à agir. »[467] L'engagement des acteurs dans la chose collective, et l'intensité du réseau de sociabilité qui en découle, participent d'une autodéfinition de soi. » L'utilisation du double aspect du capital symbolique des médecins : prestige social et expertise professionnelle participe de la réalisation de cette « fiction réussie » que constitue l'identité[468], et donne aux acteurs un puissant sentiment de cohérence interne et externe. Ainsi se forme un composé dynamique entre répertoire des rôles, des pratiques, et cadres d'interprétation, en

---

461 Raymond Guyot est aussi membre du bureau politique. Il sera, après cet épisode chargé du suivi de l'accouchement sans douleur au BP

462 Selon le vocabulaire indigène.

463 Leduc (V.) tribulations …op.cit. p. 129.

464 Intervention de René Angélergues Bulletin du cercle Claude Bernard du 4 décembre 1953, ibid. p. 81.

465 Caron Leulliez(M) Georges (J) *L'accouchement sans douleur. Histoire d'une révolution oubliée* , Paris, L'Atelier (Patrimoine), 2004,p.114.

Entretien du 5 janvier 2010 avec Benjamin Steinberg directeur adjoint de la clinique des Bluets de 1954 à 1967

467 Lagroye (J.) *Sociologie politique*, Presses Sciences Po/ Dalloz 4èd, 2002, p315.

468 Collowald (A) « Identité » *Dictionnaire de sociologie,* Paris, A. Michel, 2007, p.399.

cohérence avec les différentes sphères d'appartenance. Ce travail d'appropriation à la fois collective et individuelle, fabrique pour les acteurs un monde commun.

4/ La désignation des rôles

L'autre forme d'imposition de l'autorité politique tient à la capacité de l'organisation à placer les militants en fonction de ses objectifs internes, tout en utilisant leurs compétences spécifiques. « La direction [affirme] l'autorité du centre, dans la distribution des postes et du prestige associé. Cette réaffirmation se [déploie] au détriment des résistants, dont on craignait l'autonomie acquise dans l'action clandestine, à la faveur d'une logique d'héroïsation par essence individualisante[469].

Membre de l'élite intellectuelle de son secteur professionnel, engagé dans l'action légale auprès de Billoux, montrant une fermeté politique lorsque se déclenche la guerre froide, se revendiquant de Politzer et lié avec Wallon, faisant montre de sa distance critique à l'égard de la psychanalyse, Le Guillant possède les attributs favorables à sa promotion comme personnage central de la psychiatrie communiste. D'autant plus que son moindre passé militant fait qu'il a peu d'expérience des enjeux internes à l'institution politique. Cependant la délégation d'autorité que constitue la direction de *La Raison* est un choix risqué, en ce sens que Le Guillant possède les potentialités de l'autonomie intellectuelle. Lui seront associée les nouveaux venus, adhérents respectueux du prestige de l'organisation. Ces « jeunes » communistes seront d'autant plus propagandistes, qu'ils doivent leur légitimité à l'organisation.

Louis Le Guillant : du médecin de santé publique au directeur de *La Raison*

Lorsque se sont développées, à la Libération, les grandes réformes sociales et la promotion du service public, Le Guillant a trouvé auprès d'un ministre communiste, la reconnaissance de ses compétences et la prise en compte de son intérêt pour l'enfance, enracinée dans la tradition laïque maternelle et bretonne. Il œuvre avec acharnement pour sortir la population des enfants inadaptés de la tradition paternaliste et cléricale développée par Vichy, au profit du développement d'institutions publiques et de formation professionnelle, « pour que la charité se transforme en institutions publiques, pour sortir des colonies agricoles et de la colonisation, destin des enfants pauvres, vers une qualification professionnelle et l'intégration à la vie sociale[470] ».

Le rapport au politique de Le Guillant est essentiellement un rapport à l'État, fondé sur l'expertise. L'expérience de travail avec les cadres de la direction du parti l'a introduit dans le monde communiste, mêlant le rapport à l'État et le rapport au militantisme. Il a bénéficié du traitement amical et respectueux affecté aux compagnons de route. Lorsque les ministres communistes sont évincés du gouvernement, et que la nomination de Robert Prigent[471] puis de Germaine Poinso-Chapuis, comme ministres de la santé publique et de la population, réinscrit la gestion de l'enfance dans la tradition familiale et cléricale, Le Guillant demande son adhésion au

469 Pennetier(C) et Pudal (B) cité par P.Bouland «Acteurs et pratiques de l'encadrement communiste à travers l'exemple des fédérations du PCF de banlieue parisienne » Thèse de doctorat d'histoire 2011 Paris 1 -Sorbonne.p70.

470 Archives L.Le Guillant CAMT Roubaix (fond 8C-200267).

471 Après l'éviction de Georges Marrane, Robert Prigent (organisateur du Mouvement familial Ouvrier, député MRP) est nommé ministre de la santé publique et de la population (du 9 mai au 22 octobre 1947). Lui succède Germaine Poinso-Chapuis (du 24 novembre 1947 au 28 juillet 1948) Le décret Poinso-Chapuis du 22 mai 1948 subventionne les associations qui gèrent des écoles confessionnelles pour les mineurs du Nord. Critiquée pour déficit de laïcité, elle est remplacée par Pierre Schneiter député MRP, du 26 juillet 1948 au 11 aout 1951.

Parti Communiste à François Billoux[472], à la fois comme poursuite du combat engagé, et comme réponse à son éviction.

Billoux est, comme membre du Bureau politique le responsable de la section idéologique. Il a pu tester la loyauté de Louis Le Guillant, dans sa fonction au ministère autant que l'acharnement avec lequel il s'est opposé aux forces cléricales issues du gouvernement de Vichy, et a promu le service public laïc dans le secteur de l'enfance. Il mesure ses qualités intellectuelles et son autorité dans le monde professionnel. Il n'ignore évidemment, ni l'adhésion de Le Guillant à une psychopathologie scientifique, dans la filiation de Politzer ni le fait qu'il a été un des signataires les moins réticents de la condamnation de la psychanalyse. C'est avec son accord que Le Guillant est promu comme leader des psychiatres communistes.

La rencontre entre les convictions de Le Guillant et le discours communiste de la science, entre la pratique d'expertise et la pratique politique partagée, le fait basculer dans un rôle d'intellectuel de Parti. Quatre ans après son adhésion, il reçoit la responsabilité de la revue créée par le PCF[473] en direction des milieux psychologiques et psychiatriques, qui conforte sa position dans le champ professionnel. Il est désigné comme rédacteur en chef de *La Raison,* alors qu'il a quitté la revue de *La Sauvegarde de l'enfance* (ou qu'on l'en a évincé) en 1950[474]. Le Parti communiste offre, à celui qu'il a repéré comme détenteur de la position professionnelle la plus reconnue, une revue, lieu idéal d'élaboration de productions innovantes, et de construction d'une position. Elle confère aux animateurs de *La Raison*, en particulier aux « entrants » comme Angélergues et Roelens, un moyen d'affirmation dans l'espace professionnel.

Lucien Bonnafé : les fonctions électives

Après avoir quitté le ministère de la Santé, Bonnafé, rejoint son poste de médecin-chef à Sotteville-lès-Rouen en 1947, dans une région sinistrée du fait de la guerre. « Psychiatre des ruines » comme il aime à se nommer, il est à pied d'œuvre pour tenter de mettre en place la psychiatrie ouverte, et insérée dans la ville qu'il veut promouvoir. Il utilise pour cela ses ressources militantes. L'éloignement géographique de Paris, l'investissement professionnel qui nécessite une forme de militantisme, permettent un repli silencieux pendant cette période de guerre froide. Il ne participe pas à *La Raison,* mis à part au numéro 1 avec un article intitulé

472 Billoux(F) *Quand nous étions ministres,* Paris, Ed Sociales, 1972 «Nous avons eu des communistes dans les cabinets et des non communistes. C'est ainsi que fut désigné le Dr Le Guillant pour représenter le ministère de la Santé à la Commission de l'enfance déficiente. C'est après l'éviction des ministres communistes qu'il demande spontanément son adhésion au Parti Communiste. »p.167.

473 Le choix du sous-titre «Cahiers de psychopathologie scientifique» n'est pas sans évoquer le sous-titre de la revue prestigieuse dans le champ: *l'Evolution psychiatrique* «Cahiers de psychologie clinique et de psychopathologie générale.» La même année, en 1951 est créée *L'Ecole et la Nation* en direction des enseignants.

474 Si l'autorité de Le Guillant était indiscutable en ce qui concernait l'enfance, de profondes divergences l'opposaient au président de *La Sauvegarde*. « Je travaillais avec Robert Laffont qui n'était pas du même côté que Le Guillant. Il y avait entre eux une très grande opposition idéologique, même si sur le plan de l'action à engager en direction des jeunes, il y avait une certaine convergence. Ils étaient psychiatres tous les deux, ils avaient bien perçu un certain nombre de choses tous les deux. Lafont dans ses méthodes d'observation clinique excluait que les gens soient au courant. Il disait l'observation scientifique, se fait sans que les gens soient au courant. S'ils se sentent observés ils changent de comportement. Moi qui était éducateur, j'avais la position de Le Guillant qui disait : on ne peut pas aider quelqu'un, si le quelqu'un ne sait pas, à la fois ce que l'on pense de lui et ce que l'on voit de lui. ça doit se discuter avec la personne. *La Sauvegarde*, c'était un mouvement intéressant mais il a été monopolisé par Lafont. » Entretien avec Jacques Ladsous président honoraire des CEMEA du 29 avril 2009.

« Réflexions sur la psychiatrie sociale ». Il n'y reviendra qu'après 1956, lorsque la revue prendra des distances avec le pavlovisme.

Bonnafé a construit son expérience politique sur le mode de l'agrégation des mobiles (le Front Populaire, l'antifascisme, la lutte nationale), toujours dans une position de rassembleur. Son expérience militante s'est située à l'intersection de la Résistance, de l'Armée Secrète et du Front National et son expérience du pouvoir d'État comme acteur de l'unification d'une nouvelle psychiatrie. Il a vécu en zone sud en conservant une position légale jusqu'en juin 44. Sa clandestinité a duré moins de trois mois. Les dix premières années de sa vie militante ont été celles d'une « formation accélérée » où se sont conjugués jeunesse, héroïsme, aventure, rencontres et innovation intellectuelle et professionnelle. Son « habitus » militant s'est forgé loin des cadres quotidiens traditionnels, et dans une position d'autonomie relative, d'où une relation à l'organisation à la fois marquée par un engagement intense et une certaine indépendance. Durant cette période il a construit une identité indissociablement liée de psychiatre et de communiste. Le capital résistant de Bonnafé est utilisé dans un poste électif, déniant son rôle au sein des organisations professionnelles. Son repli en province l'éloigne d'une position de leader.

Lorsqu'il quitte sa fonction de conseiller technique du ministre, l'organisation doit lui définir une nouvelle place. Elle envisage un poste de conseiller municipal. Il répond à un second questionnaire biographique en décembre1947, où il décrit, comme on le lui demande, son parcours dans la Résistance. Il joint un courrier où il détaille ses nombreuses responsabilités dans la psychiatrie. Il insiste « sur les tâches écrasantes » auxquelles il est confronté. « Responsable de 120 000 malades et de 200 médecins. Le mouvement de réforme en psychiatrie repose sur moi. Le peu qui a été fait l'a été par les ministres communistes. L'enfance est aux mains de la réaction cléricale. Une bataille très dure a lieu avec les amis de l'enfance. Sur le plan national [j'ai] des responsabilités politiques et pratiques, le syndicat et la rédaction en chef de la revue syndicale, l'organisation des journées nationales de la psychiatrie, rapporteur de la commission Santé mentale auprès de Georges Marrane, inspecteur des études à l'École Nationale de la Santé Publique qui vient d'être créée. Au plan local, l'hôpital où tout est à reprendre en particulier les locaux, toute l'hygiène et les maisons d'enfants, la construction du premier établissement psychiatrique du Havre». Aussi conclut-il : « Je ne sais si un mandat municipal pourrait être tenu dans ces conditions, et s'il ne nuirait pas à mes possibilités locales de réalisation.»[475]

Le 26 octobre 1947 Lucien Bonnafé est élu conseiller municipal à Sotteville-lés-Rouen sur la liste Union Républicaine et Résistante présentée par le PCF et dirigée par Roland Tafforeau[476]. Mais en juillet 1952, Tafforeau pacifiste convaincu, refuse de soutenir les positions du PCF concernant la guerre de Corée. Il démissionne du PCF et de son mandat de maire. Une délégation spéciale est nommée par le préfet et un nouveau conseil municipal élu le 26 octobre 1952. Bonnafé est alors élu maire jusqu'en mai 1953. Au delà des dossiers de gestion classique, Bonnafé propose un vœu soutenant le congrès pour la paix réuni à Vienne en novembre 1952, une couronne pour les obsèques de Paul Éluard (janvier 1953), et la dénomination d'une rue Staline. (mars 1953)

En mai 1953 ont lieu les élections municipales pour l'ensemble du pays. Tafforeau regagne la majorité, et Bonnafé devient le leader de l'opposition. À ce titre il refuse de voter le budget de la

475 Lettre manuscrite de L.Bonnafé associée à l'autobiographie de parti qu'il rédige en décembre 1947 (dossier Bonnafé du PCF)

476 Fils d'une famille nombreuse, R.Tafforeau passe le CEP. Il devient cheminot puis soudeur aux ateliers Buddicum. Il s'engage dans la vie syndicale lors du Front Populaire. Évitant une arrestation après sa démobilisation, il s'engage dans la Résistance où il participe au déraillement d'un train de munitions. Sinistré des bombardements, il vit dans des constructions provisoires. En 1952 il conserve le silence sur les motifs de sa démission du PCF, mais il semble que le désaccord concerne son pacifisme et sa position sur la guerre de Corée. Après sa réélection en mai 1953, il restera maire jusqu'en 1983.Il appartenait alors à la Nouvelle gauche (PSU). (Brochure municipale de Sotteville-lès Rouen, 2010).

nouvelle équipe en signe de protestation contre la politique gouvernementale « parce que c'est la misère pour les finances locales ». L'autorité du nouveau maire établie, le climat s'apaise et devient plus constructif à partir de 1954. En 1956, suite aux législatives qui marquent la victoire d'une majorité de gauche à l'Assemblée nationale, le PCF change de position de principe, et les communistes votent les budgets des équipes de gauche, réactivant l'image d'une volonté unitaire. « Une situation nouvelle existe. La France est désormais gouvernée par une majorité de gauche. Si le Front populaire n'est pas encore réalisé, ils auront à cœur de resserrer les liens d'unité d'action ouvrière et populaire[477] ».

La sociabilité militante, notamment ses liens proches avec les secrétaires fédéraux de Seine Maritime (en particulier Roland Leroy futur membre du bureau politique) l'investissement au service de la cité cheminote de Sotteville-lès-Rouen font lien avec l'engagement passé. Sa discipline, aux dépens des positions acquises dans l'espace professionnel, sa fidélité sans faille « face au traitre Tafforeau[478] » et son application rigoureuse des inflexions de la ligne garantissent son orthodoxie politique et sa « modestie » militante.

Sven Follin : une carrière communiste

Sven Follin peut, après la Libération, reprendre le cours de sa carrière professionnelle. Il est nommé médecin chef à Armentières (Nord) puis à Saint-Vernant (Pas-de-Calais) de 1946 à 1948 et devient secrétaire de la cellule, membre du bureau de section de Saint-Vernant, responsable à l'éducation, et membre de la commission fédérale des intellectuels.[479]

En 1952 Follin est nommé à Montauban. Il est le seul psychiatre du département. Comme l'indique le secrétaire fédéral dans le commentaire de la biographie que Follin rédige à l'occasion de son élection au comité fédéral en 1953, c'est « un camarade qui dès son arrivée est venu se mettre à disposition de la fédération. Il milite au sein du Mouvement de la Paix auquel il a donné une nouvelle impulsion, comme parmi le corps médical où son action commence à porter ses fruits. Sa clairvoyance politique et son niveau idéologique ont eu de très bons résultats. Actif et dévoué, son apport à la direction fédérale est souhaitable[480] ». Follin est élu membre du Comité fédéral. Il publie plusieurs articles dans *le Médecin Français* sur « l'apport de Pavlov à la psychiatrie » puis dans *Le Patriote* « sur les armes bactériologiques ». Il devient conseiller municipal de Montauban en avril 1953, mais doit démissionner du fait de sa nouvelle affectation dans la Seine[481].

La prise de rôle de Sven Follin comme porte-parole des psychiatres au sein de la commission des médecins en fait le plus « titré » dans l'organisation, et va en faire le converti de la condamnation de la psychanalyse. Paul Sivadon fait appel à lui pour la mise en place de son service pilote le CTRS, à Ville-Évrard. Comme assistant, S. Follin y retrouve H. Torrubia[482] et R. Roelens comme

477 Intervention de Bonnafé au Conseil municipal du 16 mars 1956. (Archives municipales de Sotteville les Rouen).

478 Le commentaire de R.Leroy accompagnant sa seconde autobiographie d'institution (1953), alors que la section de Sotteville propose sa candidature au Bureau fédéral est le suivant « Ce camarade joue un rôle déterminant à Sotteville-lès-Rouen dans la bataille contre le renégat Tafforeau. Il développe son activité chez les médecins. »La décision de la commission des cadres sera : ne pas élire au BF.

479 Autobiographie rédigée en décembre 1947 (Archives du Comité Central.)

480 Ibid.

481 Notice Renseignements Généraux 26 janvier 1953.

482 Horace Torrubia est né à Barcelone en 1917.Membre du parti communiste, il participe aux combats républicains. Il passe en France à la chute de la république, se réfugie à Toulouse et s'engage dans des études de médecine après avoir repassé le bac en Français. Il épouse la fille de Silvio Trentin, député communiste italien installé à Toulouse. Il s'engage comme FFI en Haute-Garonne sous les ordres de J.P.Vernant dont il restera l'ami. Membre du parti

internes. Il devient alors, membre du Comité de section de Neuilly-sur-Marne (1948-1952). À la cellule du Parti se retrouvent médecins et infirmiers[483].»

Michel Sapir : dans les secrets de parti

Michel Sapir rapporte dans son autobiographie : « En 1950, mon apport militant à la cure de sommeil me valut d'effectuer un voyage en URSS. Mis à part Rouquès et Dalsace, peu de médecins étaient allés en URSS. J'étais le plus engagé politiquement, ayant pris en particulier la responsabilité de la section médicale de France–URSS.[484] Nous eûmes l'idée de créer le *Journal de la médecine soviétique*. J'y fus aidé par plusieurs camarades, dont l'un se révéla particulièrement efficace, le Dr Jean Gache qui devint électro-encéphalogiste à Sainte-Anne [485] ». Il connaît bien Marius Magnien responsable de l'association, dont la femme est russe[486]. Magnien joue un rôle dans les liaisons non officielles entre le PCF et l'Union Soviétique. Pour le coup, Sapir bénéficie d'une clientèle spécifique (les diplomates des pays de l'Est). Il prête son appartement à des rencontres non officielles entre le PCF et les autres partis communistes.

Il décrit les gratifications qui résultent de ces secrets partagés : « Être communiste ne pouvait rien rapporter sinon – c'était l'essentiel – cette relation avec la direction du Parti, de l'ordre du sacré (…) Se sentir près de Dieu, c'est à dire du CC, mieux du BP, être au courant d'informations secrètes ou demi secrètes ; passer aux yeux des militants pour celui qui est dans la confidence des principaux dirigeants… Partir aurait été trahir… Nous avions choisi la juste voie… Partir aurait été se séparer de tous les siens, s'isoler, quitter un milieu particulièrement chaud pour plonger dans la froide incertitude...[487] ».

En faisant évoluer les militants dans la hiérarchie des secrets de parti, le Parti communiste stalinien élève une barrière symbolique entre le dehors et le dedans, entre les camarades et les autres. Cette clôture sur « l'endogamie partisane[488] » assure fidélité et obéissance à l'autorité. Comme le montre Marie Claire Lavabre « le secret pour l'intérieur couvre la direction du parti grâce à la solidarité, donc au silence qui lie les membres (…) Le secret marque aussi la hiérarchie (…) liée à l'intégration des responsables à un noyau stable (…) et de ce fait le degré de

---

communiste espagnol en France jusqu'à sa naturalisation, puis du PCF, il le quitte en 1956. Interne chez Sivadon à Ville-Evrard , puis chez Le Guillant à Villejuif, il passe le médicat en 1954 et est nommé en 1955 médecin-chef à l'hôpital d'Aurillac. Il se régulièrement à Saint-Alban en analyse avec Tosquelles. Il sera un acteur important de l'aventure de la psychothérapie institutionnelle.

483 *Recherches* n°17, p. 135. Danielle Sabourin-Sivadon: «Après la guerre il y a eu la période du CTRS. Follin, l'assistant du service, était au PC et beaucoup d'internes aussi .Il y avait une complicité au niveau de la cellule de Neuilly-sur-Marne ; en outre leurs femmes étaient à l'UFF. C'est donc un peu, à partir de faits extérieurs à l'hôpital que ça s'est passé. Mon père n'était pas du tout communiste, mais il se trouve qu'il était fasciné par ça. Dans son service il y a eu Torrubia, Roelens. C'étaient des types extrêmement militants; Ils avaient avec les infirmiers des relations assez compliquées parce que ils étaient «les médecins», à une époque où les infirmiers n'osaient pas parler aux médecins, et cependant à la cellule, ils se tutoyaient, ils allaient vendre l'*Huma Dimanche* ensemble.»

484 La commission médicale de France-URSS est présidée par le Docteur Weil-Hallé qui a participé à la délégation de médecins reçus par les soviétiques en 1951, d'où le Docteur Lamaze rapportera la technique de l'accouchement sans douleur. Il milite aussi au Mouvement de la Paix.

485 Sapir (M.) Du côté de chez Marx, du côté de chez Freud, Paris, Flammarion, 1998.

486 Elisabeth Prokofieff dite Gabrielle, née à Salaro Roussa (Russie) mariée à Marius Magnien.

Marius Magnien est constamment en liaison avec les russes dans les années 30. Il remplace Fernand Grenier à la direction de France-URSS en 1943. Rédacteur en chef de la rubrique de politique étrangère à *l'Humanité* dans la période de la guerre froide et collaborateur du CC (DBMO-notice M.Dreyfus)

487 Sapir (M.) p. 217.

488 Pudal (B) « La vocation communiste et ses récits». *La Politisation* (dir. J.Lagroye.) Belin, 2003.p.147-161.

respnsabilité, en même temps qu'il [assure] la cohésion et l'identité du groupe des individus concernés[489] ». Dans la trajectoire de déclassement qui a été la sienne, Michel Sapir reconstitue de façon imaginaire une position au sein de l'élite.

La désignation des places dans l'espace communiste, affirme le primat de l'appareil dirigeant et teste la relation d'obéissance des médecins. Elle donne aussi à voir l'adaptation des dispositions individuelles aux formes de la demande politique. La prise du rôle central de Le Guillant comme intellectuel expert et comme porte-parole, le repli silencieux de Bonnafé à Sotteville-lès-Rouen sur l'activité professionnelle et sur la fonction élective, la distance discrète de Sapir : « Je restais stalinien sans Staline, malgré toutes sortes d'incidents qui auraient pu me décourager, en tout cas jeter le doute dans mon esprit. Je l'attribuais à l'inaptitude des personnages indûment choisis. Mais je ne remettais en doute, ni la théorie marxiste… ni la place de Staline au cœur du monde révolutionnaire », témoigne d'une gamme diversifiée de relations au parti, qui s'unifient dans des pratiques militantes et dans l'expertise au sein du système d'action communiste.

L'existence d'un espace spécifique d'adaptation de la politique au champ médical, est profondément investie par les acteurs. La socialisation qui en résulte produit un travail d'homogénéisation des discours. En contrepartie, le réseau communiste compense la faiblesse du capital économique originel et constitue un capital collectif. La commission des médecins est à la fois le lieu d'apprentissage des règles collectives, et le lieu de construction d'une image sociale ainsi que d'une position au sein de l'espace professionnel. Affectivement, les acteurs y expérimentent un monde qui contredit les hiérarchies prégnantes de l'espace médical, au bénéfice d'une solidarité à l'image d'un monde militant qui préfigure l'avenir. La perspective messianique du projet révolutionnaire soviétique, le rôle de l'Armée rouge pendant la guerre mondiale, la position de garant contre le retour de la barbarie que représente l'URSS, fondent un accord avec le soutien fervent à l'Union Soviétique, qui fait coïncider la subjectivité des acteurs avec la rhétorique de l'entreprise partisane stalinisée.

La construction d'un discours qui différencie, et qui se situe par rapport aux catégories de l'entendement de l'époque, la définition d'une position scientifique propre, vont fabriquer l'image sociale du groupe et lui donner une identité théorique.

C : LA CONSTRUCTION D'UNE IDENTITÉ THÉORIQUE COLLECTIVE

C'est par l'étude des affrontements théoriques et leur intrication au champ politique, que nous allons observer la délimitation du groupe des communistes, sa définition au sein d'un espace des possibles, et comment les injonctions politiques se nouent aux problématiques qui structurent le champ professionnel. Ils vont trouver leur marqueur dans l'affrontement entre psychanalyse et psychopathologie scientifique.

À la différence des travaux antérieurs qui ont étudié le positionnement du Parti communiste face à la psychanalyse comme enjeu interne au monde communiste, nous nous attacherons à prendre en compte « comment les logiques internes, qui ne se réduisent évidemment pas au ressentiment, à l'inculture et aux intérêts "frustrés", d'une intelligence autodidacte, s'alimentent de logiques

489 Lavabre (M.C.) *Le fil rouge de la mémoire communiste*, Paris,Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 1994,p.245.

externes auxquelles elles se combinent, et dont les combinaisons seules, sont susceptibles de rendre compte de l'efficacité du dispositif mis en place par le Parti Communiste[490] ».

La prise en compte de ces contraintes extérieures informe pour partie, le sens des prises de position des psychiatres communistes par rapport à la théorie freudienne. C'est pourquoi il nous faut d'abord reconstituer l'espace des positions de la psychanalyse, au sein duquel vont se situer les psychiatres communistes. Nous étudierons ensuite, comment à partir d'une « psychanalyse enrôlée à l'Ouest » puis, dans la résolution des problèmes politiques et sociaux, va se construire en réaction, une « position marxiste en psychiatrie ».

L'existence de la revue *La Raison*, remise aux psychiatres et aux psychologues communistes est un lieu d'explicitation des positions et d'intervention dans la controverse, mais aussi un moyen d'exprimer les tendances à l'autonomie du groupe. Ce double mouvement contradictoire, d'expression politique ajustée au champ médical et de tendance à une autonomie relative, va rendre possible l'existence d'une « position marxiste » en psychiatrie.

Après la seconde guerre mondiale, la diffusion de la théorie de Freud se joue sur la scène mondiale et est, à ce titre, surdéterminée par les clivages entre l'Est et l'Ouest. Les acteurs collectifs en sont : la Société internationale de psychanalyse (IPA) et sa composante française la Société psychanalytique de Paris (SPP) et le Mouvement hygiéniste international. Fondée par le vieux monde de la *Mittel Europa*, après la mort de Freud et l'émigration de la plupart de ses membres européens, l'IPA passe sous la domination américaine, et plus particulièrement de la fraction catholique des psychanalystes américains, et produit une théorisation sous le nom *d'égopsycholgy*. Pour sa part, le Mouvement international de l'hygiène mentale et son soutien à l'idéal américain provoque une première controverse au troisième congrès qui se réunit à Londres en 1948. L'hygiène mentale, après Auschwitz ne peut plus reposer sur les déterminismes biologiques. La maladie mentale vient alors prendre la place de la maladie du corps. La psychanalyse offre à la fois le jeu de l'inconscient et des pulsions non maîtrisées comme explication des conflits, et la pratique de la cure comme une thérapeutique pour l'avenir. « Le mouvement d'hygiène mentale s'attribue une place-clé dans la gouvernance mondiale, et considère que les conflits peuvent être évités grâce à l'apport des sciences humaines[491] ». Les guerres sont le fruit de conflits internes que l'homme n'a pas résolu. Les psychiatres sont appelés à devenir les thérapeutes des conflits sociaux et politiques.

Mais ses tenants français sont majoritairement liés à la « révolution nationale » et à la collaboration. Ils vont trouver devant eux le courant issu de la Résistance, lisant la psychanalyse comme une vision de la pathologie mentale déliée de l'organicisme, et opposé à son utilisation dans la lecture du monde social. La psychanalyse devient un enjeu important de la lutte qui oppose les démocraties occidentales au bloc communiste.

Confrontés à cette mobilisation de l'héritage freudien du côté de l'Ouest, les communistes construisent leur position autour de trois axes : le refus de l'utilisation de la psychanalyse comme interprétation des causes des conflits internationaux et dans la gestion des conflits sociaux, la condamnation de la psychanalyse dans sa formule américaine, et plus généralement comme « science bourgeoise », et la promotion d'une psychopathologie scientifique, fondée sur la science soviétique.

---

490 Pudal (B) «Censures symboliques pendant la guerre froide et contrôle des appropriations : le PCF face aux textes «hérétiques» durant la guerre froide ».Colloque «Livre, édition, bibliothèque lectures durant la guerre froide ». Paris, juin, 1998.

491 Demazières (Agnès) L'inconscient au paradis. Comment les catholiques ont reçu la psychanalyse. Paris, Payot, p.113.

En mai 1947 les communistes sont sortis du gouvernement. Convoquée par les soviétiques, la réunion des partis communistes de Slarska-Poreba en Pologne (du 22 au 28 septembre 1947), est l'occasion d'affirmer le clivage en deux blocs, de réanimer la priorité de la stratégie de lutte de classe et par le biais du rapport Jdanov, d'appliquer ce clivage aux productions intellectuelles. Le PCF y est vivement critiqué pour sa participation au gouvernement et ses positions laxistes, et fait son autocritique. Il doit donc donner des gages quant au respect de la nouvelle orthodoxie : la promotion de la science soviétique contre les sciences bourgeoises inféodées au capitalisme.

Associant la psychanalyse à la fois à sa version américaine et à sa légitimation par une partie de l'élite médicale socialisée dans le système d'action catholique, les psychiatres communistes se font d'abord les champions de son autonomie contre la tradition hygiéniste, enrôlée par l'Ouest. Ils réussissent à mobiliser le courant laïc, républicain et résistant, de la psychiatrie comme de la psychanalyse française. Lorsque les clivages de la guerre froide se durcissent, en reprenant les schèmes du communisme stalinisé, ils construisent une position marxiste qui les identifie. Ils associent une condamnation ambiguë de la psychanalyse, entre ses utilisations politiques et la doctrine elle-même, et une tentative de synthèse entre la neurophysiologie pavlovienne, qui se substitue à la neurologie traditionnelle, et une prise en compte du langage « le deuxième système de signalisation » qui les relie – symboliquement – au discours lacanien.

Afin d'appréhender les enjeux externes qui orientent les prises de position partisanes, nous reprendrons les travaux d'Agnès Demazières sur les controverses dans le système d'action catholique des années 50, qui font des psychiatres et des psychanalystes catholiques des promoteurs actifs de la psychanalyse, et ceux d'Annick Ohayon concernant l'hygiène mentale, définissant ainsi dans quel contexte sont reçues les injonctions politiques de la direction du parti par les psychiatres. C'est donc d'abord à la mobilisation de la psychanalyse dans l'affrontement Est/Ouest que nous nous attacherons. Nous traiterons de :

- La domination américaine de la psychanalyse et ses liens au catholicisme
- Le troisième Congrès d'hygiène mentale à Londres en 1948 et l'intervention

« des psychiatres rationalistes. »

- La « guerre » entre *Psyché* et *La Raison*

Puis, dans un deuxième temps, nous verrons comment ces débats spécialisés s'articulent avec les enjeux du monde communiste :

- la condamnation de la psychanalyse comme science bourgeoise
- la constitution d'une position scientifique alternative : la psychopathologie scientifique

et des marges d'autonomie intellectuelles qui permettent l'existence d'une identité de psychiatre communiste distincte de l'appareil dirigeant.

Enjeux externes : La psychanalyse appropriée par les luttes politiques

1/ La psychanalyse dans ses différents états

La domination américaine de la société internationale (IPA)

« Au lendemain de la seconde guerre mondiale, l'influence de l'Amérique du Nord, jusque-là discrète, devient prépondérante dans les instances psychanalytiques internationales. Plus de la moitié des membres de l'IPA sont américains[492] » (...) Une redéfinition de l'orthodoxie s'est réalisée au cours de la guerre, avec un ralliement massif à *l'egosychology*. La psychanalyse américaine affirme sa spécificité : scientisation de la pensée freudienne et primat du moi (...) Le moi conscient s'affirme aux dépens de « l'inconscient psycho sexuel ». L'adaptation du sujet à l'environnement devient une préoccupation centrale de la psychanalyse américaine, qui s'engage de surcroit dans une réflexion sur les applications sociales de sa pratique (…) Une nouvelle génération de psychanalystes impose sa médicalisation[493] ». Les catholiques minoritaires aux USA qui cherchent à s'imposer sur le plan culturel, gagnent à cette occasion des positions, comme en témoigne l'élection du catholique Léo Bartémeier à la présidence de la société américaine en 1944, puis à la présidence de l'IPA en 1949 favorisant le dialogue avec le Vatican. La psychanalyse américaine recentrée sur le moi et sur l'adaptation du sujet, sous tutelle médicale « se montre, alors, particulièrement accueillante envers la religion[494] ».

Lorsque en 1947 se tient à Paris le premier Congrès mondial de la psychiatrie, à l'initiative de Henri Ey, en présence des psychanalystes, Jacques Lacan y critique durement l'*egopsychology*, son recentrage sur la conscience, sa visée adaptative, l'assimilation du désir au besoin. Il développe son concept de structure langagière comme accès à l'inconscient[495]. Ce clivage théorique qui n'est pas encore un schisme, aura sa traduction institutionnelle au début des années 50 et sera l'objet de lectures politiques associant Lacan à la radicalité, contre une orthodoxie « bureaucratisée » sous domination américaine. Vue de France, par le groupe des psychiatres communistes, l'*egopsychology* est une forme de psychanalyse inféodée au capitalisme, comme tout ce qui vient des USA, et Lacan est un novateur qui résiste à la normalisation nord-atlantique.

La psychanalyse dans le monde catholique français

Au cours des années 1945 à 1965 « L'Église catholique en France (...) est affectée par le développement de conflits sur des enjeux partiellement sociaux et politiques, mais essentiellement religieux – vécus en tout cas comme tels – À une majorité de fidèles et de clercs attachés aux pratiques et aux conceptions traditionnelles de la religion, s'opposent de plus en plus vigoureusement des groupes portés à pratiquer différemment et à privilégier le militantisme (Action catholique spécialisée) ou à promouvoir des formes de pensée plus libérales, et respectueuses de la laïcité[496] ». Les atrocités commises au cours de la seconde guerre mondiale

---

492 Demazières (Agnès), L'inconscient au paradis. Comment les catholiques ont reçu la psychanalyse. Paris, Payot,2011,p.74.

493 Ibid. pp73-74

494 Ibid. p.74.

495 Roudinesco (E) op. cit. «En 1947 Henri Ey propose la création d'une association internationale qui se chargerait d'organiser périodiquement des congrès mondiaux de psychiatrie (…) A l'automne 1950 vint- cinq sociétés acceptent le projet et se réunissent à Paris (...) Lacan s'attaque alors à la psychologie du moi et désigne l'ego « comme le syndic des fonctions les plus mobiles par où l'homme s'adapte à la réalité ». (tome2, p .187-191)

496 Lagroye (J) *Manuel de sociologie politique* Presses de Sciences-Po et Dalloz, 2002, p. 217.

suscitent une importante discussion sur la culpabilité collective, la responsabilité individuelle et la conscience face à l'inconscient, la liberté du sujet et le libre arbitre face aux prescriptions institutionnelles, qui interrogent les pratiques des fidèles autant que le discours des clercs.

Animé par une sorte « d'intellectuel collectif catholique » formé par les ordres religieux intellectuels, les dominicains, les carmes-deschaux intervenant dans la formation des prêtres et dans l'exégèse, et de prêtres aux parcours hétérodoxes passés par l'expérience du divan, le débat est suivi de près par les jésuites en vue de le contrôler. Le franciscain Augusto Gémelli, psychologue de formation, président de l'Académie pontificale des sciences, recteur de l'université catholique de Milan, intime du Pape Pie XII, est le porte-parole du Vatican.

L'humanisme catholique médical est largement sollicité. Il réunit des professeurs de médecine favorables à la psychanalyse comme Lhermitte ou Delay – eux-mêmes très minoritaires dans le milieu hospitalo-universitaire – des psychiatres publics comme Ey, Nodet, Rouart ou Duchène, des psychanalystes comme Françoise Dolto, Juliette Favez, Angélo Hesnard et des universitaires comme Jean Dalbiez, qui se retrouvent autour de *La Revue des études carmélitaines* ou de *La Vie spirituelle* et dans une série de regroupements : les Journées de Quasimodo en 1947, les congrès de psychologie et de psychopathologie religieuse à partir de 1948. C'est avec la caution scientifique des psychiatres que la psychanalyse va prendre place dans l'arsenal thérapeutique délimitant l'autorité du prêtre de celle le psychanalyste. Dans un numéro spécial des *Cahiers de Laënnec* [497]consacré à « conscience morale et psychanalyse » celle-ci est déclarée méthode thérapeutique (…) située au niveau d'une pré-morale qui contribue à restaurer la liberté de l'homme[498]», tandis que Dolto et Nodet élaborent la différence entre une psychanalyse qui aide le sujet à retrouver la liberté, préalable à son cheminement spirituel et ce qui relève du psychologique et ce qui relève du religieux.

Quoiqu'il en soit de ses controverses internes, le courant catholique apparait comme un acteur central de la diffusion de la psychanalyse dans le monde médical. Le courant traditionaliste de l' Église, notamment l'essentiel de la neuropsychiatrie universitaire, reste farouchement opposé à la doctrine de Freud et attaché à une organogénèse de la maladie mentale, quand ce n'est pas aux conceptions organicistes de la maladie. Mais de fait, les réseaux catholiques participent activement à promouvoir la théorie freudienne dans la fraction novatrice de la psychiatrie. Les alliances réalisées entre « patrons », psychiatres publics et psychanalystes inscrits dans le système d'action catholique et la théorie freudienne sous ses différentes adaptations sont identifiées par les communistes, comme le capital des fractions médicales dominantes et libérales, d'autant plus que la pratique du divan réintroduit la légitimité du fonctionnement libéral, contre les valeurs d'une médecine libérée de ses aspects marchands, que défendent les communistes.

Le pôle laïc et républicain, la tendance à l'autonomie

La Société psychanalytique de Paris occupe le pôle laïc et républicain, capable de réunir les différentes générations de psychanalystes, dans la pluralité de leur socialisation d'origine (catholiques, juifs, protestants, laïcs), sans distinguer les résistants des autres. Ses activités interrompues durant la guerre, la Libération est le moment de sa grande extension, sous la présidence de Leuba, puis à partir de 1949 de Nacht. Elle réunit les fondateurs Lacan, Lagache, Nacht, Schlumberger, Parcheminey à la nouvelle génération Lebovici, Kestenberg, Diatkine, Dolto, Favez. Cependant elle va prendre ses distances avec Laforgue.

497 Revue destinée au corps médical fondée par les psychiatres catholiques. S'interroge sur les problèmes éthiques.

498 «*Description de la conscience morale et incidence psychiatrique.*» Cahiers Laënnec n°8, 1948, p18 cité par A.Demazières, op. cit. p.137.

Laforgue est un des membres fondateurs de la SPP en1925, puis son président, avec le soutien de Freud jusqu'en 1930, co-fondateur avec Hesnard de *l'Evolution psychiatrique*. Il forme de nombreux psychanalystes dont J. Boutonnier, F. Dolto, G. Mauco, A. Berge, J. Leuba. Il est donc une personnalité reconnue de la psychanalyse. Durant l'Occupation, Laforgue est le seul psychanalyste français qui tente de fonder une société de psychanalyse « aryanisée » sur le modèle allemand. Il correspond pour cela jusqu'en 1943 avec le professeur Matthias Göering[499] sans que le projet aboutisse. Il publie ses livres avec l'autorisation de la censure allemande et se rend par deux fois en Allemagne. Accusé de collaboration par John Leuba[500], président de la SPP et médecin engagé dans la Libération de Paris, Laforgue est l'objet d'un procès pour collaboration, dont il sort relaxé en mars 1946 faute de preuves[501]… Son activité pour la création d'une société française aryanisée ne sera mise à jour par Élisabeth Roudinesco qu'en 1986.[502] A. de Mijolla apportera en 1989 de nouvelles pièces au dossier, cette fois-ci concernant le rôle important joué par Laforgue à la Fondation Carrel, en particulier son entretien du 20 novembre 1943 en présence du professeur Carrel, du Dr Ménétrier, des professeurs Matthias Goëring et Scherke du côté des nazis, suivi d'une conférence de Goëring à la Maison de la chimie sur « les fondements de la psychothérapie », à laquelle assistent 300 personnes[503]». Laforgue n'est pas pour rien dans le recrutement de Françoise Marette-Dolto et d'autres de ses analysants à la Fondation Carel, puisqu'il cherche manifestement à y placer ses pions. « Devant l'échec de l'aryanisation de la psychanalyse française, la Fondation, du fait de son prestige scientifique et de ses moyens matériels, lui est sans doute apparu comme une position de repli[504]».

Dès 1942 Bonnafé dénonçait dans le journal clandestin de la résistance médicale les visées eugénistes radicales de Carrel et de la fondation, dont il était « le régent » financé par Vichy. Les médecins communistes connaissent bien l'histoire de Laforgue, même si à l'époque ils manquent de preuves. C'est Fernand Lamaze qui soutenait l'accusation au sein de la section d'épuration, tandis que les psychanalystes André Berge, Françoise Dolto et Adrien Borel, en principe témoins à charge, laissaient Leuba seul comme accusateur des actions de collaboration de Laforgue. Une neutralité bien compréhensible au vu de leurs liens à la Fondation Carel. Relaxé faute de preuves, la SPP n'en prend pas moins quelque distance avec Laforgue. À partir de 1948 la *Revue française de psychanalyse* reparaît. Contestant les utilisations politiques de la psychanalyse, la SPP tend à développer un espace autonome, entre celui de la psychologie et celui de la psychiatrie, espaces pourtant indispensables à sa diffusion. La récusation de l'héritage anglo-saxon de Freud par Lacan introduit une dimension subversive, qui va être associée à une contestation de l'ordre de l'IPA et de la pénétration américaine.

Dans ces luttes de position entre tradition catholique, tradition républicaine et tradition communiste – nouvelle venue – le cas français présente une originalité. Se maintiennent autour de l'enjeu de la reconnaissance de la dimension du psychisme dans la psychiatrie, et de

499 Le neveu du maréchal.

500 Leuba John (1884-1952) D'origine suisse, fils d'un pharmacien, Leuba est d'abord docteur en Sciences naturelles et publie un livre sur la géologie. Puis il fait ses études de médecine à Genève. En analyse avec Lowenstein, en contrôle avec Laforge, il est secrétaire de la SPP en 1934, et son président de 1946 à 1948. Ancien combattant volontaire en 14-18, à la Libération, il est médecin d'un poste de secours dans le XVI ème arrondissement à la Libération.

501 A l'époque sa correspondance avec Göering n'est pas connue.

502 E. Roudinesco après trois ans de recherche, retrouve l'ensemble des courriers échangés entre Laforgue et Matthias Goring entre 1940 et 1943. Elle rend compte de l' activité secrète de Laforgue, en vue de constituer la société française de psychanalyse « aryanisée », son « rachat » par l'aide à des juifs lorsque le rapport des forces s'inverse, ainsi que de la faiblesse de l'accusation, devant la section d'épuration du conseil parisien de l'Ordre des médecins dans la deuxième édition de *La guerre de cent ans* en 1986,p.170-175.

503 Ohayon (A.) op. cit.p.261-262.

504 Ibid. p.262.

l'amélioration du sort des malades mentaux, des lieux de contact et d'alliance : le Syndicat des psychiatres des hôpitaux Publics, et son bulletin *L'Information psychiatrique,* défenseurs sans relâche d'une psychiatrie hors l'hôpital, contre l'utilisation de la neurochirurgie (électrochocs) et pour la formation des infirmiers. *L'Évolution psychiatrique*, redynamisée par Henri Ey ouverte à tous les courants théoriques, de la neurologie à la psychiatrie sociale, comme aux débats philosophico-culturels promeut une vision de la psychiatrie fondée sur l'organogénèse, mais revalorisant la spécificité du psychisme, légitimée par l'intégration de la psychanalyse, sous condition que celle-ci reste sous le primat de la clinique psychiatrique. Largement animée par les psychiatres publics, *l'EP* réunit les différents courants idéologiques et valorise la participation à la Résistance Elle est la revue professionnelle de prestige, confortée par les colloques organisés à Bonneval. Si bien que dans une proximité « coupable » du point de vue de l'Église catholique, en psychiatrie, la fraction progressiste des catholiques et des communistes ne cessent d'interagir les uns avec les autres.

2 / L'hygiène mentale dans la gouvernance mondiale

Apparue aux États-Unis au milieu de XIXème siècle, l'hygiène mentale est d'abord un mouvement d'aide aux individus atteints de troubles mentaux et à la création de lieux d'accueil. Il aboutit à la création, en 1907 de la première Ligue d'hygiène mentale. Le mouvement se diffuse au plan international au cours de la décennie 1920, et tient sa première grande manifestation à Paris en 1922 avec le Congrès d'hygiène mentale auquel participent plus d'une vingtaine de pays. La Ligue française est créée en 1920 à l'initiative d'Édouard Toulouse. Son objectif est de conduire une réflexion sur l'influence de l'environnement sur l'état psychologique des individus. Elle réunit aliénistes, pédagogues, administrateurs, magistrats et philanthropes. Dans l'entre-deux guerres la Ligue en France est le lieu d'un violent affrontement entre les aliénistes et Édouard Toulouse sur la question du service ouvert. À ce titre elle diffuse les idées progressistes : Henri Sellier et Marc Rucard, acteurs du Front populaire en sont membres.

« L'hygiène mentale intéresse les pouvoirs publics, qui voient très vite dans les médecins, les futurs artisans de la transformation et de la gestion des populations dans la société moderne[505] ». Mais cet hygiénisme au départ humaniste, devient ambigu dans les années 30, face à la promulgation des lois raciales et eugénistes du IIIème Reich[506]. « En 1932, la Réunion européenne de prophylaxie des maladies mentales et d'hygiène mentale a pour mots d'ordre la prophylaxie des maladies mentales, la prévention du crime, la défense de la race ». Deux ans plus tard, le n° 9 de la revue de *l'Hygiène mentale* de novembre 1934 est tout entier consacré à la politique sanitaire et raciale du Reich. La molle condamnation des lois eugénistes d'outre Rhin s'accompagne d'une certaine « fascination « scientifique » qu'exprime le docteur Paul Meignant[507] : « Nous n'avons pas besoin d'insister sur ce que cette politique a de choquant pour notre esprit de libéralisme, et de contraire à la morale chrétienne (...) mais il y là une formidable expérience de sélection humaine, dont les résultats, dans quelques dizaines d'années, seront au point de vue scientifique, bien intéressants[508] ».

Cet « hygiénisme » occupe une place centrale dans le programme de la « révolution nationale ». « Refaire une France saine, tel est le mot d'ordre (...) Il n'y a pas de neutralité possible, explique le

505 Faure (O) *Histoire sociale de la médecine,* Paris, Anthropos (historiques),1994, p.174.

506 Loi du 14 juillet1933 concernant la stérilisation des malades mentaux et des handicapés, loi du 15 septembre 1935 dite « de protection du sang » qui exclut de la citoyenneté allemande les juifs, les nègres et les tziganes.

507 Meignant (P.) «La politique sanitaire raciste et la loi allemande de stérilisation», *L'hygiène Mentale,* novembre 1934, p. 227-228. Paul Meignant est le fondateur de la Société de psychologie appliquée de l'Est, spécialiste des enfants anormaux, cité par A.Ohayon, *Psychologie et Psychanalyse* op.cit. p.222.

508 Ohayon (A.) Ibid. p.221-226.

maréchal Pétain, entre le vrai et le faux, entre le bien et le mal, entre la santé et la maladie, entre l'ordre et le désordre[509] ». La biologisation du corps social et la métaphore de la maladie sont à la base des mesures d'autorité, d'encadrement éducatif, et de la place centrale accordée aux médecins généralistes dans la rééducation du peuple. La création de la Fondation Carrel, «fondation française pour l'étude des problèmes humains », organisation royalement financée par le gouvernement de Vichy, s'inscrit dans cette même logique. René Lafforgue s'y s'assure une position en plaçant ses analysants. On y retrouve aussi Jean Delay et Georges Heuyer à l'initiative de l'enquête sur le nombre des enfants anormaux en France[510]. Le projet initial, précise le docteur Préaut chargé par Heuyer de diriger l'enquête « a dû être modifié, tant du fait de la guerre qu'en raison de la mission générale de la Fondation (…) Les enfants qui posent problème ne sont plus seulement les déficients mais aussi les inadaptés sociaux[511] ».

Psychanalyse et hygiène mentale en guerre froide. Le congrès de Londres (août 1948)

Du 11 au 21 aout 1948 se tient à Londres le premier congrès international d'hygiène mentale sous l'égide de l'UNESCO et de la Fédération internationale de la santé, sur le thème de « La citoyenneté mondiale : pas de paix sans santé mentale ». Il rassemble plus de 2300 participants de 57 pays. Y sont présents les grands noms de la psychanalyse : Anna Freud, Ernest Jones, Carl Gustave Jung, et les psychanalystes américains. Margareth Mead, l'anthropologue américaine y intervient « manifestant sa préférence pour le système démocratique américain qui encourage la responsabilité des citoyens, au contraire des régimes totalitaires soviétiques ou nazis[512] ». On y repère particulièrement les interventions de René Laforgue : « l'homme collectif se réalise sous l'égide de la religion, désormais intégrée à la psychologie collective, dont le rôle dans la cohésion sociale est souligné [513] ». La psychanalyse s'avère efficace pour guérir la culpabilité individuelle mais elle a besoin de la religion face à la culpabilité collective engendrée par les horreurs nazies. À Londres, la religion obtient droit de cité dans le débat psychanalytique, comme en témoigne la participation de Jones, le dauphin de Freud, aux discussions[514] ».

Autant dire qu'est regroupé dans cette promotion de l'hygiène mentale tout ce qui fait la détestation des psychiatres communistes : la psychanalyse adaptatrice américaine, les traditions de l'hygiénisme, et un fort relent de tradition pétainiste. A l'initiative des psychiatres communistes, une « résolution des psychiatres rationalistes » circule, difficilement défendue par Serge Lebovici qui condamne l'instrumentalisation de la psychanalyse à des fins socio-politiques, résolution dont il rendra compte dans *Les lettres françaises* du 30 septembre 1948.

L'objectif de faire collaborer psychanalyse et religion catholique trouve un débouché dans la création de la revue *Psyché.* La revue se revendique d'une religion ouverte aux sciences nouvelles et d'éclectisme psychanalytique, et s'adresse au public cultivé.

509 Muel-Dreyfus (F.), *Vichy ou l'éternel féminin,* Paris, Le Seuil, 1996, p.291.

510 Ohayon (A.) *Psychologie et psychanalyse*… op.cit.p.262-263.

511 Ibid. p.264.

512 Ibid. p.337.

513 Demazières (A.) op. cit. p.106.

514 Ibid.p.114.

3/ La création de *Psyché*

Isolés du fait de la guerre et de la mise en sommeil de la SPP, un petit groupe de psychanalystes se réunit autour d'une journaliste convertie au catholicisme et à la psychanalyse, Maryse Choisy, et de René Lafforgue. La liberté retrouvée, ils envisagent la création d'une revue. Laforgue finance, Maryse Choisy organise. La revue se prétend résistante, et a parmi ses collaborateurs quelques résistants authentiques, mais elle accueille surtout un grand nombre de personnages qui se sont montrés favorables à la collaboration, et s'inscrit dans la tradition de l'hygiène mentale. Elle parait dès 1946 unique média de la psychanalyse, officialisée à partir de 1947 comme bulletin de la Ligue française d'hygiène mentale.

Journaliste dans les années 30 dans les publications du Parti radical, Maryse Choisy a connu la notoriété suite à des enquêtes de terrain dans « une maison de rendez-vous », chez « les moines du Mont Athos » et sur « l'amour dans les prisons ». Deux grandes rencontres ont marqué sa trajectoire et l'ont convertie : Freud à Vienne en 1925 et le père Teilhard de Chardin en 1939. Analysée par René Laforgue, c'est avec l'apport financier de celui-ci qu'elle crée *Psyché.* Partisane de l'implantation de la psychanalyse dans les milieux catholiques, Maryse Choisy fonde son autorité sur la pluralité de ses relations : Teilhard de Chardin, les jésuites Fessard, Jury et Beirnaert, les psychanalystes Juliette Boutonnier et Françoise Dolto, les médecins Jean Lhermitte, Henri Ey et Charles-Henri Nodet, et sur la caution de René Laforgue.

Revue internationale des sciences de l'homme et de psychanalyse, Psyché s'annonce comme « un panorama de la science française, le trait d'union entre les diverses branches de la connaissance [en vue] d'explorer l'immense apport de la psychanalyse, en intégrant les derniers travaux de Jung, Baudoin en Suisse, de Laforgue en France, et les recherches des écoles anglaises et américaines (…) [Il s'agit de promouvoir] « les débouchés intéressants dans la pédagogie, la sociologie, dans l'orientation professionnelle (…) de l'appliquer aux collectivités (...) afin qu'en résulte une « science neuve » qui permettra le gouvernement des individus, et de dédramatiser les tensions entre les nations et les couches sociales[515] ». Son comité d'honneur est prestigieux. Il comprend avec Teillhard de Chardin, L.de Broglie prix Nobel de Physique, les professeurs P. Rivet, E. Toulouse, P. Janet, des psychanalystes comme Baudoin, Odier, Hesnard, Parcheminey. Les rédacteurs seront avec les analysants de Laforgue, des anciens de la Fondation Carrel, dont une série de reconvertis résistants de dernière heure (Mauco secrétaire général du Haut-Commissariat à la famille et à la population de Vichy reconverti en FFI. Laforgue accueillant en 1944 des jeunes du STO dans sa propriété du midi) et de véritables résistants comme Le Guillant, Lagache, Leuba, en couverture (ces derniers démissionneront dès 1949). En 1947 détentrice du monopole éditorial sur la psychanalyse, *Psyché* tire à 15 000 exemplaires[516] ».

Psyché n'est pas une revue de vulgarisation de la psychanalyse, mais une revue de « psychanalyse appliquée » à l'interprétation et à la gestion du monde social. Il s'agit de mettre l'expérience psychanalytique au service des pratiques. Férocement anticommuniste, élitiste, inégalitaire avec l'objectif de contrôler « les masses dangereuses », *Psyché* poursuit la tradition hygiéniste, en se référant indifféremment à tous les courants de la psychanalyse, orthodoxes ou dissidents, avec la volonté de les utiliser comme techniques de gestion du social.

515 *Psyché* n°1 -1946.

516 Ibid.

La psychanalyse érigée contre le communisme et pour résoudre les conflits sociaux

En 1949 se tient le premier Congrès international des psychiatres et des psychothérapeutes analytiques et des psychopédagogues catholiques[517] à Notre-Dame-du-Bec (Eure). Maryse Choisy en est l'organisatrice et la secrétaire générale, et cela jusqu'en 1957[518]. « C'est vous mes révérends pères qui nous indiquerez le but lointain. Mais c'est nous, les psychologues qui vous dirons les moyens d'y arriver efficacement[519] » déclare-t-elle en ouvrant le congrès de 1949. Les théologiens jésuites accompagnent le mouvement, tout en préservent avec vigueur le principe de la liberté et de la responsabilité de l'individu.

Dans le numéro 21/22 de juillet-aout 1948 de *Psyché*, le révérend père Fessard[520] dans un article de vingt-huit pages intitulé « Le communisme va-t-il dans le sens de l'histoire ? », engage une violente polémique contre Emmanuel Mounier[521], le directeur de la revue *Esprit,* du fait de la sympathie des catholiques progressistes pour le marxisme. Le jésuite, confesseur de Maryse Choisy, constate d'abord : « la séduction du communisme sur de larges milieux intellectuels sans épargner (sic) les milieux catholiques [au point que] de jeunes chrétiens subissant leur influence, se décident à collaborer activement avec les communistes (…) Le fascisme naîtrait du désespoir et le communisme de l'espérance, et donc, bon gré mal gré, le marxisme irait dans le sens de l'histoire(…) les communistes tout athées qu'ils soient, se dévouant en pratique à la grande cause de la fraternité[522] ». Au directeur de la revue *Esprit* « complice des mensonges marxistes » le révérend père oppose « la liaison dialectique et historique du nazisme et du communisme (…) fondée sur la dialectique hégélienne du Maitre et de l'Esclave, inversée par le petit bourgeois israélite qu'était Marx, mais remise à l'endroit par le prolétaire antisémite que fut Hitler ». Aux « chrétiens communisants » envahis par leur subjectivité, il rappelle que « les jugements doctrinaux de l'église proposent les principes de toute justice et de toute paix sur terre, et par conséquent, tout jugement sur le sens de l'histoire », et l'indéfectible lien entre communisme et athéisme, qui fonde la position ecclésiale[523].

Animée par les promoteurs de l'hygiénisme qui s'est épanoui dans l'idéologie de la « révolution nationale », *Psyché* poursuit la tradition : « La médecine sera au centre de la société de demain. Il lui appartient d'apporter une contribution majeure à la reconstitution des élites[524] », à la défense de la domination des élites, contre les masses dangereuses, contre le rationalisme et le communisme. La psychanalyse, ou du moins un corpus hétéroclite qui y fait référence, vient prendre la place d'un biologique dévalué, et moderniser « le discours médical sur les pathologies sociales[525] » en en maintenant la fonction. À la métaphore sanitaire de la maladie du corps social se substitue la métaphore psychologique de la névrose des chefs d'état et des peuples : « les problèmes les plus importants de déséquilibre mental des individus, des groupes et des nations

---

517 Sous la présidence de B. Logre un psychiatre favorable à la psychanalyse, la direction est œcuménique entre adlériens, freudiens, sociologues, et représentants de la théorie du rêve éveillé. (Ohayon op.cit.p.332.)

518 Elle créera ensuite le Syndicat national des analystes et psychothérapeutes pour défendre la pratique profane de la psychanalyse contre la SPP.

519 *Psyché* n°30-31- 1949

520 Gaston Fessard (1897-1978) prêtre, philosophe et jésuite, rédacteur du premier numéro de *Témoignage chrétien* Antipétainiste il publie contre « Le prince esclave ». En correspondance avec Teilhard de Chardin, il est l' ami de Raymond Aron. Il a publié « *Le dialogue catholique-communiste est-il possible* ? » Grasset.1937.

521 Emmanuel Mounier fondateur de la revue *Esprit* possesseur d'une forte culture doctrinale théologique, formé à la philosophie dans l'université, orthodoxe face à l'église. Son objectif est de porter dans les débats de la cité, la spécificité catholique (d'après H. Serry *l'Intellectuel catholique*, La Découverte, 2004, p.349.)

522 *Psyché* n°21/22 juillet-aout 1948.

523 Ibid.

524 Idem p 297

525 Muel Dreyfus (F) *Vichy et l'éternel féminin* op.cit. p292.

ne sont pas encore résolus. Resocialiser et reconstruire sont les taches pressantes de l'heure, et dans ce problème de relations humaines, toutes les questions de santé mentale jouent un rôle essentiel[526] ». « Le vrai danger qui menace l'humanité de la destruction totale, c'est l'homme, ce n'est pas la bombe atomique[527] ». « Psychologiquement, je crois qu'il y a la guerre parce que chacun n'a pas réalisé sa guerre en lui-même[528]» écrit par exemple Françoise Dolto.

L'inégalité de nature trouve sa justification par l'existence de l'inconscient. Ainsi en est-il de la « psychologie coloniale » des Malgaches : « Ce n'est pas l'Europe qui est coupable de racisme colonial, en tout cas pas ses représentants les plus qualifiés, les grands chefs, les patrons, ni les colons les plus riches. Au contraire ce sont les subalternes, les petits boutiquiers, les colons pauvres et peu instruits[529] » ou encore la personnalité du nègre américain fondée sur la haine de soi et la culpabilité. « La peur du communisme [est conçue] comme peur symbolique de l'irruption du ça[530] », et les réflexes conditionnés de Pavlov comme explication de « la propagande psycho politique » d'Hitler (…) l'efficacité des méthodes de conditionnement créant la psychose[531] ».

Un certain Lucius J. Bora, que M. Choisy présente comme un psychanalyste qui a exercé longtemps comme psychotechnicien dans les grandes usines aux États-Unis, fonction qu'il exerce alors en France, dans un article intitulé « Psychologie industrielle[532] » explique que « Tout le mouvement ouvrier, n'est autre qu'une forme de compensation d'un vaste sentiment d'infériorité [découlant] de l'impression obscure d'être exploité, opprimé et bien entendu dépendant ». Il conseille donc aux employeurs de se préoccuper des aspects psychologiques des désaccords ouvriers, de leurs instabilités, de leurs émotions et conclut : « Le rôle de l'analyste est de liquider les conflits, d'arrondir les angles, de provoquer les dédramatisations nécessaires[533]… » Dans la même veine, Guy Palmade, pour sa part, critique la timidité de la sociologie dans ses applications pratiques, alors que sa matière touche à la politique. Après s'être référé à Politzer il propose une socio-technique pour apporter une solution aux problèmes collectifs dans leur totalité : « C'est dans la lutte des classes qu'apparaît le déséquilibre d'une société, et cette lutte est le résultat de l'inégalité des classes. Nous avons ici le phénomène, et l'individu sa solution. L'objet d'une socio-technique est de diminuer les déséquilibres, modifier les structures de telle sorte que les valeurs distinguées se rapprochent des tendances psycho sociales, d'agir sur les hommes par une socio-technique inversée[534] ».

C'est contre cette psychanalyse enrôlée dans une forme rénovée de l'hygiénisme, qui passe du soutien au régime de Vichy au soutien des démocraties occidentales, que les psychiatres communistes vont se situer. En 1951 lorsque, avec l'accord et les fonds du PC psychiatres et psychologues communistes créent *La Raison*, ils s'inscrivent dans la tradition de Politzer : fonder une psychopathologie scientifique, et dans l'affrontement avec *Psyché,* qui occupe l'espace depuis 1946 dans un pôle de diffusion élargi. (La *Revue Française de Psychanalyse* reparue en 1948 s'adresse aux professionnels, et se centre sur les questions de transmission et de reproduction de la profession).

---

526 Porcher (Y.) secrétaire général de la Ligue d'hygiène mentale *Psyché* n°1 -1946

527 Berge, Mauco, Choisy, Clouzet, Arthus, Davy *Psyché* n°8 -1947

528 Dolto(F)*Psyche* n°13 -1947

529 *Psyché* Manonni (O.) «Le complexe de dépendance et la structure de personnalité.»(essai de psychologie coloniale) n°12- 1947.

530 *Psyché,* Perrotti (N.) «La phobie du communisme.» n°13-1947

531 *Psyché* n°13 Tchakotine ancien assistant de Pavlov, membre de l'académie des Sciences de l'URSS et ancienmembre de la Fondation Carrel entre 1941 et 1943.

532 *Psyche* «Psychologie industrielle», n°42, avril 1950

533 Ohayon (A) *Psychologie et psychanalyse,* op.cit. , p. 329-330.

534 *Psyché* «Fondements généraux d'une socio-technique. » n°21-22 août 1948.

La guerre entre *Psyché* (1946-1959) et *La Raison* (1951-1959)

« Dans les guerres de religions séculières, l'historien ne saurait davantage séparer le mythe et le contre mythe, l'illusion de la contre illusion, un seiziémiste ne saurait séparer la Réforme protestante des réactions catholiques[535] ». La lutte éditoriale entre *Psyché* et *la Raison* permet de saisir les modalités de l'affrontement. L'interdépendance des positions révèle les systèmes de contraintes dans lesquels se situent les prises de positions qui se veulent scientifiques.

La Raison arrive en 1951 dans un espace où *Psyché* s'est construit une position étendue. Leur rivalité se manifeste sous le signe de l'affrontement communisme /anticommunisme, et est portée par la concurrence entre système d'action catholique et système d'action communiste. Elle se joue autour de la capacité à rallier la fraction laïque et républicaine des psychiatres et des psychologues. À la domination américaine et l'hygiène mentale, les psychiatres communistes opposent la science soviétique et l'apport de la neurophysiologie pavlovienne à la psychopathologie. Ils pensent réaliser une synthèse entre une psychologie matérialiste, et la prise en compte de l'articulation entre monde extérieur et psychisme.

L'affrontement débute dans *la Pensée* sous la plume de Victor Lafitte : « Pour *Psyché,* la psychanalyse, essentiellement américaine (...) sous l'œil bienveillant de l'église entreprend de démontrer que pour changer le monde, il faut d'abord changer l'Homme[536] ». Lafitte, en politique expérimenté n'a manqué, ni l'objectif poursuivi, ni les forces qui le soutiennent.

Dès le premier numéro de *La Raison,* un docteur Sanson[537] désigne l'adversaire : « Notre revue s'est fixé pour tâche de dénoncer les divers aspects de la mystification bourgeoise dont *Psyché,* est certainement la forme la plus grossière et la plus répandue. Depuis bientôt quatre années, *Psyché, Revue Internationale des Sciences de l'homme et de Psychanalyse,* a en effet l'ambition d'apporter le secours de ses lumières à notre effort pour mieux comprendre et soulager les hommes (…) Maryse Choisy vient nous dire la main sur le cœur que *Psyché* est apolitique[538], que l'équipe de *Psyché* travaille dans la probité scientifique, et que son premier souci est l'objectivité ! (…*) Psyché* apolitique ! Allons donc ! *Psyché* correspond à la nécessité politique de l'heure (…) une tentative de mystification par des intellectuels, qui veulent masquer les bas intérêts de leur classe derrière une mythologie éhontée ».

La Raison va faire écho au bulletin des étudiants en psychologie d'avril 1949 qui dénonce « une littérature malsaine et pseudo scientifique, qui établit une confusion fâcheuse entre les sciences psychologique et les opérations frauduleuses[539] ». Erreur stratégique. Maryse Choisy « les cite en correctionnelle pour diffamation et réclame un million de dommage et intérêt (…) Serge Lebovici est également poursuivi pour avoir, dans une conférence à la Sorbonne dénoncé « les erreurs » de *Psyché*. L'émotion est vive à la Sorbonne[540] ». Les étudiants bénéficient alors du soutien des grands

---

Hobsbawm (Eric J.) « Histoires et illusions» *Le Débat,* n°89, mars- avril 1996, p.137,

535 cité par B. Pudal «Censures symboliques et contrôles des appropriations durant la guerre froide.» Colloque « Livre, édition, bibliothèque, lectures durant la guerre froide. » organisé par l'IFLA-ENSSIB et Médiadix (ParisX) Juin1998.

536 Laffite (V.) *La Pensée* n°16 janvier -février 1948 p107 cité par Annick Ohayon *Psychologie et Psychanalyse* op.cit. p.339.

537 Ce docteur Sanson, qui n'apparaît nulle part ailleurs, pourrait bien être un pseudonyme de Le Guillant, au regard du style du texte, et de son rôle de directeur de la revue.

538 *Psyché* n°60, 1951 M.Choisy «Je me suis demandé ce qui nous valait des attaques aussi entêtées des communistes. Nous n'avons jamais fait de politique. Notre souci est d'ordre purement scientifique.»

539 Ohayon (A.) *Psychologie et psychanalyse* , op.cit. p.323-331

540 Ibid. p.331.

noms progressistes de l'Université : Wallon, Merleau-Ponty, Fraisse, Le Guillant, Piéron, Zazzo, Lagache, Pradine, Piaget, pas un seul n'a manqué…[541] M. Choisy contrainte à se désister, la légitimité scientifique de *Psyché* sombre et *La Raison* peut présenter son premier numéro dans la lignée de la psychologie de Politzer, et légitimer son sérieux scientifique. L'affrontement a mobilisé la tradition résistante et modernisatrice de l'Université, de la psychologie et de la psychiatrie contre la lignée conservatrice et collaboratrice de l'hygiène mentale. Il a réuni largement autour de la condamnation des usages socio-politiques de la psychanalyse.

La disqualification de Maryse Choisy par l'Université, fut-ce à l'initiative des communistes, n'est cependant pas suffisante pour expliquer la spirale du déclin dans lequel, elle et sa revue s'engagent. C'est sous l'effet de l'offensive pontificale déclenchée la même année, et de la distance prise par les théologiens et les médecins qui lui fait suite, que « *Psyché* se retrouve au pilori[542] ».

Maryse Choisy a franchi la ligne de partage et touché à l'autorité des clercs. Dans un article intitulé « Psychanalyse et catholicisme[543] » elle fait de la responsabilité le point de rencontre entre psychanalyse et morale. « La morale authentique n'existe pour elle [la psychanalyse] que lorsque l'homme est tout à fait libre ; tant qu'il est névrosé, il n'est pas responsable. En cela la psychanalyse n'est-elle pas d'accord avec la théologie qui nous enseigne que pour pécher il faut être pleinement conscient ? » Maryse Choisy touche à la notion de péché et de responsabilité morale. Elle franchit les limites de l'acceptable pour les clercs. Gémelli[544] réagit immédiatement « en soutenant que psychanalyse et catholicisme sont incompatibles, en raison de la négation par Freud de la responsabilité morale (…) Il condamne le complexe d'Œdipe qui est à la racine de la négation de la responsabilité, et interdit aux catholiques de se soumettre à l'analyse (…) Les résistance représentent des barrières édifiées par l'intelligence et la volonté, que l'investigation analytique ne peut franchir[545] ». Il mobilise les revues catholiques traditionnalistes qui touchent un large public. La radicalisation de la position vaticane provoque une scission dans l'organisation de M. Choisy. Carmes, jésuites et médecins fondent une association concurrente : l'Association française des psychothérapeutes catholiques qui revendique le sérieux de la technique et de la professionnalisation médicale, contre l'amateurisme de M. Choisy. Gémelli reconnait l'analyse comme procédé thérapeutique et l'organo-dynamisme cher à Henri Ey[546]. La contestation catholique rentre dans le rang[547]. Laïque parmi les clercs, et militante de l'analyse profane parmi les médecins, Maryse Choisy se voit déqualifiée par ses anciens alliés.

4/ 1949 : « les » condamnations de la psychanalyse

Sous l'effet des tensions internationales et de la politique des blocs qui s'affirme en 1949, chaque camp doit affirmer sa fermeté. Le pape comme le Parti Communiste condamnent la psychanalyse pour des motifs exactement opposés. Les positions discursives ont un effet de frontière.

Convoqué dans l'entre-deux-guerres pour intégrer les effets de la découverte de l'inconscient sur la morale chrétienne, et pour gérer l'intégration de cette science humaine tout en maintenant l'autorité dogmatique, Augusto Gémelli, « le psychologue de confiance » du pape a cherché des

541 Ibid.

542 Ibid. p.330.

543 *Psyché* n°30, 1949, p.90.

544 Le psychologue de confiance du pape.

545 Demazières (A) op.cit. p.140.

546 *Psyché* n°52.1951.

547 Les carmes et les jésuites font allégeance et proposent à Gémelli la présidence d'honneur du troisième Congrès catholique international de psychothérapie et de psychologie clinique de 1951.

compromis doctrinaux. Cette période de négociation cède lorsque le fascisme italien prend le pouvoir. « Au nom d'une politique d'accommodement avec le régime fasciste, le recteur de l'Académie de Milan, après l'adoption des lois raciales en 1938 (…) prend des distances avec la psychanalyse et valorise une psychothérapie inféodée aux totalitarismes fascistes et nazis. Après la chute du régime fasciste, Augusto Gémelli passe « d'un philofascisme aux accents antijudaïques, à un anticommuniste virulent[548]». Pour le Vatican, la psychanalyse conjugue deux tares majeures : le matérialisme de Freud et la place de la sexualité dans sa théorie, son immoralité[549] », d'autant plus que les psychanalystes italiens, persécutés par le fascisme, prennent à la Libération, le parti de la gauche italienne, alliée aux communistes.

En 1949 Gémelli interdit la pratique analytique aux catholiques « Un studieux catholique (sic) ne peut participer au mouvement psychoanalyste, soit parce que la psycho-analyse est dépourvue de tout caractère scientifique, soit parce que la psycho-analyse est un mouvement qui a un contenu matérialiste, positiviste et antireligieux[550] ». Cette condamnation intervient alors que le Saint–Siège condamne l'expérience des prêtres ouvriers menés par les jésuites, par un décret de 1949. « Pour comprendre l'attitude ambigüe, mais néanmoins hostile, que l' Église adopte à l'égard de la situation française de la psychanalyse il faut la rapporter au contexte de croisade anticommuniste, menée par Rome face à l'expérience des prêtres-ouvriers. Pour le Pape comme pour le Saint-Office, le freudisme est une maladie aussi dangereuse que le marxisme[551] ». Plus tard, en 1952, le pape Pie XII reprend la position de Gémelli. « Le Pape fait de la conscience le lieu de la rencontre avec Dieu, un sanctuaire "inviolable" auquel seul le prêtre, peut accéder (…) La Liberté véritable doit être ordonnée à Dieu (…) Le pape s'en prend aux théologies morales qui valorisent la subjectivité de « la situation », aux dépens de l'objectivité de la loi morale (…) Il condamne l'exaltation de l'instinct. Sont mis à l'index les travaux de Hesnard et de Marc Oraison[552]. « Face aux maux de l'homme, le pape ne connait que deux figures : le prêtre et le médecin. Quant à Freud comme Marx, c'est toujours le diable ! [553] ». À partir de 1952 *Psyché* parait irrégulièrement du fait de difficultés financières. Elle disparait discrètement en 1959.

Après avoir disqualifié *Psyché* et ses auteurs au plan scientifique, les communistes de *La Raison* gagnent en reconnaissance pour combattre ce qu'ils appellent « les techniques politiques » de manipulation : l'illusion de la libération par la psychologie individuelle à la place de la libération sociale, la naturalisation des pulsions freudiennes, l'application de la nosographie psychiatrique aux enfants, la sociométrie comme technique de repérage des militants, et les tests pour améliorer la productivité dans le monde de l'entreprise. L'affrontement entre *Psyché* et *La Raison* mobilise l'opposition traditionnelle entre médecine libérale, conservatrice, catholique, dans la lignée de Vichy ralliée à la psychanalyse, et médecine des spécialistes et des psychologues modernes, résistants, laïques et sociaux. Les prises de position de *La Raison* contre les usages politiques et sociaux des techniques psychologiques sont à mettre en miroir avec le prosélytisme de *Psyché* dans ce domaine, et trouvent un certain écho dans le courant progressiste.

---

548 Ibid.p.128.

549 Ibid.

550 Copie de la lettre d'Augusto Gémelli à Bruno de Jésus marie du 9 février 1949 (cité par A. Demazières op.cit. p.130.

551 Roudinesco *La guerre de cent ans* op.cit. p.208.

552 L'abbé Marc Oraison médecin de formation, théologien par vocation. Auteur d'une thèse de théologie consacrée à *Vie chrétienne et problèmes de sexualité* , celle-ci est mise à l'index en 1953 , ainsi que « *L'univers morbide de la faute* de A. Hesnard dont il s'est inspiré.. (Desmazière op.cit. p.148.)

553 Ohayon (A.) op.cit. p.334.

Enjeux internes

Dans le contexte de cette guerre qui se mène avec des armes idéologiques, et alors que la psychanalyse semble engagée dans un camp, la première tâche de Victor Leduc, le responsable de la section idéologique est d'organiser la riposte contre cette « fausse science, idéaliste et réactionnaire » qui entend se substituer à la lutte des classes. En avril 1947 lorsque Kanapa décide une republication de Politzer orientée contre la psychanalyse, la réunion des partis communistes à Slarska-Poreba n'a pas encore eu lieu. Après la mise en demeure du PCF de s'aligner sur la politique soviétique, de lutte contre l'impérialisme américain, et de recentrage sur la lutte de classe, la position se durcit et la valorisation du pavlovisme devient centrale.

1/ La construction d'une « position marxiste » en psychiatrie

Dans la foulée du Congrès d'hygiène mentale de Londres, les communistes ont mis en place un Cercle d'études pour une psychiatrie rationaliste [554] en septembre 1948, et publient dans la revue *Action* une série de contributions diversifiées en relation avec leurs débats. Follin lance le débat sur le thème « La psychanalyse science ou mystification ? » Bonnafé et Dalsace[555] y opposent un « Freud, dont les sentiments n'étaient pas soumission à l'ordre établi », et invitent à ne pas l'assimiler aux psychanalystes conservateurs. Ils insistent sur la dimension scientifique du freudisme. En octobre et en novembre interviennent Hesnard et le professeur Lhermitte. Lafitte s'en prend au freudo-marxisme, irrationaliste et obscurantiste, mais il reconnait l'inconscient et la théorie de la sexualité. *La Pensée* se fait aussi l'écho de la pluralité des positions. Entre Laffite[556] qui polémique violement avec Maryse Choisy et ses journées de Royaumont, contre la « psychocratie » tout en considérant qu'il s'agit d'une caricature de la doctrine freudienne, et Lebovici, qui présente la psychanalyse comme une méthode thérapeutique à ne pas confondre avec les utilisations qui en sont faites, les psychiatres communistes divergent, mais ils dialoguent.

Le 12 décembre 1948, au cours d'une journée que J. Verdès-Leroux qualifie de « Journée de combat », Kanapa intervient brutalement dans la réunion des psychiatres et met fin aux controverses. La condamnation sans appel de la psychanalyse laisse « Bonnafé, Le Guillant et Dalsace catastrophés par la brutalité du discours, alors que la jeune génération semble sensible à l'idée d'un combat pur et dur, séparant le plomb de l'or[557] ». Les plus dotés en capital politique résistent aux simplifications liées à la guerre froide, en maintenant la complexité du rapport à la psychanalyse qui ressort des travaux de Politzer, tandis que les nouveaux entrants sont plus soumis aux injonctions politiques.

« La psychanalyse, une idéologie réactionnaire » (juin 1949)

Le texte qui va cristalliser le débat, et le plus célèbre[558], est communément appelé « l'autocritique » du nom de la rubrique de *la Nouvelle Critique,* dans lequel il est inscrit. Il a fonction d'injonction à

554 Verdès-Leroux (J .) Au service du parti. Le parti communiste, les intellectuels et la culture, Fayard, 1983.

555 Jean Dalsace grand gynécologue parisien, spécialiste de la stérilité, de réputation internationale, militant pour la contraception et la légalisation de l'avortement, participa à l'expérience de l'accouchement sans douleur. Analysé par Laforgue, il était féru de psychanalyse. Il fut toujours l'ami des psychiatres communistes, qui se réunissaient souvent dans son appartement.

556 *La Pensée* n°16 janvier-février 1948 « Quand la psychanalyse nous vient d'Amérique »V. Lafitte cité par A. Ohayon *Psychologie et psychanalyse en France,* La Découvert/poche, 2006.p.338.

557 Verdés-Leroux (J.) op.cit. p.256.

558 *La Nouvelle Critique «* La psychanalyse une idéologie réactionnaire *»n°7,1949*

choisir son camp. La critique des productions venues d'Outre-Atlantique : la sociométrie, la dynamique de groupe, les tests d'intelligence et la psychanalyse sont dénoncés comme des moyens de manipulation utilisés par le capitalisme, contre les luttes sociales et les militants.

« L'autocritique des psychiatres » s'inscrit dans une série. Une lettre à un intellectuel communiste de Francis Cohen sur l'affaire Lyssenko, considère qu'une science doit être « un élément agissant ». La génétique de Mendel est renvoyée aux poubelles de l'histoire : « Une génétique qui n'existe pas, puisque après l'avoir « comprise » on est impuissant à utiliser les lois découvertes pour transformer la nature ». Il est suivi d'une « autocritique » de la sociologie par Henri Lefebvre qui tend à « éclaircir » la différence entre « une sociologie centrée sur les mœurs et les institutions séparée de l'histoire et des faits sociaux » et « une sociologie scientifique érigée par Marx, lorsqu'il a établi la notion de formation économique et sociale. » S'y ajoute le mea culpa de Garaudy qui s'est laissé aller « à des tics sorbonicoles » dans sa dernière production, et a fait l'erreur de « ne pas se placer sur les positions de la classe ouvrière ».

L'autocritique est signée de L. Bonnafe, S. Follin, Jean et Evelyne Kestenberg, S. lebovici, L. Le Guillant, E. Monnerot et S. Shentoub tous psychiatres communistes sauf Evelyne Kestemberg qui n'est pas médecin, mais qui est psychanalyste.

Il est aujourd'hui communément admis, tant par É. Roudinesco que par F. Matonti et A. Ohayon que le texte publié « témoigne de la dure bataille livrée par la majorité des signataires pour réfuter non pas le freudisme et la psychanalyse, mais son utilisation pernicieuse, face à l'injonction d'une condamnation globale[559] », et comment les différentes parties du texte dans leur association parfois paradoxale, traduisent ces tensions.

La présentation de l'objet dont il est question, la psychanalyse, s'accompagne d'une pétition de principe, qui distingue la théorie freudienne de ses utilisations idéologiques et politiques. « La psychanalyse, considérée dans son ensemble, en 1949, apparait d'abord comme une idéologie que l'on cherche à faire pénétrer dans les plus larges couche sociales par l'utilisation de moyens de propagande les plus divers (…) La technique analytique fait l'objet de tentatives d'utilisation par la classe oppressive, à son profit, dans les conflits sociaux (…) Des psychanalystes authentiques tendent à présenter comme morbides les conduites humaines qui visent à transformer l'ordre social (…) Ces tendances ont soulevé dans les milieux psychiatriques une opposition assez générale, au nom d'une attitude scientifique qui n'accepte pas de se détourner de sa mission, et de laisser pervertir son caractère (…) Cette exploitation systématique de la psychanalyse, ses interventions sur le terrain de la lutte de classe, l'importance des appuis économiques dont elle bénéficie, ont posé ouvertement le problème sur le terrain politique[560] ».

L'apport scientifique de Freud est affirmé, et contre l'apolitisme traditionnel de l'univers médical, est rappelé que toutes les sciences sont objets de lectures idéologiques : « Il ne saurait être question de tenter ici un bilan des acquisitions positives dont Freud et ses successeurs ont fait bénéficier nos techniques, et la connaissance de l'homme. Chacun de nous a pu montrer la valeur pratique qu'il attache à ces acquisitions (…) L'objet de ce qui suit, réside moins dans la discussion d'un apport positif ou négatif de la psychanalyse que dans la critique de son mouvement idéologique » Sont alors évoqués, le congrès de Londres et la diffusion de la psychanalyse par le biais du conservatisme médical, en particulier le contenu adaptatif de la version américaine. On peut raisonnablement penser que ce préambule fait l'unanimité dans le groupe des signataires.

Le paragraphe suivant affirme « que l'ensemble de la théorie est contaminée par un principe mystificateur » et qu'il n'est plus possible de dissocier psychanalyse et usages politiques qui en

559 Roudinesco (E) *La bataille de cent ans* op.cit., Tome 2.p198.

560 *La Nouvelle Critique* n° 7 Juin 1949 « La psychanalyse idéologie réactionnaire »

sont faits. Sa naissance dans la bourgeoisie viennoise liée à la crise morale de la famille bourgeoise, son développement sous domination anglo-saxonne, les accommodements trouvés avec l'idéologie religieuse, l'utilisation de la thématique de l'agressivité dans les luttes sociales, en font une technique de domination et d'adaptation de l'individu à l'ordre social. De ce fait, sa prétention à être une théorie révolutionnaire et à porter un avenir de libération de l'homme est défendue par les sociaux-démocrates et le parti travailliste, alors que : « Nous sommes en présence de deux conceptions de la libération de l'homme : le marxisme et la psychanalyse[561] ». Le « caractère de classe de la technique elle-même » est confirmé par le recrutement des psychanalystes, son caractère élitiste face à la misère dans laquelle sont maintenus « les malades mentaux d'origine prolétarienne », et par « l'apaisement sur le plan personnel,[qu'elle procure au médecin, en lui fournissant]une conception du monde, une théorie générale des faits pathologiques, des conditions particulièrement satisfaisantes d'exercice de sa profession. » Lebovici et Kestenberg qui pratiquent partiellement en libéral, ne peuvent pas ne pas entendre la critique qui affleure sous la défense « des malades prolétariens ».

Si jusque-là, l'accord peut se faire au sein du groupe, dans la deuxième partie du texte, le discours s'infléchit vers une condamnation de la doctrine, même si à plusieurs reprises une phrase rappelle l'intérêt de l'apport de Freud. On peut quasiment reconnaitre, en lien avec d'autres prises de position, ce qu'on pourrait appeler « la plume » de Bonnafé, celle de Le Guillant ou celle de Lafitte.

La doctrine est déclarée « mystifiante » (les titres sont ajoutés par Kanapa) quand elle se réfère au biologisme énergétiste et aux mythes. « On sait aujourd'hui par les travaux de Malinovski sur les sociétés mélanésiennes que le complexe d'Œdipe n'est pas universel, et qu'il s'exprime dans un certain état de la société (…) Si l'on examine les circonstances génératrices de conflits inconscients vécus par l'individu, et en particulier par l'enfant, circonstances que la psychanalyse ramène à des conflits instinctuels, on voit qu'elles résultent toutes, directement ou indirectement, des mythes régnant dans la société. » En ce sens, les tabous qui frappent la vie sexuelle sont d'inspiration religieuse, donc mythique et correspondent à « une conscience mystifiée chargée d'engendrer la culpabilité. » La référence à la « conscience mystifiée » signe le discours de Bonnafé, qui réussit à réunir dans un même paragraphe, une référence positive à Freud, une place pour le langage et les mythes qui emprunte à Lacan, et le marxisme qui relie au social : « L'apport le plus valable de Freud consiste dans la découverte, derrière certaines manifestations psycho-pathiques, à la fois comme cause et comme contenu, de situations fictives profondément ressenties par l'individu. Mais précisément, ces situations ont une caractéristique commune : elles répondent à la définition classique du mythe (…) Or la critique marxiste a démontré l'origine et la signification des mythes, le rôle qu'ils jouent dans la société. Ils expriment et masquent à la fois, la souffrance des hommes. (…) Les mythes et les symptômes parlent le même langage.» Freud est encore une fois accusé d'être passé à côté de Marx : « Faute d'une perspective marxiste, la psychanalyse méconnait les faits essentiels que constituent les facteurs médiats à travers lesquels la réalité sociale atteint l'individu (…) La technique analytique, peut conduire le malade, à mi-chemin, au point où il prendra conscience du mythe qui l'accablait, mais non de ses sources profondes. Elle ne lui offre qu'une libération factice dans un monde imaginaire[562] ».

Une part importante concerne la question de la relation entre individu et société. « Toute doctrine tendant à expliquer les rapports de l'individu et de la société, sur la base d'une conception de la « nature » de l'individu isolé, fausse d'emblée le sens du problème. C'est ainsi que la psychanalyse a été amenée à bâtir une théorie générale des comportements et des hommes, et une histoire des

561 Ibid.

562 Ibid.

civilisations. Selon l'expression de Politzer, elle cherche à expliquer l'histoire par la psychologie, et non la psychologie par l'histoire ».

On y retrouve les thèmes chers à Le Guillant : La psychanalyse concentre l'attention sur les problèmes individuels par lesquels les structures agissent, d'où « sa négligence » ou son « désintérêt » pour l'action collective. L'importance accordée aux relations familiales infantiles dans la formation de la personnalité fige l'évolution, en éliminant l'histoire sociale et les possibles offerts par le présent. Le texte fait référence aux travaux de Wallon concernant le développement de l'enfant, et les relations dialectiques entre maturation biologique et aptitudes psychologiques. Enfin, le caractère « ésotérique »[563] de la doctrine freudienne est illustré par le mode de transmission du savoir, l'analyse didactique, et son refus d'accepter une controverse avec « les non-initiés ». On peut aussi attribuer à Victor Lafitte, sans trop de risque d'erreur, la dénonciation de la position philosophique de Freud et sa conséquence politique : « En fait, on trouve un individu solitaire. Dans la pratique, cet individualisme revient à la négation de toute possibilité de transformation de l'ordre social. L'individu est livré pieds et poings liés à l'ordre établi ». On peut aussi lui accorder les formules qui rigidifient les clivages : « les bavardages sur la synthèse du marxisme et de la psychanalyse (…) Il parait paradoxal que certains aient cru voir dans la psychanalyse une conception dialectique qui pourrait confirmer le socialisme. L'opposition métaphysique des instincts de mort et des instincts de vie n'a rien d'une contradiction dialectique », et « en 1949 elle ne se borne plus à des interprétations, mais intervient directement dans la lutte de classe. Cette intervention politique est impliquée dans la doctrine, qui constitue une forme particulière de l'idéologie bourgeoise ».

La conclusion se veut cependant rassembleuse, appelant à développer la recherche vers « une véritable étude psycho-sociale de l'étiologie des névroses, et dans une certaine mesure des psychoses » et sur « l'analyse des facteurs réels (conditions matérielles et mythe) rencontrées dans l'inadaptation infantile ou les dissociations familiales [564] ». Un appel est fait pour une médecine gratuite qui modifierait la relation entre patient et médecin, et une amélioration des conditions d'accueil des malades mentaux.

La dernière partie du texte est inacceptable pour les communistes engagés dans la pratique analytique. « Au cœur de la technique psychanalytique se retrouvent les erreurs et les dangers énoncés dans la théorie (…) l'organisation d'un système de référence mystifié (…) La didactique et la cure seront dominées par l'interprétation donnée par l'analyste à l'analysé » et donc tributaire des prises de position de l'analyste. « Le risque est particulièrement grave dans les conditions concrètes dans lesquelles se déroulent l'analyse. » Il reste, malgré tout, au bénéfice de Freud « le fait d'avoir découvert l'une des conditions de toute psychothérapie, ce qui ne justifie pas pour autant son système théorique » et « d'avoir imposé la sexualité comme sujet d'étude. »

Sur les conditions de production du texte, notre enquête, contredit ou revisite le récit admis, en ce qui concerne deux points : l'existence contestée d'un premier texte « bien plus dogmatique encore » que celui qui est paru, témoignant donc de la résistance du groupe des psychiatres, récit soutenu par Bonnafé, et les conditions de signature des plus engagés dans la pratique analytique, Lebovici et les Kestenberg.

Bonnafé assure que « L. dirigeait la discussion, que le texte proposé par la direction était beaucoup plus dogmatique[565], et que le travail avec les ciseaux et la colle s'est fait de façon

563 L'intertitre, là encore donné par la revue « une technique ésotérique »

564 Ibid.

565 Roudinesco Ibid. p.196. Ses notes indiquent l'existence d'entretiens réalisés avec V.Leduc, S.Lebovici et L. Bonnafé.

authentique et collective[566] » alors que Leduc déclare « On m'en a attribué la paternité, mais je n'en ai rédigé, ni corrigé une ligne. Il est vrai, que c'est par ma médiation que s'est exercée la pression idéologique[567] ». Il interprète le récit des psychiatres comme une traduction du malaise qu'ils ont ressenti après avoir donné leur signature. En fait, le « L » proposant le « texte de la direction » qui va être âprement discuté a été proposé selon toute vraisemblance par Victor Lafitte, le secrétaire de la commission des médecins, et non par Victor Leduc. Lafitte qui s'était exprimé peu de temps auparavant dans *La Pensée* représente l'autorité politique au sein de la commission des médecins. Formé aux secrets de l'organisation et dénué du capital de position de ses confrères, il reste dans l'ombre et ne signe pas. Il disparaît du souvenir des protagonistes, échappant ainsi aux investigations savantes.

Le témoignage de Catherine Hardenberg-Kestemberg et celui de Mariane Rabain-Lebovici[568] précisent la violence exercée par la direction du PCF et remettent en cause l'image d'une signature collective après accord sur le texte modifié. Il s'agit certes, de souvenirs très anciens et d'un récit porté par des adultes, qui à l'époque n'étaient que de jeunes enfants, donc possiblement réinterprété dans un désir de réhabilitation de leurs parents. Cependant le contenu émotionnel des souvenirs propres à marquer leur enfance, couplé à la reconnaissance ultérieure par Kanapa de ses pratiques dirigeantes, tend à les rendre plausibles. « Pendant dix ans, ou au moins pendant 5 ou 6 ans, j'ai réécrit tous les articles que les camarades donnaient à la revue. Non pas pour des raisons de style, mais pour des raisons de fond, pour des raisons que je croyais justes. Je corrigeais ce qu'ils écrivaient d'une part, et d'autre part sans leur demander leur avis, troisièmement en essayant le plus souvent de les mettre devant le fait accompli pour être sûr qu'ils ne protesteraient pas. Quatrièmement, ils ne protestaient généralement pas (…) Le stalinisme c'est la substitution du commandement à la conviction, c'est le remplacement de l'adhésion des masses par le commandement des masses[569] » reconnaitra-t-il.

Lebovici lui-même a donné sa version dans un portrait de lui, réalisé avec son concours, et avec le témoignage de ses proches collaborateurs en 2003. « Dans un premier temps, nous avons tous refusé de signer, déclare-t-il. Nous avons réfuté l'argument selon lequel la psychanalyse était une discipline bourgeoise, en essayant de démontrer qu'elle était au contraire un moyen de libérer les gens. Puis les insultes les plus criantes contre la psychanalyse ont été retirées du texte à notre demande. On nous a alors demandé de signer ce texte modifié. Nouveau refus. La direction a alors convoqué un héros de la Résistance en la personne de Laurent Casanova. Nous étions tellement embrigadés qu'un dimanche matin, après une nuit de discussion, nous avons fini par signer[570] ». Aux dires de Marianne sa fille, le texte publié ne prenait pas en compte les modifications exigées : « Ce que je peux vous dire, c'est que pour la première fois, j'ai vu mon père malade avec cette histoire. C'était un homme hyperactif, qui dormait peu, qui travaillait tout le temps, il adorait cela, il supportait mal les vacances. Là, il s'est alité, je me souviens il était tout jaune… c'était : ne fais pas de bruit, ton père est malade… Je n'ai compris qu'après coup. C'est la seule fois de ma vie où j'ai vu mon père malade. Ça l'a dévasté cette histoire ! Ce sont des histoires dont on a reparlé. C'est Casanova qui les a convaincus… Il y a eu un premier texte. Ils ont discuté toute la nuit. Ils ont fait des modifications qui étaient plus acceptables, et le texte est paru sans les modifications. Lui il a signé, mais finalement on les a trompé. Il était malade de rage... »

---

566 Verdès-Leroux (J.) op.cit. p.260.

567 Leduc (V) op.cit. 129.

568 Entretiens avec C. Hardenberg-Kestemberg du 21.1.2016 et M.Rabain-Lebovici du 29.1.2015.

569 Séminaire de rédaction de la *Nouvelle Critique*, Petit Quevilly, 7 décembre 1968 (Archives de F.Cohen) citées par G.Streiff. *Jean Kanapa, une singulière histoire du PCF*, L'Harmattan, 2005.

570 Serge Lebovici par lui-même et ceux qui l'ont connu, Paris, Bayard, 2003 p.20.

Quant à Catherine Kestemberg elle rapporte « Ce qu'ils m'ont dit, c'est qu'on avait signé pour eux, qu'ils ont découvert leurs noms dans la revue. On les a mis devant le fait accompli. Pour protester, ils sont allés voir le directeur de la revue qui a dit à mon père : « Mais alors, camarade, tu veux porter plainte contre le parti ?.... » C'est comme cela que ça s'est passé ! La scène qu'ils ont racontée dans le bureau du directeur de la *Nouvelle Critique*, je vous assure, c'était du vécu… » L'incertitude reste quant aux conditions d'obtention des signatures des acteurs au cours d'un processus, qui se révèle encore plus conflictuel que l'histoire récente ne l'avait montré. Il reste plausible que les deux premières séances de négociation, auxquelles tous participent, sont clôturées par le refus de signer. L'intervention de Casanova auprès de Lebovici, perçu comme celui qui possède la position professionnelle la plus reconnue[571] arrache sa signature (Bonnafé pourtant prolixe sur cet épisode, n'évoque jamais l'intervention directe de Casanova) contre l'acceptation des modifications proposées. Le texte – mais quel texte exactement ? – est probablement revu par Bonnafé, (et peut-être par Lafitte) qui tente de fabriquer un compromis acceptable, puis transmis à la *Nouvelle Critique,* avec la signature des participants aux réunions, sans que la mouture définitive ne soit soumise à leur approbation. Kanapa le place dans la série des « Autocritiques » et lui adjoint les intertitres. Il recevra le 14 juin 1949 une lettre de Maurice Thorez au sujet de ce numéro 7 qui le félicite : « J'ai lu le dernier numéro de la revue. Je le trouve très bon. Tout à fait dans l'esprit de notre entretien, solide, actuel, bien orienté. L'édito est excellent. Les articles de tes collaborateurs sont d'un niveau élevé et plaisant à la fois. Dès ce matin le secrétariat s'est préoccupé de sa publicité[572] ».

La signature collective des psychiatres recouvre certes, une négociation entre direction politique et professionnels intellectuels, mais elle témoigne aussi d'une négociation entre les psychiatres eux-mêmes, dont le rapport à la psychanalyse est diversifié. L'intensité des tensions vécue est rapportée, par Élisabeth Roudinesco à l'existence ou non, de l'expérience singulière du divan qui différencie Lebovici et Kestenberg, de Le Guillant ou de Bonnafé. C'est un élément explicatif, mais il est en partie contredit par le témoignage de Dominique Diatkine, la fille de Follin qui me révèle que ce « pourfendeur convaincu de la psychanalyse » était allongé sur le divan dans les semaines qui précèdent la prise de position. Une mise en rapport des positions avec les capitaux spécifiques des uns et des autres, et avec leur position dans les institutions parait plus éclairante.

Louis Le Guillant n'est pas « contre » la doctrine freudienne, mais il reste réticent à ce qu'il considère comme irrationalité, non démontré scientifiquement et au caractère un peu mystique de la foi du patient en son analyste. Il oppose à l'indifférence de l'analyste, la disponibilité de l'écoute clinique, et l'empathie dans la relation du médecin et de son patient. Il est surtout farouchement opposé au déterminisme dans le destin des enfants. Il conteste autant le diktat du destin biologique que celui des déterminations par les complexes infantiles : « sans doute la médecine mentale, longtemps dominée par des conceptions relatives à l'hérédité, la dégénérescence, les constitutions, s'est-elle, durant ces dernières décennies ouvertes, ou a paru s'ouvrir au monde extérieur, notamment sous l'influence du mouvement psychanalytique. Celui-ci a heureusement renouvelé la psychiatrie. Mais il a valorisé à un tel point le rôle des relations de l'enfant à ses parents, qu'elle en est venue à reconstituer une sorte de prédisposition. Les cinq premières années de l'existence, écrivait Freud dans *Moïse et le monothéïsme* exercent sur notre existence une influence décisive, à laquelle rien ne saurait s'opposer ». Le rôle des conditions concrètes vécues ultérieurement par l'individu se trouve minimisé et même souvent nié[573] ». Le rejet de la psychanalyse par l'autorité politique rencontre au moins en partie, les convictions du rédacteur en chef de *La Raison.* Sa brillante carrière médicale, sa position professionnelle de médecin-chef

571 Assistant du professeur Heuyer à l'Hôpital des Enfants Malades, Membre de la SPP

572 Courrier de M. Thorez à Jean Kanapa du 14 juin 1949 cité par Gérard Streiff *Jean kanapa Une singulière histoire du PCF (1921-1978)* L'Harmattan, 2005, p. 165.

573 Le Guillant (L) Archives -Travaux manuscrits et conférences (1936-1966), CAMT, 8C9 (non daté)

d'élite, d'expert auprès de l'État et de promoteur institutionnel tend à privilégier le capital clinique et le capital de position, contre le capital hétérodoxe de l'accès à l'inconscient. La recherche d'une scientificité « matérialiste » sous l'égide de Politzer à la position récente conférée le parti, et est influencée par son habitus médical, d'où son accord global avec un texte, à la rédaction duquel il a participé.

L'approche de la psychanalyse de Lucien Bonnafé passe autant par la mouvance surréaliste que par la pratique psychiatrique. Il est favorable à ce qu'il dénomme « la leçon freudienne ». Sur le contenu du texte, il négocie, mais il connaît trop l'organisation pour s'y affronter. Il tente de limiter les dégâts, qu'il prévoit : « Moi je souffrais en me mettant dans la peau de gens qui ne vivaient pas cela comme moi (…) Comme une sorte de résistance d'efficacité médiocre, d'une certaine efficacité quand même, parce que le texte n'est pas si mauvais que cela… L'impression d'avoir limité les dégâts ». dira-t-il à F. Matonti[574]. Le capital politique de Bonnafé fondé sur une longue expérience traversée de changements stratégiques, le conduit à choisir la négociation.

Sven Follin, formé par la culture protestante avant d'être communiste, reconnaît à la direction politique le rôle de directeur de conscience. Il interrompt du jour au lendemain l'analyse qu'il venait d'engager[575], et devient un des critiques les plus virulents de celle-ci, porte-parole de l'organisation, au sein de laquelle il tient la position la plus élevée. Lorsqu'il s'en explique en 1973, il justifie sa prise de position : « Je rappelle que j'ai, durant de nombreuses années, représenté les psychiatres à la commission nationale des médecins qui dépendait directement de la section idéologique du Comité Central. Il m'était donc impossible de rester indifférent aux incidences des événements politiques ou sociaux sur la pensée et la pratique psychiatrique, pas plus qu'aux utilisations politiques d'un savoir ou d'une idéologie prétendus tels (…) Il faut donc retenir que ce manifeste des psychiatres communistes était essentiellement un acte politique, s'appuyant sur des principes marxistes tels que Politzer les avait formulés sur le même sujet en 1929[576]». Son capital de position – position non inscrite dans la hiérarchie organisationnelle, mais bénéficiant d'une reconnaissance symbolique – de représentant des psychiatres auprès de la direction idéologique, en fait le seul psychiatre qui s'exprime dans la *Nouvelle Critique*[577], et un converti de la condamnation.

Émile Monnerot est le fils du fondateur du Parti communiste martiniquais. Il adhère au PC durant ses études de médecine, et connait bien Bonnafé, avec qui, il a fait une partie de son internat. En mai 1942 « coude à coude avec Cyril Koupernik, Hervé Genin, Claude Monod, Eugène Minkovsky, Monnerot et une vingtaine d'étudiants en médecine, interdisent manu-militari, et à deux reprises, puis définitivement, la séance inaugurale de la chaire d'eugénisme[578] ».

Émile Monnerot est de tous les combats désalienistes, à l'hôpital de Prémontré son premier poste où il reste cinq ans puis à l'hôpital de La Timone à Marseille. Il est signataire de « l'autocritique » de 1949 et d'une contribution aux *Vingt-sept opinions sur la thérapie* intitulée « Psychothérapie, chose du monde la moins partagée » (1958) En 1951, en se rendant à une réunion professionnelle il est victime d'un accident de voiture qui lui sectionne la colonne cervicale et le prive de l'usage de ses quatre membres. Il survit dans un poumon d'acier. Aidé par sa femme, elle aussi psychiatre, il assurera sa fonction de médecin-chef jusqu'en 1972. Il participe à l'ouverture du Centre hospitalier spécialisé Édouard-Toulouse et au développement du secteur. Il garde le

574 Matonti (F) *Intellectuels communistes* op. cit . p. 278.

575 Témoignage de sa fille Dominique Diatkine du 13 janvier 2011.

576 Follin(S) «Vivre en délirant» *Nervure* Journal de la psychiatrie 1973

577 Follin (S) *La Nouvelle Critique* n°15-1950 «Esprit jette le masque» «Bilan de la psychanalyse. De la psychanalyse à la sociologie policière, la guerre psychologique» n°27,1951.

578 Témoignage de Marcel Bleitbren ; le cahier du GERME n°25, Juin 2005, (Groupe d'études et de recherche sur les mouvements étudiants.)

contact avec ses amis progressistes martiniquais. Dans les années 70 il intervient dans les commissions de travail des psychiatres du Centre d'études et de recherches marxistes.

Un texte de Juin 1955[579] introductif à une réunion du collectif des psychiatres communistes permet de connaitre le positionnement de Monnerot, franchement hostile à la psychanalyse. « L'étude de la psychothérapie représente un besoin, car sachant que le principal système de psychothérapie en usage – la psychanalyse – est une dénaturation des données de la réalité, j'ai le sentiment que les connaissances nouvelles que nous possédons, nous permettront d'accéder à des règles d'un nouveau traitement « par la parole », qui ne s'inspirerait pas de mythes, de magie et d'irrationalisme. En ce qui concerne « l'intervention de la *Nouvelle Critique* de Juin 49, elle a laissé un hiatus : elle n'a pu s'étendre suffisamment aux problèmes posés par la pratique psychanalytique, et n'ayant pas démonté ses petits ressorts, elle a laissé subsister des insatisfactions. Enfin, elle n'a pas convaincu ceux qui étaient attirés ou très imprégnés par elle. » Monnerot, très pénétré de pavlovisme, défend par ailleurs « l'aspect pédagogique de la psychothérapie à l'intérieur des hôpitaux psychiatriques ». Il considère comme « énorme, incontestable, central : le déclenchement d'émotion, dans un tandem conduit par le thérapeute comme levier modificateur du psychisme[580] ». Il pense d'autre part que pour « nous médecins, psychiatres bourgeois qui avons choisi de nous placer sur les positions de classe et de combat de la classe ouvrière (…), nous avons l'avantage sur ceux qui sont mystifiés par la théorie freudienne, de pouvoir expliquer la société et la plupart des faits qui ont marqué nos patients (…) ce qui permet de situer l'homme malade dans son temps, son lieu, son milieu (…) En accédant, en même temps à la compréhension générale des évènements de sa biographie, et à la compréhension de son appartenance inévitable à l'ensemble de la société, le névrosé pourra franchir le pas qui le tenait écarté des autres hommes[581] ». Les antipsychiatres des années 70 prenant en charge les toxicomanes aux États-Unis ne diront guère autre chose ! En tout état de cause, Monnerot peut-être prédisposé par sa position d'héritier communiste, est en plein accord avec les attentes du politique.

Kestenberg est lui, confronté à un triple conflit de loyauté : engagé dans le PCF depuis 1930, combattant des Brigades d'Espagne, médecin au CTRS de Villejuif avec Le Guillant, analysé par Lacan et futur membre de la SPP, c'est un homme de la base dans chacune des trois institutions. Est-ce ce manque de position institutionnelle qui autorise le PCF à utiliser sa signature et celle de son épouse, sans vérifier leur accord, tout en les enfermant dans le dilemme d'un désaveu, peu crédible à l'extérieur, et qui les exclurait de la communauté partisane ?

Serge Lebovici possède lui une série de capitaux institutionnels. Destiné à entrer dans l'élite hospitalo-universitaire du fait de son admission à l'internat de médecine de Paris, sa trajectoire interrompue par les lois antisémites, il reprend sa carrière après la Libération. Il prend d'abord contact avec Robert Debré, fils d'un rabbin converti, personnage essentiel de la Résistance médicale, et ami de ses parents. Celui-ci « qui a déjà trop de juifs dans son service[582] » l'adresse à Georges Heuyer, grand patron atypique, fondateur d'une psychiatrie de l'enfant, titulaire de la chaire de neuropsychiatrie infantile. Lebovici peut, suite à la mort de son père, se tourner vers la psychiatrie, choix que contrecarrait la volonté paternelle. Après l'internat de psychiatrie, il devient l'assistant d'Heuyer aux Enfants-Malades puis à la Salpétrière. De 1945 à 1955, avec Denise Diatkine, la seconde épouse de René Diatkine, assistante sociale devenue médecin, il y transforme les conditions d'accueil des enfants, crée une consultation pédopsychiatrique externe. Il est à l'origine, dès 1948, de l'adaptation des pratiques de Jacob Moreno à un « psychodrame

579 Fond Victor Le duc. (BDIC)

580 Intervention d'Emile Monnerot.

581 Ibid.

582 Entretien Mariane Rabain-Lebovici et anecdote rapportée par S.Lebovici lui-même dans sa biographie.

psychanalytique » pour le traitement des psychoses de l'enfance. Analysé par Sacha Nacht, il est élu membre de la Société psychanalytique de Paris en 1946, puis titulaire en 1952, la même année que René Diatkine, avec lequel il collaborera durant le reste de sa carrière. Lebovici possède donc déjà une position reconnue dans le haut lieu de la psychiatrie publique infantile et dans l'espace analytique. Le texte de l'autocritique, pourtant finalisé chez lui rue Campagne Première, le place en porte-à-faux par rapport à sa carrière dans l'institution psychanalytique, et met en cause le capital symbolique que lui avait valu sa position innovante dans la psychiatrie publique. Il le paiera, par le refus de sa nomination à la chaire de psychiatrie infantile à laquelle il pouvait prétendre, lorsque Heuyer prend sa retraite en 1955, cumulant le double handicap d'être juif et d'avoir été communiste[583].

De Salem Shentoub, on sait peu de choses, tant en ce qui concerne sa carrière de psychanalyste, que celle de son engagement, sinon qu'il est un psychiatre d'origine libanaise, proche de Lebovici[584] membre de la SPP. On peut cependant remarquer que, dans une communication faite à la SPP en décembre 1946, publiée dans la *Revue française de sychanalyse* de juillet 1950 sous le titre « Remarques méthodologiques sur la socio analyse » il aborde directement les rapports psychanalyse/sociologie pour comprendre les phénomènes comme le nazisme, le communisme et l'antisémitisme (…) Il condamne les démarches de transposition directe de l'individuel au social[585] ». Ce qui permet de supposer qu'il pouvait être solidaire de la dénonciation des interprétations du monde social par la psychanalyse, tout en considérant comme Lebovici, la théorie freudienne comme légitime dans sa pratique thérapeutique.

Quant aux psychiatres communistes non signataires, Stanislas Tomkiewicz écrit dans son autobiographie : « Attaché à mon statut de service public gratuit pour les patients, j'étais parfaitement d'accord avec les huit psychiatres communistes quand ils dénonçaient le rôle de l'argent, constamment présenté comme le « moteur de la cure », quand ils remarquaient que seule une minorité infime pouvait bénéficier de cures techniquement sérieuses, et quand ils jugeaient scandaleuses, les conditions lamentables dans lesquelles étaient traités les malades mentaux d'origine prolétarienne. Bref la psychanalyse pour moi, était liée à l'exercice libéral de la médecine, dont je ne voulais pour rien au monde ». Membre du PC, mais militant dans un petit groupe trotskiste « clandestinement » « j'étais d'accord avec le fait que la psychanalyse était au service de l'impérialisme américain (…) Je n'étais pas non plus tout à fait insensible, au discours antipsychanalytique venant des médecins, qui reprochaient souvent à juste titre à la psychanalyse, son caractère impérialiste, et surtout sa négation de la médecine organique et de la biologie[586] ». Quant à Michel Sapir, il rapporte : « Je m'intéressais au freudisme, mais la psychanalyse me paraissait n'être accessible qu'à un très petit nombre de nantis[587] ».

Le débat d'ailleurs n'est pas déconnecté du monde intellectuel. Michel Foucault dans un exposé fait en 1950 sous le titre « Qu'est-ce qu'un fait scientifique ? » écrit: « Quand j'ai fait mes études, vers les années 1950-1955, l'un des problèmes qui se posaient était celui du statut politique de la science, et des fonctions idéologiques qu'elle pouvait véhiculer[588] ».

« Faisant fi des censures et des interdits tacites dans leur univers professionnel, les scientifiques communistes ou communisants ont pris en France le contrepied de l'idéal d'apolitisme auquel ils étaient socialement contraints (…) Leur engagement a impliqué la contestation des frontières

583 Un même refus et pour les mêmes raisons sera opposé à S.Tomckiewicz dix ans plus tard, lui aussi chef de clinique en pédiatrie et en psychiatrie.

584 D'après notre entretien avec M.Leibovici-Rabain

585 Ohayon (A) *Psychologie et psychanalyse* op.cit. p.366.

586 Tomckiewicz (S.) *L'adolescence volée*, Calmann Lévy, 1999, p.91.

587 Sapir (M.) Du côté de chez Marx , du côté de chez Freud op.cit.

588 Pestana Moreno (J.L) *En devenant Foucault,* Le Croquant, 2005 , p.106 (note 158)

historiquement instituées entre sphère politique et sphère scientifique[589] ». Les psychiatres de 49 se réfèrent explicitement à cette tradition. Mais l'imposition de l'autorité politique n'est possible que parce qu'elle rencontre plus ou moins les croyances des acteurs. Elle est fonction de la diversité de leur insertion dans les deux sphères institutionnelles.

Derrière l'image d'unanimité qu'impose le PCF, la diversité des positions dans les institutions et les espaces respectifs du communisme et de l'analyse, éclaire les tensions qui traversent le groupe des signataires, et le vécu émotionnel de cette prise de position. En attente d'être titularisés à la SPP Lebovici et Kestenberg, en signant le texte communiste (ou en acceptant d'être considérés comme signataires), mettent en danger leur accès à l'élite des analystes, les didacticiens, et le capital symbolique qu'ils ont acquis. Effectivement Nacht le président de la SPP, suite à une conférence de Lebovici intitulée « Valeur de la psychanalyse » interpellera vertement celui-ci dans les colonnes de la *Revue française de psychanalyse* : « Le docteur Lebovici, écrit-il, semble s'être appliqué à vouloir mettre en valeur l'insuffisance de la psychanalyse. Cette insuffisance d'après lui, apparaitrait dans une prétendue ignorance du fait social et du fait économique par les psychanalystes, dans la genèse et la cure et des troubles psychopathologiques d'une part, et d'autre part, dans la faiblesse doctrinale de la psychanalyse. Cette ignorance (…) n'existe à vrai dire que dans son propre esprit, car toute la littérature psychanalytique témoigne du contraire (…) Puis-je au moins lui demander quelle est l'incidence des facteurs économiques, sur lesquels il insiste tant, dans ses activités psychanalytiques ? Comment intègre-t-il lui, le fait social et économique dans le traitement analytique? [590] » Quant à Kestenberg, en 1950 sa candidature au titulariat de la SPP sera refusée prix de sa signature du manifeste « la psychanalyse, science bourgeoise ». Il ne sera élu titulaire qu'en 1953.

À l'opposé, Follin, Le Guillant, Bonnafé, Monnerot ne sont liés qu'à l'espace communiste. La position d'intellectuel critique de Le Guillant à l'égard de la psychanalyse, qu'il conservera toute sa vie, est en adéquation avec le rôle de leader que lui a dévolu le Parti. Bonnafé est le plus lucide et le plus expérimenté en politique. En 1949, il se sait en position marginalisée, il joue la négociation conscient « d'une sorte résistance d'efficacité médiocre[591] ». Follin le « plus titré » dans la carrière politique effectue un ajustement autant personnel que politique, à l'injonction, ce qui l'amène à être promu au rôle de porte-parole.

Les psychiatres communistes « ne se démettent pas ». Certains se taisent, d'autres sont promus. D'autres comme Tomkiewicz ou Sapir en font une lecture partisane assez loin du débat théorique. Si pour plusieurs d'entre eux, ce moment marque le point de départ d'une distanciation à l'égard du parti, la rupture n'interviendra que plusieurs années après, en 1954 pour Lebovici, en 1956 pour Kestenberg, après l'affaire des blouses blanches, et alors que le capital symbolique du PC subira une forte dévaluation, pour des raisons bien éloignées de la question du rapport entre marxisme et psychanalyse.

L'impulsion donnée par la direction politique est inscrite dans la promotion des deux sciences, traduction de la coupure entre les systèmes politiques, mais elle fonctionne d'abord comme choix d'appartenance à un groupe, et contre le libéralisme médical, auquel la psychanalyse dans ses différentes appropriations, américanisée ou christianisée, sert de légitimation.

Si les huit psychiatres ou psychanalystes signent (ou acceptent d'être considérés comme ayant signé), alors qu'ils ne sont en accord qu'avec certaines parties du texte, et qu'ils perçoivent l'isolement qui en découlera, c'est qu'ils choisissent leur camp, et affirment leur groupe en en

---

589 Gouarné (I)*Philosoviétisme et rationalisme moderne* Thèse de Science Politique, Université de Nantes-Paris X , 2010, p.22.

590R.F.P. n°15-1 (1951) p.131-132. Cité par E. Roudinesco, op.cit. p.197.

591Matonti (F.) *Intellectuels communistes* op. cit. p.270.

définissant les limites. L'injonction à choisir qu'elle représente, et qu'ils acceptent est aussi un acte fondateur.

La rubrique « Autocritiques » qui revient à Jean Kanapa, et la notion de « psychanalyse, science bourgeoise » s'installe dans l'espace psycho-psychiatrique comme signe d'identification, fut-ce au prix de la déqualification que représentent les signes de l'obéissance et du reniement, dont vont user et abuser les forces non communistes ou anticommunistes du monde professionnel. *La Nouvelle Critique* utilise le capital symbolique des médecins comme légitimation de la condamnation, mais paradoxalement, en faisant appel, pour la première fois, aux psychiatres à partir de leur compétence spécifique, dans un domaine qui concerne la politique, elle ouvre la voie à une reconnaissance d'une position experte, qui compte dans le discours politique.

L'institution communiste en rejetant la psychanalyse se voit contrainte de proposer une position scientifique alternative. Elle va tenter de définir une position « marxiste en psychiatrie » matérialiste par la neurophysiologie, et prenant en compte la vie sociale et l'histoire du sujet par le langage, en mobilisant la découverte « d'un deuxième système de signalisation » de Pavlov. L'interaction entre monde extérieur et monde psychique semble être prise en compte et cela à partir d'un savoir venue d'un État qui se présente comme orientant son action à partir de la science, devenue l'apanage de tous. La *Raison* en devient la première promotrice.

La psychopathologie scientifique ou le rêve d'une synthèse

« La création d'une revue est un moment d'explicitation des positions défendues par les nouveaux venus dans un jeu de référence aux concurrents et aux alliés déjà en place[592] ». Le Parti communiste s'appuie sur l'existence d'un collectif de professionnels communistes du secteur qu'il contrôle, et sur leur insertion au sein de leur groupe professionnel. En cela, il prend en compte le retour à la spécialisation des activités dans l'après-guerre, la nécessité d'une retraduction du discours politique en problématique spécifique, et la politisation des intérêts particuliers, condition du maintien de ses positions, mises à mal par ce qui se nomme « l'abjuration » des psychiatres communistes[593] dans le milieu professionnel.

La Raison mobilise le capital de Le Guillant et se veut être le lieu de valorisation de la science soviétique. L'équipe des rédacteurs a comme référence *L'Évolution psychiatrique*[594] et tente d'élargir son audience par l'ouverture à des auteurs non communistes. La revue transforme le discours politique en discours médical, mais elle est aussi le lieu où s'expriment les tendances à l'autonomie du groupe.

Avec le souci de développer la théorie marxiste et d'en montrer la pertinence, l'équipe de *La Raison* mobilise les cadres mentaux, issus du matérialisme dialectique stalinisé qui « surplombe » l'ensemble des sciences sociales : affirmation de la primauté de la matière sur l'esprit, de la possibilité de la connaissance du monde et de son objectivité, association d'une position philosophique aux choix politiques et possibilités de transformer l'homme en modifiant les conditions de son existence. « Pavlov, éminent physiologiste russe s'est fait connaître pour ses recherches sur l'activité nerveuse supérieure et sur la psychologie scientifique. En 1904, il obtient le prix Nobel pour ses travaux sur la physiologie cardio-vasculaire et digestive. Le réflexe

592 Serry(H.) Naissance de l'intellectuel catholique op.cit. p.23.

593 Formule de Duchêne le vieil ami catholique de Bonnafé, animateur des dispensaires de la Seine, que rapporte J. Verdès-Leroux.

594 Notons la référence au modèle : *l'Evolution Psychiatrique* est sous-titrée « Cahiers de psychologie clinique et de psychopathologie générale. » et *La Raison* « cahiers de psychopathologie scientifique »

conditionné est sa principale découverte. Par opposition au réflexe inné, il relève d'acquisition, plus ou moins durable, opérée par l'expérience individuelle en interaction avec un milieu ambiant. Il existe donc dans l'activité du cerveau, une activité réflexe s'exerçant dans le sens d'une adaptation de l'être au milieu, par la création de connections nerveuses nouvelles (…) dont la région subcorticale est le siège[595] ». Pavlov « établit l'existence d'un second système de signalisation, celui des signaux sensoriels issus du langage, et propres à l'homme, qui se superpose au premier, et obéit aux mêmes lois[596] ». Pavlov semble ainsi résoudre la question de la liaison entre la vie subjective et la vie objective de l'individu, et celle de la plasticité mentale aux expériences vécues, ce qui ouvre la voie à l'éventualité d'influences réparatrices. Il inscrit le sujet dans le monde social, « la spécificité des phénomènes psychologiques tient aux interactions entre l'individu et le milieu[597] ».

Lafitte, dans son rôle de vigie politique, définit la visée idéologique : « Par sa doctrine de l'activité nerveuse supérieure, Pavlov a apporté une contribution essentielle à la solution du problème qu'en 1908, dans *Matérialisme et empirio-criticisme* Lénine posait aux savants, celui de découvrir le mécanisme physiologique qui assure le reflet du monde extérieur dans notre cerveau (...) Sur le plan philosophique, il s'agit d'un enrichissement de valeur, du matérialisme dialectique (…) dans le rapport fondamental des rapports entre la matière et la conscience[598] ». Il associe Pavlov à Mitchourine : « Les perspectives pavloviennes en psychopathologie, ouvrent des perspectives révolutionnaires et optimistes, nous permettant de lutter contre les prédispositions héréditaires, d'éviter les fatalités biologiques en modifiant les conditions du milieu, d'agir sur les conditions sociales en faisant participer les hommes[599] ».

La médecine biologique a sorti la médecine anatomo-clinique de ses impasses descriptives, faisant de la médecine une branche appliquée des sciences du vivant. Cette représentation est intégrée à l'éthos professionnel. C'est à partir de là, que les psychiatres vont s'engouffrer dans la promotion du pavlovisme et de son apport à la psychiatrie. Pavlov apparaît comme une réponse à leur recherche de synthèse. L'injonction politique de promotion du matérialisme dialectique et de la science soviétique est d'autant mieux reçue qu'elle rencontre les schèmes de la pensée médicale. À contrario, la distance exprimée par les psychologues de la revue, témoigne de l'effet disciplinaire dans la diversité des formes de réception de la directive politique.

Le Guillant s'inscrit dans la lignée de Politzer et de sa *Revue de psychologie concrète*. Il décrit : « Une crise de la psychiatrie du fait de son retard théorique » et du renversement de l'ordre des choses « En place de l'étude scientifique de l'individu par rapport à l'ensemble des conditions concrètes qui le déterminent, c'est-à-dire, à partir des données particulières tirées de la psychologie, on prétend résoudre les structures et les conflits sociaux (...) On parle d'un malade abstrait, des tests qui prétendent déterminer des aptitudes en soi[600] ». L'objectif est donc de contribuer à fonder une étude scientifique de la vie psychique. Pour Le Guillant, qui au même moment, réfute la théorie des constitutions, pour Angélergues qui se forme auprès des neurologues Hécaen et Ajuriaguerra, pour Roelens qui a appris le russe pour traduire les articles des physiologistes russes, pour ces animateurs de l'accouchement sans douleur et de la cure de sommeil (interprétés comme des applications pratiques de la théorie des réflexes conditionnés), et pour ces connaisseurs de la pensée lacanienne, la place du second système de signalisation, dans la théorie pavlovienne ouvre la possibilité d'une synthèse, qu'ils recherchent depuis toujours. Ce mélange de perspective

595 Gouarné (I.) *Etude d'une controverse Pavlov et la psychologie.* DEA de sociologie Paris IV-Sorbonne 2003/2004, p.4.

596 Ibid.

597 Ibid.

598 Anglergues (R.)Beaulieu (E.), Lafitte(V.)Levy (J.) Roelens (R.) *Pavlov et le pavlovisme,* Paris, Ed. Sociales 1957, p.112.

599 Laffite (V.) «Former humainement les circonstances.» *La Raison* n°1-1951.

600 Le Guillant (L) *La Raison*, éditorial n°1-1951

matérialiste qui conserve la singularité de l'individuel, et voit dans le langage la prise en compte du sujet dans sa relation au monde, ouvre des perspectives de recherche dont Le Guillant est l'organisateur, bénéficiant de ses relations avec Wallon[601], avec Heuyer, et avec les autorités médicales des pays de l'Est. L'engagement dans l'expérimentation construit pour ses assistants une position dans l'espace professionnel.

Cette réception de Pavlov et de ses successeurs soviétiques rencontre « cette pré-compréhension du lecteur qui inclut les attentes concrètes correspondant à l'horizon de ses intérêts, désirs, besoins et expériences, tels qu'ils sont déterminés par la société et la classe à laquelle il appartient, aussi bien que par son histoire individuelle[602] ». En témoigne Marcelle Angéletgues, psychiatre dans les centres de santé des villes communistes, et adjointe de Follin à Ville- Évrard : « Il y a eu tout ce moment du pavlovisme, c'était le cheval de bataille, les réflexes conditionnés… On a embrayé tout de suite là-dessus, ça ne nous est pas venu à l'idée de contester quoique ce soit. C'étaient nos grands frères soviétiques… Tout le monde faisait de la neurologie et on étaient tous imprégnés des notions de la politique[603] ». Les Éditions sociales, qui ont publié en 1953 une *Introduction au pavlovisme*, republieront en 1957 un ouvrage collectif : *Pavlov et le pavlovisme* avec les contributions d'Angélergues, Beaulieu, Laffitte, Lévy et Roelens. « L'édition renouvelée a eu à cœur de corriger certains défauts des analyses de 1953 » et notamment, une optique un peu trop exclusivement pavlovienne. Concession discrète aux débats qui traversent *La Raison* après 1956, mais continuité de « la psychopathologie scientifique ».

4/ Les marges d'autonomie

Le croisement des problématiques professionnelles et de la ressource politique cristallise une identité collective, et forme pour l'extérieur une position intellectuelle celle du « marxisme en psychiatrie ». Mais celle-ci n'est crédible que sous condition que le discours porté par les psychiatres apparaisse, comme une sorte de « délégation » de la parole politique, distincte du discours officiel respectant, au moins en partie, les codes de la production intellectuelle et prenant en compte des problématiques propres à leur monde professionnel.

Les polémiques intellectuelles dans *La Raison*

Décidée à l'origine par la Fondation Carel en 1941, l'enquête sur cent mille enfants fréquentant les établissements scolaires, est réalisée par les services de l'orientation professionnelle entre 1943 et 1944. Il s'agit d'étudier le potentiel intellectuel des enfants de six à quatorze ans. Le codage et l'interprétation sont réalisés en 1947. Les résultats paraissent en 1950 dans le bulletin de l'INED chargé de l'analyse. Ils mettent en évidence la corrélation massive entre niveau intellectuel et milieu social[604]. Le Guillant conteste vigoureusement, dans *La Raison,* la méthode des tests et la supposée « démonstration du lien entre faiblesse de l'intelligence et milieu social populaire ».

Mais il publie aussi, la réponse polémique du chef du Centre de Recherches de l'Institut national d'orientation professionnelle (INOP) Maurice Reuchlin concernant les tests : « Vous mêlez constamment, écrit celui-ci, la valeur technique d'un procédé et tout un ensemble de problèmes

601 Wallon (H) «L'importance doctrinale de l'œuvre de Pavlov» *La Raison* n°13- 1956 «La continuité non mécaniste, mais dialectique qui mène de la réalité matérielle aux processus de la conscience, Pavlov a contribué à jeter des ponts solides entre eux».

602 Jauss (p.259) cité par Pudal (B) Censures symboliques op.cit.

603 Entretien avec Marcelle Angélergues du 5 juin 2012.

604 Ohayon (A.) Psychologie et Psychanalyse, op.cit. p.265.

généraux qui n'ont qu'un lien assez lâche avec les tests… Vous êtes intimement convaincu de la vérité de vos positions, et vous présentez les faits pour qu'ils les soutiennent[605] ». Débordant la polémique concernant l'enquête, Reuchlin intervient dans le débat sur les deux sciences et Le Guillant le publie : « Je souhaite la réalisation effective dans les techniques, les recherches, la pratique d'une psychologie d'inspiration marxiste, qui s'est cantonnée jusque ici dans la position de critique doctrinale. Il y a 23 ans, en effet, Politzer a dénoncé comme vous, la crise de la psychologie contemporaine. Depuis, bien des psychologues s'inspirant « du matérialisme dialectique » ont effectué des travaux, qui, souvent remarquables dans leur spécialité, ne présentent cependant aucun caractère commun qui les différencient fondamentalement des psychologues « bourgeois ». La psychologie « bourgeoise » a bien des défauts, mais elle a au moins une qualité : c'est d'exister[606] ».

Reprenant la formule de B. Foutrier, Annick Ohayon évoque durant la période 1953-1956 «Le déferlement du pavlovisme »[607] dans *La Raison.* L'apport de Pavlov est certes, au centre du débat, et un nombre non négligeable d'articles décrit ses découvertes et veut combattre la méconnaissance qu'en ont les milieux français, en particulier la découverte du deuxième système de signalisation « celui des signaux sensoriels issus du langage, propre à l'homme[608] ». Mais une partie tout aussi importante, concerne la controverse entre psychiatres, psychologues et philosophes communistes sur la possibilité de fonder la psychologie comme science autonome, et la nature des relations qu'elle a avec la neurophysiologie de Pavlov.

À la différence de l'affaire Lyssenko, qui laisse Marcel Prenant, généticien et membre du comité central, seul à défendre la théorie de Mendel contre la théorie mitchourinienne des caractères acquis, en donnant droit de cité à la controverse. Entre les psychiatres Le Guillant, Angélergues et Follin qui considèrent que la psychologie se fonde sur les mécanismes mentaux mis en évidence par Pavlov, les philosophes Lucien Sève et Henri Lefebvre qui contestent le réductionnisme physiologiste, et les psychologues René Zazzo ou Jean François Le Ny, « un véritable débat a été possible. Même si celui- ci ne porte pas sur des faits expérimentaux précis, mais se présente comme une discussion épistémologique et philosophique sur la psychologie et le marxisme[609] ». Dans le climat de « guerre idéologique » qui politise les prises de position, et interdit tout mode d'évaluation contradictoire, l'autorité de Le Guillant et l'existence d'un groupe soudé, permettent de maintenir une certaine autonomie vis-à-vis du « pouvoir temporel ». En réinventant une tradition scientifique qui leur convient, en rendant publiques des polémiques quant à la vérité énoncée par le parti, et les controverses internes, contre la règle de l'unanimité du discours partisan, Le Guillant maintient une relative autonomie intellectuelle qui rend possible l'existence d'une identité, à la fois collective et individuelle de psychiatre communiste visible dans l'espace professionnel.

Le groupe des psychiatres communistes qui émerge à la Libération, malgré le nombre restreint de ses membres, donne à voir les tensions auxquelles est confronté le PCF à la sortie de la seconde guerre mondiale, entre le maintien de son identité ouvrière et l'élargissement de son assise sociale, à partir d'un corps militant dont le militantisme s'est formé dans des expériences contradictoires : de l'expérience du mouvement social du Front populaire à la clandestinité de la lutte contre l'occupant, de la participation au pouvoir d'État aux affrontements de la guerre froide. Confronté à la nécessité d'unifier l'expérience militante en maintenant la légitimité de la direction issue de

605 *La Raison* , Cahier spécial consacré à la psychologie,n°4, juillet 1952.

606 Ibid.

607 Ohayon (A) Psychologie et psychanalyse en France op.cit. p.351.

608 Gouarne (I) Psychologie et pavlovisme op.cit.

609 Ibid. p.24.

l'avant-guerre, il met en place des formes d'encadrement centralisées, et utilise les compétences professionnelles des médecins dans sa sphère d'influence, dans un processus de conformation au modèle militant. Il s'attache à « rétablir la hiérarchie partisane par la distribution des postes, en limitant le poids du prestige résistant [610] » qu'il utilise par ailleurs, « comme valeur d'usage électorale »[611] ou dans les organisations satellites,

En reconnaissant aux psychiatres un espace d'activité spécifique, hors les cadres organisationnels classiques, l'appareil dirigeant permet le travail d'appropriation des schèmes partisans en fonction des problématiques professionnelles, et celui d'invention d'un rôle de psychiatre engagé, dont il devient difficile de distinguer ce qui relève de l'engagement psychiatrique et ce qui relève de l'engagement politique. La transformation des conditions matérielles de vie et l'acquisition de droits sociaux pour les internés, l'accès à une socialisation par le travail, sont conçus à la fois comme moyen thérapeutique et comme conquêtes sociales. Le rôle du psychiatre, comme porte-parole dans la société, de ceux dont la parole est confisquée fonctionne en homologie avec le rôle du cadre ouvrier, et la « classe ouvrière infirmière » éduquée est le moteur de la transformation sociale. Le concept d'aliénation, dans sa double dimension sociale et mentale, dont les psychiatres sont les défenseurs acharnés, tant au sein du parti communiste que dans la définition de la pathologie mentale formalise leur position à l'intersection du monde politique et du monde professionnel.

La promotion de la neurophysiologie pavlovienne, si elle participe à la valorisation de l'Union soviétique et à la visée d'une libération des femmes, est présentée comme une tentative de synthèse théorique entre tradition « matérialiste » de la pathologie et prise en compte des effets du langage comme reflet du monde social. Le travail d'homogénéisation partisan est d'autant plus efficace qu'il rencontre les schèmes de pensée et les luttes de position dans l'espace spécialisé, donnant à voir les surdéterminations médicales des prises de position. Le pavlovisme constitue à la fois un droit d'entrée dans l'espace militant, et une inscription du côté de la neuropsychiatrie qui reste dominante dans le champ médical. Il s'inscrit au crédit de la psychiatrie, contre les prétentions hégémoniques de la psychanalyse, fut-ce au prix d'affrontements avec la fraction rénovatrice L'inscription de la psychanalyse dans la rivalité entre l'Est et l'Ouest définit les frontières du groupe d'appartenance, en même temps que sa condamnation marque la position dominée assignée aux intellectuels dans l'organisation.

La mise à disposition du groupe par le parti, d'une revue spécialisée, permet un échange de biens symboliques entre l'entreprise politique et le groupe professionnel, tout en contrôlant la tendance à l'autonomie relative du groupe, légitimant une figure de psychiatre communiste. Ni totalement imposée « par le haut », ni projet autonome élaborée par le groupe, la construction identitaire est le résultat d'une circulation des idées, d'un apprentissage par les pratiques et d'une hybridation des dispositions acquises dans chacun des espaces d'appartenance.

La commission des médecins, en faisant du groupe le détenteur légitime de la « vertu communiste » contribue à déterminer l'identité sociale du groupe et lui confère une autorité fondée sur le capital militant. En contrepartie l'organisation politique bénéficie du capital symbolique attaché à la fonction médicale, et de l'expertise médicale dans la promotion de pratiques au service du monde populaire, qui enracine l'influence communiste dans l'action sociale.

Dans un contexte de tensions politiques qui favorisent l'agrégation de leur petit groupe, les psychiatres communistes construisent une position originale fondée sur une tradition politzérienne mâtinée d'aliénation, sur une pluripositionnalité dans l'espace social, et sur un positionnement théorique qui les fait exister et les constitue en agent collectif. Ce composé

610 Ibid.

611 Ibid .

dynamique entre répertoire de rôles, de pratiques, de situations, et d'interprétations communes produit, pour les acteurs une forte cohérence personnelle. En retour, les acteurs, peu dotés en capital économique et en capital social bénéficient du capital symbolique collectif, qui les distingue dans le champ professionnel.

Ainsi se réalise, au cours des années 1947-1956 le travail social complexe, au terme duquel se stabilise une identité de psychiatre communiste, à la fois identité collective et image de soi. Nous allons examiner comment ce groupe, fortement minoritaire va exister dans le pôle réformateur de la psychiatrie, et peser dans les négociations avec l' État.

CHAPITRE IV

LES PSYCHIATRES COMMUNISTES DANS LE PÔLE RÉFORMATEUR : DU DÉSALIÉNISME AU SECTEUR

Après avoir montré comment s'est constitué un collectif de psychiatres qui se distinguent comme communistes, nous allons étudier comment ce groupe reconnu au sein du pôle réformateur, pèse dans la construction d'une représentation modernisée de la psychiatrie, et dans la redéfinition du rôle du psychiatre.

Au sein de l'élite novatrice « liés entre eux par la même adhésion fondamentale aux jeux et aux enjeux, par le même respect du jeu lui-même et des lois non écrites, par le même investissement fondamental dans le jeu, dont ils ont le monopole » les psychiatres communistes vont être des agents actifs dans la longue marche qui va mener de la reconnaissance symbolique du désaliénisme à l'officialisation du secteur. Les liens de solidarité entre communistes et non communistes que symbolisent les relations entre Ey et Bonnafé et Le Guillant constituent une communauté durable, fondée à la fois sur un investissement commun dans les enjeux du sous-champ psychiatrique par rapport au champ médical, et sur une lutte interne à l'espace psychiatrique, pour la définition du discours légitime et des positions dominantes.

En aggravant dramatiquement les conditions de l'internement, la période de l'occupation a définitivement délégitimé le système mis en place par la loi de 1838. La voie est ouverte pour que la génération des réformateurs investisse l'ensemble des lieux représentatifs de la profession, et qu'une reconfiguration de l'organisation psychiatrique soit reconnue comme légitime. Mais malgré le mouvement général de développement du secteur public et de la protection sociale, et les positions acquises dans le département ministériel de la Santé, la fraction résistante des aliénistes se heurte à l'opposition souterraine de l'élite médicale traditionnelle que représente Georges Heuyer, et ne trouve pas sa traduction politique.

Durant les années 1947-1960, lorsque les clivages de la guerre froide surdéterminent les positions professionnelles et alors que les communistes sont dans l'opposition au gouvernement, le collectif communiste va participer à maintenir l'unité du groupe réformateur. Paradoxalement, c'est alors qu'ils combattent frontalement le retour du général De Gaulle au pouvoir en 1958, qu'ils vont être partie prenante de la réalisation d'une alliance qui permet la reconfiguration du champ médical, par la réforme Debré, et l'institutionnalisation du secteur par la circulaire de mars 1960. En contradiction avec le jeu politique, les liens tissés dans la résistance continuent à être des opérateurs actifs dans le jeu social au bénéfice d'un État social, modernisateur et planificateur.

Nous allons nous attacher à montrer, dans une première séquence, de 1940 à 1948

1. Comment, au cours de la guerre, l'attitude des hospitalo-universitaires qui tend à constituer un savoir sur les conséquences de la malnutrition d'une part, la mobilisation des psychiatres publics contre les effets de la famine, et la communication de Louis Le Guillant sur « la libération des internés par faits de guerre » d'autre part, rend possible l'inversion des rapports de force entre

l'élite traditionnelle et les psychiatres publics, en délégitimant définitivement l'enfermement, la nosographie psychiatrique et sa valeur prédictive.

2. Comment à la Libération, les leaders communistes et leurs proches compagnons jouent un rôle déterminant dans la promotion de la génération de l'élite réformatrice à la direction de de l'ensemble des organismes représentatifs de la profession, et comment les Journées nationales de la psychiatrie de 1945 et 1947 vont formaliser une nouvelle représentation de l'assistance psychiatrique, que Lucien Bonnafé va nommer « le desaliénisme ».

3. En quoi la reconnaissance, par le cadre professionnel, de l'existence d'une identité du groupe des communistes pèse dans la reconstruction d'un savoir légitime politiquement orienté, et dans la définition du rôle du psychiatre. Ceci se réalise autour des deux grandes figures intellectuelles que sont Julian de Ajuriaguerra et Jacques Lacan. Ils incarnent la production théorique qui légitime l'existence d'une psychiatrie unitaire, associant neurologie et clinique psychiatrique, rénovée par la psychanalyse. Le groupe informel *Batea*,[612] puis le colloque de Bonneval de 1946 et les articles de Bonnafé et de Follin dans *l'Evolution psychiatrique* en 1948 jalonnent le processus.

Dans la deuxième séquence, (1949-1960) correspondant à la période de la guerre froide et à l'éviction des communistes de l'appareil d'État, et malgré la construction d'une identité collective clivante, que nous venons d'étudier, nous observerons comment le collectif communiste maintient son insertion dans le groupe rénovateur, et est utilisé par celui-ci pour atteindre ses objectifs. Nous centrerons le regard sur : Le rôle des communistes dans la longue marche de l'institutionnalisation du secteur et les alliances avec l'État administratif

1. Les luttes de position au sein du groupe rénovateur, autour de la définition des formes de la thérapeutique légitime, au cours du symposium[613] de Bonneval de 1952, puis au sein du groupe de Sèvres en 1957-58.

2. Les luttes de position au sein du groupe rénovateur, autour de la définition des formes de la thérapeutique légitime, au cours du symposium[614] de Bonneval de 1952, puis au sein du groupe de Sèvres en 1957-58.

Durant ce que Jean Ayme nomme « la traversée du désert »[615] se noue une alliance avec la haute fonction publique issue de la Résistance gaulliste, qui permet la construction d'une vision commune. Le capital politique des communistes est mis au service des enjeux portés par la fraction réformatrice. Cette seconde séquence se clôture par une transaction entre communistes et gaullistes, qui assure la prééminence de l'hôpital public dans le champ médical, contre la domination libérale traditionnelle, et permet l'officialisation du secteur comme forme de l'organisation psychiatrique, sans pour cela que soit reconnue l'autonomie de la spécialité. L'unité réalisée face à l'État se conjugue avec des stratégies de luttes internes au champ, associant validation technique et références politiques.

Le capital des communistes constitué à la fois de leur investissement professionnel, du capital héroïque de la Résistance et légitimé par la participation au pouvoir d'État, et leur compétence

612 Le mot catalan, proposé par François Tosquelles signifie « ensemble »

613 C'est le titre de la recension de la journée présentée dans *L'EP*.

614 C'est le titre de la recension de la journée présentée dans *L'EP*.

615 Ayme (Jean) Chroniques de la psychiatrie publique, à travers l'histoire d'un syndicat. Eres 1995.Il s'agit de la période de 1948/49 à 1960.

activiste, en font des acteurs du changement, maintenant sur une durée longue, l'engagement comme éthique professionnelle, et le lien entre psychiatrie progressiste et communisme.

A : LE « DÉSALIÉNISME » EN ÉCHEC POLITIQUE

1/ Les transformations du rapport des forces entre psychiatrie asilaire et hospitaliers universitaires autour de la question de la famine

Les travaux d'Isabelle Bueltzingsloewen,[616] que nous reprenons ici, montrent en quoi les conditions de la guerre ébranlent l'autorité de l'élite traditionnelle de la psychiatrie, tandis que le groupe des aliénistes publics, en se mobilisant autour de l'enjeu de la famine dans les asiles, inverse provisoirement les rapports de domination symbolique. S'y ajoute la délégitimation du « savoir psychiatrique » par une communication réalisée par Louis Le Guillant devant la Société médico psychologique, seule organisation professionnelle autorisée dès 1943, intitulée : « Une expérience de libération des internés par les faits de guerre. »

La malnutrition comme objet scientifique

Les premiers morts par malnutrition apparaissent dans les asiles dès l'automne 1940. La première réaction des médecins est d'observer les symptômes de l'avitaminose de leurs malades. L'élite hospitalo-universitaire a le sentiment d'être aux avant-postes d'un phénomène qui risque de se répandre dans la population, et voit là un moyen de revalorisation scientifique de sa position. Les professeurs Heuyer et Logre étudient «les préoccupations délirantes produites et alimentées par les circonstances actuelles de restriction et de rationnement », alors que le professeur Baruk se fait renvoyer les certificats de décès qu'il adressait aux autorités, où il indiquait comme cause du décès «mort de faim»[617]. Les professeurs de médecine s'allient avec la direction de l'Institut de recherche d'hygiène en vue d'une étude systématique des effets des carences alimentaires. Bachet[618], l'interne de Baruk en présentant sa thèse en février 1943, se félicitera du fait que « La pathologie asilaire aura apporté à la pathologie de ville une aide appréciable. »

Ce n'est qu'en 1941 qu'une prise de conscience collective se réalise sous la pression des médecins du public, concernant la sous-alimentation dans les hôpitaux psychiatriques. Le docteur Desruelles de l'hôpital de Saint-Ylie dans le Jura lance le cri du bon sens : « Ce ne sont pas les vitamines qui manquent à nos malades, mais le pain dont la ration est trop juste! » À la séance du 27 octobre 1941 de la Société médico psychologique, le docteur Dublineau médecin-chef de Ville-Évrard et Lucien Bonnafé son interne, interviennent « sur les conditions d'apparition des œdèmes observés à l'asile en période de restrictions alimentaire[619] ». Ils sont soutenus par le docteur Beaussart de Villejuif et par le docteur Ceilier qui font état des observations rassemblés dans leur service, alors que Georges Daumezon, médecin-chef à Fleury-les-Aubrais tente de rendre compte de l'ampleur de l'hécatombe, en soulignant la diversité des situations locales. À

616 Bueltzingsloewen (I) *L'hécatombe des fous*. op.cit.

617 Ibid. L'indication des causes du décès n'est jamais «mort de faim» mais selon une nosographie médicale floue (avitaminose, dénutrition, cachexie, débilitation). Parallèlement aux observations qu'il réalise, l'intervention du docteur Gournelle permettra de fournir aux « observés quelques denrées complémentaires ».

618 Op.cit.p.191. D'une ampleur exceptionnelle en ce qui concerne le nombre de sujets étudiés, la thèse du docteur Bachet est couronnée par l'Académie de médecine.

619 Op.cit. p.188.

l'issue de la séance la société réunit « un comité secret » et rédige un vœu destiné au secrétariat d'État à la famille et à la santé en vue d'améliorer les conditions de ravitaillements des aliénés. Il apparait dans les comptes rendus d'activité de la société qu'une seconde démarche relayée par le professeur Laignel-Lavastine puis par Dumas et Heuyer aurait eu lieu après la séance du 22 juin, dont l'historienne n'a pas pu trouver trace. Ces tentatives ne sont suivies d'aucun effet, mais elles traduisent comment progressivement une fraction du cadre professionnel entre en mouvement.

La prise de conscience collective

Le congrès de psychiatrie de Montpellier, en octobre 1942 reconnait l'existence de la famine dans les hôpitaux psychiatriques et mobilise le groupe de médecins, déjà contestataires du système. Premier regroupement de la profession depuis 1938, le congrès est placé sous la surveillance des autorités vichystes (préfet, procureur général, doyen de la faculté de médecine, directeur régional de la santé). Il est largement verrouillé pour éviter de sortir d'un cadre « scientifique ». François Tosquelles est refoulé du fait de son statut de réfugié espagnol[620], et le congrès est mis « sous l'égide de la Révolution Nationale pour refaire une France plus grande, plus belle et plus digne de son passé[621] ». C'est en s'emparant du seul espace de liberté que sont les communications diverses que les docteurs Hammel, Meignant, Caron, Daumezon, Lécullier, Balvet, Chaurand, et Ferdières, tous médecins publics, vont réussir à intervenir « sur les manifestations cliniques de la sous-alimentation dans les hôpitaux psychiatriques » et rendre compte de la souffrance des aliénés internés, de la surmortalité qui règne. Ils vont défendre la nécessité de suralimenter les aliénés au même titre que les tuberculeux, insistant sur la recrudescence de la tuberculose dans les asiles. « Nous n'avons pas cru qu'un congrès se réunissant en 1942 et qui ne signalerait pas l'effroyable hécatombe de malades à laquelle nous avons assisté depuis juin 1940, non seulement ne rendrait pas compte d'un fait important, mais faillirait à sa tâche. Nous sommes décidés à communiquer des chiffres[622] … »

Le moment est particulièrement tendu en ce qui concerne les problèmes de ravitaillement. « Le retour de Pierre Laval au gouvernement en avril 42 marque, outre une intensification de la répression, une accentuation de la politique de collaboration avec l'Allemagne. Celle-ci impose de céder aux exigences économiques croissantes de l'occupant (…) Le débarquement des alliés en Afrique du nord prive la métropole de l'apport des denrées coloniales (…) Des poussées de mécontentement s'expriment dans le pays, dont les préfets rendent compte[623] ». Montpellier, avec cent quarante deux présents réunit une grande partie de la profession, y compris certaines figures d'autorité comme Baruk et Levy-Valensi. L'union réalisée ne va pas être sans effet.

Malgré les conditions défavorables, le 4 décembre 1942 une circulaire accorde un supplément de denrées contingentées aux aliénés internés dans les hôpitaux psychiatriques. La circulaire émane du secrétariat d'État à la famille et à la santé, mais elle n'a pu voir le jour qu'avec l'accord du secrétaire d'État du ministère de l'Agriculture et du Ravitaillement : Max Bonnafous nommé officiellement en avril 1942. Cet ancien socialiste, proche de Tardieu, a pour épouse Héléne Sérieux-Bonnafous médecin du cadre des hôpitaux psychiatriques, elle-même fille de Paul Sérieux, médecin-chef à Ville-Évrard. Hélène Sérieux-Bonnafous a quitté son poste de médecin chef de l'hôpital psychiatrique d'Alençon pour s'installer à Vichy avec son mari, mais elle a assisté

620 Bien que ne participant pas au congrès, c'est à cette occasion que Tosquelles fait la connaissance du groupe des réformateurs : Daumezon , Le Guillant, Henri Ey…

621 Discours d'ouverture du congrès par le professeur Roger, professeur de clinique neurologique à la faculté de médecine de Marseille . op.cit.p.193.

622 Rapport des docteurs Caron , Lécullier et Daumezon, *L'hécatombe* …. p. 196.

623 Ibid... p. 221- 222.

au congrès de Montpellier en octobre 1942 et a, selon toute vraisemblance, conservé des liens avec ses confrères[624] ». Si la mesure est diversement appliquée, elle contribue à desserrer la contrainte et à réduire le rythme de la mortalité dans les hôpitaux psychiatriques à partir de 1943.

Le congrès de Montpellier montre une intervention collective d'une partie des médecins-chefs qui n'exclut nullement la passivité d'un grand nombre de médecins à l'instar de ce qui se joua dans la Résistance : un engagement très minoritaire qui évolue progressivement, mais qui ne peut exister qu'avec un enracinement dans le tissus social.

Cette révolte éthique modifie les rapports de force au sein du champ, en introduisant un enjeu extérieur aux enjeux traditionnels. « La famine révèle l'ampleur de la crise. Elle entraîne chez les aliénistes une prise de conscience radicale : l'urgence d'une réforme en profondeur de l'institution.»[625]

Un autre lieu et un autre homme vont participer à la délégitimation de l'internement et mettre en cause les savoirs officiels : l'hôpital de La Charité-sur-Loire et son médecin-chef Louis Le Guillant.

« Une expérience de libération des internés par les faits de guerre »[626]

Le Guillant rapporte les faits : contraint d'évacuer l'hôpital de La Charité-sur-Loire lors de l'avancée des troupes allemandes, il constate, lorsqu'il peut le réintégrer quelques mois plus tard, que « pour 22 sur 33 malades, l'aptitude à vivre en liberté s'est inopportunément révélée, alors qu'ils étaient internés depuis plus d'une année, la plupart depuis plusieurs, voire depuis vingt années, et qu'aucune sortie prochaine n'était envisagée pour eux[627] ». En 1941, devant ses confrères de la Société médico-psychologique, puis par un article dans la *Revue d'hygiène mentale* en 1947, il décrit un par un, les cas de ces « libérés » par la guerre, qui ont trouvé travail et insertion familiale au point que le monde « normal » refuse de les renvoyer à l'hôpital. Il met en lumière les effets néfastes de l'enfermement, et met en question la clinique psychiatrique.

Le poids du témoignage de Le Guillant tient aussi au fait qu'il rencontre d'autres expériences vécues par ses confrères. À l'hôpital de Rodez les sorties anticipées des malades répondent à la crise de la main d'œuvre agricole. L'hôpital de Caen est bombardé le 6 juin 1944 contraignant à une mixité des malades et à leur accueil dans une grange. Ils y vivent durant six semaines sans qu'aucun ne s'évade ni ne se suicide. À Saint-Dizier, un certain nombre de patients sont remis dans le circuit et reclassés dans le monde du travail. À Auxerre, soixante-dix malades quittent l'asile en juin 40 suite à l'abandon de poste du directeur intérimaire. Quelques-uns retrouvent leur famille et réussissent à se réinsérer, les autres restent sur place malgré l'ouverture des portes, sans incident ni délit, modifiant l'image du fou dangereux pour lui et pour les autres.

L'expérience rapportée par Le Guillant met en cause non seulement la légitimité de l'internement mais la valeur pronostique de la nosographie classique et les potentialités soignantes de l'insertion sociale et familiale. C'est la doxa qui fonde l'ordre psychiatrique qui est mise en cause.

---

624 bid. p.226.

625 Ibid. p.342.

626 Le Guillant (L) Communication à la Société Médico Psychologique en 1941, publiée dans la *Revue d'hygiène mentale* n°6, 1947, p. 85-102. « Une expérience de réadaptation sociale instituée par les événements de la guerre. »

627 Ibid.

2/ La relève générationnelle (1945-1947)

En concevant leur activité professionnelle comme un engagement et comme une action collective les psychiatres résistants ont importé des formes d'action et des modes de pensée qui ont cours dans le registre politique. En cela, ils ont constitué « un parti de la nouveauté ». Ils sont les acteurs incontournables de l'accès de la nouvelle génération réformatrice à une série de positions dans le monde professionnel. L'étroite association entre politique et libération, entre enfermement, morts de faim et oppression, inscrit la lutte nationale et la rénovation psychiatrique dans une continuité. La liberté devient un instrument thérapeutique, et la subversion des valeurs et des hiérarchies, un projet professionnel, ouvrant la voie à une identité professionnelle renouvelée.

Lieutenant FFI[628] parcourant le territoire, chargé de mettre en œuvre la réunification de la résistance médicale, Lucien Bonnafé retrouve Henri Ey comme responsable du service sanitaire des FFI à Bourges. En quelques mois, au sein du nouveau syndicat, au ministère de la Santé, dans le groupe de réflexion théorique *Batea*, il réunit les figures non compromises de l'avant-guerre : Henri Ey, Xavier Abély de la Société médico-psychologique, le groupe des anciens internes des hôpitaux psychiatriques, Daumezon, Sivadon, Mignot, Fouquet, Bernard, Duchène, Diatkine, les résistants Follin, Le Guillant, Lebovici, les antifascistes espagnols Tosquelles, Ajurriaguerra, Torrubia, montrant sa capacité de mobilisation.

On peut appliquer aux psychiatres l'analyse réalisée par Gisèle Sapiro concernant les écrivains : « La cohésion repose non sur un principe d'ancienneté, comme en témoigne le jeune âge de la plupart des participants, mais sur un principe de solidarité, sur la base duquel se recompose le champ. (…) Ce n'est qu'une fois le régime d'oppression vaincu que vont s'engager les véritables luttes de redéfinition des rapports de force entre la génération issue de la résistance et au sein de la génération nouvelle[629] ».

De l'Amicale des aliénistes au Syndicat national des psychiatres des hôpitaux publics (SNPHP)[630]

« On a négocié avec le père Demay, l'aliéniste d'autrefois, la passation de l'héritage de l'Amicale des aliénistes, rapporte Lucien Bonnafé. Il nous apportait au quai d'Orsay les clés du coffre et les statuts de la société pour qu'on puisse se constituer en syndicat. C'est ainsi qu'on a constitué le Syndicat national des médecins des hôpitaux psychiatriques qui a été l'instrument principal du travail. Daumézon en devient le secrétaire général[631] ».

---

628 *Recherches n°17* p.96 . Témoignage de Bonnafé : « Je quitte St Alban le 6 juin 44 ; je deviens zonard à Lyon. Après la bataille de Mont Mouchet je me suis trouvé grand officier FFI, clandestin d'abord, puis officiel à la Libération quand j'ai rejoint Lyon dans le cours du mois de Juin (…) Ensuite à la libération, dans la distribution des taches ,il m'échoit de parcourir toute la France du sud-est, avec la mission d'organiser l'intégration du service de santé FFI dans le service de santé de l'armée régulière (…) Je deviens médecin-chef dans l'armée régulière dans un hôpital d'évacuation motorisé qui attend ses bagnoles d'Amérique.. Là-dessus, la paix éclate brusquement. ».

629 Sapiro (G) L*a guerre des écrivains, Paris ,* Fayard,1999,p.690.

630 Crée en 1907 l'Association Amicale des médecins des établissements publics d'aliénés regroupe l'ensemble des médecins directeurs des asiles, publie la revue *l'Aliéniste Français* et joue un rôle de syndicat professionnel. Suspendue, puis à nouveau autorisée en 1940, elle a défendu les intérêts corporatifs sous Vichy en continuant à fonctionner de manière limitée.

631 Lucien Bonnafé est mis à la disposition du ministre de la Santé en septembre 1944, ce qui permet son retour à Paris.

Recherches « Par là même s'effectue une discrète épuration. » n°17 p.102.

Georges Daumezon est né à Narbonne dans une famille protestante des Cévennes « où les persécutions de la terreur blanche lors de la révocation de l'Édit de Nantes restaient en mémoire, et fournissait une culture biblique et théologique animée par la passion de la liberté et de la raison[632] ». Son père est zoologiste et sa mère responsable du bureau d'hygiène sociale. Il pratique le scoutisme protestant, expérience qu'il utilisera dans sa pratique rénovatrice de la psychiatrie. Titulaire d'une licence en droit en 1932, Interne des hôpitaux de la Seine en 1933, il devient médecin-chef de l'hôpital de Fleury-les-Aubrais (Loiret) en 1938. Sa thèse de médecine est consacrée à « la situation du personnel infirmier des asiles d'aliénés », ce qui lui vaut le prix Baillarger décerné par l'Académie nationale de médecine. Mobilisé, il est affecté à un service psychiatrique de l'armée des Vosges jusqu'à la retraite de 1940, puis reste dans la région dans une équipe chirurgicale. Fait prisonnier, il est libéré et peut rejoindre l'hôpital de Fleury-les Aubrais.

Il rejette l'asile et son système hiérarchisé en castes, qui place le malade au plus bas de la pyramide. S'inspirant de son expérience du scoutisme, il introduit de multiples activités culturelles et sportives, auxquelles participent l'ensemble du personnel, y compris le personnel administratif et technique. Il organise une gestion des pavillons par un système de réunions entre soignants et soignés, liant objectifs thérapeutiques et resocialisation des malades. Durant la guerre, il passe régulièrement par Saint-Alban en se rendant en vacances. Il arrivera à Bonnafé de lui adresser des résistants, dont certains sont en pleine décompensation. Idéologiquement proche, solidaire contre l'anticommunisme, tant dans l'action syndicale que dans les controverses politiques, une connivence profonde le lie à Bonnafé qui ne se démentira pas leur vie durant. Éternel « compagnon de route », doté d'une forte reconnaissance professionnelle, en particulier du fait de sa position de secrétaire général du Syndicat des psychiatres publics, attentif à tous les courants novateurs de la psychiatrie, Daumezon sera un grand rassembleur de la profession, et un collaborateur fidèle, des entreprises de Bonnafé.

En 1946, à l'occasion d'une rencontre amicale avec Germaine Le Hénaff[633] animatrice, puis rédactrice en chef des publications des CEMEA, ils élaborent un projet de formation des infirmiers psychiatriques, dans la perspective des méthodes actives utilisées dans la formation des animateurs de colonies de vacances. Le premier stage a lieu en 1949. C'est le début d'une aventure qui va devenir une des branches d'activité du mouvement d'éducation populaire, qui se prolongera jusqu'à la disparition de la spécificité des infirmiers psychiatriques en 1985. Entreprise à laquelle seront fidèles toutes les générations de psychiatres communistes, et qui se prolongera par la publication d'une revue spécialisée : *Vie sociale et traitement (VST),* revue toujours existante.

Une assemblée générale valide la création du syndicat en juillet 1945. Le bulletin de l'Amicale est remplacé par *l'Information psychiatrique*. Le conseil syndical est constitué par l'alliance entre quatre « anciens » : Bessieres, X. Abély, Lauzier, Ey, et huit « nouveaux » : Daumezon, Bonnafe, (PC) Le Guillant, Sivadon, Fouquet, Bernard, Neveu(PC), Beley (PC)[634].

---

632 La description est du Docteur Lantéri-Laura à l'occasion des obsèques de G.Daumezon.

633 Germaine Le Hénaff dirigeait un home d'enfants au château de la Guette (près de Villeneuve-Saint Denis dans la région parisienne) depuis 1940. En liaison avec la Résistance et l'Œuvre de secours aux enfants (OSE) créée par l'Union des Juifs de la Résistance et l'Entr'aide (UJRE) fondée en 1943, organiquement liée au PC mais spécifiquement juive, G. Le Hénaff accueillit et cacha plusieurs enfants juifs durant la guerre.

Animatrice puis directrice des CEMEA, elle fonda avec Daumezon les stages pour infirmiers psychiatriques ;

Elle épousa Louis Le Guillant en seconde noce en 1952. Le 8 avril 1986 lui a été décerné le titre de Juste parmi les Nations.

634 Bessières (A.) est un ancien dirigeant de l'Amicale, Lauzier (J) était conseiller technique au ministère avant-guerre, Abély, licencié en droit, médecin-chef à Sainte-Anne, président de la commission des maladies mentales avant-guerre. Beley (A.) médecin-chef à Aix en Provence, Neveu (P.) est trésorier. Ces deux derniers ne seront pas renouvelés en 1949. Bernard (P ;) grand ami de Bonnafé, transforme le bulletin syndical en revue scientifique, médecin-chef dans la banlieue lilloise, crée une école pour les cadres-infirmiers

Conseillers techniques auprès du ministre de la Santé

Trois ministres communistes de la Santé se succèdent entre 1944 et 1947: René Arthaud,[635] François Billoux puis Georges Marrane.[636] Louis le Guillant et Lucien Bonnafé sont nommés conseillers techniques, le premier pour la coordination de la politique de l'enfance, le second pour la psychiatrie.

Bonnafé développe une intense activité réformatrice, transcrivant les enjeux professionnels en enjeux politiques, et sachant promouvoir dans l'argumentation auprès du ministre, les bénéfices politiques prévisibles. « Les psychiatres, écrit-il à François Billoux, petits fonctionnaires prolétarisés, mais dont la carrière répond à un intérêt réel pour leur métier sont assez souvent médiocres, encroûtés par leur existence asilaire, généralement très désintéressés (…) Leur attitude politique n'est pas mauvaise dans l'ensemble (le meilleur niveau politique parmi tous les médecins (…) Cette sympathie est réciproque, seuls les ministres communistes leur ont donné satisfaction. Le ministre Arthaud en particulier, a été considéré par eux comme l'âge d'or. Par contre MRP et SFIO ont attiré leur colère (…) Sur le plan des partis, les plus progressistes se montrent, avec une netteté extraordinaire, les meilleurs défenseurs des malades mentaux. (…) Jusqu'à maintenant j'ai eu le contrôle politique du syndicat, et celui-ci domine de loin le groupement intersyndical des services publics. En conclusion : considérer le secteur santé mentale comme politiquement intéressant. Reprendre les propositions[637] ».

Jouant sur le registre partisan, Bonnafé sait aussi utiliser celui de l'intérêt général quand il s'adresse au ministre. Il tend à obtenir le développement d'un service public de gestion de la santé et tout particulièrement de la santé mentale. Il sait mobiliser problématique de la reconstruction du pays et besoins de main d'œuvre, en même temps que le sens des responsabilités financières, pour faire valider ses propositions. Il défend cette nouvelle psychiatrie qui voit dans l'aliéné « un malade et une chronicité relative ». Une note officielle du 4 février 1947 est adressée au directeur de la Santé, via le ministre et intitulée « Réadaptation au travail et réinsertion sociale ». Il y présente « la nécessité de la réadaptation sociale au travail et la réinsertion sociale comme objectif, dans un pays qui a besoin de main d'œuvre pour reconstruire le pays, l'intérêt financier de la sortie des malades mentaux, et la nécessité d'une solidarité nationale concernant les diminués, physiques ou à prédominance mentale. Il en définit les principes : la chronicité relative, la nécessité de prévention et de post-cure, la revalorisation de l'image des aliénés. Le droit à la sécurité et aux soins, la nécessité de mettre au premier plan le maintien de la responsabilité, pour les sujets amoindris ou dés-insérés ». Il préconise la réorganisation du ministère : « Une administration centrale actuelle, très faible numériquement et

---

635 René Arthaud, pharmacien, militant communiste de Marseille et du Vaucluse. Il adhère aux Jeunesses communistes en 1934 et au PCF en 1936. Il est secrétaire des Étudiants communistes en 1938 et rédacteur du journal *Rouge Midi*. Mobilisé en 1939 à Bar-le-Duc, il tente avec Jacques Solomon de constituer un noyau communiste. Il crée un groupe d'étudiants résistants à Gap, dispersé en 1941 du fait de la répression. Membre du Comité de Libération du Vaucluse, il devient maire-adjoint d'Avignon, puis député (1946-1951). Secrétaire de l'Assemblée nationale puis ministre en 1946, il fut «de plus jeune ministre de la République.» Il a disparu de l'historiographie communiste du fait de sa mise à l'écart à l'occasion de l'affaire Marty-Tillon. Revenu à la base, il quitte le PCF en 1957 après le rapport Khrouchtchev. Il crée à Aubervilliers et à Sarcelles dans les années 60 des pharmacies-laboratoires. Il meurt en 1991 à Gap où il s'était retiré.

636 Gouvernement De Gaulle 9 septembre 44 - 6 novembre 45 : Billoux ministre de la santé publique.Gouvernement De Gaulle 21novembre45-20 janvier 46 : Billoux ministre de la Sante. Gouvernement Bidault 23 juin 46-22novembre 46 : René Arthaud ministre de la Santé Publique, F. Billoux ministre de la Reconstruction. Gouvernement Ramadier 22 janvier 47-19novembre 47 : Georges Marrane ministre de la Santé publique et de la Population, F. Billoux ministre de la Défense ationale

Ambroise Croizat ministre du travail 21 novembre 45 au 19 novembre 47

637 Note de L.Bonnafé (Fonds F. Billoux non classé -carton santé) Archives de Bobigny.

qualitativement. Pas d'inspection spécialisée et un seul conseiller technique. Un grave manque de personnel dans les organismes d'exécution. 30% à peine des psychiatres nécessaires, alors que l'extension du rôle de la psychiatrie dans la société est à l'ordre du jour. »[638] Il est nommé inspecteur des études de l'École Nationale de la Santé, récemment créée, et sillonne les hôpitaux psychiatriques du territoire, en émettant de vigoureuses critiques concernant certains.

Le 26 septembre 1945 F. Billoux prononce au Vélodrome d'hiver un discours publié dans le *Médecin français*, devant plus de 20 000 personnes : personnels des hôpitaux, corps médical et paramédical. Il y présente ses objectifs. Pour la partie concernant l'hygiène mentale, F. Billoux déclare : « Le nombre d'aliénés a diminué depuis 1939. Il est certain que la réduction de l'alcoolisme y est pour quelque chose. Il faut tenir compte que beaucoup d'internés sont littéralement morts de faim (...)[639] Actuellement nous avons une politique du tout ou rien. Cela signifie qu'un malade mental est interné ou reste chez lui sans soin. Nous estimons qu'il faut transformer cette méthode. Une ordonnance est actuellement déposée au gouvernement qui aboutira : 1°) à faire que les malades mentaux puissent être soignés chez eux et dans les dispensaires, 2°) que les malades devant être placés dans les asiles ne vivent pas comme des prisonniers, mais qu'ils puissent être considérés comme des invalides partiels, auxquels un travail peut être demandé, et ainsi les préparer à une réadaptation à la vie normale[640] ».

Les dispositions politiques de Bonnafé s'actualisent, tant dans sa compétence activiste au service du groupe professionnel, que dans sa capacité « à formuler et à traduire les exigences et les intérêts du groupe particulier, en termes recevables dans les débats politiques c'est-à-dire en terme d'intérêt général de justice et de progrès social[641]».

Les Journées nationales de la psychiatrie (mars 1945)

L'unité de la Résistance au sein du monde médical s'est réalisée sur le terrain, avant d'être avalisée par Londres au sein du Comité médical de la Résistance. En 1945, les différents courants se réunissent au sein d'une organisation unique l'Union des médecins français sous la présidence de Robert Debré. Le *Médecin français* en devient l'expression unique, dont Victor Lafitte reste le secrétaire jusqu'en 1949. Les leaders communistes dans la psychiatrie, vont se servir de la position gagnée au combat, contre les logiques sociales du champ professionnel, et mettre leur capital militant au service de l'officialisation d'une nouvelle représentation de l'organisation psychiatrique. Le ministre communiste veut proposer un projet d'organisation de l'assistance psychiatrique pour l'été, de manière à le faire adopter par ordonnance. Pour légitimer le texte, avec la collaboration de René Henri Hazeman partenaire de l'avant-guerre, L. Bonnafé et ses amis organisent les Journées psychiatriques nationales en mars 1945.

La Société médico-psychologique, seule instance qui a poursuivi son activité durant la guerre, met en place une commission qui comprend, outre Henri Ey, Abély, Beaudoin, Delay, Marchand en vue de réformer la loi de 1838. Devant les projets du ministère, elle décide de s'intégrer aux Journées nationales de la psychiatrie. Une commission de la psychiatrie a été créée en 1944 à l'initiative de G. Heuyer, proche de R. Debré, au sein de l'organisation réunifiée de la médecine mais en raison du décès brutal de ses deux fils, celui-ci est absent de la préparation des Journées.

638 Rapport de L Bonnafé du 4 février 1947 au ministre et au directeur de l'action sociale Eugène Aujaleu. Fonds F. Billoux (non classé, carton Santé), Archives départementales de Seine-Saint-Denis.

639 Il évoque d'autres aspects de la politique publique de santé : lutte contre l'alcoolisme, prévention maternelle et infantile….

640 Discours de F. Billoux devant les syndicats hospitaliers (non daté) Fonds Billoux (non classé - carton santé).

641 Lagroye (J.) *Sociologie politique*, Presses de Sciences po et Dalloz, 2002, (4è rééd.) p.137.

Abély[642] et Ey représentent la Société médico-psychologique, Beaudoin, Lauzier, Bonnafé, Daumezon, Fouquet le Comité national des médecins français. Les travaux seront animés par Daumezon et Bonnafé. Fouquet et Bonnafé en sont les secrétaires. Ouvertes par François Billoux et par Paul Valéry dans la chapelle de l'hôpital Sainte-Anne, les Journées nationales sont organisées sous le patronage d'Henri Wallon du Collège de France, et de Robert Debré de l'Académie de médecine. Pierre Janet y intervient. Les rapports sont présentés par Le Guillant et Ey sur « le renouvellement de l'assistance psychiatrique », par Abély concernant « la réforme de la loi de 1838 » et par Bonnafé et Daumezon sur « le malade mental et la société. »

Une charte en vingt-quatre points est adoptée. C'est d'abord une requalification symbolique du médecin-chef de l'hôpital psychiatrique : l'affirmation de « l'unité et de l'indivisibilité » de son autorité sur la prévention, la prophylaxie, la cure et la postcure. Compétence étendue à la réinsertion c'est-à-dire à la reconnaissance du médecin-chef comme un interlocuteur de l'Éducation nationale, de la Justice, de l'Orientation professionnelle. Autorité sur les établissements privés qui doivent être « réquisitionnés » par le service public, et autorité à laquelle doivent se soumettre les gestionnaires hospitaliers. Le projet d'un « cadre national de médecin-chef des services publics », intégrant donc les structures extra-hospitalières, s'accompagne logiquement d'un alignement du statut des psychiatres publics, sur le statut hospitalier. Mais a contrario de cette normalisation par rapport à la carrière hospitalière strictement hiérarchisée, les psychiatres récusent toute hiérarchie au sein du cadre : « pour des motifs relevant des caractéristiques fondamentales de l'activité psychothérapique, aucune hiérarchisation au sein du cadre ne saurait entamer l'indépendance de chaque chef de service ; la suppression acquise depuis longtemps du cadre des médecins-adjoints des hôpitaux psychiatriques, constitue en ce sens un progrès que l'on ne saurait renier » (article 5). Dans un deuxième temps « l'internement doit être aboli en tant que faisceau de mesures hétérogènes ! Ses composantes doivent être, après « dislocation » révisées et rendues applicables avec la plus grande souplesse et le maximum d'initiatives médicales. » (article 13). Le texte des vingt-quatre propositions adressé aux pouvoirs publics consacre l'extension de compétence du service public, responsable d'une organisation territoriale de la santé mentale comprenant les services privés, la vocation thérapeutique et sociale de la psychiatrie, libérée de l'impératif d'enfermement, et l'égale dignité de l'alternative extra-hospitalière.

Ce « premier concile de l'aggiornamento psychiatrique » selon la formule de R. Castel[643], est totalement dominé par les « grands prêtres », les médecins chefs, et se situe dans le lieu fondateur de la discipline. Il constitue une mise en scène de l'espace professionnel où se dénoue la crise ouverte depuis 1930, par la reconnaissance symbolique d'une nouvelle représentation de l'assistance psychiatrique, en présence des représentants de l'État et des intellectuels de la discipline.

Mais la légitimité de cette nouvelle représentation de la psychiatrie, portée par les alliances issues de la Résistance, se heurte à la réorganisation des élites médicales. Le projet d'ordonnance proposé par Billoux rencontre en commission parlementaire, un autre texte proposé par Heuyer. Celui-ci crée un Syndicat des médecins français spécialistes du système nerveux afin de ne pas laisser le monopole de la représentation au Syndicat des psychiatres des hôpitaux publics. L'existence de textes contradictoires interdit la législation par ordonnance, et renvoie au débat des assemblées.

L'institutionnalisation du « désalénisme », « le secteur », ces mots inventés par Bonnafé lors des Journées nationales de 1945, n'auront pas de traduction législative[644]. Comme le précise

642 Xavier Abély médecin-chef de Sainte-Anne, licencié en droit, président de la commission des maladies mentales

643 Castel (R) *L'ordre psychiatrique,* Ed. de Minuit, 2008, p.14.

644 Recherches n° 17, p.106.

F. Chaumon qui fut plus tard son assistant : « Bonnafé soutint toujours une position interne au champ psychiatrique, qu'il nomma désaliénisme ; il ne s'agissait pas pour lui, de sortir de la psychiatrie mais à l'intérieur, de faire autre chose, c'est-à-dire le contraire de ce dont l'horreur de la guerre avait pu donner le sinistre spectacle (…) À partir de ce qui est posé comme aliénisme, il faut s'orienter de manière critique, en prendre le contrepied (…) Il posait concrètement un choix éthique, identifiable, sans contraindre au choix forcé d'un type de pratique précise[645] ». Quant au secteur, Bonnafé rapporte : « je me souviens qu'à ce moment-là, je prends la craie, et comme on enseigne les mathématiques modernes, je trace un ensemble dans le département une zone, « un secteur, » responsabilité du médecin des hôpitaux (…) il a la charge de la santé mentale sur un territoire donné de population (c'est là que le mot secteur apparait pour la première fois dans le discours public) et il englobe les établissements publics comme les établissements privé »[646].

Georges Heuyer n'est pas opposé à une modernisation de l'hospitalisation publique, à condition que celle-ci n'empiète pas sur la clientèle de la médecine privée. Les dispensaires ouverts dans la cité, et à proximité des populations, dont rêve Bonnafé risquent de drainer « ces malades psychiques payant » qui sont la clientèle des psychiatres libéraux. L'hôpital doit donc pour lui, garder sa fonction structurelle de reproduction du corps, et de définition de la notoriété, contre des structures ouvertes, susceptibles de développer des tendances à l'autonomie. Heuyer oppose l'existence parallèle, de services libres et de services fermés, qui maintiennent la domination d'un pôle hospitalier et de son groupe dominant. Dans le même sens, il œuvre à la définition d'une spécialité neuropsychiatrique, reconnue en 1949, dominée par les neurologues alliés à la Faculté de médecine et au conseil de l'ordre. Seul diplôme ouvrant à l'exercice libéral, il marque un retour à l'ordre après les bouleversements de la crise. Les internes des hôpitaux psychiatriques, malgré cinq ans de formation au lit du malade, seront soumis à une demande de validation de leur formation par le Conseil de l'ordre, pour obtenir leur qualification, ce que celui-ci ne délivrera qu'avec la plus grande parcimonie, afin de contrôler le nombre des spécialistes, et donc les revenus libéraux. Quant à l'État il réduira longtemps le financement des structures extra-hospitalières à la portion congrue.

Dans ce moment de reconstruction du pays, les communistes et leurs proches compagnons se sont fondus au sein du groupe réformateur, mettant au service du projet commun leurs capacités militantes et la légitimité du pouvoir d'État. Le « désaliénisme » étend la responsabilité du psychiatre public à la santé mentale d'une population au sein d'un territoire, réunit sous la responsabilité du médecin chef la prévention le soin et la réadaptation, et réduit le poids de l'hôpital au profit de structures ouvertes installées dans la cité. La bataille symbolique est gagnée en ce sens, qu'il est du pouvoir du langage de faire exister dans les mots ce qui n'existe pas dans les choses, mais elle est perdue politiquement : la reconnaissance institutionnelle n'a pas lieu.

Il va falloir une quinzaine d'années, pour que cette représentation, qui travaille la pratique professionnelle, bénéficie de cette magie sociale qu'est la reconnaissance par l'Etat et devienne prescription légitime.

645 Chaumon (F.) Post-face à Bonnafé la Psychanlyse de la connaissance, Ramonville-St- Agne, Eres, p.174.

646 *Recherches* n°17, mars 1975, p.106

3/ La reconnaissance par le milieu professionnel de la position communiste

Le besoin de redéfinition ne concerne pas uniquement les formes d'organisation de la prise en charge des malades aliénés, mais aussi « la science psychiatrique ». Dès son retour à Paris l'élite intellectuelle du Cadre[647] se retrouve pour une réflexion théorique, au sein d'un groupe informel qu'ils nomment *Batea*. En 1946, Henri Ey réunit la profession sur le thème « *Problèmes de la psychogénèse des psychoses et des névroses »*. Il s'agit de définir la maladie mentale, objet de la psychiatrie. Le poids symbolique des communistes s'illustre comme agent collectif, dans la capacité à politiser les enjeux professionnels, ce dont témoigne leur intervention dans *l'Evolution psychiatrique*, la revue de prestige du cadre professionnel.

Le groupe *Batea*

Dès le retour à Paris permis par la libération du territoire, et dans la dynamique de de la reconstruction du pays, le groupe formé dans les années d'avant-guerre se reforme. Un besoin de refondation théorique les anime. Ils vont mettre en commun la réflexion menée par des acteurs, que la guerre avait séparés. Autour d'Ajuria[648], Follin, Bonnafé, Le Guillant, Fouquet, Daumezon, Tosquelles, Duchêne, Lebovici, Rouart, Hecaen forment un groupe de réflexion théorique, dans la suite du groupe du Gévaudan, auquel participe Lacan. À l'image du groupe Bourbaki des mathématiciens, ils vont le dénommer *Batea* du mot basque qui veut dire « ensemble » ou « espoir » selon les traducteurs, et qui va fonctionner jusqu'en 1949. Ils se réunissent chez les uns ou les autres. Bloqué dans sa mansarde à Henri Rousselle, réduit à un travail exclusivement théorique de 1937 à 1944 Ajuriaguerra a pris une avance considérable sur ses confrères du terrain, concernant la question des relations entre psychiatrie, neurologie et langage. Jacques Lacan « n'a rien publié durant la guerre, mais depuis 1933 il a fréquenté les philosophes Alexandre Koyré, Alexandre Kojeve, Henri Corbin, Georges Bataille. Ceux-ci en l'initiant à la philosophie allemande l'ont conduit à une relecture de Freud qui amène à une refonte doctrinale, qu'il va développer après la Libération. De sa mobilisation comme médecin à l'hôpital de Val-de-Grace, il ressort convaincu de l'incurie du « savoir » psychiatrique. En 1945, il fait un voyage en Angleterre et marque une forte admiration sur la façon non ségrégative dont les Anglais ont regroupé les « inadaptés » et les ont utilisés dans les tâches militaires de l'arrière[649]. Alors que leurs confrères étaient immergés dans les difficultés de la vie quotidienne de l'asile, voire dans l'activité combattante, ces deux intellectuels[650] amènent une vision renouvelée des liens entre neurologie, psychisme, langage et lien social. Pour les communistes, il s'agit de lier théorie et pratique. Les subversions théoriques légitiment et alimentent la remise en cause des pratiques : faire de l'hôpital psychiatrique un lieu thérapeutique, considérer la base infirmière comme le moteur du changement, transformer le rôle du médecin-chef en un dirigeant plutôt qu'en un chef,

---

647 Le Cadre : ainsi est nommé le statut spécifique de fonctionnaire des psychiatres publics.

648 Julian de Ajuriaguerra, *Recherches* n°17 p. 108.

649 Roudinesco (E.) Jacques Lacan, Esquisse d'une vie, Histoire d'une pensée, Fayard, 1993,p.230-243.

650 Pour des raisons différentes. Ajurriaguerra basque républicain clandestin, est contraint à faire l'infirmier, est caché dans l'hôpital H.Roussel. Lacan reste à l'extérieur de tout engagement, pratiquant tout au plus une anglophilie esthétique. La répression a cependant marqué ses proches :Sylvain Blondin, son beau-frère est marié avec Denise Decoudemanche, la sœur de Jacques Decour torturé et fusillé avec Georges Politzer. Sibylle (la fille de J. Lacan) «se souvient aujourd'hui avec quelle émotion, longtemps après la guerre, Malou (la première femme de J. Lacan) lisait à ses enfants, à haute voix et sur un ton grave, la dernière lettre envoyée par Jacques Decour à sa famille». E.Roudinesco, op. cit.p.222, p. 243. Durant cette même période Lacan rencontre et vit avec Sylvie Bataille qui est juive.

pratiquer les réunions de malades et utiliser le travail comme thérapie sociale, trouvent leur légitimation dans ces approches théoriques.

Les quatre premières années qui suivent la Libération, dans le climat de la liberté retrouvée, de la reconstruction du pays et dans une perspective de progrès social, constituent un moment enchanté pour ces psychiatres en début de carrière, engagés dans l'innovation thérapeutique, dans l'humanisation de l'accueil des malades et dans l'extension des acquis de la psychologie et de la psychanalyse aux troubles infantiles. Saint-Alban, *Batea*, les Auberges de jeunesse, Ville-Évrard, Villejuif et la cellule communiste, les Enfants-malades, sont « des lieux d'intensité libidinale » comme les nommera plus tard Guattari, portés par le groupe qui se vit comme pionnier dans tous les domaines. René Diatkine proche des communistes sans jamais adhérer,[651] entré à la SPP en même temps que Lebovici témoigne de cette intense sociabilité : « Toute une série de personnages m'ont marqué. Il y avait d'abord Ajuria… Je me souviens de réunions où il y avait des gens qui d'ailleurs, ne sont pas devenus analystes, il y avait Ey, Bonnafé, Le Guillant. Bonnafé faisait une conférence intéressante sur le paternalisme des psychiatres. On vivait dans les cafés. Ce sont Ey et Bonnafé qui m'ont persuadé d'aller voir Lacan. Il était le plus intelligent, il avait une brillance intellectuelle. On était un tout petit groupe. Tout le monde se connaissait. Tout le monde parlait à tout le monde. On pensait que la Société Psychanalytique de Paris (SPP) avait une solide tradition. Quand on a discuté, on s'est aperçu que nous n'en étions qu'aux balbutiements. C'était un temps de réorganisation de la SPP. J'étais le premier contrôle de Lacan. Il faisait cela très sérieusement. Il y avait Jean Kestenberg qui me suivait. Ça agaçait prodigieusement Lacan quand on se rencontrait dans l'escalier. Les supervisions ont été importantes. Puis Lebovici a organisé un séminaire de lectures et de confrontation de cas, qui m'a beaucoup permis de réfléchir[652] ». Mariane Lebovici, qui n'avait qu'une dizaine d'années raconte : « la salle à manger se trouvait à côté de ma chambre, « les personnes qui se réunissaient chez nous, les Diatkine, les Kestenberg se racontaient des histoires de psychothérapies d'enfants ; ça m'excitait beaucoup d'entendre parler de pipi-caca et me tenait éveillée une partie de la nuit[653] ».

Le colloque de Bonneval de 1946 : « Organogenèse ou psychogenèse des névroses et des psychoses »

À l'orée de la seconde guerre mondiale, Henri Ey est la figure dominante de la psychiatrie. Il incarne l'espoir d'une psychiatrie totale qui réunirait la neurologie et la psychiatrie, dotée d'une théorie organo-dynamique et capable d'intégrer le freudisme. Depuis 1942, il organise trois jours durant, dans l'hôpital qu'il dirige à Bonneval, dans une ancienne abbaye de l'Eure-et-Loir, tout ce qui compte dans la profession. Le colloque réunit psychiatres, psychanalystes et philosophes. En 1941 il s'agissait de « l'histoire naturelle de la psychiatrie ». En 1943 c'était l'étude des rapports entre neurologie et psychiatrie, qui opposait les conceptions d'Hécaen et d'Ajuriaguerra. En 1946,

651 Né en 1918 d'une famille juive russe dont les parents révolutionnaires ont émigré en 1905, Diatkine entame des études de médecine en 1936, passe le concours de l'Internat en 1938 et fréquente la salle de garde de Sainte-Anne, mais il est chassé de la faculté de médecine par les lois antisémites. Mobilisé en 1939, il se réfugie à Marseille après la débâcle. « Il y avait à Marseille Jean Dalsace, un grand gynécologue parisien communiste, qui réunissait les psychanalystes de passage. » Il est accueilli dans un service de neuropsychiatrie « ouvert et encourageant » puis dans des services « de psychiatrie lourde ». Il rencontre Loewenstein en attente d'un visa pour les Etats-Unis. Ils travaillent ensemble pendant une année dans une consultation de psychiatrie d'enfants.

La distance qu'a gardée Diatkine par rapport au PC n'est peut-être pas sans rapport avec les liens familiaux qu'il avait à Vitebsk. Un oncle aurait eu des responsabilités administratives importantes et aurait été liquidé en 1937. L'ensemble de la famille juive n'aurait pas survécu.(d'après Dominique Diatkine -Follin, sa belle- fille). Entretien du 13 janvier 2011.

652 René Diatkine entretien avec Marianne Persine, janvier 1994 , DVD/SPP

653 Lebovici par lui-même op.cit.

c'est autour de la définition même de l'objet de la psychiatrie, la pathologie mentale et son étiologie, que se situe l'affrontement entre Henri Ey, en position dominante, et Jacques Lacan, dont la position est encore fragile. Lacan n'a rien publié durant la guerre et entre 1945 et 1949, il n'a encore que peu d'analyses didactiques, même s'il est intégré dans les réseaux intellectuels. [654]

Entre ces deux intellectuels de la psychiatrie Ey et Lacan, formés en même temps dans l'internat de Saint-Anne, se joue le leadership du groupe des psychiatres publics. Ensemble, ils ont combattu la théorie des constitutions et son substrat héréditaire, mais en 1946 Ey reste profondément attaché à l'organogenèse des névroses et des psychoses, c'est-à-dire à l'existence « d'une structure morbide »[655] sur laquelle se fonde la maladie mentale, et il s'élève contre le risque de banalisation et de disparition de la spécificité du psychiatre dans la « psychiatrie sociale » : « La psychosociologie et tous les objets qu'elle vise, les interactions individuelles, les tensions collectives du groupe, son organisation et ses variations, ne me parait en effet assimilable à la fonction du psychiatre, que si l'objet de la psychiatrie n'est lui-même fondé que sur la nature sociale de « la maladie mentale », ce sur quoi je m'inscris en faux[656] ». À l'opposé, les préoccupations théoriques de Lacan « touchaient ici et là, à la question de la relation entre l'individuel et le social (…) Il était aux prises avec la problématique de l'essence du lien social, appréhendée non plus à partir du creuset familial, mais dans l'optique de la psychologie collective au sens freudien du terme[657] » réflexions qui font écho aux préoccupations des psychiatres communistes.

Au cours du colloque, s'affrontent le discours de la psychiatrie dynamique porté par Henri Ey, et l'origine psychique des troubles défendue par Lacan. Pour la première fois, les psychiatres communistes sont convoqués en tant que tels, dans la définition de la maladie mentale et de son étiologie. Lacan, en se référant à Politzer, s'assure de leur soutien. Bonnafé et Follin se rallient à la subversion lacanienne, en jouant sur la polysémie de la notion de psychogénèse. Pour Henri Ey : « Les désordres des fonctions organiques altèrent la vie psychique. Il apparaît aussi naturel d'admettre la psychogenèse de la vie psychique normale et libre, qu'il paraît nécessaire d'admettre une organogenèse de la pathologie mentale (…) Admettre ce point de vue, c'est admettre qu'il puisse y avoir une psychiatrie. Le repousser c'est nier la possibilité d'une science psychiatrique »[658]. Comme Henri Ey, Julien Rouart[659]est favorable au dialogue avec la psychanalyse, mais reste attaché aux bases somatiques de la pathologie.

---

654 D'après Roudinesco (E.) *Jacques Lacan, Esquisse d'une vie. Histoire d'un système de pensée*, Paris, Fayard, 1993, p.228. A ce moment-là, son seul ouvrage marquant est sa thèse sur le cas Aimée, mal reçue par les psychiatres et encensée par les surréalistes. En 1945 Lacan reçoit dans sa clientèle privée issue du monde intellectuel dans lequel il est intégré avec Sartre, Beauvoir, Camus, Merleau-Ponty. Il reçoit la chanteuse Marianne Oswald, Dora Maar. Il est le médecin personnel de Picasso, « mais du point de vue de la formation analytique, il est nettement moins en vue que Sacha Nacht. A partir de 1948-1949 le rapport des forces s'inversa en sa faveur à mesure que la troisième génération psychanalytique française était attirée par son enseignement ».

655 Ohayon (Annick) *Psychologie et psychanalyse* op. cit. p.251.

656 Ohayon (A.) op. cit. p.251. La polémique se poursuit, à la fin de l'année 46, à l'association de *l'Evolution psychiatrique* entre psychiatres, à partir de la conférence de Lacan « la psychiatrie anglaise et la guerre ». Lacan revient d'un voyage d'étude de cinq semaines en Angleterre. Il s'est enthousiasmé pour la capacité des anglais à gérer les soldats ou les prisonniers victimes d'une névrose de guerre, en les faisant participer à la gestion de l'arrière du front, avec l'aide d'un encadrement « thérapeutique », non hiérarchique , par opposition au jugement sévère qu'il porte sur le fonctionnement de la psychiatrie militaire du Val-de-Grace, au sein de laquelle il a passé la guerre.

657 Roudinesco (E.) op. cit. p.231.

658 Bonnafé, Ey, Follin, Lacan, Rouart «*Le problème de la psychogénèse des psychoses et des névroses* », Desclée de Brouwer, 1977, p.19.

659 Julien Rouart est avec Lacan et Ey de la génération des «grands » de l'internat de Sainte Anne.

Bien que psychiatre, Jacques Lacan fait rupture avec la tradition médicale. « La doctrine de Lacan suppose une théorie structurale de la personnalité (...) Les entités morbides découlent, comme chez Freud, de l'organisation inconsciente du sujet (...) La nouvelle refonte lacanienne de la doctrine viennoise, prenant la suite de celle effectuée avant la seconde guerre mondiale, à la lumière de l'hégélianisme, réaffirme l'impérieuse nécessité d'un abandon de tout organicisme. Elle met en avant, comme cause unique de la folie humaine, une causalité psychique[660] », et met à bas la distinction entre le sujet normal et le sujet pathologique : « La folie tient à l'être même de l'homme (...) elle est vécue dans tous les registres du sens (...) Les modes originaux du langage de l'aliéné, c'est tout ce sur quoi l'aliéné par la parole et par la plume, se communique avec nous (...) Ey néglige la signification de l'acte délirant, qu'il réduit à l'effet contingent d'un manque de contrôle (…) La folie est la plus fidèle compagne de la liberté. L'être de l'homme ne peut être compris sans la folie.»[661] À quoi Henri Ey oppose : « Si ces positions théoriques étaient justifiées (la psychogénèse), si effectivement on devenait fou par suite de mauvais ajustement aux événements et aux situations, ou par un jeu de sentiments et de pulsions qui sont communes à tous, s'il n'était pas nécessaire « d'être malade » de corps pour être malade d'esprit (…) et bien, nous abandonnerions la psychiatrie (…) Comment pourrions-nous continuer à soigner des malades à la faveur de simples jeux de mots ?[662]» La violence du ton témoigne de la vigueur de la concurrence pour la définition de la position légitime.

Lacan, en rendant hommage à Politzer tente de mobiliser la psychologie et la psychopathologie sociale des communistes : « C'est dans un tel sentiment, je le sais, que le grand esprit de Politzer renonça à l'expression théorique, où il aura laissé sa marque ineffable, pour se vouer à une action qui devait nous le ravir irréparablement. Car ne perdons pas de vue, qu'exigeant après lui qu'une psychologie concrète se constitue comme en science, que nous n'en sommes là qu'aux postulations formelles. Je veux dire que nous n'avons pas encore posé la moindre loi où se règle notre efficience. C'est la définition d'un tel concept, que j'ai toujours déclaré nécessaire (...) que je vais tenter de poursuivre aujourd'hui[663] ». Il manifeste en cela son sens tactique. Bonnafé fait alliance avec Lacan, du côté de la subversion, mais évite l'opposition frontale avec Ey, en déplaçant l'affirmation théorique vers le politique. Il utilise la dialectique matérialiste comme bouclier, déplace la question de l'origine de la maladie vers un objet concret, « l'homme psychopathe », tout en soutenant ce qui conforte la notion de genèse psychologique, et donc la possibilité réparatrice. En historicisant et en socialisant le questionnement sur l'objet de la psychiatrie : « La législation, les théories psychiatriques et leur objet, l'homme aliéné, sont relatives à une époque donnée»[664], elles concernent « un individu dans une structure sociale donnée », les deux communistes contrecarrent la méconnaissance traditionnelle des dimensions idéologiques des positions, soutenus en cela par Charles Nodet[665] : « La pire erreur, car ce serait un aveuglement, serait de refuser de voir les positions philosophiques prises implicitement dans une théorie scientifique, et surtout psychiatrique[666] ». L'affrontement se termine par une violente diatribe à contenu idéologique contre Henri Ey : « Derrière le refus de la psychogenèse se profile une position de classe » déclare Follin.

---

660 Roudinesco (E) *Jacques Lacan,* Paris, Fayard, 1993, p.236-237.

661

662 « Le problème de la psychogenèse », op.cit.

663 Intervention de J. Lacan au colloque de Bonneval de 1945. Ibid.

664 Lucien Bonnafé, Ibid.

665 Ibid. Intervention de Charles-Henri Nodet. Médecin-chef de l'hôpital de Bourg-en –Bresse. Il a côtoyé Bonnafé au cours de leur internat. Il est psychanalyste de la SPP et catholique. Nodet est un acteur engagé des débats qui traversent l'église, dans les années 50, autour de la relation entre l'église et la psychanalyse.

666 Ibid.

Ces jeux de concurrence autour de la définition de l'objet du champ, témoignent des luttes symboliques entre psychiatrie et psychanalyse qui vont structurer le champ psychiatrique pour plusieurs décennies, concurrence au sein de laquelle le groupe des psychiatres communistes oscillera en fonction des aléas de l'injonction politique, mais qui constitue de fait une reconnaissance de leur rôle comme agent collectif dans le pôle rénovateur, et l'introduction du capital politique comme ressource dans les luttes de position.

La réflexion de Lacan sur l'expérience anglaise de la gestion des déviants au profit de l'organisation de la guerre rejoint l'expérience de Saint-Alban que Bonnafé symbolise. Elle impose la prise en compte dans le regard sur la maladie des effets de sa gestion par le monde social. Elle s'oppose à la nosographie classique relative du seul sujet malade en soi.

Le marxisme-léninisme dans *l'Évolution psychiatrique* (1948)

Autre signe de reconnaissance du capital symbolique conquis par le groupe communiste, malgré sa faiblesse numérique, au cours de l'année 1948 Henri Ey ouvre les colonnes de sa prestigieuse revue *l'Évolution psychiatrique* aux réflexions de Bonnafé sur un nouveau « personnage du psychiatre » et à Sven Follin sur « les apports du marxisme-léninisme » dans la construction d'une psychiatrie scientifique et rationaliste. En cela, Henri Ey participe à la redéfinition éthique de l'identité professionnelle, quelque peu dévaluée après « l'hécatombe des fous ». Pour le coup, il accepte l'introduction de Marx et d'Engels[667] comme ouvreurs d'esprit, et comme garants d'une psychiatrie scientifique.

Bonnafé veut « extirper ce mythe historique de l'existence de la folie immuable essentielle [qui existe] comme une entité possédant le malade, le faisant étranger à la nature humaine (…) un mythe opérant dans les processus de domination ». Pour cela, il en appelle à la science de Marx et à la notion de fétichisme d'Henri Lefebvre. Il enrôle le Freud de *Totem et tabou* et Lacan qu'il cite : « La folie change de nature avec la reconnaissance qu'en prend le psychiatre ».[668] Se référant à Pinel, figure tutélaire du siècle des Lumières, qui devient sous sa plume le « premier désaliéniste », « homme de liberté, [qui] réalise la libération concrète du malade, homme de l'égalité [qui] contredit l'aliénation en proclamant l'humanité de l'aliéné, homme de la fraternité [qui] apporte une sympathie chaleureuse pour le fou opprimé, il donne un sens thérapeutique à l'isolement en proscrivant les notions de réclusion et de contrainte. Il fonde la science pratique de la désaliénation[669] ».

Bonnafé annonce la psychanalyse comme « le fait dominant de l'histoire contemporaine de la psychiatrie, qui apporte à la fois une conception du monde, qui est centralement une technique qui sert à la cure des personnalités morbides, à l'approfondissement de la connaissance de soi-même, et à la formation du thérapeute, dont la véritable originalité réside dans la dynamique du transfert, mais dont la perspective orthodoxe est longue et onéreuse ». Mais il l'inscrit dans le contexte historique pour défendre la perspective de la transformation sociale : « La transformation de la société, la libération de l'aliénation, la remise en cause des modes de domination au sein de la famille patriarcale qu'apporterait une société communiste, n'interdit pas de penser que ces transformations modifieraient les rapports au sein de la famille, et donc transformeraient les configurations névrotiques, et par là même pourraient invalider ou modifier la doctrine freudienne. La libération de la société libérera l'aliéniste de sa propre aliénation qui se

667 Bonnafé (L), « Histoire d'un mythe. Essai d'interprétation du fait psychiatrique selon la méthode de K. Marx et de F. Engels » *L'Evolution psychiatrique* n°4,1948.

668 Bonnafé (L.) «Le personnage du psychiatre.», *L'Evolution psychiatrique* n°3, 1948.

669 Bonnafe (L) « Le personnage du psychiatre (2)», *L'Evolution psychiatrique* N°4,1948.

révèle, lorsqu'il agit comme s'il existait « la folie », une entité possédant tel malade particulier comme tel autre ».[670]

Follin pour sa part, affirme qu'il « n'y a pas de « psychiatrie marxiste », que le marxisme est « un guide pour l'action, une conception du monde inséparable d'une action sur le monde (…) une méthode générale pour conquérir le réel.» Il reprend l'histoire de la médecine, l'émergence d'une pensée matérialiste qui se fonde sur l'observation et l'expérimentation, et replace l'histoire de la psychiatrie dans ses oscillations entre recherche neurologique de la lésion et prise en compte de la spécificité du psychisme, position longtemps plongée dans « la métaphysique, maladie infantile de la psychiatrie». Tous les deux se réfèrent à Politzer, et terminent sous l'autorité de Marx : « Les solutions des problèmes de la folie dépendent de la liquidation de l'aliénation humaine, c'est à dire de la libération de l'homme vis-à-vis des moyens de production et de ses contraintes (...) Notre problème, c'est la recherche d'une pratique consciente, d'une pratique de libération, basée sur la conscience de la nécessité[671] ». Leur expérience quotidienne du délire leur interdit une réduction mécaniste de l'aliénation à sa seule dimension sociale, mais laisse ouverte l'hypothèse de l'influence du milieu sur la pathologie mentale».

« Celui qui habite une généalogie habite une famille[672] ». Les deux communistes constitués par leur double expérience psychiatrique et politique, inventent une généalogie entre Pinel et Lacan, et Marx et la Résistance. Ils instituent une homologie entre l'histoire de la médecine, qui passe de la nosographie à la science et donc à la thérapeutique, et la philosophie qui va de Descartes à Marx, formant famille : « Un espace dans lesquels il y a des cousins et des copains, qui ne se confondent pas avec les voisins, où il y a des échanges, (…) des gens proches, des concurrents, là où on sait ce qu'il faut faire, où on a le sens du jeu et où on sait se conduire[673] ».

« Le personnage du psychiatre[674] »

Muni du capital combattant et jouant l'unité de la Résistance, porte-parole de la psychiatrie au sein du monde politique, Bonnafé utilise des dispositions qui lui sont particulières, une capacité de jeu et de création du langage et des images, pour proposer une nouvelle image sociale du psychiatre, et retourne les stigmates pour en faire une identité idéale.

Du psychiatre « qui porte en lui les traits essentiels des positions affectives du monde social face à la folie » et qui fait « le choix d'entrer dans le domaine sacré de la folie, celle redoutable que l'on enferme[675] », du fonctionnaire déclassé qui a « le sentiment confus d'être un raté de la médecine », « du personnage incompris, dans une situation d'exil, » interné avec ses patients, il fait un « don Quichotte, un chevalier de la folie, qui prend le parti de la contestation de l'ordre établi », dont l'arme est « le langage, plus dangereux que le bistouri, celle du médecin qui soigne avec les mots ».

À « l'ambiguïté fondamentale de son rôle entre secours et maintien de l'ordre « il oppose la lucidité dans « l'approfondissement de la nature de la relation malade/médecin, pour éviter les conduites sadiques dirigées inconsciemment contre le malade (…) Dépassant « le colloque avec l'individu singulier (...) son rôle réside en ce que, auprès du malade il est apte à représenter le monde, et qu'aux yeux du monde il est apte à représenter le malade.» Pour cela il endosse le rôle

670 Ibid.

671 Follin (S) «Rationalisme moderne et psychiatrie», *L'Evolution psychiatrique,* 1948, n°4.

672 Bourdieu (P.) *Sociologie générale,* Raisons d'agir, Seuil, 2015, vol.1, p.313.

673 Ibid.

674 Ibid.

675 Bonnafé (L) « le personnage du psychiatre » *L'Evolution Psychiatrique,* 1948, n°3

militant du «stratège prudent… pour dire la situation du fait psychiatrique dans la société, pour concevoir une propagande, une bataille pour jeter les bases d'un comportement social (…) un rôle de lien entre l'étranger et le monde normal[676] ». Dans la discussion qui suit l'exposé, Lacan déclare : « La folie change de nature avec la connaissance qu'en prend le psychiatre. L'accent a été justement mis sur le sens de la folie. Bonnafé partant d'une inspiration, un peu différente de la mienne, arrive à une conclusion et une orientation analogue[677] ».

Face à la tentative de Henri Ey de redéfinir le capital clinique spécifique du champ, les communistes, à partir de Saint-Alban et du capital politique que leur a conféré leur participation à l'administration d'État, proposent une dimension d'engagement dans la définition du rôle professionnel. Lacan, en stratège, y adosse le capital intellectuel de la psychanalyse au nom d'une contestation de l'ordre médical, dans une forme de renégociation des frontières entre champ intellectuel et champ politique, valorisant les biens subversifs. L'alliance entre Bonnafé et Lacan se fonde sur la polysémie de la notion de psychogenèse. Pour l'un, la causalité psychique relève des conflits inconscients, alors que l'autre insiste sur les traumatismes de l'histoire sociale du malade, mais elle conteste la clinique traditionnelle et les positions dominantes qui lui étaient associées. À ce moment de l'histoire, les psychiatres communistes, utilisent Lacan pour étayer la réintégration des fous dans la communauté des luttes sociales.

Au sein de l'expérience unitaire réalisée sur le terrain, et avalisée plus tard par Londres dans le Comité médical de la Résistance, le petit groupe des communistes forme un noyau actif qui participe à la redéfinition politiquement orientée des enjeux professionnels. À l'instar d'autres professions qui ont joué un rôle important dans le combat national, ils s'instaurent comme interlocuteurs légitimes dans la définition de l'avenir : « Les comités d'intellectuels, forts de l'autonomie acquise de fait, s'estiment habilités à élaborer des propositions d'organisation pour la préparation politique de l'après-guerre dans leur champ professionnel (...) Dans le domaine professionnel, les conceptions forgées par les organisation syndicales et politiques, leur expérience de l'articulation entre action revendicative et perspective politique ont été d'un apport déterminant (...) Les acteurs ont puisé une nouvelle confiance dans leur capacité d'agir et de décider, y compris les milieux plutôt familiers des seules pratiques de la délégation de pouvoir et d'actions individuelles (…) Bon nombre de corps de métiers ont puisé au cœur du combat résistant, les éléments de redéfinition aujourd'hui encore actifs, des identités professionnelles et de la conscience nationale[678] ».

En important « des modes d'action et des formes de pensée qui ont cours dans le champ politique, en concevant [leur activité] comme un engagement et une action collective fondée sur des rassemblements réguliers, des mots d'ordre, des programmes »[679] ils constituent une avant-garde et une légitimité, qui va favoriser l'autonomisation du champ. « Dès le moment où vous avez été autorisé à dire publiquement, sans vous cacher, vous avez avec vous tout un groupe qui vous délègue le pouvoir de dire, pour lui et avec lui, ce qui est, et ayant avec vous tout un groupe, vous avez sa force qui est capable de s'imposer comme constituante de la réalité[680] ».

Il s'agit de « considérer le fait psychiatrique du point de vue social dans la lumière du matérialisme dialectique et confronter les liens qui unissent le mode d'appréhension de la chose psychiatrique et la conception du monde », considérer « le rationalisme moderne comme la plus sure méthode pour avancer sur la voie d'une science authentique, réaliser l'union d'une doctrine scientifique et

676 Ibid.

677 Ibid.

678 Virieux (D) «Résistance -Profession, un rapport sans histoire(s)?» *Le Mouvement Social.* n°180, juillet 1997.

679 Bourdieu (P), Les règles de l'art, Genèse et structure du champ littéraire, Paris, Seuil/Points, p. 155.

680 Bourdieu (P.) *Sociologie générale, cours au Collège de France* ; (1981-1983) Raisons d'agir/Seuil, 2015, p.118.

de l'action[681]» contre une conception immuable de la folie, utile au maintien de la domination sociale telles sont les énonciations qui définissent l'identité communiste des psychiatres et seront au principe de la constitution du courant de la psychiatrie sociale qui va irriguer la conception du secteur.

La formalisation par l'État de leur projet et l'intérêt de transactions entre enjeux professionnels et enjeux politiques vont maintenir la politisation du groupe des réformateurs et son unité, et participer « au succès différé »[682] de la réforme des études médicales qui se réalise en 1958. Dans un même mouvement, la circulaire de 1960 institutionnalisera, quinze ans après, le projet désaliéniste rêvé durant les Journées nationales de la psychiatrie à Sainte-Anne. Cette unité n'exclut nullement les luttes internes pour la conquête des positions symboliques dominantes.

B : LA LONGUE MARCHE DE L'INSTITUTIONALISATION DU SECTEUR (1949-1960)

Au-delà de la position privilégiée acquise par Bonnafé et par Le Guillant grâce à leur passage dans l'appareil d'État, les communistes bénéficient d'un capital symbolique lié au fait que le sort de leurs malades situés dans un dispositif archaïque et l'existence de projets novateurs, est au cœur de leur bataille aux dépens de positions corporatives.[683] Cette volonté de transformer l'appareil de soin, de resocialisation et de traitement des malades a sa traduction opérationnelle dans l'impératif de modernisation matérielle et administrative de l'hôpital et dans la transformation des conditions d'encadrement. La répartition des malades par secteur géographique, la mixité des structures d'accueil sont nécessaires à la constitution d'un réseau soignant travaillant avec les structures sociales « normales », et en vue de créer des structures ambulatoires et de proximité.

Par une série de ruptures pratiques et d'initiatives innovantes, l'élite des médecins-chefs construit la nécessité des transformations du droit, dans le dialogue avec la haute fonction publique. Le capital résistant des communistes rencontre celui de certains hauts fonctionnaires gaullistes, et est utilisé comme ressource par le groupe rénovateur dans sa lutte de reconnaissance.

1/ Alliance avec la haute fonction publique (1945-1958)

La construction d'une représentation commune entre un État modernisateur et l'élite des psychiatres des hôpitaux publics ouvre la perspective d'une réforme de l'organisation psychiatrique. L'opportunité va en être offerte par l'affrontement entre médecine libérale et service public qu'entraine, dans le champ médical, la réforme Debré de 1958, suite au retour au pouvoir du général De Gaulle. En créant un corps plein-temps de médecins hospitaliers, la réforme, issue des propositions du Comité médical de la Résistance, réorganise le pôle dominant de la médecine au bénéfice du service public, et coupe l'élite hospitalo-universitaire du monde de la médecine libérale. Face à la « bronca » du corps médical, le pouvoir administratif utilise le cadre des fonctionnaires de la psychiatrie, comme groupe de soutien du projet ministériel, et dans l'établissement du rapport des forces. Il obtient par la même occasion le soutien du groupe

681 Follin(S) « Rationalisme moderne et psychiatrie », *L'Evolution psychiatrique,* n°4, 1947.

682 Simonin (A.), «Le Comité médical de la Résistance : un succès différé», *Le mouvement social,* n°180. juillet/septembre 1997.

683 Ce qui sera d'ailleurs le motif mis en avant pour leur éviction de la direction syndicale en 1952.

parlementaire communiste, pour faire voter la loi. En échange, en une journée, sera signée par le ministre de la Santé, la circulaire du 15 mars 1960 qui institutionnalise le secteur.

La diaspora des médecins-chefs

De retour dans leurs hôpitaux les médecins-chefs de la réforme, utilisent toutes leurs ressources pour transformer les réalités pratiques et justifier la nécessité des transformations institutionnelles.

Bonnafé dans la Normandie dévastée (l'asile détruit, l'hôpital en ruine) met en place des lieux de consultation ouverts dans des conditions précaires, utilise ses ressources militantes pour engager un personnel peu qualifié qu'il forme à son projet. Il territorialise l'organisation départementale à partir des grandes villes régionales (Rouen, Le Havre, Dieppe) et collabore avec les instances locales : travailleurs sociaux, enseignants, médecins de ville et avec les familles, mettant en action ce qu'il appelle « le potentiel soignant du peuple ». Paul Sivadon[684], à Ville-Évrard, démolit les cellules, détruit les grilles avec les malades eux-mêmes. S'appuyant sur les fonds fournis par la Sécurité Sociale, il multiplie et diversifie le personnel soignant. De même que Le Guillant à Villejuif, il crée un centre de traitement de réadaptation et de soins (CTRS) en1948, dont l'objectif est la sortie des malades. Par le biais d'une association l'Élan retrouvé, il met en place une série de structures alternatives expérimentales : hôpital de jour, foyers de post-cure, centre de réadaptation professionnelle. Daumezon, avec le soutien de Robert Debré, membre du conseil de surveillance de Sainte-Anne, ferme en 1952 le service des admissions de la Préfecture de Police, qu'il remplace par des consultations pour adultes. Il organise de fait une répartition des malades par secteurs géographiques. Duchène directeur des services de santé mentale de la Seine développe les dispensaires et fait émerger la notion de santé mentale qui inclut dans la responsabilité du médecin-chef, actions de prévention et actions de soin. Le retour progressif en région parisienne des psychiatres nommés en province, Bonnafé, Mignot, Bernard, conforte un mouvement de répartition par aires géographiques de fait, grâce à une entente entre médecins.

L'enfance est un domaine où tout est à inventer en psychiatrie. Lebovici, rejoint par Diatkine puis par les Kestenberg devient le fondateur d'une psychiatrie originale pour l'enfant. « En tant qu'assistant, chez Heuyer, j'ai essayé d'améliorer les relations entre les patients et les infirmières… On ne parlait pas aux enfants (…) Dès mon arrivée j'ai souhaité introduire la psychanalyse, discipline qui était indissociable de la psychiatrie dans mon esprit[685] ». Création d'une consultation externe, invention du psychodrame analytique[686], le service des Enfants-malades, puis celui de la Salpêtrière deviennent les lieux fondateurs, d'une psychiatrie infantile inspirée par la psychanalyse. Secrétaire de l'Institut de psychanalyse de Paris créé en 1952 par la SPP Lebovici développe une

684 Paul Sivadon (1907-1992) est fils d'un pasteur protestant. Il effectue son internat de psychiatrie en 1929.Devenu psychiatre, il est nommé à la colonie d'Aynay-le-Château (Allier), qui reçoit des malades mentaux difficiles des HP de la Seine, accueillis dans des familles d'accueil. Dans ce milieu rural et familial ils sont méconnaissables. Lorsqu'il revient à Ville-Evrard en 1943, il s'attache à modifier les conditions de vie à l'hôpital. Il crée un « club des crisants », instaure le vouvoiement, organise une ferme proche de l'hôpital, offrant des possibilités de vie et d'hébergement à l'extérieur et favorisant la sortie des malades. Sa sœur Jane Sivadon, résistante est déportée à Ravensbrück, et revient dans une situation d'extrême détresse, qui marque beaucoup son frère, conscient de l'homologie des pratiques carcérales et des pratiques concentrationnaires : port de l'uniforme, confiscation des objets personnels, carcan dans les baignoires où les malades baignent dans les excréments… Il est de tous les combats pour la transformation de la psychiatrie. Médecin-conseil à la Sécurité Sociale, il utilise ses relations pour créer une série de prototypes de structures innovantes. Membre du premier conseil syndical du SNPH, président de la Ligue d'hygiène mentale (1960-1970) il créera l'Institut Marcel Rivière pour la MGEN et deviendra un expert auprès de l'OMS.

685 Lebovici par lui-même et ceux qui l'ont connu, op. cit. p. 29.

686 Inspiré du sociodrame de Moreno, en y introduisant une perspective analytique Lebovici, Diatkine Jean et Evelyne Kestenberg inventent la technique thérapeutique du sociodrame analytique.

intense activité de formation, participant à l'introduction en France des travaux de Donald Winnicot, de Mélanie Klein, de René Spitz.

Lebovici se construit ainsi, au sein de l'hôpital public, à l'ombre d'Heuyer et en opposition avec ses méthodes, une position de novateur dans la psychiatrie de l'enfant, ouvrant la vision d'un enfant-sujet, et inventant des formes thérapeutiques nouvelles, en se référant au freudisme. Mais à l'heure où Heuyer prend sa retraite, alors qu'il semble légitime qu'il lui succède à la chaire universitaire de la Salpêtrière, sa brouille avec « le patron », et plus probablement sa qualité de juif et son passé de communiste lui barrent la route. Le collège hospitalo-universitaire lui préfère le professeur Léon Michaux, et il se trouve évincé du service public. « Pendant les deux années de chômage qui ont suivi son départ de la Salpêtrière[687] », il consulte chez lui, et fonde à l'Institut de Psychanalyse de la SPP des consultations publiques, et un groupe de formation avec Diatkine et quelques autres[688]. Il est rejoint par le couple Kestenberg.

Le groupe des réformateurs constitué à la Libération forme des internes et des assistants qui assurent la reproduction du modèle. L'arrivée en 1952 des premiers neuroleptiques, qui réduisent les symptômes les plus bruyants, favorise la tendance au maintien des malades dans leur milieu d'origine et les prises en charge ambulatoires, comme alternative à l'enfermement. Ce foisonnement d'institutions proches par leur mode d'action et d'organisation, liées entre elles par des réseaux, transforment progressivement les pratiques et construisent une légitimité médicale quant à des formes modernisées de l'institution psychiatrique, qui deviennent « le contenu obligé » de la réforme. Dans le même mouvement, s'irrigant des transformations pratiques se construit un discours commun avec l'État.

La commission des maladies mentales : Eugène Aujaleu et la mise en forme administrative

Les opportunités offertes à la Libération par la baisse du nombre d'internés se heurtent au retour de la surpopulation asilaire, « l'intolérable renfermerie[689]» qui atteint cent dix mille internés en 1952, au manque de financement des structures alternatives à l'hospitalisation, et à une réglementation archaïque. C'est à travers la commission des maladies mentales qui siège de 1949 à 1960 et que préside Eugène Aujaleu, assisté du bureau des maladies mentales[690] , que va se construire avec l'État social, la représentation commune d'une psychiatrie modernisée. Au sein de la commission siègent trois professeurs de médecine[691], un représentant du Syndicat des spécialistes du système nerveux[692] et quatorze médecins du SNPHP. Bonnafé et Le Guillant sont membres de droit comme anciens conseillers techniques. Entre 1947 et 1965 se tiendront soixante-dix-sept réunions.

687 Lebovici par lui-même op. cit. p.32.

688 Jean Favreau, Catherine Parat, Georges Amado.

689 La formule est de Lucien Bonnafé

690 Le bureau des maladies mentales est dirigé par Pierre Jean, administrateur, vice-président de la Ligue d'hygiène mentale et Marie Rose Mammelet, elle-même fille d'un aliéniste. En 1949 la commission d'études des problèmes de la maladie mentale est dissoute. Elle est remplacée par la section des maladies mentales du conseilpPermanent de l'hygiène sociale où le poids du SNPHP est réduit. Le bureau des maladies mentales sera découpé et réintégré dans les services généraux à l'arrivée du ministre Raymond Marcellin, en 1964, qui éloignera E. Aujaleu en lui proposant la direction de l'INSERM. Aujaleu fera d'un bureau d'études statistiques, le prestigieux organisme de recherche qu'il est devenu.

691 Jean Delay, Georges Heuyer, Henri Baruk.

692 Représentant la psychiatrie libérale

Eugène Aujaleu 1903-1990

Après des études de médecine à la faculté de médecine de Toulouse, Eugène Aujaleu est reçu en 1933 à l'agrégation d'hygiène et d'épidémiologie. Médecin des hôpitaux militaires et agrégé du Val de Grâce en 1936, il est nommé à la chaire d'épidémiologie du Val-de-Grâce, et dirige le service de phtisiologie de l'hôpital Percy. Il a découvert la psychiatrie durant son internat en rencontrant Edouard Toulouse.

Avec la tuberculose, il a fait l'expérience de la nécessité de prévoir après les soins, un système social susceptible de faciliter la réinsertion. Il sait d'expérience que la dimension sociale de la maladie, prévention et réinsertion ne sera pas assurée par les médecins libéraux.

Il sera le promoteur d'un corps de médecins fonctionnaire pour la prise en charge de la protection maternelle et infantile, de la tuberculose, et de la médecine scolaire.[693] Lorsque la seconde guerre mondiale éclate, il dirige les services d'hygiène et d'épidémiologie des armées françaises au Grand Quartier Général. Il devient inspecteur général de la santé publique en 1941. Fin de l'année 1942 il est envoyé à Alger pour étudier une épidémie de peste. Il se rallie au général De Gaulle qui le charge de préparer la réorganisation sanitaire du pays. Il devient le responsable sanitaire des territoires libérés, et travaille avec le Comité Français de Libération Nationale.

En 1944 Eugène Aujaleu est nommé directeur de cabinet de François Billoux. A l'occasion de la réorganisation du ministère en deux grandes directions, Aujaleu choisit la direction de l'Hygiène Sociale. La direction de l'hygiène publique et la direction de l'hygiène sociale sont ensuite regroupées. Il devient alors, directeur général du ministère de la Santé jusqu'en 1964.

Aujaleu est un militaire et un organisateur. Son modèle est la lutte antituberculeuse. Son frère a fait une thèse sur «tuberculose et maladie mentale». «C'est un homme qui a le culte de la médecine publique, mal vu par les médecins hospitaliers dont la plupart sont libéraux .Médecin lui-même, il choisit pour conseillers techniques, des médecins[694] ».

Il fait partie de cette haute fonction publique issue de la Résistance, qui prend des initiatives, engagée dans la mise en œuvre de l'État Social, de la modernisation et de la planification.

D'une culture de service public et agent de la modernisation de l'État, Aujaleu bénéficie de sa longévité au sein du ministère de la Santé (de 1944 à 1964) et du cumul de ses responsabilités, alors que les ministres de la IVème République se succèdent. Il bénéficie de surcroît de la confiance personnelle du général De Gaulle. Il a en face de lui, pour l'essentiel, le groupe des anciens résistants, animé par les communistes et leurs proches, capables de formuler les attentes du groupe et de les retraduire dans les formules de l'intérêt général. Lorsque Aujaleu mobilise ses services pour la rédaction d'un plan de modernisation des hôpitaux psychiatriques en 1956, Bonnafé rédige un texte sur « l'équipement d'un territoire vierge » dans la logique des

693 *Recherches* n°17, 1975 p.201, Aujaleu : « La sectorisation se relie à une notion qui s'est fait jour rapidement après la seconde guerre mondiale. La question se posait dans tous les domaines de la santé, on ne devait pas séparer les soins de la prévention (...) On avait imaginé des fonctionnaires c'est à dire des médecins à plein temps (...) la médecine de clientèle, ça ne l'intéressait pas».

694 *Recherches* n°17 revue du CERFI 1er trimestre 1975 p185

préconisations de 1945, co-signé par Mignot et Lauzier, qui va servir de trame à la circulaire de 1960.

Au-delà du lien issu de la Résistance, une connivence fonctionne sur des valeurs éthiques et sur le jeu des rôles entre administration et professionnels. « On l'agaçait prodigieusement par nos pensées tumultueuses, raconte Hubert Mignot. Aujaleu n'était pas du tout un démocrate, il était aussi peu démocrate que possible, mais c'était un type qui savait écouter les gens (…) De temps en temps il disait « Oui, ce n'est bête, j'en fais mon affaire ! » et Aujaleu évoque : « Je les trouvais un peu excessifs, mais des gens comme Bonnafé ou Daumezon (…) ils ne cherchaient pas leur avantage personnel. Ils voulaient que leurs malades soient traités plus humainement. Ce qui m'a amené à être très patient devant certains excès[695] ».

Aujaleu produit une série de circulaires qui légitiment progressivement les transformations pratiques. Le 21 août 1952 la circulaire 148 fait disparaître tout ce qui évoque l'univers carcéral dans le traitement des malades, impose la création de postes de secrétariat et d'assistante sociale. Le 20 mai 1955 un décret-loi décide que 80% des dépenses concernant les structures ouvertes, deviennent des dépenses à l'initiative des collectivités départementales, mais obligatoires pour l'État. L'obstacle essentiel au développement extra-hospitalier est levé. La circulaire du 4 février 1958 règle la question de l'argent et du travail des malades : « Le produit du travail appartient aux malades et non à l'hôpital. » C'est la reconnaissance de la différence entre ergothérapie, et activité simplement occupationnelle.[696]

« Par la mise en forme des formules et des solutions administratives dans des catégories suffisamment générales et politiques pour qu'elles fassent sens pour le ministre, pour la classe politique et pour les faiseurs d'opinion »,[697] Aujaleu permet la légitimation progressive des pratiques nouvelles, et répond en même temps aux problématiques de l'État : réduire l'encombrement des hôpitaux, par le développement de prises en charge ambulatoires, qui diminuent les besoins en lits hospitaliers, et moderniser la structure. Les animateurs du SNPHP, utilisent l'organisation et son bulletin *l'Information psychiatrique* pour promouvoir au sein de la profession, ce qu'ils défendent face à l'État. Ceci amènera leur éviction provisoire de la direction syndicale en 1952, au bénéfice de psychiatres qui revendiquent un syndicat qui « défend les intérêts matériels et moraux des médecins, les malades étant l'affaire des sociétés savantes »,[698] retrouvant la position syndicale traditionnelle, plus préoccupée des intérêts des professionnels, que de la politique de la santé.[699]

695 Ibid. p186-187.

696 La circulaire parait après que Le Guillant qui avait mis en place une association de malades gérant les ressources générées par le travail des patients, avait été attaqué en justice l'administration de l'hôpital pour dilapidation de biens sociaux.

697 Eymeri (J.M) «Frontières ou marchés. De la contribution de la haute administration à la production du politique».- *La politisation* (dir. J. Lagroye) Paris, Belin, 2003, p.61.

698 L'Information psychiatrique juin 1951.

699 Pour les élections du conseil syndical de mai 1952, le dr Loo, candidat déclare défendre «Une conception syndicale qui n'est pas celle de Daumezon. J'estime qu'elle doit se limiter à la défense terre à terre de nos intérêts matériels et moraux. Pour ce qui concerne les malades et l'organisation pratique, il vaudrait mieux que ce soit l'affaire des sociétés savantes, et de l'ordre des médecins ». Archives L. Le Guillant - 8C10

2/ Le jeu des communistes dans les enjeux du champ

Constitués en groupe, par leur intégration dans l'entreprise partisane et par l'élaboration d'une identité cristallisée autour de *La Raison,* les psychiatres communistes entendent intervenir dans les débats scientifiques du champ professionnel. Après la définition de leur objet, la maladie mentale en 1946, à Bonneval en 1952, il s'agit de consacrer les formes de la thérapeutique légitime. Le symposium de Bonneval en 1952 et le groupe de Sèvres en 1957 sont des scènes où se jouent, au sein du jeu commun, les concurrences au sein du pôle réformateur.

Le symposium de Bonneval : entre réforme et radicalité révolutionnaire (1952)

La disparition de l'hôpital psychiatrique ou sa transformation en institution soignante sont au cœur de l'affrontement, en tant que question médicale. La place de la psychanalyse, l'introduction de thérapeutiques nouvelles, comme le psychodrame, les techniques de groupe de Moreno ou la psychothérapie institutionnelle de Tosquelles, opposent au capital de la subversion sociale des communistes, de nouvelles formes de capital symbolique. En arrière-plan se joue la concurrence pour le magistère moral, entre réforme et révolution.

Saint-Alban, selon la formule d'Henri Ey[700], fait figure « de la Mecque de la rénovation psychiatrique ». On y pratique une thérapie collective où l'ensemble du personnel hospitalier forme un thérapeute collectif, en adaptant les concepts de la psychanalyse, sous la direction de Tosquelles. Ey soutient Tosquelles, contre la critique de Le Guillant, avec l'objectif de légitimer la fonction thérapeutique de l'hôpital. Il décrit ainsi le Saint Alban des années 50 : « Là où le cadre laisserait attendre le régime asilaire, avec son cortège de « fosse aux serpents », on est tout surpris de s'apercevoir que dans cet asile, il n'y a ni « agités », ni « gâteux »; il n'y a pas « d'asile ». On pénètre de plein pied dans une atmosphère tout à la fois familiale et scientifique (…) Ce que nous montre Saint-Alban, c'est précisément que le médecin d'asile de l'ancien style n'existe plus, et que l'administration de l'asile est pliée, comme asservie aux exigences proprement médicales et thérapeutiques[701] ». «La leçon freudienne» fonde la thérapeutique sur le «transfert» entre adultes et malades, les activités sociales prennent sens dans leur valeur soignante, et l'institution des réunions transforme les relations hiérarchiques entre les infirmiers, les malades et le médecin.

À Bonneval, en 1952, Le Guillant est le porte-parole des psychiatres communistes. Il critique vivement la psychothérapie institutionnelle, et polémique violemment avec Tosquelles. Il l'accuse de vouloir maintenir l'hospitalisation des malades alors qu'il faut supprimer l'hôpital[702] pour promouvoir les structures ouvertes. Il critique les techniques de groupe qu'expérimentent Lebovici, Diatkine et Kestenberg en se référant à la psychanalyse et au psychodrame : *«* Tirer parti des ressources de la vie collective imposée aux malades pour favoriser le retour à la vie sociale est utile, mais ne peut être érigé au rang de thérapeutique. Transposer concepts et pratiques psychanalytiques sur le collectif, est un manque à l'orthodoxie psychanalytique que rien ne justifie. Imposer « des groupes » entre malades c'est imposer des relations artificielles et mettre entre parenthèse l'histoire individuelle du patient. » « Pas plus que le sociodrame de M. Moreno appliqué à l'usine (…) n'a jamais modifié la condition ouvrière, et réglé un seul des problèmes qu'elle pose (…) pas plus, une parodie de démocratie qui suppose une liberté intérieure que n'ont pas entièrement nos malades, qu'une liberté de fait, qu'ils ne possèdent en aucune façon…

700 L'Evolution Psychiatrique n°3,1952.

701 *L'Evolution Psychiatrique «*Symposium sur la thérapie collective*»,*n°2, 1952, pp535-591 ;

702 *Esprit* décembre 1952 Daumezon, Koeklin, Duchène, Le Guillant , Sivadon, Ey dénoncent la misère de la psychiatrie : « Dans les années 50 la révolution psychiatrique connaît sa traversée du désert. L'horreur asilaire perdure, et à nouveau on entasse dans les HP déviants, vieillards, malades dans des conditions indignes ».

l'hôpital psychiatrique n'est ni un village, ni une usine et n'a que faire de singer leurs institutions. Le malade n'est pas membre de cette fausse communauté imposée, factice, éphémère et artificielle. Il doit certes participer à des groupes humains, mais à des groupes réels auxquels il continue d'appartenir : sa famille, ses amis, son village, son pays, son syndicat ou son parti… c'est là que s'est jouée et se jouera toujours sa destinée» affirme Le Guillant[703].

Si l'affrontement des positions peut s'entendre entre la tradition libertaire du catalan Tosquelles et l'engagement communiste de Le Guillant, la différence de position dans l'espace professionnel les oppose tout autant, et met en compétition capital clinique et capital psychanalytique. Tosquelles, l'émigré espagnol, est contraint d'occuper la position d'infirmier, et n'obtient sa qualification de psychiatre et sa nomination officielle à Saint-Alban, petit hôpital de province, qu'en 1952[704]. Dans cette position marginale dans la fonction publique, son capital tient à ses capacités d'innovation théorique, dans un système de légitimation informelle où prévaut la transmission analytique, légitimant une position soignante de l'institution psychiatrique. Tosquelles « bricole » entre psychanalyse, thérapie de groupe, psychodrame, sociothérapie par le travail, la « psychothérapie institutionnelle », formule que fixe en 1952 un article de Daumezon et Koeklin. De son histoire militante, il conserve la volonté de bouger les relations de domination au sein de l'hôpital et l'engagement dans une relation aux malades, comme possibilité soignante. De la psychanalyse il retient les jeux de l'inconscient de la communauté adulte toute entière, qu'il convient d'élucider et de mobiliser. Le Guillant possède au contraire, une position reconnue dans le Cadre fondée sur la légitimité clinique et l'expertise auprès de l'État. Il privilégie la relation traditionnelle du médecin à l'écoute du patient, et la réinsertion sociale des malades.[705] Il se définit ainsi : « les psychanalystes ne sont pas des réformateurs sociaux, moi si ![706]» En prônant la disparition de l'hôpital, par essence ségrégatif et non soignant, il attaque le fondement symbolique du pouvoir médical, lui qui a fait le choix de la psychiatrie « fonctionnaire » plutôt que celui de l'élite hospitalière.

Curieusement, après cette violente polémique, à laquelle répond l'ironie de Tosquelles : « Les groupes à l'hôpital sont des mystifications. Que les malades aillent travailler à l'usine et qu'ils rejoignent leurs parents ! C'est vrai ! Mais le docteur Le Guillant est trop intelligent pour ne pas s'apercevoir, que c'est de l'usine ou de la famille, précisément, que les malades ont été amenés volontairement ou de force à l'hôpital ! [707] ». La brusque rupture de ton de la fin de l'intervention de Le Guillant semble témoigner de la fragilité de sa posture récente de porte-parole de la psychiatrie communiste, par rapport à celle de membre du groupe professionnel, que marque bien l'utilisation du « nous ». «J e me suis fait l'avocat du diable, j'en conviens, par une position résolument critique à l'égard des activités de psychothérapie de groupe (…) mais je ne saurais condamner les intentions qui les inspirent (…) Le temps finira bien par nous montrer si l'espoir exprimé par certains d'entre nous de parvenir à les asseoir sur des bases théoriques claires et assurées, est ou non justifiée[708] ».

Le texte, publié tel quel dans *l'Évolution psychiatrique,* Le Guillant marque devant ses pairs à la fois son engagement social et un « quant à soi » face au discours partisan qu'il a lui-même tenu.

---

703 L'Evolution psychiatrique n°2 op.cit.

704 Tosquelles est contraint de repasser ses examens de médecine et d'occuper les statuts d'infirmier, d'interne, de médecin intérimaire avant d'être nommé en 1952 médecin- directeur de Saint Alban. D'après J. Ayme: « Essai sur l'histoire de la Psychothérapie institutionnelle.» Actualités de la Psychothérapie institutionnelle. (Vigneux, *Matrices*, 1985.)

705 Comme Paul Sivadon, Louis Le Guillant a obtenu la création d'un centre thérapeutique de réadaptation Sociale (CTRS)

706 Le Guillant (L) conférence aux éducateurs des CEMEA archives (CAMT Roubaix - 8C17)

707 *L'Evolution psychiatrique «*Symposium sur la psychothérapie collective.*»*1952, p.573.

708 Ibid.

Les armes extra professionnelles du débat : courrier entre F. Tosquelles et P. Balvet[709]

Peu de temps après le colloque de Bonneval de 1952, les courriers échangés entre Paul Balvet et François Tosquelles donnent à voir l'entrelacement des thèses scientifiques et des énoncés politiques.

Paul Balvet est un humaniste catholique, d'abord sensible aux thèses pétainistes, mais que la persécution des juifs notamment, fait évoluer vers le soutien à la Résistance. C'est Paul Balvet qui a sorti Tosquelles du camp où étaient retenus les réfugiés espagnols, pour l'emmener à Saint-Alban, où Tosquelles est devenu, à ses côtés, un acteur vigoureux de la rénovation des conditions d'accueil des aliénés. Bonnafé en 1942 a remplacé Balvet, devenu médecin-chef de l'hôpital du Vinatiers à Lyon. C'est chez lui que Bonnafé, qui vient d'éviter de justesse en juin 1944, une arrestation, et est coupé de ses contacts, va se réfugier. Autant dire que la controverse de 1952 sur le mode d'assistance psychiatrique s'inscrit sur un fond de liens émotionnels forts entre Tosquelles, Bonnafé, et Balvet.

Or, après l'affrontement de Bonneval, entre la réforme de l'hôpital ou sa suppression, entre la nécessité de groupes humains réels où se déroule la destinée de chacun et l'utilisation de techniques de groupes, Balvet dans un article de *La Raison* a pris position contre la pérennisation de l'hôpital, fut-il «village»[710]. À l'appui des thèses des communistes, les dérives de l'hôpital psychiatrique de Lannemezan dirigé par le docteur Uberschlag, qui se réfère à la psychothérapie institutionnelle, tout en pratiquant des méthodes de police (production économique imposée aux malades, système de tribunal et de sanction…)[711] illustre la possibilité de dérives fascisantes latentes dans une structure totale : « Il s'agit, reconnaît Tosquelles, de se montrer « terroriste » devant des déviations pareilles[712]». La question tactique du choix entre « l'hôpital-village » et la suppression de l'hôpital est transcrite en rhétorique politique comme choix entre réformisme et radicalité révolutionnaire, entre réformisme et dérive fascisante.

Le 24 septembre 1952 Tosquelles écrit à Balvet que son article « porte à confusion ». Une référence aux auto-confessions des procès de Moscou « aux résultats des tortures des rouges à certains cardinaux et militants » et « aux diktats d'excommunication » de *La Raison* donne l'arrière-plan.

Tosquelles conteste l'opposition faite par Le Guillant entre réformisme et révolution. « Le pamphlet et le prophétisme, écrit-t-il, sont efficaces à ce niveau et à portée temporelle qui échappent sans doute aux perspectives de *La Raison* (…) comme au psychiatre moyen. Ils sont efficaces à un moment précis, lorsqu'il s'agit d'encadrer le mouvement ou de le féconder, s'il est en marche (…) à condition que derrière les mots, il y ait une solide théorie, ou une argumentation « révolutionnaire » qui le soutiennent (...) Ce qui revient à dire qu' en effet, le problème de l'hôpital- village, comme celui des sociales-thérapies, doit être examiné à la lumière de sa réalité

709 Courrier F.Tosquelles du 24 .9.1952, réponse de P.Balvet 20.11.1952 mis en ligne par Jacques Tosquellas

710 La formule architecturale d'un hôpital village s'opposant à l'enfermement de l'asile dans une enceinte fermée. Elle a été défendue par L.Bonnafé aux deuxièmes Journées nationales de la psychiatrie de 1947.

711 Ayme (J) «Essai sur l'histoire de la psychothérapie institutionnelle.» A Lannemezan tous les ateliers sont gérés par l'administration. Uberschlag met en place une organisation artisanale voire industrielle allant de la fabrication de tapis, de matelas, de sandales vendus ou utilisés par l'hôpital (...) Mais cette néo-société fonctionne de façon quasi autarcique, image d'un phalanstère musclé. Il crée pour ceux des malades qui ne se plient pas à la règle ou ont une conduite antisociale, une prison ce qui va de pair avec les témoignages rapportés par certains collègues sur des violences physiques ou verbales à leur égard. La «salle de police » du Dr Uberschlag fera l'objet de virulentes critiques dans la presse professionnelle».

712 Ibid. Courrier Tosquelles.

historique, et compte tenu des notions sociologiques du réformisme et du fascisme. J'accepte, écrit Tosquelles, pleinement le caractère réformiste de notre « asile-village » (bien que ce nom ne me plaise pas beaucoup avec ses sous-entendus de révolution nationale, ruralisme, travail). Il est clair qu'un certain nombre de faits sociologiques constituant l'asile ancien sont sauvés, et que la structure générale de l'hôpital isoloir n'est pas détruite [mais] entre la notion de réforme et de révolution, il n'y a pas d'opposition nègre-blanc de type antinomique (…) Il s'agit seulement de deux moments concrets, à l'intérieur d'un même devenir historique. Le déclenchement d'un moment fécond, révolutionnaire ou de cristallisation, comme tu aurais dit jadis, dépend plus des circonstances, que de la tête du leader. Lénine n'a-t-il pas écrit : L'extrémisme, *la maladie infantile du communisme ? (…)* Lénine ne nous a-t-il pas appris une fois pour toutes… que ni la volonté révolutionnaire, ni les circonstances objectivement révolutionnaires ne permettent à la révolution de réussir, s'il n'y a pas un parti révolutionnaire avec une théorie révolutionnaire juste ? (…) Refuser n'est pas dire non, c'est modifier par le travail. Cela veut dire accepter beaucoup de choses pour en modifier quelques-unes.» La théorie révolutionnaire, en la matière, est bien pour Tosquelles la théorie de Freud et de Lacan.

Et faisant appel, non plus à la théorie, mais aux sentiments de Balvet, Tosquelles évoque ses tribulations au sein de l'armée républicaine espagnole où il fut aussi traité de réformiste. « Lorsque nous défendîmes la continuité des services psychiatriques de l'armée, lorsque celle-ci se structura sous la direction réelle du parti communiste, mais avec l'oubli de la psychiatrie, le parti communiste n'hésita pas à nous traiter de fascistes et à procéder à des tentatives d'élimination « honteuses » dont seulement la chance nous sauva. Il est vrai que deux mois après cette deuxième mort, on me nommait chef des services psychiatriques de l'armée de la zone sud, avec tous les pouvoirs, avec l'accord et l'apaisement du Parti qui avait, deux mois auparavant, donné l'ordre « de me faire passer à l'ennemi et de me tuer à une équipe de « commissaires » avec lesquels je faisais une recherche psychologique au front (…) Tu vois combien ce couple « réformiste/fasciste » a pu éveiller en moi des impressions pénibles ». Tosquelles termine en appelant au rassemblement pour la réforme : « Il y a une œuvre de politique psychiatrique, un combat réel à mener, pour lequel on devrait se concerter toi, moi, Daumezon, Ey, peut-être quelques communistes… C'est à Pau [713]qu'il faut aller combattre sur place, et pas sur les pages de *La Raison* que personne ne lit.»

Le rôle structurant des schèmes de pensée communistes est sensible dans la réponse de Balvet le 20 novembre suivant, autant que sa culture catholique. « Malgré l'influence considérable que tu as eu sur moi, je ne peux t'expliquer ni à mes internes, ni à moi-même, alors que je peux le faire par exemple pour Bonnafé (…) Quand je dis Bonnafé, bien entendu je pense à l'homme de Parti… Lui et toi m'êtes également enrichissants, mais il m'est aussi limpide que tu m'es obscur (...) En fait je me réfère toujours à quelque concile qui, pas à pas, définit une vérité objective, un concile dont je suis un membre actif et qui élimine par son propre jeu, les erreurs personnelles opposées de chacun de ses membres. Tu es, à mes yeux, au contraire, le type même de l'hérétique, un de ceux dont Saint-Paul dit qu'il en faut ! L'article de Le Guillant en réponse au tien m'infléchit ; je comprends ce qu'il dit, je pèse ses raisons. Ta lettre me semble en grande partie un plaidoyer pour toi et ton œuvre. Tu caches un anarchisme foncier… Le nom de Lénine, sous ta plume me fait penser à ceux qui invoquent le seigneur sans accomplir sa volonté (…) Tu envisages la possibilité d'agir à Pau, tu penses à Daumezon, Ey, moi et aux communistes seulement s'ils « peuvent envisager de nouveau le problème d'ensemble », c'est à dire s'ils veulent se ranger à tes raisons. Moi, au contraire, je voudrais discuter avec eux librement… Tu veux que nous allions sans eux ; tu risques de prendre la tête d'une chapelle, ce qui fatalement séparera notre perspective psychiatrique de la perspective politique (…) As-tu réfléchi au personnage de Tito que tu joues ainsi ? (…) Tu penses trop seul, parce que tu ne te réfères pas assez aux copains, c'est au fond la

713 Là où doit se tenir le prochain congrès des aliénistes

plus grande critique que je te fais… Tu m'apparais profondément lié à la petite bourgeoisie, et l'exprimant (…) même si j'ai moi-même à me définir dans mes propres positions petites bourgeoises ».

Paul Balvet témoigne combien le référentiel marxiste porté par les communistes intervient comme mode de lecture, et combien l'évolution de la psychiatrie est associée au politique. Balvet a intégré la primauté d'une vérité collective, la nécessité d'un « parti de la réforme », d'un groupe uni (au point de comparer au schisme titiste), la stigmatisation de l'individualisme « petit bourgeois », et l'opposition réformisme, révolution.

Dans un sens comme dans l'autre, c'est à la rhétorique politique que l'on emprunte le discours de la disqualification. L'enjeu de définition de la radicalité psychiatrique reste indissociablement mêlé à celui de la radicalité politique. En 1952 le monopole de la révolution appartient au parti communiste. Tosquelles reprend le référentiel politique de la révolution, mais sa longue histoire d'affrontement avec les partis communistes se superpose à sa divergence psychanalytique, et à la différence de position existant entre lui et Le Guillant. Il expérimente une sorte de troisième voie progressiste hors l'espace politique. La psychothérapie institutionnelle, tente de transformer les formes de pouvoir interne de l'hôpital, mais elle lui conserve son pouvoir symbolique, fut-il plus démocratique, tandis que Bonnafé et Le Guillant attaquent l'autorité de l'institution.

Après le bouleversement du monde communiste de l'année 1956 et alors que les contraintes de la guerre froide se desserrent au profit d'une compétition qui se veut pacifique, à l'initiative de Georges Daumezon, le compagnon de route, le groupe professionnel va refaire l'unité, brisée lors de la condamnation de la psychanalyse par les communistes, unité qui recouvre la première génération des réformateurs et ses successeurs, ce sera : le groupe de Sèvres. Sur cette nouvelle scène vont se jouer, à la fois l'unité du groupe pour la réforme psychiatrique, et les clivages de l'avenir.

Le groupe de Sèvres : des retrouvailles manquées (1957-1958)

L'invitation vient des responsables de la formation des infirmiers psychiatriques au sein des CEMEA. Georges Daumezon, en mars 1957, s'adresse à ses confrères. « Voici sept ans qu'avec Madame Le Guillant nous organisons des stages de perfectionnement destinés aux infirmiers des hôpitaux psychiatriques. Cette forme d'enseignement a pris naissance en 1949 alors que quelques établissements tentaient par l'introduction d'une vie sociale dans le vieil asile, de rompre la fatalité de certaines structures aliénantes[714] (…) Mais l'utilisation par des médecins et des administrateurs qui ne participent pas à nos perspectives de stages, et de leur enseignement, donne lieu souvent à des résultats aussi aliénants que l'était l'asile traditionnel (…) Il n'y a pas de révolution sans doctrine révolutionnaire ; il n'y a pas de révolution sans parti, l'un et l'autre découlant d'une analyse lucide de la situation que nous vivons (…) C'est du constat de l'inadéquation entre le potentiel révolutionnaire des stages, et l'attitude conservatrice du pouvoir médical et administratif qu'est née l'idée du groupe de Sèvres[715] ».

Le choix du lieu, le Centre international pédagogique de Sèvres traduit explicitement la volonté d'un « lieu plus dégagé du poids asilaire »[716] et du pouvoir médical. Le fantasme partagé par les acteurs est celui d'une filiation avec l'unité de la Libération au sein du groupe *Batea*. Participent S.

714 Daumezon (G.) Courrier du 26 mai 1957cité par J Ayme *«Le groupe de Sèvres.» Vie Sociale et Traitement,* n°71, 2001.

715 Ayme (J) «Essai sur l'histoire de la psychothérapie institutionnelle.» *Actualités de psychothérapie institutionnelle* Vigneux- matrices, 1985.

716 Ibid. Lettre circulaire du 9 mai de G.Daumezon

Lebovici, R. Diatkine, J.Kestenberg, L. Bonnafé, L. LeGuillant, F. Tosquelles, G. Daumezon, S. Follin, H. Torrubia, P. Balvet, H. Duchêne et la génération qui les suit J.Oury, H. Chaigneau P. Bailly-Salin, P. Koechlin, A.N. Duc,[717] S. Reznik, A. Fernadez Zoila, M. Pariente.

Dans la sphère intellectuelle communiste, on a condamné la subordination de l'activité scientifique à la vérité de parti et la psychanalyse est redevenue un objet pensable. Par contre l'espace psychanalytique s'est divisé entre les orthodoxes de la SPP (Lebovici, Diatkine, les Kestenberg) et les lacaniens (Tosquelles, Oury, Chaigneau, Torrubia), et les positions institutionnelles se sont diversifiées.

Face au groupe des hospitaliers publics (Bonnafé, Le Guillant Torrubia, Tosquelles, Daumezon), l'expérience du XIIIème arrondissement de Paris est en train de se substituer au secteur public comme lieu de l'innovation,[718] avec Lebovici,' Kestenberg, Diatkine,et Paumelle. Ses praticiens pratiquent parallèlement en libéral.

Cette tentative de retrouvailles est donc traversée de multiples tensions dont les soubassements sont colorés à la fois par les traditions de politisation, les trajectoires individuelles et les positions dans le champ médical. Six réunions ont lieu entre mai 1957 et avril 1959 regroupant entre vingt et quarante personnes. Deux thèmes dominent le débat : la transformation du système psychiatrique et la participation des infirmiers à la psychothérapie. Le premier réunit le groupe, le second va être à l'origine de sa rupture.

Le 22 juin Le Guillant fait un rapport sur les « perspectives d'une psychiatrie de secteur ». Le 26 octobre1958 Bonnafé et Daumézon rapportent sur la relation médecin/malade dans le cadre de la psychiatrie publique extra-hospitalière, Follin et Koechlin sur la sectorisation en province. La conclusion de Le Guillant explicite la position collective : « L'intention fondamentale qui a inspiré l'organisation de l'assistance psychiatrique sur la base d'un secteur géographique est en effet d'humaniser cette assistance. Dans cette voie convergent la connaissance des lieux et des hommes, des rapports moins impersonnels avec les différents organismes et responsables, des consultations et des services moins anonymes, qui seront pour la population, leur consultation, leur service, celui du Dr Untel… Tout cela nous paraît indispensable pour retrouver l'humanité du rapport médecin/malade, perdue dans ce monde d'habitudes et d'ignorance, de conflits d'attributions et d'indifférence mêlés, et comme l'on dit, de malentendus, qui caractérisent si profondément aujourd'hui, les structures médico-sociales où nous travaillons. Pour y parvenir, elles doivent être ramenées à échelles humaine[719] ». Duchêne est chargé d'être le porte-parole du groupe au prochain congrès professionnel de Tours en juillet 1959.

Le groupe de Sèvres s'inscrit dans la suite d'une série de manifestations institutionnelles (les colloques de Bonneval, les réunions et les publications de l'association de *l'Évolution psychiatrique*, du SNPHP et de *L'Information Psychiatrique*) qui s'expriment au sein de la commission des maladies mentales, expression de croyances communes guidant les pratiques d'une douzaine d'années d'expériences.

Paradoxalement, le groupe qui a pour sujet la formation des infirmiers ne comprend que des médecins et quelques formateurs des CEMEA, ce que Tosquelles ne manquera pas de remarquer.

---

717 A.N. Duc médecin-chef à Font Aurelle (Montpellier), S. Reznik service des admissions Sainte-Anne, Pariente CTRS de Villejuif, A Fernandez .Zoila assistant CTRS Villejuif, H.Chaigneau CTRS Ville Evrard, H.Torrubia médecin chef à Aurillac

718 Situé dans le cadre privé de la loi 1901 et bénéficiant des fonds des fondations privées (notamment la fondation Rotschild) l'Association de santé mentale du XIIIème arrondissement développe les structures ouvertes analogues à celles que le secteur public doit promouvoir mais que l'Etat finance difficilement, d'où l'amertume de G. Daumezon et la relation qu'il fait entre tradition du secteur public et traditions libérale. (cf. citation qui suit)

719 *L'information psychiatrique,* n°2,1960 «Note sur le service territorial unifié.» qui sera la trame de la circulaire de 1960.

La formation en définissant les modalités de la reproduction et de la division du travail, touche à l'organisation des hiérarchies sociales. C'est sur ce thème que les affrontements aboutiront à la rupture. Tosquelles donne les clés de lecture de ces enjeux : « Lebovici et Diatkine sont venus au groupe de Sèvres. Pour eux c'était une façon d'introduire la psychanalyse dans les histoires institutionnelles, mais je dirais une psychanalyse de la rue Saint-Jacques, c'est à dire centrée sur le Moi, et sur un acte professionnel spécifique. Nous avons participé, spécialement avec Bonnafe, en insistant sur le rôle des infirmiers, tandis que rue Saint-Jacques ils ne voulaient faire que des histoires de techniciens, il fallait que ce soit les psychanalystes qui fassent la transformation, la révolution de la psychiatrie. On a maintenu les contacts avec des ambiguïtés de certains militants comme Follin ou Le Guillant, et les attitudes plus ouvertes de Bonnafé. Le groupe de Sèvres s'est maintenu comme cela. On y allait plutôt pour se bagarrer, spécialement Oury, Torrubia… et moi aussi ! Contre les techniciens, ou plutôt les technocrates psychanalystes, on disait qu'il fallait s'intéresser aux « ouvriers de la psychiatrie », que la psychothérapie était vraiment l'œuvre de tous, et pas seulement des psychanalystes, pour faire éclater certaines soi-disantes institutions. Pour que les institutions deviennent des lieux qui changent et qui échangent. Des lieux où la polyphonie de la parole soit, comme dans la psychanalyse, un instrument de changement, faisant surgir le sujet, et pas le Moi avec son système d'étayage par le statut socio-professionnel[720] ».

La question posée est celle du contenu des stages pour les infirmiers, donc la définition de la place qu'ils occupent dans le processus psychothérapique, et concrètement la place donnée ou non, dans les stages, à des références psychanalytiques.

Jean Oury, après avoir donné une définition de la psychothérapie, selon lui « une technique médicale particulière dont le prototype est la relation analytique[721]» justifie la psychothérapie institutionnelle : « L'entourage a une valeur structurelle dans l'édification d'une partie du syndrome psychiatrique… Il est donc utile de prendre conscience de la structure du milieu psychiatrique, afin d'essayer de l'orienter dans sa totalité vers la désaliénation. Cela permet de dévoiler progressivement l'articulation dialectique de l'aliénation plus transcendantale de la folie, avec ce type d'aliénation sociale (…) Ce qui est demandé à chaque infirmier, c'est de contrôler le quantum d'investissement qu'il projette dans les rôles qui lui sont dévolus[722] ».

Le Guillant maintient sa position d'intellectuel critique des concepts sur lesquels repose la psychanalyse, tout en reconnaissant combien elle a renouvelé la compréhension des relations aux malades. Il critique « la tendance à l'inhibition de la spontanéité des infirmiers dans les rapports humains introduite par la théorisation psychanalytique et sociométrique, et les techniques de non intervention qui paralysent[723]». Il définit ce qu'apportent et doivent apporter les stages aux infirmiers : « La possibilité de reconquérir en quelque sorte, leur humanité, l'intuition, la spontanéité de leurs rapports aux médecins, ils y retrouvent une liberté perdue[724] ». Bonnafé, pour sa part, évoque ce qu'il appelle « le collectif de traitement » ou plutôt « la psychothérapie par le collectif » et, avec l'art du langage qui le caractérise, il distingue le substantif de « la psychothérapie » qui réfère à une doctrine particulière, et l'adjectif des «effets psychothérapiques » qui intègre le groupe infirmier. À partir de la question du colloque singulier et des réactions qu'il provoque au sein de l'équipe, il propose que la « posologie » des entretiens individuels soit posée par l'équipe soignante, laissant ouvert le choix de la référence théorique qui sous-tend la relation.

720 *Recherches* op.cit.p.176.

721 Oury(J), « La participation de l'infirmier à la psychothérapie.» *L'information psychiatrique* n°5-1958, p. 405.466

722 Ibid.

723 Ibid.

724 Ibid.

Ce sont les psychanalystes de la SPP qui réagissent le plus négativement à l'exposé du lacanien Jean Oury. Kestenberg s'appuie sur une expérience de thérapie de groupe tentée quelques années auparavant, dans le service de Le Guillant à Villejuif. Il analyse les difficultés rencontrées, et l'échec de la tentative qui aurait nécessité une formation spéciale et de longue haleine pour les infirmiers. « Les connaissances psychanalytiques peuvent être vides de sens ou renforcer les barrières entre soignants et soignés, perturber la spontanéité des infirmiers et déclencher des réactions profondes sans qu'on en manie le contrôle[725]». Il est suivi par René Diatkine, qui se fera plus insistant : « la compréhension des contenus inconscients, des pulsions, des conflits risque d'être infiniment plus éprouvante qu'utile[726] ».

En tendant à une réévaluation du contenu intellectuel de la formation des infirmiers, l'alliance entre les communistes, tenants d'une «psychothérapie scientifique» et les tenants de l'extrême-gauche, promoteurs de la « psychothérapie institutionnelle » remet en cause la division du travail. La formation évoquée, au-delà des seuls stages des CEMEA, pose dans la longue durée la question de l'intellectualisation de la fonction de l'infirmier, et des formes d'obéissance au pouvoir médical. Tosquelles, Oury, Bonnafé et Le Guillant tentent de constituer un capital thérapeutique appropriables par les infirmiers, les uns dans une pratique hétérodoxe de la psychanalyse, les autres en valorisant le capital d'expériences relationnelles du monde infirmier, et un certain partage du capital clinique. Ils opposent la recherche de pratiques thérapeutiques valorisant le collectif infirmier, qui touche à la hiérarchie hospitalière, et substitue des formes de prises en charge collectives contre le modèle dominant.

Derrière la discussion euphémisée autour des pratiques, s'expriment les tensions qui vont amener la rupture du groupe. Le Guillant voit venir l'affrontement : « Je me suis souvent demandé si le sujet choisi pour cette réunion était un bon sujet. La psychothérapie, en effet, met en question des aspects essentiels de notre conception de la maladie mentale et par suite, les fondements de notre métier. Je crains, que de ce fait, bien des questions posées à ce propos, le soient avec passion...[727] ». « Ça s'est gâté à la dernière réunion (…) Daumezon qui avait été l'organisateur du groupe a ramassé ses papiers, claqué sa serviette sur la table, et est parti. Bonnafé lui a dit : Reste tranquille ! Ne t'en vas pas ! Et c'est lui qui a repris le truc » rapporte Jean Oury.[728]

Sèvres est un moment de cristallisation entre deux époques, concernant le rôle de la psychanalyse comme capital de légitimation professionnelle. Jusque-là, la psychanalyse avait tenu la place pour la psychiatrie des « sciences accessoires concourant à la compréhension du vivant »[729] dans la médecine somatique. Diversement investie par les acteurs du champ, elle dialoguait avec la clinique psychiatrique sans mettre en cause sa position dominante. Le tournant en train de s'effectuer à Sèvres : ce débat, s'il concerne les infirmiers, renvoie de fait à la question de la domination médicale que vient légitimer la possession du capital analytique, un capital produit hors l'institution médicale. Le Guillant le donne à entendre lorsqu'il évoque la hiérarchie implicite qui se reconstitue, entre la psychiatrie publique et la pratique libérale de la psychanalyse : « des modalités nouvelles de perfectionnement en ce qui concerne le personnel infirmier, [peuvent] être organisées (…) mais c'est autant et davantage à notre niveau, entre nous, que des formes originales d'études et d'échanges devraient être recherchées (…) afin de liquider le « drame » de la psychothérapie, du moins de dissiper un certain malaise qui existe incontestablement parmi nous,

725 Ibid.

726 Ayme (J.) « Essai sur l'histoire de la psychothérapie institutionnelle. » *Actualités de la psychothérapie institutionnelle.* Vigneux, matrices, 185.

727 Ibid

728 *Recherches* op.cit p 177

729 Pinell(P) « La genèse du champ médical : le cas français. »(1795-1870), *Revue française de sociologie*, 009/2-vol.50, p.335.

et qui me paraît lié, pour une grande part (…) à des désaccords, des sentiments d'impuissance, et comme l'on dit, d'infériorité, obscurs ou camouflés[730] ».

La psychanalyse, du moins sous sa forme orthodoxe portée par la SPP, fonctionne désormais comme instance de légitimation d'une nouvelle élite au sein même du groupe des psychiatres, et comme discriminant des types de clientèle, réactivant la hiérarchie entre praticiens libéraux et praticiens publics. Daumezon et Bonnafé chacun à leur manière l'expriment. Daumezon en évoquant l'Association de santé mentale du XIIIème : « La position de Lebo n'est pas la nôtre, celle des psychiatres issus des hôpitaux psychiatriques. Son influence dans le XIIIème a joué dans ce sens. Lebo est un ancien interne, ancien assistant des hôpitaux. Cela suppose des relations hiérarchiques d'un autre ordre que celles existant entre les médecins d'asile et leurs collaborateurs. Nous ne sommes pas de la même classe sociale. Entre « asilaires » et « hospitaliers », le fossé existe (ce qui n'exclut pas des relations amicales parfois très solides). Il y a là une différence fondamentale, une différence de classe[731] ». Le constat de Bonnafé est du même ordre : « La désaffection du médecin spécialisé à l'égard du travail en HP est parfaitement légitime. On se demande un peu ce qu'un psychiatre digne de ce nom, donc soucieux d'activité psychothérapeutique élaborée et d'action vraiment médicale, donc individualisée auprès du malade, peut avoir d'intérêt pour l'embarquement sur la galère asilaire. Quelques-uns encore s'y embarquent, plus ou moins (…) Mais un médecin digne de ce nom, cherche plus volontiers et plus justement ses satisfactions dans la psychiatrie de cabinet[732] ». Toujours préoccupé par le rassemblement du groupe, il tente néanmoins de colmater la faille en retournant le stigmate : « Nos débats montrent qu'il n'est pas fatal de voir la psychiatrie exercée en milieu hospitalier, rabaissée au niveau de la « fonction de gouverneur ». Un champ d'action infiniment passionnant s'ouvre dans un exercice de psychothérapie collective.»[733]

Sèvres marque l'acmé de l'unité des réformateurs, unité à laquelle les communistes se sont attachés avec pugnacité, tout en défendant leur identité spécifique. La sectorisation psychiatrique va bénéficier de « cette magie sociale» qu'est la reconnaissance par l'État, ce « cerveau social dont la fonction essentielle est d'élaborer certaines représentations qui valent pour la collectivité[734] ». Le secteur se transforme en une organisation administrative, promue par la fraction modernisatrice de l'État. Elle y perd une partie de sa dynamique transgressive, et les communistes leur image de radicalité. Sèvres porte en germe les clivages à venir. La dévaluation du capital clinique attaché à la psychiatrie publique, au profit de la domination symbolique du capital psychanalytique, qui n'est plus lié à la formation hospitalière, et à l'innovation déplacée dans le privé.[735]

C'est le moment où s'autorise la déconnexion entre engagement professionnel, et engagement politique dominé par le référentiel communiste, ce dont Jean Oury témoigne en évoquant la création du Groupe de thérapie Institutionnelle quelques années après Sèvres : « Quand on a créé le GTPSI[736], en 1960, on a choisi les gens qui viendraient. Il y avait Tosquelles, Ayme, Chaigneau (…) et pas Bonnafé. Donc il y avait là, une prise de position. C'est à Saint-Alban que s'est tenu le premier GTPSI en mai 1960[737] ». C'est dans une prise de distance avec le communisme, et le

730 L'information psychiatrique n° 3, 1958.

731 *Recherches* n°17op.cit. p.177.

732 Ibid.

733 L'information psychiatrique n°5 -1958.

734 Durkheim (E) «Définition de l'Etat.» *Leçons de sociologie* Paris, PUF, 1950, p 87-89

735 Jean Oury, en créant en 1954 la clinique de Laborde, s'est engagé dans une voie institutionnelle marginale, de statut privé.

736 Groupe de Travail sur la Psychothérapie et Sociothérapie Institutionnelle

737 *Recherches* op. cit. p.177.

rattachement à la tradition politique de l'extrême-gauche, que se distinguera désormais la psychothérapie institutionnelle

C : LA TRANSACTION : LA RÉFORME DES ÉTUDES MÉDICALES EN ÉCHANGE DU SECTEUR

L'unité du groupe de Sèvres sur l'organisation du secteur va bénéficier de l'institutionnalisation du projet porté depuis 1945, par les tenants du service public contre l'élite libérale. La reconfiguration du champ médical, que réalise l'ordonnance signée le 30 décembre 1958 par le général De Gaulle, relative à la création des centres hospitaliers universitaires (CHU), à la réforme de l'enseignement médical et au développement de la recherche constitue « la réalisation différée »[738] du projet élaboré au sein du Comité Médical de la Résistance.

Confronté à la violente opposition des professeurs de faculté et des médecins libéraux, que suscite la réforme quant à la création des pleins-temps hospitaliers, le pouvoir politique va utiliser le groupe des sept cents psychiatres fonctionnaires comme groupe d'appui, en lui concédant les bénéfices d'une revalorisation du cadre psychiatrique, et l'officialisation de l'organisation en secteur. Bailly-Salin secrétaire général du SNPHP rapporte : « Aujaleu jouait une carte extrêmement difficile avec la loi Debré et les pleins-temps hospitaliers. Un exemple, à Chambéry 4 chirurgiens à l'hôpital. Si on les avait mis tous plein-temps, plus personne ne pouvait se faire opérer en dehors de l'hôpital… ça n'avait aucune chance de passer. Tous les professeurs s'y seraient opposés. On lui a vendu l'idée du secteur. Il s'est dit : ça va faire 700 types d'un seul coup qui vont dire « Oui, le temps-plein pour nous, tout de suite ! » Le secteur a été porté par une vague que nous n'attendions pas du tout, celle des temps-pleins. La circulaire du 15 mars 1960 a été signée très peu de temps après. » Aujaleu de sa place, précise : « Lorsqu'on a décidé de faire des plein temps-hospitaliers pour les hôpitaux non universitaires, on a été obligé, pour avoir des médecins de bonne qualité, de les payer plus cher qu'on ne payait les fonctionnaires. Les psychiatres ont dit : alors, pourquoi pas nous ? Il a fallu les fonctionnariser de manière à en faire des agents d'un service public (…) Ils ont donc été favorables à la réforme parce qu'ils y ont vu leur intérêt, mais pas seulement[739]». Aujaleu assure la transaction par la parution de la circulaire de mars 1960. La création des secteurs psychiatriques est formalisée, sans que soit engagé un débat parlementaire sur la loi de 1838. La stratégie est efficace. Une note de Bonnafé à la direction du PCF intitulée : « La santé et l'organisation en France » incite à soutenir la réforme présentée par Debré, ce que fera le groupe parlementaire communiste : « Dans l'ensemble nous approuvons le projet, écrit-il, car il prône certaines réformes qui nous sont chères, la création de centres hospitalo-universitaires, la fusion des carrières hospitalières et universitaires, la fonction temps-plein pour le personnel des CHU, le concours national pour le recrutement des médecins des hôpitaux, maîtres de conférence. L'opposition de l'Ordre des médecins, des dirigeants des syndicats médicaux, sous des dehors idéologiques, a une base très matérielle et traduit la crainte d'une caste privilégiée de perdre ses avantages. »[740]

La période de la guerre froide prolonge la politisation des enjeux psychiatriques qui s'était construite avant et pendant la seconde guerre mondiale, mais elle retrouve la spécialisation habituelle des espaces sociaux. L'échec de l'institutionnalisation du projet désaliéniste maintient

738 «Simonin(Anne) «Le Comité médical de la Résistance: un succès différé » *Le mouvement social* n°180,1997, p.159.

739 *Recherches :* op.cit. p. 205.

740 Supplément NC mai 1960. Extrait de la Journée d'Études organisée par le PCF (oct. 1959) organisée par le PCF concernant la réforme Debré des études de médecine.

l'existence d'une politisation des enjeux, et soude le groupe rénovateur d'autant plus que la période est marquée par la valorisation sociale de la figure de l'intellectuel engagé. Dans le champ professionnel, le référentiel de la révolution reste efficient comme système de légitimation, dans un bricolage sous tension entre marxisme et psychanalyse.

Un système de transactions se réalise entre enjeux de l'espace psychiatrique et enjeux de l'espace politique. L'hétéronomie du champ imposée à la fois par le Parti communiste et par les forces anticommunistes, valorise le poids du capital politique. Les dispositions militantes des acteurs s'actualisent dans l'activisme au sein des organisations qui forment un réseau, et dans la reformulation dans un langage commun d'expériences partagées, signifiantes pour l'ensemble de la profession.

Adossés au puissant syndicat des psychiatres publics qui se situe dans une position de quasi cogestion de l'organisation de la psychiatrie, Bonnafé et Le Guillant bénéficient de leur expérience de conseillers techniques au ministère de la santé, qui en fait des experts du dialogue avec l'administration. Ils ont, avec les hauts fonctionnaires, ceux qui ont «le langage autorisant et autorisé qui construit tout à la fois les termes du problème et ceux de sa solution (…) et dont la fonction est de circonscrire le champ des possibles et des impossibles[741] » une connivence dans la compréhension du jeu des interactions entre la sphère politique et la sphère administrative. Et cela d'autant plus que les liens construits dans la lutte nationale survivent, et réduisent la distance entre les négociateurs et les décideurs. Ainsi l'après-guerre ouvre à un groupe qui peinait à se faire entendre, les conditions d'un dialogue improbable avec l'État, plaçant les deux communistes au cœur du dispositif[742]. L'influence politique gagnée dans le milieu psychiatrique par le parti communiste se fonde moins sur l'adhésion au projet de transformation sociale que sur leur participation active à la promotion des enjeux du champ.

Cependant l'intervention du petit groupe d'acteurs communistes dans les définitions des objets et des pratiques légitimes du champ porte en elle des formes de subversion, que ce soit dans la définition de la place de l'hôpital ou de celle des infirmiers. Elle participe à la diffusion de représentations, de discours, d'analyses, de propositions qui vulgarisent des modèles propres à la sphère communiste.

Mais en transformant le projet mobilisateur en une organisation administrative, l'État producteur de la circulaire de mars 1960, déplace l'objectif du groupe vers l'autonomisation de la discipline. Il ne s'agira plus de contrevenir aux hiérarchies de l'ordre social, mais de gagner une position disciplinaire dans le champ médical. Le modèle d'engagement des psychiatres communistes est progressivement orienté vers une mise en œuvre réformiste de l'organisation psychiatrique. La psychanalyse, notamment dans sa version lacanienne, en concurrence avec la psychiatrie dynamique va devenir le symbole d'une nouvelle radicalité concurrente avec celle de la révolution sociale. L'expérience du groupe de Sèvres possède en germe les clivages multiples et contradictoires de l'avenir, et les transformations du rapport de la psychiatrie à la politique.

741 Eymery(JM) « Frontière ou marche ? De la contribution de la haute administration à la production politique. » in *La Politisation* dir. Lagroye (J), Paris, Belin, 2003, p. 69.

742 L.Bonnafé et L.Le Guillant sont membres de droit, en tant qu'anciens conseillers techniques de la Commission d'études des maladies mentales.

CHAPITRE V

CRISES, RUPTURES ET RENÉGOCIATIONS IDENTITAIRES (1953-1958)

Entre 1953 et 1958, dans les réseaux de la médecine communiste se joue « le détricotage » de ce mélange complexe de croyances et de stratégie qui fondait l'acceptation de l'autorité et le sentiment d'appartenance. Une succession d'affrontements entre direction politique et commission des médecins amène Louis Le Guillant, Sven Follin, René Angélergues, Michel Sapir, Serge Lebovici, Jean Kestenberg à entamer un parcours de désengagement, et à une renégociation de leur identité dans le monde professionnel. Les dispositions militantes acquises vont constituer des ressources dans le processus de reconversion, tandis que Lucien Bonnafé redevenu le leader du groupe, réaménage sa position militante, en affirmant tout à la fois la continuité historique et l'ouverture critique. Cette position « revisitée » permet le maintien dans le groupe de Roelens, et rend possible l'arrivée d'une nouvelle génération de psychiatres et de psychologues au sein du parti.

Au début de l'année 1953 les médecins sont au centre de deux crises, d'une part celle qui concerne l'appréciation de la réussite de la diffusion de l'accouchement sans douleur entre la France et l'Union Soviétique, et d'autre part « l'affaire des blouses blanches ». Dans le premier cas, l'entreprise partisane réussit à négocier une sortie de crise en renforçant la reconnaissance du groupe, en lui concédant une expression officielle : la revue *Médecine nouvelle* et en valorisant dans *l'Humanité* les succès de la collaboration entre les syndicalistes et les médecins à la policlinique[743] des Bluets. Elle est suivie d'une période de détente, en 1954/55. Le second affrontement, qui concerne les accusations de traitrise de médecins soviétiques envers les dirigeants du PCUS, constitue pour les médecins français une sorte de préfiguration de la crise internationale de l'année 1956, que déclenche le rapport Khrouchtchev au XXème congrès du PCUS. Le capital symbolique du Parti communiste soviétique et le capital délégué dont bénéficiait le Parti communiste français est gravement ébranlé.

Le déni de leur compétence, en ce qui concerne la question de la contraception devenue question politique, les atermoiements de la déstalinisation et le soutien sans faille par la direction du PCF de l'intervention soviétique en Hongrie, se heurtent à la résistance collective du groupe des médecins. La réaction de la direction met au jour les formes de contraintes auxquels ils sont soumis, et ébranle les représentations que les acteurs ont de leur position dans l'espace professionnel, bouleversant les interdépendances complexes qui existaient. Le groupe constitué en 1945 explose, amenant la plus grande partie d'entre eux à l'exit, associé à un réinvestissement professionnel dans des pratiques novatrices, et la construction d'une position « kroutchévienne » de ceux qui maintiennent leur affiliation.

743 Nous avons repris la graphie de « Policlinique des Bluets » utilisée par Marianne Caron-Leulliez et Jocelyne Georges dans leur ouvrage sur « L'Accouchement sans douleur », Ed.de l'Atelier, 2004.

A : L'ÉBRANLEMENT DE L'AUTORITÉ POLITIQUE

Nous avons évoqué précédemment la polémique débutée en décembre 1952 à la clinique des Bluets[744] et sa conclusion, l'éviction de Laffite de l'équipe de l'accouchement sans douleur, son remplacement par Angélergues qui fait venir Bernard Muldworf à ses côtés, et l'hommage rendu dans *l'Humanité*[745] par Raymond Guyot, secrétaire fédéral de la Seine et proche collaborateur de Maurice Thorez au Docteur Lamaze, qui donne satisfaction aux médecins français. Mais en arrière-plan de ces débats médicaux français se développe en URSS, « l'affaire des blouses blanches », autour de laquelle le Parti communiste français va mobiliser « ses » médecins.

1/ La crise de la croyance : « le complot des blouses blanches » (janvier-avril 1953)

Le 13 janvier 1953, l'agence Tass annonce « l'arrestation d'un groupe de « médecins-saboteurs » accusé d'avoir tué deux dirigeants du régime, et de préparer l'assassinat de plusieurs chefs militaires, agissant en liaison avec l'organisation juive le Joint Distribution Committe[746] et les services secrets anglo-saxons. Sur les neuf accusés, six sont juifs. Le communiqué est repris par *l'Humanité,* et l'ensemble de la presse communiste se fait le relais de l'affaire : « La découverte de la bande de médecins-empoisonneurs est un coup écrasant porté contre les fauteurs de guerre américano-anglais. Leurs agents sont appréhendés et mis hors d'état de nuire. (…) Le peuple soviétique stigmatise avec colère et indignation la bande criminelle d'assassins et leurs maitres étrangers[747] ». Par l'intermédiaire de Victor Lafitte, mobilisé par Raymond Guyot et par Annie Besse, la direction du PCF demande aux médecins communistes de signer un texte de soutien aux autorités soviétiques, publié dans *l'Humanité* le 27 janvier : « Dix médecins parisiens, parmi les plus éminents, viennent rendre publique la déclaration suivante, au sujet des médecins terroristes démasqués en URSS et des campagnes de mensonges qui ont suivi cette découverte : Ils estiment qu'un très grand service a été rendu à la cause de la paix par la mise hors d'état de nuire de criminels, d'autant plus odieux qu'ils ont abusé de la confiance naturelle de leurs malades. » Tous les signataires sont des résistants, un certain nombre sont juifs[748]. Bonnafé, sollicité, n'a pas signé, profitant de son éloignement géographique et de sa relative mise à l'écart.

Le monde médical est réticent. Claude Bourdet dans *France Observateur* du 15 janvier 1953 s'indigne : « L'idée que des sommités médicales conspirent pour abréger la vie de leurs malades fait hausser les épaules ». Le Guillant va lui répondre dans *La Nouvelle Critique* de mars 1953 par un article intitulé « Les médecins criminels ou la science pervertie[749] ». Sa confiance en l'Union soviétique et dans la direction du parti est totale : «Aucune raison directe de mettre en doute

744 Laffite (V.) dans un article publié dans *Regards* intitulé « Comment la douleur fut vaincue ? » (décembre 1952, p.25) affirme que : « les résultats déjà obtenus à la maternité des métallurgistes prouvent, que tout en n'atteignant pas les pourcentages obtenus en URSS, l'ASD est déjà devenu une réalité. » d'après Caron- Leulliez (M.) Georges (J.) op. cit. p. 114 et 125.

745 *L'Humanité* du 15 mai 1953

746 « Joint Distribution Committee » organisation philanthropique juive créée en 1914, qui dans les années 20 avait collaboré avec le gouvernement soviétique. D'après Marie (Jean Jacques) : *Les derniers complots de Staline, l'affaire des blouses blanches.* Editions complexe, 1993, .p.11. Dans les articles qui suivirent on simplifiait : le « Joint » organisation juive américaine ».

747 *L'Humanité* du 14 janvier 1953.

748 Le texte est signé par Yves Cachin, Henri Chrétien, Jean Dalsace, Hector Descomp, Pierre Frémusan, Paul Hertzog, H.P. Klotz, Victor Laffite, Raymond Leibovici, Jeanne Lévy.

749 La Nouvelle Critique n°44 mars 1953.

l'information » précise-t-il d'entrée. À la suite d'une étude méticuleuse de documents issus du procès de Nuremberg[750], il décrit l'action des médecins nazis, et montre qu'il ne s'agissait nullement de seconds couteaux, mais bien de l'élite médicale allemande du moment. Par la même occasion, il souligne des pratiques médicales expérimentales sur des fous ou des prisonniers réalisées par les occidentaux,[751] met en cause la guerre bactériologique en Corée et les recherches américaines concernant la limitation des naissances, nouvelle forme du malthusianisme. Évoquant ceux « qui durant la guerre, se refusaient à croire aux atrocités des camps de concentration », il ajoute « c'est une position stupide [de penser] qu'une corporation, quelle qu'elle soit, ne puisse comporter dans ses rangs, des délinquants » et termine en se félicitant : « tout simplement, que les soviétiques aient mis la main au collet de quelques médecins qui pervertissaient et déshonoraient mon métier.»

Le texte de Le Guillant est suivi d'une annexe : un fragment des aveux des médecins condamnés en 1938 dans le procès de Boukharine[752]. Il est encadré par un article de Cogniot : « Les communistes et le sionisme », et par un autre de Crémieux sur « Le sionisme et la question juive. « La question de l'antisémitisme est définitivement réglée affirme Cogniot, la Révolution a balayé les exploiteurs, juifs ou non. La ligne de front ne passe pas entre ouvriers, juifs ou non, mais entre les ouvriers et la bourgeoisie (…). Mais le courant nationaliste tend à obscurcir les consciences. La bourgeoisie juive offre le sionisme à une nation éparse qu'il s'agit de regrouper sur un territoire, Israël est devenu un état-instrument dominé par l'impérialisme américain. » Lorsque le numéro de la *Nouvelle Critique* parait, Staline vient de mourir.[753] L'éditorial est remplacé par la photo de Staline, et par l'hommage que lui rendent Thorez et Duclos. Sapir rapporte dans ses mémoires : « arriva le complot des blouses blanches. À la commission médicale de France-U RSS l'émoi fut vif. Le Président, le Dr. Weill-Hallé se refusait à admettre la culpabilité des médecins. Certains voulaient au contraire prononcer une condamnation contre, publiquement. En tant que secrétaire de la commission, je ne pouvais pas les désapprouver, mais personnellement, je me refusais à aller dans ce sens[754] ».

Or, le 4 avril 1953 *La Pravda* publie un communiqué du ministère de l'intérieur de l'Union Soviétique annonçant que le complot des blouses blanches n'a jamais existé, et réhabilitant les accusés[755]. Une série d'articles justificatifs dans la presse communiste vont suivre, sur le thème : « La justice soviétique préserve mieux qu'aucune autre, la liberté individuelle et les droits de la personne humaine. Des personnes arrêtées sans raison légale sont remises en liberté et pleinement réhabilitées » à l'opposé de ce qui s'est passé lors de l'affaire Dreyfus, et se félicite de l'arrestation du responsable de la mise en œuvre de l'accusation, le dénommé Rioumine.

La prise de parti de Le Guillant, qui signe la totale confiance qu'il faisait au parti, disqualifie brutalement l'autorité morale et scientifique – elle était grande – qu'il possédait dans le milieu professionnel, et attaque l'image de l'ensemble du groupe des psychiatres communistes. Adhérent récent, Le Guillant ne possède qu'une expérience militante restreinte, qui s'est formé au contact de la résistance et auprès du ministre de la santé. Son engagement se fonde, sur la volonté de mettre son capital scientifique au service de l'entreprise collective pour la promotion des classes populaires. Investi du rôle de leader par la confiance de la direction, il est prédisposé à entrer

750 Le Guillant a travaillé à partir des travaux du Dr F.Bayle « Croix gammée et caducée » (1500 pages concernant les médecins allemands durant la seconde guerre mondiale)

751 A partir de la défense présentée par les avocats des nazis, au procès.

752 Procès du « bloc des droitiers et des trotskystes » où sont accusés Boukharine, Rykov, Yogoda et les médecins Lévine, Pletnev, Kazakov, accusés d'avoir tué Gorki. Lévine et Pletnev furent fusillés et Kazakov condamné à 25 ans de détention mourut avant sa libération.

753 La Nouvelle Critique 5 mars 1953.

754 Du côté de chez Marx .du côté de chez Freud, Flammarion, 1998.p.260.

755 Marie (J.J.) Les derniers complots de Staline, l'affaire des blouses blanches. Ed. Complexe, 1993.p.183.

dans « le schème de la vision conspiratoire de l'histoire [qui] vient se fondre pour les communistes, dans le schème de l'histoire comme lutte des classes, l'impérialisme américain incarnant le mal absolu, (…) le trotskysme jouant le rôle dévolu aux juifs dans la propagande antisémite (…) Toute position critique est ainsi redéfinie dans la catégorie du faux. Le PCF parvient à l'imposer grâce au poids symbolique qu'il doit à son rôle dans la Résistance et à celui de l'URSS dans la lutte contre le nazisme, et grâce aux multiples positions qu'il a conquis dans l'espace intellectuel ».[756] Au même moment, le PC est engagé dans une mobilisation pour sauver les américains Ethel et Julius Rozenberg accusés d'espionnage et exécutés en juin 1953. L'arrestation en France de militants de la Jeunesse communiste, accusés de complot contre la sécurité de l'État, suite à des actions contre la guerre d'Indochine, remplit les colonnes de *l'Humanité,* alimentant le sentiment de complots anticommunistes.

La déqualification symbolique du leader de leur groupe, outre le drame individuel qu'elle représente pour leur confrère, « brise la relation enchantée » au parti, touche à la croyance et de ce fait, ébranle le capital d'autorité dont bénéficiaient les dirigeants communistes.

Le rapport que transmet Victor Leduc à François Billoux montre la réaction collective des médecins, et en retour, la volonté d'apaisement de la direction, qui donne des gages pour renouer le dialogue. La commission nationale des médecins communistes est réunie le 17 mai. « Une vingtaine de médecins, dont trois provinciaux étaient présents. Le rapport présenté par Yves Cachin a insisté sur plusieurs points : l'affaire des médecins soviétiques, l'affaire de la policlinique des Bluets, soulignant les fautes opportunistes ou sectaires, la situation médiocre dans le domaine de l'action pour la paix et de la défense de la profession. La discussion fut très large. Y participèrent la grande majorité des camarades, et tous les problèmes furent abordés franchement » relate Leduc. Il insiste sur « le trouble profond suite à l'affaire des médecins soviétiques. Des camarades se sont plaints d'avoir été entrainés à la légère dans une action improvisée (Klotz, Frémuzan, le Guillant, Dalsace, Katz). Certains ont déclaré être inquiets en ce qui concerne les autres procès. Je me suis attaché dans mes conclusions à dissiper le malaise. J'ai montré qu'il était juste de publier une déclaration affirmant la confiance dans la justice et le pouvoir soviétique, surtout en présence de la campagne des médecins réactionnaires. Mais il s'est trouvé que des aventuriers ont réussi, pour un temps, à mettre les faits en contradiction avec ce qui justifie notre principe de fidélité inconditionnelle[757]. On peut comprendre que de bons camarades aient considéré que la déclaration des médecins communistes ait été une erreur. Il ne serait pas juste de leur reprocher sur cette base, un manque d'attachement au Parti. Mais l'attitude du pouvoir soviétique, innocentant les médecins, donne une justification encore plus éclatante à notre confiance, et ruine définitivement toute espèce de doute sur les procès antérieurs. En conclusion, ajoute-t-il, j'ai proposé, qu'on revienne sur la question dans un article de fond, qui pourrait paraître dans la revue « *La Nouvelle Médecine*[758]».

Au cours de la réunion est redéfini le fonctionnement de la commission des médecins. En donnant des responsabilités aux acteurs critiques, la direction réaffirme son attachement à leur présence, et leur reconnaît un espace autonome d'expression. Follin est nommé responsable de l'action idéologique assisté d'Angélergues, Chrétien, responsable de l'activité syndicale, Descomps de l'action en faveur de la paix, Klotz et Albert responsables de la lutte pour les libertés. Yves Cachin dirige la nouvelle revue. Le premier numéro de *Médecine Nouvelle* parait en juin 1953, le

---

[756] Pudal (B) « Censures symboliques et contrôles des appropriations : le PCF face aux textes « hérétiques » durant la guerre froide ». Colloque IFLA -ENSSIB (Paris X) juin 1998

[757] Le bureau politique dans le compte rendu de sa séance du 5 février 1953 indique comme décision : « affirmer notre solidarité de principe sur la fidélité inconditionnelle de notre parti envers l'Union Soviétique. » et le 7 avril « Faire preuve d'esprit offensif et riposter vigoureusement aux campagnes de l'ennemi en ce qui concerne la libération des médecins en URSS. »

[758] Rapport de V. Leduc du 17 mai 1953 à F. Billoux. Fond Victor Leduc (F delta res 0761/2) BDIC.

second en novembre 1953. Une note du 26 décembre 1953 adressé à Leduc, (non signée, probablement de Cachin) définit « la plateforme » : la diffusion de la médecine d'avant-garde dans le corps médical, notamment les conceptions révolutionnaires de la physiologie pavlovienne, la lutte conte l'idéologie réactionnaire d'origine américaine, les actions syndicales, la lutte pour la paix, la dénonciation du maccarthysme et de la guerre bactériologique, marquant l'acceptation du compromis.

Michel Sapir, ami proche de Le Guillant, évoque dans ses mémoires, le drame que cette affaire introduit dans la vie de celui-ci : « Un ami très cher, Louis Le Guillant, alla plus loin encore. Non seulement il prit position contre les blouses blanches, mais il parla dans un meeting public[759] – c'était un brillant orateur – Il le paya au prix fort, en tombant progressivement malade d'une colite spasmodique qui était latente depuis plusieurs années, prenant pour se soulager des doses élevées de toxiques, dont il ne put jamais se libérer ». Bonnafé pour sa part, écrira[760] « J'eus le privilège d'être le premier confident de mon proche camarade, désespéré d'avoir accepté de se mouiller pour le parti dans cette sombre affaire. Lorsque Louis déclara que, au grand jamais, il ne prendrait plus la parole pour défendre quoique ce soit, dont il ne fut *lui-même* complétement convaincu, il parlait d'or ».

Avec la mort de Staline et le retournement imprévu du procès intenté aux médecins, la stratégie d'affrontement mise en place en 1949 montre ses limites.[761] Une période d'indétermination débute dans le camp soviétique. Le retour en France de Maurice Thorez, hospitalisé en URSS depuis 1950 suite à une hémiplégie, est l'occasion d'une réorientation politique. La critique du sectarisme et de l'alignement inconditionnel sur les méthodes soviétiques, la revalorisation du rapport au savoir, et une inflexion unitaire en direction du parti socialiste participent à la restauration de l'autorité du secrétaire général et au desserrement des contraintes militantes.

Contrairement à des témoignages[762], postérieurs aux évènements, qui supposent que Le Guillant rompt avec le parti en réaction à l'aveu soviétique du « faux procès des médecins », celui-ci continue à intervenir auprès de la direction du parti jusqu'en 1956, pour maintenir l'existence « d'une revue marxiste spécialisée dans les sciences de l'homme [763] ». Le 6 janvier 1954, un courrier qu'il adresse à Victor Leduc fait le bilan des succès de *La Raison* dans la bataille idéologique, et insiste auprès de la direction politique pour qu'elle encourage la participation de nouveaux collaborateurs. Il rappelle qu'elle est issue « d'un groupe de techniciens communistes, à

---

759 Je n'ai retrouvé aucune trace de cette intervention publique.

760 Texte de Bonnafé de novembre 1984 proposé à la publication de *Révolution*, intitulé « La psychiatrie dans les pays socialistes et nous ».

761 « Selon les données établies par Roger Martelli, le PCF perd plus de 200 000 adhérents entre la fin de l'année 1947 et l'année 1950 » cité par P.Boulland *Des vies en rouge, militants, cadres et dirigeants du PCF*, Ed. de l'Atelier, 2016, p.89.

762 Desanti (D.) *Les staliniens,* op. cit. p.257. « Le Guillant consentit à tirer le parti d'embarras en écrivant dans la NC un article « Les médecins criminels ou la science pervertie ». Le souvenir de cet article le conduira, après le XXème congrès, au seuil de la dépression. » Ce que conteste Roelens, proche collaborateur de Le Guillant (Entretien du 11 avril 2011 » « Desanti , elle ne connait pas les psychiatres ! ».

763 Le vide laissé par l'éloignement de Le Guillant de *La Raison* « pour cause de maladie »après l'affaire des blouses blanches pose problème. Un courrier de Henri Vermorel un médecin qui effectue son service militaire au Val-de-Grace, adressé à Le Guillant et daté du 26 mai 1955 fait état des questions que se posent les militants : « Angélergues m'a appris que des discussions avaient lieu au comité de rédaction, et que l'existence même de la revue a été mise en cause (…) Il me parait impensable qu'on supprime *La Raison*, » bien que « Je ne te cache pas que je n'approuve pas entièrement l'orientation actuelle ». Vermorel plaide longuement pour qu'on « approfondisse la tradition médicale nationale », qu'on ouvre à des réflexions de non communistes, même s'il s'agit de recherches encore inabouties, « que le rassemblement s'y fasse autour de ce rationalisme, un peu comme autour de *La Pensée* en 1939 », et termine par une vive incitation à Le Guillant à reprendre son poste de direction : « « Il me parait absolument nécessaire que tu restes le rédacteur en chef de *La Raison* . Toi seul, à mon avis, peux assumer cette tâche délicate ». Fonds Leduc (F.delta res 0761/2, BDIC) Courrier de Le Guillant adressé à Leduc le 6 janvier 1954.

peu près exclusivement des psychiatres, et avait pour objectif « une expression progressiste dans un secteur important de la pratique médicale (38% des lits d'hôpitaux sont des lits psychiatriques), et la réponse à une offensive idéologique très étendue, tendant à interpréter de multiples problèmes sociaux en terme de psychopathologie : l'enfance délinquante, la criminologie, l'alcoolisme, la prostitution, les inadaptations scolaires ou sociales (…) Elle a connu un succès certain, écrit Le Guillant. Elle s'est imposée dans les milieux extra-médicaux : psychologues, psychotechniciens, orienteurs professionnels, éducateurs spécialisés, services sociaux, en s'efforçant de conserver une valeur technique élevée (…) 1500 à 1800 exemplaires sont vendus, et les 550 abonnements assurent une situation financière favorable. »[764] Le Guillant manifeste son accord avec « une réunion récente, présidée par Leduc, durant laquelle il a été décidé de maintenir l'orientation de *La Raison* et d'étendre son objet »[765]. Il se félicite de la collaboration de Jean Pierre Vernant et de Fernande Seclet-Riou venus en renfort du comité de rédaction, trop restreint jusque-là, et « sollicite que le Parti incite les camarades à un effort qui nous permettrait de donner à *La Raison*, son plein développement[766] ».

En septembre 1954, la direction des intellectuels, pour reprendre la main et réunifier le groupe organise une Journée nationale d'étude des médecins[767]. Le rapport d'activité présenté par Yves Cachin constate : « les succès politiques que représentent la fin de la guerre d'Indochine, et le rejet de la Communauté européenne de Défense (CED) destinée à intégrer l'Allemagne dans le système de défense de l'Ouest par le Parlement, dénoncé par le PCF comme forme de réarmement allemand, apparaissent comme des succès politiques. Les difficultés liées à la sous-estimation de l'importance politique de la réalisation en France de l'accouchement sans douleur, et les obstacles apportés par le dogmatisme » sont reconnues. Cachin engage « à poursuivre la lutte idéologique et politique. Après une période d'étude théorique, les cercles Pavlov s'orientent vers la diffusion de la pratique dans les milieux hospitaliers. La prise en compte des conditions sociales dans la maladie est à poursuivre, ainsi que le développement de l'action des camarades à la commission médicale de France-URSS[768] ».

La réorganisation de la commission des médecins, la désignation officielle des plus critiques, et le financement d'une revue qu'ils maitrisent, est perçue comme une réorientation contre la dérive sectaire de la direction du parti, liée au retour du secrétaire général. En leur donnant le sentiment d'avoir été entendus, elle permet « un retour dans le rang », ce dont témoignent à la fois la note de Cachin quant à la revue « *La médecine nouvelle* » et les propositions de Le Guillant quant à *La Raison.* Mais les évènements de l'année 1956 vont remettre en cause ce fragile équilibre.

2 / L'année 1956 : la rupture avec les médecins

L'année 1956 débute avec le meilleur résultat électoral de l'histoire du PCF[769] et une tentative de réactivation d'une stratégie unitaire, comme en témoigne la position de Bonnafé au sein de son conseil municipal. Les médecins vont se retrouver au cœur d'un nouveau conflit qui oppose leur compétence professionnelle aux prises de position de la direction du parti. Durant le premier

764 Ibid.

765 Ibid.

766 Ibid.

767 Journées d'Études des médecins communistes. Notes de L.Bonnafé. (Archives Bonnafé).

768 Ibid.

769 « En janvier 1956, lors des élections générales qui suivent la dissolution de l'Assemblée Nationale par le Président du Conseil Edgar Faure, le PCF récupère son nombre d'électeurs de 1945 (près de 5,5 millions), maintient son pourcentage et renforce sensiblement sa représentation parlementaire, qui passe de 101 députés à 150 députés. » d'après R. Martelli *L'archipel communiste, une histoire électorale du PCF*, Ed. Sociales, 2008, p.50.

semestre de l'année se développe en France, le débat sur la légalisation de la contraception et la dépénalisation de l'avortement. Dans le climat créé par le conflit entre leur autorité experte et l'autorité politique, la question de la prise en compte du « rapport secret de Nikita Krouchtchev » (dont certains médecins sont informés, de par leur connaissance du russe et leurs relations avec les soviétiques, comme Sapir et Roelens) provoque une réaction collective de la commission, et la rupture avec la direction du PCF. À la différence de ce qui se passe avec les autres catégories d'intellectuels que le PCF va plus ou moins reprendre en main en isolant les contestataires, les médecins forment un groupe organisé, qui va utiliser les espaces concédés pour exprimer ses critiques et son opposition, et aboutir à un affrontement avec l'appareil dirigeant.

Contrairement aux interprétations de A. Kriegel, reprises par M. Caron Leulliez et J. Georges qui considèrent que l'affaire *du birth control* est une opération de diversion organisée par le couple Thorez pour éviter le débat sur le stalinisme, nous reprenons la thèse d'Annette Wieworka, fondée sur l'antériorité du débat sur la contraception par rapport à la publication du rapport Khrouchtchev. Les positions de la direction communiste sont prises à l'initiative de Jeannette Wermeersch[770], en réaction au dépôt du projet de loi par d'Astier, qui impose aux députés communistes de se prononcer.

Conflit entre autorité experte et autorité politique :
le *birth control* et la contraception (février-mai 1956)

La « décroyance » provoquée par l'affaire des blouses blanches est encore présente lorsqu' apparait dans le calendrier parlementaire, la question de la contraception. L'intervention de la direction communiste à son plus haut niveau, sur un sujet de société qui concerne l'intimité des femmes, touche à ce que les médecins considèrent comme leur domaine spécifique de compétence et provoque le conflit.

« Au début des années 50, le monde social est marqué par une réflexion nouvelle dans laquelle les ouvrages de Simone de Beauvoir le *Deuxième sexe* (1949) et de Françoise D'eaubonne (1951) *Le complexe de Diane* jouent un grand rôle. La question du droit à l'avortement et de la contraception devient la pierre angulaire de l'émancipation féminine»[771]. Le docteur Andréa Weill-Hallé a participé avec son mari Benjamin Weill-Hallé pédiatre réputé, membre de l'Académie de Médecine, créateur de l'école de puériculture et pionnier promoteur du BCG, au voyage des douze médecins en URSS, organisé par le PC en 1951. Le couple Weill-Hallé est proche des milieux communistes et milite au Mouvement de la Paix aux côtés de l'équipe de la clinique des Bluets, Lamaze et Le Guay. Dans sa pratique de gynécologue Andréa Weill-Hallé est confrontée aux conséquences dramatiques pour les femmes, des avortements clandestins. Elle crée avec Evelyne Sullerot [772]le 8 mars 1956 l'association La Maternité heureuse qui deviendra le Planning Familial, en vue de promouvoir la contraception.

---

770 L'épouse de Maurice Thorez. D'après A.Wiéworka, op.cit. p.561.Vingt-deux ans plus tard, le 28 juin 1978, à Antenne 2 Jeannette Vermeersch interrogée sur ses positions de 1956 déclarera « Alors là, je vais faire mon autocritique ».

771 Wieviorka(A) Maurice et Jeannette, biographie du couple Thorez, Fayard, 2010, p.573.

772 Ibid. Evelyne Sullerot née en 1924 dans une famille protestante est emprisonnée en 1941 Elle passe son bac en prison, s'occupe de ses frères et sœurs tout en étant active dans la résistance (…) et devient professeur de lettres . Elle arrête de travailler pour élever ses enfants.

Andréa Lagroua Weil-Hallé militante des organisations catholiques est mère de trois enfants. Elle épouse B.Weill-Hallé de quarante ans son aîné. Elle participe occasionnellement à la revue féminine de la CGT.

Le journaliste communiste Jacques Derogy lance dans *Libération,* en octobre 1955 une vaste enquête sur l'avortement clandestin et ses conséquences pour les femmes, avec l'objectif d'obtenir l'abrogation de la loi de 1920. Il ouvre le débat au grand public et reçoit le soutien de Jean Dalsace. Gynécologue parisien de renom, Dalsace est un homme engagé à la fois politiquement et professionnellement, spécialiste de la stérilité féminine au moment où le milieu médical tendait à la considérer comme une fatalité. Il jouissait à ce titre d'une réputation internationale, qu'il mit au service des combats pour la régulation des naissances. Membre du PCF depuis 1920, résistant, il a participé à la création d'un hôpital clandestin FFI dans l'Allier. Féru de psychanalyse (il fut analysé lui-même par Lafforgue), il est un allié permanent des psychiatres dans leur relation à la psychanalyse, et participe à l'introduction du courant psychanalytique dans le milieu médical.[773] Grace à sa réputation professionnelle, il jouit d'un certain prestige au PC. Il participe au recrutement des médecins de la policlinique des Bluets. Son gendre Pierre Vellay est l'assistant de Lamaze. Son activité en faveur du contrôle des naissances lui coûte son poste de chef de laboratoire à l'hôpital Saint-Antoine. Il devient chef du département stérilité à l'hôpital Broca. Il soutient Andréa Weil-Hallé dans la création de La maternité heureuse et participe à transformer le problème moral en problème de santé publique.

« Le 23 février 1956 Emmanuel d'Astier de la Vigerie, Pierre Dreyfus Schmidt, Pierre Ferrand et Pierre Hernu déposent une proposition de loi qui se résume à un seul article : l'abrogation des articles 3 et 4 de la loi de 1920 qui pénalise l'avortement et la contraception, afin de rendre licite, la vente des produits anticonceptionnels[774]. « Les conditions politiques semblent favorables à une révision de la loi. (…) Si l'on additionne les voix des 160/170 députés du Front Républicain (socialistes, radicaux, républicains sociaux) et les voix des 150 députés communistes, une majorité peut être acquise[775] ». Les milieux traditionnellement natalistes se mobilisent pour défendre la loi de 1920, alors même que la France est en plein dans le *baby-boom*. Un renfort imprévu va venir des communistes. Une première intervention de Marie-Claude Vaillant-Couturier a lieu à la Mutualité, lors de la Journée internationale des femmes, le 7 mars 1956. « La secrétaire générale de la Fédération Internationale des femmes, vice-présidente de l'Union des Femme Française dénonce la campagne "néo-malthusienne et petite-bourgeoise" lancée par *Libération*[776] ». Elle revendique « pour les femmes travailleuses une maternité dans la joie sans crainte et sans douleur (…) Le chemin de la libération de la femme passe par des réformes sociales, par la révolution sociale, et non par les cliniques d'avortement[777]».

Les médecins communistes réagissent immédiatement à l'intervention de Marie-Claude Vaillant-Couturier, par une note au secrétariat du parti, signé d'Yves Cachin[778] : « Cette prise de position a semé le trouble, notamment chez les femmes, écrit Cachin. Elle risque de créer une confusion entre deux notions distinctes : Le malthusianisme est une théorie fausse et néfaste, l'avortement criminel est un véritable fléau social. L'usage de moyens contraceptifs est un moyen efficace de lutte. Un avis favorable [doit être donné] au projet d'Astier, qui tend à prévenir la multiplication des avortements criminels par la prophylaxie anticonceptionnelle. » Le 5 avril, Thorez reçoit Fréville,[779] qui « l'informe de l'agitation chez les médecins qui versent dans le néo-malthusianisme » et lui porte son livre *L'épouvantail malthusien,* premier tome d'un livre intitulé *La misère et le nombre* que Thorez annote dès le lendemain, et juge « un travail remarquable. » Par une

773 DBMO.

774 Wieviorka (A), *Maurice et Jeannette. Biographie du couple Thorez,* Arthème Fayard, 2010 p.578.

775 Ibid. p. 577.

776 Ibid. p. 580.

777 Ibid. p.580.

778 BDIC Fond Leduc op. cit. (note non datée).

779 Avocat, journaliste, écrivain, membre du PCF, auteur de la biographie de M.Thorez *Fils du peuple* paru en 1927 et collaborateur proche de celui-ci. (DBMO.)

note du 16 avril au secrétariat du bureau politique, Jeannette Vermeersch prend la tête du combat et impose sa ligne : « Je suis persuadée que notre vote en faveur du projet va déterminer dans l'immédiat une baisse alarmante de la natalité ; secondairement, nous allons assister à un déchainement de propagande pour l'éducation sexuelle dans les écoles, dans les organisations. Les problèmes de classe seront faussés, les sentiments familiaux et humains heurtés, la dénatalité inéluctable. »[780] Elle est suivie par une prise de position officielle de Maurice Thorez dans *l'Humanité* du 2 mai 1956 [781] et du dépôt par les députés communistes le 25 mai 1956, d'un contre-projet de loi qui autorise l'avortement, mais interdit la publicité et la vente des produits contraceptifs[782].

Fin avril François Billoux a été chargé de présenter la proposition de loi déposée par les députés communistes, devant la commission des médecins[783]. Il considère « que les camarades ont été impressionnés par le « tintouin » fait autour de la limitation des naissances, que l'église vient à la rescousse par la méthode Ogino, et que la responsabilité du parti c'est que : « Nous ne devons pas avoir un pays de vieux, que la loi d'Astier amènera un déferlement de propagande et l'éducation sexuelle à l'école, que c'est ouvrir la voie au dévergondage social, et qu'il n'y aura plus de lois sociales si les femmes ont accès au *birth-control* . Malgré les réactions vives et multiples de l'auditoire qui regrette de ne pas avoir été consulté lors de la rédaction du projet de loi déposé par les députés communistes, et l'intervention d'Olga Cachin qui souligne que la position du parti est très impopulaire chez les femmes, Billoux conclut « que la grave erreur des médecins est de se positionner à partir d'un point de vue de technicien, et que le Parti fera appliquer la décision de congrès, qui en a décidé autrement. »

Furieux, les médecins adressent un nouveau texte au secrétariat du parti le 19 mai 1956.[784] Il comporte dix pages d'argumentaire et est signé de Cachin, Klotz, Angélergues, Descomps, Israel, Beaulieu, Reignier, Follin, Van der Stengen, la totalité du bureau de la commission, mandaté par l'assemblée générale du 23 avril : « Les camarades soussignés, membres de la commission des médecins communistes » forts de leur unanimité y mettent directement en cause le couple Thorez/Vermeersch. Ils « n'ont pas trouvé dans leur ensemble les arguments convaincants. Assimiler le néomalthusianisme et le contrôle des naissances est une erreur. Le contrôle des naissances fait partie de la pratique quotidienne de la classe ouvrière. C'est au nom du contact quotidien, avec les femmes et avec les drames suscités, que se fonde leur intervention. Lutter contre le contrôle des naissances, c'est lutter contre le progrès scientifique. Il ne s'agit nullement de dévergondage sexuel, mais des problèmes de la vie conjugale et donc de la natalité (…) Quant au point de vue de la classe ouvrière c'est, affirment-ils, un état d'esprit unanime dans la classe ouvrière, qui n'écrit peut-être pas au Secrétariat du parti, mais se confie aux médecins pour ce qui est de ces problèmes. Chacun de nous est sollicité journellement sur les moyens de pratiquer un contrôle des naissances efficace. La classe ouvrière n'est nullement néo-malthusienne. Simplement elle n'admet pas que les femmes enfantent une fois par an, de leur mariage à la ménopause, et à notre avis, elle a raison[785] ». La position maintenue des députés communistes donne tout loisir à la fraction nataliste et conservatrice de l'Assemblée de bloquer les deux projets. Il faudra attendre 1966 la loi Neuvirth pour que soit promulguée la « loi relative au

---

780 Wieworka (A.) op.cit.p581.

781 *L'Humanité* 2 mai 1956 «Contre le malthusianisme réactionnaire, nous luttons pour le droit à la maternité et pour l'avenir de la France. »

782 L'absurdité de cette position devient compréhensible si l'on réfère aux travaux d 'Olivier Schwartz sur la classe ouvrière du Nord : «Dicté par les habitudes de privation et de renoncement, cet ascétisme s'oppose d'abord à la recherche de la satisfaction individuelle, dans laquelle il voit très vite une déstabilisation...» *Le monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du nord*. PUF, 1990 cité par A.Wieviorka *Maurice et Jeannette* op.cit., p. 593.

783 BDIC fond Leduc, notes prises le 23 avril 1956.

784 Note au secrétariat : Bilan de l'AG du 23 avril 1956 transmis le 19 mai 1956 (BDIC, Fond Leduc)

785 Fonds Maurice Thorez AN 626AP/187 cité par A.Wiéviorka (p. 587.)

contrôle des naissances », à l'initiative d'un député de droite soutenu par le général de Gaulle, pour que soit abrogée la loi de 1920 et que la contraception devienne légale.

Les psychiatres[786] mobilisés dans la promotion de l'accouchement sans douleur, amis de Dalsace et participant au bureau de la commission des médecins, sont naturellement solidaires de leurs confrères. La mise en cause de leur identité professionnelle, par une intervention dans un domaine qui relève directement de leur apanage est interprétée comme une surdité aux évolutions du monde social, et comme un exemple du refus de modifier les formes d'autorité héritées du stalinisme. Elle touche à leur position face à leurs pairs, d'autant plus qu'à l'arrière-plan, éclate la crise provoquée par la tenue du XXème congrès du PCUS. L'affaire de ce que Jeannette Vermeersch appelle *le birth control* comme un produit de l'adversaire américain, et Maurice Thorez « le néo-malthusionnisme » cristallise la concurrence entre légitimité experte et autorité politique, mettant au jour la position dominée des médecins, et rompant le pacte de loyauté qui fondait leur engagement.

Budapest et la commission des médecins (octobre-novembre 1956)

Le rapport Khrouchtchev en février 1956 et la dénonciation du système de répression stalinien suscite un bouleversement dans le monde communiste. « Autour de l'enjeu de la déstalinisation se nouent une fois de plus les problématiques de la hiérarchie, du pouvoir et de la légitimité à l'intérieur du champ communiste. »[787] Malgré les tentatives de la direction de nier son existence, puis de minimiser ses conséquences en centrant son propos sur l'impératif d'une direction collective, contre les tendances autoritaires développées en URSS, les mois qui suivent sont « marqués par l'accumulation de tensions au sein des cercles dirigeants autour de questions devenues centrales dans la politique française, et donc dans les problématiques du PCF : la lutte contre la guerre d'Algérie, l'union avec les socialistes ou les différentes composantes de la gauche non communiste, puis le retour du gaullisme[788]… » Jusqu'en octobre 1956 la gestion des suites du XXème congrès par la direction et les prémisses d'un courant de déstalinisation réussissent à maintenir l'unité apparente du l'entreprise militante, en circonscrivant la contestation aux entreprises satellites, malgré des tensions internes au sein de la direction. Mais l'insurrection hongroise et l'intervention soviétique, le 4 novembre à Budapest, élargit la crise à une question fondamentale. L'opposition des médecins se situe cette fois-ci directement sur le plan politique.

Le 4 novembre la direction du PCF approuve pleinement l'intervention en Hongrie, et envoie un message de solidarité à l'URSS « qui a défendu les conquêtes du prolétariat, et répondu au coup de force qui voulait rompre le front des républiques socialistes.»[789] Cette prise de position déclenche une vague d'anticommunisme qui se traduit par l'attaque du siège du PCF le 7 novembre. Le PCF dénonce « les forces fascistes » et confirme sa position : « La moindre hésitation porte des éléments d'affaiblissement, de désunion et de dislocation du mouvement ouvrier international », déclare Guyot au comité central[790]. Une importante fraction des intellectuels communistes interprète ce soutien comme le maintien des pratiques staliniennes.

786 Angélergues, Follin.

787 Boulland (Paul) Acteurs et pratiques de l'encadrement communiste à travers l'exemple des fédérations du PCF de banlieue parisienne (1944-1974) Thèse de doctorat d'histoire, Université/Paris1-Panthéon Sorbonne.2011,p.119.

788 Ibid. p.128.

789 Intervention de Raymond Guyot au Comité Central du 20 novembre 1956. Archives de Bobigny (Fonds Guyot-283J51)

790 Ibid. CC du 29.11.1956

Ce même jour, Yves Cachin convoque l'ensemble des médecins communistes de la Seine sous le couvert de la revue *Médecine nouvelle*. Les notes prises par Michaut[791] qui y représente la direction des intellectuels, sont intitulées « Réunion sous prétexte du comité de rédaction de la *Revue de médecine nouvelle* ». Parmi les présents Angélergues Follin et Muldworf. « Il s'est avéré dès le début, note Michaut, qu'on a délibérément substitué la critique politique d'une ligne définie au XIV congrès à l'analyse concrète des résultats, la critique des défauts, à l'étude attentive des propositions de travail d'une revue à caractère scientifique. » Au constat fait par les médecins « que les événements polonais et hongrois ont profondément embarrassé les camarades, à peu près unanimes à considérer que l'analyse des causes faites par le comité central est insuffisante, qu'elles n'expliquent pas que le Parti, dans certaines démocraties populaires se soit coupé de sa base ouvrière et révolutionnaire», Michaut répond que les médecins ne voient pas « la portée considérable du XXème congrès du PCUS, que le débat est situé sur le plan idéaliste de la morale bourgeoise, hypocritement située au-dessus des classes, que ne sont pas prises en compte les conditions historiques de développement des différents partis.» À la demande « de correction sur des bases marxistes des erreurs et déviations staliniennes dans l'idéologie, dans la structure du mouvement international et dans le PCF, indispensable à une véritable politique d'unité en direction des masses les plus larges du corps médical » énoncée par les médecins, le dirigeant politique répond qu'il « conteste la manière péremptoire de (…) condamner en bloc l'œuvre de Staline, sans se donner la peine d'une analyse, et de glisser ainsi à l'abandon du marxisme léninisme, vidé de son contenu révolutionnaire et prolétarien. » Il ironise ensuite sur « l'unité » dans la masse du corps médical qui, en régime capitaliste est caractérisé par ses traits mercantiles, que les médecins dénoncent eux-mêmes, et critique « une amicale des médecins, petit parti des médecins, fraction à base corporative ».

Une motion est votée par soixante-huit voix contre une, celle de Laffite, et adressée au bureau politique. Elle exige « le rejet des fautes que l'attachement inconditionnel à l'URSS nous a fait commettre, [rappelle] l'affaire du complot des blouses blanches (…) la participation à la militarisation de la science avec l'offensive Lyssenko et l'offensive Pavlov » et critique « la répugnance de cette direction à répudier les déviations staliniennes du léninisme. »[792] La motion condamne l'intervention soviétique en Hongrie. La résolution est publiée dans le *Nouvel Observateur* sans les noms des signataires. Le conflit se diffuse au conseil national du Mouvement de la paix où se côtoient Lamaze, son adjoint Velay, ami personnel de Gérard et Anne Philippe, et gendre de Dalsace, Le Guay le directeur administratif de la clinique des Bluets, et Yves Montand, pour ne citer que les plus connus.

Conscient de la « bronca » des intellectuels, le bureau politique à l'initiative de Laurent Casanova décide l'organisation par la section des intellectuels d'une dizaine de réunions entre le 14 novembre et le 15 décembre, par groupe professionnel. Dans son compte-rendu au secrétariat du parti de janvier 1957 Michaut note : « Sans prétendre que toutes les objections soient levées (…) des résultats ont été obtenus », mais « chez les médecins on a peu discuté des questions relatives à la médecine et au milieu professionnel, alors que l'accent est mis sur les questions politiques et théoriques (souvent dans le sens opportuniste et liquidateur) tendant à introduire une « déstalinisation », vue comme condition d'un travail fructueux parmi les médecins[793]».

L'autorité partisane déstabilisée, pour se maintenir, n'a alors qu'une stratégie de normalisation et d'éviction tout en laissant des marges de jeu à ceux qui lui semblent récupérables. Elle supprime la commission des médecins, promeut Bonnafé qui n'a pas participé à la fronde, et laisse s'ouvrir

791 Archives de Bobigny (Fonds Michaut 271J1)

792 Caron -Leulliez(M.) Georges (J.) *L'accouchement sans douleur,* Ed. l' Atelier, 2004, p. 118-119.

793 Note du 7 janvier 1957 à la direction sur les «Assemblées d'information aux intellectuels communistes. » Fond Michaut (Archives de Bobigny. 271J1)

un débat à *La Raison,* tout en maintenant sa maitrise organisationnelle. Elle sacrifie l'expérience de l'accouchement sans douleur, et élimine les contestataires.

3/ La déstalinisation chez les psychiatres

La réorientation de *La Raison* (1956-1957)

À l'écart des débats parisiens, Bonnafé n'a pas signé le texte de soutien des médecins français au gouvernement soviétique concernant le « complot des médecins », et n'a pas écrit dans *La Raison.* « Les initiatives khrouchtchéviennes, même limitées légitiment une certaine libération de la doctrine et des pratiques. »[794] Habitué du « sous-texte » en politique, il prend l'initiative de « la déstalinisation » à *La Raison* modifiant le rapport symbolique entre Pavlov et Freud. Mais cette entreprise prend la forme d'une critique de la revue et de son rédacteur en chef, son compagnon de lutte pour l'humanisation de la psychiatrie depuis vingt ans, amenant une rupture militante que Bonnafé va tendre à limiter, en prenant en compte la voie ouverte par Le Guillant, vers ce qui deviendra la psychopathologie sociale.

Bonnafé réagit rapidement. Dès le 26 avril 1956 il organise, avec l'accord de Victor Leduc[795] une journée de réflexion sur l'avenir de *La Raison* :[796] « sur la possibilité de la renouveler et de l'enrichir ». Une cinquantaine de participants sont présents, dont une trentaine de membres du comité de rédaction. L'orientation exclusivement pavlovienne de la revue est mise en cause. Cependant les positions n'étant pas unanimes, l'éditorial du numéro 14 est soumis à une relecture collective, et à une décision majoritaire. L'ambiguïté du sommaire de ce numéro et les inflexions qui se marquent dans les numéros suivants montrent les tensions qui traversent le groupe des psychiatres, et la progressive inversion des rapports de force symboliques, en même temps que la capacité de la direction à conserver la maitrise de l'organisation et à encadrer les changements.

L'éditorial du numéro 14 fait la liste de batailles menées (la promotion de la physiologie pavlovienne, de l'accouchement sans douleur, la critique des postulats théoriques de la sociométrie, de la psychanalyse ou de la sociologie industrielle). Il s'oriente ensuite vers une critique en règle de la période passée, et vers l'affirmation de la nécessité d'un changement. On y évoque « le côté positif des premiers numéros, alors que régnait dans la rédaction un esprit d'équipe, de recherche, de polémique vivante et combative, et que l'esprit d'école ne s'était pas manifesté » par opposition à la crise présente « qui n'a pas eu que des causes matérielles, mais un aspect négatif, le dogmatisme ».[797] « Sa forme actuelle, plus subtile, dénommée « le surdogmatisme »[798] a pratiqué plus ou moins habilement la direction de conscience, quand le désir légitime de lutte, de renouvellement ainsi que les prises de position de principe contre l'idéologie bourgeoise et sa pratique de classe, se transformaient en prises de position pour telle ou telle affirmation, qui devient critère de l'adhésion à la fidélité (…) Un « surdogmatisme » qui passe sans cesse du plan scientifique au plan philosophique ou politique ou inversement… Il est apparu que la négation globale des résultats de la pratique des cliniciens bourgeois a procédé, et procède encore de la théorie dite « de la science prolétarienne » rejetée, mais insuffisamment critiquée[799] ». Un renouvellement de l'esprit scientifique est annoncé. L'éditorial cohabite avec l'article de Le Guillant, retour d'URSS « Visage de la psychiatrie soviétique » (Le Guillant y insiste

794 Boulland (P.) op.cit. p.123.

795 Notes personnelles de V.Michaut (archives privées)

796 D'après les notes de V.Michaut concernant son entrevue avec Louis Le Guillant. (archives privées)

797 *La Raison* n°14 (2ème trimestre 1956) éditorial.

798 Le terme est emprunté à Henri Lefebvre.

799 Éditorial du numéro 14.

sur le fait qu'il relate « ce qu'il a vu directement ») et l'article de Roelens sur « La méthode d'études des réflexes moteurs avec renforcement verbal ».

Ce numéro 14 inquiète assez la direction pour que Michaut propose une rencontre à Le Guillant, « malade » lors de la réunion d'avril, et convoque en novembre les psychiatres du comité de rédaction. Trois rapporteurs sont prévus : Le Guillant, Angélergues et Cachin. L'ordre du jour doit être consacré à « l'édito du n°14 et les réactions provoquées, et à la situation de Le Guillant à la direction de la revue ». Michaut note ses préoccupations : « ne pas permettre que tout soit mis sur le dos de Le Guillant, ne pas laisser la revue devenir un organe de tendance, revenir à une conception de revue de recherche scientifique », non sans avoir étudié avec précision le contenu des derniers numéros.[800] Il s'agit d'essayer de renouer le dialogue en faisant appel à la solidarité de combat, tout en acceptant une part d'erreur.

La rencontre avec Le Guillant a lieu, sans qu'on en sache la date précise, mais avant la tenue du collectif. Le Guillant n'abandonne pas son rêve d'une revue scientifique. Il présente son bilan : « À l'origine, le groupe des psychiatres communistes de 1949, la création de la revue sur sa proposition, 2000 à 2500 exemplaires diffusés, surtout une vente par numéro, et l'introduction en France du pavlovisme. » Il considère que « la psychopathologie proposée a été l'objet d'une insuffisance de démonstration. » Il existait au sein du comité de rédaction, constate-t-il, des divergences quant à l'orientation de la revue. Entre « des cahiers proposant des articles selon la maturité des problèmes, ce que lui souhaitait, ou un organe de combat idéologique. Follin considérait que la bataille idéologique était une bataille qui dépassait le cadre spécialisé, et les psychologues avaient tendance à la ramener à des études sur la science pure. » Zazzo, Léon et Bloch, un psychologue physiologiste représentaient la psychologie, Follin, Bonnafé et Angélergues les médecins, Lefebvre la philosophie, auxquels se joignait Mme Seclet-Riou[801] comme spécialiste de l'éducation. »

Il propose ensuite sa vision d'une revue scientifique de qualité « élargissant ses collaborations », tout en précisant que « le libéralisme rédactionnel est facile mais plein de dangers, et qu'il y a nécessité de se réserver la possibilité de choisir et de commenter les articles, en fonction d'une exigence de qualité. » Il souhaite « modifier l'attitude clinique, la pathologie étant collée dans chaque cas aux problèmes et aux hommes, donner une place prépondérante à l'exposé des faits, aux statistiques, aux documents, aux témoignages, effectuer un retour au concret, la référence essentielle de *La Raison*. S'il s'agit de donner la possibilité du dialogue, de dégager des points d'accord, il convient d'éliminer le caractère dogmatique, le ton tranchant ou blessant. Enfin il faut rechercher systématiquement les témoignages et les collaborations des militants et, écouter avec sympathie les travailleurs, sans les croire infaillible, exposer leurs souffrances. » Il propose de collaborer avec l'équipe de Sauvy, avec l'institut d'hygiène sociale, avec les psychologues du CNRS, avec Chombard de Lauwe. « Beaucoup de chercheurs perçoivent les limites et l'embarras de leur position, lorsque leurs constatations débouchent sur des problèmes économiques, politiques ou sociaux » justifie-t-il. Il indique vers quelles thématiques il souhaiterait orienter la future revue : les travaux du congrès de Vienne sur la santé mentale, les formations nouvelles de la psychopathologie, la psychosomatique, l'irrationalisme en médecine sous toutes ses formes, la psychologie animale, criminologique, l'inadaptation infantile, l'alcoolisme, la sénilité, le service social, la réforme des conditions de soin, la formation et le rôle du personnel médico-social, les maladies de la productivité, les névroses et les accidents du travail, la pathologie des nord-africains transplantés. » On ignore comment se termine l'entrevue, mais il n'est pas impossible

800 Archives privées V.Michaut,(*La Raison* ,nov. 1956.)

801 Fernande Seclet-Riou, formée à l'Ecole normale supérieure de Fontenay, inspectrice de l'enseignement, militante syndicaliste et de l'Education Nouvelle, secrétaire du GFEN (critique à l'égard de la pédagogie Freinet), rapporteur de la Commission Langevin-Wallon, proche collaboratrice de Wallon, membre du PCF , résistante, membre des comités de rédaction de *La Pensée* et de *l'Ecole et la nation* .

de penser que Le Guillant qui se trouve pour la première fois en tête à tête avec un dirigeant du parti depuis l'affaire des blouses blanches, fasse état de sa colère et de la déception qu'il a ressentie face à cette organisation à laquelle il a fait confiance. En tout état de cause, Michaut dirigeant de longue date, considère que la rupture avec Le Guillant est consommée, et qu'il lui faut désigner un nouveau rédacteur en chef. Bonnafé va être ce remplaçant, et des marges de jeu vont lui être concédées.

Le comité de rédaction « restreint »[802]dont la date doit se situer à la mi-octobre, reprend en grande part l'éditorial du numéro 14, entre le bilan positif des thèmes traités et les motifs de la crise : « l'interprétation dogmatique du pavlovisme, la tentation de tirer des textes politiques des définitions générales pour fonder la psychologie, la subordination des prises de position dans le secteur, une position d'ensemble promue au rang de vérité absolue, la confusion organisée entre plan politique, philosophique et spécifique ». La journée d'avril est présentée comme « ayant commencé le débrouillage ». Le projet est « d'unir l'esprit de parti à l'esprit scientifique, d'approfondir l'autocritique et le travail collectif, avec l'espoir d'un fonctionnement démocratique des organismes dirigeants. La revue serait centrée sur l'homme individuel dans ses conditions concrètes, donc sociales d'existence, ouverte à des positions diverses, et orientées sur la lutte des idées en rapport avec les problèmes sociaux et humains[803]».

Michaut souligne « l'obscure clarté » du langage utilisé, et la résistance à séparer les plans idéologique politique, et philosophique. La confusion des mots étant une arme bien connue de la bourgeoisie qui possède l'art de mystifier avec des mots vides de contenu (comme liberté, vérité), il s'agit de se référer à la plateforme idéologique des productions militantes. Face à la pluralité des écoles en psychiatrie, il s'agit de ne pas avoir un point de vue privilégié mais des critères scientifiques, avec une entière liberté, à condition de se référer au matérialisme dialectique et de réaliser l'unité de la théorie et de la pratique, en lien avec l'ensemble des luttes de la classe ouvrière. Il leur rappelle « leur propre expérience, dans leur combat au congrès de l'hygiène mentale, sur le thème de la citoyenneté mondiale, contre les tentatives de ramener les problèmes politiques à des interprétations psychiatriques, et à résoudre les problèmes sociaux à l'aide de données psychologiques. » Les traces ténues de la discussion[804] laissent supposer un échange vif au sein duquel sont évoqués l'opposition entre « revue académique ou organe de combat », entre « revue marxiste ou revue plus large », « les dangers de l'éclectisme », « la débauche d'autocritiques », « les rapports entre science et idéologie », « la confusion entre vigilance et inquisition ».

La direction du PCF est elle-même traversée par une lutte entre une tendance traditionnaliste attachée aux formes de légitimité thorézienne, qui tend à freiner la critique du stalinisme, et un courant « khrouchtchévien » incarné par Casanova, qui tend à une « déstalinisation contrôlée ». Dans cette période d'incertitude, l'appareil dirigeant maitrise la partie organisationnelle en favorisant la promotion de Bonnafé comme rédacteur en chef et de Le Ny[805] comme secrétaire de rédaction, en remplacement de Le Guillant. Elle laisse aux acteurs la possibilité d'ajuster leur discours au nouveau contexte. Le prix à payer pour maintenir l'image de l'alliance avec les intellectuels consiste à accepter que les divergences soient rendues publiques. Bonnafé fait le maximum pour atténuer la violence de l'affrontement. La place de la psychologie, moins engagée dans le pavlovisme, redevient prépondérante et va servir de « tampon », sous la responsabilité de René Zazzo[806] pour que se réalisent en douceur les adaptations nécessaires. Les trois numéros de

802 Notes très succintes prises par V. Michaut. (Archives privées)

803 Ibid.

804 Ibid.

805 Jean François Le Ny est psychologue

806 René Zazzo collaborateur puis successeur d'Henri Wallon.

La Raison suivants, traduisent la réorganisation en cours et l'évolution vers un pluralisme thématique, aux dépens de la revue d'actualité socio-psychiatrique, orientée vers une psychosociologie du monde du travail, proposée par Le Guillant.

Le numéro 15 de *La Raison* met en scène les polémiques et les errances de la ligne éditoriale. La psychologie en constitue le centre, avec un éditorial d'Henri Wallon définissant la spécificité de la psychologie, et le compte-rendu prudemment optimiste de Zazzo sur la restructuration de la psychologie en URSS. Ceci à l'occasion d'une délégation en URSS de la fine fleur de la psychologie française : Paul Fraysse, René Zazzo et de Jean Piaget qui rencontre les psychologues soviétiques : Léontiev, Luria, Rubinstein et Smirnov. L'ouverture aux pathologies liées au travail défendue par Le Guillant trouve une place dans la rubrique « Psychopathologie de la vie quotidienne » avec Andrée Michel qui s'intéresse aux « Algériens à l'hôtel à Paris » et Victor Lafitte sur « Un banal accident du travail. » Roelans, dans la rubrique « Regards sur la psychiatrie dans le monde » décrit l'assistance psychiatrique en Tchécoslovaquie, et le couple Robin, les services d'hygiène mentale en Grande Bretagne. Le vieux compagnon catholique de Bonnafé, Paul Balvet, publie un article sur « Les conditions d'environnement qu'exige la thérapeutique par le Largactil », thème qu'ils partagent, concernant l'importance des aspects relationnels qui doivent intervenir lorsque sont utilisés les médicaments.

Cependant, le sommaire s'ouvre sur cet encart : « De vives critiques à l'égard du texte publié dans le n° 14 ont été exprimées par divers collaborateurs, notamment le docteur Le Guillant, qui du fait de son état de santé, n'a pu participer à la rédaction des derniers numéros, et s'est désolidarisé pour l'essentiel, des thèmes contenus dans cet éditorial. » À quoi s'oppose, une série de courriers critiques adressés par les docteurs Muldworf et Nachin[807] et les psychologues Leon et Angrand. Nachin n'hésite pas à écrire : « Le courant enthousiaste nécessaire à lever les obstacles a existé depuis la Libération, mais il a subi des à-coups, dus en partie aux erreurs commises par les psychiatres communistes (…) Nous avons attaqué, sans discernement les psychosomaticiens, les psychanalystes, suivant en cela les points de vue schématiques édictés en Union Soviétique (…) ce qui rend nécessaire une nouvelle autocritique publique... »[808]. Il affirme paisiblement que « la condamnation de la psychanalyse par les huit psychiatres communistes en 1949 est une erreur politique et scientifique (…) que la psychanalyse n'a pas bien vu les racines sociales de la névrose et ne s'est pas élevée au socialisme scientifique, mais qu'elle a mieux vu le problème des névroses que toutes les écoles antérieures, et qu'il convient donc de reprendre le chantier, là où il a été abandonné. » Muldworf, stratège, énonce que « à la faveur des XXème congrès du PCUS un légitime approfondissement de notre doctrine s'inaugure dans tous les domaines. Notre effort actuel doit être « un effort de réflexion approfondi sur ce phénomène complexe et contradictoire qu'est la psychanalyse ».[809]

Formellement le numéro 16 perd son sous-titre de « cahiers de psychopathologie scientifique. » Au premier trimestre 1957, le numéro 17 officialise la réorientation. Un avant-propos conjoint de Bonnafé et de Le Guillant annonce que « le Dr Bonnafé assurera désormais les fonctions de rédacteur en chef de *La Raison*, que le Dr Le Guillant, du fait de son état de santé et de l'étendue de ses obligations, a été contraint d'abandonner, voici plus d'un an. » Ils indiquent « aux amis de

807 Claude Nachin né en 1930 dans une famille d'enseignants protestants luthériens de Montbéliard, dans une famille d'enseignants, est marqué à 15 ans par l'exécution de son jeune oncle et celle d'un ami intime, par les nazis. Il fait ses études de médecine à Lyon (1949-1957) auprès de Paul Balvet au Vinatiers. Il est membre du SNPHP et du PCF. En 1956 alors qu'il est interne, il anime une réflexion collective sur «la contrainte et la liberté». Médecin chef d'HP durant dix-sept ans, il participe à la mise en place du secteur et aux stages des CEMEA. II pratique la psychothérapie institutionnelle. En analyse avec René Diatkine il sera parallèlement psychanalyste à Amiens durant trente ans.

808 Nachin (C)Lettre sur le contenu de *La Raison* adressée au rédacteur en chef, *La Raison* n°15

809 Muldworf(B), Lettre sur le contenu de *la Raison* Ibid.

La Raison qu'ils comptent sur eux pour travailler à améliorer sans cesse son contenu (…) avec des ambitions qui vont plus loin (…) par la contribution de nombreux travailleurs scientifiques ». La dernière phrase qui évoque « qu'ils connaissent la difficulté de l'entreprise, les risques de l'éclectisme et de dogmatisme, de confusion des plans et même des excès d'autocritiques qu'elle comporte » peut être attribuée sans hésitation à la plume de Le Guillant.

Bonnafé organise une journée d'études à Sainte-Anne invitant tous ceux se référant au matérialisme dialectique à reprendre le chemin du débat avec les communistes, et réussit à réunir plus d'une vingtaine de ses confrères progressistes : « Il s'agissait de rechercher un champ de retrouvailles. » *La Raison* se fera l'écho de ces débats en publiant : « Vingt-sept opinions sur la thérapie » consacrées aux comptes rendus et aux commentaires du manifeste de la Société Psychanalytique de Paris, paru sous le titre *La psychanalyse d'aujourd'hui.* Y interviendront les psychiatres non communistes comme Pariente, Fernandez et les communistes Becquart, Lafitte, Follin et Muldworf. Les textes témoignent « d'une bonne connaissance des avancées récentes des travaux psychanalytiques (…) y compris les recherches de Mélanie Kein, de Michel Balint et de Lacan[810] ». Le texte de Muldworf indique qu'il s'agit « non pas, d'une déchirante réflexion sur nos positions, mais d'un effort de réflexion approfondie sur le phénomène complexe et contradictoire qu'est la psychanalyse (…) Elle a acquis droit de cité dans la science, elle est la seule psychothérapie qui s'inspire d'une doctrine, et possède une technique (…) Il est entendu, que pour notre part, nous avons notre méthodologie, notre conception de l'homme, à partir de laquelle nous avançons notre démarche scientifique. Plutôt que de parler de psychanalyse en « général », d'un point de vue dont on pourrait dire qu'il est un apriori déduit des utilisations politiques de la psychanalyse, nous voulons « juger sur pièce » à partir du matériel actuel offert par un groupe de travail, entièrement orienté vers la recherche psychopathologique (…) Pour nous, marxistes, une de nos déterminations essentielle est d'épurer la démarche scientifique de toutes les scories idéologiques. En même temps, s'accentue l'opposition entre une pratique qui semble intéressante, sinon féconde, et une théorie dogmatique et stérile, qui tourne en rond sur son manège métaphysique. »

Avant que la revue ne disparaisse en 1958, au motif des problèmes financiers du PCF après son échec électoral[811], Bonnafé publiera dans un numéro double, un compte-rendu des travaux dirigés et commentés par son vieux camarade Le Guillant « Le travail et la fatigue, la névrose des téléphonistes et des mécanographes » en collaboration avec son assistant Jean Bégoin. Le Guillant y traite « des questions méthodologiques, et des voies ouvertes par ce travail sur les souffrances occasionnées par les conditions modernes de vie ou du travail[812] ». Nous reviendrons ultérieurement sur le numéro 17 dans lequel Bonnafé aménage une position de « rénovateur de l'intérieur » par une « relecture » des positions matricielles de Politzer.

Doublement blessé dans sa position professionnelle et par son éviction de la revue, assimilé à la promotion d'un pavlovisme qu'il avait conçu comme une position heuristique et non comme une vérité simpliste, on peut se demander si, sept ans plus tard en 1963, lorsqu'il réfléchit sur le crime des sœurs Papin[813], Le Guillant n'effectue par un retour réflexif sur les mécanismes sociaux auxquels son histoire militante a été confrontée. En opposition à Lacan qui donne pour

---

810 Ohayon (A.) Psychologie et Psychanalyse en France op.cit.p.361.

811 Après l'investiture du général De Gaulle, le oui massif au référendum sur la nouvelle constitution, et la modification du système électoral, le PCF ne retrouve aux législatives de 1958 que dix élus contre cent cinquante en 1956.

812 Le Guillant (Louis) Quelle psychiatrie pour notre temps, travaux et écrits de L. Le Guillant, Toulouse, Erès,1984, p.334-352.

813 En 1933, au Mans deux sœurs Léa et Christine bonnes dans la famille Lancelin massacrent sauvagement leur patronne et sa fille. Elles avouent leur crime ne donnant pour motif qu'une simple histoire de fer à repasser. Leur procès est le moment d'une bataille d'experts. Lacan et Le Guillant écriront l'un et l'autre des articles sur le cas.

principe explicatif, les motivations inconscientes d'une organisation paranoïaque, Le Guillant montre les dimensions d'oppression sociale qui pèsent sur la condition des sœurs. Il évoque « la paranoïa des opprimés». «C'est en quelque sorte parce que le déterminisme personnel et le déterminisme social allaient dans le même sens, que l'explosion fut si grande» analyse-t-il, non pour cautionner la violence des opprimés, mais en trouvant dans cette histoire une conception psycho-pathologique qui ne se sépare pas de l'expérience sociale. «Si l'on évoque alors la personnalité et l'histoire d'autres insurgés, on leur découvre une étrange ressemblance avec celles des sœurs Papin, on entrevoit pourquoi il y a tant à attendre et à craindre d'eux. Le pouvoir entre les mains, ils veulent bientôt à leur tour dominer, ne tardent pas à voir dans toute opposition une conjuration interne ou externe, et à défendre par tous les moyens, leur juste cause[814] ».

4/ La normalisation

Face au processus de reprise en main des intellectuels, les médecins forment une résistance plus collective et plus durable que des intellectuels plus isolés. Manifestement, la direction politique a sous-estimé la solidarité du groupe professionnel, fondée à la fois sur des pratiques communes qui engagent la personne, et sur une solidarité de corps, et la nature des ressources attachées à leur fonction. Les limites de la place qui leur est concédée dans l'entreprise partisane sont brutalement rappelées, et le processus de normalisation qui leur est appliqué entre en conflit à la fois avec les valeurs éthiques de leur engagement (compter dans le discours de l'organisation) et avec le capital social dont ils disposent, rendant possible un réaménagement des positions.

Le 17 février, le bureau politique supprime les commissions et décide «Concernant l'organisation du travail du Parti parmi les intellectuels, ne pas créer de commissions ou de cercles d'études, mais aux côtés du collectif actuel dont le camarade Laurent Casanova, membre du BP est responsable, lorsque les questions se posent dans telle ou telle discipline, charger quelques camarades d'étudier ces questions et s'il y a lieu tenir une assemblée générale des camarades intéressés[815] ». Le 28 mars L. Casanova dissout la commission des médecins[816].

Sous le prétexte du déficit de la pratique de l'accouchement sans douleur, et en refusant la proposition de Le Guay de couvrir celui-ci par les excédents des consultations, l'Union syndicale de la métallurgie décide un plan drastique de réorganisation de la policlinique des Bluets. Dans la nuit qui suit la réunion du 5 mars 1957 où il a défendu le travail réalisé et le rayonnement de l'ASD, le docteur Lamaze meurt d'un infarctus. Le Guay est démissionné d'office dès le lendemain, suivi par solidarité par nombre des médecins et d'animateurs de l'équipe. Comme en témoigne Benjamin Steinberg directeur du personnel, engagé par Le Guay : « Il y a eu aux Bluets une tempête phénoménale. Angélergues avait remplacé Laffite, trop pavlovien (…) Dans la cellule, il y avait huit médecins en 1956. Au bout de six mois il n'en restait qu'un Laffite. Angélergues n'a pas repris sa carte[817] ». Angélergues abandonne l'équipe de l'ASD qu'il confie à Muldworf, puis démissionne, d'autant plus qu'il s'est aussi affronté au maire de Malakoff, Léo Figuères[818].

---

814 Le Guillant (L) *Les temps modernes*, novembre 1963 cité par J. Torrente «Louis Le Guillant: l'aliénation mentale et sociale». *Nervure .Journal de la psychiatrie*, n°2, tome VIII, mars 2005.

815 Compte rendu séance du BP du 19 février 1957 (Archives de Bobigny 271J)

816 Juquin (P) De battre mon cœur n'a jamais cessé. Mémoires, Paris, L'Archipel, 2006, p. 247.

817 Entretien avec Benjamin Steinberg 5 janvier 2010.

818 Sapir (M) Du côté de chez Marx ...du côté de chez Freud, op.cit.p.266-p.267.

À la différence de 1953 où l'appareil avait manifesté une volonté de prendre en compte les critiques et les attentes des médecins, le raidissement de 1956 dévalue les bénéfices attachés à leur engagement et leur rentabilité dans le champ professionnel. Il porte atteinte à leur image face à leurs pairs. C'est dans la valorisation de celle-ci, qu'ils vont déplacer l'énergie investie dans le militantisme.

B : LES STRATÉGIES DE RECONVERSION

Après 1956, « les bénéfices associés à la rentabilisation au sein du champ intellectuel des ressources politiques, et au sein du champ politique des ressources intellectuelles, qui étaient au principe de la plupart des stratégies de légitimation des intellectuels communistes, subirent une dévaluation nette et brutale qu'il fallut gérer[819] ». Le réinvestissement du champ professionnel, la plupart du temps de manière innovante, s'effectue en maintenant une forme d'engagement social, relativement distancié des bénéfices économiques, et orienté vers les populations défavorisées. Il maintient une cohérence personnelle, mais le prix de l'exit reste lourd. Ceux qui maintiennent leur adhésion se réorientent dans le champ partisan, en s'aménageant une position d'acteurs d'une rénovation de l'intérieur.

1/ L'exit : disciplines nouvelles et pratiques innovantes.

Louis Le Guillant : expert au service de la classe ouvrière

Le Guillant fait partie des intellectuels progressistes qui tendent à importer dans le débat politique les productions savantes, considèrent que la science peut éclairer les combats politiques et s'affirment comme partie prenante des réformes sociales. Médecin de santé publique, représentant de ses confrères et interlocuteur de l'État, il poursuit le combat réformateur de l'organisation psychiatrique.

L'échec douloureux de sa rencontre avec le PCF l'amène à renégocier la forme de son engagement. Il se libère des contraintes de l'entreprise partisane et transfère dans le choix de ses objets théoriques, les valeurs éthiques de sa solidarité avec les exploités. Dans la filiation des propositions qu'il faisait pour développer une revue scientifique, ses travaux s'orientent vers la création d'une nouvelle branche de la pathologie, la psychopathologie du travail, il associe une recherche clinique de terrain aux questionnements du monde du travail. Il soutient, en les prolongeant par une réflexion méthodologique,[820] les travaux de son assistant Jean Bégoin sur la névrose des téléphonistes en 1956 et en 1957et théorise « une juste démarche de l'esprit qui doit consister en une sorte de va-et-vient continuel entre les histoires individuelles, les monographies et les données de caractère plus général, statistiques notamment[821] ». Pour ce faire, il transgresse les frontières de sa spécialité et dialogue avec les sociologues[822]. Il trouve ainsi des formes

819 Pudal (B) *Prendre Parti* Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1989, p. 287.

820 Le Guillant (L.) « Quelques remarques méthodologiques à propos de la névrose des téléphonistes »

821 Le Guillant « *Quelle psychiatrie pour notre temps* ? » Réédition des travaux de Le Guillant « Jeunes difficiles ou temps difficiles ? » Ed. Scarabée, 1961, 1967.

822 «Incidences psychopathologiques de la condition de bonnes à tout faire » op.cit. p. 295. L'objectif est de « Conduire la réflexion sur ces voies, aujourd'hui délaissées (...) celles de la domination et de la servitude, dimensions fort peu explorées, il faut le reconnaître par le psychiatre... Être un algérien musulman, aujourd'hui à Paris, être n'importe où un pupille de l'Assistance publique, une bonne à tout faire...ou un juif, comme vient de le montrer admirablement Albert Memmi dans son récent ouvrage *Portait d'un juif* .(..) Je n'y vois pas seulement une lucidité et

d'alliance avec des groupes sociaux hors champ professionnel, alors même qu'il paie d'un certain isolement dans le sien, ses prises de position politiques.

Contre l'interprétation des drames au travail fondés sur les conflits psychiques du sujet, il observe le rôle de l'humiliation et de la rancune dans le contexte de domination sociale du personnel ancillaire. Rompant avec une psychiatrie généralement à distance du monde du travail, plus disposée à s'intéresser aux causes individuelles de la pathologie qu'aux effets destructeurs de l'exploitation, il développe une démarche d'objectivation de la souffrance au travail, et d'élucidation des représentations intégrées par les dominés. Il est un des initiateurs d'une vision qui interroge la place du travail dans la construction du sujet comme sujet social. Dans les années 60, alors que se « médicalisent » les difficultés d'adaptation aux parcours universitaires des étudiants, dont le nombre augmente considérablement, Le Guillant interpelle la légitimité du discours de l'expert-psychiatre, et les représentations de la jeunesse qui lui sont liées[823]. Il amorce une réflexion sur la construction du regard « psy » sur l'adolescence, plus dépendant des présupposés idéologiques que du recueil de faits. En 1965 il engage une nouvelle recherche sur « les incidences psycho-pathologiques de la condition de pupilles de l'Assistance Publique » qu'il ne terminera pas. Il meurt quelques mois avant les événements de Mai 68.

Le Guillant explore dans son domaine une position d'intellectuel spécifique participant « à repenser les catégories d'analyse du monde social et à redéfinir les problématiques pertinentes contre les idées reçues et les schèmes routiniers [824] » associant chercheurs autonomes et acteurs du mouvement social au service de la prise de conscience et de la prise de parole des dominés, ce que Pierre Bourdieu proposera comme une autre forme d'intellectuel collectif.

Serge Lebovici, Jean Kestenberg : le centre Alfred Binet

Pour Lebovici, et le couple Kestenberg, « le complot des blouses blanches » dont ils perçoivent parfaitement la connotation antisémite est le véritable moment de rupture avec le parti communiste. S'y ajoute pour les Kestenberg une nuit de début 1956 passée avec des amis, à écouter le récit d'Arthur London[825] récemment libéré de prison, qui a rejoint sa femme Lise London en France, la fille de Raymond Guyot, une sorte d'« *Aveu* » avant la lettre. Leur engagement va se déplacer sur l'animation d'une institution qui va incarner tout à la fois, la psychiatrie de secteur, l'innovation thérapeutique en référence à la psychanalyse, et le développement de la psychiatrie infantile : le centre Alfred Binet. En 1958 Philippe Paumelle, ancien chef de clinique, conseiller au ministère de la Santé sollicite Serge Lebovici, par l'intermédiaire de la seconde épouse de René Diatkine, pour créer une consultation d'enfants rattachée à un hôpital privé de la Croix-Rouge, dans l'arrondissement populaire du XIIIème arrondissement de Paris. Lebovici, en panne de carrière dans le service public, s'y investit fortement, et importe le capital psychanalytique acquis à la SPP. Diatkine et les Kestenberg le rejoignent

Fondé sur la continuité des soins tout au long de la maladie d'un enfant, sur le maintien des liens avec les familles, et travaillant en étroite collaboration avec les structures scolaires et sociales du

---

un courage exceptionnels, mais le modèle d'une méthode, proche souvent de celle qui a été la nôtre. »

823 Coffin (J.C) Louis Le Guillant : « Le psychiatre et la jeunesse. Vers la construction d'une expertise ? » *Politique Culture, Société* n°14 mai-août 2011.

824 Sapiro (G) «Modèles d'intervention politique des intellectuels» ARSS n° 176-177 pp 8-31.

825 Témoignage de Catherine Hardenberg-Kestemberg. Sa femme Lise était à Prague depuis le 25 juin 1955. Arthur London fut en effet libéré et réhabilité le 2 février, d'où un retour en France à partir de mars 1956 (?) qui confirme la possibilité de cette rencontre dont témoigne Catherine Hardenberg.

territoire (prêtres, éducateurs, animateurs des centres de loisirs, instituteurs, assistantes maternelles des crèches) le Centre Alfred-Binet devient rapidement le modèle d'une sectorisation psychiatrique moderne et humaniste, d'autant plus qu'elle bénéficie du double soutien des fonds publics et de la fondation Rothschild. Paumelle assure la responsabilité du secteur adulte, et Lebovici celle du secteur enfant, qui collabore avec les enseignants, face aux questions de l'échec scolaire. Lebovici, par ailleurs, poursuit une carrière de leader dans la SPP qui le conduira à s'affronter avec Lacan en 1953,[826] et à devenir son adversaire comme président de la SPP. Il sera promu premier président français de l'Organisation internationale orthodoxe (l'IPA) de 1973 à 1977.[827]Le capital analytique substitue à l'échec de sa carrière hospitalo-universitaire, une position prestigieuse dans l'espace de la psychanalyse et le réintègre dans la psychiatrie infanto-juvénile comme novateur alors que celle-ci prend son essor dans le champ psychiatrique. Cette pluripositionalité entre psychanalyse et secteur parapublic (une fondation) qui réintègrera ensuite le service public et en constitue la vitrine, le conduit à une position de conseiller du ministre de la Santé Robert Boulin, en 1969. Ses activités internationales dans la promotion de la psychopathologie infantile lui permettent enfin, en 1978 d'accéder à une chaire universitaire comme professeur associé à l'Université de Paris-nord Bobigny et de créer le département de psychiatrie de l'enfant à l'hôpital de Vincennes[828]. La faculté de médecine lui fit payer jusqu'à la fin de sa vie son « errance communiste » en lui refusant l'entrée dans les hauts lieux parisiens.

Le jeu conjoint d'une ascension sociale et de l'apport thérapeutique de la psychanalyse, une intense activité de formation et de diffusion des pratiques, le développement de structures nouvelles comme les hôpitaux de jour puis l'Unité du soir[829] vont désormais constituer un engagement professionnel militant, animé par ce groupe d'anciens communistes, auquel va se joindre Angélergues.

René Angélergues : de la neurologie à la psychanalyse

La dimension de destitution portée par l'entreprise partisane, la perte de l'objet aimé, et la disqualification de son histoire personnelle contribuent à dramatiser la rupture d'Angélergues avec le parti. Pour tous, la sortie du PCF constitue une déchirure existentielle. Plusieurs d'entre eux divorcent et font le choix d'une nouvelle épouse[830], éloignée de l'univers communiste.

L'organisation quant à elle, entend faire payer le prix de la défection. Elle procède à une mise à l'écart par une stigmatisation en termes de trahison. Lorsqu'elle perd la maîtrise et que les dissidents s'engagent dans une « guérilla » pour faire évoluer le parti, elle procède à leur exclusion.

René Angélergues, très lié à Le Guillant, a été touché par l'affaire des blouses blanches. En 1957 il démissionne des Bluets. Lui et son épouse ne reprennent pas leur carte au PCF : «ça a été très

826 Une première scission a lieu en mars 1953 entre partisans de Lacan et orthodoxes et amène la création de la Société Psychanalytique de Paris (SFP) « L'analyse lacanienne se soucie moins de guérir un patient que de produire de la guérison à partir de travail de l'inconscient. A l'opposé des pratiques fondées sur un volontarisme de la rééducation du moi. » (Roudinesco tome 2 op.cit.p.321) Durant les dix années qui suivent, les amis de Lacan, Granoff et Leclaire tentent d'obtenir la reconnaissance de la SFP par l'IPA. Cette tentative aboutit à un échec, qui amène en 1963 une deuxième scission. Lacan fonde alors, l'Ecole Freudienne de Paris (EFP) qui se constitue définitivement comme une nouvelle voie de la psychanalyse.

827 Après avoir été le vice-président de l'IPA de 1973 à 1977.

828 *Dictionnaire International de psychanalyse.* dir. De Mijolla (note rédigée par de Mijolla), p.966.

829 Les enfants scolarisés sont accueillis dans une structure soignante après l'école tout en étant maintenus dans leurs familles.

830 Angélergus , Roelens, Follin

douloureux, ça remettait en question tout ce qu'on avait investi la dedans. Toutes les structures, tout ce qui étayait notre vie, ça a été un grand drame...ça a fait chanceler notre couple», évoque Marcelle Roth-Angélergues[831].Dans un courrier du 25 octobre 1958 adressé à Meyerson , Angélergues décrit le prix payé, une forme d'inhibition intellectuelle : «Mon cher maître» écrit-il «je vous prie de m'excuser du retard apporté aux analyses pour le *journal de la psychologie* (...) Je n'avais pas prévu la constitution de Comités de Salut Public[832], ni surtout qu'ils auraient pour conséquence de précipiter contre moi, une action du Parti, latente depuis des mois. J'ai ainsi subi fin juin l'exclusion temporaire, et début octobre sous prétexte d'une généreuse réintégration, une nouvelle et violente offensive, plus encore marquée par la malhonnêteté foncière que la précédente. J'aurai pu baisser la tête, mettre tout cela dans ma poche avec mon mouchoir par-dessus. J'ai pensé que ce n'était pas sain politiquement, et je me suis épuisé à ce combat. J'en ai été conduit à choisir moi-même, la séparation qu'on ne m'imposait plus. Psychologiquement la situation n'est plus tenable, et je refuse de laisser se poursuivre ce qui a été, pour moi, pendant plusieurs mois une stérilisation complète. Cette stérilisation vient peut-être de ce que je ne suis pas assez robuste pour cela, faut-il encore que j'en tienne compte. Depuis le début du mois, j'ai exclusivement travaillé à ce qui prend pour moi valeur « de testament politique » peut-être provisoire. J'ai un goût, probablement pathologique, pour la clarté des positions respectives. Je viens de terminer ce travail[833]». Ainsi se mesure pour un acteur qui pouvait légitimement se considérer comme le futur « numéro un » des psychiatres communistes, combien la destitution par «des détenteurs de l'autorité légitime d'une vertu sociale »[834]constitue une violence symbolique qui touche à la personne.

Durant les dix années qui suivent la rupture avec le PCF (1958-1968), Angélergues réoriente son activité vers une carrière médicale d'élite. C'est méconnaitre le profond anticommunisme qui domine le milieu. Il ouvre d'abord une consultation privée. Attaché à maintenir une position en région parisienne au cœur des différents segments de l'élite psychiatrique, il refuse un poste de médecin-chef dans un asile de province, pour devenir chef de clinique à mi-temps aux Enfants malades, et assiste Ajuriaguerra au laboratoire de Sainte-Anne. Il devient assistant neuro-chirurgien à Sainte-Anne. Il y retrouve Lebovici, Diatkine et les Kestenberg, ainsi que Ey. « Il rêvait d'intégrer la filière hospitalo-universitaire, mais en même temps il détestait l'Assistance Publique qui le lui rendait bien (…) Il a toujours été hostile au féodalisme de l'AP, il a toujours été du côté de sa mise en cause, et puis il y avait le côté communiste, en rupture de ban peut-être, face à un milieu… la neurologie de l'AP c'était quand même des gens très marqués à droite ».[835] Devant la fermeture du milieu hospitalo-universitaire, Angélergues s'interroge sur son choix entre la neurologie et la psychiatrie : « J'étais psychiatre au départ, j'ai eu tort de le méconnaître. La psychiatrie est heureusement une vaste matière et si je suis momentanément perdu, je m'y retrouverai. »[836] En 1966, il fait rupture avec Hécaen dont il était « le fils spirituel », avec lequel il est en désaccord théorique, et qui n'entend pas lui faire une place dans la carrière. Il refuse le poste que lui propose Ajuriaguerra à Genéve, poste qu'occupera Diatkine. Séparé de Marcelle Roth en 1963 (il divorce en 1966) il vit avec une nouvelle femme Michelle, issue d'un tout autre espace social. Celle-ci a fait l'école du Louvre. Elle est styliste, attachée de presse dans le monde de la mode. Il se remarie en 1970. Il garde quelques liens distendus avec un groupe d'intellectuels « ouverts et non dogmatiques » autour d'Hélène Parmelin et d'Ernest Pignon. « Je regrette cette

831 Entretien avec Marcelle Roth-Angélergues 5 juin 2012

832 Créés par les communistes à l'arrivée de De Gaulle, qu'ils considèrent d'abord comme un futur dictateur. Position qu'ils transformeront en lutte contre « le pouvoir personnel ».

833 Fond Meyerson BNF 521/AP 45

834 Bourdieu (P) *la Noblesse d'Etat* op.cit p 166

835 Entretien Jacques Angélergues 19 mai 2012.

836 Fond Meyerson. Courrier R.Angélergues à Meyerson du 20 novembre 1966 -BNF 521/AP45

atmosphère chaude, amicale et laborieuse des réunions du centre (?) caractérisée par leur antidogmatisme systématique, qui m'était très agréable[837] ».

Sa tentative de reconversion fondée sur la neuro-psychiatrie moderne que représente Ajuriaguerra, présente pour le groupe parisien dominant « les risques de conflit qu'enferment les situations de décalage ou de discordance entre les dispositions et la position, et les menaces de subversion que font surgir les personnages placés en position de porte à faux[838] ». En rejoignant Lebovici et Kestenberg, au parcours politique analogue au sien, dans l'Association de santé mentale du XIIIème arrondissement, il trouve la voie d'un compromis. En 1970 il devient directeur général de l'association. Il réintègre à cette occasion, le cadre des hôpitaux psychiatriques, l'association ayant passé une convention de service public. Il y restera neuf ans, devenant un fin connaisseur de la psychanalyse (invité permanent de la Société Psychanalytique de Paris) sans jamais « prendre le risque du divan ».[839] « Ce qui était, pour lui, la balance principale entre neurologie et psychiatrie est devenu ensuite une balance entre psychiatrie et psychanalyse, la neurologie devenant le point commun (…) Attiré par le XIIIème qui lui fait des propositions, il a sauté le pas, mais aussi parce que sa situation ambiguë devenait intenable »[840] décrit son fils. Orfèvre dans la pluripositionnalité, sa capacité de placement, dans l'espace social n'est pas sans rapport avec les dispositions acquises dans sa jeunesse militante. La reconversion de son capital militant trouve une voie dans la succession d'Henri Ey, comme secrétaire général de l'association de L'*Évolution Psychiatrique* en 1975. Il lui faudra attendre 1981 une réorganisation des études médicales, et un gouvernement de gauche, pour recevoir enfin la consécration. Il l'écrit à Meyerson [841] : « Je viens de recevoir ma nomination comme professeur au collège hospitalier de la faculté de médecine de la Pitié-Salpétrière. Il s'agit comme vous le savez peut-être, du fractionnement consécutif à la division de la faculté de médecine en dix facultés de l'ancien collège de médecine des hôpitaux, qui regroupait alors les médecins des hôpitaux n'ayant pas accédé à une carrière universitaire…»[842] Consécration un peu dévaluée par la multiplication des postes. Dans les années 1970, René Angélergues est atteint par les premiers symptômes d'une démence. Il a rédigé les articles sur la démence dans *l'Encyclopédie médicale* et décrit la façon dont le psychisme se déconstruit. Il a, comme le dit son fils « une capacité d'autodiagnostic ». Il meurt quinze ans plus tard en 1985.

Durant les premières années de sa carrière, Angélergues a trouvé dans le Parti communiste et sa sociabilité psychiatrique à la fois « une réponse à se construire dans l'opposition[843] », un capital social et le lieu de formation d'un capital scientifique. L'identité militante constituait une forme de distinction et une mise en cohérence entre une trajectoire d'ascension sociale, et une fidélité aux valeurs de l'école laïque de ses parents. Est-ce que, comme le pense son fils « il a retravaillé toute sa vie cette vraie crise qu'a été sa rupture avec le PC » ? Il se maintient en tout cas, à distance de tout savoir qui se veut totalisant. Il sera « un compagnon de route actif de la psychanalyse[844] »

---

837 Idem courrier du 26 novembre 1966.

838 Bourdieu (P) *La Noblesse d'Etat* op.cit. p. 239.

839 Ibid.

840 Entretien avec Jacques Angélergues du 19 mai 2012.

Jacques Angélergues est psychiatre. Il exerce la psychanalyse en privé et dans le secteur de psychiatrie infanto juvénile du XIIIème. Il a été rédacteur de la *Revue Française de Psychanalyse* pendant douze ans. Secrétaire général de la SPP, il est directeur de collection chez Calman-Levy et Hachette . Son « héritage du militantisme» a concerné la place de la psychanalyse dans la pratique de la psychiatrie d'enfant.

841 Le frère de René Angélergues est le médecin personnel de Meyerson.

842 Courrier du 24 juin 1981, Fond Meyerson BNF 521/AP45

843 Entretien avec Jacques Angélergues (le fils de René Angélergues et de Marcelle Roth) le 19 mai 2012

844 Formule du président de la SPP lors de l'hommage rendu aux obsèques de René Angélergues

mais se passionnera « pour faire se confronter les théories du vivant (…) dans ce qu'il appellera « l'homme psychique ». « Le psychisme, c'est un niveau de complexité du vivant. Mais on ne peut penser le psychisme qu'en lien avec ce qui est le biologique, le neurologique, le psychiatrique[845] ». René Angélergues a conservé cette aspiration en une science totale du psychisme dont il rêvait avec Politzer et Pavlov lorsqu'il avait 30 ans. Il a tenté de l'incarner dans sa maturité, en rejetant « le surplomb » du matérialisme dialectique, mais en intégrant les différents domaines des savoirs du psychisme, sans jamais se donner à un seul. De ses dispositions militantes il a conservé une aptitude au placement dans l'espace social, une capacité d'organisation, et l'énergie propre à l'engagement.

Michel Sapir : l'invention de la médecine psychosomatique

Alors que la direction du PCF parle d'un « rapport attribué à Khrouchtchev », Jean Pronteau[846] député communiste et ami proche de Michel Sapir, revient de Pologne et lui confirme que « le rapport existe bel et bien, et ce qu'il contient ». « Sur quoi j'engageai le combat pour obtenir que le texte de Khrouchtchev fût rendu public. Combat n'est pas un mot exagéré : nous allâmes jusqu'à un affrontement public avec le maire de Malakoff (…) Les événements de Budapest, en novembre 56 lorsque les chars soviétiques vinrent encercler la capitale hongroise insurgée, furent l'élément déclenchant de la rupture. Je me souviens du jour où se brisa définitivement le lien, qui depuis tant d'années, nous attachait au Parti… Cela se passait à la Grange batelière, dans la Maison des Syndicats à l'occasion d'une réunion médicale… »[847]

Sapir participe à la fronde des médecins, mais surtout, il transgresse la règle absolue de l'organisation en s'engageant dans un groupement de contestataires autour de *Tribune communiste,* qui prend des contacts avec l'Union de la gauche socialiste en 1957 « pour un renouveau du mouvement ouvrier[848] ». Il rapporte dans ses mémoires qu'il participe à la fondation, de *France Observateur* avec Gilles Martinet et René Tanck un médecin biologiste, du Club de la gauche, où il est rejoint par Henri Lefebvre, Louis Wallon un gaulliste social et Michel Rocard. « Notre espoir était sinon de mobiliser le PC, du moins de lui poser des questions qui l'aident à sortir du stalinisme attardé où il s'enlisait[849]». Sapir et les docteurs Penin et Abramovitch, tous les deux résistants, font désormais partie de « ces éléments hostiles au parti sanctionnés pour leur activité fractionnelle[850] ». Convoqués en1958 à la section idéologique qui siégeait rue Saint-Georges, avec Henri Lefebvre et les docteurs Pénin et Abramovitch, ils arrivent collectivement, et annoncent symboliquement à Gaston Plissonnier qu'ils ont déjeuné rue Le Pelletier au restaurant appelé « Le Petit riche »[851]. Une exclusion pour six mois est prononcée à leur encontre. Michel Sapir ne

---

845 Entretien avec Jacques Angélergues du .19 mai 2012

846 Jean Pronteau député de la Charente (1946-1958). Issu d'une famille ouvrière, résistant, docteur en philosophie, il enseigne à l'EHESS. En 1960 il fonde, au sein du PC la revue *Economie et Politique* qu'il dirige jusqu'en 1961. Il prend fait et cause pour la déstalinisation, et est exclu du comité central en 1961 dans le cadre de l'affaire Casanova-Servin. Il quitte le PC en 1968, rejoint le PS en 1973 dont il devient un des secrétaires nationaux jusqu'à sa mort en 1984. (Biographies V République. Site de l'Assemblée Nationale.)

847 Sapir(M) Du côté de chez Marx …du côté de chez Freud, Flammarion, 1998, p. 273.

848 Dreyfus (Michel) *PCF* : *crises et dissidences*, Ed. Complexes. 1990. « Le 2 juillet 1958, 49 membres du PC démissionnaires ou récemment exclus prennent acte de l'impossibilité de redresser le PC par la seule opposition intérieure. Ils revendiquent « le million » de militants qui a quitté la SFIO et le PC depuis 10 ans. Ils prennent contact avec l'Union de la gauche socialiste venus de la SFIO ». Le regroupement sera un des acteurs de la création du Parti socialiste autonome, qui deviendra le Parti socialiste unifié (PSU). Le groupe fondateur comprend F. Chatelet, J. Gaillard, S. Mallet, J. Poperen qui vient de l'UEC, O. Revault-d'Allones, M. Penin, F. Furet.

849 Ibid. p. 277.

850 Rapport de V. Michaut à la direction du PCF janvier 1957, suite aux réunions avec les intellectuels, déjà cité.

851 Sapir (M.) Ibid. p.277.

renouera pas. Peu après sa rupture avec le PCF Sapir, médecin du somatique engage une analyse avec Pierre Mâle. Il va tenter une synthèse entre médecine somatique et écoute du patient.

Cherchant une cohérence entre sa formation de somaticien et son expérience analytique il sera désormais le militant d'une nouvelle cause, celle du dialogue entre médecins du corps et médecins de psychisme. En 1959, avec Léon Chertok[852], il fonde la « Société de médecine psychosomatique»[853] et la revue qui lui est associée, centrée sur la dimension inconsciente de la relation soignant/soigné, destinée aux médecins du soma. Intégrant les travaux de l'américain Alexander sur la névrose d'organe, et les travaux d'Ajuriaguerra, il crée une méthode de relaxation dite « méthode Sapir » en vue de former les psychologues, les kinésithérapeutes ou les psychomotriciens, et fonde en 1975 l'Association de recherche et d'Études pour la formation à la fonction Soignante (l'AREFFS.) En 1960 il rencontre Michael Balint[854]. Il s'inspire de son travail « pour favoriser un changement de l'attitude clinique des médecins (…) faire admettre que le fonctionnement des patients pouvait être entendu autrement que dans le seul langage de la science ». Il crée en 1981 un Centre Michael Balint. Il meurt en 2002.

Sven Follin : le repli sur la carrière

La trajectoire de Follin qui jusqu'alors, a plutôt été marquée par la conformité aux critères partisans, permet de comprendre le travail de désajustement en cours. La suppression des lieux de sociabilité militante (la commission des médecins, *la Raison*) a pour conséquence une moindre capacité de résistance aux discours de disqualification extérieurs à l'institution. Follin participe à une réunion du Club de gauche chez le docteur Dalsace, comme une espèce de lieu transitionnel sur le chemin de la rupture.

Membre du comité de section de Neuilly-sur-Marne, il est convoqué par Guy Ducoloné, responsable de la commission des cadres et membre du secrétariat du bureau politique. Il affirme sa position, il « pense que l'initiative du Club des gauches ne peut que favoriser une politique d'union, même si ce ne sont que des thèmes de discussion. L'initiative est d'autant plus intéressante, que le Parti ne réunit plus les médecins depuis plus d'un an. C'est ce qui l'a fait aller chez le docteur Dalsace[855] ». Pour que la motivation soit plus explicite, il précise que « le malaise chez les médecins vient du fait qu'il n'y a plus de réunions, et de la brutalité de Laurent Casanova. De même Garaudy a tort de s'en prendre à Henri Lefebvre, qui dit de bonnes choses ».[856]

Sven Follin rompt avec sa femme et sa fille qu'il ne revoit plus durant de nombreuses années, et se remarie. Dominique Diatkine sa fille, témoigne : « C'était quelqu'un de très passionné, de très dogmatique (…) la coupure, pour lui, c'est très net, ce sont les événements de Hongrie, il a commencé à réfléchir après le XXème Congrès. Dans la formation de mon père il y a eu un

852 Léon Chertok (1911-1991) né à Vilnius en Lituanie. Il fait ses études de médecine à Prague. Arrivé en France en 1939 il participe à la Résistance, notamment au mouvement d'aide aux enfants juifs avec Follin. En 1947 il découvre la médecine psychosomatique aux USA ; Il participe à l'expérience de l'accouchement sans douleur. En 1950 il crée un service de médecine psychosomatique à l'hôpital de Villejuif. Psychiatre et psychanalyste, il défend la pratique de l'hypnose ce qui fait rupture avec les psychanalystes.

853 Revue de médecine psychosomatique qui deviendra la revue Champ Psychosomatique en 1995.

854 Psychanalyste hongrois analysé par Férenczi. Il émigre en 1939 et s'installe en Angleterre où il devient un membre éminent de la Société de psychanalyse britannique. Il est le créateur d'un dispositif original de séminaires, de supervisions et de réflexion sur les pratiques professionnelles destiné d'abord aux généralistes, qui s'étendra aux professions de la relation.

855 Dossier de Sven Follin. Archives du Comité Central. Rapport de G.Ducoloné joint à l'autobiographie de parti, daté du 28 avril 1958.

856 Ibid.

personnage majeur, c'est Georges Politzer, et puis un ami d'avant-guerre, qui l'est resté, qui est aussi notre ami à moi et à mon mari c'est Henri Lefebvre. Je pense que mon père a dû bénéficier de la position ultra-critique d'Henri par rapport au PC. Après 58 il a fait le choix de s'éclipser en silence. Je pense que ça a été une douleur au-delà de ce qu'il a pu en dire à la fin de sa vie (…) Il est devenu d'un grand conformisme social. Cela a correspondu à une crise personnelle. Mes parents se sont séparés (…) Je ne le reconnaissais plus. Replié dans sa forteresse de Sainte-Anne, c'était devenu un homme de droite… Il a rompu avec tous ses amis communistes. Il a seulement revu Bonnafé, tout à la fin de sa vie. Ils ont milité pour que soit supprimée la plaque au nom d'Alexis Carrel[857] ».

Follin, devenu médecin-chef du plus prestigieux des hôpitaux psychiatriques, président de la Commission médicale durant neuf ans, se replie sur une carrière et des positions traditionnelles de clinicien. Contre ses convictions passées, il supprime les réunions dans son service « J'ai décidé de renoncer à la thérapie institutionnelle dans sa forme sociothérapique. Les transgressions des règles, pas plus que les problèmes personnels ne se règlent publiquement dans une réunion pavillonnaire[858] ». Il sera même conseiller technique pour la construction de l'hôpital des Mureaux dans les années 70, qui reprend les formes architecturales de concentration asilaire.

Stanislas Tomkiewicz : un électron libre

Tomkiewicz maintient un parcours « hérétique et atypique » tant au plan professionnel qu'au plan politique. Chef de clinique en neuropsychiatrie à la Salpétrière et en pédiatrie à Saint-Vincent de Paul, on lui refuse l'agrégation et la chaire de neuropsychiatrie infantile en 1966 car « il unit sur sa personne les tares d'être étranger, juif, vendu non seulement à Moscou mais carrément à Pékin. Son entrée dans le cadre hospitalo-universitaire serait un véritable désastre »[859], répond le professeur Michaux à la députée Nicole de Hautecloque intervenue en sa faveur. Il fait alors rupture avec le monde hospitalo-universitaire, devient l'assistant du professeur Flavigny, spécialiste de la déviance des adolescents et s'oriente vers l'enseignement à l'Institut de psychologie de Paris, puis à l'Université de Vincennes. Il est ensuite chargé de recherche à l'INSERM et devient directeur d'une unité de recherche tout en participant à la formation des infirmiers, au sein des CEMEA.

Dans le Parti communiste, il maintient obstinément sa position « à la base » « pour préserver le lien avec la classe ouvrière » jusqu'en 1970, tout en prenant des positions en permanent décalage avec le PCF. Il affirme une rupture symbolique à l'occasion du vote communiste en faveur des pouvoirs spéciaux pour l'Algérie, cette même année 1956. Puis il porte les valises du FLN, soutient la révolution culturelle chinoise contre la bureaucratie, anime un dispensaire pour les prisonniers algériens libérés en 1962. Cette position marginale tant par rapport à l'institution médicale que par rapport à l'institution partisane, le laisse en dehors des conflits d'autorité. Exemple de « la résilience » théorisée par son ami Boris Cyrulnik, il utilise sa souffrance personnelle comme « potentiel actif » au service d'une lutte permanente contre toutes les violences institutionnelles et toutes les oppressions politiques. Il rejoint en 1968 le groupe Information sur les prisons auquel participe Michel Foucault, préside la section française de la Société internationale pour la défense des enfants maltraités, étudie les problèmes de la violence à l'école, et participe à l'élaboration de la Convention Internationale des Droits de l'Enfant. (1987)

857 Entretien avec Dominique Diatkine 13 janvier 2011.

858 Follin (S) « Vivre en délirant » *Nervure* Journal de la psychiatrie, 1993.

859 Autobiographie de S.Tomkiewicz. : *L'adolescence volée,* Calman-Lévy, coll :le passsé recomposé dirigée par J.Angélergues), 1999. *C'est la lutte finale et*…Ed.La Martinière, 2003.

Si le choc du XXème congrès constitue dans les témoignages le motif des ruptures, il convient, sans en sous-estimer la dimension affective, de référer son impact au dépérissement du capital symbolique communiste au sein du champ intellectuel et professionnel, que provoquent la succession des « affaires » médicales qui traversent le Parti communiste, de « l'autocritique » aux « blouses blanches », du rejet de la contraception et de la psychanalyse à la mythification de la neurophysiologie, à contre-courant du mouvement en cours, vers la reconnaissance de la maladie psychique. « Ce qui explique que, plus que le rapport [Khrouchtchev] lui-même, ce soit l'attitude de la direction du PCF (qui montrait sa résolution de ne pas céder aux attentes des intellectuels communistes) qui ait été considérée comme insupportable[860]».

Avec un titre de médecin spécialiste, une fonction de médecin-chef, une position dans l'élite du cadre, les psychiatres communistes ne sont démunis ni de ressources sociales, ni de ressources symboliques. La défection concerne des acteurs qui sont à la maturité de leur carrière professionnelle, qui ont acquis un capital social, une position et une reconnaissance qui ne doivent plus rien aux circuits partisans. La position minoritaire et contestatrice liée à leur statut de militant communiste, en a fait des acteurs réceptifs à l'innovation. Ce fut le cas dans l'organisation psychiatrique, pour l'accouchement sans douleur, dans le développement de la cure de sommeil. C'est le cas dans le développement de la psychopathologie du travail, de la psychiatrie infantile, ou des thérapeutiques psychanalytiques adaptées aux enfants (notamment le psychodrame analytique dont Jean Kestenberg et son épouse sont des acteurs majeurs) ou dans le développement de la médecine psychosomatique.

La médecine, et tout spécialement la psychiatrie, fait partie de ces professions relationnelles qui engagent la personne, au-delà des savoirs techniques. Les acteurs, possesseurs du capital analytique, placés hors de l'institution partisane maintiennent une cohérence interne et une continuité en déplaçant leur investissement militant dans la construction des positions professionnelles innovantes. Le développement d'un dialogue interdiciplinaire, une activité de théorisation et sa diffusion, la mobilisation et le rassemblement autour de la promotion de pratiques nouvelles, sont autant de réutilisation des dispositions acquises, et soutiennent une position professionnelle anticonformiste. La sociabilité professionnelle maintient les liens de solidarité construits dans le monde militant, et annule les formes d'exclusion imposées par l'entreprise politique. Les anciens communistes garderont des liens de travail, y compris avec les communistes de la génération suivante. Follin, qui s'est exclu de l'expérience du divan, sera le seul à abandonner une position novatrice. Il utilise son capital clinique de psychiatre public pour accéder au poste le plus prestigieux de médecin-chef du service public, en suivant la voie de la promotion traditionnelle.

2/ Régénérer de l'intérieur

La mise en désordre de l'année 1956 amène une redistribution des rôles. Si la plupart redéfinissent leur position dans le champ médical d'autres, moins dotés en capital professionnel, vont opter pour un réaménagement de leur rôle politique. C'est le cas de Lucien Bonnafé et de Rodolphe Roelens. Bonnafé est le détenteur du capital politique le plus conséquent. Il s'est construit comme psychiatre communiste, dans une période de grande autonomie, et il a su s'adapter aux différentes conjonctures. Cette position est constitutive de son identité individuelle. Il réagit en tacticien et saisit les opportunités nouvelles, en s'identifiant au courant novateur de la

860 Pudal (B.) *Prendre parti* op. cit. p.288.

direction du PCF. Il va incarner la continuité et l'ouverture, et rester « le père de la doctrine du secteur[861]».

Lucien Bonnafé : Politzer enrôlé dans la déstalinisation

Replié en province, Bonnafé a donné les gages de sa fidélité par son action sur le terrain municipal, son activité professionnelle et sa proximité avec Roland Leroy, cadre politique montant de la Seine-Maritime. Il a des qualités de rassembleur dans une période de crise. Pour la fraction dirigeante consciente de la nécessité d'asseoir la légitimité politique sur des bases plus collectives, et d'une adaptation doctrinale aux évolutions de la société, Bonnafé est un atout.

Dans *La Raison* dont il est désormais le rédacteur en chef, en mobilisant une relecture de Politzer et en donnant la parole à son ami Lefebvre, Bonnafé construit une « position khrouchtchévienne ». Il allie fidélité aux sources, rupture avec le stalinisme et prise en compte de la psychanalyse, en même temps qu'il revisite sa propre définition de la figure du psychiatre, à la suite du groupe de Sèvres.

Lefebvre a publié dans *Les Temps Modernes* de juillet 1957 un texte « prenant nettement position contre les marxistes dogmatiques[862]». Au cours du deuxième trimestre 1957 Bonnafé lui ouvre les colonnes de *La Raison* en republiant, sous le titre « Politzer et la psychanalyse » le texte de Politzer de 1933 : « Un faux révolutionnaire : le freudo-marxisme. » D'un intérêt mineur dans le contexte de 1957, la polémique avec l'extrême-gauche, la critique du matérialisme énergétisme de Freud et des utilisations politiques de la théorie viennoise ne sont pas contradictoires avec l'examen critique du pavlovisme, engagé dans les numéros précédents. Mais surtout, Lefebvre s'attache à déconstruire l'image de l'intellectuel de parti créé par Kanapa en légitimant sa propre position contestatrice. « Il faut d'abord abandonner l'imagerie facile du héros positif » annonce-t-il, décrivant un homme jeune et contradictoire, au caractère excessif, et aux relations souvent tendues avec ses amis proches. Il n'hésite pas à considérer que Politzer a échoué dans son projet théorique, dont il se présente comme critique dès les années 30, rejetant l'éclectisme du philosophe dans les fondements de sa psychologie concrète : « Des tentatives prématurées qui aboutirent à un échec (...) Politzer dissimulait mal à la fois ses déceptions et ses colères. »[863]

Tout en bénéficiant de sa proximité amicale avec Politzer « un sectaire et un saint capable de subir le martyr, [qui] abandonna son œuvre de psychologie et de psychologue pour laquelle il était génialement doué », il en fait le symbole de l'intellectuel qui, en remettant sa vie au Parti, abandonne son autonomie et se soumet à l'autorité temporelle. Il oppose par la même, sa propre légitimité de lutteur contre le dogmatisme et son rôle d'intellectuel autonome. Image qu'il confortera lorsqu'il publie cette sorte d'autobiographie qu'est *La Somme et le reste*[864] en 1959, alors qu'il vient d'être exclu du parti. Cette seconde image va s'installer durablement dans le paysage intellectuel.

Le concept d'aliénation réapparait comme signe de reconnaissance de la place de l'idéologique dans la lutte de classe. Lefebvre « lui attribue une portée générale couvrant l'ensemble des sciences humaines sans les absorber ». *La conscience mystifiée*[865] devient « un manifeste rétrospectif

861 La formule est de Lion Murard, *Recherches* n° 17, p.362.

862 DBMO note biographique de N.Racine

863 *La Raison* n°18 1957 «Georges Politzer et la psychanalyse.»

864 Lefebvre (H) *La somme et le reste,* La Nef de Paris, 1959, p.156.

865 Guterman(N) Lefebvre (H) *La conscience mystifiée,* Paris, Gallimard, (nouvelle édition).Paris, Le Sycomore, 1979.

contre les censures doctrinales des soviétiques »[866] contre lequel Politzer « entra dans une colère épouvantable. Se sentait-il visé par les phrases dures sur « l'économisme » ? Il m'accusa de trahison théorique des pires crimes et de complicité avec l'ennemi. Il n'y a pas de conscience mystifiée, il n'y a que des mystificateurs disait-il. Il n'excusait pas ce livre d'attribuer une grande place à l'idéologie ».

À la figure du héros intellectuel communiste se substitue un génie brisé par le dogmatisme stalinien, et Lefebvre devient l'intellectuel rebelle à qui l'histoire donne raison*...* Ce récit convient bien à Bonnafé, en ce qu'il montre combien la fidélité à l'engagement, l'héroïsme communiste et l'obéissance au Parti peuvent amener les meilleurs à se tromper. La belle figure de Politzer, ramenée à son humanité dans son erreur, devient légitimation d'une position de distance à l'autorité, et de lutte interne pour l'ouverture aux débats scientifiques. Elle réévalue l'autorité intellectuelle professionnelle. En ce sens Bonnafé inaugure empiriquement, une position qui va se développer dans la période suivante d'interaction entre position experte et ligne politique. Son alliance avec Lefebvre soutient le retour de sa position au premier plan, parmi les psychiatres communistes, notamment parmi les nouveaux entrants.

Cette position de « rénovateur de l'intérieur » n'est pas sans analogie avec sa longue expérience « de grand prêtre de l'aggiornamento, » pour reprendre la formule de Robert Castel concernant la psychiatrie, où « les grands prêtres (de la psychiatrie) ont tout fait pour garder le contrôle des changements ».[867] Elle légitime le maintien de l'engagement, contre l'exit. Bonnafé fera reprendre par les Éditions sociales, le numéro thématique de *La Raison* sur « Vingt-sept opinions sur la thérapie ».

Il revient, quant à lui, sur la question de la thérapie dans un milieu collectif, en jouant sur l'emploi différencié du substantif et de l'adjectif « psychothérapeutique ». Tout en « ne faisant pas mystère de la dette dont nous sommes tous redevables à Freud et à sa lignée, il considère comme rétrograde et scientifiquement absurde de s'enfermer dans une direction de recherche exclusive ». Il revendique une action thérapeutique fondée sur la création d'un courant de sympathie entre le malade et le médecin, et sur un commentaire sur le tout venant de l'action quotidienne, une activité thérapeutique qui n'est pas le monopole du médecin[868] ». Bonnafé érige ainsi une position qui trouvera de l'écho dans la profession parmi les psychiatres cliniciens du service public, qui reconnaissent l'apport de Freud, sans pour cela en faire la référence organisationnelle de leur service.

Rodolphe Roelens : l'engagement dans le courant de la déstalinisation

Après avoir terminé son assistanat auprès de Le Guillant, Roelens passe le concours de médecin-chef et est nommé à l'Hôpital Psychiatrique d'Angoulême en 1956. Il ne va y rester que deux années. Il rencontre Jean Pronteau l'ami de Sapir, député d'Angoulême. Roelens, au début de sa carrière n'a qu'un faible capital sur le marché professionnel. Son expérience politique se résume pour l'essentiel à la participation à *La Raison.* Dans le PCF il cherche à satisfaire ses aspirations culturelles. Il trouve dans le personnage de Pronteau une identification aux cercles réformateurs de la direction politique : « J'ai opté pour Angoulême. Sur qui je tombe ? Sur Jean Pronteau, qui fut à l'époque le plus jeune député de France, qui est un intello, un type remarquablement intelligent. Je l'ai repéré dans un colloque sur Marx… magnifique dans la défense et illustration de

866 Ibid. p. 451 (tome 2).

867 Castel (R) *L'ordre psychiatrique,* Ed de Minuit 2008 (p14)

868 « *Vingt- sept opinions sur la psychothérapie, l'art de la sympathie* » sous la direction de L.Bonnafé,, Editions sociales.1961.

Marx. En plus il était très ami avec Michel Sapir (…) Avec le médecin généraliste local, Ferrand, un militant chevronné, on s'affronte car il y a les événements de Hongrie… il prend le parti des soviétiques. Moi je dis, si les soviétiques sont intervenus je rends ma carte… C'est Pronteau qui a calmé tout cela. C'est comme cela que je garde ma carte au parti. Je le dois à Pronteau ![869] »

En 1958 Roelens est nommé à Toulouse. Il retrouve la sociabilité militante. À l'hôpital Marchand où il engage la rénovation du service et la promotion d'un travail des infirmiers à l'extérieur : « Il y avait dans le secteur des gens très remarquables, des communistes intelligents, alors ça marche …La CGT, c'est partagé… mais curieusement j'ai le soutien du Parti. »[870] « L'importance majeure des infirmiers… c'est là que se concocte le truc politique. Les infirmiers, il faut les aborder par quelque chose. Le quelque chose, c'est le politique (…) D'abord, j'ai mis de côté toute la hiérarchie, les surveillants, les surveillants généraux qui étaient hostiles. S'est dégagé « un groupe d'activistes ». Une avant-garde s'est constituée. Il n'y avait pas que des communistes ».[871]

Quoique en 1961 Roelens ait fait signer quelques amis, (Garipuy qui avec Aragon a fondé dans le sud, la résistance médicale, et Malrieu professeur de psychologie à l'université de Toulouse) pour soutenir Casanova, lorsque celui-ci, incarnant le courant du mouvement et l'élargissement du rôle des intellectuels est mis en accusation et évincé de la direction du parti, il conserve le soutien du secrétaire fédéral qui le connaît bien. Loin de l'autorité parisienne, la direction fédérale fait la part du trouble chez les notables engagés au parti. Malrieu permet à Roelens de rencontrer Ignace Meyerson, qui encourage les jeunes psychiatres à s'engager dans la recherche. Roelens suit son séminaire, fait la connaissance de Jean Pierre Vernant. Ensemble ils animent des débats du Cercle rationaliste et de l'Université nouvelle[872]. Privilégiant l'aspect intellectuel de sa relation à l'organisation, Roelens trouve, auprès de ces intellectuels communistes reconnus, la motivation de son maintien dans l'organisation, et une identification à la fraction dirigeante réformatrice. Il trouve dans les militants locaux les alliés de son action transformatrice de l'hôpital psychiatrique, qui actualise la complémentarité entre engagement professionnel et politique.

1956-1961 une période de réaménagement interne

Le modèle militant construit durant la guerre froide, fondé sur le soutien inconditionnel à l'URSS et sur l'autorité incontestée du groupe thorézien fondateur est ébranlé, avec des conséquences particulièrement sensibles chez les militants intellectuels comme en témoigne la crise du groupe des médecins, ou dans les organisations satellites du mouvement communiste, comme le Mouvement de la paix ou la policlinique des Bluets.

L'impératif d'une adaptation aux évolutions de la société française et de refondation théorique du projet communiste comme la place des intellectuels dans l'organisation, traverse l'ensemble de l'appareil politique. Léo Figuères présente devant le bureau politique, le 8 janvier 1957 un rapport « sur la situation parmi les intellectuels[873] ». Il fait d'abord un état des lieux : « Un assez grand nombre d'intellectuels ont été troublés, ébranlés, cela par les révélations des fautes de Staline, aussi bien que par les évènements de Pologne et la contre-révolution en Hongrie. Dans tous les

869 Entretien avec Rodolphe Roelens du 11 avril 2011.

870 Ibid

871 Entretien de R. Roelens avec Jean Ménéchal sur projet d'Yves Buin médecin-chef du secteur de Gennevilliers. 2000 (DVD)

872 Exposé sur la théorie de l'aliénation le 24 mars à l'Université Nouvelle .Le 14 mai 1966 à la Société de philosophie de Toulouse, au séminaire Marx.

873 Archives de Bobigny, Fonds Cogniot - 292 J18.

domaines apparurent des oppositions sérieuses, ainsi que se faisaient sentir la pression des éléments révisionnels d'Italie. » Il rappelle l'essentiel des griefs mis en avant « le parti n'a pas fait son autocritique pour les erreurs du passé concernant son travail parmi les intellectuels. Il ne doit plus intervenir autoritairement dans les questions artistiques ou scientifiques. L'entêtement du parti sur ses positions anciennes relève du dogmatisme. Le parti n'a pas dit la vérité sur ce qui se passait en URSS. Il n'y a pas de démocratie au sein du parti. » Une attention particulière est portée à la résistance des médecins : « les tentatives de transformer certains organismes tel que le comité de rédaction de *Médecine nouvelle* en organisme fractionnel, les oppositions concertées dans les comités de rédaction de *La Raison*, jusqu'à vouloir cantonner *La Raison* dans des études scientifiques et y faire pénétrer des non communistes, en renonçant même à la prétention de diriger (attitude non partagée par la majorité des camarades) et, d'une façon générale une atmosphère mauvaise dans les réunions chez les écrivains et chez les médecins. » Il constate que « dans un pays dont l'une des meilleures traditions veut que les intellectuels se fassent les champions des causes populaires, les intellectuels communistes n'ont pas tenu leur place. Pourtant, poursuit-il, un tel état ne peut avoir que des effets négatifs (…) le problème existe : les intellectuels qui font métier de penser, et dont la pensée et les connaissances sont indispensables au parti et à la classe ouvrière, ne sauraient résoudre tous leurs problèmes dans les réunions de cellule. (…) Après réflexion et discussion avec les camarades des anciens cercles idéologiques, [il] propose la création de groupes de travail théoriques par grandes spécialités, compte tenu qu'il faut empêcher les camarades de s'éloigner du travail théorique, ce qui ne ferait qu'accentuer leur désarroi[874] ». Une série de groupes de travail est constituée, dans un premier temps, sans la catégorie des médecins[875].

Sur ce fond de questions internes, qui touche aux conditions de légitimité du groupe dirigeant, font irruption de nouvelles questions touchant à la politique nationale : l'intensification de la guerre d'Algérie, le sens du retour au pouvoir du général De gaulle, les profondes transformations institutionnelles de l'espace politique qui en résultent, et la question d'une alliance avec d'autres forces politiques contre le pouvoir et le gouvernement en place. « La combinaison de ces différents facteurs ouvre un nouvel espace de concurrence au sein des cercles dirigeants (…) dont il convient de saisir, au-delà des enjeux personnels, sur quels ressorts sociaux et symboliques ils reposent. Dans l'affrontement entre « conservateurs staliniens » et « réformateurs khrouchtchéviens » (…) le contenu de l'opposition politique importe moins que le profil social et militant des contradicteurs[876] ». L'éviction de Laurent Casanova et de Marcel Servin en 1961[877] en est le symbole. La prise en compte de la ligne qu'ils défendaient malgré leur éviction, marque le début de l'inversion d'un rapport de force, entre cadres thoréziens définis par la légitimité ouvrière et redevables à l'institution communiste de leur position et acteurs détenteurs d'un capital scolaire et culturel plus élevé, souvent issus de la Résistance. S'enclenche alors la mise en place de structures de coopération entre dirigeants politiques, intellectuels d'institution et intellectuels professionnels, qui vont mettre en mouvement le processus que l'on a appelé

874 Ibid.

875 Les commissions envisagées concernent les universitaires, les chercheurs scientifiques, le cinéma, les ingénieurs, les artistes et les juristes.

876 Boulland (P.) op. cit. pp. 101-.108.

877 Ibid. « Laurent Casanova docteur en droit, permanent politique depuis 1933, proche collaborateur de Thorez à partir de 1936, résistant, est un intellectuel dont l'expertise a été entérinée lors des luttes idéologiques de la guerre froide, notamment pour ses textes sur le rôle des intellectuels communistes ». Marcel Servin bien que cheminot a poursuivi ses études jusqu'au baccalauréat. Résistant, secrétaire puis chef de cabinet de Thorez, lorsque celui-ci est ministre d'État, il est responsable de la section des cadres avant 1960. Tous les deux défendent en 1960-61, la construction de mobilisations pour « la paix en Algérie et la lutte pour la démocratie » qui dépassent les rangs du Parti communiste. Ils analysent le gaullisme comme une politique indépendante de la bourgeoisie française. En cela, ils contestent la centralité du « parti de la classe ouvrière », le monopole de la défense de l'identité nationale par le PCF, et une certaine autonomisation des organisations de masse par rapport à l'autorité du parti.

« l'aggiornamento communiste », par analogie à celui de l'église catholique, durant les décennies 60 et 70.

L'ouverture de ces possibles permet à Bonnafé, à Roelens, puis à Muldworf de réaménager leur position et de s'identifier au parti du mouvement, d'en être à la fois les animateurs et les bénéficiaires, et de faire l'économie du coût de la rupture. Malgré l'affaiblissement du groupe, ils maintiennent le capital symbolique de l'expérience communiste ce qui va permettre le renouvellement du collectif psychiatrique et la redéfinition d'une position de psychiatre communiste, qui est l'objet de la seconde partie de notre travail.

DEUXIÈME PARTIE

La recherche d'une nouvelle identité de psychiatre communiste, et son échec (1960-1986)

INTRODUCTION

Les transformations du contexte

La politique khrouchtchévienne qui se développe de 1956 à 1961 propose désormais une coexistence entre l'Est et l'Ouest et une concurrence pacifique. Le desserrement des contraintes de la guerre froide rend possible la définition d'une voie démocratique d'accès au socialisme, et amène le PCF à se réorienter vers une stratégie unitaire inspirée du modèle du Front populaire, adaptée aux transformations institutionnelles de la Vème République. Le développement des luttes anticoloniales et d'indépendance nationale offre un autre modèle de lutte contre l'exploitation que celui de la révolution soviétique. Le développement du schisme sino-soviétique condamne la coexistence pacifique comme révisionnisme et promeut une révolution culturelle qui se veut une alternative aux déviations soviétiques. Les divergences entre le Parti communiste français et le Parti communiste italien autour de la déstalinisation et de l'objectif d'un rassemblement anticapitaliste fondé sur l'alliance entre la classe ouvrière et les intellectuels, en vue de conquérir une hégémonie intellectuelle préalable aux transformations révolutionnaires, sont autant de facteurs qui transforment profondément les rapports de force internationaux et ouvrent pour les nouvelles générations militantes, une pluralité de définitions de la posture révolutionnaire et des formes d'un socialisme à venir.

En France, la perte du capital symbolique suscitée par les révélations du rapport « secret » de Nikita Khrouchtchev, suivie des crises politiques dans les pays satellites (Hongrie, Pologne) confronte le parti communiste français à la recherche de nouveaux fondements à l'autorité politique et à la restauration de la croyance militante. Celui-ci s'engage alors dans une seconde phase de son histoire, celle de l'aggiornamento. Le discours institutionnel met désormais en avant la notion de direction collective et de développement de l'intellectuel collectif. Le vocable recouvre à la fois la fonction de producteur du régime de vérité[878] et les formes d'organisation spécifiques nécessaires à sa définition. Il réévalue à la hausse la place des producteurs intellectuels au sein de l'entreprise militante et réinterroge les rapports d'autorité entre les différents intellectuels du parti. Mais ce mouvement de rénovation théorique et de réorientation stratégique est l'objet d'affrontements au sein de la direction du PCF. Dans un jeu d'alliances, de conflits négociés et de reconnaissance mutuelle, à partir d'enjeux pour partie indépendants les uns des autres, les acteurs intellectuels s'allient avec les cadres dirigeants modernisateurs qui en retour, les utilisent dans la promotion de leur ligne politique. La section des intellectuels et le Centres d'études et de recherches marxistes (CERM) créé en 1961, les comités de rédaction renouvelés des revues *La Nouvelle Critique* et *France Nouvelle*, les commissions auprès du comité centrale réactivées, sont les scènes où se jouent la dynamique en cours et qu'investissent les psychiatres.

Cette « modernisation » communiste est concomitante à une crise sectorielle multiforme dans la psychiatrie. La circulaire de mars 1960 créant le secteur n'a pas été suivie d'effets pratiques et la prise en charge des malades mentaux reste un secteur archaïque caractérisé par la surpopulation des hôpitaux psychiatriques et la faiblesse des structures extrahospitalières, si l'on excepte

878 Lagroye (J.) *La vérité dans l'église catholique. Contestation et restauration du régime d'autorité*, Paris, Belin , 2006, p.21. : « Le parti communiste s'identifiait à la connaissance scientifique de la lutte de classe, découverte dans la participation aux combats de la classe ouvrière, et l'étude assidue de la doctrine marxiste ».

l'expérience du XIIIème arrondissement constituée en vitrine de la novation. L'accroissement quantitatif du nombre des professionnels, lié au mouvement général de développement de la scolarisation supérieure se double d'une crise de reproduction du cadre professionnel qui n'a pas bénéficié de la réforme des études médicales de 1958, et reste dépendant des positions malthusiennes de l'élite psychiatrique hospitalo-universitaire.

Les psychiatres communistes doivent donc gérer deux systèmes de transformation, dans lesquels ils sont appelés à jouer un rôle, ce qui conduit à une redéfinition des concurrents, des alliés et des adversaires. La surdétermination que constituait l'affrontement entre l'Est et l'Ouest, entre conservateurs du champ médical et rénovateurs de la période antérieure, se déplace vers une concurrence à l'intérieur de l'espace politique de la gauche, et dans une lecture concurrentielle de l'articulation entre marxisme et psychanalyse.

Il s'agit donc pour nous, d'étudier le processus de construction d'une identité renouvelée de psychiatre communiste, au sein de cet « aggiornamento croisé », par un ensemble militant reconstitué, et caractérisé cette fois-ci par l'agrégation de plusieurs générations militantes. La question de la folie et de sa prise en charge, longtemps cantonnée au monde professionnel, devient le support de débats concernant l'arbitraire des normes sociales, les hiérarchies et les systèmes de sélection, et fait l'objet d'une politisation généralisée qui participe à la structuration progressive de formations politiques minoritaires, à la gauche du P.C. Les psychiatres communistes, à la fois acteurs et bénéficiaires des transformations, sont amenés à réaménager leur place au sein du Parti communiste tout respectant l'autorité de l'appareil dirigeant, et à trouver dans le milieu professionnel, la voie d'une cohérence entre leurs positions passées et les problématiques nouvelles, entre le désaliénisme qui les avait identifiés et ce qu'ils vont appeler « une seconde révolution psychiatrique ».

La présentation de la seconde partie

Les années 60 sont le temps d'une montée en tension des contradictions entre forces modernisatrices et forces attachées à la configuration passée, tant dans l'espace communiste que dans l'espace psychiatrique, qui trouvent leur expression majeure dans le puissant mouvement social de Mai-Juin 68, et leurs résolutions dans la réforme de l'Université qui le suit. C'est le temps d'un ensemble de transformations dans les rapports d'autorité sociale et d'une reconfiguration des institutions, qui déconstruit plus ou moins radicalement les identités et transforme les modalités de l'engagement.

Nous étudierons (Chapitre VI) « La réouverture des possibles ». Lucien Bonnafé, Rodolphe Roelens et Bernard Muldworf se livrent à un travail de gommage de la période stalinienne par la réintroduction de la psychanalyse comme objet pensable du monde communiste. Muldworf est alors le psychiatre « promu » porte-parole, incarnant à la fois les tensions et les limites de l'aggiornamento en cours. Se créent ainsi les conditions d'accueil d'une nouvelle génération dont le capital militant se forme dans les luttes anticoloniales. La crise de Mai-Juin 68 bouscule et accélère le processus en cours, et clôture cette première phase. Le recentrage de la politique unitaire sur les couches intellectuelles effectué par la direction du PC favorise la promotion des psychiatres, à l'image du développement des couches nouvelles qui investissent le parti.

Nous étudierons ensuite (Chapitre VII) la crise de la psychiatrie durant ces mêmes années, le rôle et les positions que les communistes maintiennent dans l'espace professionnel, en s'inscrivant dans les luttes d'autonomisation de la discipline et en se distinguant, par la promotion d'une psychiatrie sociale, qui tend à contrecarrer la déterritorialisation et l'évacuation du social qu'implique la pratique psychanalytique. Mais la continuité de cette position réformatrice liant

psychiatres communistes et groupe professionnel novateur est frontalement réinterrogée par la critique « antipsychiatrique » qui réinvente le lien entre politique et psychanalyse que les communistes avaient « raté » durant la guerre froide, en associant remise en question des frontières entre normal et pathologique[879] et mouvement de contestation sociale.

La gestion complexe de la crise de 68 suivie de la condamnation de l'intervention soviétique en Tchécoslovaquie accélère le renouvellement du personnel politique communiste et confirme le processus de l'aggiornamento. La stratégie politique unitaire est validée en 1972 par la signature avec le Parti socialiste et les Radicaux de gauche, d'un programme commun de gouvernement.

L'autonomisation de la psychiatrie et sa réintégration dans le système hospitalier réalisée par la réforme d'Edgar Faure et lamise en œuvre de la sectorisation au plan national amène une redéfinition des élites psychiatriques. En réaction, pour la génération des entrants dans le champ, la politisation généralisée des problématiques psychiatriques redistribue le registre des conflictualités et trouve une correspondance dans les oppositions entre social-démocratie, communisme et extrême-gauche.

Dans le chapitre VIII nous étudierons, à partir des « portraits » des nouveaux acteurs, comment se constitue, non plus un groupe, comme c'était le cas au cours de la période antérieure, du fait de leur petit nombre et des liens quasi-familiaux qui les unissaient, mais une sorte de « collectif » de psychiatres communistes, un réseau d'interconnaissance caractérisé cette fois-ci par des générations qui se sont formées au sein d'états différents des champs intellectuels, politiques et professionnels. Sous le terme de génération, nous reprenons l'idée d'« une génération militante, non fondée sur une communauté d'âge mais comme une « communauté d'adhésion »[880] référée à la séquence historique et à la ligne qui prévalait au moment de l'entrée au Parti.

Nous nous attacherons à suivre le collectif militant renouvelé dans son travail d'appropriation et de transpositions des schèmes militants au sein d'une commission de médecins réactivée par le PCF. Nous suivrons son engagement dans les lieux de production de « l'intellectuel collectif » et ses initiatives militantes spécifiques. La place du sujet individuel devient une question centrale dans la définition de l'humanisme marxiste. Une série d'acteurs universitaires communistes, philosophes, psychologues, historiens et psychanalystes interviennent aux côtés des psychiatres quant à la reconnaissance scientifique de la psychanalyse et à son articulation avec le matérialisme dialectique.

La congruence entre les dispositions des acteurs et les attentes dirigeantes construit le sentiment d'un « bonheur militant ». Les acteurs s'engagent avec passion dans des pratiques innovantes et dans les débats théoriques. Ils utilisent les éditions partisanes et les revues communistes, voire des éditions concurrentes, en s'arrimant à la partie la plus dynamique du groupe dirigeant. Ils trouvent des alliés et des médiateurs dans une série d'intellectuels d'institution, eux-mêmes en cours de redéfinition de leur rôle au sein du parti. Avec l'émergence de l'eurocommunisme dans les
années 75, l'idée d'un socialisme respectant réellement les libertés individuelles et collectives, les psychiatres communistes gagnent une position de « conseiller du prince ».

Mais, le collectif communiste est cette fois-ci constitué par l'agrégation de professionnels que n'a pas unifiés une séquence historique commune. L'identité professionnelle des acteurs qui arrivent en responsabilité après 1968 est soumise à une remise en cause des pratiques et des repré-

879 Matonti (F.) « Les nouvelles frontières du normal et du pathologique » in *Mai-juin 68,* dir. D. Damamme, B. Gobille, F. Matonti, B. Pudal, Paris, Ed. l'Atelier, 2008.

880 Fillieule (O.)dir. *Le désengagement militant*, Paris, Belin, 2005, « Temps biographique, temps social et variabilité des rétributions »,p.12-40.

sentations, et à une critique institutionnelle radicale, qui modifie leur rapport au politique et en privilégie les dimensions intellectuelles. L'image sociale du psychiatre communiste engagé dans la réhabilitation de la parole des « fous », et le déplacement des limites entre la pathologie et la normalité que promeut Tony Lainé réunit le collectif militant et valorise la dimension humaniste de l'engagement, mais elle perd ses liens spécifiques avec le monde ouvrier et tend à se fondre dans la fraction progressiste de la profession. Nous montrerons comment, malgré des pratiques innovantes et l'utilisation de la psychanalyse comme capital spécifique, le collectif militant ne réussit plus à construire un discours unifié, et produit une identité affaiblie, concurrencée à l'extrême-gauche dans la définition de la radicalité, et soumise à la sévère dévaluation du « socialisme réel » par l'utilisation répressive de la psychiatrie en URSS.

Le chapitre IX portera sur l'existence des communistes dans l'espace professionnel durant les années70. Malgré la construction d'une tradition du secteur par « les anciens », la divergence des visées quant à l'avenir de la psychiatrie entre les générations communistes, les alliances avec des acteurs de terrain divisés politiquement, et la pluralité des définitions théoriques de la fonction de psychiatre brouillent le discours et ne délimitent plus un groupe précis. Au cours de deuxième moitié de la décennie la dévaluation au plan national et international de la perspective révolutionnaire tend à substituer une révolution du sujet déconnectée des enjeux sociaux à la révolution sociale et politique. La priorité donnée par la direction du Parti communiste aux succès électoraux aux dépens de la définition d'une position légitime, affaiblit le capital symbolique des professionnels militants et laisse place à des alliances pratiques qui contredisent le discours politique, au principe d'une crise de l'autorité dans l'entreprise partisane.

Alors qu'une nouvelle réforme des études médicales réalisée entre 1980 et 1985 normalise la position de la psychiatrie dans le champ médical et fait disparaitre la spécificité administrative dans laquelle s'était enracinée le réformisme psychiatrique et son lien avec le communisme, le retournement stratégique du PCF et le repli ouvriériste qui se réalise à la suite de la rupture du Programme commun de gouvernement met fin à l'aggiornamento.

Une crise d'une toute autre ampleur et d'une toute autre durée que celle de1956 se développe dès lors, à tous les niveaux de l'organisation, marquée par une intense conflictualité. Elle amène les psychiatres communistes, selon des temporalités différentes, liées à la durée de leur engagement et à la structure de leur capital militant, à rompre le lien partisan. Face aux réactions de l'appareil dirigeant, les multiples parcours de désaffection aboutissent à la disparition de la figure du psychiatre communiste. Ce sera l'objet de notre dernier chapitre. Nous centrerons notre regard sur les trajectoires du désengagement militant et sur la perte des croyances politiques de 1979 à 1985. Malgré une résistance opiniâtre des acteurs les plus engagés, ce moment voit la résurgence du clivage traditionnel entre engagement professionnel et engagement politique, que les psychiatres communistes avaient subverti depuis près de soixante années.

Problèmes méthodologiques de la définition du groupe étudié

L'accroissement numérique d'une part, des adhérents du Parti communiste qui passe de 300 000 membres de 1969 à 520 000 en 1978 et se trouve investi par des agents sociaux dotés d'un fort capital culturel et d'autre part, l'accroissement du nombre des psychiatres et des psychanalystes liés à la multiplication des structures et des lieux de formation[881] et au développement des sociétés psychanalytiques ne permet plus de délimiter « le groupe » des psychiatres communistes. Le cas de Maurice Béreau illustre cette difficulté.

881 La réforme de la psychiatrie de 1969 prévoit le recrutement d'internes en psychiatrie dans l'ensemble des CHU.

À l'occasion d'un entretien avec Yves Gigou un infirmier psychiatrique devenu formateur aux CEMEA et rédacteur de la revue *Vie Sociale et Traitement*, ce psychiatre fut évoqué. Maurice Béreau exerçait toujours comme médecin-directeur du CMPP de La Garenne-Colombes et militait dans le « Collectif contre la nuit sécuritaire » où se retrouvaient à partir de 2004 un certain nombre d'anciens communistes et de militants de la psychiatrie humaniste, dont l'existence était remise en question. Il m'accorda l'entretien que je souhaitais. La carrière de M. Béreau donne une version gaulliste de la trajectoire bonnaféenne. Il participe à la diffusion du modèle sur le terrain à distance des leaders.

Issu d'une famille ouvrière parisienne du XIXè arrondissement baignant dans la sociabilité communiste, attentive à la promotion de ses enfants par la réussite scolaire, il accède aux études supérieures par la voie marginale de l'école des Arts et métiers. Muni d'un CAP de fraiseur, il passe le bac technique est admis en classe préparatoire ce qui lui permet d'être admis au CHU de l'Hôpital Saint-Antoine. Infirmier de nuit pour financer ses études, mal à l'aise dans le milieu médical étudiant, l'orientation vers la psychiatrie donne une issue au décalage ressenti en lui ouvrant un monde de douleurs sociales. La rencontre avec un médecin-chef, Ginette Amado-Haguenauer résistante gaulliste et élève de Le Guillant et de Bonnafé oriente sa carrière durant les années 1970 vers la création du secteur à La Queue-en-Brie et de Champigny dans le Val-de-Marne. Membre du parti communiste, activiste, lecteur des revues, inscrit dans le militantisme local et dans le système d'action communiste, il illustre la greffe réussie entre psychiatrie rénovatrice et engagement communiste. Sa trajectoire, probablement dupliquée sur le territoire national participe d'une étude qui reste à reste à faire, mais dont les sources manquent pour lever l'anonymat militant.

C'est pourquoi nous mobiliserons la notion de « collectif » aux limites plus floues que celles du groupe fondateur pour l'étude de cette seconde période, et nous bornerons notre observation aux communistes repérables dans la presse et les éditions, participant aux groupes de travail du CERM et aux commissions fonctionnant auprès du comité central, qui animent les initiatives militantes et contribuent à l'élaboration d'une rhétorique commune.

Nous allons maintenant décrire ce collectif, noyau de référence pour les militants de terrain, son rôle dans le processus d'aggiornamento, et le travail réalisé pour renouveler l'identité du psychiatre communiste.

CHAPITRE VI

LES PSYCHIATRES COMMUNISTES DANS L'AGGIORNAMENTO : PSYCHIATRIE ET PSYCHANALYSE DANS L'INTELLECTUEL COLLECTIF

(1960-1968)

Processus confus, non coordonné, marqué par des avancées, des tensions et des reculs, en miroir avec les luttes au sein du groupe dirigeant, l'aggiornamento prend corps à partir d'acteurs ou de groupes d'acteurs mobilisés par leurs intérêts spécifiques, qui utilisent leur capital militant à retraduire les enjeux particuliers, en objectifs conformes aux attentes de la fraction dirigeante modernisatrice. La promotion d'intellectuels organiques ouverts aux productions théoriques, et de cadres plus dotés culturellement, permet l'échange entre réinterprétation doctrinale et légitimation politique, et aboutit à des moments de redéfinition de l'orthodoxie.

De 1956 à 1967 Roger Garaudy soutenu par Maurice Thorez, est l'acteur central de l'ouverture. Il s'agit de moderniser le PCF tout en préservant l'autorité dirigeante, et d'ouvrir le dialogue avec les non communistes. Pour cet agrégé de philosophie, membre du comité central depuis 1945 et du bureau politique depuis 1956, la prise en compte de théories nouvelles et l'ouverture d'un débat avec les chrétiens, eux-mêmes en période de redéfinition avec le concile Vatican II, est au service de la réaffirmation de l'autorité dirigeante. La création et la direction du Centre d'études et de recherches marxistes lui sont confiées. Il associe Bernard Muldworf au comité directeur. Les Semaines de la pensée marxiste qu'il organise, les bulletins que publie le CERM sont les scènes où les psychiatres se sentent les acteurs de la déstalinisation, avec l'objectif spécifique de réintroduire la psychanalyse comme objet pensable du monde communiste, et de regagner la place symbolique qu'ils avaient perdue après l'autocritique de 1949. Garaudy mouvement encourage le mouvement dans son objectif de réactualisation théorique du marxisme.

La question de la place de l'individu dans la théorie marxiste, et en conséquence dans un socialisme à venir, devient un enjeu central de l'actualisation théorique. Elle va ouvrir une série d'opportunités pour la prise en compte de la psychanalyse, et apporter aux psychiatres le renfort imprévu du philosophe Louis Althusser. Elle provoque en premier lieu, une vive polémique entre philosophes communistes, qui dans une homologie entre position universitaire et position politique tendent à se considérer comme légitimes pour « tenter de faire coïncider leur philosophie proclamée et la politique de leur parti [882] ».

Il n'est pas dans notre propos d'étudier très précisément les polémiques entre « l'humanisme marxiste » notion initiée par Garaudy qui entend concilier vérités philosophiques du marxisme et humanisme catholique, et « anti-humanisme théorique » concept promu par Louis Althusser à partir d'une relecture structurale de Marx, qui récuse l'humanisme comme imprégné d'une tradition spiritualiste, au profit d'un marxisme scientifique d'après 1845 qui définit le sujet par sa position dans les rapports de production. Il s'agit plutôt de voir en quoi la reconnaissance

882 Pudal (B.) *Un monde défait* op.cit. p.55.

scientifique de la psychanalyse comme théorie du psychisme et son articulation avec le marxisme, deviennent des ressources dans les luttes de placement, et dans la définition des relations entre intellectuels de profession et intellectuels de parti. Comment se nouent les échanges entre psychiatres communistes et fraction dirigeante réformatrice. Comment les psychiatres utilisent leurs dispositions professionnelles, pour concilier les visées des politiques et leurs intérêts symboliques.

Face à la déqualification du référentiel marxiste dans l'espace professionnel, dont témoigne le colloque de Bonneval en 1959, et à la concurrence dans le champ intellectuel entre matérialisme historique et structuralisme, illustrée par le débat à la Sorbonne, à l'occasion de la parution du livre de Jean Piaget : *Sagesse et illusion de la philosophie* en 1966, Bonnafé et Roelens se mobilisent sous l'autorité de Garaudy. Leur objectif est de réhabiliter la psychanalyse dans la réflexion militante sur la féminité et la sexualité, et dans l'humanisme, en vue de gommer les effets du stalinisme. Ils apportent en échange leur soutien à Garaudy, dans son affrontement avec les autres philosophes communistes, notamment en réinvestissant le concept d'aliénation.

Opposé à Garaudy dans sa définition de l'humanisme, Louis Althusser en publiant l'article intitulé « Freud et Lacan » dans la *Nouvelle Critique* de janvier 1964*,* utilise la psychanalyse comme ressource dans sa critique du dogmatisme stalinien. Sa mise en perspective de l'œuvre de Politzer et l'intégration du discours lacanien sur le langage, qui articule découverte de l'inconscient et prise en compte de la culture, au principe de la construction du sujet humain, fonctionne « comme une rupture symbolique du silence qui avait recouvert la psychanalyse au sein du PCF »[883] comme une levée de l'interdit, et signe l'ouverture en cours. Bernard Muldworf devient « le psychiatre de l'aggiornamento », incarnation de ses avancées et de ses limites.

Ce processus multiforme de prise en compte de la nouveauté provoque une série de tensions, qui amène la direction en 1964, suite à la mort de Maurice Thorez et à la désignation de Waldeck Rochet comme secrétaire général, à promouvoir une série de cadres nouveaux, susceptibles d'accompagner le changement tout en contrôlant les effets.[884] La codification d'un nouvel ordonnancement de l'intellectuel collectif au comité central d'Argenteuil en mars 1966 redéfinit le statut des productions intellectuelles, et les conditions de leur validation par l'autorité partisane. Elle a pour effet, la réactivation d'une querelle des philosophes, autour de l'héritage de Politzer, la promotion de Bernard Muldworf comme « théologien d'institution par défaut », chargé d'énoncer la nouvelle orthodoxie marxiste quant à la psychanalyse, et la mise en place au sein du CERM d'une commission chargée de concilier Marx et Lacan. De son côté, Althusser dans une alliance stratégique avec Lacan, à partir d'enjeux institutionnels qui leur sont propres, noue deux hétérodoxies et participe à une réception politisée de la psychanalyse dans le monde étudiant et parmi les intellectuels communistes.

Le développement des échanges entre producteurs intellectuels et cadres dirigeants, confrontent ceux-ci à la nécessité de lier débats spécialisés et enjeux politiques. Le cas de Gérard Belloin, affecté comme permanent à la section des intellectuels en 1964, emblématique pour notre sujet, donne à voir les effets de ces interactions, modifiant progressivement les attentes et le rapport au

883 Matonti (F.) *La double illusion. La Nouvelle Critique, une revue du PCF (1967-1980*) Thèse de sociologie. Paris I-Panthéon-Sorbonne, 1996.

884 En 1964 au XVIIème congrès, lorsque W. Rochet est élu secrétaire général et que M.Thorez devient président du parti, vingt-cinq élus nouveaux entrent au comité central, dont un certain nombre fortement dotés au plan universitaire (M. Simon, P. Juquin). Quant au bureau politique, il connaît son plus grand renouvellement depuis la guerre, avec comme nouveaux élus : H. Krasucki, R. Leroy, R. Piquet, G. Plissonnier. (d'après F. Matonti *Intellectuels communistes* op. cit. p.32.)

parti d'un cadre « thorézien de deuxième génération »[885], confortant la promotion dans l'appareil de membres des couches nouvelles.

L'ensemble de ces transformations, reconnaissance de la psychanalyse et réévaluation à la hausse du rôle des professions intellectuelles, rend possible l'arrivée d'une nouvelle génération de professionnels qui vont rejoindre les « psychiatres historiques » et renouveler leur groupe. Cette entrée en scène d'une génération de psychiatres en formation, qui construit son capital militant dans les luttes contre des guerres coloniales « injustes », et dans un mouvement d'autonomisation relative de l'organisation des Étudiants communistes, a des effets au sein du CERM. Ils importent dans les débats partisans la contestation de l'autorité sociale, qu'elle soit médicale ou politique. La critique de la « révolution psychiatrique » des années d'après-guerre, la réinterprétation de la figure de Wilhem Reich qui associe révolution sexuelle et révolution sociale, bousculent les figures de l'encadrement partisan, et anticipe la crise de Mai-Juin 68.

Nous allons donc, traiter dans ce chapitre de ce moment « de réouverture des possibles dans le monde communiste. » Nous verrons successivement :

1- L'affaiblissement du référentiel marxiste dans l'espace intellectuel des sciences du psychique.
2- Les modalités de la réintroduction de la théorie freudienne dans le discours communiste.
3- Les effets du comité central d'Argenteuil de mars 1966 dans la définition renouvelée des frontières de l'autorité, entre psychanalyse et marxisme.
4- Les transformations de la relation au parti d'un cadre permanent : Gérard Belloin, responsable de la section des intellectuels.
5- Et l'arrivée de deux jeunes psychiatres Yves Buin et Bernard Wilfrid Sigg qui témoignent, malgré la singularité et la différence de leurs parcours, d'une distanciation quant aux positions de leurs ainés.

Cette évolution, qui s'enclenche au début des années 60 est brutalement suspendue par la crise de Mai-Juin 68, durant laquelle les psychiatres communistes tentent d'exister en tant que tels. Celle-ci a pour conséquence de confirmer le mouvement d'aggiornamento, qui se déploie durant la décennie 70, et va majorer la place politique du collectif des psychiatres.

A : LA RÉOUVERTURE DES POSSIBLES (1960-1967)

Tandis que les nouvelles générations de psychiatres sont fascinées par l'aventure psychanalytique et que le discours lacanien est inscrit dans le structuralisme, Bonnafé et Roelens s'emploient à faire reconnaitre par le Parti communiste la valeur scientifique de la théorie de Freud et sa compatibilité avec la conception marxiste de l'individu.

1/ Le recul de l'autorité symbolique communiste

Le contenu social de la pathologie, que les psychiatres communistes avaient imposé après la seconde guerre mondiale recule face à la percée symbolique d'un savoir sur un individu délié de sa réalité sociale et indépendant des conditions sociales de production de la maladie. Le colloque organisé à Bonneval en 1959 par Henri Ey cristallise cette évolution, et marque la distance prise avec le référentiel marxiste et la tutelle morale du matérialisme historique.

885 En reprenant la formule de B.Pudal. *Un monde défait. Les communistes français de 1956 à nos jours,* Bellecombres-en Bauge, Ed. Le Croquant,2009, p.112.

Le colloque de Bonneval de 1959 [886] : la seconde mort de Politzer

Elisabeth Roudinesco, dans son *Histoire de la psychanalyse* souligne l'importance du colloque de 1959, comme moment de bascule de la psychiatrie, des théories dynamiques à la psychanalyse, sous caution des philosophes. «Toujours à l'affût de l'esprit du temps, décrit-elle, Henri Ey l'aimable catalan se rend compte de l'importance du débat qui a lieu, entre la psychanalyse et la philosophie, à propos du statut de l'inconscient freudien. Selon sa conception de la psychiatrie, il sait qu'une discussion pose la question de la formation des thérapeutes et de l'élucidation de la nature de la folie. Comme il adore les grandes joutes théoriques, il convoque pour le colloque, des philosophes de renom et des psychanalystes des deux tendances, la SPP d'une part et la SFP[887]de l'autre. Parmi eux, il opère un choix significatif en n'invitant aucun des maitres de la deuxième génération des psychanalystes. Il fait exception pour Lacan, auquel il ne confie pas d'exposé, lui proposant simplement de participer aux débats (…) Ey propose une triple confrontation psychiatrique, philosophique et psychanalytique. La SFP est représentée par Serge Leclaire, François Perrier, Jean Laplanche et Jean Baptiste Pontalis, tandis que la SPP est présente par Serge Lebovici, René Diatkine, André Green et Conrad Stein. Pour la philosophie on trouve Paul Ricoeur, Maurice Merleau-Ponty, Henri Lefebvre, Alphonse de Waelhens et Jean Hyppolite. Quant à la psychiatrie elle est représentée par Georges Lantéri-Laura, Sven Follin, Claude Blanc, François Tosquelles et René Angélergues[888] ».

Laplanche et Leclaire vont réaliser une véritable « exécution symbolique de Politzer » en se référant à la *Critique des fondements de la psychologie.* Ils assurent le triomphe de la psychanalyse clôturant le débat, nodal jusque-là, des dimensions sociales de l'histoire pathologique. Après l'hommage au héros : « Pour toute une génération cet ouvrage a fait fonction d'une véritable introduction à la psychanalyse (…) On trouverait difficilement une introduction plus claire au problème de l'inconscient qu'un débat sur ce texte[889] », Politzer disent-ils, reconnaît dans *L'interprétation des rêves* la prise en compte du sujet "en première personne", et le lien entre le contenu du rêve et les affects du sujet, mais il renvoie [cela] à un phénomène plus général, celui « de la méconnaissance du sujet concernant son propre être, phénomène qui n'est pas en soi remarquable, et n'a aucun besoin de la notion d'inconscient[890] ». C'est, réfutent Laplanche et Leclaire, méconnaître « ce que découvre Freud sous les termes des pensées du rêve, un discours qui peut se dérouler « en personne » sans être cependant en première personne, mais bien sous la forme aliénée de la deuxième ou de la troisième personne. On peut se demander si ce n'est pas le propre des structures inconscientes d'inclure d'autres voix que celles de la "première personne". Quant à la place du rêve, représente-t-il « quelque chose de dérivé, la substitution d'un signifiant correspondant à un affect existant » comme le dit Politzer, ou bien est-il un « phénomène premier, qui fonde l'existence autonome de l'inconscient sur les phénomènes du refoulement, de la résistance, en dernière analyse sur la notion de conflit ?[891] »

En 1959 à Bonneval, pointer que Politzer nie l'inconscient revient à le disqualifier symboliquement. Il est vrai qu'en1959 il n'y a plus de communiste dans l'assemblée. Sven Follin et René

---

886 In *Colloque de Bonneval,*, Paris, Desclée de Brower, 1966, Laplanche (J.) Leclaire (S.) « L'inconscient, une étude psychanalytique. »

887 La Société Psychanalytique de Paris affiliée à l'IPA, et la Société Freudienne de Paris s'est formée lors de la première dissidence lacanienne en 1953.

888Roudinesco (E), op. cit., tome 2, p.318.

889La Planche (J) Leclaire (S) «L'inconscient une étude psychanalytique», Colloque de Bonneval, Paris, Desclée de Brower, 1966.

890Ibid.

891Ibid.

Angélergues sont présents, mais l'un et l'autre ne sont plus membres du parti. Le discours du social a disparu, et la psychanalyse qui le supplante se fonde « sur un dispositif original qui met hors-jeu les déterminants politiques et sociaux (…) Un dispositif qui opère une suspension de la réalité, une neutralisation de ce qui dans l'existence ordinaire n'est jamais neutre. La réalité doit être suspendue pour que puisse se manifester l'inconscient[892] ». Dans ce lieu traditionnel de rassemblement du Cadre psychiatrique, où s'énonce périodiquement l'état du discours légitime, 1959 est le temps de la distance prise à l'égard de la figure symbole du psychologue communiste, de la quasi-disparition de la psychiatrie dynamique, de l'effacement de la psychologie sociale. À leurs places, le discours lacanien, constitué à la fois en avant-garde intellectuelle et en radicalité politique, contre les encadrements institutionnels, trouve dans la nouvelle génération psychiatrique un large terrain de réception.

Dans l'histoire complexe du couple marxisme et psychanalyse, Bonneval 1959 signe le retour à la spécialisation des espaces sociaux, clôturant la séquence historique de l'après-seconde guerre mondiale, au sein de laquelle dominait le paradigme de l'intellectuel engagé et la référence au marxisme. La deuxième partie de la décennie 60 est un temps de repolitisation des productions intellectuelles, revendiquant une radicalité abandonnée par les communistes. Suivant le mécanisme qu'a analysé Frédérique Matonti[893] : « Les producteurs cardinaux d'un ensemble de textes que l'on va réunir sous l'appellation de « structuralistes » Jakobson, Levi-Strauss et Lacan sont très loin de produire une théorie « politique » au sens où elles parleraient d'objets politiques, ou bien encore où elles apparaitraient politiquement située [894] ». Mais, conséquence du développement d'un public lettré et de moyens de diffusion nouveaux (livres à bon marché, news), dans un contexte « qui déstabilise l'ordre international, et l'ordre de ce qui est politiquement pensable[895] », une nouvelle génération de penseurs hétérodoxes – Barthes, Althusser, Foucault – vont faire [de ces œuvres] une « lecture contestatrice de l'autorité des personnes et des institutions, au sein de leurs univers respectifs, et contre les élites consacrées[896] ». Par le biais de revues qui se politisent sous l'effet de la guerre du Vietnam puis de la guerre d'Algérie[897], et de la création de regroupements générationnels politisées (UJCML), ils transforment une pensée intellectuelle d'avant-garde, en marqueur de radicalité politique. L'année 1966 est considérée dans ce « travail de requalification » comme l'année « lumière [898]» d'où « ce mouvement semble irradier avant et après ».

Cette pensée « structurale » est reçue par une partie des intellectuels communistes, comme une machine de guerre contre le marxisme en ce qu'elle évacue l'historicité, le mouvement dialectique du monde et ses composantes de classe, et pour une autre partie, attentive à l'œuvre d'Althusser, comme un moyen de renouveler la réflexion théorique marxiste et de la sortir de ses impasses dogmatiques. Dans cette confrontation interne, la psychanalyse s'invite comme objet du débat partisan.

Si les philosophes sont allés à Bonneval s'interroger avec les psychanalystes sur le statut de l'inconscient, à l'invitation d'Henri Ey, les psychologues de l'Union rationaliste, entrainés par le

892 Castel (R), *Psychanalysme. L'ordre symbolique du pouvoir,* Editions Maspero ,1973 (rééd. coll10/18), 1976, p55.

893 Matonti (F.) « La Politisation du structuralisme. Une crise de la théorie » Raisons politiques, n°8, mai 2005.

894 Ibid.

895 Ibid.

896 Ibid.

897 *Tel quel* dans l'espace littéraire, *Les Cahiers du marxisme-léninisme* dans le champ philosophique, *Les cahiers de l'analyse* dans l'espace analytique

898 Formule utilisée par François Dosse dans son *Histoire du structuralisme*, tome 1 ; Le champ du signe, 1945-1966, Paris, La découverte, 1991, p384, cité par F.Matonti op. cit.

communiste René Zazzo[899] engagent à la Sorbonne, une polémique quant aux relations de la philosophie et de la psychologie.

La Sorbonne : *Sagesse et illusion de la philosophie* [900] (1966)

Le débat est organisé en 1966 à l'occasion de la sortie du livre de Jean Piaget[901], *Sagesse et illusion de la philosophie*. Sur le thème « La psychologie des philosophes est-elle utile au progrès des connaissances psychologiques ou lui devient-elle nuisible ? N'est-il pas une manière de philosopher qui, au contraire rende au psychologue, le service d'élucider les références conceptuelles de ses recherches ? Cette philosophie, héritière du marxisme, ne devient-elle pas nécessaire à la psychologie s'il est vrai que de celle-ci, même expérimentale, même cantonnée volontairement dans l'ordre du vérifiable, comme le voudrait Paul Fraisse[902], dégage toujours une prise de position philosophique[903] ? » La controverse est sous-tendue par la double problématique du développement des sciences sociales – notamment de la psychologie – autonomes par rapport à la philosophie, et par la concurrence entre matérialisme historique et structuralisme. Si Jean Piaget n'est pas directement associé aux principaux auteurs du structuralisme, ses recherches sur le développement des structures cognitives chez l'enfant, et la découverte d'une succession de stades différenciés et ordonnés, des formes de l'intelligence selon l'âge, parlent d'un enfant sans appartenance de classe et transhistorique.

Présidé par René Zazzo, professeur de psychologie à Nanterre, le collaborateur le plus proche d'Henri Wallon, le débat remplit l'amphithéâtre Richelieu. Y participent Jean Piaget lui-même, Paul Fraisse, Paul Ricoeur, Francis Jeanson et Yves Gallifret.[904] La thèse présentée par Piaget est que la philosophie constitue une sagesse indispensable aux êtres rationnels pour coordonner les diverses activités de l'homme, mais qu'elle ne constitue pas un savoir proprement dit, pourvu des garanties et des modes de contrôle caractérisant ce qu'on appelle la connaissance. Au cours de l'affrontement, le propos de Piaget glisse jusqu'à l'interrogation : « En quoi, est-ce que la réflexion philosophique apporte quelque chose de neuf sur un terrain, comme le terrain de la linguistique ou psychologique, ou tout ce que vous voudrez, en posant le problème du sens ?[905] »

Se retrouvent sur la position de Piaget, Paul Fraysse et Paul Ricoeur, qui distinguent entre le parti pris de la position philosophique, interrogation sur soi, pari ou engagement, située dans l'ordre du réflexif, et la science vérifiable. La différence affirme Piaget : « Ce n'est pas le problème comme tel qui oppose l'une à l'autre de ces deux manières, c'est essentiellement la méthode de

---

899 René Zazzo (1910-1995) spécialiste de la psychologie de l'enfant, formé auprès de Meyerson, de Wallon et à l'université de Yale (USA). Communiste et résistant. Succède à Henri Wallon au laboratoire de l'Ecole pratique des Hautes études, président de la Société de psychologie (1955-1977).

900 Piaget (J), *Sagesse et illusion de la philosophie,* PUF, 1966. Le débat organisé par l'Union Rationaliste dans l'amphithéâtre Richelieu a lieu le 5 mai 1966. Les actes du débat sont publiés en 1971 par Maspéro sous le titre *Psychologie et marxisme* dans la collection 10/18. (Voir chapitre Rénover la doctrine)

901 Jean Piaget, professeur de la philosophie des sciences, d'histoire de la pensée scientifique à la Sorbonne (1952-1963) puis à l'Université de Genève (1929-1939) Fondateur de l'épistémologie génétique, visant à répondre à la question fondamentale de la construction des connaissances.

902 Paul Fraisse est directeur du laboratoire de « psychologie expérimentale et comparée » à l'Ecole pratique des hautes études, puis à l'Université René Descartes. (1952-1979) Catholique progressiste proche d'E.Mounier et de P. Ricoeur. En 1955 il a participé à une rencontre avec les psychologues soviétiques avec Jean Piaget et René Zazzo.

903 Psychologie et marxisme op.cit. p.6.

904 Henri Jeanson**,** Paul Ricoeur sont professeurs de philosophie. Yves Gallifret est physiologiste, professeur à la faculté des Sciences.

905 Ibid. p.64.

vérification ».[906]Ce qui amène Jeanson, après une référence à Sartre, à interpeller Piaget sur la place qu'il donne au matérialisme dialectique aux côtés de la science ou de la philosophie, et à contester une position philosophique qui se veut sans rapport avec la praxis, position qu'il juge proche de la métaphysique. À quoi Piaget oppose le rôle traditionnel de l'intellectuel : « Je suis psychologue de métier et épistémologiste. J'étudie la connaissance. Je n'étudie pas la praxis ou l'action[907] ».

Paul Ricoeur, cependant interroge le clivage entre psychologie et philosophie, en ce que « la naissance de la question du sens transforme la psychologie en une science de l'homme, pas seulement un fragment des sciences de la nature», la lie donc à une réflexion philosophique et à des prises de position politiques. Et Paul Fraysse d'interpeller : « Quand les savants atomistes américains se sont posés les problèmes d'utilisation de la bombe, ils n'ont pas pu le faire à partir des lois de la physique ! » Jeanson, critique la vision a-historique de Piaget, purement théorique, cognitive et ne prenant en compte qu'un individu singulier et abstrait.

La question en débat est celle de l'autonomie des sciences humaines par rapport à la philosophie, « mère abusive, qui tente de reprendre de l'ascendant sur ses enfants dispersés »[908], des liens que ces sciences qui ont un sujet parlant, entretiennent avec l'histoire et le politique. Derrière la critique de la psychologie philosophique de Bergson, c'est bien de la position du marxisme des années de guerre froide dont il s'agit de contester la revendication scientifique. Le dernier échange entre le communiste Zazzo et Piaget, le résume : « Vous nous enseignez depuis assez longtemps, qu'en un sens, il n'y a pas de faits sans idée, sans effort de construction. Votre « constructivisme dialectique » comme vous dites, n'est-il pas une philosophie ? (…) Je regrette d'ailleurs qu'on n'ait pas examiné cette philosophie qui est science » déclare finement René Zazzo qui rappelle à Piaget la position d'épistémologiste qu'il revendique.

La réponse de Piaget a fonction de conclusion du débat : « La philosophie a été la matrice de toutes les sciences, elle continue d'être la matrice sans doute de bien des sciences et des perspectives (…) Je pense que, au point de vue heuristique, l'aide d'une formation philosophique est considérable, en ce sens que toute réflexion philosophique permet de poser des problèmes, d'être guidé par des questions qu'on n'entreverrait pas sans elle (…) Ce qui me paraît stérile est la philosophie qui s'enferme dans des systèmes, qui se croit connaissance car c'est, pour ma part, là que commence l'illusion. »

Que ce soit à Bonneval ou à la Sorbonne, les débats théoriques témoignent de la dévaluation relative du référentiel marxiste dans les sciences sociales, et de la distance prise avec l'autorité intellectuelle du PCF. Les Semaines de la pensée marxiste qu'organisent le CERM en invitant des non-communistes à débattre, et l'organisation de conférences publiées dans *Les cahiers du CERM* vont être les lieux de la contre-offensive des psychiatres communistes.

2/ Sous le magistère Garaudy, le retour de la psychanalyse

Les « anciens », Bonnafé, Roelens et Muldworf, engagent « ce gigantesque travail de monstration de la continuité qui devra gommer, ou du moins estomper « l'intermède stalinien[909] ». Pour cela il

906 Ibid.

907 Ibid.p.39.

908 Ibid. intervention d'Yves Galifret p. 57, psychologue expérimental dans le laboratoire de Pieron, professeur de physiologie et de neurosciences au collège de France.

909 *Louis Aragon. Ecrits sur l'art moderne*, Paris, Flammarion, 2011, Préface de Roger Leehart, p.23.

leur faut faire reconnaître la valeur scientifique de la psychanalyse par l'organisation communiste, en contrepartie du gain symbolique de marqueur de la novation.

Bonnafé : régler les comptes avec le passé, tester les limites (1961)

Depuis 1960 Lucien Bonnafé est redevenu de fait, le responsable des psychiatres communistes, peut-être en relation avec sa proximité avec Roland Leroy. La première Semaine de la pensée marxiste a lieu en 1961 sur le thème : « Dialectique et humanisme ». La séance du 13 décembre, s'intitule « Conduite et action militante ».

Bonnafé s'est heurté au refus de participer de Georges Gusdorf[910], caïman de l'ENS qui organisait avec Le Guillant des séminaires que fréquentaient les élèves philosophes, dont Michel Foucault.[911] «Cher ami, écrit Gusdorf, j'ai pris connaissance de votre lettre au moment où je venais de lire dans *l'Huma* les textes du dernier congrès concernant le rapport Khrouchtchev. Je dois dire que ce rapport (…) m'a complètement découragé en ce qui concerne la possibilité de dialogue avec la pensée marxiste. Je ne sais pas si K. est marxiste ou non, mais dans l'une et l'autre hypothèse ceci me paraît affligeant en diable, et je n'ai aucune envie d'aller m'afficher avec des gens qui prennent cela pour argent comptant. Notez, que je vous aime bien. D'ailleurs je ne sais pas du tout comment vous vous en tirez. Mais enfin, je suis touché à un point qui m'étonne moi-même. Il faut croire que je suis un idéaliste bourgeois, décidément incorrigible. Excusez-moi. Bien cordialement quand même ! [912] »

Témoignant de sa maitrise du jeu partisan, Bonnafé s'insère dans le dialogue avec les chrétiens dont Garaudy est l'initiateur, et teste par la même occasion les réactions de l'autorité. Bonnafé invite Henri Duchène son vieux complice dans le développement des dispensaires du département de la Seine, proche de la revue *Esprit,* et Charles-Henri Nodet médecin chef de l'hôpital de Bourg-en-Bresse, qu'il a connu à l'internat de Sainte-Anne. Charles-Henri Nodet est un psychanalyste reconnu, mais c'est aussi un catholique progressiste, et c'est surtout un animateur expérimenté du débat dans le monde catholique quant à la relation entre la science et le dogme. Georges Frischman membre du bureau politique, et nouveau responsable de la section économique auprès du comité central, est le représentant du parti. Bonnafé sait pouvoir compter sur l'accord de ses confrères « contre les déviations technocratiques qui prétendent expliquer la révolte et toute action militante, par des motivations inconscientes [913] ».

Charles-Henri Nodet s'est formé à Sainte-Anne à la charnière de la génération de Le Guillant et de celle Bonnafé. Fils d'une famille de la grande bourgeoisie provinciale, il a pris quelque distance avec son milieu. Il est devenu psychanalyste après une analyse avec Charles Odier. Il est le seul membre provincial titulaire[914] de la Société Psychanalytique de Paris. C'est un militant du renouveau intellectuel catholique aux côtés de Henri Ey, du père jésuite Beirnaert[915] théologien de la

---

910 Georges Gusdorf philosophe et épistémologue, élève de Bachelard. Après 1945 ses travaux s'intéressent à la biographie et à la mémoire. Nommé à la chaire de philosophie générale et de logique à l'Université de Strasbourg, il succède aussi à Merleau-Ponty en 1950 comme répétiteur préparant l'agrégation de philosophie à l'ENS. Il anime des séminaires auxquels participent Le Guillant et Bonnafé.

911 Courrier de G. Gusdorf à L. Bonnafé du 1 novembre 1961 à l'en-tête de l'Université de Strasbourg (Archives L. Bonnafé) IMEC

912 Archives personnelles de Lucien Bonnafe IMEC(non classées),courrier de G. Gusdorf Université de Strasbourg Institut de Philosophie du 1/11/1961

913 Interventions dactylographiées de H. Klotz, H. Duchène, L. Bonnafe et C.H. Nodet .Archives départementales de Bobigny (243 J6 531)

914 Les membres « titulaires » de la SPP assurent les analyses didactiques des psychanalystes en formation.

915 Le père Beirnaert a fréquenté le divan de J. Lacan.

morale, des chanoines Marc Oraison et Leclercq qui débattent sur les relations entre psychanalyse et sacré dans les années 50 dans les C*ahiers de Psychologie moderne et de réflexion chrétienne*. Nodet est un orfèvre en ce qui concerne la distinction entre la morale, objet de la religion, et la psychanalyse, chargée de faire advenir un sujet, libre dans les choix de sa morale.

Le professeur Klotz, chef de service d'endocrinologie à l'hôpital Necker, ancien résistant, et médecin personnel de Maurice Thorez, introduit le débat : « Dans le cadre du débat général sur « humanisme et dialectique » on a pensé faire une place au dialogue avec les psychiatres, parce que les problèmes qui font la matière de leur travail de réflexion tiennent une place éminente dans les préoccupations humanistes contemporaines. La dispute a souvent été passionnée et violente. On a soutenu que les conflits entre ouvriers et patrons étaient principalement déterminés par les rébellions contre l'autorité, exutoires et symboles d'insatisfactions affectives, résultant de frustrations affectives éprouvées par les hommes. Il n'est pas question de remettre aux psychiatres tout ce qui n'est pas au mieux dans notre monde, mais une dispute loyale et sereine est aujourd'hui rendue possible[916] ».

Bonnafé, le premier, intervient, qui règle les comptes avec le passé. En associant révolte contre son père bourgeois et sa révolte contre la bourgeoisie, il justifie son engagement et sa fidélité partisane. « Ce qui compte c'est la révolte contre le père bourgeois qui prend l'allure d'une révolte contre la bourgeoisie. J'ai acheté *l'Humanité*. Je me suis aligné par rapport à l'existence de cette conduite de protestation contre l'ordre établi, qui n'est pas pure conduite négative. Il existe un appareil qui est fait pour changer le monde. J'en ai marre de ce monde. Je m'aligne sur les positions de ceux qui veulent changer le monde».[917] L'insistance sur l'alignement, reconnaît et balaie du même coup le passé de « l'autocritique » et joue sur les valeurs éthiques reconnues par ses interlocuteurs, fidélité et responsabilité.

Après Duchène qui polémique longuement contre les utilisations de la psychanalyse comme explication des comportements politiques, Nodet intervient pour affirmer l'apport de la psychanalyse à la réflexion sur l'engagement, et précise les dangers de la passion et de la position de détenteur de la vérité : « Une des plus originales et des plus fructueuses découvertes de la psychanalyse est d'avoir affirmé l'existence d'une vie inconsciente, dont le dynamisme permanent vient sous-tendre peu ou prou, tous nos actes (…) Notre caractère n'est pas seulement dû à notre complexion héréditaire et constitutionnelle, il représente pour une part importante, toute une organisation personnelle et originale, dont nous avons résolu les problèmes affectifs, qui nous ont permis de passer de l'état d'enfant à l'état d'adulte. Ce n'est pas psychiatriser ses contemporains que de rechercher les composantes souterraines de notre démarche (…) Notre vie inconsciente représente toute la somme de ces expériences passées, et leur intégration plus ou moins réussie, dans l'organisation complexe de notre personnalité. C'est le soutien instinctuel permanent, de nos choix et de nos comportements. La psychanalyse nous propose de faire le bilan exact de ce soutien.

L'existence de motivations inconscientes jouant dans nos engagements conduit à conclure par trois remarques : premièrement, nous ne devons jamais refuser la possibilité de cette contamination subtile, même s'il s'agit d'engagement où nous mettons le meilleur de nous-mêmes. Deuxièmement, la découverte de motivations inconscientes, ne donne pas au psychiatre le moindre droit à un jugement de valeur des motivations conscientes. Troisièmement, à court terme, il est certain que la passion rend d'inestimables services pratiques (…) pour aiguillonner notre entendement, souvent terne et trop froid. Mais nous devons prendre garde aux rançons

916 L'ensemble de citations concernant le débat vient des archives du PCF (Archives départementales de Bobigny) référence 243J6531.

917 Archives personnelles de Bonnafé. texte de son intervention (boite le Parti) IMEC

qu'impose ce serviteur, le besoin agressif d'absolu, la difficulté d'un dialogue sachant respecter la personne, le désir impérieux d'avoir raison, plutôt que de servir la vérité [918] ».

Le membre du bureau politique,[919] se doit de réaffirmer l'apport du matérialisme dialectique quant à une spécificité humaine fondée sur les rapports sociaux, déclenchant l'ironie de Nodet : « L'enfant, dans ses premières années vit avec ses parents des relations affectives d'amour, de peur, d'angoisse, de frustration… Un père n'apparaît pas castrateur parce qu'il est plus ou moins bourgeois, plus ou moins prolétaire, mais parce qu'il assume sa fonction de grand devant un petit, et d'époux aimant de la mère du petit. C'est ce fantôme castrateur que le garçon devra affronter et dépasser, pour promouvoir sa virilité en équilibre».

La position de Nodet comme invité, catholique, légitime représentant de la théorie de Freud, et par là même, caution de l'honnêteté du débat, lui permet d'énoncer avec vigueur ce qu'il défend avec acharnement au sein de l'église catholique, la distinction entre «le psychique » qui relève de l'inconscient et «la morale» qui relève de la norme institutionnelle, quelle que soit la chapelle dont il est question. Il peut se permettre de dire en clair, à la place de Bonnafé, la limite entre le champ de l'autorité de la science, et celui du politique. Gilbert Mury, l'adjoint de Garaudy avait fixé le cadre, un mois auparavant, dans *France Nouvelle* : « La psychanalyse n'est plus contestée comme technique de soins. Le parti ne prétend pas interdire son utilisation, mais la lutte de classe ne vient pas de l'inconscient. Les savants dans leur science, une fois sortis de leurs laboratoires, sont des hommes de croyance comme les autres[920] ».

La parenthèse du pavlovisme est fermée. À la médecine, la psychanalyse, au Parti, la croyance politique. Bonnafé utilise le capital qu'il détient dans le monde professionnel, et joue subtilement entre les objectifs de Garaudy (rénovation, humanisme, dialogue avec les chrétiens) et son projet d'intégration de la psychanalyse dans la doxa communiste, entre retraduction dans les mots de la profession (la révolte contre le père), et l'unité des positions quant à la condamnation des usages dévoyés de théorie viennoise. Il regagne ainsi sa position symbolique au sein de l'espace professionnel que « l'autocritique » lui avait fait perdre.

Roelens et l'aliénation : échanges de bénéfices (1963)

La prise en compte du sujet dans sa singularité et dans ses dimensions affectives, interroge la conception marxiste de l'homme. Dans la querelle des philosophes communistes se joue à la fois, la place de la théorie dans l'élaboration de la stratégie politique, les rapports d'autorité entre intellectuels de profession et intellectuels organiques, et le rôle et la position de « philosophe du Parti ».

Par sa relecture de Marx, à partir du structuralisme, auquel le lie tout un réseau intellectuel, Louis Althusser applique le concept de coupure épistémologique entre les œuvres du jeune Marx d'avant 1845, fondées sur la notion d'aliénation, et le Marx « scientifique » du *Capital* qui a rompu avec cette notion idéologique, liée à la représentation idéaliste de sujet. Il s'oppose en cela à « l'humanisme socialiste » que la répression stalinienne avait bloqué et qui peut redevenir un humanisme réel, que défend Garaudy. Echanges de bénéfices réciproques, Roelens prend position dans le camp de Garaudy contre Althusser. Son intervention « À propos de l'aliénation »

---

[918] Ibid.

[919] Georges Frischmann alsacien dont le père est décédé durant la guerre de 14, est un militant postier qui a adhéré en 1944. Secrétaire général du syndicat CGT des PTT de 1950 à 1979, membre de la section économique auprès du comité central et membre du bureau politique de 1954 à 1976 c'est un « personnage atypique, véritable gavroche qui parlait peu et savait écouter avant d'intervenir dans la discussion.» DBMO

[920] *France Nouvelle,* n°840, nov. 1961, Archives du Comité Central, Bobigny (référence 243J6 531)

lors la Semaine de la pensée marxiste de 1963 fera ultérieurement l'objet d'une conférence à l'Université Nouvelle de Toulouse, en collaboration avec Philippe Malrieux[921], et à la Société Philosophique de Toulouse, en 1966. Elle sera publiée dans *Les Cahiers du CERM* en 1968[922].

Roelens entreprend de montrer « l'incontestable continuité qui, de Hegel en passant par Feuerbach, amène le jeune Marx à établir que l'aliénation économique est au fondement de toutes les aliénations, et comment il appartient à la philosophie de la démasquer « dans ses figures non saintes, le droit, la théologie, la politique ». Sans aliénation de l'homme pas de monde humain, on peut le retourner et dire pas d'humanité, pas d'individualité sans aliénation dans le monde terrestre de la culture[923] ». Même si plus tard Marx rompt avec le concept, et centre sa réflexion sur la praxis sociale « qui oserait contester l'important travail de retouche qu'il effectue (…) dans l'inspiration et dans la critique de Hegel et de Feuerbach ?[924] » La critique épistémologique d'Althusser est prise à partie. «Pour profonde qu'elle soit (…) elle n'est pas ce qu'on attend d'une recherche marxiste. [Elle tend] à reconstituer une sorte d'aventure philosophique hautaine et marginale, où le systématique et le sérieux seraient considérés, comme zone réservée aux doctes initiés (…) La perspective marxiste est balayeuse de ce genre de tradition». Il convient plutôt de définir « les objets » de la science de l'homme, après les coups de boutoir de Freud ou de Saussure... » et plutôt que de «jeter ce concept idéologique et pré-marxiste aux accessoires[925] » de le reprendre à la lumière de la sociologie. Ce que Roelens tente de faire, dans un discours critique de la société de consommation où « les impasses du confort, du loisir et de la culture (...) renforcent l'emprise de l'aliénation, et [amène] à des sentiments de malaise et de vide[926] ».

Si Roelens, médecin des « fous », fonde son attachement à la notion d'aliénation sur sa pratique, et sur la référence à Henri Lefebvre son ami[927], qui associe le concept d'aliénation au rejet du dogmatisme stalinien, la rhétorique ouvriériste mobilisée affirme son accord avec la répartition de l'autorité telle qu'elle est conçue par Garaudy.

Bernard Muldworf : le psychiatre de l'aggiornamento et les aléas de la novation (1964)

En 1957, lorsque la revue *La Raison*, prend position contre « la vérité de parti » et la notion de science bourgeoise, dans son numéro intitulé : « 27 opinions sur la psychanalyse»[928], la contribution de Bernard Muldworf inaugure une modification de ton à l'égard de la psychanalyse. Il se propose d'en finir « avec un refus de la psychanalyse, sous peine de dogmatisme dommageable pour l'enrichissement théorique marxiste-léniniste ». Il va devenir le porte-parole de la rénovation.

C'est à un psychiatre sans assise institutionnelle, et que son parcours prédispose au respect de l'autorité, que le Parti confie le rôle de caution scientifique et de vulgarisateur de la psychanalyse en interne, et la définition du partage de l'autorité. C'est vers ce psychiatre, qui professe en libéral,

921 Philippe Malrieux (1912-2005) professeur agrégé de philosophie, membre du Comité antifasciste de l'ENS en 1931. Résistant, un des fondateurs du mouvement Libération-Sud. Professeur au sein de l'Institut de Psychologie de la faculté de Toulouse, dans la lignée de Wallon, de Meyerson et lié à J.P. Vernant. Très ami avec R. Roelens il utilisera ses compétences tant à l'Université Nouvelle qu'à l'Institut de psychologie. Il épousera d'ailleurs, la première femme de R.Roelens après la séparation du couple.

922 *Cahiers du CERM* n°66, « A propos de l'aliénation »,

923 Ibid. p.4.

924 Ibid. p.24

925 Ibid.

926 Ibid.

927 Dans l'ensemble du texte R. Roelens s'appuie sur le discours d'Henri Lefebvre qui lie le retour du concept d'aliénation au retour de la praxis contre le dogmatisme.

928 Le volume présente 27 contributions.

que se tourne le PCF pour redonner une place à la théorie freudienne, dans les limites de la liberté concédée. Muldworf garde le respect des deux autorités en en délimitant les sphères de responsabilité : « Le marxisme traite des conditions socio-historiques de la formation de l'individu, tandis que la psychanalyse s'en tient à sa préhistoire infantile[929] ». Cette avancée « contrôlée » ne l'empêchera pas d'être confronté aux aléas de la novation, lorsqu'il intervient en direction des femmes, sur le territoire réservé de la femme du secrétaire général.

Bernard Muldworf naît le 14 octobre 1923 à Radzin en Pologne. Ses parents juifs polonais émigrent en France lorsqu'il a huit mois, et s'installent dans le Jura, à proximité d'un sanatorium qui soigne la tuberculose de sa mère. Les parents sont marchands forains en bonneterie, et sillonnent les marchés et les sanatoriums de la région. La famille valorise le savoir et vit la blessure du manque de qualification professionnelle. Aussi, contre l'avis de l'instituteur qui repère un bon élève et conseille de lui faire faire des études, la mère de Muldworf l'inscrit dans une école professionnelle où il passe un CAP d'ouvrier des métiers du plastique : « Ce qui n'est pas courant dans la biographie d'un psychiatre![930] ». Il réussit le brevet élémentaire, ce qui lui ouvre la porte des études secondaires dans un collège de Nantua. Repéré comme juif et comme anti-pétainiste, il en est exclu en 1940, et doit terminer ses études dans l'établissement catholique de Saint Claude, où il passe le baccalauréat en 1942 et en 1943. Ce vécu de pauvreté, de déclassement, dans de dures conditions matérielles, le marque d'un fort sentiment d'indignité : « Quand j'allais danser, j'avais des copains… jamais je n'aurais raconté d'où je venais. J'avais honte de mes origines, mes parents qui traînaient des paquets, qui ne savaient rien[931] », et d'exclusion : « Le grand problème pour moi, c'est de ne pas avoir été français. Je suis arrivé en France à huit mois, je n'ai été naturalisé qu'à vingt-huit ans, en 1951…» S'y ajoute l'expérience de l'humiliation. Le rejet de la charité qui doit être au principe de sa scolarisation à Saint Claude, s'exprime dans ses derniers écrits : « Je hais la philanthropie, pour en avoir vécu, ma famille et moi, à cause du côté humiliant et quémandeur face à un guichet d'assistance[932] ».

Contraint de se cacher après l'invasion de la zone sud par les Allemands, il rejoint le maquis de l'Ain et participe à la libération de la région. C'est au maquis qu'il rencontre les communistes : « Le premier à qui j'ai raconté ma vie, c'était au maquis de Savoie, et il était communiste ». Il adhère au PCF en 1946. Il inscrit son vécu dans le parcours collectif des exploités et dans un projet de transformation du monde social, qui lui donne accès à la dignité. « Pour moi l'adhésion au parti communiste m'a permis progressivement d'assumer ma judéité en tant que juif « athée » comme mon grand-père Sigmund Freud… Il me semblait que le PCF me donnait droit à l'existence humaine, et surtout ce droit à la parole, parole de révolte investie dans un projet révolutionnaire… Le militantisme communiste m'a permis de sortir de cette non-vie pour me maintenir en survie, et de ce fait, j'ai pu accéder à la cure psychanalytique et en supporter les aléas...[933] »

Il s'inscrit en première année de médecine à Lyon et réussit le concours de l'externat. Dès le début de ses études médicales, il désire devenir psychiatre, « un médecin qui parle et qui écoute les malades ». Il bénéficie du capital social des réseaux communistes. Il est accueilli à Paris par René Angélergues, marié à Marcelle Roth, une jeune femme juive et déportée, qui a vécu à Lyon. En stage chez Louis Le Guillant, celui-ci lui procure des vacations dans une clinique d'Ivry. Il effectue son internat à partir de 1953, notamment auprès de Le Guillant à l'hôpital de Villejuif, et devient son assistant de 1957 à 1964 en militant à la cellule communiste de l'hôpital. Peu motivé

929 Matonti (F.),op.cit. *Intellectuels communistes,* p. 285.

930 Entretien avec B. Muldworf, 12 février 2009.

931 Ibid.

932 Muldworf (B), *Figures de la croyance.* op.cit. 2000, p.122.

933 Ibid. p.124.

pour les batailles institutionnelles en cours au sein du secteur public pour modifier les conditions de prise en charge des malades mentaux, et mal à l'aise avec « l'élite du cadre[934] », il quitte l'hôpital de Villejuif en 1964, pour développer une clientèle privée et ouvre un cabinet à Paris dans le 17ème. C'est dans cette période qu'il s'engage dans une analyse personnelle, puis dans la formation de psychanalyste, sous l'égide de la Société psychanalytique de Paris.

Entraîné par René Angélergues, avec qui il a fait une partie de ses études, il entre comme médecin salarié vacataire à la policlinique des Bluets en 1953. Il épouse une infirmière, qui deviendra surveillante puis directrice d'une antenne de la policlinique. Il devient un militant de l'accouchement sans douleur, parcourt la France en animant les initiatives et les congrès organisés par l'Union des Femmes Françaises, afin de promouvoir cette méthode où le médecin partage avec la femme une partie de son savoir. Orthodoxe en 1956, c'est lui qui remplacera Angélergues au sein de l'équipe de l'accouchement sans douleur, lors de la crise qui amène celui-ci à démissionner de la clinique, puis du PCF. Il en restera le salarié jusqu'en 1964.

Le capital symbolique fourni par l'engagement communiste lui a permis de dépasser la stigmatisation de son origine, légitimant sa trajectoire d'ascension sociale, dont l'accès à la psychanalyse est le couronnement. La contrepartie en est la remise de sa vie au parti, par l'animation d'une œuvre militante, emblématique de l'alliance entre intellectuels et monde ouvrier, et une assimilation des schèmes militants du respect de l'autorité politique. Mais cette prudence ne le protège pas des réactions de Jeannette Vermeersch membre du bureau politique et épouse de Maurice Thorez.

Le thème de la Semaine de la pensée marxiste de 1964 est « La femme dans la société », la femme et le travail, la femme dans la vie sociale, la femme, la famille et l'amour. Jeannette Vermeersch doit en assurer les conclusions. Le choix du sujet n'est pas sans rapport avec la candidature de François Mitterrand. Celui-ci, désigné comme candidat unique de la gauche, et attentif aux suffrages des femmes, a pris position pour la contraception. Le PCF concède un rapprochement en se prononçant pour « l'abrogation de la loi réprimant l'avortement, tout en luttant pour le droit à la maternité ». Bernard Muldworf doit présenter un exposé intitulé «Féminité et psychologie féminine selon la psychanalyse[935] ». Il commence tout d'abord par une référence à Otto Fénichel[936] psychanalyste autrichien communiste : « Fénichel considère que la psychanalyse explique les phénomènes mentaux, comme étant le résultat des besoins physiques primitifs et des influences du milieu sur ces besoins. C'est dire que la psychologie freudienne est l'étude des besoins instinctuels par rapport au milieu social et de culture environnant».

Dans le climat du PC de l'époque qui condamne la contraception, susceptible d'ouvrir aux femmes du peuple les voies d'une sexualité libérée de l'angoisse de la maternité, aspiration bourgeoise et peu morale, le texte de Muldworf tranche sur les discours habituels en ce sens qu'il parle du plaisir et de la sexualité, mais il ne manque pas de précautions : « La psychologie psychanalytique est fondée sur une dynamique des instincts, dans leur rapport avec leur satisfaction dans la réalité. Cette dynamique se réalise dans les interactions dialectiques, du

---

934 Il décrit Le Guillant comme «un grand patron» qui ne supporte pas la valorisation de son adjoint entrant en analyse «C'était un médecin très «people». Au lit des malades il racontait sa vie plutôt que de les écouter, il avait vu le ministre, il était proche de Pierre Mâle un grand psychanalyste...» (Entretien B. Muldworf du 12février 2012)

935 Fonds Waldeck Rochet (307J41-43) Archives départementales de Bobogny.

936 Otto Fénichel (1897-1946) médecin autrichien psychanalyste. Il assiste en 1915-1916 aux conférences de Freud et aux séances de la Société psychanalytique de Vienne. A partir de 1932 il s'investit dans les débats psychanalytico-marxistes. Il émigre aux USA en 1938. Ami de Reich et membre du parti communiste américain, il dirige un groupe d'analystes qui partagent ses convictions. Il fit circuler pendant douze ans jusqu'en 1945 des «lettres secrètes» (*Revue Internationale de Psychanalyse* n° 5 «L'engagement sociopolitique des psychanalystes» par E.Fédern, p.9.)

principe du plaisir et du principe de réalité. L'expression psychologique de l'instinct est la pulsion (…) Tous les besoins organiques correspondent à un état de tension psychique, auquel la satisfaction met fin par un état de plaisir. L'état de plaisir trouvant son expression la plus complète, et la plus profonde dans la satisfaction sexuelle (…) Disons que ces formulations constituent une description phénoménologique des éléments découverts dans la cure psychanalytique. Mais nous ne les prendrons pas à notre compte, car elles jouent le rôle de concepts explicatifs, en dépit de leur infirmité épistémologique. Cette précision est utile pour examiner l'entreprise psychanalytique, parce que tous les malentendus viennent du fait que la théorie analytique donne comme concepts explicatifs, des notions qui restent au niveau descriptif (…) Que faut-il penser de toute cette construction? Le modèle psychanalytique peut se prévaloir d'une validité épistémologique, mais dans le cadre strict de l'entreprise psychothérapique. L'homme du divan n'est pas l'homme de la rue[937] ». La psychanalyse est donc admise comme moyen de compréhension de l'affectivité, mais elle reste à construire comme science, et ne peut prétendre à intervenir dans la compréhension du social. Mais cette affirmation implicite du droit à la sexualité féminine heurte les prises de position que Jeannette Vermeersch a imposées à la direction du parti. Un courrier de Garaudy de novembre 1964 qui lui est adressé, présent dans les archives de Waldeck Rochet, témoigne d'un vif affrontement qui a du se produire à l'occasion de la préparation de l'initiative, à propos de l'intervention proposée par Bernard Muldworf.

« Aussitôt après la fin de notre réunion d'hier, j'ai couru au CERM pour demander le texte de Muldworf, écrit Garaudy. Je l'ai lu de bout en bout, et je l'ai trouvé excellent. Quand tu l'auras lu, je suis sûr que nous serons d'accord. Je dois te dire, d'ailleurs, que j'ai eu quelque peine à l'identifier d'après « le signalement » que Madeleine (Vincent) et toi m'en aviez donné, et qui m'a stupéfait. La seule chose qui fait que nous parlons bien de la même chose, c'est que vous m'aviez dit que ce texte a 18 pages… Tout le reste ne correspond pas à ce que dit Muldworf, mais en est le contraire direct[938] ».

Peu déférent quant à la réaction de la femme du défunt président du parti[939], le courrier doit cependant tenir compte de l'autorité de l'interlocutrice. Garaudy tord le texte de Muldworf : « Comme l'a fait Politzer, il montre bien le caractère idéaliste de la psychanalyse», et l'on ne peut pas « attribuer à un camarade les thèses qu'il combat », d'autant plus que Muldworf est « tout à fait qualifié pour être notre porte-parole contre les psychanalystes de tout poil, qu'il connaît bien et qu'il réfute mieux ». Le courrier de Garaudy est transmis par Jeannette Thorez-Vermeersch au nouveau secrétaire général Waldeck Rochet[940] pour arbitrage, accompagné de ce commentaire: « Nous assistons à une tentative de détourner la Semaine de son but ». La preuve étant de plus la « proposition de séminaire sur le *birth-control*[941] ». Jeannette Vermeersch conclut : « Il me semble que se confirme que gravitent autour du CERM, des gens qui saisissent toutes les occasions pour avancer leur marchandise. Il est nécessaire d'y veiller[942] ». 1964 est l'année où les tensions entre le mouvement et la résistance au mouvement sont extrêmes. La mort de Thorez en juillet 1964, l'accession de Waldeck Rochet au secrétariat général et la promotion d'une nouvelle génération de cadres engagés dans la dynamique de l'aggiornamento règle le conflit au bénéfice de Muldworf.

---

937 Fonds Rochet, 307J41, (courrier de R.Garaudy du 26 novembre 1964), Archives de Bobigny.

938 Ibid.

939 Secrétaire général-adjoint du PCF depuis 1961, W. Rochet devient secrétaire général en 1964 alors qu'est créé un poste de président du parti pour M. Thorez.

940 Maurice Thorez est mort en juillet 1964.

941 V. Laffite a organisé en juin 1964 un colloque interne de la section médicale du CERM «Pour préciser nos positions» en ce qui concerne la loi Neuvirth légalisant la contraception (votée en 1966) En 1968, 252 médecins signent un texte pour la légalisation de l'avortement. On y trouve Y. Cachin, L. Bonnafé, E. Kestemberg.(cf. l'affaire du *birth-control*, chapitre V)

942 Archives de Bobigny, Fonds W.Rochet 307 J 41-43.

Au même moment, engagé dans les polémiques entre philosophes communistes dans la définition de l'humanisme, au cœur des tensions quant à la redéfinition de la configuration de l'intellectuel collectif, Louis Althusser intervient avec son article « Freud et Lacan » qui parait, singulier retournement de l'histoire, dans la *Nouvelle Critique,* la revue qui avait publié l'Autocritique en 1949.

Althusser entre science et idéologie : « Freud et Lacan » (1964)

En septembre 1963 Louis Althusser est brutalement touché par le suicide de son ami Jacques Martin[943].Il abandonne la narco-analyse et débute une analyse personnelle avec René Diatkine. À partir de novembre 1963, il consacre son séminaire à l'ENS à la psychanalyse.

Althusser adresse un « papier » : « Freud et Lacan » à *La Pensée,* la revue où il a jusqu'alors publié ses travaux. Marcel Cornu, directeur du comité de rédaction, après avoir constaté « que ce texte, est dans son genre, une bombe atomique[944] » lui demande quelques phrases « donnant des garanties politiques ». L'article ne sera jamais publié dans *La Pensée.* Est-ce le veto de Cogniot, au fait de la volonté du groupe dirigeant de se sortir du débat des philosophes, ou le soupçon d'un Althusser pro-chinois ?

Althusser écrit à son amie Franca en septembre 1964 : « Te dire aussi que je viens de rajouter une note liminaire et quelques notules à mon papier sur « Freud et Lacan ». J'espère que sous cette forme, on consentira tout de même à le publier… Les interdits pèsent longuement sur les maudits, même quand la mort leur a fermé la bouche ». Dans un second courrier, il précise : « J'ai les pires emmerdements pour la publication de mon papier sur Lacan[945] ». Il propose alors son texte à son ami Jacques Arnault, rédacteur en chef de la *Nouvelle Critique*. Jacques Arnault est un permanent du PCF d'origine ouvrière, favorable à l'ouverture. Dans cette période, Arnault souhaite une revue « tête chercheuse » de l'innovation. Il prend, à plusieurs reprises le risque de la subversion : « Je ne suis pas "althussérien" dit-il, mais je défendrai le droit à l'existence d'Althusser, donc à sa publication[946] ».

Le texte d'Althusser non seulement réintroduit la psychanalyse au sein du PCF, mais lui accorde le statut d'une science. Il dénonce le «révisionnisme» américain qui a perverti la doctrine de Freud, à l'instar de la perversion stalinienne du marxisme, dont les communistes de 49 ont été les victimes, puisqu'ils ont confondu l'idéologie et la théorie, au nom de la position qu'eux-mêmes condamnaient. Il affirme que Politzer, s'il a été « le premier intellectuel en France à saisir la portée théorique révolutionnaire [de la doctrine de Freud] a eu tort dans sa critique de son abstraction : « La psychanalyse échappe aux antinomies idéalistes classiques formulées par exemple par Politzer, lorsque cet auteur, exigeant de la psychanalyse qu'elle fût une science du « concret », une « vraie psychologie concrète », lui reprochant ses *abstractions* : l'Inconscient, le complexe d'Œdipe, le complexe de castration etc. (…) Il reprend le rapport de la théorie au concret. « La psychanalyse peut-elle prétendre à être la science du concret qu'elle veut être, si elle persiste dans des abstractions qui ne sont que le concret aliéné dans une psychologie abstraite et métaphysique? Comment rejoindre le « concret » à partir des abstractions ? En vérité, nulle science ne peut se passer d'abstraction, même lorsqu'elle n'a dans sa « pratique » (qui n'est pas prenons-y garde, la

943 Althusser (L) *Ecrits sur la psychanalyse,* Stock/IMEC, 1993, p17 : «Il a passé quelque chose de toute cette situation (...) dans quelques phrases ou quelques mots de mon article sur Lacan (…) Un article écrit avec un peu de vie, un peu de sang et beaucoup de mort.» écrit-il à son amie Franca le 15 février 1963

944 Ibid. p.16.

945 Ibid. p19

946 J. Arnault cité par Matonti (F) op.cit. *Intellectuels communistes,* p.86.

pratique théorique de cette science, mais la pratique de son application concrète) affaire qu'à des variations singulières et uniques que sont « les drames » individuels (…) Les abstractions de la psychanalyse sont bien les authentiques concepts scientifiques de leur objet, dans la mesure où, en tant que concepts de leur objet, elles contiennent en elles l'indice, la mesure et le fondement de la nécessité de leur abstraction, c'est à dire la mesure même de leur rapport au « concret », donc leur propre rapport au « concret » de leur application, communément appelée pratique analytique (la cure)[947] ».

Louis Althusser s'appuie sur la refonte théorique de Lacan. Il refuse au marxisme de délimiter le domaine d'intervention légitime de la psychanalyse. Comme il l'écrit à un autre propos dans *L'Avenir dure longtemps,* « Lacan parlait du point de vue de la pratique analytique, et moi du point de vue de la pratique philosophique, deux domaines différents que je ne pouvais, si j'étais conséquent avec ma critique du matérialisme dialectique classique, rabattre l'un sur l'autre, ni le domaine philosophique sur le domaine analytique et vice versa ». Bien plus, il utilise la pensée lacanienne comme réintroduction du monde social par la culture. « La part la plus originale de l'œuvre de Lacan, sa découverte, c'est ce passage de l'existence (à la limite du biologique) à l'existence humaine (enfant de l'homme). Lacan a montré qu'il s'opérait sous la loi de l'ordre que j'appellerai loi de la culture, et que cette loi de l'ordre se confondait avec son essence formelle, avec l'ordre du langage[948] ».

Avec ce texte « Freud et Lacan », Althusser prend de front l'autorité politique. Il dénonce la confusion réalisée en 1949 entre science et idéologie, entre science et application de la science. Il conteste chez Politzer l'opposition science concrète et abstraction freudienne et affirme l'autonomie de la psychanalyse, non sans réintroduire par Lacan interposé, un rapport au social. La psychanalyse est utilisée comme une sorte de situation expérimentale dans la définition de la relation entre théorie et pratique. « Le caractère le plus remarquable de la théorie psychanalytique est son rapport à la pratique. Il faut ici noter ce point capital, que la théorie freudienne ne put s'édifier que sur la base d'une pratique spécifique : celle de la cure, ou transformation des rapports fantasmatiques dans l'inconscient de l'individu, et qu'elle ne put se développer que par la production d'une pratique, sans cesse ajustée au cours de l'expérience...[949] » Althusser conteste radicalement la séparation stalinienne, idéaliste, de la théorie et de la pratique au profit de la domination de la pratique sur la science, qui légitime la prééminence des intellectuels organiques sur les intellectuels de profession. « Il y a de la théorie (du savoir) dans toute pratique comme dans toute théorie, il y a de la pratique (tout savoir résulte d'un travail). Le couple théorie-pratique ne désigne pas deux objets distincts, mais un rapport variable entre deux termes inséparables (…) Il ne s'agit pas de dire que la connaissance pratique est supérieure à la connaissance théorique (…) La connaissance pratique subsiste, elle relance et prolonge le pouvoir de la théorie et, de surcroit, elle réalise les connaissances de la théorie, en détenant le savoir et ses applications techniques[950] ». Althusser en décrivant les conditions d'émergence de la psychanalyse, affirme par la même occasion sa conception des règles qui doivent régir l'intellectuel collectif.

L'alliance stratégique de Louis Althusser et de Jacques Lacan.

Althusser réunit dans une même critique le dogmatisme stalinien et la dogmatisation anglo-

947 Althusser (L) « Freud et Lacan » *La Nouvelle Critique* n°161/162 déc.-janv. 1964

948 Ibid.

949 Althusser (L.) *Initiation à la philosophie pour les non philosophes,* Paris, PUF, 2014.p.297 Dans ce texte non publié de son vivant, Althusser synthétise son point de vue sur les différentes pratiques, scientifique, philosophique. idéologique, psychanalytique, artistique, et leurs relations respectives

950 Ibid.p.136-137.

saxonne du freudisme. L'alliance qu'il réalise avec Jacques Lacan, à partir d'enjeux institutionnels spécifiques à chacun d'eux, noue deux subversions et politise la psychanalyse pour le monde étudiant.

Pour Althusser, la cause du stalinisme tient au gel de l'activité intellectuelle, l'avenir du marxisme passe par l'intégration des théories nouvelles. Le structuralisme de Foucault et de Lacan lui permet tout à la fois une critique de l'idéologie scientifique pavlovienne, et de la confusion entre idéologie et théorie scientifique. Il oppose les « formations théoriques de l'idéologie dominante, celles qui imposent leurs lois et renforcent l'ordre établi l'économie, la politique, la sociologie, la psychologie[951] », au potentiel subversif du marxisme et de la psychanalyse : « La pratique analytique est la mise en cause et en question la plus grave qui ait jamais existé de la pratique médicale, ou de toute pratique qui implique « un supposé savoir ». En 1961 il a ouvert son séminaire aux textes de Lacan, puis il s'est engagé avec ses étudiants dans la relecture structuraliste de Marx[952]. De ce fait, indépendamment de Lacan, dont c'est bien la dernière des préoccupations, la reconnaissance du lacanisme est associée par les jeunes psychiatres communistes à la fin de la glaciation théorique stalinienne. Quant à Lacan, mis au ban de l'organisation internationale de la psychanalyse[953], et rejeté de Sainte-Anne, l'accueil à l'École Normale Supérieure que favorise Althusser, lui apporte une consécration intellectuelle et un public très élargi, transformant en triomphe symbolique «l'excommunication » dont il avait été l'objet. La mise en commun du capital intellectuel de la lecture structurale de Freud par l'un, et du capital de position universitaire de l'autre, éclaire l'alliance entre deux hérétiques en délicatesse avec leurs autorités institutionnelles.

3/ Argenteuil et ses effets (1966-1967)

La pluralité des scènes où se joue le mouvement de l'aggiornamento, ses tensions et ses contradictions, l'incertitude qui en résulte sont en contradiction avec l'impératif politique d'un discours unifié. La direction politique, largement renouvelée lors du congrès de 1964, se voit contrainte à redéfinir le cadre de la production théorique et à réaffirmer les modalités de son autorité, en lien avec sa stratégie politique.

Les 11,12 et 13 mars 1966, le comité central consacré aux problèmes idéologiques, clôture la période d'indétermination ouverte dix ans plus tôt, et « légifère » sur la place des intellectuels dans l'organisation. La rupture avec le jdanovisme est définitive, et l'affirmation symbolique et organisationnelle des intellectuels est confirmée. La résolution adoptée à Argenteuil encourage le développement d'une réflexion théorique qu'elle souhaite plus collective et mieux diffusée, et « redéfinit le statut dévolu aux différentes productions culturelles. Les arts et les sciences se voient reconnaitre leur indépendance de principe, tandis que les sciences humaines et économiques font l'objet d'un contrôle a posteriori, puisqu'il est prévu qu'elles seront examinées par « les organismes compétents [954] ». Le cadre fixé à la libéralisation culturelle définit du même coup l'équilibre entre l'élaboration de la ligne politique et les productions savantes. La légitimation de « l'humanisme marxiste » vient illustrer la nouvelle configuration. Elle énonce « la conception de la réalité qui distingue l'humanisme pratique des communistes d'un vague élan du cœur[955] ». La

---

951 Althusser (Louis), Initiation à la philosophie pour les non-philosophes, Paris, P.U.F.2014, p.20.

952 Issu de ce séminaire *Pour Marx* et *Lire le capital* furent publiés en 1965.

953 En 1963 après le refus d'habilitation de Lacan comme didacticien par l'organisation internationale (I.PA) la Société psychanalytique de Paris se scinde. Lacan « fonde l'Ecole Freudienne de Paris (E.F.P;) La scission amène la création parallèle de l'A.P.F reconnue par l'I.P.A.

954 Pudal (B.) Un monde défait, op.cit.p.38.

955 Sève (.) « Intellectuels communiste : Peut-on en finir avec le parti pris ? » A propos de l'ouvrage de Dominique

validation a lieu à postériori et émane « de l'organismes compétent ». Elle repousse à l'arrière-plan les controverses philosophiques, et restaure l'unité du discours pour le corps militant, en le rattachant aux schèmes connus du rejet du révisionnisme (attribué à Garaudy) et du dogmatisme (attribué à Althusser). Elle définit la frontière de l'hérésie sans exclure. « Le problème central de l'individualité humaine, devient un point cardinal de la recherche marxiste, et s'inscrit dans la critique et le dépassement, des déformations dogmatiques du marxisme comme de son altération « humaniste », en vue d'un développement à partir des « enseignements récents des sciences de l'homme [956] ». Lucien Sève va mobiliser la psychologie, la psychanalyse et la psychiatrie pour donner corps à « l'humanisme scientifique » dans un débat où vont s'inviter historiens, philosophes des sciences, psychologues, psychiatres et psychanalystes communistes.

Une série de mesures organisationnelles « mettent en musique » la stratégie définie à Argenteuil, en vue d'assurer la promotion et le contrôle du changement en cours. La désignation de Roland Leroy en 1967 comme responsable politique de la section des intellectuels, signe la reconnaissance de la place nouvelle accordée à ceux-ci. L'entrée au bureau politique du philosophe Guy Besse, sa nomination comme directeur du CERM (1967), la promotion de Lucien Sève à la direction des Editions sociales, la mise en chantier d'une nouvelle formule de *La Nouvelle Critique* (1967) qui s'associe une série d'intellectuels bons connaisseur des théories nouvelles, suivie de la nomination de Francette Lazard à la rédaction en chef de *France-Nouvelle* (1969) marquent les avancées du renouvellement en cours, dont les limites et le dessein ne sont pas expressément définis.

L'intellectuel collectif ainsi redéfini et réorganisé a pour objectif l'enrichissement du matérialisme dialectique par l'intégration critique des avancées des sciences humaines. « Nous sommes en retard, écrit L. Althusser. Il faut absolument introduire, non seulement dans les textes, mais aussi dans la pratique, une distinction fondamentale entre la théorie et l'idéologie, entre l'activité théorique et la lutte idéologique[957] ».

Querelle d'héritage : Politzer entre Althusser et Sève (1966)

Pour Louis Althusser situé à l'ENS, « la demande de marxisme croît à une vitesse vertigineuse dans ce milieu des années 60 ; tous les indicateurs sont au « rouge » si l'on ose dire : de la participation aux semaines de la pensée marxiste à la croissance exponentielle des ventes des œuvres de Marx-Engels-Lénine, de la diffusion du marxisme dans l'enseignement secondaire (par le bais entre autre, des jeunes professeurs de philosophie communistes) à la montée d'une extrême-gauche qui se revendique aussi du marxisme[958] ».

Althusser s'est autorisé à affirmer que Politzer a eu tort de reprocher à Freud ses abstractions, et qu'il s'est trompé quant à l'avenir de la psychanalyse, mais il n'en a pas moins conscience que Politzer fait partie du patrimoine commun, et que la dynamique enclenchée autour de la définition du sujet individuel va amener un retour vers « le père fondateur ». Il tente de mobiliser

---

Matonti, *Intellectuels communistes-Essai sur l'obéissance en politique-La Nouvelle Critique (1967-1980*), La Découverte, 2005.

956 Sève (L.) *Marxisme et Théorie de la personnalité*, Editions sociales, 1969 (Rééd.1972-1974-1975.)p.9.

957Cité par B. Pudal, « Intervention à la Journée d'études sur les écoles internationales de formation des militants » CHS-Paris 1, mai 2007. cf L. Althusser, « Problèmes étudiants » *La Nouvelle Critique,* janvier 1964.

958Ibid. Concernant une édition du *Capital*, le 3 mars 1969, Louis Althusser s'adresse à François Billoux : « Si nous, les Editions sociales, nous ne faisons pas une telle édition, d'autres le feront. C'est ainsi qu'on nous « fauchera » peu à peu Marx et Engels en détail. Sans doute n'avons-nous pas un secteur Distribution-Librairie aussi puissant que les autres, mais c'est un fait que tous nos Marx petit format se vendent de mieux en mieux, et que *le Livre 1 du Capital,* et Marx en général, font une percée dans les universités. » (Archives de Bobigny, Fonds Leroy, 263 J 58.)

Guy Besse attentif à préserver la place des Éditions sociales sur le « marché des biens du marxisme[959] », déclenchant une nouvelle querelle d'héritage entre lui et Sève.

Le 17 juin 1966, Althusser écrit à Guy Besse qu'une réédition de *La critique des fondements de la psychologie* serait souhaitable, mais qu'elle doit être accompagnée « d'une préface théorique et historique qui remette en place les concepts de Politzer, qui souligne le rôle important qu'il a joué dans la philosophie française depuis 1925, et fasse le point théorique de la conception que se fait Politzer de la psychologie et de la psychanalyse[960] ». Il propose que le texte soit publié chez Maspero dans la collection qu'il dirige ou aux Éditions Sociales, et qu'une préface soit rédigée par un de ses élèves (Balibar ou Miller).

Guy Besse répond que « les PUF sont propriétaires du texte, qu'avec l'accord de Michel Politzer[961] il a fait des démarches pour que les PUF qui ne republient pas ce texte, le dégèlent, mais que finalement ils ont décidé de le rééditer ». Althusser dit sa déception, et la crainte que Politzer ne soit détourné. Dans cet échange de correspondances quasi-privé, entre agrégés de philosophie, Althusser va nettement plus loin dans sa mise en cause du « héros-philosophe » : « La Critique est un texte génial, mais faux, et profondément idéaliste. Son génie, est d'avoir compris l'importance décisive de Freud à un moment où presque personne en France ne la soupçonnait. Son erreur, est d'en avoir donné une exposition et une critique à 100% idéaliste, et très précisément existentialiste. Ce n'est pas par mauvaise lecture de Politzer, que Sartre et Merleau en ont tiré le parti que nous savons : c'est malheureusement une lecture fidèle de Politzer (…) Jeter P. dans le grand public, sans préface qui mette rigoureusement les choses au point, c'est relancer l'existentialisme, et toutes les formes de gauchisme philosophique, qui font aujourd'hui l'affaire de tant de gens (…) Il y a là un très grave danger, que nous ne pouvons traiter à la légère. Ce serait de notre part de l'irresponsabilité que de ne pas le prévoir ». Besse répond qu'il n'a aucun pouvoir sur les PUF, mais que les craintes d'Althusser sont excessives, non sans un léger relent du passé scientiste : « Je partage évidemment ton point de vue sur l'importance de *La critique des fondements* (…) non que ce livre soit valable en tout point, car si Politzer a reconnu l'importance de la psychanalyse, sa conception de la psychologie – à cette époque au moins – me semble faire quelques difficultés (…) Je crois qu'on ne peut pas, là plus qu'ailleurs, se passer du recours expérimental, et l'importance des recherches et des conquêtes pavloviennes doit nous incliner à respecter les gars des laboratoires[962] ».

Les PUF rééditent effectivement la *Contribution…* en 1968 sans aucun commentaire. Althusser ne s'est pas trompé. Ce sont ceux qu'Annick Ohayon nomme « les enragés » de 68, les étudiants en psychologie clinique, dont le nombre s'est considérablement accru entre 1957[963] et 1968 à Censier, autour de Juliette Favez-Boutonnier et à Nanterre, autour de Henri Lefebvre et de Didier Anzieu, qui seront le fer de lance de la critique de la formation académique en psychologie, trop centrée sur la psychologie expérimentale de la Sorbonne. Ils défendront la reconnaissance d'un cursus qualifiant orienté sur la souffrance psychique, étayée par la psychanalyse, et se saisiront de

959 Guy Besse (1919-2004) professeur de philosophie, « premier collé » au concours de l'ENS, résistant , membre du comité central (1956-1985), directeur des Editions sociales de 1955 à 1969, directeur du CERM de 1970 à 1979 – membre du bureau politique de 1967 à 1979.

960 Correspondance L .Althusser/G. Besse, du 17 juin1966, réponse de G. Besse du 21 juin. (Fonds Althusser, IMEC (ALT2C1.03)

961 Michel est le fils de Georges et de Maie Politzer. Il publiera en 2014 une biographie de ses deux parents.

962 Correspondance Althusser/Besse Ibid.

963 Date de la création de la licence de psychologie.

la critique épistémologique de Politzer[964]. Les Éditions sociales tenteront de faire face à la concurrence, en publiant *Ecrits I* et *Ecrits II* [965] qui regroupent une série d'articles du philosophe.

Cet échange suit de peu le comité central d'Argenteuil, qu'Althusser a suivi de près, même s'il n'y a pas personnellement participé. Il tente de mobiliser l'héritage politzérien avec une republication qu'il contrôlerait, alors que Besse tend à maitriser « le jeu interne » face à la position iconoclaste d'Althusser appuyé par sa position de responsable d'une collection chez Maspéro, l'éditeur concurrent, chez qui dominent les publications d'extrême-gauche. En publiant *Marxisme et théorie de la personnalité* début 1969, Sève va récupérer l'héritage. Il choisit la psychologie, contre Althusser et la psychanalyse, et s'érige en continuateur de l'œuvre interrompue de Politzer dans la définition d'une psychologie scientifique. Il va devenir, après la crise de 68, l'animateur, le garant et le garde-fou de l'évolution doctrinale, sans jamais accéder à une position-clé de l'appareil, à la différence de Garaudy.

Muldworf : théologien d'institution par défaut « Comment lire Freud ? » (1967)

Ce sont les politiques qui vont déléguer à Muldworf une fonction de « théologien d'institution par défaut » concernant la psychanalyse, tandis qu'au CERM est mise en chantier, une commission chargée de concilier Freud, Lacan et Politzer.

Muldworf est sollicité par *France Nouvelle* quelques mois après la première édition des *Écrit*s de Lacan. Sa contribution marque la congruence entre les cadres politiques porteurs de la modernisation et l'entreprise des psychiatres. L'article de Muldworf s'ouvre sur une vulgarisation de la théorie freudienne et de l'apport lacanien : « Une découverte en rupture totale avec les conceptions de son époque (…) la maladie ne s'attrape plus, c'est un avatar du développement psycho-affectif du sujet (…) Freud découvre que les symptômes ont un sens qui renvoie à l'histoire du sujet (…) Dans la relation thérapeutique se développe un mouvement affectif qui est le vecteur de l'effet thérapeutique. Mais Freud n'a pu sortir de l'impasse de la question du rapport entre le psychique et le biologique. C'est « l'apport original, fondamental de Lacan, de sortir la psychanalyse de ses équivoques biologisantes, de prendre le parti d'en faire la science nouvelle d'un champ nouveau, l'inconscient [en montrant] que l'homme parle, et que le langage est sa dimension existentielle. L'humanisation de l'enfant humain se fait par le langage, et c'est l'histoire de cette humanisation qui constitue la trame de l'inconscient[966] ».

Muldworf prend soin de se positionner au sein des enjeux politiques. Il dédouane Lacan des utilisations politiques de sa doctrine, et condamne « l'idéologie structuraliste qui prétend privilégier la structure contre l'histoire, alliée de cette mauvaise et suspecte « querelle de l'humanisme», tout en réaffirmant le champ de l'autorité partisane. « À quel titre peut-on passer de l'expérience singulière du divan à la psychanalyse de l'homme de la rue ? Pour nous le problème reste entier ». Sa conclusion résume le compromis proposé : « Nous voulons bien lire Freud, en faire une lecture « sympathisante », ouverte, sans préjugés ni parti pris, mais sans nous laisser étourdir par les clameurs des maîtres chanteurs de la culture bourgeoise[967] ». Il s'agit d'intégrer la nouveauté, sans perdre l'identité partisane. Destinée aux cadres du Parti et aux « petits intellectuels » qui arrivent en nombre dans l'organisation, *France Nouvelle* indique à tous la nouvelle orthodoxie. L'intégration de la psychanalyse signe l'ouverture… contrôlée, comme l'indique le titre de l'article « Comment lire Freud ? ».

---

964 Ohayon (A.) *Psychologie et psychanalyse en France. L'impossible rencontre* (1919-1969), Paris, La Découverte, 2006, p.411.

965 Politzer (G.) Ecrits I et II, textes réunis par Jacques Debouzy, Paris Ed. sociales, 1969.

966 «Comment lire Freud? » *France Nouvelle* n°118 mars 1967

967 Ibid.

Les commissions du CERM : concilier Marx, Lacan et Politzer

Guy Besse prend la direction du CERM et impulse une activité scientifique interdisciplinaire qui doit constituer une aide pour l'élaboration de la ligne politique, participer à un repositionnement du PC dans le champ intellectuel, et faciliter l'intégration d'une nouvelle génération militante plus dotée en capital culturel. À ce titre le CERM est reconnu comme un espace spécifique dans lequel fonctionnent les règles du jeu intellectuel, au service de l'entreprise partisane. Les thèmes débattus témoignent de l'intrication de ces deux objectifs : morale et société, transition et révolution, psychanalyse et marxisme… « C'était un temps de foisonnement, la découverte de Gramsci, les questions centrales de la démocratie… On ne sortait pas seulement du stalinisme, mais des conceptions mécanistes. C'était un renouvellement dans les sciences, des questions nouvelles, la question des identités, de l'autogestion, des recherches avec la volonté de comprendre l'État, la société civile, la causalité historique… Pour la génération du programme commun marquée par le coup d'État du Chili, une préoccupation constante, avec un intérêt pour la philo, pour l'histoire, pour la psychanalyse… et une nouvelle génération, Prévost, Goldring, Roudinesco, Verret, ça circulait… » évoque Antoine Casanova à l'occasion de l'hommage rendu à Jacques Tessier, philosophe spécialiste de l'œuvre de Gramcsi[968].

Même Victor Laffite, le vieux kominternien, constate qu'il n'est plus possible d'échapper à la psychanalyse. Il réévalue l'apport de Politzer et constate « le renouveau d'intérêt pour la psychanalyse et l'engouement de certains médecins communistes[969] ». Conformément au canon, il décrit « le passage de G. Politzer, d'une attitude enthousiaste et compréhensive à celle d'un désenchantement progressif et à une critique violente, surtout sur ses aspects sociologiques[970] ». Lafitte reconnaît cependant que « Politzer s'est trompé dans son pronostic. Reste le problème capital de la subjectivité, de l'individuel. On doit mettre à l'actif de la psychanalyse la prise en compte des mécanismes et des significations des rêves, des mécanismes névrotiques, des mécanismes thérapeutiques, même si Lacan sous-estime le rôle de l'idéologie et le rôle de l'action, questions qui restent ouvertes[971] ».

Vincent Pasquarelli, directeur-adjoint du CERM, annonce l'organisation d'un groupe d'études intitulé « Psychanalyse et marxisme ». Muldworf pose le cadre de la réflexion. Son introduction sera publiée dans un cahier du CERM de 1968[972]. Il débute par une référence et un hommage à Politzer, en même temps qu'il fonde sa propre légitimité à intervenir sur son expertise de professionnel : « Il me parait tout d'abord intéressant de rappeler que beaucoup de vocations de psychanalystes ont été suscitées par la lecture du livre de Politzer « *Critique des fondements de la psychologie* ». C'est ce que me confiait Laplanche il y a quelques années[973], précise-t-il, et Lacan a souvent fait allusion à sa dette envers Politzer.

En premier lieu, il s'agit de rendre « au père fondateur » ce qu'on lui doit : « Politzer a été le premier à faire une critique de la psychanalyse de « l'intérieur », et il s'est placé sur les positions de la psychologie concrète pour faire éclater les contradictions internes de la théorie de Freud (…) On sait que, après avoir salué dans la psychanalyse l'avènement d'une « psychologie concrète » à laquelle il aspirait, il a renoncé à ses recherches en matière de psychologie, il a articulé une critique

968 Soirée d'hommage à Jean Tessier 17 mars 2011.

969Archives L. Bonnafé (IMEC, boite 3).

970Ibid.

971Laffite (V) Groupe de réflexion « Politzer et la psychanalyse » (Archives du PCF, Fonds F. Cohen, 354J108)

972*Cahier du CERM* Groupe d'étude sur « Psychanalyse et marxisme » « Politzer et la psychanalyse »introduction par B. Muldworf, 1968.

973Nous verrons ultérieurement la critique de l'inconscient selon Politzer par Laplanche.

virulente du freudisme, en annonçant dans on ne sait quelle illusion « la fin de la psychanalyse ». Est-ce que à l'époque, Politzer n'avait pas compris la psychanalyse à cause d'une conception étroite de la psychologie (comme le suggère H. Lefebvre) ? Est-ce à cause de l'interprétation « dogmatique » du marxisme telle qu'elle a été diffusée à l'époque « stalinienne » ? C'est à toutes ces questions que je vais essayer de répondre[974] » annonce Muldworf en se définissant comme « un intellectuel communiste, un chercheur marxiste » qui, quoique ayant fréquenté Freud et Lacan, « ne se sent pas quitte d'une démarche critique ».

Les dix-neuf premières pages de son intervention sont un exposé didactique de la *Critique des fondements de la psychologie*, truffé de multiples citations. Le point nodal du litige est ensuite posé : pour Politzer, l'inconscient freudien n'existe pas. « Il existe en tant que structure latente du conscient, comme les règles de la partie de tennis sont implicitement admises par les joueurs ». Ou bien est-il, comme le défend Laplanche : « un discours lointain dont les lacunes et les blancs sont les effets d'une structure historicisée, dans une relation intersubjective primordiale ? » Deuxième objet de litige : les abstractions freudiennes : « Peut-on organiser un champ de signification sans faire appel à des hypothèses de structures ? » Muldworf ne tranche pas. Il propose ensuite de « faire un inventaire des concepts et des notions, conçus comme construction a postériori, comme élaboration intellectuelle, comme abstractions nécessaires pour rendre compte de la cure (…) Toutes ces questions, que Politzer n'a pas posées, sont probablement à l'origine de ses impasses[975] ». En terminant son exposé introductif, Muldworf glisse de la position d'expertise dans laquel il affirmait se situer, au rôle politique qui lui est imparti : « Dans la vie d'un individu, qu'est-ce qui est déterminant, en dernière instance ? L'ensemble des rapports sociaux ou bien la structure œdipienne ? » Il termine par une pirouette : « Si ces grandes questions étaient déjà dépassées, à quoi pourrait bien servir notre groupe de travail ? »

À partir de la parution de cet article, Muldworf endosse le rôle de l'exégète autorisé concernant la psychanalyse. Cette position semi-officielle le confronte à une opération complexe, concilier les attentes du public auquel il s'adresse : praticiens de la psychiatrie, de la psychanalyse ou de la psychologie, et le maintien de l'autorité symbolique de Politzer qui a contesté l'existence de l'inconscient freudien. Le discours a en fait peu d'importance. Le mouvement de reconnaissance de la psychanalyse est en cours, lisible pour tous les membres de la communauté partisane. Les thèmes proposés réactivent les questions du passé, mais l'autorisation est acquise de dépasser les bornes qui ont existées. La commission propose une lecture comparative de *La science des rêves* de Freud et son commentaire politzérien, l'étude de l'homme concret, le verdict prématuré de Politzer, la nature idéologique de la notion de « concret », la diversité des pratiques et la diversité des générations, le carcan pavlovien, l'exigence d'une reformulation théorique, la prise en compte de l'histoire du freudisme sans exclure les causalités historiques et sociales. Dix personnes y apportent leur concours, les réunions ont lieu entre janvier 1967 et mai 1968. Jacques Lacan y est invité et se fait un plaisir de participer. Jean Ayme participe aux débats avec un exposé sur la psychothérapie institutionnelle. D'après Élisabeth Roudinesco : « Le cycle de conférences se termine à la fin de l'année 68 par une confrontation avec Lacan qui accepte avec enthousiasme de parler au CERM. Deux ans plus tard les textes sont réunis et publiés en cinq cahiers ronéotypés intitulés *Marxisme et Psychanalyse*. L'ensemble est d'un excellent niveau théorique[976] ».

974Ibid.

975Ibid.

976Roudinesco (E), L*a guerre de cent ans,* (tome2, p. 536-537).En sortiront une série de *Cahiers du CERM* dont le n°66 «A propos de l'aliénation» de R. Roelens, le n°67 «Psychiatrie et démocratie» de B. Sigg, le n°81 «L'instinct vu par un psycho-biologiste et note et réflexions sur Lacan», n°82 «Problèmes de structure et de décentrement du sujet dans l'œuvre de J. Lacan» par R. Roelens, n°83 «Psychothérapie institutionnelle» par J. Ayme., n°84 «La conception psychanalytique de l'homme vue par un psychiatre» par E. Monnerot et «G. Politzer et la psychanalyse» par V. Laffite. Je n'ai pu avoir connaissance que de certains *Cahiers du CERM*. Les archives du CERM n'étant pas classées, elles ne

Le PCF tend ainsi à rendre son discours plus conforme aux attentes d'un corps militant, au sein duquel les professionnels des métiers de la relation, souvent issus du monde populaire et ayant bénéficié du développement de la scolarisation, constituent un public croissant.

Si les positions des intellectuels s'élargissent au sein de l'entreprise partisanes, c'est avec le soutien et la participation d'un certain nombre de cadres dirigeants qui, délégués à leur encadrement, trouvent dans ces contacts une réponse à leur aspirations culturelles, point nodal de leur engagement, et crée les conditions d'un réaménagement de leur propre relation au parti. Ils vont se faire « les passeurs » à l'intérieur du parti. Le cas de Gérard Belloin illustre ce système d'échanges entre permanents ouverts aux productions théoriques et capable de les inscrire dans la stratégie politique, et professionnels intellectuels.

Les interactions dans l'intellectuel collectif : le cas de Gérard Belloin

Après 1961 et l'éviction de Laurent Casanova, la section des intellectuels a été confiée à Léo Figuères, puis à Henri Krasucki, personnages de transition, qui ont surtout investi le travail politique en direction des enseignants, jusqu'à le rattacher à Pierre Juquin, normalien agrégé d'allemand, étoile montante de la direction, sous la protection des secrétaires généraux successifs.

La section des intellectuels ne s'est pas remise de la crise de 1961, lorsque Gérard Belloin y est affecté en 1964. Ses initiatives consistent à organiser ponctuellement des « journées d'études » selon les différents secteurs[977]. Chez les médecins, précise-t-il « il s'agissait d'entretenir quelques braises dans un secteur très conservateur, et de surcroît sinistré[978] ».

La nomination de Roland Leroy, nouveau membre du bureau politique, comme responsable de la SIC dope l'activité. Belloin est invité dès 1966 à réactiver les commissions de spécialité. L'ouverture par Leroy de la Journée d'études des médecins de juin 1967 exprime le nouveau climat : « L'activité des médecins dans les organismes de masse est en général très fortement sollicitée par les dirigeants fédéraux ou de section. C'est la rançon d'une situation considérée comme jouissant d'une certaine influence dans la population ». Désormais, il s'agit de « ne pas régenter de façon tatillonne l'activité des intellectuels communistes, au contraire de stimuler, de s'efforcer de créer les conditions d'une féconde activité[979] ».

Militant d'origine paysanne, Gérard Belloin a adhéré au PCF en 1948 et devient permanent en 1953 de la fédération de l'Indre-et-Loire. Il fait partie de ces « cadres thoréziens de deuxième génération », promus durant la guerre froide. L'intérêt pour la lecture et ses dispositions pour l'écrit, le conduisent à une carrière militante centrée sur la propagande et la presse. Responsable du journal fédéral de la Vienne, il devient en 1958 directeur-adjoint de l'école centrale des cadres du PCF, responsable de « l'école d'un mois[980] ». Cet univers d'enseignement et de théorisation renforce ses dispositions autodidactes et son investissement intellectuel. Promu à la section des intellectuels en 1964, il quitte le monde des intellectuels d'institution, pour rencontrer la diversité

---

sont pas accessibles dans leur ensemble. (Archives de Bobigny).

977 Ont été organisées des Journées d'Études pour les médecins en 1959 puis en 1962. Il s'agit d'y expliciter les injonctions politiques : la préparation d'un programme du PCF pour la santé, contre la commercialisation du médical, pour une démocratisation et une organisation territorialisée de la médecine.

978 Belloin (G), Mémoires d'un fils de paysans tourangeaux entré en communisme. L'enfance dure longtemps, Paris, Ed. l'Atelier, 2000, p.139.

979 Intervention de R. Leroy à la journée d'études des médecins le 17 juin 1967, (Archives de Bobigny, Fonds Leroy, Santé -Mutuelles ,1964-1974 – 263 J 8).

980 Selon le niveau de responsabilité auxquels ils étaient proposés, les futurs cadres étaient formés dans une école d'un mois ou de quatre mois.

des créateurs communistes. «On me laisse me débrouiller dans ce truc. J'ai été à l'école jusque à treize ans. J'ai surtout été permanent dans une section agricole, et impressionné par les instituteurs, les professeurs… C'était pour moi un pari difficile…[981] » Cette position de respect quant à la production savante ou artistique, l'amène à s'intéresser à l'ouverture et à la nouveauté de ses interlocuteurs : « Pour eux j'étais l'apparatchik. Je me posais en militant de la classe ouvrière, qui était là pour organiser l'activité politique de certaines catégories ». Il participe à la rédaction du projet de résolution d'Argenteuil avec Jack Ralite. C'est au comité de rédaction de *La Nouvelle Critique,* auprès des jeunes universitaires[982] qui y sont embauchés, qu'il découvre la psychanalyse : « Pour moi c'est une grande découverte (…) je me rends compte que les hommes, ce n'est pas la raison ou la folie, c'est un mélange de choses qu'ils maîtrisent, et une part d'obscurité qu'ils ne maîtrisent pas, mais qui conditionnent leur comportement[983] ». Il se lance alors dans une orgie de lectures, en particulier, en ce qui concerne la psychanalyse.

Le rôle d'organisateur de Belloin évolue vers l'élaboration et la mise en forme de textes issus des commissions et, comme porte-plume de Leroy, à leur articulation à la ligne politique. Le contenu de la commission des médecins évolue : « Au départ c'était en grande partie les médecins des centres de santé municipaux, nombreux en région parisienne, avec toutes les municipalités communistes (…) On parlait de la sécurité sociale, du programme de santé du parti, de la prévention, du paiement à l'acte. La dimension psy était peu présente (…) C'est par l'école que les choses vont bouger, notamment le secondaire. Il y a des problèmes d'adaptation, des difficultés d'apprentissage et donc, dans les municipalités, on commence à se préoccuper de développer des structures d'aide ; et puis on a un renouveau du personnel municipal[984] ». Belloin rencontre ainsi Bonnafé et sa fille Marie, avec qui il se lie, et devient un lecteur fervent des textes de Freud et de ses successeurs. « La rencontre avec les psy communistes au sein de la commission santé devait me marquer profondément. Je nouais des relations personnelles avec la plupart d'entre eux, et une véritable complicité s'établit entre nous[985] ». La transformation progressive de son rôle, à l'interface du politique et du culturel, en contact avec des acteurs sociaux issus de couches sociales élevées, provoque chez lui un désir de production personnelle, et modifie ses attentes quant à son rôle militant, créant des déséquilibres, tant dans sa vie personnelle que dans sa vie militante, ce qui va l'amener sur le divan. Il devient le passeur de la parole des psychiatres et des psychanalystes dans le parti, et associe la rénovation partisane à l'importation dans le débat communiste des thématiques du champ psychiatro-psychanalytique.

Parallèlement au mouvement d'adaptation réalisé par les « anciens », une jeune génération de psychiatres se forme dans une référence marxiste travaillée par la critique intellectuelle structuraliste, par l'expérience des guerres coloniales, par la rivalité des socialismes existant et par un mouvement de « réappropriation physique de soi au sein même du giron familial, dont le point névralgique est la sexualité[986] ». Deux trajectoires d'apprentis-psychiatres Yves Buin et Bernard Wilfrid Sigg vont illustrer, à partir d'expériences singulières, la transformation qui affecte les rapports à l'autorité, qu'elle soit politique ou médicale, et la porosité des jeunes militants aux discours qui lient psychanalyse et irrespect institutionnel.

---

981 Entretien avec G.Belloin du 14 janvier 2010.

982 Notamment Catherine Clément et Elisabeth Roudinesco

983 Entretien avec G.Belloin du 14 janvier 2010

984 Ibid.

985 Belloin (G.) Mémoires d'un fils de paysans tourangeaux entré en communisme, Paris, Ed. l'Atelier, 2000, p.340.

986 Damamme (D.) Gobille (B.) Matonti (F.) Pudal (B.), *Mai-Juin 68,* Paris, Ed.de l'Atelier, 2008 «Mai 68 ou la crise de la domination rapprochée.» Memmi (D.) p.38.

4/ L'arrivée de deux jeunes psychiatres formés dans les luttes anticoloniales : un nouveau rapport à l'autorité sociale

La prise de distance avec le soutien inconditionnel de l'Union Soviétique, la lutte contre des guerres qui ne sont plus héroïques, mais « des guerres sales au service du colonialisme » modifie le regard d'une génération d'acteurs quant aux autorités établies, et de ce fait leur rapport au politique.

Yves Buin : politisation à l'UEC et freudo-marxisme

L'expérience d'Yves Buin se constitue au sein de l'Union des Étudiants Communistes, une « planète » du « grand intellectuel collectif », où va s'illustrer le conflit entre l'autorité du parti et les tendances à l'autonomie étudiante. Sigg vit une toute autre expérience, celle d'une révolte singulière, lourdement réprimée, contre la guerre d'Algérie. Aussi différents que soient ces parcours, et que soit la suite de leur trajectoire, elles ont en commun d'importer au sein du monde militant un sentiment d''illégitimité des hiérarchies et des formes d'encadrement, et à bousculer les figures de la tradition.

Yves Buin est né en 1938. Ses années d'enfance sont marquées par les souvenirs de la seconde guerre mondiale. Issu d'une famille de la petite bourgeoisie aisée[987], son père se situe dans une trajectoire de déclassement : « C'est un peu le mouton noir de la famille. Il travaille en usine. Il a des idées sociales. Il fait les grèves du Front populaire. Il est actif, il porte Léon Blum très haut. Il porte beau, il a une sorte d'élégance. Il a une action modeste dans la Résistance. Il fait du sabotage de la production dans son usine réquisitionnée par les Allemands. Il est contraint de se cacher en 1944[988] ». La famille vit à Épinay-sur-Seine dans une banlieue modeste.

Yves Buin est un bon élève. « J'apprends très vite. Ma mère disait que je lisais tout le temps. Il bénéficie de la généralisation de l'enseignement secondaire et supérieur espérant accéder à la discipline de consécration, la philosophie : « Je voulais être prof de philo, c'était le seul truc adapté à ma soif de connaissance, ou éventuellement de littérature ou d'histoire[989] ». Mais son orientation dans le secondaire vers des études modernes interdit le latin et le grec, ce qui à cette époque, lui barre la route de la philosophie. Cette limite symbolique des bénéfices auxquels il pensait pouvoir prétendre le marque profondément. Il y revient à plusieurs reprises au cours de notre entretien évoquant en quoi le militantisme étudiant, puis la psychiatrie sont des formes de réparation culturelle. Le choix de la médecine, autre espace consacré par la science et par l'humanisme, constitue l'alternative, mais durant ses études de médecine réalisées entre 1958 et 1965, il supporte mal le décalage entre son milieu d'origine et les étudiants en médecine. Sa socialisation étudiante se situe dans les milieux anticonformistes, celui des musiciens de jazz, des artistes, des journalistes et des intellectuels, dans l'effervescence qui précède 1968 ; « Je n'ai pas aimé l'atmosphère des carabins. Je ne m'identifiais pas à cette classe. Je réussissais les examens en attendant de passer l'internat de psychiatrie (…) Il y avait quelque chose qui ressemblait à la philo, c'était la psychiatrie. J'avais un double intérêt pour les sciences biologiques et pour les sciences humaines. Je ne suis pas sectaire de ce côté-là. Je pense que le corps parle, qu'il dit des choses, qu'il faut savoir interpréter (…) Tous mes amis étaient des artistes, à Saint-Germain-des Prés[990].

987 Grand-mère noble, grand- père polytechnicien du côté maternel. Bourgeoisie catholique du côté paternel.

988 Entretien avec Yves Buin 13 juin 2013.

989 Ibid.

990 Ibid.

L'Union des étudiants communistes a été créée par le Parti communiste en 1957. Elle gagne sa légitimité et son prestige dans la lutte contre la guerre d'Algérie, et dans une compréhension des courants de révolte qui irriguent le monde étudiant en pleine transformation sociologique, où les modes de sociabilité et les comportements privés sont en mouvement. Formée d'apprentis intellectuels qui s'estiment légitimes à intervenir sur les questions théoriques, et sur la définition de la ligne politique[991] l'UEC offre à Yves Buin un lieu de construction d'un capital militant qui le relie à ses origines, et où il trouve une réponse à son appétence culturelle[992]. « C'est la guerre d'Algérie, quelque chose d'énorme, dont on n'a pas fait l'histoire. C'est mon école de formation, et puis cette révolte qui canalise mes émois et mes choix. Il n'y a rien d'autres… Ce ne sont pas les étudiants du PSU, ni les étudiants radicaux socialistes qui sont les lieux d'attraction! De plus l'UEC avait une antériorité, et puis il y a la fascination du communisme[993] ».

Il prend en charge le secteur culturel puis devient rédacteur en chef de *Clarté* ce qui l'amène à fréquenter des intellectuels de renom : « On voulait faire un journal qui avait une certaine élégance. Il y avait Serge July, des journalistes de *l'Express* et du *Nouvel Obs.* qui nous soutenaient. Claude Roy, Georges Semprun, Roger Vaillant, Jean Pierre Faye, on les voyait souvent[994] ». À contrario des valeurs militantes ascétiques, être le meilleur dans son secteur d'activité, Yves Buin fréquente les cafés, les musiciens de jazz. Son ami Kouchner le surnomme « le play boy », il est très intéressé par la libération des mœurs. « Il y avait Reich, une recherche du rôle du corps (…) un engagement dans la cité de la psychanalyse à travers un mouvement politique. (En 68 on en est quand même, quand la psychanalyse est garante de l'ordre bourgeois, du matriarcat.) Il y a tous les mouvements féministes. Reich parle de l'aliénation des femmes, il donne des tas d'exemples de comment sont traitées les femmes…[995] » Dans *Clarté* il produit un article intitulé « La nouvelle éducation sentimentale » qui, dit-il « a été attaqué comme le summum de la décadence ». Il y revendique un lien entre « le désir de vivre avec une femme et le désir de changer le monde, « la drague » comme désir de connaitre l'autre, incite à la fréquentation « des lieux entre la rue Soufflot et la Seine, le Mabillon, le Flore les Deux magots où se retrouvent étudiants des Beaux-arts et de la faculté de médecine » et conclut en interrogeant : « Quelle différence entre Lucien des *Illusions perdues*, qui part à la conquête des femmes sans le savoir, et un étudiant de vingt ans qui ne voit pas pourquoi il se refuserait le droit de connaitre la fille qu'il vient de croiser ! »

Son mémoire de psychiatrie présenté en 1972 concerne « Reich, sur sa période européenne » et sera publié aux Editions universitaires[996]. La figure de Reich réinterprétée comme révolutionnaire, militant de la révolution sexuelle et du féminisme, rejetée par les orthodoxes, tant du Parti communiste allemand que de la Société berlinoise de psychanalyse, construit une nouvelle position « freudo-marxiste » qui assimile libération sexuelle et révolution politique, et fait des malades mentaux l'objet paroxystique de l'encadrement par « les Appareils Idéologiques d'État », à l'égal des élèves de l'école et des ouvriers exploités.

Son capital militant se construit dans un mouvement d'autonomisation de l'organisation étudiante par rapport au PCF, autour des thématiques de la déstalinisation, de l'alliance entre socialisme et mouvements de libération nationale, et alors que le conflit sino-soviétique ouvre l'hypothèse de la diversité des socialismes. La perspective italienne d'un parti qui n'est plus l'avant-garde de la classe

991 Op .cit. *Mai-juin 68* «L'UEC ou l'autonomie confisquée», Matonti (F.) Pudal (B.) p.133.

992 Il adhère à l'UNEF et à l'UEC en 1958, devient membre du comité national, puis du bureau national de l'UEC. Il participe à l'Université Nouvelle en 1957-58. Il suit une école fédérale en 1959, et devient rédacteur en chef de *Clarté* la revue de l'UEC diffusée à 30 000 exemplaires en 1961.

993 Entretien avec Y. Buin du 13 juin 2013.

994 Ibid.

995 Ibid.

996 Buin (Y.) *La période européenne de Reich*, Editions universitaires, 1972.

ouvrière, mais un parti de masse rassemblant le «bloc historique» des couches « non monopolistes », et dans lequel les intellectuels jouent un rôle central pour la conquête « du Prince »[997], est une atteinte frontale à l'autorité symbolique de la direction du PCF. Celle-ci engage entre 1963 et 1966 la reprise en main de l'organisation étudiante. Buin est membre de la tendance majoritaire, qui se réfère à l'ouverture khrouchtchévienne et aux prises de position du Parti communiste italien. « Les italiens » sera le vocable qui les désignera et sur la base duquel on les éliminera. Au plus fort de l'affrontement entre l'autorité du Parti et l'organisation étudiante : « Mon grand fait d'arme, rapporte-t-il, c'est que j'organise à la Mutualité un débat avec Sartre et Simone de Beauvoir sur le thème « Que peut la littérature ? » à la suite du refus du prix Nobel par Sartre[998] ».

Battu par l'alliance entre les orthodoxes du PC et les élèves d'Althusser : « Les pro chinois nous haïssaient. S'ils avaient été au pouvoir on y passait ! », au congrès de l'UEC de 1965, le groupe majoritaire est éliminé des responsabilités. *Clarté* cesse de paraître car le PCF coupe les vivres.

Buin maintient quelques liens avec ses origines : « Ma cellule d'Épinay, c'étaient des braves gars qui venaient du gaz, des ouvriers, des employés, qui m'avaient connu tout gosse, qui étaient plutôt fiérots qu'il y ait un des leurs qui faisait ses études de médecine. C'était très gentil, je les aimais bien[999] ». Après une première comparution devant sa cellule le 3 mars 1965, le 14 avril son exclusion est prononcée « par les neuf camarades présents de la cellule de La Briche en présence du secrétaire de section » et transmise pour information par Plissonnier au secrétaire général de la Jeunesse communiste, Christian Échard, et aux secrétaires fédéraux de Paris[1000].

En psychiatrie, après avoir fait l'expérience « insupportable » de la psychiatrie hospitalo-universitaire chez le professeur Baruk puis à la Salpétrière, il choisit les hôpitaux psychiatriques. Après un passage par Maison-Blanche dans un service archaïque, il découvre à Ville-Évrard le service du docteur Pariente. Maurice Pariente est un psychiatre juif originaire d'Afrique du nord, qui s'est formé comme assistant de Le Guillant. « Une chance inouïe, un vrai désaliéniste ». En 1968 Buin débute une analyse. Il rejoindra l'École freudienne de Paris. Il rencontre Rodolphe Roelens à Ville-Évrard, avec lequel une connivence se créé d'emblée, fondée sur un intérêt commun pour le rôle du corps et pour les activités intellectuelles et artistiques. Roelens succède à Pariente comme médecin-chef et prend Buin pour assistant. Ils sont soutenus par le Conseil général communiste de Seine Saint Denis, moteur dans de la mise en œuvre de la sectorisation psychiatrique. Ils ont en commun un parcours militant, et une prise de distance avec le PC[1001], et fréquentent la mouvance de l'extrême-gauche. Ils se passionnent pour la contre-culture américaine, et une conception de la vie plus festive : « La lumière ne venait plus de l'est[1002] ».

Le capital militant réinvesti dans une forme de distinction culturelle, va se répercuter dans l'hôpital, par la création en 1970, d'un centre de formation de psychiatrie sociale « dans lequel ils organisent exposés et débats sur Politzer, sur Reich, sur Laborde, où ils invitent Serge Leclaire et Henri Lefebvre[1003] ». En 1965 Buin fait le choix du service public et de la pédopsychiatrie en

997 La formule est d'Antonio Gramcsi et signifie l'hégémonie intellectuelle

998Ibid.

999 Entretien Ibid.

1000 Archives départementales de Bobigny. (263J7)

1001Roelens reçu major du concours des hôpitaux psychiatriques de la Seine en 1968 est nommé à Maison-Blanche. Il quitte à la fois ses amis communistes de la fédération de Haute Garonne et ses amis de l'université de Toulouse (Meyerson, .Malrieu et Vernant). Il s'éloigne du PC mais ne le quittera qu'en 1980. Il fait le projet d'une thèse sur «le roman comme médiation de la vie psycho-sociale» avec Meyerson, avec lequel il continue à correspondre régulièrement, mais abandonne. Dans sa vie personnelle, il se lie avec une nouvelle femme, étudiante à Nanterre où il fréquente H. Lefebvre et les situationnistes.

1002Entretien avec R.Roelens du 11avril 2011.

1003Entretien avec Yves Buin 13 juin 2013.

structure para-publique (CMP de Bourges, EMP d'Asnières) rejetant toute pratique libérale. Il devient médecin-chef à Prémontré en 1975 puis à l'hôpital de Moisselles dont dépend le secteur de Gennevilliers, Villeneuve-La Garenne et Asnières (Hauts de Seine). Il donne à ce secteur une orientation vers la psychiatrie sociale, et utilise ses dispositions culturelles dans une série de productions littéraires, dont certaines seront publiées par Gallimard[1004], et de réflexions sur son expérience professionnelle[1005].

Yves Buin inaugure une trajectoire caractérisée par une relation intellectualisée au politique, prise dans les tensions qui affectent la redéfinition des positions d'autorité, dans la première phase de l'aggiornamento. Le caractère collectif de l'expérience étudiante et sa relative autonomie ne créent pas les conditions d'un ajustement à la conjoncture, et aboutissent à une crise qui trouve sa résolution dans l'exit. Mais il renégociera une forme d'engagement dans l'Union des écrivains, recréée en 1968, aux côtés de l'écrivain communiste Henri Deluy, le second époux d'Élisabeth Roudinesco.

Le repli professionnel dans la psychiatrie sociale du secteur, insérée dans les territoires populaires qui recoupent souvent l'implantation municipale communiste[1006], permet une mise en cohérence interne entre fidélité à l'engagement, déception militante et pratique professionnelle dans la référence aux combats fondateurs. L'investissement culturel est l'autre volet de l'utilisation des dispositions acquises.

Bernard WSigg : le rebelle… ou la parole aux profanes

D'une famille d'origine alémanique et protestante,dont il évoque « l'emmurement et le moralisme protestant (…) de parents inquiets autour de la politique, de la Résistance et de la sexualité[1007] » Bernard Sigg choisit la médecine « en réparation de ce que j'avais vu de la tuberculose de mon père », et dont celui-ci est mort. En 1954 il prend un premier emploi dans une clinique psychiatrique en Algérie, lorsque la guerre éclate. En 1956 il condamne les positions de Guy Mollet « qui s'affale devant les ultra d'Alger[1008]». La psychiatrie traditionnelle ne lui convient pas : « Je me suis senti emmuré comme psychiatre (…) L'austérité monacale des hauts murs de l'hôpital Sainte-Anne m'impressionnait ». Il part aux USA et « s'initie aux techniques les plus avancées de la neurophysiologie, sur les campus de l'Université de Californie » en1958.

Aspirant dans la Marine en 1960 au Maroc, il perd la foi et s'initie au marxisme face aux effets du colonialisme, ce qui lui vaut d'être « envoyé par l'armée française en poste dans l'Ouest algérien, où la tâche du médecin est de maintenir en vie les torturés[1009] ». Il déserte et devient communiste tout en correspondant avec Michael Balint. Il est appelé par le premier gouvernement de l'Algérie indépendante au CHU d'Alger, mais il est destitué, suite au coup d'État de Boumédienne. Ne

1004 Voir Biographie Yves Buin en annexe.

1005Une biographie de W. Reich, «Le psychonaute», «Psychiatries plurielles»(Eres), «La psychiatrie mystifiée», L' Harmattan, et une biographie de Paul Nizan

1006 En 1975 il devient médecin-chef du secteur Gennevilliers, Villeneuve-la-Garenne dans les Hauts de Seine. Il impulsera en 2000/2001 avec le psychologue Yves Ménéchal dans « le cadre de la transmission d'un demi-siècle de psychiatrie publique », le recueil d'une série de « Portraits de psychiatrie », entretiens biographiques réalisés avec L.Bonnafé, R.Roelens, H.Chaigneaux, Jean Ayme, dans le cadre de l'association La Licorne (Gennevilliers) à l'initiative du Groupe interdisciplinaire de Vidéo-recherche sur l'enfance.

1007Sigg (B.W.) Les murs de la psychanalyse. Condition de la pratique. Paris, Messidor,1990 , p.12.

Je n'ai pas réussi à trouver la date de naissance précise de B.W. Sigg. Toutefois comme il écrit qu'il a connu «l'horreur des bombardements de sa 8ème à sa 12ème année» on peut raisonnablement considérer qu'il est né en 1931/1932.

1008 Sigg (B.W.) ibid.106.

1009 Ibid.

pouvant exercer à l'étranger il rentre en France, est incarcéré à Fresnes, condamné comme déserteur à cinq ans de travaux forcés. Paradoxalement, il bénéficie de la loi d'amnistie destinée aux condamnés de l'OAS, et est libéré.

Il bénéficie alors du soutien de l'APF pour devenir psychanalyste, et du PCF qui lui fait rencontrer Bonnafé. Il devient son assistant à Perray-Vaucluse et à Paris. Il y découvre une psychiatrie innovante dans ses pratiques (les visites à domicile, la consultation rue du Figuier, le travail de groupe) mais, lorsque Bonnafé quitte Perray pour l'Essonne, il refuse de lui succéder comme médecin-chef, et voit la structure retourner aux pratiques antérieures. « Vous n'avez pas changé les structures. Tant que vous avez été là, avec votre personnalité, vos relations, votre rayonnement, vous faites évoluer les choses, mais quand vous partez, ça revient comme avant![1010] » reproche-t-il à son patron.

Il témoigne de la distance entre les deux générations, et du rejet ambiant du mandarinat : « Bonnafé, c'était un bon clinicien, il avait beaucoup de désirs, beaucoup d'idées (...) il était progressiste auprès des infirmiers. On était camarades, on se tutoyait, mais c'était un grand-patron. Il est sorti des murs, mais il est resté coincé dans l'idéologie médicale[1011] ». Convaincu que la psychanalyse « a valeur d'effort vers la libération des entraves, intérieures comme extérieures[1012]», c'est hors l'institution publique qu'il trouvera une issue. Son antipsychiatrie tempérée par le communisme, le conduira vers la pratique de la psychanalyse au service de tous, hors l'hôpital, dans des structures associatives créées par les municipalités communistes.

En 1969 paraît le *Cahier du CERM* n°67 « Psychiatrie et démocratie » qu'il a rédigé. En exergue une citation de Ben Bella au premier congrès du FLN : « Notre mot d'ordre central est le suivant : pas de révolution par procuration! Tout par le peuple, tout pour le peuple ! » S'appuyant sur les avancées du secteur et ses limites par rapport au projet originel de 1945, Sigg constate avec Bonnafé que « la révolution psychiatrique de 45 s'est glacée avant même de s'être épanouie ». À cela il donne une explication : « La «révolution psychiatrique» n'était en fait qu'une révolution par procuration, faite par des techniciens (…) Tout s'était passé au sein du monde asilaire intra-muros, et le dialogue qui venait enfin de s'ouvrir demeura inaudible du dehors. Jaloux de leur pouvoir et associés au pouvoir, les psychiatres de 45 furent victimes de leur déformation hospitalo-centrique, et s'ils ne voyaient plus leurs malades comme objet, ils les considéraient comme des «sujets d'intérêt, sujets de leur souveraineté[1013] ». Après avoir repris une étude de l'université de Yale sur la fréquence et le traitement des maladies mentales par classe sociale, et montré qu'il y a cent fois plus de chance pour un malade issu de la classe ouvrière ou de la petite bourgeoisie, d'être orienté vers un service public plutôt que dans une institution privée, il étudie les conditions nécessaires à un « échange fructueux avec les utilisateurs[1014] ».

Son objectif est de passer « du dialogue à la cogestion : « Pédagogues, architectes et artistes multiplient les rencontres et recherches communes avec les psychiatres et les psychologues, tandis que les malades et leurs familles s'organisent (UNAFAM, UNI)[1015] et viennent se joindre aux débats (…) Le concept empirique d'usager marque, en faisant son apparition dans le champ psychiatrique en 1960, une véritable rupture théorique[1016] ».

[1010]Témoignage oral de B. Sigg sur le site www Lucienbonnafe.org

[1011]Ibid.

[1012] Sigg BW Les murs de la psychanalyse op. cit. p.12.

[1013]Sigg (B.W.) *Cahiers du CERM* n°67, 1969, p. 8.

[1014]Ibid. p.18

[1015]Union nationale des familles de malades mentaux et de leurs associations (UNAFAM), Association nationale de défense des malades, des invalides et infirmes (AMI)

[1016] Cahiers du CERM op. cit. p.14.

Immergés dans l'effervescence intellectuelle des années 60 et les multiples formes de remise en cause de l'autorité, ces jeunes apprentis psychiatres se considèrent d'emblée légitimes pour intervenir au sein de l'intellectuel collectif, manifestent leur intérêt pour les mouvements qui travaillent le monde social, et cultivent l'irrespect. Avec la triple thématique de la critique des formes d'encadrement, de la promotion de la parole profane et de la remise en cause des légitimités établies, fussent-elles militantes, cette nouvelle génération met en cause l'ordre symbolique partisan, et donne à voir la modification de leur rapport à l'autorité politique, par rapport à celui leur prédécesseurs. Ils anticipent les contradictions dans lesquelles vont se trouver prises les organisations politiques traditionnelles, et notamment le Parti communiste, dont la stratégie d'accès au pouvoir par l'union de la gauche préalable aux transformations révolutionnaires est brusquement prise à contrepied par le mouvement social.

B : LES PSYCHIATRES COMMUNISTES EN MAI 68

En 1968, en panne de projet politique, rivé à l'inquiétude que provoque un mouvement dont une grande partie lui échappe, le PCF reste sans voix et délègue la gestion du mouvement aux organisations syndicales, espérant retrouver ses marques dans l'issue électorale de la crise. Confrontés « à l'événement, à l'incertitude qu'il infuse jusque dans les pratiques sociales les plus ordinaires[1017] », dans un secteur qui réunit des groupes d'acteurs prédisposés à la critique anti-institutionnelle, et trouvant dans la psychanalyse une contestation du savoir médical, l'espace psychiatrique est un des hauts lieux de la contestation.

Exister pendant la crise

Vieux lutteur contre la domination symbolique de l'hôpital, et pour la promotion de « la classe ouvrière de la psychiatrie » dans le processus thérapeutique, critique pugnace des certificats médicaux et de l'enfermement réel et symbolique qu'ils constituent pour le malade, défenseur de Foucault dans sa vision du partage entre raison et déraison que réalise la médecine, Bonnafé semble en prise avec le travail critique qui s'effectue dans l'univers médical, dans le moment de 68. Pourtant quelque chose lui échappe, de l'ordre de ce que Boris Gobille dénomme « une certaine façon d'être hors la loi symbolique et de s'opposer au monde institué[1018] ». Ce sont les infirmiers, les psychologues, les techniciens, tous ces « auxiliaires médicaux » qui prennent la parole, et refusent d'entendre celui qui parle « au nom de » la fonction professionnelle (le médecin rénovateur) ou de l'institution représentative (le parti). Ils entendent subvertir les cloisonnements fondés sur la hiérarchie des savoirs, et contestent la fermeture d'une médecine sur un monde du biologique qui méconnait le poids des contraintes sociales. Il s'agit « de cesser de considérer le malade comme *l'objet* de la relation thérapeutique. Le symptôme est *toujours* la manifestation d'une rupture dans l'existence de ce sujet qu'est le patient, et la question du rétablissement du malade consiste à le réinscrire dans un statut de *sujet* social et désirant[1019] ». La médecine en soi, est mise en cause dans sa fonction de maintien en état de santé des hommes et des femmes, conçus comme producteurs et comme consommateurs dans la société capitaliste. Le médecin en est l'instrument inconscient, et le malade le complice, dans son acceptation de son non-savoir. Le discours lacanien de « l'émergence du sujet sans rien céder de son désir » forme passerelle entre la critique du savoir médical, la critique anti-institutionnelle et la politique.

1017 *Mai-Juin 68* op. cit. p.21.

1018 Gobille (B.) « La Vocation d'hétérodoxie »in Mai-juin 68 p.274.

1019 Ibid. p.278.

Bonnafé, une fois de plus dans son rôle de patriarche de la lignée communiste, réunit autour de lui un petit groupe de ses confrères pour faire exister la parole militante, dans un tract intitulé : « Quelques mots »[1020] (de quelques psychiatres communistes à propos de la chose en question) signé de Paul Becquart, Lucien Bonnafé, Gérard Diatkine Jean Prévost, Rodolphe Roelens, Serge Villechenoux et Marie Villechenoux[1021]. La modestie du titre atteste la fragilisation de leur position. Confrontés à la question de l'énonciation d'un discours politique, il leur faut à la fois rendre compte de la rupture que constitue l'évènement, et le réintégrer dans « l'outillage théorique » de leur marxisme, pour lui donner un sens.

La déclaration inscrit Mai 68 dans une histoire de temps forts : 1958, Charonne en 1962, la grève des mineurs en 1963, mai 66 et 67, le 1er mai 68, réintégrant la lutte étudiante dans les luttes ouvrières, en contradiction avec les ambiguïtés des prises de position de la direction du parti. Le « fait imprévu » dans cette série accompagnée des progrès de l'unité, c'est « l'explosion de la révolte des étudiants qui apparait ici, comme une conjonction de l'élévation constante de la lutte contre le pouvoir personnel, et de la vague contestatrice mondiale des milieux étudiants[1022] ». « Pourquoi l'entrée massive des étudiants dans la lutte ? » Il s'agit d'une crise de la « pensée bourgeoise », qui suppose qu'on se réfère à la pensée marxiste pour être comprise, à condition de rappeler que la pensée marxiste dépasse l'idéalisme et le déterminisme économique primaire. Sous les auspices de trois grandes citations de Marx et d'Engels[1023], l'accent est mis sur ce qui se passe dans le champ des superstructures : si la situation économique est la base, les divers éléments de la superstructure exercent une action sur les évènements historiques, et en déterminent de façon prépondérante et en dernière instance, la forme. Le mouvement de Mai est réintégré dans les luttes contre le pouvoir gaulliste. Il convient cependant de combattre les concurrents de l'extrême-gauche « de dépister les stigmates de l'idéologie dominante : ceux qui n'admettent pas la reprise des revendications traditionnelles dans le moment présent, comme ceux qui s'enferment dans ces revendications, sans élever le combat au niveau de la mise en cause des structures, et qui sont victimes de l'emprise de la pensée produite et distribuée par la bourgeoisie[1024] ». Ceux pour qui, « changer le monde consiste à changer son propre rapport de conscience au monde, c'est-à-dire de se donner bonne conscience, et ce faisant de se réfugier, selon Lénine, dans la phraséologie ».

Les institutions psychiatriques en place, aussi bien que les résistances à les modifier sont à comprendre comme un élément des superstructures. « On peut comprendre pourquoi le vocabulaire « révolutionnaire » récent est encore si mal dégagé du concept d'hôpital pour penser l'institution de soins (…) et qu'ainsi, se pose en termes nouveaux, le problème de la poursuite du dialogue entre les différentes catégories de travailleurs du champ psychiatrique, celui d'un commencement de dialogue avec les usagers et leurs représentants, en lieu et place du dialogue avec le pouvoir central[1025] ».

Mêlant habilement les thématiques de la critique sectorielle (la critique du pouvoir médical, la transgression des barrières entre catégories professionnelles, la prise de parole des malades) qui vont mener à la réforme de la psychiatrie, la mobilisation des textes de la matrice marxiste et la rhétorique « antigauchiste », les signataires affirment la légitimité d'une mise en question des rapports d'autorité dans une solidarité avec les étudiants. En liant révolte institutionnelle et lutte

1020 Archives du PCF, archives départementales de Bobigny. Fond Leroy (doc. divers 263J93) cf. annexes..

1021 Marie Villechenoux : nom marital de la fille de L. Bonnafé.

1022 Tract recto-verso intitulé « Quelques mots (De quelques psychiatres communistes à propos de la chose en question. » Archives de Bobigny , Fonds Leroy 263 J 93.(cf. annexe).

1023Marx (K.) « *Le dix-huit Brumaire de Louis Bonaparte* » 1852, Lettre d'Engels à J. Bloch (1890),Marx (K .) *L'idéologie allemande* (1848)

1024 Ibid.

1025 Ibid.

contre le pouvoir, les auteurs inscrivent la mobilisation sociale dans la perspective politique d'une union anti-gaulliste, tout en maintenant le rejet des positions d'extrême-gauche. Cette position qui unit les débats théoriques qui ont précédé 68 et ce qui se passe peut expliquer la signature de Gérard Diatkine qui ne sera jamais membre du PCF[1026], aux côtés de ses confrères communistes, mais laisse hors-cadre ce qui ressort de la subversion des pratiques.

Prague 1968 : la « réprobation » de Bonnafé

Dans le moment de creux qui suit la déception électorale de juin 1968, les militants communistes engagés dans l'ouverture suivent avec passion l'expérience du printemps de Prague et l'émergence « d'un socialisme à visage humain ». La tentative de Bonnafé de nouer le passé avec l'avenir est brutalement mise en cause par l'intervention soviétique en Tchécoslovaquie.

Dans les archives de Roland Leroy, on trouve une carte adressée par Lucien Bonnafé le 21 aout 1968, le jour de l'entrée des chars à Prague : « En son nom et celui de quelques camarades, il demande une prise de position rapide du Parti sur les événements en Tchécoslovaquie, que le Parti se désolidarise de l'intervention des États socialistes contre l'État et le peuple tchèque, et que soit lancé un appel à la vigilance contre les dangers d'une exploitation contre-révolutionnaire de la situation[1027] ». La « réprobation » exprimée par le bureau politique le soir même, rassurera les signataires, les confortant dans la conviction d'un mouvement d'autonomisation prudente du PCF par rapport au PCUS, et sur la poursuite de l'ouverture. Pour contradictoire que cela puisse être, les évènements de Prague sont dans le parti français, et malgré de fortes tensions internes, un moment de réaffirmation du processus de l'aggiornamento, qui va orienter les années 70.

Durant les années 60, la reconnaissance de la psychanalyse est au cœur de l'alliance, qui se constitue entre psychiatres et cadres dirigeants engagés dans le retour à une stratégie politique unitaire, et dans la modernisation doctrinale. La doctrine freudienne est mobilisée comme ressource, en vue de légitimer une recomposition des rapports d'autorité entre les différentes catégories d'intellectuels de parti, et dans les luttes symboliques autour de la définition d'un humanisme scientifique. La période d'incertitude et de redéfinition des rôles du début de la décennie se clôture par le renouvellement des équipes dirigeantes, et par la fixation d'une nouvelle orthodoxie. La psychanalyse est reconnue comme savoir scientifique concernant l'individu, sous condition que soit réaffirmée la place dominante du matérialisme historique dans la compréhension du monde social. En majorant la place de la politique d'union avec les couches intellectuelles, la crise de Mai-Juin 68 confirme le processus d'aggiornamento, et crée les conditions d'une production intellectuelle militante.

La mort de Louis Le Guillant, quelques mois avant la crise de Mai-Juin 68 marque la fin d'une configuration entre communiste et psychiatrie nouée durant la seconde guerre mondiale, qui va subir une série de transformations. Il aura été une sorte « d'ouvreur » de la psychiatrie infanto-juvénile et de la psychopathologie du travail qui va se déployer dans les années suivantes.

Les membres du groupe formé à la Libération, communistes ou compagnons de route : Lebovici, Diatkine, le couple Kestenberg, Sapir, Angélergues, Daumezon, vont constituer désormais les figures consacrées de la novation adossée à la psychanalyse. La rupture des liens partisans n'a pas mis fin à la connivence créée par leur compagnonnage dans la mise en question du rapport à la folie. Ils constituent des modèles pour les nouvelles générations et maintiennent l'idéal d'une

1026 D'après le témoignage de D.Follin son épouse. Entretien du 19.1.2011.

1027Fond R.Leroy, Archives de Bobigny, 263J92, courrier manuscrit L.Bonnafé.

psychiatrie préoccupée des couches sociales peu favorisées, et d'une médecine déliée des bénéfices économiques.

Sorte de stalinien « hors-cadre » Bonnafé est la figure de la fidélité à l'engagement communiste, indissociablement politique et novatrice, humaniste et optimiste quant aux capacités à bouger, au sein du monde social, les limites de l'exclusion. Il est l'incarnation d'une histoire collective en même temps que d'une capacité d'accueil de la nouveauté, ouverte aux mises en cause institutionnelles. Cette position symbolique favorise l'arrivée de professionnels formés dans un autre état du champ, qui arrivent en responsabilité dans l'après-68. Un nouvel équilibre s'est constitué au sein du PC avec la promotion de cadres dirigeants formés durant la guerre froide, héritiers du capital collectif et engagés dans une dynamique de changement. La disparition progressive de Garaudy au profit de nouveaux intellectuels d'institution : Guy Besse, Lucien Sève, Francette Lazard se conjugue avec une réévaluation intellectuelle du rôle des cadres traditionnels comme Belloin, favorisant la promotion des membres des professions intellectuelles dans l'organisation. La montée en puissance des questions de l'individu au sein du collectif, et des systèmes de domination symbolique, va donner une place singulière aux « experts » de la relation et de l'affectivité que sont les psychiatres, et requestionner au sein des débats théoriques l'articulation entre le marxisme et la psychanalyse.

La mobilisation de la psychologie, de la psychanalyse et de la psychiatrie impliquée dans cette novation se réalise dans un moment de recomposition de la place de la psychiatrie dans le champ médical, issue de la mobilisation de l'ensemble du groupe professionnel. Elle et liée à une série de productions savantes et à l'émergence d'un mouvement radical de critique institutionnelle aux origines internationales, quant au statut de la psychiatrie, processus pluriel et souvent contradictoire, qu'on réunit sous le terme d'« antipsychiatrie ». Philosophie, psychiatrie, psychanalyse, psychologie sont l'objet de relectures politiques, qui trouvent leur correspondance dans les concurrences entre les diverses composantes de la gauche politique.

Il convient donc, avant d'aborder la seconde phase de l'aggiornamento communiste, d'observer le rôle du collectif des psychiatres communistes confronté aux transformations de l'espace psychiatrique, entre psychiatrie réformatrice et antipsychiatrie.

CHAPITRE VII

LES COMMUNISTES ENTRE PSYCHIATRIE RÉFORMATRICE ET ANTIPSYCHIATRIE

(1960-1968)

Si dans la première partie de notre travail, la politique fait irruption dans le champ de la psychiatrie par l'antifascisme, le Front populaire, l'hécatombe des fous, la Résistance puis la guerre froide, dans cette deuxième partie qui va de 1960 à 1977 le mouvement s'inverse. Les questions institutionnelles de la psychiatrie et la psychanalyse se diffusent parmi le monde social et sont l'objet d'une politisation généralisée au sein de laquelle se retrouvent les oppositions entre social-démocratie, communisme et extrême-gauche.

La folie, l'asile, la pathologie deviennent des objets intellectuels dont se saisissent une série de producteurs novateurs : Canguilhem, Foucault, Goffman. La psychiatrie devient le modèle exacerbé des formes d'encadrement de la déviance par rapport aux normes sociales, que réalisent de façon plus euphémisée l'école, la justice, les institutions sociales, et dont la finalité est l'obtention du consentement des dominés. À travers la problématique de la souffrance institu-tionnelle et de l'inadaptation scolaire, puis de la prévention, les questions de la norme et de la ségrégation, de l'hérédité et du social, des formes de l'inégalité et de l'arbitraire des classements sont réinterrogées, comme sont contestées les structures familiales, le rapport au corps et à la sexualité, la domination des femmes et les mœurs traditionnelles. La critique de la psychiatrie, longtemps monopole des spécialistes passe dans le champ profane et devient le symbole de la lutte contre les contraintes sociales et le pouvoir d'État, jugés comme aliénant le sujet et l'inscrivant dans la répétition des dominations sociales.

L'évolution du système scolaire et la pathologisation de l'échec qui l'accompagne développe en concurrence avec le secteur public, un nouvel espace institutionnel l'espace médico-social, destiné à la prise en charge du « handicap et de l'inadaptation ». Les politiques municipales de santé et d'éducation, et en particulier celles des municipalités communistes investissent ce nouvel espace au nom « d'une réussite scolaire pour tous » et de la lutte contre les inégalités socio-culturelles. (Création des IME dans les années 60, puis des CMPP dans les années 70). Ces derniers vont être les relais de la transformation de l'échec scolaire, effet d'une distance à la culture savante en un symptôme de souffrance de l'enfant[1028]. Ils ont pour effet la multiplication des catégories de personnel de la remédiation, eux-mêmes produits de la démocratisation culturelle. L'accroissement des personnes concernées : familles et jeunes, personnels et promoteurs de structures inscrit les problématiques spécialisées dans le débat politique, et constitue un terrain ouvert à la critique du pouvoir et des institutions.

Ces transformations des représentations et des problématiques ne sont pas sans effet. Au cours des années 60, la psychiatrie est le lieu de deux mouvements contradictoires. L'un, qui à l'occasion d'une crise de la reproduction professionnelle, voit la psychiatrie se libérer de la tutelle

1028 Pinell (P.) Zafiropoulos (M.) La médicalisation de l'échec scolaire. De la pédo-pédiatrie à la psychanalyse infantile ». INSERM (Unité 158),1978.

des neurologues pour devenir une spécialité médicale autonome et généralise le secteur, avec une forte croissance de nombre des psychiatres. L'autre, qui opère une série de critiques radicales du savoir psychiatrique comme opérateur de la ségrégation, et de l'hôpital psychiatrique comme « institution totale » lieu de toutes les oppressions. Ce courant de critique des institutions va être labellisé sous le nom « d'antipsychiatrie. ». Les psychiatres communistes vont donc avoir à se situer entre psychiatrie réformatrice dans la continuité des mobilisations d'après-guerre et antipsychiatrie, comme mise en cause de l'institution, qu'il ne s'agit plus de réformer, mais bien d'abolir.

Dans ces interactions se jouent les luttes de légitimité, orientées par les concurrences internes à chaque espace : entre psychiatrie publique libérale et psychiatrie hospitalo-universitaire autour des conditions de certification, entre psychiatrie réformatrice et antipsychiatrie autour de l'organisation psychiatrique, entre psychanalyse orthodoxe et sécession lacanienne quant aux finalités thérapeutiques, entre adaptation ou libération du sujet comme finalité thérapeutique.

Le réseau des psychiatres communistes reste dominé par les grandes figures du groupe de 1945 qui en assurent la pérennité : Bonnafé, Le Guillant, Muldworf et Roelens, auxquels s'agrègent les acteurs de la génération nouvelle comme Buin et Sigg, comme nous l'avons montré précédemment. Si, en province, Tony Lainé participe au mouvement d'humanisation et de développement de la psychiatrie et est un militant communiste reconnu, il n'est pas encore intégré dans l'élite parisienne des militants. La trajectoire de Marie Bonnafé et de son mari Serge Villechenoux illustrera dans le groupe des communistes, l'arrivée d'acteurs qui vont constituer les « gros bataillons » de la mobilisation professionnelle des années 60 et vont imposer la reconfiguration de la place de la psychiatrie dans le champ médical en mettant la psychanalyse au cœur de la modernisation du secteur.

Le collectif militant, partiellement reconstitué, doit donc maintenir la continuité du projet réformateur et l'originalité de sa position, et prendre en compte la critique des formes de délégation de la violence sociale qu'induit leur position de médecin-psychiatre. À la recherche de la définition d'une « seconde révolution psychiatrique », les nouveaux entrants vont trouver chez Louis Althusser la possibilité d'articuler les discours de Foucault et de Lacan par le concept des « appareils idéologiques d'État », et dans la publication en 1968 de *L'institution en négation* de Franco Basaglia la voie d'une antipsychiatrie réconciliée avec le communisme.

A : LES COMMUNISTES DANS LA CONTINUITE : LA PSYCHIATRIE RÉFORMATRICE

Transformations morphologiques et crise sectorielle

Depuis la circulaire de mars 1960 le secteur public n'a pas bénéficié des créations de postes nécessaires à son développement alors qu'entre 1952 et 1967 les effectifs des psychiatres se sont multipliés par deux au sein d'une progression du corps médical d'une moitié. Cet afflux de professionnels se heurte à la fermeture du secteur public et amène un développement de la pratique libérale, ce qui provoque une dévaluation des ressources des praticiens. Une crise va se nouer autour de la reconnaissance de la qualification. En rupture avec la structuration traditionnelle du champ, elle voit s'allier les psychiatres publics et les psychiatres libéraux contre les « mandarins ». En effet, les neuropsychiatres hospitalo-universitaires entendent maintenir leur monopole sur les conditions de production des neuropsychiatres libéraux. Au nom de cette spécialité hybride, seule reconnue par les instances universitaires, ils limitent de façon drastique la validation de l'équivalence entre le CES de neuropsychiatrie et la formation de cinq ans « au lit

du malade » que constitue l'internat de psychiatrie (équivalence reconnue aux internes des autres spécialités)[1029]. Ce refus amène une montée des tensions et une forte mobilisation du Cadre, créant les conditions de légitimité d'une discipline de la pathologie des maladies psychiques, autonome de celle des maladies nerveuses. La contestation trouve sa forme organisationnelle dans la création du Syndicat des psychiatres français en 1967[1030] et s'exprime dans l'édition du « livre blanc de la psychiatrie française » issu des Journées de réflexion organisées par Henri Ey autour de *l'Évolution Psychiatrique* en 1965, 1966 et 1967, en présence des autorités de la Santé, de l'Enseignement et de la Justice. L'initiative est animée et dirigée par l'élite consacrée du groupe des rénovateurs de 45 et mobilise la nouvelle génération plus nombreuse, immergée dans les débats intellectuels et formée à l'analyse. Le mouvement de Mai va accélérer la crise et permettre sa résolution.

Bonnafé et Le Guillant et « Le livre blanc de la psychiatrie »

Aux journées de 1965, les sociétés scientifiques et les administrations sont invitées à réfléchir sur les conditions d'enseignement et de qualification. Des rapports sont présentés sur la formation en psychiatrie, ses différents modes d'accès, sa relation à la neurologie, sur les relations entre pratique libérale et pratique publique, sur les conditions de naissance de la discipline. Bonnafé y présente une contribution sur « les thérapeutiques institutionnelles ». À partir du constat que les instituts de psychanalyse prennent en charge 200 patients et qu'il y a 120 000 malades dans les HP, il privilégie « la place éminente et irremplaçable des thérapeutiques institutionnelles, la désaliénation du personnel en vue d'échapper à l'héritage asilaire », et insiste sur le fait « que le rendement d'un comprimé est proportionnel au cadre institutionnel dans lequel il est donné »[1031]. La conclusion des journées légitime la spécificité de la psychiatrie : « Les théories médicales sont des façons différentes d'articuler des faits qui préexistent à ces théories, qui ont été isolés préalablement à ces théories. À contrario, en psychiatrie, la mise en évidence « des faits », leur forme, dépend du mode de pensée qui leur est préalable. Cette hétérogénéité du mode de pensée psychiatrique est une donnée actuelle importante et inéluctable[1032] ».

L'année suivante est consacrée au « Plan d'action et à l'organisation psychiatrique ». Après avoir réaffirmé l'autonomie de la psychiatrie : « La neuropsychiatrie n'est pas plus légitime qu'une cardio-psychiatrie ou qu'une ophtalmo-psychiatrie »[1033] Bonnafé polarisé depuis 1947 sur le rôle du psychiatre qu'il retravaille sans cesse, réitère sa position « contre l'aliéniste avide de mise en tutelle » et propose que « l'expérience du psychiatre soit mise au service de l'écoute de la demande

---

1029 À la différence des autres spécialités médicales, existent trois modes d'accès à la psychiatrie.1) Le CES de neuropsychiatrie délivré par la faculté de médecine, essentiellement théorique, donnant une place centrale à la neurologie, qui s'effectue dans les CHU. 2) L'internat de psychiatrie (ou de médecine) auquel on accède par concours, suivi de cinq années de formation pratique, mais qui doit être validée par une commission de qualification dominée par les hospitalo-universitaires. En 1963 sur 1182 psychiatres qualifiés, 646 seulement sont issus de l'Internat des HP. 3) Une troisième voie dans la tradition des asiles, le médicat des HP s'obtient par concours, sans formation pratique et permet d'accéder aux H.P. On peut y ajouter la voie de la psychanalyse, qui n'a aucun contact institutionnel avec la psychiatrie, mais constitue le savoir « de la distinction » des années post-68.

1030 Le SNPF créé en 1967 a pour président le professeur Kammerer, professeur de psychiatrie à la faculté de Strasbourg, le seul agrégé favorable à l'autonomie de la psychiatrie, et pour secrétaire général Charles Brisset ancien interne des HP, consultant à l'hôpital Rothschild et pratiquant libéral reconnu, car il est l'auteur avec Henri Ey et Pierre Bernard d'un *Manuel de la psychiatrie*. Le syndicat peut se prévaloir fin 1968 d'une réelle représentativité (950 membres pour environ 1500 psychiatres qualifiés)

1031Intervention de Bonnafé, 1966, Tome 1

1032« Le livre blanc de la psychiatrie française », supplément au n°3 de *l'Evolution psychiatrique*, juin 1965, Tome 1/1965, 2/ 1966, 3/1967

1033 Ibid Tome 2/ 1967.

sociale et de la prise de responsabilité par l'ensemble du corps social de la maladie mentale. Le pivot de la prise en charge n'est pas l'hôpital, mais bien la cité [1034] ».

Le Guillant[1035] défend le secteur « contre les réserves qui ne tiennent pas compte de l'insuffisance des moyens ». Il réaffirme le rôle essentiel des infirmiers dans la prise en charge collective : « Avec Balint, je dirais que les meilleurs médicaments du médecin sont les infirmiers[1036] », et les réticences qu'il avait déjà exprimées en 1952 quant au danger d'un « phalanstère thérapeutique, fut-il paisible pour le malade, cette position doctrinale silencieuse de l'attachement exclusif à l'institution » qui ne se préoccupe ni des conditions de la réinsertion à la sortie des internés, ni du présent du malade que l'on ne peut dissocier de son passé. Il considère qu'il y a là, un obstacle à la dynamique du du secteur et se réfère « au drame » de Politzer contre « le dogmatisme totalitaire de la psychanalyse, qui réduit à des épiphénomènes le présent de nos malades [1037] ».

Aux Troisièmes Journées psychiatriques de juin 1967sont définis les besoins en postes de psychiatres (la formation de 4000 psychiatres par an) et sont formalisées l'ensemble des revendications du corps professionnel. Bonnafé revient sur la nécessité de l'abrogation de la loi de 1838 « dangereuse parce qu'elle diminue les chances thérapeutiques » évoquant à l'occasion, les propos de son grand-père aliéniste : « J'en ai assez d'entendre parler d'une réforme de la législation *sur* les aliénés, j'attends qu'on veuille parler d'une réforme *pour* les aliénés ».

Le Guillant et Bonnafé sont dans la continuité des débats du groupe de Sèvres[1038]. Bonnafé maintient le discours du désaliénisme, non pas dans la définition d'une « bonne » institution, mais comme déconstruction du regard médical sur la folie. Il intègre en cela, la critique foucaldienne du pouvoir médical[1039] et la valeur éthique de l'écoute et du sens du symptôme de « la leçon freudienne », qui le relie à la génération nouvelle. Il défend « une approche plurielle » de la thérapeutique, entre psychothérapie collective et psychothérapie institutionnelle, faisant comme toujours œuvre politique unitaire.

Marie Bonnafé : hériter l'héritage, continuité et rupture

Au cours de l'élaboration du *Livre blanc,* la nouvelle génération formée durant les années 60 constitue la fraction la plus nombreuse et la plus active de la mobilisation. Le moment est vécu émotionnellement comme réunion de la profession. Ces arrivants récents et leurs successeurs vont être les principaux bénéficiaires de la réforme. Marie Bonnafé témoigne de ce climat : « Tout le monde était là, les psychiatres les psychanalystes, ça débattait sans exclusive, avec nous il y avait les psychiatres privés, on était ensemble… bien sûr la psychanalyse était au centre… On avait même un jungien [1040]»…

Née en 1935, Marie Bonnafe a vécu sa petite enfance chez ses grands-parents. Elle retrouve ses parents à Saint-Alban. La seconde guerre mondiale est pour elle, un moment de bonheur familial, au sein d'une famille élargie où ses parents unis, sont le centre d'une sociabilité intellectuelle et amicale intense. La fin de la guerre est pour Marie, à la fois le moment de la séparation de ses parents, d'un retour chez ses grands-parents et du départ de son père pour Paris. Lorsqu'elle

1034 Ibid.

1035 Ibid. Tome 2 / 1967.

1036 Le Guillant (L.) intervention de Mars 1966. Ibid. Tome 2.

1037 Ibid.

1038 cf.chapitre IV.

1039 Bonnafé (L) «le personnage du psychiatre III», *L'Evolution Psychiatrique,* 1967, p10-15.

1040 Entretien M.Bonnafé du 3.9.2010.

rejoint sa mère à Paris, celle-ci vit une bohème cultivée et pauvre soutenue par ses amis de la résistance. Elle travaille comme psychologue auprès de Pierre Mâle et engage une psychanalyse à la SPP. Marie poursuit ses études secondaires en internat et passe son bac de philosophie en 1953. À quinze ans, elle adhère directement au Parti communiste et fréquente de jeunes physiciens dont Boris Charpak. Mais sa mère l'oriente vers des études de médecine garantes de ressources et de statut social. D'emblée elle s'engage dans une activité militante intense à l'UNEF : « La lutte des « mino » contre la majorité droitière de la faculté de médecine… la psychiatrie c'est la médecine « de gauche ». Elle rencontre Serge Villechenoux : « Il faisait partie de ces 3% d'enfants de familles ouvrières qui font médecine. Son père était chef de train à la RATP [1041] ». Ils se marient, ont deux enfants et militent ensemble, tant dans le mouvement psychiatrique que dans le PC. « Pour moi la psychiatrie c'était se bagarrer, explique-t-elle. J'ai été chez Koechlin, une grande famille protestante, à Plaisir. C'était la psychiatrie institutionnelle dans le service public dans un hôpital tout neuf. On y faisait des changements à l'enseigne de la psychanalyse. C'est vraiment une spécificité française. On a introduit cela dans le service public. On inventait une nouvelle clinique[1042] ! » En 67-68 elle va compléter sa formation à Genève auprès d'Ajuriaguerra. Elle y retrouve Dominique Diatkine, la fille de Sven Follin[1043].

Désireuse de prendre quelque distance avec la voie paternelle, Marie quitte le secteur public de la psychiatrie. Elle travaille au centre d'observation de Vitry où a travaillé sa mère avec Le Guillant, dans différents IME pour enfants débiles ou psychotiques, puis avec René Diatkine dans le XIIIème arrondissement de 1968 à 1972. Elle y crée une unité du soir qui reçoit les enfants après l'école. Elle consulte au centre de santé de Gennevilliers. Le lien avec les politiques municipales de santé et l'investissement dans l'espace de l'inadaptation assure à la fois filiation et distance avec l'histoire paternelle de l'humanisation de la psychiatrie. Après la lutte corporative qui va aboutir à la réforme de 1968, pour cette génération qui s'est formée sur le divan, la voie royale de la novation et de l'humanisation de la psychiatrie passe par l'introduction de la psychanalyse dans le secteur public.

[1041] Entretien avec Marie Bonnafé 30. 9. 2010.

[1042] Entretien M. Bonnafé 10 .11. 2010

[1043] Dominique Diatkine (Follin) est née en 1940. Son enfance se passe dans les hôpitaux psychiatriques et dans le milieu des psychiatres communistes autour de son père, avec une mère militante à l'UFF. Mais la rupture de Sven Follin avec le PCF dans l'après-56 s'accompagne d'un divorce difficile. En 1958 son père coupe les ponts avec sa propre fille et avec l'ensemble de ses amis. «Replié sur sa forteresse de Sainte-Anne il devient d'un grand conformisme social à la limite d'une politisation à droite », d'après elle. C'est donc au sein du groupe des réformateurs humanistes que se forme la jeune fille, qui s'engage dans des études de médecine, qu'elle interrompt lorsqu'elle attend un enfant. Après s'être mariée avec Gérard Diatkine lui aussi psychiatre et psychanalyste, elle reprend son parcours professionnel. Elle s'intéresse à la linguistique et choisit l'orthophonie pour se professionnaliser. Elle fait ses stages chez Pierre Mâle et dans un hôpital de jour pour enfants psychotiques, puis passe une année auprès de J. de Ajuriaguerra à Genève, où elle retrouve Marie Bonnafé. Elle se forme à la relaxation et à la psychopathologie, puis à la psychanalyse à la SPP.

Henri Lefebvre, déjà proche de son père reste son ami et celui de son mari, porteur d'un modèle de contestation d'un PCF dogmatique. Dominique Follin s'engage dans les causes de l'époque, le Planning familial à la MNEF et à l'UNEF, les comités Vietnam mais, dit-elle « je ne suis pas une militante dans l'âme.»

Elle travaille à Sainte- Anne avec Serge Villechenoux et le rejoint lorsqu'il ouvre le CMPP d'Ivry en 1970 . Psychothérapeute au CMPP d' Ivry jusqu'à sa retraite en 2005, elle y développe en particulier le travail mère-enfant. Son mari psychiatre des hôpitaux, anime un des lieux d'enfants novateur Les Coteaux , qui unit placement familial, hôpital de jour et consultation. Gérard Diatkine est un des responsables de la formation analytique au plan international, notamment auprès des russes lorsque ceux -ci s'intéressent à nouveau à la psychanalyse. (Entretien avec D. Diatkine du 13.1. 2011)

La réforme de la psychiatrie (1968)

La réforme de l'Université fournit un cadre à la résolution de la crise professionnelle[1044]. L'entrée au ministère de l'Éducation nationale comme conseiller technique d'Edgard Faure, de Philippe Paumelle, dont la fille est elle-même une psychiatre impliquée dans l'expérience du XIIIème arrondissement, favorise la formalisation de la réforme. Le 30 décembre 1968 un arrêté crée deux CES distincts de neurologie et de psychiatrie « reconnaissance officielle de la spécialité, protégée par des droits d'entrée, marquant la fin de la tutelle neuropsychiatrique, et faisant de la psychiatrie une composante à part entière de la médecine[1045]». La loi de finance de 1969 « fait disparaître la définition singulière de l'hôpital psychiatrique pour l'insérer dans le dispositif hospitalier public [1046] » revalorisant du même coup le statut des psychiatres et celui des infirmiers psychiatriques. La revalorisation du poste de médecin-chef dépendant de la mise en place du secteur, l'organisation se développe sur l'ensemble du territoire, et s'étend à la psychiatrie infanto-juvénile en 1972.

La réforme fait consensus quant à la reconnaissance d'un trouble psychique du côté de la pathologie des relations contre le schéma organiciste. Elle permet une transformation profonde des conditions de l'exercice professionnel tout en maintenant la continuité séculaire de son objet, la maladie mentale et les ieux qui lui sont dédiés, désormais répartis dans le tissus social. Quoique renforçant l'intégration de la psychiatrie publique dans le champ médical, la réforme maintient l'existence d'un internat de psychiatrie et élargit celui-ci à l'ensemble des hôpitaux du pays, ce qui abaisse considérablement les droits d'entrée. Ce segment de la médecine devient un lieu de démocratisation relative du recrutement associé à une image de « médecine de gauche », sociale et désintéressée. L'État modernise ainsi un secteur resté archaïque en utilisant les projets d'une réforme modérée soutenue par la majorité des professionnels. Il endigue, pour l'essentiel, la critique institutionnelle.

En se gardant de définir les modalités de formation aux thérapeutiques relationnelles, point nodal de la profession, l'État déplace l'énergie de la contestation de la fraction la plus radicale vers la définition de la technique légitime, loin des négociations à venir concernant la définition du contenu de la nouvelle discipline[1047].

Dans le processus réformiste enclenché depuis le Front Populaire, le maintien de la position anti-hospitalière des communistes, l'exigence d'élévation du contenu intellectuel de la professionnalisation infirmière et la collaboration avec un réseau social inscrit dans le territoire assurent la continuité du discours des communistes, et leur position de promotion de « la psychiatrie sociale »[1048]. En cela, ils partagent « l'illusio » propre au champ. « Nul ne peut tirer profit du jeu, même ceux qui dominent le jeu, sans s'engager dans le jeu, sans se prendre au jeu, c'est-à-dire qu'il n'y aurait pas de jeu sans la croyance au jeu et sans les volontés, les intentions, les aspirations qui animent les agents, et qui produites par le jeu, dépendent de leur position dans le jeu. »[1049] C'est cette *illusio* que la génération formée à la critique institutionnelle par ses maitres, va mettre en cause. Cette génération bénéficie de la réforme, mais ses catégories de perception se sont formées dans la contestation du savoir psychiatrique.

[1044]Séminaire Samuel Lézé , note sur la création du CES de psychiatrie.

[1045]Pinell (P), «Normalisation de la psychiatrie française», *Regards sociologiques* n°2, 2004, p.3-21.

[1046]Ibid.

[1047]Ibid.

[1048]La « psychiatrie sociale » recouvre tout à la fois, la prise en compte des conditions sociales de production de la pathologie, et l'insertion dans la cité par un travail des psychiatres auprès des familles et des personnels des structures sociales existantes (entreprise, école service social) afin d'éviter l'hospitalisation des patients.

[1049]Bourdieu (P.) « Le mort saisit le vif. Les relations entre histoire réifiée et l'histoire incorporée. » ARSSn°32-33, avril-juin 1980, p.3-14.

B : LES COMMUNISTES ET LA SECONDE « RÉVOLUTION PSYCHIATRIQUE »

1/ Bonnafé : l'ouverture à Foucault

Bonnafé perçoit immédiatement la valeur subversive d'*Histoire de la folie* de Foucault : le « grand partage entre raison et déraison », et le rôle de la médecine dans le jeu de l'exclusion. Il « récupère » celui-ci dans la légitimation de sa contestation de l'hôpital. En cela il anticipe et autorise de la place symbolique qui est la sienne, les nouveaux venus du collectif militant à intégrer la critique de Foucault dans « leur » marxisme.

Il est bien le seul psychiatre de l'élite en place, lors du séminaire organisé par *l'Évolution Psychiatrique* en décembre1969 à Toulouse au sujet d'*Histoire de la folie,* à montrer la valeur du questionnement foucaldien, contre tous ses confrères scandalisés par cette « philippique révolutionnaire » venue de ce « non-médecin », qui conteste la vérité de la pathologie. Il réfute le discours d'Henri Ey : « Cette accusation d'une posture, est une imposture. Ce mythe doit être démystifié (…) l'absurde où peut aller une psychiatrie se confondant avec la morale, la sociologie, la politique (…) ce nulle part de sa négation (…) cette position "psychiatricide" ». Bonnafé dénonce « la révolution psychiatrique trahie (…) Foucault a foncièrement raison dans sa dénonciation de la caution médicale, comme instrument de partition » affirme-t-il. Le vieux lutteur pour une folie accueillie dans la ville mobilisant «les potentiels soignants du peuple», rejoint Foucault « dans la complicité d'un combat quichottesque » et voit comment « peut se formuler, en écho la question de Foucault dont l'actualité est singulièrement brûlante[1050] ».

Médecin-chef à l'hôpital de Perray-Vaucluse « promis à une monstruosité structurale » dont on vient de décider l'extension, contre son avis et avec le soutien des infirmiers, il réécrit « le personnage du psychiatre » son texte de 1947 en l'actualisant. Il y souligne « les versions subtiles de nos phénomènes de méconnaissance » et rappelle l'impératif d'une « critique acérée de l'institution et du personnage du psychiatre, tournant radicalement le dos au grand renfermement ». Confronté au quotidien de Perray-Vaucluse, sans possibilité d'insertion dans Paris, Bonnafé trouve dans la radicalité de Foucault un écho à son échec à transformer l'institution.

2/ La « seconde révolution psychiatrique »

La nouvelle génération des psychiatres tente de rivaliser avec les grands devanciers. « La seconde révolution psychiatrique » comme ils la dénomment reconnait sa filiation d'avec celle de 1945, mais elle entend en dépasser les limites et radicaliser son contenu en intégrant les discours de Foucault et de Lacan. Il s'agit cette fois-ci « de la mise en cause du savoir psychiatrique et de son pouvoir disciplinaire, [de sa fonction] d'ordonnateur de dispositifs de véridiction, producteurs de modes de subjectivation homogène (le psychiatre, le malade mental). Le désaliénisme était issu de la révolte contre la guerre et de l'expérience de la Résistance. Il a été « mené au nom de l'humanisme des Lumières, la critique de l'asile au nom de l'aliénation selon Marx, et non pas animé du soupçon du discours psychiatrique même, participant à la ségrégation dénoncée[1051] ».

Les communistes vont mobiliser l'autorité théorique d'Althusser : son alliance avec Lacan contre les dogmatismes institutionnels, et celle de Foucault comme rénovation de la critique marxiste

---

1050 *L'Evolution psychiatrique,* compte-rendu du colloque de Toulouse, 1969.

1051 Apprill (O.) *Une avant-garde psychiatrique*, Paris, EPEL, 2013, Avant-propos de F.Chaumon.

des pouvoirs. Althusser propose une synthèse avec sa théorie des « Appareils idéologiques d'État. »

La subversion lacanienne contre l'ethos médical

Le capital analytique devient capital de distinction dans l'espace de la modernité psychiatrique. Les communistes, depuis Politzer ont reproché à la théorie de Freud son incapacité à prendre en compte l'histoire sociale de l'individu, et sa prétention à une explication mythique de la construction de la société et de la culture. Le renversement structural de Lacan fait sauter ce verrou. « La venue au monde d'un sujet est à comprendre dans l'enchainement des dons et des dettes qui préexistent dans le groupe, dans un réseau symbolique articulé dans le langage, avant que le sujet n'ait proféré un mot [1052] ». L'inconscient c'est le discours de l'Autre. Le sujet se construit dans la contradiction et la discontinuité de son désir et de ce « grand Autre », le lieu du symbolique où s'énonce le lien à l'ordre social. Althusser n'a pas manqué l'intérêt pour le marxisme, de cette refonte théorique.

L'accès à l'inconscient passe par les failles du discours et dans le symptôme, qui devient le point de départ de la construction du sujet, par l'émergence de son désir vrai, et par la dynamique du manque de l'objet désiré. Le symptôme n'est plus « le signe d'une déroute des facultés de l'esprit, une faiblesse de la volonté, mais le point de création du sujet[1053] ». À condition toutefois que l'analyste récuse tout savoir préalable à la parole du sujet, abandonne toute volonté normalisatrice concernant « ce qui est bien pour lui », et s'engage lui-même dans cette relation d'amour particulière qu'est le transfert.

Cette position, en rupture avec l'éthos médical du savoir sur la maladie du patient et de l'objectif de l'amener à la santé, cette inversion des rapports d'autorité, la parole donnée au sujet qui en fait l'acteur de sa libération, sont autant de thèmes qui donnent du contenu à une des questions au centre de la critique antipsychiatrique, celle d'un savoir qui est pouvoir sur l'autre.

Après l'échec de son intégration dans « l'empire » de la psychanalyse orthodoxe, Lacan « fonde » l'École freudienne de Paris en 1964. La refonte lacanienne liée à la linguistique et au structuralisme, appuie sa légitimité sur sa reconnaissance par le monde universitaire des philosophes et des sciences sociales. Au-delà du langage ésotérique du maitre qui distingue, l'organisation mise en place par Lacan est ouverte aux non-médecins, et se revendique sans hiérarchie interne. En supprimant dans les statuts de l'association les catégories de titulaires et de didacticiens et les commissions de sélection au profit d'une catégorie unique de « membre de l'École », Lacan ouvre son école au public élargi des professionnels de la relation, des intellectuels et des artistes, auxquels il offre un débouché et une consécration, au principe du succès de son enseignement. L'adhésion à l'EFP prend la forme d'un militantisme de l'inconscient, de la reconnaissance du désir de l'individu et de l'abolition de la sélection sociale en prise avec l'humeur institutionnelle du temps.

Foucault : jeu de miroirs et rénovation de la critique marxiste des pouvoirs.

Si Histoire de la folie apparait à Henri Ey comme un brulot illégitime et « psychiatricide », elle est reçue avec enthousiasme par les plus jeunes qui font une lecture politique d'un texte relativement

[1052] Chaumon (F.) Lacan, la loi, le sujet et la jouissance, Paris, Michalon, 2004,

[1053] Ibid.p .80.

indéterminé de ce point de vue-là, mais dont l'auteur à partir de 68 va nourrir les thèmes de l'extrême-gauche.

Son histoire du partage entre la raison et déraison pare la folie d'une noblesse existentielle et le tragique de la vie humaine[1054] d'un statut philosophique. « La psychologie n'est qu'un essai de domination de la folie, la thérapie une volonté de la moraliser, et la psychiatrie la rabat sur un dérèglement. La folie devient le symbole de la résistance à la domestication et le savoir du médecin celui de l'exercice de la contrainte[1055] ». L'itinéraire personnel de Foucault touche à plusieurs reprises aux lieux incertains de la pathologie mentale, dans une période où la psychanalyse tend à faire de l'homosexualité une maladie à soigner, ce qui ne peut que l'inciter à interroger la norme et ne le prédispose guère au respect de cette « science » du psychique. Intellectuellement, il s'inscrit donc dans la tradition philosophique française qui, de Politzer à Canguilhem, en passant par Althusser, conteste la psychologie et la nébuleuse des savoirs « psy » comme une imposture intellectuelle, du fait de son absence de fondement épistémologique et du contenu idéologique qui en découle. La psychologie est désignée comme savoir garanti par l'État à des professionnels, en contrepartie garants de l'ordre social, ce qu'illustre la relation de domination entre le médecin et le patient.

En explicitant les liens entre le pouvoir et la violence et entre le savoir et le pouvoir, Foucault est lu par les psychiatres communistes comme rénovant et élargissant la critique marxiste du pouvoir. « Il aide à contester la génération antérieure et ses pratiques professionnelles. Il présente la quotidienneté du métier comme champ de bataille chargé d'un sens politique sublime, ce qui permet en lui concédant une portée énorme de dramatiser l'action professionnelle ordinaire[1056] ».

Le registre prophétique utilisé par le philosophe dans son rapport à la folie est reçu comme une sorte de substitut idéal, qui parle de la place du malade soumis à l'arbitraire médical, et offre à ces jeunes contestataires de l'ordre psychiatrique le miroir de l'ambiguïté de leur position. À tel point, et aussi paradoxal que cela puisse paraitre, que le rejet de la psychanalyse de Foucault est interprété comme condamnation de l'orthodoxie médicale de la SPP et comme légitimation de l'aventure lacanienne de la cure, et élargit la lutte politique à l'arbitraire culturel.

La synthèse théorique de Louis Althusser : les appareils idéologiques d'État

À l'issue des séminaires qu'il anime à l'ENS sur les écrits de Lacan et sur l'œuvre de Marx entre 1964 et 1966, Althusser énonce un concept qui va faire fortune : les « appareils idéologiques d'État. » Il entend redéfinir la conception marxiste de l'État inscrit dans le matérialisme historique. S'interrogeant sur la question de la reproduction de la domination de classe, il part de la reproduction de la force de travail qualifiée que produit le système scolaire, et montre sa double composante, l'apprentissage d'un savoir-faire et l'apprentissage d'un savoir-être conforme au destin social de l'élève, en définitive l'incorporation « des règles de l'ordre établi par la domination de classe[1057]».

À partir de la topique marxiste de l'infrastructure et de la superstructure, il définit deux niveaux de cette dernière : le niveau juridique et politique et le niveau idéologique de la morale, de la

1054 Moreno Pestana (Jose Luis) *Foucault, la gauche et la politique*, Paris, Textuel, 2011, p. 140. « Le concept du tragique, fréquemment mobilisé par Foucault, n'a jamais fait de sa part l'objet d'une définition précise ; il semble que cette notion désigne chez lui des contradictions impossibles à résoudre dans une synthèse qui puisse les dépasser ».

1055 Ibid. p. 30.

1056 Ibid, p.83.

1057 Ibid.p.98.

politique, de la religion. Au premier, correspond l'appareil répressif d'État, « qui fonctionne à la violence » et doit organiser ses cohérences idéologiques pour permettre à la classe dirigeante d'assurer sa domination sur la classe ouvrière (la police, la justice, l'armée, l'administration et le gouvernement). La seconde réalité plus complexe, qui ne se confond pas avec la première, est celle des appareils idéologiques d'État, (AIE) formés par un certain nombre d'institutions distinctes, spécialisées, privées ou publiques (les églises, les écoles, les partis politiques, les syndicats, la presse, la culture et la famille…) et bien évidemment la psychiatrie, (même si Althusser ne la cite pas précisément à cet endroit)[1058]. Dans les AIE « fonctionne de façon prévalente l'idéologie, et secondairement la répression fut-elle à la limite, mais à la limite seulement, très atténuée, dissimulée voire symbolique [1059] ». Si le premier système est unifié et géré de façon centralisée, le second se caractérise par sa diversité et ses contradictions, mais l'ensemble est unifié par l'idéologie dominante de la classe au pouvoir. « Aucune classe ne peut durablement détenir le pouvoir d'État sans exercer en même temps son hégémonie sur et dans les AIE[1060] ». Les appareils idéologiques d'État sont donc aussi le lieu d'une lutte de classe, souvent acharnée « parce que les résistances des classes exploitées peuvent trouver le moyen et l'occasion de s'y exprimer, soit en utilisant les contradictions qui y existent, soit en conquérant par la lutte des positions de combat [1061] ». Ainsi se réalise la division du travail entre l'appareil de gouvernement et l'appareil de légitimation qui « fonctionne à l'idéologique ».

En complément de Marx, et se référant à la théorie de Freud, ou plutôt à sa relecture lacanienne, Althusser affirme que « ce ne sont pas les conditions d'existence réelles, mais les rapports à ces conditions d'existence qui sont au centre de toute représentation idéologique », que l'idéologie a une existence matérielle en ce « qu'elle existe dans un appareil et sa pratique ou ses pratiques [1062] ». La mission des intellectuels est donc l'affrontement de classe dans la sphère de l'idéologique, et la participation à l'approfondissement des contradictions concrètes de ces système de domination et d'encadrement.

3/ Les communistes et l'antipsychiatrie

Un concept « élastique »

« Un certain type de critique de la médecine mentale, qu'on a « schématiquement » affublé de l'étiquette d'antipsychiatrique fait brusquement irruption dans le champ intellectuel et semble s'imposer. Parallèlement, des formes nouvelles d'analyse des institutions et du pouvoir, qu'on peut tout aussi approximativement placer sous le label de "problématique du contrôle social" se développent[1063] ».

Le concept « d'antipsychiatrie » qui apparaît tant dans le monde anglo-saxon qu'en Italie ou en France, va faire exister sous une forme unifiée, une multiplicité de pratiques et de discours, souvent radicalement opposés, concernant la conception de la pathologie mentale et sa place dans la société, du côté d'une révolution qui se revendique à la fois subjective et sociale. C'est ce que Pierre Bourdieu appelle "un quasi-concept", « un concept à géométrie variable selon la

---

1058 *Penser Louis Althusser*, Les dossiers de *La Pensée*, « Idéologie et Appareils d'Etat (notes pour une recherche par Louis Althusser sur la reproduction des conditions de production »p.107.

1059 Ibid.p.109.

1060 Ibid. p.110.

1061 Ibid.p.110.

1062 Il prend pour exemple la foi chrétienne et l'église, et réutilise la position lacanienne d'un sujet pris dans le langage, les institutions et leurs injonctions, qui préexistent et construisent l'individu en tant que sujet.

1063 Castel (R.*) La gestion des risques.* s Ed de Minuit, 2011, p. 17.

circonstance, selon l'époque (…) Ces quasi-concepts doivent être pris au sérieux en tant que concepts, parce qu'ils ont un effet. En tant que concepts, ils renvoient quand même à quelque chose (…) ce sont des oriflammes, des drapeaux, des signes de ralliement, des repères pour se retrouver dans le champ (…) En science politique, beaucoup de concepts sont de ce type. Ce sont des espèces de concepts élastiques, qui fonctionnent très bien parce qu'ils sont élastique et incontrôlables[1064]».

Il est de la fonction de la médecine de transformer les symptômes perçus par le sens commun en maladie, objet d'études et éventuellement de soins. Appliqué à la maladie mentale, le concept d'aliéné était conçu sur le modèle de la médecine somatique et renvoyait à des symptômes définis comme écart à la norme. L'antipsychiatrie va rudement mettre en cause le sens commun comme opérateur de discrimination de la pathologie, et réinterroger la valeur sociale du symptôme. Ce re-questionnement des limites entre le normal et le pathologique s'inscrit dans un moment de transformation des grands modes de socialisation (la famille, l'école, les institutions d'encadrement idéologiques). La critique de l'institution asilaire et « le sort réservé aux fous [sont] progressivement construits comme question politique, et appréhendés comme signe de répression sociale [1065] ». Par l'antipsychiatrie, psychanalyse et politique font leur jonction au nom d'une nouvelle radicalité.

C'est donc, entre l'espace de la psychiatrie publique et l'espace de l'antipsychiatrie qui s'expérimente dans des entreprises privées et marginales, que se trouvent les psychiatres communistes. D'une part, dans le secteur qui se modernise par l'introduction de la psychanalyse, d'autre part, face à l'École expérimentale de Bonneuil[1066] sous l'égide de Maud Mannoni, dans la filiation anglo-saxonne et apolitique ou à la clinique de Laborde dans le Loir-et-Cher sous l'égide d'Oury et de Guattari, qui associe psychanalyse lacanienne et vie communautaire. Les acteurs écartés des positions dominantes de la psychanalyse gagnée par la SPP, et du Centre Binet devenu la vitrine du secteur, utilisent pour se distinguer, des capitaux construits hors les champs légitimes : l'hérésie lacanienne et le capital politique minoritaire de l'extrême-gauche.

Laborde : le rameau libertaire de Saint-Alban

Héritière de Saint-Alban, la clinique de Laborde, crée par Jean Oury et dirigée administrativement par Félix Guattari se constitue en expérience d'une pratique antipsychiatrique « à la française » durant les années 60. L'association Oury-Guattari trouve dans l'expérience pratique de la folie et dans le discours lacanien, la légitimation d'une forme d'organisation communautaire, dans la filiation libertaire de Tosquelles. Laborde reçoit comme stagiaire, à l'initiative de Guattari, ses amis de Sciences-Po, de la MNEF, de l'UNEF ou de la Sorbonne et bénéficie de ce fait, d'un rayonnement politico-intellectuel important dans le monde étudiant. La clinique se présente comme le lieu d'une double révolution politique et psychiatrique, qui se définit contre l'intégration du mouvement ouvrier dans le capitalisme, pour modifier les rapports sociaux de production, contre les impasses du centralisme des partis, et en vue de prendre en compte « les

1064 Bourdieu (P.) *Manet, une révolution symbolique*, coll. Raison d'agir/Seuil, p.410-411.

1065 Matonti (F.) «Les nouvelles frontières du normal et du pathologique », *Mai-Juin 68*, Ed. de l'Atelier, 2008, p.169.

1066 Créée par M Mannoni et R.Lefort en 1969 l'Ecole expérimentale de Bonneuil (Val de Marne) reçoit des enfants autistes et psychotique dans le cadre d'un grand pavillon, qui assure le lieu de vie et un internat. S'y pratique une vie communautaire, où le symptôme et les débordements ne doivent pas être réduits, mais acceptés comme « un compromis, expression d'une parole nouée ». On y pratique une pédagogie active, et l'envoi des enfants et de leurs éducateurs, « au travail » dans des entreprises artisanales.

machines désirantes » que constituent les militants. Laborde devient « une méthode éprouvée, avec d'autres, pour convaincre de rompre avec le stalinisme [1067] ».

Jean Oury, né en 1924, est le fils d'un ouvrier chez Hispano-Suiza. Il vit son enfance dans la banlieue ouvrière de l'ouest-parisien influencé par son aîné Fernand, enseignant disciple de Freinet, résistant, ami de Wallon et de Le Guillant, et initiateur de la pédagogie institutionnelle. A la Libération, Jean Oury est un des responsables nationaux du mouvement des Auberges de Jeunesse. Il devient psychiatre et se forme à partir de 1947 aux côtés de Tosquelles et de Lacan, auprès duquel il débute un travail analytique en 1953 qu'il ne terminera que vingt-sept ans plus tard, en 1981 à la mort de Lacan.

Après la fermeture de la clinique de Saumery dans le Loir-et-Cher, où il élabore le projet d'une vie communautaire à vocation thérapeutique, il achète la clinique de Laborde près de Cheverny. Il y reçoit en 1955, à la demande de son frère, un jeune homme en panne de projet personnel, et en rupture avec son milieu familial : Félix Guattari, et se lance dans la mise en œuvre de son utopie, l'indistinction des fous et des hommes de raison, dans un projet thérapeutique. « L'organisation se fonde sur un collectif de travail comme groupe thérapeutique selon trois principes organisateurs. Le centralisme démocratique qui assure la prééminence du groupe gestionnaire et répond à un principe marxiste-léniniste (…) Une précarité des statuts qui correspond à l'utopie communiste, selon laquelle chacun doit être capable de passer du travail manuel au travail intellectuel et vice versa [avec] un système de rotation des taches systématisé (…) Un principe antibureaucratique, avec la mise en commun des responsabilités, des tâches et des salaires [1068] ».

Félix Guattari, né en 1930, est le fils d'un industriel dont les entreprises ont eu une fortune diverse. Membre du PCF à la Libération, il s'en fait exclure en 1948 pour son soutien à Tito. Il devient alors un des responsables parisiens du mouvement trotskiste, qu'il quitte à l'occasion d'une scission en 1951. Reprenant des études de philosophie à la Sorbonne, il découvre Lacan par l'intermédiaire d'Oury, entre en analyse avec lui, suit son séminaire, et est un de ses lieutenants lorsque celui-ci fonde en1964, l'École freudienne de Paris (E.F.P). Il est proche des ex-communistes animateurs du bulletin critiques *l'Etincelle*[1069] entre 1958 et 1965 autour duquel se constitue une petite organisation à la limite du trotskisme. L'essentiel de leur activité se situe dans le travail clandestin de soutien à la lutte d'indépendance algérienne et est financé par la clinique de Laborde, dont Guattari assure la gestion. En 1957 Guattari se fait interner à Saint-Alban pour éviter de partir en Algérie.

Après l'échec de la réunion du groupe de Sèvres de 1956-57 au sein duquel les communistes et leurs compagnons avaient tenté de renouer avec l'unité de la Libération,

[1067] Témoignage de Claude Vivien cité par François Dosse. Il était membre de la cellule « philo » de la Sorbonne s'affrontant avec les groupes fascistes et dans l'opposition à la guerre d'Algérie et fut exclu par le PC en 1956.

[1068] d'après Dosse (François),*Gilles Deleuze, Félix Guattari Biographie croisée,* Paris, La découverte /poche, 2009, p.59.

[1069] Le bulletin ronéoté *Tribune de discussion* lancé en 1956 dénonce le stalinisme. Il est soutenu par Henri Lefebvre et Jean Paul Sartre, et est proche des animateurs de *L'Etincelle* fondé par un certain nombre d'intellectuels ex-communistes : Victor Leduc, Jean Pierre Vernant, Yves Cachin, Jean Bruhat après 1956. Ils critiquent les insuffisances de la déstalinisation et de l'engagement du PCF contre la guerre d'Algérie. Le bulletin se transforme en *Bulletin de l'opposition communiste*, puis en *La voie communiste* en 1958.

le courant de psychothérapie institutionnelle se regroupe en prenant soin d'en exclure les communistes[1070]. Cinq ans plus tard, les diverses expériences se réunissent en une Fédération des Groupes d'études et de recherche institutionnelle (FGERI) présidée par Tosquelles qui, au cours de la crise de 68 se fond dans le Mouvement du 22 mars[1071].

L'expérience de Laborde intéresse les psychiatres communistes en ce qu'elle met en pratique à l'extérieur du service public, un lieu collectif d'accueil de la folie. Tosquelles en est une référence. Daumezon le compagnon de route et le secrétaire général du syndicat des psychiatres des hôpitaux publics s'y intéresse tout spécialement. Il arrive à Bonnafé et à Le Guillant d'adresser des malades à Oury. Mais la clinique est un lieu marginal où la référence lacanienne est toute puissante et où le rapport au politique s'inscrit en contre du système d'action communiste en se construisant comme une expérience d'organisation alternative.

Les communistes français et Franco Basaglia : *L'Institution en négation*

L'institution en négation parait en Italie en 1968, et en France en 1970, avec le soutien de Robert Castel, collaborateur de Foucault, qui avait aussi préfacé la publication en France, d'*Asiles* d'Ervin Goffman[1072]. (Basaglia préfacera à son tour *Asiles* en italien.) Vendu en Italie à 60 000 exemplaires, il fonde le mouvement anti-institutionnel italien et fait connaitre Basaglia internationalement. « C'est, un document sur l'expression concrète d'une réalité institutionnelle en renversement, et sur les contradictions qui lui sont inhérentes ». Il s'inscrit « dans une polémique radicale à l'égard d'un état de fait que l'on entend nier, et des valeurs qui en favorisent et en perpétuent l'existence. C'est pourquoi, le propos est anti-institutionnel et antipsychiatrique (soit anti spécialiste)[1073]. La polémique engagée dépasse les domaines de la psychiatrie pour atteindre les structures sociales qui le sous-tendent ».

Basaglia a toujours refusé de se reconnaitre dans « l'antipsychiatrie ». Dans une des rares occasions où il utilise ce terme il précise qu'il l'entend comme « anti-spécialiste » dans le refus de réduire le questionnement sur la réception de la folie par le monde social aux seuls professionnels. En proposant de mettre entre parenthèses la maladie mentale « pour s'attaquer au degré de dépersonnalisation et de décadence morale du patient suite à une période d'hospitalisation », Basaglia précise que « cela ne veut pas dire que nous refusons que le malade mental soit malade » mais que sa maladie ne peut être dissociée des effets de l'exclusion et des dominations de l'hôpital ».

À Gorizia où il arrive en 1961, Basaglia engage l'humanisation d'un hôpital particulièrement

---

[1070] *Recherches n°17,* op. cit. p.179, Oury : « Quand on a créé le GTPSI en 1960, on a choisi les gens qui viendraient. Il y avait Tosquelles, Ayme, Chaigneau…. et pas Bonnafé. Donc il y avait une prise de position… »

[1071] Dosse (F) op.cit.p.48.

[1072] Goffman (E.) *Asiles*, Ed. de Minuit, 2010 (présentation par R. Castel.) publié dans la collection dirigée par P.Bourdieu. La thèse d'Erwin Goffman *Asiles* est publiée en France en 1968. Elle analyse l'hôpital psychiatrique comme institution totalitaire, chargée de façon ambiguë de neutraliser ou de réadapter à l'ordre social un type inquiétant de déviants, un lieu où « le rapport thérapeutique se détache sur fond d'un conflit entre deux groupes antagonistes, revêtant tous les attributs objectifs d'une lutte de classe, puisque d'un seul côté se trouvent monopolisés le savoir, le pouvoir et la liberté, et de l'autre, l'ignorance, la dépossession de soi et la dépendance » p.14.

[1073] Basaglia s'oppose en cela, à la position des antipsychiatres anglo-saxons et leur expérience de « désinstitutionalisation » débutée en 1959 à Londres. Pour Laing et Cooper « la folie est une histoire : l'histoire d'un voyage, d'un passage, d'une situation de « double bind », une stratégie inconsciente qui se traduit par une réponse délirante face à une aliénation familiale ou sociale (…) Pourquoi le soigner plutôt que le laisser s'exprimer ? » (D'après É. Roudinesco op.cit. tome 2, p.493-494.)

archaïque, ce dont témoignent les malades eux-mêmes, dans un premier chapitre du livre, qui transcrit l'enquête réalisée par le journaliste de la radiodiffusion italienne Nino Vascon. Les contributions des personnels témoignent très concrètement de l'expérience engagée, des contradictions rencontrées et du cheminement de leur pensée et de leur pratique. Dans un premier temps, Basaglia et l'équipe des jeunes médecins qui l'entourent s'inspirent des expériences anglaise ou française : suppression de toutes les contraintes carcérales, multiplication des réunions « dont l'objectif essentiel, est d'offrir aux malades diverses alternatives (se rendre aux réunions, aller travailler, ne rien faire, quitter le pavillon). Puis, faire que la vie quotidienne, au lieu d'être régie par une intelligence médicale soit le résultat d'une activité spontanée de ceux qui participent à la vie de l'hôpital [1074] ». Dès 1964 Basaglia constate que « les barrières de classe de statut subsistent au sein de la communauté. Les malades constatent en effet leur exclusion quand, au terme d'une journée de vie commune, d'engagements communs, ils doivent rester à l'hôpital alors que « les autres » peuvent en sortir[1075] ».

En 1968, *L'Institution en négation* effectue une rupture radicale de point de vue. L'expérience de la communauté thérapeutique anglaise ou de la psychothérapie institutionnelle française ne sont que des transformations techniques mystificatrices, dont la fonction est « que l'objet de la violence s'adapte à la violence dont il est l'objet, de façon à ne pas en prendre conscience, ni d'être en capacité de retourner sa violence sur ce qui le violente (…) Ainsi le perfectionnisme technico-spécialisé parvient à faire accepter l'infériorité sociale de l'exclu[1076] ». La négation devient la seule position possible pour agir sans être complice du mandat social de contention des fous. Elle implique « la nécessité d'une rupture continuelle des lignes d'action qui doivent au fur et à mesure être niées et détruites. Telle est la voie d'un « renversement institutionnel ». La condition en est la prise de conscience des soignants « concessionnaires du pouvoir et de la violence » que la société leur délègue, pour mieux cacher l'oppression et l'exclusion qu'elle impose au malade, et la mise en question des mécanismes étrangers à la maladie et à la cure, qui ont leur source dans le système social, politique et économique, et qui influencent l'idée que le malade se fait de lui-même et de sa maladie.

Pour cela, Basaglia remet fondamentalement en cause « la neutralité scientifique toujours au service des dominants », le psychiatre et sa « science », « la relation objectivée » qu'il produit, condition de restauration d'une relation thérapeutique qui respecte l'homme malade, contre « l'action destructrice » d'une institution destinée à protéger les normaux de la folie ». La transformation des rapports interpersonnels dans l'hôpital est une première étape qu'il convient de transformer en un projet politique. Comme l'énonce Franca Ongaro-Basaglia : « Le problème actuel de Gorizia, est de voir dans quelle mesure l'action négatrice peut s'exercer à l'extérieur. Ce qui serait un échec de Gorizia, ce serait de réduire la portée politique de notre action, en la limitant à l'institution[1077] ». En 1969, à Rome, à l'Institut Gramcsi le thème « Psychologie, psychiatrie et rapports de pouvoir » marque le début de l'intérêt réciproque entre le Parti communiste italien et le mouvement anti-institutionnel.

En centrant son propos sur « les institutions de la violence » Basaglia rompt avec la tradition thérapeutico-gestionnaire. Il rapporte l'expérience de Gorizia aux travaux de Foucault sur le gouvernement des hommes, qui à partir du XVè et du XVIè siècle quitte la sphère religieuse pour se séculariser. « La police médicale, l'hygiène mentale et la médecine sociale incarnent le grand projet d'une médicalisation de la santé, sorte de religion laïque du monde moderne » en vue de la gestion et du contrôle des populations pauvres. Le problème de la maladie mentale

1074 Basaglia (Franco) *L'institution en négation*, Les éditions Arkhê, , 2012, p.40.

1075 Ibid. p.121.

1076 Ibid. p.129.

1077 Franca Basaglia-Ongaro p. 119. Ibid.

devient une sorte d'expérimentation dans la construction d'une société qui serait « libérale et démocratique[1078] ».

Franco Basaglia ne sera jamais membre du parti communiste italien, mais il revendique la fidélité de son compagnonnage. Il considère le PCI comme l'interlocuteur indispensable de son action émancipatrice[1079]. Par Basaglia, les communistes français rencontrent un « mouvement anti-institutionnel » réconcilié avec le parti communiste. « L'hôpital psychiatrique ne peut pas être réformé, il doit être détruit » affirme Basaglia, ce qui fait lien avec la contestation de l'hôpital ou de ses substituts que Bonnafé et Le Guillant ont soutenue avec pugnacité. La « mise en crise du savoir médical » effectuée par Basaglia en parallèle, rencontre les attentes des plus jeunes des psychiatres, les « entrants » dans l'espace professionnel. Dans la suite de 68, l'expérience de l'hôpital psychiatrique de Gorizia et la figure charismatique de Basaglia viennent prendre la place occupée auparavant par Bonnafé et Saint- Alban.

La reconfiguration de la psychiatrie dans l'espace médical et l'accès aux responsabilités d'une nouvelle génération professionnelle nombreuse se stabilisent au début des années 70. Pris à la fois dans les débats de l'intellectuel collectif au sein du parti, et dans les tensions de l'espace psychiatrique entre psychiatrie réformatrice et antipsychiatrie, les psychiatres communistes doivent réinventer une position communiste en psychiatrie, nouant le débat intellectuel, les pratiques nouvelles et le projet politique. La politisation généralisée des questions de l'accueil de la folie amène des formes de regroupements concurrentes des formations politiques traditionnelles sous influence communiste, et interrogent la définition de la révolution entre révolution du sujet et révolution politique et sociale. Le discours politique devient un discours polémique de disqualification de l'autre, qui oppose vision réformiste et adaptative (le secteur et le Programme commun), et vision « puriste » coupée des enjeux sociaux (lacaniens et maoïstes), rejouant le lien entre psychanalyse et politique. La question du lien entre aliénation sociale et aliénation mentale devient un enjeu central et oppose les formes d'une modernité politique et radicale à la « la vieille politique » et ses organisations.

Ces affrontements vont être le terreau dans lequel le collectif des psychiatres communistes déploie une production intellectuelle et un activisme militant, participant à la deuxième phase de l'aggiornamento partisan. Tony Lainé promu par le parti comme leader et comme porte-parole, devient la figure unificatrice. Il va incarner l'identité renouvelée du psychiatre communiste au cœur de ses contradictions.

1078 Di Vittorio (Pierangelo) préface à la réédition de *l'Institution en négation* de 1972.

1079 Nous reviendrons ultérieurement sur les relations de Basaglia au PCI et de Tony Lainé au PCF (Chapitre

CHAPITRE VIII

LES ANNÉES 70 : LES PARADOXES DU RENOUVELLEMENT DE L'IDENTITÉ DE PSYCHIATRE COMMUNISTE

(1970-1977)

La période des années 70, celle de l'union de la gauche, est un moment de dynamique militante et de libéralisation culturelle, où projet politique et rénovation théorique sont associés. En rendant crédible la perspective d'un changement politique, c'est aussi un moment où la concurrence entre Parti Socialiste, Parti Communiste et Extrême-gauche pour l'hégémonie à gauche, devient centrale.

L'aggiornamento communiste, est l'objet de deux attentes différentes, pour partie indépendantes l'une de l'autre, qui sont supposées se soutenir mutuellement. Pour la direction politique, il s'agit de conserver une position dominante au sein de l'union de la gauche et d'en toucher les bénéfices électoraux, et pour les intellectuels communistes, il s'agit de regagner une hégémonie intellectuelle, mise à mal à la fois, par les crises internes au communisme, et par le développement de théories concurrentes dans l'interprétation du monde social (le structuralisme, la sociologie, le lacanisme etc.

Portés par la transformation sociologique du PC[1080] et par l'importance d'une alliance avec les couches intellectuelles mise en avant après 1968, les psychiatres s'engagent avec passion dans la définition d'un avenir de la psychiatrie porté par le programme commun, comme en témoigne l'évolution de la commission des médecins. Ils sont convoqués sur les questions de société, sur la place de l'individu dans la perspective d'un socialisme « aux couleurs de la France » et dans la compétition politique entre tenants de la « révolution prolétarienne », et porteurs d'une « révolution du sujet » émancipée de la lutte des classes.

Cette période « enchantée » du militantisme, où les dispositions des acteurs sont en concordance avec les attentes de l'organisation, favorise le déni des relations d'autorité. Elle est aussi celle, durant laquelle le Parti communiste est confronté à un phénomène contradictoire : un considérable accroissement de ses effectifs et un tassement de ses résultats électoraux, qui se manifeste à partir de 1974 et va aboutir en1978 à la perte de sa première place dans la gauche.

Paradoxalement, durant cette période d'intense activité militante et de valorisation de la place des psychiatres dans l'organisation, la construction d'une identité renouvelée de psychiatre communiste est soumise à une série de tensions qui affaiblissent sa cohérence. Durant les années 50/60 elle s'était construite sur le statut unifié de service public, sur des pratiques originales qui liaient le collectif des psychiatres aux luttes ouvrières, et sur une position théorique, contestable, mais qui définissait le groupe. Dans les années 70, la pluralité des trajectoires n'est plus unifiée par une séquence historique commune, ni par une communauté de statut. Et l'espace professionnel se retrouve morcelé entre un secteur public concurrencé par la croissance du médico-social liée à

1080 D'après l'analyse de F.Platone en 1979, il ressort que plus des deux tiers des communistes ont adhéré après 1968 *Un monde défait* op.cit. p.95.

l'inadaptation (de statut privé sans visée lucrative) souvent d'initiative municipale, et par la pratique libérale du cabinet de l'analyste. Tous passés par l'internat de psychiatrie, nos acteurs circulent entre ces trois modes d'investissement professionnel.

De la diversité de ces positions, plus ou moins contraintes par l'histoire de chacun et par l'état du champ, découle une pluralité d'investissement de la relation au parti, et de prises de position. Certains privilégient la production théorique et l'intervention dans le discours politique, tandis que d'autres investissent l'entreprise partisane comme un outil de travail indissociablement politique et professionnel.

Sous la figure tutélaire de Bonnafé, Tony Lainé, dont la trajectoire recoupe les deux séquences historiques, va incarner à la fois la tradition et le renouveau. Il devient la figure emblématique de la psychiatrie communiste, capable d'établir le dialogue entre les générations et de produire une représentation renouvelée de ce professionnel engagé. Le collectif se renforce de la génération qui arrive en responsabilité dans les années 70. Les uns, plus dotés en capital symbolique sont plus sensibles à la critique anti-institutionnelle, tandis que les autres[1081] « transfuges » par rapport à leur trajectoire sociale probable « apercevant leur position présente comme un progrès inséparable d'un progrès du monde »[1082] endossent le rôle de la médecine sociale, tout en faisant l'expérience libérale de la cure analytique. Le mode d'investissement des premiers, privilégie la construction d'une identité théorique par l'articulation entre marxisme et psychanalyse et la participation à l'énonciation du discours politique, tandis que les seconds mettent au premier plan les transformations pratiques du système psychiatriques et les luttes d'idées qu'elles supposent en réinventant des formes d'alliance avec les salariés non médecins.

L'appareil politique de son côté, se partage entre des cadres dirigeants qui investissent la stratégie unitaire et accompagnent l'activisme intellectuel des psychiatres, et des cadres qui restent un peu méfiants à l'égard des intellectuels (des arts, des sciences humaines ou de la philosophie) reconnaissant plus volontiers la version « rassurante » des intellectuels proches des réalités productives : les ingénieurs, les cadres les techniciens. La création de l'Union générale des ingénieurs, cadres et techniciens de la CGT, (UGICT-CGT) ouvre aux psychiatres un débouché syndical nouveau qui associe la prise en compte des débats idéologiques, leur fonction d'encadrement et les liens avec les couches moins dotées socialement des infirmiers, des psychologues, de la maitrise ouvrière et administrative de l'hôpital.

Ces formes théoriques et pratiques du rapport au parti ne sont nullement séparées ou opposées en chacun des acteurs. Elles interagissent dans la dynamique de l'intellectuel collectif, mais la pluralité des représentations qui les sous-tendent produit des effets de diversification dans les discours concernant l'organisation de la psychiatrie, dans les engagements syndicaux et dans les choix de carrière, qui brouille l'identité des professionnels communistes, d'autant plus que la direction politique abandonne sa fonction de définition de la « vérité de l'institution ».

Dans les lieux de production du discours théorique, encouragé par Lucien Sève, agrégé de philosophie, membre du Comité central désormais délégué à la rénovation doctrinale, et qui entend poursuivre l'œuvre de Politzer en définissant une psychologie scientifique, un vaste débat interne mobilise aux côtés des psychiatres et des psychanalystes, une série d'universitaires communistes quant aux relations entre matérialisme dialectique et théorie freudienne, et quant à l'affirmation de la place de l'individu singulier dans le projet collectif. Les évolutions du discours de Sève, aux deux extrémités de la décennie, témoignent de la modification des formes de légitimation doctrinale, qui ébranle l'autorité politique en valorisant les valeurs du champ intellectuel, mais ne réussit pas à construire une position théorique collective unifiée.

1081 Probablement les plus nombreux, mais aussi les moins visibles dans les archives.

1082 Bourdieu (P.) La noblesse d'État, grandes écoles et esprit de corps, Les Ed. de Minuit, 2012, p.149.

Ces enjeux internes à l'entreprise partisane entrent en résonnance avec les luttes de concurrence du champ médical. Les affrontements ne sont plus ordonnés par l'opposition entre pôle libéral conservateur et pôle public progressiste, mais par un recentrage sur des luttes de concurrence concernant la possession du label révolutionnaire, qui opposent le Parti communiste et l'extrême-gauche. À partir de la deuxième moitié de la décennie, la question des libertés individuelles et collectives promue par une réaction néo-libérale internationale et par le courant social-démocrate en France, déqualifie le capital symbolique des psychiatres communistes en les associant à l'utilisation de la psychiatrie dans la répression de la dissidence politique en URSS.

Face à ces éléments souterrains de dissociation identitaire, l'entreprise originale de Tony Lainé qui, par le biais de la télévision tend à restituer la parole aux exclus, et à modifier le regard social sur la folie réunifie le collectif en déplaçant les enjeux vers la question des représentations. Elle révèle une capacité à construire une figure modernisée de psychiatre communiste, et provoque un vaste débat populaire sur l'exclusion et les normes. C'est le moment où l'on peut considérer que les psychiatres en tant que groupe professionnel interviennent dans la construction de schèmes qui structurent la vision du monde social du corps militant. Du point de vue de l'image produite dans l'espace professionnel, les psychiatres communistes sont repérés comme un des noyaux actifs de la mise en œuvre de la réforme psychiatrique. Ils ont intégré le discours de Lacan et de Foucault et s'inscrivent dans la vision progressiste d'une folie, avatar de l'histoire humaine. Englobant l'activité professionnelle et l'engagement politique « sur l'autre scène », selon la formule de Lainé les communistes dynamisent la transformation des pratiques mais produisent une pluralité de discours et de formes d'engagement qui peinent à identifier leur collectif sur la scène professionnelle, et modifie la forme de relation au parti. De l'intellectuel engagé que représentait Bonnafé et dont Politzer était la figure-modèle, on passe à un intellectuel expert dont Basaglia devient le symbole.

Nous étudierons donc successivement :

1. Le collectif renouvelé des psychiatres communistes
2. Les pratiques militantes travaillées par des schèmes d'analyse contradictoires, entre projet d'accès au pouvoir politique et critique de la violence symbolique exercée par l'État
3. L'entreprise unificatrice de Tony Lainé comme « militant de la folie »
4. Les évolutions du mode de productions doctrinale et la construction d'une identité théorique qui articule marxisme et psychanalyse
5. La définition des frontières de l'entre-soi militant : entre « révolution socio-politique » et « révolution du sujet »

Nous mettrons en lumière, à partir de ce petit groupe de professionnels engagés, en quoi ce moment dynamique du militantisme porte en lui des tensions qui s'exacerbent, entre transformations sociologiques du corps militant et maintien de l'autorité de l'élite dirigeante, entre stratégie unitaire et définition identitaire, entre pluralisme du débat intellectuel et unicité du discours politique, entre promotion d'acteurs intellectuels et maintien d'une élite ouvrière dirigeante. C'est moins dans l'existence de ces contradictions, que dans la non-reconnaissance de leur existence et des débats qu'elles impliquent, que se construit une crise. « Ce qui « fait » crise c'est la méconnaissance ou la dissimulation – à soi comme aux autres – de l'ampleur des divergences, des contradictions dans lesquelles sont pris les membres de l'institution, et leur aggravation, bien involontaire par des mesures et des conduites elles-mêmes contradictoires dans leurs effets[1083] ».

[1083] Lagroye (J.) *La vérité dans l'église catholique*, Paris, Belin, 2006 p.262.

A : LE COLLECTIF DES PSYCHIATRES COMMUNISTES APRÈS 68

Désigné par l'institution, Tony Lainé titulaire d'un long parcours de fidélité et représentatif de l'ouverture sociologique en cours devient la figure centrale du collectif des psychiatres communistes. Hospitalo-universitaire, médecin–chef du service public, psychanalyste, il possède l'ensemble des capitaux significatifs du champ professionnel et du champ politique. Sa proximité avec Basaglia, leurs liens avec le mouvement communiste, leur combat commun pour la disparition de l'hôpital psychiatrique, pour le transfert des questions posées par l'accueil de la folie à l'ensemble de la société ne sont pas exempt de contradictions, tant en ce qui concerne les réponses institutionnelles, qu'en ce qui concerne le rôle de la psychanalyse.

La jeune génération trouve dans le lacanisme et le discours de Foucault des formes de distinction construites hors le champ médical et fait des choix de carrière qui brouillent les limites entre pratique publique et pratique libérale. Le petit noyau « d'héritiers » des figures fondatrices de la novation psychiatrique se place d'emblée dans les réseaux intellectuels communistes. Le poids de la socialisation militante primaire dans la trajectoire de ces acteurs « hérités par l'héritage » en fait des éléments moteurs du renouvellement du collectif militant et « des analyseurs » des contradictions entre continuité et rupture.

1/ Tony Lainé ou l'aristocratie psychiatrique

Entre le département de la Vienne où il fait partie de l'élite hospitalo-universitaire, et Paris où il va devenir le responsable de la commission des médecins communistes, Tony Lainé va incarner après 1968 cette rencontre réussie entre les dispositions et les attentes du collectif des psychiatres communistes et la promotion par l'organisation d'un personnel en prise avec les transformations sociologiques du corps militant et l'objectif d'adaptation théorique.

La formation : culture et engagement

D'une famille juive de la bourgeoisie commerçante et cultivée qui vit à Tchita en Sibérie après avoir connu le bagne, suite à la révolution de 1905, la mère de Tony Lainé, Lydia Kleiman arrive en France en 1910 pour soigner un mal de Pott. Elle passe les quatre années de la guerre de 14-18 à Berck. Guérie, elle entame des études à la Sorbonne et suit les cours de Meyerson et de Bergson. Elle fréquente Claude Lévi-Strauss et Simone de Beauvoir[1084], dont elle restera proche toute sa vie. Elle tient son journal, écrit des poésies et des nouvelles qu'elle publie à compte d'auteur, refusant que Simone de Beauvoir ne l'introduise chez Gallimard par rejet des aspects financiers. Engagée à la SFIO, elle est pour une courte période secrétaire de Léon Jouhaux. C'est dans ce milieu militant qu'elle rencontre Roger Lainé, ouvrier-ajusteur, de culture autodidacte, de sensibilité anarcho-syndicaliste, engagé comme ses deux autres frères. (Son frère Pierre est directeur du *Populaire*). Ils se marient et s'installent dans le petit village de Dissay, entre Poitiers et Châtellerault. Lydia devient institutrice, puis directrice d'école maternelle. Roger est ouvrier métallurgiste à la manufacture d'armement de Châtellerault.

Durant la seconde-guerre mondiale, la mère de Tony Lainé est contrainte de se réfugier en zone sud à Preuilly-sur-Claise, alors que Roger Lainé s'engage dans le maquis et devient lieutenant FFI.

1084 Entretien Anne Lainé du 31janvier 2012.

Tony, né en 1930, est le premier enfant du couple. De neuf à quatorze ans il surveille chaque matin les dénonciations des juifs dans le journal *Le Pilori*, organise la fuite de sa mère lors des rafles, et interrompt ses études durant deux ans en travaillant chez un paysan, pour subvenir aux besoins de la famille, non sans être témoin des violences de la fin de la guerre : « J'étais un enfant, mais j'ai vécu cette période avec une grande intensité. J'étais privé de la protection de mon père, lui français et ouvrier, ce qui a beaucoup marqué ma vie et m'a fait opter pour un certain nombre d'orientations, pour certains engagements, certains modes d'idéalité qui ont joué un rôle dans la trajectoire de ma vie… J'insiste sur la guerre, parce que je la situe comme un moment traumatique tout à fait important, non seulement pour l'enfant que j'étais, mais sur un plan plus général » évoquera-t-il[1085].

Il adhère à l'Union des jeunesses républicaines de France (UJRF) en 1946 puis au Parti communiste en 1947 en opposition avec son père, qui reste socialiste jusqu'en 1958. Son père marqué par une douloureuse histoire familiale, et par les évènements de la guerre est frappé d'un grave alcoolisme qui produit des crises de violence et de délirium trémens. Tony reprend ses études classiques,[1086] récupère son retard avec l'aide de son camarade Claude Prévost[1087], qui l'accompagne dans l'engagement communiste. Passionné de littérature[1088], il s'essaie à la poésie et hésite dans le choix de sa carrière. L'investissement culturel familial, la dissonance des positions parentales, une éthique de l'engagement tant politique que de service public, la place de la maladie au sein de la famille (la maladie de sa mère, l'alcoolisme de son père) constituent le terreau de son choix de la carrière médicale, qui associe ascension sociale et dévouement. À vingt-deux ans il épouse Anne Marie Pain qu'il a connue à dix-sept ans dans son village. Elle est la fille du directeur d'une fabrique de savon, devenue secrétaire dans une maison d'Édition à Paris. Ils ont une fille Anne qui nait en 1952.

En 1955 il fait lui-même l'expérience de la position de malade en déclenchant une grave tuberculose au moment où il doit partir en Algérie. Cette expérience, ainsi que son passage en pédiatrie, crée chez lui un rejet de la maladie physique et un intérêt pour la médecine de la relation. Au cours de ses stages en psychiatrie, il découvre Saint-Alban, sympathise avec Roger Gentil et assiste Tosquelles. Reçu à l'externat, puis premier au concours de l'internat, Lainé est lauréat de la faculté de médecine de Paris, pour sa thèse de doctorat sur « Les psychoses, les thérapeutiques et les troubles moteurs [1089] » en 1959. Dans un texte non daté, il résume en quoi la psychiatrie fait miroir avec son histoire sociale, donne forme à son désir d'engagement en créant une continuité avec son engagement politique : « La psychiatrie est ainsi devenue pour moi, le creuset d'un questionnement idéologique intense. Les problèmes de droit de l'homme, les problèmes d'exclusion sociale, de la norme sont abordés dans l'enchainement naturel du débat qui s'engage à son propos ; rien d'étonnant à cela, l'institutionnalisation psychiatrique a fourni le modèle le mieux assuré pour la mise en place de procédures de ségrégation sociale dans tous les champs sociaux. La psychiatrie est née avec la structuration des rapports capitalistes. Les modèles

---

1085 *Synapse*, mai 1990, Entretien T. Lainé/M. Reynaud » (archives T. Lainé, IMEC boite 6)

1086 Face au proviseur qui refusait de réintégrer son fils, Roger Lainé, en tenue de FFI, l'arme à l'épaule, exige la réinscription de son fils (Entretien Anne Lainé)

1087 Claude Prévost sera agrégé d'allemand et membre du bureau fédéral de la Vienne. Il interroge la nécessité d'une critique littéraire contre Aragon et Garaudy centrés sur le rapport au réel. Il sera proche de *Tel Quel*. Collaborateur de la *Nouvelle Critique* dès 1952, il est politiquement orthodoxe, farouchement opposé au gauchisme en 68, et séduit par Althusser (d'après F. Matonti op.cit. *Intellectuels communistes*).

1088 Il gagne un prix de poésie pour un poème intitulé : « Du sang dans la neige » et se passionne pour le livre de Steinbeck « Des souris et des hommes », une histoire d'amitié passionnée entre un jeune homme et un fou. (Entretien avec Anne Lainé).

1089 C.V. rédigé en 1985. (Archives de T. Lainé, IMEC, boite 6.)

qu'elle a fournis ont pris le relais d'autres exclusions, telles les prisons, les hôpitaux généraux ou les léproseries désaffectées[1090] ».

Nommé assistant à l'hôpital d'Évreux en 1960-61, il libère les malades qu'il a trouvés enchaînés, brûle leurs paillasses et leurs loques : « une révolution » dans l'hôpital, où il trouve un fort soutien. Empêché de partir à La Réunion pour des raisons politiques[1091], un an plus tard il devient médecin-chef du service de psychiatrie générale et crée le service de pédopsychiatrie de l'hôpital de la Milétrie à Poitiers. Dans la tradition maternelle du service public, il crée de multiples institutions publiques : service de psychiatrie infantile à vocation régionale, bureau d'aide psychologique universitaire de Poitiers dont il est médecin-directeur de 1964 à 1971, Centre d'orientation, IME. Il enseigne à la faculté de lettres et à la faculté de médecine la psychologie clinique et la psychopathologie.

Des neuroleptiques à la psychanalyse

« Je rêvais comme beaucoup d'autres, à travers des travaux sur la biologie du cerveau et sur la biochimie. J'ai publié de nombreuses communications, y compris dans un ouvrage américain, sur les pionniers de la chimiothérapie, sur les neuroleptiques, les antidépresseurs. Mais en restant à des prescriptions empiriques, j'ai commencé à m'interroger sur le transfert. Je me suis engagé dans une formation analytique[1092] ». Rapidement il s'oppose aux pressions des laboratoires pharmaceutiques, ce qui l'affronte à son ancien patron, le Dr Foux. L'entrée en analyse[1093] dans les années 60 constitue une bifurcation de son itinéraire, inscrite dans la diffusion de la psychanalyse et dans le retour de celle-ci dans le monde communiste. Elle le libère « d'un bégaiement obsédant qui martyrisait sa parole [1094] ». Il deviendra un orateur qui fascine son auditoire. L'intensité de sa vocation d'éducateur du peuple et de vulgarisateur, un élément majeur de sa pratique n'est peut-être pas sans relation avec cette expérience.

Secrétaire de cellule au sanatorium, puis à l'hôpital, il suit une école de section en 1951 et en 1955, devient membre du comité de section de Poitiers en 1959, puis du Comité fédéral de la Vienne de 1962 à 1972. Il milite au Mouvement de la Paix, au Comité antifasciste des hôpitaux en 1958, et devient membre de la commission des médecins du PCF. Lié aux étudiants par ses pratiques hétérodoxes : « Les jeunes adultes se faisaient soigner par Tony à Poitiers dans les cafés, car le chef de service d'adultes qui aurait pu les recevoir, était un réactionnaire fini[1095] ». Il prend ses distances, en 1968, avec « le noyau dur » des universitaires communistes, non sans bénéficier de l'aide des cheminots CGT qui assistent à ses cours pour le protéger de l'irruption des situationnistes locaux, et y trouvent grand intérêt. Candidat communiste à la députation à Poitiers, Lainé réussit un bon score dans cette région de tradition catholique et de faible implantation militante. Sa nomination dans la région parisienne lui évite la poursuite d'une carrière politique dont il ne veut pas. Dans la logique professionnelle, en liaison avec son implication militante de plus en plus parisienne, encouragé par Bonnafé médecin-chef du secteur de Corbeil, Lainé obtient un poste

1090 Archives Tony Lainé, IMEC (boite 3-9)

1091 Entretien Anne Lainé

1092 Lainé (T) La mort du père et autres récits, Paris, Messidor, 1983.

1093 Tony Lainé engage une analyse avec Nathalie Zatman, lacanienne et femme de F. Perrier. Il sera membre du « Quatrième groupe » qui refuse le dogmatisme de l' EFP. « Le Quatrième groupe » retient une partie de l'héritage lacanien, mais le «corrige» par un éclairage sociologique. Il s'organise comme un collectif au fonctionnement démocratique, en réaction aux conflits de pouvoir qui dominent l'EFP. (E.Roudinesco ,*La guerre de cent ans*, tome 2, p.476.)

1094 Lainé (T) op.cit.

1095 Entretien avec Yves Lebon psychologue et psychanalyste, qui a travaillé avec Tony Lainé à Poitiers puis dans l'Essonne de 1966 à 1977.

demédecin-chef du 2ème intersecteur de pédo-psychiatrie à l'hôpital Barthélémy-Durand à Étampes en 1972, dans un département en pleine mutation, où il peut espérer «créer autre chose, complètement hors les murs, avec l'idée que quelque chose peut se jouer plus facilement[1096] ».

Chargé de cours à la faculté de médecine de la Pitié-Salpétrière, membre du jury de l'agrégation de pédo-psychiatrie de 1974 à 1978, médecin-chef du secteur public, médecin directeur du CMPP d'Athis-Mons, sa position dans la noblesse d'État se double de la possession du capital symbolique dominant, la psychanalyse.

Lainé et Basaglia : « techniciens et intellectuels aux côtés de la classe ouvrière »

Basaglia[1097] et Lainé se rencontrent dès 1960. Ils ont en commun, de par l'excellence de leur parcours de formation dans la psychiatrie, d'appartenir à l'élite du champ médical dans leurs pays respectifs, et de renoncer à la position sociale et symbolique à laquelle ils pouvaient prétendre, pour faire le choix d'une psychiatrie publique qui s'adresse « aux pauvres ». Cette déqualification est contrebalancée par une production intellectuelle importante et reconnue par leurs confrères.[1098] Ce capital symbolique n'est pas sans rapport avec le rôle « d'éclaireurs » de la classe ouvrière qu'ils imaginent, et participe de leur légitimité au sein même de l'entreprise militante.

La communauté de leur trajectoire marquée par l'antifascisme, le lien réalisé entre l'asile et la prison, leur compagnonnage avec les partis communistes est à la base d'un dialogue de longue durée. Ils ont en commun la conception du rapport des intellectuels avec les partis ouvriers. Basaglia l'évoque dans *l'Humanité* en 1979[1099] : « Le début date des années 60. À cette période, la culture de type rural se transformait en culture ouvrière. Le mouvement des techniciens pour un changement de la situation institutionnelle est né à ce moment-là. Nous avons montré que l'institution asilaire reflète le processus d'oppression et de marginalisation du prolétariat. Alors les organisations ouvrières ont compris qu'il s'agissait là, d'un problème dépassant le cadre du progrès scientifique et technique au plan traditionnel. Le dialogue a commencé ainsi avec le PCI. Notre rôle de technicien et d'intellectuel est d'informer le parti de la classe ouvrière, de ce qui est une oppression. Nous avons alors commencé la lutte ensemble. Je me rappelle, le Parti Communiste a organisé un congrès sur les problèmes de la ségrégation à Arezzo[1100] ». Après Arezzo, il fonde à Bologne le mouvement « Psychiatrie démocratique », le mouvement anti-institutionnel italien qui regroupe les acteurs des expériences de transformation de la psychiatrie dans la péninsule, dont les vues sont loin d'être unifiées. La conviction commune de Lainé et de Basaglia est que leur combat concernant la psychiatrie a besoin de la mobilisation populaire et que les organisations communistes en constituent le lien indispensable. Mais Basaglia en Italie réussit à « constituer une identité collective qui a manqué dans les mouvements des autres pays ». 1101 Pirella, psychiatre issu de l'équipe de Gorizia et successeur de Basaglia à l'hôpital psychiatrique

1096 Entretien avec Anne Lainé du 31 janvier 2012.

1097 Voir biographie en annexe. Lié aux étudiants antifascistes, Basaglia est emprisonné quelques mois avant la fin de la seconde guerre mondiale.

1098 Collucci (M.) Di Vittorio (P.) *Portait d'un psychiatre intempestif*, Eres, 2005, avant-propos : « Basaglia produit un travail intellectuel important par une succession d'écrits scientifiques, de contributions sur la psychopathologie. Il va se découvrir une véritable passion pour la philosophie, plus particulièrement la phénoménologie et l'existentialisme (…) Le professeur Giovanni Battista Belloni, universitaire de vieille école tenta de dissuader « le philosophe Basaglia » comme il l'appelait ironiquement, de s'engager dans la carrière universitaire de neurologue ». Quant à Lainé, ses archives témoignent de son importante production d'articles techniques au début de sa carrière, y compris dans une revue américaine.

1099 *L'Humanité* entretien entre T .Lainé et F. Basaglia 19septembre 1979.

1100 Entretien T. Lainé -F. Basaglia *l'Humanité* 19 septembre 1979.

1101 Collucci (Mario) Pierangelo (Di Vittorio) « Le 68 de la psychiatrie italienne, l'effet Basaglia. Les oubliés du

d'Arezzo définit lemouvement *Psicatrica democratica* comme « une voie médiane entre les corporations et la forme parti, qu'il s'agit de rattacher à la lutte des classes ».[1102]

Autour de ces deux figures majeures, après Yves Buin et Bernard Sigg, une nouvelle génération de jeunes psychiatres s'intègre aux réseaux militants : Bernard Doray, Jean Pierre Rumen s'agrègent à ceux que l'on peut qualifier d'héritiers : Franck Chaumon Marie Bonnafé, Tania Roelens.

2/ Bernard Doray : dans la lignée de Le Guillant.

On retrouve chez Bernard Doray en commun avec Yves Buin, la trajectoire de l'ascension sociale et de la construction d'un capital militant dans la lutte contre la guerre d'Algérie. Sa singularité tient à sa volonté de lier son expertise psychiatrique aux problématiques du monde du travail dans la lignée de Le Guillant et de Politzer.

De l'UEC au monde ouvrier

Fils d'un professeur de lettres classiques qui a choisi de se consacrer à l'école des Pupilles de l'Air, et d'une mère qui anime une association de promotion des arts et du théâtre dans la mouvance de la Maison de la Culture de Grenoble, avec un frère acteur, Bernard Doray, né en 1945 bénéficie de l'investissement culturel familial, et d'une éducation rigoureuse. À la suite d'une scolarité dans la filière A qui cumule le grec et les mathématiques, il s'engage dans des études de médecine fondées sur son intérêt pour la biologie et pour les humanités, et dans le rejet des mathématiques.

Issu d'un milieu humaniste, mais peu politisé, ses premières expériences de révolte concernent la répression et le mépris envers les Algériens. La fabrication de quelques tracts au lycée, l'amène à prendre conscience de la nécessité d'une organisation pour être efficace. Il fait ses gammes à l'UNEF dans la puissante Association générale des étudiants de Grenoble, dans le campus situé au cœur de la ville. La lecture de *Clarté* l'amène à adhérer au PCF en 1967[1103].

Il poursuit ses études à Marseille, et découvre à la fois le monde prolétarien des dockers qui le fascine auprès duquel il vit 1968, et la médecine mutualiste de la clinique de la Feuilleraie, une autre façon de faire de la médecine, tout en faisant l'expérience du dédoublement. « Au milieu des études de médecine, dont je réalisais bien le coût qu'elles représentaient pour ma famille, je n'envisageais pas d'y renoncer, mais c'est peut-être le malaise de ne pas aller jusqu'au bout du militantisme politique aussi accompli, qui me conduisait parfois à enfourcher ma mobylette pour me fondre dans les petits matins de la classe ouvrière : les odeurs de café, les blagues, les aperçus sur de petites tranches de vie, parfois des tracts… Ce besoin d'épaisseur concrète, et l'aversion concomitante pour l'identification de la science à la seule pensée réductionniste, ne m'ont jamais lâché, dans tous les travaux de recherche que j'ai réalisés ensuite[1104] ».

C'est aussi à Marseille qu'il découvre l'Université Nouvelle animée par des professeurs marxistes dont le philosophe Lucien Sève professeur au lycée Thiers : « Une ligue de privilégiés dotés d'une lucidité hors pair. Un an plus tard, Sève publia *Marxisme et théorie de la personnalité*. J'étais ébloui par l'aisance et la densité du livre et séduit par les continents vierges qu'il dévoilait, et qui méritaient

---

cortège », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, 107/2009, p.37-44.

1102 Basaglia (F.) « Conversations à propos de la nouvelle loi180 » *Ecrits,* Turin, Einaudi, tome 1, 1981-1982

1103 Entretien avec B. Doray du 11 octobre 2011

1104 Doray (B.), *Psychopathologie du travail ,* Toulouse, Eres, 2011, p.11.

bien qu'on y voue une vie intellectuelle. La question du travail apparaissait comme centrale, et beaucoup semblait devoir y être à inventer, puisque d'immenses questions psychologiques, comme le salaire ou la dialectique du travail abstrait et du travail concret étaient des terres inconnues pour les savoirs déjà normés[1105] ».

En 1971 il rejoint Paris, où il vise la prestigieuse filière du laboratoire de biologie de la Salpétrière chez le professeur Souleyrac, mais il introduit une journaliste de l'*Humanité* pour dénoncer les pratiques asilaires, se fermant du coup la voie de l'élite. Reçu à l'internat de psychiatrie, il découvre la psychiatrie novatrice de Tony Lainé : « On avait l'impression d'être le nombril du monde, enfin presque… C'était très sympa. Il y avait une espèce de vie un peu familiale avec Bonnafé et son chien… C'était grandiose… j'y ai rencontré Chaumon. On a fait ensemble « Prendre soin de la santé »[1106]. Notre poumon c'était Basaglia[1107] ». Dans les logiques de l'époque, il entame une analyse en 1974 dans la mouvance lacanienne.

L'expertise du psychiatre dans le monde du travail

Il se nourrit dit-il, des contacts avec le CERM, la commission des médecins et surtout – ce qui le distingue de ses confrères – avec le comité de rédaction de la revue *Économie et Politique*. La thèse qu'il présente en 1975 : « Problèmes de psychopathologie et d'organisation du travail » est publiée sous le titre *Le taylorisme, une folie rationnelle*[1108], avec une préface de Maurice Godelier. Il y montre « cette technique rapace de récupération des temps salariés, non immédiatement utiles ». Au sein d'un colloque organisé par le PCF sur « la gestion des entreprises dans une démocratie avancée, puis dans la France socialiste » il dénonce « le faux nez de l'humanisme au travail prôné par Georges Pompidou (…) C'est un temps et un lieu où tout était politique, y compris les sciences sociales (…) le moment d'une alliance entre une lutte ouvrière et une étude psychopathologique[1109] ». Il écrit un petit livre sur Politzer, avec Yves Clot et Michèle Bertrand parce que dit-il : « Je pense que le débarquement de Politzer à Bonneval par Leclaire et Laplanche, et par Althusser… c'est ce qui nous a amené tout le reste ! Le matérialisme y a beaucoup perdu ». Le lien avec le monde ouvrier que permet le PCF est essentiel, en même temps qu'il est garant de la poursuite de l'investissement intellectuel. Le développement de la psychopathologie du travail « qui lie l'analyse de l'économie politique, avec celle de la complexité des subjectivités engagées dans l'œuvre de production sociale [1110] » est le fil conducteur de son engagement, pour faire entendre à ses camarades économistes la question du sens social du travail perçue comme une position réformiste.

Il interrompt sa carrière durant deux ans, pour se former comme chercheur au Conservatoire national des arts et métiers de 1975 à 1977 ce qui lui permettra ensuite de développer, en relation avec le CNRS et les syndicats ouvriers, une série de recherches. Il devient un acteur de l'officialisation relative de la psychopathologie du travail « œuvrant au rapprochement de la psychanalyse et des sciences sociales, notamment en encourageant les recherches sur le travail[1111] ». Il passe ensuite le concours des psychiatres des hôpitaux, devient l'assistant de Lainé auprès duquel il reste toute sa carrière. Il exerce encore 2011 au CMP de Brétigny-sur-Orge. Il refuse d'accéder à une position de médecin-chef pour se préserver un mi-temps dans la recherche.

[1105] Entretien avec Bernard Doray du 11octobre 2011.

[1106] La partie santé, du Programme commun

[1107] Ibid.

[1108] Doray (B.), Le taylorisme, une folie rationnelle ? Paris, Dunod, 1981.

[1109] Doray (B.), *Psychopathologie du travail* op.cit. , p. 51.

[1110] Ibid. p.207.

[1111] Ibid. p.7.

Accédant aux fractions sociales supérieures par le biais de la passion culturelle, l'adhésion au PCF et l'investissement dans une voie déniée par le savoir dominant sont la voie « permettant de lever les contradictions nées de l'expérience individuelle du rapport famille/école/métier[1112] ». L'attachement à l'organisation et le respect de l'autorité politique marqueront longuement son rapport au parti[1113].

Autre forme de ce parcours ascendant, Jean Pierre Rumen se présente lui-même comme plus « ouvriériste[1114] » que Doray. Il hérite d'une histoire familiale liée à la naissance même du PCF et largement marquée par l'engagement syndical.

3/ Jean-Pierre Rumen : un psychiatre à l'UGICT-CGT[1115]

Le petit fils d'un syndicaliste communiste

Jean Pierre Rumen est issu du côté paternel, d'une famille bretonne pauvre, moitié paysan/moitié pécheur. Le grand-père François Rumen, après avoir fait l'école des mousses de Brest devient matelot breveté canonnier dans la marine d'État et fait les guerres de Crimée et du Mexique. Il termine sa carrière en région parisienne, comme doyen de l'hôtel des Invalides.[1116] Antimilitariste, anticlérical il se situe plutôt dans l'humeur anarchiste. La famille maternelle s'inscrit, elle, dans la tradition des luttes ouvrières. Ernest Sestacq[1117], le grand-père de Jean-Pierre Rumen commence à travailler à quatorze ans après le CEP et fréquente les Jeunesses socialistes vers la fin 1913. Insoumis, il est cependant mobilisé en septembre 1914, blessé puis réformé. Lecteur de *l'Humanité* depuis 1914 « sur la ligne communiste » il adhère au parti communiste en 1925. Trésorier de cellule à Cachan, il est deux fois tête de liste aux élections municipales en 1925 et en 1929 tout en étant secrétaire du syndicat des locataires. Manœuvre aux Usines Citroën et Delahaye, puis aide-monteur dans l'usine d'aviation Levasseur, il milite au syndicat unitaire des métaux. En 1925 il devient commis-comptable à la mairie de Villejuif, trésorier du Syndicat des employés et des ouvriers des communes de la Seine, puis membre de la commission exécutive du syndicat des Services publics en 1929. Grand lecteur, à l'aise dans l'écriture, il publie de nombreux articles dans les journaux syndicaux. Il se rend à Moscou en 1930 puis en 1931. Il devient ensuite secrétaire de Marcel Paul à la fédération CGTU des services publics rattachée à la fédération de l'Éclairage, puis permanent de la Fédération nationale des employés et des ouvriers des services publics. En 1935 il est secrétaire du Cartel unitaire des services publics. Réformé en 1940, il ne semble plus avoir milité. Cette rupture à l'orée de la seconde guerre mondiale, sur laquelle l'histoire familiale fait silence interroge. Il n'est pas illégitime de penser qu'elle trouve son origine dans la signature du pacte germano-soviétique. À la question posée, J.P. Rumen répond : « Bonne question, mais je n'ai aucune idée de la réponse. Je n'ai entendu parler du pacte germano-soviétique qu'à quinze ou seize ans, et pas dans la famille. Les raisons du relâchement des liens militants de mon grand-père ? Des difficultés relationnelles avec Marcel Paul (dixit ma grand-mère qui était devenue anticommuniste) ? Sa maladie, un cancer du foie qui devait l'emporter…

1112 Pudal (B.) *Prendre Parti*, op.cit. p.109.

1113 Après avoir quitté le PCF quelques années, moment sur lequel nous reviendrons, Doray a repris sa carte en 2004 face à l'accès au pouvoir de Nicolas Sarkosy.

1114 Entretien avec J.P.Rumen du 16 novembre .2016. « Doray pour moi il n'était pas assez ouvriériste ».

1115 Union générale des ingénieurs, cadres et techniciens adhérents à la CGT (UGICT-CGT) créée en 1963. « L'objectif est de défendre les revendications des ITC face aux employeurs d'agir, en convergence avec les autres salariés et de surmonter les oppositions de catégories engendrées par la division du travail. » (site internet ugict.cgt.fr)

1116 Il faisait visiter le tombeau de l'empereur. Il a eu droit à une notice nécrologique dans *Le Petit Parisien*.

1117 Notice biographique du Maitron par Claude Pennetier.

mais il ne décède qu'en 1948, huit ans plus tard[1118] ».

Le père de Jean Pierre Rumen fait « une carrière honorable d'employé de banque [1119] », trajectoire interrompue durant la seconde guerre mondiale, où enrôlé par le STO, il reste à Paris et devient tourneur sur métaux. Il reprend le cours de sa carrière bancaire après la guerre. C'est par la mère que s'effectue la transmission militante : « Ma mère était dyslexique, son écriture était chaotique, mais elle portait une grande admiration à son père qui n'ayant que le CEP n'en écrivait pas moins régulièrement dans la presse syndicale et politique. Elle avait complètement manqué sa scolarité et s'est cultivée avec moi pendant mon parcours secondaire : antiquités gréco-latines etc.… Mes grands–parents étaient très pauvres, il leur arrivait de placer momentanément les ainés à l'Assistance publique. Dans ce contexte, le médecin était le seul notable possible, car il n'était pas un exploiteur et souvent vécu comme un saint laïc [1120] ». Alors que Rumen effectue ses études secondaires au cours complémentaire de Saint-Ouen, ce qui ne le prédispose pas aux études longues, cet investissement familial le conduit jusqu'aux études supérieures. C'est au cours complémentaire qu'il rencontre un professeur communiste : « Tous les jours avec son *Huma* dans la poche, je trouvais ça assez « crâne ». Il a fait ma culture politique. Il m'a expliqué que les communistes voulaient faire des nationalisations, ce qui ne voulait pas dire prendre le pavillon de la famille [1121] ».

La culture militante de la lignée maternelle crée un lien vital « un lien de classe » avec le Parti communiste, qu'il s'agit de défendre. « Je suis membre du parti parce qu'il est en danger. D'abord il y a eu l'affaire de Hongrie, l'assaut du parti.[1122] J'avais deux copains au lycée Carnot. L'un émigré russe mais quand même proche des communistes, et le fils d'un célèbre militant espagnol. C'est à ce moment qu'on a pris parti. Puis il y a l'Algérie, l'affaire des généraux. En 1968 j'en avais marre qu'on attaque le parti. On a craint de voir les ouvriers être la cible d'une répression entre bourgeoisie et gauchisme (…) Mon souci c'est qu'il y ait un parti fort pour la classe ouvrière, ce qui explique ma fidélité. C'est le genre de souci qui fait que je soutiens l'Union soviétique, ce qui me fait être perçu comme stalinien (…) Mais en fait pour moi, l'engagement c'est d'abord la CGT[1123] ».

Le choix des études de médecine apparait comme une façon de concilier l'accès à la notabilité et le souci du bien public. Rumen passe l'externat des Hôpitaux de Paris puis s'oriente vers l'internat de psychiatrie : « J'aime bien la formation au lit du malade, mais moi je parlais avec les malades ». Il devient interne en 1967 chez Paul Trillat,[1124] Jacques Postel, Roger Misès, tous fortement engagés dans la mise en œuvre du secteur psychiatrique, et passe sa thèse en 1968.

Membre de l'Union des étudiants communistes, il vend *Clarté* et gère la trésorerie du cercle durant ses études de médecine, mais dit-il : « J'ai toujours milité dans une cellule d'entreprise. Je prends contact avec les leaders syndicaux. La cellule est faite d'infirmiers, d'ouvriers d'État. J'y

---

[1118] Echanges de mail avec J.P.Rumen (du 17 novembre 2016 au 15 janvier 2017)

[1119] Entretien Ibid.

[1120] Entretien téléphonique et correspondance avec J.P.Rumen du 16 novembre.2016 au 5décembre .2016.

[1121] Ibid.

[1122] En 1956, après l'entrée des chars russes à Budapest, une manifestation anticommuniste met le feu aux locaux du Comité central du PCF 44 rue Lepelletier à Paris.

[1123] Courriers J.P.Rumen.

[1124] Pierre–Etienne Trillat, médecin des HP, psychanalyste, historien de l'hystérie. Issu d'une famille de musiciens et de professeurs de médecine lyonnais, interne des HP de Paris (1946-1949) assistant à H. Rousselle puis à Clermont d'Oise, il développe le 10ème secteur parisien en collaboration avec Hubert Mignot du 3ème secteur. En 1959 nommé à Sainte-Anne, puis médecin-chef à Maison-Blanche, il est responsable de l'école d'infirmières. Membre de la commission médicale consultative, il formait un duo redoutable avec Hélène Chaigneau. Esprit humaniste et poétique, homme de grande culture, il avait une grande compétence sur l'érotisme en littérature. Il succède à Henri Ey comme rédacteur en chef de la revue *de L'Evolution psychiatrique* en 1970 (site psychiatrie.histoire.free.fr)

suis bien, et apprécié pour mes écrits et mes prises de parole, je ne parle pas la langue de bois de l'*Huma* dit-on. Le mot "copain" a vraiment un sens ! (…) En 1968 nous occupons l'hôpital de Maison-Blanche à Neuilly-sur-Marne comme d'autres occupent une usine. L'hôpital tourne bien, peut-être mieux que sous son régime habituel ! Je suis avec Serge Villechenoux[1125]. Nous intervenons à Paris pour donner les premiers soins et calmer les choses ».

Syndicaliste avec les ingénieurs, les cadres et les techniciens

Embauché au CMPP d'Aubervilliers « tenu par les gauchistes » cette même année 68, Rumen réalise avec Gilbert Martin, le directeur administratif lui aussi membre du PC et le soutien municipal un coup de force contre le médecin-directeur Jacques Assoum « un vrai gauchiste très anti-municipal [1126] » et le remplace. Il crée « un dispensaire public (OPHS) alors qu'à Aubervilliers le secteur balbutiait encore[1127] ». Dès que l'occasion se présente, il rejoint le secteur public de Pierre Trillat et succède à Danièle Sivadon[1128] après avoir été son assistant jusqu'en 1974, date à laquelle il obtient un poste de médecin-chef à Ajaccio[1129].

C'est au CMPP qu'il impulse la création de la section CGT du syndicat des personnels et cadres des établissements et services de jeunes inadaptés, rattaché de la Fédération des services publics de santé. Il est promu à la direction départementale, puis devient membre de la commission exécutive nationale comme responsable de la presse au Syndicat national des cadres et techniciens de la santé (SNCTS). « Au début, j'avais adhéré au syndicat des psychiatres des hôpitaux sur les objurgations de Bonnafé, rapporte Rumen. Je l'ai quitté pour la CGT car j'ai pensé qu'il faisait la part trop belle aux universitaires. Je n'ai jamais adhéré au Syndicat de la psychiatrie que je considérais comme un syndicat corporatiste (…) Au SNCTS j'étais avec quelques médecins[1130], mais surtout avec des psychologues. C'est peut-être là que j'ai eu les échanges les plus fructueux

---

1125 Le mari de Marie Bonnafé.

1126 Créé par les municipalités, les CMPP financés par la sécurité sociale permettaient aux enfants des couches populaires d'accéder aux soins gratuitement, sous réserve de la rédaction par les psychiatres de certificats médicaux. La position (mâtinée de psychanalyse) des psychiatres d'extrême-gauche était de refuser de remplir les certificats médicaux « pour ne pas figer le symptôme » ce qui bloquait le système et mettait le centre en péril financier. Après 1968 cet affrontement, plus ou moins violent selon les lieux, traversait un grand nombre de CMPP, notamment en région parisienne. J.P. Rumen remplit en une journée les trois cents certificats médicaux nécessaires à la prise en charge par la Sécurité sociale.

1127 Entretien J.P. Rumen.

1128 La fille de Paul Sivadon évoqué dans notre première partie.

1129 Son épouse corse est institutrice puis conseillère pédagogique auprès de l'Inspecteur d'Académie de Corse

1130 Parmi les médecins qui militaient à l'UGCT J.P. Rumen cite B. Sigg (très important) Roland .Lew, Odette Waks, Sarah Jossilevitch Agnès de Gunsbourg, Jean Marie Harlé dont la femme était Olga Torrubia, et les psychologues (Michell Leverrier, Evelyne Avec, Geneviève Grill) Le témoignage d'O. Waks décrit ce qui motivait ces psychiatres de terrain. « En mai 68, j'ai 37 ans, mariée à un chercheur syndiqué au Syndicat national des chercheurs scientifiques (SNCS) Je suis assistante en psychiatrie à Maison-Blanche. Je suis adhérente au Syndicat des psychiatres des hôpitaux. Je suis issue d'une famille modeste, père imprimeur chez Chaix, mère institutrice. Je fais mes études de médecine grâce à une bourse et des petits boulots. Lors d'un remplacement d'un médecin des mines à Douai, j'ai été mise brutalement devant le caractère tragique de la condition ouvrière (la mort d'un mineur de 38 ans atteint de silicose). En 68 la grève éclate à l'hôpital de Saint-Brieuc (…) Un comité de grève se met en place (…) Dans les jours qui suivent j'adhère à la CGT. J'apprends alors l'existence du SNTCS. Le secrétaire est un directeur d'hôpital, les psychologues y sont nombreux. Je découvre qu'au flou des attentes de mon syndicat professionnel le SPH s'opposent les revendications bien construites des médecins CGT, mais surtout qu'elles s'inscrivent en lien avec celles des autres catégories (…) Je comprends aussi que tout cela repose sur une conception - abstraite pour moi jusqu'alors - celle de la lutte contre l'exploitation, terme que j'ai vu jaillir de partout, ces semaines passées, et dont je saisis maintenant toute l'actualité ». Odette Wacks associera, pour le reste de sa carrière l'activité syndicale et celle de chef de service. (« Mai 68 » témoignage d'Odette Waks . site internet O.Waks)

sur la psychiatrie et le secteur[1131] ». Au sein du PC il participe aux commissions du CERM, au collectif de publication des psychiatres adossé à *La Nouvelle Critique,* et fréquente Bonnafé, Muldworf, Roelens, Marie Bonnafé, Villechenoux , Sigg…

Arrivé en Corse, il tente de créer une section de l'UGICT mais se heurte au refus des cadres infirmiers. Il adhère au Syndicat des psychiatres français qui regroupe tous les psychiatres salariés ou libéraux, couplé avec l'Association française de psychiatrie (AFP) son organisme scientifique et se retrouve en sympathie avec son secrétaire général, dont il devient vice-président, qui « pour résister au comportementalisme qui affirmait son emprise ». C'est désormais à partir de cette instance scientifique qu'il interviendra dans la revue *Psychiatrie française* et son bulletin mensuel d'actualité et de débats.

En 1967 il engage une analyse lacanienne « en premier lieu pour des raisons personnelles, qui font qu'on ne peut faire autrement, mais aussi dans une trajectoire de professionnalisation. La possibilité de passer à une position d'analyste ne m'apparaitra que plus tard, progressivement dans ma pratique ». Loin « des controverses de salles de garde sur les mérites de telle ou telle école analytique, dit-il, l'enseignement de Lacan m'apparait comme "plus solide". J'ai perçu ce qui viendra plus tard concernant la rotation du discours du maitre en discours capitaliste. Pour le reste des débats théoriques, tout cela me parait byzantin [1132] ». Quant aux rivalités politiques sous-jacentes à l'expérience de la psychothérapie institutionnelle, Rumen les néglige : « pour moi, Laborde est d'abord le lieu où on s'occupe de la psychose pour de bon, et où l'art et le sur-réalisme sont pris en compte[1133] ».

« Si jusqu'ici les luttes de masse ont été conduites au nom du bonheur de l'individu, le temps est venu où le problème de l'épanouissement individuel se pose directement et non plus comme le résultat, dont on suppose plus ou moins obscurément, qu'il découle spontanément du progrès social en général [1134] » écrit René Le Guen, membre du bureau politique du PCF et secrétaire général de l'UGICT–CGT de 1963 à 1982. « Pas plus qu'il n'y a disparition de la classe ouvrière, il n'y a de nouvelle classe ouvrière affirme encore Le Guen. Nous sommes en présence d'un phénomène de transformation continue qui ne crée pas de rupture du rôle de la classe ouvrière, mais dont l'ampleur est à la même échelle que celle de l'évolution scientifique et technique (…) Il nous faut une approche lucide des mutations ainsi que de ces transformations (…) et veiller sans cesse à son unité. Sa diversité actuelle est en fait porteuse de l'intérêt général et de la convergence des actions pour sortir de la crise[1135] ». La double référence à l'épanouissement individuel comme enjeu de lutte sociale et au rôle central d'une classe ouvrière, au sein de laquelle la dimension intellectuelle de l'activité s'élargit permet à Rumen d'endosser au sein de la CGT le rôle de porteur des revendications de la psychiatrie, en confortant sa position de médecin du peuple. On peut imaginer que cette posture est probablement plus fréquente dans le cadre professionnel que ne le laisse apparaitre l'étude des archives qui tend à privilégier les débats théoriques.

4/ les héritiers

Se distinguant de ces trajectoires d'ascension sociale encore très proches du monde ouvrier ou de la petite bourgeoisie, les fils et les filles des psychiatres communistes novateurs constituent une sorte d'aristocratie, pourvue d'un capital symbolique qui les autorise à rechercher des formes

[1131] Courrier J.P.Rumen

[1132] Courrier J.P. Rumen

[1133] Entretien J.P Rumen 23novembre 2016

[1134] Le Guen (René) *Oxygène pour tous les cerveaux,* Paris, Messidor/Ed. Sociales, 1985, p.133.

[1135] Ibid. p. 50.

nouvelles dans la réalisation des tâches militantes et à se considérer d'emblée comme légitimes dans la rénovation théorique du Parti. La psychiatrie progressiste intriquée à l'engagement communiste a constitué leur socialisation primaire. Ils évoquent la proximité quotidienne des fous dans leur vie d'enfant, le groupe des médecins-chefs et les infirmiers communistes comme leur réseau familial. Pour Franck Chaumon, la filiation n'est pas génétique, mais le fruit de la longue proximité de sa famille avec Bonnafé et Lainé témoignant du caractère total et englobant de cette socialisation primaire.

Franck Chaumon, l'héritier spirituel : « Prendre Foucault cash ! »

Immergé dans la sociabilité communiste, à l'intersection de l'Éducation Nationale et de la psychiatrie, Franck Chaumon choisit la psychiatrie « pour être psychanalyste ». L'éthique de l'engagement et l'ouverture à la pensée critique sont constitutifs de son habitus primaire, et rencontrent le mouvement de conversion des cadres cognitifs qui a marqué la décennie 60.

Né en 1946, Chaumon est le fils d'un couple d'instituteurs, résistants communistes originaires des Basses Pyrénées et promus par l'école républicaine. Raymond Chaumon et son épouse s'intéressent dès 1950 à l'éducation des enfants et des jeunes les plus en difficultés, aux pédagogies innovantes et à l'insertion par une formation professionnelle réussie, qui contrecarre les effets stigmatisants de l'échec scolaire. Dans la même logique, Raymond Chaumon dirige les cours professionnels de la Bourse du travail de Bordeaux et, est un des premiers directeurs d'une École nationale de perfectionnement, institution de l'Éducation nationale destinée à la formation professionnelle de jeunes dits « déficients intellectuels ». Il a croisé Bonnafé à Saint-Alban alors qu'il faisait passer des résistants en Espagne et que ceux-ci faisaient halte à l'hôpital, et Tony Lainé alors qu'il était responsable du Mouvement de la Paix dans le Sud-Ouest dans les années d'après-guerre. Membre du comité fédéral, il participe à Bordeaux avec Lucien Sève, Robert Escarpit et Pierre Fougeyrollas aux cours de l'Université ouvrière dans les années 50/60. Militant, organisateur et gestionnaire, il sera souvent le soutien amical et administratif des projets innovants de Lainé.

L'enfance de Franck Chaumon, baignée dans le militantisme communiste, lui fait dire : « Ayant eu la chance d'avoir des parents communistes comme dirait l'autre, j'ai été complètement formé par ça. Chez moi on écoutait la radio tous les jours, on discutait le soir avec mon père. Le vent du monde passait dans la maison… Je suis absolument saisi chaque fois que je dis que mon engagement a duré si peu. J'ai baigné dans ce lait. J'y ai été avant, j'y suis après dans la façon de penser[1136] ». Après de brillantes études secondaires au lycée d'Asnières, Chaumon découvre la psychanalyse en passant par le surréalisme (il se rend « tout seul, comme un grand, aux obsèques de Breton, dans les années 60 ») et dans la collection « Idées » de Gallimard qui publie Freud. Il quitte une classe préparatoire de mathématiques au lycée Chaptal pour devenir psychanalyste. « À l'époque la psychiatrie et la psychanalyse, je ne faisais pas la différence »[1137] et s'engage dans les études de médecine. À la télévision, il voit Bonnafé, « un mec avec des sourcils "comme ça" qui parlait d'Éluard, de la Résistance, de la politique. J'ai dit à mon père « Tu le connais, je veux le voir ». J'ai pris rendez- vous. Je me suis retrouvé au CMP de la rue du Figuier… j'ai eu le temps de lui dire : Maître, je voudrais faire de la psychiatrie, qu'est-ce qu'il faudrait lire, qu'est-ce qu'il faudrait faire ? Il m'a répondu : « Tout sauf de la psychiatrie ! [1138] ». Plus tard j'ai écrit à L. Sève : qu'est-ce que je dois lire en philo ? Lui m'a envoyé une liste… J'avais compris la leçon… J'ai été touché par Bonnafé comme beaucoup de gens, par sa parole mêlée de manière étonnante de

1136 Entretien avec F. Chaumon du 3 décembre 2009 et du 30 septembre 2010

1137 Ibid.

1138 Ibid.

poésie, de singularité et d'autre part, la politique, la solidarité humaine, l'histoire… une rencontre... »

L'habitus militant s'actualise. Dès 1962, au lycée, il a organisé un comité antifasciste contre l'OAS. « En 1968 j'étais à la Sorbonne, on a séquestré le doyen… c'était génétique ! Le pauvre était aveugle… il n'avait jamais vu ça…. c'est le cas de le dire… On lui a extorqué des examens en septembre... » Avec le soutien de Henri Ey et de Bonnafé, l'Amicale des internes en psychiatrie se transforme en Syndicat des psychiatres en formation en 1968. Franck Chaumon en est élu président en 1969. Ce nouveau syndicat veut promouvoir l'internat pour tous et la mise en responsabilité des internes pendant leur formation. Mais constatant l'instabilité de la catégorie des psychiatres en formation, il va se transformer au milieu de la décennie 70, en un Syndicat de la psychiatrie, à l'image des « petits juges rouges du syndicat de la magistrature », avec lequel il est en constant dialogue. Chaumon, n'a pas encore rejoint formellement le parti, qu'il est déjà participant à l'intellectuel collectif : « J'habite boulevard Blanqui, en face du CERM. Tout en n'étant pas communiste je lisais tout : *France Nouvelle, La Nouvelle Critique, Les Cahiers du Communisme, les Cahiers du CERM*. J'allais aux conférences du CERM, à l'Université nouvelle… [1139] » Au sein du collectif militant, entre marxisme revendiqué et productions savantes qui irriguent l'antipsychiatrie, lui et ses camarades vont s'attacher à définir cette « seconde révolution psychiatrique » non sans débats avec leurs prédécesseurs.

En première année de médecine en 68, il participe aux commissions qui travaillent jour et nuit. «On refait la médecine, on refait la psychiatrie. Je n'ai pas été un militant politique à ce moment-là, je n'ai pas été dans les mouvements gauchistes. J'y suis allé, mais j'ai écouté. Je n'ai pas été du tout acteur ». L'institution psychiatrique est lue comme un système de domination fondé sur le savoir. « Moi, ma génération, c'était Foucault, Foucault on l'a pris cash ! Avoir le pouvoir sur les gens, un pouvoir qui peut être exorbitant, ça peut être dans les asiles, dans les lieux pour les enfants, dans les lieux pour les vieux (...) Certes, c'est le syndicat qui a fait la rénovation, mais c'est une poignée de gens extraordinaires de Bonnafé à Daumezon, de Ey à Mignot ou après Chaigneau, mais la masse des psychiatres, c'est une bande de tarés réactionnaires qui ont du bout des lèvres suivi les grandes idées des autres, mais qui pendant la guerre, ont pour le moins laissé faire l'extermination douce. Après c'est comme la version gaullienne de la Résistance : tout le monde était devenu résistant (…) Foucault, pour nous, ça donne une cohérence, une consistance philosophique, une méthode d'analyse qui fait comprendre, que ce n'est pas les gentils contre les méchants... mais un truc de structure. Je suis de cette génération-là ! »

Il poursuit sa formation chez Paul Becquart, un psychiatre communiste chef de service à Soissy-sur-Seine qui dépend du XIIIème, puis chez Bonnafé, lorsque celui-ci ouvre *Les Mozards* à Corbeil et chez Mignot, son camarade protestant, « qui me disait : Mais quand même la maladie mentale ça existe ! Bonnafé il n'y croit pas à la maladie mentale ». Je lui disais : bien sûr que ça existe. Il est venu voir. Évidemment, c'était compliqué, on ne voyait plus qui étaient les malades, qui étaient les soignants. Tout le monde mangeait à la même table, le chien de Bonnafé derrière… Il y avait des gamins et des adultes puisque Bonnafé faisait de la psychiatrie générale. Ce n'était pas un hôpital de jour, c'était un lieu… »[1140] Chaumon après une analyse lacanienne, fait un choix de carrière dans une demie-rupture avec la psychiatrie publique. «Par toute ma tradition familiale, il était naturel que je devinsse médecin plein-temps, j'étais fait pour cela. J'ai dit : non, je vais me mettre à temps partiel, parce que je voulais faire de la psychanalyse. C'était une manière de rester sur ses deux jambes, une jambe dans la psychanalyse, et une jambe dans la pratique de la folie ». Il s'installe d'abord modestement à Savigny-sur-Orge. Il ouvrira en 1987 un cabinet parisien, sur la montagne Sainte-Geneviève, derrière le Panthéon. Il maintient cette double pratique jusqu'à

1139 Entretien F. Chaumon du 3 décembre 2009.

1140 Ibid.

nos jours : « J'ai acheté à Paris plutôt qu'en banlieue, alors que je continue à travailler comme psychiatre de banlieue… tout ça, c'est notre cuisine interne, chacun fait comme il peut. Pour moi, ça avait une signification forte, une manière de prendre une position mino-ritaire à une époque où les analystes ont déserté le territoire de la psychiatrie… »[1141]

Face aux transformations morphologiques du champ et à la dévaluation de la psychiatrie dynamique, clivés entre une appartenance au service public qui prend en charge la psychose et la souffrance sociale, et la pratique « pure » du cabinet, ayant vécu ce qui touche à l'intime dans l'expérience du divan, la lecture marxiste de l'antipsychiatrie de Chaumon remplace Politzer par Foucault. Ils trouvent chez Althusser la caution philosophique marxiste, et une valorisation de la lutte idéologique comme forme de la lutte de classe où ils ont toute leur place. La figure charismatique de Basaglia, son combat concret contre l'hôpital et son lien avec le Parti communiste italien, en fait désormais le modèle du psychiatre militant de cette nouvelle époque, formant continuité et rupture avec le combat de Bonnafé. Ces échanges ont en arrière-plan les polémiques entre le PCI et le PCF dans leurs rapports à l'URSS et à la déstalinisation..

« Happé par les cercles du comité central », c'est à dire la commission santé, puis la commission Cadre de vie » qui regroupe l'ensemble des activités sociales, Chaumon y rencontre Pierre Juquin, Mireille Bertrand[1142]et Gérard Belloin. Celui-ci développe une analyse en référence au monde du travail, parle de la restauration de la force de travail. Il ne s'agit plus de défense corporative mais de politisation de la problématique psychiatrique, de la conciliation entre la refonte lacanienne et le marxisme. Chaumon s'y engage avec enthousiasme et y est d'autant mieux accueilli qu'il « tient le syndicat des jeunes psychiatres ». L'intégration dans les structures communistes d'encadrement offre à la nouvelle génération une opportunité pour intervenir sur la doctrine, et une réponse à la politisation des débats professionnels.

Marie Bonnafé : gérer une histoire de famille

Née en 1935, Marie Bonnafé fait partie de la génération qui se forme dans les années 60 et dont la carrière se déploie dans les années 70. Elle participe au mouvement d'autonomisation de la psychiatrie, et à l'expression d'une position communiste qui tente de mettre en cohérence le mouvement social et le projet du PCF. Pour elle, le communisme est une histoire de la famille. Roland Leroy en est le grand-frère en politique et sa fille Marianne, une sorte de sœur adoptive. La perspective du programme commun réactive les valeurs paternelles du moment résistant et du temps heureux de son enfance.

Après un temps passé auprès de Diatkine dans le XIIIème arrondissement, elle rejoint le secteur public pour devenir l'assistante de Lainé en 1973 d'abord à temps plein, puis à temps partiel, car elle s'installe en cabinet comme analyste privée. Elle devient responsable du CMPP de Saint-Geneviève-des-Bois, puis de l'hôpital de jour de l'Imagerie à la Grande-Borne. Le secteur de l'Essonne est en contact avec la psychiatrie italienne : « Il y a eu des échanges avec Basaglia. Je suis allée à Parme. La priorité était donnée à l'insertion des patients, les appartements thérapeutiques, le travail… des échanges aussi avec le Portugal » témoigne-t-elle. Elle se situe comme membre de la SPP ouverte à la réflexion lacanienne, mais rejette les séances courtes du maitre. Elle reste réticente face au refus de la psychanalyse de Basaglia, critiquant une trop grande utilisation des médicaments.

1141 Ibid.

1142 Membre du bureau politique elle succède à P. Juquin à la commission Cadre de vie.

« Le CERM semble être le lieu qui permettrait à de nouvelles générations de gens formés à l'analyse, de mieux accéder au marxisme, et de pouvoir poser en termes satisfaisants, l'ensemble des problèmes théoriques[1143] » écrit-elle dans un courrier signé avec Vincent Pasquarelli le directeur-adjoint du centre, en vue de remettre en place un groupe de discussion sur les problèmes théoriques posés par la psychiatrie et la psychanalyse.

Tania Roelens « Ma mère c'était mon parti, le parti c'était ma famille »

Tania Roelens née en 1951 reçoit le communisme en héritage par sa mère Sonia Honcir danseuse tchèque, puis professeur de danse et par son père psychiatre : « Une mère qui se situait du côté de la classe ouvrière, alors que mon père n'en avait pas grand-chose à faire, lui toujours du côté de la recherche intellectuelle. Elle, elle critiquait les intello, lui il était avec son Gramsci, à l'affût de toutes ces choses. Elle, un peu rigide, un peu stalinienne[1144] ». Pour Tania Roelens « ma mère c'est mon parti, mon parti c'est sa famille. Je me disais : au Parti, j'y serais toujours[1145] ». Son enfance baigne dans la sociabilité militante et psychiatrique à Toulouse où son père est nommé médecin-chef : « Le parti était très présent à la maison. Il y avait la guerre d'Algérie, il y avait *l'Huma,* il y avait les journaux déployés sur la table. Je me souviens de mes dix ans dans une ville du sud. J'avais écrit sur le mur « Algérie algérienne ». Je me souviens du sourire de mon père et de sa fierté... À l'hôpital Marchand, les infirmiers et les assistantes sociales gardent le souvenir de celui qui a fait tomber les grilles des pavillons de l'hôpital. Les infirmiers communistes, c'étaient des copains qui venaient manger à la maison. Avec eux, il avait monté un groupe « Folie et poésie ». Il fallait encadrer les dessins des fous ![1146] » La séparation de ses parents en 1966 la prive du contact avec son père jusqu'à ce qu'elle passe le bac en 1968. Le 10 aout 1968 elle arrive à Prague avec sa mère, et est témoin le 21 aout de l'entrée des chars soviétiques et de « l'occupation » de la Tchécoslovaquie.

L'insertion dans les milieux toulousains où se retrouvent de nombreux républicains espagnols émigrés, le traumatisme que représente l'assassinat du président Allende l'incitent à apprendre l'espagnol et à s'intéresser à l'Amérique latine.

Elle s'engage dans des études de médecine à l'université de Toulouse, mais se heurte au barrage du professeur de psychiatrie spécialiste des électrochocs, qui n'a pas oublié les affrontements avec son père, lorsqu'elle présente le concours de l'internat de psychiatrie[1147] et n'est pas admise. Elle repasse le concours dans la Seine, est reçue et effectue sa formation à Ville-Évrard auprès du docteur Baillon. Guy Baillon Rodolphe Roelens et Yves Buin tous médecins-chefs engagés dans le développement de la politique de secteur en Seine-Saint-Denis se retrouvent régulièrement pour des réunions de travail. En 1975 elle devient l'assistante de Baillon dans le service de ???????

qu'il a créé à l'hôpital général, puis participe à l'ouverture de l'hôpital de jour de Bondy. Elle débute en 1976 une analyse avec Charles Melman[1148], à cette époque membre du Parti communiste et proche de Jacques Lacan.

[1143] Courrier V. Pasquarelli et M. Villechenoux-Bonnafé de 1972 (Archives de L. Bonnafé) IMEC

[1144] Entretien avec Tania Roelens du 28 mars 2011.

[1145] Ibid.

[1146] Ibid.

[1147] Le professeur de psychiatrie la contraindra à visiter en sa présence, la salle où on administrait les électrochocs. Entretien Tania Roelens du 28 octobre 2016.

[1148] Roudinesco (E.) op.cit tome 2, p.443.

Elle est en première ligne lors de la création d'un centre d'accueil pour toxicomanes sur Gagny et Montfermeil. C'est là qu'elle rencontre un psychologue colombien en formation, qui assure l'accueil et des ateliers pour les toxicomanes. Sa pratique au contact d'un public d'origine étrangère (arabes, africains, portugais) l'interroge quant aux cadres de pensée et aux pratiques institutionnelles appliqués, lui donnant le sentiment d'une incompréhension culturelle. Elle se tourne alors vers l'enseignement de Georges Devereux. Pionnier de l'ethnopsychanalyse, il s'inspire de la position analytique pour replacer au cœur du processus de l'observation scientifique de l'ethnologue les réactions de l'observateur, comme condition d'accès à la culture de la population étudiée. L'expérience de l'exil de sa mère et sa cohabitation avec la tradition culturelle de son père est probablement au principe d'une sensibilité particulière à la question de la diversité des représentations de la folie dans les différentes cultures, ce qui va orienter la suite de sa trajectoire.

Elle reste militante communiste et crée à Ville-Évrard une « seconde » cellule avec les infirmiers et les médecins engagés dans les pratiques extrahospitalières PCF où son père (qui s'était rapproché de l'extrême-gauche après 68) la rejoint tout en affirmant une distance critique à l'égard du parti. « Il y avait la cellule du personnel avec les infirmiers syndicalistes, des vieux de la vieille, pas question de changer d'un iota ! Moi j'avais fait mon école à l'UEC avec les disputes entre les intellectuels de Toulouse. Je découvrais que la rénovation psychiatrique qui prenait en compte la psychanalyse, la psychothérapie institutionnelle et le secteur, était une lutte politique. Il y avait aussi le syndicat avec Franck Chaumon et Bernard Doray…[1149] » La cellule, le syndicat sont des lieux où s'hybrident progrès de la psychiatrie et projet politique. Un certain malaise préside cependant à ses relations avec les structures partisanes[1150]. « Bref, pour tout dire, je restais très attachée au marxisme, à la grande histoire du parti, mais je n'allais pas me laisser faire par ses instances. Je ne fréquentais pas les militants. Mon copain n'avait aucune histoire communiste. On voyait mon père régulièrement, on avait des discussions avec lui. C'étaient des discussions sur la psychiatrie. Chez Baillon, par contre j'étais aux premières lignes[1151] ».

Le lien familial au communisme est aussi puissant chez Tania Roelens que chez Marie Bonnafé, mais les différentes ruptures qui ont marqué son parcours créent une distance à l'organisation et favorisent les réorientations de l'engagement lorsque le discours ou la réalité entrent en contradiction avec ses valeurs éthiques.

On pourrait ajouter à cette galerie de portraits du petit noyau des héritiers, Marianne Leroy la fille de Roland Leroy. Marianne Leroy[1152] a un lien très fort avec Lucien Bonnafé, qu'elle a connu à Rouen, et qui a souvent été plus présent à ses côtés que son propre père. Après un parcours très influencé par les milieux culturels dans lesquels elle baigne du fait des responsabilités politiques paternelles, elle rompt, lors de l'invasion de la Tchécoslovaquie. Elle s'engage alors, dans la psychiatrie et en analyse. Comme Bonnafé, elle fait sa carrière dans la psychiatrie publique, réticente quant à une position d'analyste privé.

1149 Entretien T. Roelens du 28 mars 2011.

1150 Ibid. «Au comité de section, j'y allais puisque j'étais secrétaire de cellule. Ils réglaient leurs comptes. J'étais une petite bourgeoise; si je faisais une psychanalyse c'est que j'avais des problèmes! »

1151 Ibid.

1152 Lorsque commence mon enquête Marianne Leroy est décédée. J'ai eu pour témoignage de son parcours le récit d'une de ses amies les plus proches Martine Vial-Durand qui était psychologue dans le secteur de psychiatrie infantile de Nanterre.

À l'opposé, pour Dominique Follin[1153] et Jacques Angélergues[1154], la rupture de leurs pères en 1956 les éloigne de l'héritage militant. Ils conservent de l'endogamie professionnelle, l'héritage culturel de la psychanalyse et un engagement associatif et culturel mais à distance du politique.

La pluralité du collectif militant des psychiatres communiste dans les années 68 tient moins à la diversité des trajectoires qu'à l'agrégation de générations, confrontées aux transformations du champ professionnel et à l'aggiornamento partisan. La surproduction des psychiatres diplômés, la limitation des postes publics et leur dévaluation corrélative amènent la jeune génération à substituer aux profits associés aux états antérieurs, un savoir construit hors le champ médical et intellectuellement valorisé, et à associer pratique publique et pratique libérale. L'appartenance à une pluralité d'espaces sociaux brouille les frontières qui spécifiaient le groupe fondateur, et constitue un terrain poreux quant aux discours d'une révolution « de l'individu » et « contre tous les pouvoirs ». Malgré les liens affectifs et professionnels qui les réunissent, des tensions sont à l'œuvre entre l'héritage et le désir de participer à une « seconde révolution psychiatrique ».

Porteurs du double capital symbolique de la novation psychiatrique et de l'engagement militant, « les héritiers » cristallisent les caractéristiques de la nouvelle génération. Ils s'engagent précocement et de manière « naturelle » dans les réseaux communistes qui les reconnaissent, avec l'objectif « d'orienter les prises de positions et la politique du parti[1155]» transgressant en cela la position subordonnée assignée aux intellectuels. La voie démocratique d'accès au pouvoir vient prendre la place de l'antifascisme des années 30, en même temps qu'elle les dote de l'incontestable légitimité du lien avec le monde ouvrier qui les distingue de leurs concurrents d'extrême-gauche. Leur expérience singulière du parcours analytique suppose la reconnaissance de la valeur scientifique de la psychanalyse par le matérialisme dialectique. Le terrain gagné par l'action pugnace des « anciens » au sein de l'intellectuel collectif a ouvert un espace à leur ambition. La perspective d'accès au pouvoir fait coïncider progression de leur carrière professionnelle et projet politique.

1153Dominique Diatkine (Follin) est née en 1940. Son enfance se passe dans les hôpitaux psychiatriques et dans le milieu des psychiatres communistes avec une mère militante à l'UFF, mais la rupture de son père avec le PCF dans l'après-56, s'accompagne d'un divorce difficile. Sven Follin coupe les ponts avec sa propre fille et avec l'ensemble de ses amis. «Replié sur sa forteresse de Sainte-Anne il devient d'un grand conformisme social à la limite d'une politisation à droite » selon sa fille.

C'est donc au sein du groupe des réformateurs humanistes que se forme la jeune femme, qui s'engage dans des études de médecine, qu'elle interrompt lorsqu'elle attend un enfant. Mariée avec Gérard Diatkine, lui aussi psychiatre et psychanalyste, elle reprend son parcours professionnel. Elle s'intéresse à la linguistique et choisit l'orthophonie pour se professionnaliser. Elle fait ses stages chez Pierre Mâle et dans un hôpital de jour pour enfants psychotiques, puis passe une année auprès de J. de Ajuriaguerra à Genève où elle retrouve Marie Bonnafé. Elle se forme à la relaxation et à la psychopathologie, puis à la psychanalyse à la SPP.

Henri Lefebvre, déjà proche de son père reste son ami et celui de son mari, porteur d'un modèle de contestation d'un PCF dogmatique. Dominique Follin s'engage dans les causes de l'époque, le planning familial à la MNEF, l'UNEF, les Comités Vietnam, mais dit-elle «Je ne suis pas une militante dans l'âme ».

Elle travaille à Sainte-Anne avec Serge Villechenoux , et le rejoint lorsqu'il ouvre le CMPP d'Ivry en 1970 dont il devient le médecin-directeur. Psychothérapeute au CMPP d' Ivry jusqu'à sa retraite en 2005, elle y développe en particulier le travail mère-enfant. Son mari Gérard Diatkine, psychiatre des hôpitaux anime un des lieux d'enfants novateur Les Coteaux à Vitry-sur-Seine, qui associe placement familial, hôpital de jour et consultation. Gérard Diatkine est un des responsables la formation analytique au plan international, notamment auprès des russes, lorsque ceux -ci s'intéressent à nouveau à la psychanalyse.

1154 Jacques Angélergues devient psychiatre et psychanalyste. Il rejoint l'expérience du XIIIéme arrondissement tout en pratiquant l'analyse en libéral. La psychanalyse des enfants et la SPP sont les objets de son engagement. Secrétaire général de la SPP et rédacteur de la *Revue Française de psychanalyse* durant douze ans, il est directeur de collection chez Calman-Lévy et Hachette.

1155 Entretien Franck Chaumon du 3 décembre 2009.

B : LES PRATIQUES MILITANTES : L'HOMOGÉNÉISATION POLITIQUE ET SES LIMITES.

Dans un contexte de critique de la sectorisation portée par l'élite novatrice durant une quinzaine d'années, alors que l'hégémonie du PCF comme force révolutionnaire est battue en brèche par une extrême-gauche qui revendique une lecture concurrente du marxisme, les psychiatres communistes doivent construire un discours commun, et marquer les frontières du groupe. Il s'agit d'élaborer un discours prescriptif quant à l'avenir de l'organisation psychiatrique dans le cadre du programme commun, d'animer la dynamique militante dans l'espace professionnel et de mobiliser leur capital d'expertise dans les débats culturels ou de société, signe du retour du parti aux côtés de l' avant-garde culturelle et artistique.

Les psychiatres dominent désormais la commission santé[1156], participent activement aux débats dans les revues et les publications partisanes concernant la psychanalyse et la psychiatrie, devenues des enjeux politiques, et développent leur activisme dans les espaces sociaux de la santé, du scolaire, du social et de la culture. Mais paradoxalement, alors qu'ils élargissent leur rôle et gagnent une reconnaissance dans l'entreprise partisane, la pluralité des discours qu'ils produisent affaiblit leur lisibilité politique, d'autant que la direction ne joue pas sa fonction de légitimation de la vérité institutionnelle. L'intellectuel collectif est utilisé par eux, comme lieu d'un débat d'expertise et non plus comme lieu de construction d'une position commune.

1/ De la commission des médecins à la commission santé

Avec l'arrivée massive d'acteurs issus des couches intellectuelles – au sens élargi de professions non-manuelles – se déploie la configuration de l'intellectuel collectif formalisée à Argenteuil. La montée en responsabilité des acteurs de ces couches nouvelles encouragée par les cadres du parti, permet au PCF de mobiliser leur capital symbolique pour gagner des positions dans les concurrences idéologiques. Elle encourage les acteurs à s'engager dans une série d'entreprises réformatrices et dans la production théorique. Se créent des liens de complicité entre le cadre chargé d'animer la section des intellectuels qu'est Belloin et les membres de la commission des médecins. « Après 68 la direction du Parti entreprit de procéder aux corrections de trajectoire pour reprendre la main. Elle éleva définitivement et avec éclat "les intellectuels" au rôle d'allié principal de la classe ouvrière [1157] (…) Avec l'affermissement du règne de Leroy, l'atmosphère à la section des intellectuels devint plus légère (…) Il est difficile de se représenter l'euphorie qu'avait provoquée la conclusion du programme commun. Les perspectives perdaient leur caractère incantatoire pour s'inscrire dans la dynamique de notre action (…) Mon arrivée [à *France Nouvelle*] coïncida à un véritable « forcing démocratique » impulsé d'en haut[1158] » rapporte-t-il, tandis que Chaumon témoigne du climat qui règne : « Belloin change complétement la donne. Il analyse les problèmes de la santé d'un point de vue marxiste. C'est très orthodoxe, mais c'est l'idée qu'il va falloir orienter les prises de position du parti sur une analyse de la société. C'était un tournant important de la commission des médecins, puis de celle du cadre de vie. Ce qui s'appelait la

[1156] Pierre Rouques et Yves Cachin qui furent successivement responsables de la commission des médecins étaient étai d'anciens internes des Hôpitaux de Paris. Yves Cachin devint ensuite cancérologue, et est considéré comme un des fondateurs de l'oncologie. Jacques Roux seul médecin membre du comité central était membre de l'Académie de médecine .V. Laffite qui réalise « une sorte d'intérim » est un psychiatre hospitalier traditionnel qui pratique à l'hôpital général Saint-Antoine, en grande partie hermétique à la psychanalyse. Il s'inscrit de fait, dans la lignée traditionnelle des neuropsychiatres.

[1157] Belloin(G) Mémoires d'un fils de paysans tourangeaux. op. cit. , p.309.

[1158] 47 Belloin Ibid.p.325.

commission des médecins, était essentiellement trusté par le docteur Lafitte. C'était un "petit officier" qui avait la hantise de se couper des masses, c'est-à-dire des médecins, et qui tenait un discours complétement médical. Lui, pour le coup il avait complètement raté 68, il était sur des positions corporatistes. Il y a une rupture que je perçois dans l'enthousiasme[1159] ».

La commission des médecins réanimée à partir de 1966, retrouve son rôle d'adaptation de la stratégie politique au champ médical, et de politisation des problématiques spécialisées. L'alliance entre Belloin, son tuteur délégué et les psychiatres fait basculer les rapports de force entre la médecine somatique et la psychiatrie. Tony Lainé en devient le responsable, poste qui quoique situé hors l'appareil, bénéficie d'une forte reconnaissance institutionnelle. Le passage de la dénomination de « commission des médecins » à la « commission Santé » qui en résulte, témoigne du cheminement de la réflexion collective qui n'est plus circonscrite au champ spécialisé, mais élargit son champ d'intervention sujet global et à la transformation de ses conditions de vie.

La commission évolue en relation avec les préoccupations suscitées par le développement de la scolarisation et l'échec scolaire, qui modifie sa composition. « Au départ c'était en grande partie les médecins des centres de santé, nombreux en région parisienne, avec toutes les municipalités communistes (…) On parlait de la Sécurité sociale, du programme de santé du parti, de la prévention, du paiement à l'acte. La dimension psy était peu présente (…) C'est par l'école que les choses vont bouger, notamment le secondaire. Il y a des problèmes d'adaptation, des difficultés d'apprentissage, et donc, dans les municipalités, on commence à se préoccuper de développer des structures d'aide. Et puis on a un nouveau personnel municipal[1160] ». La commission est chargée de l'élaboration du volet santé du programme commun, contribuant à ce que les attentes et les revendications professionnelles soient prises en compte dans le projet politique, et liant la prévention aux avancées sociales. Elle produit pour les revues intellectuelles du parti une série d'articles, en relation avec les préoccupations de la direction.

Bonnafé intégré depuis 1967 au comité de rédaction de *La Nouvelle Critique* participe aux week-ends et aux colloques de réflexion qu'animent Roland Leroy, Jean Kanapa et Pierre Juquin. Il propose à Roland Leroy en 1973 « le démarrage d'une campagne de publication pour gagner les couches nouvelles, approfondir la notion de besoins humains (donc des carences) et contribuer à une théorie des potentiels inhibés[1161] ». Marie sa fille proteste auprès du même Leroy contre le secrétaire fédéral de l'Essonne qui refuse la création d'une cellule « du secteur » au prétexte que celui-ci n'a pas de lieu fixe.[1162] Après s'être un peu éloigné de l'activité politiques de l'après 68, s'être marié et avoir eu un enfant tout en préparant le concours de l'Internat, Franck Chaumon formalise son adhésion en 1973 sur la base de son accord avec le programme commun.

Le gain des positions dans l'organisation et l'utilisation de leurs compétences dans la définition des conditions du bien vivre social, la production régulière d'articles dans les revues communistes et leur activisme transforment progressivement leur rôle de spécialiste en celui d'acteurs impliqués dans la définition du politique.

La psychiatrie et la psychanalyse dans *France Nouvelle* « fer de lance de l'aggiornamento »

1159 Entretien F. Chaumon du 30 septembre 2010.

1160Entretien avec G.Belloin du 14 janvier 2010

1161 Courrier Lucien .Bonnafé du 16 mars 1971. Fonds Leroy (Archives de Bobigny)

1162 Courrier Marie Bonnafé Fonds Leroy (Archives de Bobigny).

Pour la section des intellectuels et de la culture (SIC), l'objectif est d'intensifier la bataille contre « le gauchisme » et de conquérir l'hégémonie intellectuelle par rapport au le PS qui, avec la signature du programme commun de gouvernement et son nouveau secrétaire François Mitterrand a repris pied dans les forces de gauche. La dévaluation de l'image du « socialisme réel » amène le PCF à privilégier ce qui le différencie du parti soviétique, en particulier son attachement aux libertés et à « la lutte contre toutes les formes d'oppression de l'individu, à la recherche des conditions d'émancipation "complète" des individus ». Belloin, pour sa part n'a pas vécu Mai 68 sans être sensible « au bouleversement des représentations mentales, aux fondements de l'ordre social qui apparaissaient sous un jour nouveau, laissant entrevoir les sources d'oppression des individus »[1163], tant du point de vue de la libération sexuelle que des transgressions des clivages entre le monde intellectuel et le monde ouvrier. Mal à l'aise quant à son rôle ni « vrai » dirigeant, ni « vrai » intellectuel, il trouve une issue. Il quitte la SIC et le comité de rédaction de *La Nouvelle Critique* lorsque en 1972, Francette Lazard l'invite à devenir journaliste à *France Nouvelle*, comme responsable de la rubrique culturelle, lieu idéal de l'ouverture aux modernités savantes.

Francette Lazard[1164], jeune agrégée d'histoire, permanente de la section économique depuis 1967 est élue au comité Central en 1969. Elle entre à la rédaction de *France Nouvelle,* puis en devient rédactrice en chef en 1969. Elle va bousculer les traditions éditoriales et déplacer le pôle de la rénovation du monde intellectuel de *La Nouvelle Critique* vers la revue émanant directement de la direction. « Je voulais, dit-elle, être dans l'intelligence théorique de mouvement du monde. Je suis arrivée dans la période montante de novation du parti, impulsée à l'époque par l'équipe Marchais, Kanapa, Fitermann. C'est la période relativement faste, l'eurocommunisme, le *Défi Démocratique,* la montée en charge du programme commun[1165] ».

Son objectif, transformer la revue qui « veillait à la transmission de la ligne, en un journal en rapport avec la rénovation et l'ambition stratégique du parti ». Elle constitue un collectif rédactionnel non permanent, qui bouscule la rédaction traditionnelle. « Je faisais appel à tout le monde, je piochais dans le vivier de la *Nouvelle Critique* (…) J'allais manger tous les jours au CC ou dans les locaux de *l'Huma.* Mon temps se passait à trouver des auteurs pour mes papiers dès que je voyais émerger quelqu'un qui avait quelque chose à dire (…) J'avais repéré les secrétaires fédéraux les plus dynamiques. On allait les interviewer, la psychanalyse faisait partie de cela. C'est Belloin qui était passionné[1166] ».

La revue ouvre ses pages aux non communistes et développe une campagne de transparence concernant la vie de l'organisation. Véritable rupture avec les pratiques traditionnelles de l'unanimisme, elle crée une rubrique « En direct avec les lecteurs » qui occupe rapidement quatre ou

1163 Belloin (G.) Mémoires d'un fils de paysans tourangeaux entré en communisme, Paris, l'Atelier, 2000, p.323.

1164Lazard (Francette), Piquet (René), *Les vérités du matin,* Paris, Ed. de l'Atelier, 2011.

Petite fille du fondateur de la banque Lazard, Francette Lazard « vit l'errance à travers la France occupée... et l'abri précaire au cœur du village de Chambon-sur-le Lignon ». Son père chirurgien, est contraint par les lois antisémites d'abandonner la carrière hospitalière par les lois antisémites. «Il rejoint la France combattante en Afrique du Nord». Sa mère est pédiatre. Ses parents adhèrent au PCF en 1948 et sont notamment, proches de Benoit Frachon.

1165Entretien Francette Lazard du 22 février 2010.

1166 Ibid.

cinq pages. Le souffle des problèmes de société réinterroge les positions politiques : les nationalisations comme processus de maitrise de l'économie capitaliste**,** la science et la crise de la société, la réalisation de l'union populaire et les chemins de la conscience, le légal et le légitime. Nouveau converti à la psychanalyse, Belloin ouvre les colonnes de la revue aux psychiatres. La santé mentale et la psychanalyse y tiennent une large part. La place des individus devient l'objet d'une chronique régulière.

Muldworf, constitué en une sorte de « Dolto communiste » réassure le corps militant dans la suite de 68, tant dans *France Nouvelle* que dans *La Nouvelle Critique*. Il rappelle au sérieux les jeunes, quant à la définition de « la vraie révolution » contre le « vivre sans temps mort, jouir sans entrave, aller balancer des pavés sur la gueule des flics et ensuite faire l'amour avec les enragés »[1167]. Face aux « débordements sexuels » de la jeunesse étudiante, il rappelle les normes de la morale et la distinction entre révolution des mœurs et révolution « sérieuse », en utilisant la position de spécialiste de la vie affective qu'il s'est construite. « La séparation provoque parfois une souffrance morale qui s'apparente au deuil et à la mélancolie, l'adultère est à l'origine d'une blessure narcissique qui touche le conjoint trompé, et la régulation de la vie sexuelle se fait par l'organisation de la parenté (…) Ces aspects normatifs, précise-t-il, veulent fonder une réflexion éthique sur les données de la science psychologique et psychanalytique[1168] ».

Lucien Bonnafé interroge le statut économique de la psychanalyse dans ses « Insolences plénières sur la psychanalyse et l'argent[1169] ». « L'auteur, écrit-il, n'a cessé avec une obstination qui parut surprenante, de prononcer l'éloge de la leçon freudienne… mais il attache de l'importance à la question du statut économique de la psychanalyse » installée dans une médecine commerciale qui « valorise puissamment la médecine rémunérée à l'acte ».

La congruence entre la visée politique d'ouverture à la pensée d'avant-garde et aux conséquences de l'oppression sociale sur la construction individuelle, l'expérience personnelle du divan de son responsable de la rubrique culturelle, et les liens affectifs qu'il noue avec les psychiatres communistes font de *France Nouvelle* la vitrine de l'insertion de la psychanalyse dans l'univers communiste[1170]. Adressée au lectorat militant et aux cadres de l'organisation, hebdomadaire, la revue peut réagir rapidement et se faire l'écho des initiatives partisanes. Elle favorise la circulation des productions plus théoriques, et à valeur de parole officielle. De 1972 à 1974 elle ouvre largement ses colonnes aux psychiatres sur des questions d'actualité, (l'affaire Carpentier concernant l'éducation sexuelle à l'école et le conservatisme du Conseil de l'ordre, l'oppression de classe et la sexualité, la famille comme structure collective ou comme addition d'individus, le langage de Lacan à la télévision).

À partir de 1975 Belloin intervient directement en interviewant ses interlocuteurs sur leur activité dans le parti : la participation à l'élaboration de la charte sur les libertés par Bonnafé, l'activité de

---

1167 Une série de photocopies des tracts de mai accompagne l'article de Bernard Muldworf » Contestation morale et sexuelle » *La Nouvelle Critique* n°23, avril 1969.

1168

1169 La Nouvelle critique n°39, 1971

1170 Il est souvent fait référence (Ohayon , Belloin) au recensement effectué par Bernard Foutrier de ce qu'il appelle « la poussée de la pénétration de la psychanalyse et de la psychiatrie dans l'univers du PCF », soit en ce qui concerne *F.N.* entre 1974 et 1977, 33% des notes bibliographiques, 44% des textes et 44% des collaborations parus sur ces thèmes entre 1945 et 1980. (Cité par Belloin op.cit. p.342.) Ces chiffres quelque peu inflationnistes méritent d'être analysés de plus près. Ils attribuent un même statut aux prises de position politiques comme la définition de la psychiatrie dans le programme commun de gouvernement ou le débat sur le freudo-marxisme, et aux polémiques du courrier des lecteurs entre psychanalystes ou les reproches faits à une pédiatre pour n'avoir pas évoqué Freud, lorsqu'elle décrit le développement du petit enfant, ou encore le désarroi d'une lectrice quant à la morale. Il n'en reste pas moins évident que de 1972 à 1977 *F.N* est le lieu où s'expriment largement les problématiques de l'individu en référence à la psychanalyse.

la commission cadre de vie dont Lainé est le responsable pour la santé, la question de la liberté et de la folie par Chaumon, les raisons d'être médecin et communiste, l'invitation à la lecture de la vie de Freud que vient de publier Muldworf[1171], donnent à voir leur intégration dans l'appareil militant. En 1977, Belloin va carrément énoncer ce qui a valeur de prise de position officielle, concernant les débats du congrès international de psychiatrie de Mexico qui a traité des usages de la psychiatrie en URSS.

2 / La psychanalyse devenue un objet politique

La psychanalyse devient « un ingrédient culturel de masse » qui se diffuse dans de multiples pratiques sociales, et son référentiel une quasi-obligation dans le développement des sciences humaines. Cette diffusion conjuguée à l'engagement de nombreux enseignants marxistes à l'université, la question des utilisations de la psychanalyse dans le débat idéologique devient une question politique.

Catherine Clément[1172] dans *l'Humanité* [1173]: la psychanalyse un enjeu politique (1970)

La parole est donnée à Catherine Clément dans les pages « idées » de *l'Humanité,* pages animées par Jacques Arnault, l'ancien rédacteur en chef de *La Nouvelle Critique,* et initiées par Leroy : « La psychanalyse se diffuse massivement non seulement dans le monde scientifique, mais aussi dans le grand public et à l'université, écrit-elle. À travers ces moyens de diffusion de masse s'installe l'idée que le malaise de l'individu relève d'une nécessité culturelle, c'est-à-dire dépend de l'éducation reçue et de l'ensemble dans lequel il vit, et à laquelle il ne peut rien changer, ni seul ni en groupe. La psychanalyse apparaît comme un terrain neutre, apolitique sur lequel se joueraient les problèmes personnels de chacun, sans réflexion aucune sur le statut social et ses difficultés (…) Entre psychanalyse et matérialisme dialectique, le contentieux est important (...) Il ne s'agit pas du problème thérapeutique, mais des implications dans les sciences humaines. La psycha-

---

1171 Muldworf (B.) *Freud,* Paris, Ed. Messidor, 1993

1172 D'après Clément (C.) *Mémoires,* Stock, 2009.

Née en 1939, Catherine Clément est issue d'une famille mi-juive, mi-catholique. La famille maternelle originaire d'Azebaïdjan, émigre en France pour fuir les persécutions antisémites. Son père devient président du syndicat des fourreurs. Lui et son épouse sont gazés à Auschwitz. La famille paternelle est une famille de pharmaciens de Dinan. Entrée à l'Ecole normale supérieure de Sèvres en 1959, elle est agrégée de philosophie en 1961, et devient l'assistante de Jankélévitch. Membre de l'Ecole Freudienne de Paris, elle suit les séminaires de Lacan à Sainte-Anne et à l'ENS, mais ne sera jamais psychanalyste. En 1968, assistante à la Sorbonne, elle participe au mouvement étudiant, mais n'accepte pas que la bibliothèque de la Sorbonne soit incendiée. « La nuit où je pris mon tour de garde à la Sorbonne, la pègre mit le feu à la bibliothèque (…) quand le feu éclata dans le secteur des thèses, nous ne pûmes rien faire sinon donner un coup de main aux pompiers. Au petit matin tout le secteur des thèses avait brulé. Dans la rue des écoles, se dressaient tout un tas de livres en cendres dégouttant d'eau. J'en ramassais un, dont le haut des pages était noirci. C'était la thèse d'État de Canguilhem. (…) Je lui tends la thèse sans un mot. Il pleurait, moi aussi ». (p.196). Lorsque Mai 68 se termine « Je cherchais, dit-elle, une organisation politique capable de défendre le savoir, les livres, la transmission, tout ce à quoi je crois, tout ce qui me constitue (…) Il n'y avait à gauche qu'un seul parti, qui depuis le 3 mai criait casse-cou, casse-cou sur le savoir, casse-cou sur l'alliance étudiant travailleur. Un seul parti, c'était le Parti communiste ». (p.196). Elle adhère au PCF : « Il me fallut trente ans pour comprendre la part juive d'une décision que je croyais prendre librement » (p.197) Après avoir écrit son premier livre pour défendre Lévi-Strauss et « le vrai structuralisme, le seul qui vaille » (p.199) « je fus happée par le Bureau politique qui me bombarda à la revue des intellectuels communistes *La Nouvelle Critique* (…) Tout aurait dû opposer les jeunes intellectuels structuralistes fous de psychanalyse, aux membres du comité de rédaction de la N.C, pour la plupart marxistes, historiens, voire psychologues matérialistes. Mais la direction du Parti en décida autrement : désormais, on discuterait de tout ça en famille. » (p.201)

1173 *L'Humanité,* 24 avril 1970.

nalyse fournit un ensemble de termes définis qui peuvent être utilisés à l'intérieur du matérialisme dialectique, pour penser l'interaction des rapports complexes entre individus et société. Le symbolique, c'est ce qui nous intéresse en tant que marxistes car c'est dans l'ordre du symbolique que peut intervenir une dimension historique et économique (…) Laisser le terrain de la psychanalyse aux seuls psychanalystes serait renforcer le rôle de « tranquillisant social » qu'elle est contrainte d'avoir, même si certains psychanalystes l'assument mal et se veulent subversifs à peu de frais. S'y confronter, faire le partage entre l'idéologie freudienne et la science freudienne de l'inconscient, c'est une entreprise nécessaire dans la lutte idéologique actuelle ».

La mise en scène de la libéralisation intellectuelle : table ronde à *La Nouvelle Critique* (1970)

Dans la même veine, Catherine Clément organise à *La Nouvelle Critique* en présence du rédacteur en chef, Antoine Casanova et de Lucien Sève, une table ronde[1174] à laquelle participent Serge Leclaire, André Green et Bernard Mudworf, tous psychanalystes. La revue en diffuse le compte rendu en y consacrant un dossier de onze pages. Leclaire et Green tous les deux des psychanalystes reconnus, sont des lacaniens qui ont pris des distances avec le maître.[1175]

Après quelques rappels à fleurets mouchetés des polémiques du passé, Sève propose « à partir de la science marxiste de la société, d'épurer la psychanalyse des idéologies sociologiques dans laquelle elle est prise », comme elle l'a été antérieurement par les idéologies biologiques, et de trouver une articulation avec le matérialisme historique. Green s'interroge sur la démarche hasardeuse de raccordement du marxisme et de la psychanalyse, dans une période de démembrement des idéologies totalisantes, mais se prête au jeu. Green admet que Freud s'est peu intéressé à ce qu'il appelle « les intermédiaires », le système nerveux comme intermédiaire de la vie psychique, le déterminisme économique quant aux faits sociaux. Mais interroge-t-il à quelle place mettre la famille « cette cellule dans laquelle l'opposition individu/société ne se pose pas en fait ?»

Antoine Casanova, pour qui il est incontestable que la famille constitue un groupe social formateur remarque que, justement s'y expriment des différences considérables selon les classes sociales. Green oppose que Marx a occulté, malgré des ouvertures dans ses manuscrits de 1845, à travers la variation des contextes, la permanence des rapports sexués, refoulant la question de la jouissance alors qu'une rencontre aurait pu se faire. Malgré les tentatives conciliatrices de Catherine Clément qui propose un point de départ commun : « La notion de la méconnaissance, de l'occultation de la causalité réelle qui ressort de l'idéologie. Freudisme et Marxisme ayant en commun, que le déterminisme de l'individu repose sur la méconnaissance par celui-ci des causes réelles de ses déterminants » Sève pointe sa divergence : « le cœur du problème, déjà repéré par Politzer, c'est que le secret de la psychologie n'est pas d'ordre psychologique », que Marx a exclu « toute psychologisation des rapports sociaux, non pas dans le sens d'une exclusion des problèmes du sexe, mais dans l'exclusion d'une conception abstraite et mystificatrice des problèmes humains. »

Face à Leclaire, qui revient sur la notion de jouissance et « en quoi une théorie qui repose sur la forclusion de la dimension du plaisir se trouve forcément en quelque point limitée dans son efficacité », Sève réagit vivement : « Reprocher aux marxistes de méconnaître la jouissance

1174 La Nouvelle Critique, octobre 1970.

1175 André Green, longtemps proche, a rompu avec Lacan en 1967. Leclaire, « le premier lacanien de l'histoire » selon E. Roudinesco, placé en 1968 à la tête du département de psychanalyse de l'université de Vincennes, a de ce fait été critiqué par Lacan et « a subi l'assaut des maoïstes de Vincennes ».

comme clé du problème c'est méconnaître le problème de la transformation des rapports sociaux, [car] la frustration la plus fondamentale dans l'histoire humaine, ce n'est pas la prohibition de l'inceste, c'est la séparation des producteurs des moyens de production ».

La table ronde n'a pas pour objet de légitimer un point de vue plutôt qu'un autre. Elle se termine d'ailleurs dans un sympathique chahut.[1176] Mais elle met en scène la liberté intellectuelle, et la légitimité du sujet individuel dans la réflexion marxiste. Les psychanalystes par leur présence reconnaissent l'autorité politique, et concèdent la méconnaissance chez Freud de « l'objet réel» tout en revendiquant pour eux « les objets idéaux » mais, à l'articulation doctrinale proposée par Sève, ils opposent l'irréductibilité du discours singulier de l'inconscient.

Dans cette effervescence du débat communiste, où les questions de la psychiatrie et de la psychanalyse sont largement abordées, il appartient à Tony Lainé de définir en 1972, la place de la psychiatrie dans le programme commun. Vingt-cinq ans après Bonnafé il modernise « la figure du psychiatre ». Mais sous l'apparence du discours unifié par le projet politique, l'examen des textes publiés dans *La Nouvelle Critique* dans un tiré-à-part de 1975, par un groupe de jeunes psychiatres réunis autour de Chaumon montre les distorsions dans les positions pratiques et dans la rhétorique utilisée.

3/ La pluralité des discours

« L'effet de science » produit, recouvre en fait des visions concurrentes, et atteste des limites de l'homogénéisation des discours, tout en montrant la diversité des relations à l'autorité légitime et l'abandon par celle-ci de son rôle d'arbitre.

« Une psychiatrie différente pour le malaise à vivre »

Lainé redéfinit le rôle de la psychiatrie[1177]dans l'article intitulé : *«* Une psychiatrie différente pour le malaise à vivre**… »** Il lie d'abord luttes spécialisées et luttes politiques, face aux conséquences de l'exploitation imposée par le grand capital et l'expression de la souffrance de l'homme qu'on dit malade. « Les revendications de santé mentale prolongent naturellement l'aspiration des hommes à de nouvelles possibilités d'accomplir librement leurs potentialités, de se révéler dans la parole, et de l'inscrire dans la culture. Elles appellent à la levée des inhibitions et des carences que les besoins humains supportent, et annoncent le temps de l'exigence de changements profonds des rapports sociaux (…) Le champ de la santé mentale s'ouvre de façon privilégiée au débat politique[1178] ». Lainé revendique « le droit à l'expression de la souffrance, comme le droit à l'expression des revendications», et condamne « la demande de soins qui s'enferme dans les discours du symptôme ». Il s'appuie particulièrement sur l'exemple des enfants « pour lesquels on [développe] le discours de l'inadaptation et les structures ségrégatives » avec un projet scolaire qui « nie les besoins de jeu, de fantaisie mis en évidence par Henri Wallon, que l'on rejette comme du temps perdu (…) et la culpabilisation de la famille qui supporte des difficultés économiques croissantes, et constitue alors une cible privilégiée, sous le poids de l'idéologie dominante ».

À partir de ce constat, longuement argumenté, il définit le rôle du psychiatre et des travailleurs de la santé mentale : « Autant dire qu'entendre la demande de soins, l'appel du travailleur à l'aide qui

---

[1176]La séance se termine par une « discussion générale et confuse » indique la revue.

[1177] *La Nouvelle Critique* n°59 « Pour une psychiatrie différente » repris dans le COCOTRAPU, (voir note 100) cahiers de la NC en 1975 sous le titre « Une psychiatrie différente pour le malaise à vivre… »

[1178] Ibid.

lui est nécessaire pour conserver la disposition personnelle de sa force de travail, participe du combat contre les forces qui l'aliènent (…) Pour une psychiatrie différente est, d'une part une position politique visant à la levée des écrans réducteurs de la demande de soins et de leurs soubassements économiques et idéologiques, et d'autre part, l'écoute et la révélation de la parole du désir (…) La révolution en psychiatrie n'échappera à la facilité de la formulation des velléités utopiques qu'à partir de l'affirmation du rapport qui unit dialectiquement une pratique attachée à lever l'occultation idéologique de la souffrance et de la demande humaine, à la restitution de la responsabilité première de la définition sociale des besoins des usagers ».

Pour cela il convient de se placer « sous la responsabilité des usagers, qui protègent des réductions aliénistes, [par] l'implantation de Conseils communaux ou de Comités dans les grands ensembles, qui permettraient la mise en question la plus large du thème de la santé mentale et des rapports sociaux, et préviendrait l'isolement dans lequel sont tenus les soignants des conditions socio-économiques dans lesquelles sont malmenés les besoins humains ». La condition en est l'existence d'un service public « sorti de la négligence grandiose dans laquelle il est tenu ». Aux « thèses qui s'annoncent avant-gardistes » de Maud Mannoni, qui affirment que la psychiatrie publique ne peut être qu'une abdication devant les dangers de la psychiatrisation, il rappelle « la règle du rapport d'argent qui, au-delà des justifications théoriques, est celle qui ordonne objectivement une pratique thérapeutique de classe (…), les dangers de l'extra-territorialité de la psychanalyse qui exclut du champ de réflexion les problèmes sociaux où se forment les besoins de santé ». Lainé termine cependant, par un appel au travail collectif des marxistes et des psychanalystes.

Sur le thème de la libération de la parole opprimée, Lainé noue le mal-vivre et l'écoute de l'inconscient comme perspective mobilisatrice. Tout en prônant une politisation qui prend en compte la parole des profanes, et sans céder sur la critique de l'irresponsabilité de l'extrême-gauche, il intègre la perspective politique du service public contenue dans le programme commun. L'abandon du vocabulaire du « désaliénisme », au profit de celui d'une « psychiatrie différente » signe l'adaptation au changement d'époque, comme une sorte d'équivalent moderne des projets du passé. Le psychiatre n'est plus le porte-parole des exclus de la société, et celui qui libère de l'enfermement en s'en libérant lui-même, mais celui d'une double écoute et de la libération de la parole, celle de la souffrance individuelle et celle des douleurs sociales. En cela, le psychiatre communiste renoue avec l'hybridation entre relation thérapeutique et action politique, en maintenant ce qu'il appelle « les deux scènes », et se met sous le contrôle du peuple des profanes contre l'isolement du spécialiste.

Les études du collectif communiste de travail et de publication[1179]

En 1975 parait sous l'égide des cahiers de la *Nouvelle Critique* une brochure concernant la psychiatrie, issue d'une série de réunions de la commission psychiatrie qui se réunit dans le cadre du CERM. La brochure se compose de deux textes élaborés en 1975 : « Une psychiatrie

1179 Sous le label de « cocotrapupsy » acronyme proposé par Marie Bonnafé (Collectif de publication des psychiatres communistes) qui devient cocotrapu. Le secrétariat du groupe est composé de Geneviève Castagniez-Le Grill, Christine Chaumon, Marie Colonna (la fille de Louis Le Guillant), Nicole Mokobodsi- Barbier, Franck Chaumon, Jean Pierre Rumen, Marie Dubuisson (pseudo de Marie Bonnafé-Villechenoux). La brochure est constituée de deux parties : « Un psychiatrie différente dites-vous … » un texte collectif de quatorze pages. Il est accompagné de la republication des articles de Lainé « Petite histoire de la psychiatrie de secteur » (reproduit de *L'Ecole et la Nation* d'oct. 1972) « Une psychiatrie pour le malaise à vivre » reproduit de la *NC* de déc. 1972) » et du texte de Bonnafé « Lettre à un jeune psychiatre sur l'antipsychiatrie » de la *NC* en 1973 (sur lequel nous reviendrons dans notre chapitre VIII). Le deuxième volet « Questions actuelles de la psychiatrie » est signé de J.P.Rumen. (40 pages)

différente dites-vous » est une contribution collective. Le second texte « Psychiatrie, questions actuelles » est signée par Jean Pierre Rumen. Sont joints deux articles de Lainé de 1972 et un texte de Bonnafé de 1973. Si cet assemblage met en scène un libre débat, en prise avec ceux de l'espace psychiatrique tel qu'il se présente au milieu des années 70, il révèle du même coup les contradictions dans les catégories de perception mises en œuvre par les psychiatres communistes, et de sérieux décalages dans le rapport à la stratégie politique.

La cohérence est totale entre Bonnafé qui dénonce « le détournement thermidorien » de la révolution psychiatrique », et « le malthusianisme des moyens » d'une politique au service du profit et Lainé, qui dans la perspective du programme commun, prévoit un service public étendu, démocratisé par l'intervention des personnels et des acteurs de terrain, dynamisé par la lutte collective, l'ensemble étant formulé comme « l'exigence politique du droit à la santé dans le cadre d'une conception et d'une pratique publique, collective et révolutionnaire ».

La contribution collective de la jeune génération : « Une psychiatrie différente dites-vous… » admet l'existence de deux positions qui s'affrontent, et à ce titre prend les plus grandes précautions quant au label d'une « position communiste ». Un avertissement précise qu'il s'agit des travaux d' « un collectif communiste de travail qui existe maintenant depuis fin 1972 et se réunit régulièrement, avec pour but d'être un lieu de rencontre et d'échanges de militants engagés dans des pratiques effectives et variées dans le domaine de la santé mentale. Plusieurs de ces textes sont parus dans la presse communiste. Il faut préciser que ce collectif ne peut en aucun cas représenter une quelconque « position du Parti » en matière de psychiatrie (…) Il s'agit de mieux élaborer des positions pratiques et théoriques afin de les soumettre à la discussion générale. Il ne peut être question de se substituer à l'organisation politique, ni non plus syndicale (…) sans nier un principe de cooptation dans le collectif, il s'agit de respecter la plus grande diversité des courants d'idées et de proscrire une parole dogmatique ou doctrinaire[1180] ».

Après avoir décrit la crise économique, ses effets dans le champ de la santé mentale et les problèmes idéologiques qui en découlent : « la psychologisation des problèmes sociaux, la psychopathologie utilisée comme manipulation de la réalité de l'exploitation qu'il s'agit de minimiser, les réponses "gauchisantes" du refus de soin pour ne pas réparer la force de travail au service du capitalisme, la relativité nosographique liée à l'histoire du regard médical sur la folie, et le caractère politique des institutions[1181] », les auteurs reconnaissent que se dessinent entre eux deux tendances. « Ceux qui mettent l'accent sur l'extériorisation maximum du travail collectif de santé mentale en direction des usagers (au sens large), et ceux plus attentifs à un travail constituant au sein de l'équipe elle-même, et à une analyse de l'instrument lui-même. Ces deux perspectives devraient s'étayer et non s'opposer, constatent-t-ils, mais dans la misère actuelle la contradiction subsiste, voire le danger de se substituer au sujet, et de croire faire à sa place sa propre histoire, le nouvel objet de la santé mentale [1182] ». Ils dénoncent « la psychiatrie maintenue au rang d'une pratique ségrégative aveugle, dépossédée des moyens d'étude de son objet réel, la réjection et la déviance » et revendiquent « le droit d'imaginer et de prévoir d'autres structures que ce que nous offrons aux usagers, qui serait aussi le lieu de l'étude de l'objet nouveau d'une psychiatrie radicalement transformée [1183] ».

Insatisfait du texte collectif qu'il juge décevant, Rumen expose ses soucis au groupe et est incité à faire un exposé, qu'on l'invite ensuite à rédiger et qui parait dans *La Nouvelle Critique*. Il témoigne des conditions de production *:* « Je l'ai écrit seul. Il aurait demandé à être revu et je

[1180] Texte de présentation qui accompagne « Une psychiatrie différente dites-vous. »

[1181] « Une psychiatrie différente, dites- vous… »

[1182] Ibid.

[1183] Ibid.

comptais un peu sur la rédaction de la *NC* J'avais le sentiment que *La Nouvelle Critique* était en difficulté et qu'ils étaient bien contents d'avoir quelque chose à publier. Mais le contenu ils s'en foutaient ! La plaquette a donc fait la « Semaine du livre marxiste ». Ma position était que la question de la folie, en raison de son importance anthropologique devait être traitée au plus près des collectivités humaines, de leur inventivité, d'où mon ancrage municipal qui me rapprochait de Sigg. De ce point de vue, j'étais proche de mes copains psychologues de la CGT. C'est vrai que je vivais mes camarades psychiatres, plus proches du comité central que du populo ![1184] »

Il se place d'emblée sous la référence des 19ème et 20ème congrès du parti. « Aucun secteur de l'activité humaine en France et dans le monde capitaliste n'échappe à la crise, pas plus ceux qui concernent l'esprit que les autres (…) Sous l'effet du double combat désaliéniste et du mouvement syndical infirmier, le mouvement historique de la psychiatrie de moins en moins renfermé dans ses lieux, est l'objet d'un affrontement particulièrement intense. [Il s'agit donc de] se situer dans cet affrontement, en renfort des forces de progrès ». Rumen constate que « les questions philosophiques interviennent dans notre pratique ». Il reprend alors les fondamentaux communistes actualisés par Foucault et Lacan. Il refuse « une psychopathologie appendice d'une psychologie dont le discours se fonde sur l'essence humaine, abstraction inhérente à l'individu isolé, et non comme l'ensemble des rapports de production ». Il s'agit de considérer deux sortes de phénomènes qui ne peuvent être disjoints, l'un d'ordre institutionnel l'appareil de la psychiatrie comme projet de normalisation, et l'autre d'ordre idéologique "le savoir sur le pathologique" (…) dont Foucault a montré qu'il s'agit d'une pensée médicale historiquement datée, qui par ses méthodes de classement des entités morbides renforce et justifie l'institution psychiatrique ».[1185]

Dans un champ où « Lénine fut muet sur une science qui restait à découvrir, celle du sujet comme structure propre »[1186], Lacan est mobilisé dans sa définition d'un sujet « clivé » entre savoir et vérité (le « savoir » de l'idéologie l'assurant du caractère unitaire de sa personne, et la « vérité » de son désir clivé) ce qui, ajoute Rumen « constitue sans doute le fond vécu du drame humain, tel que l'entendait Politzer ». L'activité critique doit donc être développée. Elle a pour objet le changement d'opinion « lorsque l'individu concret libère la place qu'il occupe dans la réalité économique et sociale, pour poser les conditions préalables de subjectivisation dans ses rapports sociaux, et être reconnu en droit, comme ayant accès à l'ensemble des satisfactions possibles du fait de son appartenance à l'espèce dite humaine[1187] ».

Le texte de Rumen vient en renfort de la défense du service public contre ses détracteurs, les associations familialistes[1188], l'organisation patronale du secteur de l'enfance inadaptée[1189]. Mais l'originalité de sa position tient pour l'essentiel à la violente charge qu'il porte contre les luttes "anti-hiérarchie". « C'est le déplacement d'une lutte qui passe entre les salariés au lieu de frapper le pouvoir (…) Il y a une différence importante entre une remise en cause moralisatrice de la hiérarchie, et une véritable critique de « l'outil » hiérarchie au service du pouvoir des monopoles affirme-t-il. La lutte anti-hiérarchique dogmatique s'exerce contre le représentant réel, ou plus souvent imaginaire de l'autorité, de ce seul fait elle conduit à l'impasse, et fait notamment passer

---

1184 Mail J.P. Rumen 1.12.2016

1185 Ibid.

1186 Rumen cite E. Roudinesco *Un discours au réel* sur lequel nous reviendrons dans la suite de ce chapitre.

1187 J.P Rumen cite ici, un texte de J. Schwartz publié dans *Psychiatrie d'aujourd'hui* n° 21 « D'après Cuba, au sujet du socialisme ».

1188 Le Congrès des AFSEA (Association française de la Sauvegarde) de Bordeaux (avril 1971) qui dénonce « une organisation des soins médicaux plus administrative qu'humaine avec un quadrillage autoritaire de la population ».

1189 La Fédération française des établissements de soins, de cure et de prévention pour enfants inadaptés, véritable organisation patronale de combat, du secteur de l'enfance inadaptée évoque « le viol de la cellule familiale par de véritables commandos formés à des écoles imprégnées de certaines doctrines psychiatriques. » Congrès GELPES Marseille (1972).

la lutte entre les salariés là où elle n'a que faire (…) La lutte anti-autoritaire revêt un caractère politique minoritaire s'appuyant sur la remise en cause du pouvoir médical, qui serait en dehors des rapports de classe, consubstantiel au pouvoir. Bien souvent ces remises en cause sont le fait de médecins eux-mêmes qui injectent là un savoir à vocation politique, hétérogène aux luttes de masse, ou de travailleurs au statut indéfini, les psychologues notamment, motivés de semblable façon, c'est à dire en dernière analyse, par la conservation ou l'obtention d'une situation institutionnelle liée à un savoir supposé (…) Ils tentent plus ou moins consciemment de retrouver dans leurs rapports professionnels, un pouvoir perdu par leur classe. Ces luttes institutionnelles internes sont un gâchis des capacités créatives des équipes ».

Une large place est faite aux questions posées par les conditions de travail : le développement de la complexité du travail infirmier (la plus grande rotation des malades, le travail à l'extérieur de l'hôpital) que ne reconnait pas le blocage des salaires « alors que l'essentiel de la technicité repose sur le personnel infirmier et non sur le "savoir" du médecin [1190] », le développement du statut précaire de « vacataire ». Ces personnels paramédicaux exploités et sans statut : « appartiennent aux couches moyennes passées par l'université. Ils sont sans expérience de l'exploitation, et ont le plus grand mal à formuler clairement leurs revendications. Leur idéal reste celui de la pratique libérale, singulièrement pour les orthophonistes et les psychologues [1191] [en référence à] la pratique analytique érigée en modèle, dans une transposition abusive et secondairement réactionnaire ».

Rumen dénonce la falsification du concept de "demande": « toute relation d'aide est entachée de la nécessité faite au demandeur de se conformer à la doctrine du technicien ». Dans la même veine il exécute l'antipsychiatrie comme "la forme moderne de l'obscurantisme" : « Extrapolant faussement à partir de la découverte freudienne qui affirme l'absence d'un savoir préexistant concernant le sujet qui parle, [elle] conclut à la vanité de tout savoir, puis de toute science. Elle conclut même à la nuisance de tout savoir du fait de sa collusion avec le pouvoir[1192] ». Le dernier paragraphe « Rien sans lutter » définit les enjeux de la mobilisation « une réponse aux besoins de la population dans une forme pratique et individualisée, en rupture avec les pratiques ségrégatives, la mise en place des conditions techniques propres à accomplir cette tâche ». Résolument contre « l'abstention libertaire » et le « renoncement scientifique « Rumen oppose le travail avec l'entourage social à « la maladie des isolats » et invite à transformer les demandes sociales de l'entourage qui s'expriment sous la forme négative d'une demande de répression ». Il prône une activité théorico-pratique susceptible de rendre compte aussi bien des aspects historiques que d'élucider les déterminismes de la demande comme accès à l'interrogation sur la subjectivité. Il propose en résumé « une pratique théoriquement juste qui procède de la démarche psychanalytique, mais réincarnée en pratique sociale [1193] ».

Pour diplomatiques que soient les variations de la rhétorique utilisée, entre une vive défense du service public amélioré et la promotion de lieux alternatifs à la psychiatrie, entre l'attention à la double souffrance sociale et mentale et la définition de l'organisation psychiatrique comme appareil de conformation, entre le renversement de la pratique hégémonique des médecins et « une lutte antihiérarchique dogmatique qui s'exerce contre le représentant d'un pouvoir imaginaire[1194]» les prises de positions s'inscrivent dans des récits concurrents, dont l'un est marqué par le rapport à l'objet politique qu'est l'État redistributeur centralisé, garant d'une égalité des droits, et l'autre par le discours anti-institutionnel de l'État oppresseur des individus. Chaumon le

1190 Rumen (J.P.) « Psychiatrie, questions actuelles. »

1191 Ibid.

1192 Ibid.

1193 Ibid.

1194 J.P. Rumen « Psychiatrie, questions actuelles » p.11.

confirme lors de notre entretien : « La psychothérapie institutionnelle, c'est construire des lieux circonscrits pour la folie. Les faire vivre un peu en marge, en réseau, mais sur le modèle, pour le dire comme Guattari « un peu moléculaire », un peu franc-tireur. L'orientation de Bonnafé, c'était totalement opposé à cela, c'est l'idée de la République, c'est le service public [1195] ». La différence de statut entre les médecins-chefs du service public et la double position publique et libérale très présente dans la génération post-68 informe sur le décalage des positions.

Quant à Rumen, engagé dans la réalisation du secteur il fait flèche de tout bois pour construire le contenu et les formes d'un engagement dont on ne peut séparer ce qui relève du professionnel, du syndical ou du politique. Il s'approprie les productions intellectuelles à travers le filtre des schèmes militants pour en faire des outils de travail. De même, ignorant les exclusions politiques réciproques qui circulent sous les controverses techniques, il « bricole » des réponses thérapeutiques éclectiques. « Entre secteur et alternative à la psychiatrie ? J'ai une position aberrante. Je crois qu'il faut préserver l'hôpital comme asile et comme bastion, que le secteur géo-démographique (on oublie toujours l'adjectif) doit être un lieu de circulation avec l'hôpital, et que l'activité doit s'efforcer d'être une invention permanente, du « Laborde partout ». J'ai été très ami avec Tosquelles, Oury et les enfants Torrubia… En ce qui concerne l'animation : l'art, la création, le jardin potager… et l'influence du surréalisme ! Quant à la politique de secteur, la notion fondamentale est celle d'une continuité de la prise en charge et des soins individuels, un engagement quasi-psychanalytique entre soignant et soigné, et non une « continuité de guichet ». En fait je mets en œuvre une politique de philia[1196] ». Je marche à l'amitié, cette philia étant elle-même productrice d'élaboration sur elle-même et de théorisation. On n'est pas loin de la psychanalyse, de la cure et du transfert. Je fais aussi de la psychothérapie institutionnelle : rendre apte les institutions à prendre soin [1197] ».

Cette appropriation des débats intellectuels en rapport avec les questions à la fois idéologiques et pratiques rencontrées sur le terrain professionnel, qui construit des réponses au quotidien et éclaire aussi bien les innovations thérapeutiques que les luttes revendicatives, rencontre le processus engagé par une fraction des directions du PC et de la CGT pour s'ouvrir et intégrer les couches moyennes en pleine croissance, en particulier l'ensemble hétéroclite que sont les cadres. Il est légitime de penser[1198] que ces usages du communisme partisan ou syndical orientant la pratique professionnelle que donne à voir le discours de Rumen est un cas idéal-typique des formes d'investissement du plus grand nombre des psychiatres communistes de cette période, qui continuent à être un noyau actif de la transformation des pratiques psychiatriques, mais ne se distinguent pas collectivement de leurs confrères progressistes, que ceux-ci soient sur le versant social-démocrate ou sur celui de l'extrême-gauche.

Cet usage concret de l'engagement communiste par un groupe social à partir de ses propres enjeux, n'interdit pas l'existence de positions divergentes quant à la stratégie politique mise en avant. Ainsi en ce qui concerne le programme commun de gouvernement Rumen précise « Pour moi l'alliance avec la sociale démocratie était un leurre. Je me souviens de discussions où je me suis fait insulter car je disais ma méfiance. J'ai fini par voter Mitterrand… En ce qui me concerne, je vivais sur l'image de la conduite des socialistes pendant la guerre d'Algérie. J'étais persuadé qu'à la première occasion, ils trahiraient à nouveau leur mandat[1199] ». C'est dire combien un militant

[1195] Entretien avec F. Chaumon du 3 décembre 2010.

[1196] « Philia » c'est l'amour en grec ancien ; cela signifie l'amitié, le rapprochement, la cohésion. Le mot vient du séminaire de Lacan sur le transfert.

[1197] J.P. Rumen mail du 17novembre 2016

[1198] Le groupe des médecins avec lesquels il milite, cité par Rumen en témoigne

[1199] J.P. Rumen mail du 7 décembre .2016.

communiste « de base »[1200] peut avoir de distance à l'égard de la ligne dirigeante et combien cohabitent des appréciations contradictoires.

Symptomatique de l'effervescence des débats au sein de l'intellectuel collectif, et des contradictions pratiques qui les nourrissent, l'agrégat des textes publiés par *La Nouvelle Critique* qui polémiquent entre eux, montre les tensions qui traversent le processus de renouvellement de l'identité communiste. Mais ces controverses participent de l'engagement dans un même jeu au principe d'un sentiment partagé d'appartenance, d'autant plus que les conjonctions ou les oppositions des prises de position varient selon les sujets abordés. Si Bonnafé, Lainé et Rumen tous médecins-chefs du service public se retrouvent dans la valorisation du secteur contre une jeune génération positionnée entre pratique publique et pratique libérale, qui entend inventer des solutions alternatives, Rumen et Chaumon, rigoureux lacaniens contestent chez Lainé la confusion du discours entre représentation du besoin et représentation du désir[1201]. L'évocation des réunions du « cocotrapu » par *tous* les acteurs apparait comme un moment d'intense sociabilité et d'enthousiasme intellectuel.

Si les mêmes références intellectuelles (Marx, Foucault, Lacan) conduisent les psychiatres communistes à ne pas partager les mêmes priorités et à des pratiques, qui en partie se contredisent, ils reconnaissent tous la loi de l'institution. Le produit du débat intellectuel n'a de valeur que par la validation des détenteurs légitimes de l'autorité partisane, les intellectuels organiques. Or ils ne recueillent qu'un grand silence des politiques : « Le contenu, ils s'en foutaient[1202] ». Le lieu de l'intellectuel collectif devient le lieu d'un débat d'expertise faisant fonction de société savante, et non plus le lieu de la production du discours commun. S'y construit l'image de la libéralisation culturelle aux dépens de l'identité communiste.

Le rapport à la psychanalyse ne va pas plus homogénéiser les positions, en ce qu'il est déterminé par les enjeux propres au champ de la psychanalyse, en partie autonomes du politique.

Importer les guerres de la psychanalyse dans le parti

L'ouverture du marxisme à la théorie viennoise par décision de parti ne fournit pas de référence doctrinale. *France-Nouvelle* et son courrier des lecteurs vont être la scène où s'affrontent les psychanalystes communistes en fonction de leur position entre orthodoxes et lacaniens. Muldworf mobilise les schèmes partisans : le culte de la personnalité (de Lacan), pratique (des psychiatres dans leur cabinet) contre les théoriciens de l'EFP, la pureté du dogme contre les intellectuelles[1203] de *La Nouvelle Critique,* et Sigg conteste l'utilisation de Bettelheim du côté de la mobilisation politique par Lainé.

Muldworf est proche de la SPP. Il intervient dans *France Nouvelle* contre la trop grande valorisation de Lacan à la rédaction de *La Nouvelle Critique.* « On glisse vers le culte de la

1200 Ibid. « je participe aux travaux du CERM avec Bonnafé . Je publie un peu dans l'organe des médecins du centre de santé et dans le bulletin de la fédé de Seine-Saint-Denis. Je n'ai à peu près pas participé aux instances dirigeantes. J'ai dû assister une fois à une conférence. » (mail du 17 novembre 2016)

1201 « Psychiatrie questions » op.cit.p.33. Rumen se réfère à F. Chaumon quand il affirme : « C'est bien la rigueur de la démarche psychanalytique qui nous a appris ce travail de déchiffrage du repérage de la demande du sujet, perdue qu'elle est pour lui, aliénée au désir de l'autre, trouvant les formes de son expression dans un parcours social qui lui préexiste et lui impose son empreinte » (*Psychiatrie d'aujourd'hui*,n°21) (…) Je ne pense pas contrairement à Lainé qu'il y ait une parole du besoin, pas plus que je ne crois que la souffrance comme telle soit l'expression d'un besoin. Il n'est pas de besoin qui soit représentable véridiquement. C'est le désir qui organise cette représentation. »

1202 J.P.Rumen (cité plus haut).

1203 C.Clément, E. Roudinesco, C.Buci-Glucksmann sont embauchées à la *Nouvelle Critique*

personnalité. Green et Laplanche sont tout aussi importants. Le parti n'a pas à prendre position en faveur de Lacan, dans les débats entre sociétés psychanalytiques » écrit-il dans le courrier des lecteurs.[1204] Il réitère sa position en mars 1978, en mobilisant la rhétorique ouvriériste : « Il y a d'autres analystes qui travaillent et qui cherchent, sans être pour autant des adeptes de Lacan (…) Le médecin qui se trouve quotidiennement confronté avec la souffrance de ses malades, la douleur physique, l'anxiété, la peur de la mort, la merde, le corps qui souffre et qui pue est plus près de l'inconscient, que le lecteur le plus expérimenté de Lacan [1205] ». Ce qui lui vaut une volée de bois vert de la part de Laurent Alexandre, un des collaborateurs de la NC : « Suffit-il d'avoir un rapport quasi quotidien avec la merde, l'angoisse, la peur, l'anxiété, les suicides, pour aussitôt se croire exempté de tout travail d'élaboration théorique ?[1206] »

France Nouvelle donne la parole à Karlin et à Lainé suite à la longue interview de Bruno Bettelheim qu'ils ont réalisée à la télévision. Dans leur commentaire, Lainé et Karlin enrôlent le psychanalyste américain dans leur propre combat. « Bettelheim démontre que la maladie mentale peut être soignée, même la plus grave, en dehors des lieux de rejet. La parole psychanalytique permet la révélation de la parole que le malade rend absente. Le risque serait d'abandonner de la situer dans la réalité idéologique et politique (…) Bettelheim est à contre-courant de l'idéologie des USA (…) C'est un personnage qui refuse de [s'exprimer] dans un rapport au politique. Mais objectivement son œuvre est positive à nos yeux, y compris dans les enseignements politiques que nous y recueillons [1207] ». Sigg s'insurge : « Bettelheim vient de la bourgeoisie de Vienne, qui exécrait autant Marx que Freud. Il n'est pas question d'intégrer la psychanalyse au marxisme. Il faudrait distinguer les plans théoriques, ce qui dans l'œuvre de Freud est matérialiste, ce qui articule la théorie et la pratique, les contenus idéologiques des concepts repris et utilisés [1208] », alors que Tony Lainé défend « la nécessité de situer la psychanalyse dans le champ des sciences intégrables au marxisme [et que] c'est certainement le langage qui fournit un matériel commun, un lieu d'articulation entre démarche psychanalytique et marxisme [1209] ». Sigg refuse cette tentative d'intégration « encore trop proche d'un désir d'assujettir ». Il conteste la médiatisation de la psychanalyse tant celle de Dolto que celle de Lainé, qu'il définit comme une diffusion populiste de celle-ci. « La psychanalyse n'est pas quelque chose qui se montre de loin, et celui qui la pratique s'y trouve pour entendre plutôt que pour discourir, laisser venir plutôt que manipuler. Je me demande si toutes ces émissions, qu'elles qu'aient pu être leurs qualités et leurs succès n'ont pas altéré l'image de la psychanalyse, ne serait-ce qu'en laissant croire qu'il en était question (…) alors qu'il ne s'agissait que de savoirs et de vouloirs de praticiens hors cadre et fonction[1210] ».

Les « experts » communistes importent les guerres de la psychanalyse dans le parti, en lien avec leurs trajectoires singulières qui ne sont pas sans rapport avec les logiques inégalitaires du monde social et les positions qu'ils occupent dans l'entreprise partisane. Les clivages entre approche médicale et approche intellectuelle sont réinterprétés à partir du référentiel ouvriériste et du rapport théorie et pratique. S'y réfractent les luttes lacaniennes en réaction aux captations médicales et politiques entre les orthodoxes puristes, et les hétérodoxes rénovateurs.

La pluralité des formes d'un projet d'avenir de la psychiatrie, les polémiques entre une « seconde révolution psychiatrique » ou le déploiement d"un secteur démocratisé ne permettent pas de

1204 *France Nouvelle* avril 1974 « Lacan, le personnage le style. »

1205 *France Nouvelle* n°1689-Mars 1978, « Courrier des lecteurs. »

1206 Ibid. avril n° 1693-avril 1978 « Le critère de la pratique. »

1207 *France Nouvelle* n°1509-octobre 1974, « Bettelheim, un autre regard sur la folie. »

1208 Ibid.

1209 Ibid.

1210 Sigg (B.W.) Les murs de la psychanalyse. Conditions de la pratique, Paris, Messidor, 1990, p.190.

construire un discours unifié et repérable qui délimiterait le collectif militant. Si ces débats font fructifier le capital symbolique du PC et satisfont les aspirations culturelles des couches nouvelles qui l'ont investi dans les années 70, ils produisent un discours pluriel qui s'autonomise par rapport au politique, et de fait fragilise l'autorité des cadres dirigeants.

Chez Bernard Doray, le désir d'un lien avec le monde populaire s'exprime dans la volonté de mettre son expertise au service des luttes ouvrières, mais il se heurte au recul de l'objectif de politisation du monde ouvrier qui travers l'entreprise partisane, toute entière prise dans les tensions de l'inégalité culturelle.

4/ La distance au monde ouvrier

Loin de l'alliance pratique réalisée dans les années 50 autour de l'accouchement sans douleur, où l'expertise des psychiatres irriguait une pratique novatrice mise en œuvre dans une réalisation ouvrière au service de la libération des femmes, l'expérience de Bernard Doray, syndicaliste aux côtés de Chaumon, témoigne de la distance entre le discours de l'alliance avec la classe ouvrière et la capacité concrète de soutien à ses combats. L'énonciation de la folie comme objet politique, base d'une lutte contre les dominations reste cantonnée à une vision intellectuelle.

Membre de la direction du SNPF, dès 1975 l'intérêt de Doray pour la classe ouvrière et les problèmes de la souffrance au travail le démarque de ses confrères : « Une histoire qui m'a marqué, c'était foucaldien en diable ! Il y a eu l'affaire Ferraton. Il avait tué sa femme et deux adolescents. Foucault venait de publier *Moi, Pierre Rivière*… Ferraton, c'était notre Pierre Rivière. Il y avait encore la peine de mort. Il avait demandé à son avocat de ne pas plaider l'irresponsabilité. Il a pris vingt ans. C'était un garçon qui avait été interné à un âge d'enfant. Il avait été à l'hôpital psychiatrique d'Armentières. Il avait tout subi. Il avait été violé. Il disait j'ai fait cela, mais il faut savoir d'où ça vient. Ça a donné un procès étonnant... On s'y était tous mis. Robert Castel est intervenu, tout un tas de personnalités de Paris… C'était à Douai, dans une cour particulièrement répressive. On était contents qu'il n'ait pas eu la tête coupée ! Mais après, moi j'ai fait une lettre au syndicat. On était capables de mobiliser là-dessus, mais pour les ouvrières de Playtex à La Tour du Pin… Il y avait eu une lutte dure, répressive. *Antoinette* le journal de la CGT avait eu un procès. On n'avait pas le droit de dire ce qui se passait dans l'usine. Il y avait eu un suicide. Les femmes étaient venues raconter ce qui se passait. Mes camarades du syndicat toléraient que je fasse quelque chose au nom du syndicat… mais c'était vraiment tout. Je m'intéressais à la classe ouvrière, donc je suis passé pour une espèce de stalinien [1211] ».

Une autre configuration, en pointillé, unissant « pratiques, justification des pratiques, conception de la vérité et formes de l'autorité et du pouvoir dans l'institution » se dessine en redéfinissant l'ensemble des constituants institutionnels [1212] » au principe de la crise à venir. Malgré une sociabilité partagée, des liens affectifs forts, et un puissant sentiment commun d'appartenance au parti, malgré les gains de position dans l'organisation et l'extension de leur compétence dans l'espace politique, alors que la psychanalyse est mobilisée dans le débat politique et dans la définition de l'humanisme marxiste, le travail d'homogénéisation partisan ne réussit pas à produire une identité collective stabilisée et lisible à l'extérieur. L'objectif de promotion d'une stratégie politique unitaire et réformiste ne trouve pas son articulation avec la définition d'une position révolutionnaire, et induit des pratiques contradictoires. Les psychiatres communistes bien intégrés dans une psychiatrie qui apparait comme une spécialité médicale « de gauche » relativement démocratisée y perdent ce qui les distinguait.

1211 Entretien avec B.Doray du 11 octobre .2011.

1212 Lagroye (J.) La vérité dans l'église catholique. Op.cit.p133.

C'est en déplaçant les enjeux vers la transformation des mentalités que Tony Lainé montre sa capacité créatrice à contrecarrer les facteurs de dissociation qui travaillent le processus de renouvellement identitaire. En faisant du psychiatre communiste le porteur de la réhabilitation de la parole du fou dans la société, et en liant lutte contre l'aliénation sociale et lutte contre l'exclusion, il réussit à fabriquer « une synthèse » qui intègre la critique des pouvoirs et la lutte pour la fermeture de l'hôpital, liant le discours de Bonnafé avec celui de Foucault et de Basaglia. Par une entreprise médiatique originale, il réussit de surcroit, à transformer les problématiques de la maladie mentale en une question politique, objet d'un vaste débat populaire, mais le capital symbolique produit par l'entreprise se construit en extériorité de l'organisation.

C : RESTITUER LA PAROLE AUX EXCLUS : LA FIGURE RENOUVELÉE DU PSYCHIATRE COMMUNISTE

Lainé déploie une intense activité de publications, de conférences, de formation dans toutes les sphères qui touchent à l'enfance tant en direction des professionnels, du monde hospitalier, des congrès médicaux, de l'administration de la santé, des éducateurs, des directeurs d'établissement, des psychologues et des médecins scolaires, qu'en direction des structures militantes, les mouvements d'éducation populaire, les associations de handicapés, les syndicats, la revue féminine de la CGT, le mouvement contre le racisme, les journées d'études du PCF[1213].En utilisant ses dispositions culturelles, il trouve une forme originale de militantisme qui va le transformer en une personnalité à dimension nationale. Il devient le porte-parole de la réintégration de l'homme dit « fou ou débile » au sein de l'humanité, dans une lutte contre toutes les formes d'exclusion, et avec l'objectif de transformer le regard social sur la folie.

En 1970 Colette Dijou tourne pour l'émission d'Eliane Victor «*Les femmes aussi* » un sujet sur les jouets. Elle est communiste. Elle prend contact avec Tony Lainé pour préparer son travail. Daniel Karlin[1214] fait partie de l'équipe. Il prépare une interview de Bruno Bettelheim. La rencontre entre Tony Lainé et Daniel Karlin, réalisateur à la télévision française, inaugure une longue collaboration qui les amènera à produire et à écrire, ce qu'ils appelleront un « Je-pluriel », une expérience dont Lainé dira : « cette rencontre a profondément modifié ma pratique professionnelle. J'y ai trouvé l'occasion d'un regard sur le monde qui dépasse la maladie, l'occasion d'une parole publique celle de la télévision. (…) La folie n'est pas l'apanage de ceux qu'on désigne comme « fou », elle est une dimension de l'histoire humaine[1215] ».

Une première émission sur « Capucine, un an d'une petite fille en maternelle » en 1973, les interviews de Bruno Bettelheim en 1974 à partir de l'expérience de l'École orthogénique de Chicago[1216] sont suivies de « La raison du plus fou » en 1975. Trois films de deux heures chacun,

---

1213 On trouve des articles de T. Lainé de 1970 à 1975 dans L'Evolution psychiatrique, la Revue de neuro-psychiatrie infantile, l'Information psychiatrique, les Annales médicales psychiatriques, la Revue de Psychologie, la revue de psychiatrie de l'enfant, Synapse, le bulletin fédéral du PCF de l'Essonne , La Nouvelle Critique, France nouvelle , l' Ecole et la Nation, l'Humanité, VST la revue des CEMEA, Le Monde diplomatique, la revue des PEP .

1214 Lainé (T) Karlin (D), *La mort du père et autres récits,* Paris, Messidor,1983

Daniel Karlin juif d'origine russe naît pendant la guerre de 14-18 quand son père est au front. Il ne fera sa connaissance qu'à cinq ans. « Il me racontait sa jeunesse à Léningrad, à Kiev. Il haïssait Staline, admirait Trotsky

1215 Lainé(T) Karlin (D) *La raison du plus fou,* Paris, Ed Sociales ,1977.

1216 Dans *La forteresse vide* parue en France en 1969, Bettelheim, retourne l'expérience qu'il a vécue en déportation, montre qu'en créant un milieu affectif favorable et orienté par l'expérience analytique, les enfants autistes sont accessibles à la thérapeutique.

donnent la parole à ceux que l'on n'écoute jamais dans un média, parole qui entre dans nombre de foyers et révèle ce qu'il y a de commun entre celui qui parle et celui qui l'écoute et le regarde.

« Notre objectif commun, était de dissoudre par le jeu des séquences de paroles, les frontières pré-établies entre déviance, folie, marginalité et ce qu'on dit « normalité », en appeler au renouvellement de l'interrogation du plus grand nombre sur la folie. Pour cela proposer que la responsabilité de sa connaissance ne soit plus monopolisée par une discipline spécifique médicale ou psychologique, mais qu'elle soit restituée à la population, et que sa parole soit reconnue comme prenant toute sa place dans le patrimoine humain des investissements signifiants (…) Nous avons mesuré le rôle incomparable du film, pour introduire dans un large débat la parole ignorée, rejetée des hommes exclus, et nombreux furent ceux qui parlèrent avec cette clarté, cette densité… Placés devant la responsabilité d'une expression publique, ils tinrent un langage fulgurant, renouvelant fondamentalement notre conception de la débilité[1217] ». Lainé, le psychiatre rodé à l'échange individuel, est lui-même surpris du résultat obtenu. L'effet médiatique est considérable[1218]. D'après ses archives, les débats qui suivirent réunirent environ 150 000 personnes dans toute la France.[1219] Ils poursuivront dans la même veine, en 1978, avec les films sur « La mal vie» des immigrés maghrébins en France, avec l'objectif de lier les deux scènes, celle de l'histoire familiale et individuelle du désir parental, et celle de l'intériorisation des représentations de domination.

« Surfant » sur le courant qui a laïcisé le débat concernant le statut de la maladie mentale, sur le déplacement des limites entre pathologie et normal, Lainé bricole une sorte de synthèse entre le long parcours de la lutte contre l'enfermement, la radicalité italienne contre l'hôpital et le savoir psychiatrique, et les réformes sociales inscrites dans le programme commun. Il décentre la critique de l'institution vers la question des représentations intériorisées qui légitiment l'exclusion, et trouve la voie inédite d'une médiatisation originale, qui lui assure un capital symbolique bien au- delà de l'univers partisan. On peut faire l'hypothèse, qu'inscrit dans l'élite du corps médical, Lainé soit moins sensible aux enjeux institutionnels que Bonnafé et très conscient des représentations contradictoires portées par le collectif militant. Il invente à partir de ses propres dispositions, une voie d'unification de la posture de psychiatre communiste, comme militant d'une réhabilitation de la dimension humaine des catégories d'exclus et construit des solidarités militantes.

Il réussit à incarner la mise en cause de la dichotomie entre la folie et la raison, que l'ensemble des critiques des sciences du psychique et de l'antipsychiatrie ont portée dans l'espace public. Mais le capital symbolique dont bénéficie l'organisation politique désingularise en même temps la position communiste, dans l'ensemble du mouvement progressiste de la psychiatrie.

D : L'ARTICULATION ENTRE MARXISME ET PSYCHANALYSE ET LES ÉVOLUTIONS DU MODE DE PRODUCTION DOCTRINALE (1969-1977)

1217 Archives de T. Lainé (IMEC- ref 2-4)

1218 En 2012, quarante ans après, des militants n'ayant aucun rapport avec le sujet (technicien dans le pétrole, gestionnaire dans l'import-export) sont capables d'évoquer cette émission. Un colloque réuni à l'initiative des CEMEA en novembre 2014 ayant pour objet : penser la psychiatrie aujourd'hui, s'intitule « La raison du plus fou »

1219 J.P. Rumen évoque le débat en Corse le 23 avril 1976 dont *Nice-Matin* a rendu compte, suivi d'un week-end passé avec Lainé et Karlin : « Nous avons gambadé dans le maquis ; ils ont mangé les arbouses cueillies sur l'arbre. C'est sans doute avec lui que j'ai eu les relations les plus chaleureuses. C'était vraiment un copain ». Mail du 29 novembre 2016.

Parallèlement à l'activisme des psychiatres, et sous l'autorité de Lucien Sève, se poursuit un large débat théorique entre intellectuels communistes, quant à l'humanisme scientifique, à la place de l'individu dans le socialisme et au rôle que la psychologie et la psychanalyse ont à y tenir. Les psychiatres participent au travail de production du discours qui s'effectue au sein de l'intellectuel collectif, mais ce sont les producteurs théoriques qui s'affrontent. Les débats sont ordonnés par l'objectif de reconquête intellectuelle par le marxisme, et sont contraints par l'impératif « de se référer aux débats du champ en tant que tels, sous peine de s'en exclure[1220] ».

L'appareil dirigeant centré sur sa rivalité au sein de la gauche avec le Parti socialiste, délaisse la définition de positions intellectuelles au profit d'une image libérale dont l'objectif est de se distancier de la glaciation bréjnévienne. Si bien que, à la différence de ce qu'avait réalisé Waldeck Rochet en 1956 à Argenteuil en clôturant la controverse des philosophes par l'énonciation d'un discours du parti sur l'humanisme scientifique, qui prenait valeur de vérité collective, le groupe dirigeant se dispense du travail de définition de la position légitime. En déléguant sa responsabilité aux intellectuels du parti, il laisse place à un discours pluriel, contradictoire, conforme aux valeurs de la production savante, et abandonne le travail d'universalisation « qui condense pour les besoins de la lutte (tout à fait différents des besoins de l'analyse) dans des idées-force ou des signes de ralliement [1221] » au principe de l'identité partisane.

1/ Restaurer l'autorité politique, L. Sève : *Marxisme et théorie de la personnalité*

À l'issue de la controverse sur l'humanisme socialiste, et suite à l'éviction de Garaudy, Sève incarne désormais une réflexion théorique à la fois ouverte et autorisée. En intervenant par la publication de *Marxisme et Théorie de la personnalité* début 1969, il entend restaurer l'autorité politique sur des bases scientifiques. Il choisit la psychologie contre Althusser et la psychanalyse, et s'érige en continuateur de l'œuvre interrompue de Politzer dans la définition d'une psychologie scientifique, partie prenante de l'humanisme communiste. À partir des textes canoniques, et par une critique de ce qu'il considère comme les impasses de la psychologie du présent, il entend définir les conditions de l'élaboration d'une science véritable. Il ouvre la porte à une série d'interventions d'intellectuels communistes psychologues, historiens et psychanalystes qui utilisent leur capital spécifique pour gagner la reconnaissance partisane, mais dont les prises de position tiennent, pour partie, à la position qu'ils occupent dans leur champ disciplinaire, et pour partie aux modalités de leur relation à l'appareil dirigeant. Ils importent dans le débat les productions et les enjeux de leur discipline. Huit ans après l'ouverture de la controverse, Sève pense nécessaire de redéfinir le cadre. À son initiative, les Éditions Sociales publient en 1977 « *Pour une critique marxiste de la théorie psychanalytique* », ouvrage cette fois-ci uniquement centré sur la psychanalyse, et constitué de trois contributions, la sienne et celle de deux auteurs fortement impliqués dans la cause lacanienne : Catherine Clément et Pierre Bruno. Cette fois-ci, sans abandonner la référence canonique à Politzer, c'est sur une critique épistémologique qu'il fonde le discours politique, ce qui lui permet d'énoncer la reconnaissance de la psychanalyse comme savoir légitime, et ce qui en elle, est inconciliable avec le marxisme.

Sève, a contrario du philosophe « hérétique » de la rue d'Ulm qui classe la psychologie comme étant au service de la domination de classe, annonce son projet de faire accéder la psychologie à un « âge adulte » débarrassé de ses biais idéologiques, et de procéder « à l'achèvement du marxisme dans ce secteur [1222] ». Il légitime d'abord son intervention. Il rappelle l'ancienneté de

[1220] Sapiro (G.) « Modes d'intervention politique des intellectuels. Le cas français », ARSS n° 176-177, p.8-31

[1221] Bourdieu (P.) « Le mort saisit le vif », ARSS n°32-33, avril-juin 1980.

[1222] Sève (L.) *Marxisme et théorie de la personnalité*, Paris, Editions Sociales (4ème ed.),1975,p.190.

son intérêt pour la psychologie, un des motifs qui l'a conduit à la philosophie, et la vérité fondatrice énoncée par Politzer : « La psychologie ne détient nullement le secret des faits humains, parce que ce secret n'est pas d'ordre psychologique[1223] ». Il évoque son intervention dans *La Raison* contre une conception qui rabattait la science du psychisme sur la neuro-physiologie pavlovienne, et sa réfutation dans *l'École et la Nation* de l'idéologie des dons.

L'actualité d'une théorie de la personnalité, inséparablement politique et scientifique est soulignée, alors qu'il convient de « dépasser les déformations dogmatiques du marxisme, son altération "humaniste" qui se révèle dans les discussions sur les enseignements récents des sciences de l'homme, et de l'antihumanisme structuraliste[1224] ». Le matérialisme dialectique servira de guide épistémologique[1225] pour la construction d'une psychologie scientifique, d'autant plus nécessaire que la psychologie devient « une science d'avenir, essentielle pour le visage du communisme futur[1226] ».

Pour construire sa position, Sève doit se situer par rapport à l'ensemble des courants de la psychologie existante. En premier lieu, il s'oppose à la critique de Politzer par Althusser faite « avec les lunettes de l'antihumanisme théorique[1227]. C'est lui faire injure que de lui attribuer la sotte idée d'une science sans concept théorique (…) Politzer rejette les abstractions spéculatives et non les abstractions scientifiques, [d'autant plus] qu'il a eu le génie de percevoir que la psychologie toute entière n'est possible qu'enchâssée dans l'économie, même si son projet est resté inabouti ». À la psychanalyse « dont les marxistes ont sous-estimé l'apport tendanciellement dialectique », Sève accorde que « l'inconscient, structuré comme un langage est un progrès considérable qui réduit ses impasses biologiques, [mais que] son manque originaire en tant que candidate virtuelle au titre de théorie générale, est d'avoir laissé de côté le rôle déterminant des rapports de production ». Freud a jeté « les bases d'une conception de l'individu concret, mais celle-ci est grevée par la conception substantialiste du *ça* et des pulsions ». Le ton est au respect de la découverte freudienne, mais à son rappel à l'ordre marxiste. Sève propose d'orienter la recherche vers la définition des fonctions du moi qui intégreraient le matérialisme historique, mais constate que l'orientation structuraliste actuelle semble plutôt relayer l'incapacité originelle de la psychanalyse, en maintenant que « les structures infantiles de l'inconscient sont les bases de l'appareil psychique la vie durant. [Bien qu'il ne soit] pas question de nier la réalité des phénomènes de survivance, de fixation, de régression, ce n'est pas voir les transformations progressivement radicales de problématique objective de la personnalité, qui accompagnent l'adolescence et l'âge adulte [1228] ». La volonté de conciliation a pour limite le noyau freudien de la sexualité infantile.

Quant à Meyerson et à Vernant, pourtant tous les deux communistes de longue date, leur psychologie historique (associée à l'anthropologie culturelle américaine) a certes pour objet « un homme historiquement relatif et socialement déterminé » mais elle aboutit à une « essence humaine » de forme psychologique conçue comme un objet réel, indépendant des rapports sociaux concrets[1229] ». D'une façon générale Sève considère que « la psychologie a jusqu'ici surtout cherché à comprendre l'homme à partir de l'animal, à partir de l'enfant, l'individu normal à partir du malade, le système total de la personnalité à partir des fonctions isolées, le contenu de cette

[1223] Ibid p.22
[1224] Ibid p.9.
[1225] Ibid p.61.
[1226] Ibid p.31
[1227] Ibid. p.379.
[1228] Ibid. p.359.
[1229] Ibid. p.306.

personnalité à partir de certaines formes de l'activité. Il convient désormais de compléter cet effort assez peu fructueux, par un réel effort dans le sens inverse[1230] ».

Après cette charge généralisée contre toutes « les psychologies », Sève propose une série d'hypothèses conceptuelles susceptibles d'ouvrir la voie à une discipline scientifique. À l'étude des conduites il oppose celle des « actes » qu'il substitue au « drame » de Politzer, en ce que le concept intègre la biographie singulière de l'individu, la conscience et l'inconscient des rapports sociaux. Les capacités remplacent les potentialités, notions trop liées à l'inné. Le concept « d'excentration humaine » effectue le renversement fondamental nécessaire, en définissant l'essence humaine et sa construction par l'assimilation du patrimoine humain objectivement accumulé, qui n'existe cependant que sous la forme de l'individu singulier. Cette extériorité sociale de l'essence humaine a un caractère non psychologique, et ne peut être accessible que par le biais du matérialisme dialectique. L'expérience psychologique acquise par un parti ouvrier habilite le philosophe à intervenir. Le travail comme premier besoin social structure les rapports humains, à la fois en terme de travail socialement productif, et comme rapport à soi et aux autres, et est au fondement de la personnalité. L'intégration du travail dans la recherche d'une théorie des conduites ouvre des perspectives. La notion d'emploi du temps devient alors une réalité essentielle qu'il convient d'utiliser comme opérateur de recherche, et comme accès à l'infrastructure. « À partir d'une analyse comme celle des rapports réels entre travail et salaire [comme l'a réalisée Marx] non seulement apparaît une nouvelle sorte de rapports entre les conduites, mais ce type de rapports permet d'accéder à l'étude scientifique des contradictions de base de la vie personnelle, et ouvre d'immenses perspectives à la réflexion sur les lois du développement [1231] ».

Sève entend dépasser le dogmatisme de la période stalinienne, tout en maintenant la rigueur de la réflexion philosophique. Il joue sur sa double autorité de membre du comité central du parti et de normalien agrégé de philosophie, mêlant indissociablement la position de surplomb du philosophe et du matérialisme historique sur les sciences sociales, et la revendication de la définition du discours du vrai en politique. Mais c'est bien en théologien qu'il intervient, avec l'affirmation que « les vérités scientifiques sont contenues de façon virtuelle et sous leur forme générale dans le matérialisme dialectique[1232] ».

Quelles que soient les limites de l'ouvrage de Sève, devenu orthodoxie par décision politique, il ouvre un champ de réflexion légitime. En faisant de la psychanalyse et de la psychologie les « objets » d'un membre du comité central, il ouvre les possibles d'un débat autour de l'affectivité et des conduites de l'individu singulier dans l'ensemble du corps militant.

2/ La réaction des universitaires communistes

Dans « ce printemps des sciences sociales » des années 60/70, malgré le potentiel d'autorité qu'il possède, Sève se heurte aux universitaires communistes. Psychologues cognitivistes comme Jean François Le Ny, psychologue de la psychologie historique comme Jean Pierre Vernant et Marinette Dambuyant, historiens des sciences comme Maurice Caveing, ou psychanalyste comme Élisabeth Roudinesco vont défendre leur discipline, et mettre en cause avec plus ou moins de diplomatie les positions de Sève. Prenant acte du mouvement et des « disputes » qu'il a suscité Sève en 1977 engage les psychanalystes communistes à penser l'articulation entre marxisme et psychanalyse. Il maintient une position politique critique qui délimite la frontière entre ce qui relève du combat politique et ce qui relève des productions savantes, mais il entend cette fois-ci

[1230] Ibid. p.360.

[1231] Ibid p.246

[1232] Ibid.p.59.

l'étayer par une réflexion épistémologique.

La réaction des psychologues : Jean François Le Ny

L'entreprise de Lucien Sève se heurte à la réaction d'un psychologue communiste qualifié, et bénéficiant d'une reconnaissance dans le champ universitaire. Jean François Le Ny[1233] membre du comité de rédaction de *la Pensée* réagit vivement contre le philosophe. Attaché au CNRS depuis 1955, psychotechnicien puis psychologue expérimental aux côtés de Piéron et de Fraysse, fondateur des sciences cognitives, Le Ny est directeur du département de psychologie de l 'Université de Vincennes lorsqu'il réagit dans *La Pensée* au livre de Sève. Les segments de la psychologie qu'il pratique bénéficient d'une reconnaissance scientifique qui n'est contestée que par la psychanalyse. Le Ny se livre à une féroce réfutation des thèses de Sève, en maniant une ironie à peine tempérée par les quelques précautions traditionnelles de la sociabilité intellectuelle.

Le Ny constate que l'intérêt ancien de Sève pour la psychologie est marqué par la déception et que de ce fait, il lui semble nécessaire de lui adjoindre « quelque chose d'autre, dans le contenu comme dans la démarche, "autre" qu'il désigne tantôt sous le nom de théorie, tantôt de science de la personnalité, et qu'il appuie directement sur le matérialisme historique[1234] » Le Ny définit sa lecture comme celle d'un psychologue et non d'un philosophe, tout en administrant une brève leçon de philosophie à son interlocuteur. Germaniste, après un commentaire de la VIème thèse de Feuerbach, qui peut être interprétée tout autrement que ne le fait Sève, il remarque qu'il « ne lui paraît pas démontré, c'est le moins qu'on puisse dire, que le concept d'« essence humaine » soit un concept authentiquement marxiste, rejoignant en cela la critique d'Althusser. Il reconnaît que la science psychologique est bien imparfaite, mais pense que c'est dans son propre mouvement qu'elle trouvera le chemin du progrès. Elle n'a en tout cas, nullement à se préoccuper d'humanisme ou d'anti-humanisme mais plutôt à élaborer une attitude scientifique. La psychologie scientifique, rappelle-t-il, s'est construite dans la critique des « présupposés philosophiques subreptices ». Il convient de se garder de la tentation de remplacer les « mauvais présupposés » par d'autres qui seraient « bons ». D'une façon générale Le Ny récuse les philosophes, tant

---

[1233]Jean François Le Ny né en 1924, s'engage avec son père dans la Résistance. Son père mourra en déportation. Il fait partie d'un groupe FTP dans la région de Rennes. Entre 1945 et 1949 il fait des études de philosophie à la Sorbonne, puis s'oriente vers la psychotechnique au Ministère du travail dans le cadre de la formation professionnelle. Il co-dirige avec Le Guillant *La Raison,* puis rejoint le comité de rédaction de *La Pensée* quand *La Raison* cesse de paraître. Psychologue expérimental, il travaille avec Henri Pieron, et dans le laboratoire de Paul Fraysse. En 1961 sa thèse de 3ème cycle marque son passage de l'étude des conditionnements à l'étude des apprentissages. Il est nommé professeur à l'université de Lille.

En 1968 il est le fondateur du département de psychologie de l'université de Vincennes. Ses recherches se réorientent vers les questions du langage et des systèmes d'information. Fondateur et président de l'Association française pour la recherche cognitive, il devient ensuite président de la Société française de psychologie. Il termine sa carrière à l'université d'Orsay.

Dès mai 1962, lors d'une réunion au CERM, Le Ny présentait un rapport sur ce qu'il appelait alors la psychologie sociale, à rattacher aux discussions sur la philosophie, en contestant Politzer. « Que les hommes soient des êtres concrets ne signifie pas que la seule voie qui soit ouverte, soit celle d'une psychologie « concrète » (...) La psychologie scientifique est comme toute science abstraite. Le problème est d'établir des abstraction qui soient adéquates, c'est-à-dire conformes au réel et non de rejeter l'abstraction (…) Une psychologie concrète existe, elle est du domaine des sciences appliquées, c'est la psychologie clinique (…) L'aile marchante de la psychologie, c'est la psychologie expérimentale, mais il manque un corps de connaissances intermédiaires qui nous permette de comprendre les conditions économiques, politiques, idéologiques qui ont agi, pour amener les individus ou tel groupe d'individus à agir ou à penser de telle manière. A mon sens c'est le domaine de la psychologie sociale (...) L'action de l'environnement n'est pas seulement immédiate, elle est de longue portée. C'est la plasticité du système nerveux. Les événements « du drame » jouent un rôle important ainsi que leur fréquence (…) Le déterminisme social ne peut qu'être statistique lorsque nous parlons des facteurs sociaux. Par exemple, la vision surestime les objets placés à gauche en liaison avec le sens de la lecture. Il s'agit d'un phénomène social. L'expérience de l'exploitation par un ouvrier amène des jugements, des concepts, mais ceux-ci interviennent dans le cadre d'une vie privée. » Fond F. Cohen, Archives du comité central du PCF de Bobigny. 345J-108 à112 .

[1234]*La Pensée* octobre 1969.

Politzer dont la destinée héroïque ne préjuge pas de la qualité scientifique de son œuvre, qu'Althusser ou Sève.

Sève se veut le promoteur « d'une science à naître » contre celles qui existent, dans la diversité de leurs discours et dans leurs limites. L'objectif du philosophe est certes audacieux, concède Le Ny, qui ironise : « Il s'agit de délimiter dans le terrain vague [des savoirs psychologiques] un champ d'études, de l'entourer de murs élevés pour le séparer de ses voisins, et d'y faire fructifier une semence sélectionnée de matérialisme historique[1235] ». Le « patron » de la psychologie à Vincennes relève deux divergences essentielles. D'une part la question de l'articulation entre système nerveux et psychisme n'a pas à être évacuée d'autre part, le fait que les conduites sont subordonnées à des rapports sociaux, ce que le marxisme a montré depuis longtemps, ne résout pas le problème « de la transformation des comportements individuels en événements ou en rapports sociaux objectifs ». Le Ny, iconoclaste, affirme l'autonomie des phénomènes psychiques « la réalité psychologique objective est indépendante des rapports sociaux ».

Il choisit ensuite le terrain formel universitaire en interrogeant la définition des termes utilisés, la « personnalité », « les besoins », « les conduites et les comportements », le néologisme de « neuro-physiopsychologie». Il souligne que celui-ci ne recouvre pas le réel puisqu'il s'agit en fait de trois disciplines différentes, et interroge ce que peut être « une science de l'individu singulier, pour lui un impensable, une science des rapports sociaux entre les conduites, l'inversion de l'essence des besoins de socialisation. « Je ne suis pas sûr d'avoir bien compris le sens total de cette expression. La psychologie scientifique ne sait pas ce que peuvent être de telles choses » ajoute-t-il ironiquement. La conclusion est que le travail de Sève est fondé sur une idée inexacte de la science réelle qu'il « a voulu substituer à la recherche vraie, avec ses faux pas, ses erreurs, ses lenteurs, le rêve d'une synthèse qui précéderait l'étude concrète, et qui directement à partir des écrits de Marx (…) donnerait la "réelle" science de la personnalité ». La question posée est celle du rapport entre science et spéculation philosophique, fut-elle spéculation marxiste.

En affirmant l'autonomie du psychisme par rapport aux conditions objectives du monde social, Le Ny affirme en même temps l'autonomie de la psychologie par rapport à la philosophie, et l'autonomie de la démarche intellectuelle par rapport à l'autorité « cléricale ». Il se garde d'évoquer le discours de Sève concernant la psychanalyse, en ce qu'il ne partage probablement pas ses formulations, mais vit au quotidien la guerre que se livrent à Vincennes, le département de psychologie cognitive et le département de psychanalyse.

Sève est assez intégré dans le champ intellectuel pour mesurer le poids de la position d'où parle son contradicteur, position alliée à un parcours militant précoce, héroïque et fidèle. S'il bénéficie du poids de l'appareil politique et de sa fonction de directeur des Éditions Sociales pour la reconnaissance de son ouvrage, avec quatre rééditions et une traduction dans seize pays du camp socialiste, dans le champ intellectuel la critique est rude. C'est donc essentiellement à répondre à Le Ny qu'il consacre la postface de la réédition de 1972, mais il ne réussit qu'à mobiliser l'autorité symbolique de Marx et de Lénine comme argument, et à tenter une disqualification de son interlocuteur.

Sève ne peut opposer aux sciences humaines, qu'une philosophie « autre » au nom de la Révolution, et de sa position d'autorité. « Extrêmement absorbé par les contraintes de sa propre démarche scientifique et animé par une volonté farouche de rupture, à certains égards tellement légitime et nécessaire, avec la philosophie (…) au sens universitaire traditionnel du mot, tout se passe comme si la psychologie expérimentale avait un peu perdu l'habitude de méditer sur les textes philosophiques d'une toute autre teneur, comme les grands textes de Marx [1236] ». Alors que

[1235] Ibid p.51.

[1236] Op. cit. p.517.

ce qui a été « génialement perçu par Marx c'est l'excentration sociale » condition de la connexion de l'individu avec l'histoire, Lénine est appelé en caution qui proposait « l'analyse concrète des situations concrètes » pour justifier une science de l'individu singulier, au-delà du dilemme traditionnel entre psychologie générale et psychologie différentielle, et dans la perspective d'un individu concret. Le Ny est taxé d'incompétence philosophique et d'incompréhension préliminaire.

Sève réitère son objectif dans l'édition suivante, « dissiper les illusions idéologiques qui empêchent la psychologie de la personnalité de constituer une science véritable » et les trois piliers de sa démarche : une conception de l'homme fondée en dehors de la psychologie, une théorie de la personnalité comme objet spécifique qui articule l'espace de la psychologie aux autres objets constitués, offrant une esquisse de concepts pour définir les lois du développement[1237]. Par une métaphore qui n'est pas dénuée d'une certaine naïveté, il explicite le rapport d'autorité qu'il entend restaurer au nom de la philosophie et du marxisme « C'est un peu comme si un peuple longuement colonisé, et n'ayant acquis son indépendance qu'au prix d'une lutte acharnée, ne voulait plus entendre parler d'aucun rapport avec son ancienne métropole capitaliste alors que celle-ci, libérée du capitalisme par la révolution serait enfin capable de lui apporter une aide désintéressé, étrangère à toute arrière-pensée colonialiste[1238]».

Sève est d'autant plus animé par la conviction d'une nouvelle posture de la philosophie qu'il est, au sein du PCF, un des acteurs majeurs du retour d'une réflexion théorique et de l'ouverture aux débats intellectuels. Dans son entreprise de modernisation de la doctrine, il tente de trouver des conciliations. Il reconnaît à la psychanalyse un noyau de vérité et convoque les psychanalystes dans un plan de recherche sur « la fonction du surmoi, à repenser à travers l'étude des infrastructures sociales déterminantes ». Par son concept d'excentration sociale il perçoit le poids dans la construction de l'individu, de ce que du point de vue de Pierre Bourdieu, on pourrait appeler les représentations intériorisées liées à la position dans la hiérarchie des groupes sociaux, en quelque sorte l'habitus. Mais tétanisé dans sa double position d'autorité, de philosophe et de dirigeant communiste, il ne peut entendre des vérités théoriques élaborées hors le monde communiste, qu'elles le soient dans l'espace psychologique, dans l'espace sociologique ou dans l'espace psychanalytique.

Il se trouve contraint par le *double-bind* de la liberté de l'innovation et du maintien du canon, par l'ouverture aux questions du sujet individuel et le respect des schèmes traditionnels entre superstructures et infrastructures, par la conception d'une science soumise aux impératifs de l'action révolutionnaire capable de transformer la personnalité.

Les historiens et l'Œdipe

Le champ intellectuel au sein duquel se cherchent ces nouveaux discours est caractérisé par la domination du structuralisme « jugé par certains responsables politiques et par certains intellectuels, comme une machine de guerre contre la philosophie et l'histoire implicite du PCF, puisqu'il contrevient, tant à la téléologie de la dialectique marxiste qu'au volontarisme de l'action révolutionnaire[1239] », et par « la concurrence efficace de la philosophie par les sciences sociales[1240] ».

1237 Ibid. p.527.

1238 Ibid. p. 532.

1239 Pinto (L.) Sapiro (G.) Champagne (P.) dir. *Pierre Bourdieu sociologue,* Fayard, 2004, « Intellectuels responsables et intellectuels libres .La réception de la sociologie de Pierre Bourdieu par le PCF » par F. Matonti, p.356.

1240 Ibid p.357.

L'Union générale d'édition (UGE) crée la collection 10/18, collection à bon marché qui publie entre 1969 et 1979 mille titres de travaux universitaires, de colloques, de textes militants et de grands classiques. En 1971 paraît *Psychologie et marxisme*[1241] qui fait suite à *Structuralisme et marxisme*. La psychologie historique engage la controverse à la fois, avec le structuralisme et avec Lucien Sève. La psychanalyse servira d'objet exemplaire.

En présentant dans un premier chapitre le compte-rendu du débat de 1966 « Psychologie et philosophie » avec Piaget[1242], l'ouvrage se place sous le patronage scientifique de la Sorbonne et pose en fait sinon en mot, la légitimité d'une psychologie comme science autonome, contre les prétentions philosophiques. La préface précise « À partir des analyses de Marx une science de l'homme ne peut ignorer la dimension de l'histoire, ni les conflits dont celle-ci est tissée, et qui contribuent de façon décisive à faire des hommes ce qu'ils sont et ce qu'ils deviennent. C'est pourquoi le lecteur trouvera dans le présent ouvrage une étude de Maurice Caveing[1243] sur *Marxisme et théorie de la personnalité*[1244]. Considérant avec une active sympathie la tentative de Sève (…) Caveing justifie la fonction épistémologique assignée par Sève au marxisme en psychologie, mais donnant pour sa part un exemple de réflexion épistémologique, il démontre que si la théorie ainsi proposée peut jouer un grand rôle dans l'actuelle recherche d'une définition de l'humanisme marxiste, elle achoppe encore sur la difficulté à comprendre un individu singulier dans sa dynamique concrète [1245] ». Sont ensuite mis à contribution Jean Pierre Vernant, Philippe Malrieu et Marinette Dambuyant, tous universitaires travaillant dans la tradition de la psychologie historique de Meyerson. Leurs travaux se fondent sur l'étude des productions culturelles et leur contextualisation pour accéder « à l'analyse conjointe des formes sociales et des formes mentales[1246]». Ils démontrent ainsi la relativité historique des concepts utilisés par les sciences du psychisme.

Vernant, grand helléniste, interroge comment Freud a pu faire « d'une œuvre littéraire appartenant à la culture de l'Athènes du Ve siècle avant J.C. qui transpose de façon très libre une légende thébaine bien plus ancienne » un concept universel explicatif du psychisme. Malrieu rappelle à Lacan la même exigence d'examen des sources sociales et idéologiques des concepts utilisés, condition du progrès de la rationalité. Lucien Brunelle, directeur d'un centre de formation des maîtres de l'Éducation Nationale pour l'enfance inadaptée illustre la relativité des concepts de la psychologie en faisant l'historique de la notion d'intelligence, de quotient intellectuel et de débilité.

Les chercheurs de la psychologie sociale font coup double. Aux structuralistes ils rappellent l'historicité des concepts, utilisant la psychanalyse pour étayer leur critique. Face au « philosophe du parti » ils affirment l'existence d'une science psychologique qui s'intéresse à l'histoire et au contexte social, et replacent Sève aux limites de son terrain d'autorité.

1241 *Psychologie et marxisme,* Paris, U.G.E. (coll 10/18) 1971.

1242 Nous avons évoqué cette controverse de 1966 à la Sorbonne dans le chapitre précédent, .publiée dans la collection 10/18 en 1971.

1243 Maurice Caveing né en 1923 normalien, agrégé de philosophie, est un historien spécialiste des mathématiques dans l'antiquité. Il enseigne en 1971 à l'université de Paris X-Nanterre la logique et l'épistémologie. Il s'attache à montrer comment les hommes ont construit les mathématiques en rapport avec leur contexte social et culturel. En 1954 M. Caveing et G. Besse ont été les auteurs de la mise en forme des *Principes fondamentaux de philosophie* de G. Politzer.

1244 Ibid p.6.

1245 Ibid p.7.

1246 Dambuyant Marinette assistante de J. P. Vernant.

Prendre le tabou de front : l'autonomie de la psychanalyse

En 1973 est publié *Un discours au réel. Théorie de l'inconscient et politique de la psychanalyse* d'Élisabeth Roudinesco[1247], constitué d'une série d'articles publiés dans *Les Lettres Françaises, La Pensée et l'Art poétique* depuis 1971. Il s'agit à la fois d'un refus radical de reconnaitre l'autorité du politique sur la psychanalyse, que ce soit celle du PC ou celle du freudo-marxisme, et d'une vigoureuse polémique contre le brûlot de L'*Anti-Oedipe*[1248] qui répond aux attentes du PC.

Issue d'une famille où se mêlent origine juive et exil par son père, et protestantisme alsacien par sa mère, dans le respect des Lumières et dans une pratique laïque, Élisabeth Roudinesco est une enfant de la Libération née en 1944, d'un père anti-pétainiste et gaulliste, et d'une mère engagée dans les réseaux résistants communistes. Élisabeth de la Bourdonnaye qui fut Dexia dans le réseau du musée de l'Homme, seconde épouse de Robert Debré, est sa marraine.

Elle fait rupture avec la tradition familiale médicale (père, grand-père et mère médecins) pour s'engager dans des études littéraires. Issue de la bourgeoisie cultivée, elle se passionne pour les avant-gardes, celles du cinéma, celles de la littérature et de la poésie et se destine à la littérature. Sa première expérience de professeur de lettres a lieu dans l'Algérie indépendante, dans un centre de formation aux métiers des hydrocarbures animé par des Soviétiques, des Français et des Chinois. Elle y découvre, au contact des intellectuels Algériens[1249] tous les grands auteurs du structuralisme. La politique la rejoint à l'occasion de la guerre des Six-jours, qui provoque chez les jeunes algériens anticolonialistes qu'elle forme à la littérature, des réactions qui mêlent haine des juifs et haine de l'État d'Israël. L'assimilation par ses amis maoïstes de l'antisémitisme à l'antisionisme et leur soutien à la destruction de la culture traditionnelle chinoise par la Révolution culturelle fait d'elle une adversaire résolue du maoïsme. De retour à la Sorbonne en 1968, elle fréquente l'Union des écrivains proche d'Aragon, où se retrouvent Philippe Sollers, Marguerite Duras, Jean Pierre Faye… Elle entre à la revue *Action poétique* dirigée par Henri Deluy, un poète communiste qu'elle épouse. La revue est pluraliste en ce qui concerne les valeurs littéraires, ouverte au lacanisme et s'oppose à l'avant-gardisme de *Tel Quel*.

En 1971 elle adhère au Parti communiste, et commence une analyse personnelle. « J'aborde, dit-elle, un Parti communiste en pleine déstalinisation. Je tiens à le dire et à le redire… même Roland Leroy… Le Parti communiste à l'époque organise les fameux colloques de Cluny. Il réunit les intellectuels. Il y a les batailles qui m'intéressent. Il y a l'ouverture à la psychanalyse. Il y a la désapprobation de l'intervention en Tchécoslovaquie. J'y ai été très bien, on ne me traitait pas de bourgeoise ! Fondamentalement, en politique j'étais sociale-démocrate. Le programme commun, ça m'allait bien ! C'était là qu'il y avait les grands débats théoriques pas au PS. Avec ses 25% le Parti communiste véhiculait une culture formidable. Il y avait la fête de *l'Humanité,* les intellectuels y avaient une vraie place. Le peuple communiste respectait la culture et les intellectuels[1250] ».

Amie d'Aragon, elle écrit dans *Les Lettres Françaises*. Elle entre au comité de rédaction de *La Nouvelle Critique* et écrit dans *France Nouvelle*. Parallèlement, elle poursuit son doctorat à Vincennes, fréquente les séminaires de Foucault, de De Certaux, de Leclaire, de Barthes… et de Deleuze. « Écoute tu es la seule à critiquer *L'Anti-Œdipe* dans ce concert de louanges…[1251] » lui dit Pierre Daix, le directeur des *Lettres Françaises* en lui demandant « un papier ». Elle y dénonce avec vigueur à la fois les positions de Wilhelm Reich «basée sur la confusion entre désir et besoin, sexualité et génitalité, orgasme et jouissance, refoulement et répression, qui réintègre l'homme

1247 Roudinesco (E.), *Un discours au réel*, Repères, Mame, 1973.

1248 Deleuze (G.) Guattari (F.) *L'anti-Œdipe, capitalisme ou schizophrénie*, Paris, Ed. de Minuit, 1972

1249 Entretien avec E. Roudinesco du 25 novembre 2011.

1250 Ibid.

1251 Roudinesco (E.) *Un discours au réel*, op.cit.

historique et le sujet désirant dans l'ordre de l'existence biologique » et *L'Anti-Oedipe* : « l'amalgame désir/production, la vielle idée de la lutte spontanée, du putschisme voire la fête révolutionnaire, qui fait retour sous le déguisement philosophique [1252] ». Son rejet de la position de Deleuze tient à la confusion qu'il réalise entre le rejet du logicisme d'un lacanisme qui se dogmatise, et l'ensemble du freudisme.

Détentrice du capital analytique par sa famille[1253] et par son expérience personnelle de l'analyse et du séminaire de Lacan, Élisabeth Roudinesco répond à la fois à Vernant l'historien, et à Sève le cadre dirigeant, en prenant de front l'habituel partage de compétence entre marxisme et psychanalyse, et en refusant à l'autorité politique une quelconque légitimité lorsqu'il est question de l'inconscient. Elle réhabilite par la même occasion la métapsychologie. Dans « Une parabole épistémologique, Engels et l'hystérique » elle affirme d'abord que « Engels tout comme Lénine plus tard, se garda bien de dire sur le sujet une vérité psychologique. La connaissance en la matière est par eux maintenue en lieu et place d'une absence[1254]. Ce serait méconnaître et mal poser la critique d'une idéologie psychanalytique [que de s'engager] dans le fantasme d'un retour à l'unité, fantasme qui se retrouve à la fois dans l'idéal antipsychiatrique et dans les positions de l'humanisme marxiste[1255] ».

La psychanalyse ne parle pas d'histoire, c'est « une technique de guérison des névroses par la parole. Elle est le loup dans la bergerie de la psychologie. Quant à la métapsychologie, c'est une fiction, un langage, une traduction de la métaphysique, un corps disparate de concepts empruntés aux corps constitués des sciences de son époque (…) Pour faire digérer l'inconscient à son époque, Freud utilise tout ce qu'il trouve, le mythe, le tabou, le rêve, la bible, l'œuvre d'art, la littérature sans perdre pour autant l'essentiel de sa découverte (…) Il recourt à de fausses sciences dont il se fait le traducteur (…) En traduisant le symbolisme des anciens dans le langage du désir, Freud accomplit une tâche fondamentale, l'inclusion du symbolisme lui-même, comme forme dérivée secondaire, expressive, représentative du désir[1256] ». La position sera reprise dans *France Nouvelle* par Laurent Alexandre dans la recension qu'il fait du livre de Roudinesco : « C'est faire un contresens sur la vérité de la découverte de Freud, tant qu'on reste prisonnier de l'illusion de la possibilité d'une science totalisante de la réalité humaine [1257] ».

Intégrée dans les milieux littéraires proches d'Aragon et de Deluy, placée à l'intersection de l'orthodoxie de la SPP et de la scission lacanienne[1258], opposée au sectarisme des althussero-lacaniens et des littérateurs de *Tel Quel,* hésitant entre littérature, histoire et philosophie, elle est encore peu assurée dans sa position d'auteur[1259]. Elle trouve dans les espaces intellectuels du parti, des lieux de reconnaissance et de socialisation. La défense du freudisme contre le freudo-marxisme et la polémique avec Deleuze sont constitutives d'une position à l'intérieur de l'espace

[1252] Roudinesco (E.) op cit. p.39.

[1253] Elle est la fille de Jenny Roudinesco première femme chef de service en psychiatrie, et une des pionnières de la psychanalyse à l'hôpital, de la génération de Lacan et de Dolto et leur amie.

[1254] D. Lecourt, cité par E. Roudinesco « A propos de Matérialisme et empiriocriticisme », op. cit. p. 17.

[1255] Roudinesco (E) « L'antipsychiatrie, un lieu-dit » paru dans *Les Lettres Françaises* du 27/1/71 repris dans *Un discours au réel*, op.cit. p. 186.

[1256] Ibid. p.14-15.

[1257] *France Nouvelle,* Janvier 1974. Laurent Alexandre est un collaborateur régulier de la rubrique culturelle.

[1258] Elle fréquente le groupe Confrontation où se retrouvent des membres critiques de la SPP et des proches de Lacan. C'est dit-elle M. de Certaux qui l'aidera à trouver sa voie d'historienne de la psychanalyse. Entretien avec E. Roudinesco du 25 novembre 2011.

[1259] Ce n'est qu'en 1978 qu'elle entreprend l'écriture de *La guerre de cent ans, Histoire de la psychanalyse en France* qui paraît en 1994. « La rupture de l'union de la gauche et l'échec de l'althussérisme signaient l'arrêt de mort de tout projet visant à changer le communisme, que je m'apprêtais à quitter sans reniement (…) Dans cette conjoncture, la volonté de comprendre la cause de la lente décomposition dogmatique du lacanisme se transforma en désir d'interroger l'histoire ». Roudinesco (E.*) Généalogies*, Arthème-Fayard, 1994, p60.

analytique et dans l'espace partisan. Elle devient à cette occasion l'amie fidèle d'Althusser, dont elle partage la position quant à l'autonomie de la théorie freudienne par rapport au social. Sans rôle institutionnel dans l'appareil, adossée au capital littéraire dont la liberté de création est protégée par Argenteuil, elle peut se permettre d'exclure l'autorité du parti sur l'inconscient, en offrant en contrepartie son capital-expert dans la légitimation de la distinction entre aliénés et exploités, et dans la valorisation des organisations que s'est données le monde ouvrier.

L'intervention du politique sur le point doctrinal de la définition de l'individu met en mouvement une série d'intellectuels communistes issus des sciences humaines, dont les prises de position sont largement déterminées par les luttes autour des frontières disciplinaires, et autour de l'autonomie des sciences sociales, mais la vigueur même de la polémique témoigne de la reconnaissance commune de la nécessité d'une légitimation politique du discours.

En 1977, la présentation de l'ouvrage qu'initie Sève et auquel il participe, donne à voir la coexistence de discours contradictoires et illustre la montée des valeurs de la légitimité intellectuelle aux dépens de l'autorité politique.

3/ *Pour une critique marxiste de la théorie psychanalytique*[1260]

L'ouvrage se présente « comme contribution des marxistes dans une réflexion en cours » et est publié dans la collection « Problèmes ». Catherine Clément se livre à un exercice documenté de pédagogie et de requalification des concepts de la psychanalyse en concepts acceptables dans les schèmes marxistes. Pierre Bruno s'essaie à combler le manque entre un a-priori subjectif de l'histoire humaine et la formation de l'ordre social. Le lancement de masse du livre prend des allures de ligne officielle.

Catherine Clément évoque ainsi la genèse de l'ouvrage : « Le parti décida de confier à trois intellectuels Lucien Sève, Pierre Bruno[1261] et moi, le soin d'écrire un livre sur la psychanalyse. J'y serai chargée de la partie concernant Lacan. Le texte paraîtrait aux Éditions sociales, les éditions officielles du Parti ce qui valait tampon, attestation, passeport. Ce n'était pas grand-chose, juste une révolution (…) Nous nous mîmes au travail chacun dans notre coin, et sans le moindre contrôle. Lucien Sève était un philosophe marxiste traditionnel, Pierre Bruno très savant sur la psychologie (…) Nos textes se contrariaient souvent, mais ils parurent ensemble bout à bout, dans leur contrariété et souvent leur désordre. » [1262]

Catherine Clément et Pierre Bruno se livrent chacun à leur manière à une entreprise de mise en compatibilité des concepts de la psychanalyse lacanienne avec l'édifice théorique du Parti communiste. Catherine Clément se place dans une position pédagogique de présentation de Freud, de ses principaux concepts, de l'histoire du mouvement psychanalytique et de ses scissions. La place importante de Lacan est soulignée en ce qu'il « a mis en évidence un axe fondamental, la fonction du langage dans la culture (…) un langage n'existe pas en dehors de la fonction sociale et culturelle dans laquelle il s'exerce[1263] ». La démarche tend à faire passer dans les schèmes de pensée militants l'utilité de la psychanalyse pour comprendre la subjectivité individuelle en concédant la disqualification de Freud quant à la pensée du monde social. « La théorie psychanalytique apporte des éléments nécessaires pour penser différemment la

[1260] Clément (C.) Bruno (P.) Sève (L.*) Pour une critique marxiste de la théorie psychanalytique*, Paris, Ed. sociales , 1977.

[1261] Pierre Bruno, psychanalyste, critique littéraire, collaborateur de *La Nouvelle Critique*, maitre de conférence à Paris VIII (1989-1999), directeur-fondateur de la revue *Barca, poèsie, politique et psychanalyse,* fondateur en 2001 avec Isabelle Morin et Jean Sauret de l'Association de psychanalyse Jacques Lacan (APJL)

[1262]Clément (Catherine), *Mémoire,* Paris, Stock, 2008, p.204.

[1263] op. cit. p.14.

subjectivité, et la place de la subjectivité dans le rapport social, sur deux points importants : le statut de la méconnaissance d'une part, et la place du passé dans le présent historique, d'autre part. Par méconnaissance, nous entendons le vécu idéologique subjectif de l'homme, toujours déformé par rapport au réel économique, aux rapports de production, aux déterminations matérielles. La psychanalyse s'occupe peu, voire pas du tout, des rapports sociaux, ou plutôt elle ne voit pas comment ces rapports déterminent jusqu'au vécu subjectif [1264] ». Freud, précise-t-elle, a des preuves d'une existence de l'inconscient doté de qualités propres (les rêves, les lapsus, les mots d'esprit). L'inconscient ne connaît ni la contradiction, ni le temps. Mais, c'est avec une extrême prudence qu'elle aborde la place de la psychanalyse hors le champ thérapeutique, maintenant discrètement la répartition des autorités entre énoncé avéré et hypothèse. « Freud dit-elle, dans tous les cas, lorsqu'il fait appel à ses constructions conceptuelles, signale souvent la différence de statut entre l'observation clinique du langage, et les hypothèses qu'il en déduit [1265] (…) Là se dessinent les limites de la révolution freudienne. Les principes thérapeutiques de la cure comme l'observation de la vie quotidienne, l'attention portée au langage le conduisent à une juste évaluation des systèmes de signes qui entourent l'individu à sa naissance. C'est seulement lorsqu'il déduit, par un mécanisme de projection en arrière, des hypothèses sur les origines, qu'il perd le sens du réel, qui par ailleurs le définit toujours[1266] ». Elle poursuit cependant sa démonstration par l'intérêt du regard de Freud dans la lecture des œuvres d'art.

Pierre Bruno s'essaie, quant à lui, à réaliser le programme de recherche énoncé par Sève : « Une psychanalyse repensée à la lumière de l'excentration sociale, une réelle articulation entre matérialisme historique et psychanalyse[1267] ». Sa contribution est la plus originale, elle aboutit toutefois à la conclusion attendue : « Il est possible d'inscrire les concepts fondamentaux de la psychanalyse dans le matérialisme historique ». Bruno se situe du point de vue de l'anthropologie freudienne de *Totem et Tabou* et de *Malaise dans la civilisation,* de l'anthropologie structurale de Lévi-Strauss et de Lacan, et de ce qu'il définit comme le point de départ de l'anthropologie marxiste, l'excentration sociale. Après avoir constaté « le point aveugle de Freud, l'occultation d'une question fondamentale, le rapport du complexe d'Œdipe (comme condition de la culture et de la société) à l'infrastructure économique et aux institutions qu'elle supporte », il constate « les effets régénérant des travaux de Lévi-Strauss » qui conjurent le biologisme et fournissent une caution scientifique en replaçant la notion non-historique de l'Œdipe dans le système symbolique de la parenté. Mais « l'ordre symbolique posé par le structuralisme comme un apriori subjectif de l'histoire humaine ne devrait-il pas donner lieu et place à une étude dialectique de cette formation ? »[1268] Là pourrait se situer l'articulation avec le marxisme. L'histoire tumultueuse des relations entre marxisme et psychanalyse n'a pas permis cette étude, qui reste à faire. À partir de la conception lacanienne du rapport entre désir et loi, subordonnée au système de parenté et à l'existence du langage, en se référant aux travaux de Leroi-Gourhan sur les conditions d'apparition de la famille, Bruno relie l'apparition de l'outil et du langage neurologiquement liés, au langage humain effet de l'excentration sociale, ce par quoi il agirait dans la constitution de la formation psychique. La spécificité de la communication humaine qui associe la parole à la représentation, déconnectée de la situation concrète d'émission du message, pourrait être la faille où se constitue le principe de la parole. Bruno reste critique quant à la non-historicisation des concepts de la linguistique. Il associe conscience et langage comme produit social, et considère qu'il y a « une liaison nécessaire entre la non prise en considération de la causalité matérielle-historique et une conception anhistorique du langage, qui fait de celui-ci une réalité autonome, à

1264 Ibid. p. 15.

1265 Ibid. p. 68.

1266 Ibid. p.81.

1267 Ibid. p. 264.

1268Ibid.p.164.

la fois des conditions de sa formation et de la matière qu'il a pour objet de s'approprier [1269] ». L'hypothèse proposée l'amène à conclure que « le développement de l'anthropologie marxiste est une condition du développement scientifique optimal de la psychanalyse [1270] ». Il se rapproche en cela du cheminement d'Althusser, qui dans l'édition anglaise de son article *Freud et Lacan* relie "en dernière analyse", la théorie psychanalytique aux conditions de production de la famille dont rend compte le matérialisme historique[1271] ».

Lucien Sève s'est réservé la dernière contribution avec « Psychanalyse et matérialisme historique ». Il commence par justifier l'histoire communiste, de Politzer à « l'idéologie réactionnaire » : une ligne constante « séparer le noyau scientifique de la pelure idéologique » et le rapporter au contexte historique. La question des rapports entre psychanalyse et matérialisme historique mérite cependant un réexamen d'une part, du fait de la vitalité de la psychanalyse, des tentatives présentes de dépassement de ses impasses biologisantes et d'autre part, du fait des déformations dogmatiques subies par le marxisme. Il convient de s'inscrire dans la tradition politzérienne et non comme « certains marxistes »[1272] qui institue un parallélisme entre la découverte par Marx de la méconnaissance de « l'ego économique, politique et philosophique » du sujet et la découverte de Freud de « la méconnaissance imaginaire du « moi » dans les formations idéologiques où il se reconnait ».

Abandonnant la position qui consiste à déduire du marxisme une théorie de la personnalité, c'est dans la controverse théorique à partir des textes de Freud lui-même qu'il énonce l'apport de Freud et ses limites, et en quoi sa conception de la civilisation et du monde social s'oppose irréductiblement au matérialisme historique. Sève reconnait « une pensée scientifique profondément originale et féconde » mais conteste la place dominante qu'elle entend prendre dans le champ total des sciences de l'homme. « Thérapeutique et théorie des névroses, la psychanalyse nous propose une conception de l'appareil psychique humain et par là de toute la vie psychique dans ses structures et ses processus de base, constate Sève. Bien plus, elle intervient pour rendre compte de la morale, de la magie et de la religion, de la mythologie et de l'art, de l'ensemble de la vie sociale : rapports familiaux, pédagogiques, juridiques et politiques, révolution et luttes de classe, guerres et antagonisme entre les peuples. Sur tous ces terrains, elle est en conflit avec le matérialisme historique, dont elle conteste plus ou moins radicalement la portée explicative et dans la majorité des cas, sa pente naturelle semble bien être de tendre à se substituer comme système de référence fondamental[1273] ». Prenant l'exemple de la religion, Sève interroge « Peut-on soutenir à la fois que la religion est en son fond une névrose obsessionnelle, c'est-à-dire en rendre compte en terme *d'illusion psychique* renvoyant aux rapports de l'enfant avec le père, et qu'elle consiste en dernier ressort en une protestation mystifiée des hommes contre leur misère réelle, donc en rendre compte en terme *d'idéologie sociale* renvoyant aux rapports de production ? Sève montre alors comment à partir d'une ressemblance, d'une analogie et d'un « calembour pronominal », Freud passe d'un « nous » du sujet individuel à « nous » de l'humanité en général, psychologisant les rapports sociaux. Débusquant la conception de Freud qui ne connait que la famille, confond le peuple avec la foule et considère que les élites doivent guider la société[1274], il

---

[1269] Ibid.p.179.

[1270] Ibid.p.189.

[1271] Cité par F.Matonti *Intellectuels communistes* op.cit.p.282.

[1272] Sève cite Althusser « Freud découvre à son tour que le sujet réel, l'individu dans son essence singulière, n'a pas la figure ego-centrée sur le moi, la conscience ou l'existence du pour soi (…) que le sujet humain est décentré, constitué par une structure qui elle aussi n'a de centre que dans la méconnaissance imaginaire du moi, c'est-à-dire dans les formations idéologiques où il se reconnait ». *La Nouvelle Critique* n° 16, décembre 1964, op.cit. p.201.

[1273] Séve (L.) « Psychanalyse et matérialisme historique »p.199.

[1274] Évoquant la position de Freud quant à la révolution russe, Sève cite Freud : « les foules sont inertes et inintelligentes, elles n'aiment pas les renoncements à l'instinct ; on ne peut pas les convaincre par des arguments de

conteste la civilisation telle que la pense Freud : la seule protection contre les pulsions agressives de la nature humaine, fondée sur le contrat social. L'histoire se résume à un affrontement entre l'individu et la société, conçue comme une institution éthico-juridique qui se projette dans le surmoi. Sève n'a pas de mal à montrer à ses lecteurs que « quelle que puisse être la valeur de la psychanalyse à l'intérieur de ses propres limites, une chose est certaine, c'est que ses limites passent complètement en dehors du champ de l'histoire et des réalités sociales qui lui appartiennent [1275] ». Seul le matérialisme historique « a permis de penser de façon cohérente les aspects sociaux et les aspects individuels, et à ce titre constitue une base pour les sciences humaines.

Sève, fonde désormais l'autorité de son discours sur la critique théorique. Il réfute la revendication de centralité au sein des sciences sociales de la théorie viennoise, et sa méconnaissance des apports du matérialisme historique. C'est à partir de là, qu'il énonce le « vrai » du politique : « Rien n'interdit en principe un apport psychanalytique fécond à la compréhension de telle ou telle forme de pratique religieuse, de l'élaboration artistique, de la vie militante. Ainsi non seulement science et idéologie peuvent être dissociées dans la détermination de l'objet de la psychanalyse et de ses limites. Cette dissociation apparait à la fois comme une conséquence naturelle et comme une tâche opportune du matérialisme historique. Mais, une part essentielle de la psychanalyse, telle qu'elle existe jusqu'ici va bel et bien à contre-courant de la leçon marxiste, et à ce titre, le parallèle Marx/Freud dont on nous rebat les oreilles depuis des années, parait beaucoup plus confusionniste, qu'éclairant. (…) L'erreur fondamentale de Freud et de la plupart des psychanalystes à sa suite, dans la conception générale des faits humains qu'ils présupposent c'est bien, comme Politzer l'a admirablement décelé il y a plus de quarante ans, de croire que l'on peut expliquer l'histoire par la psychologie et non la psychologie par l'histoire, et cela, parce qu'ils s'occupent d'un aspect spécifique du psychisme humain dont la dépendance à l'égard de l'histoire n'est pas directe, ou même pas évidente[1276] ».

Sève distingue la controverse théorique[1277] et la position politique. La psychanalyse ouvre des voies de compréhension de l'humain mais elle ne peut prétendre à la centralité dans les sciences sociales du fait de l'indépendance de son objet par rapport à l'histoire sociale. En cela elle s'exclut des mécanismes de la transformation sociale. Face aux tentatives conciliatrices d'acteurs détenteurs du capital analytique mais à faible capital politique que sont Catherine Clément et Pierre Bruno, Sève assure sa légitimité intellectuelle par le débat théorique qui se réfère aux valeurs du champ intellectuel. En tant que cadre supérieur de l'appareil politique, il se pose en gardien des frontières entre discours savant et énoncé partisan.

Les deux interventions de Lucien Sève, celle de 1969 et celle de 1977, illustrent le processus de transformation du mode de production de la vérité doctrinale et l'influence croissante des valeurs de l'autonomie intellectuelle, aux dépens d'une position d'interprétation « cléricale ». La contrepartie en est l'établissement d'un discours à plusieurs voix, illustré par la publication des Éditions sociales qui, dans sa forme, amalgame débats théoriques et position politique.

Ces enjeux internes à l'organisation communiste ne sont pas indépendants des enjeux externes, qui travaillent l'espace politique. Le collectif communiste ne va plus s'orienter à partir du clivage

---

l'inéluctabilité de ceux-ci (…) ce n'est que grâce à l'influence de personnes pouvant servir d'exemples, qu'elles reconnaissent pour leurs guides, qu'elles se laissent inciter aux labeurs et aux renoncements sur lesquels repose la civilisation ». Freud (S.) *L'avenir d'une illusion* p.10-12.PUF, 1971.

[1275] Sève op.cit. p.231.

[1276] Sève op.cit. p.264 -265.

[1277] La biographie de Freud publiée récemment par E. Roudinesco dont la perspective historique situe Freud et sa pensée dans le champ intellectuel de son époque, et dans les conditions historiques de production de sa doctrine (deux guerres, l'effondrement de l'empire austro-hongrois, l'antisémitisme) illustre notablement les points soulevés par Sève.

entre courant conservateur médical et courant progressiste de la psychiatrie publique, mais dans une lutte de position pour l'hégémonie à gauche. Le Parti communiste est en concurrence d'une part, avec l'extrême-gauche autour de la définition du contenu de la révolution, d'autre part avec le courant social-démocrate, autour de la question de la garantie des libertés, dans un contexte international d'offensive néo-libérale dont l'utilisation de la psychiatrie contre la dissidence politique en URSS est un élément central.

E : PSYCHIATRIE OU POLITIQUE ?

Dans *l'Humanité*, Tony Lainé et Bernard Muldworf sont missionnés pour donner des repères au corps militant en ce qui concerne l'antipsychiatrie, et le freudo-marxisme réactivés dans les débats estudiantins. *La Nouvelle Critique* ouvre ses colonnes aux débats des spécialistes, à partir des expériences françaises de l'antipsychiatrie et face à la séduction qu'elle exerce dans la profession. Plus frontalement, la parution de *L'Anti-Œdipe* en 1972 sous couvert de critique de la psychanalyse, attaque les fondamentaux de l'identité communiste. C'est au nom de l'incapacité de la psychanalyse à prendre en compte « le socius » dans la construction du sujet et de la libération de la libido que Deleuze et Guattari, en assimilant « le fou » à l'exploité, prônent une spontanéité libératrice et se présentent comme une alternative « révolutionnaire ». Le Colloque de Milan de 1973 sur le thème « Psychanalyse et politique » s'annonce clairement comme fondé sur la psychanalyse contre « la vieille politique » provoquant la riposte des communistes qui marquent ainsi leurs frontières.

1/ Contre l'antipsychiatrie et le freudo-marxisme

La première moitié de la décennie est travaillée par la poursuite de l'insubordination qui a éclaté en 68. La position communiste est contrainte à se démarquer de ses concurrents de l'extrême-gauche, et de sa traduction dans l'espace professionnel que constituent l'antipsychiatrie et le freudo-marxisme.

L'Humanité **: « Psychiatrie et idéologie. »**[1278] **(1971**)

Après avoir rappelé l'histoire de la folie et de son enfermement fondé sur le clivage entre fous et non fous, puis l'utilisation de médicaments qui risque de faire oublier le besoin d'écoute et de relation du patient, Lainé considère que la psychanalyse a joué un rôle historique en recentrant la question sur la relation au patient. Mais la psychiatrie est aussi une pratique sociale qui a à voir avec les dominations sociales au sein de l'école, de la famille, de la cité et du travail, de sorte que la responsabilité soignante doit être associée à la conscience politique. La prise de conscience des personnels rencontre l'obstacle d'une confusion idéologique face au courant de l'antipsychiatrie.

Pour celle-ci, l'appartenance de la psychiatrie à la médecine révèle une compromission idéologique qui justifie le système de répression. La folie exprime le rejet des normes sociales et a valeur dénonciatrice de la société. L'objectif est donc de laisser s'exprimer la folie. En cela « elle méconnaît la demande de soins, de sorte qu'elle en arrive à étayer la disparition des services. Pour ne pas laisser s'égarer les luttes, une critique de l'antipsychiatrie est nécessaire. À la psychiatrie qui ségrégue, doivent être opposées des structures d'écoute et de proximité liées à l'environnement ».

[1278] *L'Humanité* du 1 octobre 1971 « Psychiatrie et idéologie. »

L'Humanité : « Qui est Wilhelm Reich ? » (1972)

Muldworf intervient dans *l'Humanite*[1279] sur le thème : Qui est Wilhelm Reich ? « Miné dès le départ par une double incompréhension du marxisme et la psychanalyse, Reich est utilisé à plein rendement depuis 1968 ». La répression sexuelle, responsable de la misère névrotique est issue de la répression familiale instaurée par la société capitaliste. Le renversement de l'ordre capitaliste passe par la destruction de la famille et de la morale. La confusion entre refoulement et répression méconnait la place de l'imaginaire qui distingue la sexualité humaine contre la simple satisfaction pulsionnelle, et isole l'individu des luttes sociales. Cette « révolution » déliée de sa composante de classe constitue un « nouvel opium du peuple qui entretient la passivité utopiste ».

La Nouvelle Critique : « Lettre à un jeune psychiatre sur l'antipsychiatrie »[1280] (1972)

Reprenant la position de « rebelle » qu'il s'attribue dans l'entretien réalisé par Frédérique Matonti à l'occasion de son étude de la *Nouvelle Critique* [1281], Bonnafé dans cette même revue, s'adresse à ses jeunes confrères séduits par l'antipsychiatrie. Il se définit d'abord comme « de la farine des contestataires » et salue « l'effervescence contestatrice qui mobilise la jeune génération [1282] ». Mais il annonce son opposition absolue à que « ce potentiel ne soit dénaturé ». Il liste les « dimensions authentiquement critiques de ce qu'il nomme le « courant antipsychiatrique » pour le distinguer de l'antipsychiatrie : « l'éloge de la folie et sa fertilité pathologique, la dénonciation des conduites aliénantes, la reconnaissance de la dimension poétique de la parole du vécu souffrant, la nocivité des modèles médicaux, la reconnaissance du discours profane face au discours "clérical" du monde médical qui se réserve le monopole de la folie, la recherche des facteurs socio-culturels et en définitive politiques sur les avatars malheureux des aventures de la raison, la reconnaissance comme pathologiques et aliénantes des institutions psychiatriques ou de l'inadaptation[1283] ». Il conteste par contre, un discours anti-science, anti-culture, anti-famille et anti-médical qui tend au renoncement du rôle de soignant, car c'est alors abandonner la critique de l'institution dans sa réalité. « Garde-toi d'autant plus des serviteurs de la réaction que tu les vois s'exhiber sous le bonnet rouge ! » conclut Bonnafé qui, lui aussi passe du signifiant désaliénisme à celui d'une psychiatrie différente.

Maud Mannoni : l'enfance administrée (1974)

Maud Mannoni a constitué en France le principal vecteur de diffusion de l'antipsychiatrie anglo-saxonne. Elle défend « la dichotomie manichéenne entre une position psychanalytique pure et

---

1279 *L'Humanité* 10 mars 1972 « Psychologie et politique », 17 novembre 1972. « Qui est W.Reich ? »

1280 Op.cit. N.C. « Une psychiatrie différente... »

1281 Matonti (F.) Intellectuels communistes, essai sur l'obéissance en politique, Paris é. La Découverte, 2005, p. 270.

1282 *La Nouvelle Critique,* mai 1972 , n°53 «Lettre à un jeune psychiatre sur l'antipsychiatrie »L.B définit ce qu'il nomme Le courant de l'antipsychiatrie : « la tendance la plus affirmée veut que l'on réserve le terme à un ensemble précis de pratiques, de réflexions théorisantes et de discours personnifiés surtout sur les noms de Cooper et de Laing, autour de qui flottent un aura fluide de références où l'on situe l'œuvre parlée et agie de gens comme Basaglia, Gentis etc. ou bien M. Mannoni, F. Dolto, les uns et les autres plus ou moins explicitement démarqués par rapport au «noyau central», le tout lié pour les plus informés, à d'autres dimensions du travail critique (...) de Foucault à Goffmann en passant par Lévi-Strauss etc. et sans remonter à Reich et aux surréalistes.»

1283Ibid.

juste, et une psychiatrie complice de l'administration pour mettre en place une politique répressive de soins »[1284] et sa revendication d'apolitisme.

En 1974 *La Nouvelle Critique* organise un débat auquel participent Maud Mannoni, Catherine Clément, Tony Lainé et, pour la revue Alain Guedj et un élu Robert Lefort. En réponse à l'introduction de Catherine Clément qui rend hommage à « la fondatrice de l'École expérimentale de Bonneuil connue dans le monde entier » et à la théorie psychanalytique « sans laquelle rien n'aurait pu se dire », Maud Mannoni évoque son expérience. Elle rejette toutes les formes « de monopole administratif comme la psychiatrie ou l'école qui rend impossible toute innovation[1285] » tout en affirmant un apolitisme fondamental. « Vous cherchez à savoir comment on peut programmer les choses pour une société meilleure, où les choses puissent être mises en place constate Mannoni, on peut dire que c'est le cadet de mes soucis ! Moi ce qui m'intéresse, ce sont les enfants qui refusent l'école, de voir comment apparaît une possibilité de travail à l'extérieur et comment cela a des effets thérapeutiques ». Catherine Clément s'interroge sur l'expérience de stages auprès des artisans que développe Mannoni comme une fuite de la réalité du présent. « L'authenticité c'est le passé, l'archaïque c'est le thérapeutique, la régression vers des situations primitives de crise qui font retour dans un présent devenu vivable ». Mais conteste-telle, « vous cherchez un mode d'efficacité symbolique autre que celui du monde dit « normal ». Or la marginalité cautionne le normal, elle ne fait rien bouger dans la société. Refuser l'institution c'est la renforcer quelque part. Vous l'avez dit, c'est le cadet de vos soucis ». Face à l'opposition des points de vue, Lainé constate avec regret : « L'expérience de Bonneuil est importante parce qu'elle pose des problèmes qui viennent alimenter la bataille politique que nous menons au niveau des services publics (…) Ce qui me rend chagrin, d'autant que j'apprécie sincèrement votre recherche, c'est que vous vous en prenez aux lieux qui paraissent plus sensibles et plus actifs dans la bataille politique ». Mannoni exprime alors son scepticisme : « Pour en revenir aux choix de société… il faudrait voir s'il y aura une centralisation au niveau de l'administration qui peut très bien conduire à une forme de capitalisme d'État, ou une vraie décentralisation laissant place à beaucoup d'initiatives…[1286] »

L'acceptation de Maud Mannoni à s'inscrire dans un débat au sein de la NC témoigne du capital symbolique dont bénéficie le PCF, en quoi il est considéré comme un acteur collectif respectable et combien les communistes sont intégrés dans l'espace professionnel. En retour, en identifiant ce qui les différencie et les oppose à l'antipsychiatrie, ceux-ci définissent une posture repérable dans le champ professionnel, qui les associent à une psychiatrie humaniste qui doit trouver son prolongement dans la transformation politique.

Les psychiatres communistes intégrés dans l'entreprise politique vivent au quotidien la concurrence entre un imaginaire de la libération du sujet délié de son ancrage socio-politique et défendent avec force le maintien de l'imaginaire de la révolution sociale.

2/ De la différence entre « le fou » et « l'exploité »

Au cours de la décennie 70, alors que la perspective de la révolution semble reportée à un avenir incertain et que les révolutions « réelles » subissent une forte disqualification, entre « discrédit du régime soviétique qui s'étend bientôt aux régimes issus des guerres de libération nationale et à la révolution culturelle chinoise[1287] », l'humeur révolutionnaire progressivement « désenchantée »

[1284] Castel (R.) *La gestion des risques*, op. cit. p .32 ;

[1285] *La Nouvelle Critique* décembre 1974 n° 79-80, Archives de Tony Lainé (ref 6-9)

[1286] Ibid.

[1287] Feher (M.) « Mai 68 dans la pensée » in *Histoire des gauches en France*, dir. Becker (J.J) Candar (G.), La Découverte,

substitue une révolution du sujet à la révolution prolétarienne. L'aliénation remplace l'exploitation, qui caractérisait le camp progressiste avant 68. Erigée en concept-clé, elle étend son champ d'application au sujet dépossédé de soi et de sa subjectivité, et à l'ensemble des appareils de conformation, puis à tous les types de subordination. La parution de *l'Anti-Œdipe* en 1972, l'organisation du colloque de Milan en 1973, intitulé « Psychanalyse et politique » participent de ce mouvement et s'érige en alternative, concurrente du projet communiste.

L'Anti-Œdipe, capitalisme ou schizophrénie (1972)

Lorsque le mouvement de 68 s'éteint, les amis de Guattari, ceux que Jean Oury nommera « les barbares » se replient sur Laborde comme poursuite d'une révolution avortée, et en vue de pousser aux limites l'antipsychiatrie, pour laquelle l'institution est à abattre. Mais ces positions sont considérées comme irresponsables par le maître des lieux qui ne supporte pas que les stagiaires émergent à midi alors qu'ils doivent prendre leur service à neuf heures du matin, et qu'ils se mettent à dénoncer les aliénés du capitalisme (…) « C'en était trop je les ai foutus dehors » dira Jean Oury[1288], ce qui conduit Guattari à rechercher une nouvelles alliance, cette fois-ci au sein de l'université avec un philosophe Gilles Deleuze, lui aussi en recherche de reconnaissance.

Deleuze, issu d'une famille dans laquelle il ne trouvera jamais sa place, à l'ombre d'un frère héroïque mort sur le chemin de la déportation, fait preuve d'un antifamilialisme militant. Ayant échoué au concours d'entrée de l'ENS, il devient assistant à la Sorbonne puis détaché au CNRS avant d'être nommé de 1957 à 1969 professeur de morale à l'université de Lyon. Il se distingue dans le milieu intellectuel par une relecture des grands auteurs classiques de la philosophie « avec un art consommé du contre-pied des interprétations contemporaines dominantes[1289] », et s'ingénie à requalifier des auteurs « vaincus de l'histoire » comme Gabriel Tarde ou Geoffroy de Sainte-Hilaire[1290]. Deleuze en 1968 accompagne le mouvement étudiant de Lyon, mais se centre sur sa thèse de philosophie qu'il présente début 1969 et par laquelle il fait rupture avec ses maîtres en philosophie. Une grave maladie pulmonaire le contraint de surcroît, à l'inactivité durant une année. Deleuze est donc en situation fragilisée et en attente d'intégration dans une université hétérodoxe, Nanterre ou Vincennes, lorsqu'il rencontre Félix Guattari. Guattari est lui aussi en panne. Son groupe politique de *La voie communiste* a explosé en 1965. Sans consécration universitaire et alors que la militance d'extrême-gauche est en train de vaciller vers le terrorisme, il est en délicatesse avec Laborde, son lieu de légitimation. Quant à Lacan, dont il s'était cru un des dauphins, il s'est tourné vers les althussériens de l'ENS qui constituent désormais sa garde rapprochée et ses porte-paroles à l'université de Vincennes, et participent à l'inflexion théoriciste et logico-mathématique de la doctrine du maître. Guattari, ulcéré en déduit que « Lacan, s'étant mis en position de signifiant despotique se condamne à une solitude sans appel[1291] ».

2004.

1288.Dosse (F.) op.cit.p.215.

1289 Dosse (F) *Biographies croisées* op.cit.p.98.

1290 G.Tarde battu par Durkheim pour sa prétention à expliquer le social par l'individuel, De Saint Hilaire battu par Cuvier dans la démonstration de la coordination des diverses fonctions de l'organisme, contre la relativité temporelle. La valorisation de la diversité individuelle et de la relativité temporelle conviennent bien à Deleuze pour une mise en cause du structuralisme. Ibid.p.201.

1291 Félix Guattari « Journal 1971 » *La Nouvelle Revue française,* octobre 2002

N° 563, p.349-350.

L'écriture à deux mains de Deleuze-Guattari de *L'Anti-Œdipe,* premier volet[1292] d'un ouvrage *Capitalisme et schizophrénie*[1293] paru en 1972 va relancer la carrière des deux hommes. Il s'agit pour eux, de dépasser le lacanisme, de réintroduire la libido et « la machine désirante » du sujet contre le structuralisme, de transformer les pratiques de l'engagement en les fondant sur une politique du désir, en réaction contre toutes les formes de contrainte institutionnelle assimilées à la répression. « Deleuze et Guattari s'appuient sur Foucault et *l'Histoire de la folie* pour établir un lien de continuité entre la psychiatrie du XIXè siècle et la psychanalyse dans leur réduction de la folie à « un complexe parental » (…) qui prend part à l'œuvre de répression bourgeoise[1294] ». La psychanalyse freudienne érigée en organisation de la répression et de la culpabilisation a partie liée avec le capitalisme et toutes les formes d'encadrement, qui transforment les groupes en groupes-soumis[1295] ». « Le schizophrène est un malade de l'oedipianisation que la société tente de lui imposer, mais il représente la figure emblématique du révolutionnaire, de celui qui peut dire : « l'Œdipe connais pas[1296] ».

Dans le ciel serein de la domination d'un lacanisme érigé en subversion intellectuelle et en théorie de la libération du sujet, *l'Anti-Oedipe* obtient un brillant succès éditorial, prend les allures d'une petite « bombe » qui agite les milieux intellectuels et laisse indifférente la corporation analytique. André Green seul psychanalyste avec Cyrille Koupernik[1297] à s'exprimer. Même s'il accorde à *l'Anti-Œdipe* le retour de la pulsion contre la lecture structurale de Lacan, Leclaire considère qu'il s'agit d'une contre-attaque de la philosophie, contre la percée freudo-lacanienne, et qu'elle se réfère à un Freud d'avant la psychanalyse. Ce n'est pas *l'Anti-Oedipe* ironise Green mais *l'ante-Oedipe*. Derrière les polémiques entre pro et anti-lacaniens, d'autres perçoivent la visée politique sous-jacente qui n'est peut-être pas sans rapport avec la brillante réception de l'ouvrage dans la presse. Parmi les critiques favorables à Deleuze et Guattari, dont Foucault n'est pas le moindre, le philosophe Jean François Lyotard, lui aussi favorable à la thèse de l'ouvrage prévient cependant les lecteurs « de la fausse interprétation que peut susciter l'ouvrage (…) Le livre subvertit surtout ce qu'il ne critique pas, le marxisme, et charrie quelques cadavres comme le prolétariat, la lutte des classes ou la plus-value[1298] ».

Sous le couvert de la transgression des frontières entre le discours politique et le discours lacanien, *L'Anti-Œdipe* formalise l'opposition entre « vieille politique » qui brime l'affectivité et la nouveauté d'une « spontanéité créatrice » qui, dans la confusion des signifiants utilisés recouvre le rejet des références à la lutte de classe. La virulente charge contre la psychanalyse de Deleuze et Guattari, incapable de prendre en compte « le socius » dans la construction de l'individu substitue à la notion d'exploitation celle d'aliénation, et transfère la lutte révolutionnaire aux combats

---

1292 Il n'y aura pas de deuxième volet sous ce titre. L'œuvre commune de Deleuze et Guattari se poursuivra par la confrontation avec les œuvres littéraires, notamment celle de Kafka. Les concepts de « rhizome » et « d'agencement » se situeront cependant toujours en affrontement avec la psychanalyse conçue comme appareil de normalisation, opposant le désir aux machines bureaucratiques, stalinienne, nazie ou libérale américaine . En ce sens l'historien J.P Le Goff caractériser ces productions comme « source de dérive du gauchisme politique. »p.265, d'après F.Dosse op. cit. pp. 263-296.

1293 Deleuze (G.) Guattari (F.) *L'Anti-Œdipe, capitalisme ou schizophrénie*, Paris, Ed. de Minuit, 1972.

1294 Dosse (F.) Op.cit.p.236.

1295 Ibid.

1296 *Dictionnaire international de la psychanalyse,* dir. A.de Mijolla,Hachette littérature, 2007, notice de Sylvie Gosme-Séguret, p. 279.

1297 Koupernik (C.) « Un délire intelligent et gratuit » *Le Monde* du 28 avril 1972.

Quant à Lacan fort contrarié de la prise de position d'un philosophe comme Deleuze contre sa psychanalyse, il organise le silence de l'Ecole freudienne de Paris, Dosse op. cit. p.252.

1298 Ibid.p.257. Jean François Lyotard est un animateur de « Socialisme et barbarie ».La tendance maoïste sera particulièrement virulente contre *l'Anti-Œdipe.*

contre toutes les formes d'autorité considérées comme des formes de répression, déqualifiant tout spécialement les organisations militantes organisées autour du PCF.

Le colloque de Milan (1973)

Le colloque de Milan en 1973, réuni à l'initiative d'Armando Verdiglione[1299], associe le groupe de *Tel Quel,* Guattari, Oury et Leclaire avec un certain nombre d'italiens. Son compte-rendu est publié par le Seuil en 1974 sous le titre *Psychanalyse et politique* . Il vient conforter l'interprétation de Lyotard. Il s'agit d'« interroger la politique du lieu de la psychanalyse, ce qui veut dire perdre ces deux places en tant qu'isolées pour les retrouver ensuite, quelque part ensemble et autres (…) Sortir la psychanalyse de l'enclos œdipien, sortir la politique de son ignorance de l'inconscient (…) Assigner une *nouvelle* place à un sujet *nouveau* méconnu, révolutionnaire (…) réuni dans un seul et même effet de vérité, de pouvoir et de jouissance[1300] ».

Félix Guattari développe la nécessité « contre le fascisme qui continue de fonctionner, dans la famille, à l'école ou dans une section syndicale (…) de mettre en place de nouvelles machines théoriques et pratiques, capables de balayer les stratifications antérieures et d'établir les conditions du nouvel exercice du désir [1301] ». La proposition est d'organiser une lutte « micro-politique » antifasciste, dont le projet est de connecter la libido sociale avec l'ensemble des machines de désir révolutionnaire[1302] [contre] la pensée synthétique dualiste néo-marxiste (…) qui s'embourbe dans un mode de coupure entre la réalité du désir des masses et les instances qui sont censées les représenter [1303] ». Malgré l'inflation du langage de l'aliénation et de la révolution, comme l'analyse Robert Castel : « l'idéologie psychanalytique va servir de structure de repli à une radicalité une et indivisible, c'est-à-dire simultanément politique et psychologique[1304] ». En offrant la forme d'une seconde révolution psychiatrique, la psychanalyse plus spécialement lacanienne devient un opérateur efficace de dépolitisation.

Les communistes ne s'y trompent pas, qui récusent l'assimilation entre l'usine du désir et l'usine de l'exploitation, entre le fou et le révolutionnaire. Une volée d'articles dans la presse communiste organise la réplique.

Tony Lainé « L'idéologie réactionnaire et ses masques » (1972)

Par « L'idéologie réactionnaire et ses masques »[1305] Tony Lainé réagit au livre de Deleuze et Guattari: « L'acuité plus grande de la bataille politique, l'introduction de perspectives plus précises de rassemblement des masses populaires et de la montée des luttes antimonopolistes ne peut manquer d'exciter la production de thèses servant objectivement le pouvoir, et qui entretiennent la confusion écrit-il. Le masque réducteur du gauchisme dissimule volontiers l'entreprise. *L'Anti-Oedip*e *ou capitalisme et schizophrénie* ne le cède en rien aux œuvres qui, sous couvert d'une prétendue démarche marxiste, procèdent par glissements successifs du psychologique à l'économique ou au politique, aboutissant à la condamnation des organisations révolutionnaires les plus inscrites et les

1299 Analysé par Lacan A. Verdiglione crée en 1972 *la scuolia freudiana* et anime un collectif qui prend le nom de *sémiotica e psicanalisi* . Il organise le colloque de Milan en 1973.

1300Verdiglione (A) dir. *Psychanalyse et politique*, Paris, Seuil, 1974 (4ème de couverture)

1301.Ibid. Guattari(F) « La micro-politique du désir »in *Psychanalyse et politique*, p.44.

1302 Ibid. p.46.

1303 Ibid. p.45

1304 Castel (R.) op.cit.p.31.

1305 *France Nouvelle* n°1411, nov-déc 1972, (IMEC fond T. Lainé carton 1-7)

plus déterminantes de la lutte de classe (…) La particularité de ce livre tient au fait qu'il étaye la reprise de thèmes gauchistes familiers, d'une théorie critique non scientifique de la psychanalyse. Deleuze et Guattari prononcent la condamnation de l'Œdipe, qui fixe dans sa structure la répression du désir. De là, un glissement aventureux est opéré de l'antagonisme désir-répression à celui qui oppose la lutte révolutionnaire du prolétariat à la répression de la classe dominante. Postuler l'assimilation de la répression de l'instinct à la répression de classe revient à renoncer à l'analyse scientifique des interactions dialectiques qui s'établissent entre deux phénomènes, et à confondre de façon simpliste leur fonction (…) Michel Foucault débattant avec Deleuze dans le *Nouvel Obs.* situe les luttes nécessaires au niveau des foyers particuliers de pouvoir. Mais quels foyers? Ces innombrables petits foyers que peuvent être un petit chef, un gardien de HLM, un directeur de prison, un juge, un responsable syndical… Tant pis pour Deleuze et pour Guattari (…) l'ennemi que s'est reconnu la classe ouvrière, c'est le pouvoir du capitalisme monopoliste d'état ».

Élisabeth Roudinesco « Un discours au réel » (1973)

Élisabeth Roudinesco vient conforter la position dans *les Lettres Françaises* d'abord, puis dans *Un discours au réel* publié en 1973. « Dans la mesure où l'antipsychiatrie s'est développée en France sur le terrain de la contestation politique, nous sommes en droit de nous interroger quant au sens d'un fantasme (…) La folie n'est pas une révolte contre l'institution. Le « fou » n'est pas un révolutionnaire en germe. Même si la répression s'exerce par le biais de l'institution, le « fou » n'est pas dans la situation d'un prolétaire exploité (…) La folie vient d'un « barrage » du sujet dans son accession à la jouissance. Le fou pose un problème que le politique ne saurait résoudre. Le terme de répression sert de fourre-tout[1306] ». Débusquant la vieille idée de la lutte spontanée qui « fait retour sous un déguisement philosophique » elle conteste que « les institutions militantes soient tout à la fois les complices de Freud et des appareils répressifs de l'État bourgeois, les véhicules non contradictoires de son idéologie. Quant aux partis et aux syndicats de la classe ouvrière, loin d'être ces appareils caricaturaux de la répression modelés sur l'État bourgeois, ils sont le lieu où le prolétariat retourne contre l'idéologie dominante l'arme de l'idéologie, et contre l'exploitation, l'arme de la révolution économique[1307] ».

Jean Pierre Rumen, pour sa part dénonce dans *La Nouvelle Critique* « les proclamations issues de groupes qui s'autodécorent de l'adjectif "évolutionnaire" et pour qui "toute liberté est liberté de parole et s'y réduit". Et bien sûr, toute parole autre y vient entraver oppressivement la jouissance du discoureur libertaire[1308] ».

Unifiées par la perspective d'accès au pouvoir, et par l'image forte de la réintroduction du « fou » dans la communauté sociale, le renouvellement d'une identité du psychiatre communiste est traversé par les tensions de discours théoriques et pratiques multiples, qui ne sont plus en interaction avec une légitimité portée par le groupe dirigeant. La différenciation des espaces entre celui de l'exploitation et celui de la folie devient le seul point de repère.

1306 Roudinesco (E), Un discours au réel. Théorie de l'inconscient et politique de la psychanalyse, Mame, 1973, p.26 Le recueil rassemble une série de textes publiés dans *La Pensée* n°161 avril 1972, *Les Lettres françaises* des 27janvier 1971, 15décembre 1971 et 16 avril 1972.

1307 Ibid.

1308 « Psychiatrie, questions actuelles » Etudes du collectif communiste de travail et de publication, *Les Editions de La Nouvelle Critique, 1975.*

Parallèlement, confrontés aux dénonciations de l'utilisation de la psychiatrie par les soviétiques contre la dissidence politique[1309], les psychiatres communistes les plus expérimentés vont tenter de nouer une alliance avec la fraction dirigeante engagée dans l'élaboration d'une position « euro-communiste » face à la dépréciation du capital symbolique de l'expérience « du socialisme réel ».

3/ Dissidence et psychiatrie : conseillers du prince pour l'eurocommunisme

L'utilisation de la psychiatrie par les soviétiques contre les opposants politiques place les psychiatres communistes dans un singulier porte-à-faux, entre critique des pratiques répressives de l'URSS et refus de s'enfermer dans la condamnation globale du système. Ils vont gérer la contradiction en externe, dans un premier temps par une forme d'évitement en tentant d' universaliser la question de la répression de l'individu par la psychiatrie ou par des formes de déni, et en interne, en s'investissant dans le mouvement de prise de distance du PCF par rapport au modèle soviétique, « conseillers du prince », jusqu'à ce qu'un éditorial officiel de *l'Humanité* reconnaisse la réalité du problème posé et dégage la responsabilité du PCF. Mais alors que certains élèves d'Althusser, acteurs de l'extrême–gauche intellectuelle débarrassée des contrainte de fidélité à l'URSS font preuve de lucidité quant aux utilisations politiques de la « promotion du thème des libertés » dans l'espace politique, les psychiatres communistes français, en attente d'une prise de position claire de la direction du PCF condamnant l'utilisations de la psychiatrie dans la répression politique, sont confrontés à la crise interne de l'organisation qui va amener la fin de l'aggiornamento et un repli identitaire de l'entreprise partisane qui renoue ses liens avec l'URSS.

Le temps de l'évitement (1971-1974)

À l'automne 1971 Wladimir Boukovsky, victime d'internement arbitraire, interpelle le monde occidental dans un livre publié en plusieurs langues intitulé *Une nouvelle maladie mentale en URSS, l'opposition*[1310]. Il révèle les formes nouvelles de la répression politique : interner les opposants dans des hôpitaux psychiatriques dépendant directement du ministère de l'Intérieur et du KGB afin d'éviter la réprobation internationale que provoque la judiciarisation de l'opposition politique. Il s'adresse à l'assemblée générale de l'Association internationale de psychiatrie (WPA)[1311] qui se tient à Mexico.

En France, Henri Ey propose aux responsables des quatre sociétés affiliées à l'organisation internationale de la psychiatrie[1312], un projet de résolution qui dénonce tout à la fois « le danger d'une antipsychiatrie qui se veut anti-médicale et le danger d'une exploitation politique des concepts et des institutions psychiatriques, et se prononce pour une action pleinement et exclusivement thérapeutique de la psychiatrie, dont le seul but ne peut être que la guérison des malades », en vue de la soumettre au congrès. La résolution est soutenue par le groupe de

---

1309 Soljenitsyne (Alexandre) L'archipel du goulag (1918-1956) essai d'investigation littéraire, est publié en 1973 à Paris.

1310 Boukovsky (Wladimir) *Une nouvelle maladie mentale en URSS : l'opposition*, Paris, Seuil, 1971 W. Boukovsky fut interné en 1963 puis arrêté et condamné en camp de 1967 à 1970.

Le 16 décembre 1976 la libération de Boukovsky est échangée par les Soviétiques contre la libération de Luis Corvallan secrétaire général du Parti communiste chilien emprisonné depuis le coup d'état du général Pinochet.

1311 L'association internationale de psychiatrie a été fondée par Henri Ey en 1950. Il en a longtemps été le secrétaire général.

1312 Les sociétés constituantes sont L'Evolution psychiatrique, la Société de psychanalyse de Paris, la Société médico-psychologique, la Société française de psychopathologie.

L'Evolution psychiatrique[1313]. Mais l'assemblée générale de Mexico refuse de prendre position et décide en liaison avec la délégation soviétique, l'organisation d'un symposium à Érevan, sur la schizophrénie : « une réunion au plus haut niveau qui pourrait déboucher sur l'examen des patients ». Érevan en 1973 devient le lieu d'une bataille d'experts que les occidentaux ne maîtrisent pas. Deux psychiatres américains rencontrent le général Grigorienko, lui-même interné sous l'inculpation d'activités antisoviétiques[1314]. Celui-ci refuse de se soumettre à l'examen sans sa femme comme interprète. Attitude paranoïaque ou lucidité politique ? [1315]

Coincés dans les représentations d'un système d'expertise lié à la nosographie traditionnelle et au code pénal, les occidentaux constatent qu'il faudrait parler russe, s'accompagner d'experts juridiques russes et avoir des entretiens personnels pour aboutir à un diagnostic contradictoire sérieux. Ils concluent : « En URSS un individu peut être condamné et interné de force dans un asile psychiatrique dans des cas qui auraient eu un autre dénouement aux USA. Les psychiatres soviétiques agissent conformément à un ensemble de procédures prévues. Notre système est plus appréciable avec ses nombreuses lois de régulation[1316] ». A la suite d'un voyage en URSS, Jenny Aubry la mère d'Elisabeth Roudinesco, constate que «la formation donnée aux psychiatres en URSS est telle que, en toute bonne foi, ils ne peuvent considérer les non-adaptés à la « soviétic way of life » que comme anormaux. Les doctrines soviétiques sont pédagogiques et adaptatives et rejoignent curieusement le point de vue des États Unis où la psychanalyse est récupérée subtilement pour les mêmes buts[1317] ». Henri Ey furieux, démissionne. Il adresse au *Figaro* le communiqué suivant : « Le docteur Henri Ey ancien secrétaire général de l'Association mondiale de la psychiatrie, nous prie de rendre publique sa démission de cet organisme, au moment où l'épouse de Sakharov paraît menacée d'internement dans un hôpital psychiatrique spécial, et où le procès du mathématicien Chikanovitch semble devoir se tenir [1318] ».En 1972 se crée à Paris, un comité des psychiatres français contre l'utilisation de la psychiatrie à des fins politiques qui regroupe l'EP, la SPP, la SFP et le SNPH.

Lucien Bonnafé a réagi dans *la Nouvelle Critique* « À propos de Mexico »[1319]avec le scepticisme d'un vieil adversaire de l'antisoviétisme, et par un retournement de l'argumentation qui ne peut apparaître que spécieux du fait du déni de la dimension politico-policière de l'internement dans le système soviétique. « Le texte de Boukovski est aujourd'hui le document de base relatif à l'ensemble de questions fort préoccupantes… Je pense qu'il convient d'observer d'abord le caractère tout à fait précaire des informations dont nous disposons. La masse en est marquée par une dimension d'antisoviétisme de principe quelque peu aveuglante (…) Je crois personnellement à un besoin bien pressant d'un autre niveau d'information (…) Je voudrais m'expliquer ici (…) On fait beaucoup de bruit pour des gens qu'on a interné parce qu'ils n'étaient pas vraiment malades. Quiconque est familier des polémiques classiques sur l'internement arbitraire connait

---

1313 Assemblée générale de l'association de L'Evolution psychiatrique de 1971, dont René Angélergues est devenu le secrétaire général.

1314 Roudinesco (E.) op. cit. tome 2 p.504. Le général Grigorienko, diplômé et professeur de l'Académie militaire Frounzé est reconnu « psychiquement irresponsable » par l'Institut de psychiatrie légale de Moscou en février 1964. Exclu du PCUS et cassé de son grade, il est reconnu « guéri » en 1965 et remis en liberté. Il continue à rédiger des documents dénigrant le régime soviétique, réclame le départ des troupes soviétiques de Tchécoslovaquie, et défend les tatars de Crimée. Soumis à une série d'expertises et de contre-expertises de psychiatres soviétiques qui se contredisent, son cas devient emblématique des questions que pose le statut de la folie en URSS et débattu au congrès international de psychiatrie.

1315 *Psychiatrie d'aujourd'hui* n°25,1975 « Médecine et psychiatrie en URSS »

1316 Ibid. p.30.

1317 L'Evolution psychiatrique, 1971, p.63-67.

1318 *Le Figaro* du 22 novembre 1973. Archives de L. Bonnafé.

1319 Archives de L.Bonnafé (Dossier qui regroupe une série d'articles découpés du *Monde*, de la *Médecine mondiale*, de l'*Humanité* ainsi que l'article de Torrubia et Gentis du *Nouvel Observateur* et celui de H.Ey dans *Le Monde.*

bien le système vicié à la base. L'argument et l'exposé du scandale qu'il y a à traiter comme des gens fous ceux qui ne le sont pas, avec l'argument voilé dans le meilleur des cas, parfois dévoilé, qu'il n'y a rien à redire à ce que les fous soient traités de façon aussi répressive que les non-fous. Le militant contre les conduites répressives qui a identifié la violence oppressive socio-culturelle comme perturbatrice de la santé des fous (…) ne peut laisser passer une telle position de complicité avec ce qu'il ne cesse de combattre. Il faut observer que le texte de Boukovsky n'échappe pas à cette critique fondamentale[1320] ».

Si les membres des associations psychanalytiques et psychiatriques animateurs du mouvement de soutien à la dissidence et à l'indépendance de la psychiatrie, ne sont en général guère enclins à des sympathies pour le communisme, et de fait peuvent donner une certaine pertinence à la position de Bonnafé, tel n'est pas le cas du texte signé par Horace Torrubia et par Roger Gentis dans le *Nouvel Observateur* [1321] qui lui est directement adressé : « Nous sommes tu ne l'ignores pas, de ceux qu'inquiète ce qui se dit de la psychiatrie soviétique, quelle est utilisée à des fins policières et de répression idéologique, qu'il existe en URSS des Hôpitaux « spéciaux » où l'on enferme les opposants au régime et où on leur fait subir des « traitements appropriés » (…) Nous ne te demandons pas de partager ces convictions, encore moins d'exprimer publiquement ton opinion sur ce point précis. Nous pensons en revanche qu'il serait très grave que sur le fond du problème, les médecins communistes français se cantonnent sur des positions ambiguës, voire dilatoires. L'attitude des psychiatres du parti, ou du moins de la plupart d'entre eux, a été en quelque occasion regrettable. (Souvenez-vous du complot des blouses blanches.) Nous te demandons de répondre aux questions suivantes :
1) Indépendamment de ce qui se passe réellement en URSS, que les allégations soient fondées ou non, tu es d'accord pour condamner publiquement et sans restriction toute utilisation dans quelque contexte politique que ce soit de la psychiatrie à des fins policières.
2) Es-tu d'accord pour que dans tous les pays, y compris les pays du bloc soviétique, soit envoyée une commission internationale d'enquête, comprenant des psychiatres et disposant des pouvoirs nécessaires pour que la lumière soit faite ? »

L'ambiguïté dans laquelle se trouvent les communistes n'est pas le fait des seuls « vétérans » du PC. À posteriori Chaumon témoigne : « Je suis un exemple de ce que c'est, quand on ne veut pas savoir, entendre, interroger (…) Il y avait une revue du Syndicat qui s'appelait *Psychiatrie d'aujourd'hui.* C'était un syndicat typiquement issu de 68 (…) Quand j'arrive, je succède à des gens comme Frémont, plutôt libertaires. Il y a deux numéros qui sortent sur la psychiatrie en URSS. Je n'en suis pas l'auteur, mais quand même je suis président ! Ce sont deux numéros pour expliquer que l'avenir radieux est en marche… pourtant j'avais des copains partout… Guattari à Laborde… Gérard Bles le secrétaire du Syndicat des psychiatres français qui faisait un truc sur les dissidents. Nous n'avons même pas répondu[1322]! »

[1320] Entretien avec F. Chaumon du 30 septembre.2010 : « La psychiatrie en URSS, je n'ai pas voulu savoir. Bonnafé chaque fois qu'on en discutait il disait : ils nous disent que la psychiatrie en URSS est une abomination parce que ce sont des non-malades qui sont enfermés à la place des vrais malades... Ce qui est dégueulasse c'est qu'en URSS il y ait des hôpitaux dans lesquels on enferme les malades …. »

[1321] *Le Nouvel Observateur* du 5/11/1973. Archives de L. Bonnafé

[1322] Entretien avec F. Chaumon du 30/9/2010. Le discours rétrospectif est un peu excessif (l'avenir radieux). Mais indéniablement les deux numéros relatent une visite à l'Institut Bekterev, insistent sur le biologisme et le rejet de la psychanalyse par les Soviétiques, dont les conceptions sont proches des conceptions individualistes des Américains. L'importance des moyens accordés (le nombre de médecins par rapport au nombre de malades) est valorisé. Une série d'impressions après les rencontres avec les schizophrènes conclut à la relativité de l'information, et à la difficulté d'interpréter ce qui a été vu. La relation du symposium d'Erevan (que nous avons évoqué) considère que les psychiatres soviétiques respectent les règles juridiques de leur pays, même si celles-ci présentent moins de garanties que celles des USA.

Si Bonnafé ne répond pas directement aux questionnements de ses amis réformateurs de la psychiatrie il va, avec les psychiatres communistes, œuvrer à l'émergence d'une prise de position officielle, en s'appuyant sur le courant de l'eurocommunisme animé par les partis de l'Europe occidentale. À la télévision française Georges Marchais annonce le rejet de la notion de « dictature du prolétariat » et le 3 juin 1976 à Paris, un meeting réunit Enrico Berlinguer, Georges Marchais et Santiago Carillo[1323] et définit un « eurocommunisme » qui affirme sa spécificité démocratique dans la voie de passage au socialisme, et la pluralité politique qui lui est liée. La reconnaissance des blocages voire de la dégénérescence du « socialisme réel » y est sous-entendue.

« Vivre libres », débat à la Courneuve (1975)

Pierre Juquin est député de l'Essonne. Après avoir été responsable de l'enseignement au titre du bureau politique, il est chargé de la mise en place d'une commission cadre de vie qui regroupe les anciennes commissions spécialisées auprès du comité central, dont la commission santé. Lucien Bonnafé médecin-chef à Corbeil est membre du comité fédéral de l'Essonne et du conseil municipal de Corbeil. Tony Lainé est médecin-chef à Étampes et responsable de la santé dans la commission cadre de vie. Ce réseau d'interconnexions va animer le processus de prise de position critique quant à la psychiatrie en URSS. Il rencontre la préoccupation d'une partie de l'équipe dirigeante autour de Marchais et de Kanapa.

Dans le contexte de déqualification du « socialisme réel » et de dure compétition pour le leadership de la gauche que se livrent le PC et le PS, une série d'élections partielles au cours de l'année 1974 montre une progression régulière du Parti socialiste, qui dans la plupart des cas dépasse le Parti communiste. La ligne de partage entre les deux formations passe par la question du respect des libertés individuelles, question avec laquelle François Mitterrand joue avec finesse. L'organisation communiste se lance dans une contre-offensive. Pierre Juquin l'évoque dans ses *Mémoires*[1324] : « Nous sommes encore sous le coup des élections partielles de 1974. Paul Laurent me dit : sur les libertés nous avons besoin d'une mise au point et d'une avance plus nette. Peux-tu préparer un texte que le Bureau politique ferait adopter par le Comité central ? Je compose un groupe restreint avec Guy Braibant, Conseiller d'État et professeur à l'Institut d'Études politiques de Paris, avec une philosophe Christine Buci-Glucksmann, un psychiatre original, Lucien Bonnafé qui fut ami des surréalistes et sauva la vie de Paul Éluard pendant l'Occupation, le chef du service juridique de la CGT Maurice Cohen, un sociologue, des avocats, les secrétaires de notre groupe parlementaire. Guy Braibant propose de reprendre la démarche de 89 et de rédiger une Déclaration des libertés. Nos parlementaires déposeraient ce texte devant l'Assemblée Nationale comme proposition de loi (…) Nous ciselons 80 articles (…) Comme toujours nous posons des droits en les opposant à l'état des choses en France et dans le monde capitaliste, mais aussi à ce qui est haïssable dans le monde soviétique. Les communistes au pouvoir, nul opposant politique ne pourrait croupir en hôpital psychiatrique, ni Soljénitsyne être banni (…) Le 13 mai 1975 le texte est proposé au comité central qui l'adopte[1325] ». Georges Marchais soumet le projet à la discussion du peuple français et la Déclaration est reprise dans *l'Humanité*.

1323 Enrico Berlinguer, Georges Marchais et Santiago Carrillo, respectivement secrétaire généraux des partis communistes italien, français et espagnol.

1324 Juquin (Pierre), *De battre mon cœur n'a jamais cessé. Mémoires*, Paris, L'Archipel, p.353-354.

1325 Ibid.

Le texte est publié en brochure sous le titre *« Vivre Libres »* alors même que *«* Robert Badinter prépare un avant-projet de « Charte des libertés » promise par François Mitterrand et que de son côté, Michel Poniatovski, le ministre de l'Intérieur, mitonne un « code des Libertés [1326] ».

Face aux trois textes qui arrivent sur le bureau de l'Assemblée Nationale, le président Edgar Faure met en place une commission sur « les libertés des personnes physiques et la protection de la vie privée » que préside Jean Foyer et où siègent les députés Alfonsi (PS) Chandernagor (RG) Fourni (PS) Laurent (PC) Neuvirth et Piot (démocrates). Lucien Bonnafé, Pierre Bailly-Salin, les professeurs Baruk, Delay, Bourguignon et Félix Guattari sont entendus.

Traditionnellement mobilisés sur la question de la garantie de la liberté individuelle depuis qu'existe la loi de 1838, et situés en première ligne dans la polémique concernant les utilisations liberticides de la psychiatrie en URSS, les psychiatres communistes sont directement en prise avec la préoccupation de la direction politique et intéressés par une prise de position institutionnelle. On est là « à l'intersection du champ intellectuel et du champ du pouvoir, dans ces commissions où se rencontrent le dirigeant éclairé et l'intellectuel éclairant [1327] ». Le stand de la fédération de l'Essonne à la fête de *l'Humanité* de 1975 va être le théâtre de la mise scène quasi-officielle de cette prise de distance avec le modèle.

À l'initiative de Bonnafé et de Lainé, avec le soutien de Juquin, un débat y est organisé. Bonnafé y invite Roger Gentis, actif animateur de la psychothérapie institutionnelle de Saint-Alban et son interlocuteur du *Nouvel Obs*, Jean Ayme le secrétaire général du Syndicat national des psychiatres des hôpitaux publics, tous les deux membres du Comité des psychiatres français contre les utilisations politiques de la psychiatrie, Eugène Baptist secrétaire de la fédération CGT de la santé, Jacques Laurans responsable du Syndicat des psychologues français.

L'initiative est fortement valorisée les jours qui précèdent, par un article de François Hincker dans *France Nouvelle* et par une interview de Bonnafé dans *L'Humanité :* « En débat, à la fête, psychiatrie et liberté. Médecins et syndicalistes réunis dans une table ronde » suivi d'une intervention de Sigg dans *l'Humanité Dimanche.*

Après une telle initiative et le soutien de l'appareil qu'elle a mobilisé, les psychiatres communistes attendent que le terrain sur lequel ils ont joué les avant-gardes soit investi et légitimé par les clercs, mais « la direction du Parti prit appui sur eux pour marquer des distances à l'égard de l'URSS (…) En contrepartie, ainsi couverte [elle] ne ressentit pas le besoin de pousser plus loin la réflexion sur les dimensions politiques et même philosophiques que révélait le scandale [1328] » des hôpitaux psychiatriques du KGB, d'autant plus qu'étaient en mouvement les mécanismes qui allaient conduire à l'abandon de la stratégie du programme commun et au retour d'allégeance envers les Soviétiques.

Le temps de la distance : l'affaire Plioutch (1976)

C'est à l'occasion de l'affaire Plioutch, que la direction du parti va au plus loin, dans la prise de distance avec Moscou. Le 25 octobre 1975, René Andrieu rédacteur en chef de *l'Humanité,* dans un article intitulé « De grâce, pas de leçon… » reconnait l'utilisation répressive de la psychiatrie en URSS et insiste sur ce qui distingue le PCF, non sans avoir rappelé les atteintes aux libertés dans les pays capitalistes. En 1976 l'internement de Léonid Plioutch mobilise l'opinion française et

[1326] Ibid. p.355

[1327] Bourdieu (P.) Boltanski (L.), *La production de l'idéologie dominante*, Paris « Raison d'agir », 2008, p.12.

[1328] Belloin (G), *Mémoires* ….op.cité p.341.

internationale et aboutit à sa libération. Le PCF s'est engagé pour la libération du mathématicien. Celle-ci obtenue, lors d'un meeting à la Mutualité, Juquin mandaté par le bureau politique serre la main du mathématicien.

Le groupe de *l'Évolution Psychiatrique* est saisi de plusieurs résolutions à la suite d'un appel dans *Le Monde* du 2 octobre 1975 de neuf psychiatres[1329] du Comité contre les usages politiques de la psychiatrie, soutenus par cent soixante-dix de leurs confrères. « Une libre opinion » de Georges Daumezon critique la campagne menée par ses confrères qui « tient à une disposition d'esprit qui est celle qui est à la base de la misère des malades mentaux », celle qui fait se refermer les portes sur « les vrais fous », et alors qu'une pratique générale dans tous les pays civilisés est de déterminer des non-lieux et d'interner des délinquants reconnus malades mentaux. Il convient de combattre un régime policier s'il existe, et non la psychiatrie [1330] ». Cette contribution vaut à Daumezon une violente réponse des neuf signataires du premier texte, intitulée « Psychiatrie et police politique » où il est carrément accusé « de solidarité de caste avec les psychiatres du KGB [1331] ». Henri Ey maintient une position d'apolitisme et condamne d'une même voix, l'utilisation soviétique de la psychiatrie et l'antipsychiatrie. Il reprend « la condamnation de principe de tout abus des concepts et des institutions psychiatriques à des fins politiques ou policières. Il convient d'affirmer (…) que la maladie mentale (psychose ou névrose) ne peut se définir que par référence à une modalité pathologique de l'activité psychique (…) Les thèses antipsychiatriques sont mobilisées contre les abus faits de la notion de maladie mentale, puisque « elles affirment qu'il n'y a pas de maladie mentale, que ce qu'on appelle ainsi n'est qu'un mythe destiné à enfermer les non-conformistes et les déviants ». Il refuse de prendre position contre les internements arbitraires, car il convient « de séparer idéologie politique et psychiatrie[1332] ».

Encouragé par le courant eurocommuniste, et contraint par l'événement, Bonnafé présente une résolution commune avec Cyril Koupernik : « Compte tenu de l'impact universel des problèmes posés par les imputations d'usage de la psychiatrie à des fins antinomiques de celles pourquoi nous combattons, et en l'absence de réponses satisfaisantes aux questions posée, le silence n'est plus possible[1333] », concède-t-il. Il rappelle « la nécessité minimale d'énoncer le risque d'effet-alibi » et il tente de réintégrer Daumezon dont « le texte un peu sommaire est un complément utile au sien, en ce qu'il signale « l'image du fou-repoussoir » qui justifie l'enfermement. Il réprouve toute hospitalisation sous contrainte à l'enseigne d'une nosographie telle que « le messianisme » ou « les idées réformatrices ». Bonnafé s'élève contre « des procédures amenant au placement d'un citoyen dans un hôpital spécial relevant du ministère de l'intérieur, contre les traitements chimiques ou psychologiques appliqués dans de telles conditions, [tout en reconnaissant] à chaque membre de la société professionnelle d'affronter selon sa conscience, les incidences politiques d'une telle situation[1334] ».

L'intervention de Koupernik est plus incisive. Il rappelle la liste des dissidents connus, le général Grigorienko interné après sa protestation contre la déportation des tatars de Crimée, le psychiatre Gloutzman condamné à la déportation pour avoir rendu publique une contre-expertise concernant Grigorienko, Boukovsky et son livre sur « la maladie de l'opposition » et Plioutch récemment libéré, grâce à la mobilisation internationale des mathématiciens[1335]. Il précise « que ce

---

1329 Les Dr. Ayme, Brisset, Brunetti, Chalou, Descombey, Ferdières, Gentis, Torrubia, Koupernik.

1330 *L'Evolution psychiatrique* « Les hôpitaux psychiatriques en URSS » 1976 (dossier de trente-deux pages)

1331 Ibid.

1332 Ibid.

1333 Ibid.

1334 Ibid.

1335 Créé au congrès international des mathématiciens de Vancouver en 1974, un comité intervient auprès du ministre Kossyguine pour la libération de Plioutch. Il organise, en liaison avec Amnesty-International une journée de défense du mathématicien le 23 avril 1975.

n'est pas le désir de s'associer à une campagne antisoviétique qui a poussé les psychiatres dans leurs diverses interventions, et qu'il n'y a pas de commune mesure avec l'internement tel qu'il est pratiqué en France, et sur lequel il poursuit les critiques ». La motion Koupernik-Bonnafé est adoptée à la majorité. Le capital politique de Bonnafé est une fois de plus à l'œuvre. Il rompt l'isolement des communistes au sein du champ, tout en préservant la distinction pratique psychiatrique/ système social. Dans *Le Monde* [1336], Charles Brisset constate que « si heurtés qu'ils aient été à titre personnel, par la révélation de telles pratiques, les psychiatres communistes hésitaient à s'engager dans une action qu'ils craignaient de voir « récupérée » par des forces anti-communistes ou antisoviétiques. Mais que l'engagement du PC dans la lutte entreprise pour la libération de Plioutch a mis fin à ces atermoiements ».

Le congrès de l'Association internationale de psychiatrie qui se tient à Honolulu en 1978 réactive la polémique. Plioutch y est présent. Le docteur Jean Gérardin[1337], psychiatre des hôpitaux à Arles, en fait un compte rendu dans *l'Information Psychiatrique* [1338]: « Une soirée de grande lessive, au cours de laquelle je crus discerner plusieurs courants. Les accusés : les soviétiques brillant par leur absence, expliquant par lettre qu'ils déniaient à cette assemblée le droit de s'ingérer dans leurs affaires. Les Chiliens, les Argentins, les Brésiliens furent muets. On ne parla guère du devenir de la psychiatrie et des psychiatres dans ces pays à gouvernement fasciste. Les prudents : un certain nombre de délégations ne tenaient pas à se mouiller dans une affaire qui sortait du cadre professionnel. Les modérés, deux Américains qui se firent rappeler à l'ordre avec un arrière-goût de maccarthysme. Les faucons avec une dénonciation précise, documentée, vigoureuse sur certains abus que nous avons entendu faire place au procès politique, l'affrontement entre socialisme et « monde libéral ». Plioutch était là, qu'on trimbalait comme un vulgaire panneau publicitaire. J'eus l'occasion de préciser mon opinion en répondant à un collègue soviétique qui me demandait ce que je pensais de la cabale antisoviétique : « Je suis psychiatre et communiste, et par conséquent opposé à toute utilisation de la psychiatrie à des fins répressives notamment politiques, et dans quelque pays que ce soit y compris l'URSS. L'ensemble de l'assemblée a condamné les abus systématiques de la psychiatrie à des fins politiques en Union Soviétique ».

France Nouvelle par un article de Gérard Belloin « Savoir folie garder. » assure « que ce congrès s'inscrit dans le mouvement éminemment positif qui conduit de plus en plus de spécialistes à s'interroger sur leur responsabilité sociale, et que Bonnafé a rappelé en son temps que les décisions d'Honolulu rejoignaient les positions prises par le PCF, positions qui viennent d'être publiées par les Éditions Sociales[1339] ». Belloin introduit cependant une nuance nouvelle, sympto-matique du retournement à venir « Il ne faut pas attendre du PCF qu'il surpolitise artificiellement toutes les questions de la vie des gens. Le PCF a clairement dit que tous les problèmes de la vie de l'individu ne relevaient pas de la politique, et du domaine d'intervention d'un parti politique [1340] ». La revue en rapportant les débats de la Semaine de la pensée marxiste, indique que «la réponse psychiatrique doit s'inscrire dans une pratique sociale démocratique, qui permet la mise à jour des dimensions sociales et politiques qui sous-tendent et amplifient la souffrance contre la pénurie actuelle, avec un travail collectif qui nécessite des gens plus nombreux et bien

---

1336 *Le Monde,* 27 août 1977.

1337 Gérardin Jean (1926-2000) Fils d'un ingénieur, Jean Gérardin obtint le baccalauréat en 1944, le doctorat en médecine en 1951 et devint médecin des HP en 1954. IL adhère au PCF en novembre 1956 dans les Vosges siège au comité fédéral puis au bureau fédéral des Vosges. Nommé dans les Basses-Alpes, il milite activement et est membre du conseil syndical du SNPHP ainsi que du Mouvement de la Paix (d'après le Maitron, notice de C. Pennetier).

1338 *L'Information psychiatrique,* 1978, revue du Syndicat des Psychiatres des Hôpitaux Publics.

1339 *France Nouvelle,* septembre 1977, n°1662.

1340 Ibid.

formés. L'inflation de la demande n'étant que l'expression d'une aspiration à vivre autrement »[1341]. Le retour au dénominateur commun s'accompagne d'un silence du sommet sur l'objet polémique.

La lucidité des althussériens (1978)

Alors que les acteurs communistes tentent des accommodements entre fidélité et distance au système socialiste en crise, c'est dans le camp de l'extrême-gauche maoïste que sont repérées les utilisations de cette « promotion des libertés » tandis que la gauche libertaire reste à l'écart. Quant aux communistes, sensibles aux atermoiements de la ligne politique, ils ne sont plus en capacité de chercher des alliés.

C'est David Cooper, repris par Dominique Lecourt[1342] en France, un ancien élève de Louis Althusser qui dénonce « l'imposture » du congrès d'Honolulu. « Léonid Plioutch fut enfermé et torturé par des méthodes psychiatriques (…) par une série de comas à l'insuline, à l'halopéridol… Et voici que les psychiatre des pays capitalistes, anglo-américains en tête, qui utilisent quotidiennement ces procédés et bien d'autres encore, à une échelle expérimentale qui s'étend sur des millions d'êtres humains (…) ces psychiatres qui n'ont pas hésité à mettre leurs compétences cliniques et chirurgicales au service de la prévention de toute rébellion dans les ghettos d'Amérique du Nord, comme de la répression des guérilleros en Amérique latine, ces psychiatres dont « la science » est contestée depuis plus de dix ans par tout ce qui est progressiste dans leurs rangs, trouvent à détourner les coups, et à refaire l'unité de la corporation (gauchistes compris) pour se présenter en défenseurs de la liberté et des droits de l'homme, contre ceux qui, en Union Soviétique, sont au sens le plus fort du terme, leurs collègues[1343] ».

La dissidence, écrit Lecourt, « c'est d'abord une réalité nouvelle de la lutte des classes en URSS et dans les formations sociales de type soviétique : la constitution et la reproduction régulière d'une fraction non conformiste de l'intelligentsia (…) qui court-circuite les moyens officiels de communication et de diffusion pour exprimer leur refus des règles du jeu idéologique et politique auxquelles continuent de se soumettre l'écrasante majorité des intellectuels de leur pays[1344] ». Il constate ensuite les limites du phénomène, la diversité des positions dissidentes de ces intellectuels détenteurs de privilèges et le risque de « revigorer la composante ouvriériste de l'idéologie soviétique » qui peut en être la conséquence. Il s'agit donc d'un phénomène « rien moins que simple ou transparent, et dont le destin politique est énigmatique ». Lecourt a repéré l'opération de récupération symbolique [1345] « la dissidence est aussi devenue une réalité d'une tout autre nature : le thème central à l'Ouest d'une mobilisation idéologique de grand style (…) Après le Vietnam, les révoltes de 68, la subversion contre le gouvernement Allende et la terreur sanglante qui a suivi, après l'assassinat de Kennedy et le Watergate, avec le marasme économique de millions de chômeurs, l'image et les valeurs du capitalisme étaient en crise. La croisade en faveur des libertés, inscrite dans la catégorie du totalitarisme est « l'instrument de la véritable résurrection idéologique, offensive d'un système qui, après avoir précipité dans la mort et la désolation des millions d'hommes pour surmonter ses contradictions et prendre un nouvel essor,

---

1341 *France Nouvelle,* février 1976, n°1578.

1342 Lecourt (Dominique), *Dissidence ou révolution?* Paris, Maspero, « cahiers libres » Dominique Lecourt cite « la dissidence, quel magnifique alibi ! et le petit livre courageux de David Cooper « *Qui sont les dissidents* ? Editions Galilée, 1977.

1343 Ibid.,p. 14.

1344 Ibid., p. 7.

1345 Il relie cette défense des libertés à l'émergence sur la scène intellectuelle des « nouveaux philosophes » porteurs « d'un anti-marxisme radical » et faisant « de l'idéologie occidentale de la dissidence » le mot d'ordre central d'un grand désengagement politique des intellectuels occidentaux, dans le refus de participer aux luttes de masse ».

a pu mettre à profit les tragiques impasses du mouvement communiste, et a su se présenter (…) en champion de la liberté des peuples[1346] ».

Bernard Chouraqui qui a succédé à Chaumon comme secrétaire général du Syndicat de la Psychiatrie évite lui aussi une prise de position. L'éditorial du bulletin proteste : « On a moins parlé des rencontres de Trieste organisées par *psicatrica democratica* que du 6ème congrès international d'Honolulu. Pourtant à Trieste, 6000 travailleurs de la santé mentale avec les administrateurs responsables débattaient pour vider les hôpitaux. Nous n'avons pas voulu nous joindre aux vœux pieux d'Honolulu pour de plus grandes libertés dans le monde pour tous les opprimés et les miséreux. Nous n'avons pas voulu nous joindre à nos confrères réunis là-bas, car nous étions persuadés de rencontrer en rentrant des « îles océanes » la même réalité et les mêmes pratiques en France. Quoi de plus en URSS qu'en France, s'agissant de l'internement ou de l'éradication de toute contestation de l'ordre établi ? Bien que l'URSS se soit plutôt présentée à cette occasion comme une caricature, il nous semble plus que jamais (…) que le goulag ne se limite pas à l'Archipel, ni aux seuls pays incriminés[1347] ».

Pris dans la contre-offensive occidentale centrée sur les libertés et les droits de l'homme, les psychiatres communistes vivent à leur plus haut niveau de tension les luttes symboliques concernant les usages de la psychiatrie. La tension constitutive de leur identité professionnelle, entre contrainte de l'ordre publique et accueil de la folie, qui place la liberté du sujet comme enjeu structurant le champ les place au cœur d'une double contrainte, la condamnation des usages répressifs de la psychiatrie soviétique sur laquelle ils n'ont aucune prise, et l'espoir que le système trouvera en lui- même les ressources nécessaires au dépassement de sa crise. Après une période de déni de la spécificité des usages policiers de la psychiatrie en URSS, ils s'arriment au groupe dirigeant engagé dans le courant de l'eurocommunisme de 1970 à 1974 et deviennent des acteurs actifs du mouvement, avec l'espoir d'une condamnation claire et officielle des atteintes aux libertés en Union Soviétique. Mais alors que certains acteurs de l'extrême-gauche férus d'althussérisme, pointent les utilisations politiques de la « lutte pour les libertés », les psychiatres communistes français sont confrontés aux ambiguïtés de la ligne politique qui précède le retournement stratégique du PC lors de la rupture du programme commun, et qui réactive les liens avec le système soviétique.

Durant la décennie 70, alors que la stratégie politique est crédibilisée par la signature du programme commun et que se développe la libéralisation culturelle, sont réinterrogées parallèlement le communisme et la psychiatrie, et les relations entre marxisme et psychanalyse. Les psychiatres communistes à la fois acteurs et bénéficiaires de l'aggiornamento sont régis par le mouvement contradictoire de la dynamique du soutien à la direction et de l'autonomisation intellectuelle. Ils sont réunis par l'objectif de développer l'influence partisane dans leur milieu professionnel et par la conviction que la prise en compte des théories nouvelles permettra à l'entreprise politique d'occuper une place prééminente dans la gauche. L'imposition de l'autorité est d'autant plus déniée que le groupe partage la croyance en la légitimité du détenteur de l'autorité, et est attaché à la stratégie qu'il incarne.

La participation à la commission santé, les interventions dans les revues, les initiatives militantes et l'engagement dans la rénovation théorique du marxisme créent un profond sentiment d'appartenance. La qualité et la diversité des polémiques internes se font les garants d'une entreprise ouverte aux avant-gardes intellectuelles, respectueuse des libertés individuelles, et renouvellent l'image du PCF Elles intègrent la masse des nouveaux adhérents plus dotés en capital culturel en valorisant narcissiquement leur participation à « l'intellectuel collectif ». Mais,

---

1346 Ibid.p.16.

1347 *Psychiatrie d'aujourd'hui* éditorial B. Chouraqui ,1978.

cette unité collective façonnée par le seul projet politique, se heurte aux appropriations diversifiées qu'en font les psychiatres, en rapport avec la configuration intellectuelle qui les a formés et les positions qu'ils occupent dans le champ psychiatrique. Elle fonde leur discours spécifique sur une série d'ambiguïtés. Le flou du discours est contrecarré par la construction d'une image sociale renouvelée du psychiatre communiste restituant la parole aux dominés et attaché à transformer le regard social sur la folie, que permettent les entreprises de Tony Lainé.

La surdétermination du marxisme comme idéologie scientifique, et la forme ecclésiale du mode de production doctrinal produit un discours théorique en extériorité avec la science du présent, provoquant de la part des scientifiques communistes des réactions de défense de leurs capitaux spécialisés. Les règles du jeu universitaire au sein de l'intellectuel collectif tendent à devenir prévalentes. Que ce soient les historiens affirmant l'historicité des concepts, les psychologues affirmant l'autonomie de la psychologie par rapport aux conditions sociales, ou les psychanalystes revendiquant l'existence de l'inconscient, l'affirmation de l'autonomie scientifique relaie au second plan l'autorité des hommes de l'appareil créant les conditions d'une crise de l'autorité politique. L'affaiblissement de l'identité professionnelle communiste est renforcé par la dévaluation du « socialisme réel », amenant une dilution de leur identité dans le courant progressiste de la psychiatrie. Les productions discursives du collectif ne bénéficient plus de la légitimation partisane qui leur donnait sens et cohérence. La pluralité contradictoire des formes d'engagement des acteurs communistes dans les luttes professionnelles mettent en acte les contradictions du discours.

S'appuyant sur le flou du discours, le Parti socialiste, réorienté à gauche par Mitterrand, construit son capital de garant des libertés, qui a sa traduction dans sa progression électorale. Le rapport de force en faveur des animateurs de l'aggiornamento au sein de l'appareil dirigeant du PCF se renverse au profit des acteurs inquiets quant à l'identité partisane, traditionnellement anti-socialiste et attaché au système soviétique autour de Georges Marchais. À partir de 1974 et du 24ème congrès la stratégie du groupe dirigeant devient moins lisible, entre abandon de la dictature du prolétariat, défense de la morale qui se veut ouvriériste, et fragilise la position des intellectuels. Le remplacement de Roland Leroy à la SIC par Jacques Chambaz témoigne que l'activité en direction des intellectuels à un objectif clientélaire et non plus celui d'une conquête de l'hégémonie intellectuelle. La perception de ces ambiguïtés n'est pas sans rapport avec un investissement des militants les plus jeunes, dans un champ syndical qui revendique la folie comme objet politique, et prend la radicalité de Basaglia pour modèle. Les tensions internes contenues trouvent leur traduction dans les formes de l'engagement professionnel.

CHAPITRE IX

LES COMMUNISTES DANS L'ESPACE PROFESSIONNEL DES ANNEES 70 : DES ALLIANCES FRATRICIDES

Avec la réforme de 1968 l'ensemble des revendications du cadre professionnel ont été satisfaites. La psychopathologie du psychisme est l'objet d'une spécialité médicale reconnue d'égale dignité par rapport aux autres spécialisations. L'hôpital psychiatrique devenu hôpital public, les carrières du personnel revalorisées, à partir de 1972 tous les hôpitaux psychiatriques de France pourront recruter des internes. Mais la généralisation du secteur sur tout le territoire et son extension à la psychiatrie infanto-juvénile ne s'accompagne pas de la création des pleins-temps hospitaliers nécessaires. Les chefs de service vont alors multiplier le nombre d'internes en formation, qui feront fonctionner les services. L'effet mécanique de ce lien entre besoin des services et formation aboutit à une inflation du nombre des psychiatres qui passe de 1492 en 1965 à 3378 en 1975, puis à 6388 en 1983[1348]. L'internat de psychiatrie, loin d'être le lieu d'une élaboration intellectuelle et clinique d'avant-garde par une élite, comme ce fut le cas dans les années 1930, apparait désormais comme le garant d'une tradition médicale conçue en d'autres temps. Les psychiatres communistes, comme leurs rivaux d'extrême-gauche, abandonnent le terrain de l'action syndicale qui négocie avec l'État. Ils méconnaissent les luttes traditionnelles du champ médical entre élites hospitalières et psychiatrie publique qui se réactivent autour de la définition du contenu de la discipline, de ses modalités de transmission, et de la question de sa spécificité, comme médecine de l'homme global, différente de la médecine des organes[1349].

Cet abandon des luttes corporatives est à rapporter aux positions qu'occupent les membres du collectif dans l'espace professionnel. Bonnafé est en fin de carrière, Lainé est membre de l'élite hospitalo-universitaire, et la génération en activité durant les années 70 trouve des débouchés substitutifs au service public dans les établissements médico-sociaux (Sigg à Ivry, Marie Bonnafé à Jouy-en-Josas ou au Centre Binet) et dans la pratique libérale. (Muldworf, Chaumon, Marie Bonnafé, Tania Roelens). « La place centrale qu'occupe la psychanalyse, et qui fait que la grande majorité des psychiatres présents ont suivi, suivent ou envisagent de suivre une formation psychanalytique [1350]» est l'autre élément qui déprécie la question de la formation psychiatrique. Le syndicat minoritaire qui regroupe la nouvelle génération des militants communistes se positionne uniquement contre la sélection que représente l'internat, en défendant la revendication « d'un internat pour tous ».

1348 Pinell (P.) « La normalisation de la psychiatrie française ». *Regards sociologiques*, n°29, 2004. Angleraud (J.M.) La démographie des psychiatres. *Psychiatrie française*, 1984, annexe5, 2 cité par P. Pinell .

1349 Ibid.

1350 Ibid. p.15. En témoigne ce professeur de psychiatrie interrogé par P.Pinell : « : « Quand je suis entré (dans le courant des années 70) comme chef de clinique dans le service de X, j'ai très rapidement entrepris de faire une tranche d'analyse. C'est devenu pour moi une évidence qu'il fallait en passer par là ; tous les autres étaient analystes ou analysants. Je ne regrette pas d'ailleurs, même si par la suite, j'ai peu pratiqué la psychanalyse. Mais à l'époque, c'était comme ça. Il y avait la pression du milieu. Il fallait faire une analyse personnelle ».

La perspective d'un changement politique apparait comme une issue supposée devoir répondre au développement du service public. Elle amène les communistes à s'engager dans des entreprises réformantes, comme c'est le cas dans l'Essonne pour la réduction du poids de l'hôpital et dans une entreprise plus radicale, celle des Réseaux alternatifs à la psychiatrie en référence à Basaglia.

Avec l'arrivée de Giscard d'Estaing en 1974, la thématique de la réduction des dépenses médicales s'impose, avec l'objectif de réduire la démographie médicale, particulièrement celle des spécialistes. La mobilisation du SPF majoritaire dans la profession, se trouve déliée de sa composante radicale attachée à nouer luttes spécialisées et luttes politiques. La mise en chantier par l'État d'une refonte globale des dispositifs d'accès à la spécialisation contrôlée par l'internat de médecine, a pour conséquence la disparition du segment original que constituait la psychiatrie publique dans le champ médical. Elle entraine la disparition de l'internat de psychiatrie au début des années 80. Négociée, avec la création d'une filière hospitalo-universitaire dont bénéficie une partie de l'élite des psychiatres publics, elle privilégie un retour du savoir « positif » fondé sur les avancées de la neurophysiologie, de la génétique et les théories comportementalistes, plus conformes aux standards de la pensée médicale, et a pour conséquence un recul des thérapies relationnelles.

Regroupée dans l'Essonne, l'élite des psychiatres communistes constitue un pôle d'attraction et se situe dans la continuité historique de la communauté progressiste de la psychiatrie. La génération des plus jeunes, présente aux côtés des anciens, n'en choisit pas moins de s'engager de façon contradictoire dans une activité syndicale minoritaire, qui valorise la nature politique de l'appareillage psychiatrique. En se référant à l'antipsychiatrie et dans « l'espoir de constituer un ensemble cohérent de pratiques alternatives, affranchies du monopole des techniciens et appuyée sur des formes collectives et populaires de prises en charge des problèmes mentaux »[1351], elle tente une alliance entre « contre-culture » psychiatrique américaine et mouvement antI-institutionnel italien. Entre le syndicat « queue de comète de 68 » de Chaumon et le pôle public communiste de l'Essonne, les acteurs appartiennent à une pluralité d'espaces dont les objectifs se contredisent. Chaumon se forme aux Mozards chez Bonnafé, Marie Bonnafé et Bernard Doray sont les adjoints de Lainé. Cette même génération milite dans le Syndicat de la psychiatrie au sein duquel Bernard Chouraki a succèdé à Chaumon, et se préoccupe de la promotion d'« alternatives au secteur » et de la subversion des cadres de l'autorité, sous l'ombre foucaldienne. Au cœur de ces orientations contradictoires, la tentative de mise en pratique de l'antipsychiatrie qui réunit Bonnafé et l'équipe de Guattari brouillent les frontières. Ces confusions produisent du désarroi chez les militants communistes et une distanciation des professionnels progressistes qui se replient sur la pratique professionnelle réformiste. L'opposition entre psychiatrie sociale, et psychanalyse qui dénie « le tiers social », prend un sens politique et fabrique un rapport confus à l'organisation partisane. Le choix de publics stigmatisés et le lien aux municipalités se substituent aux relations avec l'appareil communiste. Le prestige des leaders se substitue aux liens avec le parti.

Nous étudierons

- comment les communistes les plus longuement intégrés à l'organisation, actualisent le lien traditionnel entre psychiatrie et communisme dans la dynamique du secteur de l'Essonne et dans la construction d'une mémoire collective, en cohérence avec la stratégie politique.
- Les tentatives alternatives de la jeune génération, leur échec et le désarroi qui fragilise les liens collectifs.
- L'alliance fratricide entre Bonnafé et Guattari dans le projet de « programmer l'antipsychiatrie » qui participe de fait à la disqualification d'un projet transformateur.

1351 Ibid.

A : MAINTENIR LE LIEN ORIGINEL ENTRE COMMUNISME ET PSYCHATRIE

La deuxième moitié des années 70 qui semblait être l'aboutissement et le triomphe du projet initié à la sortie de la Résistance, fruit d'un cheminement long et complexe n'est pas conforme aux espoirs qu'il avait suscités. Les psychiatres constatent les limites d'une sectorisation pratiquée à minima par une partie du cadre professionnel et transformée en organisation administrative, où l'hôpital garde tout son poids. La modernisation de la majorité des services désamorce la critique radicale, qui se voit contrainte de surenchérir sur la nature directement politique des relations entre médecine mentale et pouvoir d'État.

1/ Le pôle communiste de l'Essonne : la psychiatrie sans l'hôpital.

Département rural en pleine urbanisation par décision politique, l'Essonne apparaît comme un département en mutation, non encore totalement structuré par la tradition psychiatrique. À ce titre, il constitue un lieu de projection pour les visées novatrices. Autour de l'Hôpital d'Étampes, un noyau d'acteurs politiquement orientés se trouve rassemblé. Avec Bonnafé et Lainé, le pôle communiste est rayonnant, d'autant plus qu'il trouve des alliés politiques dans le terroir et dans l'appareil : Pierre Juquin député, Roger Combrisson, maire de Corbeil et député. Lucien Bonnafé devient membre du comité fédéral et conseiller municipal.

Après une dizaine d'années passées à l'hôpital de Perray-Vaucluse[1352] où il s'est heurté au poids asilaire et à une administration parisienne bureaucratique, Bonnafé arrive à Corbeil en 1971. « C'est en 1970 que le Dr Demay alors psychiatre à Soissy-sur-Seine, me fit faire la connaissance de Bonnafé alors psychiatre à Perray-Vaucluse qu'il désirait abandonner, évoque Roger Combrisson[1353], le maire de Corbeil (…) L'inculte que j'étais en matière de psychiatrie se mit à découvrir Bonnafé et l'ampleur humaniste de la désaliénation [1354] ». Ce maire communiste, fidèle mais hétérodoxe[1355], offre à Bonnafé deux appartements HLM pour implanter ses consultations, puis décroche une subvention pour la construction d'un bâtiment préfabriqué qui devient une annexe du Centre hospitalier, et que Bonnafé dénommera à partir du cadastre les Mozards. La municipalité résiste aux peurs des habitants[1356] exprimées dans une pétition : « Attention ! La municipalité se prépare à ouvrir dans la côte de l'hôpital un centre psychiatrique dont les hôtes seront laissés en liberté suivant les méthodes actuelles. Vous ne pourrez plus laisser sortir vos filles, vos enfants aller à l'école. Les fous seront là, s'introduiront dans vos maisons et vous ne

---

[1352] Situé à Sainte-Geneviève-des-Bois (91)

[1353] Fils de cheminot, R. Combrisson né en 1922 se destinait à la profession d'instituteur. Mais l'insuffisance des ressources familiales le contraignit à entrer à la SNCF. Il reprit ses études pour passer le concours d'ingénieur. Entré dans la Résistance pour échapper au STO, Combrisson fut déporté. Il adhère à l'UJCF en 1936 et au PCF en 1945. Secrétaire du nouveau Syndicat national des cadres CGT de la SNCF de 1953 à 1959, il est élu à 25 ans conseiller municipal à Corbeil. Il en devient le maire de 1959 à 1992 puis le député à plusieurs reprises, ainsi que le conseiller général. (DBMO)

[1354] *Lucien Bonnafé psychiatre desaliéniste, Textes rassemblés par B.Chevillon*, L'Harmattan, (Pratiques de la folie), 2005, p.75-77 contribution de R.Combrisson : « Lucien Bonnafé fut mon maître ».

[1355] En 1953 Combrisson devient secrétaire du tout nouveau Syndicat CGT des Cadres et défend l'idée d'une alliance avec les cadres. Secrétaire de la section du PC de Corbeil, il refuse de faire l'école de 4 mois. Il ne fut membre du Bureau fédéral que pendant quelques années, lors de la création du département. Sa carrière fut essentiellement élective dans une ville à faible implantation communiste. (DBMO)

[1356] Tract diffusé dans la population suite à la décision d'implantation «des Mozards ».

Fac-similé dans *Psychiatrie populaire,* Scarabée, CEMEA ,1981.

pourrez rien contre eux, car ils seront fous. Joignez votre protestation aux nombreuses que nous recevons à l'Association de défense de la Montagne de l'hospice Chemin de… je demande (nom, prénom) l'annulation de la décision municipale ». Lucien Bonnafé est élu conseiller municipal de 1971 à 1977 dans l'équipe de Combrisson.

Au cœur de la cité, il réalise l'utopie qu'il porte depuis Saint-Alban, activer le potentiel soignant de la population par un travail en réseau et une attention en chaque patient, aux potentialités qu'il conserve... son premier lieu utopique (...) Son idée c'était inverser la logique : ouvrir un lieu sans hospitalisation pour accueillir la folie au sein de la population, un lieu accessible pour travailler avec ce qu'il y a autour[1357] ».

Lainé rejoint Bonnafé « pour faire du nouveau ». À Étampes il s'engage dans une même stratégie : recherche dans la région de Sainte-Geneviève-des-Bois d'un bâtiment qui lui permettra de fermer les lits hospitaliers. Ce sera Le Pradon, « une ferme du XVII siècle qui avait été transformée vers 1935 par un couple de juifs russes, qui avait restauré cela pour accueillir des enfants inadaptés[1358] ». Ouvert en 1974-75 c'est « un endroit fou » au centre d'un réseau de lieux divers et de partenaires qui permettent l'adaptation à la diversité des situations des enfants, et le lien avec leur entourage. « Il passait des conventions avec les associations pour arriver à délaisser son service hospitalier et travailler complètement en secteur[1359] ». Dans la tradition culturelle de Bonnafé et de Basaglia, Lainé associe au travail avec les enfants des clowns, des peintres, des acteurs, comme élément substantiel revitalisant et désaliénant. Parallèlement il développe des échanges avec les équipes de Basaglia, s'intéressant particulièrement aux appartements thérapeutiques et aux formes d'insertion dans le tissus social. Marie Bonnafé quitte l'hôpital du soir mis en place avec Diatkine[1360] et vient le rejoindre en 1972 à temps partiel, puis à temps plein en 1973. Elle devient responsable du CMPP de Sainte-Geneviève-des-Bois, puis de l'hôpital de jour de « L'Imagerie » à La-Grande-Borne. Christine Chaumon, l'épouse de Franck Chaumon, Bernard Doray deviennent aussi des assistants de Lainé.

Ils constituent l'Essonne en un pôle dynamique, qui sert de référence à ceux des psychiatres dont l'engagement professionnel cherche un débouché politique et une collaboration avec les instances locales. Ils s'opposent à la position de « l'attente de la demande » érigée par le dogmatisme psychanalytique de quelques acteurs déniant les inégalités culturelles de l'accès aux soins. La stratégie du programme commun permet légitimement de combiner innovation, carrière professionnelle, et projet politique. Au-delà de l'aide pratique qu'il représente, le lien aux collectivités territoriales communistes tend à contrecarrer la déterritorialisation induite par la psychanalyse et se substitue aux relations à l'appareil politique.

La sociabilité militante prolonge l'espace professionnel, ce dont témoigne Jean-François Réverzy[1361] : « ça se mélangeait. Le secrétariat du Pradon c'était le dépôt de *l'Huma Dimanche*.

1357 Entretien F.Chaumon du 3 décembre 2009

1358 Entretien avec Yves Lebon du 15 janvier 2012 .Psychologue et psychanalyste qui a collaboré avec Tony Lainé depuis 1968 dans la région de Poitiers, où il accueillait des jeunes malades dans sa maison, puis dans l'Essonne, où il devient psychologue, jusqu'en 1977. Après un passage dans le secteur de Baillon à Ville-Evrard qui se passe mal, il collabore à partir de 1976 avec Jean Oury à la clinique de Laborde. Il est installé comme psychanalyste à Paris.

1359 *Recherches* op.cit., p.427.

1360 Marie Bonnafé animait l'unité du soir qui reçoit des psychotiques scolarisés de 1968 à 1972 et qui dépendait du XIIIème aux côtés de Diatkine.

1361 Fils de Jean Réverzy (1914-1959) un médecin lyonnais qui fut « un médecin des pauvres », écrivain et résistant Jean François Réverzy s'engage dans les études médicales à Lyon dans les années 1965-1970. Il se forme auprès d'un patron du CHU de Clermont-Ferrand au sein d'un hôpital « qui illustrait à merveille le propos de Foucault sur le grand renfermement ». Il passe l'internat des H.P. de la Seine. (La thèse de doctorat de Yves Buin s'intitule « Jean Réverzy, médecin et écrivain lyonnais » (Paris 1968).Réverzy s'engage en analyse à Paris avec Mises et Lebovici » puis il rejoint le secteur de l'Essonne.

C'était une circulation entre les espaces : l'espace politique, l'espace affectif, l'espace clinique (…) Il y eu une traversée bonaféenne du XXème siècle et le maître a transmis à ses apprentis son savoir ; il avait la sagesse d'être à leur côté en éternel étudiant du verbe. Il y a eu un transfert Bonnafé comme un transfert Lacan, comme il y avait un séminaire Lacan et un séminaire Bonnafé. Le premier, parisien, pompeux, où affluait le grand monde des salons qui se pique d'intelligence le second, plus humble, dans la banlieue essonnienne. Les deux orateurs étaient des hommes de parole et non de l'écrit, ni l'un ni l'autre n'ont voulu commettre de traité… Le transfert Bonnafé se noua autour d'une rencontre de travail (…) L'objet de ce transfert était l'utopie bonnaféenne : celui d'un service de santé mentale totalement intégré dans la ville et dans ses quartiers [1362] ». La dynamique professionnelle est liée avec le projet politique : « À l'heure de l'Union de la gauche, dans une France giscardienne, la "république socialiste de Corbeil" émergeait comme un territoire libéré, avec Roger Combrisson le député-maire communiste de la ville de Corbeil. Plus loin celle de Soissy, autour de Jeanne Malgouyre, de Bernard Demay, de Didier Trystram, de Philippe Rappart, de Tony Lainé… J'en pris pour deux ans ma carte au PCF et planchais au Cercle d'études marxistes, boulevard Blanqui, avant d'aller vendre *l'Huma-Dimanche* sur le boulevard de Grenelle…[1363] »

L'Essonne constitue durant la décennie 70 un des pôles dynamiques de la psychiatrie de secteur inscrit dans la filiation communiste, engagé dans la réduction du poids de la tutelle hospitalière, mais il ne constitue pas une spécificité au sein de la partie progressiste de l'univers professionnel. Le rayonnement de ses leaders masque l'affaiblissement du lien à l'entreprise politique, et une transformation de l'engagement en engagement professionnel.

2/ La mise en récit de l'histoire du secteur : *Recherches* n°17

C'est probablement avec une conscience aigüe du dépérissement de la dynamique du projet désliéniste que Bonnafé allié avec Guattari et ses proches, entreprend de construire la mémoire du secteur comme mémoire militante.

Sous le titre « *Histoire de la psychiatrie de secteur ou le secteur impossible.* » Bonnafé et les deux collaborateurs les plus proches de Guattari, François Fourquet et Lion Murard[1364] réunissent une dizaine d'acteurs du groupe de 1945 à 1960, psychiatres et administrateurs, et constituent « les archives » d'une histoire orale par les témoins[1365]. Il s'agit, précisent-ils « d'une histoire de la psychiatrie en tant qu'elle cherche à sortir de la forteresse asilaire, ce qu'on appelle le secteur (...)[1366] du point de vue de son organisation, c'est à dire en tant que formation du pouvoir ou en tant qu'équipement collectif, là où le territoire propre de la folie entre en contact avec

---

[1362] In L. Bonnafé psychiatre désaliéniste op.cit.p104-105

[1363] Ibid.

[1364] François Fourquet et Lion Murard étaient tous les deux étudiants à Sciences-Po-Paris et militants minoritaires de l'UEC lorsqu'ils ont rencontré Félix Guattari et l'ont rejoint à Laborde, l'un en 1964, l'autre en 1966. Fourquet est devenu le responsable administratif et financier de la clinique. Ils ont participé à l'animation du *Bulletin de l'Opposition de gauche* puis à la création du CERFI. Le centre d'études, de recherches et de formations institutionnelles est fondé par F. Guattari. (cf chapitre Programmer l'antipsychiatrie). Consultants travaillant sur contrat, ses recherches sont orientées par une pensée critique concernant les appareils d'Etat et les institutions du pouvoir et concernent notamment les équipements collectifs. L'abandon par l'Etat de la politique des contrats amène sa disparition. Le CERFI publie la revue *Recherches* jusqu'en 1982.

[1365]Participent à cette mise en récit : E. Aujaleu, P. Bailly-Salin, L. Bonnafé, G. Daumezon, F. Guattari, R.H. Hazemann, M.R. Mammelet, M. Laurenceau, J. Oury, D. Sabourdin-Sivadon, H. Torrubia, F. Tosquelles, C. Vaille (inspecteur général de la Santé)

[1366]Recherches n°17, 1975 p.3

l'appareil d'État. Comment est né le secteur, sur quelles expériences il s'est appuyé, comment il s'est inscrit dans l'État ?».[1367]

Les « anciens » en fin de carrière, autour de Bonnafé, tentent de réactiver l'image de la dynamique originelle. Ils construisent une histoire, contre la fragilisation de l'identité professionnelle. Ils inscrivent leur récit dans la tradition née au XIXè siècle, bornée par la loi de 1838 et par la circulaire de mars 1960 et fabriquent un récit épique, fait d'obstacles patiemment surmontés par l'activité du terrain et par le dialogue avec l'État, de ruptures, de retrouvailles et d'alliances, donnant sens et unité au projet, coordonnant les souvenirs pour en faire une tradition et une norme. La façon dont cette histoire va irriguer l'imaginaire de la profession jusqu'à la fin du siècle témoigne de la réussite symbolique de l'entreprise. Formé de médecins tous ancrés dans le secteur public, y compris les administrateurs, le groupe engage un puissant travail de restauration de l'image de la psychiatrie publique et du psychiatre médecin-chef, malmenée à la fois par la critique institutionnelle, par la croissance plus rapide du secteur privé, et par l'accroissement du nombre des psychiatres[1368]. Ils ont remporté une victoire contre les logiques de relégation créant des formes alternatives de prise en charge, et la psychanalyse a produit un savoir hors l'hôpital, qui a remis en cause la représentation de la maladie mentale et réduit l'hégémonie de la psychiatrie classique. À la réduction du rôle de production scientifique et des signes du pouvoir de la psychiatrie, ils opposent la reconstruction d'une légitimité éthique. Comme le souligne Marie Claire Lavabre, la construction de la mémoire « est un rapport au passé porté par des intérêts qui ne sont pas ceux de la connaissance, mais de l'exemple ou de l'identité[1369] ».

Mais en intitulant le numéro de la revue *Le secteur impossible,* « Fourquet qui veut surtout se démarquer du milieu du CERFI et des thèses deleuzo-guattariennes de *L'Anti-Oedipe* dans leur défense d'un certain idéal militant [1370] » inscrit l'histoire dans un passé révolu, comme mythe des origines. À partir du constat de la disparité des pratiques, il déqualifie le projet désaliéniste et son potentiel militant. « Nous croyions dur comme fer au secteur et nous l'avons littéralement vu se dissoudre sous nos yeux, écrit Murard. Qu'est-il en effet, sinon un fantasme archaïsant, le rêve dépassé d'un modèle organisationnel référé à une communauté stable attachée à un territoire, laquelle n'existe plus en ville nouvelle, et plus généralement dans les grandes agglomérations ? Il ne fut le projet que d'un petit groupe héroïque et minoritaire (30 ou 40 personnes) politisé par les circonstances de la guerre et donc inadapté au présent[1371] ».

Pour la génération post 68, « la façon dont la crise du consentement à l'ordre établi se continue en silence parfois, pour celles et ceux qui l'avaient puissamment vécue dans leurs trajectoires comme dans leurs pratiques [1372] » travaille les représentations de l'action collective. Les déceptions quant au secteur, le désir de rompre les cloisonnements professionnels, la critique de la position de domination « sur l'autre » sont au principe de la recherche de pratiques nouvelles, y compris à l'intérieur du collectif des psychiatres communistes.

[1367]Ibid.

[1368]Daumezon in *Recherches* p.429. «Dans le Gard, de toute éternité il y avait un psychiatre en 1960 (…) Il y en a 9 maintenant (...) Depuis qu'on a créé le CES on est en passe de faire pas loin de 1000 psychiatres par an (…) Nous étions autrefois 5 à 600, nous serons 6000. Ce n'est pas du tout pareil. (…) Autrefois, les psychiatres des hôpitaux psychiatriques avaient le monopole, mais ils ont joué tellement mal qu'ils ont perdu, et se trouvent aujourd'hui psychiatres de 2è catégorie ».

[1369]Lavabre (Marie Claire) *Le fil rouge sociologie de la mémoire communiste,* Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, p.16.

[1370]Dosse (F) op.cit.p;325.

[1371]*Recherches* n°17, p.317.

[1372]Op.cit., *Mai-Juin* 68, p.28.

B : LA SECONDE RÉVOLUTION : LES TENTATIVES DU SYNDICAT DE LA PSYCHIATRIE ET LEUR ÉCHEC

Formés dans le moule anti-institutionnel et par le discours de Foucault sur les grandes fonctions de la médecine : « Maintenir, reconduire appuyer toutes les différences, toutes les ségrégations, toutes les exclusions. Prendre le relais de la religion et reconvertir le péché en maladie, maintenir tous les grands tabous de la morale bourgeoise[1373] ». Chaumon et ses amis récusent l'image construite par *Recherches*[1374]. Ils reprochent à leurs ainés de construire un récit idéal, qui gomme les déceptions du présent et évacue les questions du pouvoir sur l'autre.

1/Le Syndicat de la psychiatrie (1974)

Contre l'avis de Bonnafé et de Demay qui prédisent : « Vous allez contribuer à l'éclatement du champ professionnel, vous allez faire l'association des Petits psychiatres désespérés [1375] », Chaumon participe à la création du nouveau syndicat, issu de celui des psychiatres en formation. S'y retrouvent : Marie Bonnafé, Bernard Doray, Tania Roelens, en collaboration avec des acteurs issus de la mouvance de l'extrême-gauche[1376]. « C'était un syndicalisme qui devait inclure la question du travail. Ce n'était pas défendre la corporation. C'était prendre parti dans la psychiatrie qui nous apparaissait, comme la justice, être un lieu de pouvoir... »[1377]

Le congrès de Dourdan du Syndicat des psychiatres en formation affirme en 1974 « Une nouvelle psychiatrie ne verra le jour que par l'abolition des classes sociales. La seule perspective des psychiatres en formation est de lutter aux côtés de la classe ouvrière, contre la politique du gouvernement, pour le droit à la santé et le renversement de la société[1378] ». Le 30 janvier 1977 réuni en congrès extraordinaire, le syndicat se transforme en Syndicat de la psychiatrie. Chaumon assure la transition, puis est remplacé par Chouraqui. « Le rapport avec la psychiatrie italienne, c'était l'idée que la psychiatrie est un champ de pseudo-technique, qu'il faut prendre des positions politiques (…) Considérer la pratique comme politique en soi et ne pas se contenter d'avoir une position professionnelle de corporation (…) Il y a au moins deux psychiatries, l'aliénisme et le désaliénisme, en soi, il y a une dimension conflictuelle (…) On est partis avec l'idée de faire le « livre noir de la psychiatrie », de dénoncer les services… On avait des exemples où les patients étaient attachés… Les copains avocats nous ont dit : holà ! Ce n'est pas possible d'entrer dans la délation sans apporter de preuve… On a eu l'idée de la départementalisation des services, mettre fin au mandarinat par des directions collégiales… sauf que les mandarins, ce ne sont pas des plaisantins ! Ils savent s'organiser, ils bossent pour leur carrière dès qu'ils sont petits ! On a eu la possibilité de le faire au plan expérimental… ça a été saboté ! C'était la mise en cause du pouvoir hiérarchique ! On interpelle aussi les autres syndicats, la CGT des services publics, le Syndicat de

---

1373 Foucault(M.) « Les grandes fonctions de la médecine dans notre société. » Texte de l'intervention de M. Foucault à la conférence de presse de Jean Carpentier (29 juin 1972) reproduit dans la revue du Syndicat de la Psychiatrie dans le dossier de soutien au Docteur Carpentier. Fils d'un médecin communiste qui suivait le personnel de *l'Humanité*, le docteur Carpentier produisit un tract distribué aux lycéens à la suite de sanctions prises à l'occasion d'un flirt dans la cour du lycée, intitulé « Apprenons à faire l'amour. ». Le dr Carpentier fut suspendu par l'Ordre des médecins, ce qui provoqua une campagne de soutien animée par SNPF et une pétition signée par 280 médecins (dont H. Chaigneau, T. Roelens et L. Bonnafé...)

1374 *Recherches* n°17 la revue du CERFI. L'histoire du secteur y est racontée par les acteurs.

1375 Entretien avec F. Chaumon 3 décembre 2009 et 30 septembre 2010

1376 Parmi les animateurs : Chouraqui, Buchet, Tison, Schuller, Driadis, Grynspan, Klein,Vachez...

1377 Entretien Franck Chaumon op.cit.

1378 *Psychiatrie d'aujourd'hui* revue du Syndicat de la psychiatrie.

la magistrature, le Syndicat des avocats de France, l'Association des travailleurs de la santé mentale et des infirmiers[1379] ». Les organisations politiques sont invitées à se positionner sur l'avenir de la psychiatrie. Ce sera Tony Lainé qui représentera le PCF. Le Syndicat de la psychiatrie participe au congrès constitutif des Réseaux alternatifs à la psychiatrie.

Basaglia sert de modèle contre le maintien de l'institution psychiatrique, même si les français ne partagent pas sa prévention contre la psychanalyse vue comme une source de relégitimation du pouvoir médical. La façon dont Chaumon témoigne de la rencontre des communistes de l'Essonne avec le mouvement de « la psychiatrie démocratique » atteste des ambiguïtés qui travaillent cette alliance avec le mouvement anti-institutionnel Italien, par ailleurs très investi affectivement. « Moi j'ai été littéralement scié par Basaglia. Un choc ! Basaglia c'est d'abord un italien, un grand clinicien, un prince italien, avec à Venise un immense appartement sur le Grand canal. Il avait l'intelligence politique et en même temps le contact avec les travailleurs. Pour eux la psychiatrie, c'est un lieu de pouvoir et un lieu de pouvoir ça se combat par la lutte politique. À Arezzo, à Trieste j'ai rencontré les représentants syndicaux, des maires. La société civile était derrière eux (…) J'ai trouvé que Lainé et Bonnafé l'avaient un peu récupéré, en fait ils n'étaient pas d'accord (…) Moi j'étais branché sur la psychanalyse, je lui disais : « Quand même ce n'est pas pareil de faire de la psychologie, de faire de la psychanalyse ou de donner des médicaments… » Basaglia me répondait : « Vous êtes obsédés par la technique. C'est l'héritage de la psychiatrie de secteur. Il faut détruire l'asile, après on s'occupera de la pratique ! » Bruno Benini, le maire d'Arezzo m'a raconté… À l'occasion d'un congrès, ils m'ont fait visiter. Ils m'ont montré l'hôpital : « Tu vois on l'a fermé ». J'ai dit : « Mais comment vous avez fait ? » « On a commencé par lutter contre les personnels avec le parti d'Arezzo. Ils ont tourné autour de l'hôpital comme autour des murs de Jéricho, tous encamisolés. Ils se sont adressés à ceux de l'intérieur : « Comment, vous des ouvriers, vous pouvez traiter d'autres ouvriers comme cela ? Ce sont des camarades malades, comment vous les traitez ? C'était une logique complètement différente. Ce n'était pas : il faut traiter les malades humainement, ce qui était notre histoire. C'était, vous participez à l'oppression d'autres travailleurs au nom de la médecine, c'est dégueulasse[1380] ! Ils ont fait plus. Ils ont dit, il faut ouvrir l'hôpital. À Trieste, l'hôpital est dans la montagne. Trieste est au-dessous et au-dessus il y a l'Autriche. Ils ont fait passer la route à travers l'hôpital. Il y avait une cafétéria… Les gens commençaient à s'arrêter un peu… Ils ont dit: on va faire un « cheval de Troie à l'envers ». Ils ont fait venir des artistes. Ils ont construit un immense cheval et ils ont poussé le cheval avec tous les malades et le personnel derrière. Ils ont fait une grande fête dans la ville. Nous, on a trouvé l'idée de ce cheval superbe, et on a fait « Le cheval bleu » avec des artistes américains. Quand Mitterrand a été élu, on est allé repeindre le mur de Sainte-Anne, on s'est encamisolés… sauf qu'il n'y avait pas le mouvement derrière et pas la culture politique ! »

2/ Le réseau international : Alternative à la psychiatrie

Parallèlement à leur pratique dans le secteur public et à l'investissement militant qu'ils partagent avec leurs ainés, les « héritiers » cherchent des voies originales dans une tentative de rencontre entre l'antipsychiatrie américaine et le mouvement italien.

Mony Elkaim a organisé à New-York un lieu de réinsertion dans le quartier défavorisé du Bronx du Sud, en lien avec les associations portoricaines de lutte contre la discrimination. « Au Lincoln hospital, les militants révolutionnaires occupent un étage et mettent en place un programme de désintoxication pour les drogués, qui reçoivent des doses de méthadone tout en participant à des

1379 Entretien F. Chaumon op.cit.

1380 Ibid.

séminaires de « conscientisation politique [1381] ». L'accord entre Guattari et Elkaim se réalise sur la place essentielle de la politique dans l'approche des questions psychiatriques. Thérapeute familial, Mony Elkaim tend à sortir du familialisme psychanalytique en se connectant avec l'environnement social. Lorsqu'il revient en Europe, il décide avec Guattari de fédérer les expériences alternatives dans un réseau international. Le congrès constitutif a lieu à Bruxelles en janvier 1975. « Il y avait Cooper, il y avait Basaglia… On retrouvait des gens de tous horizons… (Nous, on n'avait pas connu la guerre froide)[1382] » relate Chaumon. Le bulletin syndical en fait le compte-rendu : « Un réseau s'est constitué comme alternative au secteur, un réseau international de solidarité où circulent les informations et les expériences en marge des cadres officiels[1383] (…) La forme de psychiatrie communautaire et ouverte sur la cité semble actuellement une impasse (…) Les psychiatres progressistes proposent d'aller vers les malades, vers les infirmiers (…) Avec Bruxelles, une page est tournée, on veut que les choses partent des intéressés eux-mêmes. Les spécialistes n'interviendront que comme assistants techniques (…) Il ne s'agit plus de détruire les murs de l'asile mais de détruire les murs du professionnalisme[1384] ». Sont présentées des expériences des USA, de Bruxelles, d'Italie, et valorisés tous les lieux marginaux avec la volonté de n'en prendre aucun comme modèle collectif. « Les rencontres internationales lient le sérieux des interventions et l'aspect cocasse d'un réseau non institutionnel, animé par des personnalités peu habituées à certaines contraintes[1385] ». La dernière des rencontres internationales a lieu à San Francisco, un mois après la mort de Basaglia en 1980.

Les contradictions entre une position professionnelle réformante, politiquement œcuménique, et la valorisation des réseaux et des entreprises marginales ouvrent le champ à un discours de plus en plus éloigné des repères militants, comme en témoigne B. Doray : « Il faut dire que Basaglia est mort en 1980. On a vu se pointer un néo-libéralisme de gauche. À l'époque, moi je ne comprenais rien ! Les Italiens allaient aux États-Unis. Il fallait combattre l'État-providence. Les mêmes qui s'étaient battus pour la dignité des malades mentaux, les mêmes guerroyaient pour que les gens ne soient pas assistés. Ça a fait beaucoup de saccage. C'est à ce moment-là qu'il y a eu dilution du groupe[1386] ».

Les effets conjugués de regroupements plus lâches, de discours que n'unifient plus les pratiques communes, conjugués à la dévaluation du capital symbolique communiste lié aux pratiques psychiatriques des pays de l'Est, dénouent progressivement le lien entre psychiatrie progressiste et les psychiatres communistes. L'image sociale de professionnel novateur se maintient, mais elle se déconnecte de l'organisation politique au profit d'une professionnalisation vécue comme un engagement. Le récit de Gilles Baraband[1387] médecin chef du secteur Nanterre-Suresnes-Puteaux,

---

1381 Dosse (F.) B*iographies croisées*... op. cit. p.398-399.

1382 Entretien F. Chaumon du 3 septembre 2010.

1383 Ibid. Psychiatrie d'aujourd'hui, n°30-31, 1977.

1384 Ibid.

1385 Dosse (F.) op.cit.p.401.

1386 Entretien avec Bernard Doray du 11novembre .2011.

1387 Peu de choses distinguent l'habitus primaire de Gilles Barraband de celui d'un certain nombre de psychiatres communistes. Une famille d'origine ouvrière (les usines Panhard à Ivry) en immersion dans la sociabilité de la ville d'Ivry, en ascension sociale (père préparateur en pharmacie, devenu directeur d'usine pharmaceutique) avec un fort investissement culturel de sa mère qui n'a pas pu être institutrice. Etudiant il manifeste contre les guerres d'Algérie et du Vietnam, et rejette violemment le conservatisme autoritaire du général de Gaulle.

Mais, signe de la dévaluation du capital symbolique du PC il choisit l'UJCML « qui critiquait le parti communiste pour son adhésion au goulag. Ce qui plaisait, c'était la Révolution culturelle. La révolution russe a échoué parce qu'il y a eu la révolution politique et la révolution économique, mais pas la révolution culturelle ! »

Déçu par les luttes internes de l'extrême-gauche il « s'engage » dans la psychiatrie de secteur où il réalise toute sa carrière de 1975 à 2012 en pédopsychiatrie. Basé à l'hôpital de Montesson, il exerce sur le secteur Nanterre-Neuilly-Suresnes- Puteaux dont il est le médecin-chef de 1992 à 2008.

que sa trajectoire aurait pu conduire à l'engagement communiste illustre la progressive dépolitisation, réactivant l'historique clivage entre médecine sociale et médecine coupée des enjeux sociaux : « Je pensais qu'il y avait un engagement politique possible – je le pense toujours d'ailleurs – sur le terrain du boulot, rapporte-t-il. Bonnafé était un bon exemple. J'ai passé un an chez Bonnafé (…) Changer la psychiatrie me paraissait essentiel. La psychiatrie de secteur, ça me paraissait comme un bon moyen de changer la psychiatrie. À l'époque on était très influencés par la psychiatrie italienne, par Basaglia. La fermeture des hôpitaux psychiatriques c'est radical. Bonnafé disait que pour le psychiatre il n'y a pas de lieu. Il faut en faire en médecine, dans les CMPP, dans les services sociaux… Le psychisme n'a pas de lieu. Je partageais son point de vue et je le partage encore… Le problème, c'est qu'en 1970, quand j'ai fait de la psychiatrie, le secteur et la psychanalyse étaient vécus comme contradictoires (…) Pour ces jeunes gens que nous étions, c'était très clivé. Il y avait ceux qui disaient : la société on s'en fout, tout se passe à l'intérieur… ce qui leur arrive c'est la toute-puissance du désir.... Le secteur, c'est prendre pour la réalité ce qui est dans l'ordre du fantasme ». Quant au programme commun, « je pensais que c'était quand même un progrès, même si j'aurai préféré une révolution plus nette, mais je me contentais de ce qu'on me proposait. J'avais du mal à supporter que Marchais et Mitterrand se bagarrent ».

Dans ce contexte confus et divisé, les tenants affaiblis de la pensée radicale, réunis par le hasard d'une commande publique et par la présence d'un médecin-chef incontournable vont amener une collaboration entre désaliénisme et antipsychiatrie. Mais cette alliance « obligée » non dénuée de complicité se révèle inefficace et productrice d'un imaginaire de l'impuissance.

C : PROGRAMMER L'ANTIPSYCHIATRIE : ENTRE BONNAFÉ ET GUATTARI : UNE ALLIANCE FRATRICIDE

Le deuxième volet du numéro de *Recherches* de 1975 rapporte cette rencontre sur le terrain. Le GTPSI fondé avec Guattari, à Saint-Alban, à partir des groupes d'animateurs de la psychothérapie institutionnelle, se transforme en Collectif de Recherches et de formations institutionnelles (CERFI). En opposition avec le courant théoriciste althussero-lacanien, il privilégie l'enquête de terrain et l'écoute du discours des acteurs, et crée la revue *Recherches*. L'objectif est de créer des liens entre chercheurs et militants, avec le souci de ne pas cloisonner. Y participent des sociologues, des urbanistes des économistes, des psychologues et des militants. Lié à Laborde et à Oury, bénéficiant du succès de *l'Anti-Oedipe* et du soutien de Foucault, le CERFI fonctionne comme un « collectif indépendant et autogéré »[1388] qui associe chercheurs en sciences sociales et militants, et se propose d'éclairer les décisions de l'État.

Le gouvernement Chaban-Delmas, tout en tentant de comprendre le mouvement de Mai, ne répugne pas à « intégrer » quelques-uns de ses idéologues[1389] par ailleurs pourfendeurs des organisations de la sphère communiste. Missionnée pour une « programmation d'un type nouveau d'équipement collectif, qui met en place la longue durée d'une nouvelle formation du pouvoir [1390] », l'équipe du CERFI constate le poids du corps médical, y compris dans

[1388] Une des références concrètes du CERFI est la psychothérapie institutionnelle de la clinique de Laborde. La plupart des membres connaissait Laborde et certains d'entre eux y avaient travaillé plus ou moins longtemps comme moniteur ou comme stagiaire. En 1967 un numéro de *Recherches* intitulé « Programmation architecture et psychiatrie » issu de discussions autour du projet de l'hôpital F. Roubier de cent lits est à l'origine d'une réputation de compétence en matière de programmation d'équipements psychiatriques.

[1389] L'équipe du CERFI fut durement critiquée par les maoïstes et notamment par R. Linhart dans un article de *Libération* intitulé « Gauchisme à vendre. » op.cit.p.579.

[1390] *Recherches* n°17 mars 1975, p.256

l'organisation décentralisée. Elle prend contact avec le groupe des réformateurs de 45, avec lequel ils ont déjà travaillé en 1967. Ils entendent inscrire la programmation dans un questionnement théorique : « La longue durée de l'asile a-t-elle une chance de prendre fin réellement ? Les pratiques psychiatriques d'avant-garde annoncent-elles une figure nouvelle de la folie comme phénomène social ? [1391] »

Le maire d'Évry est le père de la loi sur les villes nouvelles. C'est à partir de son village d'Évry-Petit-Bourg que part une gigantesque opération d'urbanisme qui prévoit l'implantation de 500 000 habitants en dix ans. En distinguant le périmètre du syndicat intercommunal de la ville-nouvelle qui regroupe dix-huit communes et l'Établissement public d'aménagement, l'État « exclut de la partie, les municipalités de gauche de Ris, St-Michel, Ste-Geneviève, et de Corbeil qui, toutes autant et même plus que les communes rurales, devront supporter la charge démographique à venir (…) Les villages déserts mais sages du plateau d'Évry décideront seuls de la façon dont vivront 200 000 arrivants futurs [1392] » installés pour l'essentiel, dans les territoires communistes. « C'est sur les collines d'Étampes, à 40 kilomètres au sud du territoire que s'élève l'hôpital psychiatrique départemental d'Étampes, le Centre psychothérapique Barthélémy-Durand, 750 lits et 750 employés (…) Chaque médecin-chef cumule la responsabilité d'un pavillon de cent lits et d'un secteur. Échappe seul à cette règle Bonnafé qui chose exceptionnelle, s'est installé sur Corbeil, d'abord dans un F 5, puis dans sa base des Mozards tout en restant administrativement dépendant de l'hôpital [1393] », grâce à l'appui de Combrisson qui a obtenu des instances locales et départementales les financements nécessaires (…) Médecin-chef du VIIIème secteur de l'Essonne, lequel englobe le plateau d'Évry, Bonnafé est l'interlocuteur de droit pour le secteur de la ville-nouvelle.

L'arrivée de l'équipe du CERFI s'effectue alors que, avec Bonnafé et Lainé « les méfiances idéologiques, [s'étaient] accrues après la parution de *l'Anti-Oedipe*, juste au moment où les choses commençaient à se nouer [1394] ». La radicalité de la position de Bonnafé et son capital symbolique s'imposent aux chercheurs. Ceux-ci ont une position ambiguë de programmeurs financés par l'établissement d'aménagement, et d'historiens financés par le ministère de la Santé. Pris par l'enquête de terrain, ils privilégient l'intervention dans les choix d'aménagement, mais se heurtent aux mécanismes décisionnels du pouvoir politique que leur position de principe méconnait.

Lion Murard décrit la situation de « frères ennemis » qui s'instaure avec Bonnafé : « Avec les médecins le front était stabilisé de longue date : d'un côté Rappart qui pensait « le secteur ne sert à rien, seule compte la continuité des soins » et faisait venir d'anciens malades tout exprès de Saint-Brieuc, en psychanalyse. Il était soutenu dans ces débats par Achallé le directeur, un pur administratif, préoccupé avant tout des questions financières et des nominations de poste… En face, Bonnafé qui contre-attaquait sans cesse, le « père » de la doctrine du secteur. Il avait, non sans panache, rompu avec la règle du rattachement hospitalier et s'était constitué « sa base territoriale » sur son secteur. Une certaine filiation nous liait à lui, des liens d'affection aussi (…) Ses propos, ses projets avaient le don de nous mettre en rage par leur schématisme, et nous connaissions trop bien la musique qui les accompagnait le discours du P.C, mais avant de fixer une ligne de conduite, il nous fallait tout de même toujours conjurer l'ombre de Bonnafé (…) C'est qu'il était le seul à avoir – chose inouïe – rompu avec l'hôpital. Quoiqu'il pût dire, et quels qu'aient pu être nos désaccords, ce geste scellait notre alliance à un niveau autrement profond que n'auraient pu le faire des complicités idéologiques ou théoriques[1395] ».

1391 Ibid.p.3.

1392 Ibid. p.311.

1393 Ibid.p.312

1394 Ibid.p.362.

1395 Ibid.

Le travail d'enquête et de réflexion réalisé par l'équipe des « programmeurs » aboutit à un rapport présenté en janvier 1973 à la direction de l'Action sanitaire et sociale et au Comité technique départemental. Il formalise le projet de Bonnafé : prévoir au départ des équipes « nomades », réduire au minimum les mètres-carrés psychiatriques et seulement à partir du travail du terrain, définir les besoins en équipement en suivant le développement urbain, sur la base de secteur de 30 ou 40 000 habitants nouveaux. L'objectif est d'autonomiser ces équipes « tant du point de vue du flux de l'argent, que des personnels (…) une équipe statutairement libérée des tutelles existantes, qui disposerait des moyens financiers[1396] », et d'adapter les équipements à la diversité des pratiques. Comme le constate avec amertume, après le dépôt du rapport, son auteur Lion Murard : « Tout le monde en a dit du bien, nul ne s'en sert[1397] ». Les décideurs en tireront tout au plus, des prévisions démographiques et des découpages territoriaux, amenant les chercheurs à réfléchir sur le peu d'effet de leur analyse. L'équipe de Guattari va longuement s'interroger sur les conditions de sa mise en échec et découvrir, avec Daumezon et Bonnafé qu'il a manqué « un promoteur institutionnel d'hygiène mentale, un nouveau type de personnage collectif capable de gérer les équipes de terrain et de représenter un pouvoir face à l'hôpital[1398] ». En bref, elle invente un contre-pouvoir imaginaire au poids symbolique de l'hôpital et à son capital délégué par l'État, découvrant à postériori, que « C'est parce qu'il disposera de 100 lits dans le futur hôpital général, que Bonnafé peut insister auprès de la DASS sur le primat de la constitution des équipes (…) que le lieu d'où il parle est l'hôpital présent ou à venir (…) cette présence muette informulée qui fonde les principes du secteur, y compris dans ce qu'il a de plus authentique[1399] ».

L'analyse de Guattari évacue toute référence à l'histoire sociale des acteurs et aux luttes politiques et syndicales de la psychiatrie. La libido se substitue à la lutte de classe et à sa traduction politique. Tout juste est-elle marquée par un éclair de lucidité, quant au point aveugle de la question des rapports entre le pouvoir central et les pouvoirs locaux. Guattari qui se situe « comme un programmiste institutionnel, analyseur de la libido sociale[1400] » constate que « nous surestimions largement la possibilité de mise en œuvre de véritables innovations dans les villes nouvelles, qu'il aurait fallu intervenir au niveau de la Commission nationale des maladies mentales, utiliser les formes institutionnelles organisées pour promouvoir le projet, mais qu'après 68, on est presque honteux d'avoir à s'intéresser à ce type d'intervention, qu'il aurait fallu un pouvoir politique local et une autogestion décentralisée[1401] ». Inscrit dans le référentiel « de la libido et du pouvoir » Guattari enfermé dans son refus des institutions, exclut de l'analyse les enjeux de l'espace politique, entre PCF et UDR et le jeu de l'Etat central par rapport aux collectivités territoriales. La représentation d'un pouvoir abstrait, par essence mauvais[1402], lui interdit l'analyse des luttes entrecroisées des champs politique, psychiatrique, et administratif, et par là-même le met hors-jeu.

Les matrices[1403] (gaullistes, communistes, protestantes ou espagnoles) liées aux histoires sociales et aux formes de politisation, susceptibles de rendre compte des trajectoires et des engagements des acteurs ne sont plus considérées comme explicatives. Elles sont rejetées au bénéfice « de

---

1396 Ibid.p.434.

1397 Ibid.p.358.

1398 Ibid. p.433.

1399 Ibid. p370.

1400 Ibid.p.430-433.

1401 Ibid.p.569

1402 Le texte de de François Fourquet, collaborateur de F. Guattari qui conclut le volume se termine ainsi : « Vivre en société, c'est vivre dans l'élément du pouvoir. Mythe révolutionnaire d'une société sans pouvoir. Il faudrait couper tout lien avec la vie sociale pour ne dominer personne et être soi-même libre, ne plus poser le problème du soin. Partir hors des limites de la psychiatrie, qui sont en même temps les limites de la société toute entière. Partir. » Ibid. p.570.

1403 Ibid.p.546-554.

moments d'intensité libidinale » (Saint-Alban, Ville-Évrard, Laborde) « de choses qui ne sont pas mesurables », qu'il convient d'interpréter sur « le registre du pouvoir et de l'éros labordien », transformant l'engagement militant en crise psychologique. Le référentiel « libidinal » de l'engagement évacue les représentations en termes de classe sociale et par là même, dénie le lien avec les organisations politiques susceptible de relayer le processus. Suite logique de ce retour à la spécialisation des espaces, l'abandon de toute perspective transformatrice. Murard conclut le volume de *Recherches* sur le fait « qu'on ne peut se placer hors du système qu'on dénonce, sinon verbalement ou magiquement, [que] ni les psychiatres, ni ceux qui les dénoncent ne peuvent échapper au grand partage social qui a institué la psychiatrie, et assigné à la folie son territoire[1404] ». L'audace de Bonnafé, deux ans avant de prendre sa retraite, et sa capacité de dialogue avec ses vieux « alliés-et-adversaires » se retournent contre le projet auquel il s'est identifié, sa vie durant.

À Évry avec l'équipe de Guattari, il impose symboliquement sa vision, tout en légitimant ces « espaces de fraternisation entre psychiatrie et antipsychiatrie »[1405] selon la formule de Jean Ayme, qui efface les lignes de démarcation qui semblaient définir « l'entre soi militant » et Guattari, alors que l'extrême-gauche se désagrège ou évolue vers le terrorisme[1406], poursuit cette quête inlassable d'un lien fratricide, qui l'a amené à se faire exclure quatre fois du PCF[1407] tout en défendant, chez les trotskistes la ligne de l'entrisme. L'hommage rendu au groupe des psychiatres de1945 tend à figer la dynamique du projet désaliéniste hors le temps présent, et comme une utopie échouée du projet communiste. La substitution de « l'intensité libidinale » à la lutte de classe et la toute-puissance du système, déconstruisent méthodiquement les valeurs et les schèmes d'analyse qui formaient la culture communiste. [1408]

Les psychiatres communistes se replient sur la mise en œuvre de projets fractionnés, pris dans la tension entre projet politique réformiste porté par le programme commun et la perspective de participation au pouvoir d'État. La tentative de radicalité est déconnectée des enjeux sociaux, travaillée par un processus d'autonomisation des luttes sectorielles par rapport aux formes d'organisation propres au champ politique. La mise en scène de l'échec du projet décrédibilise la perspective d'un projet transformateur. La génération non-consacrée cherche à sortir la folie du pouvoir des seuls professionnels et tente, à l'image de Basaglia de trouver des alliances avec les organisations syndicales et un dialogue avec les politiques. Mais le référentiel anti-autoritaire fait disparaître celui de l'exploitation et son fondement marxiste. Il marginalise l'expérience concrète d'alliances avec le monde populaire que propose B. Doray, qui s'inscrivait pourtant dans la filiation de Le Guillant, et participe à la perte des repères militants.

La communauté de perspective du programme commun ne réussit pas à contrecarrer les profondes oppositions qui clivent les discours et les pratiques militantes dans le champ psychiatrique, malgré un large réseau de sociabilité et des liens affectifs tissés dans les histoires familiales et militantes. L'Essonne est certes le lieu-phare de l'héritage communiste, mais il se banalise au profit d'une psychiatrie humaniste tandis qu'en parallèle, a contrario de la rhétorique

---

[1404] Ibid.

[1405]Ibid.p.264

[1406] Guattari participe et soutient les formes d'action de l'extrême-gauche italienne et de l'extrême-gauche allemande, dans un interstice, entre condamnation de l'action violente et dialogue avec les intellectuels, qui la légitime plus ou moins, ou est accusé de la légitimer.

[1407] Exclu en 1947 pour soutien au Titisme, en 1956 de la cellule Philo de la Sorbonne pour son antistalinisme et sa condamnation du vote des pouvoirs spéciaux en Algérie, exclu de l'UEC et exclu du PCF du Loir et Cher après un affrontement avec J. Vermeersch sur la contraception et l'avortement (d'après F. Dosse op.cit.)

[1408]Fourquet a publié dans le numéro 14 de janvier 1974 de la revue « *L'idéal historique* une critique en règle de la posture militante (...) Il n'existe pour lui que la libido et la puissance », (d'après F. Dosse op.cit. p.325).

politique de l'affrontement avec l'antipsychiatrie, l'alliance avec les rivaux traditionnels crée un flou qui désoriente le corps militant et déconstruit le discours des professionnels communistes.

Le collectif militant abandonne les luttes de position dans le champ médical. La pluralité générationnelle qui le caractérise constitue un atout pour la transmission du capital militant, et dynamise la prise en compte de la nouveauté. La contrepartie en est la majoration des contradictions au sein du groupe, entre une visée politique réformiste et le maintien d'une identité révolutionnaire.

L'entreprise partisane possède un potentiel de militants aguerris, en capacité d'assimiler les questionnements du présent, de leur donner du sens, d'impulser un débat populaire autour des questions de l'exclusion. Mais le noyau dirigeant de l'appareil politique, composé de cadres qui se sont formés durant la guerre froide et durant la période de rayonnement du système d'action communiste se révèle incapable de renouveler le capital théorique, et abandonne sa fonction de définition d'une vérité de l'institution. Elle reste cantonnée à une gestion du capital engrangé, des schèmes du passé et des rituels d'institution qui fondent son autorité. Cette faille dans sa fonction de « discernement entre ce qui est conforme à la vérité, et ce qui est erreur [1409] » laisse libre champ à l'exacerbation des contradictions portées par les débats intellectuels et à des pratiques activistes opposées qui déconstruisent la cohérence identitaire, et distancie les acteurs de l'organisation.

Méconnaissant par ailleurs, les effets symboliques de la crise du « socialisme réel, et en particulier des usages répressifs de la psychiatrie, la brève tentative de l'eurocommunisme impulsée d'en haut, par un groupe minoritaire de la direction tourne court, lorsque les bénéfices électoraux attendus ne sont pas au rendez-vous. « Ainsi se trouvent réunies les conditions d'un affrontement entre d'une part, ceux qui sont conduits, pour diverses raisons, à prôner une transformation de la configuration, une redéfinition des rapports entre ses éléments et une autre manière de penser leur articulation et d'autre part, ceux qui ont intérêt à conserver l'institution en l'état ou qui ne peuvent pas imaginer sa recomposition[1410]. » Entre le courant unitaire, dont le pragmatisme s'accompagne d'une incapacité théorique à définir les contours de la rénovation doctrinale et la légitime inquiétude concernant l'identité collective, les conditions d'une crise structurelle sont réalisées.

La rupture des négociations sur l'actualisation du programme commun en 1977, dont les acteurs les plus éminents restent incapables, plusieurs décennies après, de décrire le processus exact[1411] est à l'image de la confusion des positions et des discours. Le retour sur les fondamentaux ouvriéristes et « les zigzags » d'une réactivation d'un discours anti-socialiste qui cohabite avec des alliances électorales, ouvrent une longue période de crise qui va précipiter le déclin du PCF. Les compromis cèdent la place à une crise structurelle, dont la gestion autoritaire aboutit à la désaffection de la totalité des psychiatres communistes.

L'homologie entre les parcours de désaffiliation du collectif des psychiatres communistes, au cours des années 80 et celui des cadres de l'appareil décrit par J. Mischi[1412] met radicalement en cause l'opposition construite par une direction en difficulté, entre militants intellectuels et militants ouvriers, comme nous allons le voir dans notre dernier chapitre.

1409 Lagroye (J.) La vérité dans l'église catholique, op.cit.p.148.

1410 Ibid. p.149.

1411 Voir l'Autobigraphie de G.Fiterman *Profession de foi*, le Seuil, 2005, et P. Juquin *Mémoire*s, Ed ; l'Archipel, 2006,

1412 Mischi (J.) Le communisme desarmé. Le communisme et les classes populaires depuis les années 70, Marseille, Agone, 2014.

CHAPITRE X
LA FIN DE L'IDENTITÉ DE PSYCHIATRE COMMUNISTE
(1978-1986)

Dans ce dernier chapitre, il s'agira d'observer et de comprendre le processus de désengagement en lien avec le type de capital militant des acteurs et avec la gestion par l'appareil dirigeant d'une crise qui devient structurelle. Comment s'effectue la rupture de ces liens singuliers d'échanges qui s'étaient constitués entre enjeux professionnels et communisme et comment disparait la figure du psychiatre communiste. En quoi la perte d'un des éléments fondateurs de l'entreprise militante, la subversion de la séparation du lieu de la politique et du lieu du travail, participe de la déconstruction du capital symbolique du PCF et est un élément de son déclin.

Bornée par deux scrutins électoraux qui sanctionnent l'affaiblissement du PCF qui passe de 20,6% des suffrages exprimés en 1978 à 10% aux législatives de 1985, cette phase cruciale de la crise du parti voit la totalité des psychiatres communistes significatifs ne pas reprendre leur carte, entrer en dissidence ou se replier dans une position d'expert local. Conjugué à la fermeture des espaces qui faisaient exister l'intellectuel collectif, l'identité politique revendiquée par l'acteur et reconnue par ses confrères se délite et disparait.

Ce processus s'inscrit au sein d'une violente conflictualité interne durant laquelle la fraction dirigeante traque toutes les divergences, évacue systématiquement les facteurs internes de responsabilité, et ne produit comme cadre explicatif que les notions de panique devant l'adversaire et de complot anticommuniste, réactualisant la notion stalinienne de « liquidateurs[1413] ». Elle se heurte à une résistance multiforme, dont le noyau dur est animé par les acteurs les plus durablement engagés. Elle laisse les psychiatres communistes impuissants, face à la reconfiguration institutionnelle de la psychiatrie engagée par l'État, devant le retour en force des théories positivistes de l'étiologie de la maladie mentale, et le développement des pratiques thérapeutiques comportementales et médicamenteuses.

La réorientation ouvriériste du PCF après 1977 s'accompagne d'un anti-intellectualisme qui tend à endiguer une contestation interne qui touche, en réalité, toutes les dimensions du corps militant[1414]. Le congrès de 1979 ferme la période de l'aggiornamento. Le désajustement de la génération qui s'était identifiée à la rénovation théorique et à la politique unitaire, la disparition des lieux « où se fixent les significations politiques, où se distribuent le rôles, où se consolident les positions »[1415] sont au principe de la désaffiliation partisane.

Nous allons donc traiter successivement :

1413 Claude Poperen *Autobiographie*, p.27 cité par B. Pudal *Un monde défait* op.cit. p.149.

1414 Cf Mischi (J.) *Le Communisme désarmé*, Marseille, Agone, 2014.

1415 Leclerq (C.) « Raisons d'agir. Le désengagement des militants du Parti Communiste » in *Le désengagement militant* dir. Fillieule (O) Paris, Belin, 2005.

- des logiques socio-politiques du désengagement et de ses différentes étapes.
- de la disparition des conditions de production d'une identité professionnelle spécifique.
- des modalités par lesquelles les psychiatres communistes sont amenés à renégocier leurs investissements militants, en fonction de leurs ressources et des réseaux dans lesquels ils sont insérés, d'une part en préservant l'image d'une « psychiatrie de gauche » et d'autre part, en investissant de nouveaux terrains de luttes sociales déliés de l'organisation politique.

Nous terminerons par l'examen des deux derniers textes écrits, l'un par Tony Lainé en 1990 et l'autre par Lucien Bonnafé en 2012 dans lesquels, chacun à sa manière s'interroge sur les errements dont ils ont été les acteurs et les victimes, cherchant à « s'y retrouver » aux deux sens du mot, se repérer dans l'histoire et y retrouver son histoire.

A : LES LOGIQUES DU DÉSENGAGEMENT (1978-1980)

Le processus du désengagement s'effectue selon des modalités liées à la fois aux générations de l'engagement, aux dispositions des acteurs qui ont marqué les formes de leur activisme, et à la gestion par la direction d'une crise institutionnelle durable, et dont l'objectif est le maintien bureaucratique du pouvoir d'un groupe dirigeant de plus en plus restreint, au risque de priver l'entreprise partisane de ses membres les plus actifs et les plus expérimentés.

Trois étapes marquent ce parcours : 1/ Les tensions au sein de l'intellectuel collectif face à la réorientation ouvriériste de la direction du P.C (1978-1980) qui amène une première vague de départs : 2/ La période de participation au gouvernement qui, sous couvert d'une unité retrouvée, exacerbe les contradictions entre action ministérielle, pratiques de direction et activité militante, créant le sentiment d'une incohérence politique et d'un double discours de l'institution qui détisse le lien fondamental (1981-1984) ; 3/ La crise qui suit les élections européennes, et voit la totalité des psychiatres communistes quitter le PCF ou en être évincés (1984-1986).

1/ L'intellectuel communiste en crise

À partir de 1974 à la suite d'une série d'élections partielles, la direction du PCF prend conscience que les bénéfices politiques attendus de la stratégie unitaire ne sont pas au rendez-vous et que le PS en est le bénéficiaire aux dépens du PC. Elle amorce une réorientation interne et externe, mais elle doit composer avec la dynamique militante unitaire, base sur laquelle s'est effectué l'élargissement et le renouvellement du corps militant. Cohabitent alors sous la forme de conflits feutrés deux orientations contradictoires. L'année 1975 voit paraitre à la fois *Vivre libres* auquel se sont attachés Bonnafé et Lainé avec ce qu'il comporte de critique du modèle soviétique, et l'article d'Étienne Fajon : *L'union est un combat* qui « exprime crument la défiance du PC vis-à-vis de son allié socialiste[1416] ». Le raidissement à l'égard du PS qui risque de mettre en cause l'accès de la gauche au pouvoir rencontre des résistances notamment de la part des intellectuels engagés dans l'aggiornamento, et amène le groupe dirigeant à réactiver l'opposition entre identité ouvrière et combattante, et faiblesse opportuniste des intellectuels « derrière leurs bureaux[1417] ».

1416 Pudal (B.) *Un monde défait* op.cit. p.100. « Dès 1975 la direction du PC avait publié un texte d'Etienne Fajon (membre du bureau politique) *L'union est un combat* qui faisait office d'introduction au rapport jusqu'alors non public fait par G. Marchais le 29 juin 1972 sur le projet de programme commun

1417 G. Marchais : « Rencontre de Vitry » avec 400 intellectuels communistes. 9-10 décembre 1978.

Durant cette première phase, les psychiatres communistes tentent de maintenir leurs positions en utilisant celles qu'ils ont acquises au sein d'organisations de proximité ou dans les lieux du militantisme intellectuel. Ils se heurtent à la gestion de la contestation par la direction qui promeut de nouveaux acteurs sur la base de la fidélité à la direction, non sans faire appel au patriotisme de parti de ceux qu'elle écarte. Une première vague de militants formés durant la période du programme commun s'éloigne silencieusement. Les plus insérés dans l'organisation gèrent leur malaise par le repli sur la sphère privée et l'écriture dans l'espoir d'un retournement de la tendance.

Dans une nuit peuplée[1418]*…*

Dans ce moment charnière, Bonnafé à 65 ans prend sa retraite. Au cours du « jubilé »[1419] comme il dénomme la soirée de son départ, Roland Leroy est présent et lui rend hommage. Il insiste sur son rôle de symbole de la fidélité au parti. Parmi tous les intellectuels qu'il connaît Bonnafé est dit-il : « un exemplaire rare du fait de sa constante et profonde intégration dans la vie du peuple, et de sa constante position de recherche et d'action. Bonnafé c'est Argenteuil avant la lettre ».

Aidé de ses amis Franck et Christine Chaumon, Jean Demay et Gérard Belloin, Bonnafé publie aux Éditions sociales une série de textes qui ont marqué sa carrière, rappel de sa longue fidélité et intégrant la question brûlante des libertés, qu'il regroupe sous le titre *Dans une nuit peuplée…* Vétéran du militantisme communiste, Bonnafé a saisi le retournement stratégique en gestation. Il parle de psychiatrie mais c'est à Roland Leroy[1420] qu'il s'adresse, le vieil ami qui a refusé de préfacer son ouvrage. Le titre emprunté à Éluard « Avançons, mes amis, dans cette nuit peuplée... » réinscrit cette histoire dans son moment fondateur, la Résistance à laquelle ils participèrent tous les deux, et rappelle la période rouennaise à celui qui est devenu le numéro deux de la direction du PCF, celui qu'il a associé à la promotion du débat intellectuel et dont il doute, alors que, loin d'être diffusée à l'ensemble des militants, la brochure *Vivre Libres* disparaît de l'organisation.

Dans cet espèce de testament, Bonnafé redéfinit le sens de son engagement, en même temps qu'il en rappelle les moments-clés : « Être communiste [c'est] le niveau ou l'engagement radical pour changer le monde et la vie comporte un facteur important de problématique personnelle, une dimension de règlement de compte avec soi-même c'est à dire avec sa lignée. Pour autant que chacun, surtout s'il est d'origine bourgeoise, ne se laisse pas manipuler par ses tendances égocentriques, [c'est] s'adonner à une activité théorico-pratique ayant pour objet la connaissance, la révélation, le développement des potentiels inhibés en l'homme des possibilités qu'il contient et qui sont réprimées, déviées ou entravées dans leur libre épanouissement ». Sous l'égide d'un tableau de Séraphine de Senlis, une servante qui s'adonne à la peinture, internée à Clermont d'Oise en 1932 et morte de faim en décembre 1942, l'édition n'est pas strictement autobiographique, puisqu'il s'agit d'une republication de textes anciens, mais le choix des textes n'a rien de fortuit. Il tend à donner cohérence et sens à sa vie, en même temps qu'il illustre une position militante indissociablement mêlée de psychiatrie et de politique, celle d'un professionnel qui « loin de traiter la psychiatrie comme un champ clos, interroge la vie sous ses formes les plus diverses et

---

1418 Bonnafe (L.) Dans une nuit peuplée…18 textes politiques de Lucien Bonnafé, psychiatre, Paris, Editions Sociales, 1977.

1419 Le 26 novembre 1977.

1420 « A Roland Leroy, en souvenir des orangers, l'hiver à Elne, il y a près d'un quart de siècle. Du regard sur les balcons-jardin qui animent le paysage des toits de Paris vu du bureau du directeur de *l'Humanité* et pour toutes les raisons du monde ». La dédicace précède l'article intitulé « l'art des jardins ou l'arbre de la liberté » prononcé à la demande de Roger Combrisson dans un débat au centre culturel de Corbeil du 24 mai 1977 sur « l'Art dans la ville ».

parfois inattendues[1421] ». On y trouve aussi l'expression du conseiller municipal préoccupé des droits de l'enfant dans une cité écologique, laissant place à la poésie et à l'imaginaire.

Ce passionné du langage rend hommage à son ami le linguiste Marcel Cohen « qui poursuivait un dialogue dans les colonnes de *l'Humanité* sur l'un des trésors les plus précieux du peuple, son langage », un trésor qu'en tant que médecin « voué à aider les êtres à restaurer un échange quand ils souffrent d'une capacité de communication altérée[1422] » il admire et partage. Rappel des moments-clé, le texte de 1947 de *l'Évolution psychiatrique* sur l'apport de Marx et Engels dans la réflexion psychiatrique et la lettre « à un jeune psychiatre sur l'antipsychiatrie » précèdent deux textes inédits qui rapportent l'expérience récente de l'élaboration de *Vivre libres «* en réaction avec les avatars de la construction du socialisme ». Il reprend la description des tensions de l'histoire de la psychiatrie, entre système aliénant et pratiques libératrices, en liant leur nécessité « à l'énorme émotion soulevée dans le monde par l'usage de la psychiatrie à des fins de répression politique et à la nécessité du combat pour le développement, dans le monde aliéniste, des potentiels désaliénants qui y sont contenus[1423] ».

En 1977, éloigné du monde professionnel par la retraite, électron libre dans un PC dont il prévoit le retour aux glaciations antérieures, Bonnafé ne peut abandonner son rôle de vieux lutteur, toujours un peu à la marge, et dont l'arme est la parole. Il se replie sur le CERM en vue « d'approvisionner l'intellectuel collectif »[1424] et « d'assumer une compétence de pointe sur les problèmes de la relation humaine [1425] », non sans intervenir directement dans la préparation du 23ème congrès du parti.

Sur le thème « psychiatrie et politique », il se considère comme légitime pour mettre en place, au CERM, un groupe de réflexion au cours de l'année 78-79. Il prévoit d'y aborder les travaux de Bernard Foutrier discutés par Roelens, le retour du biologisme dans la psychiatrie, l'effet de la globalisation des budgets de la santé sur la pratique psychiatrique. Les questions posées par la prévention de la maladie mentale doivent être présentées par Chaumon. Il diffuse le questionnaire de 1933 élaboré par Henri Wallon dans le cadre du Cercle de la Russie neuve[1426] concernant les rapports entre science et politique « en vue d'ancrer dans l'histoire, une réflexion qui prétend aux plus actuelles retombées ». Dans le cadre de la préparation du congrès, il adresse une contribution : « Il est assurément bon de s'interroger sur le destin du marxisme dans la recherche du socialisme scientifique qui n'est pas un fait acquis, et contre l'autoritarisme monolithique au genre sentencieux dogmatique qui s'est développé de façon frappante dans la dernière décennie (…) Cette manière d'affronter la guerre idéologique qui se dispense de réfléchir sur sa propre responsabilité, et la tactique de contre-attaque à l'abri de l'affirmation rituelle de la responsabilité de la puissance ennemie[1427] ». Au passage il ironise sur l'opposition entre les intellectuels « derrière leur bureau » stigmatisés par Georges Marchais et les permanents ouvriers : « le permanent serait le type le plus accompli de l'intellectuel, lui dont l'instrument de travail n'est pas ou n'est plus la faucille ou le marteau, mais l'oreille, la plume et la parole, et qui n'a pas pour fonction, que de jouer un rôle d'exécution, mais de chercheur actif permanent ».

1421 Bonnafé (L.) op.cit. (Avant-propos.)

1422 Ibid., p. 202.

1423 Bonnafé (L.), Ibid. p. 221.

1424 C'est ainsi qu'il s'exprime dans la convocation du groupe

1425 Archives L. Bonnafé (IMEC-cartons Le parti)

1426 Gouarné (I.*) L'introduction du marxisme en France* op. cit.. p.103. « Les premières activités de la commission scientifique du Cercle de la Russie neuve consistèrent en une enquête par questionnaire sur la science soviétique. Elaborés par discipline, ces questionnaires furent communiqués au VOKS pour être transmis aux autorités soviétiques. »

1427Texte de L. Bonnafé « contribution à la préparation du XXIIIé congrès. » Aout 79. (Archives L.Bonnafé)

Moins lucides et moins impliqués que Bonnafé, Sigg, Muldworf et Lew publient dans les cahiers du CERM « Trois conférences de psychanalystes » à partir de séminaires qui se sont tenus les 3 mars, 31 mars, et 5 mai 1977. La temporalité propre à l'édition fait paraitre le *cahier* n°146 en 1978[1428]. Ils y affirment leur identité d'intellectuel.

Les cahiers du CERM : *« Trois conférences de psychanalystes »*

Après avoir rappelé l'ancrage de Freud « dans une matérialité indiscutable : la différence des sexes, et la place faite aux rapports sociaux dans le symbolique, l'imaginaire, la loi et les fantasmes », Sigg insiste sur la fonction d'historicisation de la psychanalyse. « Je dirai que tout ce qui est fixé, introjecté ou refoulé dans l'inconscient me semble mis entre parenthèses, hors de l'histoire. Or, l'altérité ouverte de la situation psychanalytique consiste justement à réinscrire « le resurgi dans le fil de la vérité de l'histoire du sujet [1429] ». En ce sens elle est historicisation. La psychanalyse est devenue l'objet d'une lutte d'appropriation tant par la médecine que par l'université ou la psychologie. Pourquoi ? « Parce que la psychanalyse a partie liée avec les libertés, toutes les libertés : individuelles, collectives, formelles et concrètes de recherche et d'expression. Là où s'étiole la liberté, dépérit la psychanalyse "vraie" (pas l'orthopédie mentale ou la médecine psychiatrique) », insiste Sigg citant Freud dans sa lettre du 13 juin 1935 à Arnold Zweig : « L'analyse ne peut pas plus fleurir sous le bolchevisme que sous le national-socialisme [1430] ». Lew[1431] avec pour titre « Conception de la censure et censure dans le réel » s'intéresse à ce concept « comme concept charnière, point de capiton[1432] entre deux plans scientifiques, celui du matérialisme historique et celui de la psychanalyse ». Il insiste sur l'importance pour Freud, à la fin de sa vie « de séparer science et idéologie » et comment « la thèse du reflet léniniste comme appropriation de la réalité extérieure ne restitue qu'une part de la réalité » d'où la nécessité d'y adjoindre la théorie du fantasme[1433].

Muldworf pour sa part, entreprend de répondre aux questions : « Quelle est la nature de l'effet thérapeutique ? Le transfert ne serait-il pas le concept central de la psychanalyse qui permet d'éclairer et de rationaliser les implications affectives et sexuelles de la relation thérapeutique ? En fin de compte, qu'est-ce que la psychanalyse ? [1434] » Il rattache ce questionnement au dogmatisme stalinien « un système théologique dont nous subissons encore les effets » et affirme en clair : « Une conception étroite et réductrice de la thèse du matérialisme selon laquelle l'essence de l'homme est l'ensemble des rapports sociaux, nous a fait manquer l'étude de la subjectivité. On peut se demander si ce n'est pas cette conception réductrice et mutilante qui a comme conséquence certaines pratiques psychiatriques dans certains pays amis vers qui vont nos vœux et nos espérances, comme si de telles pratiques, pour pouvoir être mises en œuvre, devaient s'appuyer sur une théorie qui les légitime (…) L'enjeu n'est pas seulement théorique, il est aussi politique. Notre déclaration sur les libertés n'est pas crédible uniquement sur son énonciation, même mille fois répétées ». Mon postulat est le suivant précise-t-il : « Sans théorie de la subjectivité, pas de théorie de la liberté qui soit crédible ».

1428 « Trois conférences de psychanalystes » cahiers du CERM n°146-1978.

1429 Sigg (B.) « Lire Freud. » p.1-42

1430 Ibid.

1431 René Lew psychiatre et psychanalyste est à cette époque l'adjoint de David Wizenberg au CMPP d'Ivry. Il en deviendra médecin-directeur. Il est aussi praticien hospitalier à l'hôpital Esquirol.

1432 Le point de capiton : concept élaboré par Lacan à la fin de son séminaire « Les structures freudiennes des psychoses ». Dans le discours du sujet, le point de capiton est ce moment historique qui lui fait « intégrer » son histoire en produisant un sens nouveau.

1433 Lew (R.) « Conception de la censure et censure dans le réel » p.25-42.

1434 Muldworf (B.) « Transfert, Amour de transfert, amour ou illusion thérapeutique. » p.43-59

S'il est certain qu'il y a là une façon de réinterroger une prise de position des politiques toujours attendue concernant l'utilisation de la psychiatrie en URSS, la publication des « trois conférences » est aussi un acte de réaffirmation du rôle des intellectuels et de leur légitimité dans la lutte idéologique. La publication s'affiche comme « prise de parole » titre choisi pour la première contribution, par des « psychanalystes communistes en tant que tels ». Ils revendiquent la sortie d'une longue position de silence « un peu comme s'il avait fallu chercher à amadouer soit les communistes, soit inversement les analystes[1435]… » non sans évoquer « les méconnaissances et les condamnations affligeantes du passé » et la légitimité de leur discipline « matérialiste, historique, dialectique et subversive », cela « un siècle après que Freud ait effectué sa première communication scientifique[1436] ». La recension élogieuse dans *France-Nouvelle* de ce numéro des "cahiers" évoque les moments-charnières de l'histoire, « avec ses épisodes qui vont de l'exclusion haineuse au flirt ambigu du communisme et de la psychanalyse » et invite à la lecture de cette réflexion passionnante, menée par des acteurs « ni-analystes honteux, ni-communistes à part[1437] ».

L'ensemble des questions traitées, soutenues par force citations de Freud ou de Lacan, relève certes de débats de spécialistes (dont on repère les luttes d'affiliation théorique), mais au prétexte de l'objet analytique, l'affirmation de la place des intellectuels et de l'impératif de la liberté de parole, et le rappel des ravages du dogmatisme adressent un message à l'appareil autant qu'aux pairs, dans une protestation contre la disqualification en cours des intellectuels.

« La liberta e terapetica »

La génération militante des années 68, quant à elle, n'utilise pas « la contrebande[1438] ». Franck Chaumon revient du congrès de Trieste du mouvement « Psychiatrie démocratique ». Dans le numéro d'avril 1978[1439] de *La Nouvelle Critique* entrée en dissidence, le dernier à paraître, il interviewe Franco Basaglia, sous le titre « La liberta e terapetica »[1440], qui met directement en cause la ligne et la pratique politique du PCF : « Le capitalisme assigne au système sanitaire un rôle précis : réparer les individus et ceci aux moindres frais, afin qu'ils puissent reprendre leur place au travail. Le passage par l'ordre médical avec ce qu'il comporte d'assujettissement forme cohérence avec l'idéologie capitaliste (…) La loi de 1838 institue l'exclusion des internés en même temps qu'elle fait du psychiatre le gérant de l'ordre asilaire, alors que le « handicapé » vient constituer la distinction entre normal et anormal. Ainsi s'est affirmée la gestion sociale de la folie ou de la déviance. Il ne suffira pas de s'attaquer au cœur de la domination capitaliste pour engendrer mécaniquement un processus de démocratisation et de dépérissement de l'État. L'apport italien c'est la tentative de restituer au peuple les questions évacuées par la société (…) En France les luttes restent le fait de professionnels. Il a fallu les questions de la psychiatrie en URSS pour que le PCF intègre un aspect de cette question dans son discours politique. Le statut du malade mental est à ce point intériorisé qu'il apparaît comme naturel qu'on ne puisse s'adresser à lui comme sujet politique… un tract ne se distribue pas à un aliéné… Il est hors politique ».

1435 Ibid.

1436 « Observation sur la configuration et la structure intime des organes lobés décrits comme testicules chez l'anguille »

1437 *France Nouvelle* n° 1724 novembre 1978

1438 Formule utilisée par Frédérique Matonti : « faire passer des messages clandestins mais néanmoins parfaitement compréhensibles par les initiés » op. cit. p. 14.

1439 *Nouvelle critique* n°113-1978. Sur la couverture l'accroche est la suivante « ça va? Non ! Pourquoi ? »

1440 Ibid.

Sous des formes diverses, et tout en restant contenues à l'intérieur de l'organisation, s'expriment la contestation et la résistance à la réorientation stratégique, et la mise en cause de l'autorité de l'appareil dirigeant. Celui-ci tente de contrôler la crise.

2/ La gestion de la contestation par la direction

Au-delà des résistances internes, la direction doit faire face à l'expression d'interrogations quant à la rupture du programme commun et à une série de critiques qui s'expriment dans la presse non communiste. La défaite électorale de 1978[1441] renforce brutalement la légitimité des questionnements et contraint la direction à construire une rhétorique justificatrice. Elle réaffirme la place subordonnée des intellectuels à l'occasion de la réunion de quatre cents intellectuels à Vitry en 1978, où la déclaration de Marchais recentre l'autorité politique sur la classe ouvrière assimilée aux permanents.

Elle mobilise « le patriotisme de parti » des psychiatres les plus reconnus dans l'organisation : Lainé, Sigg, Muldworf. Ces acteurs qui perçoivent les tensions au sein de la direction, peuvent espérer peser en vue d'une inflexion de la ligne politique. Ils ont intégré la vérité fondatrice de l'institution qui délégitime toute parole externe. En affirmant leur loyauté et leur accord avec la nécessité d'un débat approfondi, ils apportent leur caution au groupe dirigeant tout en affirmant le droit à la réflexion critique, témoignant de leur maitrise des codes institutionnels. Ils méconnaissent la stratégie de gestion de la crise que pratique la fraction dirigeante dominante autour de Georges Marchais, uniquement préoccupée de maintenir l'autorité bureaucratique qu'elle détient et dont l'objectif est d'éradiquer toute contestation.

L'appel au patriotisme de parti

Dans *l'Humanité* du 31 mai 1978, dans un article intitulé « Du lieu de la parole, débat ou opération politique ? » Lainé et Karlin font allégeance tout en maintenant la nécessité d'un débat approfondi à condition qu'il se situe en interne : « Depuis les élections de 1978, une série d'interventions dans *Le Monde* et pour lesquelles nous avons été sollicités, évoque la question de ce que devrait être un « vrai intellectuel », un homme courageux parce qu'il ose enfin formuler des critiques publiquement à l'égard de la direction du parti, que taisent d'autres militants (…) Bien entendu, ceux qui ne s'expriment pas dans cette fronde seraient asservis et complices, les autres adhèreraient sentimentalement à ce qui est dit, sans avoir le cran de l'exprimer publiquement. Nous ne saurions nous identifier à ces images. Nous ne saurions accepter l'idée que les intellectuels jouent un rôle privilégié dans la définition de la ligne. Nous l'avons refusé en 1968. Pour nous, l'intellectuel communiste participe à part entière à l'élaboration de l'expérience de la ligne de son parti. Il serait dramatique de réduire sa place à celle de donneur de leçons. Nous avons participé aux débats, sans craindre d'aborder les insuffisances. Il est même arrivé, comme très récemment à Nice, que la discussion débouche sur une mise en question approfondie et honnête des aspects institutionnels de la vie du parti. Dans le débat interne, nous avons exprimé nos désaccords, c'est notre rôle et notre responsabilité. Mais, il nous apparaît aujourd'hui comme une campagne concertée contre l'unité du parti de créer un clivage entre les intellectuels et les autres militants (…) Le débat est engagé entre le choix d'une voie démocratique pour le passage

1441 Martelli (R.) *L'archipel communiste*, Paris, La Dispute, 2008, p.65-66. « Aux législatives de 1978 les alliés de l'Union de la gauche vont séparément à la bataille électorale. Le soir du 12 mars 1978, le PCF obtient le plus grand nombre de voix de son histoire électorale, mais il a perdu sa position d'hégémonie à gauche acquise entre 1936 et 1945. A l'issue des législatives, le rapport des forces à gauche s'est inversé. Le PS prend la tête avec 22,8% contre 20,6% pour le PC. (…) Le PC connait une vive contestation dans ses rangs ».

au socialisme, ou un enlisement social-démocrate, [sur] le rôle et la place décisive de la classe ouvrière ou alignée sur d'autres forces sociales, sur ce qu'est un parti révolutionnaire aujourd'hui. Le débat ne peut se tenir entre quelques-uns ou à l'extérieur. L'entreprise aboutirait à dédouaner le PS [dans l'échec électoral de la gauche]. Les critiques tendent bien à accréditer que notre parti porte une responsabilité. La démarche de réduction de notre influence pose la question de ce que le parti représente dans le combat contre la bourgeoisie ». Ils terminent en affirmant leur « volonté de lutte contre les volontés de liquidation ».

En septembre, Sigg intervient[1442] sur la question « de l'acte électoral, qui exprime un décalage entre le mécontentement et les votes ». Il mobilise sa position de « spécialiste de la méconnaissance » pour approfondir les mécanismes entre « conscience des phénomènes collectifs et étape nécessaire de l'élaboration individuelle », examinant la place « de l'idéologie, un magma perpétuellement refondu en fonction des circonstances », les illusions des communistes qui ont méconnu l'anticommunisme qui reste au fond de l'inconscient et le rôle des relations affectives qui fonctionnent dans la prise de conscience individuelle, donnant comme exemple le contenu des porte-à-porte réalisés durant la campagne électorale. Sur le même registre Muldworf [1443] s'interroge en décembre, sur « Comment transformer le malheur en prise de conscience ? » Présentant la crise de la société capitaliste comme crise d'identité de l'individu, il considère que l'organisation de la personnalité (avec ses névroses ou ses phobies, identiques pour un PDG ou pour un ouvrier) est l'objet de régression durant les périodes de crise. Il conclut : « La conscience est endolorie, et c'est l'inconscient qui mène le monde. Dans ces périodes, les démagogues, les camelots de l'espérance et les marchands de lune ont provisoirement le dessus, par rapport à ceux qui appellent à la lutte ou suggèrent la lucidité. C'est vrai au plan psychologique, c'est encore plus vrai en politique ! »

Tandis que Sigg et Muldworf tentent de donner des explications psychologiques aux militants qui ont cru trouver dans le mécontentement social la voie d'un redressement de l'influence électorale communiste et constatent que l'électorat reste favorable au PS, Lainé met son capital symbolique au service de la préservation de l'outil partisan.

Une lettre de Jean Colpin[1444] à Bonnafé de septembre 1979 donne le ton de la direction **:** « Le travail de la commission santé ne s'étant pas concrétisé par la tenue d'une journée de santé mentale, la réflexion théorique s'est trouvée aller de l'avant, bien au-delà des pratiques politiques. L'urgence est de passer aux actes[1445] ». Dans la foulée, la commission santé n'est pas supprimée, mais est créée une commission santé mentale pour mener la bataille politique dont David Wizenberg, qui vient d'être élu au comité central, est nommé responsable. Tony Lainé apprendra en lisant *l'Humanité* la création de cette nouvelle commission et sa disqualification de fait.

La promotion de David Wizenberg : un psychiatre au Comité central

Né en 1939, David Wizenberg est issu d'une famille juive polonaise qui émigre en France en 1929 « au pays des Lumières ». Son père professeur d'histoire se passionne pour la philosophie. Sa mère vient d'une famille aisée de commerçants. La famille est assignée à résidence dans un

1442 *L'Humanité* du 3 juillet 1978 B. W. Sigg « L'idéologie, les individus, la démocratie ».

1443 *L'Humanité* 9 décembre .1978 B. Muldworf « L'individu dans la crise ».

1444 Jean Colpin membre du bureau politique élu au XXIIé congrès en 1976 sur une ligne très antisocialiste, responsable aux cadres. Il sera démis de son poste de secrétaire du parti au XXIVé congrès en 1984 tout en restant au BP. Il se suicide en pleine préparation du XXVè congrès tout en refusant par lettre toute spéculation politique sur son suicide. Pudal (B.) *Un monde défait* op.cit. p.149.

1445 Archives L. Bonnafé (carton Le parti)

hameau de Corrèze par les autorités françaises durant la guerre. L'insurrection de la Corrèze les sauve alors que la division « *Das Reich* » est proche. Une première réaction de révolte marque le jeune garçon contre la passivité familiale : « J'ai l'impression qu'il y avait chez moi une indignation ! Ne rien faire c'est impossible [1446] ». Un parcours scolaire réussi le propulse à l'université, après un baccalauréat obtenu à quinze ans. Il hésite entre philosophie, psychologie, sciences humaines et médecine… Il choisit la médecine avec l'objectif d'être psychiatre. En 1958 il prépare le PCB tout en suivant les cours de philosophie. Alors qu'il n'est encore qu'un étudiant sérieu et bien noté en première année de médecine à Montpellier, il rencontre la discrimination. A l'oral le professeur « historique » d'anatomie lui précise qu'« ici, Monsieur on n'aime pas les étrangers ». Il redoublera son année.

Cette expérience, et la prise de conscience que la voix d'un Français aux élections algériennes pèse dix fois plus que celle d'un Algérien rompt le pacte républicain et l'oriente vers l'action. Il adhère à l'UNEF et à un réseau dit « Vérité et Liberté », vaguement clandestin, de soutien au FLN et à la révolution algérienne. Devant l'activisme public de l'UEC il entraîne l'ensemble de son groupe chez les étudiants communistes, et se réoriente vers la lutte pour la paix en Algérie. Il devient président de la section médecine, puis président de l'UNEF, alors qu'il est en 4ème année. Actif en Mai 68, avec le soutien d'une fédération du PC ouverte qui accompagne le mouvement, il organise les étudiants de la faculté de médecine en groupes de travail et défend devant les autorités universitaires un programme soutenu à 85% par les étudiants. Mais l'affrontement avec l'extrême-droite, liée à la guerre d'Algérie, se prolonge à Montpellier « dans un climat de haine » et prend des formes violentes, avec la bienveillance des autorités locales. Wizenberg adhère au PCF en 1964 et devient secrétaire de la section universitaire du quartier des universités de Montpellier. Il est élu au bureau fédéral de l'Hérault, mais refuse d'être candidat au Conseil général. Il a rencontré en 1964 une étudiante en philosophie engagée, qui se réoriente vers le droit, qu'il épouse et avec laquelle il aura quatre enfants.

Encouragé dans sa carrière par un pédopsychiatre qui lui fait découvrir la psychanalyse, il est reçu à l'internat des hôpitaux psychiatriques de Languedoc-Roussillon, et fait une année comme interne-suppléant à Saint-Alban. Mais au moment d'être nommé, le préfet proche du maire de Montpellier, « le représentant de l'OAS en France » selon la formule de Wizenberg[1447], produit au ministère un « refus de nomination »[1448]. Un cas unique que le Conseil d'État cassera comme acte arbitraire dix ans plus tard, mais qui brise sa carrière hospitalière[1449]. Wizenberg « monte » à Paris et bénéficie du soutien des réseaux communistes. Il obtient des vacations au centre de santé municipal d'Ivry, puis est embauché comme médecin consultant au CMPP d'Ivry. Il en devient en 1975 le directeur médical et y fait le reste de sa carrière jusqu'à sa retraite en 2004. Il travaille aussi à l'IME de Chatillon et investit le militantisme local. Il devient membre du comité de section. Il marque son accord avec la ligne que Paul Laurent développe dans une série d'articles : « Ne pas confondre réformisme et collaboration de classe » ce qui lui vaut en 1974 d'entrer au comité fédéral des Hauts-de-Seine, puis au bureau fédéral. Sur cette même base il est proposé par Pierre Sotura, le secrétaire fédéral, un proche de Plissonnier, comme candidat au comité central en 1976, mais sa candidature n'est pas retenue. « C'est, dit-il, à cause de cette position que je n'ai pas été élu en 76, et c'est grâce à cette position que j'ai été élu la fois suivante. Gaston Plissonnier m'a dit : On sait tes positions, on sait que tu es quelqu'un de confiance, que tu es respectueux du centralisme démocratique. C'est bien que ton point de vue existe au CC [1450] ».

1446 Entretien David Wizenberg du 8 mai 2012.

1447 Entretien avec D.Wizenberg.

1448 Selon la formule administrative.

1449 Ibid.

1450 Entretien avec David Wizenberg du 18 mai 2012.

Victime de l'anticommunisme et de l'antisémitisme, Wizenberg n'a pas pu acquérir la position à laquelle il pouvait prétendre. C'est au parti qu'il doit une carrière professionnelle alternative, bien que moins prestigieuse, et l'acquisition d'une autre forme de capital symbolique, le capital politique qui le mène jusqu'à l'organisme officiel de direction. La contrepartie ne peut être que l'expression de la fidélité et le respect de l'autorité légitime : « Tu sais, moi je suis très politique. Ma façon d'aborder les choses était liée à ce qui me semblait politiquement devoir faire avancer les choses. Eux [Lainé et le groupe qui lui est proche] étaient davantage dans les débats intellectuels, donc on n'était pas tout à fait sur le même terrain[1451] ». Promu du fait de son orthodoxie, et alors que le discours officiel qui valorise « l'action à la base », Wizenberg fait partie d'une fraction du corps militant qui souhaite rompre avec « la tolérance coupable des rénovateurs de tous poils [1452] » qui ont pris prétexte de la stratégie unitaire pour abandonner la vigilance à l'égard du Parti socialiste, et qui ont privilégié le débat théorique aux dépens de la pratique militante. « Le Parti a estimé à un moment que toute les commissions devaient s'occuper de politique, et donc que cette commission de santé mentale, qui passait son temps à savoir le rapport à la psychanalyse, à Lacan et au marxisme etc… On n'en voyait pas l'intérêt. Ils ont décidé de faire une commission pour voir comment mener la bataille politique parmi les psychiatres, pour faire avancer là, comme pour les autres[1453] ». Cette logique d'un retour à l'action contre des débats intellectuels jugés superflus va s'exprimer explicitement à l'hôpital de Ville-Évrard par une volte-face quant à la défense de la psychiatrie hors les murs.

La réorientation du discours : Mireille Bertrand à Ville-Évrard (1980)

La rencontre de Mireille Bertrand,[1454] nouvelle tutrice politique de la commission santé, avec « les travailleurs en lutte de l'hôpital psychiatrique de Ville-Évrard » et le compte rendu qui en est fait dans *l'Humanité* donnent à voir les effets du recentrage sur la classe ouvrière aux dépens des principes défendus durant des décennies par les médecins communistes. « Une délégation de responsables et d'élus est allée réaffirmer le soutien du parti communiste aux travailleurs en lutte. Deux mille travailleurs sont en grève depuis vingt-huit jours avec la CGT et la CFDT pour exiger que le budget primitif 1980 soit majoré de 14% par rapport à 1979 au lieu des 11,8% prévus. Cette majoration permettrait la création de cent-vingt-neuf emplois. Mireille Bertrand, Marie Thérèse Goutmann députée, Jean-Louis Mons conseiller général, Denis Rousse maire-adjoint de Neuilly-sur-Marne se sont entretenus pendant plus de trois heures avec les grévistes. La délégation a rencontré dix-sept médecins. Neuf travailleurs de l'hôpital ont adhéré, une vingtaine a témoigné dans *Les cahiers de lutte*[1455]. Tout en se gardant de trancher entre les positions scientifiques et thérapeutiques qui sont débattues entre les professionnels concernés, le parti a

1451 Ibid.

1452 Lagroye (J.) La vérité dans l'église catholique op.cit. p 231.

1453 Ibid.

1454 Mireille Bertrand née en 1941, aide-chimiste, militante ouvrière, membre du CC depuis 1970 et B.P depuis 1972 est chargée de la commission Cadre de vie en 1979 après le départ de Juquin à la propagande . Opposée à Marchais en 1976 sur les questions de la morale, et pour cela marginalisée au sein du B.P, elle travaille avec Bernard Doray et David Wizenberg. Elle ne perçoit pas ce qui oppose le discours sur le maintien des capacités hospitalières générales et le discours spécifique des psychiatres en vue de réduire le poids des lits hospitaliers dans leur domaine. (D'après notre entretien avec Bernard Doray)

1455Mischi (J.) *Le communisme désarmé,* Agone, 2014. p.75. « A la fin des années 70 les références à la classe ouvrière, et plus précisément à la lutte des classes, cèdent devant les inflexions misérabilistes valorisant les thématiques de la pauvreté et de la misère (…) au rebours du travail militant d'affirmation de la dignité ouvrière (...) Le PC lance une campagne de la pauvreté à travers la rédaction des « Cahiers de la misère , cahiers de lutte »

comme souci fondamental, que soit donné le maximum de moyens à ceux qui se mettent au service de l'individu en difficulté[1456] ».

Privilégiant « les luttes » et le recentrage sur son électorat potentiel, le Parti communiste amorce un abandon des principes qui l'avaient identifié dans l'espace professionnel, ajoutant aux interrogations sur la ligne politique d'une grande partie du collectif militant, le sentiment d'une perte des valeurs éthiques qui ont fondé leur engagement.

Le 23ème congrès en mai 1979 réactive la matrice ouvriériste. La direction traque toutes les formes de contestation et produit un discours qui évacue la perspective politique, pour un illusoire socialisme qui résulterait d'une prise de conscience de la nécessité des transformations sociales par l'expérience répétée de « luttes à la base », épurées des illusions produites par « les accords de sommet ». Le discours, en décalage avec la réalité, se révèle inadéquat pour définir un projet crédible. Contre la résistance au changement de stratégie en cours, la direction du PC promeut de nouveaux cadres sous le label de la fidélité et procède à l'effacement des supposés-critiques, évitant la tribune qu'une exclusion pourrait leur fournir. Sanction d'un manque de maitrise de la contestation ? Jacques Chambaz le responsable de la section des intellectuels n'est pas reconduit au bureau politique. Une décision du 28 septembre 1979 réorganise le secteur confié à Guy Hermier. Michel Dufour membre du comité central depuis 1975, adjoint de Chambaz pour le travail en direction des enseignants rejoint Hermier à la direction de la SIC. Il témoigne de la vision qui prévaut au sein du cercle dirigeant : « Pour Kanapa, tout s'écroule en URSS. En France on est en train de se faire avoir par le PS. Il faut tenir, il faut aller à l'essentiel. Les interrogations des intellectuels… ce n'est pas l'essentiel… on verra plus tard… » [1457]

Le 20 mai 1980 la dissolution du CERM est prononcée. Regroupé avec l'Institut Maurice Thorez il est remplacé par l'Institut de recherche marxiste (IRM) dont la direction est confiée à Francette Lazard. *France Nouvelle* et *La Nouvelle Critique* disparaissent au profit de la création d'une nouvelle revue, significativement intitulée *Révolution* comme signe de recentrage identitaire. Un courrier signé de René Lew, informe Bonnafé et Lainé que le nouvel institut est organisé en six secteurs d'activité. Le groupe psychanalyse est rattaché au secteur « dynamique des connaissances » et doit se réunir en mars 1980 pour « discuter de l'avenir de notre travail[1458] ». La disparition de l'ensemble des lieux de l'intellectuel collectif tend à casser les réseaux sociaux qu'ils constituaient, et à promouvoir un encadrement en conformité avec la nouvelle ligne politique.

3/ La réaction des psychiatres

Une première vague, celle des « héritiers » quitte le PCF entre 1977 et 1980. Leur lien au parti s'est construit dans un rapport familial à la socialisation militante, sur l'utilisation de leurs dispositions intellectuelles et leur adhésion à la politique unitaire. Inscrits dans une pluralité d'espaces sociaux, le coût de leur sortie est minoré par l'investissement dans la modernisation du système psychiatrique, par la pratique d'une psychanalyse « pure » des contraintes administrativo-étatiques et « libératrice » de l'individu alors que, et malgré l'atmosphère de suspicion qu'ils subissent, l'appel au patriotisme de parti des plus durablement engagés, les amène à donner des gages de fidélité.

1456 *L'Humanité* du 14 décembre 1979

1457 Entretien avec Michel Dufour du 19 janvier 2009

1458 Archives L. Bonnafé IMEC (carton le parti)

Les départs de l'année 1980

Marie Bonnafé témoigne du déchirement vécu : « Au parti, je reste très militante, en avalant des couleuvres. Marchais… des fois on rigolait… mais par exemple la campagne sur la pauvreté[1459], on prend des positions pour ne pas faire cela, et les infirmiers sont d'accord. Les gens n'aiment pas qu'on les traite de pauvres. C'est une espèce de condescendance… Quand même, c'est notre métier… On sait ces choses-là ! On était connus par ailleurs, pour avoir un langage d'estime par rapport aux gens. Tout est sournois, rien n'est dit… J'ai souvenir qu'il n'est pas bon être intellectuelle… dès qu'il y avait des gens un peu intelligents, ils partaient… Pourtant on n'était pas très subversifs, en tout cas moi je ne l'étais pas, parce que je savais d'avance que c'était perdu. Il fallait avaler, sinon tu n'avais qu'à sortir du parti. Jean-Claude Vernant (le neveu de Jean-Pierre) un grand neurologue me disait : « Qu'est-ce que tu fais encore là-dedans ? Je lui disais : mais c'est le seul lieu pour combattre pour la psychiatrie. Si on voulait se battre, utiliser la culture, c'était quand même le Parti communiste qui était le dernier bastion, ses militants, la CGT… Je lui disais, c'est mon endroit de lutte et j'en fais partie à mon corps défendant. Je lisais mon journal, ça donnait mal au ventre. Pour nous c'était impossible de parler dans le parti. On était niés…[1460] » Elle ne reprend pas sa carte alors qu'éclate l'affaire Marchais et que *l'Humanité* attaque la presse[1461] : « Qu'il l'ait caché, bon… mais si un journal le publie, c'est la liberté de la presse ! » Rupture d'héritage : « Mon père, je ne le lui ai pas dit tout de suite. Je me suis dit il va être peiné. En fait, il m'a dit : ça dépend où on est placé… Il a été très tolérant ».

Avec la fin de l'activité du CERM se délite le réseau militant. En 1977 Chaumon ne reprend pas sa carte. Il participe activement à la direction du Syndicat de la psychiatrie où la jeune génération communiste trouve une sorte de substitut à l'organisation politique. Tania Roelens était à Prague avec sa mère, en aout 1968. Elle a assisté à l'arrivée des chars soviétiques : « Quand ils sont arrivés les Russes et les autres… Ma mère était dans tous ses états… Moi depuis ce jour-là… » dit-elle, laissant en suspens la définition de la trahison ressentie : « En 1979 j'ai commencé à me demander si ça valait la peine de continuer à soutenir cette cellule. C'est à ce moment-là que mon père s'en va. J'étais plutôt du côté de ce que la psychiatrie peut amener à la société, plutôt que de ce que le parti pouvait donner. Mentalement j'avais quitté le truc…[1462] » Elle est en analyse, et s'intéresse à l'ethnopsychiatrie.

L'engagement militant a fait partie de leur socialisation familiale. À ce titre, ils ont à l'égard de l'institution des attentes et des ambitions auxquelles la fin de l'aggiornamento met un terme. Le capital hérité leur permet de se sentir légitimes pour inventer d'autres rapports au politique. Le repli sur l'engagement professionnel et la pratique de la psychanalyse viennent prendre la place de l'activisme, non sans une souffrance due au sentiment de perte et au maintien d'un sentiment d'appartenance morale au communisme. Le syndicalisme radical en définissant la folie comme objet politique, forme un substitut dans le présent, et assure la permanence des liens militants.

1459 Mischi (J.) Le communisme désarmé op.cit ; « Les cadres du PCF axent leur propagande sur « les seize millions de pauvres et lancent une campagne sur la pauvreté à travers la rédaction des « cahiers de la misère et de l'espoir » », p.75.

1460 Entretien avec Marie Bonnafé le 10 novembre 2010.

1461 « *L'Express* du 7 mars 1980 publie un document administratif allemand trouvé dans les archives municipales d'Augsbourg. C'est la ville des usines Messerschmitt dans lesquelles Georges a travaillé. Il serait parti comme volontaire (…) Sa présence aurait été contrôlée là-bas par la police des garnis les 10 mai 1943 et 10 mai 1944 » Juquin (P.*) Mémoires*, op.cit. p. 487.

D'après les recherche récentes de P. Boulland : « En l'état des sources, aucune conclusion définitive ne peut être tirée (…) les documents produits reposant sur des témoignages surdéterminés par les enjeux politiques, médiatiques ou judiciaires dans lesquels on ne peut manquer de relever de multiples imprécisions ou contradictions, à commencer par ceux de G. Marchais lui-même » *Des vies en rouge*, op.cit. p. 278. Il reste que cette affaire connue dès 1970 et ressortie en 1980 provoqua chez les communistes un malaise certain.

1462 Entretien avec Tania Roelens le 28 mars 2011

En 1980 Jean-Pierre Rumen quitte aussi le PCF : « Je suis parti doucement, en fait je me suis détaché, je n'ai pas rompu ça m'a pris du temps à cause de mes amitiés et parce que la fédération de Corse du sud avait des positions atypiques que je voulais voir. En Corse on était à l'aise avec les copains… c'était une fédération un peu turbulente. Il y avait aussi la question nationaliste. Tout en étant républicain je n'étais pas loin des thèses régionalistes. J'ai vécu le parti, comme à Paris en 68, comme une force de protection pour empêcher les débordements pour que ça devienne un problème politique… Au demeurant pour tout le monde en Corse, je suis communiste. Rumen inaugure ainsi une position qui va se retrouver dans l'ensemble des trajectoires des acteurs étudiés : une fidélité à l'histoire communiste, un engagement professionnel et associatif qui reste orienté sur des questions de société et tend à résister aux idées dominantes.

Le repli sur la sphère privée et l'écriture de Lucien Bonnafé et de Tony Lainé

Soumis aux injonctions paradoxales, entre exigence de fidélité et de préservation de l'institution, et soupçon quant à leur rigueur politique, Bonnafé et Lainé se replient sur une activité individuelle d'écriture, soutenue par leur insertion dans des espaces extérieurs au parti.

Bonnafé est désormais conseiller municipal de la Ville-du-Bois, une localité de l'Essonne où il réside, proche de Corbeil. Il reste présent dans le travail de formation de la base infirmière aux côtés de Germaine Le Guillant. De l'été 1980 à l'été 1981 il écrit *Psychiatrie populaire*, publiée aux éditions des CEMEA. L'ouvrage est un plaidoyer en faveur de l'intervention de la base. « Il nous faut approvisionner le courant qui dit : enfin, nous voici en mesure de ne plus compter pour quantité négligeable. Maintenant, c'est à chacun de nous, de faire du changement son affaire, de faire assaut d'imagination et d'invention. Il s'agit d'approvisionner ce courant profond avec les matériaux accumulés dans une longue expérience et une longue réflexion sur son expérience, partagée avec les interlocuteurs les plus divers[1463] ». Alors que la réduction des lits en psychiatrie est durement engagée sans que s'y substituent les moyens humains nécessaires au travail de l'extra-hospitalier, il fustige toutes les « pratiques de partition, séparation ou exclusion » face aux « formes les plus bouleversantes de la souffrance humaine » pour « une psychiatrie qui sait franchir les portes de l'institution pour entrer dans la vie de la cité ». Il porte témoignage de la multiplicité des acteurs qui peuvent soutenir l'attitude désaliénante : « des supérieures de couvent aux directeurs d'hôpitaux, de toutes les sortes de travailleurs d'institutions sanitaires ou autres, des spécialistes du cerveau aux gardes champêtres, des médecins de base aux magistrats et aux maitres d'école... [1464] » Adressé aux profanes, le texte défend « un échange réel, aux antipodes de toute action dominatrice » et une psychiatrie populaire liée à la lutte pour toutes les libertés.

Profondément blessé par son éviction des responsabilités politiques, Tony Lainé poursuit ses entreprises en collaboration avec Karlin. Ce sera le chemin d'une rencontre avec une nouvelle

1463 Bonnafé (L.) *Psychiatrie populaire. Par qui, Pourquoi ou psychorama ? ,* Paris, Editions du Scarabée, 1981, (introduction.)

1464 Les « témoignages » de Bonnafé parlent d'un quotidien que chacun peut reconnaître. Aux mécanismes de d'exclusion dans le quotidien : la notification d'un refus d'aide sociale :« au motif que l'intéressé n'est pas malade, il justifie seulement d'un traitement psychiatrique », le rejet d'inscription sur une liste électorale car « l'intéressé est en traitement à l'H.P... » il oppose le bachelier diagnositiqué « idiot définitif »et devenu bachelier grâce aux efforts conjugués et à la persévérance d'un enseignant rebelle, passionné de recherches appliquées, et au soutien des parents d'élèves concernés par le grand handicap » ou encore le cas d'un « magistrat, président du tribunal : « Parfois l'émotion était grande dans la bourgade quand il perdait brusquement la tête et qu'il fallait l'emmener ailleurs où il faisait « sa cure de repos », pour revenir bien rétabli à la satisfaction générale. » Exemples tirés de sa longue expérience.

épouse. Kathleen Kelly est née à Budapest en 1942 dans une famille juive d'imprimeurs. Son père a survécu aux camps nazis, puis a été interné dans un camp de travail durant la période stalinienne. La famille fuit la Hongrie en 1949 et émigre au Canada, où Ketty fait des études de sociologie à l'université de Toronto. Elle souhaite venir en France où réside une partie de sa famille, mais ne trouve du travail qu'à Genève, au ministère de l'Instruction publique en 1971. En 1977 elle est embauchée par l'O.C.D.E comme chercheur sur l'utilisation de l'audiovisuel dans l'enseignement. Elle s'intéresse en particulier à l'utilisation de la vidéo, comme moyen d'expression pour les enfants handicapés. C'est dans ce cadre qu'elle rencontre Tony Lainé, par l'intermédiaire du mari de sa cousine, producteur de l'émission « L'avenir du futur » qui a interviewé Lainé, et d'une amie psychiatre formée par lui. Parallèlement elle s'engage dans une analyse en vue de devenir psychanalyste. Ketty connait bien le système d'intégration scolaire italien. Elle participe aux côtés de Lainé à l'expérience du Pradon. Elle devient « une militante de l'intégration du handicap ». Ils se marient en 1978 et ont un fils Étienne né en 1980.

En 1977 Lainé et Karlin publient *La raison du plus fou* [1465] puis en 1978 *La mal vie,* sorte de journal de terrain des tournages. Ils y mettent en lumière le rapport au sujet, ce qui unit celui qui choisit et celui qui est choisi pour témoigner. L'objectif est de faire lien entre « les deux scènes », celle de l'histoire familiale et individuelle, du désir parental, et de l'intériorisation des dominations qui le structure. En 1981 ce sera *Le petit donneur d'offrandes*[1466], une série de nouvelles fondées sur des rencontres thérapeutiques ou personnelles, où les auteurs montrent combien, entre la folie et l'insolite de la vie, le lien est ténu et la bascule facile.

La longue histoire militante de Bonnafé et de Lainé, leur position « d'alliés de la classe ouvrière » leur a donné les clés d'un jeu où il faut savoir trouver des formes de repli tout en continuant d'exister, dans l'attente de jours plus conformes à leurs espérances. L'arrivée de la gauche au pouvoir et la participation communiste au gouvernement dont nous reparlerons, semblent réouvrir les possibles.

4/ Le renouvellement provisoire de l'institution : l'adhésion de Philippe Rigal

Alors que le PCF réactive son discours ouvriériste, de jeunes psychiatres arrivent, qui assurent le renouvellement provisoire de l'institution. Le cas de Philippe Rigal, un psychiatre avec lequel j'ai eu l'occasion de travailler, et qui adhère au PCF en 1978 (cas qui n'est peut-être pas unique) illustre ce mouvement. L'engagement comme militant de base auprès du monde populaire décalé des enjeux intellectuels, dans un premier temps inconscient des conflits de l'histoire, est caractéristique de cette période qui voit disparaitre les conditions de fonctionnement de l'intellectuel collectif.

Issu d'une famille de la petite bourgeoisie de Cahors, un père dentiste et des grands-parents petits commerçants, Philippe Rigal nait en 1955. Le grand père a été résistant. Le climat familial est localement radical-socialiste, et nationalement respectueux du gaullisme. Rigal fait ses études au sein de l'école républicaine et rapporte ses premières expériences de politisation à des professeurs communistes. En 1968, en 3ème au lycée il expérimente ses premières manifestations de rue. Il fréquente ensuite les Comités d'action lycéens (CAL) et passe le bac en 1974. Confronté à la médecine lors d'un grave accident lorsqu'il est enfant, fortement influencé par un médecin généraliste ami de sa famille, et dans une logique d'ascension sociale par rapport à son père, il décide de faire des études de médecine qu'il débute à Toulouse : « J'étais bon élève mais math- up,

1465 Lainé (T.) Karlin (D.)*La raison du plus fou,* Paris Ed. Sociales, 1977. *La mal vie* Ibid.1978

1466 Lainé (T.) Karlin (.) *Le petit donneur d'offrandes et autres histoires de fous*, Paris, Ed. Sociales, 1981 dédié à F. Basaglia.

math-spé… ça ne me parlait pas trop. Moi, c'était l'idée de soigner ». En seconde année de médecine il rencontre la psychologie médicale présentée par un pédopsychiatre : « Il y avait là quelque chose qui prenait en compte les individus de façon globale ».

Immergé dans une sociabilité ouverte, populaire par le biais du rugby et de la moto, culturelle par le biais d'amis de gauche fréquentant les artistes, militant de l'UNEF, il se vit comme « un fils à papa bénéficiant de plus de facilités que ses copains » et se sent « un peu à part, face aux fils de la bourgeoisie locale dont l'installation à Albi ou à Cahors est le destin tracé[1467] ». Comme ses copains de milieu modeste, il travaille (dans une banque) dès le début de ses études supérieures, et tout au long de son cursus. La conjugaison d'une relation amoureuse avec une étudiante des arts-déco parisienne, fille d'une enseignante communiste et d'un salarié de la SNCF tous les deux cadres du PCF, et du rejet de l'enfermement dans la bourgeoisie provinciale, l'amène « à monter à Paris, où tout semble possible ».

Il adhère au Parti communiste en 1979 et milite dans sa cellule du XIIIème arrondissement de Paris, avec Gisèle Moreau[1468]. « Pour moi militer c'était le parti, le parti des ouvriers. Le PS il n'en a jamais été question, et je n'étais pas d'extrême-gauche. J'adhère au PC pour avoir une action sur le terrain. À la cellule il y avait pas mal d'étudiants, mais pas seulement, il y avait des jeunes qui travaillaient. On était mélangés au niveau des générations. Il y avait des staliniens un peu rigides, mais en même temps des gens un peu anciens qui évoluaient, qui voulaient changer le parti. Il y avait une dynamique qui n'était pas reflétée par ce qu'on entendait dans les sphères plus élevées ou dans les médias [1469] ». Après l'entrée au comité de section, il suit l'école fédérale : « C'était bien, on étudiait Marx dix jours, nuit et jour. J'assistais à toutes les manifestations intellectuelles. On trouvait des acteurs engagés. Il y avait le journal que j'adorais lire…[1470] On était contents de pouvoir trouver des intellectuels communistes ouverts qui pouvaient amener de la matière, qu'on puisse argumenter, qu'on puisse échanger… ne pas en rester seulement au discours de Marchais… » Comme il pratique les arts martiaux, on le désigne pour le service d'ordre de la fête de *l'Humanité : «* J'étais avec les vieux de la vieille, les costauds, j'étais le petit jeunot qui venait aider. Il y avait des durs, des vieux staliniens de la vieille époque, eux ils n'avaient pas fait d'arts martiaux ! On surveillait les entrées, ça n'était pas très méchant, ça se réglait plutôt tranquillement… »

Admis à l'internat de psychiatrie de Paris, en formation à l'hôpital Broussais, Rigal est attaché au service de Philippe Jamet. On y expérimente le psychodrame, les groupes Balint. Il s'engage en analyse en 1979 avec un analyste qui travaille au centre Binet « plutôt SPP mais en marge ». Il devient ensuite assistant du professeur Hubert Flavigny. Celui-ci, marié à une assistante sociale, hospitalo-universitaire hétérodoxe qui accueille les jeunes patients dans son appartement de l'Ile Saint Louis, ouvre son service aux psychopathes : « Jamet était chef de clinique. On avait de tout. On faisait des psychothérapies familiales, des thérapies systémiques… les psychopathes, ça bouscule, il faut bien innover ! » À la fois pour financer son analyse, et dans la dimension vocationnelle de la médecine, Rigal est infirmier, puis lorsqu'il est médecin, il fait des accouchements à Mantes-la-jolie : « J'allais faire des trucs dans les endroits un peu durs. Ça me plaisait bien, ça correspondait à ma sensibilité, j'étais déjà au parti [1471] ». Il fera une carrière dans le service public à temps partiel, alliée à une pratique libérale, et quelques incursions dans le secteur médico-social.

1467 Entretien avec Philippe Rigal du 14 septembre 2011

1468 Ancienne secrétaire générale de l'Union des Jeunes Filles de France, organisation féminine de la jeunesse communiste, Gisèle Moreau entre au bureau politique en 1979.

1469 Ibid. Entretien

1470 Révolution

1471 Ibid. Entretien

Dans une forme de rupture douce avec son milieu d'origine petit bourgeois et provincial, Rigal oscille entre le choix amical de l'ethos populaire, le rugby, la moto, la valorisation de la force physique avec les arts martiaux, et l'appétence culturelle. « Dans une petite ville, les classes sociales sont moins étanches, les univers moins cloisonnés, les frontières de classe poreuses, les interactions entre elles plus fréquentes (dans l'espace public, les commerces, à la sortie de l'école, à la messe, au stade, à la mairie)[1472] ». La préférence amicale pour les enfants des classes populaires se double d'une difficulté à nouer des relations avec les enfants de la notabilité provinciale et trouve un débouché dans l'adhésion communiste.

Le parti réunit dans une sorte de synthèse la réponse à ses aspirations culturelles et à son désir d'action, l'intégration dans un monde social pluriel que constitue à l'époque la fédération de Paris, et l'immersion intergénérationnelle qui inscrit dans le groupe. Il accueille avec une certaine sympathie le discours antisocialiste : « J'aimais bien Marchais parce qu'il représentait la classe ouvrière. Je le défendais, même si j'étais sensible aux discours des intellectuels[1473] ».

Dans ce bonheur provisoire, le travail d'homogénéisation partisane ne prend plus en compte l'identité professionnelle et la politisation des problèmes psychiatriques, mais elle n'interdit pas le militantisme.

B : DE L'ESPOIR MITIGÉ À LA TENTATIVE AVORTÉE (1981-1984)

Avec l'élection de François Mitterrand à la présidence de la République s'ouvre une seconde période (1981-1984) qui semble freiner le renfermement identitaire, et rendre possible une action en prise avec le monde social. Pour la deuxième fois de son histoire le Parti communiste participe au gouvernement, et pour la deuxième fois le poste de ministre de la Santé est attribué à un communiste. Les psychiatres communistes se remobilisent et réactivent leurs réseaux dans le soutien au ministre, conscients que celui-ci arrive sur un terrain qui lui est structurellement défavorable.

Leur proximité avec Jacques Ralite, la nomination de l'un deux dans une commission inter-ministérielle de recherche, le financement d'actions culturelles au sein des hôpitaux psychiatriques sont des modestes avancées qui permettent aux psychiatres communistes de reprendre espoir. Mais le soutien à l'action ministérielle et leur expertise se heurtent au repositionnent ouvriériste qui contredit plusieurs décennies de mobilisation, et met en cause le capital symbolique acquis dans l'univers professionnel. Entre mise en cause des vérités de parti les plus profondément incorporées, et imposition d'une autorité qui abandonne les valeurs éthiques se détisse le lien à l'organisation qui fondait leur personne sociale.

1472 Naudier (D.) Simonet (M) dir. *Des sociologues sans qualités*, Paris, La Découverte, 2011, Beaud (S.) «Un fils de bourgeois en terrain ouvrier » p.163.

1473 Ibid. Entretien

1/ Les bénéfices de la participation au gouvernement

Ralite s'entoure des médecins amis avec lesquels il passe de nombreuses soirées, sur lesquels il peut compter pour s'orienter dans ce milieu qu'il connait peu. La place structurelle des psychiatres dans les circuits d'État, et le fait d'avoir un interlocuteur communiste leur permet d'espérer que le PCF va sortir de sa position de repli agressif, pour impulser des réformes sociales. Réactivant la matrice du Front populaire et de la Libération, le réseau des psychiatres communistes encore présents, se met en ordre de marche pour mobiliser la psychiatrie progressiste autour du ministre et de ses projets.

Le soutien au ministre

« J'ai gardé le souvenir, évoque Bernard Doray, d'être allé au ministère de la Santé pour la première fois, par un jour de juin 81 où une foule clairsemée accueillait le nouveau ministre. En tant que responsable du Syndicat de la psychiatrie, j'avais la mission osée de m'inviter dans la commission des maladies mentales pour dire à la dizaine de psychiatres universitaires qui la composait, qu'il ne serait pas malvenu d'élargir les travaux de la susdite commission aux autres personnels, et en particulier au corps infirmier. La morgue de Pierre Deniker (…) n'allait pas empêcher la constitution, quelques mois plus tard d'une commission bien différente, ouverte à la diversité des courants de pensée, des disciplines et des métiers du soin psychique, dans un monde de la psychiatrie encore majoritairement stagnant dans les logiques asilaires et les suffisances académiques : ce fut la commission Demay[1474]».

Le discours de Sotteville-lès-Rouen (1981)

Ministre dans un secteur marqué par le libéralisme et l'élitisme, Jacques Ralite tente de transgresser les formes traditionnelles de relation entre le pouvoir et le monde médical. Il s'engage dans un tour de France de la santé. C'est dans le lieu symbolique de Sotteville-lès-Rouen qu'il intervient, en octobre 1981 sur la psychiatrie : « Une étape de son tour de France sur le thème de "dépelotonner"[1475] la santé mentale ». Largement rédigé par Lainé, le discours du ministre rappelle qu'il y a « dans notre pays une œuvre croisée entre les avancées démocratiques et celles de la psychiatrie, du Pinel de la Révolution au Rucart du Front Populaire, des journées de la psychiatrie de 1945 à la reconnaissance de l'autonomie et de l'originalité de la psychiatrie en 1968. Contre "la gérance immobile de la folie, et le retranchement du monde des malades mentaux" institué par la loi de 1838, il faut un texte de droit commun et en finir avec l'asile, en mettant en place une alternative radicalement différente[1476] ». Pour cela, ajoute-t-il « je confie au Docteur Demay une mission de réflexion sur les problèmes de la psychiatrie aujourd'hui, une mission d'invention d'une voie française au renouveau de la psychiatrie ».

La commission se met en place et réunit la fine fleur de la psychiatrie progressiste. Elle comprend deux professeurs agrégés (Flavigny, Bourguignon) des psychiatres de secteur (Baillon, Bailly-Salin, Lainé, Bonnafé, Mignot, Misès), des représentants de la psychiatrie « radicale » (Blès, Chouraki, Doray), deux psychanalystes (Green et Leclaire) et diverses personnalités extérieures : Roland

1474 Doray (B.) *Psychopathologie du travail*, Eres, 2011, p.24.

1475 La formule imagée de Ralite veut probablement dire sortir la psychiatrie des nœuds dans lesquels elle est restée cantonnée

1476 Discours de J. Ralite prononcé le 12 octobre 1981 à Sotteville-lès-Rouen

Weil un avocat, Guy Braibant[1477] professeur à l'I.E.P de Paris, et Daniel Karlin, (tous les trois membres du PC) entre autres. Le rapport est remis au ministre et la charte intitulée « Une voie française pour une psychiatrie différente » est adoptée par le gouvernement le 12 mai 1983. Elle reprend la quasi-totalité des aspirations progressistes de la profession et, appuyée sur la définition d'une éthique, propose un véritable plan de travail concernant tout à la fois les transformations législatives et les principes d'organisation. Elle propose des formes d'autonomie du secteur par rapport à l'hôpital, l'étude des conditions de gestion des personnels et de leur formation, ainsi que l'idée de l'organisation d'un grand débat national sur la question.

Jacques Ralite n'engagera aucun processus législatif[1478] susceptible de traduire dans les faits quelque chose des discours tenus, ce qui amène sa rupture orageuse avec Tony Lainé, qui l'accuse de lâcheté. « J'ai beaucoup cru à l'expérience de Ralite auprès de qui j'ai travaillé, évoquera Lainé. L'essentiel pensai-je alors, est de considérer que le parti possède toujours des forces et des racines populaires et ouvrières telles, qu'il peut mener un projet de changement de politique de santé jusqu'à son terme, à condition qu'il soit entendu. Mais je considère que ça n'a pas été entendu, malgré le discours de Ralite à Sotteville-lès-Rouen. Il n'y a pas eu l'ombre d'une mise en application. Je ne suis pas convaincu qu'à cette époque, le parti ait eu vraiment la tentation de presser le pas sur le sujet. C'est de là, entre autre, qu'est venue ma désillusion[1479] ».

« Le Cheval bleu »

L'association du « Cheval bleu » lancée grâce à un financement du ministère de la Santé, permet de financer dans les hôpitaux psychiatriques, la présence d'artistes qui travaillent avec les malades. Les productions picturales, théâtrales ou musicales sont l'occasion de sortir de l'hôpital et de manifester la participation des malades à la communauté de vie. « L'idée c'était de faire comme les Italiens, de faire rentrer massivement dans les asiles la culture, de faire des choses de qualité, de développer la créativité (…) Il y avait cette photo emblématique à l'hôpital de Basaglia, le cheval qu'ils avaient fabriqué dans une salle devenue un atelier, et qui était trop haut. On voit le directeur de l'hôpital en train de péter le mur pour que le cheval passe… Ça a duré trois ans. Il y a eu pas mal de choses faites. Par exemple Michel Seminiaco, un grand photographe, très reconnu est allé à l'asile de Saint-Dizier. Il a travaillé avec des personnes qui n'avaient pas de langage, dans une vraie pourriture d'asile… Un travail de qualité… C'était très beau ! Il a fallu une demi-journée pour négocier que les patients qui avaient fait ces œuvres ne traversent pas la ville en autocar mais à pied, pour qu'ils se montrent. C'étaient des petits combats… Je pense que c'était important[1480] » évoque Doray.

1477 Guy Braibant (1927-2008) diplômé de l'IEP et de l'ENNA, auditeur au Conseil d'Etat au Centre de documentation de l'institution (1958-1974), commissaire du gouvernement au contentieux, membre du PC de 1945 à 1984.

1478 Jacques Ralite ne restera ministre de la Santé que dix-huit mois (du 22 juin19.81 au 22 mars1983) avant de devenir, à l'occasion d'un remaniement ministériel, secrétaire d'Etat délégué à l'Emploi. Faut-il attribuer ce silence législatif au manque de temps, alors qu'il s'engage dans une grande concertation sur le cancer ? à la conscience des réticences de la direction du PC ? à un freinage par le PS ? ou à la personnalité du ministre telle que l'évoque Doray « C'est vrai que Ralite avait le chic pour les coups d'éclat !... » ?

1479 Lainé (T.) interview de M.Reynaud à la Revue *Synapse*, mai 1990. archives Lainé , IMEC , boite 4

1480 Entretien avec Bernrd Doray du 11 octobre 2011.

Bernard Doray à la MIRE

La nomination de Bernard Doray à la Mission interministérielle de recherche (MIRE) rattachée au ministère de la Recherche et de la Technologie, lui offre la possibilité de participer à l'institutionnalisation de la psychopathologie du travail, et de financer des programmes de recherche concernant les expériences novatrices de la psychiatrie, en favorisant le dialogue entre les sciences humaines.

La participation au gouvernement est le moment d'un certain nombre d'avancées modestes, dans la formalisation d'une conception progressiste de la psychiatrie et dans des pratiques inspirées de l'antipsychiatrie italienne. Selon l'un des schèmes fondateur de la doxa communiste, pour ne pas devenir compromission, elle doit s'accompagner d'un mouvement social dont les communistes-ministres seront les porte-paroles ou les acteurs de la définition de droits nouveaux. C'est à cette mobilisation des professionnels que vont s'attacher les psychiatres en faisant appel aux registres d'action traditionnels, encouragés par le discours officiel de l'intervention à la base. Or, « l'entrée au gouvernement n'est pas vécue comme une victoire par les dirigeants du PCF, car l'essor électoral du PS s'est réalisé au détriment de leur parti[1481] », ce qui leur fait redouter le développement de mobilisations populaires qu'ils ne contrôlent pas. Ils vont être associés à « un programme massif de privatisations qui accroit leur isolement et les désillusions[1482] ». Les psychiatres vont se heurter à des pratiques d'appareil qui entendent négocier des mesures sociales en échange du fait de contenir les mouvements sociaux.

2/ Le prix de la participation au gouvernement : contenir les mobilisations

Les psychiatres communistes les plus aguerris et les plus investis dans l'action font l'expérience d'une direction politique qui trahit la vérité de l'institution la plus incorporée : le rôle du parti comme animateur et comme avant-garde des luttes sociales, et sa capacité à leur donner un débouché politique. À son plus haut niveau, la direction désamorce les tentatives d'action en même temps qu'elle ferme la parenthèse de la condamnation des usages de la psychiatrie en URSS.

Si la « loyalty » conduit Bonnafé et Lainé à maintenir en interne les affrontements, les tensions idéelles déconstruisent les formes de l'attachement, et la dilapidation du capital collectif touche au noyau fondateur du lien entre l'engagement militant et l'engagement professionnel. Une progressive désidentification à l'entreprise partisane est au principe d'une transformation de leur identité individuelle qui se détricote de l'identité militante. Les psychiatres font l'expérience de la déconnexion entre le savoir militant profondément intériorisé, le discours officiel et les pratiques.

Les ambigüités de l'orthodoxie

En centrant son intervention dans *l'Humanité* sur la question des moyens financiers et du nombre de lits hospitaliers, et en renvoyant à la nécessité de convaincre les personnels, Wizenberg produit un discours ambigu qui, à l'instar de l'intervention de Mireille Bertrand à Ville-Évrard, fait la part du feu pour ne pas choquer les infirmiers CGT les plus rétifs à l'extra-hospitalier. « La commission mise en place par Jacques Barrot prévoyait la suppression de 40% des lits

1481 Mischi (Julian) Le Communisme désarmé. Le PCF et les classes populaires depuis les années 1970, Marseille, Agone, 2014

1482 Mischi (J.) p.266.

hospitaliers, c'est-à-dire en bonne compatibilité giscardienne une forte réduction des crédits et des personnels. Parallèlement étaient mises en place les Maisons à caractère social (MAS), sorte de sous-asiles sans fonction soignante, écrit Wizenberg. Ces orientations se paraient des plumes réformatrices, dont le caractère trompeur n'est pas toujours perçu, mais Mireille Bertrand a eu l'occasion de le souligner, derrière ces propos trompeurs anti-asilaires se préparait une attaque sans précédent contre le potentiel de soin. L'arrêt de cette politique de casse fait partie des acquis du changement depuis le 10 mai. C'est ce que confirment les premières mesures annoncées par le ministre Ralite (…) Les communistes, combattant de longue date pour les avancées de la psychiatrie, travaillent aujourd'hui pour leur réussite. Aujourd'hui comme hier, nous récusons ceux qui prétendent promouvoir une politique anti-asilaire par la réduction des personnels hospitaliers. De même il ne saurait être question de déshabiller Pierre pour habiller Paul. On ne fera pas de travail extra-hospitalier valable en portant atteinte aux moyens de l'hôpital, ou dans d'autres domaines de la santé. Une psychiatrie de notre temps implique la pluralité des pratiques, des structures. Tout ceci va de pair avec une évolution des mentalités. Celle-ci ne se fera pas par la seule lutte d'idées. Il faut de la part des professionnels, la volonté d'aller de l'avant et le plus grand sens des responsabilités en vue de parvenir à des pratiques nouvelles susceptibles de gagner la conviction des usagers, des familles, de la population, parties prenantes indispensables pour de telles avancées[1483] ».

Traduction dans l'espace spécialisé de la rhétorique « basiste » et de l'utilité de la participation au gouvernement, le texte de Wizenberg, quoique plus nuancé que l'intervention de Mireille Bertrand, joue sur l'ambiguïté de la défense des moyens, non sans assener une injonction de travail « de conviction » auprès des personnels et des usagers, délicate allusion à la position sociale des médecins.

Le courrier de Gaston Plissonnier aux secrétaires fédéraux

L'organisation d'une journée de la santé mentale évoquée par Bonnafé[1484] a-t-elle lieu ? C'est probable bien qu'il n'en subsiste aucune trace dans les archives que nous avons consultées, puisque Gaston Plissonnier y fait référence. Une directive qu'il adresse aux secrétaires fédéraux, « les préfets du parti » comme les désigne Juquin, incite clairement à modérer le mouvement qu'elle aurait pu susciter : « Suite à la journée sur la santé mentale, il est apparu nécessaire de résumer notre réflexion sur ces problèmes. L'essentiel est dans la déclaration parue dans *l'Humanité*. Au cours des années antérieures, une confusion certaine s'est développée parmi les professionnels, du fait de plusieurs éléments : l'arriération thérapeutique et l'immobilisme des services psychiatriques, l'expérience italienne (vote d'une loi fermant les hôpitaux psychiatriques) qui a été considérée par certains praticiens progressistes comme une solution modèle. Le projet Barrot visant à fermer 40% des lits est présenté comme devant accélérer l'essor de la psychiatrie de secteur. Aujourd'hui la situation offre des perspectives nouvelles si l'on mesure bien les possibilités et les contradictions. On peut noter chez les professionnels une meilleure prise en compte de la réalité d'avancer, sans copier les modèles étrangers (dont le bilan est d'ailleurs présenté de façon nuancée, même par les spécialistes). Anticipant sur des changements qui se feront sans doute progressivement, certains professionnels de gauche proclament d'ores et déjà la fin de l'hôpital psychiatrique, attitude souvent peu réaliste (la leçon dans d'autres domaines de notre stratégie du pas à pas). La majorité des familles, des intéressés eux-mêmes est loin d'être porteuse d'une telle volonté de changements radicaux dans ce domaine… (comme ailleurs). Il serait inadmissible de passer au compte des pertes et des profits les besoins des gens aujourd'hui hospitalisés, ni le potentiel que constitue le personnel des HP, alors qu'ils représentent en réalité

1483 *L'Humanité* du 12 mars 1982 « La psychiatrie aujourd'hui »par D. Wizenberg, membre du Comité Central.

1484 Cf lettre de Lucien Bonnafé à Jacques Ralite déjà évoquée.

la base indispensable pour construire l'avenir. Comment travailler dans ce secteur? Faire apprécier la réalité de la situation, les acquis qui marquent le changement radical de la politique de droite, et les importantes possibilités pour que les travailleurs prennent en main les choses. Des postes sont budgétisés qui ne sont pas pourvus. Ces questions doivent retenir notre attention (…) L'anticommunisme dans ces milieux tente de nous faire porter le chapeau, soit d'une volonté conservatrice, soit de projets volontaristes de « casse » de l'HP. Inciter au développement de la volonté des travailleurs d'en finir avec les méthodes de gardiennage et les méthodes bureaucratiques de gestion, mais prendre en compte les besoins des personnes soignées. Multiplier les initiatives dans les cellules des hôpitaux[1485] ».

Lainé a-t-il connaissance de la lettre interne de Plissonnier ? En tout cas la copie se trouve dans les archives de Bonnafé et témoigne de ses liens personnels avec l'appareil. Lainé et Bonnafé sont donc parfaitement conscients du retournement politique aligné sur les positions les plus traditionnalistes des infirmiers. Cependant Bonnafé n'abandonne pas. Tentant d'utiliser l'autorité symbolique du ministre, il lui adresse en décembre 1982 ce courrier optimiste : « Cher camarade ministre, à la dernière réunion du collectif santé mentale auprès du CC, effondrement spectaculaire des résistances à assumer en tant que Parti, les responsabilités de la popularisation du discours de Rouen. On est allé jusqu'à envisager une grande rencontre nationale pour la santé mentale dans la foulée des rencontres pour la ville (…) Si l'on parvient à ce que le parti manifeste « au sommet » des positions enfin claires et offensives, ça doit débloquer à la base des capacités de parole et d'action jusqu'à maintenant assez coincées[1486] ».

Bonnafé marginalisé

À Bonnafé qui l'interpelle sur sa non invitation au collectif de santé mentale, et sur les suites données à *Vivre libres*, Wizenberg répond, non sans condescendance : « Ta participation au collectif de santé mentale, tu en fais partie. Nous avons saisi au vol tes offres de service… Tu n'auras manqué que la première réunion. Entre le 23ème et le 24ème congrès il n'a existé aucun collectif, ni commission de la psychiatrie. Pour ce qui concerne ta question au sujet de *Vivre libres* que nous avions publié avant le 22ème congrès, il suffit de constater que le rapport des forces aujourd'hui ne nous permet pas de nous battre sur les 131 propositions de Georges Marchais pour comprendre que la question n'est pas de l'ordre d'un fléchissement des idéaux communistes, mais de la prise en compte de l'incontournable : où en sont les masses par rapport aux idéaux ? Je comprends que les camarades comme toi, qui ont tant fait pour ce texte magnifique, soient quelque peu déçus ».

La réponse au courrier témoigne à la fois de la mise à l'écart des acteurs critiques, de l'abandon de toute position offensive, et de la fin de la prise de distance critique par rapport à l'Union Soviétique.

David Wizenberg et l'affaire Mathé

Aussi orthodoxe que soit la nouvelle commission de la santé mentale, elle n'est pas plus soutenue dans ses initiatives, que les psychiatres considérés comme contestataires. Wizenberg en témoigne :

1485 Courrier de G. Plissonnier aux secrétaires fédéraux d'octobre 1982. Archives de L. Bonnafé. IMEC. boites Le parti »

1486 Courrier du 18 décembre 1982 de L. Bonnafé à J. Ralite. (Archives L. Bonnafé.)

« On s'était mobilisés, on avait réfléchi sur ce qu'on pouvait faire avancer dans la gestion des hôpitaux. Ralite avait sorti une proposition pour que les médecins des hôpitaux, patrons et autres, prennent à leur charge les consultations privées, que ce ne soit plus à la charge des hôpitaux. Ce qui est une évidence ! Qu'est-ce que c'est que ces gens qui touchent à la fois pour leur temps de présence, et pour leur consultation privée ? Il y a eu une mobilisation importante des médecins contre cette mesure. On avait mobilisé la commission des médecins pour mener une bataille là-dessus, faire des réunions, convaincre. Or un jour, Marchais a rencontré un grand professeur, le professeur Mathé[1487], il a déjeuné avec lui. Le lendemain Marchais est venu. Il me tape sur l'épaule : « Tu sais toubib, me dit-il, j'ai rencontré le professeur Mathé. Il apprécie beaucoup de choses dans notre politique, mais il m'a dit : "Vous savez Monsieur Marchais, il ne faut pas s'en prendre à l'élite de notre pays, ces gens ont beaucoup donné…" Tu devrais en parler à Jacques, on se fourvoie sur cette affaire ![1488] » Aux comptes et profits des ambiguïtés du secrétaire général, les mandarins de l'élite hospitalo-universitaire obtiendront quelques mois après, à l'occasion du remaniement ministériel du gouvernement Maurois, l'éviction de Ralite du ministère de la Santé et sa rétrogradation à un secrétariat d'État à l'Emploi rattaché au ministère des Affaires sociales.

Confronté à ces contradictions, le réseau des psychiatres communistes n'a nullement une position unifiée dans sa perception des enjeux, et dans son mode de relation à l'institution. La direction du PC sait lire ces nuances et sait en jouer, en utilisant les tensions qui traversent le corps militant en tendant à opposer fermeté révolutionnaire et solidarité ouvrière sans faille qu'elle incarne, aux faiblesses unitaires et sans principe des intellectuels critiques, opposition qui n'est pas sans effet parmi les intellectuels eux-mêmes attachés au mouvement de reprolétarisation du parti et à son identité de combat.

Bernard Doray au collectif santé mentale

Psychiatre, collaborant avec la section économique Doray ne saisit pas bien le retournement en cours, d'autant plus qu'il passe deux années à Maubeuge après avoir réussi le concours de praticien hospitalier. Redevenu ensuite l'assistant de Lainé à mi-temps dans l'Essonne, il travaille avec lui auprès de Ralite. En 1980 il a engagé avec le centre de recherche de la CGT[1489] une enquête ethnologique associée à une écoute clinique, auprès des ouvriers de l'usine Chaix. Le cadre en est l'usine désaffectée de Chaix, occupée depuis quatre ans par les ouvriers alors qu'elle a été bradée « pour un sou symbolique » et qu'elle venait de bénéficier d'un programme de modernisation. La direction refuse tout dialogue. La solution de la crise sera un des rares acquis industriels du gouvernement Maurois.

Il anime auprès de Mireille Bertrand la commission Cadre de vie : « C'est peut-être mon côté faux-frère par rapport aux médecins. J'étais à l'aise avec l'idée que la santé c'est trop important pour qu'on la confie aux médecins. Je suis le rédacteur d'un projet sur la santé au travail. Je me suis bien plu à aller sur le terrain. À Dunkerque, dans la Drome, à Longwy, où il y avait eu une explosion… J'ai fait des meetings, j'aimais bien… » En accord avec la ligne de la direction, bien que dans le sillage de Lainé, il paie le prix des tensions en cours. « Il y avait Tony Lainé qui était dans une grande colère. J'admirais sa colère parce que j'admirai Tony Lainé… Mais ce qui a marqué pour moi une espèce de coupure, c'est quelque chose qui m'a offensé. J'ai fait des séminaires de recherche sur la souffrance au travail. Personne ne s'y est intéressé. Et puis il y a eu

1487 Résistant, le professeur Mathé est un pionnier de l'immunothérapie. Directeur-adjoint du Centre de recherches sur les leucémies, fondateur de l'Institut de cancérologie et d'immunothérapie, il fit sa carrière à l'hôpital Broussais.

1488 Entretien avec D. Wizenberg du 18 mai 2012.

1489 Institut Syndical d'Etudes et de Recherches Economiques et Sociales (ISERES) centre de recherche national et confédéral .*Psychopathologie du travail*, Toulouse, Eres, 2011, p.17

une journée de travail avec Chaumon et Lainé… On y parle de l'individu, de Sartre… J'interviens pour dire que le marxisme a autre chose à dire… Je cite Dassault qui trouvait qu'on payait trop les pauvres… J'ai fait une intervention hargneuse… Il y avait un dessinateur… Je m'aperçois que j'étais déguisé en commissaire politique… Il y avait une espèce de méchanceté…[1490] »

La mobilisation de Doray tout au long de sa carrière pour la création et la reconnaissance d'une psychopathologie du travail que le PCF et la CGT valorisent, et le manque de reconnaissance de la part du collectif des psychiatres communistes le prédisposent à entendre le discours ouvriériste de la direction d'autant plus qu'il s'inscrit dans le terreau de l'illégitimité sociale. Les solidarités militantes se dénouent dans des formes croisées de suspicion, permettant à l'équipe dirigeante de masquer la perte de capital symbolique de l'organisation, et le décalage grandissant entre le corps militant et le sommet de l'appareil en jouant avec la promotion des cadres, non sans par ailleurs confronter les contestataires à son autorité.

3/La réactivation de la fidélité

Malgré la marginalisation dont Lainé et Bonnafé sont l'objet, la direction du PC n'hésite pas à jouer sur leur fidélité lorsqu'elle est en difficulté, affirmant en cela son autorité, et ceux-ci répondent positivement.

Les enjeux de la mort de Waldeck Rochet (1982)

À la mort de Waldeck Rochet, une campagne de presse tend à « établir que l'ancien secrétaire général malade depuis 1969, serait décédé des suites d'une conspiration médicale des soviétiques sanctionnant son soutien au printemps de Prague, et la condamnation par le PCF de l'intervention militaire. C'est à l'initiative de Bonnafé qu'une commission présidée par son vieil ami Julian de Ajuriaguerra professeur au Collège de France et composée de sept autres médecins reconnus que la rumeur pourra être balayée. Ce qui vaudra d'ailleurs à Bonnafé un courrier de remerciement de Plissonnier : « À toi qui fut parmi eux (ses nombreux amis) depuis tant d'années pour lui apporter tes soins compétents et affectueux, la direction du Parti reconnaissante de tes efforts et de ton dévouement, tient à te remercier chaleureusement. Cher camarade, à chaque période donnée de ces treize années tu as été présent à ses côtés, tu as aidé les siens à supporter ces moments douloureux ; c'est pourquoi nous tenons à t'exprimer toute notre reconnaissance et à t'assurer de nos sentiments fraternels[1491] ».

Le soutien de l'intervention en Afghanistan (1982)

En 1982 Lainé signe une pétition initiée par le PC qui soutient l'intervention des soviétiques en Afghanistan. Il dira une dizaine d'années plus tard : « J'ai signé une pétition. Je n'en suis pas très fier, car non seulement je l'ai signée mais je l'ai faite signer à des amis. Je l'ai signé alors que je revenais d'Union Soviétique où j'avais rencontré un communiste afghan, lequel m'avait dit à quel point il reprochait aux Soviétiques de ne pas intervenir contre le régime de terreur qui régnait dans son pays. J'ai agi par une sorte d'obéissance, de confiance apriori… Je pensais qu'il y avait là-bas une situation de type féodal pénible. J'ai adhéré à ce truc-là. C'est curieux, car j'avais eu des

1490 Entretien B. Doray du 11otobre 2011.

1491 G. Plissonnier, 3 mars 1983, (archives Bonnafé (boite Le parti)

problèmes lors de l'invasion soviétique en Hongrie. C'est vieux cela! C'est d'autant plus curieux que j'avais des attaches familiales en Union Soviétique, j'étais pas mal éclairé sur ce qui s'y passait : ma cousine c'est madame Sakharov...[1492] » La mère de Lainé est en effet, la sœur de la mère d'Héléna Bonner que Lainé avait reçu en France. D'après le témoignage de sa fille Anne, « ça s'est très mal terminé. Elle trouvait que les propriétés nationalisées c'était scandaleux (...) Elle a voulu voir les Russes blancs les plus décrépis qui soient, liés à des mouvements un peu glauques. Mon père disait : « après avoir vécu ce qu'elle a vécu, on peut comprendre » mais il n'a pas supporté qu'elle soit liée avec tous ces Russes blancs. Lorsqu'elle a voulu se faire opérer pour les yeux en Europe, il lui a dit qu'elle pouvait se faire opérer en URSS, qu'ici elle ne trouverait pas mieux. Il avait pris l'avis du parti. Quant à Soljénitsyne c'était l'ennemi juré, parce que c'était la tante de Lainé qui avait traduit *l'Archipel du goulag* ! [1493] »

Ainsi se donnent à voir chez les acteurs pour lesquels le communisme est incorporé et les liens au parti naturalisés, les tensions entre la modification des cadres de perception et la dimension affective de leur lien à l'entreprise. Ces tensions sont au fondement du processus qui détisse les identités et tarit l'énergie militante.

4/ La déprise subjective

La dilapidation multiforme du capital militant met à mal la relation intériorisée qui constituait le lien au parti. Comme on va le voir, *La mort du père* que publient Tony Lainé et Daniel Karlin en 1983, suite à la disparition du père de Lainé, montre le travail intime de la déprise en cours.

Récits croisés largement autobiographiques des auteurs, qui évoquent leurs relations complexes avec leurs pères et les adultes qu'ils sont devenus, pour Lainé c'est une forme de réconciliation et de retrouvaille avec ce père alcoolique et violent, qu'il a voulu prendre en charge au point de frôler avec lui le délire, et par l'énonciation du drame au fondement de la souffrance paternelle. Lainé est trop fin psychanalyste pour ne pas saisir ce qui relie les deux pères de son cheminement. Il évoque les crises de délire de son père qu'il a partagées : « Je ne sais toujours pas si nos visions ne furent que le mirage partagé de nos deux solitudes, ou si tu as voulu au cœur de mon adolescence m'embarquer pour de plus lointains voyages. Nous sommes revenus à grand peine de cette aventure (…) Mais à mon retour j'étais différent, et je te sais gré de m'avoir initié à l'épreuve de la folie. Père malade, père de mes fantasmes, c'est au moment décisif de ton dérapage que je t'ai quitté. Je ne regrette pas d'avoir transgressé ta loi, d'être devenu un autre… » Il précise quelques lignes plus loin : « Plus tard j'ai renoncé à ce qui, dans mes idéaux, était rigueur trop abstraite et passion trop assurée. Je sais aujourd'hui, que pour l'essentiel je suis demeuré fidèle depuis cette nuit étrange où grondait si fort, l'orage de nos imaginaires ».

Ce travail d'intégration d'une histoire familiale, condition de libération du poids de celle-ci dans le présent, concerne ce père qui s'énonçait « socialiste, révolutionnaire et ajusteur », modèle par le maquis et la fidélité au monde ouvrier, qui fut tué symboliquement par l'entrée en communisme du fils, trajectoire qui faisait lien avec ce père symbolique qu'est le Parti, et avec lequel, comme avec son père, il a partagé des délires.

Les années 1978-1980 constituent le moment de remise en cause de la configuration développée durant l'aggiornamento. Elles créent les conditions du départ d'une série d'acteurs qui s'étaient identifiés à cette démarche. En 1978 la crise vient non seulement de la démonétisation du

[1492] Interview de T. Lainé par M. Reynaud, *Synapse,* mai 1990, IMEC (archives Lainé, boite 6)

[1493] Entretien avec Anne Lainé du 31 janvier 2012.

système soviétique, mais des contradictions de « l'ici et maintenant ». Elle s'inscrit sur fond de transformations sociologiques de l'entreprise partisane et d'insertion dans le jeu politique. Si elle crée une situation de malaise pour les psychiatres communistes, fondée sur le sentiment d'une mise en cause de la qualité de leur engagement, elle les renvoie, pour les plus dotés en capital militant à des contradictions déjà vécues entre période de stalinisation et périodes d'ouverture. À ce titre, ils peuvent légitimement espérer que l'affrontement entre repli identitaire et stratégie de rassemblement se poursuit et que les rapports de force peuvent s'inverser.

L'expérience gouvernementale par contre, crée une rupture entre la « hiérarchie sacerdotale » et « les pratiquants ». La contradiction entre le discours et la pratique touche au fondement éthique de l'engagement et aux croyances partagées, magiques ou réelles qui liaient les différents rôles de l'institution. Ce processus, à la fois cognitif et affectif, qui travaille cette histoire individuelle et collective en chaque individu ouvre la possibilité d'une transgression des règles et celle de l'acceptation d'un divorce.

C : DE LA CONTESTATION INTERNE À L'EXPRESSION PUBLIQUE (1984-1986)

La crise qui affecte le PCF se manifeste au grand jour à l'occasion des élections européennes de juin 1984. Le 17 juin 1984 le PCF « réalise 11,2% des suffrages exprimés marquant un fléchissement supplémentaire de 5% par rapport aux législatives de 1981. Le PC atteint son plus bas niveau historique depuis sa création[1494] ». La question de l'existence et de l'avenir du parti est posée, et elle se répercute au cœur même de la structure partisane : le comité central des 26/27 juin. « L'ébranlement atteint désormais les cadres supérieurs et intermédiaires du parti, au point de mettre en cause le secrétaire général[1495] ». À la suite de cette fronde, au comité central suivant le 18 juillet, la direction Marchais décide une reprise en main, portant à la fois sur la stratégie politique et sur la composition des instances de direction, en même temps que, sur proposition du secrétaire général et malgré des avis contradictoires des ministres eux-mêmes, elle décide le retrait du PCF du gouvernement. L'échec d'une dernière tentative d'intervention interne de Lainé et de Karlin amène le franchissement du dernier tabou, leur expression dans l'espace public.

1/ Voices au sein du parti

L'angoisse de la perte de « l'objet-parti » investi libidinalement, et la position acquise dans les médias amènent Karlin et Lainé à écrire à la direction pour exprimer le désarroi collectif. La surdité sévère du groupe dirigeant, lui-même traversé par de graves tensions, conduit Bonnafé à tenter une mobilisation du collectif professionnel et à apporter son concours à la construction d'un espace alternatif comme une sorte de réinvention de l'intellectuel collectif. Mais cet espace frappé d'illégitimité ne réussit pas à fédérer la contestation.

Le courrier du 25 juin de Karlin et Lainé

1494 Martelli (R.) *L'archipel communiste* op.cit.p65-66.

1495 Pudal *Un monde défait* op. cit. p.145.

Un long courrier à coloration personnelle essentiellement rédigé par Lainé, est adressé le 25 juin 1984 à la direction du parti[1496]. Il est intitulé « Parler vrai, reconstruire le Parti » et constitue une sorte de tentative désespérée pour être entendu. C'est en tant que « cinéastes » qu'ils parlent pourvus du capital symbolique qu'ils ont acquis, en respectant une fois encore la règle de non publicité du débat interne : « Comme bien d'autres militants nous avons été d'autant plus atteints par le résultat de notre parti aux élections européennes que nous nous attendions à une légère remontée. Après le traumatisme de 81, nous nous étions aveuglés nous-mêmes… écrivent-ils. Nous avons l'un et l'autre passé une grande partie de notre vie dans des milieux profondément marqués par le parti. Or depuis des années, ce parti autour de nous, nous avons vu son influence décroitre. Aujourd'hui les réactions ne sont pas loin de l'indifférence… Les cellules ne se réunissent plus, le travail militant se réduit à la vente de *l'Humanité*.... Les gens qui côtoient les communistes les respectent toujours et leur font bonne figure, mais ils ne les reconnaissent plus comme les porteurs du plus vif mouvement d'idées et des représentations sociales nouvelles ». Constatant la perte du capital symbolique que constitue la fuite des intellectuels, ils affirment en se référant à Gramcsi, que « le parti est en danger de mort ». Or, c'est un instrument indispensable dans l'espace politique : « Nous croyons à la nécessité vitale pour notre pays et pour notre peuple, de l'existence d'un grand parti révolutionnaire, porteur des espérances de l'avenir et capable d'impulser les luttes, pour parvenir à les concrétiser[1497]». Après une charge vigoureuse contre les permanents « leur rapport à la réalité civile, l'atmosphère quasi autistique du CC à l'abri du mouvement social, derrière un écran de verre et des regards électroniques », c'est un vibrant appel à « considérer les militants, tous ceux qui votent et soutiennent le parti, comme des adultes qu'il faut inlassablement écouter et entendre ».

Ils poursuivent : « Des transformations profondes de la réalité se sont opérées autour de nous dont le parti n'a pas su, ou n'a pas pu tenir compte... Ainsi par exemple, dans la santé mentale, la contradiction entre les revendications traditionnellement justes de la défense des travailleurs et du développement de l'appareil de soin, et d'autre part, la montée de représentations et d'aspirations neuves concernant la désaliénation et la déségrégation n'a pas pu être dépassée (…) Les italiens ont su le faire. L'enjeu est un parti modernisé, débarrassé de ses pesanteurs anciennes [à nouveau] vecteur des images de l'avenir et d'un autre monde social » et porte l'exigence d'un grand débat interne. L'adresse se termine sur une mise en garde : « Prenons garde cependant, à ne pas comprendre tout cela en un temps où il serait trop tard ! »

Le congrès de janvier 1985 constitue de fait, une réponse à ce courrier. L'élaboration de la rhétorique d'un complot contre le parti, sur lequel s'exerce une forte pression, et la réactivation du vocable stalinien de « liquidateurs »[1498] aboutisent à l'épuration de tous les contestataires, fussent-ils des cadres ouvriers formés dans le sérail[1499]. C'est « la fin des compromis subtils internes au groupe dirigeant, au profit d'un seul groupe, celui que Georges Marchais dirige[1500] ».

L'impossible orthodoxie : l'éviction de David Wizenberg

Promu pour sa fidélité et appliquant avec détermination la ligne, Wizenberg ne va pourtant pas échapper à l'épuration de 1985. Lors du comité central de juillet 1984 alors que se discute la sortie

1496 Archives de Tony Lainé (IMEC)

1497 Ibid.

1498 Autobiographie de Jean Poperen, p.27, Autographie qu'il rédige sans la publier, déposée avec l'ensemble de ses archives à la bibliothèque Maitron.

1499 Mischi (J.) *Le communisme désarmé*, op.cit.p.129

1500 Pudal (B.) *Un monde défait* op.cit.p.150.

des ministres, il conteste l'idée du départ du gouvernement : « mes positions n'ont pas changées dans la fameuse nuit de sortie du gouvernement. La position de Marchais c'était : On ne peut pas avoir un pied dedans et un pied dehors. J'ai fait une intervention sur le thème : Qu'est-ce qu'être marxiste ? On peut être dans les contradictions, être au gouvernement et mener les batailles en même temps. Ce n'est pas à nous de décider que nous ne pouvons pas faire face à la situation. On va jusqu'au bout. Nous ne devons pas freiner les batailles dans le pays au nom du fait qu'on est au gouvernement. Si les socialistes ne supportent pas, ils prendront la décision de nous mettre dehors, et ils porteront la responsabilité de la décision[1501] ». Wizenberg vote contre la proposition du secrétaire général. Six mois plus tard, au congrès de 1985 il ne sera pas « reproposé » au comité central, faisant la triste expérience que seule l'obéissance était au principe de sa promotion. Face à la brutalité institutionnelle, il engage un réaménagement personnel en débutant une analyse.

Le retrait de Bernard Doray

Rappelons qu'en 1982 Doray a été nommé à la Mission interministérielle de recherche et de l'enseignement supérieur (M.I.RE.) sous la direction de Jean-Louis Moynot un ancien de la CGT, puis de Lucien Brams, un des premiers sociologues à travailler avec Georges Friedmann. Durant treize ans à la MIRE, il œuvre au rapprochement de la psychanalyse et des sciences sociales. Un appel d'offre est mis en place pour des projets de recherche sur les pratiques de la santé mentale. Tania Roelens dans son travail sur les indiens de l'Orénoque en bénéficiera[1502]. Après le colloque de Tbilissi de 1978[1503] qui renoue, à l'initiative de Philippe Bassine, des relations entre la psychanalyse et l'Union Soviétique dans la période gorbatchévienne, il travaille à poursuivre ces collaborations mais l'expérience tourne court à la fin des années 90.

Doray effectue ainsi un mouvement de transfert de l'engagement militant vers une position d'expert dans l'appareil d'État, qui le libère discrètement du poids des conflits partisans. « Il y avait une espèce d'installation, ça fait qu'on a été moins militants qu'on l'était[1504] ». À la reconnaissance partisane[1505] qui compensait la faible valeur sociale du segment de la psychiatrie

---

1501 Entretien avec David Wizenberg du 18 mai 2012.

1502 Cf. sous- chapitre : le capital militant reconverti

1503 Organisé à l'initiative de P. Bassine et L. Chertok à Tbilissi. Un violent débat oppose les psychanalystes français quant à la participation au colloque considéré par certains une comme une caution des pratiques de la psychiatrie soviétique. Il se tient cependant en 1979. E. Roudinesco, C .Clément y participent ainsi que S. Leclaire, J. Nassif, et R. Major. Il est émaillé de plusieurs incidents du fait que les Français refusent de voir leur texte contrôlé par les autorités soviétiques, et des photos confisquées concernant le départ des troupes soviétiques en Afghanistan. Roudinesco (E.) *La guerre de cent ans.* op. cit. Tome 2, p.644-648.

1504 Doray (B.) entretien op.cit.

1505 Intervention de Lucien Sève au colloque national sur la psychopathologie du travail organisé par le ministère de la Recherche et le CNRS sur le thème « La peur et l'aliénation au travail » (Paris 1984) Doray (B.) *La psychopathologie* du *travail* op. cit. p.30.

« En quoi cette expérience indéclinable de Marx (à propos de l'aliénation) concerne-telle la psychopathologie du travail ? C'est plus au clinicien qu'à moi de le dire ; si toutefois je peux avancer une hypothèse, ce sera en forme de question : la psychopathologie du travail pourrait-elle faire plein droit à son propre objet, si elle méconnaissait qu'il est l'un des moments, certes très spécifique, d'un objet plus vaste que sont l'économie, l'histoire même ? Si les travailleurs organisaient eux- mêmes le procès du travail, ils ne pourraient certes pas en faire un jeu sans danger, mais ils pourraient résorber peu à peu le dessaisissement de soi qui s'y opère aujourd'hui implacablement. N'est-ce pas la source ultime de l'angoisse ? S'ils ne le peuvent guère (…) comme le dit Christophe Dejours, c'est que le rapport homme-travail est bloqué, c'est que la racine de l'aliénation traverse le procès du travail pour s'enfoncer dans le procès de production, autrement dit que l'aliénation n'est pas seulement celle du travail entendu comme une activité laborieuse d'un individu ou d'un collectif, mais celle du travail compris comme moment fondamental de la reproduction d'une formation sociale, caractérisée par sa structure de classe ».

qu'il souhaitait promouvoir par fidélité à son origine, se substitue la reconnaissance par l'État. Ce mouvement va s'accentuer au fur et à mesure que les dirigeants avec lesquels il travaille sur les formes d'aliénation dans le monde du travail prennent eux aussi le chemin de la dissidence. Alors que sont progressivement ostracisés Claude Poperen, Mireille Bertrand et Lucien Sève, Bernard Doray lui aussi annonce son retrait.

Le 20 mars 1986 il adresse à Claude Poperen ce courrier : « Le parti s'enfonce dans le désêtre. En lisant *l'Humanité* de ces derniers jours, où par un effet de déni fantastique de la réalité, la marginalisation apparait comme le seul non-évènement de la situation. Il y a six ans, le parti avait connu des difficultés électorales… La cause fut entendue. La direction de la fédération de Paris symbolisait la tendance opportuniste[1506] dont on voyait clairement l'œuvre… Une machine à vider a dès lors occupé une place considérable… Aujourd'hui c'est l'essentiel du parti qui s'est mis en dehors de lui-même… Ce qui est en jeu, c'est la capacité du parti à réinvestir activement la société civile, dans une période de montée de l'extrême-droite où « les gens » comme nous disons, ont massivement choisi le consensus dans la représentation politique. Si nous ne savons pas penser aujourd'hui ce que sont ces antagonismes sociaux dans la vie sociale réelle… il n'y aura plus rien à faire. Il n'y a vraiment pas de temps à perdre[1507] ». La marginalisation des personnages-clés dotés d'autorité institutionnelle avec lesquels Doray travaillait et qui légitimait son projet intellectuel, favorise le déplacement de l'investissement vers l'expertise en lien avec l'affaiblissement des rétributions partisanes.

Face aux errances de la stratégie de la direction du PCF qui navigue à vue, avec pour seul objectif le maintien bureaucratique de la configuration en place, la rupture entre les principes et les pratiques et l'effondrement des solidarités militantes mettent en cause les multiples façons d'être communiste. Selon des temporalités et des voies diverses, liées à la singularité des trajectoires, le noyau même du réseau des psychiatres communistes est amené à la défection. L'hémorragie militante atteint ainsi les plus orthodoxes.

2/ Voices à l'extérieur : l'entrée en dissidence

Le système de gestion interne par le centralisme démocratique place chaque acteur devant le dilemme de n'exprimer ses désaccords qu'en interne, sous peine d'être expulsé de la communauté partisane, et pour le coup d'y perdre la légitimité de sa parole. Il confronte chacun à son rapport à l'autorité et à la fidélité et au tabou de l'organisation « de tendances », tabou intériorisé peu à peu depuis 1920. C'est cette limite que vont franchir les psychiatres communistes les plus reconnus.

Réactiver le collectif des psychiatres

Le 30 novembre 1985 Bonnafé reprend sa plume. Il interpelle ses amis psychiatres. « Est-t-il possible de rester muet (complice) face au glissement du PCF sur la pente de la perte d'audience ? Alors pourquoi pas un texte de psychiatres, approuvable par tout citoyen ? » Il propose une première mouture à discuter : « Psychiatres communistes n'ayant pas caché personnellement notre désapprobation d'usages inadmissibles de la psychiatrie en URSS, nous avons pris le parti de nous exprimer sur la situation globale… Nous estimons que la perte d'audience du parti n'est pas exclusivement due à ses ennemis. L'appel que nous lançons est un appel à œuvrer en toute circonstance pour le développement de potentiels de mise à jour contenus dans le PCF, chez ceux qui mettent leur espoir dans son évolution… »

[1506] Doray évoque l'affaire Fizbin (1976-1978) qui a opposé la fédération de Paris et la direction du PC.

[1507] Copie adressée à L. Bonnafé. Archives Bonnafé (carton le Parti)

La réponse de ses confrères désole Bonnafé. Le docteur Demay[1508] s'interroge : « Comment poser la question essentielle des libertés sans se faire piéger ? (…) Je ne crois pas que nous ayons assez élaboré ». Jean-Pierre Rumen demande : « En quoi les psychiatres en tant que tels, ont quelque chose à dire sur la politique de différent de ce que pourraient dire les philosophes par exemple ? L'utilisation de la psychiatrie à des fins politiques est une expression proprement insensée puisque une psychiatrie non directive ou non répressive postulant le défaut du sujet, ne peut par définition qu'avoir des conséquences dans la pratique sociale et dans l'idéologie ». Paul Béquart, après s'être concerté avec Muldworf[1509], envisage de s'abstenir : « Ton texte est équivoque, et risque de se retourner contre les signataires (…) Comment aider le parti sans apparaître objectivement comme faisant le jeu de l'adversaire ? (…) Je sais que j'aurai dans ma cellule la presque totalité des autres contre moi, et je me demande si je dois compromettre le rôle que je peux y jouer ? C'est la quadrature du cercle… Ça me démange d'agir et de dire… Ton texte est excellent sur la fin. Travaillons à en parler », conclut-il. Pierre Echassoux[1510] dans les Hautes Alpes « retient les propos sur secte, sectaire et sectarisme, mais ressent un dilemme. Il y a une douleur réelle chez beaucoup d'entre nous à ne pas être d'accord. Une telle prégnance de l'institution inquiète, car elle interpelle l'irrationnel et détermine doute, honte et culpabilité chez l'adhérent. Ma fidélité au parti suffit-elle à faire de moi un militant sûr ? » Seul Dimitri Kara Vorykos[1511] à qui Echassoux a fait parvenir le projet, déclare « De toutes façons je suis totalement d'accord avec vous ». Ce qui lui vaudra une courte réponse d'un Bonnafé en désarroi : « Très cher Dimitri, du baume au cœur. J'avais bien besoin de ta lettre car l'ensemble des réactions à l'appel est tardif, avec des hésitations vertigineuses, d'où l'attentisme… écho du grand modèle de la Résistance, la tendance à attendre le débarquement !… »

Que ce soit dans les années 60 avec la réintroduction de la psychanalyse dans le pensable communiste, ou dans les années 70 dans la prise de distance quant « au grand modèle », Bonnafé et Lainé ont construit à la fois une expérience, un rôle et une conviction quant à leur capacité à intervenir et à peser dans la définition du discours légitime. Ce capital militant au fondement de leur identité personnelle justifie et motive l'acharnement à prendre la parole qu'ils manifestent dans cette période de conflit. Leurs confrères, moins dotés soit du fait de leur histoire sociale, soit du fait de leur intégration plus récente, expriment leur mal être sous la forme d'un conflit de loyauté. Leur repli silencieux, leur attente quelque peu désespérée d'une réorientation venue « d'en haut » et leur angoisse d'une exclusion de la communauté partisane annihile leur capacité à intervenir et à construire un discours commun.

M' ou le marxisme en mouvement

À soixante-treize ans Bonnafé ne renonce pas. Allié à son vieil ami Henri Lefebvre, il tente de construire l'espace d'un nouvel intellectuel collectif. Mais ce lieu à côté de l'organisation légitime, mal défini dans son objet, entre réflexion théorique et organisation politique alternative, se révèle incapable de fédérer la contestation et fonctionne plus, à l'instar des groupes « rénovateurs » puis « refondateurs » comme un espace de transition vers l'exit.

1508 Réponse du 3 janvier 1986 archives Bonnafé, IMEC (carton le Parti)

1509 Ibid. réponse du 1 janvier 1985

1510 Ibid. réponse du 13 janvier 1985

1511 Ibid. réponse du 4 janvier1985

Le manifeste pour la création d'un nouveau mensuel le 26 mars 1986 intitulé *M′… Mensuel, Marxisme en Mouvement* est proposé par une cinquantaine d'intellectuels, d'artistes ou de journalistes, dont une dizaine de psychiatres[1512]ou de psychanalystes.

« Attaché à un marxisme vivant », Lefebvre veut créer[1513] une nouvelle culture politique, « sortir du degré zéro de la culture politique du stalinisme, du jacobinisme, des traditions ouvrières et de la néo-féodalité du modernisme », répondre à « une attente de demande d'idées des citoyens, mettre fin à la séparation entre « le » politique, la sphère de la décision et « la » politique des citoyens, « reconsidérer les concepts de Marx et intégrer la modernité, garder la triade domination, exploitation, humiliation, triple aspect de l'assujettissement, démêler les rapports de force pour définir une voie qui mène à l'horizon de la liberté ». Lefebvre défend l'élaboration d'un contrat de citoyenneté, une idée restée en panne depuis deux siècles. Il pense que la rénovation du PC « c'est un peu tard » mais il voudrait lui apporter le soutien de la pensée d'un marxisme vivant précisant qu'« une politique sans idée ne va pas loin ». Selon Gilbert Wasserman, le rédacteur en chef, la gauche est en piteux état, on assiste à une installation durable de l'extrême-droite. Or la gauche n'a pas une essence intemporelle. Elle se définit par ses enjeux. Ce fut la république, la laïcité, l'antifascisme, l'anticolonialisme, les luttes contre les privilèges. Ce ne peut être une sorte de dosage dans le néo-libéralisme, et il ne peut y avoir de gauche véritable en France sans l'existence d'un courant révolutionnaire. Lefebvre déclare qu'« inventer une manière d'être, de vivre, de penser, c'est comprendre l'ambivalence réciproque de la vie et de la mort, leur lutte interne pour que la vie l'emporte. Ceci implique la main tendue aux psychanalystes, à condition qu'ils ne mettent pas l'accent sur la pulsion de mort et le travail de deuil. Au dialecticien suffit le travail négatif. Il y a toujours des possibilités diverses et opposées[1514] ».

Lorsque en 1987 Pierre Juquin annonce sa candidature aux Présidentielles, en concurrence avec celle d'André Lajoignie désigné par le Parti communiste, les animateurs du mensuel se divisent. La majorité se prononce pour soutenir la candidature Juquin. Lefebvre démissionne, considérant que *M′* devait être le lieu d'élaboration de voies nouvelles et non celui d'une prise de parti dans les disputes et les tendances. Il est soutenu par Félix Damette. Celui-ci pense qu' « au lieu d'une campagne électorale, on va déclencher une guerre civile entre communistes ». À l'opposé, Labica considère que « une telle candidature n'est pas un pari mais le passage obligé pour une recomposition sociale, la seule possibilité pour créer la dynamique sociale qu'attendent les travailleurs [1515]». Bonnafé n'est pas favorable à cette prise de position. « Si on lui avait demandé son avis, il aurait été contre cette candidature. Le choix du soutien est une erreur, non une erreur majeure, mais une position dont la rançon est trop lourde. Jauger les voix obtenues par Lajoignie comme un bilan des forces anti-rénovatrices par opposition aux voix « rénovatrices » de Juquin n'est pas juste. Tout est en œuvre pour brouiller les cartes[1516] ».

Bonnafé continuera cependant à participer au comité de rédaction jusqu'à la disparition de la revue en 1988. Il écrit sur l'intolérance, sur « des mourants indésirables » que l'on regroupe hors de l'hôpital, dans des services spécialisés « de soins palliatifs », à propos de la publication de Doray, *Je et l'individualité*, sur le livre de mémoires de Peter Ustinov *Ma Russie*, sur les 40 000 morts de faim dans les asiles durant la guerre. Son dernier article d'octobre 1988, s'intitule : « À quoi peut servir la mort de Françoise Dolto ? » Au-delà du concert d'éloges funèbres, la pensée

---

1512 Parmi les psychiatres : Becquart, Bonnafé, Echenoux, Gatineau-Saillant, Kara-Vorikos, Lainé, Muldworf, Rappart, Rumen, Laval, Crevier (psychanalyste) ainsi que Jean Ferrat, Raoul Sangla Paul Seban, François Dosse, Jacques Bidou, Jacques Bidet, Paul Chemetov, Claude Frioux, Albert Jacquart, Georges Labica, Gilles Perrault, parmi les plus d'une cinquantaine de signataires.

1513 *M′*. Mensuel, Marxisme en Mouvement n°1,1986.

1514 *M′*. n°7, janvier 1987.

1515 *M′*. n°15, novembre 1987.

1516 Ibid.

de Dolto peut encourager « une réflexion sur la cause des enfants, une cause qui est aussi celle de la solidarité humaine contre l'oppression du sujet humain par son semblable, contre les conditionnements de la passivité ou de la servilité [1517] ».

En dissidence sans vouloir rompre[1518], à la recherche d'un collectif quoique sans vouloir l'institutionnaliser, le regroupement d' universitaires, de membres des comités de rédaction dissous et de membres des professions artistiques ou intellectuelles, alimente la crise du PCF, atténue la brutalité de la perte de « l'objet-parti » mais n'infléchit en rien le cours des affaires internes.

La fidélité infidèle : « L'appel pour un 26ème congrès » (25/3/1986)

Le 25ème congrès qui se tient en janvier 1985 pratique une véritable épuration des contestataires et ferme définitivement tout espoir d'une réévaluation critique. Cependant à l'Est, l'élection de Mikhaïl Gorbatchev en mars, comme secrétaire général du PCUS, sa politique de *glastnost* et de *pérestroika* crédibilisent l'hypothèse d'un changement « par le haut ». Face au risque d'une disparition du PC devenue plausible, la promotion d'une nouvelle direction, désignée démocratiquement par un congrès, apparaît comme la seule alternative à ces communistes inquiets, alors que le déclin électoral se poursuit aux législatives de mars 1986. Le PCF ne réalise plus que 9,8% des suffrages exprimés bien que pour la seule et unique fois de l'histoire de la Vème République, il s'agisse d'un scrutin à la proportionnelle.

Le 25 mars 1986 Karlin et Lainé publient dans *Le Monde* « Un appel pour un 26èmeCongrès ». « Le PCF vient de subir un nouvel échec électoral qui le ramène à une situation de faiblesse et de marginalité qu'il n'avait pas connue depuis cinquante ans, écrivent-ils. Nous, membres de ce parti, ne pouvons assister sans réagir à cette véritable liquidation. Nous n'avons pas le temps pour nous. Nous ne pouvons pas dire simplement aux Français de faire leur expérience, alors qu'est revenue au pouvoir une droite reaganienne et qu'une extrême-droite à plus de 10% du corps électoral pousse à des solutions racistes et xénophobes, dont on a hélas, expérimenté ailleurs et en d'autres temps, les effets tragiques. Nous ne pouvons laisser sans réagir, des dirigeants condamnés, imposer à notre parti des pratiques, un langage et un mode de fonctionnement qui le conduisent inexorablement à sa perte. C'est pourquoi nous réclamons la convocation d'urgence d'un congrès extraordinaire, pour instaurer le débat démocratique sur les causes réelles de cette succession de reculs et les moyens d'y mettre fin. Depuis plus d'un siècle, les communistes représentent en France une force irremplaçable dans la lutte pour une société plus juste, plus fraternelle, plus démocratique. Ils ne sauraient se résigner à n'être plus acteurs de l'histoire, face au jeu d'une alternance exclusive entre une droite néo-libérale d'inspiration américaine et une sociale démocratie prête à tous les compromissions et les renoncements. Il y va indéniablement de l'avenir de ce pays et de ses enfants[1519] ». L'effet est fulgurant. Dans les jours qui suivent trois mille signataires apportent leur soutien.

Retournant la stigmatisation de « liquidateurs » que la direction applique à toute parole critique, Lainé active l'ensemble des schèmes qui unifient le monde communiste. C'est un appel à renverser le groupe de direction en place par une « révolution démocratique » au nom de la fidélité à la mission du parti. La matrice de ce basculement se fonde sur l'utilisation de ressources acquises hors l'organisation, sur une sorte de « privatisation de son capital politique ». Sa prise de parole est marquée à fois, par la conscience de sa position d'allié et non de représentant légitime du

---

1517 Ibid. *M'* n°23, octobre 1988.

1518 Lefebvre s'adresse aux communistes orthodoxes pour qu'ils interviennent dans la revue, évidemment sans succès (juin 1986, n°2)

1519 *Le Monde* du 25 mars « Pour un 26ème congrès. »

monde ouvrier, et par sa pratique professionnelle. La mise en mots de l'angoisse de la perte de l'objet commun est un sentiment largement partagé, mais ce n'est pas une parole organisatrice. A la différence d'une grande partie des intellectuels critiques, et de son ami Bonnafé, Lainé invite à subvertir la hiérarchie des valeurs : un congrès venu de la base et une nouvelle constituante, et la promotion d'une nouvelle élite, mais il refuse de s'instituer comme promoteur d'une nouvelle organisation. Il laisse aux acteurs institutionnels la responsabilité de s'en saisir. Il s'en explique le 12 mai[1520] : « Un mois après la publication de notre texte dans le journal *Le Monde,* plus de trois mille communistes l'ont signé en nous autorisant à rendre publique leur prise de position. Nous mesurons l'importance d'une manifestation de cette ampleur. Cette signature représente pour tous ceux qui l'ont adressée, un acte politique de haute responsabilité. La plupart d'entre eux nous expliquent que s'ils ont choisi, pour la première fois comme nous, de transgresser les règles de fonctionnement de l'organisation, c'est parce qu'ils ont estimé que la situation l'imposait. Au delà du nombre de signatures, il y a là un signe manifeste de l'ampleur du mécontentement des communistes contre l'attitude actuelle de notre parti ».

En fait, Lainé espère que Charles Fiterman sera le leader de remplacement[1521] de l'équipe dirigeante. C'est méconnaitre la bureaucratisation de l'autorité politique, et la culture de l'autorité qui lui est associée. Juquin, quelques décennies plus tard évoque dans ses *Mémoires* la question, manifestement posée à l'époque dans les cercles dirigeants : « L'expérience gouvernementale a fait passer Charles (Fiterman) de la contre-culture communiste à une culture de pouvoir d'État. Il a ouvert les yeux sur des réalités qu'il n'est pas aisé d'apercevoir de l'intérieur du parti. Mais il ne croit pas à nos chances de succès. La stratégie s'élabore et se décide toujours, pense-t-il, à *quelques-uns*. À la base il ne croit pas. De la base il n'attend rien. Il va se démarquer de plus en plus de moi, pour se mettre en sureté[1522] ». À Juquin « qui veut changer le parti », il répond : « Changer le parti, mais qui peut donc le changer dans notre système, si le secrétaire général ne le veut pas ? » Il n'y aura pas de porteur « légitime » d'une ligne politique alternative.

Le constat est fait par Karlin et Lainé, toujours dans *Le Monde* à la fin du mois d'avril, en réponse aux attaques dont ils sont l'objet de la part de la direction en place, mais aussi en réponse aux signataires qui les ont soutenus[1523] et qui espèrent une suite. « Ce mouvement ne correspond pas encore à ce que nous avons espéré. Nous ne sommes que des intermédiaires, et nous ne voulons pas autre chose. Nous ne roulons pour personne. Nous sommes les intermédiaires d'un mouvement de masse à l'intérieur du parti. À l'évidence, nous n'avons pas atteint cet objectif. S'il s'avère que ce mouvement ne débouche pas, si cette fois encore alors qu'il s'agit de la survie du parti, nous expérimentons la volonté de la direction de "castrer le mouvement oppositionnel", il faudra en tirer la conclusion que nous ne pouvons rester dans ce parti. Le refuge serait alors le silence[1524] ».

En transgressant l'interdit de l'expression dans l'espace public par un appel dans *Le Monde*, journal « bourgeois » et en acceptant d'endosser le rôle du dissident, Lainé défend le capital acquis durant quatre décennies de lutte et la cohérence de sa position de psychiatre humaniste et novateur engagé sur « les deux scènes ». Le dérapage de la rhétorique du PC qui rompt avec la tradition désaliéniste et met en cause la position symbolique des communistes parmi leurs pairs est le prix

---

1520 *Le Monde* du 12 mai 1985.

1521 C'était un espoir largement partagé dans les cercles inquiets du pouvoir central. Fiterman était perçu comme le dauphin légitime. Mais lors du comité central de juin 1984, alors que Marchais est en passe d'être mis en minorité, et dans les six mois de préparation du congrès suivant, Fiterman a pour seul objectif de maintenir sa position au bureau politique.

1522 Juquin (P.) De battre mon cœur n'a jamais cessé. Mémoires. op.cit.p.540 et 544.

1523 Marie Bonnafé rapporte de violentes discussions avec Lainé, l'incitant à organiser les contestataires, et le refus de celui-ci.

1524 *Le Monde* du 23 avril.1986.

que Lainé refuse de payer. Cinéaste[1525], écrivain, ami proche de Basaglia, inséré dans des réseaux internationaux de la psychiatrie et de l'intégration du handicap, Lainé évite la disqualification liée au PC et reconstruit une image sociale fondée sur les valeurs de l'autonomie intellectuelle et de l'indépendance, au prix de l'amputation d'une partie de son identité[1526].

Au-delà de l'accumulation déceptive qui entame le lien intime au parti, et de l'angoisse de la disparition de l'outil politique, la perte des rétributions militantes et éthiques est au principe de la transgression de l'interdit de l'expression publique des désaccords. Le petit mot de Paul Balvet, le vieux compagnon catholique du temps de Saint-Alban et de la Résistance, adressé à Bonnafé, marque en quoi la rupture, appréciée comme la douleur qu'elle représente pour le militant, restaure l'image sociale du psychiatre communiste : « Tu viens de me faire vraiment plaisir. En trouvant ton nom parmi les communistes qui veulent que les bouches s'ouvrent, qui veulent qu'on cherche patiemment à comprendre sans épargner l'autocritique… Ce n'est pas le déclin du PCF qui compte c'est l'oubli de son objectif[1527] ».

En 1986, Lainé publie *Les violences de l'amour*, cette fois-ci chez Grasset, ce qui signe l'existence du capital personnel acquis, indépendant du parti. Une série de nouvelles évoque des histoires individuelles où la sexualité et ses ambiguïtés sont présentes, dans une représentation des complexités de l'affectivité. Sans rompre le choix du silence politique qu'il pratique et refusant le rôle d'apostat, il exprime sa grande colère contre ce qu'il considère comme un immense gâchis, sous la forme d'une fiction[1528]. Ironiquement il prévient : « Sans doute convient-il de procéder à un avertissement solennel. Le lecteur qui chercherait une correspondance entre ce qu'il aurait pu retenir d'événements contemporains et ce qui va être évoqué, perdrait assurément son temps ». Lainé évoque alors un Parti du Progrès Populaire (P.P.P) qui avait plus que d'autres souffert d'ébranlements, et au sein duquel « d'aucuns s'étaient mis à exiger qu'on s'interroge sur les raisons qui l'avait rendu si vulnérable aux secousses. Mais le leader du mouvement Paul Gouru, avait tranché net : en attendant qu'un congrès permît qu'on discuta sur le fond, l'heure était au rassemblement des forces résiduelles, à la formation en carré pour sauvegarder même réduit, l'espace des espérances. La véritable urgence était un engagement déterminé de toutes les capacités novatrices dans la reconstitution des édifices les plus significatifs d'une vie nationale, soutenue à nouveau par des valeurs dignes de respect ». Il enchaine : « Depuis plusieurs années, Siméon Bellechasse était un petit maitre en vue dans le P.P.P, un homme dont on se plaisait à dire qu'il montait. Sa seconde spécialité était l'art, plus exactement les édifices monumentaux… On en fit un ministre… L'occasion lui était fournie de servir la cause de son chef, et au plus haut niveau. Dès les premiers mois de son ministère, il fit publier un plan national d'élévation et d'inauguration de nouveaux obélisques dans les principales villes du pays… »[1529]

Sous la féroce ironie, qui tranche avec la bienveillance qui caractérise l'ensemble des relations de Lainé dans le monde social, c'est bien de la violence de l'amour déçu qu'il est question, et y affleure la souffrance de la perte et de la désillusion, quant à l'engagement qui a donné sens à sa vie. Une même souffrance irrigue la rupture de Bonnafé.

1525 C'est ainsi qu'il se présente dans l'appel de juin 1984

1526« Il était blessé, blessé que ce parti ne soit pas ce qu'il avait imaginé et pour lequel il avait lutté. C'était un homme qui s'est usé dans le militantisme. Il est mort pour cela ». Entretien K. Kelly 17novembre 2011 « Il a beaucoup souffert. C'est la fin de toute la vie sur laquelle il s'est construit, dès sa prime jeunesse, l'opposition à ses parents. Il disait : Je ne lâcherai pas, c'est là qu'est ma force ». Entretien A. Lainé du 31janvier .2012

1527 Archives de L. Bonnafé. Courrier du 3 avril 1986

1528 « Je souffre un peu quand je vois l'évolution du mouvement révolutionnaire en France, son absence de perspective. Je trouve qu'il n'y a pas mal de gâchis là-dedans, car il y avait au parti, une masse de gens qui étaient animés par des motivations tout à fait généreuses, des vraies motivations de changement. » Entretien avec M.Reynaud pour la revue *Synapse.* Mai 1990 (Archives Lainé- boite 6)

1529 Lainé (T), *Les violences de l'amour,* Paris, Grasset, 1986.

Retour de l'allégeance à l'URSS : la rupture avec « leparti »[1530]

La « réouvriérisation » de la fin de la décennie 70 en réalité centrée sur les permanents, tributaires des décisions de la direction, s'était doublée d'une réorientation dans les relations internationales avec un rapprochement avec l'URSS brejnévienne.

La critique du stalinisme s'est muée dans le champ politique, en une vaste dénonciation du totalitarisme. Une série de crises du système socialiste, Tchernobyl, les révoltes ouvrières en Pologne et le déclenchement de l'état d'urgence, l'intervention en Afghanistan, le boeing nord-coréen transportant des civils abattu par les soviétiques, viennent corroborer l'image d'un système oppressif, et à bout de souffle. À l'occasion d'un voyage chez des amis polonais de Le Guillant, Marie Bonnafé tombée amoureuse d'un ingénieur polonais, alimente l'information familiale sur le quotidien du socialisme réel.

Le vieux lutteur solitaire qu'est Bonnafé tente une fois de plus, d'obtenir la condamnation officielle de la répression psychiatrique contre les dissidents. En novembre 1984 il adresse à *Révolution,* une contribution intitulée « La psychiatrie dans les pays socialistes, et nous ». « Tout ce qui se passe dans le champ de la psychiatrie ou de la santé mentale est le révélateur incisif de tout ce qui se passe dans l'ensemble de la société, y compris au niveau des parole de ceux qui parlent communistes, disant ce qu'ils ont dit et ce qu'ils n'ont pas dit (…) Nous sommes accusés de cautionner tacitement les aberrations en usage sur ce terrain si sensible quant au respect des droits de l'homme » précise-t-il en introduction. Après un long historique, qui va de la première condamnation du procès des écrivains Siniavski et Daniel prononcée par Aragon en 1966 jusqu'aux prises de position de *Vivre libres* il constate combien « on a vu mollir l'expression du désaccord pourtant affirmé en 1975 dans *l'Humanité* par René Andrieux ». Alors que la psychiatrie française est marquée par une modernisation du système ségrégatif, il rappelle que la lutte contre l'oppression reste « indivisible, hors des frontières et chez nous, du plus évident au plus rampant et qu'il n'y a pas à faire le tri. »

L'article ne paraît pas, mais Bonnafé découvre son nom dans l'ours de la revue, comme collaborateur. Impuissant à infléchir le cours des choses, de janvier 1985 à janvier 1986 il multiplie les courriers à *Révolution,* à son directeur Guy Hermier qu'il a connu tout jeune dirigeant, puis au comité de rédaction dans une lettre ouverte, demandant seulement que son nom soit retiré de la liste des collaborateurs de la revue puisque sa parole n'est pas prise en compte, sans obtenir l'ombre d'une réponse. Une note personnelle de deux pages exprime la blessure existentielle que produit ce silence : « On a remplacé les procédures d'exclusion par des procédures d'annulation (…) Ma démarche est traitée de façon ostentatoire, comme nulle et non avenue (…) Pas le moindre effet, pas un mot oral ou écrit… Tout ce qui se passe hors les ténèbres du sérail est à annuler[1531] ».

Cette annulation symbolique rompt le lien tissé cinquante ans durant. C'est à Roland Leroy devenu le premier allié de la ligne Marchais qu'il adresse symboliquement sa lettre de rupture, avec ironie et colère, comme une réponse à la négation d'existence dont il est l'objet.

Roland Leroy, d'une vive intelligence, cultivé et pourvu d'un humour caustique, excellait dans les relations personnelles à brocarder les défauts du parti et des permanents, tout spécialement ceux de Georges Marchais, laissant à son interlocuteur le sentiment qu'il combattait le dogmatisme ou

---

1530 Courrier du 10 novembre *1987 (Achives Bonnafé),* Avec cette formule, Bonnafé a l'habitude d'évoquer le sentiment de fusion du militant et du parti

1531Archives de L. Bonnafé. Note du 1 janvier 1986.

l'ouvriérisme jusqu'au sommet. Il lui donnait l'impression d'être admis dans les secrets de parti, le rassurait sur le fait que ses interrogations étaient entendues, et s'instituait comme le dirigeant porteur de l'ouverture. Il est cependant, dans cette période de crise d'autorité un soutien actif du secrétaire général. C'est à cette image que Bonnafé s'adresse [1532]: « Mon cher Roland, écrit-il, depuis quelques temps, ça me démange de t'écrire. Le journal que tu diriges me donne une occasion précise d'accrocher ce projet à une actualité brulante. Ce 14 novembre sort un papier avec le titre fracassant « Les fous chassés de l'hôpital » (...) C'est la poursuite de la casse de la psychiatrie... Tout lecteur sommaire a compris qu'il ne fallait pas chasser les fous de l'hôpital. Tout lecteur un peu averti a cherché vainement dans le contenu du papier quelles étaient les positions communistes, en dehors de l'attaque du gouvernement (...) Est effacée cette politique issue des années 60, venue du Front populaire, mise en œuvre sous l'occupation, déclarée sous le vocabulaire secteur dans le vent de la Libération par François Billoux ».

« C'est un fait historique, constate-t-il, qu'à travers le sectarisme, dogmatisme, peur des innovations, bureaucratisme sommital, tout ce qui avait valeur authentiquement révolutionnaire a été de façon dominante, avec une exaspération évidente en 1977, freiné du sommet (…) alors que s'amplifient les désirs de pérestroika et de glasnost (…) On ne m'enterrera pas en censurant que dans l'ordre de mes fidélités, il y a surtout celles à un principe : ne jamais accepter de se taire devant toutes les aberrations du mouvement révolutionnaire qu'on a voulu me contraindre à cautionner… Moi qui, au plus fort des pressions staliniennes, ai refusé de signer la caution des médecins français au complot des blouses blanches. Moi qui n'ai pas attendu vingt ans pour reconnaître le retard de 56 ni dix ans pour celui de 68. Avec toute ma sympathie personnelle ».

Après la réorientation stratégique de 1978 et la fin de l'aggiornamento, la séquence de 1979-1986 est caractérisée par une intense conflictualité, dont l'affrontement entre militants intellectuels et fraction dirigeante est la partie la plus visible, mais qui traverse l'ensemble du corps militant. Si les acteurs de la génération du programme commun s'éloignent les premiers, durant presque une dizaine d'années, les acteurs plus investis maintiennent, malgré les disqualifications et les évictions dont ils sont l'objet, dans une tension entre fidélité et critique, l'espoir de peser sur une réorientation politique.

L'entrée en dissidence des leaders historiques et les départs individuels qui suivent amènent la disparition du réseau des psychiatres communistes. Avec la perte de ses figures emblématiques, le PCF se vide de sa substance et de l'énergie militante liée aux modèles qu'ils incarnaient. Les orphelins de la mobilisation n'ont d'autre recours que le repli dans le champ professionnel, mais les évolutions de celui-ci mettent à mal les avancées gagnées de haute lutte depuis la seconde-guerre mondiale.

La totalité du collectif des psychiatres communistes qui s'était construit autour de la figure fondatrice de Bonnafé et de celle unificatrice de Lainé se désagrège. Plusieurs générations avaient constitué le noyau de référence d'une psychiatrie communiste réformatrice engagée dans la dynamique du secteur, perméable à la critique de ses limites et ayant intégré la psychanalyse. Les mécanismes de l'exit qui n'épargnent aucun des agents étudiés, les laissent isolés et sans voix quant aux transformations en cours dans le champ professionnel : fin de l'internat de psychiatrie dans les années 80-85 au principe de l'identité du groupe des psychiatres publics, intégration dans les mécanismes de sélection et de hiérarchisation du champ médical auxquels ils échappaient. Cette « normalisation »[1533] de la psychiatrie en référence au cadre de la médecine somatique crée les conditions du recul des thérapies relationnelles au profit des thérapies médicamenteuses, et

1532 Ibid.

1533 Pinell(P.) « La normalisation de la psychiatrie française » op.cit.

s'accompagne du coup de force symbolique que représente l'officialisation du DSM III[1534], annuaire a-théorique de maladies mentales ramenées à des symptômes.

D : LA FIN DE L'IDENTITÉ DU PSYCHIATRE COMMUNISTE

1/ Militer pour la psychiatrie

La fin de la spécificité administrative de la psychiatrie publique au cours de la première moitié des années 80 et le développement d'une politique néo-libérale de la santé ouvre une période d'affaiblissement du paradigme de la pathologie fondée sur les conflits psychiques, et son interrogation sur les conditions de réception de la folie par la société.

La réforme des études médicales fait disparaître l'internat psychiatrique, lieu de construction d'une élite spécifique, et terreau d'une conception du symptôme comme signifiant inscrit dans l'histoire du sujet. Elle s'accompagne d'une réduction drastique du nombre de psychiatres en formation qui démédicalise les lieux d'accueil de la folie, et ré-institue la fonction hospitalière de gardiennage, comme pivot. La diffusion du DSM III centré sur la seule description des symptômes ouvre la voie aux réponses médicamenteuses chères aux laboratoires pharmaceutiques, et aux thérapies comportementalistes et adaptatives, moins longues et moins couteuses que les thérapies relationnelles. Elle s'accompagne d'un retour aux conceptions biologiques de l'étiologie de la pathologie mentale, soutenues par le développement des neurosciences et de la génétique.

Sous l'effet du mouvement de dépolitisation dont la psychanalyse était un des opérateurs idéologiques, de l'abandon des luttes corporatives et de la crise, doublement idéologique et organisationnelle du PC, le collectif militant se trouve « désarmé »[1535]. Les « anciens communistes » tentent de maintenir une radicalité, mais ils se retrouvent isolés, ou « indifférenciés » dans les positions humanistes du secteur. Témoins devenus muets de la disparition progressive du PCF de la scène politique, ils vont inventer de nouvelles formes de rapport au politique.

« Accepter la désillusion sans en mourir ou la nécessité de l'utopie »

La cassure entre la psychiatrie et le politique affaiblit Lainé, et se paie par un certain isolement[1536] qu'il combat par un activisme qui l'amène à la limite de ses forces. Lucide face aux régressions en cours, il signe un texte avec Michel Guyader et Franck Chaumon, ses proches dans l'Essonne, un texte destiné à la revue *Synapse* intitulé « Entre utopie et désillusion». « Après un espoir d'installation progressive ici ou là de pratiques résolument novatrices, écrivent-ils, force est de constater que la politique de secteur, frappée par les réticences des pouvoirs politiques, le conservatisme de la majorité des praticiens, et depuis quelques années par la crise économique, marque le pas. » Face aux déceptions du réel, Lainé affirme la nécessité de l'utopie : « Nous avons besoin d'une utopie pour rêver. Il nous faut accepter la désillusion sans en mourir. Il nous faut l'accepter et

1534 « Diagnostic and statistical Manual » (DSM III) classification des maladies mentales produite aux USA, véritable outil politique en ce qu'il est une forme d'imposition du regard sur le malade, la création d'une fausse science, dont les maladies sont fondées sur l'association de symptômes, selon une logique organiciste. Une aubaine pour les laboratoires pharmaceutiques : à chaque symptôme pourra correspondre un type de médicament.

1535 Mischi (Julian), « Le communisme désarmé, Le PCF et les classes populaires depuis les années 70 », Marseille, Agone, 2014.

1536 Signe du retour de l'aliénisme, Lainé est mis en cause parce qu'il laisse trop de liberté aux patients et parce qu'il reconnaît aux personnels de service des responsabilités dans la prise en charge,.

repartir. Allons au bout d'une critique véritable de tout ce que nous avons contribué à construire, en cherchant à définir ce qu'il y a de totalitaire dans nos pratiques. Le secteur correspond au fantasme d'un tout. Nous avons tenté de répondre comme le demandait la perspective gestionnaire (…) L'acceptation d'un consensus gestionnaire récusant la réalité psychique, la pensée, le désir, leur mouvement et leur production d'inattendu peut se concevoir, mais il n'est pas compatible avec des choix scientifiques qui sont ceux de la biologie, des neurosciences, de la génétique, du behaviorisme ou plus généralement du positivisme. Une démarche fondée sur une éthique et une culture psychanalytique ne peut être sauvegardée dans un tel cadre (…)

Les représentations utopiques jouent un rôle dans les pratiques psychiatriques, car elles seules peuvent guider l'horizon de notre travail. Elles seules, peuvent mobiliser une équipe, conjurer les risques de dessèchement de la pensée que la confrontation à des pathologies graves suscite. Elles seules sont aptes à transformer nos entreprises, à introduire l'innovation, à ouvrir l'angle de la rêverie positive qui est le seul espace d'accueil de la souffrance[1537] ». « Dès qu'on soigne la folie, et encore plus lorsqu'on la ségrégue, le champ sur lequel on travaille est caractérisé par un volant énorme d'inertie. Il faut une radicalité, des objectifs, une volonté subversive suffisante pour se garantir de l'enlisement[1538] ».

Lainé crée « le Littoral » un restaurant d'insertion, pour éviter le retour à la chronicité dans l'hôpital psychiatrique de jeunes adultes qu'il a soignés, soutenu par le personnel infirmier mais isolé de ses confrères progressistes plus tournés vers la psychothérapie institutionnelle, et sous la pression d'une administration aux seules visées gestionnaires. Il développe des contacts internationaux, au Burkinabé, au Vietnam, en Algérie, au Brésil, dans les Asturies avec Angélergues. Il projette avec Karlin un centre international de formation utilisant la vidéo, un film sur l'expérience psychiatrique au Vietnam, qui ne verront pas le jour.

2/ Une autre façon de faire de la politique

Orphelins d'un engagement puissamment investi, les psychiatres dont nous avons suivi la trajectoire, vont trouver les voies plurielles d'une reconversion du capital militant dans le maintien d'une « psychiatrie de gauche », une psychiatrie sociale organisée autour du secteur et se référant à la psychanalyse. Le lien avec les collectivités territoriales souvent dirigées par les communistes, maintient l'attachement à ce qui reste de l'entreprise militante.

De 1977 à 1980 Franck Chaumon, Tania Roelens, Marie Bonnafé, Jean Pierre Rumen quittent sans bruit le Parti communiste. Leur énergie militante va s'investir dans différentes entreprises inventant de nouvelles manières de faire de la politique en maintenant la cohérence d'un engagement.

En 1979, avec René Diatkine et Tony Lainé, Marie Bonnafé crée l'association Action culturelle contre les exclusions et les ségrégations (ACCES) dont elle était encore présidente en 2012. Il s'agit de promouvoir des initiatives contre toutes les barrières psycho-socio-culturelles de l'accès à la lecture des très jeunes enfants, en s'appuyant sur les structures culturelles et sur les structures de la petite enfance locales. À ce titre elle jouera un rôle dans la mise en œuvre de la politique de la petite enfance du Conseil général du Val-de-Marne.

À côté de l'action syndicale, Chaumon ressent le besoin « d'un travail théorique sur la psychiatrie, afin de ne pas en rester aux slogans [1539] ». De l'expérience italienne, il a retenu la nécessité d'une

[1537] Archives Lainé (carton articles-communications)

[1538] Intervention au congrès de l'Union Syndicale des psychiatres, (Archives Lainé).

[1539] Entretien F. Chaumon du 25 avril.2015.

bataille sur les idées et du dépassement des luttes technicistes. En 1992 il crée « Pratiques de la folie » une association indépendante du syndicat, mais dont le président était aussi le président du syndicat, ouverte aux psychanalystes, et à tous ceux que la folie concerne, où il convient de croiser le discours psychanalytique avec d'autres sciences sociales. Une association scientifique en référence à Foucault, au sein de laquelle la folie est prise dans ses dimensions non seulement de maladie, mais comme enjeu culturel, social et politique. « Ce sont des gens formés en analyse, tous employés dans la psychiatrie publique la plus engagée, qui ne font pas de la psychiatrie par défaut, mais parce que ça les concerne ainsi que la politique. Une bande qui maintient jusqu'à aujourd'hui, et malgré la tempête d'une certaine période, les deux pieds entre psychanalyse et psychiatrie[1540] ». Ils débattent avec les sociologues (Castel, Pudal). Ils prendront une série de positions politiques, contre l'amendement Accoyer qui veut légiférer sur la profession de psychanalyste, sur la pédophilie, et au sein du Collectif contre la nuit sécuritaire. Chaumon dirige aussi la collection « Pratiques de la folie » chez L'Harmatan.

Comme adjointe de Guy Baillon, Tania Roelens s'investit puissamment dans son métier par la création d'un accueil pour toxicomanes. Elle rencontre Thomas, un psychologue colombien dont elle tombe amoureuse. Après un voyage au Nicaragua en 1980, elle prend contact avec le Comité de solidarité France-Nicaragua où le docteur Willy Rozenbaum l'incite à venir prendre la place des psychiatres qui ont fui la révolution sandiniste de 1979. Dans le cadre d'échanges universitaires, elle part en 1982 à Leôn, deuxième ville du Nicaragua, où elle assure à l'université des cours de psychopathologie, des consultations psychanalytiques en dispensaire, et participe au développement du système de santé promu par les sandinistes, à l'image de son expérience du secteur. Son compagnon colombien l'y rejoint. À l'occasion de son retour en France, lors de la naissance de son fils Joachim, elle présente un compte-rendu sur « Une expérience du Nicaragua sandiniste » à la Mission interministérielle de Recherche (MIRE). Elle y étudie, avec une double vision psychanalytique et ethnologique, les manifestations somatiques d'angoisse et de stress en liaison avec les mythes populaires. Après avoir repris durant deux ans son poste auprès de Guy Baillon et créé un pavillon pour malades chroniques hors l'hôpital à Bondy, elle propose avec son compagnon qui s'est engagé dans l'expérience de la Maison Verte de Françoise Dolto, un projet d'études sur « les représentations de la maladie mentale chez les indiens de l'Orénoque ». Le projet est financé pour trois ans par la Fondation suisse pour le progrès de l'homme.

De 1988 à 1991, à Costa-Carena, petite ville proche de la frontière entre la Colombie et le Vénézuela dans la forêt amazonienne, avec son ami et son fils, elle enquête sur la perception du monde et la vision de la folie des populations indiennes. Le développement de la guérilla et l'affrontement avec les caciques locaux, alors que son compagnon en lien avec le gouvernement local, tente de défendre les droits des indiens, interrompent l'expérience. À Bogota où elle se réfugie, devant le refus des autorités locales de reconnaitre ses diplômes, elle crée avec le soutien d'une ONG le centre d'accueil Cachivache pour les jeunes des rues, inventant une nouvelle forme d'institution, et consulte comme psychanalyste dans les quartiers aisés. Elle ne reviendra en France que vingt ans plus tard. En 2009, elle renoue avec sa carrière dans la psychiatrie française en devenant psychiatre puis médecin-directeur du CMPP de Fontenay-sous-Bois (94) et s'installe comme psychanalyste libérale dans le XIème arrondissement de Paris. « L'histoire de la Colombie était très intéressante dit-elle. Tout ce que je faisais en Colombie, même si je perdais des points de carrière en France, tout ça était en cohérence avec mon projet militant. Je le dois à mon père. Dans tout cela il y a une cohérence militante[1541] ».

Profondément engagé dans la pratique psychanalytique comme libération du sujet, mais convaincu qu'elle ne peut se déployer au sein de l'idéologie médicale, Bernard Sigg poursuit sa

1540 Ibid.

1541 Entretien avec T. Roelens du 28 mars 2011.

carrière dans les structures municipales, à Ivry, à Arcueil puis à Vitry. Là, bénéficiant de la confiance politique du maire Marcel Rosette, il crée le CMPP de l'Imagerie, structure de proximité pratiquant la psychanalyse pour tous. Il va batailler pour que la psychanalyse soit prise en charge par la Sécurité sociale[1542] avec l'objectif de mettre en œuvre le rêve de Freud de 1918, rendre accessible la psychanalyse à tous. Sigg légitime la pratique psychanalytique dans des lieux collectifs contre une pratique libérale qui se veut seule fidèle aux enseignements de Freud. Au sein de l'espace professionnel, il dénonce avec acharnement le mythe de la neutralité politique des psychanalystes : « On reproche vivement à Reich, puis à Marie Langer d'appartenir au parti communiste, mais dans le même temps on tolère les ouvertures philonazies de Boehm ou Muller-Braunschweig. En France pareillement, le beau monde psychanalytique a longtemps passé sous silence les démarches de Laforgue auprès des occupants et des collaborateurs (…) alors que la fidélité de Muldworf au Parti communiste, n'allait cesser de lui attirer attaques ou dérision[1543] ».

En 1989, Bernard Sigg fait retour sur la torture, par une enquête auprès d'anciens militaires en Algérie, et publie *Le silence et la honte* [1544] dans une perspective de même facture que le travail de Le Guillant, liant la souffrance psychique liée aux traumatismes vécus par les jeunes appelés contraints à se transformer en tortionnaires, conditions collectives d'élaboration du traumatisme, et droit à la reconnaissance étatique du drame vécu.

Bernard Doray fait fonction d'expert auprès de la CGT concernant le suicide au travail d'une infirmière, Marie Cassat, qui s'origine dans la mise en cause de l'indépendance médicale par rapport à la politique « de dégraissage » pratiquée par l'entreprise. Puis il devient conseiller auprès du ministre de la Condition féminine, lors de l'élaboration de la loi sur le harcèlement sexuel. La question du trauma dans le réel organise sa réflexion de la fermeture d'une entreprise aux conséquences de la guerre du Vietnam, ou aux victimes des dictatures de l'Amérique du Sud. Il élabore le concept de resymbolisation dans la gestion du trauma « c'est à dire réinstaller la victime dans le monde humain, là où elle peut se raccrocher, sans risque psychique, à un univers de sens et de culture ».[1545]

C'est dans le cadre de l'association du CEDRATE qu'il inscrit à la fois, son action et sa réflexion. Issue du Centre international de l'enfance, mis en place par Simone Veil, et dont le président d'honneur était Lebovici, l'association du Centre de recherche et d'action sur les traumatismes et l'exclusion (CEDRATE) est créée et accueillie par la Maison des sciences de l'homme, et associe psychanalyse et anthropologie. (La femme de Doray, Concepcion Doray elle aussi psychanalyste, était la secrétaire de Serge Lebovici). Il inscrit clairement son travail dans la dénonciation des méfaits du capitalisme arrivé dans « l'air glauque où des sources non productives d'accumulation du profit vont tenir le haut du pavé [1546] » et intervient sur le terrain de la défense des droits de l'homme.

Pour le coup il lui arrive par moment de renouer avec l'action militante de terrain : « On va à la Convention des droits de l'homme. On passe par le Chiapas. Deux militants sont séquestrés par la police officielle. On me demande de les trouver dans les hôpitaux. Je me déguise en médecin. Les autres craquent. On a l'autorisation d'entrer dans la prison, caméra en main, alors qu'on nous

---

1542 En 1977 interview conjointe de B.Sigg et J. Collet 1er maire-adjoint dans *la Nouvelle Critique* « « Une pratique freudienne municipale » En 1986 intervention au colloque organisé par le Conseil général du Val de Marne « Psychanalyse et sécurité sociale. »

1543 Sigg (B.) *Les murs de la psychanalyse, conditions de la pratique*, Paris, Messidor/Ed. sociales, 1990.. le livre paru en 1990 porte la dédicace « A Louis Althusser et à Wladimir Granoff qui m'ont réappris à penser ». p. 84.

1544 B. W. Sigg est vice -président de la FNACA (Fédération des Anciens Combattants en Algérie, Maroc, Tunisie) Il publie « *Le silence et la honte* » en 1989.

1545 Doray (B.) *Psychopathlogie du travail* op.cit. p. 41.

1546 Doray (B) Ibid.p 200.

l'a interdit. Deux jours après on fait la restitution. C'est projeté sur grand écran. On voit ces hommes torturés, enchainés… Après on se tire à toute vitesse, il y a des assassinats pour des choses comme cela ! Il y a eu une grève de la faim des prisonniers. Ça prend de l'ampleur. Finalement le gouverneur a libéré cent soixante-dix prisonniers. Quand je raconte cela à des psychiatres, ils me demandent si je suis encore psychiatre… [1547] »

Sigg et Doray maintiennent opiniâtrement le questionnement sur les processus psychiques à travers lesquels les violences de la vie sociale aliènent le sujet et la responsabilité experte dans des combats collectifs, rejoignant quelques décennies plus tard le débat sur les utilisations idéologiques de la psychanalyse dans les luttes sociales ou identitaires. En cela ils s'opposent au discours de Leclaire, qui à l'occasion d'une journée déclare d'études de la MIRE déclare : « Ce dans quoi nous baignons ordinairement, c'est le cas ici même aujourd'hui, c'est un discours social, collectif, le discours d'une communauté, communauté scientifique, sociale (…) Et le sujet de ce discours collectif est évidemment tout à fait l'opposé du sujet mis en valeur par la psychanalyse ; c'est un sujet qui est Un. Le « nous » se fonde sur des effets d'exclusion, de résistance, des « nous autres » posant des espaces où le tiers est absent ou exclu (…) En fait ce discours aboutit habituellement à une lutte au couteau, pour assurer l'hégémonie d'un discours (…) qui est le nid de tous les racismes[1548] ». Du discours de Bonneval de 1960 à la journée de travail de la MIRE, Leclaire maintient l'affirmation d'une inscription de la psychanalyse hors les luttes politiques, mais il le fait dans un lieu du pouvoir, loin du divan où celui-ci s'applique, dans une fonction idéologique qui tend à délégitimer les entreprises de lutte collective. Contre cette sanctuarisation d'une psychanalyse « pure », Rumen partage le questionnement freudo-lacanien quant à la passion de faire Un qui cimente le groupe et l'impératif d'une action sociale collective, mais il maintient son questionnement sur la responsabilité sociale des psychanalystes.

Loin des affrontements parisiens des années 80[1549] Rumen en Corse, conserve des liens chaleureux avec les responsables communistes. Il fonde en 1982 la Société corse de l'école freudienne[1550](SCEF). De 1992 à 2008 il participe à une série de colloques[1551] et publie des articles dans la revue scientifique du Syndicat de la psychiatrie française et de l'AFI[1552]. Il intervient sur l'effacement du sujet dans le discours scientifique, la solution chimique à la douleur de vivre, la fonction de l'expert pénal et sa place par rapport à la *vox populi*, l'impasse des produits de substitution face à l'addiction en prison, les processus de de victimisation, la question de l'identité corse… Une conférence organisée conjointement par le Parti communiste et la Société d'études freudiennes en juin 2013 a pour thème « le lien social à l'épreuve de la crise ». Le propos est centré sur la nature langagière du lien social, sur le pouvoir de création et de dissimulation que recouvrent la substitution d'un mot par un autre (les exploités, les exclus) et sur ses effets sur les représentations individuelles.

Rumen continue à travailler l'histoire du lien entre marxisme et psychanalyse : comment concilier « la passion de faire Un qui cimente le groupe et se construit dans l'affrontement à l'autre, base

---

[1547] Entretien B.Doray du 11 octobre 2011. Bernard Doray réadhère au PCF en 2004 à l'arrivée de N. Sarkosy au pouvoir.

[1548] Cité par B. Doray dans *Psychopahologie du travail*, op. cit, p. 119.

[1549] Mail du 26 novembre 2017 « Comment avez-vous vécu la prise de position de Lainé dans *Le Monde* ? Je l'ai regrettée, mais je ne l'ai sue que longtemps après et ça ne me concernait pas… »

[1550]Rattachée à l'Association freudienne (AFI) créé par Charles Melman à la suite de la dissolution de l'Ecole freudienne de Paris par Lacan en 1980, qui devient ensuite l'Association lacanienne internationale (ALI), concurrente de La cause freudienne de J.A. Miller.

[1551] Dans le cadre universitaire (Nice, Bastia 1998/99,) de colloques de l'ALI (Paris-La Défense sept 1993/1994 Strasbourg 1999, Caen, Brest 2001), de l'Association française de psychiatrie, de la Fondation européenne de psychanalyse.

[1552] Ces différents articles ou interventions sont réunis dans *Psisyphe*, L'Harmattan, 2007.

de toutes les guerres, et soutenir une volonté de changement ou de résistance qui ne peut être que collective, tout en sachant que le groupe est indissociable de l'élaboration du sujet singulier[1553]. Il fait retour sur l'histoire communiste, celle de l'autocritique, des aveux des procès staliniens, ou des exclusions qui renforcent l'identité du groupe, mais aussi sur celle de la guerre en ex-Yougoslavie et du rôle des psychiatres idéologues[1554] ou celle de la CIA contre les organisations terroristes. Il interroge la responsabilité des psychanalystes dans l'utilisation de la psychologie des masses, la manipulation des identifications à des fins politiques, et évoque Lacan qui (parait-il) disait « qu'il fallait savoir refuser la psychanalyse aux canailles[1555] ».

Par le choix d'objets en prise avec les luttes idéologiques ou avec des enjeux de sociétés, et par une fonction d'expertise attachée à mettre en exergue les effets psychiques individuels des traumatismes collectifs de la vie réelle, les anciens communistes gardent une forme de singularité qui les distinguent de l'apolitisme revendiqué par les élites de la psychiatrie et de la psychanalyse. Leur expérience enracinée dans ce « laboratoire de la subjectivité »[1556] qu'est le monde de la pathologie mentale continue à orienter leurs actions et leurs représentations. La disparition de l'outil collectif partisan, laisse champ libre à des formes associatives diverses sans débouché politique. En retour la désagrégation du groupe professionnel militant fait perdre au parti communiste le capital symbolique qui leur était associé et participe de son déclin dans le champ politique.

3/ Psychiatre *et* communiste

Le dictionnaire[1557] définit la notion d'hybridation comme « le croisement naturel ou artificiel entre deux sujets appartenant à des espèces différentes ». Sur l'hybridation entre politique et profession se sont construits le rôle et la figure du psychiatre communiste, devenus constitutifs de l'identité d'une fraction de professionnels engagés, et qui continuent à irriguer leur prise de parole, même après leur mise hors-le-parti. La disparition des lieux spécifiques destinés aux intellectuels, décidée par la direction pour maitriser la contestation interdit le renouvellement de ce processus comme en témoigne la trajectoire de Philippe Rigal. Il peut continuer à exister, au sein de

---

1553 Mail de J.P.Rumen du 28 décembre 2016 : « Ces groupes ont un totem au nom duquel ils vont s'affronter (les noms-du-père de Lacan). Toutes ces guerres sont affaire de signifiants. Rittmeister et Desanti (tous deux résistants au nazisme) sont parmi ceux qui soutiennent la civilisation, bien sûr, mais ça encore n'est pas simple : le même argumentaire a servi à justifier les guerres en Irak, en Lybie etc. Il me semble que c'est une affaire de structure : en raison de son immaturité neurologique l'homme ne constitue son unité que dans une image spéculaire. Mais cette image est à la fois lui et autre, ce qui fait qu'il est irrémédiablement clivé et boite des deux pieds… »

1554 L'AFI est convoquée pour éclairer la cour de La Haye sur le rôle de certains psychiatres dans la guerre de l'ex-Yougoslavie (Raskovic, Karadzic, Marjovic, Skrikovic, Sesel), ce qui provoque une discussion collective autour de son secrétaire général C.Vasseur. Rumen publie sa contribution dans *Psisyphe* sous le titre « Raskovic » p.35-42.

« C'est au cours de leurs études que les psychiatres yougoslaves prirent connaissance des résultats de l'expérience anglaise auprès de l'Institut Tavistock, puis de l'Université de Columbia aux USA. Ils furent également influencés par les théoriciens de l'école de Francfort (…) qui conceptualisèrent "la personnalité autoritaire" qui tendaient à dégager "des personnalités nationales". Suit une citation des discours de Radskovic (Karadzic et d'autres) : « Les croates féminisés par la religion catholique souffrent d'un complexe de castration qui les soumet à une totale incapacité à exercer la moindre autorité. Quant aux musulmans de Boznie-Herzégovine et des régions voisines, ils sont victimes, comme dirait Freud de frustrations rectales qui les incite à amasser des richesses et à se réfugier dans des attitudes fanatiques. Enfin les serbes orthodoxes : peuple œdipien qui tend à se libérer de l'autorité du père. Il puise dans cette résistance la bravoure des guerriers, seuls capables d'exercer une autorité sur les autres peuples de Yougoslavie. » Raskovic (J.), *Le pays fou*, 1990. D'après Gérard Badou « Les cerveaux de la purification ethnique », *L'Express*, février 1992.

1555 Op.cit.p.34.

1556 Lézé (Samuel) interview de Eda Gunay (Point Com. dec. janv 2010) « S.Lézé anthropologue et maitre de conférence en anthropologie des sciences à l'ENS de Lyon. »

1557 Le Petit Robert

l'entreprise partisane, quelques rares militants psychiatres, mais leur activisme militant est déconnecté de l'activité professionnelle.

Adhérent au PC à partir de 1979, Rigal ne reçoit rien de la tradition désaliéniste. À la question : « L'engagement professionnel, pour vous c'est quoi ? » Il répond : « La psychanalyse et le secteur. Le reste c'est en dehors (…) Au PC j'étais dans le social. Je retrouvais éventuellement des intellectuels mais c'étaient des enseignants, des étudiants. On parlait de tout, mais on ne parlait pas de psychiatrie. Mais bon, moi j'avais envie de la base... » Les commissions ou le CERM ? « Non je n'ai pas connu, je suis arrivé trop tard, ça m'aurait intéressé ».

Une sensibilité au social oriente ses choix professionnels vers des types de patients souvent proches de la délinquance et des publics défavorisés. Elle s'arrime aux thérapeutiques innovantes, mais elle respecte la division du travail qui ramène l'activisme politique à la sphère privée, en contrepartie d'une annulation des questions politiques professionnelles et de réponses qui relèvent des seules techniques thérapeutiques.

Rigal vit les conflits qui oppose la direction du PC à la fédération de Paris à la fin des années 70[1558] « Il y avait des intellectuels déchirés rapporte-t-il, moi je cherchais l'efficacité. C'était l'engagement avec la représentation des ouvriers, auprès des plus pauvres. En pratiquant, j'ai été plus sensible aux discours d'intellectuels qui avaient envie de réformer quelque chose dans le parti. Il fallait changer des choses sur le plan démocratique. C'était difficile de faire monter des choses de la cellule vers la section, et après au comité central, c'était filtré… Il y avait toujours un représentant de la direction. Moi, naïf, je pensais que ça allait remonter, et puis on s'apercevait qu'il fallait tellement de voix pour se faire entendre quand on exprimait une opinion différente, que ça devenait minoritaire ! Après il y a eu tout ce qui s'est passé à Paris… Il y a eu une grosse crise, beaucoup de mensonges. Je me souviens que Fizbin a été écarté… C'est un euphémisme. Je me souviens de Paul Laurent qui parlait de « notre camarade Fizbin qui avait des problèmes de santé ». Pour moi, ça a commencé à tirailler. Du côté du changement… l'Espagne ça bougeait, et surtout l'Italie avec Berlinguer… » Après 1981 Rigal ne reprend pas sa carte et constate : « J'étais un peu choqué. Sur le plan international il y avait aussi beaucoup de choses. J'ai voulu prendre des distances, sauf que quand on prend des distances, après on va où ? J'étais beaucoup plus critique, mais en restant sympathisant dans mon cœur toujours[1559] ».

L'investissement dans le parti rencontre les dispositions individuelles de Rigal, rejet du conformisme petit bourgeois au profit d'un attachement au monde populaire et intérêt intellectuel. Il oriente son activité professionnelle au service des populations défavorisées mais « le reste c'est en dehors ». La subversion et l'innovation dans les pratiques sont mises au service d'une pratique psychiatrique et psychanalytique innovante, et d'un public difficile. Ses attentes intellectuelles trouveront un débouché en philosophie dans l'espace universitaire. « Le sens social de l'investissement dans l'institution et les médiations par lesquels les projets institutionnels prennent corps »[1560] n'alimentent plus « la vitalité institutionnelle », et l'interaction originale qui s'était constituée ne peut plus se nouer.

1558 Sous l'effet du renouvellement et de la modification du corps partisan de la fédération de Paris (de 80% de 1968 à 1979) la direction qui prend à la lettre le discours de la rénovation des pratiques et de l'ouverture unitaire engage une série d'initiatives jugées subversives par le centre. En 1979, après la rupture du programme commun, la crise tourne à l'épreuve de force entre la poursuite de l'orientation des années 70 et le retournement ouvriériste de 1978. La direction fédérale est démise et H. Fizbin déclaré malade, est remplacé par son beau-frère Henri Malberg. La « normalisation » qui suit aboutit à une véritable hémorragie militante. « La fédération de Paris qui annonçait 31 000 adhérents en 1978 en perd 4000 en 1979, et dans les années qui suivent, se marginalise dans la vie politique de la capitale ». Courtois (S) Lazar(M.) *Histoire du Parti communiste français*, Paris, PUF, (2è édition), 2000, p. 404.

1559 Entretien avec P. Rigal du 14 septembre 2011.

1560 Muel-Dreyfus (F.) *Le métier d'éducateur*, op. cit, p.10.

La disparition des lieux d'échanges et de contacts des professionnels intellectuels avec les politiques ne permet plus l'accueil des problématiques spécifiques, et les mécanismes d'échanges et d'appropriations respectives. Elle prive le discours politique de son immersion dans la complexité des problèmes et des débats qu'apportaient les intellectuels experts, et le conduit à un appauvrissement vers des schémas simplistes. À l'opposé, elle prive les professionnels militants des processus de politisation des enjeux professionnels et des capacités d'initiatives spécifiques, au principe du capital symbolique du parti au sein d'espaces sociaux a priori peu ouverts aux objectifs de transformations du monde social. Les dispositifs encadrant les intellectuels : commissions de spécialité, lieux de recherche politico-théoriques, revues spécialisées offraient aux militants intellectuels des formes d'organisation parallèles aux formes traditionnelles d'organisation et participaient de formes de politisation à l'entreprise. Leur suppression interdit le renouvellement de ce processus.

Durant la période qui débute en 1978 et voit son acmé en 1986, la prise de parole critique d'intellectuels renommés comme Althusser ou Ellenstein, la pétition à l'initiative de Michel Barak, professeur d'université à Montpellier, largement relayée dans les milieux culturels et universitaires, l'édition d'une série d'autobiograhies d '« ex » ont défini la crise du PC comme hémorragie des intellectuels et perte du capital symbolique qui lui était associé, ce que corroborent les trajectoires de Franck Chaumon, de Tania Roelens, de Marie Bonnafé ou de Jean Pierre Rumen. Mais les travaux de Julian Mischi centrés sur le militantisme local, départemental ou syndical ont « réévalué le poids et la diversité des formes de rejet de la ligne incarnée par Georges Marchais, y compris dans les milieux populaires, et parmi les syndicalistes ouvriers[1561] ». Dans le tempo des prises de distance et des départs le poids du capital scolaire et de l'origine sociale semble moins discriminant que la durée de l'engagement. La première vague de départs concerne « les adhérents de l'union[1562] » invalidant le clivage construit entre intellectuels et militants ouvriers. La moindre conformation à l'univers partisan, liée aux ambiguïtés théoriques et pratiques du discours et à l'affaiblissement identitaire qui en résulte favorise le redéploiement du capital militant, et minore le coût de l'exit.

Contrebalancés dans un premier temps par la promotion d'agents (Wizenberg et Doray) dont la fidélité est gagée sur un capital d'institution plus conséquent, et moins reconnus dans le champ professionnel, ils sont suivis par l'éviction ou la désaffection de l'ensemble du réseau constitué. Les acteurs qui ont intériorisé le plus profondément la nécessité de l'existence d'une organisation de la classe ouvrière, conçue comme avant-garde de la transformation sociale, attachés au parti sur un mode existentiel se maintiennent dans l'organisation, en tension entre sentiment de disqualification et fidélité, dans une position légitimiste qui – à l'image de l'expérience gorbatchévienne – permettrait une réorientation venue d'en haut. S'ils franchissent la ligne rouge de l'expression publique qui signe la rupture, c'est au nom de leur fidélité aux idéaux, mais c'est aussi parce que le discours de l'institution déconstruit le capital symbolique gagné parmi leur pairs, et constitutif de leur identité sociale. Le bref soutien à la revue *M'* au sein de laquelle Bonnafé s'investit, apparait comme un moment transitionnel avant la rupture.

Avec une assise de plus en plus réduite du groupe dirigeant, « la dissidence » semble devoir s'étendre indéfiniment. La réinvention bureaucratique d'un univers séparé, garant de la singularité communiste, n'est en prise ni avec l'intégration du monde ouvrier réalisée par l'extension de la scolarisation et de la consommation, ni avec l'image que celui-ci a de lui-même, que ce soient dans les couches des salariées « non-manuelles » ou dans les fractions populaires touchées par la

[1561] Mischi (J) *Le communisme désarmé* op.cit. p.97.

[1562] Ibid. L'exemple donné par Julian Mischi concerne la fédération très ouvrière de Meurthe-et-Moselle : En 1979 60% des adhérents sont membres du PCF depuis 1974 (…) et n'ont pour expérience que celle des années du programme commun » p.103.

désindustrialisation. Comme l'exprime Marie Bonnafé, ceux-ci ne se reconnaissent pas dans l'image des pauvres et plus généralement des dominés que le PCF substitue à la représentation de la dignité ouvrière. Cette vision misérabiliste, sensible aux discours externes sur la société, se conjugue à la perte du capital liée à l'éviction ou au départ des militants intellectuels dont la production alimentait le sens donné à l'action.

La crise du communisme de 1956, outre qu'elle prenait sa source dans les régimes socialistes, s'était résolue par le remplacement de l'équipe thorézienne fondatrice par une nouvelle génération, formée dans la matrice stalinienne mais engagée dans l'adaptation institutionnelle, et pourvue d'une stratégie politique. Ce savoir de l'institution avait permis une reconfiguration du parti, et la réactivation du capital symbolique fondateur. Dans les années 80 le gel de toute pensée critique, l'éviction au plus haut niveau de cadres dirigeants alternatifs, et la disparition d'un projet politique crédible ferment cette hypothétique perspective, et attaquent l'existence même de l'organisation.

La transgression du tabou de la parole publique que constitue « l'appel pour un 26ème congrès » est certes le fait d'intellectuels médiatiques, mais l'important soutien dont il bénéficie relève non seulement d'intellectuels, mais de nombre d'élus, de syndicalistes, de cadres de section et de militants de base. Il bénéficie, par ailleurs d'une lecture attentive de nombre de non-signataires, marquant l'intensité du malaise.

E : POUR CONCLURE : RETOUR SUR CETTE HISTOIRE

La « vocation communiste » comme la nomme Bernard Pudal en référence à Max Weber, dans « sa transaction entre des hommes et leur destin communiste » tenait à un cadre cognitif qui « fondait la maitrise symbolique du sens historique, et par voie de conséquence, la croyance en la maitrise pratique, la politique, et au travail de mise en langage d'un récit du monde susceptible d'engranger l'ensemble des histoires personnelles[1563] ». Après l'échec français du Parti communiste, alors que les régimes de l'Est s'effondrent, mettant un point final au projet sur lequel ils avaient gagé leur vie, Lainé et Bonnafé « tentent de s'y retrouver ». Ils lient indissociablement leur compagnonnage avec Marx et leur compagnonnage avec Freud, leur expérience de la folie et leur expérience partisane.

Avec dix ans de décalage, malgré la singularité du statut des deux textes et de la forme de l'écriture, trois thèmes leur sont communs : le rejet des silences qui laissent aux traumatismes de l'histoire toute leur charge explosive et destructrice, l'impossibilité de transformer le monde social « sans reconnaître une place à la subjectivité, validant la parole, le désir, et les espaces de liberté qu'ils fécondent » et le refus de l'achevé, du dogme qui est toujours prise de pouvoir sur l'autre.

1563 Lagroye (J.) dir *La politisation*, « La vocation communiste et ses récits » par B.Pudal, Paris, Belin,2003, p.154-155.

1/ Tony Lainé : « Histoire et traumatisme »

Comment s'y retrouver sans radicalement remettre en question les certitudes de la plupart des communistes ? (1990)

Un manuscrit[1564] inédit du 20 janvier 1990, intitulé « Histoire et traumatisme » et dont on ignore la destination, permet de saisir la réflexion de Lainé, alors que la disparition des régimes de l'Est inscrit l'expérience française comme une facette d'un échec global.

« On ne bannit pas impunément la part de l'inattendu humain dans l'histoire. Tous les appareils communistes qui se sont pris au jeu du pouvoir ont réduit le marxisme à apparaître science positiviste et figée. Les bouleversements à l'Est surviennent pour remettre les pendules à l'heure. Reste à savoir de quelle heure il s'agit, et à évaluer le retard qui a été pris. Je regardais récemment les informations télévisées. D'un côté les pogromes et les nationalismes exacerbés dans le Caucase, l'inquiétante étrangeté d'un déjà vu en d'autres temps. De l'autre Dubcek, reçu à l'assemblée de Strasbourg, l'hommage qu'il a rendu à Gorbatchev et les applaudissements qui ont salué son discours… Comment s'y retrouver, sans radicalement remettre en question les certitudes de la plupart des communistes ? Fautes, déviations, dictatures, crimes, d'accord, mais on ne s'en tirera pas comme cela. Pour ma part, je pense ne voir aucune analyse qui puisse aboutir en omettant d'interroger le mouvement communiste sur sa défiance à l'égard des décou-vertes freudiennes. La psychanalyse a toujours été classée dans le placard des malédictions diaboliques et des idéologies petites bourgeoises. Il est vrai que le rappel à l'ordre subversif d'une théorie du traumatisme, et l'énoncé d'une éthique de la subjectivité qu'elle apportait, étaient irréductibles ».

« Les évènements de l'Est le prouvent éloquemment : on ne règle pas si aisément le sort des traumatismes qui marquent l'histoire de l'humanité. Dieu sait la fréquence et la violence qu'ils ont connues tout au long de ce siècle : les hécatombes des grands conflits, le nazisme, le génocide, Hiroshima, la ségrégation, les guerres coloniales, le stalinisme, les déplacements massifs, l'oppres-sion, la torture, l'atteinte à la dignité humaine sous toutes ses formes… À l'évidence il ne suffit pas de placer le couvercle d'une idéologie fût-elle révolutionnaire, sur les drames. La répression s'est érigée en système gouvernemental, et l'idéologie imposée a fait fonction de mur et de geôlier du silence… C'était totalement méconnaitre le destin des grands traumatismes. Enfouissez-les, recouvrez-les de cendres inertes, ils demeurent en l'état, inchangés, toujours actuels dans la souffrance, la haine et la charge explosive qu'ils contiennent. Plus vous les emmurez, plus ils résistent à tout essai de transformation, de réaménagement. Tels quels, ils ne peuvent qu'induire la répétition de nouveaux séismes… La guerre ne s'est jamais interrompue avec sa cohorte de haine raciale, de rancœurs inter-ethniques, de déracinements et de goût de la mort. Il n'est d'ailleurs jusqu'à l'organisation des mouvements révolutionnaires, qui n'a jamais imaginé rompre avec une référence militaire ».

« Le bilan de soixante-dix ans de certitudes, de monolithisme, de culte de l'idéalité est lourd, une faillite. L'inertie et l'archaïsme d'une idéologie figée a favorisé l'implosion. À l'évidence, elle a été impuissante à assumer une fonction contenante et transformatrice pour les communautés et les individus blessés. Du même coup, elle a fait apparaitre le marxisme qui se voulait démarche scientifique, évolutive, créatrice, comme un dogme manichéen et fermé. Dans de telles conditions, il était exclu que puissent être entendues les revendications, qui au long de ces dernières décades exprimaient l'exigence d'une nouvelle éthique, reconnaissant une place de droit à la subjectivité, validant la parole, le désir et les espaces de liberté qu'ils fécondent. L'accueil d'une telle éthique aurait permis de traiter autrement ces grands traumatismes de l'histoire. Elle seule disposait des facultés contenantes et transformatrices, qui auraient pu conjurer la fatalité de

[1564] Archives de Tony Lainé. Le texte comporte une quatre ou cinq pages.

leur répétition, et la résurgence des tragédies. Il aurait fallu du courage, et le renoncement à la stratégie des forteresses assiégées. Les aptitudes à la critique, à l'indignation, et au respect de l'imprévu qui sont avant tout des qualités révolutionnaires n'y auraient rien perdu. Est-il encore temps ? Peut-être, mais au prix de beaucoup d'efforts et de profonds changements[1565] ».

Lainé maintient ce travail de production intellectuelle qui noue indissociablement marxisme et psychanalyse, sa trajectoire individuelle et ses appartenances collectives, qui l'amènent à un retour rétrospectif sur cette histoire croisée, dont les diverses formes de la mise aux pas des intellectuels interdit le renouvellement[1566] mais auquel il reste douloureusement attaché.

Tony Lainé meurt au Canada, en 1992 d'un accident cardiaque à l'âge de 62 ans.

2/ Lucien Bonnafé *: Psychanalyse de la connaissance*[1567]

« Je ne prédis pas l'avenir, je le travaille, je ne dis pas ce qui sera, je dis pourquoi y aller »

Durant les quinze dernières années de sa vie Bonnafé continue à écrire. Il se replie sur VST, la revue des CEMEA destinée aux infirmiers psychiatriques, dans ce qu'il appelle « Un journal en vrac ». Infatigable artisan de l'histoire de la psychiatrie et du contenu du désaliénisme dont il se veut le témoin, il rend hommage aux personnages qu'il a croisés et qui disparaissent : Henri Ey, François Tosquelles, Hubert Mignot, Louis Althusser. Il revient sur les épisodes de sa vie militante, avec ironie et amertume. Il est, dans l'Essonne, de toutes les tentatives de regroupement et de refondation communiste, apostrophant sans relâche la glaciation de la pensée marxiste. Il y construit son personnage de « résistant » aux « tendances sectaires, dogmatiques et cléricales » revenant sans cesse aux références poétiques qui donnent à entendre « ce quelque chose qui échappe toujours, qui échappe de principe à la raison [1568] », et qui fait lien avec les failles du discours de la folie. Il se plonge dans l'histoire de la Révolution française[1569]. Le conseil municipal de La Ville-du-Bois le nomme secrétaire général d'un comité directeur chargé de célébrer le bicentenaire de la Révolution de 1789. En1989-1990 il participe au groupe de Navarrenx [1570], groupe de réflexion pluridisciplinaire animé par Henri Lefebvre, autour du thème d'un nouveau contrat de citoyenneté, susceptible de promouvoir « le mode d'emploi des pensées dérangeantes contre les barrages qui bloquent tout projet innovant ».

Un dernier livre *Psychanalyse de la connaissance* est encore sous presse, lorsqu'il meurt le 16 mars 2002. Yves Buin médecin-chef du secteur dans les Hauts-de-Seine et Guy Baillon médecin-chef en Seine-Saint Denis préfacent le texte. Franck Chaumon en écrit la postface.

1565 Archives T. Lainé (carton Communications)

1566 A la revue *Synapse* il déclarera en mai 1990, trois mois après avoir écrit ce texte, lors d'un entretien avec M. Reynaud « le communisme a été une partie de ma jeunesse. C'était comme… une fidélité à une partie de mes origines, celle de la classe ouvrière, mais enrichie d'une réflexion qui m'a mené à penser qu'il y avait là une idéalité tout à fait forte... j'ai eu quelques déboires à l'intérieur du parti lorsque j'ai décidé d'exprimer assez clairement ce que je pensais et nous en sommes venus à un divorce. Je n'ai pas complètement changé, je suis toujours attentif à ce qui se passe et je souffre un peu quand je vis l'évolution du mouvement révolutionnaire en France. Je trouve qu'il n'y a pas mal de gâchis la dedans, car il y avait au parti une masse de gens qui étaient animés par des motivations tout à fait généreuses, des vraies motivations de changement ».

1567 Bonnafé (L.), *Psychanalyse de la connaissance*, Ed Eres, 2002.

1568 Chaumon (F.) postface à *Psychanalyse de la connaissance,* Ramonville Saint-Agne, Eres, 2002, p.171.

1569 Dans VST, de 1988 à 1993, pas moins de quarante-eux textes convoquent la Révolution française dans le commentaire de l'actualité et des évènements dans le monde psychiatrique.

1570 La propriété qu' Henri Lefebvre possède dans son village natal.

Baillon décrit cette disposition originale qui caractérise Bonnafé : « Un homme au visage animé, enthousiaste, au regard ardent, se levait avec vigueur. Il sortait des premiers rangs, ou surgissait d'un côté de la salle, commençait à parler avec un accent rocailleux et fraternel, convaincant déjà… Et il se mettait à pourfendre… seulement un mot ! Un mot repris dans la dernière intervention, un mot simple dont il s'était saisi et qui était passé inaperçu de tous, parce qu'au fond il était banal. Et voici que cet homme, Bonnafé, broyait ce mot en mille miettes ou en proposait un autre et lui donnait une force transcendante, devant chacun de nous stupéfait (…) À chaque fois nous étions tous « décoiffés », désarçonnés, un phénomène très surprenant était en train de se dérouler devant nous. Cela survenait le plus souvent dans un débat, lors d'une explosion polémique, autour d'une revendication acharnée, ou bien au creux d'un sentiment de déprime collective (…) C'était toujours en phase avec ce qui se passait en profondeur dans le débat. Chacun sentait qu'il n'y avait pas à se défendre, parce que pour une fois, personne n'était attaqué. Ce n'était pas non plus un discours démagogique[1571] ».

Bonnafé rédige ce texte dix ans après la mort de Lainé, alors que Marc Lazar peut écrire : « 2002 a sans doute marqué l'acte de décès du Parti communiste français né en 1920 au congrès de Tours. Robert Hue, son candidat à l'élection présidentielle, n'a obtenu que 3,39% des suffrages exprimés et aux législatives qui ont suivi, le PCF n'a recueilli que 4,8% des voix. Il enregistre ainsi le plus faible résultat de son histoire, vieille de maintenant quatre-vingt-deux ans[1572] ».

Comme toujours Bonnafé joue avec les mots. La *Psychanalyse de la connaissance* « dont il s'est forgé une bannière sur les derniers temps, alors qu'elle n'occupait pas cette place dans ses énoncés antérieurs »[1573], dont il est question, c'est celle de Bachelard et de Canguilhem, celle qui traque tous les dogmatismes fussent-ils à prétention scientifique : « Une psychanalyse complète de l'inconscient scientifique [qui] devrait entreprendre une étude des sentiments plus ou moins inspirés par la libido. En particulier, il faudrait examiner la volonté de puissance que la libido exerce sur les choses, sur les animaux. C'est sans doute une déviation de la volonté de puissance qui, dans sa plénitude est une volonté de dominer les hommes[1574] ». C'est la connaissance des résistances au progrès et une façon d'« élargir les usages de la lucidité des visions de Freud sur "la vexation psychologique" opérant une fonction de refoulement et de profondes censures[1575] ».

Il revisite son histoire, ses racines dans le foisonnement intellectuel de la fin des années 30, quand se sont rencontrées dans son itinéraire : la prise de conscience que « mythes et réalités sont doués d'une puissance réelle [1576] » et celle que « le reflet de toutes ces luttes réelles dans le cerveau des participants, dans beaucoup de cas, détermine de façon prépondérante leur forme ». Il cite Bachelard « dans sa critique de la raison établie [qui] appelle à la désorganisation du rationalisme sclérosé et à rendre à la raison humaine sa fonction de turbulence et d'agressivité ». Il évoque[1577] le moment fondateur où psychanalyse et surréalisme se nouent dans la salle de garde de Sainte-Anne avec Ey, Le Guillant, Lacan, et Ajuriaguerra « dans un courant d'insoumission » en réponse à la révolte du jeune interne « contre les psychiatres qui fabriquaient du délire avec leurs façons d'interroger les malades[1578] » et contre l'enfermement qui fonde la chronicité de la

1571 Bonnafé (L.) *Psychanalyse de la connaissance*, op.cit. G. Baillon « Poète militant », p.12-13.

1572 Lazar (Marc) Le communisme, une passion française, Perrin, 2002, p.7.

1573 Chaumon (F.) postface à Psychanalyse de la connaissance, p.173.

1574 Bonnafé Psychanalyse de la connaissance op.cit.p.45.

1575 Ibid.p.29.

1576 Gutermann (N.) Lefebvre (H.) *La conscience mystifiée*

1577 Bonnafé op.cit. p.43-44.

1578 Ibid. p.51.

maladie. Il se réfère à la thèse de Canguilhem qui remet en cause le statut anthropologique de la folie.

Il balaie dans « son style foisonnant » les débats de soixante-dix ans de la psychiatrie et du temps présent, en énonçant le fil rouge de son discours et de son action : connaitre le rôle de l'observateur sur l'observé parasité par la science qu'il croit détenir. Il rend hommage à Foucault « lecteur fécond de Canguilhem », grâce à qui « la psychiatrie cesse d'être, sous le manteau philanthropique, la police des fous, et qui dévoile les méandres du « biopouvoir ». Il le rapproche du moment présent qui voit fleurir les neurosciences, les technosciences, l'héréditarisme, la génétique : l'hormone de la violence, le gène de l'obésité, la molécule de la virilité, le chromosome de l'homosexualité [1579] » toutes les formes de « dépendance du sujet humain à son support corporel, qui tend à entraver la connaissance de sa vie comme relation avec son environnement humain, signe de passion dominatrice contre l'indépendance d'autrui [1580] », l'obsession des chiffres, celui du quotient intellectuel par exemple « qui fétichisent l'inégalité humaine et borne les désirs du possible [1581] ».

« L'horreur de l'hécatombe des fous, cette mémoire empêchée » le hante, en ce qu'elle fut tout à la fois témoignage de l'inhumanité des perversions de la psychiatrie et du nazisme, et le creuset du « désaliénisme, le travail de son contraire, l'attitude de celui qui prend le contraire des attitudes dominantes, par un travail extensif dans les organes de la société qui ne sont pas sous la coupe de sa propre responsabilité, et contribue à réduire l'intolérance de la société à l'égard du mauvais objet, [1582] », le moment où résistance et solidarité ont réuni combat clandestin et intelligence.

En évoquant la guerre contre la masturbation, nommée scientifiquement l'onanisme qui anime le XIXème siècle, il remonte le chemin de la scientisation de « la malédiction masturbatoire » qui contrevient à l'injonction religieuse du « croitre et se multiplier », comment se constitue un système de pensée qui déplace le religieux au médical. Ainsi se constitue un système de pensée qui se déplace de la fécondité vers l'hérédité puis vers la pureté de la race. C'est à cet exercice de déconstruction des catégories, et de résistance à la méconnaissance de l'oubli de ce qui a fabriqué les mentalités qu'il invite, proposant « une exploration des mésaventures du vocabulaire ». Les dérives du langage ne sont jamais innocentes, parce que le langage est moyen de domination « qui se montre d'autant qu'il parle de haut ». Il dénonce les « ismes » porteurs d'antagonismes et de domination (le nationalisme, le mondialisme, le libéralisme, le bolchevisme)[1583]. Cette somme de vécu réinterroge centralement et comme un leitmotiv « le phantasme de la souveraineté, les perversions de l'esprit qui ont pour ressort secret le désir de direction de conscience, et l'usage de la science pour justifier les divers moyens de dominer ».

P*sychanalyse de la connaissance* a pour point de départ l'étude du bolchevisme comme enlisement et interdiction de penser, transformant toute pensée novatrice en hérésie. Comment « des résistants à l'inhumain ont pu rester aveugles devant les inhumanités accomplies à l'enseigne de la révolution ? Comment des esprits pétris de générosités de passions et de solidarités ont pu tolérer, voire défendre Staline ou le goulag ? » Comprendre cet incompréhensible interroge le fidéisme révolutionnaire. Face à lui-même, il analyse les réactions de défense des persécutés avec leur rançon persécutrice, l'articulation entre ne pas vouloir savoir et « ne pas apparaitre devant ses camarades comme déviationniste, trop faiblement résistant aux mensonges de l'adversaire, et la crainte de la « glissade » dans l'hérésie, l'abandon de la dissonance critique contre le désir de ne

[1579] Ibid. p.84.

[1580] Ibid. p.82.

[1581] Ibid. p.83.

[1582] Ibid. p.63

[1583] Ibid.p.120.

pas altérer son audience amenant aux actes de fidélité, actes de croyance contraints par la volonté de changer le monde et par le poids des mises en scènes de l'unité collective, leur force d'« opium du modelage » qui endort les potentiels de résistance.

Bonnafé « travaille l'avenir » avec « l'ambition de rendre la science et la philosophie populaires, avec la vocation de lever les barrages à l'ouverture des regards ou d'éveiller les potentiels ensommeillés, et leur force de résistance aux abrutissements[1584] ». La voie qu'il propose dans cette sorte de testament est dans la volonté de penser l'imprévu, dans le refus de la soumission aux croyances dominantes, dans la conscience du « caractère vertigineusement paradoxal des potentiels humains », contre la vision fétichiste de la science, pour la dispute et la tolérance, « aux antipodes de toute dogmatisation établie, dans la recherche des convergences et non du consensus », contre le désir de dominer les hommes qui reste l'immense obstacle. « Au fond il s'agit de comprendre le grand paradoxe de la doxa, et de la méconnaissance de la contradiction profonde dans laquelle le sujet humain est fabriqué : la dépravation morale que la jouissance du pouvoir lui fait généralement subir[1585] ». C'est là que « la psychanalyse se place aux antipodes de toute façon de penser, ou d'état d'esprit prescripteur d'autrui, qu'à l'inverse elle signifie aide à chacun pour qu'il fasse mieux, avec lui-même et avec les autres ».

Il revient à Chaumon dans la postface d'énoncer en 2012 ce que fut l'apport de Bonnafé pour la psychiatrie, de dire comment l'héritage a hérité l'héritier. Il rappelle la voie/la voix singulière de son accès à la folie, entre poésie, leçon freudienne et critique épistémologique, l'image de la folie comme résistance à l'insoutenable, que ce soit celle de la barbarie nazie des camps ou celle de l'enfermement réel et symbolique du « savoir » psychiatrique. Bonnafé le « désaliéniste », ce fut un ouvreur de voies vers « une autre psychiatrie » qui n'enferme dans aucune théorie, et autorise les expériences multiples des pratiques innovantes. Bonnafé refusa aussi les impasses désespérantes d'une antipsychiatrie qui identifiait la psychiatrie à sa seule fonction de domination et de gardien de l'ordre, en réactivant sans relâche son interrogation sur « le personnage du psychiatre » comme du politique. Bonnafé énonce Chaumon, ne fut pas l'homme du divan mais celui de l'aliéné situé dans le collectif, celui de l'hôpital psychiatrique, et celui du collectif social pour libérer les « potentiels ensommeillés » des acteurs, du médecin-chef aux infirmiers, à tous ceux des réseaux et des hommes de la cité. Conjuguant Lacan et Foucault, il voulut être celui qui parle, là où le psychiatre parle hors de son pouvoir, et contre un savoir comme domination sur les autres.

Bonnafé et Lainé ont en commun de penser que l'incapacité du communisme à intégrer la psychanalyse constitue une des causes de l'échec collectif, alors que se referme une période historique durant laquelle le marxisme et la psychanalyse se sont disputés la façon de comprendre le monde social, et l'ont de ce fait fait exister selon deux visions concurrentes, et en cela en enjeu du politique. Alors que s'effondre l'entreprise militante à laquelle ils s'étaient identifiés, et que la thérapeutique relationnelle au cœur de leur pratique est battue en brèche par la chimiothérapie et par un nouveau positivisme psychiatrique, c'est dans les leçons de leur expérience de la psychanalyse – qu'elle soit classique, comme c'est le cas pour Lainé, ou plus hétérodoxe comme c'est celui de Bonnafé – qu'ils tentent de comprendre l'échec de l'entreprise collective, dans une sorte de position réflexive sur leur parcours.

Avec la prudence de l'analyste qui respecte les défenses que s'est construit le patient, ils s'interrogent sur le fidéïsme constitutif des croyances militantes, dont ils connaissent par leur propre parcours la valeur dynamique et les impasses. L'écoute de la folie et les failles de son discours leur a fait vivre la valeur de l'imprévu, sa capacité d'élaboration d'un nouveau, insoumis aux formes du pouvoir du sens commun ou d'une science qui se veut totalisante, qualité qu'ils érigent en

1584 Ibid. p .31.

1585 Ibid. p. 149.

position révolutionnaire. Le refus persistant de prendre en compte « cette éthique de l'affectivité » a transformé la démarche créatrice du marxisme en une théorie scientiste, figée, incapable de saisir les exigences nouvelles de la société, la transformation des attentes militantes, comme un investissement qui mêle les désirs, l'histoire familiale et leur rencontre avec le discours sur le monde.

Avec Sigg, Muldworf ou Lew ils partagent la conviction – faite du tissu même de leur pratique – de l'importance « du resurgi[1586] », de la mise en mot des drames et des traumatismes de l'histoire, comme condition de libération du sujet et comme capacité contenante de l'institution contre toutes les censures du récit communiste.

Psychanalyse de la connaissance se veut hommage à « la rupture épistémologique réalisée par le génie de Freud, sa découverte de l'entité de l'inconscient « dans ce qui opère pour constituer le sujet, y compris dans son regard sur le monde [1587] », et au renversement majeur effectué par Canguilhem concernant les sciences du vivant : « le normal n'est pas un concept objectif statistique ou autre, mais bien un concept normatif institué par le vivant ». Sont inséparables l'expérience du malade, le savoir sur la maladie et l'histoire des concepts et des erreurs qui les ont accompagnés, dans lesquels « l'idéologie et le pouvoir dans et sur le vivant, ne disparaissent pas sous l'effet de l'objectivation conceptuelle[1588] ».

Pour Bonnafé comme pour Lainé, le rejet de la psychanalyse est lié fondamentalement à « une vision fétichisée de l'état des connaissances acquises, qui doit être démasquée pour ouvrir à la vision de l'esprit scientifique ». La condition en est la nécessité « de la dispute féconde » contre « les pesanteurs dominatrices sur les rapports humains, [et dans] une coproduction avec les anticléricaux de diverses obédiences contre toutes les églises[1589] », y compris la leur.

[1586] La formule est de B. Sigg dans les Trois conférences sur la psychanalyse.

[1587] Bonnafé op. cit.

[1588] Worms (F.) *La philosophie en France au XXème siècle, Moments*. Gallimard, coll. Folios/essais, 2009, p. 365.

[1589] Ibid. p.26.

CONCLUSION

Si le communisme est d'emblée associé à l'histoire des luttes ouvrières au XXème siècle, la connexion entre communisme, psychiatrie et psychanalyse apparait nettement plus improbable. Pourtant la sociobiographie des psychiatres qui ont affirmé leur double engagement professionnel et politique, et l'histoire sociale du groupe qu'ils ont formé au sein du Parti communiste du début des années 30 à la fin des années 80 a été le moyen d'étudier la continuité de ces liens, malgré l'existence de configurations distinctes, tant de l'organisation psychiatrique que de l'organisation politique et les relations nouées entre psychanalyse et marxisme.

L'engagement communiste est le fait d'une minorité d'acteurs aussi bien au sein de l'élite réformatrice de la psychiatrie, qu'au sein du Parti communiste parmi les intellectuels communistes. Cette position de groupe minoritaire constitue de fait un analyseur des principes et des logiques du sous-champ dominé de la psychiatrie publique et de ses luttes de reconnaissance au sein du champ médical, et des relations entre deux types d'élites intellectuelles, au fondement du projet communiste de contrevenir à l'exclusion du monde populaire de la représentation politique. Cette subversion des logiques de la domination sociale qui fait des professionnels intellectuels les détenteurs du monopole de la production idéologique confronte les intellectuels traditionnels à l'autorité d'un personnel politique issu du monde ouvrier, culturellement illégitime mais constitué comme détenteur légitime de la connaissance de la pratique révolutionnaire et de l'autorité institutionnelle. Ce lien complexe fonde l'adhésion au communisme des psychiatres étudiés en offrant une issue à leur désir d'être au service du peuple.

L'observation ne concerne qu'un petit nombre des psychiatres qui furent communistes, les plus connus et ceux dont les traces se trouvent dans les productions militantes. L'immersion dans les archives des acteurs et des institutions limite le périmètre du groupe étudié et porte le risque d'un biais méthodologique, celui de valoriser les débats intellectuels et ceux qui en sont les auteurs, contre le plus grand nombre des praticiens. La rencontre de Maurice Béreau à l'occasion d'un entretien, de Jean Pierre Rumen comme auteur d'un article dans les cahiers de *La Nouvelle Critique* ou encore de Philippe Rigal dans ma pratique professionnelle a permis de limiter ce biais, en ouvrant l'observation à des acteurs « ordinaires » qui ont remodelé l'organisation institutionnelle, et mis en acte la sortie de l'asile et l'invention du secteur. Leurs trajectoires témoignent de leur adhésion et de leur identification aux leaders et aux projets communistes et en quoi ceux-ci ont orienté leurs pratiques, leurs croyances et celles de leurs compagnons de route, et en quoi ils ont influencé une partie notable du cadre professionnel. En cela, le collectif des acteurs étudiés, malgré ses limites, me semble éclairer significativement cette histoire et le fil rouge des relations entre le communisme, la psychiatrie et la psychanalyse.

Les caractéristiques des psychiatres communistes

L'accès à la médecine constitue pour ces acteurs issus de la petite bourgeoisie ou des fractions supérieures du monde ouvrier marqué par un fort investissement culturel, la poursuite d'une ascension sociale inscrite dans le projet familial, comme l'indique la proportion importante d'enseignants dans les familles d'origine. Le choix d'une clientèle pauvre et stigmatisée a valeur de

négociation entre l'origine et l'accès aux couches sociales supérieures. Promus par l'enseignement républicain, étudiants brillants, ayant souvent fait un détour par les sciences sociales, la philosophie ou le droit, peu motivés par les sciences biologiques, l'internat de psychiatrie constitue pour eux une voie favorable, celle des étudiants peu dotés en capitaux économiques. Le malaise ressenti durant les études de médecine générale largement évoqué – de l'affrontement physique de Bonnafé en 1934 à la dépression de Maurice Béreau face à l'isolement en 1968 – témoigne du décalage vécu entre les origines et l'endogamie sociale des étudiants en médecine. Le concours de l'internat de psychiatrie, l'accès à une formation à la clinique dont sont dépourvus les psychiatres ordinaires constituent un rite d'institution qui intègre dans un groupe de pairs, libère des concurrences externes et les inscrits dans l'élite du cadre professionnel. À l'exception de Lafitte et de Kestenberg tous les deux émigrés juifs d'Europe centrale dans les années 1930, tous ont été internes des hôpitaux psychiatriques.

Ce rapport enchanté à l'institution porteuse du savoir et le choix d'une médecine de l'homme global, dont la définition de l'objet est largement dépendante des conceptions de l'homme et des visions du monde social, les prédisposent à l'investissement culturel et à une relation à la médecine indissociable de son organisation institutionnelle. Le choix de la psychiatrie publique comme pôle dominé de la médecine rencontre leur position de dominés-dominants dans le monde social. À ce titre ils font penser à « des agents atypiques dont le grand souci est de restaurer leur point d'arrivée et ils font de grandes innovations scientifiques (…) Ils subvertissent leur espace en se servant des logiques de l'espace (…) Dans une certaine mesure, ils vont transformer la position et les forces qui s'exercent dans l'espace et ainsi déplacer les positions[1590]».

La psychiatrie, comme médecine sociale inscrite dans le service public, maintient une dimension vocationnelle et désintéressée en rupture avec les logiques libérales dominantes du champ médical et la position de fonctionnaire évite du même coup, la confrontation avec l'extrême hiérarchisation du champ. L'homologie entre leur position dans le champ et leur position sociale en fait des acteurs pugnaces de la subversion des hiérarchies, que ce soit dans l'affrontement avec les hospitalo-universitaires du pôle dominant, dans la réduction du poids symbolique de l'hôpital ou dans le projet de réévaluation de la dimension thérapeutique des infirmiers.

Isolement par rapport à leur classe d'origine, rejet du conformisme petit bourgeois du milieu médical provincial, réaction à une éviction, comme c'est le cas pour Le Guillant ou exil et stigmatisation de leur histoire juive, les trajectoires de l'engagement communiste sont caractérisées par des situations de porte-à faux, auxquelles cet écart à la norme que constitue l'engagement communiste fait miroir et donne une réponse socialement acceptable. L'empathie à l'égard des populations exclues et des trajectoires perturbées des malades inscrit la révolte ressentie émotionnellement face à l'inhumanité de l'accueil fait aux « fous » durant leur formation, dans le récit de l'émancipation des classes populaires. L'héritage de la socialisation communiste, très présent chez les successeurs, renforce la légitimité de l'ascension sociale et la logique de l'engagement. Quant aux détenteurs du double héritage de la novation psychiatrique et du communisme, l'immersion précoce dans la sociabilité psychiatrique militante les mène d'emblée à se considérer comme légitimes dans la redéfinition des enjeux et des positions dans leurs deux espaces d'appartenance.

Intellectuels de la médecine ou du communisme dans des positions dominées, l'ensemble des acteurs constitue un terrain propice à la réception de théories hétérodoxes portées dans les années 30 par « ces maitres du soupçon que sont Marx et Freud »[1591] et à une proximité avec les

1590 Bourdieu P.) *Sociologie générale*, op.cit., pp.444-445.

1591 Charles (C.) Jeanpierre (L.) *La vie intellectuelle en France*, Paris, Seuil, 2016, p.15.

avant-gardes culturelles qui lient révolution esthétique et révolution philosophique à la révolution sociale.

Si le récit de la profession psychiatrique avait gardé la trace d'un moment d'union fondateur de l'humanisation de la psychiatrie durant la seconde guerre mondiale à l'hôpital de Saint-Alban, il avait aussi engrangé l'image d'un irréconciliable entre le projet collectif de transformation de la société des communistes se référant à Marx et la théorie du sujet et de la société de Freud. À contrario de ce clivage, la prise en compte de leur environnement social et de leur espace cognitif montre combien se construisent des formes d'hybridation entre mobilisation communiste, réforme professionnelle et diffusion de la psychanalyse au principe d'une identité spécifique de psychiatre communiste.

La rencontre entre communisme et psychiatrie

C'est au cœur d'une rencontre intellectuelle entre l'élite réformatrice de la psychiatrie et le marxisme au cours des années 30, que deux précurseurs, Lucien Bonnafé et Sven Follin font le choix individuel de l'adhésion au Parti communiste.

Quand la génération des internes nés autour des années 1910 débute sa formation à l'internat de Sainte-Anne, le savoir psychiatrique est en crise. L'enseignement d'Henri Ey, réalisé en marge de la faculté de médecine, propose une histoire de la psychiatrie comme une lutte entre la doctrine des constitutions et la modernité scientifique des conceptions psychogénétiques de la pathologie. À l'hérédité-dégénérescence de Morel, Ey oppose une vision dynamique et hiérarchisée des fonctions de la conscience et une conception de la pathologie mentale comme désinhibition des fonctions inférieures de l'instinct. Le délire de l'aliéné est considéré comme la survivance d'un état sain, condition préalable d'un possible thérapeutique. L'introduction de la psychanalyse, dont Jacques Lacan est la figure novatrice à ce même moment, constitue une prise de position radicale qui place les conflits psychiques de l'inconscient au centre de la pathologie, et ouvre au public de l'asile à la psychanalyse.

Dans un contexte de tension du champ médical entre le courant libéral, familialiste, héréditariste porté par les généralistes, garant du maintien de l'ordre social, et le courant scientifique et modernisateur portés par les spécialistes favorables à un état régulateur, les psychiatres publics hétérodoxes qui aspirent à une « révolution » dans la psychiatrie rencontrent un parti communiste qui émerge sur la scène politique comme acteur du Front populaire. Ce même Front populaire qui reconnaît symboliquement la fonction thérapeutique de l'hôpital psychiatrique contre la tradition de maintien de l'ordre dévolue aux asiles.

Le Parti communiste a favorisé dans la décennie précédente une réévaluation doctrinale des relations de Marx avec les grands penseurs français[1592] créant les conditions d'émergence d'une nouvelle position intellectuelle, le « rationalisme moderne » et d'un rôle nouveau « d'intellectuel engagé ». Une rencontre entre le groupe des jeunes psychiatres contestataires et ce marxisme français devient possible. Le surréalisme en réhabilitant la parole de la folie aux côtés de la poésie, comme expression d'une révolte contre l'ordre a fonction d'interface, et lie révolution esthétique et révolution sociale. L'effervescence intellectuelle et sociale conjuguées amène une partie des jeunes internes Daumezon, Ajuriaguerra, Le Guillant, Bonnafé à se rapprocher du parti communiste comme d'une force politique qui offre un débouché à leurs aspirations, alors même que le rassemblement des intellectuels animé par le PC contre la montée des fascismes et pour la défense de la république répond à l'urgence de la situation politique. Mais, c'est à l'occasion

1592 Voir I.Gouarné « L'introduction du marxisme en France » op.cit.

d'une lutte concrète : la répression d'une manifestation contre l'antisémitisme et les ligues antirépublicaines pour Bonnafé et la lutte syndicale pour Follin, que deux d'entre eux font le choix de l'adhésion. L'aide aux républicains espagnols transforme cette adhésion idéologique en un militantisme qui engage leurs dispositions professionnelles au service du projet collectif.

Au cœur de la crise créée par l'Occupation du pays, par delà l'impératif matériel de la lutte contre la faim dans les asiles et la dimension héroïque de l'aide aux combats du maquis, dans le lieu improbable de l'hôpital psychiatrique de Saint-Alban, la réunion de personnages tels que Tosquelles et Bonnafé, Canguilhem et Éluard porte à son incandescence la rencontre entre réflexion psychiatrique et psychanalytique, réflexion philosophique et poétique, dans une crise propice à la définition d'un nouveau projet intellectuel pour la psychiatrie et dans la perspective d'une reconstruction du pays.

Quand à la Libération, les communistes participent au pouvoir d'État, interlocuteur structurel de la médecine sociale, et que se mettent en place, avec la généralisation de l'assurance maladie, les fondements de l'État social, le lien entre la psychiatrie progressiste et le communisme se nouent officiellement. Légitimant l'extension du champ de compétence du psychiatre public et le développement des structures extra-hospitalières, les Journées nationales de la psychiatrie de 1945 sont dominées par les acteurs communistes et leurs proches. Leur compétence activiste favorise le renouvellement de l'élite publique, dote le groupe d'une entité collective, le Syndicat des psychiatres des hôpitaux publics, et d'une revue *l'Information psychiatrique* au service du projet collectif. La mise en place du groupe BATEA où se retrouvent l'ensemble des psychiatres réformateurs et résistants aux côtés des théoriciens que sont Lacan et Ajuriaguerra symbolise le remodelage théorique au sein duquel vont se trouver intriqués, non sans contradictions psychanalyse, neurophysiologie et dimension sociale de la pathologie portée par les communistes, dans le rêve d'une psychiatrie unitaire et au principe d'une nouvelle identité professionnelle.

La paix revenue, les psychiatres communistes forment un groupe qui accumule capital social et capital symbolique. Il bénéficie du magistère symbolique acquis par le Parti communiste dans la Résistance. Une série de compagnons de route aux positions reconnues dans l'espace professionnel, notamment : Louis Le Guillant conseiller technique du ministre, Georges Daumezon secrétaire général du syndicat des psychiatres publics, Julian de Ajuriaguerra théoricien des liens entre neurologie, langage, psychomotricité et psychanalyse, René Diatkine membre éminent de la Société psychanalytique de Paris ajoute au rayonnement du noyau militant.

L'hybridation entre capital politique et capital professionnel

Les psychiatres communistes ont pesé dans la modernisation de l'organisation psychiatrique, dans l'autonomisation de la discipline dans le champ médical et dans la définition d'une psychiatrie sociale qui, refusant une pathologie où il n'y a de malade que l'individu, prend en compte l'expérience sociale de la maladie. À ce titre ils ont questionné sans relâche l'institution et ses effets dans la définition de la pathologie. L'hybridation entre leur capital politique et leur capital professionnel est au fondement des positions qu'ils acquièrent tant dans l'espace de la psychiatrie que dans l'univers communiste, éclairant « la manière dont certains habitus trouvent les conditions de leur accomplissement voire de leur épanouissement dans les logiques de l'engagement communiste[1593] ».

À la différence d'autres catégories d'intellectuels communistes dont les savoirs sont indépendants du discours politique, les croyances et les raisons d'agir des psychiatres communistes se conju-

[1593] Boulland (P.) *Des vies en rouge* op. cit. p.132.

guent avec leur volonté d'humaniser la psychiatrie, et d'inventer des pratiques thérapeutiques adaptées à la collectivisation de la pathologie que constitue le regroupement des malades mentaux dans l'hôpital psychiatrique, au point qu'il semble impossible de distinguer dans l'identité de psychiatre communiste qu'ils construisent, ce qui relève de la psychiatrie de ce qui relève du communisme. S'ils ont dû gérer les tensions entre l'appareil conceptuel freudien et les injonctions politiques, celles-ci ont été minorées, du fait de l'existence de leur groupe qui ne dépendait pas de l'entreprise partisane.

Leur vision politique oriente les transformations pratiques et la définition du projet et du rôle du psychiatre. La réintégration des fous dans la communauté humaine rejoint leur volonté de reconnaissance du monde ouvrier comme acteur social. L'existence de modalités d'organisation spécifiques aux intellectuels dans le parti les intègre et construit leur sentiment d'appartenance. L'écoute de la parole aliénée et l'amélioration de la condition hospitalière s'inscrivent dans les logiques du combat pour l'émergence d'une parole populaire, et dans les luttes revendicatives concernant l'amélioration des conditions de vie. La sortie des murs de l'asile et la mise en œuvre de structures extra-hospitalières correspondent au développement d'un service public au plus près des besoins de santé de la population. Le travail, au principe de la dignité ouvrière, devient un facteur de désaliénation et une condition de réinsertion dans le monde social. Les infirmiers constituent le moteur de la transformation de l'hôpital, comme la classe ouvrière est celui de la révolution sociale. La psychogenèse de la pathologie et le poids des conditions sociales dans la clinique de la maladie viennent en renfort des affrontements idéologiques contre l'héréditarisme et la naturalisation des inégalités sociales.

Malgré les clivages de la guerre froide qui tendent à rompre les solidarités résistantes, et alors que se réinstallent les traditionnelles luttes de position du champ médical, que ce soient les réunions avec le personnel concernant le fonctionnement de l'hôpital, l'introduction d'activités culturelles ou sportives gérées par les malades, la rémunération du travail des malades, la réorganisation territorialisée des admissions ou la disparition des signes de l'incarcération, les schèmes qui gouvernent les transformations pratiques qu'instaurent les médecins-chefs progressistes utilisent les dispositions acquises dans l'expérience militante et sont inspirées par les valeurs éthiques de l'engagement.

L'affinité entre la rhétorique politique et la rhétorique professionnelle se traduit dans une définition politiquement orientée du rôle du psychiatre : celui qui libère les « fous » tout en se libérant lui-même. Le pavlovisme comme « science soviétique » est utilisé à la fois comme science alternative à celle de faculté de médecine et comme ouverture au rôle du langage valorisé par les thèses de Lacan. Les polémiques autour de la place de l'hôpital en 1952, et plus tard celles qui associent le fou et l'exploité sont lues à travers les schèmes politiques de la révolution et du réformisme, et participent aux entreprises de légitimation ou de déqualification des pratiques thérapeutiques. C'est encore par l'utilisation du capital politique et de la légitimité liée à la participation au pouvoir d'État que cumulent Bonnafé et Le Guillant, que s'organise l'interaction entre communistes et gaullistes durant la guerre froide qui permet la réforme du champ médical de 1958 et sa contrepartie, l'institutionnalisation du secteur.

Cette étroite imbrication ne dissout pas l'identité communiste qui maintient sa spécificité dans la mise en cause des hiérarchies du champ médical, par l'objectif de valorisation du rôle central des infirmiers dans la transformation du monde psychiatrique, et quant à la réduction du poids dominant de l'hôpital, au profit des structures ouvertes, inscrites dans la cité.

Transcription dans l'espace des réformateurs de la psychiatrie de la guerre idéologique qui oppose l'Est et l'Ouest, l'acceptation mitigée de la condamnation de la psychanalyse, pour contre-productive qu'elle soit quant à l'accumulation de leur capital scientifique, les place du côté du projet social transformateur contre le conservatisme social. La division ainsi instituée constitue le

groupe comme un porteur légitime du discours communiste, et fonde leur identité collective sur le capital symbolique de la révolution.

Adossée au capital symbolique du PC, l'identité de psychiatre communiste qui émerge sur la scène professionnelle durant la guerre froide est le résultat d'un vaste système de transactions entre capital politique et capital spécialisé au service des enjeux propres à chaque espace d'appartenance : l'institutionnalisation de secteur pour la profession, le soutien de l'Union soviétique et l'affrontement avec le capitalisme dominé par les USA pour l'organisation communiste. Le jeu conjoint, pour les psychiatres communistes, de pratiques d'expertise mises au service du système d'action communiste et d'une prise de position théorique particulière, la psychopathologie scientifique, et de l'élection par le parti à des positions dans l'organisation sont au principe de la constitution d'une identité sociale de psychiatre communiste, qui s'illustre dans l'animation de la revue *La Raison*. Pour reprendre la formule d'Hervé Serry, en homologie avec la construction de la figure de l'intellectuel catholique, l'existence d'un collectif de professionnels engagés, en capacité de préserver une autonomie intellectuelle relative, leur permet de « parler au nom de la religion sans être confondu avec l'église ».[1594]

La remise en cause de l'autonomie médicale liée aux débats sur la contraception, associée à la dévaluation symbolique du communisme au cours de l'année 1956 provoque une série de ruptures et de reconversions. Celles-ci n'en gardent pas moins les traces du capital militant. L'utilisation des dispositions acquises n'est pas pour rien dans les repositionnements dans des entreprises professionnelles innovantes, comme en témoignent l'expérience du XIIIème arrondissement dont Lebovici, Kestenberg ou Angélergues sont les figures centrales, la promotion d'une psychopathologie du travail par Le Guillant ou de la médecine psychosomatique par Sapir.

Engagés collectivement dans la promotion de l'autonomie disciplinaire et la réintégration de la psychiatrie dans l'hospitalisation publique dans les années qui précèdent 1968, les psychiatres communistes de la génération suivante trouvent dans « l'hérésie lacanienne » et dans la critique anti-institutionnelle la voie d'une seconde révolution psychiatrique. Mais, à partir de la fin des années 60 le référentiel marxiste qui fonctionne encore fortement, rencontre des acteurs politiquement divisés, et les questionnements professionnels qui investissent l'imaginaire social de la lutte contre l'autorité, transforment les questions de la psychiatrie en question sociale, objet explicite de luttes politiques.

La redéfinition des liens entre psychiatrie et politique, dont les communistes n'ont plus le monopole, se réalise dans des clivages revisités et devient une question politique, entre révolution culturelle et révolution sociale, entre stratégie politique et réformisme psychiatrique, entre libération du sujet et critique des formes d'encadrement. La pluralité des positions professionnelles des acteurs communistes, la stratégie politique de rassemblement et la montée de l'expertise comme légitimation du discours politique participent à la banalisation des relations entre l'espace professionnel et l'entreprise partisane. La réorganisation des élites médicales et la politisation généralisée des problématiques parmi les entrants du champ conduit au primat de la lutte politique, et à l'abandon des luttes spécifiques au champ médical, centrant le lien entre communisme et psychiatrie sur la question de l'aliénation. L'entreprise de réhabilitation de la parole des exclus que sont les « fous » et les « débiles » de Tony Lainé symbolise la modernisation de ce lien. Il répond aux transformations culturelles du corps militant mais perd son attache avec les luttes ouvrières, et aboutit au cours des années 70, à une pluralité de discours et de pratiques activistes contradictoires qui échoue à renouveler une identité lisible de psychiatre communiste.

1594 Serry (H.) *Naissance de l'intellectuel catholique*, Paris, La Découverte, 2004, p.16.

Dans les années 80, la disparition des lieux de l'intellectuel collectif et la dissociation du groupe des professionnels militants participent à la dépolitisation des enjeux psychiatriques, concomitante d'une dévaluation plus large du politique. Ce processus inscrit dans une nouvelle reconfiguration du champ médical qui fait définitivement disparaitre l'originalité du segment de la psychiatrie publique, rompt le lien entre communisme et psychiatrie et la subversion de la spécialisation des espaces réalisée durant une cinquantaine d'années. Si l'on considère les trente années qui suivent, l'habitus militant des acteurs ne disparait pas. Il s'actualise dans la tentative de maintien dans le secteur public d'une psychiatrie attentive au discours du sujet, dont le délire dit quelque chose de la violence sociale, contre la domination montante des théories comportementalistes et des thérapeutiques médicamenteuses, forme de retour au sujet cérébral contre le sujet parlant. Ils réinventent des formes d'engagements collectifs associatifs, comme une autre manière de faire de la politique déliée de l'organisation partisane, attentive aux effets de transformations du langage social, à la subjectivation des traumatismes produits par l'exploitation ou les régimes politiques, et orientées vers les publics dont la souffrance est liée à la misère sociale, en France ou même à l'étranger.

Autonomie du groupe et autonomie intellectuelle

L'agrégation d'un groupe de psychiatres membre du parti à un groupe institué, détenteur du discours légitime de la communauté militante n'est rendu possible que par leur insertion et leur reconnaissance dans l'intellectuel collectif, aux deux acceptions du terme : l'utopie communiste d'un parti ouvrier comme intellectuel collectif et la forme d'encadrement destinée aux intellectuels, indépendante des modes traditionnels d'organisation que sont les cellules, les comités fédéraux et le comité central. Ces lieux de rencontres entre professionnels intellectuels et intellectuels organiques, au sens restreint du terme, permettent la traduction des enjeux politiques en enjeux médicaux reconnus, un activisme spécifique en direction du milieu professionnel et participe d'une mise en conformation des acteurs avec le modèle militant. Les psychiatres y importent leurs ressources spécifiques : le capital scientifique de la médecine, le matérialisme de la neuropsychiatrie et un objet, la psychopathologie, au cœur de la relation entre individu et société,

Si les psychiatres communistes n'ont pas été les seuls professionnels intellectuels qui ont voulu concilier communisme et profession, à la différence d'autres catégories (les enseignants, les producteurs artistiques, les psychologues…) l'existence de leur groupe ne dépend pas de l'entreprise partisane. Les modalités de leur professionnalisation et de gestion de leur carrière les constituent en un groupe particulier, durable, lié affectivement et imaginairement par un objet professionnel qui engage l'ensemble de leur personne, et dont les luttes institutionnelles fondent une tradition commune. Cette capacité à faire groupe, qui subvertit la loi fondatrice du Parti communiste construite contre l'existence de regroupements en tendances (qui caractérisait le Parti socialiste), rend possible des négociations discrètes avec l'autorité politique, et l'existence d'une réaction collective lorsque leur capital médical est mis en cause, comme c'est le cas lors de l'affrontement autour de la contraception ou dans la déstalinisation à *la Raison,* contraignant l'appareil à transiger. Seul Le Guillant, pourtant détenteur de ressources intellectuelles mais à faible capital militant, le « plus intimement politzérien » du groupe, et le plus à distance de la psychanalyse, se fait manipuler et brûle son capital symbolique lors de l'affaire des blouses blanches. Cette autonomie relative fait du groupe des psychiatres, durant la décennie 60, un allié de la fraction dirigeante porteuse de l'aggiornamento, à partir d'un objectif qui lui est propre, la reconnaissance de la psychanalyse. Elle est à la source de la capacité à constituer des alliances externes, tant avec les réformistes de la psychiatrie qu'avec les libertaires de la psychothérapie institutionnelle, qui lors des crises, permet le repli sur un engagement professionnel à forte valeur civique et minore le coût des effets d'exclusion en maintenant les solidarités professionnelles.

La médecine, profession savante, gage d'autorité et d'un statut social reconnu place les psychiatres en position d'extériorité par rapport à l'appareil politique. À l'exception de Bonnafé qui trouve dans les fonctions électives un moyen de « mobiliser les potentiels soignants du peuple », ils ont veillé avec constance à l'indépendance de leur position, tout en bénéficiant du capital symbolique attaché à l'entreprise partisane. En cela ils ont pu importer dans les débats politiques les thématiques qui leur étaient propres et des modes de débat intellectuel en décalage avec l'unicité du discours partisan.

Protégés par cette autonomie professionnelle et par une position de praticiens ou de vulgarisateurs qui bénéficie d'une attention différentielle peu élevée de la part de la direction du PCF, par rapport à celle qui concerne les économistes ou les historiens, confrontés à un public « les fous » qui ne constitue pas un enjeu politique, ils ont été moins corsetés par les logiques d'église que d'autres, et ont pu se livrer à des « bricolages théoriques » conciliant la posture savante et la posture politique, que ce soit dans une lecture de Pavlov qui privilégiait le rôle du langage et leur semblait conciliable avec le discours de Lacan, ou dans la définition de l'aliénation. Cette place de professionnels intellectuels non théoriciens éclaire par contre, le poids des philosophes, Politzer, Althusser, Sève, Lefebvre dans leur histoire collective, en ce que ceux-ci étaient détenteurs de la conformité théorique au marxisme.

Les psychiatres dans l'intellectuel collectif : la question de l'aliénation

Qu'ils soient les fondateurs du groupe ou leurs héritiers, les psychiatres communistes ont été formés dans la matrice de ce que Frédéric Worms appelle le moment philosophique des années 30. Moment de rupture avec le positivisme, quand s'impose dans le monde intellectuel français les nouveaux savoirs de Marx et de Freud. Moment d'une critique radicale philosophique et politique, dont le mot d'ordre est le retour au concret et à l'action, donc au politique. La rupture radicale qu'introduisent Marx et Freud fonde un nouveau dualisme dans le psychique entre la conscience du sujet et l'inconscient qui gouverne les conduites, mais cet inconscient est double. L'inconscient social de Marx est celui du producteur dépossédé des moyens de production et de son travail, dont la liberté est aliénée par l'exploitation, tandis que l'inconscient psychique de Freud est celui des conflits refoulés de l'histoire familiale. Au même moment, Canguilhem en prenant la médecine pour objet concret, et en montrant la relativité des frontières entre le normal et le pathologique rapportée à l'interaction conflictuelle du vivant et du milieu, introduit l'historicité des concepts et légitime l'interrogation épistémologique sur la psychopathologie. C'est dans ces trois sources que les psychiatres communistes fondent leur identité collective en rapport avec les catégories de perception dont ils disposent.

Mais c'est leur attachement récurrent et sans faille au concept d'aliénation qui les spécifie dans l'intellectuel collectif. Si Georges Politzer est la figure matricielle du retour au concret et d'une aspiration à une psychopathologie matérialiste, c'est par Gutermann et Lefebvre qu'ils s'approprient le concept d'aliénation qu'ils vont défendre collectivement. À l'intersection du champ médical et du champ philosophique, pour ces médecins des « aliénés », le concept d'aliénation s'il recouvre des débats théoriques, s'incarne dans le quotidien de leur pratique individuelle et collective, et à ce titre constitue pour eux, une vérité incontournable.

Dès 1936 dans L*a conscience mystifiée* [1595] Guterman et Lefebvre s'en saisissent pour affirmer que lorsqu'une idée existe elle agit dans le réel et qu'il existe un clivage, une forme de dépossession de soi entre le sentiment de liberté perçue et l'irréalité de cette liberté, une « conscience mystifiée », décrite par le concept d'aliénation. Ils affirment par là même, l'existence d'un enjeu révolu-

[1595] Rééditée dans une troisième édition en 1999, *La conscience mystifiée* est préfacée par L. Bonnafé et R. Lourau

tionnaire fondé non sur les luttes économiques mais sur les luttes de représentation : la critique de l'idéologie bourgeoise, pour partie autonome par rapport à la position sociale, et la subjectivité de l'individu singulier comme médiation de l'accès au politique. Ils constituent ainsi la légitimité et l'importance de leur position d'intellectuels comme alliés de la classe ouvrière, tout en investissant un espace de lutte, celui des luttes théoriques. En retour, dans l'espace professionnel, la dénonciation des effets de la domination sociale et de l'exploitation dans le tableau clinique les distingue, et soutient la reconnaissance dont ils bénéficient parmi leurs confrères.

En 1947, contre Kanapa, les psychiatres maintiennent en se référant à Lefebvre, la notion d'aliénation sociale et mentale au fondement de leur engagement. Lorsqu'après 1956 s'impose la problématique de la déstalinisation, les psychiatres reprennent la position de Lefebvre qui fait de l'aliénation « le noyau de la pensée philosophique moderne que le dogmatisme stalinien a jeté par-dessus bord[1596] », en ce que la subjectivité y est centrale et qu'elle interroge les conditions du pouvoir sur l'autre. En 1963 Roelens affiche son soutien à Garaudy, contre la critique althussérienne de l'antihumanisme théorique qui assimile l'aliénation à une position pré-scientifique de Marx, et tente d'en définir les formes nouvelles, celles qui amènent les producteurs à identifier leurs aspirations aux marchandises produites à partir de leur exploitation. Ce rapport profondément idéologique au politique, et leur pratique qui les confronte au fait que l'idéologique est un lieu d'investissements autres que rationnels, en a fait des acteurs constants de la résistance aux réductions positivistes du marxisme, de la reconnaissance de l'autonomie relative des luttes idéologiques et de l'intégration des apports de la psychanalyse à la théorie du sujet, contre une psychologie scientifique réduite à la conscience. La déclinaison du concept dans les luttes internes de l'entreprise partisane a une autre fonction, celle d'exprimer l'état des rapports d'autorité entre les intellectuels organiques d'origine ouvrière et les militants des professions intellectuelles. Elle constitue une ressource dans le jeu des alliances avec la fraction dirigeante modernisatrice en réaction à la crise intellectuelle qui traverse le Parti communiste après 1956.

À partir des années 60 les psychiatres communistes sont confrontés à un processus de transformation du parti, porté par un puissant courant intellectuel qui renouvelle la critique de l'aliénation, et leur apparait comme un approfondissement de la critique marxiste du pouvoir. La jeune génération confrontée à la guerre d'Algérie et aux évolutions du monde étudiant est sensible à une aliénation revisitée du côté de la répression sexuelle référée à Reich, de la mise en cause des visées normatives de l'idéologie médicale ou psychologique portée par Foucault et Canguilhem, et des dimensions d'assujettissement de l'individu malade par le système psychiatrique que dénoncent Goffman et Basaglia. L'inscription symbolique du sujet dans le langage, le lieu d'où s'énonce le social et le clivage de son désir que Lacan met au jour, fait de l'expérience de la cure, dans laquelle les nouveaux psychiatres s'engagent, le parcours d'une libération dont le sujet est l'acteur.

Alors que la question psychologique devient une question sociale qui majore le poids de leur participation à l'intellectuel collectif, l'énonciation du contenu idéologique du savoir, la violence symbolique des institutions d'encadrement, leur fonction d'imposition d'un savoir être conforme au destin social de l'individu défini par l'ordre établi, élargit la lutte politique à l'arbitraire culturel. L'expérience de la diversité des formes de l'aliénation dont leur métier est tissé, est au principe du renouvellement de leur identité professionnelle de communiste, mais il se joue alors à la fois dans le parti et à l'extérieur de celui-ci.

Dans un premier moment, l'approfondissement de la notion d'aliénation est au fondement du renouvellement de leur identité. Mais, dans un second temps, ils sont contraints à mener une dure

[1596] Lefebvre (H.) *La somme et le reste* op.cit. p. 43

bataille pour maintenir ce que Marx avait noué, l'aliénation de la liberté de l'individu et l'exploitation inhérente au système capitaliste.

Le travail d'appropriation dogmatique qu'ils engagent en parallèle avec d'autres professionnels communistes (les historiens, les psychologues, les psychanalystes) est soumis aux contraintes des luttes disciplinaires et des positions qu'ils occupent. Il produit des lectures contrastées et des pratiques professionnelles, syndicales et politiques plurielles qui participent à l'affaiblissement de l'identité partisane, d'autant plus que la génération des intellectuels organiques, formée durant la guerre froide abandonne l'objectif de renouvellement du capital théorique légitime.

Dans leur relation au monde social, les psychiatres sont confrontés durant la deuxième partie des années 70 à une opération intellectuelle que cristallise la parution de *Capitalisme et schizophrénie* de Deleuze et Guattari qui, au nom d'une démarche qui prétend intégrer le « socius », par des glissements successifs du psychologique à l'économique ou au politique[1597] assimile répression des instincts et répression de classe, fou et exploité, puis substitue à la lutte politique les luttes antiautoritaires. Ce glissement s'accompagne d'une disqualification des formes d'organisation collective orientées par le Parti communiste, au profit d'une mythification « de la libido créatrice » des sujets individuels.[1598] Comme l'indique Rumen « toute liberté est liberté de parole et s'y réduit ». Ce processus d'extension de la notion d'aliénation à toutes les formes d'autorité et cette disjonction entre l'assujettissement et l'exploitation évacuent les dimensions de classe de l'affrontement et substituent aux luttes collectives une libération intérieure centrée sur le sujet individuel.

Le maintien « des deux scènes d'engagement » du psychiatre communiste : la libération de la parole souffrante sur la scène du soin et le rassemblement des forces anticapitalistes sur la scène politique devient leur identifiant. Dans cet objectif, leur groupe se fait l'allié de la fraction dirigeante qui tente de construire un eurocommunisme respectueux de la liberté individuelle et des processus démocratiques de transformation sociale. L'échec de cette tentative, et la fermeture des lieux où s'élaboraient ces échanges entre intellectuels éclairants et cadres dirigeants éclairés met fin à l'élaboration de la problématique complexe des rapports entre l'individu et la société, tant dans sa construction individuelle que dans son insertion sociale, que questionne la psychopathologie.

À partir de 1979 le retour d'une ligne ouvriériste marque l'abandon de la promotion des pratiques extra-hospitalières de la psychiatrie auxquels ils s'étaient identifiés, et fait retour à une vision mécaniste de la « classe ouvrière » de la psychiatrie, les infirmiers conçus comme groupe-ressource du parti. Le concept d'aliénation disparait du débat et accompagne la disqualification progressive des psychiatres engagés.

Lucien Bonnafé, cette figure tutélaire du groupe sur sa longue durée, avait probablement mis en mots l'inconscient du groupe, en dénommant leur objectif la désaliénation et leur mouvement le désaliénisme.

La position d'intellectuel engagé, incarnée par Politzer puis par Bonnafé et Le Guillant, qu'ils ont tenue depuis la période fondatrice de la fin des années 30 jusque dans les années 60 se transforme durant la seconde séquence de l'histoire du PC. La figure de Basaglia, non membre du Parti communiste italien et organisateur d'une entreprise culturelle collective fondée sur son capital d'expertise, devient leur référence. Ce nouveau modèle donne à voir la transformation de la relation au parti. Sans l'avoir consciemment voulu, le collectif des psychiatres participe à l'affaiblissement de l'autorité des cadres ouvriers ou à la modification de leurs attentes à l'égard de

1597 Cf. Tony Lainé dans *L' Humanité* op. cit.

1598 Cf. Roudinesco dans *La Nouvelle critique* op.cit.

leur rôle dans l'entreprise partisane, au principe de la crise institutionnelle des années 80. Mais, c'est dans l'incapacité du groupe dirigeant dominant à reconnaitre les contradictions dans lesquels se trouvent prise l'institution et dans les mesures qu'il prend pour maintenir son pouvoir, que se révèle l'incompétence à construire une cohérence entre les valeurs incorporées et les pratiques du présent, et à promouvoir des élites alternatives, susceptibles d'élaborer des compromis entre les évolutions du corps militant, les transformations de la société néo-libérale et l'actualisation doctrinale.

Alors que la fin de la structure organisationnelle qui donnait vie à l'intellectuel collectif est programmée, on ne peut qu'être frappé de la mise en garde lucide et bienveillante de Pierre Bourdieu, dans le dernier numéro de *La Nouvelle Critique* de mars 1978[1599]. Faisant silence sur les risques d'hétéronomie ou sur le fidéisme militant, il rappelle aux intellectuels qui quittent l'organisation et aux cadres politiques qui les disqualifient, que leur alliance est la condition de l'existence de l'outil collectif : « La production des représentations du monde social qui est la dimension fondamentale de la lutte politique est le quasi-monopole des intellectuels. La lutte pour les classements sociaux est une dimension capitale de la lutte de classes. C'est par ce biais que la production symbolique intervient dans la lutte politique. Le travail militant consiste précisément à transformer l'aventure personnelle individuelle (je suis licencié) en un cas particulier d'un rapport social plus général (tu es licencié parce que…) Cette universalisation passe essentiellement par le concept, avec le danger de la formule toute faite, de la parole rituelle (…) Un responsable politique est celui qui a le pouvoir de faire exister ce qu'il dit, c'est le propre des mots d'ordre. Le langage du responsable politique est un langage autorisé (par ceux-là même à qui il s'adresse) donc un langage d'autorité qui exerce un pouvoir et peut faire exister ce qu'il dit ».

Communisme et psychanalyse : une ressource et un danger

Entre une théorie de l'histoire de la lutte des classes et de la transformation sociale fondée sur la prise de conscience collective et les luttes idéologiques, et une théorie structurale du psychisme, arrimée à l'inconscient et considérant la culture comme le résultat de l'interdit œdipien, la conciliation n'est pas évidente. Pourtant, comme en témoigne l'entreprise récurrente d'articulation entre Marx et Freud de la part des psychiatres communistes, psychanalyse et communisme ont entretenu des années 1930 aux années 1980 un lien fort, fait d'alliance et d'affrontement, dont l'enjeu central était la légitimité du discours sur le monde social. La lecture de la psychanalyse par les psychiatres communistes n'a cessé d'être orientée par leur perception de son lien avec les luttes sociales et idéologiques.

La possession du capital psychanalytique, quelle que soit par ailleurs la diversité des modalités de la relation qu'ils entretiennent avec celui-ci, caractérise les psychiatres communistes. Mais ce lien interroge en permanence les professionnels marxistes sur deux questions essentielles de leur engagement : d'une part la prise en compte des discours de l'Autre[1600] et l'adaptation aux évolutions de la société au principe de leur « volonté missionnaire [1601] », au regard de la clôture de l'institution, condition de leur identité, et d'autre part, la reconnaissance accordée aux théories savantes dans la définition de la ligne politique, dans un parti fondé sur le postulat de l'unité de la théorie et de la pratique.

1599 *La Nouvelle Critique* n° 11, février-mars 1978, Interview de Pierre Bourdieu par François Hincker : « Les intellectuels sont-ils hors-jeu ? »

1600 « Le grand Autre » selon la formule de Lacan : la culture, les normes du social

1601 La formule est de Jacques Lagroye

Du milieu des années 1930 à la seconde guerre mondiale, l'élite des psychiatres publics, et parmi eux ceux qui vont adhérer au parti communiste, assignée à une position professionnelle dominée, trouve dans la psychanalyse la subversion qui légitime leur rejet de l'état des choses. La théorie freudienne sort la neuropsychiatrie, portée par le groupe dominant des hospitalo-universitaires, de ses impasses descriptives et constitutionalistes et ouvre la voie d'espoirs thérapeutiques. La psychanalyse constitue alors une ressource contre le courant de ré-ancrage biologique du champ médical. Au cours de la crise de la seconde guerre mondiale, les remises en question théoriques du groupe du Gévaudan à l'hôpital de Saint-Alban sont irriguées par la psychanalyse et produisent les bases d'une psychothérapie institutionnelle dont Tosquelles ne cessera d'affirmer « les deux jambes, la marxiste et la psychanalytique » liant la psychogénèse, l'utilisation du potentiel affectif des soignants et la critique institutionnelle de l'asile.

Alors, qu'après la seconde guerre mondiale émerge le conflit d'héritage qui oppose le monde anglo-saxon du freudisme et la version européenne que propose Lacan, la lecture antiaméricaine des communistes qui associent capitalisme et adaptation au système du Moi fort de *l'egopsychology* les place du côté de Lacan, contre l'organisation internationale dominée par les Américains. La création d'une position théorique, la psychopathologie scientifique, forme de reconversion des enjeux politiques en enjeux spécialisés, apparait au groupe des psychiatres communistes réunis à *La Raison* comme une synthèse possible entre le matérialisme de la neurophysiologie pavlovienne et la prise en compte du langage « le deuxième système de signalisation », comme reflet du monde social. La défense du capital clinique et les réticences de Le Guillant à l'égard du discours de la psychanalyse sont à rapporter à sa position élevée dans la hiérarchie de la psychiatrie publique. La relation intellectuelle qu'il entretient avec la théorie freudienne – comme c'est le cas pour une grande partie du premier groupe des rénovateurs – considère la psychanalyse comme un facteur de renouvellement du savoir psychiatrique, mais conteste son recentrage sur les conflits infantiles au risque d'un nouveau déterminisme médical.

Paradoxalement, alors que l'injonction politique tend à faire des psychiatres communistes des adversaires de la psychanalyse, les affrontements entre système d'action catholique et système d'action communiste durant la guerre froide participent à la diffusion de celle-ci dans le champ médical, et l'activisme militant contre ses usages socio-politiques soutient les luttes d'autonomie de la discipline contre les tendances à l'hétéronomie et contre l'impérialisme médical.

Dans le contexte de redéfinition doctrinale qui fait suite à la crise du communisme de 1956 et de desserrement des contraintes de la guerre froide, la réintroduction de la psychanalyse dans le débat idéologique partisan devient le signe de la rupture avec le dogmatisme stalinien et du réaménagement de la relation entre théorie et pratique, ce que symbolise l'alliance entre Althusser et Lacan. Mais elle représente aussi un danger dans la concurrence intellectuelle que se livrent le marxisme et le structuralisme quant à la définition des catégories d'interprétation du monde social. C'est en quoi l'articulation entre psychanalyse et marxisme mobilise une série d'intellectuels communistes, bien au-delà du groupe des psychiatres.

Alliés dans la promotion de l'autonomie du sous-champ de la psychiatrie jusque dans les années 68, communisme et psychanalyse n'en conservent pas moins une opposition irréductible quant à la prise en compte des conditions sociales dans la pathologie. Que ce soit dans l'influence des facteurs sociaux sur les formes de pathologie, dans le rapport au territoire et aux acteurs de l'entourage du malade, ou dans la définition de l'aliénation, les communistes questionnent les effets du social que les psychanalystes entendent suspendre. Les uns interrogent l'ambivalence des motivations tandis que les autres entendent les unifier dans l'action collective. Cette opposition trouve sa traduction dans les tensions qui traversent l'élaboration d'une psychologie scientifique et la prise en compte de la théorie viennoise, qui oppose les philosophes communistes entre eux.

Contrainte par la diffusion de la psychanalyse dans le champ universitaire et dans le champ culturel, l'intervention de Lucien Sève dans l'après 68 tend à promouvoir la question de l'individu comme objet du marxisme, et doit de ce fait concilier la reconnaissance de l'apport de la théorie freudienne tout en préservant le primat du marxisme sur l'interprétation du monde social, et définir les limites de l'alliance possible. La tentative sans lendemain de Sève d'explorer les rapports entre « l'excentration sociale » et le « surmoi » illustre l'insoluble de la contradiction. Le poids de ce dialogue conflictuel a fait écran à la perception par les communistes, des pistes ouvertes par la psychologie historique de Meyerson et de Vernant dont l'originalité constituait une autre voie d'exploration de la relation entre l'individuel et le collectif.

L'affrontement marxisme et psychanalyse se rejoue dans les années 70 dans la définition du label de la révolution entre révolution culturelle, révolution du sujet et révolution sociale et politique. La modification de la structure du capital professionnel que constitue, en parallèle à la formation de l'internat, l'expérience singulière du divan pour la nouvelle génération des psychiatres communistes pose l'impératif d'une cohabitation entre marxisme et psychanalyse, et plus généralement entre psychanalyse et politique. La pluripositionnalité des jeunes acteurs entre psychiatrie publique, pratique psychanalytique libérale et espace intermédiaire du médico-social associe désormais dans la construction de la représentation d'une « seconde révolution psychiatrique » l'apport de Lacan de Foucault et d'Althusser. Mais l'aspiration à concilier la critique des appareils idéologiques d'État et stratégie politique d'accès au pouvoir confronte le Parti communiste à une contradiction de même nature que celle qui oppose sa vision de l'école, partagée entre sa fonction de promotion d'une partie des enfants issus des couches populaires, et celle de reproduction des hiérarchies sociales, créant les conditions d'une pluralité de dires et de faires destructrice de l'identité politique.

Les appropriations diverses réalisées par les psychiatres communistes, soumises à la double contrainte des luttes de position dans l'espace analytique et aux tensions internes du Parti communiste quant à la stratégie unitaire, ont pour effet des prises de position militantes contradictoires et des formes d'engagement plurielles qui participent à l'affaiblissement identitaire de l'organisation. Dans un contexte international de dévaluation des expériences communistes, le repli sur une révolution du sujet et l'abandon des luttes autour de l'ordre institutionnel, donne à voir en quoi la psychanalyse fonctionne comme un opérateur de dépolitisation et participe de l'affaissement du référentiel de classe. La recherche d'organisations alternatives à la psychiatrie ou la programmation des équipements d'Évry témoignent de l'effet sur les pratiques militantes de l'ambiguïté des discours.

« On ne s'étonnera pas, écrit Élisabeth Roudinesco dans sa présentation de « L'implantation de la psychanalyse en France »[1602] que la France soit aussi le seul pays où la doctrine freudienne ait été pensée comme une révolution, non pas du sens intime ou de l'exploration de soi, mais comme l'équivalent d'une subversion politique. » Peut-être faut-il l'attribuer comme elle le propose, au rôle du langage dans sa « fonction d'homogénéiser la nation puis la République[1603]», mais on peut aussi faire l'hypothèse que le long compagnonnage conflictuel entre la psychanalyse et le communisme y soit pour quelque chose. En tout état de cause, communisme et psychanalyse, ont été des alliés sans faille dans la résistance aux visions biologiques de la pathologie mentale et à la naturalisation des faits sociaux.

Si la disparition institutionnelle du groupe des psychiatres publics conjointe à la quasi disparition du parti communiste de la scène politique nationale, confortée par l'effondrement des régimes du « socialisme réel » semble marquer la fin de cette histoire commune, l'empreinte qu'ils ont laissée

1602 Charles (C.) Jeanpierre (L.) dir. *La vie intellectuelle en France*, Paris, le Seuil, 2016, tome 2, p.407.

1603 Ibid.

dans le mouvement d'ensemble de construction d'une psychiatrie sociale, attentive à l'homme global et au sujet parlant, contre un homme « cérébral » dont la souffrance offre un marché à l'industrie pharmaceutique, les questions qu'ils ont posées continuent à être des objets politiques. Lorsqu'une Haute autorité de la santé édicte des recommandations contre la pratique de la psychanalyse dans la prise en charge des enfants autistes et est relayée par une proposition parlementaire interdictrice[1604], le colloque organisé par les CEMEA autour de *La raison du plus* fou et de Tony Lainé en 2014[1605], la parution du livre d'Olivier Aprill[1606] sur le moment de la psychothérapie institutionnelle[1607] ou les demandes de formation aux « Pratiques de la folie » évoquées par Chaumon montrent que ces questions continuent à polariser le champ psychiatrique et à être des objets de lutte.

Les psychiatres dans le parti

Les psychiatres communistes partagent avec les autres intellectuels le désir d'aller au peuple, de l'éclairer et de le servir. L'originalité de leur discours tient à ce qu'il concerne l'affectivité, et les conditions de l'épanouissement individuel comme problème politique autonome et « non plus comme le résultat dont on suppose plus ou moins obscurément qu'il découle spontanément du progrès social général [1608] ». Peut-on à cette échelle, mesurer le rôle qu'ils ont joué dans l'entreprise politique et en quoi ils ont influencé les modalités du militantisme ? La thèse ne répond pas à cette question qui n'a été traitée qu'à la marge et pourrait constituer un prolongement de la recherche qui reste à faire.

On peut affirmer cependant qu'au-delà des débats théoriques et de leur champ d'intervention spécifique, ils ont œuvré à familiariser le corps militant avec les problématiques de l'affectivité dont ils se sont faits les véritables propagandistes. Les entreprises de vulgarisation de la psychanalyse de Bernard Muldworf en vue de promouvoir une éthique familiale modernisée, ou celles de Tony Lainé qui modifie la perception populaire des frontière entre le normal et le pathologique se sont diffusées dans le corps militant. Leurs livres, accessibles dans les tables de littérature qui accompagnaient chaque initiative militante, leurs articles, leur participation à d'innombrables colloques ou réunions ont donné droit de cité aux questions du couple, de la sexualité, des relations parentales. Ils ont réintroduit dans l'engagement la prise en compte du désir, de l'irrationnel, des failles de l'individu, participant confusément à remodeler les pratiques partisanes et à réinterroger la place de l'individu, de ses aspirations et de ses projets dans l'action collective. En cela ils ont été partie prenante d'une modification des cadres de perceptions des enjeux de la transformation sociale et des pratiques de délégation au sein de l'entreprise politique. Que ce soit l'investissement par Belloin d'un questionnement sur son rôle ou l'importance acquise par l'ouvrage de Lucien Sève sur une théorie de la personnalité à l'époque des débats sur l'humanisme socialiste, les représentations des cadres politiques ont été marquées par l'impératif de prendre en compte l'individu dans le militant.

Il s'agit certes, d'un processus inabouti au plan théorique, comme le constatent Lainé et Bonnafé dans leurs derniers textes (l'incapacité d'une élaboration des traumatismes de l'histoire communiste et sa fonction explosive, les conditions du débat collectif et ses risques face « aux

1604 Rejetée par le gouvernement en place.

1605 Les 14 et 15 novembre 2014

1606 Apprill (O.) une avant-garde psychiatrique, le moment GTPSI (1960-1966) préface F. Chaumon, postface J. Oury, Ed. sodis, 2013. OlIvier Appril est psychanalyste, rédacteur en chef à Arte-magazine

1607 Apprill (O.) rédacteur en chef d'Arte magazine, *UTOPSY, Le moment GTPSI (1960-1966*), Ed. Epel,

1608 Le Guen Oxygène pour les cerveaux op.cit.

pesanteurs dominatrices dans les rapports humains »), qui s'est heurté à l'abandon par la direction de la réévaluation du capital collectif.

Mais avant toute chose, les psychiatres communistes ont été des militants, engagés dans les luttes sociales. Leurs pratiques originales qui transgressent la spécialisation des espaces et les hiérarchies sociales constituent une image qui les distingue de leurs confrères, et fabrique de la proximité avec le monde militant. Consultants des centre de santé municipaux, ou de l'accouchement sans douleur, créateurs et animateurs de structures d'aides en direction des pathologies de la misère sociale, de la lutte contre l'échec scolaire aux centres pour toxicomanes ou pour les enfants des rues de Bogota, ils ont été moteurs dans la réponse concrète à une série de besoins sociaux.

Leur action durable, pugnace de réhabilitation des malades mentaux est indissociable d'une revalorisation des équipes soignantes, en particulier de la fonction infirmière bousculant la division sociale du travail et sa fonction de hiérarchisation.

Ils ont été des pédagogues d'une vision optimiste des potentiels individuels auprès des instituteurs, des psychologues, des éducateurs, des animateurs culturels, en mettant leur expertise et leur capital symbolique au service des luttes collectives, participant à la modification des schème de perception et de classement de toute une partie du corps militant .

L'attention qu'une partie des psychiatres communistes a portée au monde du travail en a fait des pionniers d'un sous-champ de la psychiatrie, la psychopathologie du travail. La reparution récente d'une série de textes de Le Guillant sous le titre *Le drame du travail humain*, préfacée par Yves Clot rend hommage à « une clinique attentive aux conditions sociales du travail pour développer une approche subjective, à travers les conflits psychiques que ces conditions suscitent, et leurs manifestations dramatiques. Comment s'opère ce passage d'une situation concrète à la souffrance morale et aux conflit intérieurs, à l'angoisse et aux troubles »[1609], questions d'une actualité brulante alors que se développent les emplois de service, et que les suicides au sein des grandes entreprises et le stress au travail envahissent l'actualité, et sont constitués en problème de santé publique[1610]. L'empreinte intellectuelle qu'ils ont laissée trouve son prolongement par « un engagement dans une clinique de l'activité »[1611] qui interroge « le dilemme de la qualité empêchée » lorsque la qualité du service n'est plus à penser mais à comptabiliser, et la déstructuration du collectif par un management de la performance et de la mobilité. En mettant au centre de la problématique de la lutte contre les « risques psychosociaux » l'intervention des salariés dans la définition d'un « travail bien fait » issu d'un « collectif de métier porteur des gestes et de l'histoire » étayant l'individu, Clot s'inscrit dans la tradition de Le Guillant et de Doray, à rebours d'une politique de l'urgence se focalisant sur le salarié. Il se distingue et s'oppose à une vision dite « psychodynamique du travail »[1612] base d'une sorte de police de la santé chargée de dépister « les fragiles »[1613], de prévenir et de cautériser les conflits plutôt que de les analyser, et de mobiliser des pratiques de conformation.

1609 Le Guillant (L.) *Le drame humain du travail*, Ramonville-Saint-Agne, Eres, 2006, préface d' Yves Clot

1610 Une Commission de réflexion sur la souffrance au travail composée des députés UMP et Nouveau centre, coprésidée par Pierre Méhaignerie et François Coppé dont les rapporteurs sont Jean Frédéric Poisson et Olivier Jardé, est mise en place et rend un rapport en décembre 2009. Elle préconise de « passer de la gestion des ressources humaines à une gestion humane des ressources », de rendre l'entreprise intelligible pour apaiser le dialogue social, et de présenter les bonnes pratiques.

1611 Clot (Yves) *Le travail à cœur, pour en finir avec les risques psychosociaux*, Paris, Ed. La découverte, 2015. Yves Clot, philosophe, chercheur au Centre de coordination de la formation professionnelle de l'université de Provence (1990). Actuellement titulaire de la chaire de psychologie du travail au CNAM.

1612 Christophe Dejours cité dans le rapport de la commission parlementaire, psychanalyste et psychiatre , professeur au CNAM

1613 La formule est du ministre Christine Lagarde s'adressant aux dirigeants des grandes entreprises.

En instituant la légitimité des luttes politiques à l'entreprise, l'action communiste a permis que la diversité des luttes professionnelles soient vécues comme des luttes émancipatrices, inscrites dans un projet global de transformation de la société, liant luttes concrètes réformatrices du présent, luttes idéologiques et projet d'avenir. Le tissage entre le récit singulier de la trajectoire des psychiatres, souvent marquée par des ruptures, des stigmatisations ou des bouleversements, le récit collectif du renversement des dominations et le capital spécifique de la profession ont été au cœur d'un engagement structurant tout à la fois leur identité personnelle et leurs relations sociales.

Les reconfigurations en cours du champ politique actualisent les questions de la politisation des couches populaires et de la construction d'intermédiaires culturels au principe d'un dialogue et avec un intellectuel collectif scientifique autonome comme le définissait Pierre Bourdieu et la diversité des formes du mouvement social, ce que durant un temps et non sans contradictions, avait réussi le Parti communiste.

ACRONYMES

DBMOF : Le MAITRON -Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier et du mouvement social

PCF : Parti communiste français

BP : Bureau politique,

CC : Comité central

ACI : Autobiographie communiste d'institution

SIC : Section des intellectuels et de la culture

CERM : Centre d'études et de recherches marxistes

IRM : Institut de recherches marxistes

AIE : Appareils idéologiques d'État

PCI : Parti communiste italien

PCUS : Parti communiste de l'Union Soviétique / PC(b) Parti communiste bolchevique

KPD : Parti communiste allemand

IC : Internationale communiste (Komintern)

ESI : Éditions sociales internationales

AEAR : Association des écrivains et artistes révolutionnaires

CVIA : Comité de vigilance des intellectuels antifascistes

UFE : Union fédérale des étudiants

UJRF : Union des jeunesses républicaines de France

POUM : Parti ouvrier d'unification marxiste

OCM : Organisation civile et militaire / **AS :** Armée secrète / Service de santé national de la résistance (organisation gaulliste)

FN : Front National de lutte pour la libération et l'indépendance de la France /
FTPF : Francs-tireurs et partisans français / Front national des médecins (organisation communiste)

MUR : Mouvements unis de la résistance (Libération, Combat, Francs-tireurs)

FFI : Forces française de l'intérieur/ **CMR :** Comité médical de la Résistance

(regroupement communistes-gaullistes)

CEMEA : Centre d'entrainement aux méthodes d'éducation active

VST : *Vie sociale et traitement* revue des CEMEA destinées aux infirmiers psychiatriques

ARSEA : Associations régionales de sauvegarde de l'enfance

UFF : Union des femmes françaises

ASD : Accouchement sans douleur

UGI : Union générale des ingénieurs, des cadres et des techniciens affiliés à la CGT

UJCML : Union des jeunesses communistes marxistes–léninistes

FNACA : Fédération nationale des anciens d'Algérie

OMS : Organisation mondiale de la santé

OPHS : Office public d'hygiène sociale de la Seine

HP : Hôpital psychiatrique

CTRS : Centre de traitement et de réadaptation sociale

CMPP : Centre médico psycho pédagogique

IME : Institut médico éducatif

ENP : École nationale de perfectionnement

EP : Association de l'Évolution psychiatrique (1925), direction Henri Ey (1945),
Revue L'*Évolution psychiatrique*

IPA / WPA : Association internationale de psychanalyse

SPP : Société psychanalytique de Paris (1926) affiliée à l'IPA

SPF : Société française de psychanalyse (1953-1964) 1ère scission lacanienne

APF : Association psychanalytique de France (1964)

EFP : École freudienne de Paris (1964-1980) 2ème scission lacanienne

OPLF : (4ème groupe) organisation psychanalytique de langue française (1969)

EFC : École de la cause freudienne (1981)

AFI : Association freudienne internationale (1982) se transforme en **ALI** : Association lacanienne internationale

SCEF : Société corse d'études freudiennes affiliée à l'ALI

SPH : Syndicat des psychiatres des hôpitaux publics créé en 1945 par la transformation de l'Amicale des aliénistes. Revue l'*Information psychiatrique*

SMFSSN : Syndicat des médecins français spécialistes du système nerveux créé par G. Heuyer en 1949

SPH : Syndicat des psychiatres des hôpitaux (1950) qui regroupe les psychiatres libéraux et les psychiatres publics.

SNCTS : Syndicat national des cadres et techniciens de la santé, membre de l'UGICT organisation CGT des cadres

SPF : Syndicat des psychiatres français regroupe les psychiatres salariés ou libéraux.
AFP : Comité scientifique de l'association française de psychiatrie. Revue *Psychiatrie française*.

SP : Syndicat de la psychiatrie (1975) issu du Syndicat des psychiatres en formation créé en 1968 à partir de l'amicale des psychiatres en formation. Revue *Psychiatrie d'aujourd'hui* .
Pratiques de la folie. Association scientifique liée au Syndicat de la psychiatrie

REMERCIEMENTS

J'aimerai tout d'abord adresser mes très sincères remerciements à Bernard Pudal. Sans sa direction bienveillante, son accompagnement et ses encouragements cette thèse n'existerait pas. Je ne saurais dire combien elle doit au cadre intellectuel qu'il a posé, aux lectures et aux séminaires qu'il m'a conseillés, à ses multiples relectures critiques et plus généralement à la disponibilité dont il a fait preuve, en assurant le double rôle de directeur de thèse et de professeur formateur.

Je dois aussi beaucoup à Patrice Pinell. Outre qu'il m'a permis de me repérer dans les problématiques d'un champ médical particulièrement complexe, la participation, durant six années, au séminaire qu'il anime au CSU, notamment pendant la phase solitaire de l'écriture, m'a offert un lieu de sociabilité et d'insertion au sein d'un groupe de jeunes chercheurs au travail qui a été un soutien constant.

Avec le séminaire « Territoires et militants communistes » et grâce au dictionnaire biographique du mouvement ouvrier dont il dirige la réalisation depuis de longues années, Claude Pennetier a été un soutien discret et essentiel dans mon approche du monde militant. La proximité amicale d'Isabelle Gouarné et de Paul Bouland continuateurs de cette double entreprise m'a permis de bénéficier de leur expérience et de leur réflexion, et a largement participé à mon apprentissage d'une démarche de recherche.

Le séminaire organisé dans le cadre de l'EHESS par Francine Muel-Dreyfus et par Dominique Memmi sur « les processus de naturalisation du social et sur l'accueil des productions scientifiques par les professionnels », et le séminaire « Comment étudier les idées » organisé au CSU par Bernard Pudal, Hervé Serry et Catherine Achin ont largement nourri ma réflexion et orienté mon travail. J'ai pu y bénéficier de l'apport des travaux de Frédérique Matonti, de Gisèle Sapiro, d'Elsa Dorlin, de Florent Brayard, d'Olivier Martin, de Laurent Jeanpierre, d'Hervé Serry. Ils m'ont permis de prendre distance avec l'enquête de terrain pour accéder à une posture théorique.

Le séminaire « psychologie, psychiatrie, psychanalyse, histoires croisées », animé par Annick Ohayon, Jacqueline Carroy, Jean Christophe Coffin au Centre Alexandre Koyré, a permis que je me familiarise avec les histoires disciplinaires.

La lecture critique et attentive qu'ont bien voulu faire Patrice Pinel, Francine Muel-Deyfus, et Christophe Marcel mon neveu, sociologue professeur à l'université de Bourgogne, aux différentes phases de la recherche a considérablement enrichi mon travail. Je les remercie du temps qu'ils y ont consacré.

Merci encore à tous mes camarades doctorantes et doctorants du groupe d'analyse politique puis de l'Institut d'histoire sociale de l'université de Nanterre et des différents séminaires qui m'ont accueillie dans leur collectif de travail, en particulier Gauthier Fradois, Bastien Amiel, Nicolas Simonpoli, Céline Letu, Maud Gelly, Pascal Martin.

Mon accès aux archives a été facilité par l'accompagnement des personnels en charge de leur conservation, Pierre Boichut aux Archives de Bobigny, Julie Lemaine à l'MEC, Catherine Lavielle

à la bibliothèque de l'hôpital Sainte-Anne, Macha Tournier et à Rosana Vaccaro à la bibliothèque du Maitron. Je remercie Frédéric Genevée de m'avoir permis d'accéder aux autobiographies d'institution conservées au siège du PCF.

Trente acteurs de cette triple histoire du communisme, de la psychiatrie et de la psychanalyse (dont la liste figure dans les annexes) m'ont accordé un ou plusieurs entretiens et ont partagé avec moi leurs souvenirs. Leur témoignage et le sens qu'ils ont donné à leur engagement a alimenté une part essentielle de mon travail. Qu'ils soient remerciés de leur accueil bienveillant. Je dois évoquer ma dette particulière à l'égard de Franck Chaumon et de Jean-Pierre Rumen qui ont été des personnes-ressources concernant la psychanalyse, ainsi qu'aux psychiatres avec lesquels j'ai travaillé devenus des amis : Patrick et Dominique Rennesson, Gilles Baraband et Philippe Rigal.

Toute ma sympathie aux amis nanterriens qui ont manifesté un intérêt pour mon travail et ont été à l'écoute du récit de mes découvertes, de mes interrogations ou de mes difficultés, et dont je n'ai pas ménagé la patience : Guylaine Quilin, Claudine Marie, Claudine et Christine Mignard, Colette et Bernard Stévénnazzi, Jean-Claude et Danielle Pailhole, Chantal Gary, Dominique Druenne, et à ceux qui m'ont encouragée : Michel Duffour, François Devé, Marianne Pastor et bien d'autres, comme s'il s'agissait du patrimoine commun de notre histoire militante. C'est parmi eux que j'ai trouvé des aides précieuses pour la réalisation concrète de la thèse : Nicole Ledroit, Yvette Hennig, Alain Bocquet, Jean-Yves Quilin.

Une mention particulière pour ma fille Sylvie Peaumier et son mari qui ont mis à mon service leur expérience professionnelle de graphistes, et à Benoit qui m'a bien souvent sorti des impasses informatiques dans lesquelles je m'étais fourvoyée.

Je ne peux terminer cette thèse sans évoquer Roland Beller, médecin-directeur du CMPP de Nanterre, psychiatre et psychanalyste avec qui j'ai partagé durant vingt années une double direction enchantée, décédé en 2004 à l'âge de 52 ans. C'est à lui que je dois l'essentiel de ce que je sais de la psychanalyse. Sans jamais qu'il en fasse un enseignement, elle a éclairé son écoute et sa gestion de l'équipe. Si cette recherche est venue combler un vide laissé par la perte du militantisme, elle a aussi été une tentative de combler le manque que sa mort m'a laissé.

INDEX NOMINAL

Abély Xavier, 178, 180, 182

Abramovitch Laurent, 234

Adler Alfred, 121

Ajurriaguerra Julian de, 46, 61, 169, 174, 185, 187, 232, 235, 289, 320, 414, 441, 446, 447

Alexander, 235

Alexandre Laurent, 50, 185, 335, 350, 363, 463

Alfonsi Robert, 367

Allende Salvador, 319, 371

Allendy René, 99

Althusser Louis, 115, 249, 250, 254, 259, 260, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 277, 286, 292, 293, 294, 295, 305, 310, 317, 340, 341, 344, 351, 353, 363, 371, 431, 435, 439, 451, 456

Amado–Haguenauer Ginette, 248

Andrieu René, 426

Angélergues Jacques, 82, 84, 131, 232, 233, 320

Angélergues René, 32, 33, 55, 57, 82, 83, 84, 89, 90, 115, 128, 129, 130, 131, 133, 136, 169, 170, 210, 211, 214, 215, 219, 220, 223, 228, 231, 232, 233, 236, 252, 253, 262, 284, 364, 429, 449

Anzieu Didier, 269

Arnault Jacques, 265, 326

Arthaud René, 31, 81, 180, 181

Assoum Paul Laurent, 313

Aubry Jenny, 65, 364

Audard Jean, 107, 108

Aujaleu Eugène, 181, 195, 196, 197, 208, 379

Ayme Jean, 32, 174, 199, 200, 203, 205, 207, 273, 279, 297, 368, 387

Babinski Joseph, 99

Badinter Robert, 367

Baillon Guy, 319, 320, 377, 408, 430, 440

Bailly-Salin Pierre, 63, 203, 208, 367, 379, 408

Baissette Gaston, 78

Balint Michael, 226, 235, 279, 288, 405

Balvet Paul, 75, 76, 78, 80, 176, 200, 201, 202, 203, 225, 425

Baraband Gilles, 383, 464

Barak Michel, 435

Barrot Jacques, 411

Bartémeier Léon, 143

Barthes Roland, 253, 350

Baruk Henri, 175, 176, 195, 278, 367

Basaglia Franco, 286, 298, 299, 300, 303, 304, 307, 308, 309, 317, 318, 337, 357, 373, 375, 377, 381, 382, 383, 387, 395, 403, 408, 424, 453, 454

Bassine Philippe, 419

Bataille Georges, 20, 185, 186

Bauer Jean Claude, 71, 72, 117

Beaulieu Emile, 126, 168, 169, 219

Beauvoir Simone de, 187, 217, 277, 304

Becquart Paul, 226, 282, 316, 421

Bégoin Jean, 226, 229

Beley, 180

Belloin Gérard, 26, 27, 251, 273, 274, 275, 284, 317, 322, 323, 324, 325, 368, 370, 391, 458

Ben Bella Ahmed, 280

Benini Giorgio, 382

Béreau Maurice, 247, 248, 444, 445

Berge André, 145, 146, 152

Bergson Henri, 51, 92, 98, 99, 100, 103, 105, 110, 113, 121, 122, 256, 304

Berlinguer Enrico, 366, 435

Bernard Paul, 11, 13, 16, 21, 22, 26, 31, 33, 39, 46, 53, 57, 61, 68, 75, 76, 85, 88, 128,

133, 178, 180, 194, 211, 245, 249, 250, 251, 260, 261, 262, 263, 275, 279, 287, 308, 309, 319, 325, 327, 336, 355, 371, 375, 378, 381, 383, 392, 399, 407, 410, 413, 418, 419, 431, 432, 437, 458, 463, 464

Bernier Jean, 107

Bertrand Mireille, 310, 317, 399, 410, 411, 414, 419

Besse Guy, 211, 267, 268, 269, 270, 271, 284, 347

Bettelheim Bruno, 335, 336, 338

Billoux François, 31, 81, 88, 125, 126, 128, 134, 135, 180, 181, 182, 183, 196, 213, 214, 218, 268, 427

Blanc, 252

Blès Gilles, 408

Blondel Charles, 46, 99, 100, 101, 124

Boehm Karl, 431

Bonafé Marie, 33, 59, 76, 89, 286, 288, 289, 308, 312, 314, 317, 320, 329, 374, 375, 377, 381, 401, 424, 426, 429, 435, 436

Bonaparte Marie, 44, 50, 111, 282

Bonnafé Lucien, 3, 7, 9, 29, 30, 31, 32, 33, 46, 53, 55, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 85, 89, 90, 103, 109, 122, 124, 128, 129, 130, 131, 136, 137, 139, 145, 156, 157, 159, 160, 162, 163, 166, 167, 173, 174,175, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 188, 189, 190, 191, 193, 195, 196, 197, 200, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 214, 215, 216, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 236, 238, 239, 240, 242, 245, 248, 250, 251, 256, 257, 258, 259, 264, 271, 274, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 286, 287, 288, 289, 291, 297, 298, 300, 302, 303, 307, 309, 313, 315, 316, 317, 318, 320, 323, 325, 328, 330, 333, 334, 337, 339, 357, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 385, 387, 390, 391, 392, 393, 397, 400, 401, 402, 403, 408, 410, 411, 412, 414, 415, 417, 419, 420, 421, 422, 423, 425, 426, 427, 436, 437, 439, 440, 441, 442, 443, 445, 446, 447, 448, 451, 452, 454, 458

Bonner Hélena, 415

Borel Adrien, 44, 146

Bouguignon André, 132, 367, 407

Boukovski Vladimir, 365

Boulin Robert, 231

Boulland Paul, 13, 31, 81, 214, 220, 222, 242, 401, 448

Boumédienne Houari, 279

Bourdet Claude, 212

Bourdieu Pierre, 10, 13, 21, 35, 79, 114, 125, 190, 192, 230, 232, 291, 295, 298, 302, 340, 346, 347, 367, 445, 454, 459

Bourdonnaye Elisabeth de, 349

Bourrillon, 79

Braibant Guy, 367, 408

Brams Lucien, 418

Brisset Charles, 287, 368, 369

Bruhat Jean, 106, 115, 297

Brunelle Lucien, 348

Bruno Pierre, 78, 155, 335, 338, 340, 351, 352, 355, 382

Brunschvicg Léon, 98

Buin Yves, 32, 240, 251, 275, 276, 277, 278, 286, 308, 319, 378, 440

Cachin Charles, 65, 68, 128, 129, 132, 133, 211, 213, 214, 215, 216, 218, 219, 220, 223, 264, 297, 321

Cachin Olga, 219

Canguilhem Georges, 44, 60, 79, 80, 87, 92, 103, 117, 285, 293, 326, 440, 441, 443, 447, 451, 453

Carillo Santiago, 366

Caron-Leulliez Marianne, 129, 210

Carpentier Jean, 325, 380

Carrel Alexis, 72, 74, 86, 128, 145, 147, 149, 152, 236

Casanova Danielle, 72

Casanova Laurent, 12, 16, 125, 127, 161, 162, 221, 224, 227, 234, 235, 240, 242, 271, 273, 327

Cassat Marie, 431

Castel Robert, 27, 38, 40, 183, 239, 253, 295, 298, 337, 357, 361, 430

Caveing Maurice, 343, 347

Chaban-Delmas Jacques, 384

Chaigneaux Hélène, 279

Chambaz Jacques, 373, 400

Chandernagor André, 367

Charcot Jean-Baptiste, 39, 99
Charpak Boris, 289
Chaumon Christine, 329, 378, 391
Chaumon Franck, 28, 30, 31, 33, 59, 61, 183, 184, 292, 308, 309, 315, 316, 317, 319, 321, 322, 323, 325, 328, 329, 333, 334, 336, 365, 366, 371, 374, 375, 377, 378, 380, 381, 382, 392, 395, 401, 414, 428, 429, 430, 435, 439, 440, 442, 457, 464
Chaumon Raymond, 315
Chaurand André, 75, 77, 78, 79, 176
Chertok Guy, 74, 235, 419
Chevènement Jean-Pierre, 28
Chikanovtich Youri, 365
Choisy Maryse, 149, 151, 152, 153, 154, 157
Chouraki Bernard, 375, 408
Claude Henri, 13, 21, 31, 39, 44, 45, 50, 71, 72, 88, 117, 128, 133, 163, 212, 218, 225, 252, 261, 276, 296, 304, 305, 311, 389, 401, 419, 421, 463, 464
Clément Catherine, 80, 274, 326, 327, 335, 340, 351, 352, 355, 357, 419
Clot Yves, 310, 458, 459
Cogniot Georges, 12, 74, 106, 126, 212, 241, 264
Cohen Francis, 16, 31, 157, 161, 271, 344, 367, 392
Cohen Marcel, 16, 31, 157, 161, 271, 344, 367, 392
Colpin Jean, 397
Combrisson Roger, 376, 377, 378, 385, 391
Cooper David, 298, 357, 371, 382
Cornu Marcel, 264
Costes Alfred, 72
Crevel René, 58
Cyrulnik Boris, 237
Daix Pierre, 350
Dalbiez Jean, 97, 144
Dalsace Jean, 126, 132, 139, 156, 157, 186, 211, 213, 217, 219, 221, 235
Dambuyant Marinette, 343, 347
Damette Félix, 422
Daniel, 43, 44, 73, 74, 87, 338, 408, 415, 426
Daumezon Georges, 46, 61, 78, 129, 130, 176, 178, 179, 180, 182, 185, 194, 197, 198, 199, 201, 202, 203, 206, 284, 298, 316, 368, 369, 379, 386, 446, 447
De Certaux Michel, 350
Debré Robert, 65, 164, 173, 182, 193, 194, 208, 349
Decour Jacques, 72, 185
Déjérine Jules, 128
Delay Jean, 83, 144, 147, 182, 195, 367
Deleuze Gilles, 297, 349, 350, 351, 356, 359, 360, 361, 362, 453
Deluy Henri, 279, 349, 351
Demay, 179, 376, 378, 381, 391, 407, 420
Demazières Annie, 141, 142, 143, 144, 148, 154, 155
Deniker Pierre, 407
Derogy Jacques, 217
Desanti Dominique, 16, 214, 433
Descomps Hubert, 65, 71, 126, 132, 214, 219
Desnos Robert, 43
Devereux Georges, 319
Diatkine René, 32, 145, 162, 163, 165, 178, 186, 194, 195, 198, 203, 204, 205, 225, 230, 232, 236, 252, 264, 282, 283, 284, 289, 290, 318, 320, 377, 429, 447
Dijou Colette, 338
Dimitrov Georges, 49, 104, 107, 108
Dolto Françoise, 144, 145, 146, 149, 152, 324, 336, 350, 357, 422, 430
Doray Bernard, 8, 308, 309, 310, 319, 336, 337, 375, 378, 381, 383, 387, 399, 407, 408, 409, 410, 413, 414, 418, 419, 420, 422, 431, 432, 436, 459
Doray Concepcion, 432
Dubcek Alexandre, 438
Dublineau Jean, 175
Duc A.N, 180, 203
Duchène Henri, 46, 62, 144, 178, 194, 198, 257, 258
Ducoloné Guy, 235
Dufour Michel, 400
Dumas Georges, 44, 62, 99, 100, 176
Duras Marguerite, 349
Echassoux Pierre, 420

Ellenstein Jean, 435
Eluard Paul, 78
Escarpit Robert, 315
Esquirol Jean-Etienne, 39, 40, 393
Ey Henri, 20, 28, 32, 43, 44, 45, 46, 47, 52, 61, 63, 81, 83, 89, 103, 143, 144, 146, 149, 155, 173, 176, 178, 180, 182, 185, 186, 187, 188, 189, 191, 198, 201, 202, 232, 233, 252, 254, 257, 287, 291, 293, 312, 316, 364, 365, 369, 439, 441, 446, 461
Fajon Etienne, 125, 390
Faure Edgar, 36, 41, 42, 52, 146, 216, 246, 290, 367
Favez-Boutonnier Juliette, 269
Faye Jean-Pierre, 276, 349
Fénichel Otto, 262
Ferdières Gaston, 176, 368
Férenczi Sandor, 235
Ferraton Serge, 337
Fessard Gaston, 149, 151
Féville Jean, 218
Fillieule Olivier, 23, 131, 246, 389
Fiterman Charles, 388, 424
Fizbin Henri, 419, 434, 435
Flavigny Hubert, 236, 405, 407
Follin Sven, 3, 4, 16, 46, 53, 55, 57, 58, 61, 62, 63, 70, 71, 72, 74, 82, 83, 89, 90, 122, 126, 128, 129, 131, 138, 156, 157, 162, 163, 166, 169, 171, 174, 178, 185, 186, 188, 189, 190, 192, 203, 204, 210, 214, 219, 220, 223, 226, 231, 235, 236, 237, 252, 253, 283, 289, 320, 446, 447
Foucault Michel, 7, 20, 21, 117, 165, 166, 237, 254, 257, 266, 281, 285, 286, 291, 292, 293, 294, 298, 299, 303, 304, 315, 316, 317, 331, 334, 337, 350, 357, 360, 362, 378, 380, 384, 430, 441, 442, 453, 456
Fougeyrollas Pierre, 126, 315
Fouquet Pierre, 62, 178, 180, 182, 185
Fourni, 367
Fourquet François, 379, 380, 386, 387
Foutrier Bernard, 22, 170, 325, 392
Foux, 306
Foyer Jean, 367
Fraisse Paul, 154, 254, 255
Fraysse Jacqueline, 18, 225, 255, 344
Frémont, 366
Frémuzan Paul, 213
Freud Sigmund, 19, 20, 26, 27, 44, 50, 68, 79, 96, 99, 100, 101, 102, 103, 105, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 120, 122, 131, 139, 141, 144, 145, 146, 147, 149, 154, 155, 156, 158, 159, 160, 162, 165, 185, 188, 190, 201, 212, 222, 228, 234, 238, 239, 250, 252,253, 259, 260, 261, 262, 264, 265, 267, 268, 269, 270, 272, 274, 292, 295, 315, 325, 327, 328, 336, 341, 347, 350, 352, 353, 354, 355, 360, 362, 393, 394, 431, 433, 437, 440, 443, 445, 446, 451, 455
Friedmann Georges, 104, 418
Frischmann Georges, 258
Gallifret Yves, 255
Garaudy Roger, 7, 16, 157, 235, 249, 250, 256, 257, 259, 260, 263, 267, 270, 284, 305, 340, 452
Garbaï Sandor, 94
Garipuy, 240
Gémelli Augusto, 144, 154, 155
Gigou Yves, 30, 61, 248
Giscard d'Estaing Valery, 375
Godelier Maurice, 310
Goffman Erwin, 285, 298, 453
Goldring Maurice, 271
Gorbatchev Mikhaïl, 423, 438
Gouarné Isabelle, 13, 25, 45, 49, 60, 90, 98, 103, 114, 121, 166, 168, 392, 446, 463
Gramcsi Antonio, 41, 54, 271, 277, 299, 417
Granoff Vladimir, 230, 431
Green André, 252, 327, 335, 360, 408
Grigorienko Mikhaïl, 364, 369
Guattari Félix, 29, 84, 186, 296, 297, 333, 349, 356, 359, 360, 361, 362, 366, 367, 375, 376, 379, 382, 384, 386, 387, 453
Guedj Alain, 357
Gusdorf Georges, 256, 257
Guterman Nicolas, 50, 60, 98, 115, 123, 124, 239, 452
Guyader Michaël, 78, 428
Guyot Raymond, 11, 31, 64, 80, 133, 211, 220, 230

Hardenberg Catherine, 65, 66, 67, 161, 230
Hautecloque Nicole de, 236
Hazeman René-Henri, 52, 53, 62, 182
Hécaen Henri, 169, 187, 232
Hermier Guy, 400, 426
Hernu Pierre, 217
Hesnard Angélo, 44, 104, 111, 144, 145, 149, 155, 156
Heuyer Georges, 45, 52, 62, 86, 87, 130, 132, 147, 162, 164, 169, 173, 175, 176, 182, 183, 184, 194, 195, 462
Hincker François, 368, 454
Hobsbawn Eric, 90
Hyppolite Jean, 252
Israël Lucien, 212, 349
Jamet Philippe, 404
Janet Pierre, 44, 46, 62, 99, 100, 149, 182
Jdanov Andreï, 121, 122, 125, 141
Jeanson Francis, 255
Johanès Victor, 125
Jones Ernest, 147
Jouhaux Léon, 305
July Serge, 276
Jung Karl Gustav, 45, 96, 112, 147, 149
Juquin Pierre, 228, 250, 273, 317, 323, 366, 367, 368, 376, 388, 399, 401, 411, 422, 424
Jury, 149
Kanapa Jean, 120, 121, 122, 125, 156, 157, 159, 161, 162, 167, 238, 323, 324, 366, 400, 452
Kaplan Sacha, 74
Karady Victor, 93, 97, 116
Karlin Daniel, 335, 338, 339, 396, 403, 408, 415, 417, 423, 424, 429
Karolyi Mihaly, 93, 94
Kelly Kathleen, 403, 424
Kestemberg Evelyne, 157
Kestenberg Jean, 16, 57, 63, 65, 66, 67, 70, 89, 90, 122, 131, 145, 157, 158, 160, 162, 164, 166, 186, 194, 195, 198, 203, 205, 210, 230, 232, 237, 284, 445, 449
Klein Mélanie, 194, 381
Klotz Hubert, 126, 211, 213, 214, 219, 257
Koechlin Philippe, 203, 204, 289
Kouchner Bernard, 277
Koupernik Cyrille, 163, 360, 368, 369
Kourilsky, 69
Koyré Alexandre, 50, 185, 463
Krasucki Henri, 250, 273
Kriegel Annie, 216
Krouchtchev Nikita, 216
Kun Béla, 93, 94, 96
Labica Georges, 123, 421, 422
Lacan Jacques, 20, 28, 33, 43, 44, 45, 46, 50, 51, 61, 63, 67, 76, 77, 87, 103, 116, 143, 145, 146, 159, 164, 174, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 201, 226, 227, 230, 250, 252, 253, 257, 264, 265, 266, 270, 271, 272, 273, 286, 292, 293, 294, 296, 297, 303, 314, 319,325, 326, 327, 331, 333, 334, 335, 347, 350, 351, 352, 359, 360, 361, 378, 393, 394, 398, 433, 441, 442, 446, 447, 448, 451, 453, 455, 456
Laffite Victor, 63, 64, 70, 71, 73, 89, 90, 133, 153, 157, 168, 211, 212, 221, 228, 264, 271, 273, 321
Laforgue René, 44, 145, 146, 147, 149, 156, 431
Lagache Daniel, 44, 63, 87, 145, 149, 154
Lainé Anne, 304, 305, 306, 307, 415
Lainé Tony, 7, 9, 29, 30, 31, 57, 68, 85, 88, 89, 247, 286, 300, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 315, 318, 322, 325, 328, 329, 330, 334, 335, 337, 338, 339, 355, 356, 357, 358, 362, 366, 368, 372, 374, 375, 376, 377, 378, 381, 382, 385, 390, 395, 396, 397, 398, 400, 402, 403, 407, 408, 410, 412, 413, 414, 415, 417, 421, 423, 424, 425, 427, 428, 429, 432, 437, 438, 439, 440, 442, 443, 450, 453, 457, 458
Lajoinie André, 422
Lamaze Fernand, 132, 133, 139, 146, 211, 217, 221, 228
Langer Marie, 431
Lantéri-Laura Georges, 179, 252
Laplanche Jean, 252, 271, 272, 310, 335
Laurans Jean, 368
Laurent Paul, 16, 28, 81, 117, 125, 127, 161, 221, 227, 235, 242, 273, 335, 350, 367, 398, 435, 463
Lauzier Jean, 180, 182, 197

Lavabre Marie Claire, 27, 91, 123, 139, 380
Lazar Marc, 16, 120, 434, 440
Lazard Francette, 64, 268, 284, 323, 324, 400
Le Guay François, 217, 221, 228
Le Guen René, 314, 457
Le Guillant Louis, 8, 16, 30, 31, 33, 44, 45, 55, 57, 67, 78, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 103, 122, 126, 128, 130, 131, 134, 135, 138, 139, 149, 153, 154, 157, 159, 162, 164, 166, 167, 169, 170, 173, 175, 176, 177, 178, 180, 182, 185, 186, 193, 194, 195, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 209, 210, 212, 213, 214, 215, 216, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 229, 231, 240, 248, 257, 262, 278, 283, 286, 287, 288, 290, 296, 298, 300, 308, 329, 344, 387, 402, 426, 431, 441, 445, 446, 447, 448, 449, 451, 454, 455, 458, 459
Le Hénaff Germaine, 78, 179
Le Ny Jean-François, 171, 224, 343, 344, 345, 346
Lebon Gustave, 30, 112, 307, 377
Lebovici Serge, 16, 57, 68, 69, 84, 89, 90, 145, 148, 154, 157, 158, 160, 161, 162, 164, 165, 166, 178, 185, 186, 194, 198, 203, 204, 210, 230, 232, 252, 284, 378, 431, 449
Leclaire Serge, 230, 252, 253, 278, 310, 327, 328, 350, 360, 361, 408, 419, 432
Lecourt Dominique, 350, 371
Leduc Victor, 31, 62, 63, 120, 125, 126, 127, 133, 156, 160, 213, 214, 215, 218, 219, 222, 297
Lefebvre Henri, 16, 31, 49, 50, 60, 61, 96, 98, 102, 104, 105, 122, 123, 124, 125, 157, 171, 189, 222, 223, 234, 236, 238, 239, 252, 260, 269, 272, 278, 289, 297, 320, 421, 422, 440, 441, 451, 452
Lefort Robert, 296, 357
Leibovici Raymond, 30, 71, 165, 212
Léon, 98, 194, 223, 235, 275, 305
Léontiev Alexis, 225
Leri-Gouran André, 353
Leroy Marianne, 31, 137, 238, 250, 256, 267, 268, 274, 282, 283, 317, 320, 322, 323, 326, 349, 373, 391, 426
Leroy Roland, 31, 137, 238, 250, 256, 267, 268, 274, 282, 283, 317, 320, 322, 323, 326, 349, 373, 391, 426
Leuba John, 145, 146, 149
Lévi-Strauss Claude, 304, 326, 352, 357
Lévi-Valensi Joseph, 176
Lévy Jeanne, 165, 169, 212, 236, 320
Lew Roland, 22, 313, 393, 394, 400, 443
Lhermitte Jean, 144, 149, 157
Loewenstein Rudolph, 50, 186
Logre Benjamin, 151, 175
London Arthur, 65, 230
Lukacs Georges, 94, 96
Luria Anton, 225
Lyotard Jean François, 360, 361
Lyssenko, 16, 128, 157, 170, 221
Magnien Marius, 139
Malgouyre Jeanne, 378
Malinovski Bronislaw, 159
Malrieu Philippe, 115, 240, 278, 347
Mannoni Maud, 296, 329, 357, 358
Manuel Robert, 144, 287
Marcenac Jean, 58, 60, 71
Marchais Georges, 324, 366, 367, 373, 384, 390, 391, 393, 395, 396, 399, 401, 404, 405, 412, 413, 416, 418, 424, 426, 435
Marrane Georges, 62, 81, 135, 136, 180
Martin Gilbert, 53, 264, 313, 463, 464
Martinet Gilles, 234
Matarrasso Jacques, 58, 78
Mathé Georges, 413
Matonti Frédérique, 12, 13, 21, 25, 29, 58, 106, 158, 163, 166, 246, 250, 253, 254, 261, 265, 267, 275, 276, 295, 305, 347, 353, 357, 395, 463
Mauco Georges, 145, 149, 152
Mead Margareth, 147
Meignant Paul, 147, 176
Melman Charles, 319, 433
Memmi Dominique, 13, 26, 229, 275, 463
Ménéchal Jean, 32, 240, 279
Ménétrier Jacques, 145
Merleau-Ponty Maurice, 154, 187, 252, 256

Meyerson Emile, 32, 114, 115, 231, 232, 233, 240, 254, 260, 278, 304, 341, 347, 456
Michaut Victor, 11, 31, 127, 220, 221, 222, 223, 224, 234
Michaux Léon, 194, 236
Mignot Hubert, 46, 53, 61, 62, 63, 178, 194, 197, 312, 316, 408, 439
Mijolla Alain de, 31, 67, 69, 96, 145, 231, 360
Milliez Paul, 69, 132
Minkovski Eugène, 43, 51, 117
Mischi Julian, 388, 389, 399, 401, 410, 418, 428, 435, 436
Misès Roger, 312, 408
Mitchourine Ivan, 128, 168
Mitterrand François, 262, 323, 334, 367, 373, 382, 384, 405
Mollet Guy, 279
Monnerot Emile, 16, 157, 163, 164, 166, 273
Mons jean Louis, 62, 307, 399
Moreau Gisèle, 404
Morel Bénédict, 99, 446
Morhange Pierre, 60, 98, 121, 124
Mounier Emmanuel, 151, 254
Moynot Jean Louis, 418
Muel-Dreyfus Francine, 13, 19, 42, 72, 86, 147, 435, 463
Muldworf Bernard, 26, 27, 31, 33, 57, 68, 85, 88, 89, 131, 211, 220, 225, 226, 228, 242, 245, 249, 250, 256, 260, 261, 262, 263, 270, 271, 272, 286, 313, 324, 325, 335, 355, 356, 374, 393, 394, 395, 396, 397, 420, 421, 431, 443, 458
Murard Lion, 238, 379, 380, 385, 386, 387
Mury Gilbert, 259
Nachin Claude, 225
Nacht Sacha, 81, 145, 165, 166, 187
Neuvirth Lucien, 219, 264, 367
Nizan Paul, 44, 49, 50, 51, 98, 115, 121, 124, 278
Nodet Charles-Henri, 144, 149, 189, 257, 258, 259
Odier Charles, 149, 257
Ohayon Annick, 20, 25, 43, 45, 81, 86, 87, 99, 142, 145, 147, 151, 152, 153, 154, 156, 157, 158, 165, 170, 187, 226, 269, 325, 463
Oraison Marc, 155, 257
Oury Fernand, 33, 203, 204, 205, 206, 207, 296, 297, 298, 333, 359, 361, 377, 379, 384, 457
Oury Jean, 33, 203, 204, 205, 206, 207, 296, 297, 298, 333, 359, 361, 377, 379, 384, 457
Palmade, 152
Parcheminey Guy, 145, 149
Pariente Maurice, 203, 226, 278
Parmelin Hélène, 232
Pasquarelli Vincent, 271, 318
Pavlov Ivan, 114, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 138, 152, 167, 168, 169, 170, 171, 215, 221, 222, 233, 451
Penin Marcel, 71, 72, 234
Pennetier Claude, 13, 22, 31, 134, 311, 370, 463
Perrier François, 252, 306
Peytavin Emile, 79
Piaget Jean, 154, 225, 250, 254, 255, 256, 347
Pichon Edouard, 111
Piéron Henri, 154, 344
Pierre Mâle, 43, 44, 235, 262, 289, 320
Pignon Ernest, 232
Pinel Philippe, 39, 86, 190, 407, 463
Pinell Patric, 13, 17, 35, 37, 39, 41, 42, 206, 285, 290, 374, 427, 463
Piot, 367
Pivert Marceau, 109
Plioutch Léonid, 368, 369, 370, 371
Plissonnier Gaston, 234, 250, 278, 398, 411, 412, 414, 415
Politzer Georges, 4, 19, 20, 44, 49, 50, 51, 55, 60, 71, 72, 90, 91, 92, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 134, 135, 152, 153, 154, 156, 157, 159, 163, 169, 170,185, 188, 190, 227, 233, 236, 238, 239, 250, 252, 253, 263, 265, 266, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 278, 288, 292, 293, 302, 303,

308, 310, 317, 327, 331, 340, 341, 342, 344, 345, 347, 353, 355, 451, 452, 454
Poniatovski Michel, 367
Pontalis Jean Bertrand, 252
Poperen Jean, 234, 389, 418, 419
Postel Jacques, 77, 312
Préaut Robert, 147
Prenant Marcel, 16, 170, 343, 354
Prévost Jean, 271, 282, 305
Prigent Robert, 135
Prinzhorn Hans, 121
Pronteau Jean, 234, 240
Pudal Bernard, 11, 12, 13, 16, 20, 21, 22, 23, 26, 29, 41, 54, 85, 95, 106, 116, 118, 119, 134, 139, 140, 153, 169, 213, 228, 237, 246, 249, 251, 267, 268, 275, 276, 310, 389, 390, 397, 416, 418, 430, 437, 463
Pussin Jean-Baptiste, 39
Rabain-Lebovici Marianne, 161, 164
Racamond Julien, 106
Rakosy Matyas, 94
Ralite Jacques, 18, 274, 405, 407, 408, 411, 412, 413
Rank Otto, 121
Rappart Philippe, 378, 385, 421
Read, 133
Reich Wilhelm, 50, 70, 108, 109, 147, 251, 262, 277, 278, 350, 356, 357, 397, 431, 452
Reuchlin Maurice, 170
Réverzy Jean François, 378
Reznik, 203
Ribot Théodule, 46, 99, 102
Ricoeur Paul, 252, 254, 255
Rigal Philippe, 9, 403, 404, 405, 434, 435, 444, 464
Rivet Philippe, 149
Rivière Pierre, 194, 337
Rocard Michel, 234
Rochet Waldeck, 31, 250, 262, 263, 264, 340, 414
Roelens Rodolphe, 32, 33, 55, 57, 82, 83, 84, 89, 90, 115, 128, 131, 132, 136, 138, 168, 169, 210, 215, 216, 222, 231, 238, 240, 242, 245, 250, 251, 256, 259, 260, 273, 278, 279, 282, 286, 308, 313, 318, 319, 320, 374, 380, 381, 392, 401, 418, 429, 430, 431, 435, 452
Rosette Marcel, 431
Rouart Julien, 144, 185, 188
Roucaute Yves, 81
Roudinesco Elisabeth, 20, 25, 39, 43, 44, 45, 46, 50, 51, 65, 87, 96, 99, 107, 109, 110, 112, 143, 145, 155, 158, 160, 162, 166, 185, 186, 187, 188, 230, 252, 271, 273, 274, 279, 298, 306, 319, 327, 331, 335, 343, 349, 350, 351, 355, 362, 364, 419, 453, 457
Rouquès Pierre, 128, 132, 139
Roux Jacques, 18, 321
Roy Claude, 276
Rozenbaum Willy, 430
Rozenberg Alfred, 71, 213
Rubinstein, 225
Rucart Marc, 52, 53, 407
Rumen Jean-Pierre, 8, 308, 310, 311, 312, 313, 314, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 339, 363, 402, 420, 421, 429, 432, 433, 435, 444, 453, 464
Ryaski Adam, 74
Sadoul Georges, 58, 78, 80
Sainte-Hilaire Geoffroy de, 359
Sakharov Andreï, 364, 415
Sapir Michel, 27, 31, 57, 68, 69, 84, 89, 90, 126, 131, 132, 138, 139, 165, 166, 210, 212, 214, 216, 228, 234, 235, 240, 284, 449
Sapiro Gisèle, 13, 42, 43, 53, 78, 97, 178, 230, 340, 347, 463
Sartre Jean Paul, 24, 44, 187, 255, 269, 277, 297, 414
Schelling Friedrich, 102
Sellier Henri, 52, 53, 146
Semprun Georges, 276
Sérieux Hélène, 177
Servin Marcel, 234, 242
Sève Lucien, 8, 171, 267, 268, 270, 284, 302, 309, 315, 316, 327, 328, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 419, 451, 456, 458
Shentoub Salem, 157, 165

Sigg Bernard Wilfrid, 251, 273, 275, 279, 280, 286, 308, 313, 314, 331, 335, 336, 368, 374, 393, 395, 396, 397, 431, 432, 443
Sivadon Paul, 46, 61, 63, 83, 138, 178, 180, 193, 198, 199, 313, 379
Smirnov Victor, 225
Soljénitsyne Alexandre, 367, 415
Sollers Philippe, 349
Solomon Jacques, 72, 106, 117, 180
Sonia, 83, 318
Souleyrac, 309
Souvarine Boris, 107, 108, 109
Spritz René, 194
Steinberg Benjamin, 133, 134, 228
Tafforeau Roland, 137
Tall Jeanne, 59
Tarde Gabriel, 359
Teilhard de Chardin Pierre, 149
Ténine Maurice, 70, 71, 72, 109
Tessier Jean, 271
Thorez Maurice, 11, 12, 49, 106, 108, 110, 162, 211, 212, 214, 216, 217, 218, 219, 242, 249, 250, 257, 262, 263, 264, 400
Togliatti Palmiro, 54
Tomckiewicz Stanislas, 84
Tosquelles François, 20, 33, 71, 75, 76, 77, 78, 79, 82, 117, 138, 174, 176, 178, 185, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 206, 207, 252, 296, 297, 298, 306, 333, 379, 439, 447, 455
Toulouse Edouard, 43, 44, 45, 46, 52, 58, 60, 61, 75, 82, 103, 114, 115, 124, 138, 146, 149, 164, 196, 227, 240, 241, 259, 260, 278, 291, 309, 318, 319, 404, 413
Trillat Pierre, 312, 313
Trystram Didier, 378
Tzara Tristan, 78
Vaillant Couturier Marie Claude, 218
Vaillant Roger, 218, 276
Valéry Paul, 182
Vassart André, 95, 106, 116
Veil Simone, 431
Vellay Pierre, 132, 217
Verdès-Leroux Janine, 21, 24, 122, 126, 156, 157, 160, 167
Verdiglione Armando, 361
Verlhomme Roger, 72
Vermeersch Jeannette, 216, 218, 219, 262, 263, 264, 387
Vernant Jean Claude, 115, 138, 215, 240, 260, 278, 297, 341, 343, 347, 350, 401, 456
Vernant Jean Pierre, 115, 138, 215, 240, 260, 278, 297, 341, 343, 347, 350, 401, 456
Verret Michel, 50, 271
Villechenoux Serge, 282, 286, 289, 312, 314, 318, 320, 330
Vincent Madeleine, 84, 131, 236, 263, 271, 318
Wallon Henri, 44, 46, 69, 87, 99, 126, 129, 130, 134, 154, 159, 169, 182, 223, 225, 234, 254, 255, 260, 296, 329, 392
Wasserman Gilbert, 422
Weber Max, 437
Weil Roland, 132, 139, 217, 408
Weill- Hallé Benjamin, 212, 217
Wizenberg David, 18, 393, 397, 398, 399, 410, 411, 412, 413, 418, 436
Worms Frédéric, 97, 98, 99, 443, 451
Zazzo René, 154, 171, 223, 225, 254, 255, 256

Cette thèse se donne pour objet les relations entre psychiatrie, psychanalyse et communisme durant la période 1934-1985, du Front populaire au déclin du PCF dans les années 1980. Elle étudie cette histoire dans sa relation au courant réformateur de l'ordre psychiatrique institué par la loi sur les aliénés du 30 juin 1838 qui émerge dans le champ médical dans les années trente, jusqu'à la normalisation du sous-champ de la psychiatrie publique à la fin des années 80, courant conforté par l'introduction en France de la psychanalyse.
A partir de l'analyse des trajectoires biographiques des psychiatres communistes et de la biographie collective du groupe qu'ils constituent en 1945, il s'agit d'articuler l'analyse compréhensive des raisons d'agir avancées par les acteurs et l'objectivation des positions occupées, tant au plan professionnel qu'au plan politique, dans la perspective d'un engagement partisan rapporté à son insertion dans l'histoire sociale du groupe des psychiatres publics. Articulant sociologie des mobilisations et sociologie des professions, l'étude se centre sur les formes d'hybridation sociale pratique et intellectuelle qui se nouent dans l'action entre pratiques militantes et activité professionnelle vécue comme un engagement.
Après avoir mis au jour les dispositions des acteurs et les événements qui créent les prémisses d'une identité de psychiatre communiste, seront étudiées l'action conjointe des mécanismes d'homogénéisation et d'encadrement mis en place par le PCF et les appropriations réalisées par les acteurs, en relation avec les différentes configurations de l'entreprise militante et les reconfigurations de l'espace professionnel. On montre en quoi le capital acquis dans l'espace professionnel est mis au service des objectifs de l'entreprise politique, et en quoi le capital militant est une ressource dans les luttes de reconnaissance de la psychiatrie dans le champ médical. Dans le jeu de ces interactions se construit une identité de psychiatre communiste appelée à se rénover suite à la crise internationale du communisme de 1956 et à l'autonomisation de la psychiatrie qui se réalise en 1968.
A la différence d'autres espaces médicaux spécialisés, la nature de l'objet de la psychiatrie, la maladie mentale, met en jeu des conceptions indissociablement médicales et philosophiques quant à la nature de l'individu, à son rapport au monde social et aux normes qui définissent le normal et le pathologique. A ce titre les débats qui traversent la psychiatrie ne sont pas indépendants des controverses philosophiques et du développement des sciences sociales. L'étude s'inscrit donc aussi dans une sociologie historique des intellectuels et dans la problématique du rapport des professions intellectuelles avec le politique.
Sont aussi interrogées, les relations entre professions intellectuelles et cadres ouvriers devenus des intellectuels d'institution au sein de l'intellectuel collectif communiste, le lien entre discours savant et discours politique, et les tensions entre définition identitaire et clôture du groupe, et vocation messianique impliquant une ouverture aux évolutions du monde social. En modulant l'image d'un affrontement irréconciliable entre marxisme et psychanalyse, la thèse met au jour un lien fort, fait d'alliances et de concurrences entre le marxisme et la psychanalyse, contre les conceptions biologiques du psychisme.

Mots clefs : Psychiatrie, psychanalyse, communisme, essai de sociobiographie des psychiatres communistes

•

This thesis focuses on the relationship between psychiatry, psychoanalysis and communism during the period 1934-1985, from the Popular Front period to the years of decline of the French Communist Party (FCP) in the 1980s.
It investigates this history regarding its relation with the reformist trend in the psychiatric environment organized under the law on the insane dated June 30, 1838 which emerges out of the medical field in the thirties until the normalization of the public psychiatry subfield at the end of the eighties, reinforced by the introduction in France of the psychoanalysis.
Based on the analysis of the biographical career of the communist psychiatrists and the collective biography of the group they constitute in 1945, the purpose is to articulate the comprehensive analysis of the cases for action put forward by the actors with the objectification of their held positions, in their career as well as politically, in the context of a political commitment considered in relation with the shared history of the public psychoanalysts group. Articulating the sociology of political mobilizations and the sociology of careers, the investigation focuses on the various kinds of social, practical and intellectual hybridization that are formed in the action between militant practices and professional activity experienced as a political commitment
After having brought to light the players' capacities and the events that create the premises of a communist psychiatrist identity, we will investigate, the joint action of the mechanisms of homogenization and supervision put in place by the FCP and the appropriations realized by the considered psychiatrists, in relation with the different configurations of the activist undertaking and the reconfigurations of the professional field.
We show how the know how gained in the professional field is brought at the service of the political undertaking targets and how the acquired militant know how is used as a resource in the struggles for recognition of psychiatry in the medical field. In the course of these interactions, an identity of communist psychiatry is built up and required to be updated after both the international crisis of communism in 1956 and the fact that psychiatry becomes a self- sustaining part of psychiatry in the years near to1968.
As opposed to other specialized medical fields, the nature of the object of psychiatry, mental illness, involves profound logical interrelationships, medical and philosophical conceptions as to the nature of the individual, his relation to the society and the norms which segregate the normal from the pathological. In this respect, the debates that go through psychiatry are not independent of the philosophical controversies and the development of the social sciences. This essay is thus part of a historiological sociology of intellectuals including the issue of the relations between the intellectual professions and politics.
Are also discussed,the relationsips between intellectual professions and workers' leaders reaching the position of political institution's intellectuals within the communist collective intellectual, the link between scholarly and political discourses, and the tensions between assertion of identity and the lock of the group and messianic vocation implying to be opened to the social world evolutions.
Modulating the image of an irreconcilable confrontation between Marxism and psychoanalysis, the thesis reveals a strong link, made of alliances and competitions between Marxism and psychoanalysis against the biological conceptions of the psyche.

Keywords : Psychiatry, psychoanalysis, communism, Socio-biography essay of the communist psychiatrists